



HAL
open science

**Guerre et littérature de jeunesse française (1870-1919).
De la voix officielle à la matérialisation littéraire et
iconographique Tome 1**

Laurence Olivier-Messonnier

► **To cite this version:**

Laurence Olivier-Messonnier. Guerre et littérature de jeunesse française (1870-1919). De la voix officielle à la matérialisation littéraire et iconographique Tome 1. Littératures. Université Blaise Pascal - Clermont-Ferrand II, 2008. Français. NNT : 2008CLF20003 . tel-00681071

HAL Id: tel-00681071

<https://theses.hal.science/tel-00681071v1>

Submitted on 20 Mar 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE BLAISE PASCAL – CLERMONT II
U.F.R. LETTRES, LANGUES ET SCIENCES HUMAINES

Doctorat
Littérature française

Laurence OLIVIER-MESSONNIER

GUERRE ET LITTERATURE DE JEUNESSE FRANÇAISE (1870-1919)
De la voix officielle à la matérialisation littéraire et iconographique

Tome I

Thèse dirigée par M. Robert PICKERING

Soutenue publiquement le vendredi 27 juin 2008

Jury :

- M. Christian CHELEBOURG (Maître de Conférences Habilité, Université de la Réunion – rapporteur)
- M. Jean-Pierre DUBOST (Professeur, Université Blaise Pascal)
- M. Francis MARCOIN (Professeur, Université d'Artois – rapporteur)
- M. Robert PICKERING (Professeur, Université Blaise Pascal – directeur de la thèse)

À MES ÉLÈVES

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tous ceux sans qui cette entreprise n'aurait pu aboutir : Monsieur Robert Pickering, mon directeur de thèse, qui a convaincu Messieurs Christian Chelebourg et Francis Marcoin, spécialistes de la littérature de jeunesse, de s'intéresser à mon travail. Ma gratitude va également aux conservateurs des fonds précieux découverts à la Bibliothèque de l'Heure Joyeuse, à la Bibliothèque de la Joie par les Livres, à la Bibliothèque nationale de France, aux bibliothécaires du fonds patrimonial de la Bibliothèque de Moulins et de la Bibliothèque de Montluçon. Merci aux collectionneurs spécialistes de la Grande Guerre, aux directeurs d'établissements scolaires et aux généreux prêteurs bibliophiles, qui ont fourni un substrat indispensable à ce document. Enfin ma reconnaissance va aux miens, à mon fils et à mon époux qui m'ont insufflé l'énergie nécessaire pour dépasser les doutes inhérents à toute recherche.

INTRODUCTION

«Maxima debetur puero reverentia »¹

I

L'homme qui germe au cœur de l'enfant est façonné et sculpté à la gouge de ses lectures. « Essayez-vous de corriger l'automne ? Si vous voulez des fleurs plus belles, agissez sur le printemps. »² La métaphore de Paul Hazard justifie le respect dû à l'enfant par le truchement des livres qui lui sont offerts et conditionnent sa maturité. Le renouvellement des ouvrages qui lui sont destinés, est subordonné à l'inculcation culturelle et idéologique désirée par les penseurs ou les pédagogues. Le 19^e siècle a particulièrement œuvré à la reconnaissance de l'enfant tant sur le plan littéraire que pédagogique. L'enfant héros, né de l'introspection romantique, acquiert un statut qui s'affirme au cours du siècle à une cadence rapide : à partir de 1870, presque chaque année voit surgir une publication dont il est le sujet. L'action en faveur de l'enfance date essentiellement de la seconde moitié du 19^e siècle grâce aux étapes décisives des sciences de l'éducation. La petite enfance est l'objet de toutes les attentions dès le début du siècle avec la création des « salles d'asile » en 1828, imitées des « Infant Schools » anglaises. La ligne de pensée de Madame Pape-Carpantier est suivie par Jules Ferry, dont le ministère libéral et « laïcisateur » va favoriser l'intégration des enfants d'âge préscolaire.

Un immense champ s'ouvre donc à ceux qui détiennent entre leurs mains la formation des esprits juvéniles : les éducateurs de la nation et les concepteurs de livres pour enfants. Cette donnée, essentielle au développement intellectuel et moral des plus jeunes, est prise en compte par les officiers de l'Instruction publique et les auteurs de jeunesse, qui ont saisi l'aubaine de la scolarisation massive et de l'alphabétisation instaurées par la Troisième République. Le 19^e siècle n'a pourtant pas été le premier à s'intéresser au bonheur de l'enfance : le Moyen Age célèbre le culte de l'enfant à travers des chansons de geste dont il est le héros ou bien à travers l'exaltation de la Vierge et de l'Enfant des vitraux des cathédrales. L'art chrétien glorifie l'enfant dont seule, l'Eglise pourvoit à l'instruction. L'humanisme de la Renaissance le met à l'honneur grâce à Rabelais et sa proposition d'une éducation idéale dans l'abbaye de Thélème. Le 17^e siècle oppose deux conceptions de l'éducation de l'enfant : la sévérité à son encontre et les sévices corporels préconisés émanent

¹ « Le plus grand respect est dû à l'enfant » : le précepte antique est rappelé par Victor Toursch dans sa thèse, *L'enfant français à la fin du 19^e siècle d'après ses principaux romanciers*. Paris, Les Presses Modernes, 1939.

² Paul HAZARD, *Les Livres, les Enfants, les Hommes*. Paris, Flammarion, 1937, p.8.

d'une vision biblique de l'homme coupable, qui a transmis ses fautes à ses descendants. Fénelon conseille au contraire la douceur et le dialogue. Le 18^e siècle et la Révolution bouleversent l'ordre social et contribuent au développement d'une pensée individualiste, avec Rousseau qui conseille l'amour de l'enfant tel qu'il est. De ces transformations, la littérature du 19^e siècle se fait l'écho. Toutefois, si des pédagogues comme Ferdinand Buisson ou André Lichtenberger posent la question des méthodes pédagogiques et de la psychologie enfantine, il faut attendre la thèse de Marie-Thérèse Latzarus, *La Littérature enfantine dans la seconde moitié du 19^e siècle*³, pour obtenir un regard distancié sur une littérature qui n'est plus jugée comme secondaire ou inférieure.

Consacrer une thèse à la littérature de jeunesse est une entreprise paradoxale qui requiert un jugement adulte sur des productions destinées à la fraîcheur des esprits juvéniles. Ce travail s'inscrit à la fois dans une démarche analytique générale de la production livresque enfantine et de ses satellites parascolaires, et dans un parcours professionnel personnel, consacré depuis plus de vingt-cinq ans à l'enseignement de la littérature aux plus jeunes. En effet, après avoir côtoyé, éveillé, guidé des élèves de deux à vingt ans, nous avons désiré étudier ce qui leur était proposé, il y a maintenant cent ans, dans un cadre scolaire mais aussi dans leur vie quotidienne en dehors des murs de l'école. Pourquoi ce choix ? Nous aurions pu nous intéresser à la littérature de jeunesse contemporaine, mais cette dernière est encore peu diffusée auprès des lycéens. Nous avons préféré la distanciation nécessaire à la réflexion sur un domaine encore mal défini, méconnu mais existant de longue date. L'immersion dans les méandres de l'histoire nationale et l'étude conjointe de la littérature qui en émane, sont de puissants révélateurs des mentalités adultes et juvéniles.

Le travail sur la production livresque à destination des enfants en temps de guerre se situe au confluent des axes sociologique, politique, pédagogique et littéraire. Le livre pour enfants, qu'il soit scolaire ou non, est le réceptacle émotif et éthique des idées sources jaillies en amont, de la société qui les essaime. Son impact sensitif sur le lecteur est bien compris par les auteurs et les éditeurs, a fortiori dans une période troublée par les guerres. Avant 1870, la sériation opérée répond à la visée éducative ou récréative. Cette dichotomie se rattache à l'antagonisme entre l'art et la morale, mis au jour par Flaubert et Baudelaire qui revendiquent la liberté pour l'« artiste ». Cependant, il est difficile sous le Second Empire, de résister aux sirènes mercantiles des commandes éditoriales. La conception moderne de l'art opposé à tout didactisme n'est guère viable dans le domaine de la littérature enfantine.

³ Marie-Thérèse LATZARUS, *La littérature enfantine dans la seconde moitié du 19^e siècle*. Paris, PUF, 1924.

Les robinsonnades font florès, les romans idéalistes, réalistes ou misérabilistes sont accompagnés du roman national initié par Erckmann-Chatrian. La Comtesse de Ségur, Zénaïde Fleuriot, Jules Verne, Hector Malot font des émules parmi les auteurs patriotiques de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e siècle. Paul d'Ivoi, le Capitaine Danrit en sont les épigones. La narration prime au milieu des genres hétérogènes répertoriés. Elle peut faire vibrer grâce aux trépidations aventurières des conquérants dans un univers changeant, elle peut rassurer par l'installation de personnages sages et conventionnels dans un milieu immobile et confortable. Les chansons conservent un air romantique par l'enfance qu'elles invoquent. Elles constituent un filon prospère agrémenté par les images de Boutet de Monvel. La poésie enfantine issue du modèle hugolien fleurit la plume de Ratisbonne, de Laprade ou de Coppée, très prodigues en temps de guerre. Bien que le magazine ne soit pas un genre littéraire, il témoigne d'une dynamique à l'intention des enfants : elle adapte les genres traditionnels à son destinataire par la métamorphose du roman en roman-feuilleton, la transformation des contes en historiettes, la transfiguration du théâtre en saynètes, la réécriture d'apologues inspirés des fabulistes antiques ou classiques.

Les rubriques inhérentes au journal témoignent du désir d'instruire en divertissant, de lier l'utile à l'agréable. Cette nouvelle presse à destination des enfants soulève un problème moral et littéraire pour les spécialistes de la littérature et les parents. A la question éthique posée par des textes jugés parfois inconvenants, s'ajoute la remise en cause de leur valeur littéraire. Les productions sont dépourvues de haute tenue littéraire et ne satisfont pas aux exigences intellectuelles et émotives des enfants, dit-on. Entre les plaisirs faciles et les plaisirs délicats, le choix est difficile pendant les cinquante années qui séparent la défaite de Sedan du Traité de Versailles. Soucieux de marquer l'empreinte de l'histoire nationale prestigieuse, les auteurs et les illustrateurs pour enfants ont parfois dû brider leur imagination ou bien l'adapter aux circonstances, pour satisfaire l'entreprise d'acculturation des esprits juvéniles.

Les élèves d'aujourd'hui sont curieux de savoir ce qui était proposé à leurs pairs d'antan. Ils expriment leur étonnement quant à la facture des textes qui leur étaient soumis, et surtout quant à l'axiologie qu'ils véhiculaient. La subordination aux instructions officielles s'impose à eux. C'est d'ailleurs celles de 2001 qui ont permis de les initier aux travaux personnels encadrés et de leur rappeler les bases d'une éducation civique, juridique et sociale concomitamment à l'enseignement du français. La technique d'autonomie préconisée est un outil performant d'analyse des phénomènes sociologiques et littéraires d'une période historique déterminée : 1870-1919. La sélection de ces cinquante années d'histoire littéraire

est liée à l'étude d'ouvrages recommandés aux lycéens et puisés aux sources mêlées du décadentisme, du réalisme, du naturalisme et du surréalisme.

Les lectures de Huysmans, de Daudet, de Zola, de Maupassant, d'Apollinaire, de Cendrars, pour ne citer que les auteurs les plus commentés, contribuent à l'éveil d'une curiosité sans cesse sollicitée par des questionnements d'ordre historique, éthique et politique. Comment expliquer *Boule de Suif* sans évoquer l'occupation prussienne née de la défaite de Sedan ? Comment analyser *La Débâcle* sans mentionner la chute du Second Empire et la trahison de Bazaine ? Comment comprendre « La fantaisie et l'histoire » des *Contes du lundi*, sans connaître les implications du Traité de Francfort et l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne ? Comment sensibiliser aux *Poèmes à Lou* sans se référer à la Grande Guerre et aux fulgurances poétiques qu'elle a engendrées ? Comment apprécier la prose ardente et sincère de *La main coupée* sans connaître l'horrible boucherie de 1914-1918 ?

L'étude de mouvements littéraires est consubstantielle à la connaissance de l'histoire et des facteurs politiques et sociaux qui les ont générés. Les perspectives d'étude proposées par les instructions officielles de 2001 et de 2006 recommandent une analyse argumentative, rhétorique, générique, génétique et culturelle des productions livresques du 16^e au 20^e siècles. Le choix d'ouvrages s'échelonnant sur cinquante années de vie littéraire française, encadrée par deux guerres, s'avère fructueux tant sur le plan pédagogique que didactique. L'intérêt accordé à des événements politiques qui ont marqué la France, l'Europe, le monde, sélectionne des œuvres en phase avec l'actualité, et capables d'émouvoir un siècle plus tard.

Découvrir ce qui conditionne l'apprentissage de l'instruction civique et morale des enfants, de 1870 à 1919, permet de mesurer l'évolution des techniques pédagogiques à l'aune des réactions des élèves actuels. La conscience d'une inféodation des ouvrages offerts à la lecture scolaire, quel que soit le siècle envisagé, décille les yeux sur la corrélation entre la voix officielle et sa matérialisation littéraire et iconographique. L'élève est sollicité dans sa réflexion sur une littérature née d'un phénomène politique. Le recul qui lui est demandé, l'oblige à se départir de préjugés tenaces à l'encontre de textes considérés comme inabordables. Pour les aborder, il faut tenir compte du passé et du présent, de « tout le passé, car la langue, la littérature et la culture ne prennent sens que dans leur perspective historique. »⁴

Ainsi, l'étude de livres extrascolaires et de manuels destinés à des enfants de cinq à treize ans s'adjoit naturellement à celle des textes de littérature française de la période

⁴ Français, classes de seconde et de première, Lycée. CNDP, collection « Lycée », 2001, préface, p.7. Disposition de l'arrêté du 5 juin 2001.

envisagée. Les débats marquants de l'histoire culturelle ne peuvent être éludés, dans une perspective épistémologique. Comprendre l'art de démontrer, de convaincre et de persuader, passe par un travail sur l'argumentation et notamment l'introduction à la « littérature d'idées ». L'analyse rhétorique de discours épидictiques suppose la comparaison entre des textes littéraires et non littéraires. Le statut de la vérité visée est subordonné à la position de l'énonciateur dans son discours. La démonstration de la nécessité du triple théorème de l'instruction gratuite, laïque et obligatoire, a pour méthode la logique, et pour moyen le calcul. La cohérence du raisonnement aboutit à l'affirmation d'une vérité générale. Cette optique d'analyse des formes de l'argumentation relève du délicat raisonnement distancié et de l'usage circonstancié du langage, tendu entre la sécurité rationnelle et objective de la preuve, et le risque de manipulation trompeuse et subjective. Soumettre à l'appréciation des élèves une démonstration, une harangue, un discours prônant la laïcité comme celui de Jaurès, ou l'effort de guerre comme ceux de Poincaré, de ses ministres pendant la Grande Guerre, invite à réfléchir sur les enjeux des décisions étatiques.

On peut argumenter de différentes manières : l'injonction, les arguments qui relèvent de « l'ultima ratio regis » constituent la forme la plus radicale des discours. Convaincre et persuader sont les deux axes de l'argumentation qui peuvent se mêler. Il n'est de meilleure illustration à cet égard, que les textes phares proposés aux élèves de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e siècle à propos de la guerre franco-prussienne et de la Grande Guerre. Les scissions majeures de l'histoire littéraire ne peuvent s'appréhender que par les effets produits et la relation avec les registres et les genres. Les poètes occupent une place de choix dans cette perspective idéologique couvrant cinquante années de littérature de jeunesse, de 1870 à 1919 : Hugo, Maeterlinck et Déroulède côtoient Goethe et Rilke.

Cette approche de la « littérature d'idées » perdure du 19^e au 21^e siècles. Elle se fonde sur des textes littéraires sans pour autant exclure d'autres modèles. La réflexion sur les moyens et les finalités de l'argumentation introduit les élèves à la connaissance d'auteurs dont l'œuvre relève pour l'essentiel de la littérature dite « d'idées ». Cette propédeutique à la réflexion philosophique ancrée dans la littérature, permet de spécifier ce domaine en français par rapport aux sujets traités en éducation civique. Curieusement, les propos que nous tenons, semblent les échos lointains de ceux qui armoriaient les préfaces des manuels de lecture courante de G. Bruno ou de Jean Aicard⁵ au 19^e et au 20^e siècles. A un degré moindre en matière de patriotisme et de « morale en action », les problématiques envisagées demeurent :

⁵ G. BRUNO, *Le Tour de la France par deux enfants*. Paris, Belin, 1877.

J. AICARD, *L'héroïsme français, Anecdotes de la guerre par un Français*. Paris, Hatier, 1915.

littérature et altérité, littérature et éducation, littérature et politique, littérature et guerre, sont au cœur des instructions officielles de 2001 tout comme elles l'étaient en 1881-1882, et dans les programmes de 1870 à 1919. « Le lien avec l'éducation civique, juridique et sociale est manifeste. »⁶

Le regard porté sur l'autre et la réflexion sur la colonisation sont déjà le fer de lance de Jules Ferry en 1882. L'incitation à réfléchir à l'histoire des débats sur l'éducation du 16^e au 20^e siècle, résonne comme un écho de la célébration des bienfaits de l'école républicaine mise à l'honneur par G. Bruno ou Antoine Chalamet⁷ au 19^e siècle. L'invitation à analyser les textes portant sur le débat démocratique, sur sa critique ou sur ses objets, à partir d'ouvrages de Hugo, de Zola ou de Jaurès trouve naturellement son prolongement dans l'examen des « Livres Rose de la Guerre » de Larousse ou de la presse enfantine de 1914 à 1918. Le regard de l'adolescent du 21^e siècle sur ce qui était donné à lire aux enfants d'autrefois, révèle les failles d'un système pédagogique directif et propagandiste ainsi que la force persuasive née de l'image et du texte. L'exhortation à l'étude de textes romanesques, de pamphlets, de documents visuels et cinématographiques du 19^e et du 20^e siècles, s'inscrit dans la droite lignée des explications de textes demandées dans les manuels de Jean Aicard en 1915, des sujets d'invention requis dans le livre d'Antoine Chalamet dans les années 1890, ou bien des informations fournies aux héros du *Tour de l'Europe pendant la Guerre* de G. Bruno⁸ en 1916.

Les affiches de Poulbot, les lettres autographes, les caricatures de Hansi, les poèmes cocardiers de Déroulède n'ont plus le même impact aujourd'hui et suscitent une interprétation distanciée. Ils ont perdu leur visée d'embrigadement mais n'en demeurent pas moins de précieux atouts pédagogiques pour mesurer les progrès du libre-arbitre accordé à l'enfant en un siècle. Les débats provoqués mènent sur les sentiers de l'analyse axiologique. L'intégration de documents historiques et pédagogiques comme ceux de Philippe Ariès, d'Emile Durkheim ou de Jules Ferry⁹ apportent une vision externe et critique souvent absente des textes littéraires. L'utilisation de textes juridiques sur la loi Falloux de 1850, de propositions pédagogiques émanant de Ferdinand Buisson, d'Ernest Lavisce ou d'André Lichtenberger, confèrent à cette entreprise une richesse inédite. Le travail effectué sur les

⁶ Français, *classes de seconde et de première*, op. cit., p.42.

⁷ Antoine CHALAMET, *Jean Felber*. Paris, Alcide Picard et Kaan, s.d.

⁸ G. BRUNO, *Le Tour de l'Europe pendant la Guerre*. Paris, Belin, 1916.

⁹ Français, *classes de seconde et de première*, op. cit., p.43. Les trois références suivantes apparaissent :

Philippe ARIÈS, *L'Enfant et la Vie familiale sous l'Ancien Régime*.

Emile DURKHEIM, *L'Éducation morale*.

Jules FERRY, *Discours sur l'égalité d'éducation*.

représentations littéraires et iconographiques de la Grande Guerre en travaux personnels encadrés, l'analyse de la presse enfantine de 1914 à 1918 dans le cadre de l'instruction civique, des thèmes de la défense et de la patrie, ouvrent d'innombrables perspectives de recherches. De cette expérience pédagogique est né le désir d'examiner les rapports entre la voix officielle et la littérature de jeunesse entre 1870 et 1919.

II

Cette période encadrée par deux conflits est propice à l'analyse des liens entre guerre et littérature enfantine. La coexistence entre les guerres et la littérature de jeunesse française entre 1870 et 1919 soulève le problème du rapport aux recommandations institutionnelles : de la voix officielle à la matérialisation littéraire et iconographique, la transmission des décisions suit différents chemins. Comment la voix officielle se communique-t-elle à la littérature de jeunesse ? Quel impact a-t-elle sur les productions enfantines ? Quels moyens littéraires et iconographiques sont mis en place pour la restituer ? A ces questions de translation informative et idéologique s'ajoute le problème du contexte historique. En effet, il faut s'interroger sur les répercussions de la défaite de 1870 sur les discours officiels et donc sur les livres destinés aux plus jeunes. L'influence de la Grande Guerre est-elle de même nature ? L'interrogation porte aussi sur la poétique¹⁰. Ces phénomènes affectent-ils la liberté créatrice des auteurs de jeunesse ? Trouve-t-on, pendant ces cinquante années, uniquement des ouvrages s'inscrivant dans la ligne de pensée édictée ou bien en existe-t-il de subversifs ou de critiques ? Le cœur de la problématique réside dans la question de l'obéissance ou de la déviance par rapport aux consignes gouvernementales, d'une littérature scolaire et extrascolaire.

De la défaite de Sedan au Traité de Versailles, l'insinuation des consignes institutionnelles au sein des œuvres pour enfants varie. De nombreux facteurs expliquent ces fluctuations. Trois paramètres déterminent la recherche d'informations nécessaires à l'élaboration d'une thèse : la voix officielle, la littérature de jeunesse, le public sont des entités à cerner. La définition préliminaire du champ d'investigation évite toute dispersion dans une jungle littéraire et administrative. La voix officielle dont nous avons retenu les échos est celle du Ministère de l'Instruction publique de 1870 à 1919, du Journal Officiel et des

¹⁰ Le mot « poétique » est à prendre au sens où l'entend Bachelard dans *La poétique de la rêverie* : une dynamique de création, un état d'âme naissante qui émane de la rêverie, une puissance psychique de poétisation. Source : Gaston BACHELARD, *La poétique de la rêverie*. Paris, PUF, 1974, pp.14-15.

recueils de lois, décrets et règlements concomitants. Elle est aussi proférée par les instances militaires en temps de guerre ou peut même émaner de l'étranger, de l'Allemagne ou des Alliés, en particulier pendant la Première Guerre Mondiale.

L'expression « littérature de jeunesse » est elle-même complexe, déviée en « littérature pour enfants » ou « littérature enfantine ». Sa définition est ardue tant pour ce qui est du fait littéraire que de son destinataire. Le souci de légitimer un objet d'étude longtemps négligé par l'historiographie et la recherche universitaire, se heurte à une nébuleuse sémantique et une production hybride écartelée entre art et pédagogie. La littérature, dans son acception générique d'œuvres écrites et portant la marque de préoccupations esthétiques, est à envisager sous l'angle de l'adaptation à un public infantin. Elle doit aussi être soumise au crible de la qualité de l'écriture. Le critère de la valeur littéraire d'une production écrite tient à la renommée de son auteur et à la clarté de son style. La multiplicité et l'hétérogénéité des publications enfantines de 1870 à 1919, compliquent la recherche d'ouvrages ciblés sur la patrie et la guerre. Le fonds patrimonial constitué par les fables de La Fontaine, les poésies de Victor Hugo, les contes de Perrault relayés par les traductions de Grimm ou d'Andersen, demeure la pierre angulaire de la littérature enfantine.

Mais les progrès de la scolarisation et de l'alphabétisation au 19^e siècle engendrent un désir de lire. Corrélativement se développent le secteur éditorial et une « littérature industrielle »¹¹ plus soucieuse de l'attrait du public que de la qualité des écrits publiés. La période étudiée offre un large choix de livres rendus accessibles par la modernisation des techniques d'impression et d'illustration. Pour les Républicains des années 1880, le livre est un marchepied du savoir et le moteur de l'ascension sociale. Tout concourt à sa sacralisation : le développement des bibliothèques scolaires institué par l'arrêté du 1^{er} juin 1862, l'extension des bibliothèques publiques, des librairies, la distribution de livres de prix, les initiatives en faveur de la lecture populaire, contribuent à l'ancrage de la foi en un idéal civique et laïque qui enracine les valeurs républicaines dès l'enfance.

La suprématie morale du livre sur ses concurrents est reconnue mais n'entame pas le développement d'une littérature parallèle sous estimée par les puristes. La vague des illustrés au début du 20^e siècle inverse les enjeux, compte tenu de leur prix modique et de leur accessibilité à un large public. Les éditeurs multiplient les formules pour fidéliser une

¹¹ Francis MARCOIN, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIXe siècle*. Paris, Champion, 2006.

nouvelle clientèle. L'on assiste à une socialisation du lectorat juvénile parallèlement à celle déclenchée par les mouvements de jeunesse comme le scoutisme¹².

Cerner le public enfantin tient de la gageure car l'âge n'est pas le seul critère sélectif. Le statut social et le sexe déterminent aussi des catégories de lecteurs. Le terme d'adolescent, apparu tardivement, témoigne d'une enfance en devenir. De l'enfant privé de parole – au sens étymologique d'« infans » – au jeune homme au seuil de l'âge adulte, le lectorat est composite. Enfance et jeunesse se rejoignent dans la lecture d'œuvres écrites à leur intention afin de préparer à la maturité adulte.

La sériation sexuée complique la définition du lectorat et n'a pas disparu après l'instauration de la mixité dans les années 1970 ; elle dépasse le cadre de la littérature enfantine. Aux soucis d'âge et de sexe, s'ajoute celui des bienséances inhérentes à une période donnée : il faut offrir des formes littéraires politiquement et esthétiquement correctes. Cette difficulté est amplifiée par le fréquent recours à l'image. La composante iconographique participe de l'acculturation civique, patriotique, puis guerrière. Elle est un indéniable atout pour conquérir un public en quête d'aventures.

Les institutions de la Troisième République sont à l'origine d'un projet de développement de l'imagerie scolaire dans les années 1880. Le concours des éditeurs et des artistes favorise cette expansion. Mais l'absence de réflexion thématique et critique sur les fondements conceptuels et narratifs de l'image, conduit à une confusion des valeurs esthétiques, morales et intellectuelles : le « beau », le « bon » et la « clarté » amènent à lier des objectifs pédagogiques, économiques, sociaux et politiques. Il faut prendre en compte ce qui est érigé en critères absolus de « l'art pour l'enfant », à savoir les codes du goût de l'époque. L'objectif idéologique prévaut et imprime sa marque esthétique à l'image. Cette dernière est conçue pour frapper, transmettre des connaissances et surtout des valeurs. De fait, « elle convoque l'exercice intellectuel du regard plus que la contemplation esthétique, la

¹² Le scoutisme né sous Lord Baden Powell prend son ancrage dans la nécessité d'« éclaireurs » pour l'armée britannique pendant la guerre des Boers (en Afrique du Sud de 1899 à 1902). Son origine est donc militaire. Par la suite, le mouvement a pris d'autres orientations – éducatives (surtout pour le développement du sens pratique), corporatiste, compétitive (mais dans une conception « esprit de corps », donc collective) – et a pour devise « Be prepared », « soyez préparé ». Il existe une tension au sein du mouvement, entre l'aspect individualiste et la préparation collective : d'un côté il s'agit d'une préparation de soi, d'un « dressage de soi » ; de l'autre, il faut comprendre le sens collectif de l'œuvre, une éthique subjuguant les droits de l'individu à des valeurs transcendantes. La charnière entre la fin du 19^e siècle et le début du 20^e siècle est la scène d'une sorte d'affirmation de l'individu et aussi du bien de la collectivité, parfois vécue de manière conflictuelle. La coïncidence des *Nourritures terrestres* de Gide (1897) et de la naissance du scoutisme va dans le sens de cette émancipation de l'individu, dans laquelle beaucoup voit pourtant un risque.

lecture de l'idée plus que la jouissance de l'image. »¹³ Le degré herméneutique de l'image varie selon l'acuité du regard porté. La myopie inhérente à la prime jeunesse évolue en une acuité plus fine à l'adolescence. L'image et le texte conjuguent divers modes de lectures et s'adressent à des publics aux capacités réflexives différentes.

III

C'est pourquoi nous nous attacherons à analyser une production livresque selon l'âge du destinataire en respectant un triple classement : seront observés les livres destinés à la petite enfance (de deux à cinq ans) via les abécédaires, les manuels et les histoires extrascolaires à l'intention des enfants (de six à douze ans), les magazines, les périodiques, les romans pour les adolescents (de treize à seize ans). La catégorisation selon les âges du lectorat est la plus pertinente car elle permet une étude transversale des productions consacrées à chaque étape de l'enfance et une comparaison rhétorique et idéologique.

A cette chronologie se superpose une double contrainte historique et axiologique : notre analyse de la déviance ou de l'adhésion aux décisions officielles subordonne nos recherches aux textes décrétés en amont par la voix ministérielle, rectorale et professorale. Elle implique la stricte observation de ces décisions à travers les manuels utilisés alors dans les trois niveaux de l'école : cours élémentaire, cours moyen, cours supérieur. La pyramide hiérarchique de l'institution scolaire implique logiquement l'application des principes dans les écoles censées délivrer le catéchisme républicain mis en place par Jules Ferry. Les conditions de production livresque s'améliorant, l'étude perd son sens si l'on ne mentionne pas une littérature connexe qui pourrait se dédouaner des diktats officiels par son caractère extrascolaire. Nos recherches se sont axées sur des livres aux titres révélateurs de l'emprise patriotique ou guerrière, au contenu textuel et iconographique marqué par les circonstances politiques. Notre attention s'est portée sur des collections, des affiches, des textes issus de la tendance propagandiste des années de guerre.

La recherche de documents et d'ouvrages originaux étaye notre développement. La consultation effective des œuvres mentionnées est la condition sine qua non d'une étude dédouanée des critiques et des poncifs. Nos objectifs majeurs consistent à proposer une interprétation personnelle des lectures effectuées et à établir un lien transversal entre deux

¹³ Annie RENONCIAT, *L'image pour enfant : pratiques, normes, discours (France et pays francophones, XVIe-XXe siècles)*. La Licorne, UFR Langues Littérature Poitiers, Maison des Sciences de l'Homme et de la Société, 2003, p.277.

périodes constituées par l'entre-deux guerres de 1870-1914 et la Grande Guerre. Cette entreprise a été réalisée au prix de nombreuses investigations auprès des fonds bibliothécaires précieux, des bouquinistes, des écoles primaires du canton de Montluçon. La tâche s'est révélée plus simple pour les livres post bellum que pour les ouvrages de la Première Guerre Mondiale. En effet la rareté des spécimens, gardés dans les réserves de la Bibliothèque Nationale de France ou de la Bibliothèque de l'Heure Joyeuse à Paris, a rendu délicate leur consultation. La fragilité du papier, la nécessité de conserver les couleurs originales des dessins, excluent toute photocopie ou toute photographie. Seule, la mémoire iconographique et textuelle peut pallier ces interdictions légitimes. Nous avons également travaillé à partir d'un fonds livresque personnel constitué au fil des visites chez les bouquinistes spécialisés et des demandes aux collectionneurs. La plupart des manuels scolaires afférant à la période 1914-1918 ont disparu des écoles primaires, détruits au cours des rénovations ou dispersés sur le marché de la brocante. Seuls, les bibliophiles amoureux de beaux livres ont gardé de précieux ouvrages rendus inaccessibles par leur coût exorbitant. Le livre de l'historien Stéphane Audoin-Rouzeau, *La guerre des enfants*¹⁴, est un précieux guide pour orienter des recherches qui ont abouti grâce à la richesse du fonds patrimonial de la Bibliothèque de Moulins.

Après la constitution d'un important corpus de livres pour enfants, il faut remonter aux sources officielles. La tâche est rendue difficile par la distance temporelle qui nous sépare des années 1914-1918. La consultation des archives municipales de Montluçon, départementales de Moulins doit être complétée par la lecture du Bulletin des Lois de la République Française et du Bulletin Administratif du Ministère de l'Instruction Publique détenus par la Bibliothèque du Patrimoine de Clermont-Ferrand. Cet ensemble de textes est un socle d'étude indispensable à la cohérence de notre démonstration. La thèse ne peut s'appuyer que sur des documents tangibles et révélateurs des mentalités contemporaines de la Grande Guerre notamment.

L'Institut National de la Recherche Pédagogique de Lyon nous divulgue les exemplaires originaux du *Manuel Général de l'Instruction Primaire* afférant aux années 1914-1919. Cette littérature parascolaire offre une matrice d'observation riche et indispensable à la compréhension de l'obéissance de l'école aux décisions ministérielles pendant le premier conflit mondial. Outil de travail référent, le *Manuel* est la bible pédagogique des instituteurs auxquels il délivre les recommandations des officiers de

¹⁴ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *La guerre des enfants 1914-1918*. Paris, Armand Colin, 1993.

l'Instruction publique, mais aussi des progressions et des exercices exemplaires. Les feuillets ont subi la dégradation du temps et leur lecture est laborieuse. La conservation de traces est problématique. Loin de nous rebuter, les nombreux écueils rencontrés auprès des maisons d'édition refusant l'accès à leurs archives, ou bien des bibliothécaires soucieux de préserver leurs biens précieux, ont attisé notre curiosité et renforcé notre détermination à poursuivre notre quête.

Le caractère inédit de cette recherche à la fois littéraire, historique et sociologique, a pour corollaire une masse considérable d'informations collectées au gré des rencontres et des lectures d'ouvrages généraux et spécialisés sur la littérature de jeunesse et l'histoire de France de 1870 à 1919. Une sélection des ouvrages enfantins, des informations officielles, des fascicules pédagogiques et parascolaires s'impose afin d'éviter un émiettement des données. Toutefois la consultation de plus de cent cinquante livres pour enfants, de milliers de pages officielles et pédagogiques, d'une cinquantaine d'ouvrages généraux ne peut se solder que par un exposé substantiel : le fruit de quatre années de recherches pointilleuses est énorme, mais il est à la mesure des efforts entrepris pour qu'il arrive à maturation. La richesse de la matière première implique une exploitation détaillée qui fournit un aliment roboratif à la thèse. Il est indispensable de lui donner des formes et des couleurs : le texte sans l'iconographie est nu et perd de son sens, ce qui justifie la présence de commentaires illustrés. Il en va de même pour l'analyse : la dimension axiologique des ouvrages étudiés est inséparable de l'imagerie, en plein essor au début du 20^e siècle.

IV

Résoudre la problématique de l'adhésion ou de la distance des textes enfantins par rapport à la voix officielle pendant cinquante ans, requiert une rigueur de recherche et de raisonnement pour éviter toute dispersion. Les termes mêmes de notre thèse impliquent l'analyse du lien entretenu entre l'univers imaginaire présenté et le fond idéologique de l'époque : il s'agit de savoir si le livre pour enfants n'est qu'un simple reflet « servile », patriotique, édifiant, ou s'il offre des indices de la liberté de l'imagination et de la créativité, quand bien même celles-ci restent étroitement encadrées par les directives institutionnelles. Le repérage d'une déviation par rapport à une orthodoxie de traitement officiellement promulguée, suppose une observation du fonctionnement des textes, en termes d'économie narrative et des composantes du canevas romanesque. Il est impossible de faire abstraction de

l'histoire puisque les événements de 1870-1871 et la Grande Guerre encadrent notre étude et délimitent temporellement notre champ d'investigations.

Les remarques induites par les observations relèvent aussi bien d'une approche historique que d'une approche axiologique, corrélant les Instructions officielles, la propagande et la censure. Il ne faut pas négliger l'effet pervers, biaisé, des différentes recommandations gouvernementales et leur impact sur la production littéraire : il existe probablement une littérature fallacieuse ou idyllique d'embrigadement des enfants. Quoiqu'il en soit, les codes, qu'ils soient « proscriptifs » ou « prescriptifs », engagent une retombée de haute importance, à même d'être exploitée par rapport à un foisonnant corpus. Il s'agit de débusquer les paliers de l'aliénation poétique, du degré de simple adhésion au « bourrage de crâne » issu de la propagande, mais aussi l'existence d'une interrogation, éventuellement d'une critique subversive vis-à-vis des Instructions officielles. La liberté doit être envisagée en termes de teneur des publications, de leur contenu, mais aussi en termes d'iconographie compte tenu de l'efflorescence imagière dans cette charnière séculaire.

L'impact de la guerre franco-prussienne sur la production littéraire enfantine et officielle nous a enjoint de baliser une première étape qui définit les facteurs de transmission civique et patriotique au sein de la littérature scolaire et extrascolaire. L'étude chronologique est légitimée par la succession d'événements guerriers et politiques au cours des trente dernières années du 19^e siècle. Les répercussions de la défaite de 1870 et du Traité de Francfort invitent à repérer les traces de l'histoire politique et sociale dans les ouvrages dédiés à la jeunesse. De l'*Institution des enfants* d'Erasme (1529) au *Magasin des enfants* de Madame Leprince de Beaumont (1789), la littérature a évolué vers l'alliance du plaisir et de l'instruction. Devenue littérature exemplaire sous la plume des pédagogues de la fin du 19^e siècle, elle se fait l'écho des objectifs civiques de Jules Ferry. Le rappel des circonstances historiques est nécessaire à la compréhension de la mobilisation des esprits juvéniles.

Les remaniements scolaires initiés par Jules Ferry, trouvent des échos dans les manuels. C'est pourquoi le volet institutionnel doit impérativement précéder l'analyse des livres scolaires qui s'en font le relais. La voix officielle résonne au-delà de la sphère scolaire. L'occupation gagne les esprits par l'épanouissement civique à tendance cocardière.

Les abécédaires d'orientation militaires, les romans nationaux font la part belle à la France, à son armée et aux chères provinces usurpées. Daudet exprime son amertume tandis qu'une veine nationaliste et antigermaine irrigue les romans d'aventures d'Arnould Galopin, de Paul d'Ivoi et du Capitaine Danrit. L'Alsace-Lorraine occupe une place cruciale

et transforme l'exaltation cocardière en nationalisme revanchard. Les albums édités par la librairie Berger-Levrault, les beaux livres illustrés par Guy Arnoux, rivalisent de patriotisme avec Maroussia de P.-J. Stahl, la poésie de Déroulède et la contre-propagande antigermanique de Hansi.

Les deux tendances idéologiques de la fin du 19^e siècle sont exposées dans les ouvrages phares d'Antoine Chalamet et de G. Bruno largement diffusés dans les écoles primaires française : l'exaltation patriotique revancharde à la Gambetta fait face à la tradition humanitaire républicaine et humaniste.

Toutefois, si l'on peut parler d'inculcation civique et patriotique pendant les quarante-quatre années qui séparent le Traité de Francfort du début de la Première Guerre Mondiale, c'est un embrigadement intellectuel qu'il faut évoquer dès août 1914. La mobilisation générale des esprits enfantins qui succède à celle des hommes partis pour le front, ne peut s'expliquer sans un recours à la voix officielle qui a présidé à la naissance d'une école en temps de guerre.

Aussi un deuxième volet, consacré à l'inventaire et à l'analyse des sources institutionnelles, éclairera-t-il sur le dispositif pédagogique mis en place dans les écoles primaires pendant la Grande Guerre. Le recensement des recommandations officielles respecte la pyramide institutionnelle : le Bulletin des Lois de la République Française correspondant aux années 1914-1918 impose les directives qui vont corseter l'éducation des enfants.

Le Bulletin Administratif du Ministère de l'Instruction Publique afférant aux mêmes années offre des sources d'informations précieuses concernant l'application des lois et décrets à l'instruction publique élémentaire.

Les répercussions idéologiques se mesurent à l'aune des propos revanchards ou patriotiques tenus dans le *Manuel Général de l'Instruction primaire*, référent didactique et pédagogique des instituteurs. La neutralité de ce dernier constatée après 1870 s'estompe au moment de la Grande Guerre. Alors qu'il érigeait l'école française gratuite, laïque et obligatoire en modèle de victoire démocratique, indépendamment des bruits de bottes jugés nuisibles, il affiche une franche partialité pendant le premier conflit mondial. Il reprend à son compte le diptyque du souvenir et de la revanche. L'école n'est plus le lieu clos et sécurisant abolissant le monde extérieur, elle devient un espace de réflexion sur la vie politique, locale et quotidienne.

La prolifération des revues pédagogiques mensuelles révèle l'acculturation guerrière entreprise. Les rapports de conférences et les échanges entre les représentants de l'Etat dévoilent l'interaction de l'enfance et de la guerre. L'écriture conjointe d'un fascicule explicatif par un militaire, le Général Pétain, un professeur, Ernest Lavis, et un homme d'Etat, Antoine Ribot, Président du Conseil, éclaire violemment sur les causes de la guerre et insiste lourdement sur la responsabilité de l'« Allemagne prussifiée »¹⁵. Les échos retentissent jusque dans les communiqués aux institutrices et aux instituteurs dans les revues syndicales. Cette tendance mérite d'être examinée dans les livres destinés aux enfants afin de voir quelles formes elle revêt.

La dimension idéologique de ces recommandations officielles exige une section de traitement volumineuse et indépendante, compte tenu de la mine d'informations qu'elles recèlent. Sans elle, les considérations ultérieures ne peuvent avoir de vrai fondement. Là se trouvent les linéaments génétiques d'une littérature enfantine orientée tant au sein de l'école que dans les publications extrascolaires.

Cette translation axiologique n'est possible que par le truchement des Inspecteurs, des enseignants devenus écrivains pour l'occasion. Elle est également relayée par des auteurs et des illustrateurs professionnels qui usent d'un registre déconcertant : l'humour. La troisième phase de l'étude constitue une étape essentielle à la démonstration des implications idéologiques nées des discours officiels.

La mise en parallèle des textes de français, d'histoire et d'instruction civique avec le contenu des ouvrages de prix ou des livres extrascolaires vantés alors, avère la transposition de la guerre au niveau de l'enfant sous des formes variées. La diversité générique des œuvres consultées témoigne de la formidable exaltation qui s'empare des concepteurs et des destinataires.

Les histoires allégoriques, les documents didactiques, les romans exemplaires concurrencent les témoignages autobiographiques, les abécédaires militaires, les contes oniriques. L'iconographie imprime continûment la marque belliqueuse de l'esprit contemporain et frappe par la vérité et la sensibilité du trait. Les registres imagiers sont aussi divers que ceux des textes. Ils soumettent tous au regard, l'héroïsme, le martyr ou la conscience de l'enfance en guerre.

¹⁵ *Pourquoi nous nous battons*, par le Général PÉTAÏN, Ernest LAVISSE, A. RIBOT. Paris-Nancy, Librairie militaire Berger-Levrault, Revue d'histoire – 1914-1917, p.22.

La solennité des hagiographies militaires propose un contrepoint sérieux à l'humour corrosif des caricaturistes qui recourent volontiers à la stylisation des formes et du réel. L'interprétation herméneutique de l'image ouvre de nouvelles perspectives de critique et de lutte antigermaniques, en mettant en scène des animaux ou bien en mettant à l'affiche des gamins de Paris. La vie littéraire et picturale regorge d'exemples destinés à redresser les esprits contre la fatalité par le rire. Il faut en repérer les éclats subversifs capables de se détacher d'une gangue propagandiste.

L'analyse détaillée des grandes lignes empruntées par la production littéraire à destination des enfants constitue une preuve essentielle de l'immixtion de la guerre dans les textes et les dessins, et devra en déterminer les manifestations. Il est nécessaire de la décliner en paragraphes, logiquement et successivement dédiés aux écrivains enseignants, aux auteurs et illustrateurs professionnels et aux humoristes. La présentation devra suivre l'âge des destinataires, de l'« infans » à l'adolescent, et la capacité à fournir aux lecteurs des modèles de héros charismatiques en fonction de l'esthétique de la réception. Toutefois, notre objectif étant d'ordre axiologique, les considérations ressortissant à des pourcentages de lecteurs ou de publication sont exclues. Un recentrage permanent sur l'observation de la déviance ou de l'adhésion littéraire à la voix officielle est primordial.

L'ambivalence de certaines publications est telle qu'elle empêche la simplicité d'un classement binaire, séparant les œuvres assujetties aux instructions officiellement promulguées, des ouvrages offrant des échappées ou des écarts. Il est plus judicieux d'illustrer cette difficulté à discerner la propagande réelle de la propagande de couverture, par la présentation de deux types de publications fortement répandues : la presse enfantine et une collection réputée patriotique.

Le quatrième palier de la démonstration s'inscrit dans la droite lignée de l'humour en temps de guerre, puisqu'il consiste à examiner ce qui est dessiné, écrit, composé pour l'enfant par une littérature dite « populaire ». Le champ d'investigation étant extrêmement vaste, nous nous attarderons sur des ouvrages réellement possédés et dont la consultation est ainsi facilitée. L'observation thématique s'accompagnera de l'analyse de l'historicité littéraire des volumes de *Bécassine*, des *Pieds Nickelés* et des feuillets de *Fillette* parus entre 1913 et 1919. Alors que nous avons à disposition l'intégralité des publications des deux premières séries, eu égard à leur célébrité, il nous a été impossible de retrouver les numéros de *Fillette* antérieurs à 1915 et postérieurs au 16 février 1919. La rareté du magazine et la dégradation du

papier par le temps ont empêché la poursuite des recherches ante et post bellum. Cependant, cette carence n'a pas nui à l'étude globale des feuillets de 1915 à 1918.

Bécassine et *Les Pieds Nickelés* sont au centre d'une rivalité éditoriale et rappellent la polémique autour d'une littérature imagée. En dépit de leurs destinataires différents par le statut social, ces deux bandes dessinées appartiennent à une catégorie d'ouvrages ambigus : notre objectif est de ne plus les envisager comme des œuvres de propagande pure et dure, mais d'en distinguer ce qui fait leur suc littéraire, leur attrait iconographique, leur verve fallacieuse. Loin d'être des magazines dévolus au « bourrage de crâne », ils apparaissent comme des fascicules prudemment subversifs. Leur originalité tient à la quintessence de l'humour qu'il renferme et à la richesse de leurs sources littéraires.

Le comique de bon aloi de *Bécassine* impose une étude indépendante et importante, qui retrace la genèse de l'œuvre, le portrait et la métamorphose de l'héroïne. Les dessins offrent une large palette interprétative et révèlent, à l'instar du texte, la part prise par Caumery et Pinchon dans la guerre. Le discernement des indices propagandistes s'accompagnera inévitablement du repérage des divergences d'opinion par rapport à la voix officielle dans le domaine stratégique de la guerre.

La gouaille et le dessin criard de Forton obligent à une longue étude des ressorts du comique et de l'herméneutique de l'image. Le côté excessif et expéditif longtemps reproché à l'auteur attise notre curiosité : nous démontrerons que la richesse de la production de Forton pendant cinq années, tient à la caricature et à l'argot des *Pieds Nickelés* qui recèlent des trésors d'ingéniosité iconographique et expressive.

La tenue du magazine *Fillette* emprunte au souci de délicatesse intrinsèque des productions féminines, mais déroge à la règle de bienséance par des histoires imagées caricaturales. Les publicités ont valeur d'indices quant au degré d'assujettissement du journal aux consignes édictées. Lili, l'héroïne phare de *Fillette*, a droit une étude spécifique, afin de la mettre en regard des protagonistes précédents : son personnage doit permettre de déceler des indices propagandistes inédits mais aussi des poncifs.

Le degré d'adhésion croissant observé à travers cette trilogie médiatique faite de contrastes, trouve son apogée dans une collection qui exacerbe le patriotisme dès les premiers mois du conflit : « Les Livres Roses de la Guerre » de Larousse.

L'ultime partie qui leur est consacrée, découle organiquement de ce qui précède, tant il est vrai qu'elle met en exergue les moyens mis en œuvre par une série spécialement conçue dans une optique cocardière de défense de la patrie. La périodicité des « Livres Roses »

fidélise le lectorat. Ces fascicules se dotent d'exigences génériques en diversifiant les modalités des récits. Leur modestie littéraire et iconographique ne leur enlève pas le souffle héroïque exhalé à chacune de leurs pages. Cette dernière phase de notre étude est légitimée par la caractéristique de distribution propre aux livrets : largement diffusés dans les écoles, ils sont également proposés sous forme d'abonnement aux enfants. La jonction qu'ils opèrent entre le milieu scolaire et familial se fait sur le mode belliqueux et patriotique. Leur omniprésence dans la vie des jeunes lecteurs est un facteur supplémentaire de diffusion propagandiste et de sollicitation à l'effort de guerre.

Leur étude narratologique, rhétorique et iconographique devra dévoiler les arcanes d'une idéologie patriobelliciste. L'analyse du paradigme patriotique s'accompagnera d'une considération d'ordre chronologique afin d'infirmier la thèse de l'apparition d'une démobilisation intellectuelle aux tendances pacifistes. L'historicité et le recul offerts par une collection s'échelonnant sur cinq années de 1914 à 1919, déterminent une axiologie qui ne tolère aucune défaillance face aux épreuves endurées. S'interroger sur la viabilité des représentations littéraires et iconographiques de la guerre sur une longue durée, induit une recherche des facteurs de renouvellement, des ressorts dramatiques et poétiques qui évitent toute lassitude.

La liste substantielle des titres, des auteurs et des illustrateurs offre des preuves d'implication patriotique. La narratologie, l'héroïsme, la résurrection de mythes, la description des ruines et les publicités sont autant d'éléments qui apportent de l'eau au moulin de la propagande. Toutefois, nous avons à cœur de défendre la valeur littéraire et imagière de ces fascicules souvent décriés par les puristes, et pourtant porteurs de nouveautés en matière de séduction enfantine par le livre. Les constantes dégagées nécessitent un cadrage cohérent qui aboutit à un raisonnement tempéré sur ce que des historiens considèrent comme une littérature de « bourrage de crâne », dénuée de toute valeur artistique et destinée à fomenter une croisade des enfants.

PREMIÈRE PARTIE

1870-1914, D'UNE GUERRE À L'AUTRE : DE **L'ÉPANOUISSEMENT CIVIQUE À L'EXALTATION** **COCARDIÈRE**

PREMIÈRE PARTIE

1870-1914, D'UNE GUERRE À L'AUTRE : DE L'ÉPANOUISSEMENT CIVIQUE À L'EXALTATION COCARDIÈRE

Antoine Prost, historien de l'éducation, dans son ouvrage intitulé *L'enseignement en France de 1800 à 1967*¹, veut contribuer au réveil d'une pensée pédagogique indigente comparée à la floraison littéraire du 19^e siècle. Ses remarques quant à la production livresque scolaire nous ont été très utiles bien que nous n'ayons pas de visées pédagogiques. En effet, notre objectif est transversal puisque nous nous sommes engagés à étudier quelles sont les corrélations entre les Instructions Officielles issues de la mise en place de la Troisième République née de la défaite de 1870, et la littérature scolaire et extrascolaire. Nous voulons repérer les traces d'une idéologie prégnante et patriotique dans l'enseignement dispensé par les manuels scolaires entre 1871 et 1914 - période plus limitée dans le temps que celle envisagée par Antoine Prost - et dans les livres pour enfants. Pour cela nous avons analysé si les ouvrages qui leur sont destinés, de la section enfantine au certificat d'études, laissent à l'imagination sa liberté de créer, ou bien s'ils se contentent d'un simple respect des consignes, ou encore s'ils interrogent vis-à-vis des Instructions Officielles. Notre problématique consiste à nous interroger sur la manière dont s'établit le lien entre la guerre de 1870, l'institution scolaire et la littérature de jeunesse scolaire et extrascolaire. L'intérêt de cette recherche réside dans la nouveauté de l'axe transversal envisagé : la problématique axiologique est subordonnée à l'histoire littéraire et politique.

Évaluer les degrés ou les écarts d'adhésion – ce qui est plus rare – suppose de survoler l'histoire institutionnelle de ces quarante-quatre années sans négliger les aspects politiques, l'évolution du système éducatif. Pour préciser le champ d'influence réel de ce dernier, il faut aussi se placer du côté de la réception de l'ouvrage et de ceux qui l'ont conditionnée : l'organisation et l'idéologie enseignante ont commandé les rapports entre la société et l'institution scolaire. Notre but n'est pas une étude historique et pédagogique exhaustive, mais une analyse des indices cocardiens d'une part, subversifs de l'autre, via des éléments rhétoriques, iconographiques et axiologiques.

¹ Antoine PROST, *L'enseignement en France 1800-1967*. Paris, Armand Colin, coll. U, 1968.

Nous avons dû limiter notre champ d'investigation, compte tenu des difficultés matérielles à trouver les ouvrages originaux de l'époque, condition sine qua non de réalisation de notre entreprise. Une consultation effective des livres mentionnés sous-tend notre étude afin d'en garantir l'originalité. Nous avons également dû élaguer dans cette forêt livresque en portant notre attention sur les manuels de français, d'histoire, d'éducation civique et morale, piliers de l'éducation dont nous disposons. Un lecteur curieux de l'histoire de l'enseignement et des manuels scolaires trouvera des ouvrages plus substantiels pour l'éclairer.

Cependant nous sommes conscients de l'impossibilité d'isoler l'institution scolaire de la société qui l'engendre, donc du contexte politique, religieux, économique et culturel dans lequel elle naît et se développe. C'est bien ce que Durkheim² relève au début du 20^e siècle :

« Lorsqu'on étudie historiquement la manière dont se sont formés et développés les systèmes d'éducation, on s'aperçoit qu'ils dépendent de la religion, de l'organisation politique, du degré de développement des sciences, de l'état de l'industrie, etc. Si on les détache de toutes les causes historiques, ils deviennent incompréhensibles. »

Les institutions scolaires sont des institutions sociales. Aussi est-il indispensable de rappeler l'orientation décisive prise lors de la décennie 1880-1890. La défaite de 1870 a des répercussions indiscutables sur les mentalités de la fin du siècle et sur la prise en compte de l'enfant, donc des livres qui lui sont destinés.

Un nouveau héros est né au 19^e siècle : l'enfant. Son importance s'affirme au fur et à mesure que le siècle progresse. La science, la philosophie sociale, la pédagogie – réformant ses méthodes – se sont penchées vers lui avec un intérêt renouvelé. En effet chaque grand bouleversement politique et économique a ouvert des voies inédites en matière de littérature de jeunesse, entraînant les jeunes lecteurs dans les rêves, l'imagination. Il est pratiquement impossible d'écrire pour la jeunesse sans écrire sur elle, car ceux qui écrivent « pour » les enfants écrivent « sur » les enfants afin de faciliter l'identification du jeune lecteur au héros. La littérature de jeunesse soulève le paradoxe d'une entreprise consistant à écrire avec une maturité d'adulte tout en conservant la fraîcheur de l'enfance. C'est ainsi que les images d'Epinal et les abécédaires imprimés par Pellerin ont familiarisé les jeunes lecteurs avec la société du Second Empire. Des œuvres destinées à un public adulte ont été adoptées par l'enfance comme les *Fables* de La Fontaine, les *Contes* de Perrault, les mythiques *Robinson* ou *Gulliver*. Mais l'idée de se servir de la matière imprimée pour amuser les enfants est récente : au milieu du 19^e siècle, les œuvres de jeunesse publiées sont d'abord instructives, la visée récréative n'est que secondaire.

² Emile DURKHEIM, *Education et sociologie*. Paris, Presses universitaires de France, 1992, p.42.

Les bouleversements sociaux du 18^e siècle contribuent à l'expression de l'individualisme, à l'origine de l'ascension de l'enfant dans la société : Rousseau œuvre notamment à l'éclosion du thème juvénile en préconisant l'amour de l'enfant tel qu'il est, l'exaltation de la nature sous toutes ses formes et une éducation fondée sur le désir et les aptitudes de l'enfant. Les peintres comme Greuze, Chardin, Vigée-Lebrun, le mettent à l'honneur en le rapprochant de sa mère. La littérature se fait l'écho de cette transformation sociale et les autobiographies de Rousseau et de Chateaubriand participent à la conquête de ce nouveau thème littéraire qu'est l'enfance.

D'ailleurs la petite enfance attire l'attention dès le début du 19^e siècle avec la création d'écoles maternelles en France en 1826. Les « salles d'asile » se multiplient jusqu'à leur reconnaissance officielle en 1881 sous le nom d' « écoles maternelles »³. Le 19^e siècle prend à cœur la tâche de charité envers l'enfance et la littérature elle-même s'inscrit dans ce projet. En prolongeant les tentatives de Berquin et de Bouilly au siècle précédent, des écrivains oeuvrent pour l'enfant, soucieux de l'instruire et de le distraire. Les ouvrages de Jules Verne symbolisent la science mise à la portée de l'enfant. D'autres romans suscitent sa sensibilité : Hector Malot fait côtoyer l'enfance malheureuse et crée une littérature misérabiliste dont les héros enfantins attirent la commisération et la sympathie de leurs pairs. Charles Nodier avec ses *Contes*, Victor Hugo avec *Les Misérables* les influencent.

La Comtesse de Ségur connaît un prodigieux succès car elle crée des types vivants, caricaturaux, édifiants sans être insipides. Elle produit une littérature morale jamais ennuyeuse. Sa comédie humaine enfantine contient en germe de futurs adultes. Hachette attire aussi des artistes de renom comme le chanoine Schmid, Zénaïde Fleuriot. L'intérêt porté à l'enfant est né de l'intérêt porté à l'individu. Le romantisme a contribué à l'introduction du thème de l'enfant dans la littérature. Pierre Loti, Alphonse Daudet, en dépit des écoles littéraires, se sont penchés sur lui avec bienveillance et ont vu en lui une naïveté proche de la pureté reconnue aux « sauvages » par les philosophes du 18^e siècle. Cependant ont-ils remarqué qu'il était malléable ? L'éclosion de la littérature réaliste a également favorisé la naissance du roman de l'enfance. George Sand a aussi participé à la germination du genre. Cosette, Gavroche, la petite Fadette ont été retenus par les mémoires. Un tel sujet est une mine littéraire dont la richesse n'est plus à démontrer depuis les publications de Jules Vallès,

³ En 1845, Mme Pape-Carpantier publie ses *Conseils pour la Direction des salles d'asile*. En 1848, un projet de loi tend à faire des « salles d'asile » à la fois des écoles maternelles et établissements de charité, des établissements d'instruction publique sous le nom d' « écoles maternelles ». Il faut attendre un décret officiel de 1881 pour consacrer les écoles maternelles.

Anatole France, Pierre Loti ou Jules Renard⁴. Cette floraison de la littérature de l'enfance témoigne de l'intérêt croissant accordé par les écrivains à l'enfant à partir de 1870 jusqu'à 1900. Il n'est pas étonnant de voir se développer les journaux, les théâtres, les concerts pour enfants. L'opinion publique enfantine incite aux publications massives et au recours à l'imagerie dont on découvre la séduction et les atouts pédagogiques.

Une césure sépare les œuvres ludiques des ouvrages instructifs qui sont l'apanage de l'école. Aussi, après avoir rappelé les aspects institutionnels et pédagogiques d'une école davantage tournée vers la psychologie de l'enfant, nous examinerons les manuels scolaires, véritables relais des institutions, qui nous parlent à travers leur rhétorique et la manière dont ils présentent les disciplines des sciences humaines. Enfin nous verrons quels échos la guerre franco-prussienne a eus dans la littérature enfantine jusqu'en 1914, notamment dans les abécédaires, les albums et les contes de Daudet. Notre démarche s'appuie sur une chronologie linéaire des événements mais traite de leur impact sur la production scolaire et extrascolaire sur le plan générique et thématique.

⁴ Jules Vallès, *L'Enfant*, 1879 – Anatole France, *Le livre de mon Ami*, 1885 ; Pierre Nozière, 1899 – Pierre Loti, *Le Roman d'un Enfant*, 1890 – Jules Renard, *Poil de Carotte*, 1894.

CHAPITRE I

INSCRIPTION DU THÈME DE LA GUERRE DE 1870 DANS LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE ENTRE 1870 ET 1914

La défaite de Sedan altère gravement le prestige de l'Université et les troubles générés divisent profondément le corps enseignant. Une double nécessité s'impose : tout d'abord une rénovation pédagogique est indispensable, mais elle est étroitement liée à l'union des maîtres. Afin de favoriser la régénération morale et intellectuelle du pays, le ministre Jules Simon⁵ fait appel à la collaboration des enseignants et sollicite leur participation au choix des manuels scolaires. S'affiche d'emblée un vecteur de transmission idéologique auprès des enfants par le truchement de la mentalité enseignante révélée par la sélection livresque. Leurs décisions conditionnent forcément la pensée juvénile. Le thème belliciste et revanchard s'inscrit-il dans les lectures proposées aux élèves ? Un rapide historique de cette mise en place libérale permet de mieux comprendre comment l'on s'est acheminé vers la liberté en matière de sélection livresque de 1875 à 1939.

1 LA DÉCENNIE SCOLAIRE DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE (1880-1890) OU L'ORIENTATION DÉCISIVE

Quatre étapes jalonnent cette période transitoire et soulignent les hésitations ministérielles quand il s'agit de guider l'enfant. Tout d'abord la circulaire du 27 septembre 1872⁶ accorde une certaine autonomie aux enseignants avec le choix de leurs instruments de travail. Toutefois un bémol réajuste cette pseudo-liberté : l'arrêté du 22 juillet 1873⁶ promulgué par le ministre Batbie, successeur de Jules Simon, introduit l'examen des livres scolaires par une commission contre la libre admission des ouvrages. Le retour au système d'autorisation préalable provoque un tollé d'indignation dans les milieux éditoriaux qui jusque là, jouissaient d'une assez grande latitude en matière d'initiatives et rivalisaient. Ce phénomène favorise le développement de la librairie classique. Le troisième palier dans le contrôle des manuels est franchi avec le rapport du 19 janvier 1874 présenté par Monsieur de Montesquiou qui préconise « l'exclusion des livres dangereux »⁶. Enfin lors de la séance du 24 janvier 1874, est adopté un système intermédiaire proposant l'examen puis l'exclusion des livres jugés mauvais. La tâche s'avère impossible pour la commission des onze sages désignés le 10 juin 1875⁶ : elle a reçu sept mille six cent quarante-neuf ouvrages et n'en a examiné que

⁵ Annexe 1 : liste des ministres de l'Instruction Publique de 1870 à 1919.

⁶ Annexe 2 : textes officiels parus entre 1870 et 1914.

sept cent cinquante. L'entreprise tient de la gageure car l'enquête se limite aux lycées et aux collèges, mais elle doit aussi toucher les écoles primaires.

Le ministère Wallon s'empresse d'inscrire dans les textes la décision réaliste et applicable du Conseil Supérieur en date du 2 juillet 1875. Le nouveau système fiable s'applique dans les lycées, les écoles normales primaires, les écoles primaires publiques et décide de constituer un catalogue de livres recommandés. La sélection est opérée par un groupe de personnels éducatifs qui transmettent à leur autorité hiérarchique la liste des livres qu'ils souhaitent proposer à leurs élèves la prochaine année scolaire. Les instituteurs communaux envoient aux Inspecteurs de l'enseignement primaire la liste des livres en usage dans leurs écoles respectives. Après avoir subi le parcours hiérarchique des Inspecteurs, des Recteurs et du Ministère, les livres sont mis à l'index ou bien approuvés par une commission d'Inspecteurs généraux et de membres désignés par le ministère de tutelle. Le consensus se fait autour d'un théorème laxiste : « Tout livre qui n'est pas explicitement défendu est implicitement permis. » Le 27 septembre 1875, le syndicat des libraires classiques fait connaître au ministère sa satisfaction. Le marché du livre scolaire se développe donc bien avant les lois de Jules Ferry : *Le Tour de la France par deux enfants* est l'exemple le plus probant, distribué à sept millions d'exemplaires entre 1877 et 1914.

C'est Ferdinand Buisson qui alerte le 6 novembre 1879 le nouveau ministre de l'Instruction publique Jules Ferry, en lui rappelant qu'aucune liste n'a été dressée depuis 1876. Plus encore, il insiste sur le fait qu'il faut laisser aux maîtres le choix de leurs instruments d'étude. Ces deux hommes sont donc les instigateurs de pratiques pédagogiques fondées sur la confiance faite aux enseignants. D'ailleurs l'arrêté du 16 juin 1880 concernant l'Instruction primaire fait appel à l'initiative des enseignants en leur demandant d'établir une liste. Jules Ferry souligne à ce propos qu'il respecte à la fois la libre concurrence des éditeurs et le libre choix du personnel enseignant entériné par une commission beaucoup plus en phase avec le terrain que les précédents. Mais surtout il ajoute que c'est un moyen d'exercer l'esprit critique des jeunes maîtres. Le travail littéraire et l'exercice critique se font en amont avant d'exploiter les ouvrages sélectionnés pour les enfants. Les intérêts pédagogiques, éthiques et commerciaux semblent préservés.

Les listes départementales sont insérées chaque année dans les bulletins départementaux de l'Instruction primaire qui constituent le *Manuel Général de l'Instruction Primaire* que nous étudierons ultérieurement pour la période couvrant la Première Guerre

Mondiale. Jacques et Mona Ozouf⁷ ont consacré une analyse au *Manuel* concernant les années 1870-1914 et constatent que 65% des instituteurs lisent le *Manuel Général*, « vedette absolue »⁵. Le précieux guide est présent dans toutes les écoles puisque tout directeur y est abonné. Sa valeur pédagogique et scientifique est reconnue ainsi que sa neutralité. Il s'avère un auxiliaire fort utile, clair et sérieux pour les maîtres. Le grand pas est accompli en matière de liberté de choix donné aux enseignants, accrue en 1881 par le nouveau ministre Paul Bert. Seule une interdiction peut être prononcée contre des livres contraires à la morale, à la Constitution et aux lois. Le civisme et la morale conditionnent l'acceptation des manuels mais aussi la délibération des enseignants qui sont exposés aux sollicitations des courtiers de librairie dont ils deviennent les clients privilégiés. Là se trouve l'origine des spécimens. Il n'est donc pas étonnant de rencontrer des résurgences de ces consignes officielles morales à travers les nombreuses leçons de français ou d'instruction morale et civique, rappelant les dangers de l'alcoolisme et les devoirs de tout bon citoyen. Toutefois malgré ce consensus civique et moral, des dissensions persistent dans l'enseignement primaire autour de la laïcité. De cette opposition naît une première guerre des manuels, mise à l'index le 15 décembre 1882. Une seconde a lieu à cause d'une lettre des évêques du 14 septembre 1909. De nouvelles tergiversations gouvernementales alimentent la période qui court de 1913 à 1918 : l'enjeu en est la possible demande d'interdiction d'un livre par des parents qui estiment qu'il violerait la neutralité imposée. Après les décisions successives de Barthou et de Viviani, un décret du 1^{er} juillet 1913 oblige de présenter un rapport motivé pour toute suppression d'ouvrage afin de pallier le manque de discernement de certains instituteurs.

La période que nous venons d'évoquer est cruciale en matière d'éducation et offre des pistes pour résoudre le problème de l'adhésion ou de la déviance littéraire des manuels par rapport aux consignes officielles. En effet la réglementation libérale mise en place au début de la Troisième République répond aux aspirations des enseignants et permet la concordance entre la théorie affichée et les faits pratiqués. Les décisions ont inauguré une période de stabilité pour le livre scolaire que la Première Guerre Mondiale n'a pas vraiment perturbée : le civisme préconisé s'est mué en patriotisme, mais si le libéralisme concerne les procédures de choix, préserve la concurrence éditoriale et se préoccupe d'une meilleure formation des enseignants, il prend également en compte le principal destinataire de ces mesures, l'élève.

⁷ Jacques et Mona OZOUF, *La République des instituteurs*. Paris, Gallimard Le Seuil, coll. « Hautes Etudes », 1992.

L'enfant constitue un public exigeant et précieux car il est vierge et neuf, ce qui explique la nécessité de produire des livres attirants par la forme et le fond, avec une intrigue cohérente correctement exprimée. Ils doivent avoir une visée morale, didactique et divertissante. Hetzel l'affirme dans la préface de la *Comédie enfantine*⁸ en 1861 :

« On ne saurait avoir trop d'humeur contre ces plumes mercenaires qui font métier d'écrire à la douzaine ces livres sans goût ni parfum, ces livres plats et sans relief, ces livres bêtes auxquels semble réservé le privilège immérité de parler les premiers à ce qu'il y a de plus fin, de plus subtil et de plus délicat au monde, à l'imagination et au cœur des enfants. »

Il faut donc être très sévère vis-à-vis des ouvrages pour la jeunesse. Si l'adulte peut choisir librement les livres qu'il désire lire, il n'en est pas de même pour l'enfant à qui l'on va offrir un livre. Il est rare qu'il le détermine seul, a fortiori à la fin du 19^e siècle. Après l'âge d'or des magazines pour enfants sous le Second Empire⁹, les livres de la Troisième République se font l'écho des événements de 1870, y compris ceux destinés aux plus jeunes. On peut en observer les conséquences sur la qualité de production, l'évolution des contenus de la littérature enfantine dans laquelle s'insinue un esprit revanchard.

Un rappel succinct des faits historiques permet de mieux comprendre leur immixtion dans les ouvrages. Les dissensions entre la France et la Prusse aboutissent à la déclaration de la guerre en juillet 1870. Après la capitulation de l'armée impériale à Sedan le 2 septembre 1870, l'empereur est déchu et la Troisième République est proclamée le 4 septembre 1870. Le siège de Paris commence dès la fin du mois de septembre. Les souffrances et l'humiliation des habitants conduisent à la Commune de Paris de mars à mai 1871¹⁰. Le Traité de Francfort signé en mai 1871 entérine la perte des provinces d'Alsace et de Lorraine et leur annexion par l'Allemagne. Une littérature de guerre éclôt, à destination des plus jeunes, même si les messages dépassent parfois leur entendement. Les livres publiés alors conservent une valeur artistique et littéraire malheureusement rare dans les récits ultérieurs d'auteurs plus populaires et moins connus.

⁸ Louis RATISBONNE, *La Comédie enfantine*. Paris, Hetzel, 1887, préface de Hetzel.

⁹ L'âge d'or des magazines pour enfants est apparu avec la création en 1864 du *Magasin d'Education et de Récréation* par Hetzel et Macé, dans le but de rénover la littérature enfantine. Le magazine (on disait « magasin » à l'époque) était bimensuel. Il offrait une nourriture tonique, alliait un enseignement viril à une délicatesse féminine, prônait l'amour du foyer, le respect des éducateurs. Il s'inscrit dans la même veine ludique que *La Semaine des Enfants* publiée à partir de janvier 1857. Voir l'ouvrage d'Alain FOURMENT, *Histoire de la presse, des jeunes et des journaux d'enfants (1768-1988)*, Paris, Eole, 1987.

¹⁰ La rigueur d'un hiver exceptionnel à partir de janvier 1871 ne fait qu'aggraver les souffrances de la population. La situation sociale et militaire est dramatique dans la capitale comme en province. Atterrés par l'armistice du 28 janvier 1871, les Parisiens meurtris et humiliés manifestent leur mécontentement. L'agitation politique débouche sur la plus importante insurrection populaire du 19^e siècle, la Commune de Paris, de mars à mai 1871.

2 LA VOIX INSTITUTIONNELLE ET PÉDAGOGIQUE : SACERDOCE ANTIQUE ET ÉDUCATION LIVRESQUE

Étymologiquement le pédagogue est celui qui conduit les enfants à l'école. Cette charge de guide dévolue originellement à l'esclave est devenue un sacerdoce pour celui qui doit transmettre un savoir et enseigner à l'enfant. Il faut chercher en Grèce les rudiments pédagogiques qui assoient les thèses de l'enseignement européen et notamment français. Eluder ces données revient à expliquer sans aucune base les caractéristiques de l'instruction de la fin du 19^e siècle.

En effet l'éducation en Grèce constitue un socle solide qui a su inspirer les pédagogues modernes. Même si la stabilité des doctrines et des institutions éducatives n'apparaît qu'un demi-siècle après la mort d'Aristote (322 av. J.C.) au cours de la période hellénistique, quatre caractères permanents ont marqué cette lente évolution et inspirent les théoriciens de la pédagogie du 19^e et du 20^e siècles. Tout d'abord l'influence d'Homère est indéniable : on lui doit le culte du héros chevaleresque. A l'exaltation de l'héroïsme glorieux se substitue, à l'époque classique, le goût de la maîtrise de soi et de la recherche du vrai ; le sage remplace le guerrier. N'est-ce pas cette sagesse, cette réserve en toutes choses que recommandent Jules Ferry ou Ferdinand Buisson¹¹ ? Ensuite le dévouement à l'Etat est consubstantiel à l'éducation. Là se trouve le rapprochement le plus manifeste avec les objectifs des lois de Ferry : la vertu civique est la vertu dominante. En Grèce, l'Etat contrôle en permanence l'individu, tout est subordonné à l'intérêt de la Cité. Il en résulte que le type d'éducation considéré comme supérieur est celui de l'éducation publique. La principale divergence concernerait la religion. La prudence impose le conditionnel car si la religion sert de base à la vie grecque, la piété et le civisme ne forment qu'une seule et même chose. Le but recherché n'est pas si éloigné de celui affiché deux mille ans plus tard : l'initiation de l'enfant grec aux rites ancestraux trouve son correspondant dans l'inculcation de la rectitude morale et des principes républicains et démocratiques.

Écoutons les arguments de Jules Ferry face à ses contradicteurs lors de la séance du 20 décembre 1880 :

« La première chose est de savoir lire, et c'est la première chose, quand même devrait-on apprendre à lire dans le *Rosaire de Marie* ou dans la *Bible de Royaumont*. Nous disons cela parce que nous croyons à la rectitude naturelle de l'esprit humain, au triomphe définitif du bien sur le mal, à la démocratie (...).»¹²

¹¹ Annexe 3 : biographie des pédagogues et des enseignants auteurs mentionnés.

¹² J. PALMERO, *Histoire des institutions et des doctrines pédagogiques par les textes*. Paris, Editions S.U.D.E.L., 1958, p.305.

L'instruction apparaît comme le vecteur de la démocratie. Enfin les Grecs accordaient un rôle prépondérant à l'éducation physique. L'alliance du développement harmonieux du corps et de l'esprit sera reprise par Rabelais au 16^e siècle à travers l'allégorie de ses géants Pantagruel et Gargantua. Si l'aspect militaire a été supplanté par la compétition d'athlétisme chez les Grecs, il persiste par-delà les siècles puisque le programme d'éducation physique de 1882 prévoit des exercices militaires pour les garçons du cours élémentaire, du cours moyen et du cours supérieur¹³. Le double but de l'éducation physique est affiché d'emblée avec sa visée de fortification des corps et de développement de la dextérité. L'objectif à long terme est clairement signifié : préparer « les jeunes garçons aux futurs travaux de l'ouvrier et du soldat. »¹³

Prises entre les séquelles idéologiques de la défaite de 1870 et l'affirmation laïque de la Troisième République, les Instructions Officielles de 1881-1882 procèdent de la mise en œuvre de la laïcité scolaire. L'éducation des « hussards noirs de la République » est aussi l'héritière des doctrines et des institutions éducatives romaines. Elle y puise notamment le respect des vertus civiques et familiales chères à la vieille Rome, de sa fondation (753 av. J.C.) à son hellénisation (fin du 3^e siècle av. J.C.). Les phases successives de la conquête de la Grèce vont institutionnaliser les méthodes hellénistiques, épurer la langue et créer une littérature nationale. Rome civilisatrice du monde méditerranéen va les y implanter. Les linéaments qui conduisent la méditation des pédagogues de la Troisième République apparaissent en filigrane dans l'éducation gréco-romaine.

Forte de ces modèles antiques et des expériences menées par les sophistes du Moyen Age, les pédagogues du 17^e siècle et les philosophes éducateurs à l'instar de Diderot, la Troisième République entend organiser l'éducation populaire en France. Le 28 mai 1882 est promulguée la « loi sur l'enseignement primaire obligatoire » qui institue l'obligation de l'instruction élémentaire, c'est-à-dire d'un savoir minimum et non l'obligation scolaire, c'est-à-dire l'obligation de fréquenter l'école publique. En effet, l'instruction n'est pas l'apanage de l'école publique, elle peut être donnée dans l'école privée ou en famille, moyennant une procédure de contrôle¹⁴. La stricte séparation de l'enseignement du catéchisme du reste des disciplines est préconisée par Paul Bert, non par Jules Ferry plus libéral. L'éviction de l'instruction religieuse est entérinée par l'article 3 de la loi¹⁴ qui décide de la laïcisation.

Les nouveaux programmes de l'école primaire ont paru au Bulletin Officiel de l'Instruction Publique le 27 juillet 1882. Après la mise en place des écoles normales primaires

¹³ Annexe 4 : programme des instructions officielles de 1881-1882.

¹⁴ Annexe 2 : articles 3 et 4 de la loi du 28 mai 1882, textes officiels parus entre 1870 et 1914.

en 1879¹⁵ et l'établissement de la gratuité absolue de l'enseignement primaire en 1881¹⁵, la loi du 28 mars 1882 et les Instructions Officielles du 27 juillet 1882 instituent une éthique scolaire en prônant l'obligation et la neutralité de l'enseignement primaire. Elles lancent les bases d'un savoir scolaire minimum et surtout d'un socle idéologique qui perdure jusqu'en 1923, date de révision des programmes. Notre étude porte sur la transposition littéraire des décisions officielles dans les livres scolaires. Au manuel est dévolue la fonction de relais dans la transmission aux jeunes générations de la préservation, de l'évolution de la société.

Expliquer en quoi le livre scolaire est la pierre de touche du système éducatif de la Troisième République suppose une définition préalable du statut du manuel. Les nombreuses délibérations qui président à l'instauration des conditions de son choix témoignent de l'importance du rôle confié au livre. L'étude conjointe de la rhétorique officielle et de son application livresque pour les enfants détermine la force idéologique et l'axiologie des ouvrages qui leur sont imposés. Il s'agit de comprendre pourquoi et comment les soldats de 1914 ont pu endurer pendant plus de quatre ans des souffrances intolérables, résister à des épreuves inimaginables après s'être engagés au service de la Nation. En effet ces derniers sont les fruits que l'école de l'après-guerre franco-prussienne a fait mûrir. Notre objectif n'est pas d'étudier tous les aspects de l'entreprise de reconquête de l'Alsace et de la Lorraine, mais de suivre le processus idéologique et littéraire qui a géré le système éducatif entre 1870 et 1914. L'évolution des disciplines comme l'instruction civique, l'histoire ou le français, l'analyse globale des textes proposés démontrent l'existence d'un conditionnement des esprits, indélébile, qui a fortement influé sur le comportement des jeunes adultes au moment de la mobilisation. L'objectif est de « modeler les intelligences et d'inculquer à chaque élève des vertus que l'on jugeait primordiales. »¹⁶

Cette analyse se situe au confluent de trois axes majeurs que sont la philosophie kantienne, la politique éducative de la Troisième République et la morale véhiculée par la littérature enfantine scolaire. Notre lecture de manuels scolaires proposés aux élèves des écoles primaires entre 1870 et 1914 laisse apparaître une conviction moins radicale que celle proposée par Roger-André Voisin qui affirme que pas un seul ouvrage n'échappe à la volonté de « libération des provinces occupées »¹⁶. Il n'en demeure pas moins que la majorité des textes offerts aux futurs soldats de la Première Guerre Mondiale a su distiller habilement les

¹⁵ Annexe 5 : lois du 8 août 1879 et du 16 juin 1881 ; les étapes de la mise en place de l'école primaire au 19^e siècle.

¹⁶ André-Roger VOISIN, *L'école des Poilus, l'enseignement de la guerre dans les écoles primaires de 1870 à 1914*. Challuy, Cheminements, 2007, p.9.

germes d'une vaillance qui édifiera les troupes françaises de 1914-1918. Cette attitude n'est pas seulement due à l'éducation scolaire, mais résulte également d'un environnement social et familial souvent assujéti à la morale de l'Eglise. L'autorité patriarcale et le refus du doute, de la faiblesse honnis depuis Sedan, ont construit un enfant corseté par les lois et les décrets officiels.

L'homme politique craint et respecté, l'Eglise exigeante à la morale intransigeante, l'indiscutable obédience à l'armée constituent les piliers d'une structure sociale renforcée par la cohésion familiale. Quelle fonction occupe alors le manuel scolaire au sein de cette apparente union nationale ? En quoi les livres d'instruction civique, d'histoire et de français ont-ils contribué à la formation de petits citoyens patriotes ? Une observation sérieuse est indispensable pour mesurer le degré d'adhésion des ouvrages aux consignes officielles et les occurrences patriotiques. L'interdisciplinarité caractéristique des ouvrages de lecture courante promeut le livre au rang de vecteur de civisme et de patriotisme. La qualité littéraire des textes proposés par les manuels est variable et l'étude des indices d'énonciation laissés par les écrivains ou les commentaires de vignettes révèle une adhésion patriotique qu'il faut nuancer.

3 LA MISE EN EXERGUE DE L'ADÉQUATION AUX INSTRUCTIONS OFFICIELLES

Le manuel met en œuvre un programme préalablement défini au niveau national. Sa conformité est d'ailleurs rappelée dans les pages de garde ou sur la page de couverture afin de rassurer les parents et les élèves quant à la qualité de l'enseignement dispensé par le livre. La mention « conforme aux programmes officiels » entérine la validité du manuel et prête parfois à un développement informatif dans une préface moralisatrice comme le fait volontiers Claude Augé¹⁷ dans ses livres de grammaire. Le rappel des Instructions Officielles afférant à la matière inaugure le livre. Bien parler sa langue maternelle honore sa patrie, « rien n'est plus fâcheux que de faire des fautes en parlant »¹⁸, déclare l'auteur du manuel de grammaire enfantine. Les éditeurs ne manquent pas de rappeler le prestige de Claude Augé doté de connaissances encyclopédiques liées au souci permanent de bien parler et écrire la langue française.

Chaque éditeur opte pour une entrée en matière originale : Hachette¹⁹, outre la précision initiale de conformité, débute par une histoire de la langue française en six pages

¹⁷ Claude AUGÉ, *Grammaire enfantine, Cours préparatoire*. Paris, Larousse, 1917.

Claude AUGÉ, *Grammaire du Certificat d'études*. Paris, Larousse, 1901.

¹⁸ Claude AUGÉ, *Grammaire du Certificat d'études*, préface.

¹⁹ BRACHET et DUSSOUCHET, *Grammaire française*. Paris, Hachette, 1913.

afin d'ancrer la certitude d'une richesse patrimoniale chez le jeune lecteur. Envisager la langue française sous un angle diachronique accroît le sentiment d'une historicité littéraire respectable. Armand Colin²⁰, à l'instar de Belin, propose à la suite de sa préface le programme de langue française de 1887 pour les élèves du cours supérieur de onze à treize ans. Cette technique est également adoptée dans les manuels d'histoire²¹, sensibles à la triple corrélation entre la voix officielle, le discours tenu aux élèves et l'adéquation entre les événements rapportés, quelque anciens qu'ils soient, avec l'histoire de France contemporaine. Avant 1905, les ouvrages d'instruction civique reçoivent parfois l'aval de l'Eglise afin de garantir une morale saine. C'est le cas en 1883 dans le livre de C.F. Audley, *Instruction civique à l'usage des écoles primaires*²², « approuvé et recommandé par S.Em. Le Cardinal Archevêque de Rouen, NN. SS. les Archevêques et Evêques de Toulouse, Meaux, Verdun, Moulins, Rodez, Limoges, Orléans, Nancy, etc. » Soucieux de l'approbation épiscopale, l'auteur poursuit un double but chrétien et patriotique, et affirme haut et clair dans son avant-propos la prévalence religieuse :

« Toute autorité descend de Dieu, toute autorité remonte à Dieu : sous ce rapport, République et Monarchie ne font qu'un. Et c'est pourquoi il est indispensable d'inspirer de bonne heure à la jeunesse le respect et le devoir que lui imposera plus tard sa responsabilité devant Dieu et devant les hommes. »²³

Au fil des années s'opère une simplification des objectifs moraux par une épuration des principes conduisant à un unique but, la loyauté, fait confirmé en 1929 dans l'opuscule de Camille Mélinand, *Sois juste, Premiers Eléments de Morale*²⁴, destiné aux élèves des écoles primaires supérieures. La réduction est importante au regard de ce que propose en 1906 l'ouvrage de Léopold Mabillean, *Cours d'instruction civique*²⁵ : il joint à l'instruction civique le droit usuel et des notions d'économie politique. Convaincus que la connaissance du mécanisme social et économique d'un pays est aussi importante que celle de la grammaire ou de l'histoire, les éditeurs mettent en avant l'effort de clarté des auteurs par le choix d'exemples concrets et la concision de résumés préliminaires.

Distribué à de nombreux exemplaires, le manuel scolaire uniformise le contenu éducatif sur l'ensemble du territoire et favorise l'insertion de la jeunesse dans une même communauté linguistique et culturelle. Il est un des rouages essentiels de notre institution

²⁰ LARIVE et FLEURY, *La deuxième année de grammaire*. Paris, Librairie Armand Colin, 1905.

²¹ G. DUCOUDRAY, *Cours d'histoire*. Paris, Hachette, 1884.

²² C.F. AUDLEY, *Instruction civique à l'usage des écoles primaires*. Paris, Librairie Poussielgue frères, Bibliothèque pédagogique, 1883.

²³ Ibid. p.XII.

²⁴ Camille MELINAND, *Sois juste, Premiers Eléments de Morale*. Paris, Librairie Delalain, 1929.

²⁵ Léopold MABILLEAU, *Cours d'instruction civique*, Cours supérieur. Paris, Hachette, 1906.

scolaire avec celui qui l'utilise et en divulgue le contenu à son jeune destinataire. Nécessairement réducteur, il opère des choix et s'impose clarté et cohérence. Il hiérarchise les connaissances, présente une réalité complexe par le truchement d'une vision schématique et organisée. Il impose une langue, un style, des objectifs et une méthode pédagogique. Il véhicule tout un système de valeurs morales, philosophiques, religieuses ou politiques afin de mener à un consensus autour de la République et du sol natal. Outre la mise en œuvre d'un programme officiel et la nécessaire réduction, le livre scolaire s'inscrit aussi dans une esthétique de la réception selon deux axes : d'une part il est exposé aux jugements des partenaires du système éducatif, corps enseignant, autorités religieuses, parents, collectivités locales auxquelles incombent les frais d'acquisition ; d'autre part il s'est considérablement développé à cause de l'allongement de la scolarité obligatoire, de la hausse des effectifs scolaires et de la multiplication des disciplines et des filières.

Symbole de l'institution scolaire, il polarise des intérêts pédagogiques, politiques, culturels et financiers au centre des combats dont elle est l'enjeu. Le manuel scolaire prend le relais des institutions et offre aux élèves un reflet de la pensée étatique, du substrat nourricier avec lequel le gouvernement veut alimenter les enfants de France. Il est l'aboutissement de longues délibérations qui déterminent sa parution, sa révélation aux yeux de jeunes récipiendaires aux esprits malléables. Pour éviter les conflits ou pour les arbitrer, l'administration s'est très vite engagée dans la voie de la réglementation : dès le 29 frimaire de l'An II (19 octobre 1793), les conventionnels, par le décret Bouquier²⁶, instaurent un contrôle de l'Etat sur tous les ouvrages susceptibles d'être introduits dans les écoles. Inscrite depuis lors dans les textes officiels (lois, décrets, circulaires), cette surveillance s'est traduite par toute une série de procédures plus ou moins complexes. Les principes et les modalités d'application de ce contrôle ont eu des répercussions considérables sur le développement de la librairie classique et une influence sur l'évolution des méthodes pédagogiques. L'institution est au centre du dispositif éducatif, responsable de l'évangélisation patriotique de ses élèves. Sa bible réside dans les Instructions Officielles du 27 juillet 1882²⁷.

4 L'ORGANISATION ET LE CONTENU DES INSTRUCTIONS OFFICIELLES DU 27 JUILLET 1882 : IMMANENCE PATRIOTIQUE

L'analyse du socle officiel est consubstantielle à notre étude sur la translation de la voix étatique à la voix livresque. Quels sont les points forts soulignés par les programmes de

²⁶ Annexe 6 : texte du décret Bouquier.

²⁷ Annexe 4.

l'école primaire ? La rhétorique institutionnelle trahit-elle des visées politiques et idéologiques ? Comment les manuels scolaires ont-ils adapté les consignes officielles ? L'organisation des Instructions Officielles révèle un triple objectif gouvernemental alors que leur observation axiologique et thématique met au jour l'importance de la morale et de la patrie.

Après l'affichage de l'obligation scolaire et de la répartition des cours selon les âges de six à treize ans, l'ensemble des disciplines est réparti sous trois rubriques annoncées dans l'article 15 de l'arrêté du 27 juillet 1882 et se rapporte au triple objectif défini par le gouvernement : éducation physique et préparation à l'éducation professionnelle, éducation intellectuelle, éducation morale. Pour chaque rubrique, le texte du programme est précédé de l'objet de la discipline et de conseils méthodologiques. Nous avons relevé pour chacune, les éléments allusifs au sens civique, au bellicisme, au patriotisme, déterminant une orientation idéologique. Ainsi dans la première rubrique concernant l'éducation physique, se détache la mention d'exercices militaires et d'exercices destinés à améliorer la dextérité. Les consignes sont sexuées et entendent préparer les élèves à une vie de bon ouvrier ou de maîtresse de maison organisée, loin des « goûts frivoles et dangereux »²⁷. En matière de gymnastique, des manuels distincts sont prévus pour les filles et les garçons. Des exercices militaires apparaissent pour les trois niveaux des écoles de garçons. Ils s'ajoutent à la gymnastique obligatoire depuis la loi du 29 janvier 1880²⁸. Le libellé est éloquent et traduit un bellicisme sous-jacent : nous découvrons une préparation militaire dès le cours élémentaire avec des exercices de marche, d'alignement et de formation de pelotons. Le cours moyen assure la transition vers une étude pratique sur le mécanisme du fusil, élaborée au cours supérieur. L'intitulé « école du soldat sans armes » en guise d'explication, anticipe le reproche de bellicisme outrancier et satisfait le goût patriotique par la mention du « soldat ». Les marches, les alignements, les haltes et les changements de direction préparent aux futures « marches militaires et topographiques » du cours supérieur. L'aboutissement en est l'étude concrète et préparatoire au tir.

La parution en première page des exercices militaires précédant l'éducation intellectuelle et morale, manifeste un solide désir militariste de la part des ministres revanchards et une volonté de relance patriotique par les armes. Les « bataillons scolaires » créés en référence à la Révolution Française sont des organismes paramilitaires légalisés par un décret de Jules Ferry du 6 juillet 1882²⁹. Le vocabulaire employé trahit l'héritage

²⁸ Annexe 2.

²⁹ Ibid.

révolutionnaire volontiers invoqué au cours de la Première Guerre Mondiale. La création de ces bataillons au sein même de l'école relève d'une volonté évidente des responsables politiques d'insérer la guerre dans l'école. La lecture des Instructions Officielles signifie la large place accordée aux exercices corporels, au maniement du fusil dans l'éducation de la jeunesse. De là à penser que les bataillons scolaires ont été créés pour préparer de futurs soldats à la reconquête de l'Alsace et de la Lorraine, il n'y a qu'un pas à franchir. Paul Bert, ministre de l'Instruction publique en 1882, prône la lutte jusqu'au sacrifice suprême et souhaite que les maîtres remplissent dignement « la haute mission qui leur est confiée » afin de préparer « une jeunesse saine, robuste, exercée aux métiers des armes et prête à tous les sacrifices si l'honneur et la sécurité l'exigeaient. »³⁰

Le traumatisme de la défaite contre la Prusse, encore très présent en 1882, explique cet engouement militariste : des fusils à échelle réduite fabriqués à Saint-Etienne arment les bataillons scolaires ; des fusils en bois servent à l'apprentissage des armes. L'uniforme constitué d'une vareuse et d'un béret facilite l'intégration de l'enfant à la mentalité guerrière et le mimétisme militaire. Cependant l'abandon progressif d'un patriotisme belliqueux et triomphant pour un patriotisme défensif et humaniste a des répercussions sur la mentalité scolaire. La militarisation de l'enfance par les bataillons scolaires qui pérennise la croyance aux principes de la Révolution de 1789, est abandonnée au profit d'une responsabilisation civique et pacifiste. A la geste guerrière succède un patriotisme républicain défensif inculqué par les « hussards noirs de la République ». Le découplage de la guerre et de la patrie est possible à partir de 1890 car les manuels d'instruction civique notamment délivrent des préceptes qui rejettent l'agressivité cocardière au profit d'un patriotisme réfléchi.

Après l'exaltation, la réflexion : la deuxième génération d'élèves et d'instituteurs à partir de 1900, témoigne d'un esprit pacifiste si bien qu'un décret du 4 août 1905 supprime le programme d'exercices militaires³¹. Les sociétés de tir prennent le relais et encouragent les élèves à préparer le certificat d'aptitude militaire.

Pourtant en dépit de la courte vie des bataillons scolaires, l'esprit guerrier n'est pas tout à fait éliminé des écoles primaires, il stagne et est prêt à rejaillir dès qu'un soubresaut patriotique l'ébranlera. Le livre supplée à l'exercice militaire et sa force de pénétration est à la fois plus insidieuse et plus profonde. Les récits de morale, les leçons d'histoire, les lectures abreuvent le vivier scolaire. La rhétorique patriotique chantée par les récitations de la fin du

³⁰ Roger-André VOISIN, op. cit., p.254.

³¹ Annexe 2.

19^e siècle ou *Les enfants de Marcel* de G. Bruno³² produit une immersion totale dans la soldatesque et permet aux jeunes lecteurs de se projeter dans leur futur d'adultes sauveurs de la France. La résurgence guerrière n'est jamais loin et trouve un bon succédané dans la défense patriotique. Les consignes officielles lapidaires se diluent dans le miel des apostrophes hypocoristiques, des injonctions paternalistes, des discours enfantins empreints de référents révolutionnaires comme Bara ou Viala. L'admiration vouée aux militaires persiste, elle n'est plus animée par le ressort de la vengeance mais par l'amour de la patrie : les enfants « travaillent pour la mère patrie dont ils sont l'espérance. »³³

L'éducation intellectuelle est le volet central d'un triptyque censé asseoir les bases d'un savoir minimum indispensable à la vie du futur adulte. D'ailleurs les Instructions Officielles précisent bien que « l'instruction (...) reçue est restreinte, mais elle n'est pas superficielle. »³⁴ Elle a pour objet de donner un bagage culturel minimum qui ouvre l'esprit, l'intelligence, le jugement, et apprenne la justesse de la pensée et le langage. Un échange entre le maître et ses élèves « sous des formes ingénieusement graduées »³¹ doit faciliter une évolution harmonieuse sans perte de temps. Fidèles à l'adage du « mens sana in corpore sano », les Instructions Officielles font la part belle à un enseignement de masse qui doit former le corps et l'esprit de la population enfantine, malgré les inégalités intellectuelles inhérentes à tout groupe humain. Le maître doit avoir à cœur de mener tous ses élèves au savoir basique, faute de quoi il « n'a pas bien compris sa tâche ou bien ne l'a pas remplie. »³⁵

Le programme accorde une grande importance au français que l'enfant doit maîtriser à travers la lecture, l'écriture, la manipulation de la langue. La lecture à haute voix de sujets littéraires, dramatiques, historiques, les exercices de mémoire, l'apprentissage de l'orthographe jalonnent les consignes des trois niveaux. Celles qui concernent l'histoire et la géographie insistent sur la nécessité d'étudier de façon plus approfondie la période moderne de l'histoire de France, la géopolitique et les colonies françaises, notamment au cours supérieur. Le prestige de la France ne doit pas échapper aux élèves afin qu'ils soient fiers de la défendre et mesurent l'immensité de leur territoire. La sixième catégorie intitulée « instruction civique, droit usuel, notions d'économie politique » rappelle brièvement les notions sommaires sur les rouages administratifs, politiques et constitutionnels de la France pour les cours élémentaire et moyen, et complète par le droit et l'économie le programme du

³² G. BRUNO, *Les enfants de Marcel*. Paris, Belin, 1887.

³³ *La première année de récitation*, cours moyen/cours supérieur. Paris, Armand Colin, 1895.

³⁴ Annexe 4.

³⁵ Ibid.

cours supérieur. L'ensemble reste modeste, loin de toute ambition élitiste conformément aux objectifs initiaux.

Calcul, arithmétique et géométrie offrent de solides notions mathématiques liées à un raisonnement logique et des applications concrètes au monde du travail tel que l'arpentage pour les garçons. Le dessin d'ornement insiste davantage sur la représentation géométrique que sur l'esthétique, quel que soit le niveau envisagé. « Les éléments usuels des sciences physiques et naturelles » suggèrent des notions élémentaires sur le corps humain, la faune, les végétaux et les minéraux tandis que l'agriculture et l'horticulture constituent une propédeutique à l'apprentissage du métier de paysan, fort prégnant à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle. Le programme de chant ne propose que des conseils techniques mais ne précise aucun contenu textuel, la responsabilité incombant aux maîtres et aux membres compétents en la matière. Les livres dont nous disposons nous éclairent au sujet de l'idéologie véhiculée par la récitation ou la chanson³⁶.

Enfin la troisième rubrique est la plus révélatrice quant à l'interprétation axiologique des Instructions Officielles puisqu'elle est intégralement consacrée à l'éducation morale. La loi du 28 mars 1882 introduit cet enseignement au cours supérieur avant qu'une autre loi de 1887 ne l'étende au cours élémentaire. Le programme d'étude a constitué la pierre d'achoppement du ministère de Jules Ferry tant il est vrai que le législateur, tout en revendiquant pour l'école le droit – et le devoir – d'enseigner aux enfants « la morale », se refuse à y inscrire celui de la « morale religieuse ». Jules Ferry a osé aborder le problème de la morale « sans épithètes » avec une hauteur de vue et une netteté sans égales³⁷.

Les buts assignés ainsi que les consignes méthodologiques du programme ne laissent planer aucun doute sur le rôle capital dévolu à cet enseignement. Les termes laudatifs à son égard dès les premières lignes des Instructions dessinent une aura inhabituelle à cette rubrique : « l'enseignement moral est destiné à compléter et à relier, à relever et à ennoblir tous les enseignements de l'école. »³⁸ Au-delà du ciment fédérateur qu'elle construit, la morale prend une connotation eschatologique et métaphysique puisqu'elle entend développer dans l'homme, l'homme lui-même, un cœur, une intelligence, une conscience. Son caractère exceptionnel l'ostracise car elle « se meut dans une tout autre sphère que le reste de

³⁶ Julien BOITEL, *La Récitation appliquée à l'éducation*. Paris, Armand Colin, 1897. Maurice BOUCHOR, *Chants populaires pour les écoles poésies*. Paris, Hachette, 1913. Jules COMBARIEU, *Le chant choral*, cours supérieur. Paris, Hachette, 1914.

³⁷ Annexe 7 : intervention de Jules Ferry du 11 juillet 1881 devant le Sénat, tirée de J. PALMERO, op. cit., p. 307-310.

³⁸ Ibid.

l'enseignement. »³⁹ La discipline est quasiment sublimée. Rangée au rayon de l'art, elle oscille entre philosophie et esthétique. Ses linéaments ont été tissés dans la fibre kantienne comme le prouve le manichéisme du texte officiel et le champ lexical du devoir et de la dignité qui le parcourt. L'instituteur est le grand organiste qui doit faire jaillir les plus beaux échos de l'âme de ses élèves par-delà la culture qu'il leur dispense.

Le consensus moral ainsi que l'érection de l'enfant au rang de divulgateur de civilisation constituent l'horizon moral à atteindre. Ils traduisent une forte volonté pacifiste à la fin du 19^e siècle, désireuse de réunir, non de diviser, car « l'instituteur doit insister sur les devoirs qui rapprochent les hommes et non sur les dogmes qui les divisent. »⁴⁰ Cette conception apaisante des rapports humains conduit à ce que George Duruy nomme péjorativement « la sensiblerie pacifiste » et la « crise de la Patrie ». Il faut persuader et non convaincre les élèves, parler au cœur des enfants afin qu'ils tirent de leur environnement « les préceptes d'une haute moralité »⁴⁰. Le maître perd sa fonction de répétiteur de catéchisme au profit de celle d'« inquieteur », au sens étymologique du terme : il éveille et émeut les élèves.

La confusion entre éducation morale et éducation religieuse est due à l'inscription dans le programme de morale au cours moyen des « devoirs envers Dieu » selon le projet rédigé par Paul Janet et Ferdinand Buisson. Cependant la laïcité affirmée par le Conseil Supérieur permet de mieux cerner la dimension religieuse de la morale : si la laïcité met à distance les dogmes, elle est aussi corrélativement tolérance, respect et considération. Le rigorisme moral contemporain, hérité du kantisme, présente les valeurs sociétales comme autant de devoirs civiques. Il n'est donc pas étonnant de voir se développer les consignes concernant les leçons sur les impôts, le service militaire, l'hygiène, la tolérance, devoirs élevés au rang d'obligations morales envers la Patrie, considérée comme une personne. « La majesté de la loi morale »⁴¹ pour reprendre l'emphase des Instructions Officielles, doit toucher le cœur des écoliers. L'apostolat de l'instituteur se transforme en mission salutaire destinée à inculquer de saines idées à ses disciples. Pour ce faire, la sincérité et la conviction sont indispensables au prédicateur laïque forcément exemplaire dans son langage et son attitude. C'est à ce titre que l'instituteur mérite le titre d'éducateur et « l'instruction primaire le nom d'éducation libérale »⁴¹.

³⁹ Annexe 4.

⁴⁰ Emile BOQUILLON, *Pour la Patrie*. Paris, Vuibert et Nony éditeurs, 1907, Préface de George Duruy, p.XIX.

⁴¹ Annexe 4.

Le programme permet de mettre en œuvre ces consignes et accorde une large place aux lectures édifiantes ainsi qu'au développement du libre-arbitre juvénile exercé par des exemples concrets de vices à corriger. Le champ lexical de l'affect est étonnamment présent dans un discours officiel pourtant lapidaire : sentiments de compassion, admiration, charité, bienfaisance scandent de vibrants conseils inaugurés par un éloquent « enseignement par le cœur »⁴¹. La coordination des leçons et des lectures est vivement recommandée, notamment au cours moyen où apparaît pour la première fois la mention de « La patrie - la France, ses grandeurs et ses malheurs – Devoirs envers la patrie et la société ». Cette notion figure dans le premier chapitre à la suite des devoirs envers la famille et l'école, comme si la patrie constituait le pilier de soutènement indispensable à l'édification du futur citoyen. L'appel au sentiment et à l'idée de devoir est nettement inscrit dans le programme et le nota bene inséré dans la liste du cours moyen explique la conscience morale et l'obéissance qui caractérisent les Poilus de 1914, formés à l'école du devoir : « N.B. : dans tout ce cours, l'instituteur prend pour point de départ l'existence de la conscience, de la loi morale et l'obligation. » Enfin c'est au cours supérieur que la Patrie clôt le triptyque dont les deux premiers volets sont la Famille et la Société.

Les devoirs civiques y sont gravés sur le marbre de l'honneur : devoir fiscal, devoir militaire, devoir électoral. Dans une acception imitée de la démocratie athénienne, il est précisé que les droits correspondent aux devoirs. Il est notable que figure en première ligne « ce que l'homme doit à la patrie, l'obéissance aux lois, le service militaire, discipline, dévouement, fidélité au drapeau. » Ce sont autant de valeurs que le soldat de 1914 fera siennes et défendra au nom de la République. L'élévation métaphysique niée au départ est bel et bien présente dans la réflexion sur la notion de devoir, d'intérêt et notamment dans la culpabilisation générée par toute défaillance.

Pour enseigner la morale, le maître est guidé. Sa bible a pour nom le *Dictionnaire de Pédagogie et d'Instruction primaire*⁴², dont l'auteur Ferdinand Buisson fait figure d'humaniste : en effet ses propos et ses ambitions étatiques de la fin du 19^e siècle témoignent d'un esprit innovant. L'émergence d'un nouvel enseignement universitaire associé à la croyance en l'esprit humain au sens où l'entendaient les penseurs du 16^e siècle, élève la pédagogie au rang de science. Certes l'exhaustivité n'est pas visée, mais la qualité de l'accès

⁴² *Le Dictionnaire de Pédagogie et d'Instruction primaire* dont les parutions se sont échelonnées entre 1878 et 1887 est l'œuvre de Ferdinand Buisson. Outre cette encyclopédie, il crée en 1879 un Musée Pédagogique à l'origine d'un centre de documentation et d'une bibliothèque circulante. *La Revue Pédagogique*, organe du Musée depuis 1882, assure l'ouverture sur les pratiques pédagogiques étrangères.

au savoir rationnel est privilégiée : la méthodologie semble l'emporter sur l'acquisition scientifique, mais le postulat de l'école de la Troisième République repose sur l'autonomie de l'esprit de l'enfant et sa capacité d'éducabilité intellectuelle, rationnelle et morale.

Le législateur ennoblit la tâche de l'instituteur en l'auréolant d'une mission morale essentielle à la dignité humaine et à la justice. Comme le recommandent les programmes de 1887, on doit tendre à mettre la morale en action dans la classe même. Il faudra s'efforcer de « provoquer chez les élèves l'admiration plutôt que le mépris, former leur jugement moral à propos des bonnes actions plutôt que des mauvaises et estimer l'effort, la ténacité dans la lutte contre le malheur. »⁴³

Si l'on ne peut qu'applaudir à la décision de former le cœur et le caractère des enfants pour grandir la démocratie, se pose en revanche le problème de la compatibilité d'un désir fort louable de civisme, de glorification républicaine et de lectures enclines à la partialité et à la dénonciation, voire à la haine prussienne. La translation littéraire opérée par les manuels scolaires et le choix des textes sélectionnés par les auteurs et les éditeurs, ne se fait pas dans la stricte linéarité des consignes officielles : les échos retentissants ont tendance à déformer ou accentuer les propos originaux. Mépriser ce qui est vil ou bien louer ce qui est généreux est tout à l'honneur des commanditaires officiels. Ce qui est donné à lire aux élèves par les instituteurs et l'exploitation livresque qui en est faite, peut-il accomplir le prodige de l'Union, de la Solidarité et de l'Entente prôné par le législateur ? Rien n'est moins sûr lorsqu'on découvre les manuels scolaires en usage.

5 QUAND LA LITTÉRATURE ET L'ICONOGRAPHIE SCOLAIRES PRENNENT LE RELAIS DES INSTITUTIONS

Mettre en place les Instructions Officielles, en proposer une adaptation littéraire et objective tient de la gageure. En effet la rhétorique institutionnelle a des échos dans les préfaces des livres scolaires, dans les discours de remise de prix. Le style injonctif et ferme de Ferdinand Buisson fait florès, mais le rigorisme moral, les fluctuations patriotiques et bellicistes, les sourdes aspirations vengeresses sont-elles compatibles avec les notions de laïcité, de neutralité et d'entraide prônées à l'origine ? Comment concilier l'ambition légitime de grandeur, d'exemplarité inhérentes à toute nation civilisée et des aspirations revanchardes sous-jacentes qui taraudent le pays ? Une rapide analyse des congratulations officielles ou des conseils à destination des instituteurs présente l'enseignement primaire de l'entre-deux

⁴³ LETELLIER, *Programmes et instructions*. Paris, Hachette, 1977, p.41.

guerres (1870-1914) comme une propédeutique à la guerre. La morale émaillant toutes les disciplines permet de distinguer des matières phares pour diffuser l'idéologie patriotique. L'instruction civique, l'histoire, le français et le chant s'avèrent primordiaux dans la formation des esprits juvéniles, voire dans leur formatage. Notre but est de débusquer les traces de l'exaltation cocardière, du patriotisme défensif, des témoignages d'amour national, des incitations idéologiques antigermaniques à travers les textes et les images proposés par les livres scolaires.

Si la morale a été adjointe à l'enseignement de l'instruction civique, c'est parce que leurs programmes ont en commun la particularité de vouloir former un citoyen responsable, soucieux de la dignité humaine et du respect d'autrui. Cependant la morale se différencie de l'instruction civique dans le sens où elle émane de toutes les autres disciplines, notamment de la lecture, la dictée, la grammaire, la rédaction, la récitation et l'histoire. Magnifier les vertus comme l'abnégation, la bravoure, l'obéissance au service de sa patrie, passe par la lecture d'exemples émouvants et la célébration de héros martyrs. Au-delà des qualités littéraires d'un texte, des règles syntaxiques d'un exercice, du rythme et des images poétiques, du style soigné d'un essai, de la connaissance du patrimoine français, il importe de saisir la portée axiologique des récits offerts. Forger le caractère d'hommes soucieux de leurs devoirs est un gage de sécurité pour l'Etat qui n'oublie pas que l'idéal moral inculqué doit pousser ultérieurement à la reconquête des provinces annexées. Or pour favoriser le patriotisme des élèves après la défaite de 1870, l'histoire sert de figure de proue : les exemples héroïques qu'elle fournit, offrent une vision concrète du patriotisme aux enfants pour qui ce mot reste bien abstrait.

a. Les récits édifiants des manuels d'histoire

Cet apprentissage du patriotisme par la lecture de récits édifiants est défendu par George Duruy dans l'ouvrage d'Emile Bocquillon⁴⁴. Il est partisan d'un enseignement de l'histoire par des anecdotes frappantes qui émeuvent, non par des textes documentaires sans âme. Il juge nécessaire de proposer ces livres qui « recueill[ent] pieusement, (...) propos[ent] à l'admiration de ces jeunes esprits les beaux actes de dévouement, de sacrifice, accomplis à l'ombre du drapeau.»⁴⁵ L'avantage du récit est double puisqu'il plaît et instruit à la fois. Il cumule l'attrait du divertissement et le sérieux de l'histoire militaire. L'examen de quelques

⁴⁴ Emile BOCQUILLON, op. cit., Préface p. XIII- LI.

⁴⁵ Ibid. p. XIII.

manuels d'histoire⁴⁶ que nous avons eus en notre possession révèle des nuances dans la présentation des faits, une impossible objectivité, mais plus encore, témoigne de la récurrence de figures historiques tant dans les textes que l'iconographie qui les accompagne. Jules Ferry, Ferdinand Buisson, Ernest Lavisse, tous optent pour une morale patriotique délivrée à l'école primaire et estiment que l'histoire doit être présentée comme une suite de luttes destinées à assurer la cohésion nationale. Cette conscience nationale a besoin d'être exhaussée après la défaite de 1870 pour que la France retrouve son prestige parmi les plus grandes nations.

Pour cela il faut amener dans l'esprit des élèves des images puissantes de guerriers valeureux, d'hommes politiques prestigieux et imprimer leurs actes de bravoure dans les mémoires juvéniles. Il n'est donc pas étonnant de retrouver toujours les mêmes personnages érigés en héros, notamment les guerriers. Ils sont les seuls capables de « donner aux âmes des petits Français une certaine trempe de vaillance allègre, de résolution et (...) d'orgueil »⁴⁷. Là se trouve la condition sine qua non de l'accomplissement de la liberté républicaine. Tous les livres d'histoire consultés ont une forte connotation militariste quel que soit le niveau des destinataires. Le plus neutre est le *Cours d'Histoire*⁴⁸ de Ducoudray destiné au cours supérieur. Jeanne d'Arc y apparaît comme la sauveuse de la France, « forte du sentiment national », « l'âme visible de la patrie »⁴⁹. L'acquisition de l'Alsace en 1639 grâce à Bernard au service de Richelieu est mentionnée sans aucune emphase. L'unité allemande encouragée par l'exemple italien est un facteur de puissance nationale et militaire. L'habileté et la maîtrise de Bismarck sont reconnues sans ambages, et les succès prussiens face à l'Autriche sont prémonitoires de la défaite française devenue inéluctable. Présentée comme un ciment unificateur pour l'Allemagne, la guerre de 1870 témoigne de l'opportunisme de Bismarck. Le déroulement en est rapporté sans aucun ménagement d'août à septembre 1870 et les propos tenus ne masquent pas l'incurie française : les modalisateurs employés relatent les espérances déçues des généraux français. Le siège de Paris, les capitulations successives de Metz⁵⁰, de Verdun augurent de sombres jours pour les troupes françaises. Les conséquences du Traité de Francfort sont exposées brutalement avec un ton acerbe, réprobateur vis-à-vis des responsables de la défaite :

⁴⁶ Nous avons pris appui sur les manuels d'histoire suivants : Claude AUGÉ et Maxime PETIT, *Premier Livre d'Histoire de France*, cours élémentaire. Paris, Larousse, s.d. (probablement 1890, compte tenu des références historiques de la dernière leçon). Claude AUGÉ et Maxime PETIT, *Deuxième Livre d'Histoire de France*, cours moyen. Paris, Larousse, s.d.

⁴⁷ George DURUY, op. cit., p. XXI-XXII.

⁴⁸ G. DUCOUDRAY, op. cit., p.262.

⁴⁹ Ibid.

⁵⁰ La capitulation de Metz a lieu le 27 octobre 1870, celle de Verdun le 8 novembre 1870, le Traité de Francfort est signé le 10 mai 1871.

« La France devait payer cinq milliards et abandonner aux Allemands l'Alsace et la partie de la Lorraine qu'ils appellent allemande. Ainsi mutilée, elle perdait les départements du Bas-Rhin et du Haut-Rhin, moins Belfort, les arrondissements de Metz et de Thionville dans la Moselle, ceux de Château-Salins, de Sarrebourg dans la Meurthe, le canton de Schirmeck dans les Vosges. Strasbourg et Metz, villes si françaises tombaient sous le joug étranger. Pour l'étendue du territoire la France reculait de deux siècles. »⁵¹

Le livre se clôt sur une présentation objective de l'Europe depuis 1870 dont l'équilibre des forces a totalement été modifié depuis la guerre franco-allemande. La conclusion est pessimiste, voire alarmiste, certainement lucide :

« Les trois puissants empires d'Allemagne, de Russie, d'Autriche détiennent à eux seuls tout l'est de l'Europe. C'est là un résultat peu rassurant pour la France qui a vu se constituer des nations formidables et aggraver la situation qui lui avait été faite en 1815. »⁵²

Les phrases déclaratives assertives assènent des vérités non voilées et prémonitoires de nouveaux conflits. Jamais la ponctuation ne trahit un quelconque sentiment de partialité, seuls les mots en caractères gras suggèrent les événements importants à retenir et les enfoncent dans une plaie vive. Les « petits devoirs » proposés à la fin des leçons laissent les élèves libres dans leur rédaction et leur interprétation : les sujets sont suffisamment vagues et sans consignes précises pour donner lieu soit à des réponses purement inspirées de la leçon ou bien à des réflexions organisées. Il n'est jamais fait appel aux sentiments des destinataires, devant se comporter en historiographes impartiaux et lucides. Mais n'oublions pas qu'il s'agit des élèves les plus âgés de l'école. En revanche, les livres destinés aux cours élémentaire et moyen sont beaucoup moins neutres et souscrivent totalement aux aspirations idéologiques des législateurs et des pédagogues.

Au-delà de la transmission sociale du passé, les leçons d'histoire relayées par les instituteurs répertorient les héros qui ont fait la France et mettent à la portée du plus grand nombre des connaissances sous forme de propagande. Le sentiment d'appartenance à une communauté nationale est soudé au cœur par l'exposé de références qui sont autant de mythes fondateurs d'une mémoire vivante. Les vulgarisateurs de l'histoire de France ont pour nom Ernest Lavisse, Claude Augé et Maxime Petit, Gauthier et Deschamps. Historiens à vocation populaire, ils ont privilégié la diffusion et la transmission de l'Histoire par les canaux scolaires que sont les manuels. Ce faisant, ils ont instrumentalisé l'Histoire à des fins partisans et l'ont engagée sur trois grands axes mémoriels : les combats religieux avec les croisades, les luttes politiques opposant l'Ancien Régime et la Révolution libératrice, la puissance coloniale française convergent à la source du sentiment national et exaltent de façon anachronique le patriotisme déjà présent du temps de Vercingétorix. La glorification

⁵¹ G. DUCOUDRAY, op. cit., p.460.

⁵² Ibid. p.463.

consensuelle de la France porte sur les héros qui ont su la défendre, étendre son territoire et sa puissance dans le monde, par le biais de courts récits souvent apparentés à de brèves biographies apologétiques en forme d'hommages.

Claude Augé, neveu de Pierre Larousse, collabore avec Maxime Petit à l'écriture de plusieurs cours d'Histoire de France pour l'école primaire, dont les différents niveaux ont été réédités par Larousse de 1893 à 1923. Leur manuel d'Histoire est l'un des plus diffusés dans les écoles de la Troisième République après le « Petit Lavisse ». Gauthier et Deschamps, Augé et Petit tiennent un discours commun sur un passé nourri de figures héroïques qui constituent ce que Christian Amalvi appelle un « panthéon scolaire »⁵³. L'imaginaire national de l'enfant est alimenté par des images d'Épinal peuplées de héros guerriers : Vercingétorix, Roland, Jeanne d'Arc, Bayard, Turenne, Condé, Hoche, Marceau, Gambetta. Cette galerie de personnages sera complétée par les portraits de Joffre et de Clemenceau pendant la Première Guerre Mondiale. La Révolution française est célébrée tandis que l'hymne national participe à l'élaboration de l'épopée française. Le double recours littéraire et iconographique marque mieux les esprits. Le topos du héros qui se sacrifie pour son pays illumine les récits légendaires d'une saine aura en cette période pessimiste de traumatisme d'après défaite.

Jules Ferry, conscient de la crise allemande de la pensée française, assigne aux instituteurs la tâche de rivaliser avec leurs collègues allemands afin de délivrer un catéchisme républicain fédérateur où qu'il soit dispensé. Favoriser l'identification aux héros reste le meilleur moyen d'exalter les cœurs, que le modèle appartienne à la Monarchie défunte ou à la République naissante. La métaphore filée de la personne biologique appliquée à la France par Michelet fait florès : « La France est un soldat », a-t-il dit⁵⁴. Saint Louis, François Ier, Henri IV, Louis XIV, les philosophes des Lumières, les généraux révolutionnaires, incarnent successivement cette France personnifiée. Cette divulgation est rendue possible en premier lieu par l'ouvrage d'Ernest Lavisse à l'intention de l'école laïque où « l'histoire de France est sacralisée par les saints laïques de Vercingétorix à Gambetta. »⁵⁵ Progressivement le verbe se substitue aux armes et la littérature scolaire et extrascolaire supplée à la violence. La prise de conscience de la nécessité d'une culture nationale est la réponse à la demande de rivalité avec l'Allemagne. La réforme intellectuelle et morale évoquée par Ernest Renan⁵⁶ est lancée par Jules Ferry, appliquée par Ernest Lavisse et ses épigones.

⁵³ Christian AMALVI, *Les héros de l'histoire de France*. Paris, Ed. Privat, 2001.

⁵⁴ George DURUY, op. cit., p.XIV.

⁵⁵ Christian AMALVI, op. cit.

⁵⁶ Ernest RENAN, 1823-1892 : écrivain et historien français qui abandonna la voie ecclésiastique pour se consacrer à l'étude de l'histoire des religions et à des exégèses sur ses conceptions rationalistes.

Sur le plan structurel, les manuels d'histoire destinés aux cours élémentaire et moyen utilisent volontiers la narration, et l'histoire se réduit à des récits courts vantant les exploits de héros nationaux. Contrairement à la présentation neutre du livre de cours supérieur, une ponctuation suggestive révèle la forte implication des historiens dans l'exposition. De même le fréquent recours aux questions rhétoriques prend à témoin le lecteur et appelle son adhésion : « Vercingétorix, ce “Barbare”, comme l'appelait César, ne se montre-t-il pas plus grand et moins barbare que son puissant vainqueur ? »⁵⁷ Les vignettes accompagnent le texte et exposent les héros dans une situation avantageuse, une pause mémorable qui insistent sur la ténacité face à l'adversaire. De même, le *Premier Livre d'Histoire de France* de Claude Augé et Maxime Petit propose une image de la reddition de Vercingétorix où il ne perd rien de sa superbe, droit sur son cheval⁵⁸. Le texte sans être aussi dithyrambique que celui du cours moyen, insiste sur la déloyauté et le manque de panache de César face à la bravoure de Vercingétorix.

Une étude qui suit la chronologie des manuels d'histoire met en avant la stigmatisation des Huns et de leur chef Attila pour leur sauvagerie, thème abondamment exploité pendant la Première Guerre Mondiale : la littérature propagandiste considère la cruauté barbare comme un dangereux atavisme germanique hérité des Huns. La mort de Roland fait partie des topoï historiques propices à l'apologie des vaincus héroïques. L'épopée nationale s'enorgueillit des exploits des grands hommes et notamment des guerriers comme Roland : la défaite n'est pas envisagée comme une humiliation mais rehausse le prestige des vaincus qui ont su résister jusqu'au bout. Finalement les manuels d'histoire dans leur majorité tracent l'hagiographie des grands hommes, probablement inspirés des théories rousseauistes sur la puissance de l'exemple pour former le jugement des enfants, et de l'ouvrage de Charles Lhomond⁵⁹ *De Viris illustribus Urbis Romae*. Emile Boquillon ne dément pas ces théories pédagogiques en soutenant la présentation avantageuse de l'Histoire de France par ces récits exemplaires et surtout leur capacité à jouer un grand rôle dans le relèvement de la Patrie. Relayés par les leçons de lecture et une iconographie mémorable, ils oeuvrent grandement au marquage des esprits. Douze tableaux et dix cartes en couleurs animent le manuel du cours élémentaire tandis que soixante-deux gravures dont seize cartes et vingt-cinq tableaux illustrent celui du cours moyen.

⁵⁷ GAUTHIER et DESCHAMPS, *Cours moyen d'Histoire de France*, p.3.

⁵⁸ Voir l'iconographie en regard : GAUTHIER et DESCHAMPS, p.3 ; AUGÉ et PETIT, p.6.

⁵⁹ Charles LHOMOND (1727-1794), *De Viris illustribus Urbis Roma*, 1775, traduit et présenté par Jacques Gaillard, Arles, Actes Sud, 1995.

Devenu bréviaire national, le livre d'histoire décerne la palme à Jeanne d'Arc, Du Guesclin, Bayard en matière d'hommage rendu aux grands défenseurs de la France. L'exemplarité est accrue par la vulgarisation due aux livres de bibliothèque scolaires et aux albums comme ceux de Job ou de Boutet de Monvel. Les gloires du catholicisme ne sont pas tout à fait oubliées, le martyre de Blandine et les persécutions des chrétiens par les Romains occupent les premières pages des livres. Cependant elles sont largement supplantées par les libérateurs de la France et les combattants pour la liberté. L'histoire de Du Guesclin se déroule en deux épisodes de lecture et une planche de vignettes illustratives tout comme celle de Jeanne d'Arc⁶⁰. Leur lutte sans merci contre les Anglais y est célébrée ainsi que leur ardeur au combat. La soif inextinguible de combats de Du Guesclin dès le plus jeune âge en fait un héros national. Plus remarquable est l'éloge de Jeanne d'Arc commun à tous les manuels : sa jeunesse, sa combativité ardente alliée à une pieuse douceur la sacralisent. Son supplice l'érige au rang de martyr et les images qui illustrent son épopée soulignent les scènes d'affrontement et lui dressent une stèle dans l'ultime dessin du bûcher : la sémantique patriotique s'empare des commentaires de façon anachronique en présentant l'héroïne comme celle qui a donné « un élan à la défense nationale »⁶¹ et en ajoutant que « le mouvement patriotique dont Jeanne d'Arc a été l'âme, lui survit. »⁶² Jeanne d'Arc « a réveillé le sentiment du patriotisme », peut-on lire dans le manuel du cours moyen. Investie d'une mission salvatrice, sa statue a droit à une épitaphe d'Anatole France fort subjective : « Elle vécut, s'arma, mourut pour la France, et c'est ce qui nous la rend chère à tous indistinctement. »⁶³ Le paragraphe de lecture qui succède au développement de ses exploits, est surmonté d'un tableau en cinq médaillons, sorte de Pentateuque de la vie de la martyre. La modalité exclamative du titre, « Notre héroïne nationale ! » exalte l'admiration tandis que la surenchère de superlatifs laudatifs duplique l'édification de « la plus sublime, la plus pure figure de notre Histoire nationale qui fût. »⁶⁴ Les exercices de raisonnement et d'imagination qui suivent font appel au jugement des enfants dont on attend qu'ils fustigent la lâcheté et l'ingratitude de Charles VII : « Que pensez-vous de la conduite de Charles VII à son égard ? », leur demande-t-on.

Le traumatisme de la défaite de 1870 implique de nouvelles exigences morales et patriotiques : les manuels d'histoire s'empressent de dresser un portrait dithyrambique des

⁶⁰ Voir l'iconographie en regard, tirée du *Premier Livre d'Histoire* de Claude AUGE et Maxime PETIT (op. cit.), p. 57-59 pour Du Guesclin, p. 61-63 pour Jeanne d'Arc.

⁶¹ Claude AUGE et Maxime PETIT, *Premier livre d'histoire*, cours élémentaire, p. 64.

⁶² Claude AUGE et Maxime PETIT, *Deuxième Livre d'Histoire de France*, cours moyen, p.27.

⁶³ Ibid. p. 25.

⁶⁴ Ibid. p. 26.

grandes figures françaises et de relater des récits prestigieux des épisodes marquants de notre vie nationale. Nos héros sont honorés pour leur courage certes et leur pugnacité, mais leur grandeur réside aussi dans leur magnanimité, leur clémence, leur générosité, leur indulgence. Bayard à cet égard fait figure d'exemple : « type accompli du chevalier français et de l'honnête homme », écrivent Augé et Petit⁶⁵, « il ne se fit pas seulement admirer pour son héroïsme, ses qualités de cœur lui valurent l'estime de tous. » La planche de onze vignettes⁶⁶ qui illustre sa vie exemplaire ne faillit pas à la tradition iconographique : inaugurée par une image de Bayard enfant déjà habile à l'équitation, elle se clôt sur sa mort héroïque avec un geste d'ouverture du bras, de bonté à l'instant suprême. Le livre de cours élémentaire entend partir d'une explication sémantique de l'expression du « chevalier sans peur et sans reproche » tandis que celui du cours moyen propose une courte biographie élogieuse du héros, illustrée par « la mort du chevalier sans peur et sans reproche ». Le sujet de rédaction est plutôt redondant, qui demande de résumer sa vie en s'inspirant de la lecture et de la gravure du manuel⁶⁷.

Le patriotisme ne vaut que s'il est accompagné d'humanité. La leçon d'histoire est aussi une leçon de civisme et de morale. C'est ce que prouve la présentation de Michel de l'Hospital, un « homme de grand cœur, de grande intelligence. »⁶⁸ Son travail de médiateur au sein des antagonismes religieux et ses efforts permanents en faveur de la tolérance religieuse sont mis à l'honneur alors que les guerres de religion sont honnies. Le même soutien est apporté à Henri IV pour la régénérescence du pays. L'histoire des sciences, des progrès industriels est rarement abordée. Elle apparaît en filigrane : « les Lettres, les Arts et les Sciences » occupent une page et demie sur cent cinquante dans le manuel du cours élémentaire. Il faut tourner les ultimes pages du livre de cours moyen pour trouver un tableau récapitulatif de civilisation du 19^e siècle avec Michelet, Hugo, Pasteur et Berthelot. Les découvertes technologiques déclenchent un enthousiasme tempéré par la méfiance à l'égard des armes et un appel alarmiste : « Le 19^e siècle lègue des engins meurtriers si redoutables que la guerre, pour ne pas être l'extermination d'un peuple, doit cesser. »⁶⁹ Nonobstant cette mise en garde, il faut bien reconnaître que l'Histoire présentée aux écoliers de 1870 à 1914 a bien du mal à se séparer du contexte belliqueux et d'une partialité manifeste en faveur des guerriers. Tout au plus est-il fait mention des philosophes des Lumières. Les manuels leur

⁶⁵ Claude AUGÉ et Maxime PETIT, op. cit., cours élémentaire, p.75.

⁶⁶ Voir en regard l'iconographie au sujet de Bayard, tirée du livre de Claude AUGÉ, op. cit., p.77.

⁶⁷ Claude AUGÉ et Maxime PETIT, op. cit., cours moyen, p.41.

⁶⁸ Ibid. p. 47.

⁶⁹ Ibid. p. 143.

préfèrent les guerres de Louis XIV, la Révolution Française dont les futurs soldats se réclament les héritiers. « La Marseillaise » donne lieu à une explication lyrique de sa genèse dans le livre de cours moyen qui met en scène « la vieille maman du poète » Rouget de L'Isle. Les héros de la France nouvelle ont pour nom Hoche, Marceau, Kléber, Carnot, Desaix⁷⁰. Ils deviendront la matrice génétique des historiettes héroïques données à lire aux enfants de 1914 à 1918.

Enfin le parcours chronologique et axiologique serait incomplet sans l'évocation de l'empire colonial français qu'il faut imposer à l'esprit des jeunes Français. Le livre de cours moyen lui consacre un encart d'une page qui rappelle les possessions du Tonkin, du Dakomey, de Madagascar, du Soudan. Le manuel de cours élémentaire accorde une leçon à la conquête de l'Algérie et à la victoire d'Abd-El-Kader en 1847. Les propos tenus par Gauthier et Deschamps ne manquent pas d'enthousiasme partial : « Partout, nos troupes se montrent ce qu'elles furent toujours : promptes, intrépides, irrésistibles. »⁷¹ Jules Ferry est présenté comme le grand ordonnateur de la conquête coloniale. Le traitement de la période contemporaine ne brille pas non plus par son objectivité. Les instigateurs de la guerre de 1870 s'appellent Guillaume Ier, Bismarck, de Moltke. L'incompétence du gouvernement de Napoléon III y est reconnue ainsi que l'indéniable supériorité militaire prussienne. Toutefois le manuel de cours moyen ne manque pas de préciser que les officiers supérieurs français étaient très braves et « nos soldats (...) dévoués jusqu'à l'héroïsme » mais « si mal commandés ». Les auteurs n'hésitent pas à fustiger les « criminelles intentions de Bazaine »⁷². Les hyperboles épiques de « l'atroce tuerie de Sedan », de « l'effroyable nouvelle du désastre de Sedan » ravivent la plaie nationale. Le paragraphe de lecture sur la guerre de 1870 est auréolé de médaillons de Mac-Mahon, de Barbaky, de Chanzy, de Faidherbe, encadrant les provinces perdues sur une carte de France tronquée. Gambetta, l'âme de la Patrie, y trouve ses lettres de noblesse et rejoint le panthéon des héros par « sa brûlante activité ». « Un grand souffle de patriotisme passait sur la patrie de Vercingétorix et de Jeanne d'Arc ». La phrase de conclusion vaut pour une incitation au sacrifice, soulignée par la typographie italique : « *On n'aime vraiment son pays que si l'on est prêt à lui sacrifier son repos, sa vie !* »⁷³

b- La patrie en majuscules au frontispice des manuels d'instruction civique

⁷⁰ Une planche de treize vignettes leur est consacrée à la fin du livre de cours élémentaire, p. 121. Voir la gravure ci-contre.

⁷¹ GAUTHIER et DESCHAMPS, op. cit., p.139.

⁷² Ibid. p.128.

⁷³ Ibid. p.133.

Cette devise pourrait être écrite au frontispice des écoles et accompagner les leçons d’instruction civique. Avant 1905, les manuels ne se contentent pas de délivrer des conseils moraux, ils lient les valeurs civiques aux devoirs chrétiens sans pour autant céder au déplorable amalgame entre éducation religieuse et instruction civique, comme le reconnaît C.F. Audley dans son manuel d’instruction civique⁷⁴. Fort d’une approbation épiscopale, son livre offre une saine lecture à « un ami de la jeunesse et à un chrétien convaincu. »⁷⁵ Il s’insurge contre les « professeurs d’athéisme », institue l’instruction civique en guide patriotique et lui reconnaît la puissance d’une arme de guerre redoutable. Son principal objectif est d’inculquer la « connaissance élémentaire des institutions de la PATRIE ». L’écriture majuscule insiste sur le mot clé auquel est ajoutée en clause la notion de grandeur.

Cependant une dérivation subjective subordonne l’amour de la Patrie à celui de l’église baptismale dans laquelle l’enfant a débuté sa vie. La Patrie, l’Eglise, la Famille, l’Ecole, la Mairie forment les cinq piliers de l’édifice scolaire construit par le livre. Pour terminer, la définition de la Patrie est associée à celle de l’armée et affiche sa devise fièrement portée par le drapeau : « honneur et patrie ». La sainte expression qui exalte les cœurs vibre dans « ce beau cri de Vive la France ! »⁷⁶ La subordination du patriotisme au sens de l’honneur et à l’amour sacré se retrouve dans les paroles du chant entonné par les Poilus de Dorgelès dans « Notre-Dame des Biffins »⁷⁷ :

« Sauvez, sauvez la France
Au nom du Sacré-Cœur... »

Le parallèle édifiant entre le rôle de ce petit manuel et celui du Décalogue dont il ne serait qu’une émanation de la révélation primitive, conduit son auteur à ironiser sur la subtile substitution lexicale qui a remplacé le catéchisme par l’instruction civique à cause des passions anticléricales. Il reconnaît lucidement l’existence européenne d’une discipline disséminée dans la lecture de récits héroïques qui « doivent enflammer de patriotisme les petites âmes auxquelles elles s’adressent. »⁷⁸ Un avertissement met en garde contre le risque de chauvinisme à force de patriotisme exclusif. L’essentiel est de ne renfermer aucune incitation à la haine ou au mépris de l’autre, de la religion. Seul Dieu décidera de la destinée, de la prospérité du livre.

⁷⁴ C.F. AUDLEY, *Instruction civique à l’usage des écoles primaires*. Paris, Librairie Poussielgue frères, Bibliothèque pédagogique, 1883.

⁷⁵ Ibid. Avis au lecteur.

⁷⁶ Ibid. p. XI.

⁷⁷ Roland DORGELES, *Les croix de bois*. Paris, Albin Michel, « Le Livre de Poche », 1919, p.156.

⁷⁸ C.F. AUDLEY, op. cit., p. XI.

Le manuel opte pour une lecture suivie de récits édifiants concernant successivement la famille, l'école, la société et la patrie, la société politique, l'Etat. La cinquantaine de pages consacrées à la patrie⁷⁹ offre un beau répertoire de conseils bien pensants grâce à l'insertion d'un dialogue fictif entre un élève et son maître, duplication des attentes des enfants et des instituteurs quant à la forme et au fond. Les questions pertinentes du jeune Nicolas Blandin à son maître sont l'occasion d'exposer une histoire de la société aux relents rousseauistes de pacte social où règne une concorde assurée par l'école, image de la société. Il s'agit de montrer comment la constitution de sociétés civilisées est indiscutablement liée à l'éducation reçue et à la fondation concertée de groupes, de villages, de villes sous l'égide de Dieu et de l'Eglise. Le troisième volet du chapitre consacré à la patrie est illustrée par l'histoire du chevalier d'Assas et prolongé par ses corollaires obligés, la charité, la culture patriotique.

Le titre emprunte à la métaphore familiale courante : « La patrie, c'est la grande famille. » La genèse du sentiment patriotique est éclairée par des exemples probants comme ceux des chevaliers d'Assas et Bayard. La transposition du macrocosme national dans le microcosme familial exploite la fibre cocardière comme le fait également la fierté filiale ou parentale. L'exhortation au sacrifice pour défendre le sol natal, terre des siens, est entonnée dans la conclusion exaltée : « Oui, chacun marche alors main dans la main, prêt à mourir pour la grande famille qu'on appelle la Patrie, et j'ajoute qu'il n'en est pas de plus grande que la France.⁸⁰ » La fermentation du sentiment national produit une générosité sans égale et une abnégation qui ne souffre aucune atteinte à la dignité française.

Cependant rien n'est mentionné au sujet des provinces annexées. L'histoire du chevalier d'Assas suffit à rappeler la lutte contre l'ennemi séculaire d'outre-Rhin en invoquant les vertus d'Assas, « sublime (...) témoignage du dévouement à la patrie ». Les consignes de travail données aux élèves à l'issue de la leçon leur recommandent de donner libre cours à leurs propres sentiments de patriotisme dans une rédaction soignée. L'exercice stylistique s'accompagne d'une exhalaison cocardière sous une forme élégante qui sied à un tel fond. Le patriotisme est montré comme le catalyseur de vertus chrétiennes à l'instar de la charité. L'exemple fourni emprunte à la vieille querelle franco-prussienne, par le rappel de la triste journée de Froeschwiller où les sœurs de charité deviennent des parangons de patriotisme et prêchent l'amour de la France. Le pathétique et les adages destinés aux deux sexes appellent les garçons à devenir de courageux soldats et les filles de bonnes ménagères qui contribueront à la prospérité de la France. Le sentiment patriotique est inné et est fertilisé

⁷⁹ Ibid. p. 61-117.

⁸⁰ Ibid. p.76.

par le terreau scolaire, telle est la réponse attendue à la question posée par le chapitre VI : « Le patriotisme peut-il se former, se cultiver ? »⁸¹ Il s'entretient comme l'amour filial par la connaissance de son patrimoine et de ses ancêtres. Il ressortit à un hymne à la création. Les référents qui doivent faire aimer et admirer son pays, ont pour nom Charlemagne, Saint Louis, François Ier, Henri IV, Louis XIV, Du Guesclin, Jeanne d'Arc, Bayard, Condé, Turenne, Hoche, Marceau, Bonaparte. La connaissance de l'histoire nationale comme celle de l'histoire locale est le creuset du patriotisme. C'est ce que suggère la consigne donnée au maître par les indices d'énonciation héroïques : « Dire comment toutes deux contribuent à former le patriotisme des enfants, en leur faisant connaître les belles actions des héros et des bienfaiteurs de la France. »⁸²

En revanche la modération est de mise : le refus du chauvinisme est illustré par la vanité ignorante du jeune Jules Blanchard clamant gratuitement que « les Français sont la première nation du monde »⁸¹. Les revers connus par l'armée française tempèrent l'enthousiasme injustifié : Crécy, Azincourt, la guerre de 1870 sont mentionnés à titre de justification et fustigent un orgueil national déplacé et une lâcheté ignominieuse innervés par la désespérance de Français infatués avant la défaite et démoralisés après. Seule la pratique quotidienne des devoirs civiques peut générer une noble énergie et une ténacité exemplaire. Curieusement, le manuel n'hésite pas à citer la Prusse en exemple pour illustrer cette persévérance : après la défaite en 1806 à Iéna, la Prusse a su relever la tête, son peuple s'est sacrifié et « en 1814, ses soldats entrèrent à Paris, hélas ! avec les autres coalisés. »⁸³ Aucune haine antigermanique ne transparaît, au contraire l'auteur tente d'aiguïser la fierté de ses compatriotes à partir du modèle allemand.

Le petit ouvrage rappelle les principes d'égalité hérités de 1789 et se clôt sur un vibrant appel à l'amour de la patrie qui n'a rien à envier aux discours les plus solennels et confirme la volonté fédératrice de l'auteur.

« La France, notre chère patrie, porte en elle ces principaux caractères ; par sa générosité, par sa charité, par le sentiment chrétien de la fraternité, elle se distingue entre toutes les nations. Conservez précieusement ces qualités pendant votre vie entière. Soyez Français, aimez la France, terre de loyauté et d'honneur ! Aimez-la dans ses gloires, aimez-la dans ses défaites et dans ses périls, aimez-la pour les bienfaits qu'elle vous confère, pour les nobles exemples que vous donnent ses citoyens illustres, rendez-vous dignes de mériter les premiers, efforcez-vous d'imiter les seconds. »⁸⁴

⁸¹ Ibid. p.81.

⁸² Ibid. p.85.

⁸³ Ibid. p.88.

⁸⁴ Ibid. p.212.

L'emploi de la première personne instaure une complicité rassurante entre l'écrivain et ses jeunes lecteurs pris à témoin d'une sincérité touchante. Pour atteindre ces objectifs ambitieux et légitimes, l'école se place au premier plan dans les manuels d'instruction civique en se conférant le rôle de mentor dans ce voyage initiatique qui doit mener au bon citoyen. Une partie des manuels est toujours consacrée à l'enseignement public sous un angle historique et contemporain. Ses vertus formatrices y sont reconnues à travers l'enseignement de l'éducation civique notamment, le discours des pédagogues sur l'école et l'instruction civique est unanime : « Qu'y a-t-il de plus utile, en effet, que de bien connaître l'organisation de son pays (...), l'obligation qui s'impose à tous d'aimer et de servir la patrie ? »⁸⁵

Les mêmes arguments sont développés quant aux obligations respectives des garçons et des filles, il faut :

« Leur donner ces premiers principes qui ne s'oublient jamais, le sentiment de l'honneur, le respect de la parole donnée, le dévouement à la France et le courage de bien mourir pour elle, si besoin est ? »⁸⁶

L'organisation de l'armée est l'occasion de rappeler le devoir militaire de défense nationale et l'égalité de tous les Français devant l'ancien « impôt du sang », en fait « le plus noble devoir du citoyen. » La militarisation de l'enfance est sans cesse rappelée : l'efficacité de l'armée se mesure à l'aune de la valeur de ses membres qui « se seront dès l'enfance préparés à ce devoir. »⁸⁷ Les dernières lignes du chapitre émettent la garantie de sécurité liée à la connaissance du métier militaire par l'ensemble des citoyens. D'une manière générale, la France est souvent citée en exemple pour sa politique extérieure fondée sur l'amour de la justice et le respect du droit. L'instruction civique a pour corollaires indispensables l'histoire, le français et la morale. Son enseignement fait prendre conscience à l'élève quel que soit son âge, qu'il est citoyen d'un pays libre et souverain qu'il ne peut qu'aimer. Dans une démocratie, les habitants ne peuvent ignorer leurs obligations politiques, civiques et sociales comme l'affirme Ferdinand Buisson dans le *Manuel Général* de 1912-1913. Pierre Laloï, alias Ernest Lavisse, renchérit en fustigeant la déplorable ignorance des lois et de la constitution par de nombreux Français⁸⁸.

Pédagogues et historiens s'entendent pour clamer haut et fort la nécessité d'apprendre le fonctionnement des institutions de la France pour les respecter et les défendre. A

⁸⁵ L. MABILLEAU, *Cours d'instruction civique*, cours supérieur. Paris, Hachette, 1906, p.126.

⁸⁶ Ibid. p.127.

⁸⁷ Ibid. p.140.

⁸⁸ Pierre LALOÏ, *La première année d'instruction morale et d'instruction civique*, cours moyen. Paris, Armand Colin, 1916.

l'instituteur de persuader l'enfant plutôt que de le convaincre, de parler au cœur de ses disciples comme le lui enjoint Ernest Lavisse dans sa lettre ouverte aux instituteurs :

« De même lorsque vous aborderez l'étude de l'organisation militaire, montrez-lui que l'accomplissement du devoir militaire n'est pas une corvée, mais un grand honneur ! La Patrie peut être attaquée : elle compte sur ses enfants pour la défendre ! »⁸⁹

La préférence de la patrie à celle de l'humanité, le devoir militaire, le lien intrinsèque unissant société et patrie, le drapeau fédérateur constituent les axes d'étude qui orientent l'instruction civique vers le militarisme et la défense nationale. Le bon citoyen sert son pays, c'est la thèse défendue par les textes littéraires proposés aux enfants. L'organisation militaire devient le cœur de leçons civiques qui exposent la composition d'un régiment, les emblèmes de la patrie, les vertus de l'étendard national, la constitution de l'armée française avec l'armée d'active, l'armée territoriale et leurs réserves respectives. L'obligation du service militaire doit être vécue non comme une contrainte, mais comme un service rendu à la nation. Il faut acquitter de bon cœur sa dette de soldat. Les jalons sont déjà posés pour accepter l'allongement du service militaire en 1913.⁹⁰

La patrie est bien la pierre de touche de l'enseignement civique et la part qui lui est consacrée dans les manuels de cours moyen et supérieur confirme cette sujétion littéraire à la voix institutionnelle. Ce n'est pas le livre d'E. Primaire⁹¹ qui le démentira. La patrie y occupe le chapitre central et couvre vingt-trois leçons, ce qui constitue le maximum avec les trente leçons de morale individuelle. Le patriotisme et son objet, la patrie, y apparaissent comme des vecteurs de liberté. L'acception du mot « patriotisme » est expliquée : le sentiment défini comme un accord des volontés libres et un amour naturel de son pays porte sur un objet libre de justice, de fraternité, de liberté et d'égalité. Le manuel affiche une partialité inédite, capable d'entériner les desiderata gouvernementaux ou bien de les remettre en cause, phénomène rare dans l'édition scolaire.

L'étude du patriotisme se justifie par sa consubstantialité à la liberté et propose en guise de sujet de « prouver par des exemples que la possession du sol ne fait pas la patrie. Les Alsaciens restés chez eux ont gardé leur sol, et pourtant leur patrie leur a été enlevée. »⁹² Le caractère abstrait et profondément affectif du patriotisme est totalement indépendant de la situation de l'être au monde puisqu'il peut l'éprouver alors qu'il a été matériellement

⁸⁹ Roger-André VOISIN, op. cit., p.47.

⁹⁰ En 1913, la France allonge le service militaire avec la loi de trois ans, obtenant ainsi 750 000 militaires face à l'Allemagne qui en compte 820 000.

⁹¹ E. PRIMAIRE, *Manuel d'éducation morale, civique et sociale*, cours moyen et supérieur. Paris, Bibliothèque d'Education, 1902.

⁹² Ibid. p.115-116.

dépossédé de sa terre. Le terme de « patrie » ne revêt pas non plus un aspect concret. « La patrie, a dit Michelet, est une grande amitié, (...) elle ne se fonde que par l'union des cœurs. »⁹⁴ Fraternité et sympathie, au sens étymologique, sont donc les ferments patriotiques. Le retour dans sa patrie et la joie qu'il procure, sont illustrés par un texte emphatique de Jules Simon⁹³ à la gloire de la langue maternelle.

Une véritable gangue affective entoure, protège la patrie et le patriotisme. Le champ lexical du sentiment et les redondances baignent littéralement ces deux notions afin de toucher le jeune lecteur : « les bienfaits de la patrie »⁹⁴ incitent à « l'amour de la patrie »⁹⁵. Les explications sur les moyens de servir son pays sont jalonnées d'interrogations et d'exclamations qui jouent sur la persuasion. L'« Hymne » à la Patrie de Victor Hugo, tiré des *Chants du Crépuscule* est le référent poétique séculaire puisque son écriture s'adapte à toutes les situations de crise (1830, 1870, 1914) afin d'exalter les cœurs et de saluer la France par l'octosyllabe pérenne « Gloire à notre France éternelle ! » La morale sous-tend toujours les conseils et est mise en exergue dans le résumé qui clôt chaque chapitre. Le dévouement et l'accomplissement des devoirs d'homme et de citoyen scandent les leçons. La richesse sémantique du « devoir » explique que les instituteurs le placent au-dessus de toutes les valeurs humaines.

La France, flambeau européen, sert de guide par son génie. La première étape débute à l'école par l'apprentissage des leçons et l'obéissance au maître. Tout acte de bienfaisance qu'il soit social, militaire, idéologique, qui vise à détruire les maux dont nous souffrons est accompli par un patriote. L'enfant peut l'exercer dès son plus jeune âge comme le recommande J. Steeg⁹⁶ :

« Quand un élève apprend bien ses leçons, est docile à ses maîtres, quand il s'applique à son travail, quand il profite de l'école, quand il s'efforce d'être sage et bon, vous pouvez dire de lui qu'il remplit ses devoirs envers la patrie, parce qu'il se prépare de la meilleure manière à la servir quand il sera grand. »

L'apprentissage scolaire se veut une propédeutique au service de la nation ; l'enfant est considéré comme un adulte miniature, un être en devenir, un futur soldat électeur. Nombreuses sont les incitations au dévouement sans faille, et la multiplicité des formes littéraires explique l'efflorescence de ces conseils : le lyrisme hugolien, la modalité exclamative, le présent gnomique, les exemples historiques sont autant de moyens de

⁹³ Annexe 8 : texte de Jules Simon, « Le retour dans la patrie », tiré du *Manuel d'éducation morale, civique et sociale*, par E. PRIMAIRE, op. cit., p.117.

⁹⁴ Ibid. p.118.

⁹⁵ Ibid. p.121.

⁹⁶ Ibid. p.122.

conviction. « Etre bon patriote, c'est avant tout être un honnête homme. »⁹⁷ Le discours de Lamartine « sur l'abolition de l'esclavage »⁹⁸ du 18 mars 1842 met en garde contre les dérives d'un mauvais patriotisme conduisant à la haine de l'autre, confondu avec le mépris et la xénophobie. Le patriotisme n'est vertueux que s'il sert l'humanité.

L'extension de l'amour de son pays à celui des hommes en général exclut tout chauvinisme mais ne manque pas de mettre à l'honneur la tradition française à travers les dispensateurs de liberté que sont Etienne Marcel, les grands écrivains nationaux, notamment les penseurs du 18^e siècle, tous ceux « qui ont toujours incarné un génie révolutionnaire », une lutte contre l'esprit d'autorité et d'oppression.»⁹⁹ Afin de justifier cette position, l'impérissable « Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen » devient le noyau qui dispense son rayonnement d'indépendance aux pays avides de s'affranchir de la tyrannie. Là se trouve la résolution du paradoxe d'une littérature scolaire inféodée au pouvoir mais capable d'appeler à la réflexion sur la liberté de penser. Flatter pour mieux convaincre, encenser pour mieux persuader de respecter la France, telle est la technique employée. Montesquieu et Hugo reçoivent les faveurs des auteurs de manuels qui les considèrent comme les principaux instigateurs de liberté.

En fait l'expansion des principes de 1789 dans le monde fait de la France un parangon de vertu que ses thuriféraires encensent car elle présente l'avantage sur les Anciens hébreux, grecs et romains de lier la morale au patriotisme sans ostracisme, l'humanité étant pour elle plus sacrée que la nationalité. Le baume des hyperboles de Michelet est là pour le rappeler : « Si l'on voulait entasser ce que chaque nation a dépensé de sang et d'or, et d'efforts de toute sorte, (...) la pyramide de la France irait montant jusqu'au ciel.»¹⁰⁰ Les alexandrins lumineux d'allégresse chantés par Hugo dans *L'Année terrible* sont une vibrante prosopopée offerte aux élèves¹⁰¹ :

« France ! Qu'as-tu donc fait aux nations ? Tu vins
Vers celles qui pleuraient, avec ces mots divins :
« Joie et paix ! » Tu criais : « Espérance ! Allégresse !
« Sois puissante, Amérique ; et toi, sois libre, ô Grèce !
« L'Italie était grande : elle doit l'être encor,
« Je le veux ! » - Tu donnas à celle-ci ton or,
A celle-là ton sang, à toutes la lumière.
Tu défendis le droit des hommes, coutumière
De tous les dévouements et de tous les devoirs... »

⁹⁷ Ibid. p.123.

⁹⁸ Ibid. p.125.

⁹⁹ Ibid. p.127.

¹⁰⁰ Ibid. p.128.

¹⁰¹ Ibid. p.129.

L'emphase généralement rencontrée pour qualifier la France en fait un thaumaturge que les enfants doivent vénérer. En faisant d'elle l'arbitre d'une lutte manichéenne, les manuels scolaires d'instruction civique recourent, à l'instar de ceux d'histoire, à la permanence de la patrie française qui a su transcender les hiatus de l'histoire. L'enfant est un maillon essentiel de cette chaîne ininterrompue de héros car il en est le spectateur engagé, le juge, le critique qui communit avec la ferveur des acteurs. A lui de prononcer les célèbres paroles de Michelet ou de Hugo et de pérenniser l'album patriotique déroulé sous ses yeux.

Force est de reconnaître, contrairement à ce qu'affirme Christian Amalvi¹⁰² à propos des manuels scolaires d'histoire, que le livre d'instruction civique ne prône pas le rejet de l'étranger, mais reconnaît au contraire à chaque pays son heure de gloire et prêche un idéal de tolérance fondé sur la devise républicaine et illustré par la poésie hugolienne : « Peuple, aimez. On devient lumineux en aimant. »¹⁰³ L'idéal guerrier tombe aux oubliettes et la guerre est pointée du doigt : « La guerre est une monstrueuse iniquité, parce qu'elle est le triomphe de la force non du droit. »¹⁰⁴ Honnies sont les guerres d'un Louis XIV, d'un Napoléon, d'un Bismarck. En revanche sont à l'honneur « les guerres défensives de la Révolution, les guerres d'amitié », selon l'expression de Michelet¹⁰⁵, guerres menées par les généraux républicains, Hoche, Marceau, Kléber qui haïssaient la guerre et dont « l'ambition n'a rien coûté à leur patrie et ne l'a pas déshonorée. »¹⁰⁵ L'auteur différencie les guerres légitimes, le sacrifice de la vie à la patrie, des guerres de conquêtes menant aux massacres et à l'extermination. Les lauriers sont décernés au vaillant Léonidas, à l'héroïque Jeanne d'Arc, aux volontaires de 1793 tandis que Charles VII, Louis XII, François Ier, Louis XIV, Napoléon Ier, Charles Quint sont voués aux gémonies pour leurs folles entreprises. Le droit des peuples est sacré et prime n'importe quelle guerre.

Le manuel qui date de 1907 se réclame d'une veine de tolérance et de pacifisme inhabituelle qui tranche avec le bellicisme haineux des deux dernières décennies du 19^e siècle. Il fait chorus avec une entreprise pacifiste selon laquelle le patriotisme est compatible avec l'humanité. Au souci de dispenser une éthique de paix qui n'exclue pas l'attachement aux racines, s'oppose la conception radicale de l'exposition mémorielle des guerres, indispensable au sens patriotique selon les historiens et pédagogues comme George Duruy ou Emile Bocquillon, partisans d'une exaltation cocardière par les exploits guerriers. Si le dévouement et le sacrifice du sang sur l'autel de la patrie sont toujours d'actualité, les manifestations de

¹⁰² Christian AMALVI, op. cit.

¹⁰³ E. PRIMAIRE, op. cit., p.137, « Le Pape » de Victor Hugo.

¹⁰⁴ Ibid. p.175.

patriotisme ne passent plus par la guerre, la violence, mais trouvent des illustrations beaucoup plus pacifiques dans le civisme et la générosité des écoliers.

Alors que les manuels d'histoire ont tendance à forcer les élèves à l'identification héroïque et guerrière par le mythe du héros qu'ils développent, les manuels d'instruction civique de la première décennie du 20^e siècle dressent un chapiteau sur le théâtre de l'histoire de France et offrent des modèles humanistes qui récusent la violence. Il existe une historicité littéraire de la présentation des modèles héroïques qui évolue vers un pacifisme débonnaire. Concomitamment se font jour des techniques récurrentes d'exposition, misant sur l'impact du dithyrambe poétique ou le triple objectif de l'iconographie républicaine : sur le plan didactique, la gravure frappe l'imagination et stimule l'affect pour s'inscrire dans la mémoire. Le pathos scelle l'unité nationale. Sur le plan institutionnel, les programmes de 1881-1882 recommandent d'appuyer la leçon sur l'image : elle ressuscite le passé par des scènes en hypotypose et le rendent plus vivant, incitant l'enfant à réagir avec enthousiasme. Enfin la fonction morale est omniprésente puisque le dessin flétrit l'image des méchants et dore le blason des bons, selon un manichéisme primaire.

c- Le républicanisme exhaussé par les manuels de français et les chants

La stricte corrélation entre le français et l'instruction civique est avérée par l'opuscule de G. Bruno intitulé *Livre de lecture et d'instruction pour l'adolescent* dont le sous-titre confirme la transdisciplinarité : « morale, instruction civique, sciences usuelles ». Forte du succès de *Francinet*¹⁰⁵ et du *Tour de la France par deux enfants*¹⁰⁶, l'auteur auréolé de son statut de lauréat de l'Académie Française, présente un livret complet édité par Belin en 1895. La préface inaugurée par l'épigraphe « devoir et travail » place d'emblée le manuel sous le double signe de la vertu et l'effort. Il s'inscrit dans une progression pédagogique calculée afin de faciliter l'apprentissage des connaissances générales et surtout de développer le goût de la lecture. Ces objectifs pérennes ne peuvent se réaliser que par des explications concrètes et des gravures animées. Outre le but civique assigné à ce livre, se dégage une intention mémorielle et testimoniale facilitée par une esthétique de la morale et de la réception : « C'est la beauté du devoir (morale) et la fécondité du travail (...) qu'on a essayé de faire saisir dans ce petit livre. »¹⁰⁷

¹⁰⁵ G. BRUNO, *Francinet, Livre de lecture courante, Principes élémentaires de morale et d'instruction civique, d'économie politique, de droit usuel, d'agriculture, d'hygiène et de sciences usuelles*. Paris, Belin, 1897.

¹⁰⁶ G. BRUNO, *Le Tour de la France par deux enfants*. Paris, Belin, 1877.

¹⁰⁷ G. BRUNO, *Livre de lecture et d'instruction pour l'adolescent*. Paris, Belin, 1895, préface, p.2.

La forme choisie pour inculquer des notions élémentaires est celle des histoires et des récits dont la complexité croît graduellement. Le livre insiste sur la fusion des disciplines au service du sens civique. Dix-sept pages sur cent quarante-deux, soit 10%, sont consacrées à la patrie. Cette faible proportion ne doit pas pour autant faire oublier que tous les autres chapitres ou thèmes traités visent à exalter le sens du devoir et le respect de la patrie à l'instar de celui d'une mère au sein de sa famille. La métaphore maternelle est abondamment exploitée par le livret dans des récits explicatifs où le narrateur revêt le visage paternel ou fraternel rassurant, et incite son petit à révéler ses maîtres et sa patrie :

« Dors mon petit frère, dors – Quand tu seras grand, tu viendras avec nous auprès des maîtres dévoués que la Patrie a chargés d'instruire ses enfants, et ensemble à l'école nous apprendrons à aimer cette Patrie, à aimer la France. »¹⁰⁸

La double translation de la mère à la Patrie personnifiée, du frère au soldat protecteur est réitérée dans le questionnaire de clôture. Les questions rhétoriques ne supportent pas de contradiction : « Les soldats ne sont-ils pas pour vous comme des frères aînés qui vous protègent ? »¹⁰⁹ La présentation flatteuse des régimes politiques et démocratiques successifs de la France est censée provoquer l'admiration des plus jeunes envers leur pays : « Quel plaisir c'est pour un enfant de la France que d'étudier son beau pays ! »¹⁰⁹ La pédagogie fondée sur l'association du plaisir et de l'étude suppose un patriotisme inné renforcé par les leçons d'histoire. La morale sociale et le devoir de probité honorent la patrie. Le jeune élève, discret et cultivé, bon et fier de son pays, devient un avatar de l'honnête homme du 17^e siècle, comme en témoigne l'apostrophe qui clôt la dix-neuvième leçon : « Oh ! Conscience de l'honnête homme, que tu es belle et pure ! Que tu places haut celui qui te possède ! »¹¹⁰ Science et conscience sont indissociables. Le désir d'édification des masses exalte les cœurs et rassure les enfants. Le lyrisme des tournures exclamatives en assure l'impact émotif.

Il est vrai que la musicalité des textes favorise leur assimilation ainsi que l'intégration des concepts qu'ils véhiculent. La récitation et le chant présentent la caractéristique commune de catalyser l'enthousiasme collectif par la psalmodie, la scansion, le fredonnement ou l'éclat des paroles poétiques. Sur le plan institutionnel, le chant, facultatif en 1850, devient obligatoire en 1882, au rythme d'une ou deux leçons hebdomadaires et d'un exercice quotidien¹¹¹. Si nous avons décidé d'étudier en parallèle la récitation et le chant, c'est parce qu'ils sont issus de la même veine génétique et musicale. Leur oralité accroît l'efficacité de

¹⁰⁸ Ibid, p.86.

¹⁰⁹ Ibid, p.87.

¹¹⁰ Ibid, p.90.

¹¹¹ Voir en annexe 4 les instructions officielles de 1881-1882 et celles données aux instituteurs en 1887 (source : M.O. MERGNAC, *Les écoliers et leurs maîtres en France d'autrefois*. Paris, Archives et Culture, 2005, p.86).

leur contenu clamé haut et fort. Leur vertu fédératrice n'est plus à démontrer. Nous nous sommes appuyés sur trois livres en vigueur dans les écoles alors : *La Récitation appliquée à l'Education* de Julien Boitel¹¹² offre un contenu riche et éloquent pour le sujet qui nous intéresse. *Le Chant choral* de Jules Combarieu¹¹³ et les *Chants Populaires pour les Ecoles* de Maurice Bouchor¹¹⁴ confirment les objectifs didactiques et idéologiques dictés par la voix officielle. L'exercice du chant est préféré à la découverte des arcanes du solfège : plus récréatif et plus entraînant, il devient un vecteur patriotique idoine. Une étude différenciée des trois livres s'impose afin de mieux cerner les facteurs d'influence inhérents à la poésie dans un premier temps, puis les aiguillons patriotiques dardés par les chants.

L'ouvrage de Julien Boitel s'adresse à un public mixte de cours élémentaire des écoles primaires et de classes élémentaires des lycées. Ses textes sont classés selon un ordre croissant de difficultés lexicales, syntaxiques et sémantiques. L'équivalent pour le niveau supérieur existe et est destiné aux garçons et aux filles de neuf à douze ans. Le formalisme rigoureux de l'ouvrage explique sa réussite et le premier prix obtenu dans le cadre d'un concours ouvert par « la Correspondance générale, pour la composition d'un recueil de Morceaux de Récitation »¹¹⁵. De courtes notes biographiques concernant les trente-deux auteurs cités précèdent les extraits poétiques classés selon les thèmes traditionnels de « la famille, l'école, la patrie, les devoirs individuels et sociaux, la nature ». Chacun présente son éventail de conseils vertueux, tous prônent l'amour filial, la générosité, la tolérance et le dévouement à la patrie.

Très pédagogique, l'opuscule est composé de petites pièces de vingt à cinquante vers suivies d'explications pour le vocabulaire jugé difficile d'accès. La partie qui nous intéresse et consacrée à la patrie comprend quatre poèmes¹¹⁶ très engagés qui confirment l'adhésion de l'édition scolaire et de l'auteur aux recommandations officielles. Outre la mission esthétique de la récitation à travers l'émotion qu'elle déclenche, cette dernière alimente le besoin d'idéal et constitue un terreau fertile qui transcende les jeunes élèves. Au-delà de la fonction mnémotechnique dévolue à la récitation, cette dernière développe l'expression orale et écrite, préparant de facto à la rédaction. Mais plus encore, elle imprègne les esprits des récitants, non seulement du nom des auteurs mais encore du sens moral qu'ils essaient dans leurs écrits. Sa valeur récréative n'est qu'un leurre car elle forme et force le goût, améliore l'élocution. Sa

¹¹² Julien BOITEL, *La Récitation (6 à 9 ans) appliquée à l'Education*. Paris, Armand Colin, 1897.

¹¹³ Jules COMBARIEU, *Le Chant choral*, Cours supérieur. Paris, Hachette, 1914.

¹¹⁴ Maurice BOUCHOR, *Chants Populaires pour les Ecoles, poésies*. Paris, Hachette, 1913.

¹¹⁵ Julien BOITEL, op. cit., page de garde présentée ci-contre.

¹¹⁶ La liste de ces quatre poèmes profondément patriotiques est fournie dans l'annexe 9 consacrée aux poèmes patriotiques dans les ouvrages scolaires.

fonction essentielle pendant cette période de quarante-quatre années d'entre-deux guerres est avant tout morale. Auxiliaire de l'enseignement civique et moral, elle est pratiquée, non pour l'exercice de la sensibilité et de la rêverie, mais pour l'inculcation du goût de l'effort. La glorification du travail et du courage passe par la répétition de textes soigneusement choisis pour les belles métaphores fraternelles ou naturelles appliquées à la patrie qui fortifient l'amour de son pays.

Le ton est injonctif mais non comminatoire. Sa fermeté est tempérée par un paternalisme bienveillant : « La Patrie, c'est la nation que vous devez aimer, honorer, servir et défendre. »¹¹⁷ Les trois quarts des textes sélectionnés sont belliqueux et présentent des personnages héroïques pris dans la tourmente des guerres. La femme et l'enfant y acquièrent le statut de héros, voire de martyrs, puisqu'on y découvre des épisodes de la guerre de 1870 où une brave paysanne messine tient tête à une escouade de Bavares avant d'être fusillée¹¹⁸. La Révolution, les combats de 1793 et l'histoire de Viala, sans cesse martelés aussi pendant la Première Guerre Mondiale, rappellent le courage des enfants héros qui font la fierté de leurs mères éplorées : « Mon fils est mort pour la Patrie ! »¹¹⁹, est le baume qui adoucit la plaie douloureuse du deuil. Enfin, « Tu seras soldat », poème de Victor de Laprade fait partie des pièces récurrentes dans les ouvrages scolaires pour sa force injonctive. Il fait écho aux alphabets militaires contemporains, comme celui de Louis Bombled¹²⁰. Les conseils d'un père à son fils sur le mode impératif et au futur de certitude arment déjà le cœur de l'enfant de dures convictions et le préparent au service militaire. La fierté du père se mesure à l'aune des efforts filiaux accomplis pour servir la patrie :

« Sois ma joie et mon espérance ;
Mais souviens-toi bien qu'avant tout, -
Mon fils, il faut aimer la France. »¹²¹

Les propos ne sont jamais haineux vis-à-vis de l'adversaire, mais toujours remplis de franche admiration à l'endroit des victimes héroïques ou du futur soldat. L'iconographie qui illustre sporadiquement ces textes est symbolique et vise à ancrer dans les esprits des situations impérissables comme celle de la foule rassemblée autour du drapeau tricolore. Le canon et le soldat porte-drapeau sont autant d'enluminures guerrières. Certes le thème l'emporte sur la valeur littéraire, mais on ne peut nier l'impact du rythme binaire des octosyllabes cadencés par des anaphores à valeur impérative. L'approche du héros, qu'elle

¹¹⁷ Cormenin (1788-1868, V, p.7) dans Julien BOITEL, op. cit., p.38.

¹¹⁸ J. Claretie dans Julien BOITEL, op. cit., p.39.

¹¹⁹ Ibid. p.41.

¹²⁰ Louis BOMBLED, *Je serai soldat, alphabet militaire par un papa*. Paris, Garnier Frères, s.d.

¹²¹ V. de Laprade dans Julien BOITEL, op. cit., p.42.

soit légendaire, anecdotique, poétique imprime un sentiment de force que l'âge ne pourra que décupler. La substance poétique, rare pour les plus petits, avérée pour les plus grands par le fréquent recours à Hugo, flatte l'orgueil des récitants.

Erckmann-Chatrion attisent l'esprit revanchard et affinent la définition du patriotisme dans leur poème « L'Alsace » qui célèbre la beauté blonde, la hardiesse toute révolutionnaire de la loyale Alsace, comme le rappelle Roger-André Voisin¹²². Mais nous rencontrons plus de poèmes à la gloire de la patrie, du drapeau tricolore, des petits soldats, des exercices militaires et des morts au combat que de textes remplis d'animosité envers l'adversaire. Tous exaltent l'orgueil du futur combattant par une vision de gloire et d'apothéose. Paul Déroulède et ses *Chants du soldat* restent une mine fertile pour alimenter la verve patriotique. Les textes analysés figurent comme des doublets atténués et lénifiés des beaux albums illustrés de Déroulède, *Monsieur le Hulan et les Trois couleurs*¹²³ ou de Louis Bombled. La barbare teuton y est fustigé tandis que le héros français y est sublimé.

La poésie à l'origine chantée, se confond avec le chant rendu obligatoire par la loi du 28 mars 1882. L'avantage du chant est de cumuler l'aspect ludique et l'objectif d'inculcation idéologique. Saine distraction qui génère un engouement collectif, le chant a une fonction sociale inexistante dans les autres disciplines. Il peut ouvrir à l'esthétique comme la poésie récitée, mais il exalte les cœurs par la musique qui le soutient et l'anoblit. Sa vertu fédératrice se double d'une émotion commune exhalée par le chant choral à la gloire des ancêtres. Il démocratise l'art et n'en fait pas l'apanage d'une élite. Ferdinand Buisson, dans ses discours de 1887, définit l'apprentissage du chant. Il en reconnaît surtout la force belliqueuse et l'utilité dans le concert et le chœur de la nation. Le chant sert de diapason pour orchestrer et rythmer les vibrations intérieures de l'homme. Comme la récitation, il agit sur le cœur et développe le goût. Plus encore, il réunit à l'heure du danger et instaure une communion d'esprit indispensable à toute solidarité. Le charme, au sens étymologique, du chant est un facteur d'élévation morale et de fraternité humaine. Il galvanise les foules lorsqu'il prend un caractère guerrier et rend hommage aux mânes des héros.

Les deux manuels de chant dont nous disposons confirment l'ardent républicanisme dont ils se font l'écho. *Le chant choral*¹²⁴ de Jules Combarieu et *Chants populaires pour les Ecoles*¹²⁵ de Maurice Bouchor offrent un vaste panorama républicain, allant du simple patriotisme au fervent nationalisme en passant par l'exaltation cocardière issue de la

¹²² Roger-André VOISIN, op. cit., p.204-205.

¹²³ Paul DEROULEDE, *Monsieur le Hulan et les Trois couleurs Conte de Noël*. Paris, A. Lahure, 1884.

¹²⁴ Jules COMBARIEU, op. cit.

¹²⁵ Maurice BOUCHOR, op. cit.

Révolution. Environ 20% des chants de Combarieu ont une connotation patriotique¹²⁶. Il faut nuancer les couleurs patriotiques qui se dégagent des trois axes thématiques abordés par le manuel. On peut distinguer les pièces qui font la part belle à l'histoire nationale et le ferment libérateur qu'elle a vu germer. Béranger les met en valeur dans « Les Gaulois et les Francs »¹²⁷, « La Fayette en Amérique »¹²⁸, Palestrina dans « Révolution »¹²⁹. Le deuxième volet est dédié aux découvertes et aux héros contemporains tels que Blériot, aviateur éponyme du chant de B. Schuster¹³⁰, l'aéroplane chanté par G. Renard ou Louise Granier¹³¹. L'amour sacré de la Patrie auréole l'entreprise idéologique scolaire des couleurs tricolores du « Serment patriotique » de G. Caussade¹³². Le dévouement à la Patrie ne peut s'exercer sans le rappel de la Lorraine, « province reine / d'une beauté souveraine »¹³³.

Les chants exhaussent le prestige de la France à travers la prestance de ses héros comme La Fayette, libérateur de l'Amérique, homme des deux mondes. Les paroles résonnent comme un appel à la liberté : « Qu'a-t-il donc fait ? Il a brisé les fers ! »¹²⁹ Les vieux démons revanchards agitent quelques couplets qui rappellent l'échec d'Attila face aux Gaulois, les envies suscitées par la France, les convoitises de nos voisins russes ou saxons, l'indignation face aux Prussiens. Le repos du guerrier est célébré mais il faut reconnaître à ces poésies une véritable portée morale et une envergure esthétique que n'atteint pas le livre de Maurice Bouchor. Les rudiments musicaux qui concluent le manuel de Combarieu confèrent à l'ouvrage une valeur scientifique indéniable qui accompagne l'inculcation idéologique. Dans le souffle de la musique passe l'éloquence d'un poète, d'un penseur, d'un patriote, d'un Français. Cette émanation de l'esprit dynamise la vie morale alors que l'enchantement des sons réussit le miracle de l'imagination et de la vie par procuration.

Chants populaires pour les Ecoles use d'un procédé plus familier et plus grossier pour apprendre la musique aux écoliers : la simplicité des paroles, les origines rustiques des chants permettent une assimilation plus facile des paroles chantées sur l'air de rondes et issues de vieilles mélodies populaires. Sur trente-sept chants, onze entonnent l'antienne patriotique. Environ un tiers du manuel¹³⁴ met les écoliers au pas sur l'air d'une marche à l'instar du

¹²⁶ 17 textes sur 92 exactement sont patriotiques et la liste en est fournie en annexe 9.

¹²⁷ Jules COMBARIÉU, op. cit., p.48.

¹²⁸ Ibid. p.46.

¹²⁹ Ibid. p.16.

¹³⁰ Ibid. p.130.

¹³¹ Ibid. p.126-128.

¹³² Ibid. p.150.

¹³³ Ibid. « La Lorraine », chant de Louis Ganne, p.152.

¹³⁴ Voir l'annexe 9, chants de Maurice BOUCHOR.

« Chant des écoliers français »¹³⁵ qui prépare les élèves à devenir de vaillants soldats : « La France aura besoin de nous bientôt », clament en chœur les enfants. Le dernier couplet offre un excellent exemple d'embrigadement des esprits par le lyrisme : le rythme syncopé, les allitérations rauques favorisent l'harmonie imitative en suggérant le roulement du tambour et le défilé des écoliers sur l'air de la « Marche de Turenne » :

« Quelque jour,
Pour elle emplis d'amour,
Si la Patrie, enfants, nous crie : Aux armes !
Quelque jour,
Pour elle emplis d'amour,
Nous marcherons au rythme du tambour.
Sonnez, clairons,
Et nous marcherons,
Pieux vengeurs de son sang et de ses larmes ;
Sonnez, clairons,
Et nous marcherons
Nous marcherons pour elle, et nous vaincrons. »¹³⁶

Tous les textes patriotiques rencontrés dans cet opuscule de quarante pages sont à l'image de ce poème chanté, vindicatifs et guerriers. Ils convoquent sur l'autel de la mémoire, les mânes de Jeanne d'Arc, de Bayard, de Turenne et incitent les enfants à en être les dignes héritiers. Les impératifs pleuvent, les métaphores épiques abondent, le soldat français rayonne au firmament des images d'Epinal avec sa gourde et sa pipe. Les consignes pédagogiques insistent sur le fait qu'il faut chanter avec « beaucoup d'énergie » les trois derniers vers du « Soldat français » :

« Gloire au drapeau.
J'aimerais bien revoir la France,
Mais bravement mourir est beau. »¹³⁷

La guerre, la mort, le sacrifice font partie intégrante des paroles et de l'école à la fois. La « Chanson d'Alsace » et la « Chanson pour l'Alsace » sont symboliquement suivies du « Vengeur »¹³⁸. Elles chantent à la manière de Hansi les beautés de la province perdue et elles constituent une promesse de vengeance, l'annonce d'une aube meilleure. La mélodie est courte mais persuasive :

« Après ce long supplice
Un temps meilleur viendra ;
Le jour de la justice
Pour toi se lèvera,
Iühé !
Pour toi se lèvera. »¹³⁹

¹³⁵ Maurice BOUCHOR, op. cit., p.3.

¹³⁶ Ibid. p.3-4.

¹³⁷ Ibid. p.8.

¹³⁸ Ibid. p.14-16.

¹³⁹ Ibid. p.15.

La « Chanson de Roland » et le « Chant du glaive » renouent avec les arcanes médiévales et apprennent aux élèves à dompter la guerre ; elles tissent le réseau belliqueux et familiarisent avec le bruit des armes et les « vaillants du temps jadis ». « Les jours de gloire »¹⁴⁰ fleurissent d'une chanson à l'autre ; peu importe les redondances pourvu qu'on chante l'heure du retour de l'Alsace à la France. La visée messianique du chant s'ajoute à l'aspect fédérateur des injonctions. Outre la sensibilisation à l'harmonie musicale et l'initiation à la pratique, force est d'admettre que la leçon de chant qui clôt la journée mobilise les esprits vers une même cible, la patrie.

« Quand bien même l'instituteur n'est pas un grand mélomane, il met toute sa pédagogie au service de la France : “La Marseillaise” et “Le Chant du départ” en sont les grands phares »¹⁴¹. Sous couvert de vieilles mélodies ou de chants populaires, s'immiscent « La marche lorraine » ou bien « En passant par la Lorraine ». La gymnastique des mains de l'instituteur chef d'orchestre prête à sourire, mais elle domestique la cacophonie au diapason de l'élan patriotique. Malgré la platitude des textes et leur médiocrité littéraire, le chant scolaire apporte sa vision tricolore de la France et offre un entraînement militaire par le verbe. Le régiment, les jeux guerriers enfantins, le soldat, les martyrs morts pour la patrie, l'Alsace, défilent sous les yeux des enfants et font vibrer les cœurs à l'unisson.

L'école fonctionne selon une discipline militaire et la recommandation d'obéissance au maître est distillée par les chants et les poésies. Outil politique manipulé par les « hussards noirs de la République », l'institution scolaire est au centre de luttes intestines opposant les républicains aux congréganistes. La loi sur les associations instiguée par Waldeck-Rousseau en 1901 et l'accession du radical et anticlérical Emile Combes à la présidence du Conseil et au Ministère de l'Intérieur et des Cultes en 1902 précipitent l'interdiction de l'enseignement congréganiste. Entre 1877 et 1914, le budget de l'Instruction publique destiné à la construction de « maisons d'école » est multiplié par six. Cette mesure a un réel impact sociétal et constitue l'enfance et l'adolescence en un groupe à même de former la future France : la socialisation juvénile est subordonnée aux décisions gouvernementales et en particulier aux lectures qui sont proposées aux élèves. Les productions littéraires de qualité proviennent des grands noms de la littérature : jusqu'alors Charles Perrault, Fénelon au 17^e siècle, écrivaient pour les fils de rois, Madame de Genlis, Madame Guizot au 19^e siècle

¹⁴⁰ Ibid. p.5.

¹⁴¹ M.O. MERGNAC, op. cit., p.86.

s'adressent à un public enfantin aisé. Mais dans la seconde moitié du siècle, la littérature enfantine se développe et doit compléter l'action de l'école.

« On en arrive à assimiler éducation et jeunesse, à les définir l'une par l'autre : est alors considéré comme ouvrage de jeunesse tout livre, qui de près ou de loin, renvoie à une intention éducative. »¹⁴²

Il n'est donc pas étonnant de trouver des auteurs comme Jules Verne, la Comtesse de Ségur, mais aussi Victor Hugo, Michelet cités au premier chef dans les livres de lecture ou de grammaire de l'époque.

Il existe un rapport direct entre les Instructions Officielles et les publications enfantines scolaires et extrascolaires. Louis Hachette en est le premier bénéficiaire puisqu'il reçoit d'énormes commandes suite à la loi Guizot : cinq cent mille *Alphabets d'école*, cent mille *Livrets élémentaires de lecture*. Il fonde même le *Manuel Général de l'Instruction Primaire* pour épauler les instituteurs et les guider sur les sentiers républicains¹⁴³.

Les manuels étudiés ne désirent pas prolonger l'enfance mais accélérer la croissance des plus jeunes, faire éclore parfois prématurément les bourgeons patriotiques. Ce mûrissement précoce tant désiré explique la prégnance d'une visée prospective, quelle que soit la discipline. Cependant le français possède de multiples ressources pour donner à lire ce qu'il y a de plus formateur, ce que l'on estime bon pour devenir un bon paysan, un ouvrier habile, un artisan compétent, mais surtout un soldat courageux. Aussi avons-nous porté notre attention sur une sélection d'ouvrages réellement consultés afin d'examiner leur axiologie selon une sériation traditionnelle en fonction des rubriques de grammaire et de lecture courante¹⁴⁴. Afin d'esquiver les écueils d'une répétition ennuyeuse, ou d'une redondance faisant écho aux spécialistes que sont Charrier et Ozouf¹⁴⁵, nous avons rassemblé les textes les plus pertinents et les plus éloquents quant au parti pris de leurs auteurs.

Une idéologie militariste et républicaine vient se nicher au cœur de la grammaire comme en témoignent les manuels étudiés. Claude Augé, dans sa grammaire destinée aux élèves préparant le certificat d'études, commence la leçon sur le nom d'une manière édifiante en matière de patriotisme : la définition du nom s'appuie sur trois mots : « soldat », « lion », « drapeau », dupliqués par leur illustration en regard. Le soldat baïonnette au canon et le drapeau tricolore encadrent le lion. Cette première leçon place l'enseignement de la

¹⁴² Marc SORIANO, *Présentation de la Fortune de Gaspard*, Mme de Ségur, p.XXII, in Maurice CRUBELLIER, *L'enfance et la jeunesse dans la société française 1800-1980*. Paris, Armand Colin, coll. U, 1979, p.358.

¹⁴³ Source : Maurice CRUBELLIER, op. cit., p.361.

¹⁴⁴ Ces livres ont été découverts dans les écoles primaires de l'Allier, notamment du canton de Montluçon, ou chez des bouquinistes spécialisés dans la littérature scolaire.

¹⁴⁵ Ch. CHARRIER, R. OZOUF, *Pédagogie vécue*. Paris, Nathan, 1948.

grammaire sous le signe de l'instruction militaire. Le livre équivalent destiné aux élèves de cours préparatoire opte pour un triptyque dont les volets extérieurs sont décorés par le soldat et le drapeau¹⁴⁶. Lecture et dictée sont couplées et servent d'exercices d'entraînement, d'évaluation formative et cognitive. La tendance machiste et militariste du livre s'affirme dans la leçon sur le genre puisque le masculin est associé au « zouave », à l' « obus », illustrés par une petite vignette qui fait face à une image pastorale du féminin avec « la bergère, une brebis ». Au masculin les armes, le feu, la guerre, au féminin le bâton de la bergère, le calme et la paix. Le porte-drapeau sert de support à une leçon sur le pluriel des noms composés, de même que les « sous-lieutenants ». Les textes de lecture et de dictée concoctés par Claude Augé font écho aux leçons d'histoire et s'attardent sur la légende de la mort de Roland¹⁴⁷, la loyauté de Du Guesclin¹⁴⁸, de Bayard¹⁴⁹, de Dumouriez¹⁵⁰, de Kléber¹⁵¹, du petit caporal Bonaparte¹⁵², de Jeanne d'Arc¹⁵³, héroïne phare, icône patriotique avant l'heure. Les serviteurs de la Révolution sont l'objet de tout un texte sur les pluriels exaltant les vertus des Kellermann, des Jourdan. La clause emphatique correspond à un cri de victoire et dresse un arc de triomphe à tous les libérateurs français¹⁵⁴.

« Conduits par de tels hommes, nos soldats triomphèrent sous tous les ciels de l'Europe, et c'est le monde entier qui bénéficie des principes généreux de la Révolution française. »¹⁵⁵

Les mêmes dictées jettent l'opprobre sur le « déserteur »¹⁵⁵ dans un dialogue virulent opposant un jeune soldat fuyant l'armée à sa mère, « dans sa droiture héroïque » qui ne peut croire au retour de son fils, à « ce crime affreux », car « son fils est au régiment, il défend sa patrie. » La morale patriotique scande régulièrement les exercices de lecture et les dictées. Le procédé le plus utilisé est le recours au texte informatif qui définit le terme abstrait de « patrie » par des métaphores naturelles ou humaines. L'exclamation est utilisée pour toucher le cœur des lecteurs, l'apostrophe paternaliste « chers enfants » s'adresse directement aux écoliers, mis en confiance par le possessif de rapprochement national « vos » ou « nos ». L'écriture italique détache les mots clés dans un but didactique de travail lexical mais aussi d'imprégnation mémorielle. Le gallicisme est de rigueur :

¹⁴⁶ Voir les illustrations en regard, tirées de Claude AUGE, *Grammaire du Certificat d'Etudes*. Paris, Larousse, 1901, p.8. Claude AUGE, *Grammaire enfantine*. Paris, Larousse, 1917, p.8.

¹⁴⁷ Claude AUGE, *Grammaire du Certificat d'Etudes*. Paris, Larousse, 1901, p.16.

¹⁴⁸ Ibid. p.87.

¹⁴⁹ Ibid. p.133.

¹⁵⁰ Ibid. p.159.

¹⁵¹ Ibid. p.172.

¹⁵² Ibid. p.186.

¹⁵³ Ibid. p.169.

¹⁵⁴ Ibid. p.197.

¹⁵⁵ Ibid. p.34.

« La *patrie*, (...) c'est l'unité de notre magnifique *territoire* (...), c'est la *gloire* ineffaçable de nos pères (...), c'est la *grandeur* de la *liberté*. C'est l'ensemble indivisible de nos *concitoyens*. C'est la *nation* (...) que vous devez honorer (...) de votre *intelligence*. »¹⁵⁶

A mesure que l'année scolaire avance, les textes sur la colonisation et les possessions de la France se multiplient afin de faire briller la France sur un piédestal international. L'extrait intitulé « L'Afrique » donné en guise de lecture et de dictée¹⁵⁷ insiste particulièrement sur les richesses minérales, végétales et animales du continent africain que la France a su exploiter et mettre en valeur avec de « brillants résultats ».

Les croisades sont également insérées dans les textes construits par Claude Augé et participent au même titre que les colonies à la valorisation de la France, source d'émancipation sociale. L'auteur indique systématiquement l'issue favorable, l'impact positif des décisions françaises : libération, civilisation, apport culturel. Sa générosité participe de sa grandeur. Les sujets de rédaction proposés à la fin du manuel remettent à l'honneur Jeanne d'Arc et requièrent des impressions personnelles, toutefois orientées : ainsi l'élève doit-il montrer « l'influence de l'héroïne sur le sentiment français »¹⁵⁸. La laïcisation du personnage a pour corollaire son érection au rang d'icône patriotique. Les tiraillements franco-allemands resurgissent à l'occasion d'un sujet de composition française rappelant la rancune et le sens de l'honneur français. Le titre anticipe l'héroïsation des provinces perdues : « Deux bons Lorrains ». La consigne exhorte l'enfant à se plonger dans un passé méconnu, uniquement appris par les livres partiels et la mentalité revancharde alimentée par Paul Déroulède. L'histoire qui sert de support au sujet de français met en scène une brave paysanne qui a soigné un bûcheron lorrain blessé par un douanier allemand. La sauveuse refuse l'indemnité proposée par ce dernier. « Dites pourquoi. Quelles réflexions vous inspire cette histoire ? »¹⁵⁹ Le contexte historique, la partialité de la relation et l'inclination nationaliste des questions ouvertes orientent la réponse vers le sens de la dignité et le refus de pactiser avec l'ennemi. L'anticipation patriotique fait partie intégrante de la méthodologie des exercices de français, notamment des rédactions.

De plus, les variations génériques exigées par les consignes d'écriture permettent d'aborder des sujets qui seront beaucoup plus développés et utilisés pendant la Première Guerre Mondiale : le recours au style épistolaire guide les élèves vers la correspondance de guerre afin d'accentuer l'identification. « Lettre d'un jeune soldat à ses parents, à la veille et

¹⁵⁶ Claude AUGÉ, op. cit., p.36.

¹⁵⁷ Ibid. p.160.

¹⁵⁸ Ibid. p.271.

¹⁵⁹ Ibid. p.270.

au lendemain d'une bataille »¹⁶⁰ fait partie des sujets destinés à exorciser les craintes des enfants et notamment la peur de la mort. Le plan bipartite indique l'oscillation des sentiments ante et post bellum : de l'euphémisme de l'émotion pour occulter la peur, à la pensée du devoir à accomplir, pour exalter le patriotisme et la victoire sans forfanterie. La mort est éludée, le héros est seulement blessé et épargne des inquiétudes à ses proches¹⁶¹.

Quel que soit le destinataire du livre de grammaire, les exercices recourent à la morale en action et délivrent un enseignement vertueux qui nourrit l'image d'une France chantée par Péguy¹⁶¹ dans *L'Argent* : il voit dans l'uniforme porté par les élèves-maîtres le signe de la double ferveur patriotique et républicaine qui animent l'École laïque dans les années 1880, heureux d'unir l'École et l'Armée. La grammaire enfantine de Claude Augé recourt aux mêmes clichés puisque son enseignement se double de consignes morales afin de former un enfant sage. Lecture et copie sont l'occasion d'ancrer dans les esprits juvéniles les recommandations d'obéissance, de gentillesse, de sérieux, de propreté, de politesse et de respect envers ses parents et ses maîtres. Le respect de l'autre passe par le respect de soi. Les conseils moraux sont soutenus par de courtes poésies à réciter. A la complexité croissante des leçons syntaxiques se superpose le crescendo des litanies morales pour les plus jeunes qui servent d'humus aux développements patriobellicistes à l'attention des aînés.

A l'inverse des leçons de morale ou des chants reposant souvent sur une médiocre littérature, la grammaire s'appuie sur des citations ou des extraits émanant d'auteurs reconnus comme Lamartine, Hugo, Ratisbonne. Le point commun le plus frappant est le rappel permanent de l'amour filial et la nécessité de bien faire accomplir ses devoirs scolaires. Une telle attitude inculquera aux jeunes écoliers les rudiments d'un comportement de citoyen. Le regard prospectif jeté par les auteurs des manuels scolaires anticipe l'avenir de l'enfant avec force, scandant « lorsque vous serez grands », et l'éclaire sporadiquement du rayonnement de la patrie, toujours présente dans les moindres exercices. Le modèle de devoir proposé aux enfants de cours préparatoire à propos du nom commun repose sur l'affirmation : « La France est notre patrie. » L'apprentissage de la nature des mots s'appuie sur le lien entre la copule et le prédicat le plus cher aux auteurs. De même l'illustration des concepts entourant le nom propre se fait à l'aide de l'histoire de France avec pour modèle : « Notre pays s'appelait

¹⁶⁰ Ibid. p.279. Sujet 851, bas de page 279. « **CORRESPONDANCE. – Lettre d'un jeune soldat à ses parents, à la veille et au lendemain d'une bataille** : La lettre est divisée en deux parties : Avant le combat : Sentiments avant la bataille : émotion, pensée du devoir, souvenir de ses parents, etc. – Après le combat : victoire ! Il raconte succinctement et sans forfanterie ce qu'il a fait. Impressions pendant l'action. Il a été blessé. Il annonce cela incidemment et de manière à ne pas inquiéter sa famille à laquelle il fait part de son prochain retour. »

¹⁶¹ Charles PEGUY, *L'Argent*. Paris, Librairie Gallimard éditeur, 1913.

autrefois la Gaule. » Alors que la répartition des allusions patriotiques est disparate dans les livres de cours moyen et supérieur, elle observe une croissance régulière dans les ouvrages de cours élémentaire. Au fil des pages, les exemples insérant la patrie et la guerre se multiplient. Les « zouave », « obus », « palme », « drapeau », « armée », « canon », « fusée », « peloton » sont autant de fils conducteurs lexicaux sur le chemin de l'idéologie patriotique. Les courts paragraphes de lecture et de copie donnés au cours préparatoire tirent leur substance militaire et patriotique de leur concision. La présentation de la Gaule et des Gaulois est l'occasion de rappeler leur vertu de guerriers, leurs qualités de combattants¹⁶². L'instruction ne suffit pas, l'admiration se surajoute et l'envie suscitée facilite l'identification chère aux auteurs.

Si le genre permet d'observer des tendances machistes et militaristes, l'apprentissage du nombre passe aussi par la soldatesque puisque le modèle du devoir pour la formation du pluriel s'appuie sur « le fusil du soldat / les fusils des soldats »¹⁶³. Il en va de même pour le pluriel des noms en « au », « eu », « ai » qui s'appuie sur « le drapeau du régiment / les drapeaux des régiments ». L'adjectif qualificatif est également le prétexte à une leçon dont la morale a un sens politique¹⁶⁴. La formation du féminin des adjectifs suggère encore une tendance militariste avec l'exemple de l'adjectif épïcène « habile » tiré de « un général habile, une manœuvre habile ». Un court apologue mettant en scène des prédateurs mis en fuite par un coq prend insidieusement place dans l'actualité revancharde de l'entre-deux-guerres¹⁶⁵. L'analyse de l'adjectif qualificatif est sous-tendue par quelques conseils de modestie et offre des relents voltairiens dissimulés dans une fable de Devoille, « L'Enfant et l'Oiseau » dont la morale est « le bonheur est où je suis. » « Le soldat courageux sert » d'exercice d'entraînement et « Le chant national » débute l'apprentissage de la formation du pluriel de l'adjectif. L'appel à l'union contre les envahisseurs du temps d'Attila résonne curieusement comme un écho d'actualité face aux nouveaux Huns, les Prussiens¹⁶⁶. L'antinomie est abordée par l'opposition entre « prodigue » et « économe »¹⁶⁷, mais la leçon de partage délivrée par le court paragraphe de copie semble directement inspirée du *Tour de la France par deux enfants* de G. Bruno. L'honnêteté, le travail et la solidarité sont à l'honneur pour l'apprentissage de l'accord du sujet et du verbe : « Paul et Julien *travaillent*. Le travailleur économe *ne manque jamais* de rien, et *peut* encore donner aux autres. »¹⁶⁷ Toutes les leçons s'appuient sur des exemples qui font la part belle au courage et à l'humilité. Rares sont les exercices où

¹⁶² Claude AUGÉ, *Grammaire enfantine*, cours préparatoire. Paris, Larousse, s.d., p.18.

¹⁶³ Ibid. p.22.

¹⁶⁴ Ibid. p.37 : exercice de dictée 60 : « La France est plus grande que la Belgique. Bayard était brave et loyal. »

¹⁶⁵ Ibid. p.39. Voir l'illustration en regard.

¹⁶⁶ Ibid. p.54.

¹⁶⁷ Ibid. p.67.

n'apparaît pas une allusion à la bravoure historique des Français. Les messages sous-jacents de résistance et d'espoir pullulent. L'analyse du complément d'objet direct est illustrée par « le soldat défend sa patrie », « l'armée a vaincu les ennemis », « Mérovée battit Attila », « la patience surmonte les obstacles ». La démarche inductive produit ses fruits, le particulier se généralise, ce que l'un a vécu, l'enfant le vivra et doit s'en inspirer. Le patriotisme va crescendo, la liste des compléments d'objet indirects puise dans le creuset belliqueux : « Pardonnons à nos ennemis. L'exilé songe à sa patrie. L'Algérie appartient à la France. Le bon soldat obéit à ses chefs. »¹⁶⁸

Les deux piliers de soutènement de la grammaire enfantine sont le travail et la patrie. L'éloge de l'empereur Charlemagne exaltant le travail et la récompense qu'il engendre, est donné pour dictée et sa portée idéologique est confirmée par les exigences de l'exercice de conjugaison au présent, au passé et au futur : la pérennité d'une telle attitude est assurée. La fin du livre offre un intéressant panorama éthique de ce qui est inculqué aux petits Français : l'apostrophe « aux petits Français »¹⁶⁹ inaugure un texte belliciste renforcé par l'image en regard qui fige sous les yeux des enfants une scène de combat avec des soldats armés de baïonnettes et des canons détruits¹⁶⁸. Le message patriotique est clair et la consigne d'obéissance précise, car « la France, pour être bien servie, veut des soldats disciplinés et des hommes soumis aux lois. »¹⁶⁸ Nul doute que la recommandation est accomplie et explique en grande partie l'attitude des soldats de 1914, éduqués dans cette mentalité de devoir et d'obéissance naturels et inhérents à tout enfant soucieux de préserver sa mère.

La grammaire de Larive et Fleury¹⁷⁰ destinée aux élèves de cours supérieur de onze à treize ans n'affiche pas ostensiblement de préoccupations idéologiques comparables aux ouvrages précédents. Les références historiques et patriotiques sont dispersées et voilées. Les travaux exigés de la part des écoliers diffèrent par l'objectif envisagé et la nature des exercices requis. Il s'agit d'une grammaire complète exposant les règles qui régissent le parler français et destinée à assurer le succès des candidats au certificat d'études primaires. Les aptitudes lexicales, morphosyntaxiques, analytiques et rédactionnelles y sont développées mais la préface des auteurs et de l'éditeur précise que

« Conformément à l'arrêté ministériel si sage du 9 mars 1897, introduisant dans l'enseignement de la langue française des “notions sur les dangers de l'alcoolisme au point de vue de l'hygiène et de la morale”, les auteurs ont mis des narrations qui éveillent, dans l'esprit de nos jeunes générations des idées salutaires. »¹⁷¹

¹⁶⁸ Ibid. p.76.

¹⁶⁹ Ibid. p.85. Voir l'illustration en regard.

¹⁷⁰ LARIVE et FLEURY, *La deuxième année de Grammaire*. Paris, Librairie Armand Colin, 1906.

¹⁷¹ Ibid. Préface.

Il subsiste donc une aliénation de la discipline proprement dite au profit de la morale sanitaire. Les textes qui alimentent la veine éthique émanent du *Précis du Siècle de Louis XIV* de Voltaire et soulignent le dévouement du chevalier d'Assas¹⁷². Les questions de lecture appellent parfois à un jugement personnel, mais le plus souvent guidé : « Pourquoi la mort du chevalier d'Assas doit-elle être admirée ? Auriez-vous agi comme lui si vous aviez été à sa place ? Pourquoi ? » L'emploi du subjonctif est l'occasion du rappel fortuit d'un axiome indiscutable : « La patrie demande que nous l'“aimer” et que nous la “défendre” contre ses ennemis. »¹⁷³ Les multiples sujets de composition exigent fréquemment la rédaction d'une lettre de soldat à ses parents, réitérant le motif épistolaire de l'exorcisme des craintes de la mort au combat. L'ouvrage en question est assurément le moins imprégné de la fibre patriotique sans toutefois sans départir totalement.

Ce n'est pas le cas de la *Grammaire française abrégée* de Brachet et Dussouchet¹⁷⁴. Le manuel s'adresse aux jeunes filles de l'enseignement primaire supérieur et secondaire. Les exercices de composition présentent des exigences de haut niveau quant à la forme et au contenu, mais s'appuient sur des notions et des histoires dont on rebat les oreilles des enfants depuis le cours préparatoire. Le travail sur la famille de mots et notamment sur le verbe « battre », donne lieu à une vaste extension sur la bataille. Un texte de George Duruy sur Bayard confirme la visée apologétique des propos concernant les figures historiques citées¹⁷⁵. Deux paragraphes sur « le plaisant pays de France » écrits par Charles Bigot poursuivent le travail de dérivation entamé avec la polysémie du verbe « battre ». La recherche des dérivés est reléguée au second plan par la prégnance nationaliste :

« Ta patrie, mon enfant, est une patrie bonne et heureuse. La vie y est facile et douce. Pour aucun pays la nature n'a été plus prodigue de bienfaits. »¹⁷⁶

6 « ET EGO IN ARCADIA »¹⁷⁷

Le mythe de l'Arcadie heureuse est transféré dans la présentation d'un vert paradis au sein duquel l'écolier français évolue. Là se situe la conciliation de l'enfance heureuse et

¹⁷² Ibid. p.63.

¹⁷³ Ibid. p.172.

¹⁷⁴ BRACHET et DUSSOUCHET, *Grammaire française abrégée*. Paris, Hachette, 1913.

¹⁷⁵ Ibid. p.41.

¹⁷⁶ Ibid. p.88-89.

¹⁷⁷ « Et moi je suis en Arcadie ». L'expression apparaît pour la première fois dans le tableau de Poussin, « Les Bergers d'Arcadie » en 1640. On y voit une allusion aux bergers des *Bucoliques* de Virgile. Le parallèle avec le projet patriotique s'impose. En effet, l'Alsace-Lorraine française et la paix républicaine font l'objet d'un transfert mythologique : tous les manuels empruntent au mythe virgilien de l'Arcadie heureuse pour exprimer le paradis perdu des provinces annexées.

sereine avec la conscience adulte de vivre dans une situation privilégiée. L'exercice fait figure de récit d'apprentissage. Cependant l'enfant n'est pas installé dans un cocon protecteur puisqu'un texte de Jules Sandeau sur « Paris au mois de septembre 1870 »¹⁷⁸ sert de base au travail sur les déterminants définis et indéfinis. Il insiste particulièrement sur le désarroi de la population parisienne après la défaite de Sedan. Le lyrisme pathétique prend une tournure polémique et la description des résistances improvisées passe pour un appel à la rébellion. Plus éloquent et plus entraînant est l'exercice de mémorisation qui consiste à apprendre par cœur les vers intitulés « Les petits soldats du bataillon scolaire » de H. Chantavoine¹⁷⁹. Ils semblent être le prolongement logique du texte précédent et résonnent comme un appel à la mobilisation des esprits anticipant celle des armes :

« Nous sommes les petits enfants
De la vieille mère patrie,
Nous lui donnerons dans dix ans
Une jeune armée aguerrie,
Nous sommes les futurs soldats
Du bataillon de l'Espérance.
Nous exerçons nos petits bras
A venger l'honneur de la France,
Et Bara, le petit tambour,
Dont on nous a conté l'histoire,
En attendant, bat, chaque jour,
Le rappel de notre mémoire. »

a- Lyrisme et allégorie de l'Espérance

L'enfant devient l'allégorie de l'Espérance et sauve l'honneur de la France. Le spectre de la guerre surgit sous les couleurs révolutionnaires. La portée idéologique des textes du cours supérieur sa manifeste dans de tels vers, qui non contents de porter un message belliciste, résument les conditions d'apprentissage et leur contenu sur le rythme de la marche de douze octosyllabes. Le psittacisme s'avère un moyen efficace d'embrigadement des esprits par l'imprégnation mentale qu'il exige. La rédaction guidée et la copie vont dans le même sens et laissent peu de place à la personnalité et au discernement de l'élève. La répartition entre exercices de mémorisation et exercices écrits obéit à une double exigence pédagogique et axiologique. Les textes à apprendre par cœur sont versifiés pour plus de commodité mnémotechnique. Les anaphores scandées par le « nous » de fusion patriotique, les octosyllabes qui assonent et font rimer la « France » avec l' « espérance », l' « histoire » avec la « mémoire », les « soldats » avec les « petits bras », guident les écoliers sur le chemin de la guerre.

¹⁷⁸ BRACHET et DUSSOUCHET, op. cit., p.88-89. Nous reproduisons le texte de Jules Sandeau dans l'annexe 9.

¹⁷⁹ Ibid. p.90.

« L'exercice » de Paul Collin fondé sur la répétition de « serrons les rangs » hâte la course du temps vers l'heure propice « à bien servir notre drapeau »¹⁸⁰. « Le retour au pays natal » de François Coppée¹⁸¹ célèbre à la manière de Du Bellay les retrouvailles avec la chère patrie. Le poème de « La Galette Lorraine » d'André Theuriet fait partie des textes récurrents et conviviaux qui fédèrent autour de la libre Lorraine et chantent l'amour des provinces perdues dans une fête des sens, un véritable hymne à la Lorraine par la métonymie culinaire du gâteau et de la sève pétillante de son vin. Les échos de la victoire retentissent dans le chant d'espoir dont les octosyllabes clament les aspirations de tout un peuple¹⁸² :

« A la commune haine,
Aux revanches de l'avenir,
A la libre Lorraine ! »

Les extraits proposés sont considérés comme des facteurs de socialisation, d'évolution intellectuelle et de démocratisation du savoir, compte tenu de leur bonne tenue littéraire. Les textes destinés à faire accepter la future condition de soldat participent à l'acculturation guerrière des élèves et expliquent la théorie du libre consentement défendue par des historiens comme Stéphane Audoin-Rouzeau. Le conditionnement des esprits par l'institution scolaire, la mentalité familiale et l'environnement social sont tels que nul ne songerait à contredire des concepts qui passent pour des axiomes inébranlables. De plus, les exercices d'élocution liés à l'étude de la grammaire porte sur des textes censés émouvoir, à l'instar de « Un héros de dix ans » de Sacher Masoch, célébrant la force des faibles et érigeant l'enfant de dix ans en héros martyr, mort dans un corps à corps avec un ours pour défendre ses compagnons. La consigne de lecture suggère de communiquer l'émotion grâce au lyrisme larmoyant. La militarisation de l'enfance résulte aussi de dictées comme celle du texte « Comment il faut accepter l'obligation d'être soldat »¹⁸³. Le devoir militaire doit être librement consenti, accompli avec force d'âme et non résignation. George Duruy rappelle à ce propos que c'est un facteur d'égalité sociale puisque tous les citoyens y sont soumis, riches ou pauvres. Il y voit l'occasion d'une franche camaraderie de cinq ans au service de la France¹⁸⁴.

Quand bien même les textes patriotiques ou purement bellicistes n'occupent qu'un dixième du contenu littéraire des manuels consultés, il n'en demeure pas moins établi que leur stricte conformité aux Instructions Officielles affichée dès la page de garde ou de couverture trouve une exploitation pédagogique partielle, d'autant plus convaincante qu'elle est

¹⁸⁰ Ibid. p.178.

¹⁸¹ Ibid. p.252.

¹⁸² Ibid. p.357.

¹⁸³ Ibid. p.363.

¹⁸⁴ Ibid. p.363-364, texte de George Duruy intitulé « Pour la France », reproduit en annexe 9.

diversifiée par les genres et les registres des textes choisis. Quatre siècles de littérature s'y déroulent, du 17^e au 20^e siècles, les auteurs classiques y figurent en bonne position et ne cèdent leur place qu'à des contemporains soucieux d'obédience nationale. L'idéologie tour à tour revancharde, patriotique, belliciste creuse son nid dans tous les manuels et s'immisce dans les esprits juvéniles, via la mémorisation et les conseils dirigistes. Nous avons constaté que les livres de grammaire regroupaient en leur sein des lectures, de l'écriture, de l'orthographe, des dictées, des rédactions souvent assujetties à l'axiologie patriotique. Le choix des livres importe grandement et, à l'intérieur, celui des textes est révélateur du souci de conformité aux décisions nationales et patriotiques. Sélectionné pour sa valeur littéraire et ses difficultés intrinsèques, le texte de dictée répond à des exigences drastiques et est souvent l'occasion d'enseigner des principes moraux, que renchérit la conjugaison. Ces préceptes sont décuplés dans les livres de lecture courante.

Plus édifiantes, en effet, sont les lectures choisies qui décernent la palme du courage aux soldats français ainsi qu'aux petits patriotes, et lancent l'anathème sur les Prussiens. Pour mieux comprendre l'influence de ces leçons sur les esprits juvéniles, il faut savoir quel intérêt accorde le législateur à la lecture et quel rôle il lui attribue. L'attention tardive portée par les pédagogues à l'apprentissage de la lecture explique partiellement le choix de textes aux difficultés variables, mais toujours soucieux de marquer les esprits. Les auteurs des manuels scolaires choisis ainsi que les écrivains cités par ceux-ci trahissent une tentative d'embrigadement des esprits. La facture des textes et les thèmes récurrents qu'ils mettent en scène souligne une forte présence de l'Alsace-Lorraine, une prédominance du sentiment revancharde attisé par quelques plumes nationalistes.

Jugée de nos jours comme un enseignement essentiel, l'apprentissage de la lecture n'est vraiment pris en considération qu'au milieu du 19^e siècle. La méthode a évolué, mais pendant longtemps elle a été celle de l'épellation : le déchiffrement mot par mot des lettres de l'alphabet reconnues est systématique. L'observation des combinaisons phonétiques obtenues succède à cet apprentissage primaire. Le psittacisme imposé provoque des lectures ânonnées et parfois inintelligibles. L'objet d'apprentissage de la lecture est l'abécédaire, en latin jusqu'au 18^e siècle. Le support change sous la Troisième République avec l'enseignement collectif : le tableau noir offre son champ visuel à toute une classe qui y découvre le résumé de la morale des cours moyen et supérieur, y relit la leçon de la veille et laisse écouler une litanie parfois trébuchante. bercés par ces lectures, les enfants trouvent là le mystique aliment patriotique.

L'arrêté de 1887 stipule que l'enseignement du français occupe environ deux heures par jour, toutes matières confondues. Consacré à l'apprentissage de la lecture dans les petites classes, il évolue en lectures expliquées, exercices d'élocution et récitations une fois la lecture maîtrisée. Les divisions des classes en trois niveaux (élémentaire, moyen, supérieur) proposées en 1868 et entérinées en 1882 par Jules Ferry ont permis un fractionnement de la méthode. Mais il nous importe de voir les rapports établis entre la méthodologie et l'idéologie préconisée par le législateur. A la vision portée sur la lecture par ce dernier, s'ajoute le contenu des textes lus. Un consensus règne quant à la nécessité de savoir lire couramment, aisément, sans ânonner, de façon intelligible. La lecture silencieuse sollicite la raison tandis que la lecture à haute voix touche le cœur. Jaurès souligne en 1888 le caractère primordial de cet apprentissage :

« Il faut que vous appreniez aux enfants à lire avec une facilité absolue de telle sorte qu'ils ne puissent pas l'oublier de la vie et que, dans n'importe quel livre, leur œil ne s'arrête à aucun obstacle... Est-ce savoir lire que déchiffrer péniblement un texte ? Vous ne devez pas lâcher vos écoliers tant qu'ils ne seront point, par la lecture aisée, en relation familière avec la pensée humaine ! »¹⁸⁵

L'objectif pédagogique est intrinsèquement lié à la philosophie humaniste et politique. La lecture, vecteur démocratique, participe de l'éducation des masses et de l'accès des plus démunis à la culture. Le but culturel et scientifique est inaliénable de l'idéologie socialiste dispensée par Jaurès. La lecture, second langage, se fait intégration d'une pensée. La nature de celle-ci est d'ailleurs le point sensible de l'apprentissage. Comment concilier l'intérêt littéraire et le contenu d'une discipline dont le but est utilitaire, formateur et éthique ? Outre la valeur documentaire des textes proposés, une attention particulière est accordée à sa dimension émotive et morale. Quels conseils, quels sentiments se dégagent des lignes lues ? La séparation des leçons existe dans les faits : grammaire, conjugaison, orthographe, lecture, rédaction, récitation sont enseignées séparément certes, mais les matières se fédèrent autour du texte lu. La leçon de lecture dépasse son objectif pédagogique pour accomplir sa mission idéologique.

Le goût des élèves n'est pas pris en compte ni leurs aptitudes. Peu importe que le récit captive – la bibliothèque scolaire et les livres colportés pallient ce défaut – l'essentiel est de faire connaître de glorieux faits d'armes des grandes figures de France, les découvertes des savants, occasionnellement les grands textes de la littérature française. La question de l'adaptation au niveau de l'élève ne se pose pas : des textes inaccessibles tant par leur forme que par leur fond sont proposés aux plus jeunes. Véritables dissertations littéraires et morales

¹⁸⁵ Roger-André VOISIN, op. cit., p.73.

sur l'exemplarité des héros et le devoir accompli, ces textes transforment les manuels de lecture courante en auxiliaires des autres matières au programme, notamment l'histoire, la morale, l'instruction civique, sporadiquement la géographie, la leçon de choses ou même l'éducation physique.

b- Transdisciplinarité et tonalités diverses au service de la patrie

Ainsi, parmi les dix livres de lecture courante que nous avons consultés, la moitié avoue une interdisciplinarité dès la page de couverture, dans le titre ou le sous-titre. *De tout un peu pour les petits* de J.B. Tartière¹⁸⁶ est un premier livre de lecture courante qui signifie dès la première page son usage mixte et multiple. Construit à partir d'une cinquantaine de récits courts, il offre aux jeunes lecteurs de bons exemples d'attitude morale empruntés aux domaines les plus familiers des élèves. La compréhension est vérifiée à partir d'un petit questionnaire. L'aspect ludique est entretenu par quelques devinettes. Un devoir écrit clôt chaque lecture et est souvent fondé sur la répétition systématique de phrases à la syntaxe minimaliste. Les exercices d'élocution affinent le langage et l'intelligibilité des lectures. Le livre évolue vers des textes historiques à la gloire des grands guerriers français sans oublier quelques notions basiques de mathématiques et de géométrie.

S'adressant au même public des écoles enfantines et des classes élémentaires des écoles primaires, *La nouvelle lecture rationnelle* de F.A. Noël¹⁸⁷ probablement contemporaine de la précédente, compte tenu de sa facture et des objectifs initialement affichés, propose une progression aux difficultés croissantes. Les textes procèdent d'une matrice morale, civique et scientifique, signalée dès la couverture : « leçons morales, leçons civiques, leçons de choses ». L'auteur, instituteur public, reprend les procédés du syllabaire en récapitulant en tête de page les sons composés. Les mots de chaque texte sont scandés en syllabes par des traits verticaux et les liaisons indiquées par un petit arc de cercle. Les sons composés sont soulignés. Le découpage syllabique est supprimé dans la deuxième partie de l'ouvrage, tandis que les signes ont complètement disparu dans la troisième partie correspondant à une lecture autonome. L'alternance entre de courtes leçons morales, civiques et scientifiques est maintenue afin de ne pas ennuyer le destinataire.

Cependant il est notable que la lecture courante s'appuie sur les textes soigneusement choisis pour leur contenu édifiant prônant l'amour filial et la générosité, pour leur visée patriotique rappelant aux devoirs civiques, pour l'impact idéologique des leçons de choses

¹⁸⁶ J.B. TARTIERE, *De tout un peu pour les petits*. Paris, Larousse, s.d.

¹⁸⁷ F.A. NOËL, *La nouvelle lecture rationnelle*. Paris, Gedalge éditeurs, s.d.

célébrant la force tranquille du labeur, avec l'exemple d'un « homme enrichi par son travail ». Rien n'est laissé au hasard, la calligraphie varie et quelques lectures sont proposées en belle écriture anglaise afin de familiariser les enfants avec les productions écrites demandées et de noter l'aspect polymorphe de l'écriture.

Le livre de Clarisse Juranville intitulé *Le Deuxième livre des jeunes filles*¹⁸⁸ probablement publié concomitamment aux précédents, s'adresse au cours élémentaire et intègre une progression qui suit le rythme des saisons tout en étant subordonné au programme officiel. Les historiettes morales y foisonnent, jouxtant les conseils pratiques, les leçons de choses, les premières notions de sciences physiques et naturelles, les anecdotes, les récits historiques et géographiques, les chants, les contes et les poésies diverses. Des textes à la forme plus élaborée que celle des passages lus dans les autres livres, n'avouent pas d'auteurs reconnus mais procèdent de la même veine morale, didactique et patriotique que les autres. Ils sont suivis d'une courte interrogation de compréhension. L'ensemble propose un cours complet et pluridisciplinaire d'où seules, les mathématiques sont exclues. La lecture, clé de voûte de l'enseignement, facilite l'accès à diverses matières : le livre de lecture, de 1870 à 1914, s'apparente dès lors à un catalogue manichéen qui fait la part belle à l'utopie à partir de récits idéalistes, diffractant la réalité.

Les cinq livres uniques que nous avons analysés, présente la particularité de traiter chacun de la patrie à un moment clé de la progression annuelle. Chaque saison, chaque chapitre, chaque séquence de leçon proposent d'abord en filigrane des allusions cocardières pour ne pas dire chauvines avant d'afficher en conclusion un franc patriotisme et une fierté dérivée de l'Histoire de France et des colonies qui font sa grandeur. La modalité d'expression reste la même : un récit sommaire pour les classes enfantines, plus substantiel pour les cours élémentaire et moyen, à valeur d'apologue. Un court questionnaire vérifie toujours la compréhension avec pour ultime interrogation un appel à la sensibilité.

Tous ces livres sont illustrés et comportent jusqu'à trois cent vingt gravures pour le dernier cité. La méthodologie ne varie guère, seule l'insertion de poèmes ou de chansons accentue la littéarité de l'ouvrage. La recommandation initiale d'amour filial inaugure des ouvrages afin de mieux préparer à la dérivation patriotique. Le sens du devoir civique aiguisé anticipe celui du devoir militaire à accomplir avec autant de générosité. La sacralisation du travail trouve son équivalent dans la promotion du devoir scolaire, tout comme il existera une translation du devoir militaire au devoir scolaire pendant la Première Guerre Mondiale.

¹⁸⁸ Clarisse JURANVILLE, *Le Deuxième livre des jeunes filles*. Paris, Larousse, s.d.

L'emploi récurrent du modalisateur « devoir » dans les questionnaires ainsi que la présence fréquente du conditionnel passé pour une projection irréaliste¹⁸⁹, l'utilisation de tournures impersonnelles à valeur d'obligation reflètent la valeur morale et didactique des ouvrages cités. La chronologie saisonnière adoptée dans le dernier livre de Clarisse Juranville fait surgir au cours d'une soirée d'hiver les histoires du temps passé et les campagnes du grand frère, « revenu du service » qui « parle de ses campagnes en Algérie, en Tunisie au Sénégal, au Tonkin »¹⁹⁰. Voilà l'occasion de célébrer discrètement l'expansion coloniale de la France. Il en va de même lorsqu'on aborde une leçon sur les aliments avec le riz, le tapioca, le poivre, sources d'allusion à « l'île de France, à Cayenne et [à] nos autres colonies »¹⁹¹ ou bien la vanille, fille des Antilles. Parmentier y apparaît comme un bienfaiteur de l'humanité¹⁹². Un véritable chronotope conditionne l'exposition des données patriotiques en instaurant un cadre propice à la relation d'événements destinés à exciter chez les interlocuteurs fictifs ou réels un esprit d'initiative enclin à la défense du sol national.

L'autocitation et le recours autotélique surgissent au détour d'une leçon, accentuant l'imprégnation civique quand elle n'est pas patriotique. Nous avons repéré les grands axes de la politique cocardière des manuels scolaires à travers l'immanence de la famille, de l'école et de la patrie. Il n'est donc pas étonnant que les livres eux-mêmes s'encensent par une publicité interne ou bien adoptent un discours élogieux vis-à-vis de celle dont ils sont l'âme vive avec les élèves. Ainsi lors d'une séance de lecture intitulée « Apprenez la grammaire », le livre de *Grammaire enfantine* de Claude Augé¹⁹³ apparaît dans une gravure encadrée par le texte dans le manuel de lecture de Clarisse Juranville¹⁹⁴. Souvent l'école se prend pour moyen et fin du texte lui-même qui en fait l'apologie à travers les bienfaits qu'elle dispense. Envisagée comme ascenseur social, elle est également présentée comme un élément indispensable au petit paysan, au fils d'ouvrier pour qu'ils gagnent leur indépendance et se socialisent. La visite de l'Inspecteur dans une classe fait partie de ces situations volontiers abordées qui participent de la constitution de l'évangile scolaire. Outre les objectifs syntaxiques, lexicaux et expressifs à atteindre, le récit diégétique souligne les efforts de la nation en faveur de ses enfants. « Voyage autour d'une classe »¹⁹⁵, « L'école », « Devoirs envers l'instituteur »,

¹⁸⁹ On trouve des consignes d'imitation ou de réflexion rétrospective à propos de Jeanne d'Arc : « Auriez-vous fait comme elle ? » ou bien de fervents conseils impersonnels comme « il est utile de... ».

¹⁹⁰ Clarisse JURANVILLE, op. cit., p.43.

¹⁹¹ Ibid, p.126.

¹⁹² Ibid, p.136.

¹⁹³ Claude AUGÉ, op. cit., cours élémentaire.

¹⁹⁴ Clarisse JURANVILLE, op. cit., p.63.

¹⁹⁵ Ibid. p.201.

« L'élève reconnaissant »¹⁹⁶, « Paul va à l'école »¹⁹⁷, « Ce qu'on voit dans la classe »¹⁹⁸, sont autant d'incursions de l'école au sein du livre et de manifestations de sa littérisation. Le *Petit Livre de Lecture et Elocution* de P. Quilici et V. Bacuus¹⁹⁹ consacre six chapitres à l'écolier dans son milieu scolaire et familial. Véritable guide à l'intention des élèves, il fait de l'école le noyau central d'une littérature satellitaire qui offre un alter ego idéal au jeune lecteur.

c- Le dessin et le texte aux couleurs du drapeau

La méthode des thèmes d'étude est florissante et fort judicieuse pour mettre en exergue les richesses de la France comme les filatures de Rouen par exemple. L'évocation de l'industrie de la soie est l'occasion d'exhiber l'étendard tricolore, puisque le ver à soie « fournit le ruban de décoration que les papas sont si fiers de porter, et le drapeau national aux trois couleurs que le soldat défend jusqu'à la mort. »²⁰⁰ La pertinence de l'illustration explicite les périphrases laudatives du texte par le dessin d'un zouave brandissant l'oriflamme à côté d'un canon. Une leçon sur les métaux et l'acier rappelle la fabrication des canons avec vignette à l'appui en regard. L'airain associé aux statues met sur un même piédestal Pierre Larousse, Jeanne Hachette²⁰¹ et Jeanne d'Arc deux sauveuses coulées dans le même bronze que l'homme de lettres, et fixées dans une pause altière et hiératique.

Si les textes choisis ne sont pas toujours accessibles aux enfants, le recours aux récits, aux apologues, aux comptines et aux poésies reste le moyen privilégié de séduire, de gagner les esprits et de toucher les cœurs. Le lyrisme qui teinte les conseils moraux et les injonctions patriotiques peut sembler désuet aux lecteurs du 21^e siècle. Il est sous-tendu par une prose généralement simple mais soudée par une solide armature syntaxique. Les poèmes octosyllabiques se prêtent à une lecture aisée au rythme coulant. D'une manière générale, la verve patriotique s'accroît à la fin des manuels uniques qui regroupent dans leurs dernières pages, aboutissement d'un crescendo civique devenu paroxysme cocardier, des textes en l'honneur du drapeau, des soldats français, de « notre Patrie ». La France figure en caractères gras au frontispice des ultimes leçons et s'offre dans un registre débonnaire qui ne laisse pas d'asséner la litanie patriotique sous toutes ses formes : « Baptême d'une poupée ou les trois

¹⁹⁶ F.A. NOËL, *La nouvelle lecture rationnelle*. Paris, Gedalge éditeurs, s.d., p.17-31.

¹⁹⁷ J.R.TARTIERE, *De tout un peu*, op. cit., p.3.

¹⁹⁸ Ibid. p.14.

¹⁹⁹ P. QUILICI et V. BACUUS, *Petite Livre de Lecture et Elocution*. Paris, Hachette, 1900.

²⁰⁰ Clarisse JURANVILLE, op. cit., p.94. Voir l'illustration en regard.

²⁰¹ Ibid. p.192. Voir l'illustration en regard. Jeanne Hachette est une héroïne française qui défendit Beauvais, assiégée par Charles le Téméraire en 1472. Elle tient son surnom du moyen de défense qu'elle utilisa.

couleurs du drapeau français », « La bonne vieille et le soldat », « Races humaines – Colonies françaises – La marine – Notre patrie », illustrent les leçons sur « le drapeau », « les devoirs patriotiques des femmes », « le voyage autour du monde »²⁰². Ces notions n'occupent qu'un dixième des leçons, mais elles suffisent pour offrir un véritable catéchisme cocardier qui n'a d'égal que l'exacerbation nationaliste des poèmes de Déroulède.

La consécration patriotique est préparée par une progression fort habile : le livre de lecture courante destiné aux cours moyen et supérieur dédie ses dernières pages à la patrie après une propédeutique au civisme. Les lectures enfantines participent à la militarisation de l'enfance en offrant en guise de « leçon de choses et de mots usuels »²⁰³ une synthèse sur le régiment. Le devoir militaire inaugure la séquence juste avant le rappel de l'âge d'être soldat (de vingt à quarante-cinq ans), afin d'ancrer dans les esprits juvéniles cette inéluctable échéance gratifiante. Les différentes armes et la hiérarchie militaire défilent, du caporal au général. La leçon progresse vers une édification prestigieuse et se clôt sur l'explication et la représentation de la croix d'honneur et de la médaille militaire, acclamées par un vibrant hommage : « Honneur aux soldats qui gagnent la médaille militaire ou la croix d'honneur ! »²⁰⁴

Une autre alternative est proposée en guise d'excipit par *De tout un peu pour les petits*²⁰⁵ et duplique le modèle historique : la biographie d'un militaire sous forme de récit apologétique rejoint les hagiographies qui chantent la geste des grands hommes. Afin de favoriser l'identification de l'élève au héros, certains manuels préfèrent exposer les exploits d'enfants héroïques comme Bara ou Viala, plus proches des écoliers par l'âge que Turenne, Bayard ou Jeanne d'Arc. La littérature scolaire use d'un métalangage patriotique lénifié par des tournures affectueuses et paternalistes rencontrées dans les albums contemporains de Louis Bombled²⁰⁶ ou ultérieurs de Hansi²⁰⁷ :

« Enfin, mes enfants, par l'histoire, vous connaîtrez la gloire et les malheurs de la France, notre belle patrie. Cette étude vous inspirera un plus grand amour de votre pays et contribuera à faire de vous de bons Français. »²⁰⁸

L'explication du sens des couleurs du drapeau français, plus poétique qu'historique, ne dément pas pour autant, bien au contraire, que « le drapeau français est comme le catéchisme

²⁰² Clarisse JURANVILLE, op. cit., p.216-235.

²⁰³ Ed. ROCHEROLLES, *Les secondes lectures enfantine*. Paris, Armand Colin, 1898.

²⁰⁴ Ibid. p.139.

²⁰⁵ J.B.TARTIERE, op. cit.

²⁰⁶ Louis BOMBLED, op. cit.

²⁰⁷ Hansi, *L'histoire d'Alsace racontée aux petits enfants, avec beaucoup de jolies images de Huen et Hansi*. Floury éditeur, 1916.

²⁰⁸ J.B TARTIERE, op. cit., p.141.

patriotique écrit avec des couleurs. »²⁰⁹ Sans vouloir ranimer la querelle anticléricale des manuels scolaires, la sentence éclaire une fois de plus l'enseignement patriotique des rayons cocardiers qui le rendent palpitant. La sublimation des écoliers est bien l'objectif à atteindre : « Elevez vos cœurs et vos âmes ; et par vos actes, rendez la France forte et glorieuse, afin qu'elle brille au premier rang parmi les nations. »²¹⁰ La patrie brille sur son piédestal et les élèves sont là pour assurer la stabilité de son socle et le rayonnement de son aura.

La littérature sexuée rencontrée ne déroge pas à la règle de la culpabilisation par la faiblesse physique inhérente à la féminité. Toutefois elle propose une compensation unanime qui est le devoir d'hospitalité dû aux soldats de passage et la mission morale de réconfort. La substitution de la mère de famille à la patrie exhausse la femme au rang d'allégorie. A la mère incombe le devoir d'inspirer à ses fils l'amour de la patrie, l'exemple du courage. « Un autre devoir patriotique des femmes consiste à recevoir convenablement et de bonne grâce les militaires... »²¹¹ La mission dévolue à la femme ressortit à une entreprise identique de solidarité féminine évoquée pendant la Première Guerre Mondiale. Son rôle psychologique est accentué, à elle d'apporter la chaleur humaine. Elle deviendra active et héroïque quarante ans plus tard. Les tournures assertives affirmées par des présents gnomiques sont éclaboussées par les saillies nationalistes de Paul Déroulède²¹¹.

Le poème de ce dernier, « Le bon gîte » tiré des *Nouveaux chants du soldat*²¹² appartient à cette gamme patriotique qui psalmodie le sens du devoir à travers les livres scolaires. Il est présenté dans son intégralité par V. Bouillot dans *Le Français par les textes lecture expliquée*²¹³ et découle de cette veine débonnaire qui irriguera trois ans plus tard les récits de Jean Aicard dans *L'héroïsme français*²¹⁴ afin de conforter les petits Français dans leur mission de civilisation et de les inciter à imiter leurs héros fictifs ou réels. L'accueil affable d'une « bonne vieille » dans sa modeste chaumière est un topos florissant qui essaimera pendant la Première Guerre Mondiale jusque dans les albums comme *Avec les Poilus : Maman la soupe et son chat Ratu*²¹⁵. La virulence nationaliste est dissimulée par un sentimentalisme féminin de bon aloi. L'hospitalité est justifiée par la maternité et implique un

²⁰⁹ Clarisse JURANVILLE, op. cit., p.214.

²¹⁰ Ibid. p.214.

²¹¹ Ibid. p.216-218

²¹² Nous donnons l'intégralité du poème « le bon gîte » dans l'annexe 9 consacrée aux poèmes patriotiques dans les manuels scolaires.

²¹³ V. BOUILLOT, *Le français par les textes lecture expliquée*, cours élémentaire et cours moyen. Paris, Hachette, 1912.

²¹⁴ *L'héroïsme français, Anecdotes de la Guerre par un Français*, Préface de Jean Aicard. Paris, Hatier, 1915. Le livre est prétendu anonyme dans la préface. Stéphane Audoin-Rouzeau en attribue la paternité à Jean Aicard. Nous faisons de même, compte tenu de l'axiologie de l'ouvrage.

²¹⁵ Marcel MÜLTZER, *Avec les poilus Maman la soupe et son chat Ratu*. Paris, A. Roger et F Chemoviz, 1919.

raisonnement inductif : « J'ai mon gars soldat comme toi ! »²¹⁶, déclare la bonne vieille au militaire hébergé.

Comme dans la plupart des manuels scolaires, le « nous » de fusion patriotique acquiert ses lettres de noblesse dans l'évocation de l'empire colonial de la France. La fierté d'être Français éclôt dans les vers de Chateaubriand correspondant aux souvenirs de l'émigré :

« Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux, les jours
De France !
Ô mon pays, sois mes amours,
Toujours ! »²¹⁷

L'alternance entre un ton didactique, professoral et un lyrisme poignant ménage des moments plus éthérés au milieu de la lourdeur pontifiante. Toutefois, jamais les poèmes cités ne se départent de cet engouement cocardier qui salue la France à la manière de Péguy. L'émotion du voyageur retrouvant sa patrie suffit à convaincre de la chaleur du berceau natal, comme l'a reconnu quatre siècles plus tôt Du Bellay dans les *Regrets*. Même le *Petit livre de Lecture et Elocution*²¹⁸ destiné aux cours élémentaire et moyen cède à l'exaltation cocardière par l'exemple et la translation affective : les devoirs et les obligations du petit Jean envers ses parents sont rapidement déviés vers ceux des habitants envers la patrie, « qui veut dire la terre de nos pères. »²¹⁹ Jean devient le substitut de l'élève et du petit Français uni à ses compatriotes par l'amour et le dévouement au pays natal.

La troisième solution littéraire après l'hagiographie des grands hommes et le lyrisme nationaliste fleurissant les textes didactiques, est le recours aux définitions simples et pédagogiques qui progressent par concaténation : les devoirs appellent les droits et notamment le droit à l'instruction qui engendre l'éloge de l'école gratuite et obligatoire pour tous. La défense de la patrie au péril de sa vie est assurée par l'armée, « rempart vivant » du pays²²⁰. La métaphore rassure sur la sécurité du pays et justifie le militarisme.

Victor Hugo est convoqué au banc des écrivains patriotes et humanistes. *La Légende des Siècles* offre avec « Après la bataille » un de ces exemples empreints de dévotion filiale : « Mon père, ce héros au sourire si doux, ... » est magnanime, lui qui donne à boire au Maure

²¹⁶ V. BOUILLOT, op. cit., p.117.

²¹⁷ Clarisse JURANVILLE, op. cit., p.231.

²¹⁸ P. QUILICI et V. BACUUS, op. cit.

²¹⁹ Ibid. p.163.

²²⁰ Ibid. p.165.

qui l'a attaqué en traître²²¹. Victor de Laprade donne un exemple beaucoup plus hardi et péremptoire de propédeutique à l'art martial avec son poème « Tu seras soldat »²²², tiré du *Livre d'un père*. Le rapprochement avec l'album de Louis Bombled²²³ précédemment évoqué s'impose et confirme l'existence d'un paternalisme militaire par l'injonction de confiance, l'intimité du tutoiement ou la certitude du devenir à la première personne. Les octosyllabes du poème de Victor de Laprade enchaînent les ordres tandis que les futurs promettent moult projectiles à « cette peau vermeille d'enfant », « bises d'hiver », « balles de plomb et de fer ». Le risque est bel et bien présent ; loin de l'éluder, le père l'exprime en termes crus et prépare son fils à la carrière. Quelques termes puérils comme « papa », « maman » tempèrent la violence des propos et des actes évoqués mais seul prime le devoir :

« Mais souviens-toi qu'avant tout,
Mon fils, il faut aimer la France. »²²⁴

Notre étude serait incomplète sans la mention de deux autres types de manuels scolaires adressés aux élèves de cours moyen et supérieur, composés par Caumont pour les uns, et par E. Toutey pour l'autre²²⁵. Une interprétation sérielle permet de rattacher l'ouvrage de Caumont à la frange bibliographique fondée sur une sélection thématique des textes. En revanche, celui d'Emile Toutey avoue un tout autre classement qui mérite une analyse particulière compte tenu de l'ampleur de ses objectifs pédagogiques, esthétiques et idéologiques.

Les trois manuels de *Lectures courantes des écoliers français* de Caumont dont nous disposions correspondaient à trois années successives de parution et étaient distribués dans deux départements différents, l'Allier et le Cher. Nous n'avons noté aucune différence de conception, de contenu – excepté pour la partie afférant au département – , de forme nonobstant la divergence des dates et des lieux de parution. La librairie Delagrave se targue dans la page de garde des félicitations adressées par *L'Education* dans le numéro du 26 avril 1879 à propos de l'ouvrage *Premières leçons de choses usuelles* qui fait suite aux *Premières lectures*, ce qui est un gage de qualité et de fiabilité. L'alliance des vertus éducatives et récréatives contenues dans les textes choisis est un facteur supplémentaire de publicité.

²²¹ V. BOUILLOT, op. cit., p.127-128.

²²² Ibid. p.159. Nous donnons l'intégralité du poème de V. de Laprade, dans l'annexe 9 consacrée aux poèmes patriotiques des manuels scolaires.

²²³ Louis BOMBLED, op. cit.

²²⁴ V. BOUILLOT, op. cit., p.160.

²²⁵ CAUMONT, *Lectures courantes des écoliers français*. Allier, Delagrave, 1889.

CAUMONT, *Lectures courantes des écoliers français*. Cher, Delagrave, 1891.

CAUMONT, *Lectures courantes des écoliers français*. Allier, Delagrave, 1892.

E. TOUTEY, *Lectures primaires*. Paris, Hachette, 1907.

L'option prise par l'auteur Caumont s'apparente une fois de plus à la morale transdisciplinaire et thématique proposée dans les autres livres. « La Famille », « La Maison », « Le Village », « Notre Département », et « Notre Pays » constituent les grands axes envisagés pour familiariser avec la compréhension des textes, la diversité lexicale, la grammaire. Les textes concoctés par Caumont se veulent instructifs et séduisent l'interlocuteur par une captatio qui oscille entre exclamations, introduction in medias res, affirmations doctorales indiscutables : « L'étude de la géographie est fort importante »²²⁶, « Hip, hip, hourra ! Les cavaliers arrivent »²²⁷. L'élargissement progressif du microcosme familial au macrocosme national s'inscrit dans une démarche maintes fois utilisée d'intégration de l'enfant au sein d'une vaste famille, sa patrie. Le passage du déterminant indéfini au possessif assume cette assimilation. Placés en dernière partie, les textes sur « Notre Pays » accumulent des éloges auxquels les enfants ont été soigneusement préparés par les conseils moraux délivrés auparavant, par la démonstration du courage des Français, les particularités inhérentes à chaque département (seul point de divergence entre les livres) et l'histoire du « beau pays de France ». Les quarante derniers textes²²⁸ consacrés à « notre pays » reprennent la technique de la biographie apologétique des héros français, Jean Bart, Jeanne d'Arc, Bayard, et recourent aux paragraphes informatifs sur les richesses naturelles, agricoles et industrielles françaises. La fibre cocardière enfle lorsque sont abordées « Nos frontières et notre Armée »²²⁹. A l'analyse étymologique du nom « soldat » succède une vision catégorielle des rôles dévolus d'une part aux garçons, futurs bras robustes et défenseurs, d'autre part « aux enfants, aux femmes et aux vieillards qui ne peuvent se défendre eux-mêmes. »

L'armée y est célébrée pour son rôle dissuasif et défensif. L'offensive y est envisagée sur un ton épique, grandiloquent :

« En temps de guerre, l'armée résiste à l'ennemi, elle défend le sol de la patrie pied à pied, et chacun de ceux qui sont enrôlés sous ses drapeaux doit être disposé à verser son sang pour le salut commun. »²³⁰

L'exemple de dévouement choisi renvoie au chevalier d'Assas et au peintre Henri Regnault. Leur histoire est relatée par un conteur intervenant à la première personne, nouveau gage de confidentialité et de confiance : « Je vais vous raconter ... », débute l'histoire à la

²²⁶ CAUMONT, op. cit., p.195.

²²⁷ Ibid. p.190.

²²⁸ Ibid. Quarante textes sur cent trente, soit environ un tiers, sont consacrés à la France en tant que patrie et sol florissant. La structure et la proportion sont invariables dans les trois manuels de Caumont étudiés.

²²⁹ Ibid. p.270.

²³⁰ Ibid. p.271.

manière d'un conte et place le récit authentique sous le signe de l'anecdote légendaire qui confine au mythe. Telle est bien l'intention de l'auteur : la mythification des exploits des héros français assure une conviction sans faille des auditeurs, ralliés à la cause patriotique. Les deux héros honorés ici ont lutté à un siècle d'écart contre l'armée allemande et ont donné leur vie pour la France : le premier est un vaillant capitaine aux initiatives ardentes. Le second, peintre séduit par les lumières africaines et venu s'enrôler dans la Garde Nationale pour lutter contre l'Allemagne en 1870, fut tué par une balle prussienne. Les deux récits s'appuient sur des scènes en hypotypose et accordent un titre d'honneur suprême à ceux qui sont restés glorieux dans la défaite. Le choix des oxymores renforce la fierté des lecteurs d'avoir de tels ancêtres et gomme la honte de la défaite face à la Prusse. Le texte précédant l'épilogue et intitulé « Pour la Patrie » clôt une série littéraire sur le patriotisme, exacerbé par la description d'un régiment à l'entraînement²³¹. Il insiste sur la participation individuelle de chacun à l'effort patriotique, quels que soient son âge, sa condition sociale. Toute contribution à l'embellissement, à l'enrichissement du pays est un acte patriotique. L'obéissance aux lois du citoyen utile et dévoué a pour équivalent enfantin le respect des maîtres et l'amour des parents.

Le dernier texte est animé d'une tension sous-jacente et oppose implicitement les enfants de France à des écoliers plus studieux d'autres nations. Cette allusion à la rivalité éducative entre nations et notamment entre la France et l'Allemagne à cette époque, témoigne de la prégnance de l'esprit de revanche en acculant les écoliers français à l'excellence culturelle. Le défi est lancé et l'injonction finale érige l'école sur un piédestal ; sur les enfants reposent l'image et l'avenir de la France :

« Enfants, devenez bons, braves, instruits et sages. Pensez que c'est pour la patrie ! »²³²

Le livre de l'Inspecteur primaire Emile Toutey est, quant à lui, composé de « deux cents morceaux choisis d'auteurs français avec des explications, des questions et des devoirs. »²³³ Sa qualité littéraire est indéniable et ses objectifs pédagogiques clairement définis dès l'introduction : le respect des programmes corrélé à la sélection d'extraits de bons auteurs afin de satisfaire une ambition encyclopédique. Toutey reconnaît la difficulté de séduire le jeune lectorat par des textes littéraires mais préfère s'attarder sur le but culturel, la vertu éducative des extraits, notamment scientifiques. Il célèbre l'enthousiasme commun du

²³¹ Ibid. p.348-350.

²³² Ibid. p.349.

²³³ E. TOUTEY, *Lectures primaires*. Paris, Hachette, 1907. Voir la page de couverture et la page de garde ci-contre.

poète et du savant, et entend le communiquer aux plus jeunes afin de les dégager de la médiocrité. La vulgarisation de la littérature est une tâche d'autant plus ardue qu'elle se conjugue ici avec une entreprise idéologique. Certains textes ont dû être résumés sans en déflorer l'allure ou l'esprit.

L'observation globale du manuel met en relief le désir constant d'accorder des textes de haute tenue littéraire à une progression annuelle qui étudie successivement chaque trimestre, la morale, l'histoire, les sciences et la géographie selon une complexité croissante. L'adaptation aux saisons reste un critère de choix pour les textes²³⁴ destinés aux enfants de onze à douze ans. La formation générale de l'esprit figure au premier rang des préoccupations et c'est dans cette optique que les exercices complémentaires de chaque lecture offrent des explications sobres et précises, des questions et des analyses d'idées pour « bien pénétrer le texte »²³⁵ et surtout appréhender l'art de l'écriture selon les meilleurs modèles littéraires. Des devoirs d'élocution et de rédaction vérifient la compréhension et visent à développer l'intelligence et l'imagination des lecteurs par des compositions proches de la réécriture. L'approche axiologique du livre est guidée par les titres ajoutés en guise de chapeau aux extraits choisis : les valeurs morales liées à la famille, les critères de sélection d'un bon livre et l'incitation à la lecture, les hagiographies des grands hommes, l'apologie de la République née de la Révolution conduisent à l'« Hymne » à la France de Victor Hugo, tiré des *Chants du Crépuscule*²³⁶.

Les tableaux historiques nombreux dressent une haie d'honneur à tous les sauveurs de la France. Leur fréquence s'accroît à la fin du livre jusqu'à la célébration de la terre natale à travers un « Voyage à Saverne en 1871 », faisant partie des « souvenirs d'avant la dernière guerre »²³⁷. Le livre s'achemine vers la conciliation entre « la patrie et l'humanité »²³⁸ selon Lamennais et Renan, et revendique une solidarité internationale née d'un patriotisme humaniste. Un métadiscours sur l'école parcourt en filigrane le livre et dévoile ses arcanes à la fin dans une apostrophe poétique aux écoliers de Jean Aicard²³⁹. Une synthèse partisane sur la genèse et l'évolution de l'école est centrée sur l'éloge de ses créateurs de Danton à Duruy en passant par Guizot. La Troisième République y gagne les lauriers de la victoire de l'instruction sur l'illettrisme. Le patriotisme est le thème fédérateur du manuel et le fil

²³⁴ Vingt textes par mois, cinq par semaine, un par jour.

²³⁵ E. TOUTEY, op. cit., introduction, p.IV.

²³⁶ E. TOUTEY, op. cit., p.252. Le poème de Victor Hugo figure dans l'annexe 9.

²³⁷ Ibid. p.306-307.

²³⁸ Ibid. p.374.

²³⁹ Ibid. p.384-385. Poème cité en annexe 9.

conducteur sous-jacent qui se dévoile nettement dans les dernières pages : le livre se prend pour objet à travers les champs lexicaux croisés de la lecture et de l'école. Quels que soient les auteurs célèbres mentionnés, le choix des textes historiques trahit une partialité cocardière. Certes Vercingétorix, Turenne, les vainqueurs de la Bastille, les soldats de la République, de la Révolution, de l'An II, les volontaires de 92, occupent une place de choix comme dans les livres d'histoire. Cependant les auteurs des textes à l'instar de Duruy, Michelet, Thiers, Quinet révèlent un parti pris d'exaltation patriotique de la part de Toutey.

Littéralement canonisé par la Troisième République, Michelet l'historien, est encensé pour sa collaboration à l'instauration d'idées libérales et démocratiques avec son ami Quinet. Son amour pour la France qu'il personnifie en fait une entité qui progresse par elle-même, qui se recrée indéfectiblement. Sa sensibilité et son extrême bonté habitent des textes émouvants sur Jeanne d'Arc, la prise de la Bastille et la Révolution. Son esprit anime tout le livre de Toutey qui croit en l'unité fondamentale de l'humanité. Un élan vital souffle dans ses textes sur la conception de la nation. Il rejoint les philosophes du 18^e siècle par sa définition du sens historique qui n'est pour lui, pas autre chose que l'amour. Chantre de la liberté, de la raison et de l'imagination, Michelet figure un éducateur de la démocratie et des républicains dans la deuxième moitié du 19^e siècle. Ce croyant laïque tient du prophète messianique et sa présence ainsi que celle de ses condisciples historiens dans le livre de Toutey décillent les yeux sur l'image prométhéenne et optimiste que le manuel donne de la France. Les textes de morale sur le thème du « dévouement à la patrie » accordent une large part à la Révolution et aux soldats de la République comme le prouve le poème d'Emmanuel des Essarts « Aux soldats de la République »²⁴⁰, véritable hymne à la gloire des armées de la République où coule à flots le courant épique des lauriers décernés aux « humbles défenseurs de notre France. »²⁴¹

Le parti pris patriotique est trahi par l'encensoir des chapeaux précédant les textes sur les Volontaires de 92 : « Tous les écrivains ont célébré cet admirable mouvement des Français se levant contre l'Europe menaçante. »²⁴² Le lyrisme des « Soldats de l'An II » de Victor Hugo a pour pendant le souffle épique des « Volontaires de 92 » de Michelet.

d- Des soldats de l'An II aux Poilus de 1914 : la célébration de la liberté

Le bilan axiologique que l'on peut tirer de ces analyses de manuels scolaires utilisés entre 1870 et 1914 explique en grande partie le stoïcisme des soldats de 1914, avatars

²⁴⁰ Ibid. p.234-235. Poème cité en annexe 9.

²⁴¹ Ibid. p.234.

²⁴² Ibid. p.242.

modernes des soldats de l'An II. Les hommes capables de lutter pied à pied dans des conditions épouvantables pour défendre leur pays ont été formés par les « hussards noirs de la République » mais surtout par la littérature historique qui leur a été donnée à lire, à comprendre et à assimiler. Ces hommes qui n'étaient pas de vrais militaires mais de vrais combattants se sont transformés en courageux guerriers grâce à un enseignement qui les a insidieusement orientés vers les préceptes de défense et de revanche. L'humiliation de 1871 devait être lavée. Seule la morale de la raison et du devoir transmise par Hugo et les historiens de la seconde moitié du 19^e siècle, a pu forger des esprits soumis à l'autorité. La contestation étant impensable, les pédagogues ont emboîté le pas aux hommes politiques. De fait la majorité des auteurs de manuels scolaires a œuvré à la préparation mentale belliqueuse des enfants. Les textes lus, de l'abécédaire au poème lyrique en passant par le document historique sont censés conjurer les faiblesses humaines inhérentes à toute société.

L'objectif n'était pas aussi chimérique qu'il paraissait au premier abord puisque force est de reconnaître que l'école et les manuels scolaires ont constitué la base d'un édifice patriotique. Toutefois il serait faux de prétendre que l'école et les manuels sont responsables de la guerre. Ils ont œuvré à la formation des esprits patriotiques par l'exacerbation cocardière et parfois à l'animosité antigermanique. Contrairement à André-Roger Voisin²⁴³, nous n'avons pas répertorié de textes virulents ou profondément germanophobes, mais l'orientation idéologique orchestrée par l'application des principes de la politique scolaire établis par les programmes de 1882, a persuadé les élèves que le premier devoir d'un homme est de servir sa patrie au prix de son sang. Rarement amenés à discuter, à comparer ou à choisir, les écoliers ont pris l'habitude de disserter, soutenir une argumentation déjà développée. Le métier de l'enseignement a encensé pendant quarante-quatre ans le métier des armes à travers une littérature diversifiée mais dont l'optimisme a été jugé excessif par Jaurès²⁴⁴.

La littérature enfantine scolaire apparaît donc comme un ciment national et recommande à ses lecteurs intelligents d'être studieux, dévoués à leur famille et à leur patrie, et désireux d'améliorer leur condition sociale. Tous les textes proposés aux écoliers insistent sur le régime idéal dont les Français sont dotés avec la Troisième République, une république démocratique, achèvement logique de 1789. C'est ainsi que sont prônés l'attachement au sol, la France et l'attachement au régime politique, la République. Nous avons pu toutefois différencier le développement d'un patriotisme humaniste fait de respect et d'amour

²⁴³ André-Roger VOISIN, op. cit.

²⁴⁴ JAURES, discours de janvier 1910 à la Chambre des Députés, intitulé « Pour la laïque », cité partiellement en annexe 10.

universel, des déviations bellicistes. Il est difficile de dissocier dans l'esprit de l'enfant l'idée de la patrie de celle de la guerre : les nationalistes comme Déroulède composent des textes de feu et de sang tandis que les pacifistes comme Michelet préconisent un amour universel, somme des singularités intrinsèques de chaque nation.

La détestation de la guerre est le corollaire obligé de ce revirement de pensée qui offre la primeur de la paix et de la fraternité. La représentation de la guerre donnée par les manuels consultés occulte ses atrocités, excepté dans le petit manuel des lectures Rocherolles²⁴⁵ destiné aux classes élémentaires. Il n'en reste que la nécessité défensive et l'héroïsme débordant des soldats. Cette vision est d'ailleurs corroborée par l'interprétation du premier couplet de la « Marseillaise » par Edgar Quinet dans le livre de Toutey²⁴⁶. Le chant guerrier est analysé selon une progression où le suspens accroît la grandeur des soldats face à l'envahisseur. Le texte pris sous un angle romanesque a des relents fiers et passionnés qui expliquent son pouvoir fédérateur à l'origine de la victoire. Le patriotisme exacerbé des dix années qui ont suivi la défaite de 1870 a mué en un idéal plus généreux et pacifiste. L'épuration du sentiment cocardier mène progressivement à la nécessité de servir la cause de la France. La place accordée aux vertus guerrières marque le pas et cède la place aux héros français bienfaiteurs de l'humanité comme Bernard Palissy, Louis Pasteur, Victor Hugo. Nonobstant cette vision pacifiste, les ouvrages dont nous disposons concernant la première décennie du 20^e siècle ne démentent pas l'utilité de l'armée. Les bataillons scolaires ont disparu mais les textes exaltant l'enrégimentement des enfants persistent. Cependant les manifestations patriotiques prennent d'autres apparences : nombre de manuels célèbrent le service civil de la patrie et le civisme de l'écolier studieux. La dureté du métier de soldat est reconnue sans nuire à son panache.

Les livres scolaires séparent le bon grain de l'ivraie en distinguant le patriotisme qui réjouit le cœur par son humanisme, du patriotisme guerrier et violent qui engendre des massacres. C'est pourquoi Louis XIV et Napoléon Ier sont stigmatisés dans certains manuels pour leur ambition guerrière offensive alors que les luttes de Jeanne d'Arc contre les Anglais, de Kellermann à Valmy, de Gambetta sont soumises à l'admiration des élèves. Les mutations patriotiques de l'école favorisent le développement de certaines maisons d'édition qui ont su trouver dans le milieu scolaire un créneau fructueux. Hachette en tête crée de surcroît, en 1879, une « Bibliothèque des Ecoles et des Familles ». Charles Delagrave propose un

²⁴⁵ Ed. ROCHEROLLES, *Les secondes lectures enfantines*. Paris, Armand Colin, 1898.

²⁴⁶ E. TOUTEY, op. cit., p.246-247.

catalogue destiné aux établissements scolaires, dans lequel figure en bonne place « la morale en récits et en exemples ». Il accueille volontiers les poèmes de Jean Aicard ou de Paul Déroulède, preuve de son adhésion à l'orthodoxie patriotique voire nationaliste.

Armand Colin, ancien employé de Charles Delagrave crée une librairie inféodée aux décisions gouvernementales en matière scolaire. La maison œuvre à « la simplification » des manuels, comme le signale Francis Marcoin²⁴⁷, et privilégie des auteurs appartenant au monde enseignant afin de garantir la qualité pédagogique de ces publications. C'est ce que prouvent les livres que nous avons étudiés, à l'instar des « lectures Rocherolles »²⁴⁸ ou des *Cours Pierre Laloï*²⁴⁹ émanant d'Ernest Lavissee. Le catalogue de la librairie, plutôt destiné au secteur élémentaire, privilégie les valeurs sûres sur le plan pédagogique et scientifique en faisant appel à des professeurs éminents comme Ernest Lavissee dont Pierre Nora²⁵⁰ qualifie le manuel d'histoire d' « évangile de la République » et de « lieu de mémoire ».

La librairie Gedalge créée en 1852 par une famille d'éducateurs est spécialisée dans le manuel scolaire et le livre de prix. Elle choisit également pour auteurs de livres de classe des enseignants, gage d'efficience pédagogique, comme c'est le cas avec F.A. Noël instituteur public et auteur de *La nouvelle lecture rationnelle*²⁵¹. Larousse figure au nombre des éditeurs scolaires florissants et rencontrés dans des livres instructifs obéissant à une sériation sexuée. Les ouvrages de Clarisse Juranville s'adressent aux jeunes filles de la classe enfantine au cours supérieur. Le topos des activités féminines, forcément prégnant, dispense les fillettes d'une faiblesse inhérente à leur sexe.

Si les ouvrages destinés aux plus jeunes proposent de courts récits mettant en scène des jeux de poupées, ceux concernant une frange d'âge supérieur exposent l'hospitalité accordée à la soldatesque par les femmes, de la plus jeune à la vieillarde. Sans condescendance excessive, la femme redore son blason. La facture littéraire des ouvrages consultés, quelle que soit la discipline concernée, fait apparaître deux constantes d'ordre générique et idéologique. Tout d'abord, les livres destinés aux plus jeunes s'appuient sur de courtes narrations fictives aménagées à partir d'anthologies historiques ou littéraires. De brèves maximes morales servent de base aux abécédaires et aux premières leçons de lecture.

²⁴⁷ Francis MARCOIN, *Littérature de jeunesse et littérature industrielle au XIXe siècle*. Paris, Honoré Champion, 2006, p.615.

²⁴⁸ Ed. ROCHEROLLES, op. cit.

²⁴⁹ Pierre LALOÏ, *La première année d'instruction morale et d'instruction civique*, cours moyen. Paris, Armand Colin, 1916.

²⁵⁰ Pierre NORA, *Les lieux de mémoire, La République, la Nation, la France*. Gallimard, 1997. Dans le premier volume, Pierre Nora présente Ernest Lavissee comme un « instituteur national » et son manuel, le « Petit Lavissee » comme l' « évangile de la République ».

²⁵¹ F.A. NOËL, op. cit.

Les manuels de cours moyen et supérieur proposent des extraits d'œuvres historiques ou littéraires reconnues. Ensuite, les auteurs les plus représentés dans ce domaine sont Hugo, Lavis, Michelet, Déroutède qui inculquent des concepts patriotiques ou nationalistes. Essais, poèmes et romans offrent une généreuse matrice générique souvent adaptée en causerie.

L'ordonnement des leçons obéit toujours au même processus : le texte lu est suivi de questions de compréhension et de réflexion orientées par des interrogations oratoires qui entendent ancrer dans les esprits juvéniles de sains principes moraux et civiques aux résonances patriotiques. Toutefois la proportion occupée par cette idéologie patriotique (10 à 25%) assure un équilibre axiologique qui permet de se tenir à distance d'un nationalisme exacerbé et d'un antipatriotisme sacrilège. Les commentaires qui lestent les images n'engendrent pas forcément un patriotisme irraisonné malgré la fixation hiératique des pauses héroïques.

La question coloniale abordée en fin de livre repose sur deux postulats complémentaires : les conquêtes coloniales participent du prestige français, les territoires conquis bénéficient en retour des apports culturels, économiques et politiques de la France. L'intérêt des conquêtes est triple : psychologique, il rassure sur la grandeur de la Patrie ternie par la défaite de 1870 et glorifie les héros des campagnes coloniales. Matériel, il rappelle l'utilité alimentaire, économique et militaire de ces territoires. Politique, il engendre la notion de pacte colonial. Le préjugé à l'égard des peuples dits primitifs, déjà dénoncé par Montaigne, perdure. Ces derniers ont tout à gagner de la colonisation, en premier lieu l'émancipation.

Le problème de l'Alsace-Lorraine est simplifié : historiquement, il est corrélé à la honteuse défaite de Sedan et à la trahison de Bazaine. Littérairement, il suscite des hyperboles lyriques et des poèmes tour à tour dithyrambiques, polémiques ou nostalgiques. Idéologiquement, il alimente la thèse d'une « paix armée » pour affronter l'Allemagne belliqueuse. Un sentiment de solidarité émane des manuels. Les poèmes, les récits et les documents historiques incitent à la militarisation de l'enfant pour qu'il défende le sol français. Toutefois, jamais un appel direct à la guerre contre l'Allemagne n'a été rencontré, seule une promesse de retour des provinces perdues à la mère patrie demeure. Les anecdotes priment et les livres préfèrent éluder les extrêmes de la guerre et du renoncement. Seule une guerre défensive peut être envisagée, la France étant trop honnête et réfléchie pour en être l'instigatrice. Cette théorie de la responsabilité criminelle de l'Allemagne dans le déclenchement de la Première Guerre Mondiale alimente toute la lecture enfantine de guerre

que nous avons consultée pour la période de 1914 à 1918. La France érigée en parangon du droit et de la justice ne saurait engager les hostilités.

Là se situe la stricte corrélation entre les productions enfantines écrites et la voix officielle, qui retentit lors des obsèques de Jaurès lorsque Léon Jouhaux déclare le 4 août 1914 que « nous sommes acculés à la lutte »²⁵². Il fait écho aux propos de Jaurès dans *L'Humanité* du 18 juillet 1914 :

« Quoiqu'en disent nos adversaires, il n'y a aucune contradiction à faire l'effort maximum pour assurer la paix, et si cette guerre éclate malgré nous, à faire l'effort maximum pour assurer, dans l'horrible tourmente, l'indépendance et l'intégrité de la nation. »²⁵³

La littérature enfantine scolaire et extrascolaire se trouve propulsée au centre d'une lutte d'intérêts éditoriaux et idéologiques. Elle devient un enjeu politique au fil des quarante-quatre années séparant les deux guerres.

Sur le plan scolaire, le français se détache comme la seule discipline apte à témoigner sur la présence littéraire croissante de l'Alsace-Lorraine à partir des années 1890. La résistance à l'érosion du souvenir se manifeste par le recours à de multiples matrices génériques qui présentent toutes une technique commune : le verbe belliqueux cède la place à des descriptions pittoresques de villages fleuris aux clochers surmontés de cigognes, de petits Alsaciens en costumes folkloriques de velours noir, d'étamine rouge, de jeunes Alsaciennes sur fond de myosotis « vergiss mein nicht », chers à Hansi.

Le corpus littéraire qui abreuve la source alsacienne est immuable et se compose essentiellement d'auteurs comme E. About, A. Theuriet, Erckmann-Chatrian, R. Bazin, J. Girardin, P. Déroulède, V. de Laprade. Les albums et les livres extrascolaires conservent une fibre revancharde mais il est présomptueux d'affirmer qu'elle a contaminé les jeunes lecteurs. Ferdinand Buisson refuse un enseignement belliqueux concernant l'Alsace-Lorraine et prône un patriotisme pacifique. Les ouvrages extrascolaires démentent cette décision et considèrent la conciliation entre humanisme et patriotisme comme une gageure.

Selon Mona Ozouf, l'école n'est certainement pas le lieu où peut se préparer la revanche²⁵⁴. Nous nuancions cette opinion car la littérature scolaire et parascolaire a su forger, via l'interdisciplinarité, un esprit de résistance et d'abnégation chez des élèves à qui on a inculqué le devoir d'obéissance et d'attachement aux racines. Les ouvrages extrascolaires ne

²⁵² Voir le discours de Léon Jouhaux aux obsèques de Jaurès, en annexe 10.

²⁵³ Jaurès cité par Mona OZOUF dans *La république des instituteurs*. Paris, Gallimard, Le Seuil, coll. « Hautes Etudes », 1992, p.212.

²⁵⁴ Mona OZOUF, *L'école de la France. Essai sur la Révolution, l'utopie et l'enseignement*. Editions Gallimard, coll. « Bibliothèque des historiens », 1984.

demeurent pas en reste et exhalent des sentiments cocardiers de façon plus ostensible : abécédaires, albums, livres de prix et de bibliothèque se font les porte-parole de la voix officielle. Y résonnent des échos militaristes, bellicistes et cocardiers dont l'incidence sur la mentalité juvénile est indiscutable. Négliger l'impact de l'école sur les futurs Poilus revient à nier la valeur axiologique des ouvrages qui leur furent soumis entre 1870 et 1914, à éluder la portée sociétale et idéologique des textes lus et appris. Sans la littérature de jeunesse, la translation de la voix officielle à la voix enfantine n'aurait jamais eu lieu. Les livres extrascolaires de jeunesse que nous avons lus ont généré une rémanence patriotique.

CHAPITRE II

LES ÉCHOS DE LA GUERRE DE 1870 DANS LA LITTÉRATURE ENFANTINE EXTRASCOLAIRE JUSQU'EN 1914 : ABÉCÉDAIRES, ALBUMS, LIVRES DE BIBLIOTHÈQUE

Le livre pris en dehors de l'institution scolaire bénéficie d'une plus grande liberté que le manuel scolaire. Il peut se détacher totalement du contexte social et politique pour laisser divaguer l'imagination au gré des aventures de héros extraordinaires, mais il peut aussi abonder dans le sens officiel et exprimer les rancœurs ou les opinions tranchées de son auteur.

1 LE MODÈLE ALLEMAND ET LA CULTURE ENFANTINE FRANÇAISE

La littérature née de 1870 est en grande partie destinée aux enfants car les adultes veulent régénérer la France et lui donner des citoyens soldats. La génération littéraire de 1870 prépare à la vertu et propose les prémices d'un patriotisme pas toujours débonnaire. Elle pose le problème du retentissement prolongé de la défaite de 1871 sur la littérature de jeunesse. Sur l'échelle patriotique, le curseur littéraire connaît des paliers déterminés par trois facteurs politiques : tout d'abord, la Commune mêle la guerre civile avec la guerre étrangère dans l'esprit de ceux qui ont vécu les événements. Ensuite la question de l'Alsace-Lorraine étroitement liée au problème allemand conduit à un traitement littéraire particulièrement fiévreux qui sera l'objet d'étude de notre troisième volet, compte tenu de l'importance du sujet. Enfin l'obsession de la revanche transforme l'âme française et génère une oscillation entre patriotisme humaniste et nationalisme antigermanique.

Peut-on définir un type national de culture ou d'écriture enfantine issu de ces circonstances exceptionnelles ? Les livres pour enfants sont-ils tous gagnés par la ferveur patriotique ? A l'esprit international s'oppose le désir manifeste d'affirmation patriotique servie parfois par une littérature chauvine, voire germanophobe. Le petit village alsacien cher à Hansi, le coq gaulois de Benjamin Rabier séduisent le lectorat juvénile par un trait habile, des couleurs lumineuses, des paysages idylliques aux personnages sucrés pour le premier, par l'audace du tracé, le faciès expressif et l'humour pour le second. Le mélange de merveilleux et de réalisme, issu du modèle anglo-saxon de la « fantasy » se met au service de la fonction sémiotique des ouvrages enfantins.

La littérature de jeunesse n'échappe pas aux facteurs d'influence idéologiques : elle se fait l'écho de la nouvelle situation intellectuelle de 1871 et d'une prise de conscience de la

confrontation inéluctable avec l'Allemagne. A partir de 1890 apparaît un nationalisme littéraire anti-allemand. L'alerte de 1905 excite les passions. Littérairement l'entre-deux guerres est marqué par l'exaspération et la transformation des luttes idéologiques. Les livres pour enfants transmettent ces mutations mais conservent aussi leur fraîcheur. La contamination patriotique n'est pas systématique. Il n'est pas nécessaire de contester pour séduire. Il suffit d'émouvoir. Tous les ouvrages enfantins n'ont pas un objectif instructif purement idéologique, quand bien même leur vertu éthique est reconnue. C'est pourquoi il nous a paru opportun de mentionner ceux qui ont marqué le jeune public sans pour autant lui inculquer une culture de guerre ou de revanche. Ils ont participé à la formation de l'esprit d'adulte en faisant figure de récits d'apprentissage au même titre que les contes de fées ou les légendes. Ainsi Madame Cazin, René Bazin, Zénaïde Fleuriot comptent parmi les auteurs de jeunesse indispensables à la constitution d'un fonds bibliothécaire pendant ces quarante années comme nous avons pu le constater au cours de nos recherches dans les écoles primaires et comme en témoigne Jean de Trigon²⁵⁵.

La lecture d'ouvrages comme *Nobles cœurs* de Madame Cazin²⁵⁶, *Contes de bonne Perrette* ou *Stéphanette* de René Bazin²⁵⁷, des romans de Zénaïde Fleuriot amène à reconnaître la valeur littéraire de ces auteurs réalistes pour enfants qui méritent d'être cités au même titre que Hector Malot²⁵⁸. Les romans de l'enfance éprouvée émanent d'auteurs dont les qualités littéraires ont été reconnues par des chercheurs comme Marie-Thérèse Latzarus²⁵⁹ qui a été la première à consacrer une thèse à la littérature de jeunesse et à valoriser ce qui était considéré comme une littérature de seconde classe. L'enfance malheureuse fait partie des topoï de la littérature enfantine de l'entre-deux-guerres au même titre que le merveilleux des contes et légendes, que les aventures ou les robinsonnades, que les enfants héros. Elle présente l'avantage de distiller un suc civique et moral sans lourdeur ni fadeur.

Jeanne Cazin place ses histoires dans les Alpes (*Un Drame dans la Montagne*, *Les Orphelins bernois*, *Le Petit Savoyard*, *Nobles cœurs*). Ses ouvrages sont couronnés par l'Académie Française pour leur bienfaisance. Le contexte social de l'époque influe sur la

²⁵⁵ Jean de TRIGON, *Histoire de la littérature enfantine – De ma Mère l'Oye au roi Babar*. Paris, Hachette, 1950. Voir en annexe 11 le tableau synoptique (pp.225-228) qui établit une correspondance entre la littérature enfantine française et la littérature universelle du 17^e au 20^e siècles, de La Fontaine à André Lichtenberger.

²⁵⁶ Madame CAZIN, *Nobles cœurs*. Paris, Hachette, 1914.

²⁵⁷ René BAZIN, *Contes de Bonne Perrette*. Tours, Editions Mame, s.d.

René BAZIN, *Stéphanette*. Tours, Editions Mame, 1896.

²⁵⁸ Hector MALOT a publié *Sans Famille* en 1869.

²⁵⁹ Marie-Thérèse LATZARUS, *La Littérature enfantine dans la deuxième Moitié du XIXe Siècle*. Paris, PUF, 1924.

réception de ses œuvres : en effet on s'apitoie sur le pénible métier de ces enfants venus d'un pays montagnard pour vivre dans les poussières de la suie²⁶⁰. La misère enfantine revêt différents aspects et s'offre au regard des jeunes lecteurs émus par des lieux de vie sordides (mansardes, greniers), des individus sans scrupules (loueurs d'enfants), des orphelins maltraités et exposés à la cupidité d'êtres insensibles. La vaillance des plus petits touche d'autant plus qu'elle émane d'âmes non aguerries. Le message réflexif et informatif s'accompagne d'une visée morale instituant l'enfant en dépositaire du malheur social de ses pairs et en raisonneur sur sa propre condition. C'est un premier pas dans l'accès à la maturité.

René Bazin est indissociable de son éditeur Mame. Il est incontestablement le numéro un de la vieille maison tourangelle. Cette dernière est connue pour ses exigences de qualités tant pour le support imprimé que pour le contenu littéraire des œuvres qu'elle diffuse. René Bazin compte parmi les excellents auteurs qu'elle publie avec Gustave Toudouze pour les romans d'aventures. Les *Contes de bonne Perrette* et *Stéphanette* témoignent d'une fraîcheur d'inspiration. Bonne Perrette, substitut auctorial, raconte de jolies histoires à un enfant. « Le Moulin qui ne tourne plus », « La Jument bleue », « La Réponse du Vent », « Celui qui menait la Rivière », font jaillir des thèmes qui alimenteront plus tard la symbolique épique de Giono dans l'évocation charnelle de la nature. L'auteur instille un parfum de charité quand il nous dit que la misère,

« C'est comme une amande amère qu'on jette sur le bord du chemin : elle y tombe, on l'oublie, elle y germe ; quand on repasse au même endroit, vingt ans après, on trouve un amandier en fleur ! »²⁶¹

Stéphanette publié en 1884 dans *La Revue des Deux Mondes* sous le pseudonyme de Bernard Seigny conforte dans l'idée d'une langue sobre et élégante. Les techniques d'illustration et les types romanesques de la deuxième moitié du 19^e siècle destinés aux enfants ont influencé Zénaïde Fleuriot, épigone de la Comtesse de Ségur.

En effet la chromolithographie, les esquisses charmantes de Tofani apparentées au talent de Detaille ou de Meissonier, le souci d'exactitude des portraits tracés par des écrivains formés à l'école de Balzac et de Flaubert ne laissent pas d'imprimer leur marque chez la Bretonne Zénaïde Fleuriot²⁶². Ses personnages semblent tout droit sortis des croquis des intérieurs de l'époque : messieurs en redingote et chapeaux hauts de forme, femmes en robes à tournure et chapeaux à voilettes, fillettes à bottines, jeunes snobs à monocle voisinent avec

²⁶⁰ Les ramoneurs se servent de ces enfants pour nettoyer les cheminées. Leur petite taille permet de visiter les conduits dont ils raclent la suie. Les écrivains leur consacrent des romans ou des poésies.

²⁶¹ Cité par Jean de TRIGON, op. cit., p.170-171.

²⁶² Zénaïde FLEURIOT (1829-1890) fait partie des épigones de la Comtesse de Ségur.

des artilleurs et des Saint-Cyriens à moustaches. Qu'en est-il de la mentalité entretenue par ses romans ? Ils restituent l'atmosphère de 1875, notamment la rigueur des mœurs, le respect des convenances. Ils évoquent la douceur de vivre des promenades en tilburys, la ferveur des grands magasins de Paris qui font le bonheur des dames. Ils n'occultent pas la misère qui se cache à l'ombre de la bourgeoisie guindée. Sans indulgence pour les vaniteux, Zénaïde Fleuriot s'apitoie sur les déshérités. Ses quatre-vingt-trois ouvrages moraux se rangent dans une littérature mièvre, « à l'eau de rose » qui ne manque pas de charme. A la différence de George Sand, sa conscience chrétienne l'empêche de peindre les turpitudes, mais sa prose n'en est pas moins vivante et la force de sa diégèse tient à une morale droite.

Ces romans d'action issus d'une veine réaliste participent d'une idéologie proche de la morale scolaire de la bienfaisance et de la droiture. Leurs héros sont le plus souvent positifs et porteurs de valeurs civiques. C'est à eux que le lecteur s'identifie. Leur caractérisation directe en trace un portrait physique et psychologique explicite. Ils font surtout partager au lecteur le regard que le héros porte sur le monde et le place en situation d'admirateur face à cet alter ego. Figure de l'enfance ordinaire, parfois déshéritée, il brille par sa capacité de transcendance. L'enfant héros n'est pas seulement doté d'un état civil, il apparaît aussi comme une figure psychologique qui conduit son destin par sa force de caractère et sa rigueur morale.

Ce type d'ouvrages florissants après 1870, porteurs d'une saine morale n'avoue aucune tendance nationaliste, encore moins revancharde. Ils infirment la thèse d'une pandémie littéraire patriotique. Tout au plus affichent-ils un fervent sens civique et un goût pour la débrouillardise. L'enfant de la fin du 19^e siècle ne subit pas la même pression idéologique que celui des années 1914-1918. Il rêve aussi avec *Le Merveilleux Voyage de Nils Holgerson* de Selma Lagerlöf²⁶³. Cette lecture originellement destinée aux écoliers suédois est surtout une description poétique de la Suède qui enchante. Force est d'admettre que la France est exilée du monde merveilleux de 1870 à 1914 et qu'elle se contente d'imiter, de traduire les belles légendes venues de Suède ou de Norvège avec Ibsen, ou bien les contes anglais excentriques ou les histoires d'animaux de Kipling. L'édition sous forme de petits volumes peu coûteux a permis de mettre ces livres entre les mains de tous les enfants. En fait, dans la

²⁶³ Selma LAGERLÖF, *Le Merveilleux Voyage de Nils Holgerson*. Paris, Librairie Académique Perrin, 1912.

fiction moderne, le seul conte qui soit populaire est le conte triste ou bien l'histoire qui s'aventure sur les chemins fantaisistes de l'irréel²⁶⁴.

La mention d'ouvrages sans prétention patriotique ne constitue pas une digression par rapport à nos recherches mais confirme l'existence d'une littérature récréative qui fait larmoyer, rire, trembler, exulter, et délivre incidemment des conseils moraux. Nous n'avons pu nous pencher sur la fortune de ces livres auprès du public juvénile d'antan, mais il est certain qu'ils ont conquis un vaste lectorat comme en témoigne la curiosité qu'ils ont suscitée chez des chercheurs comme Jean de Trigon, Victor Toursch, Marie-Thérèse Latzarus pour les plus anciens, Jean Perrot, Ségolène Le Men, Annie Renonciat, Jean Glénisson, Francis Marcoin, Christian Chelebourg plus récemment²⁶⁵. Ces lectures de divertissement côtoient des lectures plus instructives qui assurent la divulgation d'une pensée politique par le plaisir de l'image ou du récit anecdotique. Habitué aux contes, aux histoires misérabilistes, aux conseils vertueux, l'enfant est prêt à recevoir l'évangile républicain.

2 QUAND LA FRANCE RÈGLE SES « CONTES » : DAUDET, *CONTES DU LUNDI* (1873)

En 1865, la mort subite du duc de Morny, ministre de l'intérieur de Napoléon III et Président du Corps législatif constitue un tournant décisif dans la carrière de son secrétaire, Alphonse Daudet. En effet ce dernier ne se consacre plus qu'à l'écriture, comme chroniqueur au journal du *Figaro* et comme romancier. Après la disparition de son protecteur, deux événements le marquent douloureusement : la guerre de 1870 et la Commune. Ils lui inspirent les *Lettres à un absent*, *Robert Helmont*, un volume illustré de *Contes et Récits* et, à la fin de sa vie, les *Souvenirs d'un Page du Second Empire*. Nous nous intéresserons au recueil des *Contes du Lundi* publié en 1873. En effet, contrairement aux ouvrages précédemment cités, il figure parmi les livres de jeunesse du début du 20^e siècle. Il faut certainement y voir la preuve

²⁶⁴ Outre Mme Leprince de Beaumont, Perrault et Andersen adoptés par les Anglais, les contes d'Oscar Wilde sont groupés en France sous le titre du premier d'entre eux, *Le Prince heureux*, ressortissant au symbolisme et au goût de l'étrange. *Alice au Pays des Merveilles*, *De l'autre côté du miroir*, publiés en 1862 par Lewis Carroll, pseudonyme du Pasteur Dogson, professeur à Oxford, offrent un rêve fantastique et assurent un équilibre entre l'incohérence burlesque et la réalité fugace. *Peter Pan* de l'Écossais Barrie (1860-1937) et *Mary Poppins* de l'Anglais Travers, sont animés d'une ambiance délirante tempérée d'humour.

²⁶⁵ Jean PERROT, *Jeux et enjeux du livre d'enfance et de jeunesse*. Paris, Ed. du Cercle de la Librairie, 1999.

Ségolène LE MEN, *Les abécédaires français illustrés du 19^e siècle*. Paris, Promodis, 1985.

Annie RENONCIAT, *Livres d'enfance livres de France*, bilingue, en collaboration avec Ibbly-France. Paris, Hachette, 1998.

Jean GLENISSON et Ségolène LE MEN, *Le livre d'enfance et de jeunesse en France*. Société des bibliophiles de Guyenne, 1994.

Francis MARCOIN et Christian CHELEBOURG, *La littérature de jeunesse*. Paris, Armand Colin, 2007.

d'une adaptation à un public divers par l'âge et la condition sociale et d'un art mis au service de l'opinion politique défendue par Daudet.

Le problème qui se pose est donc de savoir quel traitement est réservé aux événements de 1870-1871 dans les *Contes du Lundi*, comment le motif guerrier est présenté aux plus jeunes. L'esprit cocardier, les aspirations revanchardes transparissent-ils et peuvent-ils toucher, voire influencer un lectorat enfantin ? Les conditions d'écriture expliquent l'implication de l'auteur dans son texte. Cependant Daudet produit une littérature de guerre originale par la forme choisie et par le fond impulsif et sans fioriture. Les onze contes sur lesquels nous nous appuyons, permettent de repérer des thèmes communs à la littérature de guerre et de jeunesse de cette époque. Toutefois l'étude de la table des matières de l'œuvre et de la forme choisie par l'auteur témoigne de l'anticonformisme de Daudet. Cet aspect subversif nous intéresse particulièrement dans le cadre de nos recherches sur les déviances littéraires par rapport aux consignes officielles. C'est pourquoi nous rechercherons les indices de cette voix discordante.

Zola compte Daudet au nombre des naturalistes malgré des différences de tempérament et d'esthétique. Il lui reconnaît d'ailleurs le talent d'un conteur ou d'un peintre de tableaux intimistes plutôt que la faconde d'un romancier aux œuvres d'envergure et aux qualités d'analyse sociale. Il est vrai que les textes charment par l'empathie que génèrent leurs protagonistes. Cette merveilleuse machine à sentir qu'est Daudet, produit des histoires qui ne prennent jamais de recul par rapport à l'ordre établi. Malgré cette absence de distanciation, *Les Contes du Lundi* plaisent grâce à leur franchise.

Notre fonds de réflexion sera constitué des contes suivants : « La partie de billard », « L'enfant espion », « Le siège de Berlin », « Le bac », « Le porte-drapeau », « La mort de Chauvin », « Le turco de la Commune », « Le concert de la huitième », « La bataille du Père-Lachaise », « Arthur », « L'empereur aveugle ». Notre choix a été guidé par les connotations des titres et surtout par les orientations patriotiques ou politiques dévoilées par les récits. En fait on distingue deux axes qui correspondent aux événements politico-historiques : la guerre de 1870 et la Commune. Ces faits ont eu essentiellement pour effet de provoquer un regain patriotique, voire nationaliste, attisé par un esprit revanchard d'une part, un rejet de la Commune et des outrances commises par les Fédérés d'autre part. Notre étude s'organise donc selon ces deux directions : les contes représentant un violent réquisitoire contre la Commune sont les corollaires des histoires rapportant la guerre franco-prussienne et exaltant le patriotisme. Quand bien même cette tonalité cocardière aurait pu justifier la présence du

livre de Daudet dans les bibliothèques scolaires au début du siècle et durant la Grande Guerre, le premier point beaucoup plus subversif explique que l'œuvre ne figure pas sur la liste des ouvrages admis par la Commission de l'enseignement primaire entre 1914 et 1918. L'époque est alors à l'Union Sacrée, non à la division.

Le contexte historique et l'expérience personnelle de Daudet influencent indubitablement la rédaction des *Contes du lundi*. La genèse de l'œuvre s'effectue dans les tourments politiques et personnels²⁶⁶ : ardent patriote profondément blessé par la défaite de 1870, il hait la Commune et quitte Paris. Eloigné des tentations urbaines et des déceptions littéraires, il se retire à Champrosay où il se consacre à l'écriture de ses *Contes* qu'il publie au printemps 1873. Ils empruntent pour une large part aux souvenirs de guerre. Daudet, affecté par la défaite de 1871, exprime son ressentiment dans ses *Lettres à un Absent* où il attaque Gambetta et Rochefort. Il décide de retirer son ouvrage du commerce l'année de sa publication après s'être réconcilié avec Gambetta et après l'exil de Rochefort. 1871 représente une coupure dans l'histoire et une date à partir de laquelle l'écrivain change sa façon de considérer la vie de son pays. La fantaisie pittoresque de ces contes dissimule cet aspect plus sérieux. Dans les années qui suivent la guerre, il espère une revanche et a confiance en la nouvelle république établie. A mesure que le temps passe et déçoit ses espérances, il devient plus acerbe.

Cette amertume retentit sur le style de l'auteur. En effet s'il n'est pas, comme nous l'avons vu, un naturaliste de stricte obédience, il entend bien donner sa représentation de la guerre et surtout réagir face à sa défaite personnelle, ce qui le distingue de l'Ecole de Zola. La composition des *Soirées de Médan* postérieure à ces événements, en 1880, a valeur de déclaration, de manifeste : à partir de cette date, la jeune génération littéraire présente une vision naturaliste de la guerre, qui donne un nouvel éclairage aux histoires de Daudet. Le thème chauvin qu'il aborde fréquemment devient esthétique et va à l'encontre des poncifs. Il ne s'agit pas de peindre l'enthousiasme des guerriers, mais le désastre d'un amour, la bêtise

²⁶⁶ Sur le plan historique tout d'abord, un malheureux enchaînement de circonstances va le pousser à l'écriture. Daudet est particulièrement attentif aux troubles précurseurs de la catastrophe, aux derniers mois de l'Empire, bien qu'il ne soit pas un passionné de politique. En juillet 1870, il se casse une jambe le jour de la déclaration de guerre et ne peut s'enrôler. Il ronge son frein. En lui s'éveille un ardent patriotisme, exalté par les nouvelles des batailles perdues, de l'invasion... En septembre 1870, il rentre à Paris et s'engage dans la garde mobile, fait la guerre aux avant-postes. Il accomplit son métier de soldat, subissant le siège et ses rigueurs alimentaires, atténuées par les provisions de sa belle-mère. Il hait la Commune, s'évade de Paris et gagne Champrosay. Sur le plan personnel, 1872 est une année cruelle pour Daudet qui subit non seulement les ébranlements dus à la guerre, mais qui endure aussi des déceptions dans sa carrière littéraire : ses pièces *Lise Tavernier* et *L'Arlésienne* échouent. Il connaît des déboires financiers car, fort dépensier, il doit de surcroît rembourser des dettes de jeunesse. C'est pourquoi il quitte de nouveau Paris pour Champrosay à la campagne, loin des tentations urbaines. Il y écrit ses *Contes* qu'il publie au printemps 1873.

d'un officier vaniteux, les préoccupations égoïstes et individualistes qui font fi des intérêts collectifs. Ecrivain représentatif d'un large public bourgeois, son pessimisme s'accroît au fil du temps et s'affirme dans les contes. Sur le plan intellectuel, il lui semble que l'Allemagne victorieuse poursuit l'invasion par celle de ses philosophes et que la France est incapable de la vaincre dans ce domaine-là aussi. On retiendra donc que l'amour de sa patrie vaincue, humiliée, écrasée, emplit son cœur d'un vrai chagrin. Ceci explique que les *Contes du Lundi* s'apparentent à une variation sur le thème de l'invasion, de la défaite nourrie de souvenirs indélébiles, du siège et de la Commune. Daudet n'offre pas seulement l'image d'un conteur d'histoires enfantines gaies ou mélancoliques à souhait : il met aussi son art au service d'idées plus hautes et confère à des personnages humbles, parfois ridicules, une émouvante valeur de symboles à l'instar de Kadour, le Turco de la Commune, de Hornus, le porte-drapeau, ou de Chauvin.

a- « Le Turco de la Commune » : un pamphlet anti-communard

Ainsi, « Le turco de la Commune » présente Kadour, victime inconsciente, petit timbaldier de tirailleur indigènes à la recherche de sa compagnie. Il rencontre des Fédérés qui l'emmènent sans qu'il ne comprenne rien à ce qui se passe. Un jour il se bat avec frénésie sur une barricade des Tuileries, croyant que c'est contre les Prussiens. Les autres s'enfuient, il ne bouge pas. On le saisit, on le pousse contre un mur, on l'exécute. Son histoire est pathétique et révoltante à la fois. Le lecteur éprouve de l'indignation devant ce petit bronze africain « rougi au feu de la mitraille »²⁶⁷, mais qui ne peut supporter la froidure de l'immobilité dans la neige, les nuits d'avant-garde. Les pieds gelés, il est transi. La présence d'un narrateur, témoin oculaire, confirme l'authenticité des événements et dénonce l'atrocité des conditions de vie pour les déracinés comme Kadour.

La narration à la première personne donne plus de crédit à l'histoire. La première rencontre de Kadour à l'ambulance a mis en évidence l'égaré du jeune Africain : « Notre langue lui était inconnue », il parlait à peine le sabir, « patois algérien composé de provençal, d'italien, d'arabe », de mots bariolés. Une fois guéri, le vaillant petit soldat repart, son tambour sur le dos, sans rien comprendre. Réquisitionné par les Fédérés, il se voit attifé : aux souquenilles rouges de la Commune s'ajoutent « sa veste bleue, brodée de jaune, son turban, sa derbouka ». Il fait la fierté de la Commune qui l'affiche comme une cocarde dans cette mascarade. Daudet reproche implicitement aux Fédérés cet abus de confiance dont ils

²⁶⁷ Toutes les références à l'œuvre de Daudet sont tirées de l'ouvrage suivant : Alphonse DAUDET, *Œuvres I, Contes du lundi*. Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1986. Ici page 688.

jouaient. Le thème du jeune naïf dupé, récurrent chez l'auteur, exerce un double impact chez le lecteur : mis en garde contre des adultes malveillants ou opportunistes, il doit se forger un caractère et un esprit critique. Pour cela il bénéficie d'une éducation et d'un enseignement adaptés. L'ignorance n'exclut pas la force des sentiments et Kadour a un vrai cœur de patriote, courageux. Daudet en profite au passage pour égratigner les gouvernements successifs et les états-majors : « Malheureusement, sous la Commune, c'était comme sous l'Empire, les états-majors n'allait pas souvent au feu. »²⁶⁸

Mal renseigné, le timbaldier confond les Prussiens et les forces françaises des officiers : « Macache bono Brissiens... », dit-il entre ses dents, pensant que c'était des Prussiens qui arrivaient. Il se bat fièrement et se figure qu'il va délivrer les Parisiens. Il se fait prendre et fusiller, « il est mort sans avoir rien compris. »²⁶⁹ Dans cet épisode sourd précocement l'absurdité de l'existence qui éclora avec Camus en 1942, Saint-Exupéry, Drieu La Rochelle, Malraux. La morgue de Daudet transparaît dans cette acerbe critique de la Commune qui sacrifie les innocents dans un aveuglement terrifiant. La tonalité pathétique vire au pamphlet anti-communard et les marques exotiques du déracinement à travers la transcription du langage fleuri de l'Africain ne font que renforcer le sentiment d'injustice et d'absurde devant tant de bravoure et de bonté réunies.

b- « Le siège de Berlin » : le malaise français exprimé par une enfant

Cependant les déconvenues de certains sont telles qu'elles ne permettent guère de se relever d'une défaite inadmissibles pour les grands patriotes, à l'instar de Chauvin, du sergent Hornus, porte-drapeau ou de Jouve, l'ancien colonel des cuirassiers foudroyé du « Siège de Berlin ». L'originalité de ce conte tient à la vision d'une guerre à rebours, métamorphosée par le pouvoir verbal et l'amour filial. Il s'agit de l'histoire du colonel Jouve, ancien cuirassier du Premier Empire à qui l'on a caché la défaite française de Mac-Mahon. Sa petite fille rédige de faux bulletins militaires. La guerre est donc vue à contre courant et à travers le prisme microcosmique de Paris assimilé à Berlin pour le bienfait du colonel. Sa petite fille lui invente une guerre sur mesure : Bazaine est sur Berlin, Froissard en la Bavière, Mac Mahon sur la Baltique²⁷⁰. Le vieillard pense que le siège de Berlin a débuté comme le suggère l'affligeant quiproquo :

« - Comment, colonel, vous savez ?...
(...)

²⁶⁸ Alphonse Daudet, op. cit., « Le Turco de la Commune », p.690.

²⁶⁹ Ibid. p.690.

²⁷⁰ DAUDET, op. cit., « Le siège de Berlin », p.611.

- Eh ! oui, docteur...C'est la grande nouvelle...Le siège de Berlin est commencé. »

Pour que le colonel survive, il faut maintenir l'illusion de la grandeur française. Le pathos grandit à voir cette enfant obligée de ne rien dire et de souffrir de surcroît l'absence de son père prisonnier dont elle n'a aucune nouvelle. La fillette soulève la problématique de l'expression de l'expérience et de la verbalisation de la douleur par l'enfant. Cette question ira grandissant au cours de la Première Guerre Mondiale et touchera également un public adulte via les poèmes d'Apollinaire par exemple. Ce problème précipitera une interrogation croissante quant au langage et aux « genres », réflexion que poursuivra Louis-Ferdinand Céline.

La petite fille du colonel Jouve écrit des lettres que son père n'a jamais envoyées et qui racontent les exploits militaires dont la France a été incapable. Elle en écrit d'autres sous la dictée de son grand-père, destinées à un éternel absent, et remplies de « prêchi-prêcha sur le respect des propriétés, la politesse qu'on doit aux dames, un vrai code d'honneur militaire à l'usage des conquérants.²⁷¹ »

La guerre est refaite par la parole et par l'écriture dont le pouvoir illocutoire n'est qu'illusoire puisqu'il entretient une image désormais désuète de la France. La jeune fille opère un transfert : les Français sont à Berlin alors que dans la réalité les Prussiens sont aux portes de Paris. Le vieux colonel attend donc une entrée triomphale sur les Champs Elysées. L'issue est fatale. La mort de Jouve symbolise la mort de la France, du cœur patriotique au son de la « Marche triomphale » de Schubert pour célébrer l'arrivée des Prussiens.

Ce conte offre une mise en abyme du projet auctorial : Daudet n'envisage pas de refaire la guerre, mais il comprend l'amertume des patriotes pour l'avoir personnellement ressentie. Il explique ce qui aurait dû se passer mais qui est resté du domaine de l'irréel du passé faute d'une armée compétente et préparée. Des chefs velléitaires n'ont fait qu'accélérer la débâcle. Sans illusion, il préfère proposer un mode de pensée, offrant un décalage entre fiction désirée et réalité vécue. La littérature, les mots disent le malaise français sans donner de véritable solution si ce n'est une force de caractère qui permet de surmonter les épreuves et de préparer la renaissance. Elle devient palingénésie.

c- « Le Porte-Drapeau » : la métonymie cocardière défaite

C'est ce que confirme « Le Porte-Drapeau ». Le titre à la fois éponyme et métonymique contient toute la valeur du sergent Hornus qui ne se résout pas à la reddition. Le

²⁷¹ « Le siège de Berlin », p.612.

schéma quinaire du récit accompagne la longue marche du désespoir d'un patriote aveugle. La première partie peint la charge héroïque des Français, leur acharnement à défendre le drapeau, à coups de métaphore diluvienne, « le fer pleut sur le talus », et d'anaphore chiffrée : « Vingt-deux fois elle tomba !... Vingt-deux fois sa hampe encore tiède (...) fut saisie. »²⁷² Le sergent Hornus est alors présenté comme « une vieille bête à trois brisques », quasi illettrée. Sa description naturaliste se poursuit avec la mention d'un « front bas et buté », et de son bégaiement. Son bonheur n'a pas d'égal lorsqu'il devient sous-lieutenant et que sa capote est surfilée d'un liseré d'or. Il ne s'agit pas de fierté ostentatoire mais d'une satisfaction profonde car cette promotion est perçue comme la récompense d'un fervent patriotisme, inébranlable. Ce grade est « le seul orgueil de cette vie d'humilité ». Hornus incarne alors la dignité militaire, une figure fière. Il devient l'allégorie de l'honneur français car il désire voir flotter le drapeau au-dessus de la mort, de la trahison, de la déroute. La métonymie du titre éponyme le confond avec son drapeau. Patriote jusqu'à la mort, il en fait son enfant, qu'on ne peut lui ravir : « Essayez donc de venir me le prendre », défie-t-il²⁷³.

Au moment de la défaite, après la trahison de Bazaine, « le pauvre homme » qu'est devenu Hornus excite la compassion du lecteur qui le voit déployer l'énergie du désespoir. Le coup de patte politique de l'auteur griffe au passage les tenants de la paix à tout prix. Hornus, patriote avant tout vient réclamer son drapeau au colonel qui lui demande un reçu. A l'arsenal, ouvert pour les fourgons prussiens, « on aurait dit un enterrement ». La phrase est prémonitoire, la décadence des drapeaux entassés précède la mort de la nation aux yeux du soldat et de l'auteur. L'apostrophe lyrique aux « loques glorieuses » devient une oraison funèbre. L'oxymore insiste sur le renversement de situation et la décrépitude. Le drapeau personnifié devient un soldat mutilé, agonisant qui réclame vengeance. Sans être une vraie prosopopée, l'appel au drapeau lancé pour la dernière fois en prend toute la dignité et le contenu symbolique. La mort d'Hornus arrachant le drapeau aux mains des Prussiens signe l'arrêt de mort de l'honneur français. La genèse laborieuse du « Porte-Drapeau » dont on trouve des échos dans le *Carnet Daudet des Contes du lundi*, daté de décembre 1871, met en évidence le puissant catalyseur d'énergie qu'est le drapeau présenté aux enfants : il fédère,

²⁷² « Le Porte-Drapeau », p.659.

²⁷³ Septembre 1870 marque un tournant dans la vie de Hornus, car cette date signe la reddition des « premières troupes du monde », précise ironiquement le narrateur. C'est le moment où s'affirme la relation maternelle au drapeau. Lorsque l'étendard est transporté chez le colonel, Hornus « était à peu près comme une mère qui a son enfant en nourrice. Il y pensait sans cesse. » Le désir devient obsession : obnubilé, il rêve d'étendards déployés. Pendant ce temps, le maréchal Bazaine, dépassé par ses responsabilités, temporise et, après les sanglants combats de Saint-Privat et de Gravelotte, se laisse enfermer dans Metz. C'est en tentant d'aller débloquer Metz que l'armée française se fait maladroitement encercler dans Sedan. L'heure de la retraite a sonné. Bazaine livre la France à l'ennemi avec les armes et les drapeaux, et est accusé de lâcheté, de trahison et de compromission.

exalte, flotte au frontispice des mairies, des écoles et ne peut manquer de rassembler sous sa bannière les jeunes lecteurs comme le prouve « La mort de Chauvin ».

d- « La mort de Chauvin » : allégorie de la naïveté patriotique

Ce conte témoigne aussi du patriotisme à travers les figures opposées de Chauvin et de Trochu. Le narrateur, témoin, joue une nouvelle fois sur la dichotomie pour simplifier la situation dans un contraste manichéen. Chauvin, présenté au début du conte est un homme d'âge mûr, animé de la flamme ardente du patriotisme. Son patronyme le prédestine à un sort tragique. L'onomastique des contes de Daudet met en relief le pouvoir verbal de ces noms qui dépasse en puissance leurs signifiés : allégorie du chauvinisme, le héros roule les « r » en parlant de la « Frrrance » et du « drrrapeau frrrançais ». Méprisant hautement la Prusse, il défend le parti pris antigermanique de l'époque. C'est le conte de Daudet le plus en phase avec la réalité historique : la rencontre entre la narrateur et Chauvin a lieu après l'incident hispano-prussien²⁷⁴.

Agaçant dans un premier temps, il finit par devenir attachant. Ses hallucinations qui le projettent au milieu des tambours, des drapeaux flottants et des « Marseillaises » augurent de sa fin héroïque. Le deuxième rappel historique est celui des désastres de Wissembourg et de Forbach en août 1870. Daudet en profite pour expliquer comment relever le moral des troupes avec de fausses informations et du bourrage de crâne : « les cuirassiers blancs de Bismarck avaient été écrasés jusqu'au dernier. »²⁷⁵

L'auteur distille savamment les indices politico-historiques, associant les défaites réelles au moral du protagoniste, les hommes politiques au héros dans un système d'entente ou de discordance. Gambetta a trouvé son porte-parole dans la personne de Chauvin mais Trochu lucide est le principal adversaire de ce jocrisse héroïque et naïf qui a la foi des braves.

Daudet ne laisse pas de s'attaquer à la Commune. Son personnage dérange par son esprit de revanche après la défaite. Accusé de gêneur par les uns, de mouchard par les autres, insulté par les voyous, il assiste impuissant au déboulonnage de la colonne Vendôme, symbole du militarisme pour les Communards. Mal récompensé de ses efforts face à l'égoïsme et à l'opportunisme de chacun, il tombe le drapeau à la main, victime d'un malentendu et des guerres civiles. « C'était le dernier Français », clôt amèrement le narrateur. Daudet affiche une fois de plus sa haine du gouvernement de la Commune qui a fait perdre

²⁷⁴ La date d'août 1870 est erronée puisqu'en août ont lieu les combats d'Alsace-Lorraine. En réalité, l'incident hispano-prussien se situe en juillet : il s'agit de l'offre du trône d'Espagne au prince Léopold de Hohenzollern, un des événements instigateurs de la guerre de 1870.

²⁷⁵ Alphonse DAUDET, op. cit., « La mort de Chauvin », p.666.

son âme à la France selon lui. L'utilisation d'un archétype romanesque comme Chauvin facilite la lecture enfantine et cristallise sur le personnage les aspirations patriotiques et belliqueuses. L'enfant est séduit par ce type du vieux soldat caricaturé par Daumier à la même époque. Un lecteur plus averti verra en lui une allégorie de la fin du patriotisme tué par les dissensions politiques.

La polémique l'emporte sur l'esthétique du conte, excitant des sentiments nouveaux chez Daudet métamorphosé par ces dix mois d'épreuves et de tristesse : le mépris et l'indignation, estompés dans *Le Petit Chose*, exaltés ici. Il devient âpre, caustique et cinglant. Transformé par l'expérience de la guerre plus que par son inquiétude, sa souffrance ou celle d'autrui, plus enclin à déverser sa bile qu'à épancher son chagrin de la défaite, il s'en prend à l'homme qu'il juge laid, médiocre, vulgaire. Il suffit de lire « Arthur »²⁷⁶ ou « Le bac » pour s'en convaincre.

e- « Arthur », « Le bac » : satires de la médiocrité humaine

Daudet abhorre cet enfermement dans la médiocrité et la lâcheté, ces révolutionnaires qui tirent sur la tyrannie du capital mais restent mélancoliques. Le récit insiste particulièrement sur cette mascarade à la Polichinelle. Les indices d'énonciation ne manquent pas : les poltrons, les ivrognes, les bateleurs havres sont légion. L'exclamation finale « Et c'est cette race-là qui voudrait gouverner le monde ! »²⁷⁷ lève toute ambiguïté sur l'opinion de l'auteur et ses intentions moralisatrices : inciter à s'élever au-dessus du commun des mortels qui s'enlise dans une fange d'ignorance. Mais le jeune lecteur est-il assez mature pour comprendre le message ?

La satire des Français médiocres, collaborateurs et égoïstes, foncièrement méchants se poursuit avec « Le bac ». Chachignot, conseiller municipal de son pays, va chez l'huissier pour faire expulser un brave homme qui ne paie pas son loyer. Le coupable a fermé son cabaret plutôt que de vendre aux Prussiens.

« Il s'est fait mettre en prison avec ses insolences...C'est eun' bête, que je te dis...Est-ce que ça le regardait, lui, toutes ces histoires ? Est-ce qu'il était militaire ?...Il n'avait qu'à fournir du vin et de l'eau de vie à la pratique ; maintenant, il pourrait me payer...Canaille, va ! Je t'apprendrai à faire le patriote ! »²⁷⁸

²⁷⁶ « Arthur » raconte l'histoire d'un ouvrier parisien qui rentre ivre tous les soirs de paie et frappe sa femme. Le lendemain, il chante des romances sentimentales et le voisinage attendri fait cercle autour de lui : « Il y avait là dans ce bouge un tas d'autres petits Arthur, n'attendant que d'avoir l'âge de leur père pour manger leur paie, battre leur femme... » Les dialogues avec les voisins qui consentent à la violence et ferment les yeux. Le recours au discours direct entre Arthur et son épouse, les règlements de compte entre voisins sont les preuves concrètes de cette haine de la veulerie du peuple.

²⁷⁷ « Arthur », p.725.

²⁷⁸ « Le bac », p.657.

La vision de Chachignot est caricaturale : égoïste et cynique, il défend ses intérêts faisant fi de la rigueur morale. Sa cupidité n'a d'égale que la probité du vieux Mazilier qui n'a pas fait d'argent avec la guerre. Le narrateur, ainsi qu'Eugène le passeur et Blanche la fermière, témoins oculaires de l'échange assistent, impuissants, à ce déferlement de bêtise et de méchanceté humaines. La familiarité du registre argotique dans le discours direct reflète la condition sociale. Le traitement naturaliste du personnage de Chachignot en fait la caricature du collaborateur intéressé, exposant la satire de l'inanité des efforts de guerre. La chute du conte est cinglante d'ironie et d'amertume : « Un mot de trop pouvait lui faire perdre cette place ; car Monsieur Chachignot a de l'autorité dans le pays », écrit le narrateur à propos du passeur. Et d'ajouter « Il est du Conseil Municipal ». Reconnu de ses pairs et de ses électeurs, malgré son absence de scrupules, il fait partie de ces Français sans probité, fiers et donneurs de leçons. La conclusion est empreinte de pessimisme et de désillusions : l'honnêteté et le patriotisme ne paient pas.

La vision de la guerre va dans le même sens : elle pervertit et agit telle la gangrène, pourrissant le corps dans lequel elle s'insinue. Le décalage entre le début et la fin du conte le prouve. « Avant la guerre » correspond au tableau idyllique d'un éden à jamais perdu où l'équilibre initial existant chez les hommes et la nature est définitivement rompu. « Cette année, tout est changé » : le présent d'actualité marque le revirement brutal et irrévocable, anticipant la peinture de l'enfer. La guerre a dégradé les hommes sur les plans physique, psychologique et intellectuel. Cependant, Daudet va plus loin dans l'analyse des conséquences du conflit, insinuant dans son récit deux allusions mythologique et picturale.

Le passeur du bac évoque le nocher qui transporte au-delà du Styx et de l'Achéron, les ombres des morts dans sa chétive barque. Pourtant il se voit substituer la figure de Chachignot, qui lui vole sa place en réclamant l'obole du patriote pour mener à bon port l'embarcation. Autrement dit, le bon Français doit payer sa dette pour s'assurer une vie tranquille. Tel Charon, Chachignot, dont le nom cumule la fonction infernale et celle de celui qui rechigne, repousse impitoyablement les ombres sans sépulture qui lui tendent les bras. Insensible aux discours de la fermière et du passeur qui ronge son frein, il devient maître à bord, vieux paysan édenté à la voix cruelle, aux mains noueuses. « Sa physionomie féroce (...) allait bien avec ce nom de Chachignot. »²⁷⁹ L'image du passeur est affadie par la présence de ce double autoritaire qui fait trembler. La seconde allusion est celle qui renvoie au « Radeau de la méduse ». Daudet lui-même prépare la comparaison : « On dirait un radeau

²⁷⁹ « Le bac », p.657.

de naufragés. »²⁸⁰ Car ce sont bien des naufragés que ces victimes de la guerre et de la défaite, ces gens honnêtes au patriotisme bien mal récompensé et dont le sort se moque. Ici, contrairement à la toile de Géricault, point de lumière salvatrice à l'horizon, point de voile au loin pour secourir les survivants de la débâcle. La fiction dépasse la réalité : l'opportuniste a le dernier mot et vainc l'honnête homme qui ne peut qu'obtempérer.

f- « La Bataille du Père-Lachaise » : critique des Fédérés et caricature de l'état-major

« La Bataille du Père-Lachaise », présentée comme un canular, est un nouveau pamphlet contre les Fédérés. Comme dans la plupart des contes, le récit émane d'un témoin qui raconte au narrateur ce qui s'est passé.²⁸¹ Les termes péjoratifs les désignant abondent. « C'était pourtant un ramassis de bien vilain monde, ces artilleurs de la Commune.²⁸² » La haine de l'auteur transparaît à travers les injures qui fusent, « ces bandits-là faisaient beaucoup de mal à Paris. Leur position était si belle. » Le témoignage du gardien du cimetière insiste sur la grossièreté des propos tenus par les Fédérés et dénonce la désinvolture de ces gens-là qui ne pensent qu'à boire et à s'amuser avec des femmes. Ils sont la lie de l'humanité pour le narrateur qui les peint lâches et couards : « Montmartre leur faisait peur ». Le récit tient de la nouvelle historique puisque l'allusion est bel et bien authentique²⁸³. L'ironie finale sur le nombre de combattants du Père-Lachaise selon le narrateur porte l'estocade à ceux que Daudet jugeait comme une classe dangereuse pour l'ordre établi et la nation.

« Le concert de la Huitième » entretient ce même contraste entre la bataille et la gaudriole. Fondé sur un système de narration identique au précédent, il raconte comment par une nuit d'hiver glaciale, tandis que la bataille se poursuit sur les hauteurs de Champigny, la Huitième Compagnie organise un concert dans sa baraque du quartier de Daumesnil ; les bouteilles vides s'entassent. On chante. C'est ridicule et navrant.

« Cette estrade, ces quatre chandelles avaient remué dans tout ce peuple je ne sais quels instincts de cabotinage... tous étaient rouges, suants, l'œil allumé. La vanité leur tenait chaud »²⁸⁴.

²⁸⁰ Ibid. p.656.

²⁸¹ « La Bataille du Père-Lachaise » : un soir, les artilleurs de la Commune montent au Père-Lachaise ; ils y boivent, font venir des femmes et, quand le canon de Montmartre tire sur eux, ils détalent, sauf quelques-uns qui continuent de « chanter avec leurs gueuses » dans les caveaux, jusqu'à l'arrivée des troupes et la chasse à travers le cimetière.

²⁸² « La Bataille du Père-Lachaise », p.696.

²⁸³ En effet la « semaine sanglante » du 21 au 28 mai 1871 s'achève à Belleville et au Père-Lachaise, devant le « mur des Fédérés ». La répression a été terrible : peut-être trente mille victimes, quarante-sept mille procès et des milliers de déportations en Algérie et en Nouvelle-Calédonie.

²⁸⁴ « Le concert de la Huitième », p.694.

Cependant le canon tonne. Là-bas, c'est l'agonie et la mort. On en vient aux gaudrioles. « Un vieux rigolo, l'œil éraillé et le nez rouge, se trémoussait sur l'estrade, dans un délire de trépignements, de bis, de bravos.²⁸⁵ » Les obscénités fusent, la cantinière se tord de rire. La conclusion est toujours aussi cinglante : la triste vision de l'homme est dérisoire et donne la nausée.

L'intérêt du conte réside dans ce leitmotiv de la beuverie, de la médiocrité des hommes, peinte avec l'alacrité d'un Daumier. La concomitance entre les événements tristes et gais résonne comme un avertissement. L'obscurité de Paris s'oppose à la clarté du feu, la musique du bal a de curieux accents, comparée à celle de la guerre. Enfin aux propos anodins des fêtards se heurte le cri de « Vive la France ! ». Daudet excelle à tracer un album d'esquisses, promptes et sûres, au trait précis et exact, évoquant l'attente, l'inaction du cantonnement, la bataille, le sifflement des balles, les éclats de la canonnade, les nuits éclairées de projecteurs, les patrouilles de banlieue déserte, les rues vides, les maisons abandonnées ou occupées par l'ennemi, les espaces désolés, les ponts sautés, les routes encombrées par l'exode. La capitale et ses alentours prennent des visages insolites, de Montrouge au Bourget, de la Marne au Mont Valérien, des Champs Elysées à la Nation, de Montmartre au Marais. L'écrivain mène tambour battant sa bataille littéraire contre le grouillement de l'insurrection avec ses bandes de loqueteux fiers et décidés. Il passe de l'émeute bon enfant aux fusillades meurtrières pour terminer à la fin d'une nuit hallucinante au Père-Lachaise. Le jeune lecteur est jeté en pleine guerre, dans ce Paris clos de fortifications où l'on souffre et meurt, où l'on chante et pleure, où Daudet condamne la révolte pillarde et incendiaire du peuple misérable, sot, veule et lâche, mais admire la crânerie et l'héroïsme.

Sans s'appesantir sur les scènes de carnage, il exprime son horreur de la guerre, n'oublie pas les grandes batailles rangées d'août 1870 et met surtout en valeur le courage français. Pour cela, il utilise la technique pointilliste de l'épisode ou de l'anecdote, et préfère à la peinture du combat celle du décor qu'il a observé en tant que sentinelle :

« Les notes qu'on va lire, dit-il dès les premières lignes de «Aux avant-postes», ont été écrites au jour le jour en courant les avant-postes. C'est une feuille de mon carnet que je détache, pendant que le siège de Paris est encore chaud. Tout cela est haché, heurté, bâclé sur le genou, déchiqueté comme un éclat d'obus, mais je le donne tel quel, sans rien changer, sans même me relire. »²⁸⁶

Voilà pourquoi les images sont vives, l'émotion spontanée et l'impression de vérité si forte. Certes la distanciation est faible, mais il faut admirer le trait impitoyable des tableaux anti-communards. Daudet débusque les faiblesses de l'état-major français, la tentation de

²⁸⁵ Ibid.

²⁸⁶ « Aux avant-postes », p.643.

l'espionnage, la mesquinerie et la honte. *Les Contes du Lundi* présentent aussi des relents de patriotisme auxquels succéderont des appels nationalistes comme ceux du fils de l'auteur, Léon Daudet, ou de Déroulède. Mais Daudet père préfère fustiger la trahison sous toutes ses formes et appeler au remords. L'arme est tout aussi efficace. Ainsi le diptyque composé de « La Partie de billard » et de « L'Enfant espion » est-il un vivant réquisitoire contre la lâcheté et l'incompétence.

g- « La Partie de billard », « L'Enfant espion » : du persiflage à la détresse enfantine

« La Partie de billard » se présente comme une critique acerbe de l'état-major français, des officiers par le truchement du Maréchal fort éloigné des préoccupations militaires. Son égoïsme est cause de la défaite française puisqu'il a jugé plus important de terminer sa partie de billard que de répondre aux demandes pressantes et alarmistes de son aide de camp. Il symbolise le triomphe des intérêts particuliers sur les intérêts de la France, comble pour un militaire dévoué à sa patrie²⁸⁷. Le persiflage de l'auteur se signale dans le regard qu'il porte sur le grand homme : « Le billard ! C'est sa faiblesse à ce grand homme de guerre ! »²⁸⁸ La structure du récit enchâssé dans l'univers de la guerre à ses extrémités illustre deux mondes qui ne se rencontrent jamais ou du moins qui se côtoient et entretiennent des rapports hiérarchiques. C'est ce qui explique la défaite de l'armée française en 1870. « L'armée est en pleine déroute. Le maréchal a gagné sa partie. »²⁸⁹ Le constat est impitoyable, la parataxe asyndétique accentue l'ironie. Il montre les tragiques conséquences de la nullité des états-majors en dépeignant avec humour la partie de billard d'un général et de ses officiers. En second lieu, à titre de contraste, il aborde le thème de la mort et de la déroute de l'armée.

Une autre cause de la défaite est imputée à un phénomène redouté et vilipendé : l'espionnage. « L'Enfant espion » aborde ce thème via l'enfant héros, davantage victime de la misère que du désir de trahir. Le schéma narratif suit bien sa dégradation et sa tentative de rédemption²⁹⁰. L'enfant orphelin, à l'instar du petit Stenne, deviendra d'ailleurs un motif

²⁸⁷ « La Partie de billard » : pour souligner le contraste entre le confort douillet dont bénéficie le Maréchal et l'état pitoyable de l'armée, Daudet recourt à l'opposition entre les espaces clos et ouverts. A l'extérieur, la guerre fait fureur dans des conditions épouvantables. Depuis deux jours la pluie tombe sans discontinuer, les soldats sont exténués, trempés, englués dans la boue, dorment debout. Perdus, égarés, ils ne savent que faire, attendant les ordres du quartier général qui n'en envoie aucun, et pour cause ! En effet, dans le beau château Louis XIII, un Maréchal de France joue au billard dans l'univers feutré des salles bien chauffées où les officiers se font des courbettes. Le Maréchal dont il est question est Bazaine.

²⁸⁸ « La Partie de billard », p.587.

²⁸⁹ Ibid. p.590.

²⁹⁰ « L'Enfant espion ». L'histoire se déroule en quatre temps : exposition, problème, épreuve de la trahison, retour à la maison et à la « norme ». La scène d'exposition propose un relatif équilibre : le petit Stenne, orphelin

récurrent dans la littérature de guerre pour la jeunesse, cette condition expliquant le désir de transgresser les interdits ou de grandir plus vite sans la protection, les conseils maternels. La rupture de ce fragile équilibre intervient avec le siège de Paris. L'emploi du passé simple insiste sur cette coupure entre les habitudes relatées à l'imparfait itératif. « Tout changea ». Débute alors ce que l'on peut considérer comme une épreuve initiatique pour le jeune Stenne : le moyen de gagner de l'argent passe par la trahison qui consiste à vendre des journaux aux Prussiens et à les avertir des attaques des francs-tireurs. Malgré ses scrupules, l'enfant est réduit à faire de l'espionnage ; l'instinct de survie l'emporte sur le patriotisme et le sens de l'honneur. La présence d'un soldat prussien, qui fait figure de second père et qui incarne la conscience morale augmente les remords de l'enfant : « Bas chôli, ça...Bas chôli... »²⁹¹ C'est ce qui va déclencher l'aveu de l'enfant de retour chez lui. L'honnêteté du père – il va rendre l'argent versé à son fils par les ennemis – est bien mal récompensée puisqu'il disparaît à la fin de l'histoire sans qu'on sache ce qu'il devient. Daudet joue ici sur le registre pathétique en peignant un portrait bon enfant du père affable, aimant et honnête. Son amour filial doublé d'une moralité irréprochable rend le récit attendrissant et suscite l'indignation. Assurément la présence d'un protagoniste enfant touche le destinataire et favorise son identification.

h- « L'Empereur aveugle » : apologue et mise en abyme du projet auctorial

« L'empereur aveugle »²⁹² clôt le recueil à la manière d'un apologue sans illusion et apparaît comme une mise en abyme du projet littéraire des *Contes du lundi*. Il réunit tous les thèmes abordés précédemment : les rapports franco-allemands, la défense de la patrie, la dérision de la guerre, le pouvoir de l'écriture antidote à l'abêtissement des consciences, le mélange des tonalités et des genres.

Le sous-titre « Ou le voyage en Bavière à la recherche d'une tragédie japonaise » place le récit sous le signe de l'originalité et de l'éclectisme. Au-delà des poncifs concernant la langue allemande aux sonorités gutturales et chuintantes et les perturbations occasionnées par la guerre, il faut observer l'ironie grinçante dans les tableaux de la Bavière remplis de parti pris. La plume de Daudet prend des accents voltairiens et la structure du conte n'est pas sans rappeler celle de *L'ingénu* ou de *Candide*, avec ses chapitres dont les titres brefs indiquent les étapes d'un parcours symbolique. Cette structure facilite la compréhension des enfants guidés

de mère, vit avec son père, ancien soldat de la marine, devenu gardien de square dans le quartier du Temple. D'extraction modeste, il est livré à lui-même.

²⁹¹ « L'Enfant espion », p.600.

²⁹² « L'Empereur aveugle » : nous résumons dans l'annexe 16 le déroulement de ce conte afin d'en montrer la ciselure au lecteur et la finesse d'un récit oscillant entre réalisme amer et fantastique délirant.

par les sept étapes d'un conte qui tient de l'exemplum. Le narrateur témoin accomplit un périple à travers l'Allemagne afin de retrouver « L'Empereur aveugle », la pièce promise au printemps 1866 à Napoléon III par le colonel Sieboldt. La promesse n'a pu être tenue à cause de l'invasion du Wurtemberg et de la Bavière par les Prussiens. Comment ne pas voir là une allusion à l'occupation allemande dans les provinces annexées ? Le narrateur part en quête de la tragédie oubliée.

La deuxième partie, « L'Allemagne du Sud », expose son voyage à travers la Souabe, ses paysages verdoyants et ses personnages dignes des futurs albums de Hansi : les paysannes sont raides au milieu des troupeaux, avec leurs jupes rouges, leurs corsages de velours sous les arbres verts. Il nous peint un monde issu d'une miniature. « On eût dit une bergerie tirée de ces petites boîtes de sapin qui sentent bon la résine et les forêts du nord. »²⁹³ Le conte séduit les jeunes lecteurs grâce à la typologie rigoureuse des personnages et à des scènes qui renforcent les clichés germaniques. Le fantassin allemand est stéréotypé, avec son uniforme vert, le fusil porté en arbalète, la démarche au pas de l'oie la jambe en l'air. La rencontre avec Sieboldt dans une brasserie harmonique donne lieu à une description pittoresque des costumes bavarois. L'enchâssement des récits propre à la nouvelle occasionne des retours en arrière et attire fortuitement l'attention des lecteurs sur l'année 1870, tournant capital dans la vie du héros et du pays. La transition de 1870 annonce avant l'heure *La bête humaine*, le train métamorphosé par la folie de la guerre : « J'ai vu, quatre ans après, dans ce même mois d'août (1870), ces locomotives en délire s'en allant sans savoir où... »²⁹⁴ Le parallèle avec la fin de l'œuvre de Zola est manifeste. Ces récits superposés donnent la mesure du temps écoulé et du désastre provoqué par la guerre. Il semble qu'il y ait une stratification des guerres, l'une appelant l'autre et n'étant à chaque fois que la répétition atténuée de la suivante. La réflexion sarcastique du narrateur le confirme :

« Je commence à croire que cette guerre de 1866 entre la Prusse et les Etats du Sud n'était qu'une guerre pour rire, et qu'en dépit de tout ce qu'on a pu nous dire, les loups de Germanie ne se mangent jamais entre eux. »

La francophobie des Souabes apparaît à travers ce que l'on peut considérer comme « le verbe discriminant », « Frantzose », souvent employé pour marquer le mépris à l'encontre des Français. L'enfant est d'ores et déjà immergé dans une germanophobie primaire en réponse à des préjugés francophobes qui titillent son amour propre.

La troisième partie déroule un parcours délirant digne des *Nouvelles de Saint-Pétersbourg* de Gogol. Les errances munichoises du narrateur ont à voir avec les contes

²⁹³ « L'Empereur aveugle », p.777.

²⁹⁴ Ibid. p.778.

fantastiques des contemporains de Daudet. L'intertextualité rappelle aussi Musset et *Fantasio*, dans une architecture qui mêle l'Italie à l'Allemagne. L'épisode se solde par un échec puisque le chancelier visiblement francophobe, - « nous étions très mal vus en Bavière à ce moment-là »²⁹⁵ - refuse d'accorder le passeport au narrateur. Les dissensions franco-germaniques se confirment au fil du texte avec une haine croissante envers l'ennemi d'outre-Rhin.

La traversée du « Pays bleu » inaugure la quatrième partie, opérant la distinction traditionnelle entre le sud bavarois et le nord prussien. Les clichés germanophobes abondent et alimentent l'imaginaire enfantin : l'Allemagne lui est présentée comme une nation puissante, belliqueuse et dangereuse. Les Prussiens sont reconnus comme les premiers soldats du monde et font la fierté du pays. S'il n'existe pas d'animosité des Bavarois envers les Prussiens, ces derniers n'en demeurent pas moins vulgaires et grossiers. Ils s'enivrent de plaisanteries lourdes, de grosses charges berlinoises, aussi lourdes que le fameux marteau-pilon de l'usine Krupp, référence militaire s'il en est. Il existe cependant un nécessaire contrepoint à la mégalomanie prussienne : la célébration des Français passe par un retour en arrière et à l'année 1806²⁹⁶ qui rappelle les grandes heures de la Garde Impériale. Toutefois l'amertume des Français humiliés par la défaite de 1870 jaillit dans le commentaire acerbe du narrateur qui porte un regard distancié sur les époques : « Si le batelier de Starnberg vit encore, je doute qu'il ait autant d'admiration pour les Français. »²⁹⁷ La nostalgie de la grandeur napoléonienne est le corollaire de l'amère déception provoquée par les échecs et l'incapacité de « Napoléon le petit ». Il n'est pire situation que la déconsidération de son propre peuple. Elle naît de l'accumulation d'échecs et d'humiliations.

Daudet cède à la tentation de l'autocitation en rappelant le chauvinisme français, dont il a rapporté les excès dans « La mort de Chauvin ». L'étalage affichiste des rues de Munich prouve la fatuité de ses habitants. A la singularité de l'Arc de Triomphe parisien il oppose la multiplicité des obélisques érigés à la vaillance des guerriers bavarois. Tout est prétexte à un retour à la situation contemporaine et à l'amertume de la défaite qui a provoqué un réel traumatisme. En effet, « en ce moment toutes les places doivent être prises. La guerre de 1870 leur a fourni tant de héros, tant d'épisodes glorieux !... »²⁹⁸ La déception vire au règlement de compte avec de piètres héros qui avaient beau jeu d'abattre des hommes à terre ou blessés et avec un état major de pacotille incapable d'assumer ses responsabilités. Le narrateur affabule alors dans une grotesque fable dont la statue du général Von der Thann est le protagoniste. Il

²⁹⁵ Ibid. p.782.

²⁹⁶ 1806, Iéna : victoire des Français sur les Prussiens.

²⁹⁷ « L'Empereur aveugle », p.785.

²⁹⁸ Ibid. p.786.

désacralise l'emblème hiératique de l'officier, dans un élan iconoclaste, l'imaginant habillé à l'antique sur un piédestal orné de bas reliefs illustrant « Les guerriers bavarois incendiant le village de Bazeilles » ou « Les guerriers bavarois assassinant des Blessés français à l'Ambulance de Woerth. »²⁹⁹ Malheur aux vainqueurs, car ils n'ont pas eu de mérite à battre plus faibles qu'eux. Il n'en demeure pas moins que l'inconscience et la méconnaissance de la Bavière ont coûté cher aux Français. Il aurait suffi qu'ils se donnassent la peine « de monter dans la Bavaria eux aussi ! »³⁰⁰ La déploration du narrateur l'érige en parangon de lucidité, une lucidité qui a cruellement fait défaut aux Français.

C'est certainement la signification du titre éponyme « L'Empereur aveugle !... » de la dernière partie. La mort de Sieboldt clôt le conte et frappe à la porte du malheur. L'interprétation n'est certes pas à la portée d'un public juvénile, mais la conclusion est suffisamment explicite pour en être comprise :

« Depuis, nous avons vu jouer une autre tragédie, à qui ce titre rapporté d'Allemagne aurait bien convenu : sinistre tragédie, pleine de sang et de larmes, et qui n'était pas japonaise, celle-là. »³⁰¹

L'écriture aurait donc eu le pouvoir d'éviter les affrontements, en déclarant que « la guerre de 1870 n'aurait pas lieu », conjurant le sort par le verbe et la réflexion. Malheureusement le livre a été à jamais perdu, et avec lui l'espoir de paix et de grandeur. La déchéance a remplacé le drame japonais. Napoléon III a joué le rôle principal de l'Empereur aveugle. La métaphore finale de cet apologue renforce la note de rancœur froide et apaisée, opiniâtre et sans pardon.

On remarque donc que la sincérité est sans déguisement. L'écrivain suggestif et émouvant emprisonne le lecteur dans cette poésie noble et gracieuse, douce et forte, capable de décliner l'épopée, le drame et la comédie. Avec le cœur et l'esprit d'un enfant ou d'un adolescent, il fascine et enchante ; avec l'expérience et le jugement d'un adulte, il exerce un grand art. D'une acuité prodigieuse, il est attentif au détail et avoue une curiosité de ces scènes intimes qu'on devine plus qu'on ne les voit et qui révèlent toute une existence. Pour lui, il existe une phénoménologie de la perception, car les choses n'ont de sens que dans leur rapport à l'homme, elles sont une impression et une forme de l'émotion. Une vibration humaine traverse ces tableaux, passant par les couleurs de la colère, de la honte, du désespoir, du mépris, de l'indignation, de l'amour, de la pitié.

²⁹⁹ Ibid. p.787.

³⁰⁰ Ibid. p.788.

³⁰¹ Ibid. p.789.

Il ressort de cette étude que Daudet se méfie de l'ouvrier, méprise le prolétariat et hait la Commune. Ces sentiments ont été fortifiés par les expériences personnelles, mais plus encore ils ont puisé leur venin dans cette atmosphère délétère qui a suivi la défaite de 1871. L'auteur éprouve de la tendresse, de la pitié pour les humbles, mais ne va pas jusqu'à aimer le peuple à cause de sa vulgarité, de sa sottise qui trouvent peut-être une explication dans la misère et l'ignorance. Le problème des remèdes reste insoluble. Il se tient à distance par nature, par éducation, par sa situation familiale et héréditaire – son père était légitimiste –, par son rang social : il vit dans un milieu bourgeois, mais ce n'est pas un bourgeois médiocre, borné et mesquin. Il voit les petites gens et les grandeurs des hommes, notamment la grandeur qui sauve. Le jeune lecteur ne peut manquer d'être sensible à cette satire sociale et politique. Le texte vaut pour une mise en garde vis-à-vis de l'Allemagne. Quand bien même l'enfant ne comprend pas tous les tenants et les aboutissants, il conserve le souvenir d'un registre mi-réaliste, mi-fantastique. Le genre du conte présente l'avantage de s'adresser à un vaste public qui l'interprète selon son degré de maturité intellectuelle. Les néophytes n'en retiennent que la superficialité aguicheuse des descriptions pittoresques alors que les plus avertis démasquent l'intention subversive.

Car le talent de Daudet a été transformé par l'épreuve de la guerre. La gravité s'est muée en sobriété, et la rigueur de la composition manichéenne est née d'une franchise irrécusable qui a donné densité et puissance à l'œuvre. Au creux du souffle patriotique, se nichent le charme, la sympathie intime avec la nature et les êtres. Il suffit pour s'en convaincre de lire « Les mères », « La Pendule de Bougival », « Les petits pâtés ».³⁰²

i- Une table des matières à double tranchant

L'analyse de la table des matières des *Contes du lundi* laisse apparaître un double contraste. Le recueil composé de deux parties offre un décalage entre un premier volet alimenté par vingt-six récits et un second axe nourri de quinze histoires. Outre cette différence de longueur, nous noterons des tonalités changeantes. Les titres respectifs de chacune des parties orientent déjà le lecteur : « La fantaisie et l'histoire » mêlent une douloureuse réalité historique à un registre doux amer qui verse parfois dans le persiflage. Le terme « fantaisie » s'applique donc à un traitement ironique des événements de 1870-1871. D'ailleurs les trois

³⁰² « Les Mères » est un exemple attendrissant. Le conte peint avec humour l'enthousiasme belliqueux d'un Tarascon pusillanime et ajout quelques touches colorées de galéjade. « La Pendule de Bougival » allie la grâce malicieuse et la bouffonnerie fantasque, légère. « Les petits pâtés » présente un irrésistible comique de farce avec l'invraisemblable histoire d'un bourgeois de l'île Saint Louis, égaré par la gourmandise et la colère dans les rues en émeute de Paris. Obligé par les Fédérés de gagner Versailles à pied, il rencontre là-bas le petit pâtissier, qui, au lieu de livrer les pâtés à l'heure prévue, fut entraîné par les mêmes hasards de l'insurrection.

quarts des récits (dix-neuf sur vingt-six exactement) traitent de la guerre franco-prussienne et de la Commune, laissant sourdre la rancœur de l'auteur via l'énonciation ou la modalisation.

Le second volet du diptyque prend une allure plus réaliste, effleurant la naturalisme de *l'Assommoir*, avec « Arthur », rappelant le regard aiguisé et la plume poétique d'un Maupassant dans l'évocation des paysages et l'expression des émotions. Il est vrai que la deuxième partie du recueil de Daudet éclaire la sombre atmosphère de cette épopée des vaincus, malgré la nostalgie du passé qui flotte partout. Quinze contes sur quarante et un sont réunis à la fin du volume sous le titre « Caprices et Souvenirs ». Ils constituent une évocation réaliste avec une habile discrétion et s'ancrent dans un quotidien familial. Des accents balzaciens jalonnent des narrations où la satisfaction des sens le dispute aux contraintes matérielles. Daudet en profite pour égratigner une caste pauvre et ignare, qu'il rend en partie responsable des malheurs de la France après 1870. Un seul conte, dans cette partie, unit vraiment le désir fantasque et la nostalgie du bonheur passé, les caprices et les souvenirs : « L'empereur aveugle », apologue final.

La matrice génétique constituée par le creuset historique et la sensibilité de Daudet, explique une subjectivité débordante. Le choix du genre littéraire est particulièrement pertinent pour de jeunes lecteurs, plus vite satisfaits et pour des adultes adeptes de concision. Ces récits brefs – dont le plus long compte vingt pages - sont adaptés au lectorat enfantin qui se laisse emporter par quelques lignes ou quelques pages. La densité du conte permet de concentrer l'intérêt, parfois sur un moment de crise. Comme le dit Baudelaire, « cette lecture, qui peut-être accomplie tout d'une haleine, laisse dans l'esprit un souvenir bien plus puissant qu'une lecture brisée, interrompue souvent par les tracasseries des affaires... »³⁰³. Au-delà d'une lecture rapide et ininterrompue, le lecteur peut apprécier les effets de structure et d'unité de l'œuvre. Elle suppose une invention concertée : chaque détail doit servir le projet d'ensemble. Rien n'est gratuit. Cette tension de l'écriture est d'ailleurs reconnue par Baudelaire : « Si la première phrase n'est pas écrite en vue de préparer cette impression finale, l'œuvre est manquée du début. »³⁰⁴ L'art du conte est particulièrement exigeant et nécessite une composition soignée. Le système d'énonciation choisi par Daudet lui permet de s'adresser à plusieurs auditeurs car la présence quasi systématique d'un narrateur témoin oculaire opère une captatio qui ne peut manquer d'attirer le jeune destinataire.

³⁰³ Charles BAUDELAIRE, *Œuvres complètes*, « Notes sur Edgar Poe ». Paris, Aux Editions du Seuil, 1857, p.350.

³⁰⁴ Ibid.

L'auteur dépasse le simple stade du récit populaire et divertissant. Il touche au conte moral et politique qui imprègne, à son insu, l'enfant, de son aura politique et interpelle un public adulte par son acidité envers la Commune et les défaitistes de 1870. Ses écrits tiennent aussi de la nouvelle par le lien établi avec l'actualité : inscrite dans son époque, l'histoire racontée le revendique sans ambages, rapportant les faits liés à l'occupation prussienne. Dans tous ces petits chefs d'œuvre, Daudet n'émet pas l'idée de la supériorité allemande, il accuse la nullité des chefs de l'Empire et du personnel politique républicain. Ecrivain patriotique, il évoque plutôt le courage qu'il ne le dénigre, il songe plutôt à ridiculiser les Allemands qu'à les exalter, les peignant sous les traits de brutes grossières et pillardes qui s'enivrent et se repaissent du cadavre français, cliché qui alimentera volontiers les ouvrages parus entre 1914 et 1918. En fait il cherche à démontrer que l'Allemagne ne tire de sa victime que la démoralisation. Les Français conservent le prestige de la gloire passée et l'auréole du malheur.

Les contes patriotiques soulignent les aspects ridicules et bourgeois de cette guerre de tout un peuple. L'exagération, parfois comique, suggère de sérieuses leçons. La guerre apparaît donc plutôt comme une source d'histoires qu'un thème de réflexions générales. Dans l'*Épilogue* des contes annexes de *Robert Helmont*, il proteste contre « la politique » qui divise les Français, qui tue en eux l'idée de patrie. Il a une conception pessimiste de la France et des Français peu avouable quarante ans plus tard. Avec Daudet, on reste au stade de l'amertume, du désarroi, d'un regard sec et froid. Point de larmes ni d'apitoiement, mais un constat dur et sans appel sur les insuffisances d'un gouvernement et la médiocrité de la « plèbe », le courage des plus jeunes. Les passions se mêlent à la guerre. Les hostilités demeurent le thème central et le ressort principal de l'action, mais elles sont soutenues par des aventures personnelles sans lesquelles l'intérêt fléchirait pour les plus jeunes. Un destin individuel se trouve happé par les événements, mais la volonté, la dignité en ont raison même si les intrigues s'achèvent tragiquement ou de façon pessimiste : mort qui signe la bravoure d'un patriote, aveu de compromission, cauchemar funèbre et funeste. Daudet ne cache rien : il ne travestit pas l'échec de la France, les souffrances endurées, l'humiliation subie. Il ne procède pas à un « bourrage de crâne ». Il peint des hommes et des femmes blessés, des enfants dévoyés, des vieillards humiliés, des soldats désespérés préférant la mort à la dégradation. Ses héros sont en demi-teinte. Le refus de la réalité est à la fois incontestable et impossible : incontestable car les protagonistes tentent de la fuir, de la contourner ; impossible car elle s'impose et

engendre le désarroi d'un orgueil blessé à vif qui réclame consolation et illusion. Il n'est pas question de revanche ni de vengeance.

Le recueil peint des Français battus mais glorieux, des blessés farouches qui meurent, des vieux soldats médaillés qui se révoltent, des espions qui se repentent, des enfants grandis trop vite, des Allemands insolents et sauvages qui foulent le sol de la patrie. Tout suppose l'écrasante défaite et provoque la rancœur. Le jeune lecteur ne peut qu'être touché et discrètement incité à défendre son sol. Cette invitation trouve d'autant plus d'échos patriotiques que le destinataire a parfois appris à lire dans des abécédaires militaires. La propédeutique à l'art martial plonge ses racines à la source de l'enfance.

3 ABÉCÉDAIRES : DES LIVRETS D'ORIENTATION MILITAIRES

La militarisation de l'enfance commence dès son plus jeune âge grâce au « voyage en Cratylie »³⁰⁵ que propose l'abécédaire militaire. L'abécédaire offre un reflet de la société et de celle qu'elle désire inculquer à ses enfants. En cela il est un révélateur historique et culturel. Les bases proposées au futur lecteur dessinent la guerre en filigrane et manifestent un souci éthique de développement du sens civique. Alors que la lettre est étrangère à l'image, l'abécédaire propose des modèles de pictogrammes. Ce faisant, il associe arbitrairement et de façon indélébile, une lettre, un son à une image militaire qui restera ancrée dans l'esprit du récipiendaire. Nous avons suivi cette invitation au voyage en Cratylie grâce à l'abécédaire de Louis Bombled, *Je serai soldat alphabet militaire par un papa*³⁰⁶. Notre objectif est d'analyser comment le militarisme patriotique s'étale aux yeux des enfants, comment la conjonction de la lettre, du phonème et de l'image constitue un premier pas dans la marche militaire.

a- Bombled et Hellé : la persuasion paternaliste

L'abécédaire de Bombled par sa progression, ses illustrations et le fond diégétique adhère totalement à l'acculturation guerrière des années 1890. Ses quarante-huit pages suivent une progression de complexité croissante et offrent une définition élargie de l'abécédaire : en effet, contrairement à ce qu'indique le dictionnaire Robert³⁰⁷, il n'est pas seulement « un livre pour apprendre l'alphabet », mais un premier livre mis entre les mains de l'enfant. Il débute par l'alphabet et va au-delà des rudiments : de la lettre au mot, du mot à la phrase, de la

³⁰⁵ L'expression est empruntée à Gérard Genette dans *Mimologiques voyage en Cratylie*. Paris, Le Seuil, 1976.

³⁰⁶ Louis BOMBLED, *Je serai soldat alphabet militaire par un papa*. Paris, Garnier Frères, s.d.

³⁰⁷ Dictionnaire Le Petit Robert, 2004, p.4.

phrase au texte, tel est le parcours initiatique dévoilé³⁰⁸. La facture de l'œuvre atteste d'une progression pédagogique cohérente qui dépasse l'apprentissage minimal pour intégrer une culture de guerre avérée par le choix des dessins, des noms et du titre du récit final. La dimension axiologique de l'ouvrage l'emporte sur sa valeur pédagogique, comme ce sera également le cas dans *L'Alphabet de la Grande Guerre 1914-1915* de André Hellé³⁰⁹. Nous en dissocierez l'étude pour des raisons chronologiques et idéologiques. Le second album s'inscrit dans un contexte belliqueux et répond à des aspirations mémorielles de gratitude envers les soldats du front. Le premier obéit à une politique d'inculcation patriotique de régénérescence des âmes par l'image guerrière. Il véhicule une pensée articulée dont les rouages sont les représentants militaires. Louis Bombled et André Hellé revendiquent leur ouvrage comme auteurs et comme illustrateurs, remettant en cause l'effacement auctorial généralement inhérent à ce type de livres. Ils lui préfèrent l'affirmation rassurante d'un lien familial, d'une désignation sociale, « un papa » ou bien l'allusion à l'Union Sacrée patriotique de la première personne du pluriel, « nos soldats ».

L'artifice social paternaliste affiché par Louis Bombled ne l'empêche pas d'apposer sa signature au bas de la couverture³¹⁰. De même Hellé assume la paternité de son livre. Bombled obéit à la sériation didactique habituelle des abécédaires sans faire preuve d'originalité, si ce n'est dans le choix des gravures ou du fonds historique. Hellé affiche davantage son originalité par ses dessins-jouets. Louis Bombled introduit une idéologie patriobelliste que Hellé poursuivra trente ans plus tard sur un mode majeur. Son livre instructif offre une part récréative dans le dessin raffiné de ses héros et du cadre qu'il leur offre pour illustrer l'histoire finale. Sa principale source génétique émane de la culture contemporaine transmise par la société de la fin du 19^e siècle. L'invention, la technique et l'articulation du texte sont étroitement liées au problème de l'intention idéologique. De plus André Hellé comme Louis Bombled présentent l'avantage d'être des spécialistes du livre d'enfant.

b- L'abécédaire de Bombled : une invitation au voyage patriotique

Louis Bombled ne cède pas à la mode de la caricature inaugurée par Daumier depuis 1830 : son dessin est classique et échappe ainsi à toute initiative subversive. La présence de

³⁰⁸ Les neuf premières pages sont consacrées à la découverte des lettres de l'alphabet, les pages 10 à 42 déroulent une galerie de portraits militaires avant de céder la place dans les six dernières pages à une histoire intitulée « Une promenade au camp ».

³⁰⁹ André HELLE, *L'Alphabet de la Grande Guerre 1914-1915 pour les enfants de nos soldats*. Nancy-Paris, Berger-Levrault, 1916.

³¹⁰ Voir l'image de la couverture en regard.

l'image détermine la ligne de partage entre les livres scolaires et les livres d'étrennes ou les beaux albums. La page de garde de l'album de Bomblet fonctionne sur le mode de la complémentarité puisqu'elle reproduit la couverture en précisant la nature de l'alphabet et la situation de son émetteur, « un papa ». La précision « illustrée de vingt-cinq compositions et de nombreux dessins en chromotypographie » renforce l'aspect récréatif de la double page introductive. L'image réduite de deux cuirassiers à cheval, surplombant une vallée encaissée, lance une invitation au voyage alphabétique et militaire. Le titre de l'alphabet anticipe le contenu et a valeur proleptique quant au devenir du lecteur. Il porte à la fois sur l'énoncé – le thème de l'art martial – et sur l'énonciation, la présentation paternelle.

Grâce à ces pièces liminaires inscrites au frontispice du livre, l'abécédaire est présenté comme un édifice mental et moral, destiné à développer l'intellect et l'âme. L'orientation militariste du titre est tempérée par la mention affective du « papa ». Le titre couronne l'étendard « honneur et patrie » brandi par le porte-drapeau qui conduit un régiment de fantassins, baïonnette au canon. Tous les soldats sont vêtus de l'uniforme traditionnel (pantalon garance, veste bleue à pans relevés, casquette rouge). L'ouvrage n'est pas daté mais les indices spatio-temporels délivrés au cours du récit permettent de situer sa parution dans les années 1890. La mention éditoriale est importante car l'éditeur est responsable de la coordination du texte et de l'image. Il détermine les orientations de la typologie qui conditionnent l'axiologie de l'ouvrage. Parmi tous les profils d'éditeurs qui se dessinent – les pédagogues, les traditionalistes fidèles au colportage, les imagiers – Garnier se rapproche du premier tout en cédant une large part à l'image, nous rappelle Ségolène Le Men³¹¹. Il applique donc les recommandations officielles de l'Instruction publique sur le fait d'appuyer une leçon sur l'image.

En effet les illustrations insérées dans la typographie ont une étroite connexion avec le texte, dans un album qui regroupe un abécédaire, un syllabaire et un récit. L'originalité de l'ouvrage consiste à présenter en trois pages consécutives le même alphabet écrit différemment, lettres capitales en caractères gras, minuscules en caractères gras, minuscules italiques, l'ensemble étant apposé dans un alphabet tabulaire. Le regard se porte sur les illustrations en bas de page à droite et n'entretiennent pas de relation de redondance avec les lettres du texte. Le premier dessin agit comme une captatio auprès du jeune lecteur : un officier de cuirassiers au carrousel pointe sa lance vers l'alphabet. Ainsi s'opère une translation du père narrateur à l'officier désigné comme l'instructeur privilégié qui va

³¹¹ Ségolène LE MEN, *Les abécédaires français illustrés au 19^e siècle*. Paris, Edition Promodis, 1984.

enseigner le repérage alphabétique. Les deux pages suivantes ne sont pas en reste avec le Turco et son chargement de campagne, et une troupe de fantassins harnachés de leur équipement.

La deuxième particularité du livre tient à l'absence d'ordre généralement intrinsèque de tout abécédaire. Ici le titre indique l'ordre, mais d'une nature morale et non intellectuelle. Dans ce rapport du commencement à la fin, qui va de A à Ω , la norme représente la succession des lettres par un vecteur horizontal. Bombled préfère un axe vertical de trois colonnes qui dirige le regard de A à I, de J à R et de S à Z. L'absence de lien sémantique entre le texte et l'image accrédite la thèse de l'orientation militariste au détriment de la logique de l'apprentissage. En fait l'image militaire est explicitée par quelques mots. Le livre de Bombled présente une image en histoires et non une histoire en images. L'image prime tant il est vrai qu'au bout de trois pages apparaissent des syllabes agrémentées d'un chasseur d'Afrique et d'un chasseur à cheval. Le plaisir esthétique l'emporte sur la mission pédagogique. Le souci de mêler les colonies françaises à l'alphabet s'accorde au plaisir de la représentation du costume et correspond aux attentes de la politique coloniale de Jules Ferry.

Certes la méthode est graduée puisque le livre reprend les étapes de difficulté croissante qui suivent le processus langagier : lettres, syllabes, mots, phrases, textes. Mais la rapidité d'exécution laisse de côté le principe interne de progression pédagogique. Très vite, des mots dissyllabiques apparaissent, d'abord entrecoupés par un tiret, puis uniformes. Aucun rapport sémantique n'existe là non plus. L'image joue sur les contrastes tandis que le syllabaire n'obéit à aucune logique alphabétique ou sémantique : « Ba-Ba », « Gâ-té », « Cité » se succèdent. Un « Dragon » peint de face, en pied, fixe, côtoie un « Sous-officier de Cosaques » dessiné en mouvement sur son cheval qui rue. Cette dichotomie est relayée par celle qui oppose la France à l'étranger. On note toutefois un mélange hétéroclite de registre enfantin – « Bo-bo », « Bé-bé » - et de vocabulaire coercitif militaire comme « Pu-nir », « Rude », « Ké-pi ».

La complexité lexicale augmente régulièrement du dissyllabe au tétrasyllabe, illustrée par l'« Officier de Pompiers », le « Zouave », le « Capitaine Instructeur à Saumur », l'« Ecole de Joinville-le-Pont », la « Garde républicaine », l'« élève de la Société de Gymnastique », l'« Infanterie de Marine », le « Hussard du Premier Empire », l'« Ecole de Saumur », le « Pompier de Paris ». Trois aspects généraux se dégagent des dix-sept premières pages : l'absence d'ordre conforte dans l'idée d'un alphabet peu usité qui affirme l'arbitraire du signifiant par rapport au signifié. L'esprit militaire associe l'image et sa légende dans une totale indépendance des lettres et des syllabes : la série alphabétique est avant tout associée au

thème du soldat que deviendra l'enfant. La complexité croissante des mots choisis dégage une forte connotation disciplinaire, nationaliste, que n'effraie pas la violence : « punir », « milice » « empalé », « rébellion », « belluaire » amorcent le thème de la revanche en réponse aux violences perpétrées par les Allemands en 1870. Quelques mots savants comme « tabellion », « bayadère », « porphyre », « épitaphe » distraient de la ligne de pensée militariste sans pour autant évacuer la mort. L'étude du son [gn] est l'occasion d'aborder l'opposition entre la France magnanime et l'Allemagne désignée comme l'ennemie. La connotation morale de clémence trouve son prolongement dans l'image qui ressuscite le sens de l'honneur.

c- Le subterfuge iconographique

La conjonction totalement fortuite de la lettre, de l'image et du mot déconcerte et renseigne sur l'objectif idéologique et pédagogique de l'auteur illustrateur. En plaçant au premier plan l'image, il lui attribue une fonction sémiotique capitale : elle imprime son sens dans l'esprit du lecteur avant même qu'il assimile les lettres de l'alphabet. L'abécédaire de Bombed va à rebours de la tradition synthétique. En effet, à partir de la dix-huitième page, chaque lettre est reprise et associée à un mot du lexique militaire, suivi d'un court texte explicatif, l'ensemble étant imagé par une vignette en couleurs.

L'abécédaire met en relief la fonction expressive du dessin qui joue sur l'esthétique du trait et des couleurs pour attirer le regard et sur la poétique du langage qui sert la fonction référentielle du texte. Le circuit phonique de la lettre au mot, et sémantique du mot à l'image, semble quelque peu bouleversé : la fonction de l'image est ambiguë, car en tant que référent du mot, elle devient un substitut réel, imposant ainsi à l'enfant une vision militariste systématique associée à une lettre. L'utilité pédagogique de l'image est détournée à des fins idéologiques. Le subterfuge iconographique attire l'enfant au moment d'apprendre. Il excite la curiosité et fixe l'attention afin de développer le goût de l'étude. La fusion de l'instruction et de l'amusement se fait dans l'image documentaire de l'abécédaire. Mais la troisième donnée essentielle qui supprime les deux précédentes est morale. L'imagination de l'enfant se trouve bridée par le dessin qui contrecarre subrepticement la distraction, défaut fustigé par Kant : l'image réputée pour sa valeur divertissante entre dans une stratégie éducative et morale. Ainsi le destinataire perçoit la lettre puis le mot dans une perspective phénoménologique : indissociable d'un contexte, ils s'imposent à lui dans un milieu, un cadre spatial délimité par le dessin et calculé. L'environnement naturel place les hommes représentés en situation de

guerriers actifs. Un relevé des substantifs présentés et illustrés laisse apparaître cinq tendances.

Tout d'abord sur le plan esthétique de la restitution réaliste, les militaires³¹² sont tous placés dans un environnement authentique afin de donner une vision dynamique de leur fonction. La posture aux aguets des uns, prêts à l'attaque, à cheval, avançant avec précaution, contraste avec la décontraction des hommes au bivouac, assis autour d'une gamelle de soupe. Le dessin au premier plan d'un soldat allemand gisant la tête dans son sang, ne dissimule pas la violence inhérente à la guerre, ni la haine antigermanique confirmée par le commentaire. L'enfant est immergé dans un bain de violence par le sang de l'ennemi et l'omniprésence des armes meurtrières placées au premier plan. Le regard latéral balaie le champ d'action d'un jeune garde touché par une balle et en train de s'effondrer. Pris dans sa chute, courbé en arrière, il est délaissé par ses camarades qui poursuivent leur chemin à la course. L'officier, sabre au clair, les exhorte à continuer de combattre. Un tambour bat la marche. Bouche ouverte, les soldats crient leur détermination. Le second et l'arrière-plan hérissés de baïonnettes donnent une impression de puissance dissuasive. L'image balaie les craintes de la mort et le texte conforte dans la nécessité d'un courage à toute épreuve. La conjonction de l'image et du texte transcende le matérialisme militaire et transforme le gène létal de la guerre en le mythifiant. L'exactitude des dessins des uniformes cautionne la valeur documentaire de l'abécédaire : les corps d'armée défilent, « Infanterie », « Artillerie », « Cavalerie ». La finesse du trait et les couleurs en parfaite adéquation avec la réalité, ne sont pas redondantes par rapport au texte qui oscille entre un registre épique et réaliste. Le mot initial appartient à l'art visuel qui le déplace dans l'espace littéraire et iconographique.

Sur le plan didactique, la définition du mot est toujours soutenue par une mise en action. L'artilleur manie le canon et est présenté dans la pérennité d'un présent gnomique doublée de la vivacité d'un présent descriptif : « il regarde dans sa jumelle ». Le cuirassier excite l'admiration, fascine, « terrible et beau » à la fois. La force de l'oxymore attise l'engouement pour le dynamisme du chef. Le style devient épique, « la terre tremble sous le galop des chevaux ». La vivacité est accentuée par le mouvement de la monture au galop et dont les jambes ne touchent pas le sol. Le trait fin donne une légèreté aérienne au cavalier. Les soldats sont toujours représentés au premier plan afin de distinguer les détails les plus

³¹² Les militaires représentés sont désignés par les noms suivants : Artilleurs, Cuirassiers, Dragons, Eclaireurs, Francs-tireurs, Généraux, Grenadiers, Gendarmes, Hussards, Lanciers, Officiers d'ordonnance, Pontonniers, Spahis, Turcos, Zouaves.

subtils de leurs uniformes. Les armes, les lances, les baïonnettes jaillissent aux yeux du lecteur, sortant d'un hors champ.

La fonction phatique est assurée par la communication intime et rassurante : le narrateur interpelle le lecteur et oriente son regard : « Voyez avec quelle précaution ces deux hussards s'avancent. » Placé en position d'admirateur, le destinataire oublie le but didactique de l'album et se laisse prendre au jeu du mimétisme et du spectacle. L'image complémentaire du texte oriente le regard alors que la pensée n'est plus au déchiffrement syllabique, pourtant enjeu initial. L'objectif est de rassurer l'enfant quant à la protection de la nation. L'édification morale de l'armée est l'enjeu principal du livre, non l'apprentissage de la lecture. Le discours se teinte de germanophobie avec l'évocation des francs-tireurs : l'armée française a mis à mal la puissance légendaire de l'ennemi d'outre-Rhin. Le dessin fige dans son mouvement le soldat français qui tient par la bride un fougueux cheval allemand.

Sur le plan idéologique, le prestige de l'armée est renforcé par un discours épideictique et une adhésion aux principes scolaires en vigueur. Outre l'effet de contemporanéité rendu par l'iconographie, l'abécédaire recourt également à l'histoire de France. A l'instar des manuels scolaires, il utilise le référent napoléonien du Premier Empire. Placé dans un cadre naturel forestier, le général, le grenadier, le gendarme d'ordonnance semblent tout droit sortis d'un tableau de David. L'explication générale, « ce sont ici des soldats du Premier Empire », précède une description spécifique à chaque soldat. Chacun est saisi dans sa mission première et la satisfaction du grenadier, sourire aux lèvres, regardant au loin, est manifeste. Le gendarme attend les ordres de son supérieur. Il faut inculquer à l'enfant les notions de discipline, d'obéissance et de hiérarchie indispensables à la conservation du pays. Jamais la contrainte n'est mentionnée, le libre consentement règne en maître. L'antienne napoléonienne résonne en écho à celle des livres d'histoire : l'Empereur au premier plan est conforme à la tradition picturale, en habit de général sur son cheval blanc. Les hyperboles laudatives fleurissent le texte en hommage à ce « grand guerrier ». La page qui lui est consacrée illustre la lettre « N » et devient une hagiographie impériale en miniature. Tout concorde pour célébrer la prestance de Napoléon : les allitérations en [p] de « l'Empereur Napoléon Premier », les déictiques qui l'installent dans un cadre guerrier renforcé par les fumasses des canons au loin, sont relayés par les possessifs marquant l'omnipotence du chef de guerre et la déférence qui lui est due. L'arrière-plan iconographique instaure une atmosphère belliqueuse faite de nuages de fumée et d'une armée à pied d'œuvre avec boulets de canon.

Les qualités de chaque corps d'armée sont reconnues : « l'adresse et le courage » des soldats d'infanterie compensent leur infériorité par rapport aux hussards et aux cavaliers.

Piliers défensifs capables de résister à l'ennemi, ils bénéficient d'une belle illustration en perspective avec l'alignement de soldats surveillés par un officier, genou à terre, fusil pointé, au premier plan. Le dessin transcrit parfaitement l'illusion d'une ligne de front dont les hommes composent une barrière défensive. L'initiation aux arcanes du métier des armes débute. Il ne suffit pas de représenter les militaires pour signifier leur utilité, il faut également les inscrire dans un cadre de vie pour plus de vraisemblance. L'écriture est subordonnée à l'image dans le « quartier de cavalerie » puisque le dessin reproduit l'inscription au fronton du bâtiment dans lequel pénètrent les dragons. L'expression vague et difficile à illustrer requiert une représentation claire et expressive qui met en scène le factionnaire au premier plan, saluant les dragons tandis qu'au second plan ont lieu les manœuvres. La notion de travail bien accompli domine le passage et s'inscrit dans une politique incitative à la tâche bien faite, notamment sur le plan scolaire. Le régiment de chemin de fer bénéficie aussi d'une illustration très pertinente, confirmant la morale du travail acharné et la satisfaction de son accomplissement. Au premier plan, un rail de construction sert de limite de champ à l'officier qui consulte et écrit des notes. Les voltigeurs, considérés comme des soldats d'élite sont représentés dans une posture athlétique d'escaladeurs et de guetteurs.

La complémentarité des corps d'armée est soulignée dans les définitions, mais la voix littéraire rappelle aussi la grandeur de la France grâce à sa puissance coloniale. D'ailleurs le rôle de l'infanterie de marine met en avant l'importance de l'Etat, la garde des ports et des arsenaux pour sauvegarder les colonies où la France est implantée. L'enjeu idéologique serait inabouti sans la mention des Spahis et des Turcos qui alimentent de façon pittoresque la veine coloniale. L'écriture picturale double l'illustration en rappelant qui sont ces « cavaliers algériens au service de la France » et insiste sur la conservation d'une identité orientale mêlée à l'occident à travers le costume. Bombled a l'art d'un Delacroix lorsqu'il peint la veste turque et le burnous garance, le pantalon et le gilet bleu céleste, les bottes arabes des Spahis sur une monture blanche se détachant sur un ciel azur et un décor désertique. L'image des Turcos est tout aussi édifiante et le narrateur ne manque pas d'inciter l'enfant à observer le dessin : il se fait commentateur d'art en décrivant dans un regard ascendant le grand pantalon blanc bouffant, la veste bleue à parements dorés, la large ceinture et la toque rouges, le lourd barda. Le Zouave vêtu de blanc et coiffé du casque colonial restitue une nouvelle image coloniale sur un décor désertique et est encensé dans un éloge de l'intrépidité et de la patience.

Sur le plan éditorial et linguistique, l'album propose un discours autotélique qui honore l'alphabet de ses vertus didactiques et éducatives tout en adoptant une visée prospective. Le narrateur s'adresse directement au jeune lecteur à la lettre « N » par exemple, en soulignant la nécessité de s'instruire pour découvrir l'histoire : « Napoléon fut un grand guerrier dont vous lirez l'histoire quand vous serez plus instruits. » Aux missions éducatives et morales s'ajoute un objectif mémoriel qui ira grandissant au fil des années et atteindra son paroxysme en 1918-1919. L'hommage aux héros français de l'histoire se pérennise et l'album l'inscrit en lettres d'or dans les mémoires enfantines. Le livre procède également à l'autocitation puisqu'il renvoie à la lettre « B » du « Bivouac » pour expliquer la vie des « Zouaves » à la lettre « Z ».

Outre sa structure alphabétique, l'abécédaire obéit à une progression exaltante qui trouve son acmé dans les dernières lettres de l'alphabet. « Uniforme », « Voltigeurs », « Xénophon », « Saint-Cyr » couronnent le livre d'une aura guerrière. Une ultime apostrophe paternelle et affectueuse attire l'attention des jeunes lecteurs sur le prestige des uniformes : « Les uniformes que vous voyez ici, mes enfants » ouvre la voie à une remémoration de l'histoire du costume depuis la Révolution et résout l'énigme de la datation du livre, en présentant « les soldats d'il y a cent ans », confirmant de facto une publication en 1889-1890. Une prolepse anticipe l'objection de désuétude par la revendication du souvenir : le livre est le gardien de la mémoire. L'opposition entre le caractère éphémère de la mode et la pérennité des hommes qui ont porté les costumes, inscrit définitivement l'abécédaire parmi les mémoriaux en hommage à la bravoure française qui célèbrent l'avènement de la République et de la liberté. Peu importe l'uniforme, c'est l'homme qui le porte qui compte et le rend immortel. La lettre « X » appose le sceau de l'Antiquité par un retour en arrière à Xénophon, général athénien rendu célèbre par *La retraite des Dix Mille*³¹³. Cette référence, outre les raisons lexicales et alphabétiques, universalise l'audace et la nécessité de sauver sa patrie. La technique de représentation à l'antique augmente la variété des traits et rappelle le néoclassicisme de David peignant *Léonidas aux Thermopyles*³¹⁴.

Le paroxysme belliqueux est atteint avec « Saint-Cyr » pour illustrer la lettre « Y ». Deux remarques s'imposent : d'abord la relégation à l'arrière-plan de l'apprentissage alphabétique est manifeste, comme elle l'était apparue avec l'infanterie de Marine pour illustrer le « M ». La prépondérance du choix de l'initiale dans le système traditionnel de l'abécédaire illustré est battue en brèche par Bomble. En effet les mots choisis ne sont pas

³¹³ Xénophon a ramené dix mille Grecs dans leur patrie malgré les plus grands dangers.

³¹⁴ Voir l'illustration en regard de « Léonidas aux Thermopyles ».

exempts de prétention idéologique comme le prouve le décalage entre la lettre inscrite et la sélection du mot dans lequel elle occupe une place médiane. De plus la visée idéologique prime l'enjeu pédagogique : Saint-Cyr, par l'alliance du savoir et de l'art martial, prépare les stratèges et la présentation de la prestigieuse école militaire résonne comme une invitation implicite aux jeunes lecteurs à entrer dans la carrière. L'image souligne la discipline et la majesté de l'institution par le passage en revue de ses troupes par un cavalier.

d- La pédagogie militaire

Force est de constater que l'album de Bombled relève la gageure des méthodes de lectures par l'application de deux points de vue : celui de la lettre et de la syllabe qui appartient à la méthode synthétique, celui du mot et du texte qui relève de la méthode analytique. Il conserve l'importance accordée à l'initiale distinguée par la majuscule à deux exceptions près. Le dispositif de mise en page adopté par Bombled oriente le regard du destinataire : la lettre, d'abord distincte, est ensuite enclavée dans un mot, puis un texte, mais elle est surtout le prétexte à un dessin expressif porteur de valeurs militaristes. L'image, auxiliaire de la méthode analytique, valorise le mot selon un principe de méthode globale. Les mots imagés désignent tous des soldats, des uniformes ou des armes. Ils sont accompagnés dans le syllabaire de noms abstraits. Tous les mots illustrés évoquent une réalité concrète souvent méconnue de l'enfant compte tenu de leur inscription dans un contexte militaire. La pédagogie fondée sur le réel imagé se soumet à l'idéologie dupliquée par les commentaires pro-militaristes. L'idée est prégnante, et l'homme ou l'objet risque d'être réhabilité aux dépens du signifiant.

La difficulté de l'abécédaire de Bombled vient de la réunion d'objectifs parfois inconciliables : éducatifs, récréatifs et idéologiques. Le texte se réduit à un commentaire de l'image et confirme l'adage « ut pictura poesis ». Cependant les arts visuels se déplacent dans l'espace et sont synthétiques, alors que les arts littéraires sont donnés dans un déroulement temporel et analytique. Le simultanésisme n'est pas encore d'actualité. Le narrateur intervient dans les lectures à la deuxième personne par des injonctions paternalistes. L'enfance correspondant à l'âge de l'éveil sensoriel selon l'opinion de Coemenius avant Locke, Rousseau et les philosophes modernes, il faut partir des choses et de leur représentation figurée. Le réalisme de la leçon militaire inverse la philosophie nominaliste alors régnante. L'étroite connexion des mots aux personnes ou aux choses représentées par l'image facilite l'appropriation du monde par l'enfant. L'abécédaire figuré offre une mnémotechnique qui

emprunte essentiellement les canaux visuels et auditifs. Il provoque un réflexe conditionné en activant la mémoire visuelle de l'enfant qui enregistre la page entière.

L'abécédaire de Bombled confine au livret d'instruction militaire et dépasse la mission généralement dévolue aux alphabets. Le récit de six pages qui le clôt sert à la fois de bilan, de métaphore du chemin de la lecture et de récompense accordée à un futur soldat. « Une promenade au camp » renvoie, telle un miroir, les images déroulées dans les pages précédentes. Parvenu à l'ultime stade d'apprentissage de la lecture, l'enfant découvre son alter ego idéal dans le personnage de Félix, fils d'un officier, curieux et attentif, qui pose des questions pertinentes à son père qui le guide dans un camp militaire. Le mélange du discours direct et indirect évite la monotonie du récit descriptif. Les images permettent à l'enfant de se substituer au jeune Félix – au nom bienvenu – et de s'interroger comme lui. L'aérostat militaire attise la curiosité. Le commis d'administration, le Spahi, les Dragons en vedette, suscitent des échanges dialogués entre le père et le fils, et complètent les informations délivrées par l'abécédaire. La description succincte des uniformes revient à l'enfant, en guise de répétition et de vérification cognitive de la leçon de l'alphabet. Mais l'explication de la mission des soldats est l'œuvre du père.

Le dialogue présente l'avantage de la vivacité et de la double énonciation, favorisant l'identification. Les images lèvent le rideau sur le théâtre des entraînements militaires : le bicycliste sur son vélocipède intrigue de même que la voiture aux munitions. Le point de vue interne développé par l'enfant est celui du lecteur curieux. Le texte plus long est aussi l'occasion de faire l'éloge des nouvelles technologies telles que le télégraphe optique, le signaleur qui correspondent à autant de signifiants et de signifiés nouveaux. La rencontre d'infirmiers guidant des ânes qui portent des blessés n'est pas traumatisante. La violence n'est pas de mise ici. Le narrateur prend le soin de préciser qu'ils ne sont que légèrement blessés. Toutefois la dimension axiologique de l'ouvrage est révélée par une remarque du locuteur : « N'importe, Félix salue ceux qui souffrent pour l'amour de la patrie. »³¹⁵ Par la commisération et le respect dus aux guerriers, le lecteur est appelé à imiter le jeune Félix. L'indifférence à l'égard de ceux qui se battent pour la France est indécente et ingrate.

La conclusion semble une duplication des Instructions Officielles contemporaines tant elle insiste sur le devoir scolaire équivalent du devoir patriotique et prémices du devoir militaire. Le plaisir de la promenade qui est aussi littéraire pour le lecteur, renvoie à la nécessité de bien travailler à l'école. L'image du général matérialise le rêve de l'enfant,

³¹⁵ Louis BOMBLED, op. cit., p.47.

« devenir officier comme son papa, et même général si c'est possible. »³¹⁶ Le livre dévoile un ouvrage initiatique dont le parcours d'apprentissage de la lecture est à l'image de celui qui mène vers l'âge adulte via l'autonomie. L'invitation à revenir visiter le camp militaire lorsque Félix saura lire et écrire, vaut symboliquement pour l'enfant lecteur qui refera seul sa promenade littéraire lorsqu'il saura lire.

L'abécédaire de Louis Bombled est en fait un genre littéraire hybride qui cumule l'alphabet, le syllabaire et le récit. Les registres épiques et réalistes entretiennent l'illusion d'une histoire vécue dans laquelle se noie l'alphabet. Les courts commentaires sont censés exalter les cœurs enfantins pour qui le son, la lettre et le mot ne sont qu'abstraction. L'image dont la vertu mnémotechnique est reconnue par les pédagogues, acquiert une valeur auto-éducative. Cependant les pages de l'abécédaire ressemblent plus à des lieux de mémoire qu'à des inventaires didactiques. L'enfant consulte un livre assimilable à un abécédaire d'orientation qui le dirige vers le métier de soldat. Dépassant le clivage entre éducation et distraction, il obéit à un concept d'utilité professionnelle par l'exposé des compétences requises. Plus frappante est la transformation du métier en historiette morale qui tourne à l'éloge militariste et à la défense patriotique. La grandeur de la France y apparaît en filigrane à travers l'évocation de ses colonies et de sa puissante armée. A la mémoire de l'image se substituent les images de la mémoire. La deuxième moitié du 19^e siècle signe le syncrétisme de la tradition aristocratique de la lecture de l'image et de la tradition populaire diffusée par les journaux d'enfants. Le livre de Bombled par son élégante couverture, ses dessins raffinés et son papier de qualité, s'adresse à une classe sociale aisée, ce qui le place au même rang que les albums de Boutet de Monvel et de Job.

4 ALBUMS ET ROMANS A THÈMES : UNE PROPÉDEUTIQUE A L'ART MARTIAL

Louis Bombled œuvre dans le sens de la politique scolaire de la Troisième République. Son abécédaire militaire est l'aboutissement de réflexions nouvelles sur la pédagogie exprimées dès le 17^e siècle par Fénelon avec son traité sur *L'Education des filles* en 1687, approfondies au 18^e siècle par Rousseau avec *l'Emile* et les premières statistiques sur l'alphabétisation. L'illustrateur a compris que le 19^e siècle était le siècle de l'éducation nationale et son ouvrage ravit les plus petits tout en opérant une imprégnation militariste. Des

³¹⁶ Ibid. p.48.

illustrateurs comme Boutet de Monvel et Job sont également conscients du pouvoir éducatif de l'image. Ils rendent hommage aux grandes figures héroïques de l'histoire de France honorées par les manuels d'histoire. Faut-il y voir un signe de leur adhésion à la mentalité patriotique diffusée par l'Etat ? Leur personnalité, la genèse de leurs ouvrages et leur langage iconographique divulguent les penchants nationalistes des auteurs.

a- Boutet de Monvel : Jeanne d'Arc, icône patriotique

Boutet de Monvel³¹⁷ doit sa célébrité aux livres illustrés qu'il crée pour le public enfantin. Réputé pour la transparence de son langage plastique et sa représentation archétypale de l'enfant, il met son talent au service de la jeunesse, mais aussi d'écrivains comme Anatole France dont il illustre *Nos Enfants*. Dans le cadre de nos recherches sur l'imprégnation cocardière, nous nous sommes intéressés à *Jeanne d'Arc*, paru en 1896. La consultation de ce beau livre à couverture beige fleurdelisée nous a dévoilé des trésors d'ingéniosité et de virtuosité littéraires et iconographiques. Le titre en lettres d'or surmontées de couronnes royales et d'une épée érige la sauveuse de la France au rang d'une reine, équivalent de son édification en icône patriotique par les manuels scolaires. Boutet de Monvel explique d'ailleurs dans l'avant-propos daté d'avril 1896, que la couronne rappelle la gloire et l'hommage rendu à Jeanne d'Arc, un des piliers de l'histoire de France racontée aux enfants³¹⁸. Elle fait partie des héros séculaires « panthéonisés » par l'institution scolaire.

Pour cela, l'auteur illustrateur n'hésite pas à jouer sur les anachronismes afin d'ancrer la figure salvatrice dans les mémoires juvéniles. Dès la première page, les siècles se confondent puisque Jeanne d'Arc est à la tête d'une troupe de fantassins. La fonction allégorique de l'image est soutenue par l'exactitude des costumes et l'opposition signifiée par l'armure médiévale de l'héroïne guidant la troupe en pantalons garance, redingote bleue et casquette rouge et bleue. L'anachronisme est dépassé par le message de force et d'union lancé par cette gravure : l'écrasement de l'Allemagne est signalé par la vision de Jeanne d'Arc, visière du heaume relevée, yeux tournés vers le ciel, foulant au pied les soldats ennemis. L'Allemand remplace l'Anglais. Le Prussien mis à mal a déjà le visage de la mort. La majesté du cheval de la sauveuse est accentuée par sa démarche solennelle. Le symbole est fort : l'armée française se rallie à Jeanne d'Arc, emblème de courage et de vaillance, qui lutte au nom de Dieu pour sauver la France. La puissance sémiotique vient d'une double inspiration

³¹⁷ Boutet de Monvel (1884-1949) est un peintre aquafortiste et un dessinateur français. Ouvrage de référence : BOUTET de MONVEL, *Jeanne d'Arc*. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1896.

³¹⁸ Voir image en regard.

patriotique et contemporaine pour la partie gauche et extrême droite du tableau, historique pour la partie centrale. Le dessin s'appuie sur la métonymie et l'allégorie de la France libérée. Le clairon qui sort de terre représente le soldat allemand mort dans l'enfouissement de la violence armée tandis que l'uniforme des fantassins reflète la patrie française.

Le livre se présente comme une biographie élogieuse de la petite bergère auréolée, dans une robe aux fleurs d'oranger. Boutet de Monvel réussit le consensus religieux et républicain dans une captatio adressée aux enfants qui rend hommage à la « Sainte de la patrie », à la « martyre ». Par l'alliance de la religion et de l'histoire, l'acte de lecture devient acte de patriotisme. Le mimétisme enjoint d'avoir foi en la victoire à l'instar de Jeanne d'Arc. Le conteur convainc d'autant mieux les lecteurs qu'il les installe dans une relation de confiance par l'apostrophe « mes chers enfants », devenant leur instituteur et leur proche. Il rejoint la cohorte des écrivains, substituts familiaux qui tissent une relation d'influence avec les enfants. Le destinataire doit se sentir proche de Jeanne d'Arc qui avait treize ans lorsque lui apparut l'archange Saint Michel.

L'énonciation exhorte à l'imitation, et participe de l'entreprise de conditionnement des esprits au même titre que les grands thèmes récurrents de la littérature patriotique. La gradation hyperbolique de la « patronne de la France » en « sainte de la patrie comme elle en a été la martyre », unit l'Eglise et la République, la dévotion et le patriotisme sous l'étendard tricolore. Psychologiquement, l'enfant est alerté par la sublimation de l'héroïne par la souffrance. La douleur transcende, et sa verbalisation exorcise les craintes pour n'en dégager que l'admiration. Le futur prometteur et convaincant employé par l'auteur attribue à son message un caractère prophétique : « L'histoire vous dira », promet-il. L'enfant est sollicité avant l'heure, promis à un avenir militaire, fondé sur la solidarité et le sentiment national. « Le jour où le pays aura besoin de votre courage » fait peser sur les épaules du jeune lecteur la responsabilité de l'avenir. Les apostrophes et les tournures à valeur impérative – « souvenez-vous-en », « il faut avoir la foi » - constituent l'album en leçon de civisme et de patriotisme.

Les enfants appelés à devenir les futurs défenseurs de la France sont placés en position de contemplateurs face à la jeune paysanne terrassant le lion anglais. L'épée et la quenouille qui l'entourent³¹⁹ renforcent la valeur allégorique de l'image, de la guerre et de la paix. Le résumé historique des causes de la Guerre de Cent Ans trahit la partialité du conteur dans l'emploi des termes péjoratifs à l'encontre du dauphin Charles VII. Les anachronismes

³¹⁹ BOUTET DE MONVEL, op. cit., p.3.

lexicaux exhaussent le prestige de l'héroïne qui voulut éviter à « notre race (...) [de] perdre sa nationalité » et révèle l'orgueil cocardier de Boutet de Monvel. Il s'appuie sur les contrastes dus à la féminité et à la force de caractère de l'héroïne, il offre aux enfants un moyen de disculpation face aux faiblesses inhérentes à leur âge. A l'instar de Jeanne d'Arc, ils peuvent faire de leur « frêle patrie » un « rempart face à tant de détresses ». Le parallèle historique s'accompagne d'une translation psychologique. La pusillanimité est rejetée et c'est dans l'innocence et la pureté qu'il faut puiser le dynamisme, la foi en la victoire. Le trait récurrent qui parcourt l'œuvre de Boutet de Monvel appartient au topos de la « grandeur du petit ». Défi aux esprits vétilleux et mesquins vis-à-vis des plus faibles, femmes et enfants, Jeanne d'Arc n'est pas seulement l'allégorie de la France qui résiste, mais aussi l'incarnation de la force du faible. La révélation aux jeunes Français de l'existence du courage qui stagne au fond de leur cœur précède une épiphanie de vengeance. Le corollaire de la défaite de 1870 est la foi en une revanche victorieuse.

Pour rendre l'hagiographie de Jeanne d'Arc attrayante, Boutet de Monvel allie l'exigence de l'historien à l'ingéniosité du conteur. Le schéma quinaire du récit reprend les étapes qui jalonnent l'existence de Jeanne d'Arc et transforme sa vie en épopée³²⁰. La dichotomie manichéenne repose sur la grandeur de l'humble Jeanne d'Arc et la lâcheté des grands. Le genre du récit ressortit à l'épopée dont la voix fait résonner les échos légendaires et historiques. Le souci d'exactitude historique concerne la vie de Jeanne d'Arc et la Guerre de Cent Ans. La véracité est cautionnée par l'intertextualité et la mention du Journal du Siècle d'Orléans³²¹ : « Ils se sentaient, dit le Journal du Siècle, réconfortés et comme désassiégés par la vertu divine de cette simple fille. » Du 16 janvier 1412 (naissance de Jeanne d'Arc à Domrémy) au 30 mai 1431 (mort de Jeanne d'Arc), l'album séduit par une iconographie chatoyante qui flatte l'œil par l'élégance du trait. La rigueur des compositions, l'équilibre du texte et de l'image sont un véritable plaisir pour l'œil. Le soin particulier accordé aux costumes par l'artiste reflète le drapé contemporain. La lumière qui les nimbe, le raffinement des motifs et de l'architecture, illuminent l'album à travers un voile de brume qui baigne le drame de l'héroïne « dans une légère pénombre de sérénité mystique. »³²² Cette technique qui

³²⁰ Le récit se présente sous la forme suivante : pages 5 à 7, les origines de Jeanne d'Arc et l'illumination – pages 8 à 12, la rencontre avec Charles VII qui lui accorde sa confiance – pages 13 à 32, la sainte guerrière, ses victoires sur les Anglais, le sacre de Charles VII à Reims le 16 juillet 1429, l'adoration de Jeanne d'Arc – pages 33 à 37, la défaite due à l'indolente lâcheté de Charles VII – pages 38 à 47, l'emprisonnement, la torture et la mort de Jeanne d'Arc trahie. La structure du texte fait jaillir le leitmotiv issu de « magnitudo parvi » cher à Hugo.

³²¹ BOUTET DE MONVEL, op. cit., p.15.

³²² Jean-Marie EMBS - Philippe MELLOTT, *Le siècle d'or du livre d'enfants et de jeunesse 1840-1940*. Paris, Ed de l'Amateur, 2000, p.204.

présente des liens de parenté avec les préraphaélites anglais s'inscrit dans la mouvance des symbolistes et introduit l'enfant dans un monde familier où il se reconnaît grâce à un esprit concret, simple qui tempère la complexité allégorique.

Les œuvres de Boutet de Monvel s'inscrivent à l'instar de celle de Job, dans le prolongement de l'imagerie populaire : elles offrent à l'enfant une iconographie raffinée qui chante les exploits des grandes figures historiques françaises. L'avènement de la Troisième République, la renaissance de l'économie lors de l'Exposition Universelle de 1878, la réorganisation de l'armée et les réformes de l'Instruction constituent un terreau fertile à l'éclosion des livres d'histoire illustrés : Clio inspire et les auteurs adaptent le passé aux exigences du présent en métamorphosant le discours historique en une apologie nationale. De plus, l'apparition de nouveaux procédés d'impression à partir de 1880 (comme la chromolithographie) favorise le succès des illustrateurs qui prennent le pas sur les auteurs.

b- Jacques Onfroy de Bréville : Napoléon ou la renaissance française

C'est dans ce contexte que Jacques Onfroy de Bréville³²³ (plus connu sous le pseudonyme de Job) connaît la consécration. Son interprétation des chevauchées impériales commentées par Georges Montorgueil s'adresse aux plus jeunes par des tableaux pédagogiques qui sont de véritables merveilles d'invention. Il décline le passé antérieur en conjuguant la grandeur des figures historiques comme Jeanne d'Arc, Louis XI, Henri IV, et surtout Napoléon, mais surtout en oubliant les désinences malheureuses des défaites de Russie, de Waterloo et la désillusion des Cent Jours. L'inflexion autoritaire du héros conquérant est oubliée au profit de la légende dorée du vaincu.

Job crée un modèle militaire autour des héros de la Révolution et de l'Empire à travers le demi-solde. Le souci d'exactitude dans le dessin des costumes confère à ses œuvres une véritable valeur documentaire. Sa jeunesse influe sur la genèse de son œuvre. Agé de douze ans lorsque les Allemands envahissent la France et entrent dans Paris, il conservera une aversion pour les idées révolutionnaires responsables selon lui de l'humiliation du Traité de Francfort. De plus, ses origines aristocratiques, l'éducation traditionnelle qu'il reçoit, sa rencontre avec Emmanuel Poiré, alias Caran d'Ache, déterminent l'orientation idéologique de son œuvre. En lui, l'homme et l'artiste sont indissociables, et son souci maniaque du détail correspond au désir de peindre avec précision une classe sociale. Les événements historiques

³²³ Jacques Onfroy de Bréville (1858-1931), dit Job, pseudonyme composé des initiales.

expliquent l'émergence d'un patriotisme revanchard et cocardier dans ses livres d'histoire illustrés pour enfants. Son activité artistique et littéraire s'accorde avec les distributions concomitantes de livres de prix ou de mémoires mettant à l'honneur les serviteurs de l'Empire.

La production de Job s'apparente à une publication parascolaire en adéquation avec les valeurs de la droite ultra. Conscient du pouvoir mnémonique de l'image, il joue de « la réduction épique et vériste du dessin », et attire le regard du lecteur enfantin par « l'inflation pittoresque et la cristallisation anecdotique ». Il est persuadé qu'elles facilitent la compréhension et l'appréhension d'un personnage comme Napoléon. Claude-Anne Parmégiani³²⁴ rappelle sa dérive nationaliste, nourrie de la pensée de Barrès et sa stigmatisation des prisonniers allemands durant la Première Guerre Mondiale ainsi que la dérive raciste à laquelle conduit sa théorie de la morphopsychologie³²⁵. Il utilise des stéréotypes qui profitent de la naïveté de ses interlocuteurs afin d'ancrer des préjugés tenaces dans leurs esprits malléables. Ses illustrations harangent le lecteur, happé par un langage allégorique et les signes symboliques d'un souci cocardier : l'Aigle, le Coq, l'Ombre, le Soleil, les Nuages appartiennent à une peinture symboliste qui entend représenter la permanence de l'Histoire à la manière de Detaille³²⁶. Ils donnent une cohérence aux illustrations et transforment l'histoire en drame épique. Cependant l'incapacité de reproduire un conflit mondial généralisé en 1914 amènera à qualifier le style de ces images de « pompier ».

Avec les illustrateurs, la lecture des signes figurés prépare à celle des signes écrits. Tous les albums ou les journaux illustrés de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e siècle s'intègrent dans cette philosophie de la perception qui obéit à une règle de composition centripète : l'œil replace au centre de l'image le dessin et focalise sur l'anecdote présentée. L'utilisation du format à l'italienne³²⁷ par Job accentue la perception linéaire du temps dilaté. La voix « off » du narrateur imitée du cinéma et le style emphatique de Montorgueil accusent le réalisme de scènes en hypotypose. Rares sont les auteurs illustrateurs aussi conscients de l'herméneutique de l'image.

³²⁴ Claude-Anne PARMEGIANI, *Les Petits Français illustrés, 1860-1940*. Paris, Cercle de la Librairie, 1989.

³²⁵ Job est persuadé que le caractère psychologique est déterminé par le type morphologique des prisonniers de la Grande Guerre.

³²⁶ Voir en regard le tableau de Detaille intitulé *Le Rêve* datant de 1888.

³²⁷ Le cadre de la double page offre une dimension temporelle élargie et forme une séquence qui prélève des éléments dans le passé. La technique procède par panoramas qui, jusqu'à la fin du 18^e siècle, relataient la vie d'une figure célèbre par des images commentées.

La consultation du bel album de Boutet de Monvel dédié à Jeanne d'Arc et de quelques spécimens de Job provoque un ravissement esthétique. Mais le trait et le verbe révèlent aussi le regard partial et sélectif des concepteurs dont la mentalité est indéniablement cocardière. Leur capacité d'adaptation à un public enfantin accroît leur force persuasive. Les charges héroïques au souffle épique redorent le blason de l'armée française. La distanciation temporelle prête aux héros de l'Empire un rôle symbolique : ils incarnent la France en marche vers la liberté et se substituent à Marianne. Job renouvelle l'articulation du texte et de l'illustration en créant l'« image habillée » où l'espace plastique envahit la typographie. Il opère une fusion entre le dessin et le récit. L'âge du lecteur se calcule selon une plus ou moins grande autonomie de l'image. Le texte réduit à une simple légende est destiné aux plus jeunes et l'illustration hors texte, accrochée à une phrase du texte s'adresse à des adolescents.

Job applique avec dextérité et finesse les consignes données par Victor Duruy³²⁸ sur la prépondérance de l'image en tant que support pédagogique. Mais surtout il ne peut qu'adhérer au point de vue de Madame Pape-Carpantier³²⁹ qui déclare aux instituteurs réunis à la Sorbonne en 1867 :

« Quand un enfant ouvre un livre, la première chose qu'il fait ce n'est pas de regarder les pages écrites, mais de regarder s'il y a des images..., lesquelles, qu'il sache lire ou non, lui disent toujours quelque chose. »

Après 1875, l'apprentissage par l'iconographie se développe grâce à la maison Pellerin qui fournit de nombreuses planches aux instituteurs qui utilisent ses images ou les couvertures de cahier pour distiller la morale laïque, le militarisme et le colonialisme. Toutefois l'enseignement de l'histoire reste réticent face à l'envahissement de l'image et l'*Histoire de France* de Lavis parue en 1900 n'est pas illustrée. L'histoire en images pénètre difficilement dans le milieu scolaire. En revanche les albums de Job distribués en livres de prix offrent une première vision de son passé à la jeunesse. « La bibliothèque enfantine »³³⁰ illustrée par Job est composée de contes, de fables, de légendes, de romans d'aventures qui mêlent la fantaisie à l'histoire. Ses ouvrages ont leur place dans nos recherches tant il est vrai qu'il a renforcé l'élan nationaliste, ragailardi à partir de 1894 grâce à l'épopée napoléonienne. Napoléon devient l'incarnation du redressement national et l'espoir de la

³²⁸ Voir annexe 3 ainsi que pour Madame Pape-Carpantier.

³²⁹ François ROBICHON, *Job ou l'histoire illustrée*. Herscher, 1984, p.22.

³³⁰ C'est un ensemble d'albums illustrés par Job et fondé sur la fable et l'histoire à la manière des épopées. Son but est de délivrer un précepte moral et philosophique grâce à l'allégorie intrinsèque du genre d'une part, et d'exposer des faits réels subordonnés à l'obligation de vérité d'autre part. Job a débuté sa carrière en illustrant de petits livres entre 1886 et 1889 dans « la bibliothèque enfantine » des Pellerin.

revanche. C'est pourquoi Job lui consacre l'essentiel de son travail. Il poursuit l'œuvre du chantre de la pédagogie patriotique des années 1880, Paul Déroulède. Il est vrai que le Premier Empire et l'épopée napoléonienne constituent une riche matrice génétique tant en matière de récits que d'illustrations. Job s'emploie à honorer la mémoire de l'Empereur tout en servant la République. *Le Grand Napoléon des petits enfants* révèle son art tout en saveur, fait de traits sinueux et fins aux contours imprécis, de délicates couleurs aquarellées. Les surfaces planes y sont limitées d'une encre noire. Job parachève sa vision de l'histoire de France avec *Jouons à l'histoire* : il y imite les techniques narratives des manuels d'histoire en inventant un jeune héros, Jean, écolier studieux, passionné par l'histoire de France qui se déroule sous ses yeux grâce à des tableaux anecdotiques.

Sa collaboration avec Montorgueil pour les textes est fructueuse et donne naissance à un théâtre de jouets³³¹ qui met en scène l'histoire de France telle qu'elle est racontée dans les livres scolaires : Charlemagne et les écoles, Jeanne d'Arc sur le bûcher, la prise de la Bastille, Austerlitz défilent sous les yeux des jeunes lecteurs spectateurs. L'œuvre de Job a une franche connotation patriotique. *Liline et Frérot au pays des joujoux* ne trompe pas quant à sa portée allusive aux tensions franco-germaniques : Frérot s'engage dans l'armée et conquiert une citadelle défendue par des soldats qui ont un air d'outre-Rhin. Les titres des albums qui composent le « théâtre de l'histoire » ne laissent planer aucun doute sur l'engagement idéologique de Job : *Napoléon, La Tour d'Auvergne, Allons enfants de la Patrie !* comptent parmi les signes les plus forts d'une défense nationale acharnée.

Après 1890, Napoléon exécré en la personne de « Napoléon le Petit », avatar négatif de son oncle fameux, devient le symbole phare de la Troisième République et Jeanne d'Arc rallie les causes pédagogiques et catholiques en faisant l'unanimité. Une même ferveur unit la Nation autour de la « Sainte Patronne de la Revanche ». Boutet de Monvel, Job et Montorgueil alimentent l'imaginaire enfantin collectif par leurs productions. Ils contribuent au consensus national autour d'idéaux communs à la veille de la Première Guerre Mondiale. Ils mettent la connaissance historique à la portée du plus grand nombre et innervent le sentiment d'appartenance à une communauté nationale par le biais de figures mythiques qu'ils ressuscitent. Ces vulgarisateurs confirment l'instrumentalisation du passé à des fins idéologiques. Ils accentuent l'engagement mémoriel à travers l'évocation de combats politiques, religieux et la glorification de la France coloniale. Ils dépassent les clivages entre

³³¹ *Jouons à l'histoire, la France mise en scène avec les joujoux de deux petits Français* propose une suite de scènes qui forment une vaste tragi-comédie qui se clôt sur l'exil de Napoléon à Sainte-Hélène. Cette fin corrobore la vision de nombreux historiens pour qui l'histoire glorieuse de la France s'achève là.

les nostalgiques de l'âge d'or assimilé à l'Ancien Régime et les défenseurs de la liberté, héritiers des révolutionnaires.

Ils tirent parti de l'illustration et participent à l'acculturation guerrière au même titre que les historiens populaires, les écrivains pédagogues. Leur avantage réside dans la sensibilisation de l'enfant à l'histoire par l'image : avec le crayon et le pinceau, ils excellent dans l'art de s'adresser à l'intelligence, au cœur et à la sensibilité des enfants. Parallèlement à cette littérature enfantine imagée et profondément patriotique, se développe une littérature romanesque juvénile dont les auteurs comptent parmi les précurseurs d'une littérature belliqueuse et partisane qui alimentera les bibliothèques des écoles et des familles pendant la Grande Guerre.

5 LES ROMANS D'AVENTURES, LES RÉCITS DE GUERRE ET D'ANTICIPATION : UNE MATRICE PATRIOTIQUE RICHE

La richesse du genre romanesque produit des ouvrages aux factures diverses et de longueur variée, mais tous sont axés sur le thème de la guerre. Comment la matrice génétique de la guerre de 1870 est-elle exploitée par Jacquin, Arnould Galopin, Paul d'Ivoi, le Capitaine Danrit ? En quoi Erckmann et Chatrian ont-ils œuvré à l'instauration d'un topos allemand dans la littérature de jeunesse française ? Les thèmes résurgents déterminent une historicité du sentiment germanophobe. Aux grandes figures historiques consensuelles honorées par les beaux albums, correspondent des héros anonymes, plus modestement illustrés en noir et blanc et qui entament la lutte contre l'ennemi d'outre-Rhin. Ils confortent les mythes fondateurs de l'enfant héros et de David et Goliath qui parcourront la littérature enfantine de 1914-1918. Nous procéderons à une rapide étude des indices cocardiens émis par chacun des auteurs cités plutôt que d'observer une récurrence transversale. En effet chaque singularité constitue un maillon d'une chaîne évolutive que seule l'analyse linéaire permet de décrypter. Tous les ouvrages moraux scolaires et extrascolaires que nous avons étudiés doivent plus ou moins leur fond diégétique et axiologique aux précurseurs que sont Erckmann et Chatrian³³².

³³² Erckmann : 1822-1899 ; Chatrian : 1826-1890.
 1863 : *Madame Thérèse* (feuilleton).
 1864 : *Histoire d'un conscrit de 1813* ; *L'Ami Fritz*.
 1865 : *Waterloo* (suite du *Conscrit de 1813*).

a- Les précurseurs Erckmann-Chatrian

Ainsi, pour comprendre l'idéalisme des deux jeunes héros du *Tour de la France par deux enfants* de G. Bruno³³³, il faut regarder en amont vers la source littéraire édifiante que forment Erckmann et Chatrian. Ils se sont parfaitement intégrés à l'école et leurs ouvrages figurent en première ligne sur les étagères des bibliothèques. Les manuels de lecture leur font une place. Les deux petits Phalsbourgeois de G. Bruno sont imprégnés de leurs idées. Sur le plan pédagogique, les auteurs adaptent la culture populaire contemporaine à la culture scolaire requise. Sur le plan esthétique, ils s'adressent aux jeunes gens formés et les régalent de leurs aventures romanesques en dépit de certaines longueurs. Sur le plan idéologique, l'exploitation des thèmes de l'école de Jules Ferry ne masque pas les tensions entre tradition et progrès, entre idéalisme et réalisme dans *L'Ami Fritz*, entre patriotisme et pacifisme dans *Histoire d'un conscrit de 1813*, entre la Révolution de 1789 et les révolutions sociales récentes comme la Commune. *L'Invasion* propose une brève incursion dans le fantastique. Le romantisme allemand effleure les ouvrages et le folklore méconnu y fait de rares apparitions. Hetzel les choisit pour auteurs car ils s'inscrivent dans son projet de démocratisation de la lecture par l'offre peu coûteuse d'œuvres saines et charmantes. Erckmann et Chatrian apparaissent alors comme les instituteurs du peuple, les mentors qui le guident sur le chemin de la justice, de la paix, du travail, de l'honnêteté et de la détestation de la guerre. L'école leur réserve un bon accueil pour des raisons idéologiques et éthiques. La réception du public juvénile laisse dubitatif selon Maurice Crubellier³³⁴.

Les auteurs bons vivants aiment à décrire des repas plantureux, l'or gouleyant des vins d'Alsace, des personnages légendaires et affables. L'énonciation choisie donne l'illusion d'une causerie, d'une conversation amicale avec le lecteur. Nous nous contenterons d'évoquer les ouvrages les plus marquants sur le plan patriotique et découverts dans les bibliothèques scolaires. Leur présence témoigne de l'obédience des auteurs au pouvoir en place : la trilogie, *Histoire d'un Paysan*, *Histoire d'un Conscrit de 1813*, *Waterloo* insuffle la régénération par l'exemplarité des modèles. Le lecteur se plonge dans l'héroïsme impérial. Le *Conscrit de 1813*, *Madame Thérèse* font souffler un ouragan épique dans l'imagination des futurs soldats de 1914. Les sonneries des trompettes, les grondements des canons, les bivouacs dans les forêts enneigées, les hussards à brandebourgs, les assauts des « kaiserlicks » en tunique blanche exaltent le potache qui a appris à lire dans les abécédaires militaires. La lecture

³³³ G. BRUNO, *Le Tour de la France par deux enfants*. Paris, Belin, 1877. Voir l'étude qui lui est consacré dans le quatrième chapitre.

³³⁴ Maurice CRUBELLIER, *L'enfance et la jeunesse dans la société française 1800-1950*. Paris, Armand Colin, coll.U, 1979, p.364.

d'Erckmann-Chatrion fait renaître un patriotisme confiant et un espoir de libération des provinces perdues. Au souvenir des chevauchées impériales fantastiques se greffe la vision de hameaux à colombages, surplombés de cigognes, habités d'Alsaciens aux pipes en faïence, entourés de leurs filles coiffées de grands papillons noirs. Ils suggèrent le thème de la patience alsacienne avant que Hansi ne prenne le relais sur un mode beaucoup plus virulent et belliqueux. Les livres d'Erckmann-Chatrion maintiennent la flamme patriotique sans animosité ni propagande cocardière. Leur pacifisme explique en partie leur sélection scolaire mais n'a pas toujours séduit la société enfantine avide d'aventures plus tumultueuses.

Les récits d'Erckmann-Chatrion réduisent le clivage entre littérature instructive et littérature récréative. Choisis par les « hussards noirs de la République », ils reprennent sur un mode mineur les grands thèmes historiques et moraux mis à l'honneur. Leur évocation des frontaliers rappelle l'intensité des drames vécus pendant la Révolution et l'Empire par les régions rhénanes. Leur finalité est moins d'amuser que d'édifier sur le plan moral, patriotique et politique. Le choix romanesque ou légendaire exclut les monographies de héros, mais accorde une place d'honneur à Napoléon. Hetzel publie les œuvres dans de belles éditions cartonnées qu'il regroupe sous le titre *Contes et Romans populaires, Romans nationaux, Histoire d'un Paysan 1789-1815*, puis *Contes et Romans alsaciens*, de 1866 à 1876. La bonhomie et l'aimable vision de l'Alsace cèderont la place à l'amertume d'un regard acerbe après l'annexion des provinces par l'Allemagne. Les ouvrages publiés avant l'usurpation alsacienne apparaissent rétrospectivement comme la célébration d'un paradis perdu aux lecteurs des années 1890. Leur réalisme rustique est transfiguré en épopée populaire sous l'influence de Napoléon. Il faut bien reconnaître que l'Empereur fédère de nombreux romans sur le plan thématique et offre une source inépuisable d'intrigues romanesques et héroïques.

b- Jacquin : Pif-Paf ou la littérature enfantine de guerre féministe

La figure héroïque de Napoléon donne lieu à un traitement particulier de ses soldats et met à l'honneur le thème de la fille-soldat. De 1871 à 1914, les yeux des enfants sont orientés en direction de la ligne bleue des Vosges par un rappel incessant du devoir patriotique. Les consciences juvéniles sont fouettées par l'ardeur de jeunes conscrits, l'ingéniosité de jeunes filles comme Pif-Paf, l'héroïne éponyme du livre de Joseph Jacquin. Le roman relève l'enjeu de l'éducation féminine. Il renoue avec le féminisme de Mademoiselle Lhéritier, nièce de Perrault qui « s'exprimait autant par son écriture que par le thème de la fille-soldat. »³³⁵

³³⁵ Catherine VELAY-VALLANTIN, *L'histoire des Contes*. Paris, Fayard, 1992, pp.245-299.

Joseph Jacquin utilise le théâtre de l'histoire pour cadre de son roman et cède à la mode de l'enfant héroïque. Publié par la vertueuse « Bibliothèque des écoles et des familles » de Hachette³³⁶, *Pif-Paf* se sert de l'épopée de Bonaparte en Egypte pour mettre en scène Pif-Paf, seize ans, rose comme une fillette, aux fines mains, un gamin qui a déjà fait la campagne d'Italie. La précision spatio-temporelle inscrit l'histoire au cœur de la campagne d'Egypte du futur Napoléon. Les retours en arrière et les récits emboîtés alimentent les axes historiques et idéologiques d'une diégèse centrée sur le mystère de Pif-Paf. Le récit d'un grognard, le sergent Loriol, explique l'origine du surnom de Pif-Paf et vante la bravoure du jeune tambour au pont d'Arcole et en Italie. L'histoire de Pif-Paf est un heureux prétexte à la célébration de l'héroïsme des soldats français face aux Autrichiens ou bien en Italie. Emblème d'une force française indéfectible, le jeune tambour lance son mot d'encouragement et de satisfaction : « Pif ! Et voilà le premier Autrichien qui tombe ; Paf ! Et voilà le second qui descend ! »³³⁷ Le simplisme du discours ne doit pas masquer l'intention idéologique, la consécration d'un gamin qui a participé aux campagnes napoléonienne à seize ans. Archétype du jeune patriote belliqueux, il offre une image idéalisée de l'enfant ordinaire, issu d'une classe modeste et orphelin. Son ardeur au combat n'a d'égale que sa détermination patriotique. Formé au moule militaire par son père, il souhaite se battre contre les Egyptiens pour se réchauffer. Ses réponses au questionnaire de son père, Loriol, reflètent les attentes des patriotes de la Troisième République et les espoirs placés en les jeunes lecteurs³³⁸ :

- « Quelles sont les trois choses que vous aimez le mieux ?
- La France, mon père, le général Bonaparte.
- (...) Quel est le devoir du soldat ?
- Mourir pour la patrie.
- (...) Quel est votre plaisir préféré ?
- Le combat.
- (...) Quels sont les désagréments du métier militaire ?
- Le lieutenant Baudouin. »

L'humour allié au sens patriotique rend le personnage sympathique. L'interrogatoire vaut pour une leçon de patriotisme que n'est pas prêt d'oublier le jeune lecteur. La typologie esquissée par Jacquin dessine les caractères de personnages allégoriques : Baudouin le Gascon bavard et hâbleur se vante, ne souffre pas la contradiction et se fait devancer par Pif-Paf qui accroche le drapeau français au sommet de la citadelle. Il incarne l'intransigeance bornée. M. Gallurin, savant archéologue, anatomiste, botaniste, astronome, chimiste, géographe, représente la science et la culture désintéressées. Loriol, substitut du narrateur, est

³³⁶ Joseph JACQUIN, *Pif-Paf*. Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque des écoles et des familles », 1913.

³³⁷ Ibid. p.10.

³³⁸ Ibid. p.12-13.

un conteur hors pair qui sait l'art du suspens et apporte au livre sa littérarité et son historicité. Il est également une figure paternelle bourrue et affectueuse, qui tient un rôle idéologique et énonciatif puisqu'il représente l'instance narrative rassurante pour laquelle optent Bombed ou Hansi dans leurs albums. Le lecteur est immédiatement institué en double de Pif-Paf. Sur le plan idéologique, Lorient est l'âme militaire qui dispense ses conseils patriotiques et la raison. La transposition littéraire anecdotique de la campagne d'Égypte aboutit à un apologue dont Pif-Paf est le fil conducteur, le héros. Du 10 mai 1798 (20 Floréal An VI) où il appareille à Toulon pour Alexandrie au 18 août de la même année, en passant par le 21 juillet, date de la bataille des Pyramides, la vie de Pif-Paf suit l'inflexion de l'histoire. La célébration de Bonaparte acclamé le 18 août, se double de la consécration de Pif-Paf, alias Jeanne-Marie Lorient.

La révélation de la féminité de Pif-Paf au cinquième chapitre hypostasie le mythe de l'Amazone. Loin de viriliser la femme, l'histoire lui préserve sa singularité tout en lui attribuant le courage, la détermination et la vaillance inhérents au sexe masculin. Elle ajoute une cause psychologique et inscrit le roman dans la catégorie des ouvrages d'édification féminine. Garçon manqué qui tente de remplacer le fils dont rêvait « papa Lorient », Jeanne-Marie surprend son père, le caporal Lorient, par son agilité aux armes et s'achète un costume de tapin (tambour) pour l'accompagner en Italie avec Bonaparte. Elle bouscule les préjugés et convainc aisément. Toutefois l'anticonformisme atteint vite ses limites puisque la féminité sauve Jeanne-Marie alors qu'elle est condamnée à mort : on ne fusille pas une femme. De même la conclusion heureuse avec le mariage de l'héroïne et de Baudouin atteste les limites de la transgression morale et diégétique. Le travestissement de Pif-Paf, le caractère éminemment enfantin de son surnom accèdent l'anamorphose textuelle : le grand affaire est celle de la féminité orpheline qui perd à tout coup et contre laquelle Pif-Paf entend lutter à force de persévérance et de défis. Toutefois elle réinvestit son rôle initial de jeune femme afin de préserver son identité féminine tout en prouvant la capacité de son sexe à défendre sa patrie.

La guerre, la campagne d'Égypte constituent la matrice fondamentale du récit et le prétexte à une édification de l'enfant-femme. Joseph Jacquin construit son roman comme une fresque bonapartiste dans laquelle se succèdent les soldats aguerris, les mameluks insaisissables, les prisonniers Pif-Paf, Sidoine et Gallurin. La confrontation adolescente entre Méhémet, le fils du sultan Houssein, et Pif-Paf tient de la farce grimaçante et du conte des mille et une nuits. Le jeu enfantin et capricieux transposé à l'échelle royale donne quelque relief à l'intrigue. Il tisse les arcanes du jeu historique puisque la plaisanterie imaginée par

Méhémet entiché de Jeanne-Marie, transporte cette dernière sur le marché du Caire avant que n'ait lieu l'attaque de Bonaparte contre Mourad-Bey. L'évasion miraculeuse des trois prisonniers et la menace de décapitation proférée par le jeune sultan offrent une ultime rappel légendaire des contes persans avant le référent historique de la bataille des Pyramides.

Le roman de Jacquin présente un triple intérêt : historique, il encense la figure héroïque de Bonaparte et l'inscrit au panthéon républicain. Didactique, il sert de documentaire sur la vie de garnison, la population égyptienne³³⁹. Il n'échappe pas aux poncifs des citations célèbres à retenir et véhiculées par les manuels : « Soldats, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent. »³⁴⁰ Idéologique, il met en exergue l'héroïsme juvénile, la grandeur du général Bonaparte, les glorieuses victoires et offre un parfum d'aventure guerrière à travers l'édification de Jeanne-Marie Loriol devenue l'épouse du lieutenant Baudouin. Les trente cinq gravures accentuent l'exacerbation cocardière, relayées par le texte : le cadeau du général Bonaparte à la mariée est une « délicieuse cocarde en saphirs, diamants et rubis. »³⁴¹ La double appartenance générique au conte et au roman historique pour enfants facilite l'identification du lecteur et sa projection dans un avenir militaire, quel que soit son sexe. Les pauses du garde-à-vous du jeune Pif-Paf³⁴² soulignent son obéissance et son acceptation de la discipline en dépit de son esprit rebelle et de sa duplicité. Jacquin a trouvé dans la fiction historique un filon littéraire exploité avant lui par P.-J. Stahl avec *Maroussia* en 1878 et après lui pendant la Grande Guerre : il trouve son prolongement dans des ouvrages qui édifient les femmes ou les jeunes filles comme celui de Félicité David, *Les Petites Patriotes*³⁴³.

La publication de Pif-Paf correspond à un relent patriotique à la veille du grand conflit mondial. Alors que la littérature née de 1870 répond au désir d'oublier l'humiliation passée et à l'espoir de s'en libérer, l'évasion qu'elle propose n'est pas forcément hors de la guerre : elle devient une littérature de compensation et de travestissement. Les fictions patriotiques comme *Pif-Paf* dissimulent l'humiliation de la défaite sous l'aura des victoires napoléoniennes antérieures. Avec l'héroïne, le soldat français acquiert une nouvelle dimension et échappe sporadiquement au cadre militaire rigoureux. Le roman concilie le goût de l'aventure, le civisme et la bonne conscience. La légèreté des propos et la facture simple de l'intrigue dédramatise totalement l'événement historique pour n'en garder que la sève optimiste. Afin

³³⁹ Le chapitre VIII décrit la composition de la population égyptienne en trois classes : cheiks ou nobles, fellahs ou esclaves, bédouins errants. Les caractères des deux plus puissants mameluks renforcent l'authenticité de la diégèse : Ibrahim fourbe et astucieux s'oppose à Mourad, vaillant chef chargé des opérations militaires.

³⁴⁰ Joseph JACQUIN, op. cit., p.83.

³⁴¹ Ibid. p.97.

³⁴² Ibid. p.13 et p.93. Voir les gravures en regard.

³⁴³ Félicité DAVID, *Les Petites Patriotes*. Tours, Maison Alfred Mame, 1916.

de satisfaire les aspirations enfantines d'exaltation et les exigences républicaines de patriotisme, innombrables sont les histoires de femmes et d'enfants érigés en héros. Le mythe de David et Goliath fait florès. Ainsi se trouve exorcisé le complexe d'infériorité et de faiblesse grâce à l'invraisemblance de la fiction.

c- Arnould Galopin, Paul d'Ivoi, le capitaine Danrit : romanciers d'aventures guerrières à orientation nationaliste

De l'aventure à la science fiction militaire en passant par la fiction historique, la littérature enfantine puise dans un creuset imaginatif manichéen. Arnould Galopin, Paul d'Ivoi et le Capitaine Danrit comptent parmi les écrivains de fiction ouvertement patriotiques. Comment parviennent-ils à conjuguer le plaisir de l'évasion aventureuse avec le souci de l'inculcation patriotique ? Leur évocation selon un ordre croissant d'implication patriotique révèle les arcanes narratologiques et idéologiques de récits apparemment anodins mais qui constituent l'essentiel de la production littéraire de jeunesse de l'avant-guerre. Les auteurs accomplissent un travail d'apologie et de glorification des vaincus tout en exerçant une influence rassurante sur les esprits enfantins. Ils font renaître la confiance et trouvent dans le récit de fiction et les feuilletons romanesques des moyens détournés de protester contre l'humiliation nationale de 1871 sans emprunter la superbe de Déroulède. Ils conquièrent leur public en exprimant ce qu'il faut au bon moment : jamais l'horizon d'attente des lecteurs n'a été autant pris en compte et l'esthétique de la réception devient le point cardinal de la publication littéraire enfantine. Fortement conditionnée par les prestigieuses parutions verniennes, elle doit se soumettre aux désirs d'aventures, de science, de culture et d'évasion mêlés sans décevoir les lecteurs.

Arnould Galopin apparaît comme l'épigone de Jules Verne et de Paul d'Ivoi. Ses récits d'aventures extraordinaires comme *Le docteur Oméga* paru en 1908³⁴⁴ et d'aventures technologiques comme *Le Tour du monde en aéroplane*³⁴⁵ l'inscrivent dans la tradition des histoires fantastiques et scientifiques de Verne. Il publie aussi des romans d'aventures géographiques³⁴⁶ et des récits policiers.

Il crée une typologie de personnages masculins en adéquation avec leurs lecteurs : de jeunes garçons d'une quinzaine d'années, quasiment interchangeables déploient un courage et

³⁴⁴ Le livre est republié en 1908-1909 sous le titre d'*Aventures fantastiques d'un jeune Parisien*.

³⁴⁵ Le livre est écrit en collaboration avec H. de la Vaulx en 1912-1914.

³⁴⁶ Il met en scène des tours du monde, des voyages dans les pays lointains comme dans *Le petit mousse* en 1916.

un dévouement proche de ceux des boy-scouts anglo-saxons, dont on retrouve des émules dans les « Livres Roses de la Guerre » chez Larousse pendant la Grande Guerre. Dans le pur respect de Baden Powell, le boy-scout porte en lui une valeur éducative, une idéologie civique capables de former les futurs défenseurs de la France, ses explorateurs et ses colons. Au goût de l'exploration, Arnould Galopin ajoute le souci d'augmenter le prestige de la nation au regard des pays étrangers. Il dépasse l'ambition plus modeste de Jacquin. Le personnage adolescent de Galopin renvoie au lecteur une image idéalisée de lui-même qui le rassure. Le discours moral et patriotique qu'il tient est proche de celui de Baden Powell, concentré sur les valeurs cardinales du courage, du sacrifice et de l'abnégation.

Cette morale est fondée sur un arrière-plan belliqueux. La publication en feuillets et en fascicules facilite l'accès rapide à l'intrigue indépendamment des numéros précédents. A mi-chemin entre l'unité d'intrigue propre au roman traditionnel et la multiplicité d'intrigues disparates caractéristiques des récits d'aventures, ses ouvrages constituent un genre hybride : les épisodes s'inscrivent dans une chronologie générale qui dépasse celle de l'intrigue. La récurrence de certains titres comme *Le tour du monde...*³⁴⁷ répond à ce désir d'inscription paradigmatique dans un contexte historique linéaire. Ces récits à thèmes obéissent à la même structure narrative qui émane de celle des contes et peut reproduire indéfiniment les péripéties. La mécanique poétique enchaîne les événements par contiguïté. L'intertextualité règne sans souci de vraisemblance pourvu que le réel cède la place au sens global et que s'établissent des invariants typologiques et axiologiques. L'évasion proposée vers de nouveaux univers n'est pas incompatible avec le sentiment national. Elle épate le jeune Jean-Paul Sartre qui retrouve avec plaisir chaque semaine *Le Tour du monde en aéroplane* d'Arnould Galopin et du Comte Henry de la Vaulx³⁴⁸ qui n'en sont pas à leur premier tour du monde³⁴⁹. Considérés comme des émules de Jules Verne, ils conquièrent le jeune public masculin en composant une littérature sexuée d'encouragement national.

Paul d'Ivoi, considéré aussi comme un disciple de Jules Verne, est le pseudonyme de Paul Deleutre qui appartient à une famille d'écrivains. Le projet nationaliste sourd dans ses ouvrages destinés à instruire en distrayant. La cause nationale offre de nouveaux espaces à explorer par la littérature enfantine. Les héros partis à la découverte du monde et des

³⁴⁷ *Le Tour du monde de deux gosses*, 1907-1908. *Le Tour du monde en aéroplane*, *Le Tour du monde en sous-marin*.

³⁴⁸ Sartre reconnaît cette attirance pour les fascicules aventureux dans *Les mots*.

Henry de la Vaulx : 1870-1930.

³⁴⁹ Ils ont publié en fascicules à la librairie Jules Tallandier, *Le Tour du monde de deux gosses*, en 1907-1908.

curiosités évoluent dans un théâtre d'inventions extraordinaires de modernité. Cette fascination se double d'une angoisse létale accentuée par la menace allemande d'une invention capable de semer la mort dans *L'Aéroplane fantôme*.

La prolixité de l'auteur ne se dément pas durant vingt ans, de 1894 à 1914. La publication d'un livre par an, repris sous des titres différents accroît l'impression de fécondité littéraire mais simultanément, imprime sa marque dans une dynamique patriotique. Les armes futuristes et les tours du monde loufoques ne masquent pas une tendance nationaliste. En effet, Paul d'Ivoi s'est illustré dans un certain nombre de récits écrits avec le Colonel Royet³⁵⁰. Cette veine cocardière irrigue des récits historiques écrits sous le pseudonyme de Paul Eric³⁵¹ qui reprennent le thème napoléonien devenu incarnation de la grandeur nationale. Le discours colonial alimente les romans par des remarques patriotiques qui traversent les « voyages excentriques ». Une xénophobie manifeste dresse les Français, parangons de culture, contre les Anglais, inflexibles puritains, les Américains matérialistes, les Allemands brutes, les colonies stupides et pleutres, parfois gratuitement cruelles. Cette lecture raciste du monde n'est pas propre à Paul d'Ivoi et a favorisé l'émergence d'une vision manichéenne stéréotypée des peuples par les classes sociales contemporaines quel que soit leur âge. La lecture des écrits du Capitaine Danrit atteste l'éclosion d'une idéologie simpliste qui confond le stéréotype raciste avec un topos populaire. Les rencontres des personnages de Danrit procèdent d'une mécanique bien rôdée et fondée sur le conflit. La structure narrative inébranlable requiert un fond original et imaginaire pour attirer et distraire.

Le projet de Paul d'Ivoi est doublement nationaliste : les récits bellicistes fustigent les Allemands ou les Anglais, inévitables menaces pour les intérêts français. L'entreprise idéologique se double d'un objectif littéraire : créer un roman d'aventures à la française qui rivalise avec le roman d'aventures britannique qui règne en maître à l'époque, Mayne Reid en tête. La matrice vernienne rapproche les deux auteurs, mais Paul d'Ivoi accorde la primeur à la typologie des héros : incarnation de l'esprit français ou parisien, Lavarède est un héros récurrent et gouaillier, farceur, débrouillard. Sa détermination parfois malhonnête n'obère pas son sens de la justice. Il reflète assez bien l'image que les Français ont d'eux et abonde dans le sens de la fatuité. Le réalisme s'accompagne d'une certaine distanciation de l'auteur dont le recul est décelable au ton primesautier ou désinvolte. Le nationalisme récurrent ne nuit pas à

³⁵⁰ Le Commandant Royet, officier instructeur à l'école de Saint-Cyr a œuvré à la propagation du scoutisme, activité patriotique par excellence dont il fait l'éloge.

³⁵¹ Paul ERIC, *Les Cinquante (1815), L'Ile d'Elbe et Waterloo*. Courbet, Collection « Les romans de l'Histoire », 1904. *La mort de l'Aigle*. Courbet, coll. « Les romans de l'Histoire », 1901.

la saveur des ouvrages, pas plus que les poncifs ou les stéréotypes. Le succès continu de Paul d'Ivoi provient de la fraîcheur d'une plume jubilatoire.

Les œuvres de Paul Deleutre (alias Paul d'Ivoi) ont certainement enrichi l'école française de 1910 d'une littérature de science-fiction et d'actualité mêlées. Elles ont également fourni une série de vingt-et-un cartonnages, des ouvrages au style léger, fanfaron, dont l'armature est soudée par l'actualité. L'effet de contemporanéité lié au réalisme est égayé par une imagination éclectique et fantaisiste qui explique un succès long de cinquante ans. Il faut ajouter à cette littérature mi-fictive, mi-nationaliste, une littérature de fiction politique qui exalte les bienfaits du système colonial, très en vogue après 1900 et dont les manuels scolaires se font l'écho. Le réveil de pays qui constitueront le tiers-monde, la montée d'impérialismes nouveaux, attisent un climat tumultueux troublé par l'affaire Dreyfus et Fachoda³⁵². C'est dans ce contexte agité que s'inscrit l'œuvre du Capitaine Danrit. Elle paraît au moment de la montée en puissance de l'Allemagne et de l'hégémonie impériale de l'Angleterre.

Le commandant Emile Driant utilise le pseudonyme de Danrit pour publier chez Flammarion au début du 20^e siècle, des ouvrages de science fiction militaire. L'alliance des topoï de la robinsonnade et du monde souterrain ou sous-marin ouvre un nouveau filon littéraire. Son sens de l'anticipation guerrière est mis au service de la cause nationale. Le style banal, les intrigues cousues de fil blanc mais attachantes, ne constituent peut-être pas des œuvres impérissables sur le plan littéraire mais elles ont tout de même été couronnées par l'Académie Française. Leur intérêt axiologique les inscrit dans le cadre de nos recherches : la vie de l'auteur et la genèse de ses ouvrages en font un chantre du patriotisme. Gendre du général Boulanger, il meurt aux champs d'honneur le 22 février 1916 à Verdun au grade de lieutenant-colonel. Sa carrière militaire et ses sources littéraires³⁵³ l'orientent vers des récits d'aventures imités du modèle vernien, relus à travers la défaite de Sedan et l'expansion coloniale. Les machines de guerre qu'il invente traduisent un idéal qu'il met au service de la patrie. L'idéologie belliciste du capitaine Danrit se teinte de racisme et opère une stigmatisation constante de l'Allemagne.

Danrit peint une vision pessimiste du monde toujours prêt à exploser en dépit des accords internationaux illusoire. Il faut lui reconnaître une clairvoyance qui a fait défaut à bien des états-majors avant la Première Guerre Mondiale. Parfaitement conscient du

³⁵² Fachoda : en 1898, la France s'oppose à l'expédition britannique de Kitchener à Fachoda (aujourd'hui Kodok au Soudan) et s'incline devant l'autorité britannique sur le bassin du Nil en 1899.

³⁵³ Danrit prend modèle sur Jules Verne, Paul d'Ivoi, le colonel Royet.

développement militaire et économique de l'Allemagne après 1870, il s'étonne de la cécité de l'institution militaire. Aussi entend-il alerter l'opinion publique par ses romans d'anticipation guerrière. A l'instar de Paul d'Ivoi et du colonel Royet, il pressent la montée du danger et le risque de guerre. Toujours attentifs aux risques d'embrasement internationaux, ses écrits reflètent la pensée angoissée du public face à la menace de guerre et font écho à la presse contemporaine. Il verbalise une obsession collective, la formalise par une typologie de héros parfaitement manichéenne. Il donne ainsi une dimension prophétique aux constats établis. Si ses récits parviennent à inquiéter les esprits, ils suscitent paradoxalement un espoir de revanche. C'est ce que prouve *Les Robinsons souterrains*³⁵⁴. Les illustrations de Dutriac³⁵⁵ renforcent le pouvoir persuasif et l'objectif revanchard affichés par la dédicace inaugurale :

« Je dédie ce livre conçu en Lorraine française, aux annexés qui, depuis quarante-deux ans, n'oublient ni ne désespèrent ! »

L'auteur, député de Nancy, achève son roman au château de Pixérécourt en Meurthe-et-Moselle en 1912. La disposition typographique de la dédicace révèle les intentions autoriales. La première partie de la phrase est mise en avant afin d'afficher le rôle quasi messianique de Danrit. La précision du lieu de l'écriture renvoie au traité franco-allemand tandis que les destinataires rappellent le joug prussien et la soumission des annexés depuis l'humiliante défaite. La tournure négative accentue l'espoir de revanche que ravive une blessure toujours ouverte. La tournure exclamative marque le soutien et agit comme une promesse.

La caractéristique générique du roman d'anticipation correspond tout à fait à un fond historique prémonitoire : la guerre franco-allemande a éclaté en 1912 et se déroule dans les tranchées. Les treize chapitres et l'épilogue construisent une trame solide qui déroule une diégèse empreinte d'un profond nationalisme doublé de germanophobie. L'intrigue de cinq cent treize pages repose sur un schéma narratif éprouvé maintes fois. La structure quinaire fait succéder la transgression d'un interdit militaire, une mission capitale pour l'avenir de la nation, des péripéties souterraines, un dénouement heureux et un épilogue moralisateur³⁵⁶. Le

³⁵⁴ DANRIT, *Les Robinsons souterrains*. Paris, Flammarion, 1912. Réédité sous le titre *La guerre souterraine*.

³⁵⁵ Dutriac est un dessinateur et peintre français extrêmement prolifique dans le domaine de l'illustration. Il a travaillé principalement pour Hachette à Paris, Mame à Tours, Nelson, éditeur international installé à Edimbourg en Ecosse. Il a réalisé de nombreuses couvertures de livres et collaboré à *L'Illustration*. Il excelle également aux schémas techniques et aux croquis de reportage, ce qui explique son illustration des *Robinsons souterrains*.

³⁵⁶ La transgression débute avec la décision du sergent Jacques Tény de passer outre l'interdiction de permission pour se rendre chez son grand-père, officier à la retraite qui confie une mission urgente à son petit-fils. De retour au camp militaire, Jacques Tény obéit et part avec les hommes du caporal Bernard creuser une sape. Une explosion crée un coup de théâtre et met au grand jour des trahisons, avant qu'une nouvelle explosion ne vienne aggraver la situation déjà critique des ensevelis. L'aide providentielle d'un brave Lorrain précède un dénouement heureux. Les événements se déroulent près de la Moselle.

lieu choisi est symbolique de la tension puisqu'il s'agit de la Moselle. Les titres des chapitres entretiennent un suspens favorable à la captatio grâce à un lexique intrigant. L'intérêt est maintenu par un enjeu vital et patriotique : sauver des décombres de jeunes militaires français et assurer la victoire sur les forces allemandes.

Le roman entretient une vision manichéenne du monde que se partagent les Français ingénieux et respectueux des lois, et les Allemands, brutes, colosses déloyaux. La vision obsidionale des lieux trahit la mise en garde de l'auteur pour qui il faut toujours se méfier de l'autre, ennemi potentiel. Elle conditionne une narration conventionnelle qui met au centre des préoccupations le discours sur l'armée. Elle détermine aussi le choix de personnages archétypaux comme le jeune officier courageux, loyal à l'instar de Jacques Tény, prêt à se sacrifier pour sa patrie. Le schéma actantiel simpliste place en orbite les alliés qui gravitent autour du héros³⁵⁷. Les ennemis clairement désignés sont les Allemands, représentés par le sergent Kirchbach, et les espions infiltrés comme Raucourt. Le Lorrain, malheureux enrôlé, redore le blason de la province à moitié annexée.

Danrit se plaît à évoquer la stratégie, les dispositifs armés, les mécanismes nouveaux. Pour lui, l'individu est indissociable de l'armée à laquelle il appartient, et lui sert de faire-valoir. Passionné de technique militaire, il utilise volontiers la rhétorique militaire et le vocabulaire technique. La valeur de la France est subordonnée à ses découvertes scientifiques qui honorent sa culture et son esprit de recherche. Jacques souhaite l'utilisation de la télémechanique et s'en servira pour communiquer lors de son ultime ensevelissement. Le téléphone le passionne et il en analyse le mécanisme dans le bureau de la casemate. Perrin évoque les torpilles aériennes qui se détachent toutes seules de la nacelle d'un dirigeable situé au-dessus de la cible. Le chronomètre à régulateur électrique marque le temps.

La sécheresse de l'écriture de Danrit vient d'un style télégraphique et de l'inscription de schémas dans le texte, ce qui cautionne une certaine authenticité. Le rayonnement de l'armée irradie le roman construit autour de « la masse formidable et en apparence imprenable du Saint-Quentin. »³⁵⁸ La science est au service de la patrie et le roman délivre sa leçon militaire et morale : rien ne vaut la pratique, l'exercice de la guerre pour obtenir son examen d'officier. L'apologie de l'armée française est destinée à lutter contre le pessimisme, le pacifisme et l'anarchie. La fortune redevient favorable aux troupes françaises grâce à leur vaillance. La France, à l'origine d'un sursaut européen, peut compter sur son armée, véritable

³⁵⁷ Il s'agit des soldats Mirrel, Perdriel, Virlet et Marquot.

³⁵⁸ DANRIT, op. cit., p.53.

catalyseur de volonté et d'espoir. Les redondances dithyrambiques à ce propos trahissent la partialité de leur auteur. L'armée française galvanise et Danrit ne manque pas de le rappeler : « Ce succès inespéré – car les pessimistes en France étaient légion – avait galvanisé le pays et retourné l'opinion de l'Europe. »³⁵⁹ Après la victoire de Neufchâteau, les Français sont redevenus « enthousiastes comme aux beaux jours de leurs triomphes d'antan. »³⁶⁰ Les propos envers les officiers sont tous laudatifs : la valorisation du général de Mald'hui, « commandant le corps de siège avec une incomparable vigueur »³⁶¹ précède l'éloge des écoles d'officiers³⁶², de l'école du Génie de Metz qui a formé tant d'illustres hommes, « disciples ou contemporains des Monge, des Bossuet, des Favart d'Herbigny, des Boisgérard, des Carnot, de tous ces célèbres ingénieurs. »

Outre la célébration de ceux qui contribuèrent à la gloire de nos armées sous l'Empire et la République, l'allusion aux conditions de vie des annexés devient un leitmotiv qui justifie la revendication patriotique du caporal Bertrand prêt à se sacrifier sous l'aubade d'une chanson nationaliste :

« Mourir pour la Patrie est un si noble sort !...
Qu'on briguerait en foule une pareille mort. »

Les opposants aux partisans nationalistes ont pour représentants Raucourt, anarchiste qui fait des émules comme l'influénçable Marquot. Danrit expose de façon caricaturale les deux courants extrémistes qui s'opposent au même moment : il cristallise leur idéologie respective sur des personnages types au discours provocateur :

« La patrie n'est qu'un mot et la France une expression géographique. Est-ce qu'on meurt pour une expression géographique ? »³⁶³

Le militaire Driant restitue le discours politique contemporain qui oppose le capitalisme industriel aux intérêts ouvriers, la richesse des marchands de canons à la pauvreté du matériel humain. Il ne retient de la politique et de la science que ce qui est, selon lui, bénéfique à la Patrie et à la pensée du moment. Il prône une politique militariste de défense dissuasive. Cependant son roman ne tiendrait pas en haleine les jeunes lecteurs s'il ne mêlait aux discours officiels un langage affectueux et familier qui maintient dans l'illusion d'un univers proche de celui du lectorat. La dignité et l'affection constituent l'armature d'une

³⁵⁹ Ibid. p.8.

³⁶⁰ Ibid.

³⁶¹ Ibid. p.10.

³⁶² Ibid. p.27.

³⁶³ Ibid. p.37.

diégèse aventureuse où les chants anarchistes comme « L'Internationale » côtoient les hommages aux grands hommes.

La fulgurance des victoires fictives alimente l'espoir réel d'une guerre éclair qui apporte la revanche tant désirée. La science ouvre de nouveaux espaces à conquérir avec les avions et les appareils photographiques que Danrit imagine « braqués à l'extrémité de leurs ailes et que l'aviateur déclenche à volonté de son baquet. »³⁶⁴ Le modèle réduit de perceuse inventé³⁶⁵ favorise une nouvelle matière imaginative. Ce faisant, Danrit exprime son obsession d'une restauration de la puissance française. Elle passe indéniablement par la reconquête de l'Alsace-Lorraine, argument que *Les Robinsons souterrains* mentionne sans ambages. Plutôt que d'évoquer les grandes figures historiques qui lui sont chères à l'instar de Jeanne d'Arc ou de Napoléon, Danrit imagine des héros emblématiques de la situation des annexés, comme le Lorrain Pierron qui a déserté l'armée allemande dans laquelle il avait été enrôlé de force, et qui se dévoue corps et âme à l'armée française. L'auteur dessine un système politique dans lequel l'armée aurait la préséance sur les forces parlementaires et il entonne l'antienne séculaire et sécuritaire des guerres fatales, des revanches nécessaires. Le député témoigne de son ambition de jouer un rôle dans l'arène politique et se sert de l'art comme d'un tremplin : pour lui, les mots de l'écrivain doivent être éclatants, redondants, imagés et sonores. Partisan d'un rigoureux enseignement de l'histoire de France, fondé sur les héros sauveurs, il craint une République frileuse qui jette parfois l'opprobre sur Napoléon, tueur d'hommes. L'élève tout comme le jeune lecteur est à ses yeux un futur soldat et l'éducation, une préparation au métier militaire.

Le bellicisme de Danrit ne paraît pas explicitement antidémocratique dans *Les Robinsons souterrains*. L'œuvre tient d'une apologie du génie français émaillée de clichés certes, mais qui a le mérite de tenir en haleine par l'alacrité du verbe alternant avec la grandeur édifiante des vérités générales. La description de la tranchée est cruellement prémonitoire et fait surgir des scènes dantesques³⁶⁶. Danrit n'hésite pas à recourir à une violence choquante, la camarade revient régulièrement. Les scènes d'explosions, de meurtres sont redoublées par le dessin. Les traîtres meurent dans d'atroces souffrances. Kirchbach a le crâne fendu en deux par un coup de hache asséné par Pierron³⁶⁷. L'exécution du traître Raucourt et son agonie ne cachent rien des affres de la mort et renvoient à une régression

³⁶⁴ Ibid. p.64.

³⁶⁵ Ibid. p.104.

³⁶⁶ Ibid. p.184.

³⁶⁷ Ibid. voir l'iconographie en regard qui accompagne les scènes les plus violentes. DANRIT, op. cit.

bestiale du tueur, quand bien même il prétend œuvrer pour la France. La complaisance des détails sordides détermine l'orientation psychique de l'œuvre qui espère forger des âmes aguerries aux aléas de la vie. Marquot étrangle Raucourt avec une énorme pince à déboiser, gigantesque tenaille aux monstrueuses mandibules. La description de l'agonie de Raucourt et de sa rigidité cadavérique a des vertus cathartiques. La mort met à nu la véritable face de l'espion : « La face violette, la langue pendante hors de la bouche baveuse et sanguinolente, les yeux d'une fixité effrayante »³⁶⁸ composent un horrible portrait censé satisfaire l'appétit revanchard des lecteurs. La dégradation corporelle reflète le mal intérieur. La justification religieuse et morale s'ajoute au prestige du référent historique dans un corps à corps avec l'ennemi séculaire³⁶⁹. Le meurtre de Kirchbac est aussi violent que le précédent et obéit à la symétrie syntaxique et sémantique volontiers utilisée par l'auteur :

« La lourde hache s'abattant sur le crâne du sous-officier le partage en deux, comme jadis la francisque de Mérovée fendit un guerrier gaulois dans l'admirable récit de bataille de Chateaubriand. »

Danrit réalise son double objectif idéologique et éducatif par l'inculcation d'une histoire guerrière de la France et le divertissement d'une intrigue prenante. Le style ferme est dû au fréquent discours direct qui communique vivacité et franc-parler. Le registre courant peut devenir soutenu. Les juxtapositions et les constructions parataxiques confèrent au récit une allure militaire et une promptitude digne des états-majors les plus exigeants. Les illustrations de Dutriac au trait assuré imposent des scènes réalistes dont la précision tient du croquis méticuleux. Les visages flous trahissent tour à tour l'intimidation, l'effroi, l'autorité, la détermination sans pour autant accorder d'intérêt à la bouche, aux lèvres constamment pincées. Le geste sûr prolongé dans une esquisse de courbes et d'ombres fait vivre par procuration des émotions fortes au lecteur. Le commentaire qui légende l'image focalise sur des traits physiologiques. Le dessin officialise le discours pathétique et vif à la fois. Il accroît la tension dramatique contenue dans un récit au rythme soutenu et fige les personnages dans des pauses hiératiques et solennelles, notamment quand il s'agit d'officiers³⁷⁰. Les scènes de combat opposent le bien au mal à travers la lutte de soldats français baïonnette au canon trouant leurs adversaires allemands, sabre levé³⁷¹.

La valeur idéologique des images repose sur un principe d'émotion et de germanophobie. Leur esthétique soignée grâce à la gestuelle crayonnée, leur confère l'importance patriotique des images de *L'Illustration*, journal auquel Dutriac collaborera en

³⁶⁸ Ibid. p.211.

³⁶⁹ Ibid. p.468.

³⁷⁰ Voir l'illustration p.462 : « Mon commandant, nous arrivons de la caponnière allemande, dit Marquot. »

³⁷¹ Voir les images tirées des pages 423 et 427 du livre de Danrit.

1921. La disparition des braves comme Viriot ou le lieutenant Chrétien est saluée par une courte oraison funèbre, dans une atmosphère empreinte de religiosité. Toutefois le lyrisme du discours mortuaire frise avec le cynisme lorsque le narrateur contemple Viriot, « enseveli, aplati, faisant maintenant partie de la terre, de la terre où il devait évidemment retourner un jour. »³⁷² Maladresse de style ou cynisme, le discours est faussement grandiloquent.

La mort est envisagée de façon naturelle, sans appréhension, et la description du cadavre de la mère de Jacques exorcise tous les démons de l'angoisse mortelle. Les détails morbides sont alignés sans retenue :

« Il avait vu ses paupières lourdes et raides, ses mains jointes ayant la nonchalance de l'inertie, son visage figé ! Ce n'était plus le sommeil, le sommeil si charmant et si doux, c'était un masque ! »³⁷³

La radicalité avec laquelle est envisagée cette collusion entre la vie et la mort, est saisissante. L'assimilation de l'enfant au soldat prépare cette échéance ultime et l'entrée dans l'univers belliqueux happe ces « graines de Poilus », investit le lectorat juvénile d'une responsabilité adulte, de chef de famille. Réciproquement les soldats sont considérés comme les « enfants de la Patrie ». Le roman de Danrit assure la continuité entre le patriotisme et la culture de guerre.

Le reproche de superficialité adressé à l'auteur lorsqu'il traite le thème de la guerre, de la diplomatie ou de la stratégie, perd sa consistance dès lors que le lecteur se laisse prendre au jeu de l'intrigue. L'écrivain sait tirer parti de sa formation militaire : la rhétorique guerrière alimente les discours des officiers et trouve son illustration dans les aplats de Dutriac. Danrit souscrit volontiers à l'entreprise éducative de la Troisième République car il sait que l'idéologie belliciste est le corollaire de la morale patriotique qu'il veut inculquer. Il anticipe sur ce que Bruno Bettelheim considère comme l'exorcisme des craintes enfantines : cette littérature de science-fiction militaire assure sa fonction moralisatrice par le biais de la projection et de l'identification aux héros adultes triomphants. Ce mécanisme décelé dans les contes de fées vaut pour toute une frange littéraire de guerre destinée aux enfants. Il sera d'autant plus exploité pendant la Première Guerre Mondiale qu'il assure une formation des esprits à la discipline militaire. L'édification morale nécessite une prise de conscience des obstacles à travers des situations traumatiques qui aident l'enfant à « mettre de l'ordre dans les pressions chaotiques de son inconscient. »³⁷⁴

³⁷² DANRIT, op. cit., p.106.

³⁷³ Ibid. p.55.

³⁷⁴ Bruno BETTELHEIM, *Psychanalyse des contes de fées*. Paris. Robert Laffont, collection Pluriel, 1976, introduction, p.21-22.

L'édification morale s'affranchit du merveilleux et provient d'un discours simpliste qui prône l'adhésion aux valeurs civiques et militaires. Elle est conditionnée par la présentation de figures vivantes, sympathiques et ardentes autour desquelles gravite l'armée. L'issue heureuse des *Robinsons souterrains* symbolise l'espoir en une revanche sur la défaite de 1870 et la confiance à accorder à l'armée française. Danrit passionne un jeune lectorat masculin qui place au premier rang ses romans parmi les écrits de guerre pour enfants. Ses ouvrages se situent dans la mouvance nationaliste d'un Barrès, d'un Antoine Chalamet ou d'un Paul Déroulède. Ne pas reconnaître le talent d'un auteur d'intrigues pour enfants est méconnaître sa verve littéraire et son inscription dans la refonte de l'esprit national comme le fait Paul Bert³⁷⁵.

Danrit applique à la littérature extrascolaire les principes préconisés par le ministre : donner une formation civique et morale aux jeunes Français et surtout inculquer le patriotisme. Le culte de la patrie qui émane de son œuvre est directement insufflé par le souvenir de l'humiliation de 1870 et la volonté de redonner sa fierté à la France. Il prolonge l'idéologie gambettiste et érige le patriotisme à la dignité d'une religion laïque, quitte à engendrer une germanophobie systématique. L'ouvrage d'anticipation s'adresse à des écoliers dont il faut tremper l'âme en vue des événements attendus. La haine de l'Allemagne et de ses habitants est due à la violence faite à l'Alsace-Lorraine opprimée. Elle exprime le désir de réparer cette injustice commise contre l'humanité. L'histoire de cette région déchirée est une matrice fort riche pour la littérature enfantine tendancieuse.

³⁷⁵ Paul BERT, *L'instruction publique à l'école*. Paris, Picard, 1882.

CHAPITRE III
DE L'EXALTATION COCARDIÈRE AU NATIONALISME REVANCHARD :
LA PLACE CRUCIALE DE L'ALSACE-LORRAINE DANS LA
LITTÉRATURE ENFANTINE

Le traité de Francfort et son corollaire, l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne marquent les esprits des adultes et des enfants, des écrivains matures comme Lisbeth Nett, Guy Arnoux, P.-J. Stahl ou Hansi, et des diaristes juvéniles comme Yves Congar ou Anaïs Nin. Ils appartiennent tous, nonobstant leur différence d'âge, à une catégorie d'écrivains revanchards qui témoignent de leur ressentiment à l'égard de ce qu'ils considèrent comme une injustice flagrante. L'engagement politique des uns, la proximité géographique ou sentimentale des autres, en font des témoins privilégiés, voire des acteurs d'une lutte contre ce qu'ils considèrent comme la tyrannie de l'envahisseur. Quelle place est accordée à cette région déchirée dans la littérature de jeunesse entre 1870 et 1914 ? Quel impact le déclenchement du premier conflit mondial exerce-t-il sur cette production ? Comment le glissement du patriotisme acharné au nationalisme revanchard se traduit-il ? Existe-t-il des tendances plus modérées ? L'Alsace-Lorraine est un thème récurrent de la littérature scolaire et extrascolaire qui prend de l'ampleur avec le déclenchement de la Grande Guerre. Les années qui séparent de la défaite de 1870 ont maintenu les esprits en alerte et la polymorphie des ouvrages enfantins publiés permet de toucher toutes les classes d'âge, de l'album pour les plus petits au conte, au roman et à la poésie pour les plus avancés. Quand bien même le message d'une œuvre à l'autre ne varie guère, une étude de la singularité de chacune est indispensable afin de cerner les moyens persuasifs mis en œuvre auprès du lectorat enfantin.

1 HISTOIRE D'UNE RÉGION DECHIRÉE³⁷⁶

Sous la Troisième République, les préoccupations scolaires et érudites de Jules Ferry ne font pas oublier les deux provinces qui ont quitté le giron français. Les livres ne doivent pas détourner les consciences des exigences patriotiques. C'est pourquoi les éditeurs se mobilisent. De 1870 à 1914, la ligne bleue des Vosges est l'horizon des petits lecteurs français. La littérature se charge de le leur rappeler et les appelle au devoir civique.

³⁷⁶ Voir en annexe 12 : les implications politiques, culturelles et littéraires du Traité de Francfort.

Le Traité de Francfort qui concède à l'Allemagne l'Alsace-Moselle indigne les fervents patriotes qui aspirent à la revanche. Alors que des fluctuations font osciller entre ferveur nationaliste ou révolutionnaire et attentisme républicain, un regain patriotique anime les cœurs et le dynamisme économique allemand fait peur. La bipolarisation de l'Europe par le jeu des alliances³⁷⁷ attise des antagonismes qui vont croissant. Dans ces conditions, reste-t-il une place pour l'onirisme littéraire ? Les circonstances politiques et le désir de formatage des consciences gangrènent-ils la littérature de jeunesse ou bien constituent-ils de nouvelles matrices génétiques et génériques qui sortent des sentiers battus ?

Les robinsonnades font florès et ne s'opposent pas à cette expansion patriotique : l'enfant héros des années 1870-1890 devient le personnage emblématique des recueils de contes ou des romans et il ne laisse pas de ravir les lecteurs par son audace et sa débrouillardise. Il y a de l'Antée dans cet elfe patriote. Il est le produit de la politique d'inculcation patriobelliste. Mais surtout il sert de contrepoint à la nation allemande en cristallisant en lui toutes les potentialités belliqueuses sous-jacentes. Il réactive le mythe de David et Goliath par le rôle clé qu'il joue au même titre que la jeune fille ou la femme.

« L'enfant héroïque est indispensable parce qu'il souligne mieux la brutalité allemande, parce qu'il oppose à la force impitoyable sa faiblesse, à la maladresse germanique son agilité, à la grossièreté des soudards sa délicatesse. »³⁷⁸

La résistance française s'incarne dans ces êtres fragiles mis en scène dans des livres comme *Les Noud'les de Melle Mina* de Siebecker dans ses *Récits héroïques*, *Le Chassepot du petit Jésus* dans *Les Morts bizarres* de Jean Richepin³⁷⁹. Qu'il soit isolé, dans sa famille ou dans une troupe, il transgresse l'interdit de sagesse dû à l'âge et fait prendre conscience de l'importance de l'enfance en guerre.

Jouant de la crédulité des destinataires, les auteurs n'hésitent pas à faire appel aux invraisemblances - les plus faibles tuent sans difficulté les plus nombreux et les plus forts - qui font accomplir des revanches fantastiques et mettent ainsi un terme au pessimisme, exaltant un destin inespéré. La vengeance fictive hypostasie toutes les vellétés de victoires rêvées, et procède d'un refoulement de conscience. Elle exprime le désarroi d'un orgueil blessé à vif qui réclame consolation et illusion. Le Traité de Francfort génère des ouvrages de fiction qui taraudent les esprits des jeunes gens pris dans la tourmente. Toutefois il faut différencier l'enfance insouciant pour qui la guerre reste un jeu, une imagerie (c'est le cas de

³⁷⁷ La Triple Entente (France, Royaume-Uni, Russie) en 1907 contre la Triplice (Allemagne, Autriche-Hongrie, Italie) en 1882.

³⁷⁸ Claude DIGEON, op. cit., p.62.

³⁷⁹ Edouard SIEBECKER, *Récits héroïques*. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1887.
Jean RICHEPIN, *Les Morts bizarres*. Paris, Decaux, 1876.

Jean-Paul Sartre, de Simone de Beauvoir), de l'enfance consciente qui est happée par la guerre (c'est le cas d'Yves Congar et d'Anaïs Nin³⁸⁰). Cette dichotomie se retrouve dans la littérature de guerre juvénile : à la vision réaliste et informative de la guerre s'oppose la représentation d'une guerre irréelle. Les romans de P.-J. Stahl, de G. Bruno offrent une vision réaliste de la guerre, Guy Arnoux et Hansi retracent l'histoire de France et d'Alsace dans des biographies ou des historiographies partiales, Déroulède préfère la poésie d'un conte onirique. La haine de l'Allemand est transposée dans le monde de l'enfance, notamment dans les albums pour les plus petits, comme celui de Lisbeth Nett, *Histoire de deux Petits Alsaciens pendant la guerre*³⁸¹.

2 HISTOIRE DE DEUX PETITS ALSACIENS PENDANT LA GUERRE : LE RÉALISME D'UNE GUERRE LUDIQUE

L'album de Lisbeth Nett constitue un excellent exemple de l'adaptation enfantine du déchirement politique. « L'Alsace, terre exemplaire de l'entre-deux », selon l'expression de Jean Perrot³⁸², est l'enjeu des livres proposés aux plus jeunes. L'ouvrage de Nett cumule la structure du conte de fées et la linéarité chronologique des événements de juillet 1914 au temps indéfini de la délivrance. L'onirisme littéraire se joint à l'idéologie revancharde pour inculquer la certitude de la victoire et de la restitution de l'Alsace à la France. L'iconographie de Lisbeth renforce le manichéisme textuel. L'opposition traditionnelle entre les « vilains Boches » et les « gentils petits Français » se double d'une nostalgie du bon vieux temps de l'Alsace française opposé à la dureté de la vie au temps de l'annexion.

L'album s'appuie sur les contrastes binaires et utilise concomitamment un langage puéril et un réalisme cruel dans l'exposition des atrocités. La parole ancestrale guide les enfants sur le chemin de la revanche, non de la sagesse. La parataxe juxtapose des épisodes ludiques qui transposent la guerre dans des jeux puérils. Les héros enfantins de l'histoire se substituent aux soldats français et leurs jouets sont les avatars des armes de guerre. Le genre hybride du texte accentue la morale patriotique à tirer de cet apologue qui emprunte au conte et à l'histoire. L'antagonisme franco-allemand repose sur une antisymétrie des univers français et germanique. Les enfants représentés sont des archétypes héroïques ; l'onomastique, le vocabulaire employé, les comportements puérils mis en parallèle génèrent une vision péjorative de l'Allemand. Le présent se mêle au souvenir, la guerre de 1870

³⁸⁰ Voir en annexe 13, l'enfance en guerre dans les journaux d'enfants : Yves Congar et Anaïs Nin.

³⁸¹ LISBETH NETT, *Histoire de deux Petits Alsaciens pendant la guerre*. Paris, Berger-Levrault, s.d. L'ouvrage a probablement été publié en 1916. L'auteur, Nett, Antoinette Meyer, dite Lisbeth, est aussi l'illustrateur.

³⁸² Jean PERROT, *Jeux et enjeux des livres d'enfance*. Paris, Editions du Cercle de la Librairie, 1999, p.304.

conforte dans le désir de détruire l'adversaire. Le microcosme enfantin et le vol par des enfants allemands, de la poupée de Lisele, petite Alsacienne, sont une transfiguration du macrocosme alsacien, de la situation des otages et des abus perpétrés en zone occupée.

Le texte s'appuie essentiellement sur l'emploi d'un registre tour à tour enfantin et soutenu. Le destinataire en étant à l'origine l'« infans », privé de la parole, l'écrivain opte pour une parole enfantine qui devient autonome et une onomastique simplifiée fondée sur la sémantique allemande et les consonances gutturales.

« Les mots de l'enfant sont (...) englobés dans le discours des narrateurs adultes tout puissants. Ces derniers ne laissent à la jeunesse que l'espace du dialogue pour exprimer une vérité fictive souvent limitée à des effets pittoresques. »³⁸³

Le texte de Nett présente la particularité d'insérer les onomatopées enfantines, « Badaboum ! Ranplanplan ! » pour annoncer la déclaration de guerre. Il mêle le babil familial à un registre beaucoup plus virulent et propagandiste. Il élève le langage puéril à la toise du patriotisme et l'exerce sous l'emprise des contraintes idéologiques. Les résurgences du parler enfantin fonctionnent comme des moyens de désamorcer la gravité. « Maman », « grand-maman », les adjectifs affectueux et les antithèses systématiques entre « les vilains soldats du Kaiser » et « les gentils petits Français » radicalisent les positions. Il faut ajouter le choix de signifiants expressifs, comme « Schwarzpeter » pour le ramoneur et « Kalbskop » pour le juge³⁸⁴. La dégradation du parler allemand par les gutturales et les chuintantes est une constante à laquelle s'ajoute l'orthographe germanisée : le gendarme dresse un « kolossal » procès, attrape la jaunisse, « kolossale horreur ».

La vision stéréotypée préside à l'avènement de la raison fondée sur le concret et divertit par l'iconographie. L'Alsace est présentée comme une terre d'accueil charmante où la rencontre amicale est réalisable. Ainsi, deux « gentils petits Alsaciens », Lisele et Seppeler Müller, orphelins de père et sans grand-mère, vivent avec leur mère et leur grand-père à Storchenheim, « charmant village au pied des Vosges. »³⁸⁵ La scène d'exposition insiste sur le cadre spatio-temporel et indique la date de « juillet 1914 ». La rencontre avec les amis Louise et Robert venus passer leurs vacances en Alsace est le prétexte à une comparaison flatteuse pour les petits Français : « Comme ils sont plus gentils que tous les petits Allemands qui habitent Storchenheim ! »

La caricature antigermainique est impitoyable et touche tous les jeunes Allemands : Hedwige, Friedrich, Ella, Wilhelm, Rurt, Eric affichent leur dureté dans la prononciation de

³⁸³ Jean PERROT, op. cit., p. 275-276.

³⁸⁴ « Schwarzpeter » se traduit par « pierre noire » et « Kalbskop » (probablement équivalent de « Kalbskopf ») par « tête de veau ». L'ironie est cinglante.

³⁸⁵ LISBETH NETT, op. cit., p.1.

leur prénom et sont dessinés avec un casque à pointe ou un béret, et des godillots, un sourire narquois aux lèvres. L'esprit belliqueux contamine le texte et l'image par des frises alternées de petits Alsaciens donnant la main à de jeunes Alsaciennes costumées et des pioupious français. L'interruption des vacances des visiteurs par l'éclatement de la guerre souligne l'angoisse mêlée à l'espérance de se délivrer de l'odieux joug. Le pouvoir illocutoire de l'écrit actualise et réalise le souhait le plus vif : crier « Vive la France ! » L'écriture pallie le défaut de liberté et compense la frustration. Le recours à la langue allemande et aux apocopes assassines accuse la grossièreté et la fatuité germaniques : « Deutschland über alles ! On va battre les Franzos ! », clament les Prussiens tandis que Robert et Louise lancent un au revoir précipité mais prometteur : « Nous reviendrons vous voir en Alsace française. »

Dès lors la mèche antigermanique est amorcée et éclaire jusqu'à l'issue finale, la délivrance. Même les rêves des enfants français et allemands sont antinomiques : les uns pensent que leurs pères va leur rapporter des jouets de Paris ; les autres rêvent à de jolis pioupious qui « viennent [les] consoler des méchancetés des vilains petits Boches. » La guerre transposée dans l'univers enfantin et onirique sert de révélateur : elle met à jour la malignité des uns et leur goût du profit, de la rapine alors qu'elle valorise la brave lucidité patriotique des autres. La transposition enfantine de la guerre laisse paraître les mêmes travers que la réalité : les jeux des enfants allemands sont nuisibles à l'image de la guerre menée par leurs pères. Toutes les affres de la guerre sont représentées avec le souci d'atténuer le traumatisme des atrocités sans pour autant les occulter.

La poupée volée renvoie à la situation des otages et des exactions allemandes. Les tortures qui lui sont infligées car elle est française, donc exécrée, dupliquent en le lénifiant le martyr des otages ou des populations envahies. Le partage des habits de la poupée n'est qu'un avatar adouci des viols et des massacres perpétrés en zone occupée. Toutefois l'arrivée inopinée et bienheureuse de Seppel, « très courageux devant le danger », débusque la lâcheté des petits bourreaux qui décampent en abandonnant leur victime. Le grand-père la raccommode afin qu'elle reprenne « sa gentille tournure ». L'anecdote a valeur d'apologue et incite à la réflexion sur la palingénésie : la sagesse et l'expérience des anciens aident à la reconstruction et à la résurrection de l'Alsace. Le médaillon auréolé d'une guirlande de lauriers et de roses qui encadre le grand-père en train de réparer la poupée traumatisée devant sa petite fille réjouie, est une allégorie de la victoire du bien sur le mal, de la vie sur la mort, de la civilisation sur la barbarie. La juxtaposition d'épisodes symboliques entretient une dynamique narrative corrosive qui utilise volontiers l'oxymore et l'antiphrase : le petit ramoneur « Schwarzpeter a oublié qu'il était sous la douce botte allemande ! » Les couleurs

des dessins participent de cette dichotomie manichéenne : le vert désigne l'Allemand, comme le fils du gendarme alors que les vives couleurs du folklore alsacien persistent dans la gaieté.

La meilleure expression de l'antagonisme franco-allemand et de sa résolution est affichée dans l'épisode de la cigogne Karlène : la fatuité des Allemands va jusqu'à teindre le volatile aux couleurs prussiennes. Les deux enfants alsaciens, émules de Bib et Bob d'André Foy³⁸⁶, vont utiliser leur malice pour venir à bout de l'orgueil allemand. Ils attirent la cigogne pour lui peindre une queue bleue afin d'en faire un succédané d'étendard français perché sur la mairie. Toutes les roueries des enfants sont excusables par leur intention patriotique. Ils entourent de chiffons la cloche de Sainte Odile pour l'empêcher de sonner la fausse victoire des Allemands. C'est là un moyen détourné de rappeler la désinformation entretenue par l'occupant. L'annonce truquée d'une victoire allemande par voie d'affiche prétend une « Kolossaler Sieg ! » avec « 123 891 prisonniers, 10 000 canons pris ». Mais Lisele et Seppele démasquent l'imposture et ne sont pas dupes. Le message incite le destinataire enfantin à la méfiance. L'image de l'instituteur allemand rappelle la caricature des contes de Daudet ou des histoires de Hansi.

Le drapeau français fédère toujours autant les foules comme en témoigne l'allégresse des Alsaciens à l'apparition d'un vieil étendard tricolore retrouvé dans le grenier du grand-père. Il suscite l'admiration et la vénération : « Comme il est beau ! », s'exclament les enfants en embrassant pieusement « ce cher drapeau français ». Signe prémonitoire de la victoire française, il reste caché jusqu'à l'arrivée des Français en Alsace.

L'iconographie ne recule pas devant l'expression belliqueuse. Le dessin d'un 75 accompagne le départ précipité des familles allemandes pour la « Bochie ». Le mal est évacué et la leçon est double : morale, elle insiste sur le triomphe du droit, de la justice et de la bonté sur la cruauté. Patriotique, elle célèbre les vainqueurs français par une liesse générale, les drapeaux aux fenêtres, des Alsaciennes venues offrir des bouquets tricolores aux soldats libérateurs. Les trois couleurs, imitées du conte de Déroulède, *Monsieur le Hulan et les trois couleurs*³⁸⁷ fleurissent l'histoire de subterfuges pour contourner la censure germanique : un champ s'ébouriffe de fleurs tricolores ; bluets, marguerites et coquelicots composent un bouquet national. Le recours à la métonymie triomphe des mesquineries : le soldat désigné par son bel uniforme devient le libérateur tant attendu et Storchenheim, débarrassé pour quelque temps des « Boches », est dans une joie délirante.

³⁸⁶ André FOY, *Bib et Bib la guerre*. Paris, La Renaissance du livre, s.d.

³⁸⁷ Paul DEROULEDE, *Monsieur le Hulan et les trois couleurs conte de Noël*. Paris, A. Lahure, 1884.

La mise en abyme du projet idéologique est signalée dans la conclusion qui grave le microcosme du village dans le macrocosme alsacien, et la guerre ludique des enfants dans le combat mondial³⁸⁸ :

« Souhaitons que bientôt ce bonheur immense devienne celui de notre chère Alsace entière, où tant de Lisele et de Seppel attendent avec les leurs le jour de la
DELIVRANCE. »

La forte tonalité cocardière issue des douloureux souvenirs de 1870 et de la nostalgie de l'Alsace heureuse émaille l'album, de la première à la quatrième de couverture. Un village alsacien typique sert de fond réaliste à l'histoire de deux petits Alsaciens costumés : un garçonnet tient un drapeau français et une fillette une poupée qui est un fantassin français. Une ribambelle de petits Alsaciens et de fantassins français festonne la page de solidarité et de fraternité tandis qu'au centre l'amitié franco-alsacienne est scellée par deux drapeaux entrecroisés aux couleurs de l'Alsace et de la France.

La diégèse et l'esthétique se rejoignent dans l'idéologie cocardière qui focalise sur la haine de l'Allemagne et l'amour de la France. Le spectacle de la guerre est donné à voir à travers le prisme chromatique et ludique de l'enfance et de la nation mais ne manque d'allusions cruelles. L'album est violemment belliciste et s'abreuve de préjugés. Le décor imité de Hansi et le trait enfantin des jouets proche de Hellé, appuient un discours tour à tour lyrique et polémique. Les jeux sur la langue allemande et la malice frondeuse des protagonistes français présentent une situation grave. La truculence du langage, la joie de vivre l'emportent sur la présence mortifère des Allemands, tout en exorcisant les craintes enfantines. L'album est un hommage rendu aux soldats français entrés en Alsace le 7 août 1914³⁸⁹. C'est aussi un hymne en l'honneur de la puissance créatrice de l'enfance : cette dernière perd son innocence, entre en guerre, assiste au démantèlement d'une région, participe à sa reconstruction.

L'enfant pris pour cible par l'auteur et l'illustrateur, est exhaussé au rang de libérateur et contribue à cette palingénésie alsacienne. Il n'y est pas mutilé, la poupée sert de transfert afin de ne pas choquer. L'utopie facilite l'accès à la réalité en idéalisant la situation de guerre et en simplifiant les tenants et les aboutissants. A cette guerre irréaliste s'oppose la vision lucide et amère de ses prémices dans les contes de Daudet comme « La vision du juge de Colmar », « La dernière classe », « Alsace ! Alsace ! ». Dépourvues d'illustration, ces pièces

³⁸⁸ LISBETH NETT, op. cit., dernière page.

³⁸⁹ Le 7 août 1914, l'offensive lancée en Haute-Alsace par la trouée de Belfort permet au 7^e corps de s'emparer de Thann, de Cernay et de Mulhouse.

brèves n'en sont pas moins imagées par l'expressivité, l'agressivité du verbe et la tonalité fantastique de la première histoire.

3 LE TOPOS ALSACIEN DANS LES *CONTES DU LUNDI*³⁹⁰ : UNE DÉMARCHE HEURISTIQUE ET UNE INCITATION FRONDEUSE

Les Contes du Lundi se situent dans l'atmosphère de désarroi et d'amertume qui suit la défaite de 1870. Ils restituent la rancœur de leur auteur, son parti pris politique forgé à l'aune des désillusions, sa haine des communards, mais aussi sa nostalgie des provinces perdues : l'Alsace et la Lorraine. Cependant ils n'appellent pas à la revanche et s'inscrivent plutôt dans un contexte patriotique et conservateur. Le genre hybride choisi par Daudet lie une forme simple à un fond réaliste. Il n'y a point de merveilleux dans ses contes, tout juste une allusion mythologique dans « Le bac » et une tonalité fantastique due au rêve éveillé du Juge de Colmar. Le conte est un genre en évolution, difficile à définir et qui sollicite aussi bien le jeune public que le lectorat adulte. Des contes merveilleux de Perrault et de Madame d'Aulnoy aux contes réalistes de Maupassant et de Daudet en passant par les contes philosophiques de Voltaire, la forme simple a perduré, engendrant selon Jean Perrot³⁹¹ un triple effet littéraire, moral et charmant.

L'impact littéraire est lié à la rencontre du réel et de l'extraordinaire, comme le suggère André Jolles³⁹². Cette caractéristique est infirmée par les contes de Daudet où les petits faits quotidiens sont perturbés par un dérangement historique ou social, venant rompre l'équilibre initial : guerre, invasion, trahison, remords, cauchemar. En revanche le caractère moral est indéniable et revêt une apparence légère, sans prétention, parfois prétexte à un jeu verbal ou intellectuel. Enfin la structure du conte suppose un envoûtement spécifique, se rapprochant de ce que Pierre Péju³⁹³ appelle le « ravissement ». Le mot est à prendre dans son acception étymologique d'arrachement à soi-même, pour basculer dans un monde onirique. Ce dernier critère n'est pas tout à fait rempli par les récits de Daudet car ils sont réalistes et, à de rares exceptions près, ne provoquent pas un plaisir esthétique hallucinatoire. Ils n'en tiennent pas moins en haleine par leur intrigue et fédèrent ainsi des publics divers, des classes populaires aux élites, des écoliers aux paysans et aux ouvriers pour peu qu'ils sachent lire.

³⁹⁰ Alphonse DAUDET, *Œuvres I, Contes du lundi*. Paris, Gallimard, La Pléiade, 1986.

³⁹¹ Jean PERROT, « Le conte français pour enfant », in Annie RENONCIAT, *Livres d'enfance livres de France*. Paris, Hachette, 1998.

³⁹² André JOLLES, *Formes simples*. Paris, Seuil, 1972.

³⁹³ Pierre PEJU, *La petite fille dans la forêt des contes*. Paris, R. Laffont, 1981.

Le conte est bien l'essence de la littérature si l'on s'en tient au titre de Käte Hamburger, *Logique des genres littéraires*³⁹⁴. Il tire sa quintessence d'une « littéarité » qui dépend de la « logique des genres littéraires » d'une période donnée. Or les contes contemporains de Daudet sont comme ceux de Maupassant, réalistes ou fantastiques, en phase avec l'histoire ou en réaction contre le positivisme ambiant. Le conte appartient bien à la catégorie du « fictionnel » et implique un rapport particulier de la réalité à la fiction, pas forcément exprimé de façon ludique, comme le prétend Jean Perrot. En revanche on peut parler d'une démarche heuristique des contes de Daudet, qui suggère sans imposer, laisse réfléchir en orientant, mais accorde à la lecture le droit à l'intimité, à l'incitation frondeuse plus pernicieuse.

Le sentiment patriotique est exacerbé par l'évocation des provinces perdues. « La dernière classe » et « Alsace ! Alsace ! » traduisent bien le ressentiment à l'égard des défaitistes et des Allemands tandis que « La vision du juge de Colmar » offre un point de vue interne sur les remords des collaborateurs.

« La vision du juge de Colmar » est une fresque extraordinaire qui stigmatise le juge Dollinger et prend des allures fantastiques avec le cortège final qui défile dans un silence de dégoût, et la foule hilare et insultante autour du tombeau. A la manière du héros de Mérimée dans *Les âmes du purgatoire*³⁹⁵, le juge assiste à son propre enterrement. La structure du conte reflète ce basculement vers le malheur et la mort pas même rédemptrice, promesse d'un enfer éternel. L'équilibre initial du bonheur est brutalement interrompu par le serment prêté à Guillaume II par le juge après l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine. La collaboration le hante et provoque le délire jusqu'à la perte de sommeil et l'hallucination. Le rêve devient cauchemar lorsque la population se met à l'accuser de trahison et de connivence avec l'ennemi. Le récit propose une tension croissante qui trouve son paroxysme dans l'épithaphe finale déposée par « M. de Bismarck »³⁹⁶ :

« Au juge Dollinger
Bonheur de la magistrature assise
Souvenirs et regrets »

L'ironie glace et met au pilori le pauvre juge accablé de remords.

Dans « La dernière classe », M. Hamel, l'instituteur est un fervent patriote qui souffre de quitter son poste pour deux raisons : il est très attaché à sa fonction d'instituteur de la Troisième République et a honte de devoir laisser la place à un Allemand. Présentée comme

³⁹⁴ Käte HAMBURGER, *Logique des genres littéraires*, trad. Française. Paris, Editions du Seuil, coll. « Poétique », 1986.

³⁹⁵ MERIMEE, *Les âmes du purgatoire*, 1834.

³⁹⁶ DAUDET, op. cit., « La vision du juge de Colmar », p.594.

le récit d'un petit Alsacien, la situation est donc vue selon un point de vue interne et annonce les livres de Hansi, notamment son acrimonie dans *Mon Village, ceux qui n'oublent pas*. La dernière leçon d'écriture fait figure de revendication patriotique car M. Hamel a écrit

« en belle ronde : *France, Alsace, France, Alsace*. Cela faisait comme des petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe, pendus à la tringle de nos pupitres. »³⁹⁷

Ces inscriptions font penser au frontispice des ouvrages patriotiques de Hansi et leurs ribambelles franco-alsaciennes. Enfin la dernière inscription au tableau sonne comme une épitaphe : « Vive la France ! »

« Alsace ! Alsace ! » utilise un autre mode narratif pour défendre la cause des annexés. Il s'agit de la relation à la première personne d'un voyage instructif et humaniste à travers la province regrettée, du temps où la paix régnait. La situation historique rappelée dès l'incipit insiste sur l'annexion de 1871 et sur l'isolement de l'Alsace maintenant murée. L'image qui va être donnée sera d'autant plus belle qu'elle est maintenant inaccessible et correspond au paradis perdu.

Le récit à l'imparfait narratif met l'accent sur les randonnées du narrateur en toute liberté. La description des villages traversés ressemble à s'y méprendre aux dessins de Hansi : maisons blanches à deux étages, abeilles bourdonnant « sur les branches grimpantes jusqu'au faîte des chalets »³⁹⁸, persiennes vertes qui laissent filtrer la mélodie d'un vieux piano, petites bandes de blondins dans la rue sont les composantes immuables d'un tableau que Hansi souhaitera pérenne et que Daudet décline avec une minutie amoureuse. On en viendrait à penser aux *Rêveries d'un promeneur solitaire* qui véhiculent un plaisir de vivre en communion avec la nature. Cette journée de paix et de liberté en Alsace a une valeur itérative ; elle représente tous les moments heureux passés dans cette ambiance chaleureuse. Successivement, le narrateur présente les villages alsaciens, l'atmosphère conviviale qui y règne, le bonheur de vivre des habitants, les mets délicieux offerts. C'est une invite à la fête des sens que titillent l'omelette craquante et dorée comme un gâteau, les myrtilles noires fraîchement cueillies.

Certes le lyrisme est un peu convenu, soutenu par les exclamations nostalgiques du narrateur enamouré de cette nature si belle et si fertile. Les clichés abondent, mais on ne se lasse pas de découvrir avec le voyageur les charmes de l'Alsace de naguère. Les petites filles semblent sortir tout droit d' « un conte du Chanoine Schmid³⁹⁹ » et annoncent les gravures de Hansi. La métaphore finale de l'orage dévastateur rappelle bien sûr l'ouragan prussien qui

³⁹⁷ DAUDET, op. cit., « La dernière classe », p.584.

³⁹⁸ DAUDET, op. cit., « Alsace ! Alsace ! », p.670.

³⁹⁹ SCHMID, *Contes*. Paris, Librairie Garnier frères, s.d.

s'est abattu sur l'Alsace, mais dont cette dernière sortira victorieuse. De même que le paysan ne se laisse pas impressionner par un orage destructeur, de même l'Alsace doit résister et renaître. Au-delà de la douleur éprouvée, il y a « je ne sais quel espoir vague, comme s'il s'était dit que sous les épis couchés, sa terre lui restait toujours, vivante. »⁴⁰⁰ Le message d'espoir adressé aux Alsaciens à travers cette métaphore agraire est clair : l'épreuve qu'ils subissent est passagère et devient le ferment germinateur d'une libération et d'une nouvelle force. L'Alsace-Lorraine, terre de nostalgie et matrice littéraire féconde abrite une imagerie légendaire qui ravit l'imagination des enfants et ne demeure pas en reste sur les productions iconographiques de militaires. Elle influence les illustrateurs et les auteurs comme Guy Arnoux.

4 GUY ARNOUX : HISTORIOGRAPHE DE L'ALSACE ET DU SOLDAT FRANÇAIS

L'illustration et la littérature de jeunesse proposent aux enfants une panoplie de guerre qui constitue une véritable propédeutique au métier militaire. Les petits reçoivent pour leurs étrennes des planches où ils peuvent découper des soldats de papier, ils apprennent à lire dans des abécédaires militaires, mais ne peuvent comprendre les relents de l'affaire Dreyfus qui émanent de la série de « La Bibliothèque de Bébé ». Indubitablement, ce bain militaire et belliqueux, dans lequel sont immergées les futures générations de Poilus, favorise leur endurance.

La situation de l'Alsace-Lorraine, matrice génétique de première importance, devient le centre des préoccupations de Guy Arnoux lorsque les opérations militaires de 1914 se déclenchent. Chantre du patriotisme absolu, il sonne le clairon de la mobilisation avec ses hyperboles épiques dans *Le Soldat français dans les Guerres* en 1917 et *Histoire de la Ramée* en 1918⁴⁰¹. En effet, dans ce dernier ouvrage, la plume de Jean Variot et les illustrations de Guy Arnoux ressuscitent un fantassin tué en 1870 et le replacent dans les tranchées en dépit de ses blessures anciennes. Cette pseudo autobiographie donne lieu à un très beau livre édité par Devambez.

Guy Arnoux, dessinateur, artiste graveur, ancre ses productions dans un fond patriotique. Il renouvelle le genre « images d'Epinal » dans des ouvrages édifiants destinés à un public divers. Le caractère hybride du genre favorise l'accès à différents niveaux de lecture, donc à un public d'âge varié. Les illustrations stylisées font penser à des planches

⁴⁰⁰ DAUDET, op. cit., « Alsace ! Alsace ! », p.673.

⁴⁰¹ Guy ARNOUX, *Histoire de la Ramée, soldat français racontée par lui-même et fidèlement transcrite sous la dictée par un invalide de ses amis*. Devambez, 1918.

Guy ARNOUX, *Le Soldat français dans les guerres*. Société littéraire de France, 1917.

didactiques commentées, dont les manuels scolaires du début du 20^e siècle se font l'écho. La transmission des valeurs morales et patriotiques se fait par une mise en perspective historique. La date de parution, bien que postérieure à notre champ d'investigation, témoigne de l'expansion littéraire et iconographique du mythe de l'Alsace, creuset d'intelligence et de résistance. Il est vrai que le thème s'intensifie après le déclenchement des hostilités et la rémanence de la chère province usurpée va croissant dans les albums et les livres d'enfants. La source qui l'abreuve est toujours la même : la défaite de 1870. Aussi la mention de ces ouvrages écrits et illustrés sous le feu de l'émotion n'est-elle pas une digression puisqu'elle vise à étudier comment l'iconographie et le texte se rejoignent pour célébrer l'Alsace, enjeu national et officiel de la guerre.

Le trait soigné des dessins, la restitution scrupuleuse des uniformes émanent d'un souci d'édification noble qui ne souscrit pas à la médiocrité sous prétexte de toucher un public enfantin. Le conservatisme dont on peut taxer Guy Arnoux ne nuit pas à ses productions littéraires et iconographiques. Il entérine le précepte selon lequel l'enfant n'est pas un destinataire à sous estimer à cause de son âge. Les ouvrages d'Arnoux appartiennent à une littérature complexe de transmission patrimoniale qui sait s'adapter aux enfants par l'expressivité de ses dessins et l'épuration du style.

Histoire de la Ramée est un magnifique ouvrage dont l'illustrateur n'a curieusement pas été recensé par Claude-Anne Parmégiani⁴⁰² alors qu'il mérite une place d'honneur parmi les dessinateurs érudits et patriotes. Il intéresse d'autant plus qu'il semble mystérieusement écarté des biographies ou des études d'illustrateurs, excepté du *Dictionnaire biographique des artistes contemporains*⁴⁰³ qui lui accorde seulement cinq lignes d'intérêt. Il étudie Georgin, graveur dont l'outil donne à ses compositions une ingénuité savoureuse. Mais il touche le public enfantin que n'a pas eu son devancier. Pénétré des conditions de l'image, il apporte à ses dessins sa juvénilité, sa finesse de jugement, son goût et son érudition. Il sait l'art d'accommoder les connaissances et notamment de faire comprendre le passé. Comme de nombreux ouvrages après la défaite de 1870, son livre est une œuvre de propagande patriotique et belliciste. Cet aspect idéologique n'exclut pas la qualité du travail fourni, bien au contraire. Le coloriage est vigoureux, franc, mais harmonieux, la composition est claire et équilibrée, le dessin exact.

⁴⁰² Claude-Anne PARMEGIANI, *Les Petits Français illustrés, 1860-1940*. Editions du Cercle de la Librairie, coll. Bibliothèque, 1989.

⁴⁰³ Edouard JOSEPH, *Dictionnaire biographique des artistes contemporains* (1910-1930), Tome I. Paris, Art et Edition, 1930.

« La gaucherie n'a son excuse que dans la naïveté. M. Guy Arnoux ne place pas un accessoire, un détail de costume ou d'équipement, un instrument, une arme, dans ses compositions, qui ne soient véritables. " L'enfant, dit-il, apprend par les images. Il ne faut pas le tromper. " »⁴⁰⁴

La masse d'informations contenue dans les pages de son livre déroule une image dynamique de l'histoire de France dans ces deux ouvrages dont les histoires ont l'allure de biographies romancées comme c'est aussi le cas avec *Joffre*⁴⁰⁵.

a- Histoire de La Ramée

La Ramée est enrôlé parmi les éducateurs au même titre que Roland dans les livres scolaires de la Troisième République. Son histoire fictive abonde de détails qui constituent la trame épique de son parcours guerrier. Pour des raisons érudites et patriotiques, La Ramée entre au panthéon des grands hommes car il permet de renouer avec l'histoire de France et de l'Alsace. Allégorie de l'armée française et de la pérennité du sentiment patriotique, il conte son histoire à la première personne. La richesse de l'ouvrage vient de sa polygénéricité : autobiographie qui relate l'existence individuelle de La Ramée, de sa puissance héroïque de 1675 à sa résistance exceptionnelle dans les tranchées, le livre est aussi une prosopopée qui redonne la parole à celui qui est mort à Sedan et « dont le corps est couché tout sanglant sous la terre de Lorraine. »⁴⁰⁶ Il ressuscite pour devenir l'allégorie du patriotisme revanchard. La visée apologétique de l'œuvre se double d'une morale belliciste et transforme le livre en parabole : Saint-Pierre et le paradis élyséen promis aux braves apportent une double connotation chrétienne et païenne, et réunissent sous la bannière de l'Union Sacrée les antagonismes religieux. La consécration à Notre-Dame des Victoires et la promesse « du grand jour de la gloire »⁴⁰⁷ couronnent l'histoire de La Ramée dans une apothéose illustrée par le cul de lampe final : les lauriers de la victoire encadrent un casque de Poilu auréolé⁴⁰⁸.

Le livre emprunte également à l'histoire de France et suit une chronologie tout entière focalisée sur l'Alsace. L'illustration corrobore cette linéarité temporelle à travers l'histoire des uniformes, puisque le soldat du 17^e siècle se métamorphose en Poilu de 1914. Le soin accordé à la représentation des uniformes participe de l'entreprise documentaire et testimoniale. La Ramée apparaît pour la première fois sous les traits d'un officier de la

⁴⁰⁴ CLEMENT-JANIN, *Les estampes images et affiches de la guerre*. Paris, Gazette des Beaux-Arts, 1919, p.49.

⁴⁰⁵ Guy ARNOUX, *Joffre*. Société littéraire de France, s.d.

⁴⁰⁶ Guy ARNOUX, *Histoire de La Ramée*, op. cit., p.29.

⁴⁰⁷ Ibid. p.37.

⁴⁰⁸ Ibid. Voir l'image en regard de la conclusion imagée de l'histoire de La Ramée.

Maison du Roi. Il appartient aux Gardes françaises de l'infanterie⁴⁰⁹ et est reconnaissable à sa veste et sa culotte beiges, aux parements rouges. Ses souliers à l'instar de ceux des civils fixent le quartier par une boucle sur le cou-de-pied. Son chapeau noir aux bords redressés lui confère une allure distinguée. Représenté la fleur aux dents⁴¹⁰, il tient sa baïonnette à la main, prêt à l'attaque. Sa posture est toujours celle du soldat offensif. Arnoux se sert de l'onomastique et confère à son texte une dimension autotélique : le discours historique se double d'un discours linguistique tout en légèreté. La Ramée est un personnage mythique dont la légende remonte à des temps immémoriaux : il prit dans sa bouche la rose que lui donna une jeune fille et « c'est depuis ce temps à cause de la rose qu' [il tient] entre [ses] dents, que l'on substitua à [son] nom celui de "la Fleur" ou de "la Branche", ou encore celui de "la Tulipe". » Voilà des métonymies qui augurent de futurs héros romanesques au grand cœur, tel Fanfan la Tulipe.

Les couleurs un peu sourdes, jamais criardes, s'accordent avec la distinction du dessin. Tout le texte est écrit en lettres grasses, cursives qui conviennent aux petits et aux grands enfants. Il raconte l'histoire de La Ramée, à commencer par la mission que lui assigne le Maréchal de Turenne en 1675 : « Il te faut donner l'Alsace à la France. » Symboliquement, dès la première page, La Ramée incarne la première infanterie de la terre appelée au sacrifice. L'album se fonde sur la puissance des symboles, des définitions tournées en vérités générales et inculque ainsi une image idéale des forces dont dispose la France. De belles sentences sont assénées : « Etre brave, c'est vaincre sa frousse. » La solidarité des troupes françaises est soulignée par la fédération de la masse coalisée de la « Marine Infanterie d'Auvergne » et de « Picardie ». La première victoire aboutit à l'annexion de l'Alsace à la France. Après une ouverture historique précise, le récit bascule dans le merveilleux du conte de fées alterné de notes réalistes.

Plongeant dans un temps indéterminé et quasi mythique d'un jadis paradisiaque, La Ramée évoque sa naissance au jardin d'éden parmi les fleurs, ange au teint de rose et à la bouche en cœur. Pourtant irrésistiblement, la narration opère un retour à la réalité historique par le truchement du soldat français en marche vers la guerre. Tolbiac, Poitiers, Azincourt résonnent dans le discours de La Ramée au bon bourgeois de Colmar. La double énonciation facilite l'identification du lecteur au bourgeois alsacien questionneur. La Ramée, porte-parole de l'auteur, se flatte d'émerveiller les enfants « qui écarquillent les yeux en regardant [son]

⁴⁰⁹ Ibid. Voir l'image en regard (page de garde). Pour la première fois sous Louis XIV, l'armée française est dotée d'un uniforme. Auparavant les troupes s'habillaient elles-mêmes. Le justaucorps, la veste et la culotte sont les trois pièces essentielles des différents uniformes, comme dans le costume civil.

⁴¹⁰ Il explique qu'il tire son surnom de cette attitude et de cette branchette fleurie.

corps fatigué par l'usure des combats. » Plaire, instruire et émouvoir, tels sont ses objectifs. Il rassure car le soldat assure la paix future, le confort et la sécurité des enfants. Afin de toucher un jeune destinataire, le vocabulaire se fait familier et puéril – « tu manges ta bonne sousoupe » - et jouent sur les antithèses qui opposent « le lit bien tiède » de l'enfant au « glacial vent des nuits » qui fouette le soldat. La technique du récit emboîté assure une mobilité permanente des destinataires et une fixité de l'énonciateur. La Ramée, aède de sa geste épique, raconte au bourgeois de Colmar comment une mère fait l'éloge du soldat français à son enfant.

La permanence de l'esprit de corps et de dévotion à la patrie dans la mouvance des années et des guerres constitue la trame de l'histoire et est un maillon indéfectible. Ce faisant, La Ramée et Arnoux bâtissent un panthéon historique et iconographique des grandes figures de France semblable à celui rencontré dans les manuels d'histoire. Il y ajoute le plaisir de l'image. L'illustrateur est avant tout un imagier habile et sérieux. L'analepse de son héros remonte aux croisades. Défilent alors, figés dans des pauses hiératiques, Saint Louis rendant la justice sous un chêne à Vincennes, Jeanne d'Arc bergère de Lorraine à la divine persuasion qui irradie de sa foi et de son patriotisme, le chevalier Bayard à Carigliano, mort et « enseveli dans son étendard », Richelieu, Condé. Le premier volet de présentation convainc l'auditeur d'inviter La Ramée à pénétrer dans sa maison. Chaque fait, chaque image a une valeur symbolique que Guy Arnoux entend communiquer à ses lecteurs : l'Alsace reprend confiance et fait entrer la France dans son cœur avant que cette dernière ne la fasse regagner son giron. Pendant cette première étape initiatique, une anaphore psalmodie l'omniprésence, l'ubiquité magiques de La Ramée au son de « J'ai tout vu, j'ai tout fait, j'ai ri, j'ai chanté, j'ai crié, j'ai grogné... » Il se rassérène par un adage de bon sens commun : « à chaque jour suffit sa peine et, aujourd'hui je me repose en attendant demain. » L'ambiguïté du récit tient à une oscillation permanente entre le récit exemplaire et l'outrance caricaturale accordée aux faits saillants. Arnoux manie habilement l'ironie mais sait aussi vanter l'idéal soldatesque.

En La Ramée s'incarnent le sens des convenances et les bienséances. Toutefois une hardiesse libertine s'empare de lui à la rencontre de deux jeunes femmes qu'il embrasse. L'auteur ménage des pauses récréatives qui servent de faire-valoir aux exploits accomplis. Ces contrastes accentuent la valeur persuasive des propos. Dans la plaine de Fontenoy, La Ramée triomphe des Anglais en présence du Maréchal de Saxe. Par les citations les plus connues⁴¹¹, il entretient une complicité avec l'auditeur, devient son double mémoriel et lui

⁴¹¹ Il mentionne par exemple le célèbre « après vous messieurs les Anglais » du Comte d'Auteroche à la tête des Gardes françaises.

facilite l'accès au passé glorieux de la France. Il le jalonne de célèbres figures. La complémentarité entre le texte et l'image est totale : faisant fi des proportions, Arnoux place La Ramée au premier plan, de trois quarts face, visage de profil, baïonnette à la main, prêt à charger. Le reste des troupes est relégué à l'arrière-plan sous formes de silhouettes minuscules.

Soulignant ainsi la prééminence de son héros, il le mène après une ellipse temporelle de quelques années, sur le terrain de la guerre de Sept Ans à la rencontre de Vauvenargues, « petit capitaine » malade, mais brillant homme de lettres à l'esprit humaniste. La Ramée célèbre la valeur initiatrice de l'épreuve et adresse des conseils indirects au jeune lecteur : « Il faut vous dire qu'en avançant en âge, je mûrissais mon crâne, si j'ose dire. »⁴¹² Le récit d'apprentissage établit fermement les valeurs de générosité et d'altruisme. L'indépendance des Etats-Unis d'Amérique porte au pinacle la France sauveuse et libératrice avec La Fayette dont La Ramée est un émule. La délivrance d'un beau et grand continent génère une emphase patriotique dont se délecte La Ramée admiratif devant le visage pensif de Washington fixé sur la carte de sa patrie. La réputation de La Ramée traverse les océans et devient symbolique : l'aide pour rendre au peuple sa patrie volée est une perspective en parfaite adéquation avec le souhait des Alsaciens.

La Ramée prend des allures de Matamore lorsqu'il évoque son duel avec ce « grand riflandouille de grenadier prussien » à qui il flanque « une inoubliable frottée ». Si la couardise de Matamore est indubitable, le courage de La Ramée est indiscutable. Leur faconde les rapproche et en fait des êtres qui tirent leur puissance du verbe et existent par le public qu'ils conquièrent. L'exagération hyperbolique et familière d'une « épouvantable torgnole » dédramatise par l'humour et fait basculer la tragédie historique dans le burlesque. La Ramée revêt les effets du soldat révolutionnaire au moment de la prise de la Bastille et recourt à la périphrase laudative pour désigner Napoléon Premier, « le Grand Empereur ». Par l'autocélébration, il se surnomme « le vagabond de la gloire » et récapitule les exploits napoléoniens de l'Égypte à Moscou, de Saragosse à Vienne, d'Italie en Allemagne. Le thème récurrent de la fresque impériale alimente les romans, les albums et les manuels contemporains, liant indéfectiblement le prestige de la France à l'aura napoléonienne. La Ramée, soldat de l'Empire a la pause triomphale : le corps de face, le visage affichant le profil droit, un air de défi, il tient sur ses épaules l'étendard français.⁴¹³ Un chien pathétique, affamé, l'accompagne, succédané du peuple habitué à souffrir de faim.

⁴¹² Guy ARNOUX, op. cit, p.14.

⁴¹³ Ibid. voir l'image en regard.

Le vieillissement du héros signifié par l'apparition d'une moustache grisonnante et un changement physique, accrédite la thèse d'un album d'apprentissage et le souci de vraisemblance. Devenu grognard, il participe aux campagnes napoléoniennes et aux victoires impériales. Les épithètes homériques pour désigner le maréchal Ney et le récit rétrospectif confinent au stéréotype épique. Le chien de La Ramée, Moustache, est décoré de la Croix d'Honneur pour avoir sauvé le drapeau. La Ramée se fait conteur, harangue son public, apostrophe son lecteur par des formules familières « Eh bien ! Messieurs et Dames ! ». L'oralité des formules rend plus pathétique la scène de fusillade du Maréchal Ney au cours de laquelle le chien laisse échapper quelques larmes de regret. La Ramée est le héraut qui chante la geste patriotique de la France. L'évocation de la Bérézina donne lieu à une vision allégorique de la mort et la retraite de Russie est celle de « L'expiation » hugolienne. Elle occulte la cruauté de la mort par la vision prémonitoire de corbeaux « qui volaient au ras de terre et (...) criaient : tu vas mourir ! Tu vas mourir et nous partagerons ta peau. »⁴¹⁴ La Ramée au premier plan, la pipe à la bouche, avance, courbé dans la neige, le fusil en berne, écrasant de sa masse les silhouettes minuscules des autres soldats.

La visée didactique de l'album apparaît dans le défilé des costumes, des grandes batailles historiques. La singularité du texte tient à une double perspective chronologique et paradigmatique. Le topos de la France éternelle de Hugo accompagne la marche à rebours du temps et fait jaillir la pérennité du sentiment patriotique. La glorification du soldat procède de son dévouement sacrificiel à la cause nationale, au foyer familial préservé, à « la bonne bûche qui brûle dans la cheminée. » Le contraste entre le blizzard russe et la chaleur algérienne ménage une transition vers la colonisation.

L'apostrophe lyrique au soleil d'Austerlitz précède la conquête de l'Algérie et la représentation de La Ramée en zouave face à un autochtone vêtu d'un burnous blanc, de babouches rouges et coiffé d'une chéchia rouge d'où pend un pompon bleu.⁴¹⁵ A l'arrière-plan, une mosquée blanche et son minaret construisent un décor exotique sur un fond de ciel bleu.

Il faut attendre la fin du Second Empire et la défaite de Sedan pour aborder les misères de la France jusque là occultées. Le présent gnomique des victoires est alors supplanté par le passé composé des défaites humiliantes. La mort héroïque des petits soldats bleus sur « les hauteurs de la Marfée »⁴¹⁶ confère une aura épique à un échec sanglant. Seul en première

⁴¹⁴ Guy ARNOUX, op. cit., p.25.

⁴¹⁵ Ibid. voir l'image en regard.

⁴¹⁶ Ibid. p.27.

ligne face à l'armée prussienne, La Ramée mime le dénuement des Français face aux Allemands. Sa pause hiératique sur un fond de ciel empanaché de fumée grise, fige le basculement dans la défaite. L'iconographie confirme cette morosité pessimiste par des tons terreux. Le passage au passé simple interrompt brutalement la litanie des défaites et symbolise l'arrêt de l'histoire de France à cette date fatidique. La prosopopée de La Ramée face à Saint Pierre donne lieu à une scène en hypotypose et à un dialogue de sourds qui prête à sourire :

« Mon ami, retournez en bas, vous n'êtes pas mort !
- Comment ?... Elle est bien bonne ! Je suis parfaitement mort ! »⁴¹⁷

La valeur symbolique du dialogue prime : l'esprit patriotique français n'est pas mort. Le vocabulaire familier utilisé par La Ramée pour convaincre Saint Pierre dédramatise une fois de plus la mort aux yeux des enfants par une exposition fantastique qui ressuscite les morts et leur donne une foi inébranlable dans leur pays. La rencontre avec Saint Martin représenté sous la forme d'un soldat romain casqué et auréolé, vêtu d'une cuirasse et du *sagum*⁴¹⁸, chaussé de *caligae*⁴¹⁹ augure d'une renaissance militaire de La Ramée. La réponse de Dieu à ce dernier est sans appel : « La Ramée est immortel. » L'exemplarité de la parabole éclate aux yeux des jeunes lecteurs : la libération des peuples au prix du sang, le dévouement et l'abnégation assurent la pérennité du patriotisme. Arnoux utilise une technique cinématographique proche du fondu enchaîné avec une voix « off » : « Ecoute... », « J'entends le tocsin. »⁴²⁰

La dilatation temporelle participe du merveilleux et actualise le récit : la discussion à la porte du ciel a duré quarante-quatre ans, de 1870 à 1914 et entretient l'esprit de revanche. Le texte mêle alors l'éloge de la technologie, la voix officielle pour s'acheminer vers la guerre de positions. La gradation qui accompagne l'apparition de l'armée française accentue le but apologétique par la tonalité épique qui désigne une nouvelle puissance armée, « jamais rien de comparable à cette masse de fer et de chimie qui s'avancent comme un fleuve de feu. » L'alliance des éléments en une colonne ignée prend une allure fantastique tandis que résonne la voix de Joffre, dont le nom n'est pas mentionné mais implicite : « Une troupe qui ne peut plus avancer devra coûte que coûte garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. »⁴²¹ L'appel de Joffre fleurit tous les livres patriotiques destinés aux enfants,

⁴¹⁷ Ibid. p.30.

⁴¹⁸ Le *sagum* est une sorte de casaque ouverte attachée par une agrafe. Voir image en regard.

⁴¹⁹ Les *caligae* sont les souliers du soldat romain, actualisés en godillots.

⁴²⁰ Guy ARNOUX, op. cit., p. 33-34.

⁴²¹ Ibid. p.34. Il s'agit de l'ordre du jour rédigé par Joffre le 6 septembre 1914. Ce sobre appel galvanisa les hommes qui apportèrent une ardeur nouvelle au combat.

des albums de Hellé à celui de Guy Arnoux en passant par les « Livres Roses de la Guerre » de Larousse.

La dernière image de *La Ramée* et ses ultimes paroles apportent une tonalité réaliste crue et sans fioriture quant aux atrocités. Seul importe le stoïcisme du soldat, « les pieds dans la crotte, [qui] respire leur gaz asphyxiants, reçoit leurs liquides enflammés, leurs obus, leurs torpilles, leurs balles. » Poilu à l'image de ceux exposés dans *L'Illustration*, *La Ramée*, au premier plan, domine ses compagnons. Les deux dernières pages chantent un hymne à la gloire de la France et appellent à la fin de la guerre et des souffrances. L'iconographie et le discours proleptique font imaginer la victoire future et le défilé triomphal sous l'Arc de la Grande Armée, dans une tenue lamentable qui témoigne des souffrances endurées et accroît l'héroïsme. Le silence respectueux qui accompagne ce défilé marque la pudeur et la modestie des vainqueurs. L'exhortation lancée aux tambours et aux drapeaux mime l'acharnement de la bataille : « Battez tambours, flotez drapeaux ! Drapeaux noircis, drapeaux en loques. » Le narrateur relaie le personnage et l'honore par l'anaphore de son surnom qui clôt la litanie des batailles :

« C'est *La Ramée* qui passe, *La Ramée* de la Marne, *La Ramée* du bois Le Prêtre, *La Ramée* de Verdun, *La Ramée* de Craonne et du Chemin des Dames, *La Ramée* de Montdidier ! Et quand il est passé, les Champs-Élysées sont déserts... »⁴²²

Le présent s'éternise dans la durée de la guerre, l'espace rejoint le temps et mime l'éloignement de l'issue finale à travers l'invisibilité et le flou de l'image. L'ouïe est sollicitée par le texte et les bruits de la guerre. La conclusion accorde l'apothéose aux futurs vainqueurs : « Ceux qui mourront pour la vieille patrie seront au défilé du grand jour de la gloire. »⁴²³ La conjonction de la politique et de la religion se fait sur l'autel de la patrie et trouve un écho dans la double illustration du jugement dernier et des honneurs martiaux. L'iconographie relie le réel à l'onirisme grâce à une brume rosée, des rayons dorés et une auréole de gloire. La continuité historique est assumée par l'évolution des uniformes de 1675 à 1917. L'emploi de la couleur favorise l'éducation esthétique de l'enfant, la formation précoce du goût, l'éveil au sentiment du « beau » qu'il faut dissocier du fond textuel réaliste et idéologique. Les livres de Guy Arnoux répondent bien aux attentes officielles, par un genre littéraire hybride et un dessin au charme enfantin.

⁴²² Guy ARNOUX, op. cit., p.36.

⁴²³ Ibid. p.37.

La pédagogie artistique trouve ses racines en Allemagne à la fin du 19^e siècle, selon Marcel Braunschwig.⁴²⁴ Pourtant dès 1869, le Ministre de l'Instruction publique, Victor Duruy, tient aux professeurs un discours qui contient en germe la pédagogie esthétique, puisqu'il projette d'employer des artistes « à remettre dans la bonne voie l'imagerie populaire. »⁴²⁵ L'idée émane de Champfleury qui défend l'utilité de l'éducation esthétique de l'enfant et le rôle fondamental de l'environnement visuel dans cette éducation.

L'initiation artistique passe les frontières de l'école et gagne les livres extrascolaires illustrés. Inscrite dans le cadre d'une mission civique, elle devient un agent de civilisation et un vecteur de patriotisme. « La commission formée par Ferdinand Buisson en attend les “plus utiles résultats pour l'honneur et pour la prospérité de la patrie.” »⁴²⁶ La formation esthétique dépasse l'enjeu éducatif initial pour œuvrer en faveur de la nation et offrir à ses heureux élèves un idéal élevé qui forge leur fierté pour résumer le rapport présenté par Charles Bigot au Ministre de l'Instruction publique.⁴²⁷ Près de quarante ans plus tard, les images de Guy Arnoux comportent cette valeur didactique édifiante et affichent sans ambiguïté un objectif moral et intellectuel. L'éditeur Devambeze a contribué à cette réflexion sur l'esthétique et l'axiologie de l'image. L'introduction du « fécond enseignement du beau » par l'arrêté du 27 mai 1880⁴²⁸ a donc bien ouvert la voie à l'iconographie didactique et idéologique. Le thème de l'Alsace-Lorraine est à cet égard un fructueux creuset esthétique dans lequel puisent Arnoux et Hansi.

b- Le soldat français dans les guerres⁴²⁹

Le soldat français dans les guerres de Guy Arnoux fait partie de ces ouvrages dédiés à la cause des annexés et à la gloire de l'armée française. Paru en 1917 sous l'égide de la Société Littéraire de France, ce magnifique album s'adresse à une élite intellectuelle car il est édité en anglais. Sa remarquable qualité d'impression et d'iconographie attire l'attention d'un public connaisseur. Pourtant, le destinataire enfantin est également touché par la conception esthétique et l'intention idéologique.

⁴²⁴ Marcel BRAUNSWIG, *L'Art et l'enfant. Essai sur l'éducation esthétique*. Paris, Henri Didier, Bibliothèque des parents et des maîtres, 1907, introduction.

⁴²⁵ CHAMPFLEURY, *Histoire de l'imagerie populaire*. Paris, E. Dentu, 1869, p.287.

⁴²⁶ Annie RENONCIAT, « L'art pour l'enfant : actions et discours, du XIX^e siècle aux années 1930 », dans *L'image pour enfants : pratiques, normes, discours* (France et pays francophones, XVI^e-XX^e siècles), Etudes réunies et présentées par Annie Renonciat. UFR Langues Littérature Poitiers, Maison des Sciences de l'Homme et de la Société, La Licorne, 2003.

⁴²⁷ Le 12 mai 1880, Ferdinand Buisson, directeur de l'enseignement primaire, soumet à l'assentiment de Jules Ferry la formation d'une *Commission de la décoration et de l'imagerie scolaire*.

⁴²⁸ Voir annexe 2.

⁴²⁹ Voir l'image en regard : page de couverture de l'ouvrage de Guy Arnoux.

Le texte très chauvin est illustré de dessins à la facture simple adaptée à un destinataire juvénile. Il raconte l'histoire de France à partir des batailles qui l'ont jalonnée et la transforme en une série de luttes incessantes pour sauver l'honneur de la patrie. Arnoux se met au service de la nation par un art populaire. Il adapte l'imagerie guerrière à l'enfant en focalisant sur les héros traditionnels et recourt à une technique aisément reconnaissable : un cerne noir cerne les dessins en aplats réalisés au pochoir. Il conjugue modernité et tradition par le trait et le vocabulaire. Les illustrations pérennisent les images d'Epinal. *Le Soldat français dans les guerres* présente la singularité d'une iconographie commentée en français et d'un texte en anglais, probablement en hommage aux alliés britanniques. La représentation de l'histoire de France par Guy Arnoux correspond à une technique traditionnelle en accord avec les principes de la Troisième République : il façonne la mémoire collective à l'aune des exploits des soldats et entend laver l'honneur de la France de l'humiliation de 1870. L'entité générique représente l'armée française à travers la figure du soldat, de Vercingétorix au Poilu de 1914. L'ouvrage s'apparente à un manuel d'histoire qui fleur bon « l'encre violette » et s'illumine d'images d'Epinal.

L'on y découvre Vercingétorix vaincu par César, puissant conquérant, mais le Gaulois ne s'est jamais dégradé. Pour les pédagogues républicains traumatisés par la défaite de 1870, il a préservé l'honneur de la France vaincue. Emblème de la puissance française, il s'inscrit d'emblée dans une perspective finaliste et grandiose : « Malheur à celui qui attaque les descendants des Gaulois. » La structure du livre offre une compréhension aisée des objectifs : l'illustration et la page d'écriture sont en regard et déroulent la geste française sous le regard ébahi des enfants qui la comprennent grâce à l'iconographie et son commentaire. Vercingétorix inaugure un des mythes fondateurs de la culture française patriotique au même titre que Roland à Roncevaux. L'évocation du héros gaulois dévoile des facultés littéraires et historiographiques renforcées par une interprétation partisane. Le patriotisme français de 1914-1918 est transposé rétrospectivement à l'aube de notre passé et met en garde l'ennemi germanique. Arnoux n'écrit pas *la Guerre des Gaules*, sa gravure est suffisamment édifiante. L'ancêtre convaincu de sa puissance par sa stature imposante et son fier regard. Il en va de même pour Roland à Roncevaux. Son souvenir retentit, accompagné du son du cor, dupliqué par l'image et Durendal au premier plan. La concision du texte met en avant la nécessité d'être digne d'un tel ancêtre.

C'est avant tout une raison patriotique qui explique le choix de Roland : à partir de 1870, Roland est enrôlé par les instituteurs sous la bannière de la Revanche avec Jeanne d'Arc, le Maréchal Blaise de Montluc, les mousquetaires du Cardinal, Turenne, Suffren,

Dumouriez, Napoléon, le Maréchal Bugeaud, Joffre. Le choix de vaincus n'est pas gratuit puisqu'il montre que la défaite ne diminue en rien le mérite. Le courage de tenir tête à l'ennemi malgré les circonstances défavorables, de lutter pied à pied est un exemple de patriotisme à fournir en 1917 au moment où la lassitude et le défaitisme gagnent les esprits. Le preux Roland excite l'admiration envers sa légende médiévale, mais il est surtout un exemple de bravoure exceptionnelle. L'évocation de Pierre l'Ermitte haranguant les paysans français pour qu'ils sauvent le tombeau du Christ des mains des Infidèles, replonge au temps de la Première Croisade en 1095. La clarté de la chronologie rend le livre accessible aux jeunes lecteurs pourvu qu'ils en aient la traduction.

Plus révélateur est l'éloge de Jeanne d'Arc : incarnation de l'honneur français, célébrée par « nos amis les Anglais », elle contraste par sa bravoure avec le lâche Charles VII. Son sacre à Reims est l'occasion de rappeler la grande cathédrale que « les barbares germains bombarderont cinq siècles plus tard. » La stratification temporelle opérée par l'auteur illustre un lien entre le passé glorieux et la situation contemporaine qui doit s'en inspirer. C'est pourquoi la visée idéologique de l'album est indéniable. Le Maréchal de Montluc est l'exemple du général français exigeant, courageux et généreux. L'homme de lettres qui se cache sous le vaillant guerrier considère ne pas avoir achevé sa mission militaire puisqu'il ne meurt pas au combat mais de vieillissement. Les Mousquetaires du Roi qui désaltèrent leurs chevaux dans le Rhin accomplissent une action prémonitoire de l'annexion française de l'Alsace. L'anecdote historique se met au service de la patrie et notamment de la cause alsacienne. Il faut attendre la bataille de Turckheim, le 5 novembre 1675, pour voir fleurir les lauriers français. Turenne y gagne ses lettres de noblesse en donnant l'Alsace à la France. Le récit de son exploit confine à l'hagiographie et l'incitation belliqueuse atteint son paroxysme lorsque Arnoux explique qu'il mourut « de la plus admirable des morts, frappé par un boulet de canon à Salzbach. »

Les paroles de courtoisie échangées à Fontenoy le 11 mai 1745 entre Lord Hay et le Comte d'Auteroche augurent d'une future alliance franco-britannique qui célèbre l'alliance des nations civilisées et raffinées. L'Anglais n'est plus l'ennemi séculaire et est remplacé par le Germain. La précision des dates comme le 3 septembre 1782 pour signaler la victoire de Suffren face aux Anglais à bord du « Héros » apporte une caution d'authenticité historique et établit le lien patriotique entre les mots célèbres d'antan et la dignité actuelle. « L'obsession de l'identification, le syndrome de la continuité »⁴³⁰ parcourent l'œuvre de Guy Arnoux tout

⁴³⁰ Christian AMALVI, *De l'art et la manière d'accommoder les héros de l'histoire de France, de Vercingétorix à la Révolution*. Paris, Albin Michel, 1988, p.336.

ils alimentent la trame des manuels d'histoire. Guy Arnoux ajoute à cette translation de l'héroïsme la distinction entre les bons et les mauvais ennemis. Les premiers à l'instar des Anglais font preuve de courtoisie et de savoir-vivre⁴³¹, et méritent notre respect. Les seconds à l'instar des Prussiens et des Autrichiens, apparaissent comme des maîtres haïs qui font vivre sous la férule et l'oppression.

Le sentiment de 1789 parcourt en filigrane tous les ouvrages de jeunesse, et sa continuité est marquée par la récurrence de l'ennemi allemand dont les Alsaciens subissent le joug. Les générations nées avec la fin du 18^e siècle et dans la première moitié du 19^e siècle⁴³² ont connu des témoignages familiaux et ancestraux de première main. Cette quête de l'identification obnubile les auteurs comme Guy Arnoux qui célèbre le général Dumouriez et la victoire de Valmy. Il relie systématiquement les faits anciens à l'actualité par le biais de la Belgique martyrisée par les Allemands. Il existe un tropisme historique qui pousse à l'éloge du soldat et le fait croître au fur et à mesure des siècles. Il atteint son acmé avec la renommée immortelle acquise « sous les ordres du plus grand guerrier qui eut jamais vécu : Napoléon Bonaparte. » Iéna, Erfurt, Leipzig, Wittemberg, Dressau jalonnent un parcours qui mène à l'entrée triomphale à Berlin. Les victoires napoléoniennes effacent la défaite sedanaise.

La redécouverte des grands ancêtres autour desquels s'articulent passé et présent pour une pensée progressiste est encouragée par l'épopée nationale. Guy Arnoux passe sous silence toutes les dates qui fâchent et « panthéonise » les conquérants heureux ou malheureux. Son livre suit une progression historique et axiologique identique à celle découverte dans les manuels d'histoire ou dans les livres de lectures courantes d'Antoine Chalamet et de G. Bruno. Il achève son ouvrage par la colonisation, les conquérants de l'Algérie afin de souligner la mission pacificatrice de la France. Il ne conserve que les avantages militaires tirés de la victoire contre Abd-El-Kader en 1844 : « Depuis cette époque, l'Algérie fournit à la France d'excellents troupes ; les exploits de nos spahis et de nos tirailleurs sont dans toutes les mémoires. » Même la défaite de 1870 prend des allures de victoire morale pour les Français, « les héros malheureux ». Plutôt que de fustiger Bazaine, il félicite Mac-Mahon, Ladmirault, Ducroc, Chanzy, Trochu et Faidherbe, et rend hommage à leurs soldats qui ont sauvé l'honneur national.

Le premier objectif de l'ouvrage est ainsi atteint : l'Alsace-Lorraine, enjeu national motive le désir de venger les braves. Le recours à la périphrase laudative, « les vainqueurs de

⁴³¹ L'épisode de la Guerre de Cent Ans n'est mentionné que pour célébrer Jeanne d'Arc, non pour fustiger les Anglais.

⁴³² Ernest Renan est né en 1823, Jules Ferry en 1832, Georges Clemenceau et Anatole France en 1841.

la Marne », « ceux de Verdun » entérine définitivement la partialité patriotique de l'auteur. Il emprunte les clichés habituels du Poilu à la bonne bouffarde, de Joffre contemplant la Marne. Il cède à la tentation propagandiste héritée de la presse officielle comme *L'Illustration* : tandis que l'Allemagne est stigmatisée pour sa déloyauté et sa violence, le général Joffre est perçu comme l'homme providentiel qui « après une magnifique retraite, commanda soudainement à l'armée française de faire demi-tour et d'arrêter l'envahisseur dans la Marne. » La dernière page résonne comme un cri de victoire qui encense Castelnau, Pétain, le Duc de Rohan, Joffre. Le demi million de morts allemands aux forts de Vaux et de Douaumont est un sacrifice vain de l'Allemagne au regard du résultat victorieux des Français. Les injonctions destinées aux lecteurs se multiplient et appellent à la mémoire, au respect de « ceux de Verdun », comme le fera Genevoix.

Guy Arnoux responsabilise le lecteur en lui rappelant qu'il doit sa liberté à ces combattants. L'accent belliqueux, parfois caricatural mais confiant, clôt le livre sur la dépêche de Joffre du 6 septembre 1914, et la vision apaisante et rassurante du Maréchal⁴³³ contemplant l'horizon d'un ait confiant. La voix littéraire fait résonner les échos de la voix officielle de l'état-major dans les chaumières. L'apposition de la signature de Joffre se substitue à celle de l'auteur qui s'efface derrière son maître à penser.

Les ouvrages de Lisbeth Nett, de Daudet et de Guy Arnoux gravitent tous autour de la déchirure alsacienne. Quelle que soit la date de publication, de 1873 à 1918, les provinces usurpées constituent une matrice génétique riche de sens et de pathos. Le traitement infligé aux annexés est un motif supplémentaire de revanche. La coercition, l'interdiction de parler français, les fortes amendes et les vexations infligées aux contrevenants alimentent l'esprit belliqueux. La littérature enfantine est influencée par des penseurs comme Renan ou Fustel de Coulanges et abreuve l'imaginaire enfantin d'amour franco-alsacien indestructible. Il est vrai que l'opposition au régime allemand est largement répandue bien que reposant sur des motifs contradictoires. Toutefois les romans et les albums français n'ont pas tous été écrits par des connaisseurs de l'Alsace-Lorraine, mais plutôt par des patriotes chauvins désireux de rallier la population à leur cause. L'Alsace est présentée comme une terre d'entre-deux, habitée par des Français qui courbent l'échine sous le joug de l'occupant.

La défaite de 1870 sonne le glas des heures joyeuses tandis que l'éclatement du premier conflit mondial déclenche l'espoir de jours meilleurs. Si Daudet persiste en 1873 dans

⁴³³ Voir en regard les images célébrant les vainqueurs de la Marne et de Verdun.

une nostalgie conservatrice douce amère de la région déchirée, l'album de Nett en propose une image belliqueuse emplie d'espoir et concomitante aux événements de 1914. Guy Arnoux préfère reconstruire une histoire de France fondée sur la jeune bergère de Domrémy et ses compagnons. Il prend pour pivot la bataille de Turckheim dans ses deux ouvrages, motif repris par Hansi. Le discours de quarante-quatre ans de La Ramée avec un bon bourgeois de Colmar prend l'allure d'une parabole explicitée par le leitmotiv : « Il te faut donner l'Alsace à la France. » La conversation continue symbolise la permanence des liens entretenus avec les terres rhénanes. Erigée en paradis perdu, l'Alsace devient terre d'accueil grâce à l'hospitalité du bourgeois, de Lisele et Seppel, et grâce à la bonne chère. L'épicurisme qui émane des pages de Guy Arnoux, enjoint d'espérer malgré la défaite de Sedan. Il anticipe tout reproche de chauvinisme ou de nationalisme par le sermon final de Saint Pierre et Saint Martin à la porte du paradis : le recours à une mystique patriotique oscillant entre onirisme et réalisme historique contribue au développement d'une littérature juvénile partisane. Cible favorite à l'esprit malléable, le jeune lecteur se voit proposer une image kaléidoscopique de l'Alsace. Outre les formes souples des histoires brèves, la situation de l'Alsace-Lorraine suscite d'autres vocations littéraires ou en exacerbe de nouvelles : P.-J. Stahl, Déroulède et Hansi en sont aussi des défenseurs acharnés sur des modes d'interprétation différents.

5 L'ALSACE-LORRAINE : TERRITOIRE OCCUPÉ ET LITTÉRATURE DE DÉPLACEMENT, NATIONALISME ET CONTRE-PROPAGANDE ANTIGERMANIQUE

Le 19^e siècle a marqué le développement progressif de la critique historique affranchie des thèses philosophiques ou de l'affabulation. Jusqu'alors, l'axe d'un événement était faussé pour l'ajuster à un système moral. Avec la défaite de 1870 et le premier conflit mondial, on puise dans l'événement historique les éléments constitutifs d'une morale. Là se trouve la conjonction des trois axes intrinsèques de notre étude : la voix officielle a édicté des principes appliqués par la voix littéraire dont les modulations se sont adaptées à un public enfantin varié. Le thème de la revanche et des provinces perdues revendiqué par des auteurs comme P.-J. Stahl, Déroulède, Hansi ou Chalamet, donne naissance à une littérature nationaliste pour enfants. Sur le plan social et politique, la situation de l'Alsace-Lorraine détermine une scission nationale entre les partisans d'une paix qui n'obère pas le patriotisme et les nationalistes qui espèrent secrètement la revanche en dépit de leurs désillusions. Les auteurs mentionnés appartiennent tous à cette seconde fraction de la population. Leur enfance, leurs idéaux politiques, leur culture en font de fervents défenseurs de l'Alsace-Lorraine.

Comment leurs œuvres traduisent-elles l'essor du sentiment nationaliste ? Comment abordent-elles la situation des annexés et la transmettent-elles aux jeunes lecteurs ? La diversité générique des ouvrages analysés accrédite la thèse d'une vision et univoque de l'opresseur. Les moyens mis en œuvre pour dénoncer et revendiquer, indigner et exalter, varient, de l'aventure romanesque au voyage initiatique, en passant par le conte et la légende. Une visée commune les réunit : prôner le retour à la liberté de l'Alsace-Lorraine et développer la propagande antigermanique.

a- P.-J. Stahl : *Maroussia*

*Maroussia*⁴³⁴ est une fiction héroïque adaptée du texte russe de Masko Wovzok qui connaît un grand succès car le romancier journaliste Stahl sait mettre en valeur la figure héroïque de la petite Ukrainienne, mentor enfantin du champion de l'indépendance nationale. Allégorie de la liberté guidant le peuple, elle tente vainement de réaliser, par transposition, le vœu le plus cher au cœur des indépendantistes alsaciens. L'auteur exploite à merveille la profonde connaissance qu'il a de la jeunesse et propose une interprétation attrayante pour les petits Français. Son esprit primesautier allège les pages des traditionnelles lourdeurs déroulédiennes. Il utilise le pathétique vibrant de la disparition enfantine et dédramatise la mort en proposant deux conclusions. Il évite la mignardise abêtissante souvent inhérente au genre. Il n'abâtardit pas la littérature enfantine grâce à l'insertion de nombreuses exhortations patriotiques au sacrifice, finement disséminées dans la narration.

Maroussia appartient à une littérature que nous nommons littérature de translation, au même titre que *Histoire d'un écolier hanovrien* d'André Laurie⁴³⁵. Pierre-Jules Hetzel écrit lui-même sous le pseudonyme de P.-J. Stahl. En 1878, son ouvrage fait partie des romans nationaux qui parsèment la fin du 19^e siècle. Certaines œuvres contemporaines exposent une violence prémonitoire de la Grande Guerre. La défaite de 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine génèrent un discours nationaliste plus ou moins explicite. Face aux contes patriotiques de Déroulède, face aux injonctions revanchardes de mobilisation des forces, P.-J. Stahl choisit une méthode plus discrète : il opte pour un roman historique qui transpose la situation de l'Alsace-Lorraine en Ukraine. L'Allemagne trouve son écho dans la Russie. Il

⁴³⁴ P.-J. STAHL, *Maroussia*. Hetzel et Cie, coll. « Bibliothèque d'éducation et de récréation », 1878. Les références de pages renvoient à une édition beaucoup plus modeste (P.-J. STAHL, *Maroussia*, Hachette, Bibliothèque verte « Nouvelle bibliothèque d'éducation et de récréation », 1926) qui nous a été prêtée durablement, contrairement à la précédente, très précieuse, confiée quelques heures seulement.

⁴³⁵ Paschal GROUSSET, *Scènes de la vie de collège dans tous les pays... par André Laurie. Histoire d'un écolier hanovrien*. Paris, Hetzel, 1886.

remonte le cours du temps et situe son histoire au 17^e siècle. Sa source d'inspiration est probablement *L'Hetman* de Déroulède.

Les facteurs narratifs et iconographiques se conjuguent pour décliner une histoire émouvante que le lecteur enfantin pourra méditer. L'engagement au cœur des débats de l'époque n'est pas aussi manifeste que dans les livres dits « nationalistes ». Mais la reconnaissance explicite du rôle politique de l'enfant en fait un ouvrage patriotique subtil. Il exploite habilement le thème de la dépossession de l'Alsace en utilisant le substrat idéologique de la revanche et de la reconquête au nom de la liberté. L'édition consultée place l'image « à hauteur d'enfant » : en effet, l'ouvrage paru chez Hetzel, dans « Le Magasin d'éducation et de récréation », est couronné par l'Académie Française, ce qui atteste sa valeur littéraire. Le papier de qualité, la typographie aérée et soignée, les dessins de Th. Schuler et les gravures de Pannemaker, assurent un rapide succès à *Maroussia*. Cette parution dès 1878, met en avant le rôle de l'héroïne éponyme assimilée à une petite Alsacienne et s'inscrit dans l'esprit de revanche.

La source génétique avérée par Hetzel confirme la double influence russe et française, littéraire et idéologique. L'hypotexte russe est reconnu par Hetzel dès le titre de la page de garde : *Maroussia d'après une légende de Marko Wovzog*. En revanche, une note de bas de page⁴³⁶ infirme la référence nationaliste et dramatique de *L'Hetman* de Déroulède pourtant volontiers attribuée à son roman. L'argumentation de l'auteur repose sur la chronologie de l'écriture d'un roman seulement publié en 1878. L'auteur revendique la paternité de son œuvre et récuse l'influence de Déroulède : il prétend que l'histoire de Maroussia écrite par lui en 1872 a été publiée par le journal *Le Temps* en décembre 1875. Or *L'Hetman* de Déroulède a été joué à l'Odéon en 1877. Le drame procède, à l'insu même de son auteur, des faits qui ont donné naissance à la légende de Maroussia. Rien cependant, sur le plan formel, ne se ressemble moins que ces deux œuvres, ce qui prouve une fois de plus que la même terre peut donner des fruits bien différents. Nous n'entrerons pas dans une querelle de spécialistes de la datation concernant le plagiat d'une œuvre originale. La légende russe est reconnue, et nonobstant la déclaration de Hetzel, nous avons pu constater de troublantes ressemblances sémantiques et idéologiques entre la pièce de théâtre de Déroulède et le roman historique de P.-J. Stahl. Outre le rassemblement sous l'étendard tricolore au nom d'un patriotisme indéfectible, le drame de Déroulède a pour sujet l'assujettissement de l'Ukraine à la Pologne

⁴³⁶ P.-J. STAHL, op. cit., p.3.

et à la Russie. Stahl resserre l'étau sur la Russie afin de faciliter l'identification à la situation de l'Alsace-Lorraine et de l'Allemagne.

Hetzel et Déroulède incarnent l'esprit de revanche dans des figures féminines allégoriques. La pièce de théâtre est littérairement médiocre, mais politiquement importante. Le second drame de Déroulède a droit à une représentation somptueuse⁴³⁷ à l'Odéon le 2 février 1877. Son auteur a trente ans et a déjà donné en 1869 *Juan Strenner*. Sa notoriété lui vient des *Chants du soldat* parus en 1872. Le futur animateur de la Ligue des Patriotes, thuriféraire du général Boulanger, recourt à un thème qui passionne les Français adeptes du problème nationaliste : l'histoire des Cosaques de l'Ukraine. Les œuvres de Déroulède et de Stahl s'inscrivent dans une mouvance nationaliste et littéraire issue de la Russie et de la France. En 1889, Auguste Galitzine réédite la *Description de l'Ukraine* du Chevalier de Beauplan⁴³⁸. En 1863, Tolstoï consacre un ouvrage aux Cosaques⁴³⁹. Quelques mois avant 1877, Pierre Larousse dédie dans le dernier volume de son *Dictionnaire* un article à l'Ukraine : il y propose une synthèse sur l'histoire de ce pays et de ses héros au 17^e et au 18^e siècles.

Stahl ne peut manquer de connaître ses prédécesseurs en matière d'histoire russe et ukrainienne. Le sujet de la pièce de Déroulède correspond particulièrement à la situation de l'Alsace-Lorraine, et délivre un message d'espoir, voire d'incitation à la rébellion : une des insurrections des Cosaques d'Ukraine contre le roi de Pologne. La transposition au 17^e siècle est mentionnée dans la didascalie initiale, « l'action se passe vers 164... » Malgré quelques incohérences chronologiques à propos du roi de Pologne Ladislas IV, l'intérêt idéologique réside dans la concentration dans une seule histoire de l'évocation des Cosaques du Dnipro, dépendant partiellement de la Pologne et des Cosaques du Don qui vivent sous la mouvance de la Russie. Hetzel reprend cette sujétion de l'Ukraine à la Russie. S'adressant à un public enfantin, il éloigne l'Hetman Frol Gherach et son fils Stenko pour les remplacer par Maroussia et Tchetchevik : la première est une petite Ukrainienne de sept ans, emblème de la sauveuse ukrainienne, le second est un géant ukrainien Tchetchevik, présenté comme l'envoyé, le messie libérateur. Le choix d'une fillette pour héroïne s'adapte au destinataire juvénile et exalte la littérature féministe, comme le fera Jacquin avec *Pif-Paf*.

⁴³⁷ Le rôle principal est tenu par Geoffroy et les décors sont dus au peintre Chéret. Source : Jacques MOREL, *Agréables mensonges Essais sur le théâtre français du 17^e siècle*. Paris, Klincksieck, 1991.

⁴³⁸ Cette histoire est parue en 1660.

⁴³⁹ L. TOLSTOÏ, *Les Cosaques : Les Cosaques*, roman puissant qui glorifie la force de vie. L'homme primitif qui l'incarne paraît un alter ego de l'auteur. Le terrien amoureux de la terre la recrée à la manière d'un poète qui célèbre le bonheur biblique.

Le drame de Déroulède reflète une image générale de l'esprit d'indépendance et de liberté qui alimente la mémoire russe et polonaise du 17^e siècle. Là est la preuve d'une ambition littéraire indéniable du dramaturge : Déroulède imite Corneille dans *Nicomède* lorsque ce dernier évoque la politique extérieure des Romains, ou Hugo dans *Ruy Blas* qui affiche une image globale de la décadence espagnole. Toutefois la visée nationaliste prime le souci littéraire chez Déroulède. Son public conserve avant tout le souvenir d'une histoire complexe qui fait s'affronter le roi polonais, le traître Rogovine, et Stenkjo, patriote ukrainien qui veut venger l'honneur de sa promise Mikla, bafoué par le fourbe Rogovine. Plus encore, résonnent les paroles de la Marucha, allégorie du patriotisme et de la liberté. Tandis que Déroulède choisit deux figures féminines emblématiques de la liberté volée, la jeune Mikla et la vieille Marucha, P.-J. Stahl irradie son roman de la lumineuse Maroussia escortée de l'avatar de l'Hetman, Tchetchevik.

Le dramaturge nationaliste tente de donner une coloration d'opéra à son œuvre en rappelant à travers Mikla, la légende de Tristan et Iseult, de Roméo et Juliette, mais aussi de Marguerite dans le *Faust* de Gounod. Il insiste lourdement sur la nécessité de du sacrifice à la patrie à travers les interventions dithyrambiques de la Marucha :

« Le temps où nous vivons veut qu'on vive autrement.
C'est le temps des efforts virils, des cœurs sublimes. » ⁴⁴⁰

Pour elle, « de la rouge semaille » doit naître « la liberté ». Elle promet une mort lente et atroce au traître Rogovine :

« Et que le sang de nos morts ruisselle sur le front
Et que son noir tombeau soit creusé si profond
Que rien d'impur ne germe au sol de la patrie. » ⁴⁴¹

Elle chante aussi l'oraison funèbre des jeunes gens morts au champ d'honneur :

« Et vous, beaux fiancés qu'un tel trépas marie,
Enfants qu'un pays libre a déjà pour aïeux,
Soyez glorifiés, martyrs victorieux. » ⁴⁴²

De son côté la jeune Mikla accepte la séparation avec son fiancé Stenko dans un élan sublime qui la fait s'écrier au troisième acte, « Va me venger ! Je t'aime. » Le drame se clôt sur l'homélie de l'Hetman qui couronne la mort des amants de lauriers verts au son de la « Marche triomphale ».

Certes Déroulède tombe dans les excès de la caricature nationaliste en voulant rivaliser avec Corneille et Hugo. Il célèbre le devoir vainqueur de la passion amoureuse mais tombe

⁴⁴⁰ Jacques MOREL, op. cit., p.412.

⁴⁴¹ Ibid.

⁴⁴² Ibid. p.414.

dans des litanies pontifiantes de la geste patriotique. Il s'égaré dans des méandres mélodramatiques surannés. Sa pièce est présentée un an après les premières élections des Chambres de la Troisième République qui donnent une majorité conservatrice au Sénat et républicaine à la Chambre des Députés. Le Ministère d'Ordre moral de Mac-Mahon mis à mal par la Chambre est dissous. Cette période troublée a paru opportune à Déroulède pour rappeler à la France ses vertus patriotiques et ses austères devoirs. Déroulède brandit avant l'heure l'étendard d'Union Sacrée prémonitoire du barrésisme.

P.-J. Stahl utilise des moyens plus doux et plus subtils pour évoquer une histoire dont le fond et l'objectif demeurent, quoiqu'il en dise, fort proches de ceux de Déroulède. Là où le dramaturge concède une intrigue amoureuse, le romancier expose une grande amitié entre la petite Maroussia et le beau Tchetchevik. Il déroule un schéma actantiel qui simplifie le salmigondis relationnel du drame et accorde aux personnages emblématiques une consistance dont sont dépourvus ceux de Déroulède. Aux grand airs martiaux et aux strophes de bravoure entonnés par la Marucha, il préfère la simplicité du dévouement enfantin de Maroussia, nouvelle Jeanne d'Arc.

Transcription romanesque habile de l'amour de la patrie déplacé au sein de l'Ukraine sous le joug russe, *Maroussia* déclare un attachement indéfectible aux racines natales. Le choix narratif d'une intrigue dont l'héroïne éponyme est une enfant contribue grandement au succès de l'œuvre. Stahl prend pour trame le parcours de la fillette, ange gardien de l'indépendantiste Tchetchevik. L'antagonisme entre l'Ukrainien réfléchi, apparemment docile et la Russie lui imposant ses vilenies, transpose les relations conflictuelles entre les Alsaciens et les Allemands. Les oppositions psychologiques et comportementales souffrent le même déplacement : la douceur, la détermination de Danilo Tchabane, du vieux Knich, de la petite Maroussia, de Méphodiévna, la belle-soeur de l'ataman, sont à l'image de la volonté et du courage alsaciens. Les excès, l'intempérance, la goinfrerie, la brutalité grossière dont sont accusés les cosaques russes comme maître Ivan aviné et les soldats qui molestent la famille de Maroussia, rappellent étrangement les accusations d'ignominie portées contre les Allemands entre 1870 et 1918. Le tutoiement impertinent, le maniement facile du knout, les menaces impriment la violence au cœur du roman comme elle l'est au sein des œuvres patriotiques contemporaines. Seule l'étoile prometteuse de Maroussia brille au-dessus de l'Ukraine martyrisée.

Stahl utilise essentiellement trois procédés rhétoriques pour attirer l'attention sur le message patriotique : les apologues constitués en récits insérés, les allusions aux objets symboliques et les expressions consacrées aux libérateurs tissent un réseau idéologique dont

les mailles enserrant peu à peu le lecteur. La démarche heuristique est fine et l'intérêt accru porté à l'intrigue mène l'enfant d'un bout à l'autre de l'aventure sans discontinuer, sur les traces de la jeune Maroussia. Les paroles de cette dernière composent un évangile patriotique qui jalonne et motive le parcours des deux compagnons. En effet la petite Maroussia guide le grand Tchetchevik vers Tchiriguine afin de transmettre au grand ataman des informations capitales pour la libération de l'Ukraine. Le périple se poursuit jusqu'à Gadiatch, résidence de l'ataman protégé par le tsar de Russie. Le grand ataman, traître, meurt foudroyé par un éclair et le narrateur fait sentir la justice du sort réservé au « plus détestable ennemi de l'Ukraine.»⁴⁴³ L'Ukraine n'est pas pour autant affranchie du joug russe. Une ellipse de plus d'un an projette les personnages dans un Noël chaleureux et fait basculer la narration dans une fiction allégorique proche de la parabole. Nécessaire à l'économie du texte, l'ellipse qui relie le dix-huitième chapitre aux quatre derniers est l'occasion d'enrichir la matrice générique de *Maroussia*.

Le caractère hétéroclite et polymorphe du roman tient à sa malléabilité générique : débutant comme un conte, il ancre le récit dans un vieux fonds légendaire atemporel qui prend ses sources « dans un coin ignoré, mais frais et charmant, de cette contrée (...), il y a bien longtemps en Ukraine. » Les lieux sont plus précis que ne le sont les indices temporels. Toutefois, le premier chapitre informe de la situation politique de l'Ukraine à cette époque indéterminée qui ressemble fort à celle du 17^e siècle évoqué par l'hypotexte de Marko Wovzok ou à l'intertexte de *Déroulède*. La division tripartite de l'Ukraine entre partisans russes, polonais et indépendantistes renvoie à un référent historique indéniable. De plus, les descriptions bucoliques d'une nature inhérente aux pastorales n'effacent pas pour autant le réalisme des villes stratégiques comme Tchiriguine ou Gadiatch. De surcroît, la typologie des personnages relève à la fois des contes manichéens et des romans historiques. Le bien et le mal s'opposent à travers des archétypes d'honnête faiblesse ou de brutalité inique : le bien est incarné par la frêle Maroussia et les doux Cosaques, le mal par les soudards russes et les traîtres à la solde du tsar.

Le mélange de la légende et de l'histoire soutient le récit héroïque des exploits d'un duo exceptionnel. L'épopée n'est pas loin et le narrateur s'empresse de le souligner dès les premières pages pour ne réapparaître que dans les quatre derniers chapitres. Il tient le rôle ambigu du conteur d'une histoire fabuleuse et de l'aède d'une geste épique. Il instaure une complicité avec son jeune lecteur qu'il guide sur les pas de Maroussia. Le choix d'une fillette

⁴⁴³ P.-J. STAHL, op. cit., p.203.

totale­ment dévouée à la cause de son pays répond à une idéologie cocardière : l'enfant français y puise la réflexion et l'énergie nécessaires à la propre défense de son pays et des provinces perdues. En filigrane se dessine l'appel à la mobilisation des esprits pour sauver l'Alsace-Lorraine des griffes du Kaiser. L'histoire de Maroussia acquiert une dimension symbolique qui ne peut manquer de toucher les cœurs juvéniles : elle exalte l'abné­gation. Le dévouement sacrificiel de l'héroïne est porté au pinacle et transforme Maroussia en égérie de la libération. Nouvelle Jeanne d'Arc, nouvelle Marianne, elle guide le peuple vers la liberté et apporte une vivacité et une fraîcheur innocente dans une période troublée en France.

Outre l'intrigue romanesque, l'apologie du dévouement enfantin et de la persévérance, le conte édifiant et parabolique, l'ouvrage présente des techniques littéraires propres au roman d'apprentissage et au conte de fées. En effet, il procède à l'enchâssement de récits rapportés qui sont de véritables mises en abyme du projet auctorial et axiologique. L'insertion de trois contes sert de récit initiatique propice à la réflexion et à la maturation des esprits. « Un conte de brigands »⁴⁴⁴, l'apologue du « petit peuple courageux »⁴⁴⁵, la parabole de l'« Histoire de l'écrevisse »⁴⁴⁶ sont des récits emboîtés qui régulent la marche initiatique de la lecture et de l'aventure. « Le conte de brigands » réussit la performance de cumuler deux contes de Perrault et une allusion aux *Mille et une nuits*. Il emprunte à *La Barbe bleue*, à *La Belle au Bois Dormant* et à l'histoire d'Ali Baba. La jeune épousee du conte, seule dans un château isolé au milieu d'une forêt impénétrable est comparable à la princesse du Bois Dormant. En revanche son époux aux yeux étincelants et à la cruauté sans pareille tient de la Barbe Bleue. Les errances de la jeune femme dans le château de son mari, la transgression d'un interdit et la découverte d'une petite chambre secrète normalement inaccessible, appartiennent bien à la veine perraldienne. Le cadre mystérieux entretient une merveilleuse poésie qui cède vite la place aux exigences narratives. L'ambition idéologique et didactique prime l'esthétique. Toutefois cette dernière conserve son pouvoir de métamorphose et fait fi de la vraisemblance. La pénétration dans les dédales du château constitue une métaphore du voyage de l'enfance vers la terre adulte. Les difficultés rencontrées et les moyens mis en œuvre pour les surmonter sont autant d'encouragements à persévérer et à mûrir. La leçon morale se double d'un sens civique. P.-J. Stahl refuse l'hermétisme des contes de Goethe comme *La Nouvelle Mélusine* ou *Le Nouveau Pâris*, mais leur emprunte des scènes de travestissement et de miniaturisation, d'emboîtement.

⁴⁴⁴ P.-J. STAHL, op. cit., chapitre IV.

⁴⁴⁵ Ibid. p.141- 145.

⁴⁴⁶ Ibid. p.177-181.

Maroussia raconte l'histoire à l'adulte Tchetchevik et inverse les rôles habituels dévolus aux narrateurs et aux destinataires des contes. Le cadre narcissique de la narration sert à introduire la conteuse : en plus de sa position d'héroïne diégétique, elle établit une translation littéraire en évoquant une jeune femme qu'elle pourrait devenir et dont l'avenir préfigure le sien. Le regard porté sur le conte transforme l'héroïne en martyre. La jeune conteuse, double enfantin et précoce du narrateur, excite la curiosité, ménage un suspens, retient l'attention par des pauses qui reviennent à la réalité première. Elle trompe l'angoisse et surmonte sa propre peur et aide Tchetchevik à se débarrasser de ses inquiétudes. Le pouvoir verbal exhibé ici agit doublement sur les héros et sur les lecteurs. De plus il affirme la prégnance idéologique : la femme est érigée en parangon de vertu et en sauveuse de l'humanité par sa passion christique. Les coups de lance qu'elle reçoit de son mari alors qu'elle est cachée dans un chêne laissent des stigmates. Le mari tyrannique et pillier incarne le despotisme. Le binôme rappelle celui de la frêle Maroussia face aux soudards russes, de la chétive Ukraine face à la Russie despotique, de la belle Alsace-Lorraine face à l'empire germanique. Maroussia, incarnation du créateur, sait que sa création poétique se détache d'elle pour devenir autonome et initie au dépassement de soi par l'art.

« Le conte de brigands » mentionne la double transgression d'un interdit moral et social. D'une part, le brigand tue et pille sans scrupules de riches aristocrates et enrichit une caverne digne d'Ali Baba. D'autre part, sa jeune épouse en enfreignant l'interdit conjugal et en fracturant la porte qui ouvre sur la caverne, refuse la malhonnêteté et la cupidité. La punition n'est pas immédiate, la sanction morale n'existe pas. Là est la preuve d'un conte avorté dans sa forme puisqu'il est porteur de valeurs positives grâce à la probité de l'héroïne, mais il ne condamne pas irrémédiablement les brigands. La jeune femme résiste aux tentations du luxe facile offertes en contrepartie d'un assujettissement permanent. La morale s'applique ainsi à l'Ukraine qui refuse les propositions lucratives de la Russie. D'ailleurs l'enfouissement⁴⁴⁷ auquel l'épouse procède pour accéder à la cachette secrète et mirobolante mime une descente aux enfers qui entretient la symbolique des espaces clos : ils emprisonnent et aliènent, ce qui justifie le refus d'une quelconque dépendance. La révélation du secret engendre un sentiment de culpabilité car la morale ne peut composer avec le crime.

⁴⁴⁷ Pour accéder à la chambre secrète, elle passe successivement d'une petite chambre noire et unie à une trappe dans le parquet pour descendre un étroit escalier aboutissant à un grand trou noir. La cave encombrée d'armes, de bijoux recèle aussi une main de femme couverte de bagues précieuses, métonymie et métaphore de l'amputation d'un être humain ou d'un pays qui accepte trop facilement les cadeaux de son suzerain. L'histoire oscille entre féerie et fantastique.

Stahl reprend les schèmes d'un mythe socio-poétique qu'il adapte à un moment précis de la narration pour les rendre intelligibles. L'abandon des parents, quelle que soit sa forme, précède la disparition de l'enfant qui, ici, part en quête de liberté pour son pays. Le conte de Stahl procède à un déplacement de personnalité : Maroussia s'est déjà acceptée en tant qu'enfant précoce et adulte miniature, et accomplit des épreuves pour reconquérir un espace usurpé par une puissance économique et géographique supérieure. Le franchissement du seuil de la maison parental par Maroussia trouve son équivalent dans le franchissement du seuil de la cave par l'héroïne du conte. L'accès à l'extérieur et l'enfouissement dans la forêt symbolique de l'inconnu font basculer dans un univers inhospitalier par les pièges qu'il tend. Stahl crée des espaces merveilleux inclus dans des lieux réalistes et sombres. Il les éclaire de la lueur des regards, des rayons du soleil, et métaphoriquement du chant des oiseaux, des voix patriotiques de Maroussia et de son compagnon. Le chêne du récit emboîté où l'héroïne avait trouvé refuge, a son équivalent dans la diégèse principale : un magnifique chêne, colosse majestueux, abrite la dernière couche de Maroussia. Le conte inséré obéit à la règle du merveilleux qui perçoit la réalité de l'existence par le prisme de l'écriture de l'espace et de la mise en scène des craintes collectives. Le paradoxe tient à la situation d'énonciation et à son objectif : Maroussia provoque l'étonnement de son destinataire diégétique et du lecteur. Elle ne se contente pas de plonger dans l'extraordinaire et de retourner à l'enfance par la révélation de l'absolu, elle déplace la vie, la chante et confirme la parenté étroite entre l'enfant et le poète par la fascination qu'ils créent.

Toutefois alors que le conte traditionnel découvre un cheminement initiatique par le truchement d'un héros et que le lecteur accomplit le passage de la destruction à la construction, l'histoire insérée par Maroussia laisse ouverte la possibilité d'une nouvelle déstabilisation, ne confirme pas la réussite de l'arrivée dans l'âge adulte. Elle détourne le lieu de ravissement qu'est normalement l'espace du conte. Alors que l'héroïne du conte sauve sa vie, Maroussia la perd. Le jeune lecteur doit comprendre que cette mort est initiatique et préside à la renaissance, à une nouvelle vision du monde, ici réduit à l'Ukraine en laquelle Stahl voit le miroir de l'Alsace-Lorraine. La rupture avec le milieu parental ne relève pas d'une désobéissance, mais au contraire du désir de guider à travers le monde des adultes grâce à une enfant, sur le chemin de la liberté. La disparition du référent familial est remplacée par l'apparition d'un substitut paternel à travers la figure de Tchetchevik. Le récit offert par Maroussia à son grand ami n'est pas une libération du langage mais une mise en abyme de la situation générale de l'espace ukrainien et de l'espace alsacien.

Cette transfiguration est également manifeste dans les deux apologues racontés par l'adulte Tchetchevik travesti en vieux musicien jouant du théorbe. L'histoire rapportée au douzième chapitre, « Paroles et musique », étale clairement dans un univers excentré, la légende d'un petit peuple heureux dont la prospérité est convoitée par ses voisins cupides. L'histoire de la lutte acharnée des plus faibles contre les plus puissants va droit à l'adresse des officiers russes à laquelle elle est racontée. Elle engendre une réflexion sur la notion de propriété et de liberté, sur la dislocation inévitable des grands empires. Le narrateur se complaît dans les adages édifiants : « L'âme libre se donne partout des revanches. »⁴⁴⁸ Comment ne pas établir un parallèle immédiat avec la situation des Alsaciens annexés ? L'espace merveilleux perd sa grâce poétique car il est territorialisé à l'instar de l'Ukraine ou de l'Alsace-Lorraine. Il est sécurisé par des lieux tutélaires comme le foyer familial ou la ferme du vieux Knich, il est délimité par des lieux angoissants comme la forêt, les sentiers peureux, l'approche des grandes villes.

Le dernier apologue raconté par Tchetchevik, « Histoire de l'écrevisse »⁴⁴⁹ est la seule fable recourant à la métaphore animale pour justifier l'empressement de Tchetchevik et la nécessité de libérer rapidement l'Ukraine du joug russe avant qu'elle ne meure. Le dévouement sacrificiel ne vaut que par son efficacité. La lutte en soi n'a de sens que par les effets positifs produits : l'écrevisse qui s'est sacrifiée pour abreuver ses congénères mais a trop tardé à les ravitailler, a échoué ; son geste est vain. « Elle a mis trop de temps à leur apporter l'eau qu'il leur aurait fallu recevoir à la minute. »⁴⁵⁰ Il en va de même pour Tchetchevik qui veut assurer la survie de l'Ukraine. Le message vaut pour l'Alsace mais aura des échos seulement quarante-deux ans plus tard.

La mort de l'héroïne appartient à la légende et est mise en doute par le narrateur qui propose deux fins pour ne pas traumatiser ni décevoir les jeunes lecteurs. L'issue fatale qui met un terme à l'épopée de Maroussia prend une coloration idéologique renforcée par le titre de l'ultime chapitre, « Gloria victis ». L'inversion de la tradition qui jette l'opprobre sur les vaincus met en exergue la valeur allégorique du roman. Le narrateur prend d'abord soin de situer ces événements dans un temps indéterminé, « il y a bien longtemps, après cent, deux cents ans peut-être. » Il en assure la transmission orale et achève son récit par une interprétation littéraire et idéologique. La puissance verbale écrase la triste réalité : elle

⁴⁴⁸ P.-J. STAHL, op. cit., p.143.

⁴⁴⁹ Ibid. chapitre XVI, « Sur l'eau », p.177-180. La fable rapporte l'histoire d'une écrevisse partie à la recherche d'eau pour sauver ses compatriotes. Elle décide de prendre son temps et revient trop tard : tous les siens sont morts de soif.

⁴⁵⁰ P.-J. STAHL, op. cit., p.180.

conjure la mort, rend hommage à la martyre. L'universalisation du thème de la soumission au joug de l'étranger revient au narrateur, porte-parole de l'auteur :

« Il est malheureusement plus d'une Ukraine au monde ; veuille Dieu (...) qu'il pousse beaucoup de Maroussia capables de vivre et de mourir comme la petite Maroussia dont nous venons de raconter l'histoire. »⁴⁵¹

La littérature enfantine dévoile ses armes à la fin d'un roman qui devient un apologue, mais aussi le cénotaphe d'une martyre de la liberté. La deuxième version de l'épilogue qui fait de Maroussia une religieuse entrée au couvent sous le vœu de claustration perpétuelle, offre une vision plus optimiste de l'issue romanesque sans pour autant lui retirer sa force létale, Maroussia ayant suivi Méphodiévna dans sa retraite pour ne pas voir l'asservissement mortel de l'Ukraine.

La survivance d'un kourgane, d'un roc sur lequel aurait été le monastère de Maroussia initie le jeune lecteur à une mort symbolique nécessaire à la renaissance. La leçon de courage est délivrée sous les auspices de la belle relation aventureuse et patriotique. *Maroussia* apparaît comme un nouvel avatar de la légende de Barbe Bleue appliqué à la situation historique de l'Ukraine au 17^e siècle et de l'Alsace-Lorraine en 1872. Hetzel procède par translation : l'époux cruel du conte de brigands représentatif du Russe est également une image de l'Allemand violent tel qu'il est alors décrit par la propagande antigermanique. Son épouse est un succédané d'Ariane et de Thésée à la fois, sortie du labyrinthe forestier et du dédale souterrain de la caverne des *Mille et une nuits*. L'histoire est initiatrice pour l'adulte à qui elle ouvre les portes de l'imaginaire, avant de s'adresser à l'enfant. Maroussia appartient à un martyrologe sur lequel figure Jeanne d'Arc, héroïne à laquelle elle s'identifie. Elle est érigée en emblème de la liberté guidant les peuples opprimés, y compris celui d'Alsace-Lorraine.

Cet ouvrage est une excellente illustration de l'exploitation des mythes par la littérature enfantine de guerre. Conque sonore d'une idée, le mythe dérive en de multiples symboles que les auteurs patriotes ou nationalistes adaptent à la cause qu'ils défendent. Ils le diffusent avec force pathétique comme Stahl, ou bien avec une acrimonie polémique à l'instar de Déroulède. En effet, les œuvres de l'auteur des *Chants du soldat* sont une manne nationaliste. Lorsqu'il s'adresse aux enfants dans un album illustré, il recourt au conte, genre jugé « pas sérieux », un récit fabuleux en vers qui ridiculise l'adversaire d'outre-Rhin.

⁴⁵¹ Ibid. p.243, chapitre XXII.

b- Déroulède : *Monsieur le Hulan et les Trois couleurs*⁴⁵²

Ce conte de Noël a été publié en 1884 par Paul Déroulède et se présente sous la forme d'un poème de dix-huit sizains de décasyllabes⁴⁵³. Le narrateur et l'auteur ne font qu'un, tant il est vrai que l'emploi de la première personne permet d'affirmer que Déroulède assume parfaitement ses opinions patriotiques, voire nationalistes en dépit de ses destinataires..

En effet, ceux-ci sont censés être des enfants, des « tout petits », comme l'indique la dédicace initiale. Ils sont apostrophés dès le premier vers sur un ton paternaliste cher aux conteurs pour enfants, avec « mes enfants », expression reprise en clôture. Outre cette adresse, on trouve l'emploi de la deuxième personne du pluriel dans une anticipation à valeur proleptique qui plonge le récit dans un univers merveilleux, puisque Déroulède prévient que « (...) rien n'est moins incroyable ». Il attise la curiosité du jeune lecteur par l'emploi de présentatifs soulignant la floraison tricolore des cocardes. L'étendard français est agité par les fréquentes apparitions des chères couleurs, « ces »⁴⁵⁴ trois couleurs. Le narrateur omniscient anticipe volontiers sur les conséquences des actes de Monsieur le Hulan, sachant qu'elles sont terribles et destructrices : « Il n'en laissera ni tête ni queue ».

Enfin le conteur ne peut s'empêcher de laisser paraître ses émotions à travers un lyrisme pathétique un peu trop voyant et accentué par l'invocation et la diérèse « ô spectre odieux ». L'implication de l'auteur se manifeste également par la satire de Monsieur le Hulan⁴⁵⁵. En effet ce conte est une parabole historique évoquant une période douloureuse de l'histoire de l'Alsace-Lorraine, après la défaite de 1870 : la France, à l'issue du Traité de Francfort a dû céder ce territoire à la Prusse qui l'a annexé et a imposé ses lois. Ceci explique les allusions spatio-temporelles telles que la mention volontairement évasive mais flatteuse du lieu dans la deuxième strophe : «... dans un bon village / Peut-être alsacien, peut-être lorrain, / Tous les deux peut-être, en tout cas je gage, / Près de la Moselle et non loin du Rhin. » Cette pseudo-ignorance ne fait que renforcer la certitude du lecteur, adulte du moins, quant à une topique des régions annexées. Le moment choisi est symbolique, puisqu'il s'agit de la nuit de Noël et du lendemain : comment ne pas songer à l'espoir, à l'image messianique qui se dégage de la nuit de la nativité ? Elle annonce même une renaissance, la résurrection miraculeuse de la fin du conte. Sans confondre le temps diégétique avec la date de publication ou d'écriture, il n'en demeure pas moins que la période concernée correspond à celle de l'occupation allemande, de 1871 à 1914. L'uniforme gris vert et le casque à pointe de

⁴⁵² DEROULEDE, *Monsieur le Hulan et les Trois couleurs Conte de Noël*. Paris, A. Lahure, 1884.

⁴⁵³ Voir en annexe 14 le texte de ce poème.

⁴⁵⁴ Déroulède, op. cit., strophes 9, 11, 12.

⁴⁵⁵ Ibid. strophes 8, 9, 10, 15.

Monsieur le Hulan, que l'on peut voir sur la couverture du livre corroborent cette impression⁴⁵⁶.

On notera enfin un système de récits enchâssés, puisque le premier est la présentation du conte par l'auteur dans la première strophe, les deux vers de la deuxième ainsi que dans la conclusion de la dernière. Le second est celui que chanta le rossignol à l'auteur qui le retranscrit, comme pour se dédouaner avec une légère fausse modestie quant à ses qualités poétiques : « Voici donc, sauf l'air et sauf le refrain, / Ce que l'oiselet dit en son langage (...) » Le thème est bien évidemment la répression qui étouffe littéralement les régions annexées, la souffrance des patriotes français et l'ignominie de l'occupant, incarné dans la personne de Monsieur le Hulan.

Pour comprendre le parti pris de l'auteur, il est nécessaire de rappeler brièvement sa biographie⁴⁵⁷. L'inventeur du nationalisme, pour reprendre l'expression de Bernard Joly⁴⁵⁸, affiche sans vergogne son attachement à la nation française, s'engage dans le boulangisme et acquiert la célébrité par ses *Chants du soldats*⁴⁵⁹ qui vont inspirer des artistes peintres au Salon de 1888 et exciter la verve de musiciens qui les mettent en musique. Sa poésie est apprise à l'école et relayée par la propagande de la Ligue des Patriotes dont il est le fondateur. Les objectifs initiaux de la Ligue des Patriotes sont de mobiliser la jeunesse, de lui enseigner l'amour de la patrie et de la former par la gymnastique et le tir. Puis Déroulède va passer du patriotisme au nationalisme, du républicanisme à l'anti-parlementarisme. Cette orientation cocardière est visible dans le conte. Toute sa vie, il sera dominé par l'idée de revanche sur l'Allemagne. Cette œuvre est suivie de *L'Hetman*. Ses ouvrages sont empreints d'exaltation patriotique, à l'instar de *Marches et Sonneries* en 1881, de *De l'éducation militaire* en 1882, du *Premier Grenadier de France, La Tour d'Auvergne* en 1886, des *Chants du paysan* en 1894. Ses œuvres théâtrales n'oublient pas les grandes figures historiques qui ont fait la gloire de la France comme le prouvent les drames *Messire du Guesclin* en 1895 et *La Mort de Hoche* en 1897.

⁴⁵⁶ Voir l'image en regard.

⁴⁵⁷ Né en 1846 à Paris, il mène une carrière politique et littéraire, amplement conditionnée par l'histoire et ses opinions politiques. Après avoir participé à la guerre de 1870 où il est fait prisonnier, il s'évade, est blessé par les Prussiens, puis une seconde fois aux côtés des Versaillais contre les Communards. Dès lors il n'aura de cesse de chanter les louanges de la mère patrie et de revendiquer la restitution de l'Alsace-Lorraine à la France. Son regard se porte vers la ligne bleue des Vosges et les provinces perdues. Fondateur de la « Ligue des Patriotes » en 1882, il est élu député en 1889. Partisan d'une république pure et dure, il soutient vainement le général Boulanger, dénonce les scandales de la Troisième République naissante (notamment celui de Panama, qui lui vaut un duel avec Clemenceau) et tente de renverser la République parlementaire en 1899. Arrêté, acquitté, impliqué dans un complot menaçant la sûreté de l'État, il est banni pour dix ans en 1900, exilé en Espagne, amnistié en 1905 et meurt en 1914.

⁴⁵⁸ Bernard JOLY, *Déroulède l'inventeur du nationalisme*. Paris, Perrin, 1998.

⁴⁵⁹ Publiés en 1872, *Les Chants du soldat* témoignent d'un patriotisme intransigeant et glorieux.

Ce conte dédié aux tout petits est moins connu, mais entre bien dans la lignée des livres de jeunesse patriotiques. Déroulède y exprime sa sympathie pour les Alsaciens, enfants et adultes, « chers dormeurs », « petits enfants bénis choyés ». Il compatit à leur douleur avec « ces bambins là » et cette « pauvre femme ». Le lexique pathétique souligne les injustices dont sont victimes les innocents : enfants décapités, femme fusillée, terres brûlées, pillages. Malgré l'annexion, les habitants restent patriotes : soit ils obtiennent de partir en France, soit ils doivent accepter les lois allemandes et s'y soumettre. C'est pourquoi l'on peut parler d'un chronotope alsacien traumatisant. Déroulède n'est pas le seul à rappeler aux enfants (et aux adultes) la condition des annexés alsaciens et lorrains : il suffit de feuilleter les albums de Hansi à la gloire des provinces perdues tels que *Mon Village, ceux qui n'oublent pas* et *L'Histoire d'Alsace racontée aux petits enfants par l'oncle Hansi*. La blessure est profonde chez ces habitants, dont Hansi fait partie, et elle n'est pas près de se cicatriser. Déroulède et Hansi n'ont pas l'exclusivité de ces critiques acerbes ; on les retrouve chez Daudet, lui aussi déçu de la guerre de 1870 et des séquelles, amertume qu'il exprime dans ses *Contes du Lundi*, avec l'histoire « Alsace , Alsace ! », par exemple. Il faut ajouter que cette rancœur perdure et s'amplifie lors du premier conflit mondial, comme le prouvent Lisbeth Nett avec *Histoire de deux Petits Alsaciens pendant la guerre*, ou bien Guy Arnoux avec *Le Soldat français dans les guerres*. Il ne faut pas oublier G. Bruno et son *Tour de la France par deux enfants*. Même la naïve Bécassine est touchée par le problème.

La partialité de l'auteur apparaît avec l'exaltation cocardière, le motif tricolore, omniprésent. Le cadeau de Noël se présente sous forme de cocardes apportées par le petit Jésus aux enfants, donc il s'agit d'un don béni de Dieu. Les propos des enfants rapportés au discours direct à la sixième strophe témoignent de leur ferveur : « O chères couleurs, je vous reconnais. » La voix du conteur n'est pas loin, et la sensibilisation patriotique débute jeune. La gaieté des ancêtres, grand-papa et grand-maman, souffle la nostalgie du temps où l'Alsace-Lorraine était française : pudique, le grand-père sourit et, plus expansive, la grand-mère affectueuse embrasse les petits. Les générations font corps face à l'occupant. L'adverbe modalisateur de « en pays ami sûrement » traduit bien l'amour du narrateur pour ces chères régions. Enfin « ces trois couleurs » suscitent la colère de Monsieur le Hulan et déclenchent un carnage⁴⁶⁰. Elles deviennent une obsession pour le monomane Hulan qui les voit partout, tel un schizophrène : sur les têtes des enfants, sur le visage de cette jeune Marianne aux yeux bleus, aux joues pâles, aux lèvres carminées (strophe 12), dans la nature qui offre

⁴⁶⁰ DEROULEDE, op. cit., strophes 9, 12.

ses bluets, ses lis et ses coquelicots mêlés dans un étendard floral (strophe 13), enfin dans la flamme même que le Hulan a allumée (strophes 14 et 15). Tous ses espoirs destructeurs se dissolvent en termes de l'air ou de la terre. Outre l'allégorie de la France incarnée par cette jeune femme, apparaissent les enfants, futurs espoirs de la nation qui redonneront à la patrie l'Alsace-Lorraine.

L'exaltation cocardière trouve son corollaire dans la stigmatisation de l'envahisseur, via Monsieur le Hulan. Il correspond aux clichés antigermaniques de l'époque, qui représentent le « Boche » comme une brute, toujours prête à frapper (strophe 8), un être aviné allant « clopin-clopant », « titubant selon son usage » (strophes 10 et 11). La rime en [ivr] accentue l'effet de déséquilibre. Le pas de l'oie caricaturé, devient démarche de « canard ivre ». Insensible, paranoïaque, Monsieur le Hulan affiche une attitude toute militaire, prenant un tabouret pour monture. Sa cruauté est sans borne, il frappe (strophe 9). Le vocabulaire caractérisant ses actes est particulièrement violent : il veut « extirper du cœur » ces trois couleurs, il « fait couper la tête des enfants », et « fusiller la jeune femme ». Lâche, il n'accomplit pas lui-même les opérations et demeure stoïque devant les prières de la femme qui « a beau supplier ». Jaloux, il ne fait pas partie de la fête organisée par les Alsaciens. Ses propos, rapportés au style direct sont vulgaires – « chiennes de fleurs »-, haineux vis à vis de la France. Il en devient fou : les hallucinations le gagnent et il veut exterminer la fumée tricolore.

La nature et les hommes sont unanimes et se rejoignent en une force unique pour combattre l'ennemi allemand. A ce propos, il est indispensable de mentionner une courte étude onomastique du nom Hulan : il est en fait l'anagramme du nom commun « Uhlán », désignant étymologiquement le lancier dans les anciennes armées allemande, autrichienne et polonaise. Ce mot repris au turc « oglan », lui-même emprunté au tartare au sens d' « enfant » semble revêtir ici tout son sens militaire et négatif de mercenaire. Déroulède en fait un patronyme, précédé de l'appellation faussement respectueuse « Monsieur ». La typographie du titre le dévalorise, car « Monsieur le Hulan » est écrit en lettres minuscules tandis que « Les trois couleurs » sont en majuscules. Le parti est déjà pris. Le soldat occupe la première place dans les strophes 8 à 16 qui proposent douze occurrences de son nom (deux par strophe). Omniprésent et omnipotent, il se heurte à la résistance tricolore.

L'auteur raconte des faits graves sur un ton léger, généralement utilisé dans les contes pour enfants afin de dédramatiser les situations tragiques. Le vocabulaire simple contribue à ce registre héroï-comique : « Le rossignol me l'a conté », « le petit Jésus », « clopin-clopant ». L'ironie prend vite place pour souligner la vanité des efforts de l'opresseur qui impose

vainement sa présence. Son acharnement à détruire les trois couleurs n'a d'égale que la détermination des patriotes. La condescendance flagorneuse du titre trouve un écho dans le ridicule du Hulan « fier de ses exploits », pitoyables aux yeux du narrateur. Il est vrai que cette tonalité pathétique jalonne le conte car l'objectif de l'auteur est bien d'attirer l'attention sur le sort des populations annexées et de susciter une indignation qui ne trouvera d'exutoire que dans un soutien patriotique sans faille. Le tragique parcourt également cette œuvre tant il est vrai que le destin est en marche : on ne peut échapper à son sort, mort de Monsieur le Hulan, résurrection symbolique des victimes – L'Alsace redressera la tête -, fonds religieux. L'attitude des Alsaciens est légitimée par le don de Dieu, la cocarde. La portée messianique se double d'un souffle épique qui célèbre les trois couleurs à travers des métaphores florales, des hyperboles lumineuses : « (...) ces trois couleurs dont il s'exaspère/ Brilleront toujours pour l'exaspérer ». Le lyrisme ne peut manquer d'accompagner le chant d'un rossignol et fait le contrepoint d'une satire acerbe.

Le mélange des tonalités participe de la plasticité générique du récit. En effet, ce dernier tient du conte pour enfants, faussement naïf, mais touche aussi les adultes qui sont censés le raconter aux tout petits. La double énonciation du texte amplifie l'ambiguïté. La forme poétique adoptée donne un caractère éthéré à une histoire au sens tragique. L'œuvre peut s'apparenter à une satire antigermanique, un memento patriotique, à un hymne à la nation française, sous couvert d'une chanson puérile. Le narrateur refuse le statut de fable pour son conte : rien n'est moins sûr et nous y voyons plus une prétéition qu'une indication générique car nous avons bel et bien affaire à un exemplum, une parabole dont le lecteur ou l'auditeur doit tirer la leçon lui-même (strophe 18). Le conteur joue beaucoup sur la crédibilité de son texte, rappelant au début et à la fin, que rien n'est moins incroyable que son histoire et que chacun devra la juger en son âme et conscience. Il y a une certaine mauvaise foi à prétendre laisser agir le libre arbitre de chacun, surtout chez un tout petit, et à asséner concomitamment un portrait charge de l'occupant doublé d'un flambant éloge des résistants alsaciens sur le mode épique. Le tout se déroule bien sûr avec la bénédiction du bon Dieu qui « jette / Du bonheur tout plein, des fleurs à foison. » Le zeugma souligne l'alliance du concret et de l'abstrait, des sentiments et du symbole de la bonté divine.

Se demander si ce texte est un conte traditionnel pose la question de la spécificité générique de l'ouvrage. Certes il est présenté comme tel par son auteur, mais il n'en demeure pas moins qu'il s'en éloigne par certains côtés. Etymologiquement, le verbe « conter » vient du latin « computare », énumérer. C'est une des formes les plus anciennes du récit qui appartient à la littérature de transmission orale. Depuis le Moyen Age, le conte s'est transmis

oralement de génération en génération, selon un véritable cérémonial : le conteur en Europe, comme le griot en Afrique, brode sur un canevas préétabli, lui imprime son propre style, choisit son rythme et sa tonalité. Déroulède revendique bien cette oralité par la mention « lorsque vous m'aurez écouté » et dans ses apostrophes paternalistes, par les termes affectueux et le recours au style direct. Cet aspect tutélaire apparaît parfois dès le titre dans les histoires de l'époque, à l'instar des récits de l'oncle Hansi ou des « abécédaires d'un papa ». Le lien familial semble être un gage de confiance et établit une atmosphère tranquille et rassurante propice à l'écoute. Les questions comme « Qu'y trouveront-ils ? », les modalités interrogatives et exclamatives qui rythment le récit entretiennent cette impression de conversation avec l'auteur, ou du moins de berceuse, chantée par un rossignol, substitut de l'auteur, qui loin de les distancier, met en valeur ses opinions patriotiques.

Il est bon de rappeler que Perrault, entre 1694 et 1697 recense et rédige – parfois en vers (donc la versification n'est pas antinomique du conte) – des « contes de bonne femme ». Il fixe en une écriture toutes les variantes de la tradition orale. Au début du 19^e siècle, les frères Grimm, en allemand, collectent le « trésor » des contes, rejoignant la démarche du folkloriste et philosophe Herder⁴⁶¹ qui cherche, dans ces productions populaires que sont les contes et les chansons, les origines profondes de l'âme et de la culture allemandes, le *Volksgeist*⁴⁶². De même, dans la seconde moitié du 19^e siècle, Andersen publie les contes danois qu'il a entendus enfant, et en invente de nouveaux. Cette tradition orale est bien perpétuée par Déroulède qui dévoile ouvertement l'âme alsacienne des annexés avec des mots simples et de fines illustrations symboliques de Kauffmann. Il suffit d'observer le rossignol de la page de garde avec son ruban tricolore noué autour du cou, ou bien les scènes de décollation ou de fusillade⁴⁶³. La cruauté n'est pas exempte des contes. Pensons à *La barbe bleue* de Perrault.

« Mythe en miniature », selon Cl. Lévi-Strauss⁴⁶⁴, le conte dépasse le monde de l'enfance en révélant des structures profondes de notre inconscient collectif. Ceci se vérifie à travers l'attitude du Hulan, représentant des pulsions refoulées des Allemands et correspondant à l'image de l'opresseur que se faisait le Français et que subissait l'annexé. C'est surtout le reflet que veulent offrir les propagandistes antigermaniques comme Déroulède, Hansi et Poulbot ensuite. Ce texte se présente bien comme un récit légendaire

⁴⁶¹ Herder (1744-1803) est un philosophe et écrivain allemand, initiateur du « Sturm und Drang ». Il est l'auteur des *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* (1784-1791) et d'un *Traité sur l'origine du langage*. Il a exalté la littérature nationale à travers des recueils de chansons populaires.

⁴⁶² « Volksgeist » désigne l'âme du peuple.

⁴⁶³ Voir les images en regard.

⁴⁶⁴ Claude LEVI-STRAUSS, *Mythologiques*, 1964-1971.

tentant d'expliquer des comportements sociaux, comme le prétend M. Tournier dans *Le Vent Paraclét*⁴⁶⁵.

Texte narratif constitué d'épisodes clairement identifiables, il développe une action explicitement située dans la fiction. L'alternance de l'imparfait et du passé simple confirme la narration, le recours au présent sert à restituer des scènes en hypotypose⁴⁶⁶. Le présent d'énonciation et le futur rappellent l'oralité du conte et la présence du conteur. Le texte obéit à un schéma quinaire qui régit la structure : la situation initiale est équilibrée avec un monde heureux pour Noël. Les enfants reçoivent des cadeaux, des cocardes. L'élément perturbateur réside dans la personne de Monsieur le Hulan qui combat les trois couleurs. Les péripéties se succèdent avec des enfants décapités, une femme fusillée, des fleurs aux couleurs de la République brûlées, la fumée et le décor tricolores. La résolution s'opère grâce à Monsieur le Hulan qui s'enterre, l'élément dérangeant s'autodétruit. Enfin tout rentre dans l'ordre dans la situation finale. Cependant ce récit emboîté est encadré par les deux premières strophes de « *captatio benevolentiae* » et une conclusion morale sous forme d'exhortation à réfléchir.

Dans l'analyse structurale des contes de fées, Propp⁴⁶⁷ détache des constantes, comme la formule inaugurale « il était une fois dans un pays lointain », qui installe dans un temps mythique et immémorial, et un espace indéfini. L'équivalent se trouve dans l'expression à l'imparfait, « ceci se passait dans un bon village ». Là s'arrête le rapprochement. La tournure est remplacée par une adresse au lecteur. Le conte est placé dans un temps et un lieu merveilleux, hors du réel. Ici, c'est beaucoup plus aléatoire, compte tenu de la visée patriotique et du rapport historique. Le merveilleux, lié au surnaturel et à l'extraordinaire, fonctionne pour qui lui accorde une crédibilité : l'enfant croit aux personnages des contes, sympathise avec leur destinée. Le phénomène se produit pour le tout petit qui se prend d'affection pour les enfants alsaciens et la jeune femme. Parmi ces personnages, on peut rencontrer des êtres humains (souvent un enfant), des êtres surnaturels (fées, ogres, sorcières), des animaux doués de paroles, ou encore des objets magiques : certains auront pour fonction d'aider le héros (adjuvants) et d'autres de s'y opposer (opposants). Ici, nous n'avons que des êtres humains anonymes, comme les enfants, les grands-parents, la jeune femme. L'être maléfique est Monsieur le Hulan, plus proche de l'ogre et du sorcier que de l'homme. L'objet récurrent est la cocarde qui témoigne de l'ardeur patriotique et dessert, puisqu'elle cause la mort. Dieu et le petit Jésus représentent la Providence. Les aventures suivent globalement une

⁴⁶⁵ Michel TOURNIER, *Le vent Paraclét*. Paris, Gallimard, 1977, p.93-94.

⁴⁶⁶ DEROULEDE, op. cit., strophes 5, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 15, 17.

⁴⁶⁷ Vladimir PROPP, *Morphologie du conte*. Paris, Points Seuil, 1970 [Première édition en 1928].

progression schématique avec crise, épreuves, notamment affrontement avec les forces du mal (incarné par le Hulan) et fin heureuse signalée par la formule « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». La citation n'apparaît pas en tant que telle mais trouve un équivalent dans « Du bonheur tout plein et des fleurs à foison » où les allitérations de dentales et de fricatives soutiennent l'appel à l'espoir.

L'interprétation des contes insiste sur les répercussions psychologiques : le conte se présente comme le récit d'une initiation. Le personnage principal subit des épreuves qualifiantes, qui fonctionnent comme un apprentissage de la vie. Le dénouement heureux atteste le retour à l'ordre et à l'harmonie après la crise initiale, les péripéties et les obstacles rencontrés. On pourra donc concevoir ce conte comme une aventure exemplaire destinée à enseigner aux jeunes auditeurs les affres de l'existence humaine, la nécessité de souffrir pour grandir.

On trouve des différences par rapport aux éléments constitutifs du monde réel, normalement simples à repérer : la famille (père, mère ou marâtre) est constituée ici des grands-parents et des enfants. La maison (château, humble chaumière) apparaît sous la forme du foyer où sont attendus Noël et le petit Jésus. Le « vaste monde » caractéristique des contes de fées se limite au microcosme de l'Alsace-Lorraine. Les enjeux de l'histoire qui sont normalement le deuil, la séparation, le mariage, la réussite trouvent leur écho dans l'arrachement brutal des enfants à la famille et à la vie, la résurrection et la réussite tricolores. Les ressorts qui sont l'aventure, la destinée liées à la chance, au sort et à la fortune dérivent plutôt de la malchance. Les vertus triomphent – beauté, loyauté, sincérité, vérité- et sont quelquefois associées à l'habileté. Ici le bien l'emporte à force de ténacité et pousse le Hulan au suicide.

Les contes sont souvent tissés de symboles, parmi lesquels on trouve la forêt dans laquelle erre le héros : il s'agit du monde du danger, d'où il faudra sortir soit par la ruse, soit par l'intermédiaire d'une puissance amie, pour retrouver le monde de la lumière et de la paix. Ici la rue d'un village alsacien ou lorrain sert de cadre fixe ; la forêt est toute symbolique, figurée par la présence du Hulan qui sévit. La réussite est due à l'échec de l'ennemi dépité, déstabilisé et excédé, tombant dans la folie. Les manifestations de violence pourraient alors être interprétées comme le désir manifeste qu'un rêve contenait à l'état latent : le Hulan représente les pulsions de mort latentes chez le peuple allemand.

Les symboles correspondent à des référents culturels : les loups en Europe remplacés par les ours ou les tigres sous d'autres latitudes. Dans *les Mille et Une Nuits* traduites par Galland entre 1704 et 1712, les personnages, les lieux, les objets – tapis volant -, renvoient à

l'univers culturel de l'islam du 10^e siècle. Il en va de même pour les référents du conte de Déroulède : le Hulan correspond bien à l'oppresseur, il est en même temps l'animal sauvage et féroce à éviter ou à éliminer. Son portrait oscille entre le grotesque proche de la farce et le tragique impitoyable de la cruauté. Les lieux ne manquent pas de rappeler une situation contemporaine des auditeurs de 1884 : on ne peut parler d'utopie ni d'« uchronie » car l'auteur fait tout pour que nous puissions nous repérer. Les objets magiques sont les cocardes et l'exploit a lieu quand la terre fleurit subitement de coquelicots, de lis et de bluets alors que nous sommes le jour de Noël. La question de la vraisemblance n'est pas à l'ordre du jour. La résurrection finale tient du miracle, plus que la disparition du Hulan. Elle contient surtout un enseignement philosophique et moral. Il faut passer par la mort pour renaître : la palingénésie est la clé de l'histoire⁴⁶⁸. En d'autres termes, pour Déroulède, l'Alsace-Lorraine redressera la tête – comme les enfants – et renaîtra de ses cendres.

La psychanalyse a exploité à l'envi la matière des contes et l'ouvrage de Bettelheim⁴⁶⁹ éclaire – parfois sommairement – les significations des contes. Dans la tradition jungienne, M.L. von Franz⁴⁷⁰ affirme que l'enfant structure sa personnalité par l'intermédiaire du conte : ce dernier lui permet l'intégration dans le monde des adultes, car il instaure les « archétypes fondamentaux » de l'inconscient collectif. C'est bien ce qui se passe dans le conte de Déroulède où l'enfant accède au domaine adulte de la guerre et de l'occupation, sans avoir de parents protecteurs. Il fait partie de l'histoire et est le jouet de la politique, victime comme ses ancêtres. Il apprend qu'il est mortel et, conformément aux intentions de Déroulède, il est incité au dévouement, voire au sacrifice. Le message patriotique pervertit l'objectif initial des contes traditionnels. La réminiscence de la guerre de 1870 est trop forte pour ne pas obérer le projet original de divertissement enfantin. L'arrière-pensée n'est que trop visible : l'intention revancharde est clairement affichée et les personnages, malgré leur anonymat ou leur anagramme patronymique, ressemblent bien aux Français et aux Allemands croqués par les satiriques à l'époque. La coïncidence n'est pas fortuite.

Pour terminer, ce conte propose la fusion du merveilleux et du fantastique : en effet, le merveilleux installe le lecteur d'emblée dans un univers fictif et irréel, parallèle à celui de la réalité. Le merveilleux se donne sans équivoque comme imaginaire et place le récit sous la loi du « il était une fois » propre au conte de fées, à l'épopée, à la légende ou au mythe. Nous savons que nous allons rencontrer des personnages imaginaires et non pas la réalité avec

⁴⁶⁸ Voir l'image en regard : la fonction palingénésique de l'image.

⁴⁶⁹ Bruno BETTELHEIM, *Psychanalyse des contes de fées*. Paris, Robert Lafont, Livre de Poche, 1976.

⁴⁷⁰ Marie-Louise von FRANZ, *La délivrance dans les contes de fées*. Paris, le Grand livre du mois, 2004.

laquelle aucune confusion n'est possible, à l'inverse du fantastique. De ce point de vue, le conte de Déroulède est ambigu, car le rossignol chroniqueur le place sous le signe du merveilleux – un oiseau parle, comme dans les fables – et du témoignage, avec les connotations historique et journalistique du mot « chroniqueur ». Des miracles ont lieu puisque les fleurs poussent par centaines en plein mois de décembre et que les trois couleurs envahissent l'espace. Le lecteur n'est pas forcément choqué de ces incongruités. Pourtant il peut basculer dans l'univers fantastique.

Ce dernier consiste en l'émergence du surnaturel ou de l'irrationnel dans le monde ordonné du quotidien, induisant chez le lecteur, un sentiment d'inquiétante étrangeté. Malgré le surgissement du surnaturel, c'est toujours dans notre monde, dans notre réalité (même si elle se détraque) que se situe le fantastique. C'est bien ce qui se passe dans cet univers fort localisable, si l'on oublie que le conteur est un rossignol. Le fond de vérité historique est indéniable. Le conte se fait plaidoyer nationaliste en recourant au manichéisme traditionnel. La brutalité des exécutions sommaires, la caricature antigermanique en font un texte engagé destiné à inculquer précocement l'amour de la patrie aux jeunes auditeurs et futurs lecteurs. La faveur dont jouit Déroulède décroît au fil du temps, à partir du moment où il cesse d'être le chantre des territoires perdus pour se lancer dans la politique qui lui nuit. Peu d'éléments permettent d'apprécier s'il a été lu en Alsace-Lorraine. D'après Bernard Joly⁴⁷¹, le témoignage d'un ami de Déroulède, Mgr Herscher, atteste d'une lecture prudente de ses textes par quelques professeurs de Colmar, craignant la délation. Sa renommée n'atteint pas sur le plan littéraire et iconographique, celle d'un Alsacien de pure souche, Hansi.

c- Hansi : L'histoire d'Alsace racontée aux petits enfants, Mon village ceux qui n'oublient pas

L'œuvre de Hansi ne peut se comprendre que dans le contexte qui a présidé à sa naissance. Né en 1873 en Alsace, Jean-Jacques Waltz est victime comme des milliers de compatriotes du rattachement de l'Alsace à l'Allemagne suite au Traité de Francfort. Il prend alors conscience de l'existence d'un patrimoine traditionnel qui va devenir son unique moyen de résistance à l'assimilation prussienne. Il y subit le joug administratif, la tyrannie linguistique d'occupation du sol. Dans les ouvrages qu'il destine au lectorat enfantin, il cristallise l'idéal alsacien dans des paysages idylliques propres à la pastorale et des personnages typiques du folklore. Il amalgame systématiquement les éléments folkloriques,

⁴⁷¹ Bernard JOLY, op. cit., p.50.

sans souci ethnographique, exhibant le nœud noir qui, à l'époque n'est pas la forme de coiffure la plus répandue en Alsace. Sa bibliographie enfantine est réduite à quelques titres⁴⁷² : nous avons pu analyser les deux premiers ouvrages qui s'inscrivent dans la période d'entre-deux-guerres puisque *L'Histoire d'Alsace racontée aux petits enfants de France et d'Alsace* est paru en 1902 et *Mon village ceux qui n'oublie pas* en 1913. Hansi signe ses albums de son pseudonyme précédé du patronyme d'oncle, instaurant une relation de complicité avec son lecteur. En dépit de ses dénégations, il subit l'influence de la littérature germanique qui emploie fréquemment le terme. L'oncle au sens générique prend une connotation tutélaire : mentor du lecteur, il guide sur les sentiers alsaciens et révèle son idéologie cocardière et antigermanique dans ses commentaires de l'imagerie folklorique qu'il étale sous les yeux des enfants.

Il a parfaitement compris le pouvoir de l'image capable d'instruire et de plaire. Persuadé, à l'instar de Comenius⁴⁷³, que la condition d'accès des enfants à la connaissance est subordonnée à l'interdépendance du visuel et du verbal, il use et abuse de l'image expressive et caricaturale, d'un texte partial pour aborder la question de l'Alsace. Vingt ans sépare sa première publication enfantine du conte de Déroulède, mais la verve antigermanique est intacte, comme si Hansi reprenait le flambeau du nationaliste. Il ne se contente pas d'une évocation nostalgique de l'Alsace-Lorraine. Il voit au-delà des intérêts immédiats de la France et expose la menace de l'Allemagne pour la paix européenne. En lui attribuant la lourde responsabilité du bellicisme, Hansi en fait l'aliment essentiel de sa caricature. L'irréductibilité est la principale matrice littéraire. Son œuvre est reconnaissable à la permanence d'une tonalité nostalgique, caustique et chauvine, toujours illustrée par un graphisme simplifié et joyeux qui tire parti des motifs folkloriques alsaciens. Son impatience de voir à nouveau l'Alsace française explique qu'il n'attend pas l'issue des combats pour fêter dès 1918, les petites villes et les villages de l'Alsace délivrée dans son magnifique *Paradis tricolore*.

⁴⁷² La bibliographie enfantine de Hansi est très circonstanciée et comprend cinq titres :

- *Histoire de l'Alsace racontée aux petits enfants de France et d'Alsace* (avec beaucoup de jolies images de Huen et de Hansi). Flourey éditeur, 1902 (réédition augmentée en 1916). Voir l'image en regard : page de couverture.
- *Mon Village, ceux qui n'oublie pas*. Flourey éditeur, 1913.
- *Le Paradis tricolore*. Flourey éditeur, 1918.
- *L'Alsace heureuse ou le Grand Bonheur du pays d'Alsace* (racontée aux petits enfants avec beaucoup d'images). Flourey éditeur, 1919.
- *La Merveilleuse Histoire du bon Saint Florentin d'Alsace*. Flourey éditeur, 1925.

⁴⁷³ L'un des premiers livres illustrés pour enfants est l'*Orbis sensualium pictus* publié à Nuremberg en 1657 par le philosophe pédagogue Jan Amos Komensky, connu sous son nom latinisé de Comenius. Alors que l'*Orbis sensualium pictus* a pour but de tout inventorier, de tout montrer et de tout nommer à partir de cent cinquante et une gravures sur bois qui sont de véritables petits tableaux pittoresques, Hansi procède à une mise en perspective historique illustrée de l'Alsace.

L'œuvre de Hansi s'inscrit dans les contes du terroir sans pour autant souscrire au merveilleux absolu. Il entend faire savourer avec amertume une culture désormais usurpée par l'Allemand. Il fait écho sur un mode ironique et satirique au coup de trompette vengeur de Paul Déroulède à l'adresse de *Monsieur le Hulan*, lancier prussien symbolisant de lugubres souvenirs d'invasion. Emile Hinzelin dans *Contes d'Alsace et de Lorraine*⁴⁷⁴ résume avec Kauffmann lui aussi, le drame de la séparation et s'associe au courant de la reconquête littéraire. Mais c'est assurément sous la plume de Hansi que l'Alsace revit le plus et le mieux. Il entend expliquer aux petits Français « de l'intérieur » ce qu'a été l'histoire de l'Alsace durant plus de quarante ans. Son activisme anti-allemand transpire dès ses premières œuvres, comme son *Vogensenbilder*⁴⁷⁵ en 1906. Il lui vaut même un séjour en prison. En effet selon Tomi Ungerer⁴⁷⁶, « ces dessins sont une version satirique du slogan qui avait cours dans les milieux politiques alsaciens entre 1870 et 1914 : "L'Alsace-Lorraine aux Alsaciens-Lorrains". » Défilent des paysages miniatures, des villages dorés, tachés de rouge et de noir : le noir des papillons des coiffes, des redingotes contraste avec l'écarlate des gilets, des joues enfantines et des géraniums. Les myosotis y dégagent un parfum de « Vergiss mein nicht » : *L'Histoire d'Alsace* et *Mon Village* restent de ce point de vue des œuvres d'anthologie que nous avons pu consulter dans les éditions originales.

La satire antigermanique atteint son paroxysme avec Déroulède et Hansi qui recourent à la caricature de l'Allemand civil ou militaire, adulte ou enfant. Hansi présente l'avantage d'adapter son dessin et son discours à l'âge du destinataire. Ses talents d'aquarelliste et de coloriste font des merveilles lorsqu'il dessine ses petits Alsaciens costumés dans des paysages de pastorales. Les couleurs vives étalent une gaieté combative. Là se trouve une des clés de la réussite de Hansi entre 1900 et 1919 : l'enfant du pays sait faire vibrer la corde sensible du patriotisme alsacien par un trait appuyé, un style proche des images d'Épinal et un texte adapté à la psychologie enfantine.

Reconnu par ses pairs et ses maîtres tels Forain, Willette et Steinlein, il doit sa célébrité à Floury, l'éditeur du *Professeur Knatschké*, qui tire l'ouvrage à cinquante mille exemplaires. Assurément le pastiche pangermanique du professeur Knatschké a influencé Carlègle qui en propose un avatar dégradé en la personne du pasteur Joham Knack dans *C'est*

⁴⁷⁴ Emile HINZELIN, *Contes d'Alsace et de Lorraine*. Paris, Delagrave, 1913.

⁴⁷⁵ Les *Vogensenbilder* ou « images des Vosges » sont publiées en 1907 par Charles Bahy. Cet ouvrage comprend deux séries. La première se compose de dix dessins humoristiques légendés en allemand. Apparaît déjà la technique propre à Hansi et qui parcourra son œuvre, le trait caricatural antigermanique : en ridiculisant les Allemands - et en particulier les touristes - Hansi conteste la germanisation imposée à l'Alsace.

⁴⁷⁶ Tomi UNGERER, *Le grand livre de l'Oncle Hansi*. Herscher, 1982.

*un oiseau qui vient de France*⁴⁷⁷. Hansi blessé par l'humiliation du Traité de Francfort, décide d'adhérer au courant revanchard français né de 1871 ; il entend bien préparer le moral des jeunes générations à la revanche. C'est pourquoi il utilise deux techniques littéraires différentes et un fil conducteur iconographique afin de gonfler d'espoir belliqueux les plus jeunes. Le succès de ses deux premiers albums enfantins tirés à plus de cinquante mille exemplaires tient à la stigmatisation systématique du peuple allemand à travers son comportement en Alsace-Lorraine. Toutefois si le trait caricatural réunit les deux ouvrages sous la même bannière burlesque et satirique, la matrice générique varie quelque peu.

Dans *L'Histoire d'Alsace*, Hansi retrace l'histoire de France au service de l'Alsace et sélectionne ce qui valorise les provinces perdues. Il reconstruit l'histoire de France à partir de ceux qui ont fait la France et qui ont leurs racines en Alsace. Dans un rapport de réciprocité étroite la France et l'Alsace s'autocélèbrent. Hansi trouve là un moyen de contre-propagande antigermanique. Il y annonce la prochaine révolte des opprimés alsaciens et, tel un fabuliste, il semble inciter ces derniers à la patience : « La victoire est à ceux qui savent vouloir et attendre leur heure », déclare-t-il dans le supplément de 1915 à son premier album. L'écho de La Fontaine se fait entendre : « Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage. »⁴⁷⁸

Peu habile à dessiner les scènes de cavalerie, Hansi fait appel à Victor Huen, un ancien condisciple du lycée de Colmar pour dessiner ces planches. La verve satirique de Hansi éclate dans ses représentations excessives de l'Allemand. L'illustrateur commence par évoquer la vision manichéenne de deux races antagonistes et de deux cultures, thème exploité par les auteurs alsaciens français contemporains comme Maurice Barrès ou Paul Acker⁴⁷⁹. En fait tout ce qui vient de la rive gauche du Rhin est bon, tout ce qui vient de la rive droite est mauvais. Les peuples d'outre-Rhin, Germains, Huns, Suédois sont tous englobés dans une même haine et alimentent la veine satirique du discours et du dessin. Le trait qui dessine « les Germains apercevant l'Alsace de l'autre côté du Rhin »⁴⁸⁰ en est une preuve. Représentés en hommes des cavernes, ils sont réduits à une forme primaire et expriment la régression animale

⁴⁷⁷ CARLEGLE, *C'est un oiseau qui vient de France*. Société littéraire de France, 1916.

⁴⁷⁸ LA FONTAINE, *Fables*, II, 11, « Le Lion et le Rat ».

⁴⁷⁹ Le roman alsacien français : le « roman français d'Alsace », expression datant du début du 20^e siècle, cumule le choix de la langue française et l'allusion politique à la situation de la région. Ce type de roman est né après l'annexion, en réaction à la tentative de germanisation des provinces. Ce mouvement d'acculturation témoigne de la résistance alsacienne et lorraine à l'annexion. Il entend contrecarrer un vide culturel alsacien occasionné par l'émigration des couches supérieures de la société vers la France. Le souvenir français est maintenu par le rapprochement avec des romans de Bazin et de Barrès. Le roman français d'Alsace se situe donc entre littérature régionale et littérature nationale.

⁴⁸⁰ HANSI, op. cit., p.5. Voir l'image en regard.

dont on les affuble volontiers à cette époque. Carlègle⁴⁸¹ reprend l'idée à son compte en les entourant des portraits de « Pithécanthrope », « Attila », « Bismarck » et « Guillaume II » dans une même salle de réception. Hansi souscrit continuellement à cette radicalisation dans une opposition systématique entre l'hydre de la Triplice reconnaissable à ses têtes casquées que tente vainement d'abattre un Gaulois stéréotypé, vêtu de braies et se protégeant avec un bouclier portant en écusson un coq et deux croix de Lorraine.

Hansi utilise l'héraldique dont il est féru et la transpose dans ses dessins caricaturaux afin de procéder à une mise en abyme du conflit et de ses objectifs : marquer la supériorité intellectuelle et culturelle de la France sur l'Allemagne grâce à la présence alsacienne. Ainsi le projet du pamphlétaire trouve sa place dans un emboîtement symbolique : la croix de Lorraine apporte son soutien au coq gaulois dans sa lutte contre Guillaume II et François-Joseph. Hansi remonte le cours du temps et sa vision rétrospective brocarde les leçons d'histoire issues de la mauvaise foi de Herr Professor. Il occulte volontairement tous les éléments culturels germaniques pour n'en garder que l'histoire de la Prusse, « d'un peuple qui nous est étranger ». En voulant lutter contre la germanisation imposée aux provinces annexées, Hansi tombe dans le paradoxe de partialité : sa mauvaise foi est à l'image de celle qu'il décrie, immense. Il répond à l'inculcation forcée de l'histoire des électeurs de Brandebourg, d'Othon le Paresseux, d'Albert l'Ours, des Margraves de Brandebourg, par une présentation emphatique de l'histoire de France fondée sur l'Alsace. Aux mensonges et calomnies enseignés par les professeurs allemands, aux moqueries des écoliers allemands accusant les Français de couardise, il répond par la grandeur française. Il se venge de l'humiliation imposée par les Allemands présentés ironiquement comme « les seigneurs de la terre », en leur faisant mordre la poussière et plier les genoux comme ces derniers l'ont fait faire aux Français. La loi du Talion règne. L'album se présente comme une vengeance, un plat qui se mange froid⁴⁸² : « Mais je m'étais promis de me venger plus tard et d'écrire, quand je serais un homme, le livre attendu de l'histoire de l'Alsace pour les petits enfants. » La préface de Hansi trahit donc une indéniable subjectivité teintée d'acrimonie.

L'exemplaire que nous avons étudié est doublement riche tant il est vrai qu'il s'agit de la réédition de 1916 qui contient un dernier chapitre supplémentaire de trois pages intitulé « A mes petits neveux », daté de septembre 1914, signé « Hansi, soldat français ». S'y ajoute la planche datée de la même année, « L'entrée à Saverne du Lieutenant Forstner ». A l'histoire ancienne se superposent l'histoire contemporaine et la satisfaction de voir la guerre enfin

⁴⁸¹ CARLEGLE, op. cit.

⁴⁸² HANSI, op. cit., p.5.

déclarée. L'historien se double du témoin engagé au 152^e Régiment d'Infanterie. Cependant force est de constater que l'auteur ne satisfait guère aux exigences de l'historien tant sa partialité est grande. De plus son objectif avéré par l'expression « le livre que nous aurions tous aimé avoir », confirme l'intention idéologique et l'œuvre propagandiste. Double négatif de Herr Professor, Hansi se comporte en historien profrançais. En s'affichant comme le sauveur de la mémoire nationale, il fait de son livre un memento patriotique destiné à entretenir le culte du souvenir et une arme contre la propagande pangermanique. Il fait rejaillir l'héroïsme français par le rappel des actes de bravoure des anciens pour y puiser l'espoir d'un avenir meilleur. Il utilise le passé régionaliste et nationaliste à la rescousse de l'avenir, pourfendeur de la « Kultur » et défenseur de la culture. Il entend rallier ainsi les Français à la cause alsacienne, à commencer par les plus jeunes.

L'évolution idéologique se mesure à l'aune des écarts optimistes émanant de l'ajout de 1914 : le testament aux neveux lecteurs signe l'appartenance de l'auteur au camp français et son engagement dans la guerre. La plume et l'épée se complètent. L'ellipse temporelle signifiée par la cathédrale de Strasbourg auréolée d'un arc-en-ciel marque une première victoire du soldat français et de l'auteur illustrateur. Le combat littéraire est assimilé au combat guerrier : le recours aux métaphores du joug allemand et de la pluie des condamnations est vite relayé par les anaphores et les hyperboles terribles. Au centre de ce supplément brille « l'affaire de Saverne » qui porte un coup fatal à la crédibilité allemande déjà bien entamée. La mise à l'index de l'Allemand fauteur de troubles passe par la caricature de « Herr Oberleutnant V. Forstner » parti acheter un paquet de chocolats, encadré de soldats casqués, baïonnette à l'épaule et défilant au pas de l'oie. Le ridicule est à son comble dans la représentation de l'officier imbu de sa personne, tenant entre ses mains gantées de blanc un précieux paquet de gâteaux. Les enfants le poursuivent de leurs quolibets. Pourquoi Hansi tient-il tant à rappeler cette anecdote réelle ? Cette affaire est montrée comme une provocation de pour amener les Alsaciens français à se révolter et à provoquer la guerre, « frisch-fromm-fröhliche Krieg », tant désirée selon Hansi, par le Kronprinz et son parti. La guerre pieuse et joyeuse apparaît donc comme une nouvelle croisade.

En s'adressant directement aux enfants par le discours direct – « Vos braves petits camarades de Saverne se chargèrent de nous venger » -, Hansi implique les enfants dans le conflit. Outre cette énonciation partisane, l'accusation de Hansi correspond à une vision commune de l'Allemagne rendue responsable et désireuse de la guerre. Il reprend le leitmotiv d'une Allemagne belliqueuse face à une France pacifique, opposant le loup et l'agneau. Il accentue le procès par la métaphore textuelle et iconographique d'une avalanche meurtrière

qui évoque la terreur germanique, « un gros nuage empoisonné », chargé de douleurs qui s'abat sur l'Alsace. La redondance chère à Hansi trouve son équivalent imagier dans le trait caricatural.

Le rappel des exactions commises par les Allemands furieux dans les villes comme Mulhouse est réaliste et sans fioriture. Les pillages, les froides exécutions, les incendies sont légion en France, en Alsace et en Belgique, ils obnubilent les auteurs pour enfants comme Charles Guyon, Joseph Jacquin. La voix officielle allemande est rappelée à travers le « deutschfeindliche Gesinnung », le décret punissant tout sentiment hostile à l'Allemagne. Hansi en a souffert et les victimes sont nombreuses. Toute attitude contraire à l'occupant est sanctionnée par une peine de prison : sourire à des prisonniers, apporter son aide à un blessé français sont considérés comme des fautes. Il en est de même pour l'absence de réjouissance à l'annonce d'une victoire sur les Russes, ou bien si l'Alsacien n'a pas pavoisé assez rapidement. L'existence même de l'Alsacien en vient à gêner l'Allemand. Les enfants n'échappent pas aux vexations ni aux punitions.

Hansi associe dans un même holocauste les martyrs innocents de la Belgique, de la Lorraine et de l'Alsace. Il porte le conflit au niveau religieux dans un affrontement contre le vieux dieu germanique, Wotan et le bon Dieu chrétien. L'opposition entre le paganisme brutal et le doux christianisme tourne à l'avantage des Français et relègue une fois de plus les Allemands à l'état de fourbes brutaux, « une race de policiers et de bourreaux », vils et méprisables.

Renouant avec l'ironie voltairienne, les Alsaciens déclarent la guerre à l'Infâme en pourfendant l'orgueil germanique par le persiflage à l'encontre des Allemands. Hansi recourt aux formules consacrées de « l'héroïsme joyeux des petits soldats français » et fustige la désinformation allemande en évoquant « la bataille de la Marne dont les communiqués allemands n'ont jamais soufflé mot », « les combats de l'Yser » tus par l'agence Wolff. Mais il tait volontairement les équivalents français de propagande. Jouant continuellement de l'antithèse, il remplace les Kreisdirectors hautains et hargneux par des administrateurs bienveillants, le vilain gendarme allemand par un général français à qui les honneurs sont rendus. L'arrivée des Français en Alsace est saluée par les enfants qui adoptent leurs uniformes trop grands pour eux, mais les arborent fièrement. Hansi exploite et expose la militarisation infantine. L'heure de la revanche et de la délivrance a sonné. Les Alsaciens donnent l'exemple aux Français par leur douce obstination qui déstabilise l'ennemi resté primitif comme les premiers envahisseurs huns.

Hansi cumule les hommages à la résistance « passive » et à « l'héroïsme de nos soldats et la puissance de nos canons. C'est là notre plus grande force. » Il entonne un plagiat de la « Marseillaise » qui explique le miracle de la palingénésie et incite à l'espoir. L'épilogue exacerbe des accents patriotiques et guerriers inexistantes dans l'exorde.

« Déjà dans la plaine de Champagne, on entend la joyeuse sonnerie de la charge victorieuse. Encore un peu de courage confiant, et nous verrons s'écrouler l'ogre vilain et cruel. Alors tous ensemble, nous retournerons en Alsace, partager le bonheur de ceux qui étaient séparés de la France, et qui l'ont retrouvée plus grande, plus forte et plus belle que jamais. »⁴⁸³

L'ode à l'Alsace est renforcée par un hymne à la France. Il faut bien reconnaître que Hansi prend des libertés avec l'histoire.

« Est-ce bien l'histoire de l'Alsace que raconte l'Oncle Hansi ? Plus je la lis et la relis, et plus j'en doute. (...) L'histoire de l'Alsace, mijotée à sa manière, ressemble singulièrement à une histoire de France truffée et nappée d'une sauce alsacienne », déclare Marc Ferro⁴⁸⁴.

Hansi reconstitue bien l'histoire de l'Alsace, de la préhistoire à l'année 1915, mais il n'en conserve que ce qui dore le blason français, il sélectionne ce qui « reconforte le passé »⁴⁸⁵ et auréole l'Alsace française. C'est pourquoi un relevé chronologique des marques de ce désir obsessionnel de brocarder l'Allemand et d'édifier le Français souligne la technique contre-propagandiste faussement vériste de l'auteur. Le choix de mots simples, excessifs ainsi que l'inscription de l'histoire dans un fonds légendaire inaugural attise la curiosité des jeunes lecteurs happés par une histoire et non l'histoire.

Il reprend l'histoire de l'Alsace à ses origines, comme si elle appartenait à un mythe et ancre cet aspect mythique dès le début dans un « il y a bien longtemps ». Se succèdent les hommes préhistoriques, les Celtes, les Romains dans une constante opposition aux Germains. Le volet antique de l'histoire de l'Alsace met en relief les richesses humaines et physiques de la terre alsacienne, si convoitée par ses voisins barbares. Dès la préhistoire, l'antinomie entre l'est et l'ouest du Rhin se décline sur la mode de la barbarie et de la civilisation, de la stagnation et de l'évolution. L'insistance sur l'attachement à la liberté prime, et le but de Hansi est de valoriser la France à travers l'Alsace puisque ses habitants « faisaient partie du grand peuple gaulois ou celtique qui habitait la France d'aujourd'hui. » L'Alsace est mise sur un piédestal par son histoire, sa géographie humaine et physique, son économie, la sociologie et la culture. Elle est décrite comme un creuset prospère.

Les portraits physiques et moraux de ses habitants aux corps élancés et au courage inégalable s'accompagnent d'une note de raffinement esthétique puisque les femmes portent

⁴⁸³ HANSI, op. cit., p.93.

⁴⁸⁴ Tomi UNGERER, op. cit., déclaration de Marc Ferro, p.15.

⁴⁸⁵ Ibid.

des vêtements colorés et se parent de bijoux. Là est le signe de civilisation. Par opposition, le peuple germain est caricaturé en hordes sauvages vêtues de peaux de bêtes, aux cheveux et aux barbes embroussaillés, aux lances acérées. Prédateurs restés à l'état sauvage, ils sont assimilés à des bêtes. L'atavisme barbare plonge ses racines dans ce creuset primitif qui n'a guère évolué aux dires de Hansi.

Le Rhin qui sépare les deux peuples passe pour un fleuve infranchissable assimilé au Styx. Il délimite un espace territorialisé inhérent aux contes de fées avec ses forêts et ses marécages. Ligne de démarcation entre la civilisation cultivée et la sauvagerie inculte, il attise une haine héréditaire et farouche du Badois pour tout ce qui vient d'outre-Rhin. Hansi insiste sur la permanence de cette cupidité et dresse une enceinte vénérable au mont Sainte Odile encore visible. Il faut montrer que l'Alsace est accoutumée à défendre chèrement et journallement son bonheur contre ceux qui veulent le lui ravir.

La fiabilité des informations de Hansi concernant les différentes invasions de l'Alsace est douteuse : la liste des envahisseurs conduit à établir une typologie sérielle des Allemands fondée sur des critères comportementaux arbitraires peu crédibles. Se distinguent quatre catégories d'Allemands en fonction de leur origine géographique : les Badois, pillards de basse-cour, sont caricaturés. Appelés « les hommes-aux-pieds-jaunes-d'œuf », ils doivent leur surnom aux « colossales » omelettes qu'ils faisaient en cassant les œufs avec leurs pieds. Les Boïens ou Bavarois sont figurés par une silhouette gonflée qui porte en sautoir une immense corne de buffle remplie de bière. Les Souabes, « assure-t-on, mettent quarante ans à devenir intelligents »⁴⁸⁶ et vocifèrent grossièrement. De fait, les Alsaciens ont assimilés tous les Germains aux Souabes, « Schwobs » en celtique. Enfin les Borusses, ancêtres des Prussiens, sont encore plus incultes et descendent des Saxons dont le chef est coiffé d'un casque orné d'une superbe paire de bois de cerf. La gradation dans l'ignorance et la rusticité des mœurs accompagne un souci permanent de dévalorisation par l'onomastique.

La subjectivité de Hansi est telle qu'il en vient à considérer la colonisation romaine comme un bienfait et célèbre Jules César dans un éloge qui l'oppose à Arioviste. L'image duplique l'antagonisme par l'incarnation de la brutalité germanique et de l'ordre romain. L'anachronisme sert la cause alsacienne : Arioviste, la barbe rousse hirsute, vêtu de peaux de bêtes, chevauche sa monture avec un bouclier déjà peint en noir, rouge et jaune. Il est suivi d'une horde de sauvages se déplaçant à quatre pattes. César sur un cheval blanc caparaçonné est couronné de lauriers, revêtu d'une cape rouge, d'une cuirasse dorée et tient le faisceau des

⁴⁸⁶ HANSI, op. cit., p.6.

licteurs, regardant froidement son adversaire furibond. A l'armée totalement désordonnée s'oppose l'armée alignée des centurions, des boucliers. L'arrivée de César à Belfort est l'occasion de célébrer le fin stratège, intelligent face au colosse plein de morgue et sûr de lui. Le mythe du géant roux indomptable est déboulonné par celui du Romain fondateur de cités. L'alliance romaine est appréciée tout comme le notera Guy Arnoux dans *Le Soldat français dans les guerres*⁴⁸⁷

Hansi entend utiliser un verbe dissuasif et organise un déni de germanisation. Avec le leitmotiv « Rappelez-vous bien cela ! », adressé aux enfants et la certitude « Vous pourrez alors sourire », il transforme l'histoire de l'Alsace en tragédie au cours de laquelle l'ironie tragique sape le moral des Allemands. Strasbourg apparaît non pas comme une vieille ville allemande, mais comme une ville construite pour leur tenir tête. La ligne de défense tracée par l'illustrateur, qui va de Bâle à Saverne, est aussi imprimée dans le livre, des origines de l'Alsace à sa renaissance en 1914. La mauvaise foi accorde aux Romains le privilège de la civilisation, via des apports culturels en dépit de l'absence d'indépendance alsacienne. Elle a pour corollaire le blâme des Allemands restés insensibles à toute forme de culture et de raffinement. Le récit historique dévie en discours épideictique qui se délecte d'anachronismes humoristiques et de contrastes systématiques. On y voit le proconsul des Gaules, équivalent du Statthalter contemporain, chanter l'hymne des Massiliens – la « Marseillaise » – et le chant Sambemosa – « Sambre et Meuse » – comme un défi lancé à la germanisation.

Le seul compliment adressé aux Allemands est empreint d'ironie puisque les Vandales sont « des virtuoses dans l'art de ravager ». Cette transmission héréditaire se vérifie « encore aujourd'hui chez leurs descendants » et devient le prétexte à décrier le mauvais goût allemand. Le va et vient permanent entre le passé et le présent assure la résurgence de la bestialité germanique et de la finesse française. Les invasions du 4^e et du 5^e siècles submergent l'Alsace de noms sauvages, Alamans et Vandales, Suèves et Hermundures, Hérules et Goths, Alains et Scythes. Tout est bon pour railler les Allemands, l'amalgame tient les rênes de la stigmatisation : casque à pointe à l'allure asinienne, surmonté de deux plumes, cadran solaire sous le bras, sac à dos rempli d'ustensiles de cuisine, lance sur l'épaule, lunettes cerclées sur le nez, marche au pas de l'oie, l'Allemand déambule vêtu d'oripeaux préhistoriques.

L'arrivée du christianisme et des Francs en Alsace précèdent le stéréotype du bon roi Dagobert et est l'occasion de rappeler la bataille de Tolbiac en 496 au cours de laquelle

⁴⁸⁷ Guy ARNOUX, *Le Soldat français dans les guerres*. Société littéraire de France, 1917.

Clovis battit les Allemands. L'insertion de l'histoire de Sainte Odile et de Sainte Richarde inculque « le doux entêtement dans le bien », à l'image de celui de Sainte Odile. La célébration des femmes remarquables ayant habité le couvent renvoie à la fine amor, grandie par la balourdise du Teuton⁴⁸⁸. Pour évoquer le Moyen Age alsacien, Hansi recourt à une technique sculpturale en représentant le bas-relief d'une église d'Andlau exposant les scènes de duel racontées par le texte. La fusion iconotextuelle⁴⁸⁹ renforce le message patriotique.

Le partage de l'Empire fait surgir le topos du « Lügenfeld », le champ du parjure, lieu de légende et de mémoire ancestrale. L'allégorie picturale parle à travers deux serpents à langue fourchue qui se font face, séparés par une couronne royale et un ange. Le livre de Hansi se rapproche des manuels d'histoire rappelant le partage entre Lothaire, Louis de Germanie et Charles le Chauve : ces deux derniers forment une alliance contre le turbulent Lothaire alors possesseur de la France Moyenne, une large bande s'étalant sur la rive gauche du Rhin, des Mers du Nord à la Suisse et l'Italie, en passant par l'Alsace. Après le serment de Strasbourg, il semblerait selon Hansi, que la bataille se soit transportée dans les vignes afin de conserver le vin de Kitterlé pour Lothaire, de Worms, Spire et Mayence pour Louis. L'ivrognerie atavique fait déjà des ravages. Après la mort de Lothaire, les Allemands s'emparent de l'Alsace tant lorgnée, mais ses habitants ont toujours le sentiment d'être français. Le dessin symbolique s'appuie sur la métaphore du rapace dont l'ombre s'étend sur les plaines alsaciennes⁴⁹⁰. L'Allemagne s'empare de la proie longtemps convoitée. Cependant, toujours soucieux du parallèle historique, Hansi pense que cette annexion n'a pas autant traumatisé les Alsaciens que celle de 1871.

Défilent alors les grandes figures alsaciennes qui dressent un panthéon à la province chérie : Léon IX, noble Alsacien devenu pape, Pierre l'Ermite prêchant la guerre sainte en 1096, annoncent l'arrivée du chevalier Conrad de Ribeaupierre à l'arrière-garde de l'armée de Godefroy de Bouillon. Le chevalier, seul contre douze Sarrazins, offre à Hansi l'occasion de décocher une flèche aux « affreux moricauds ». L'amateur d'héraldique ne manque pas de rapprocher le blason des chevaliers de Ribeaupierre de l'exploit mémorable de leur ancêtre « qui fendit en deux le mécréant »⁴⁹¹. L'album prend l'allure des contes et légendes d'Alsace rapportées par Emile Hinzelin⁴⁹². Le polémiste rejoint le fabuliste. En prenant le contrepied de

⁴⁸⁸ HANSI, op. cit., p.26.

⁴⁸⁹ Nous utilisons le terme d' « iconotexte » en référence à M. Nerlich qui l'a introduit. Voir *Iconotextes* (sous la direction d'A. Montandon). Paris, Ophrys, 1990.

⁴⁹⁰ HANSI, op. cit., voir l'image en regard.

⁴⁹¹ Ibid. p.34. Depuis ce jour-là, les chevaliers de Ribeaupierre ornent d'une tête de Turc le casque de fer qui surmonte leur écusson.

⁴⁹² Emile HINZELIN, *Contes et légendes de l'Alsace*. Paris, Delagrave, 1913.

l'histoire inexacte rapportée par les professeurs allemands, Hansi chante la France et envisage l'Alsace selon un seul axe, et de profil. N'a de valeur que ce qui vient de l'ouest. Ce qui vient de l'est est assimilé au mal. Il en va ainsi pour les invasions des Huns. Toute victoire sur le barbare germain est mise en parallèle avec les victoires françaises de Valmy, de Dantzig, et dévalorise les Saxons, les Prussiens qui prétendaient les avoir remportées. Les libérations successives de Strasbourg, Colmar, Mulhouse aux 13^e et 14^e siècles ouvrent de nouvelles pages à la gloire de l'ingéniosité française. Elles étalent les armoiries des villes libérées car la leçon du passé doit servir⁴⁹³.

La Guerre de Cent Ans est l'occasion de rendre hommage à Jeanne d'Arc, autre figure locale vénérée et emblématique de la défense nationale. Hansi préfère s'attarder sur « la merveilleuse histoire » de Jeanne d'Arc plutôt que d'envisager la confrontation avec l'Angleterre. L'évocation des « écorcheurs » britanniques donne lieu à une vindicte contre les Allemands puisque la supplique adressée à l'Empereur d'Allemagne par les Alsaciens pour les débarrasser de ces « vilains soudards » est restée sans réponse. Voilà l'occasion de fustiger la « splendeur de l'ancien empire germanique » accusé de lâcheté. Cette expérience malheureuse se renouvelle à l'occasion de la guerre des paysans en 1525, lorsque les paysans alsaciens accablés d'impôts se révoltent et que le Duc de Lorraine les fait lâchement massacrer alors qu'il leur avait promis la vie sauve s'ils rendaient la ville de Mecklembourg.

Le but de Hansi est de montrer que toutes les libertés acquises plus tard l'ont été grâce aux Français. L'étroite collusion franco-alsacienne est la pierre de touche de son enseignement. L'art alsacien au Moyen Age revient sur l'excellence romane et l'aberration du style gothique, « sottement appelé ainsi » car il est issu du vocabulaire des Allemands qui prétendent qu'il vient des Goths. Il n'en conserve que l'acception péjorative prise au 17^e siècle et non le sens architectural donné au 19^e siècle. La haine se loge jusque dans le lexique.

A force de parti pris, Hansi néglige tout un pan de la culture allemande. L'historiographe de l'Alsace faillit à sa tâche par son manque d'objectivité. Marc Ferro⁴⁹⁴ relève à ce sujet la mauvaise foi de Hansi à propos de la guerre des paysans précédemment citée : il en élude l'origine dérangeante et la rattache aux malheurs hérités de la Guerre de Cent Ans. Au nom d'une germanophobie qu'il juge légitime, il occulte la saveur des Minnesänger, poèmes courtois du début du 13^e siècle, dits en langue allemande. Gutenberg est

⁴⁹³ HANSI, op. cit., voir image en regard.

⁴⁹⁴ Marc FERRO, op. cit. Hansi prétend éprouver de la sympathie pour les paysans de 1524-1526, parce que les seigneurs sont germaniques. Le problème réside dans le fait que la « saine révolte » prend souche en Souabie, à Thuringe, et s'est ensuite propagée en Alsace. Par une pirouette, Hansi omet cette origine dérangeante.

totalemment effacé, la légende des Nibelungen passée sous silence. Hansi se refuse à évoquer tout ce qui rappelle l'insertion de l'Alsace dans un espace haï.

Quand il s'agit de la venue du christianisme en Alsace, il dissimule complètement le foyer protestant jailli de l'axe rhénan et dont l'Alsace a contribué à la diffusion. La Réforme est mentionnée en filigrane, mais Hansi prétend délivrer une leçon de tolérance et dénoncer le fanatisme meurtrier des envahisseurs de l'Allemagne à cette époque, la légendaire férocité des Suédois. La dimension axiologique repose sur les tableaux contrastés d'une Alsace heureuse et idyllique, et de la violence engendrée par la guerre toujours menée par des reîtres, des lansquenets, des Suédois ou des Germains. L'opposition entre le petit village harmonieux où il fait bon vivre et la désolation du même village calciné, en ruines après le passage des Allemands, renforce la haine antigermanique. Huen n'hésite pas à dessiner des macchabées accrochés aux potences, surveillés par des soldats à la mine patibulaire et à la barbe rousse débordant du heaume⁴⁹⁵.

Le troisième volet consacré à l'Alsace française après la période de maturation antique et d'invasions médiévales, reste un beau prétexte à la célébration des maréchaux français. Grâce à Turenne, l'Alsace revient dans le giron français. La bataille de Turckheim exhausse son prestige et permet de transmettre un message cocardier à travers son testament, véritable memento à l'adresse des Français : « Il ne faut pas qu'il y ait un homme de guerre en repos en France, tant qu'il y aura un Allemand en Alsace. »⁴⁹⁶ L'appel à la rébellion résonne. Hansi anticipe les reproches d'inexactitude ou de partialité en prétextant une pseudo-intertextualité qui reste très approximative.

Les justifications se multiplient lorsque Hansi aborde les entrées triomphales de Louis XIV et de Louis XV dans Strasbourg. Curieusement, Louis XIV comparé à César y revêt l'allure d'un démocrate tolérant : Hansi oppose la liberté accordée à l'Alsace par le monarque, à la coercition imposée par les Allemands. Le second axe de contestation idéologique est la remise en cause systématique de l'enseignement délivré par Herr Professor en Alsace : « Au lycée, on ne manquera pas de vous parler du "rapt" de l'Alsace par le "quatorzième Louis". »⁴⁹⁷ A la déformation de l'histoire par l'Allemagne répond la transformation optimiste par Hansi : avec force questions oratoires, il affirme que Louis XIV n'aurait pas imposé ses magistrats et aurait adopté un comportement intelligent et tolérant aux antipodes de la morgue

⁴⁹⁵ HANSI, op. cit., p.56-57. Voir image en regard.

⁴⁹⁶ Ibid. p.59.

⁴⁹⁷ Ibid. p.65.

hautaine des Allemands en 1871. Indifférent au culte de la personnalité, il n'aurait pas déraciné les habitants et respecté leur culture quand bien même elle était germanique.

La métamorphose de Louis XIV en démocrate accrédite la partialité et la mauvaise foi de Hansi, prêt à semer le trouble dans les esprits juvéniles pour auréoler l'Alsace. La persuasion repose sur la même stratégie argumentative : affirmer le martyre de l'Alsace et l'excellence de ses habitants. L'argumentation se fonde sur l'antagonisme entre la brutalité allemande et la finesse française. L'illustration par l'exemple historique, légendaire ou anecdotique véhicule l'émotion avant de clore l'album par un éloge de la chère province. Hansi réussit la performance de transformer les monarques absolus vilipendés par les Lumières en parangons de tolérance et de respect des libertés publiques. Louis-Philippe et Charles X sont ternis par leur manque d'allure martiale. Napoléon n'a jamais été aimé. Hué à Strasbourg au cri de « Vive la République ! », sa visite est prémonitoire du désastre de 1870.

L'année terrible est illustrée par la cathédrale de Strasbourg enflammée. Les défaites présentées dans une gradation croissante de l'échec et de la douleur ressentie exposent le revers réparable de Wissembourg, l'écrasement « des nôtres » à Froeschwiller, le sacrifice héroïque de Reichshoffen et la retraite de Strasbourg. Le compte à rebours de la défaite est enclenché dès le 6 août 1870 et Hansi emprunte volontiers ses descriptions des familles terrées et épouvantées, à Daudet dans *Les Robinsons des caves*. Il utilise la prétérition pour rappeler l'héroïsme des combattants et fustiger la trahison de Bazaine. La dévalorisation de l'ennemi qui abuse de sa force face à la faiblesse des Strasbourgeois, passe par une citation approximative du *Cid* : « A triompher sans péril, il n'y a pas de gloire » se rapproche de « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ». En revanche, les hyperboles laudatives fleurissent le blason des Français avec « la résistance suprême des petites forteresses », la « lutte héroïque des francs-tireurs »⁴⁹⁸. La métonymie des cœurs maintes fois employée expose le courage des Français. La pompe vaniteuse des vainqueurs est mise à mal par la représentation iconographique de la cacophonie grinçante d'un défilé triomphal tourné en ridicule. Le texte évoque simultanément le bruit criard des fifres, le dessin déroule le défilé interminable des casques à pointe, à boule ou à chenille, des shakos noirs et des casquettes plates, qui semblent se déverser sur la France.

L'épilogue clôt l'album sur la situation des annexés depuis l'occupation et insiste sur la lutte de tous les instants, l'antagonisme traditionnel du droit et de la justice contre la force brutale. La situation politique des exilés est conforme à la réalité. Exil, exode, confiscation

⁴⁹⁸ Ibid. p.92.

des biens, humiliation, obligation de parler allemand constituent la triste litanie des vexations. L'auteur propose d'ailleurs une liste qui met en exergue le phénomène linguistique, enjeu crucial : il raille les Allemands qui imposent leur langue mais pillent nos mots pour donner de l'élégance et de la clarté à leurs expressions. Le combat se déplace au niveau du langage et fait s'affronter deux cultures. Hansi reprend tous les thèmes chers à Déroutède grâce à l'exposition des couleurs emblématiques des nations en conflit. Il clame le slogan « L'Alsace aux Alsaciens ! ». L'arrivée des Allemands dans les villages alsaciens est caricaturée par les portraits chargés des touristes germaniques : un vieillard à longue barbe part avec une valise sur laquelle est inscrit « Glückliche Reise »⁴⁹⁹, tandis que les touristes allemands s'abattent comme une avalanche funeste, « une horde innombrable d'êtres faméliques, hirsutes, vêtus de vert, chaussés de bottes percées. Leurs masses grouillantes rappelaient les premières invasions barbares jadis. »⁵⁰⁰

La mauvaise foi de Hansi est manifeste jusqu'à la fin de l'album : il considère comme une gageure ridicule d'imposer ses mœurs et son art quand ses propres bâtisses sont difformes. Sans cesse il accuse le peuple allemand d'être en retard sur le plan culturel face aux Français, peuple policé depuis des siècles. Accueillir l'idéal politique germanique est impossible puisque le système féodal prussien est incompatible avec la liberté héritée de la Révolution française. D'ailleurs ce que l'auteur nomme « les guerres de la liberté » est peint sous la forme d'une fresque historique vivante, du général Lefèvre à Rouffach, de Kellermann qui sauve la France à Valmy, de l'armée du Rhin qui arrête les Autrichiens au Geisberg, des Alsaciens repoussant les Autrichiens à Kehl. Les victoires des soldats de la République se multiplient et passent pour invincibles. Elles sont dues à de grands hommes, alsaciens de souche comme Kléber, dont l'âme et le cœur vibrent encore dans un monument élevé à sa gloire à Strasbourg. Hansi dresse une statue aux sauveurs alsaciens de la République.

Il dégage une dernière arme avec le mépris et l'indifférence capables de triompher de la vanité car ils sont les meilleures expressions de la dignité. L'anaphore finale « que nous importe ? » envoie une nouvelle charge contre les pangermanistes, ahurissants bonshommes bouffis d'orgueil, des fantoches, d'odieux délateurs, de ridicules matamores. Hansi n'a de cesse de louer le patrimoine alsacien et cite volontiers Erckmann-Chatrian en guise d'exemples de l'âge d'or alsacien.⁵⁰¹ En effet l'éloge de l'Alsace repose sur la valorisation de

⁴⁹⁹ « Glückliche Reise » : « bon voyage ».

⁵⁰⁰ HANSI, op. cit., p.94.

⁵⁰¹ Voir la note 479 sur le roman alsacien français.

ses artistes et du roman français quitte à déplacer quelque peu ces derniers : Erckmann et Chatrian, Lorrains de naissance, sont alsaciens par leurs livres. Les frères Stoeber écrivent les récits de belles légendes d'Alsace en allemand, Golbéry et Schweighauser ont consacré à l'histoire de l'Alsace des ouvrages illustrés par Rothmuller et Laurent-Atthalin. Les artistes oeuvrent à la conservation du patrimoine. Les tournures laudatives encensent Henner, « ce peintre admirable », Gustave Doré, « ce dessinateur de génie » qui suffiraient à la gloire d'un pays. L'économie florissante de l'Alsace procède de sa fécondité artistique qui lui trace un âge d'or. Hansi reprend le mythe hésiodique des âges afin de dresser la légende dorée de l'Alsace et ses paliers successifs de dégradation jusqu'à l'âge de fer de l'annexion allemande. Pour ne pas clore son ouvrage sur une note pessimiste, il cède la parole à Erckmann et Chatrian, « nos deux grands auteurs » qui « l'ont bien dit : on changerait plutôt le cœur de place que de changer la vieille Alsace. »⁵⁰² Il s'en remet à Dieu pour décider du sort de l'Alsace, persuadé qu'il saura vaincre « le vilain bonhomme qui préside la Ligue pangermaniste. »⁵⁰³

L'artiste patriote et régionaliste laisse écouler sa bile amère et est profondément attaché à sa terre natale. Il refuse catégoriquement la germanisation et lui oppose une propagande historique qui déflore l'Allemagne quitte à en imposer une vision erronée. Il décerne aux Alsaciens français les lauriers des victoires passées, nie l'empreinte allemande, bafoue l'occupant et veut le bouter hors d'Alsace. « Chez Hansi, l'histoire a une fonction euphorisante, roborative. »⁵⁰⁴ Il entretient la mémoire illusoire d'une société et s'appuie sur l'imaginaire pour réécrire l'histoire. Clio s'avance masquée, mais Hansi sait jouer de ses atouts iconographiques. L'enfant fait fi de la vérité historique, il se laisse prendre au plaisir de la lecture de l'image : il aime à rire des malheurs de l'ennemi pour mieux vaincre ses peurs. L'histoire de Hansi possède sa réalité car elle traduit la conscience d'un homme épris de son pays qui expose superbement son amour en travestissant l'imaginaire en récits d'histoire.

L'hystérie nationale et chauvine qui marque le début du 20^e siècle a des échos sur les écrits destinés aux enfants. Hansi opte pour la mascarade et se sert habilement de son art. Il a compris le pouvoir de l'image et l'herméneutique qui la décrypte. Capable d'instruire et de plaire, elle devient une arme privilégiée dans la lutte propagandiste antigermanique. Persuadé à l'instar de Comenius que la condition d'accès des enfants à la connaissance est subordonnée à l'interdépendance du visuel et du verbal, il use et abuse de la caricature textuelle et

⁵⁰² HANSI, op. cit., p.100.

⁵⁰³ Ibid. p.100.

⁵⁰⁴ Marc FERRO, op. cit., p.15.

iconographique pour aborder la question cruciale de l'Alsace. Ses ouvrages, en dépit de leur mauvaise foi, sont de précieux guides pour éclairer le mode de soumission des consciences juvéniles à l'autorité nationale. Hansi s'appuie sur la voix officielle issue du Traité de Francfort pour brocarder l'Allemand et le chasser.

Le lien affectif tissé avec son lecteur devenu son disciple à force d'injonctions patriotiques et pédagogiques directes, ne doit pas effacer la puissance de l'imagerie profondément germanophobe. Le premier ouvrage mêle la stylisation plastique adaptée à un public enfantin à une forte prégnance idéologique livrée par des images plus savantes et allégoriques. Les cibles ne s'y trompent d'ailleurs pas puisque Hansi est condamné en mai 1913 à neuf cents marks d'amende pour avoir insulté dans son *Histoire d'Alsace*, « la collectivité des Allemands venus en Alsace après 1870. »⁵⁰⁵ Son deuxième album, *Mon Village*, lui vaut un nouveau procès un an après : il est accusé d'exciter les Alsaciens à faire sécession en se détachant violemment de l'Empire auquel ils sont assujettis⁵⁰⁶. Il a déclenché autour de lui une véritable union sacrée par le symbole qu'il représente, l'Alsace martyre aux mains des bourreaux allemands. Le contexte d'affrontement idéologique entre nationalisme français et nationalisme allemand favorise l'exacerbation des tensions cocardières et la popularité de l'illustrateur qui goûte au parfum de scandale.

Mon Village intéresse par sa valeur littéraire et iconographique aux fortes connotations idéologiques. Il entre parfaitement dans le cadre de nos recherches puisqu'il établit de façon subversive le lien entre les décisions officielles subies par les Alsaciens français après 1870 et la voix littéraire et imagière. Avec *Mon Village*, Hansi présente une vision idyllique et pastorale de l'Alsace.

Le trait plus stylisé dénote un changement pictural important au service de la conviction politique. Hansi peint une Alsace immobile, conservatrice et réfractaire à la germanisation. Il s'inspire de l'imagerie peinte à la main et entoure ses dessins d'encadrements de fleurs, de bouquets, de frises de bonbonnières, à la manière des « souhaits de baptême »⁵⁰⁷. La dynamique historique qui parcourt *L'Histoire d'Alsace* cède la place à un immobilisme conservateur dans *Mon Village*. Nonobstant une finalité idéologique identique, Hansi modifie les moyens de la réaliser : le trait s'épaissit pour cercler de noir le dessin, les

⁵⁰⁵ Tomi UNGERER, op. cit., p.11.

⁵⁰⁶ Hansi, symbole de l'Alsace martyre soumise aux brutalités germaniques, comparaît le 9 juillet 1914 devant le tribunal d'Empire à Leipzig et est condamné à un an de prison. Il s'échappe et s'engage au 152^e Régiment d'Infanterie avant l'éclatement du premier conflit mondial.

⁵⁰⁷ Les « souhaits de baptême » sont des documents décorés et enluminés remis par le parrain et la marraine à l'enfant dans certaines régions d'Alsace. Source : Tomi UNGERER, op. cit., p.129.

aplats de couleurs vives tranchent avec les pastels du précédent ouvrage. L'emploi de formes simplifiées, quasi puérides, accentue la naïveté du dessin tout en séduisant l'enfant. En dépit de leur aspect stylisé, les images jouent un rôle déterminant pour influencer le lecteur. Elles l'émeuvent, l'instruisent, le séduisent, informent et témoignent. La tendance à l'intertextualité picturale, quand bien même elle n'est pas repérable par un enfant, marque l'influence du *Rêve de Detaille* dans la peinture du défilé d'une armée victorieuse dans le ciel, symbole de la reconquête de l'Alsace⁵⁰⁸.

Les expédients utilisés par Hansi sont récurrents tant sur le plan textuel qu'iconographique. L'alacrité du verbe moqueur et les outrances péjoratives à l'encontre de l'Allemand sont les fondements d'une narration manichéenne empreinte de partialité. Si la mauvaise foi peut passer inaperçue aux yeux d'un jeune public à cause de ses lacunes historiques dans *L'Histoire de l'Alsace*, l'abus de confiance persiste dans *Mon Village* et se manifeste ostensiblement. La stigmatisation régulière du gendarme, de l'instituteur et du touriste allemands étale la haine antigermanique de l'auteur. Le persiflage et les outrances verbales raillent l'envahisseur. Sur le plan iconographique, Hansi recourt au folklore alsacien alors qu'il cédait aux sirènes de la fresque historique auparavant, avec les scènes de cavalerie souvent dévolues à Huen. Dans *Mon Village*, le folklore cumule les fonctions symbolique et sémiotique : Hansi fabrique un artefact paradigmatique de l'enfant alsacien. L'emploi fréquent de motifs ornementaux accentue le caractère bidimensionnel de la représentation.

A l'archétype enfantin se superpose le cadre idyllique d'un éden alsacien provisoirement perdu. C'est pourquoi *Mon Village* propose de nombreuses frises alternant Alsaciens, Alsaciennes et pioupious miniatures. Une couronne de myosotis à laquelle sont accrochés deux noeuds rouges et blancs encadre le titre en caractères gras et italiques. La récurrence du thème du myosotis parcourt les ouvrages dédiés à l'Alsace puisque la fleur est appelée « Vergiss mein nicht »⁵⁰⁹. Les intérieurs massifs et confortables des maisons alsaciennes à colombages glorifient la chère province et la France par des cadres représentant des soldats français. La sobriété des décors témoigne du bon goût alsacien par opposition à la mauvaise tenue allemande. La bonne chère alsacienne ajoute au sensualisme du livre et titille les sens du jeune lecteur. Les ribambelles de jeunes Alsaciens entonnant la chanson patriotique dont ils tiennent la partition alterne avec les vignettes représentant la fête traditionnelle du Messti, vignettes remplies de gâteaux en forme de jouets sur fond noir.

⁵⁰⁸ HANSI, *Mon Village ceux qui n'oublent pas*. Floury, 1913, p.26. Voir l'image en regard.

⁵⁰⁹ « Vergiss mein nicht » : « ne m'oubliez pas ».

L'atmosphère festive sollicite tous les sens, notamment le goût et l'odorat avec les immenses tartes aux prunes et aux pommes, les Kougelhoff. Le débordement sensoriel est vécu comme un défi à la morosité imposée. Une fillette pâtisse, un garçonnet lorgne du coin de l'œil le kouglof surmonté d'un drapeau français et de deux drapeaux alsaciens. La fonction sémiotique intrinsèque de l'image crée un langage de signes figurés, facilement identifiables par le jeune lecteur : le patriotisme et le régionalisme se nichent au cœur de l'Alsace.

Outre cette image débonnaire d'une province prospère qui ne se laisse pas abattre, Hansi entend fixer un type de personnage : l'enfant alsacien. Les enfants dans *Mon Village* ont tous la même physionomie : revêtus de leurs costumes traditionnels, ils affichent la même rondeur avec leurs yeux bleus écarquillés, leur bouche ouverte, leurs cheveux blonds séparés par une raie médiane. Même les plus démunis offrent une image soignée en dépit de leurs pantalons rapiécés. La chemise est toujours blanche et les chaussures soigneusement brossées. L'image saisit le contraste avec le costume vert des enfants allemands, peu raffinés. Les tenues endimanchées des fillettes avec leurs belles jupes de couleur, leur corselet brodé, la grande coiffe dominicale, rendent hommage à l'Alsace. Le folklore est honorifique. La métaphore des joues de porcelaine accentue le rapprochement avec les poupées. Il en va de même pour les garçonnetts dont la tenue noire et blanche est une miniaturisation de celle de leurs pères. Le soin accordé à la tenue participe de l'entreprise de résistance à l'occupant : la revendication de l'identité alsacienne se manifeste par le costume et la fierté des enfants, « tout heureux de sentir derrière eux leurs parents qui les admirent et qui les aiment. »⁵¹⁰

La mention du lexique affectif est particulièrement révélatrice de l'intention idéologique : Hansi peint une Alsace qui aime ses enfants, où il fait bon vivre parce que les habitants de souche y sont chaleureux et aimants. Le texte glorifie simultanément l'amour de la terre natale et de la famille. Le bonheur d'une famille soudée illustre le message patriotique : seule la solidarité des Alsaciens et des Français viendra à bout de la tyrannie allemande. En regard de ce tableau idyllique se dresse l'image dégradée des usurpateurs. Ils s'opposent en tous points aux précédents par leur physique, l'intellect amoindri, le mauvais goût, l'avidité. Hansi systématise l'emploi de la caricature antigermanique : le gendarme est stéréotypé avec sa « silhouette pesante et carrée »⁵¹¹.

L'instituteur est brocardé par un texte péjoratif et une image austère. L'illustrateur oppose la chaleureuse familiarité du vieil instituteur français, affectueusement appelé « le père Vetter » à la froideur guindée d'un jeune instituteur allemand venu le remplacer. Son orgueil

⁵¹⁰ HANSI, op. cit., p.8.

⁵¹¹ Ibid. p.3.

et le favoritisme à l'égard du fils du gendarme en font un être exécré. Par ce biais, Hansi rappelle les contraintes officielles imposées par l'annexion, notamment l'obligation de parler l'allemand. Le jeune enseignant tient ses élèves sous sa férule et les guide d'une main de fer. Sa discipline l'oppose au vieil instituteur armé de sa seule grammaire française. L'antagonisme est transcrit par les couleurs des costumes : l'habit vert du maître allemand lui donne une allure militaire, identique à celle du fils du gendarme. Tous deux sont placés sous le regard de l'Empereur dont le portrait est accroché au mur de la salle de classe. La troisième cible favorite de Hansi est le touriste allemand : le burlesque adoucit la haine éprouvée à son égard, mais entretient chez le destinataire des préjugés tenaces qui seront repris par Carlègle, Forton entre autres. Vêtu de vert lui aussi, coiffé d'un chapeau orné d'une plume ou d'un pinceau, sac au dos, il porte des habits à la coupe étrange : les femmes sont affublées de larges jupes longues et évasées et d'imperméables, tandis que les hommes portent de vastes redingotes enveloppées dans des capes. Comble du mauvais goût, le vert est décliné dans des nuances du vert moutarde au vert épinard.

L'air arrogant et dédaigneux qu'ils arborent les fait passer pour des « parvenus pour faire oublier d'où ils sortaient. »⁵¹² Leur caractère belliqueux est tel qu'ils fréquentent l'auberge du « Canon » et leur attitude révèle une mine renfrognée et une tendance à la médisance. Les détails picturaux renforcent la satire antigermanique et soulèvent des problèmes économiques et politiques : les Allemands vivent en autarcie et ne commercent pas. Ils apportent leurs vivres en Alsace et déballent « d'étranges provisions », telles que des saucisses de foie de veau, des anguilles fumées, des marmelades et « autres Delikatessen ». La bière est imposée à tous, petits et grands confondus, entretenant le mythe de l'Allemand ivrogne. La cocasserie renforce l'irréfragable haine à l'endroit des Germains. La vision univoque empêche toute conciliation et met en avant la dysharmonie inhérente à l'occupant.

La corrélation iconotextuelle sert le projet de dénigrement par l'exposition au frontispice des écoles alsaciennes des noms allemands de l'institution scolaire, « Mädchen Schule. Spritzen Haus ». Ce lien entre texte et image provoque une mise en abyme continue de la situation des annexés dans des tableaux ou des scènes d'intérieur. Les portraits des vénérables soldats français font face à ceux du Kaiser. Les regards douloureux portés vers les images françaises expriment le profond désir de voir la patrie envoyer un « p'tit pioupiou » comme dans la chanson qui rythme les pages de l'album. Hansi propose une analyse étiologique assez simple : pour que cesse la tyrannie, il faut chasser l'Allemand d'Alsace.

⁵¹² Ibid. p.16.

Face à la rigueur disciplinaire imposée par les Allemands la fraternité des Alsaciens est symbolisée par des frises d'Alsaciens et de Français se donnant la main. Le contraste des cultures et des mœurs se transporte jusque dans la mode. L'image pourvoit à l'idéologie germanophobe en plaçant en regard l'élégance raffinée des visiteurs français, « de jolies madames », « enveloppées de voiles et coiffées de ravissants chapeaux », et la rusticité des « touristes étrangers » indifférents à toute histoire patrimoniale⁵¹³. Le Parisien fait les frais de quelques moqueries à cause de son insouciance et de sa méconnaissance de la situation politique. Les questions d'une fillette surprise de voir une cocarde tricolore accrochée à la coiffe d'une Alsacienne laissent dubitatif.

Hansi choisit des cadres qui mettent en valeur les petits Alsaciens en les dessinant au premier plan et joue de la symbolique des couleurs pour affirmer son nationalisme et son régionalisme. Il transpose la lutte des Alsaciens dans l'univers enfantin avant que Lisbeth ne le fasse avec *Histoire de deux petits Alsaciens pendant la guerre*⁵¹⁴. Les enfants alsaciens reprennent à leur compte les conflits de leurs pères et constituent un moyen innocent de railler les Allemands. Ils trouveront leurs épigones en Bib et Bob d'André Foy⁵¹⁵. Toutefois avec Hansi, l'imaginaire rejoint la réalité : les petits Alsaciens affrontent le fils du gendarme, et se plaisent à l'humilier. La guerre des mômes fait rage. Hansi refuse toute considération à l'occupant, allant jusqu'à contester la valeur des médailles militaires reçues par « les soldats allemands qui avaient le mérite de vivre en l'année 1897, centenaires. » La présomption superbe des uns s'oppose à la simplicité respectueuse des autres. Désireux de communion des âmes, Hansi met en contrepoint les audacieux « marbres », « les bronzes colossaux », les « aigles féroces », les lions grimaçants des Allemands et les casques français gravés sur une tombe ornée d'un simple bouquet tricolore. L'épithète éclaire le lecteur : « Mort pour la France 6 août 1870 »⁵¹⁶. La statuette de Hansi se prolonge dans le bronze d'un coq gaulois éclatant au soleil et qui semble appeler « les exactions de sabreurs héroïques ». Dans une métamorphose surprenante, les nuages violines prennent la forme de soldats claironnant, étendard au vent, sabre au clair. L'iconographie imitée de Detaille minéralise l'allégorie : la victoire ailée de Marianne laurée au pied d'une stèle érigée en mémoire des soldats morts pour la France, inscrit dans le marbre français la grandeur de la nation. La statuomanie de Hansi fixe le prestige de la France au sein de l'Alsace qu'elle libérera.

⁵¹³ Ibid. p.18.

⁵¹⁴ LISBETH NETT, op. cit.

⁵¹⁵ André FOY, *Bib et Bob la guerre*. Paris, La Renaissance du livre, s.d.

⁵¹⁶ HANSI, op. cit., p.26.

Soucieux de rappels historiques qu'il prétend fondés sur des témoignages, l'auteur dresse un panthéon à tous els grands hommes nés en Alsace, oublie les victoires allemandes pour mieux crier la souffrance des Alsaciens. « Inquiéteur », Hansi illustre chaque situation par un personnage emblématique, le grand-père Klipfel étant assurément le symbole le plus fort : vieux soldat de Crimée, d'Italie et de la guerre de 1870, il est séparé de son, fils qui a choisi l'exil. Il a pour seul famille son petit-fils, un ange poupin aux yeux de porcelaine. Antoine Chalamet⁵¹⁷ reprend ce topos de l'exil dans *Jean Felber*. C'est cette exposition crue qui vaut à Hansi de multiples procès et une mise à l'index pendant la Seconde Guerre Mondiale.

Les considérations axiologiques sont favorisées par la littérarité de l'album et son iconographie. Le livre interdit le désespoir. La conclusion qui clôt l'album sur le sommeil et le rêve de bonheur au pied du sapin de Noël, est symbolique. La coïncidence entre le temps diégétique et le temps de la lecture transforme la fiction en réalité par l'espoir de délivrance.

Hansi rejoint Déroulède dans sa défense acharnée du sol alsacien. Il a l'avantage d'une plume alerte, d'un texte acerbe délivré de toute pompe disgracieuse. Les oppositions chromatiques sont relayées par les contrastes formels. La lecture topographique et sémantique s'inspire des procédés graphiques qui accentuent les formes et utilisent le noir comme liséré du deuil alsacien. L'imaginaire enfantin est métamorphosé, guidé par la réalité plastique. Les éclats de naïveté commune aux représentations folkloriques et enfantines expriment les valeurs régionales et nationales dont Hansi se réclame. Les statues qui émaillent *Mon Village* prolongent la fresque historique de *L'Histoire de l'Alsace*. Le dualisme manichéen trahit la haine viscérale du « Boche »⁵¹⁸ et appuie un discours polémique inspirée de l'idéologie revancharde de Déroulède. Cette schématisation accorde la primauté à la voix officieuse de l'auteur au détriment de la voix officielle bafouée. Les images savantes et archétypales ouvrent la voie à une représentation à la fois populaire et enfantine de la situation des annexés. Cette lisibilité née de la statuaire et du texte correspond à l'urgence d'un sentiment national qui légitime l'utilisation d'une telle représentation.

Antoine Chalamet et G. Bruno s'engouffrent dans la voie tracée par l'iconotexte patriotique, mais ils le déclinent sur des modes différents dont le radical commun est la souffrance de l'Alsace-Lorraine. Les textes de Déroulède et de Hansi témoignent d'une

⁵¹⁷ Antoine CHALAMET, *Jean Felber*. Paris, Alcide Picard et Kaan, s.d.

⁵¹⁸ Il faut noter que Hansi et les illustrateurs allemands pour enfants ont la même source d'inspiration. Hansi y ajoute sa revendication culturelle d'Alsacien en mal d'identité.

violence prémonitoire d'une époque qui prépare la guerre. Depuis 1870, le discours nationaliste envahit la fiction sous des formes variées et exhorte le jeune lecteur à mobiliser ses forces pour la reconquête. Si Stahl procède avec la subtilité du déplacement littéraire, Déroulède s'inspire de la verve de ses chants pour composer une poésie revancharde et métaphorique. Hansi préfère l'humour, l'ironie et le persiflage corrosifs exprimés de magnifiques albums illustrés. Antoine Chalamet cède à la double influence du voyage didactique hérité de G. Bruno, et de l'esprit de revanche germanophobe issu de Déroulède et de Barrès.

CHAPITRE IV

LA FRANCE C'EST LE DRAPEAU : REDRESSEMENT NATIONAL ET VERTUS PATRIOTIQUES

Le renouveau nationaliste et littéraire du début du 20^e siècle touche la littérature enfantine et se manifeste en particulier dans les livres de lectures courantes distribués dans les écoles. Nous avons pu constater que les manuels d'histoire n'accordaient pas une place démesurée à l'Alsace-Lorraine et que d'une manière générale, les livres scolaires intégraient l'annexion à un programme prédéterminé qui l'incluait en fin de parcours chronologique, avant l'évocation de l'empire colonial de la France. Les autres livres proposent quelques allusions au gré des citations revancharde ou des textes de Victor de Laprade ou de Paul Déroulède. Les deux tendances manifestées chez les hommes politiques se révèlent dans les livres destinés à l'enfance : *Le Tour de la France par deux enfants*⁵¹⁹ s'inscrit dans la tradition humaniste répandue parmi les Républicains tandis que *Jean Felber*⁵²⁰ reprend les idées gambettistes d'après-guerre et fait figure de pamphlet anti-allemand. L'exacerbation cocardière antigermanique sert de toile de fond au livre d'Antoine Chalamet. A l'entreprise de pacification de G. Bruno s'oppose l'ardeur revancharde de ce dernier.

1 ANTOINE CHALAMET, JEAN FELBER

Copié sur le modèle du *Tour de La France* pour la facture et la narratologie, *Jean Felber* s'en démarque par son axiologie. La virulence de l'auteur contraste avec la sérénité de G. Bruno. L'étude de l'ouvrage de Chalamet, en dépit de sa publication postérieure à celui de Madame Fouillée, se justifie par son attachement à une idéologie révolutionnaire de 1880, issue de la désillusion et du désir de redresser la France. L'œuvre se rallie également à l'expérience boulangiste qui étale l'insatisfaction d'un pays frustré dans son patriotisme et ravive la haine de l'Allemagne. La mise en garde contre Bismarck menaçant et prêt à recommencer la guerre, désigne l'Allemagne comme le futur ennemi à battre comme dans le passé. La germanophobie est aussi étroitement corrélée au patriotisme défensif. *Jean Felber* appartient à une bibliographie revancharde au même titre que *Nos Patriotes* de J. Claretie⁵²¹.

⁵¹⁹ G. BRUNO, *Le Tour de la France par deux enfants*. Paris, Belin, 1877. Le livre auquel nous nous référons est une réédition de septembre 1997, correspondant à l'édition de 1906. Lorsque nous évoquerons l'influence de la laïcisation, nous comparerons avec une édition antérieure à 1905 et nous appuierons sur une publication de 1886.

⁵²⁰ Antoine CHALAMET, *Jean Felber*. Paris, Picard et Kaan, s.d.

⁵²¹ J. CLARETIE, *Nos Patriotes*. Paris, Charavay, 1886. J. Claretie écrit sous le pseudonyme de Lacertie.

Il est publié par Picard et Kaan, éditeurs de la Société des Anciens Elèves de Saint-Cloud. Comment la position nationaliste de l'auteur se manifeste-t-elle dans ce manuel ? Le choix des éditeurs correspond à la volonté d'édification patriotique. La présentation du livre dès la page de garde affiche d'emblée la double visée morale et patriobelliciste de Chalamet. Enfin, le voyage entrepris par les protagonistes est certes un plagiat simplifié de celui d'André et Julien Volden, les héros du *Tour de la France*, mais il est surtout une propédeutique à l'art martial, censée mener à la reconquête de l'Alsace-Lorraine, ce qui explique son étude préliminaire. Les choix iconographiques et les sujets de devoir proposés sont également révélateurs de l'entreprise propagandiste.

Picard et Kaan créent en 1875 une « Librairie d'éducation nationale » et consacrent une large part de leurs publications aux manuels scolaires. Ils comptent parmi leurs auteurs André Theuriet, dont on trouve des textes dans les livres de français et d'instruction civique de l'entre-deux guerres, mais aussi dans le journal *Fillette* pendant la Grande Guerre. Ils éditent le livre d'Antoine Chalamet, *Jean Felber, Histoire d'une famille alsacienne, La guerre franco-allemande – Excursions à travers la France – Descriptions. Le Sentiment de Famille – L'Amour de la Patrie – Le Soldat*. Le sous-titre éclaire violemment l'objectif nationaliste, l'édification morale est totalement subordonnée à la vénération de la mère Patrie. La linéarité du titre laisse entrevoir le parcours chronologique qui jalonne la narration ainsi que les piliers de soutènement moraux que sont la famille, la patrie et l'armée. La contiguïté des notions cède la place à un rapport de cause à effet, l'amour de la famille n'étant qu'un succédané de celui de la patrie. L'armée en est le garant.

Le manuel de lectures courantes est destiné aux classes élémentaires des lycées et des collèges, aux cours moyen et supérieur des écoles primaires. Il se compose de deux parties dans l'édition spéciale propre aux départements : l'histoire de la famille alsacienne occupe trois cent soixante-dix pages et le chapitre consacré au département de la Loire, dans l'exemplaire que nous avons consulté, est écrit par un spécialiste, M. Bareilhes, Inspecteur de l'Enseignement primaire. La qualité littéraire et morale de l'ouvrage est assurée par le statut de l'auteur et les récompenses reçues par son livre. A. Chalamet est professeur d'histoire au Lycée Lakanal et la mention honorifique qui suit son nom atteste une valeur d'intérêt publique :

« Ouvrage honoré de souscriptions du Ministère de l'Instruction publique ;
adopté pour les Bibliothèques scolaires ;
par le Ministre de la Marine pour les bibliothèques des équipages de la flotte,
les bibliothèques régimentaires ;
et par la Ville de Paris pour ses écoles, etc,

Couronné par la Société d'encouragement au bien. »⁵²²

L'approbation officielle confirme l'entière adhésion de l'ouvrage à la pensée républicaine du moment. L'ouvrage a probablement été publié vers 1890, comme le prouve le contenu diégétique et les références historiques étalées.

Antoine Chalamet reprend le motif du voyage formateur sur un mode revanchard et insère un protagoniste engagé : le héros éponyme est sergent dans l'armée française et participe aux combats contre les Prussiens en 1870. Les premières pages exposent clairement la tonalité belliqueuse : la déclaration de guerre n'étonne personne et l'adversaire est immédiatement désigné :

« La guerre ! Il n'était pas besoin de demander quelle guerre, ni contre quel ennemi nous allions marcher. On savait bien depuis longtemps que les Allemands ne nous aimaient point. »⁵²³

L'intégration de la guerre de 1870 dès l'ouverture et l'avertissement qui précède, fortement partisan confirment la partialité de l'ouvrage. La description du régiment et de la hiérarchie militaire, des corps d'armée participe de l'instruction militaire prônée par la voix officielle de l'époque tandis que le récit des batailles de Froeschwiller et de la charge des cuirassiers trahit l'admiration du narrateur envers les troupes françaises et la haine à l'encontre des Allemands. La franche critique de l'incompétence de l'état-major de Napoléon III fustige le Second Empire et fait écho à celle de Daudet dans les *Contes du lundi*. Loin de l'humanisme de Bruno, résonne un vibrant appel à la vengeance meurtrière qui sonne le glas de la clémence à l'égard de l'ennemi. Le désir de revanche est clamé haut et fort, sans aucune préoccupation éthique.

Le patriotisme revanchard de Chalamet éclabousse l'œuvre tout entière, du prologue intitulé « L'Alsace-Lorraine » à l'excipit dans lequel le petit-fils promet à son grand-père le retour au giron français des provinces perdues :

« Sois tranquille, grand-père, aie confiance, c'est nous les petits écoliers d'aujourd'hui, les soldats de demain, c'est nous qui reprendrons l'Alsace aux Prussiens. »⁵²⁴

La parole de l'enfant est prémonitoire et explique a priori le rôle dévolu aux manuels propagandistes. La structure narrative spiralée symbolise l'impossible retour au foyer alsacien, mais aussi la fiévreuse appétence de reconquête : le statut à la fois illocutoire et

⁵²² Antoine CHALAMET, op. cit., page de garde.

⁵²³ Ibid, chapitre XXI, p.42.

⁵²⁴ Ibid. chapitre CXCI, p.370.

perlocutoire des derniers propos cités leur confère une valeur performative dans le sens où l'énoncé proféré est appelé à s'accomplir.

La surenchère patriotique inculque aux élèves des maximes civiques qui émanent plus des bataillons scolaires et de la Ligue de l'Enseignement que d'une interprétation gambettiste, quand bien même l'auteur revendique son soutien au député. Chalamet opte pour un voyage militaire initiatique. Il reprend la technique narrative et iconographique de G. Bruno mais s'oppose par la portée idéologique. A la discrétion de cette dernière en matière de politique, Chalamet préfère l'affichage ostentatoire de ses pensées militaristes et nationalistes. Contrairement aux héros du *Tour de la France*, les protagonistes de *Jean Felber* font la guerre, rencontrent des régiments et sont convaincus de la nécessité de se battre pour récupérer les provinces usurpées. L'apologie de la France se transforme en manifeste revanchard et en pamphlet germanophobe qui reflète parfaitement la devise agressive de la Ligue de l'Enseignement avant 1904 : « Pour la Patrie, par le livre et par l'épée. »⁵²⁵

L'Alsace-Lorraine est l'épicentre d'un ouvrage partial et chauvin, d'un séisme annoncé dès le sous-titre : les moyens mis en œuvre pour rallier le jeune écolier à la cause nationaliste sont exposés. L'anecdote inclut un événement historique réel et entraîne sur les routes de France à la manière d'un guide touristique et d'un bréviaire patriotique. « Histoire d'un famille alsacienne – La guerre franco-allemande – Excursions à travers la France – Descriptions » est suivi des piliers de l'étude soulignés en caractères gras : « Le sentiment de Famille – L'Amour de la Patrie – Le Soldat. » La translation idéologique de l'amour familial à l'amour patriotique est assurée par le métier des armes, l'armée protégeant le pays et les familles.

Les cent quatre-vingt-onze chapitres d'une à deux pages chacun assurent l'itinéraire formateur des membres d'une famille démantelée, à travers la France, suite à l'annexion de l'Alsace-Lorraine. L'expulsion du giron alsacien constitue une déchirure irréparable comme dans *le Tour de la France*. Toutefois Chalamet se contente de donner un titre neutre et descriptif à chaque chapitre sans le prolonger de maximes, contrairement à G. Bruno. Le récit teinté de bellicisme expose clairement l'objectif. De plus, le manuel présente l'avantage de fournir des sujets de rédaction à l'issue des chapitres : leur intitulé confirme la prévalence idéologique tout comme le choix iconographique des vignettes illustratives.

⁵²⁵ Mona OZOUF, *La république des instituteurs*. Paris, Gallimard Le Seuil, coll. « Hautes Etudes », 1992, p.197. La Ligue de l'Enseignement décide d'abandonner sa devise jugée trop agressive au congrès d'Amiens en septembre 1904.

La présentation régulière de sujets de devoirs est un atout pour le chercheur du 21^e siècle car les énoncés dévoilent la pédagogie heuristique employée. Soucieux de la compréhension de son texte, Chalamet ajoute des notes de bas de page pour expliquer le vocabulaire inhabituel et inconnu. Un relevé général découvre la prédominance du lexique militaire⁵²⁶. Les sujets de géographie consistent essentiellement en reproduction de cartes avec une insistance particulière sur les fortifications et la frontière de l'est. Les quinze cartes qui jalonnent le parcours des héros ont une fonction mimétique et informative d'imprégnation. La zone frontalière entre la France, l'Allemagne et la Suisse ainsi que la carte d'Alsace-Lorraine inaugurent la série⁵²⁷. Les quinze cartes servent de support au texte par l'exposition des villes mentionnées dans le récit. Elles le complètent par le dessin physique et les précisions annexes. Le commentaire qui les accompagne fait office de description minimaliste destinée à inculquer l'essentiel. Le commentaire cartographique joue un rôle informatif et procède de manière identique en indiquant en caractères gras la région, les principales villes avec leur population et apportent quelques précisions de géographie physique et économique. Parmi les pays étrangers figurent l'Allemagne, l'ennemi, et les colonies tunisienne et algérienne, symbole de la puissance française. La cartographie oppose symboliquement la représentation de l'Allemagne dans sa singularité à celle de la France dans la répétition des régions et des colonies. La démultiplication accroît l'idée de puissance française.

Les devoirs de rédaction font essentiellement appel à l'affect afin d'émouvoir le lecteur et requièrent de sa part un effort intellectuel censé asseoir ses conceptions patriotiques. Exprimer les sentiments qui soutiennent un soldat pendant la bataille et lui donnent le courage d'affronter la mort est un exercice particulièrement difficile car il impose une réflexion artificielle fondée sur les modèles proposés par des héros romanesques idéalisés. Il en va de même pour l'expression des qualités nécessaires au chef qui commande un régiment⁵²⁸. Les travaux d'invention ne sont pas de pures réécritures, ni des plagiats, mais demandent de la logique et des qualités narratives pour expliquer comment un soldat pénètre dans Strasbourg. Les descriptions apparemment neutres demandées aux élèves dissimulent une forme

⁵²⁶ On trouve ainsi les explications concernant les mots « faisceau », « pain de munition, compagnie », page 11, ou bien « obus » page 51.

⁵²⁷ Se succèdent les cartes de l'Alsace-Lorraine (p.7), de la région parisienne et la région de l'est (p.25), de l'Empire d'Allemagne (p.43), de la Savoie (p.91), de la Bretagne (p.156), de la Normandie (p.163), de la région du Nord (Flandre – Artois – Picardie, p.173), de la région de la Saône et du Jura (p.203), du Massif Central (p.226), de la région du Sud-Ouest (p.234), de la région de l'Ouest entre Loire et Gironde (p.295), du Bas Languedoc et Roussillon (p.323), de la Corse (p.338), de l'Algérie et de la Tunisie (p.338) auxquelles s'ajoute une carte d'état-major (p.288) des environs de Montbéliard (p.288).

⁵²⁸ Sujets exposés pages 51 et 49 dans le livre d'Antoine Chalamet.

d'implication politique lorsqu'il s'agit de décrire la capitale lors du siège. Les sujets d'évaluation cognitive sont rares et consistent à vérifier la compréhension du vocabulaire. Les discours épideictiques font partie de la panoplie idéologique : ils consistent en éloges de la bravoure de soldats anonymes ou d'officiers célèbres, exercices qui mènent à une interprétation morale⁵²⁹.

Alors que les énoncés récuse la loi du Talion, le texte la confirme par sa vindicte et son acharnement dans la vexation antigermainique. Toutefois il ne prône pas l'humiliation ni la souffrance imposées aux Allemands, il leur préfère l'indifférence et le mépris, la réponse exemplaire de la mansuétude et de la dignité. Le cinquième type d'exercice concerne le français et l'instruction civique puisqu'il demande de soutenir la thèse de l'utilité des impôts tout en réaffirmant les devoirs civiques⁵³⁰. D'une manière générale, les sujets réclament de l'observation, un réinvestissement des données civiques et militaires acquises. Les énoncés mettent en exergue tous les efforts destinés au relèvement du pays et placent l'instruction parmi les vecteurs de patriotisme et d'excellence du pays. Ils insistent notamment sur l'entraînement physique qui conditionne la résistance des corps à une épreuve guerrière. Les exercices de rédaction font donc appel à la logique, au réalisme mais aussi aux remarques tendancieuses en faveur du redressement national, toujours subordonné à la défaite de 1870.

La conjonction des différents types de vignettes, de leurs commentaires, du texte et des devoirs détermine une franche orientation patriotique qui prime la visée didactique. L'iconographie favorise la fierté nationale. Sur les deux cent quatre-vingt-dix-neuf figures représentées, seulement un cinquième est consacré à la géographie. Les cartes géographiques sont relayées par des représentations d'ensemble de la préfecture des régions mentionnées le plus souvent. Ces images ont l'allure de croquis précis qui focalisent sur un monument emblématique du site. De fait chacune de ces vignettes génère un commentaire historique. Par

⁵²⁹ Sujet page 220 : « Faites l'éloge de Desaix, qui avait su se faire aimer même des ennemis. » Un général et des soldats victorieux ne doivent pas abuser de leur force. Une partie de la France a été cruellement dévastée en 1870, mais il serait indigne d'user de représailles si nous avons un revers de fortune.

Les deux derniers devoirs sont beaucoup plus révélateurs de l'option patriotique, du regard revancharde et de la propédeutique militaire initiée par le manuel. Page 370 : « DEVOIRS DE REDACTION. – 1. Supposez qu'un père de famille, ayant fait la campagne de 1870, parle à ses enfants de l'utilité de la gymnastique. Il rappellera les souffrances qu'il a endurées et dira combien il est utile de fortifier ses muscles et de se préparer ainsi à subir ses défaillances les épreuves d'une campagne.

- 2. Eloge de la France : Expliquez rapidement les causes de la défaite de 1870 ; dites ce qu'on a fait depuis cette époque pour relever notre pays : progrès de la richesse publique assuré par le travail des ouvriers et des cultivateurs, développement de l'instruction, reconstitution de nos forces militaires. »

⁵³⁰ Voir sujet p. 274 : « Montrez que les impôts sont établis dans l'intérêt général pour l'entretien des services publics (...). Ne pas payer l'impôt (...) est un acte répréhensible, un véritable *vol* accompli au détriment de la communauté des citoyens. »

un effet de concaténation, une célébrité de la région est alors évoquée sous la forme d'une courte biographie élogieuse. Michel de Montaigne est inévitablement lié à Bordeaux par exemple. Cette triple représentation urbaine est complétée par deux catégories iconographiques que sont les schémas scientifiques destinés à l'apologie du progrès par l'exposé de nouvelles machines inventées, et les planches de sciences naturelles dédiées à la faune ou à la flore de chaque région. Le parti pris imagier se manifeste dans les scènes de groupes, affichant des retrouvailles, des régiments en marche, de grandes manœuvres. Ces vignettes composent une vision kaléidoscopique des richesses patrimoniales de la France. Elles participent à l'ekphrasis des lieux découverts par les membres de la famille Felber.

L'existence d'une famille soudée autour de Jean Felber conditionne la vision du parcours qui relève moins du voyage initiatique que du pèlerinage aux sources patriotiques. L'échange entre Paris et Molsheim soude l'Alsace à la capitale et la place au cœur de la nation en dépit de son annexion. Alors que le périple de Julien et André Volden débute par l'expulsion du foyer familial endeuillé qui n'est plus sécurisé, celui de Jean Felber, plus rocambolesque, démarre de l'évasion de la geôle allemande où il a été emprisonné par les Prussiens. Le contexte est donc totalement différent et la typologie des personnages également. La fuite forcée du pays natal où les deux enfants reviendront afin de régler les formalités administratives de naturalisation française, s'oppose à la fuite organisée par Jean Felber d'un lieu haï près d'Ulm. L'insertion de la guerre au début du parcours insiste sur les causes du conflit et la responsabilité de l'Allemagne. G. Bruno préfère dénoncer les affres de la guerre et prôner une paix source de prospérité. Ce qui déclenche l'amour du berceau natal et de la France chez l'une, catalyse la haine antigermanique et le désir revancharde chez l'autre. Ce n'est qu'au quarante neuvième chapitre, « Retour en France », que débute vraiment le tour de la France par Jean Felber. Le Nord a déjà été visité lors de la venue en Alsace du petit Pierre Ridell avec son père, à l'occasion d'une visite à ses grands-parents Felber.

Il est à noter que le motif de la rencontre estivale en Alsace est récurrent dans les histoires centrées sur la région déchirée. Nous l'avons constaté dans les albums de Hansi ou de Lisbeth Nett. Les auteurs trouvent là un moyen facile de peindre la douce et idyllique Alsace. La célébration du paradis perdu s'accompagne d'une nostalgie qui accroît le désir de retrouver l'éden ravi. Tous ces textes se rapprochent du conte « Alsace, Alsace ! » de Daudet, balade rousseauiste sur les terres alsaciennes libres, poésie mélancolique douce amère.

Pour Jean Felber, le bonheur de retrouver son pays est lié à la frustration qui a précédé et à l'orgueil blessé par la vexation de l'emprisonnement. Le parcours printanier à travers les Alpes est l'occasion de leçons de choses sur l'apiculture, et de géographie physique sur les glaciers. Mais Chalamet sait entretenir des contrastes narratifs et sémantiques à des fins morales : tandis que le cadre alpin grandiose impressionne les fugitifs que sont Jean Felber et son compagnon William, se déroulent les sièges de Toul, de Soissons et de Verdun avant que Paris ne soit bloquée. Le partisan de Gambetta laisse éclater sa voix et en profite pour louer le courage et l'esprit d'initiative du député. L'iconotexte est éloquent à ce sujet, qui le représente à la tribune, figé dans un geste accusateur, désignant ses adversaires politiques⁵³¹.

L'énergie cinétique de la guerre de 1870 amorce le mouvement itinérant de ces pseudo-picaros que sont Julien et André Volden, Jean et Marie Felber. Cependant ils ne sont pas marginalisés de leur fait, mais par la force de l'intransigeance allemande. Là est la dénonciation de Chalamet. Gambettiste, il fustige Bazaine et les traîtres, mais a toujours le souci de défendre les soldats du Second Empire victimes de l'incurie de leurs chefs. Partisan d'un patriotisme militaire, il reprend l'adage latin « si vis pacem, para bellum » au chapitre LXIII intitulé « C'est pendant la paix qu'il faut se préparer à la guerre ». Il restitue le célèbre cliché du départ de Gambetta en ballon, le 6 octobre 1870, pour organiser la défense en province. La pensée permanente d'une guerre à venir contre l'Allemagne entretient la tonalité belliqueuse du texte. Chalamet inverse les termes du raisonnement pacifique en se préparant à l'éventualité d'un conflit prévisible et souhaité.

La valeur politique de l'ouvrage prime le but pédagogique tant les allusions aux conséquences néfastes de la guerre de 1870 sont nombreuses. Chalamet bâtit le ciment national autour de la reconnaissance d'un homme, Gambetta, d'un régime, la Troisième République, d'une classe sociale, les citoyens français. Ses parallèles narratifs exposent concomitamment l'occupation de Molsheim, la coercition imposée par les Allemands et le siège de Paris. Il forme un bloc séditieux qui attise la haine antigermanique. La correspondance épistolaire utilisée par G. Bruno entre les enfants à des fins éducatives et littéraires, est transposée ici dans le monde adulte à des fins politiques et polémiques : exposer le martyre des Parisiens pendant le siège et dénoncer l'attentisme des gouvernants. Les titres

⁵³¹ Voir l'image en regard. André CHALAMET, op. cit. chapitre LX, p.105 : « Paris bloqué – Gambetta et la défense en province. »

lapidaires des chapitres sont relayés par des vignettes expressives suggérant les difficultés économiques de la capitale⁵³².

La mobilisation aux côtés des mobiles des bataillons de la marche est recommandée par Catherine Ridell, la fille du vieux Felber. Habitant la capitale, elle exhorte symboliquement les Alsaciens réfugiés à se joindre aux troupes parisiennes : « Les hommes des bataillons de marche brûlent de se trouver en face des Prussiens et de leur faire expier tout ce que nous souffrons depuis quelques temps. »⁵³³ La loi du Talion règne et les paroles rapportées sont en contradiction avec les principes émis dans les sujets de rédaction à ce propos, puisqu'ils récusent le recours à la vengeance expiatoire. La coalition des forces armées prônée par les acteurs du drame avère le militarisme forcené de l'auteur. Chalamet ne fait guère preuve d'originalité par sa partialité politique. Alors que la relation de la Commune de 1871 conduit à passer sous silence les luttes de classes en France dans les manuels, il expose lui aussi une absence d'antagonismes et des Français réunis sous la bannière défensive de la République : « Riches et pauvres se coudoient dans les mêmes bataillons et sont confondus sous le même uniforme. »⁵³⁴ Loin d'être représentée comme une révolution sociale, la Commune est décrite comme une insurrection républicaine qui met aux prises une Assemblée monarchiste et la jeune République menacée. Chalamet insiste davantage sur l'insurrection patriotique, les batailles acharnées en province⁵³⁵ pour rendre hommage à la ténacité des troupes françaises délaissées. Pour lui prévaut la cause patriotique défendue par les insurgés parisiens mécontents des conditions de paix.

Le paradigme iconographique manquant des traîtres comme Bazaine exclut la honte, et est compensé par la célébration imagière des héros français comme Gambetta, le général Chanzy, l'amiral Jaurès, l'amiral Jauréguiberry, le capitaine de vaisseau Gougeard, honorés pour leur courage. Le panthéon des grands hommes dressé par Chalamet affiche des figures inédites, politiques et militaires, absentes chez G. Bruno. Il se construit dans la linéarité historique et offre quelques compléments statuaires et humanistes liés aux régions traversées. Ces derniers sont conformes à ceux que l'on trouve dans *Le Tour de la France*. Chaque élévation élogieuse donne lieu à une oraison funèbre de l'Alsace, à l'instar de l'apologie du

⁵³² Voir image en regard. Antoine CHALAMET, op. cit., chapitre LXX, p.123 : « La nourriture des Parisiens assiégés. » Le commentaire de la vignette précise que « pendant le siège de Paris on mangeait toutes sortes de bêtes, chiens, chats, rats, etc. »

⁵³³ Antoine CHALAMET, op. cit., chapitre LXIX, p.122.

⁵³⁴ Ibid.

⁵³⁵ Ibid. chapitre LXXIV, p.129-130.

dernier maire français de Strasbourg, Küss, dont les funérailles semblent faire écho à celles de la province perdue⁵³⁶.

L'option politique et le choix belliqueux impliquent des contraintes techniques et rhétoriques qui nuisent à la fluidité narrative et trahissent l'artifice du procédé. Alors que G. Bruno déroule un fil d'Ariane à travers la France en suivant un mouvement circulaire cardinal (est – sud – ouest – nord – est), Chalamet s'astreint à une localisation pointilliste qui juxtapose l'Alsace, Paris, l'ouest de la France avec Rennes, dans un artifice total, sans lien topique. Le seul raccord diégétique est assuré par les soins apportés par la famille Kergriden à Jean Felber blessé. Les généreux hôtes habitent une maison bretonne à l'extrémité d'un faubourg. L'hospitalité et la générosité offrent une nouvelle image sécurisante d'un foyer familial désormais inaccessible pour Jean Felber. L'auteur insiste sur l'échange filial auquel procède la famille bretonne : « Il faut s'entraider : adoptons deux soldats à la place de nos deux fils qui sont éloignés de nous. »⁵³⁷ La résurgence chronique du foyer accueillant sécurisé accompagne le leitmotiv de la compensation d'une disparition ou d'une frustration par l'aide apportée à de jeunes soldats remplaçant les fils disparus. Le thème sera repris pendant la Grande Guerre, par Marcel Mültzer, dans *Avec les Poilus Maman la soupe et son chat Ratu*⁵³⁸. Sur le plan éthique, la guerre et les privations de tous ordres génèrent un altruisme généreux, inconnu de Daudet plutôt enclin à dénoncer la délation et les profits mercantiles. Elles attisent aussi une haine antigermanique indéfectible. Seule G. Bruno échappe à la germanophobie primaire affichée dans les manuels et les livres propagandistes consultés.

A l'artifice de la juxtaposition arbitraire des lieux, s'ajoute la solennité des discours pontifiants et officiels des hommes politiques, défenseurs de l'Alsace. Au lieu d'établir un parallèle avec les instructions scolaires, Chalamet insère les paroles officielles des représentants du peuple alsacien et lorrain. Les poncifs scolaires récurrents dans *Le Tour de la France* sont de facto gommés au profit d'une rhétorique politique. Le « nous » de fusion patriotique persiste et harangue le destinataire à travers la double énonciation du discours retranscrit de Gambetta : « La force nous sépare, mais pour un temps seulement, de l'Alsace, berceau traditionnel du patriotisme français... »⁵³⁹ Le commentaire iconographique est relayé par le texte officiel de la « Protestation de députés de l'Alsace-Lorraine »⁵⁴⁰. Le lyrisme

⁵³⁶ Ibid. chapitre LXXX, p.137. Voir l'image en regard.

⁵³⁷ Ibid. chapitre LXXVI, p.133.

⁵³⁸ Marcel MÜLTZER, *Avec les Poilus Maman la soupe et son chat Ratu*. Paris, A. Roger et F. Chemoviz, 1919.

⁵³⁹ Antoine CHALAMET, op. cit., chapitre LXXX, p.137.

⁵⁴⁰ Ibid. p.137-138. Voir le texte de la protestation en annexe 14.

accompagne la détermination d'une déclaration sans ambages : l'Alsace et la Lorraine attendent la régénération de la France pour reprendre leur place en son sein. Le tragique de la destinée se mêle au ton polémique pour opposer à l'adversaire une fin de non recevoir.

A l'inverse de G. Bruno qui tait la douleur de la séparation, Chalamet associe dans l'esprit des écoliers l'idée de la patrie et l'idée de la guerre. Il évite ainsi les reproches des nationalistes accusant les manuels d'abâtardir la réalité du feu et du sang en l'édulcorant. Le patriotisme revanchard passe par le bellicisme et s'affirme dans le futur de détermination des discours officiels des orateurs comme Gambetta. Chalamet représente la guerre de façon odieuse mais n'en demeure pas moins fidèle à un idéal belliqueux qui seul peut rendre l'Alsace-Lorraine à la France selon lui. L'éducation scolaire est reléguée au second plan et, contrairement au *Tour de la France* ou au *Tour de l'Europe pendant la guerre*⁵⁴¹ pourtant plus belliqueux, il affiche ostensiblement ses inquiétudes et un pessimisme que seule la reconquête peut effacer.

Les quatre-vingts premiers chapitres⁵⁴² sont consacrés à la politique intérieure et extérieure de la France, aux grands hommes qui ont fait la guerre de 1870, à l'édification des militaires par l'icône. La providence existe dans *Jean Felber* et le quatre-vingt-deuxième chapitre ouvre une voie plus optimiste avec l'annonce à Jean d'une proposition de travail de son compagnon de régiment, Georges Cavelier qui lui offre de le seconder au sein de l'entreprise familiale près de Rouen. L'est de la France exclut, l'ouest accueille et prospère, dans une symétrie parfaite avec le livre de G. Bruno. L'invraisemblance n'effleure guère le jeune lecteur touché par l'amélioration du sort des héros : sur le plan psychologique, l'enfant est rassuré car tout se passe comme il le souhaite après des déconvenues, et sur le plan éthique, l'armée apparaît comme un creuset de bonnes âmes solidaires et altruistes.

Les récits encadrés mettent à l'honneur des équipages, des hommes d'honneur qui n'ont rien à envier aux héros traditionnels. Ils se distinguent par leur générosité et leur courage⁵⁴³. Le départ de Jean pour Rouen est l'occasion de visiter Saint-Malo, la Bretagne, de célébrer les personnalités locales comme Chateaubriand et la prospérité de la région issue de la pêche. Le Mont Saint-Michel et la Normandie sont décrits à la manière d'un guide avec une

⁵⁴¹ G. BRUNO, *Le Tour de l'Europe pendant la guerre*. Paris, Belin, 1916.

⁵⁴² Quatre-vingts chapitres représentent 40% du livre de Chalamet.

⁵⁴³ Voir l'histoire de Le Tallec dans les chapitres LXXXIV à LXXXVI : le marin Le Tallec remplace le conteur et, à la manière des Contes de ma Mère l'Oie, raconte le sauvetage d'un navire en détresse au large de l'île de Sein. L'oralité du récit assure la transmission aux générations futures d'un savoir et surtout d'une morale de l'entraide.

carte à l'appui et des vignettes promouvant les produits normands⁵⁴⁴. Jean trouve son mentor en Cavalier qui lui vante la région et les produits du terroir comme dans une belle publicité pour les richesses françaises. L'autre moyen littéraire employé pour valoriser les régions de France est le recours à la correspondance qui permet de dévoiler dans des lettres les trésors découverts au fil des voyages.

Le dialogue est minoritaire et cette carence discursive entache la vivacité du texte avant tout descriptif. Alors que G. Bruno accorde à ses héros un destin linéaire sans retour en arrière ni regrets, Antoine Chalamet alterne les réjouissances du jeune Jean en Normandie et les nouvelles d'Alsace. Le contrepoint dramatique a l'effet d'un lamento ponctué de « hélas ». La famille Felber restée à Molsheim se désagrège sous l'effet de l'annexion : après Jean exilé en Normandie, sa sœur Marie demande un poste d'institutrice dans un département français et son frère cadet Gaspard veut s'engager dans l'armée française pour éviter d'être enrôlé par les Allemands. Le chapitre XCIX rappelle amèrement les conditions de vie en zone annexée. Comme chez Hansi, la langue française fédère les résistances. Il est vrai que la langue allemande n'est pas un fardeau puisque « dans les campagnes beaucoup de paysans ne savent parler d'autre langue que l'allemand »⁵⁴⁵. Cependant les efforts de ces derniers pour apprendre le français révèlent leur opposition au régime allemand et signifie l'échec de la germanisation. La persistance du sentiment français accrédite la thèse d'un patriotisme sans borne immanent quel que soit le lieu.

Les pérégrinations de Jean et de Georges Cavalier ne sont pas celles d'adolescents à initier. Entrés dans l'âge adulte, ils deviennent eux-mêmes les guides du jeune Léon et de la petite Jeanne, frère et sœur de Georges. La structure narrative employée se reproduit régulièrement au fil des chapitres de découverte du nord de la France⁵⁴⁶ : Amiens, Boulogne, Calais, Lille, Tourcoing, Roubaix, Dunkerque sont appréhendés via leurs monuments, leur prospérité économique et invitent au cœur de la mine ou dans les filatures de coton. Chalamet trouve un moyen facile de célébrer la reconnaissance de la France envers ses défenseurs en décorant Jean Felber de la Légion d'Honneur pour ses prouesses guerrières. Tous les éléments positifs sont destinés à adoucir la peine des Alsaciens exilés et à leur redonner espoir.

⁵⁴⁴ Voir l'image en regard qui promeut le beurre et les poules de Crèvecœur, Antoine CHALAMET, op. cit., p.162-163.

⁵⁴⁵ Ibid. chapitre XCIX, p.172.

⁵⁴⁶ Ibid. chapitres C à CXIII.

L'auteur croise les voyages de jeunes adultes puisque, après les errances de Jean Felber évadé, la découverte de la Bretagne, les périples dans le nord en compagnie de Cavelier, après le premier voyage éducatif du jeune Pierre Ridell avec son père, intervient « Le voyage de Marie Felber »⁵⁴⁷, nommée institutrice à Bayonne. L'auteur choisit l'éclatement et la dispersion géographique dus aux aléas administratifs pour justifier un voyage à travers la France plutôt qu'un tour de la France. Le choix de villes diamétralement opposées permet l'exploration de contrées inconnues comme Belfort, Besançon, la Franche-Comté, le Jura, la Bourgogne, l'Auvergne. Le train, après le bateau utilisé par Jean, mène Marie à Toulouse et met à l'honneur les moyens de transport en plein développement, tout comme dans *Le Tour de la France*. Grâce doivent être rendues aux progrès technologiques et industriels. La douceur du climat séduit Marie, Bayonne la charme. Les vingt-et-un chapitres⁵⁴⁸ dévolus à son parcours exposent une France riche de son agriculture et de son patrimoine culturel. C'est pourquoi à chaque grande ville est associée une célébrité militaire ou littéraire. Lorsqu'il s'agit d'un valeureux officier, il a forcément eu maille à partir avec l'ennemi germanique. La stratification temporelle renforce la haine anti-allemande car le peuple d'outre-Rhin apparaît comme l'ennemi séculaire à abattre.

Ainsi Denfert-Rochereau a participé à la résistance de Belfort en 1870-1871, Lazare Carnot mort en Prusse en 1823 est évoqué lors du passage en Bourgogne et rappelle la résistance de la France à l'invasion de 1793. Sa descendance honore le pays : son fils Hippolyte Carnot a été ministre de l'Instruction publique en 1848 et son petit-fils, Sadi Carnot a été élu Président de la République en 1887. Chalamet ne rompt pas la tradition en associant Vercingétorix, Desaix et Michel de l'Hospital à Clermont-Ferrand. Le voyage de Marie l'institutrice revêt une connotation didactique que n'ont pas les précédents itinéraires comme en témoigne le titre du chapitre CXXIII, « L'étude de l'histoire nous apprend à aimer notre Patrie » : la lecture est érigée en guide patriotique et apparaît comme le terreau qui féconde de jeunes esprits « prêts à tout sacrifier pour la Patrie »⁵⁴⁹ car elle leur dévoile le sens de l'histoire. L'attitude des futurs soldats est envisagée comme une reconnaissance envers leurs aînés dont ils ont appris les souffrances, et leurs pairs malheureux en Alsace.

Le quatrième acte du drame de la famille Felber est inauguré au chapitre CXXXV par le départ de Molsheim de Gaspard et Louis, les deux jeunes frères de Jean. Le pathétique

⁵⁴⁷ Ibid. chapitre CXIV.

⁵⁴⁸ Ibid. chapitres CXIV à CXXXV.

⁵⁴⁹ Ibid. p.216.

larmoyant est l'arme favorite de Chalamet quand il entend émouvoir sur le sort cruel des Alsaciens français. L'exil est un moyen d'échapper à l'humiliation : Gaspard s'engage dans l'armée française et Louis l'accompagne jusqu'à Paris où Ridell, le gendre du vieux Felber, le placera. La capitale figure le lieu de rattachement familial, de la rencontre et de la reconstitution. C'est aussi le point de départ vers de nouveaux horizons. Molsheim devenue ville prison, est quittée pour un nouveau foyer plus chaleureux dans un espace de liberté. Le temps s'est arrêté en Alsace alors qu'il continue à se dérouler en France. La marche dans ces espaces de liberté symbolise cet écoulement temporel et cet espoir de libération. Le passage par les Vosges, Chaumont, Troyes, Auxerre, le canal du Nivernais, Bourges, présente l'avantage de nouveaux moyens de locomotion comme la péniche. L'emprunt à G. Bruno est manifeste et rappelle le parcours du canal du Midi par les deux frères Volden. Les villes des bords de Loire, Nantes, Saint-Nazaire, Angers, Saumur, sont décrites avec vignettes à l'appui. L'ekphrasis des lieux doit beaucoup à l'iconotexte, grâce à la finesse des croquis qui ressemblent à des photographies. Tours et Orléans précèdent Paris, non sans une allusion directement empruntée au *Tour de la France* : l'arrêt par Gaspard d'une voiture à cheval emballée fait penser à l'accident survenu aux petits Phalsbourgeois dans la vallée du Rhône⁵⁵⁰.

L'arrivée à Paris couronne le voyage et est suivie d'une visite de la capitale qui reprend les mêmes points forts que le livre de Madame Fouillée. Le « ventre de Paris », les Halles, l'entrepôt des vins de Bercy, le Jardin des Plantes demeurent des passages obligés. Les monuments parisiens comme le Panthéon, la Sorbonne apportent leur lot d'histoire et de savoir, faisant écho au panthéon livresque. L'engagement de Louis Felber chez un négociant pour apprendre à tenir des registres précède le mariage de Jean avec Guillemette Kergriden, la fille de ses protecteurs bretons. Une fois de plus le parallèle s'établit avec le destin de Julien et André Volden qui épousent les filles du père Guillaume qui les accueille dans sa ferme. Toutefois Chalamet tempère les enthousiasmes contrairement à G. Bruno qui exalte le travail, la famille et la patrie dans une fin humaniste et pacifique de régénération.

Régulièrement les interventions militaristes jugulent le plaisir de vivre et rappellent l'objectif principal : battre les Prussiens pour récupérer l'Alsace-Lorraine. La description initiale d'un régiment⁵⁵¹ est complétée par l'explication des grandes manœuvres selon Gaspard engagé dans l'artillerie française. Son discours épistolaire renforce la confiance en l'armée française maintenant dotée de meilleures armes et d'un nombre suffisant de soldats.

⁵⁵⁰ G. BRUNO, *Le Tour de la France par deux enfants*, p.165.

⁵⁵¹ André CHALAMET, op. cit., chapitre XXIII, p.46.

Malgré la déploration de cette course à l'armement et de l'emploi de l'intelligence au service de la guerre, le ton persuasif et belliqueux l'emporte. Une telle préparation est légitime : « Nous avons trop cruellement souffert de nos défaites pour rien négliger de ce qui peut prévenir le retour de pareils malheurs. »⁵⁵² Sous l'aspect discursif et défensif se cache le secret désir de prendre sa revanche. L'Allemagne sert même de modèle en matière d'efficacité stratégique, grâce à son service d'éclaireurs. Aussi est-ce là le moyen d'insérer une carte d'état-major qui confère un aspect plus scientifique et technique au livre et aliène ses vertus éducatives au profit d'une instruction militaire⁵⁵³. La ville de Grenoble décrite par Gaspard n'a d'intérêt que par ses fortifications, ses frontières et l'accès facilité aux Allemands.

Le cinquième acte débute au chapitre CLVIII et constitue un épilogue à la manière de celui de G. Bruno puisqu'il utilise deux ellipses temporelles : Madame Fouillée évoque les familles Volden et Guillaume six ans, puis trente-trois ans après la date initiale, soit en 1877 et en 1904. Chalamet envisage la famille de Jean Felber dix ans, puis dix-huit ans après la guerre de 1870. La double ellipse est nécessaire à l'élaboration du projet idéologique et pédagogique des auteurs. Si G. Bruno se tait sur l'Alsace-Lorraine, ce n'est pas par indifférence ni résignation mais par conformisme à une époque (1877) qui préfère y penser toujours mais n'en jamais parler selon la formule gambettiste. Elle trouve un procédé subtil pour faire sentir aux écoliers la puissance du sentiment patriotique indépendamment de la guerre, grâce à la richesse de leur patrimoine.

Chalamet préfère une exposition directe de la question d'Alsace-Lorraine en utilisant essentiellement deux techniques littéraires : l'insertion régulière de chapitres concernant les provinces annexées et le malheur qui frappe leurs habitants d'une part, les injonctions directes appelant à la défense du sol d'autre part. Après le prologue sur la guerre de 1870 et ses conséquences désastreuses, se déroulent les cinq voyages de la famille Felber.⁵⁵⁴ Le dernier, celui de Marie, marque un palier dans l'acquisition de l'autonomie des personnages qui se détachent tous du berceau natal. Même le jeune Pierre âgé de sept ans au début, a évolué pour se retrouver au chapitre CLXXXIV sous les traits d'un grand jeune homme : « une belle barbe

⁵⁵² Ibid. chapitre CLVI, p.287.

⁵⁵³ Ibid. p.288. Voir l'image en regard qui représente la carte d'état-major reproduite dans le manuel de Chalamet.

⁵⁵⁴ On dénombre cinq voyages dans ce manuel : le premier est celui de Pierre en compagnie de son père de Paris à Molsheim. Les trois autres périples sont ceux de Jean et marquent chacun une avancée sociale et psychologique du personnage : l'évasion d'Ulm à Rennes, le parcours professionnel avec Cavalier de Rennes à Dunkerque, le second itinéraire avec Cavalier vers le sud de la France, de Rouen à Toulon. Enfin le trajet de Marie de Molsheim à Bayonne marque un palier dans la formation des esprits.

blonde encadre son visage.»⁵⁵⁵ La réussite professionnelle des uns est dupliquée par la maturité physique et psychologique des autres. Mais ces évolutions sont entièrement dédiées à la mère patrie.

Les interventions auctoriales concernant l'Alsace-Lorraine sont marquées par des titres de chapitre évocateurs : « L'amour du pays » (chapitre VIII) est brisé par « La déclaration de guerre » (chapitre XXI) et cède la place aux scènes sanglantes de « La bataille de Froeschwiller », « A l'assaut », à « La charge des cuirassiers » (chapitres XXV, XXVI, XXVII). La chronologie des événements est exploitée sur le plan narratif par la dilatation temporelle puisque deux mois de guerre (de juillet à septembre 1870) occupent vingt chapitres, jusqu'à la défaite de Sedan. Le reste de l'œuvre développe dix-huit années de vie avec un resserrement temporel dans les derniers chapitres.

Le premier acte qui se clôt sur le retour en France de Jean Felber met fin à une semaine de cavale et lance un deuxième pan de l'aventure inauguré par un vibrant hommage à la France : « Avec quel bonheur ils revirent leur pays ! »⁵⁵⁶ La liberté éprouvée au contact des grands espaces alpins est contrebalancée dix chapitres plus tard par « L'invasion allemande » (chapitre LIX), « Paris bloquée » (chapitre LX), « La capitulation de Bazaine » (chapitre LXI) et deux chapitres consacrés à la préparation militaire en temps de paix, bilan tiré de la triste défaite (chapitres LXII et LXIII). Le siège de Paris et les répercussions sur les familles, la blessure de Jean prolongent le martyre jusqu'au chapitre LXXX dédié à « La protestation des députés alsaciens lorrains. » Entre temps Chalamet signifie clairement en deux phrases lapidaires, la terrible conséquence, « Fin de la guerre. Perte de l'Alsace-Lorraine » (chapitre LXXVIII). Le deuxième acte est fortement marqué par la prégnance des combats pendant vingt-deux chapitres. A partir du quatre-vingt-unième chapitre (début du parcours professionnel de Jean Felber), sporadiquement des nouvelles d'Alsace assombrissent le tableau par l'affirmation grandissante des vexations imposées et d'une coercition croissante⁵⁵⁷. Chaque intervention signale une déchirure : le départ des enfants qui veulent rester français précède celui de leurs parents dix-huit ans après l'annexion, car ils n'en peuvent plus des souffrances infligées et des séparations familiales.

Comme chez G. Bruno, les protagonistes trouvent refuge chez l'un des leurs. La famille Felber est miraculeusement réunie à Barentin chez Jean qui a reconstitué la cellule initiale agrandie des petits enfants, futurs soldats ou saint-cyriens. Là où G. Bruno choisit le

⁵⁵⁵ Antoine CHALAMET, op. cit., p.350.

⁵⁵⁶ Ibid. chapitre L, p.89.

⁵⁵⁷ Ibid. chapitres XCIX, CXXXV, CXXXVI, CLVIII, CLXXXI, CLXXXII, CLXXXIII, CXCXI.

phalanstère rural, l'hygiène, la paix, Chalamet préfère la cohabitation citadine, l'affirmation d'un rêve de patriote qui crie « Vive la France ! »⁵⁵⁸, et promet le retour de l'Alsace au giron. Dans les deux manuels, les ellipses temporelles servent également les programmes scolaires officiels d'histoire et de géographie puisque les excipits évoquent les colonies françaises : toutefois G. Bruno les envisage sous un angle humaniste et apaisant alors que Chalamet y voit la glorification des héros et de l'armée tant algérienne que française avec Abd-El-Kader et Bugeaud. Il insiste davantage sur la bravoure guerrière que sur les préjugés à l'égard des peuples dits « primitifs ».

D'une manière identique, le problème de l'Alsace-Lorraine est traité par l'affect et s'appuie sur la nostalgie du paradis perdu pour exacerber la haine de l'ennemi et alimenter la thèse de la paix armée. Le livre de Chalamet s'inscrit dans une politique revancharde du parti républicain symbolisée par l'accroissement du budget de guerre, et plus tard l'alliance avec la Russie. Trois raisons expliquent cette immersion militariste : le sentiment de solidarité avec les provinces perdues, l'orgueil national blessé, la peur d'une agression allemande. L'Allemagne désignée comme responsable de la guerre et usurpatrice, la France s'érige en championne du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Chalamet forme une institutrice au cours de son récit, G. Bruno en forme une génération. Cette différence éclaire leurs intentions respectives. Chalamet généralise le relèvement de la France par le travail en multipliant les activités accomplies par les membres de la famille Felber. Son but est révélé par la tournure aphoristique qui clôt un devoir de rédaction : « Bayonne est bien loin de l'Alsace, mais comme dans toute la France, on y a cruellement ressenti nos désastres. C'est en travaillant, c'est en étudiant qu'on préparera le relèvement de la Patrie. »⁵⁵⁹ Quand Madame Fouillée focalise sur le travail scolaire des enfants, Chalamet met les adultes en action.

Tous deux travaillent au relèvement de la France, mais avec une visée différente. L'objectif mémoriel qui les réunit se scinde en deux schèmes : l'un aboutit à la morale du travail au service de la patrie qui oblitère le désir revancharde. L'autre mène aux thèmes plus dangereux de la reconquête et de l'échec de la germanisation, exploités par Déroulède et Hansi. Chalamet cultive le réalisme, fédère les Alsaciens et les Français par la pulvérisation géographique, il refuse le fatalisme et opte pour une démarche dynamique, peu réfléchie. G. Bruno se rallie au silence, à la pudeur, et cultive le jardin de ses héros à la manière de Voltaire. Bruno et Chalamet reflètent finalement les positions affichées respectivement par

⁵⁵⁸ Ibid. titre du chapitre final, chapitre CXCXI.

⁵⁵⁹ Ibid. chapitre CXXXIV, p.241.

Ferdinand Buisson et Emile Bocquillon quant à l'inculcation patriotique. L'alibi de la mémoire émotionnelle est beaucoup plus prégnant chez Chalamet que chez Bruno qui préfère un ouvrage didactique pluridisciplinaire de morale en action.

2 G. BRUNO⁵⁶⁰, *LE TOUR DE LA FRANCE PAR DEUX ENFANTS*

L'étude du *Tour de la France par deux enfants* et du *Tour de l'Europe pendant la guerre* est indispensable à la compréhension de la corrélation entre la voix officielle et la matérialisation littéraire et iconographique. Pierre angulaire de nos recherches, ces deux ouvrages respectivement considérés comme des vecteurs de civisme et de patriotisme, sont étroitement subordonnés à l'arrachement des provinces frontalières. *Le Tour de la France* fait partie des œuvres écrites sous l'impulsion d'un sentiment de dépossession injuste. Comment cette déchirure se traduit-elle dans le texte et l'image ? Quels sont les moyens mis en œuvre pour souscrire aux instructions scolaires de la Troisième République ? Existe-t-il une historicité du sentiment patriotique compte tenu des quarante années qui séparent les deux publications ? Le recours aux topoï du voyage initiatique et de l'école terreau patriotique serait vain sans la présence d'un iconotexte substantiel.

La place du *Tour de la France par deux enfants* parmi les livres de jeunesse se justifie par son immense succès dans toutes les écoles primaires depuis sa première publication en 1877⁵⁶¹. Le manuel de lectures courantes de G. Bruno est exemplaire de l'illustration au sens étymologique du terme au moment où la statuomanie inhérente à la Troisième République s'impose. En effet l'« illustration » revoie à la célébrité de « lustrare », donc désigne « l'homme illustre ». Ségolène Le Men précise que le sens nouveau et galvaudé de nos jours, est apparu dans les guides de voyage de langue anglaise vers 1825 et est consacré par le titre du journal *L'Illustration* qui paraît à partir de 1843 et devient « celui d'une image associée à un mot ».

« Rapidement les contemporains vont jouer sur le double sens du mot "illustration" : l'image, dans son acception la plus large, et dans tous ses supports, est de mieux en mieux prise en compte comme un élément décisif de la reconnaissance et de la gloire, non seulement pour la postérité, mais également pour les contemporains. »⁵⁶²

⁵⁶⁰ Augustine Tuillerie, Madame Gayau, puis Madame Alfred Fouillée, prend le pseudonyme de G. Bruno en hommage au philosophe italien Giordano Bruno.

⁵⁶¹ Constamment réédité pendant la Troisième République – trois cents éditions en trente ans – l'ouvrage est vendu à plus de huit millions d'exemplaires. Même si une large part est imputable aux achats groupés pour les classes, le succès ne se dément pas.

⁵⁶² Ségolène LE MEN, « Les personnages exemplaires du passé proposés à l'admiration de la jeunesse dans les livres de lecture et de prix de 1814 à 1914 », dans *Le livre d'enfance et de jeunesse en France*, sous la direction de Jean GLENISSON et S. LE MEN. Bordeaux, Société des bibliophiles de Guyenne, 1994, p.133.

Le recours à l'imagerie est d'autant plus pertinent qu'il favorise l'assimilation des principes et œuvre à l'accomplissement de la visée didactique et morale.

Le Tour de la France apparaît comme le premier volet d'un diptyque qui couvre aussi la Grande Guerre. La statuomanie est remplacée par la cartomanie du second ouvrage tandis que le récit pondéré et humaniste est relayé par un discours patriobelliciste inhabituel chez G. Bruno. La matrice génétique reste la même puisqu'elle émane du noyau alsacien. Elle évolue pour donner naissance à deux livres de lectures courantes de facture apparemment semblable, mais de fond sensiblement différent. L'obsession revancharde n'obnubile pas l'auteur qui préfère accorder de l'importance à une culture européenne élargie. S'interroger sur le basculement du civisme pacifique vers le patriotisme belliqueux pose le problème de la forme littéraire employée et de son adaptation à une doxa scolaire. Le passage de la forme narrative à la forme discursive accorde la primauté à la tonalité didactique dans le second ouvrage alors que la mise en abyme iconographique et littéraire du premier sert de support au système éducatif mis en place. Le voyage initiatique reste la clé de la réussite scolaire et littéraire du *Tour de la France* alors que le périple européen intériorisé assure l'unité du *Tour de l'Europe*. Ces deux manuels sont à la croisée des axes idéologique, littéraire et imagier qui nous intéressent.

Madame Fouillée n'en est pas à son coup d'essai lorsque paraît *Le Tour de la France par deux enfants* en 1877. S'appuyant sur la pédagogie de Jean Macé, elle a déjà publié en 1870 *Francinet*⁵⁶³, un manuel d'instruction civique et morale qui lui vaut le succès. Ce livre déjà pluridisciplinaire prend une forme romancée qui dévoile l'histoire d'un jeune adolescent entrant dans la vie professionnelle⁵⁶⁴. La parution du *Tour de la France* correspond au souci d'entretenir le culte de la patrie, à la volonté de faire connaître et aimer la patrie. Sur ce point, l'union est quasi sacrée entre les éducateurs religieux et laïques. L'œuvre est le témoignage typique de cette intention et son succès égale celui des romans les plus lus à l'époque. Elle s'inscrit au centre d'une lutte d'influence littéraire émanant de la veine romanesque alsacienne d'une part, de la littérature initiatique de voyage d'autre part. G. Bruno revendique un héritage classique en matière littéraire tant sur le fond que sur la forme. Héritière des partisans de la raison comme Berquin ou Madame de Genlis, elle remplace l'univers extraordinaire des fées et des ogres par les merveilles de la science et de la nature.

⁵⁶³ G. BRUNO, *Francinet*, « livre de lecture courante. Principes élémentaires de morale et d'instruction civique, d'économie politique, de droit usuel, d'agriculture, d'hygiène et de sciences usuelles ». Paris, Belin, 1870.

⁵⁶⁴ *Les Enfants de Marcel*, publié en 1887, apporte la notion de promotion sociale.

Elle s'inspire des ouvrages « ad usum delphini » comme *Les Aventures de Télémaque*⁵⁶⁵ qui enseigne mythologie et morale de concert, la morale princière pouvant être ensuite offerte aux enfants scolarisés. Cette littérature pédagogique itinérante fait des émules comme *Le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce dans le milieu du IV^e siècle avant l'ère vulgaire* de l'abbé Barthélémy⁵⁶⁶ ou *Le Voyage de Polyclète ou Lettres romaines* du baron de Théis. En 1818, *Simon de Nantua ou le Marchand forain* de Laurent-Pierre de Jussieu répond à une commande de la Société pour l'Instruction élémentaire. Le livre relate avec simplicité les déplacements d'un colporteur instruit qui profite de ses rencontres pour dispenser des leçons de morales, diffuser les principes de l'agriculture nouvelle ou de la vaccination.

L'avantage du livre de Madame Fouillée tient à sa forme narrative attrayante se déployant dans un chronotope précis et à son pouvoir d'inculcation scientifique par un contenu simplifié. G. Bruno sait l'art et la manière d'accommoder les connaissances : au lieu du modèle encyclopédique lancé par Diderot, elle préfère inventer une fiction d'actualité qui sert de cadre à des leçons. Elle fait découvrir l'histoire et la géographie françaises, la science par le truchement d'un périple enfantin. Il lui faut justifier l'amour de la France par ses richesses et éclairer la notion de patrie, trop abstraite pour l'écolier en la lui rendant « visible et vivante »⁵⁶⁷. Elle s'inspire de la nécessité rousseauiste de l'expérience préliminaire à la connaissance et raconte le voyage de deux jeunes Lorrains, André et Julien Volden, obligés de quitter leur village natal de Phalsbourg rattaché à l'Allemagne depuis 1871. L'objectif civique se greffe sur la visée culturelle et transforme l'ouvrage en roman d'apprentissage pour les écoliers.

L'hommage rendu aux grands hommes qui ont fait la France s'accompagne d'une statuaire qui confère au livre tout entier l'allure d'un panthéon dédié aux héros français. Evangile républicain, catéchisme moral, le livre cristallise « toutes les connaissances morales et civiques autour de l'idée de la France »⁵⁶⁸ et en attribue l'origine à la déchirure du Traité de Francfort. Il ennoblit la France car le but est bel et bien d'exhausser le prestige de la patrie. L'édition de 1886 offre à cet égard une intéressante page de garde qui établit une stricte correspondance entre les programmes officiels de 1882 et les thèmes abordés par *Le Tour de*

⁵⁶⁵ FENELON, *Les Aventures de Télémaque*, 1699.

⁵⁶⁶ Jean-Jacques BARTHELEMY (1716-1795) : inspiré par les leçons de *Robinson* de Defoe et de l'*Emile* de Rousseau, ce *Voyage* tient son succès de la mode de l'antiquité gréco-romaine au 18^e siècle. Traduit en huit langues, il fut souvent réédité dans la première moitié du 19^e siècle. Source : François CARADEC, *Histoire de la littérature enfantine en France*, Paris, Albin Michel, 1977.

⁵⁶⁷ B. BRUNO, *Le Tour de la France par deux enfants*. Paris, Belin, 1877, réédition de 1997, préface de l'auteur.

⁵⁶⁸ Ibid. préface.

la France. Figurent en première position la morale et notamment les devoirs à l'égard de la patrie⁵⁶⁹. La technique pédagogique consiste à faire découvrir au gré des voyages des deux enfants ce qui fait la grandeur des régions et des villes françaises. Le régionalisme est ici intrinsèque du patriotisme mais n'est nullement à l'origine d'un nationalisme virulent comme chez Chalamet. Le sous-titre « Devoir et patrie » lie étroitement l'attachement aux racines et le respect dû au pays, et corrèle la morale à la pédagogie. La nouvelle forme de morale en action assigne un rôle spécifique à l'image.

Les vignettes représentent des hommes illustres (Vauban), des lieux remarquables (les portes fortifiées de Phalsbourg), des scènes historiques (le chariot de guerre des Gaulois), des phénomènes ressortissant à la science ou à la géographie (une grotte de lave), ou naturelles (le cèdre du Jardin des Plantes), des notions anthropologiques (les races), des formes d'activités humaines (une raffinerie de sucre à Nantes, Pierre Puget sculptant une statue, un ouvrier du Dauphiné filant la soie des cocons). Elles sont commentées comme une leçon de choses sans que Julien et André n'y figurent.

Le panthéon patriotique érigé par la statuaire des grands hommes participe de la mise en abyme du projet d'apprentissage civique. La grande humiliation de 1870 pose le problème de l'éducation civique même si Bruno n'affiche aucun esprit revancharde. Elle précise immédiatement l'objectif de son livre :

« Sans omettre dans cet ouvrage aucune des connaissances morales et pratiques que nos maîtres désirent trouver dans un livre de lecture courante, nous avons essayé d'en introduire une que chacun considère aujourd'hui comme absolument indispensable dans nos écoles : la connaissance de la patrie. »⁵⁷⁰

La formule originale de la version de 1877 est remplacée dans les éditions suivantes par un aphorisme péremptoire :

« La connaissance de la patrie est le fondement de toute véritable instruction civique. »

L'aphorisme est systématiquement employé après chacun des titres des cent vingt-sept chapitres. Cette technique relève de la pédagogie pratique : les sous-titres de chapitre équivalent à la morale du jour inscrite au tableau noir.

Le chronotope choisi par G. Bruno inscrit le parcours des deux jeunes frères dans une dynamique d'apprentissage et de résistance à la démoralisation. L'incipit ouvre le premier chapitre en septembre 1871, « par un épais brouillard » et le situe à Phalsbourg en Lorraine

⁵⁶⁹ G. BRUNO, *Le Tour de la France par deux enfants*. Paris, Belin, 1886, page de garde. « La patrie – La France, ses grandeurs et ses malheurs – Devoirs envers la patrie et la société. (Voir le livre tout entier, spécialement : 9, 10, 11, 12, 13, 24, 34, 191, 214, 283, 300, 303, *Le Souvenir de la Patrie*, 34 ; voir aussi *Les Vies des grands hommes de la France* des, et l'histoire des grands patriotes : Jeanne Darc, Drouot, 57 ; Vauban, 107 ; Vercingétorix, 134 ; l'Hôpital, 138 ; Bayard, 176 ; Mirabeau, Portalis, 197 ; Cujas, 210 ; Daumesnil, 217 ; Duguesclin, 236 ; l'abbé de Saint-Pierre, 250 ; Colbert, 272, etc.) »

⁵⁷⁰ Ibid. préface.

annexée. André et Julien Volden, respectivement âgés de quatorze et sept ans – la complémentarité de leur âge les rend majeurs – « venaient de franchir la grande porte fortifiée qu'on appelle *porte de France*. »⁵⁷¹ Les courageux orphelins partent pour la France conformément à la promesse faite sur le lit de mort de leur père : « Nous quittons Phalsbourg pour aller là-bas ; nous resterons français, quelque peine qu'il faille souffrir. »⁵⁷² Sans aucune animosité antigermanique, contrairement à Chalamet, Madame Fouillée célèbre l'Alsace et la Lorraine françaises à travers les paroles du père Etienne, le sabotier qui les accueille. André et Julien deviennent les figures emblématiques du choix de l'Alsace-Lorraine : « Deux braves enfants (...) dignes de la vieille terre d'Alsace-Lorraine, dignes de la patrie française ! Il y a bien des cœurs français dans cette Alsace-Lorraine. »⁵⁷³

La recherche d'un oncle marseillais dont ils ignorent l'adresse précise est le prétexte à un long périple à travers la France. Le thème du voyage initiatique enrichit le topos patriotique. Il participe à la promotion de l'école par une vision atypique puisque les enfants ne la fréquentent guère et compensent par des lectures et une insatiable curiosité. Après Madame Gertrude, ce sont les enfants de Julien et Jean-Joseph qui reprennent le flambeau de l'institution scolaire dans *Le Tour de l'Europe*, puisqu'ils sont instituteurs. Le voyage initiatique d'expansion du *Tour de la France* est remplacé par un voyage initiatique d'intériorisation dans *Le Tour de l'Europe*. Les circonstances historiques expliquent le passage de la neutralité à la virulence antigermanique, qui ne verse toutefois jamais dans la haine.

Le thème du voyage est d'abord un topos littéraire qui inspirera *Le Merveilleux voyage de Nils Holgerson à travers la Suède*⁵⁷⁴. La quête d'un oncle marseillais par les deux orphelins n'est pas seulement affective, elle correspond aussi à une démarche volontaire de recherche d'identité française. Le long périple d'un an accompli ressemble à un parcours initiatique dont chaque obstacle est admirablement surmonté. La traversée des régions est l'occasion de mettre à l'honneur leur activité industrielle, économique, culturelle et les hommes qui les ont rendues célèbres. La connotation humaniste procède de cette vertu édifiante du voyage, source d'ouverture aux autres. La traversée des Vosges mène à Lyon en passant par la Franche-Comté. Les premières errances dans la forêt vosgienne marquent le départ nébuleux des deux orphelins et correspondent au marasme infantin dont André, l'aîné,

⁵⁷¹ G. BRUNO, op. cit., p.5.

⁵⁷² Ibid. p.10.

⁵⁷³ Ibid. p.11.

⁵⁷⁴ Selma LAGERLÖF, *Le Merveilleux voyage de Nils Holgerson à travers la Suède*. Paris, Librairie Perrin, 1912.

sort son frère grâce à ses connaissances en astronomie et son optimisme. L'hospitalité de la fermière lorraine marque l'arrivée en terre française et devient l'occasion de célébrer le métier de paysan qu'accompliront ultérieurement les deux frères. Aucun détail n'est gratuit et tout est construit en fonction du projet auctorial et didactique de civisme. Julien suit avec grand intérêt toutes les explications sur la fabrication du beurre et de la crème. De même la curiosité de l'écolier est sollicitée et l'auteur imprime en lui les métiers qui contribuent à la prospérité de la France.

L'hygiène fait partie des leitmotivs en accord avec les instructions officielles contemporaines qui mettent un point d'honneur à inculquer la nécessité d'être propre pour être en bonne santé. Tout est affaire de civisme et l'écolier doit mettre en application les principes de base qui forment un citoyen. Le séjour à Epinal et l'hébergement de Madame Gertrude offrent des discours emphatiques sur l'éducation tout en célébrant les verres, les cristaux et les glaces de la cristallerie de Baccarat, les imageries et les instruments de musique de Mirecourt. Après une nouvelle mise en garde contre la confiance naïve accordée aux étrangers, les enfants parviennent dans les montagnes du Jura riches des produits du terroir. C'est là que les enfants puisent les idées de leur future vie de paysans orléanais car ils admirent déjà le modèle social suggéré par les associations de paysans jurassiens pour la fabrication des fromages. Ils sauront en tirer profit pour leur vie d'adultes. Le passage par la Savoie délivre une leçon de géographie sur le lac de Genève, le Mont Blanc et les avalanches. La géographie physique n'est jamais séparée de la géographie humaine. Le Jura est illustré par l'horlogerie et les métiers à tricoter tandis que la Savoie a engendré un savant nommé De Saussure, connu pour ses expériences sur l'oxygène en altitude. Les troupeaux suisses et savoyards sont des sources de richesse économique.

Le schéma ternaire qui consiste à juxtaposer la découverte topographique et physique d'une région, celle de ses richesses économiques et celle des grands hommes qu'elle a formés, est inlassablement repris sans engendrer de monotonie. La Bourgogne brille par son vignoble et les grands hommes à l'instar de Vauban, Monge, Buffon et Niepce. Les forges du Creusot et les bois du Morvan assurent la prospérité du pays. Le Bourbonnais et l'Auvergne mettent à l'épreuve le jeune André dont la probité est reconnue et félicitée.

Le parcours narrativisé tient du guide touristique qui vante les atouts de chaque région : les pâtes alimentaires et les fruits confits de la Limagne, les couteaux de Thiers, les porcelaines de Limoges illustrent les régions traversées, qui ont chacune leur célébrité :

Dupuytren, grand médecin⁵⁷⁵, précède les grands hommes d'Auvergne tels que Vercingétorix, Michel de l'Hospital, Desaix. Ils conjuguent courage civil et courage militaire. La rencontre et le sauvetage du jeune Jean-Joseph constituent un moment clé du parcours : la progression narrative trouve son pivot dans le chapitre LX médian et qui donne un nouvel élan au récit en renouvelant la force psychologique des héros. L'exploit d'André sauvant le petit vannier des flammes fait partie des actes initiatiques qui conditionnent la maturité des enfants. Premier palier dans l'accès à l'âge adulte des enfants Volden, l'acte héroïque métaphorise la nécessité de l'extirpation de la mort pour grandir. La réaction du jeune Julien qui a averti du danger encouru par Jean-Joseph témoigne de son entrée dans le monde adulte par la parole libératrice, consacrant une rupture définitive avec l'enfance : « Tu n'es plus un enfant, André, lui dit [Monsieur Gertal], car tu t'es conduit comme un homme. »⁵⁷⁶ Et d'ajouter : « Et toi aussi, mon petit Julien, tu as eu la bonne pensée de songer à Jean-Joseph quand tout le monde l'oubliait. »⁵⁷⁷ L'acte joint à la parole, voilà exprimés au plus haut degré la complémentarité entre les deux frères et l'accès à la maturité par l'expérience du traumatisme.

Le mentor, Monsieur Gertal, continue à les guider vers le Lyonnais et Saint-Etienne. Les mûres et les magnaneries du Dauphiné attisent la curiosité avant d'entamer la descente de la Vallée du Rhône. Le passage par l'Isère accorde les honneurs à Bayard. Le périple pourrait s'achever à Marseille, mais un coup de théâtre lève le rideau sur le troisième acte du drame : le départ de l'oncle pour affaires depuis cinq mois renforce le topos de l'absence, comme maillon indispensable à la construction du moi : les enfants trouvent dans la quête toujours prolongée le substantifique aliment de leur croissance mentale. Ils résistent aux épreuves et désirent gagner en autonomie afin de devenir de bons citoyens. Le patron Jérôme prend le relais de Monsieur Gertal et les oriente vers une nouvelle destination sur une péniche qui les emmène, via le canal du Midi, de Cette à Bordeaux où se trouve leur oncle. Après avoir vu défiler la côte de Provence et le Languedoc, André et Julien s'enfoncent de nouveau dans les terres de France.

Instruits sur les gloires de Marseille et d'Aix, Pierre Puget et Mirabeau, ils poursuivent leur tour de France éducatif avec Riquet, un grand ingénieur du Languedoc et La Pérouse, fameux navigateur. Le Cirque de Gavarnie et le Gave de Pau précèdent l'arrivée à Toulouse, ville du grand jurisconsulte Cujas. Ils touchent au but à Bordeaux, lieu des retrouvailles avec l'oncle recherché. Le rappel des deux grands hommes de Gascogne, Daumesnil et

⁵⁷⁵ G. BRUNO, op. cit., p.128.

⁵⁷⁶ Ibid. p.144.

⁵⁷⁷ Ibid.

Montesquieu, sert d'entracte avant le départ pour une nouvelle course maritime qui mènera les trois hommes jusqu'à Dunkerque en passant par la Bretagne, la Normandie. Un sauvetage miraculeux après un naufrage, les fait échouer à Dunkerque. Les grands hommes du Maine et de l'Anjou côtoient ceux de Normandie : Ambroise Paré, David et Descartes précèdent le dramaturge Corneille, le philanthrope Castel, le physicien Fresnel.

Le quatrième acte s'achève par le retour sur la terre ferme du nord et de la Flandre. L'Aisne et la Picardie sont des passages obligés vers la Champagne qui s'illustre par Turenne, Colbert, Philippe le Bon et La Fontaine. Toutes les célébrités appartiennent au monde de la science, de la littérature ou de la politique, mais brillent par leur humanisme et leur apport culturel. Les militaires ont enrichi la France de leurs conquêtes ou de leurs victoires. Le cent-neuvième chapitre détermine la borne milliaire du retour à la ville natale. Le recueillement sur la tombe du père, Michel Volden, sert de transition vers le cinquième acte qui mène le trio reconstitué et reconnu français vers Paris et Versailles, prétextes à des leçons d'instruction civique, de littérature et de sciences grâce à Racine, Boileau et Lavoisier. Le point final est apporté par l'arrivée à la ferme du père Guillaume, dans l'Orléanais, près de Nogent-le-Rotrou, où ils fondent un phalanstère. La fin du roman éducatif fait étrangement songer à la conclusion de *Candide* où toute la petite communauté se retrouve dans la métairie de la Propontide pour vivre en autarcie et « cultiver [son] jardin.⁵⁷⁸ »

Le voyage effectué par les deux orphelins est un heureux prétexte à l'enseignement par la rencontre de régions inconnues aux exilés. Le périple s'inscrit dans un parcours initiatique qui exclut au départ, du berceau natal lorrain. Construit sur la base d'un roman dont les héros sont des enfants, *Le Tour de la France* reprend le thème romantique du bonheur dans la famille en renversant la situation et en utilisant l'absence parentale chère à Hector Malot dans *Sans Famille*. La maison natale est associée au berceau et à la tombe puisque c'est à Phalsbourg que repose Michel Volden, le père d'André et de Julien. Topos romanesque, la maison occupe aussi un rôle idéologique, car elle est située en terre annexée et figure l'attachement indéfectible aux racines et le cœur français qui l'habite. Expulsés du cocon protecteur déjà abîmé par la disparition de la mère, l'image du foyer revient à la mémoire des enfants lorsqu'ils connaissent des phases de découragement. La maison quittée par force reste

⁵⁷⁸ VOLTAIRE, *Candide*, 1759, chapitre XXX.

abstraite dans ce « roman du nomadisme »⁵⁷⁹. Elle ne se matérialise vraiment qu'au moment du retour⁵⁸⁰ des enfants, destiné à officialiser leur appartenance définitive à la France : « On passa devant la petite maison où Julien et André étaient nés, où leur mère, où leur père étaient morts. »

La satisfaction d'avoir une patrie pallie le défaut d'amour maternel et confirme la tradition synecdochique de la mère patrie tutélaire qui accueille ses enfants. Le second substitut, matériel et domestique celui-ci, est la ferme de la Grand'Lande, dans l'Orléanais où ils retrouvent cette vieille terre française qui fait crier à Julien : « J'aime la France ! »⁵⁸¹ Le bonheur irradie Julien tout à la joie de se voir enfin « une patrie, une maison, une famille. »⁵⁸² Les occurrences du mot « patrie » se multiplient à partir du chapitre CIX. Elles officialisent la rupture avec la terre natale et scellent la renaissance française. La maison des origines cède la place à la maison du devenir qui présente l'image du bonheur familial reconstitué grâce à la patrie française. La métamorphose de la ferme du père Guillaume au bout de six ans met en exergue la philosophie laborieuse issue elle aussi de l'adage voltairien : « Le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin. »⁵⁸³ Le point final du *Tour de la France* est aussi le point de départ d'une dynamique économique et politique fondée sur l'exploitation de la terre : « C'est une vraie ruche où les paresseux ne trouveraient pas de place. »⁵⁸⁴ Cette conception de vie trouve un écho dans l'apologue des abeilles de Maurice Maeterlinck rapporté dans *Le Tour de l'Europe pendant la Guerre*⁵⁸⁵.

La transformation opérée à la fin du *Tour de la France* signe un nouveau départ dans la vie, marqué par la prospérité et composé de huit chapitres qui apportent une conclusion décalée dans le temps après une seconde ellipse de vingt-sept ans⁵⁸⁶. Alors que *Le Tour de la France*, dans la version de 1906, s'achève sur le passage de l'année 1904 à l'année 1905, il semble instaurer cette transition comme un élément clé de la trame narrative et du feuilleton qui conduit vers *Le Tour de l'Europe*. Les enfants quittent la Lorraine à l'automne 1871 pour

⁵⁷⁹ L'expression est de Guillemette Tison : Guillemette TISON, *Une mosaïque d'enfants l'enfant et l'adolescent dans le roman français (1876-1890)*. Artois Presses Université, Collection « Etudes littéraires et linguistiques », 1998, p.277.

⁵⁸⁰ G. BRUNO, op. cit., chapitre CIX, p.270.

⁵⁸¹ Ibid. chapitre CXIX, p.297.

⁵⁸² Ibid. p.297.

⁵⁸³ VOLTAIRE, *Candide*, 1759, chapitre XXX.

⁵⁸⁴ G. BRUNO, op. cit., chapitre CXIX, p.298.

⁵⁸⁵ G. BRUNO, *Le Tour de l'Europe pendant la Guerre*. Paris, Belin, 1916, chapitres XXVII, XXVIII, XIX, p.59-64.

⁵⁸⁶ G. BRUNO, *Le Tour de la France par deux enfants*. Paris, Belin, 1877, chapitres CXX à CXVII. Une première ellipse temporelle conclut la version de 1877, page 297 et fait se rejoindre temps diégétique et temps énonciatif. Partis en septembre 1871 de Phalsbourg, les deux orphelins mettent un an pour accomplir leur tour de France. On les retrouve six ans plus tard, en 1877, dans la ferme de la Grand'Lande.

la retrouver un an plus tard et constater avec l'oncle Frantz que la terre natale est devenue terre étrangère. Le basculement dans une nouvelle année sert d'ouverture au *Tour de l'Europe*, dix ans plus tard, et restitue in medias res les habitants de la Grand'Land au soir du 31 décembre 1914.

Le voyage des deux Phalsbourgeois est considéré comme un roman d'apprentissage car on y retrouve le mythe fondateur de la capitale, mère de l'instruction : lieu de passage, elle est une source d'enseignement et renforce le patriotisme. Présentée aux chapitres CXI à CXVII, elle apparaît comme un foyer culturel et économique, le centre d'un réseau d'échanges nationaux et internationaux, le lieu des décisions officielles. Paris renforce la conscience d'un patrimoine national et accentue le désir de préserver ce trésor. Toutefois les enfants admiratifs accomplissent leur destinée dans la vie rurale de l'Orléanais. L'insertion des sept chapitres parisiens éclaire d'un souffle humaniste la fin du récit. On ne peut manquer d'assimiler le périple accompli, dans le sens des aiguilles d'une montre, à la course de la vie. Tandis que Shakespeare, Calderon et Corneille reprennent le thème baroque du « *theatrum mundi* », G. Bruno se plaît à comparer la vie à un voyage, reprenant le topos initiatique des contes de fées. L'épigraphe du chapitre X, « Enfants, la vie entière pourrait être comparée à un voyage où l'on rencontre sans cesse des difficultés nouvelles »⁵⁸⁷ fait du livre entier une mise en abyme de la vie des jeunes lecteurs. Le leitmotiv de la vie comparée à un chemin semé d'embûches est vivace et fonde une lignée romanesque féconde. Michel Butor y voit même « le thème central de toute littérature romanesque. »⁵⁸⁸

Le voyage fictif jalonne la littérature depuis le roman picaresque jusqu'au récit d'apprentissage. Lorsque le héros est enfantin, le périple acquiert une valeur formative d'initiation à la société. Le motif de l'enfant contraint à une sortie prématurée du foyer familial et placé dans une situation dangereuse, émane de la littérature d'errance inhérente au picarisme et aux contes de fées. Pour les deux héros du *Tour de la France*, le départ « est l'occasion d'un inventaire du monde dans ses aspects sociaux les plus variés. »⁵⁸⁹ L'invitation au voyage se poursuit d'un ouvrage à l'autre : *Le Tour de la France* devient *Le Tour de l'Europe pendant la Guerre*. L'objectif reste toujours la découverte du monde mais la démarche s'inverse : alors que la vision de la patrie provient d'une force centrifuge qui expulse loin du noyau central et natal, celle de l'Europe déchirée par la guerre émane d'une force centripète qui compare systématiquement les nouveaux pays découverts à la France.

⁵⁸⁷ G. BRUNO, op. cit., chapitre X, p.27.

⁵⁸⁸ Michel BUTOR, « L'espace du roman » dans *Essais sur le roman*. Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1964, p.50.

⁵⁸⁹ Guillemette TISON, op. cit., p.320.

Exposés aux difficultés matérielles, riches des découvertes sur le vif, les pèlerins du premier volume ont fondé leurs connaissances sur l'expérience concrète, l'exploration de contrées inconnues.

3 DE L'EXPANSION A L'INTÉRIORISATION GÉOGRAPHIQUE : VERS *LE TOUR DE L'EUROPE*

Aucune barrière n'a limité leur parcours, si ce n'est la porte fortifiée de Phalsbourg ou « porte de France »⁵⁹⁰. Sortis de l'espace clos de la ville assujettie à l'Allemagne, les enfants ont un large espace de liberté qui s'offre à eux. Les pauses intermédiaires chez leurs hôtes ne sont que de nouveaux tremplins pour continuer la quête du parent perdu et la connaissance de la France. A l'inverse, *Le Tour de l'Europe* place toute la communauté endeuillée de la Grand'Land dans l'espace clos de la salle à manger de la ferme et ouvre de nouveaux horizons hors des frontières sans jamais bouger. Présentés sous forme livresque ou anecdotique, les pays évoqués ne sont jamais concrètement explorés. Seule la capitale parisienne reçoit la visite de la mère de Jean, le fils de Julien, et de sa fiancée Josette.

Une fois de plus, Paris cristallise tous les espoirs et centralise toute la science : lieu de vie, de résurrection, la capitale insuffle le courage et délivre des leçons de patriotisme. « Le code des Eclaireurs de France »⁵⁹¹ dévoilé par Jacques après que sa sœur Josette lui eut expliqué ce qu'étaient des boy-scouts, clôt le roman éducatif sur une morale de loyauté, d'énergie et de décision qui affermit l'enfant dans son rôle de futur citoyen. Les deux ouvrages de Bruno se terminent par la valorisation morale des enfants qui font « la gloire de la Patrie, son honneur, sa richesse et sa force »⁵⁹², et qui sont censés devenir « de bons Français, généreux, laborieux, fidèles toujours à l'honneur et au devoir. »⁵⁹³

Le premier voyage est initiatique, le second est éducatif, mais les deux mènent à la promotion de l'école. *Le Tour de l'Europe* s'insère dans cette étude dédiée à la place de l'Alsace-Lorraine dans la littérature enfantine car les protagonistes sont d'origine lorraine et G. Bruno insiste davantage sur le sentiment patriotique dégagé par ces déracinés que dans le premier manuel. Elle met un point d'honneur à ancrer dans les mémoires les causes de la guerre car elle refuse l'oubli facile et ingrat, « comme cela est arrivé pour 1870. »⁵⁹⁴ Cédant aux sirènes propagandistes, après avoir édifié l'école de la Troisième République sous une

⁵⁹⁰ G. BRUNO, op. cit., chapitre I, p.5.

⁵⁹¹ G. BRUNO, *Le Tour de l'Europe pendant la Guerre*. Paris, Belin, 1916, chapitre CVII, p.240.

⁵⁹² G. BRUNO, *Le Tour de la France*, excipit, p.318.

⁵⁹³ G. BRUNO, *Le Tour de l'Europe*, excipit, p.246.

⁵⁹⁴ Ibid. préface.

forme originale dans *Le Tour de la France*, elle la promeut de manière beaucoup plus conventionnelle dans *Le Tour de l'Europe* et en fait un vecteur belliqueux et patriotique à la fois.

L'expansion géographique qui marque *Le Tour de l'Europe* correspond à l'extension du conflit, dépassant même les frontières européennes. La mention du Japon (chapitre XLI) et de l'Amérique (chapitres LXXXVII et LXXXVIII) intervient suite à l'histoire de Christophe Colomb et établit un lien entre le vieux continent et le nouveau monde. L'Espagne doit beaucoup à Christophe Colomb et ne lui en est pas pour autant reconnaissante. Chaque allusion est à rapprocher de la situation contemporaine afin de ne pas manquer à son devoir. Le voyage européen s'effectue par des imbrications littéraires diverses et les incidents du *Tour de la France* se transforment en tragédies dans *Le Tour de l'Europe*. Les vicissitudes auxquelles sont soumis les deux orphelins dans *Le Tour de la France* maintiennent l'intérêt et induisent un sens moral. Devenues accidents mortels imposés par la guerre, elles enjoignent de résister à l'ennemi et diffusent un bellicisme inaccoutumé. Les mentors du *Tour de la France*, tels Monsieur Gertal, le patron Jérôme, l'oncle Frantz ont disparu et occupent la place de patriarches. Les enfants devenus adultes souffrent de la disparition de leurs fils au front et doivent faire face à la guerre. André et Julien ne sont seuls qu'au début du *Tour de la France*. Bien guidés, ils ont su communiquer à leurs propres enfants les vertus nécessaires à tout bon citoyen.⁵⁹⁵

Quel que soit l'ouvrage de Bruno, l'instruction apparaît comme la clé de la réussite et du pouvoir. Si André ne savait pas l'astronomie, il ne guiderait pas son frère dans l'épaisse forêt vosgienne. Le pathétique né de l'aporie n'a de sens que s'il est complété par une interprétation du motif de l'égarement et de l'attente. Le texte herméneutique est décrypté ; l'enfant est à un carrefour de sa vie et doit faire des choix. La forêt symbolise excellemment

⁵⁹⁵ Dans *Le Tour de la France*, on peut observer la répartition suivante des chapitres qui jalonnent le périple des enfants Volden : dans les six premiers chapitres, Julien et André sont seuls, ensuite Monsieur Gertal intervient pendant un tiers du livre (chapitres XXXIV à LXVI). Le patron Jérôme prend le relais pendant douze chapitres (chapitres LXXIX à LXXXIV) pour mener jusqu'à Bordeaux sur sa péniche « Le Perpignan ». Trente cinq chapitres sont guidés par l'oncle Frantz et le pilote Guillaume (chapitres LXXXVI à CIII) avant que l'oncle Volden ne termine le parcours des dix-sept chapitres qui mènent aux retrouvailles finales (chapitres CIV à CXIX). Il faut ajouter aux mentors les figures tutélaires du sabotier Etienne et de sa femme, incarnation de la bonté et de la générosité lorraines (chapitres II à V), celle de Fritz (chapitre VI), le vieux chasseur à la jambe fracturée, impuissant à aider, mais dont la carte d'état-major de l'armée française va apporter un précieux secours à André. La rencontre de la fermière lorraine (chapitres XII à XVI) est décisive pour l'avenir professionnel des enfants, futurs paysans. Enfin la mère Gertrude (chapitres XVII à XXVIII) est un maillon indispensable à la chaîne narrative et à la mise en abyme du projet auctorial. Cette dernière acquiert une stature éminente par les conseils et les leçons délivrés à Julien, féru de lecture, qui sera comblé par le livre des grands hommes que lui offre la dame de Mâcon (chapitre XLV). La structure rigoureuse doublée de l'omniprésence de guides sert la valorisation de l'instruction par tous les moyens et l'acquisition de bases culturelles et morales qui expliquent le comportement ultérieur pendant la guerre.

le lieu de l'errance et des dangers. La liberté est grande mais le choix est difficile. Outre l'égaré qui figure les errances de la vie, l'accident, la blessure ou la maladie constituent des obstacles inhérents à tout récit d'apprentissage. Les enfants sont d'autant plus exposés qu'ils sont fragiles : le petit Julien est victime d'une entorse de la cheville et d'une fièvre cérébrale due à l'épuisement moral et physique. Il s'en remet à la lecture et aux soins prodigués par son frère aîné.

Les différents moyens de locomotion empruntés par André et Julien Volden accélèrent leurs parcours et constituent un moyen pédagogique habile d'intéresser aux progrès techniques de la fin du 19^e siècle vantés par G. Bruno : la carriole, le train, la péniche, le vaisseau illustrent avec une gradation pertinente l'évolution des moyens de transport. Seuls les éléments peuvent contrecarrer les projets des hommes comme le prouvent le mistral qui couche leur voiture ou la tempête qui fait chavirer leur bateau. La violence des accidents narrés participe du suspens établi par la longueur du voyage. Le topos narratif du naufrage est surtout l'occasion de fustiger la brutalité et l'égoïsme de certains marins, mais aussi de valoriser le dévouement du pilote Guillaume.

Le dénouement heureux fait partie de la technique narrative enfantine : il faut procurer au jeune lecteur une satisfaction indirecte et une reconnaissance consciente.⁵⁹⁶ L'histoire réaliste informe, mais la connaissance factuelle de l'événement ne suffit pas à satisfaire la personnalité de l'enfant. La partie réaliste s'adresse à la raison tandis que le dénouement heureux vise l'affect. Le lecteur peut donner corps à ses désirs et reconnaître son état d'enfant en devenir. Cette reconnaissance s'accompagne chez G. Bruno de la conscience de valeurs psychologique ou morale, révélatrices des forces profondes du héros que l'enfant fait sienne.

Le chronotope du *Tour de la France* et du *Tour de l'Europe* est défectueux tant il est vrai qu'il inscrit bien les héros dans un lieu précis mais dans un temps plus ou moins dilaté. Le phénomène est beaucoup plus visible dans *Le Tour de l'Europe* où le périple intérieur se déroule de la veillée du 31 décembre 1914 au printemps 1915. Le délai de trois semaines de convalescence impartie à Jean est écoulé et ce dernier ne fait rien pour l'éterniser puisqu'il ne profite pas du mois entier de congé qui lui a été accordé. La précision temporelle a uniquement une valeur patriotique : le jeune sous-officier doit incarner le valeureux militaire toujours avide de repartir en première ligne, avatar moderne du chevalier sans peur et sans reproche. L'annonce de sa grave blessure est faite le 30 mai 1915. L'accélération du temps est

⁵⁹⁶ Le terme de « reconnaissance » est employé par Bruno Bettelheim dans *Psychanalyse des contes de fées* (op. cit.), page 87. Il désigne l'acte de reconnaissance de l'état d'une personne, de la qualité d'une chose.

marquée par une exacerbation des déplacements jusqu'alors inexistantes. La venue à Paris de madame Volden et de Josette accélère la convalescence du miraculé, Jean. Une ellipse de trois mois sépare leur retour de l'excipit qui annonce le mariage de Jean avec Josette pour la fin du mois septembre 1915. Un peu moins d'un an suffit au tour de l'Europe alors qu'un peu plus d'un an a été nécessaire au tour de la France, six ans pour restaurer la ferme du père Guillaume, trente-trois ans pour parvenir à l'âge adulte sous forme de résurrection de l'âme française par la terre cultivée et prospère. Le nombre trente-trois n'est certainement pas choisi gratuitement mais au contraire symboliquement pour évoquer la durée d'une passion quasi christique. La dilatation temporelle des cent dix-neuf chapitres originaux est un signe de vraisemblance : les enfants, tels des compagnons accomplissent leur tour de France. Le resserrement temporel qui fait passer de six à trente-trois ans plus tard rappelle le basculement dans la vie adulte et la maturité acquise.

Le traitement du temps est tout autre dans *Le Tour de l'Europe* qui vit au gré des vicissitudes de la guerre afin de dessiner le destin de Jean et de Josette. Cependant il existe un temps intérieur propre à la narration interne faite par Jean, Josette, Adèle et Jacques au fil des lectures instructives. La prévalence du but didactique est signifiée par la suppression des interventions des locuteurs et des déictiques. Ainsi seul compte le contenu informatif. Le déroulement du récit alimente une captatio ininterrompue. C'est le cas lors des récits emboîtés dont la variété typologique et générique accroît l'intérêt : la lettre d'une mère russe (chapitre XLIV), l'apologue des abeilles de Maurice Maeterlinck (chapitres XXVI à XXIX), le conte danois d'Andersen (chapitres XLIV à XLVIII), le fragment de la tragédie d'*Antigone* de Sophocle (chapitres LXXV à LXXVII), les quelques pages de Gabriele d'Annunzio sur les douceurs de l'amitié (chapitres LXXXIV à LXXXV) composent une propédeutique à l'explication de texte.

Toujours précédés d'une courte biographie de leurs auteurs et de la situation qui les a poussés à écrire, ces textes sont le plus souvent lus par la jeune Adèle ou le petit Jacques afin de les entraîner à la lecture orale. Ils sont soumis à l'appréciation du fond et de la forme par les jeunes lecteurs. Des questions de compréhension leur sont systématiquement posées à l'issue de la lecture. Josette et Jean les aident à dégager l'intérêt et les idées essentielles avant de conclure sur la morale de dévouement, d'abnégation, de labeur à tirer et de préparer une ouverture servant de transition vers la découverte d'un nouveau héros. La meilleure illustration provient de la découverte d'*Antigone*, lue par Josette, car la gravité et la complexité de la tragédie supposent un porte-parole adulte. Coryphée d'une plus ample tragédie, la Grande Guerre, Josette lit avec émotion le prologue et les fragments des quatre

épisodes d'Antigone, avant d'insister sur le courage de l'héroïne éponyme, puisé dans l'amour fraternel et la résistance à la tyrannie de Créon. Le parallèle avec la Grande Guerre et le joug allemand est implicite. Josette trouve là la transition idoine pour évoquer Jeanne d'Arc. Les avatars du mythe d'Antigone ressurgissent au Moyen Age avant de rejoindre le vingtième siècle.

Antigone trouve son épigone dans « une simple paysanne, qui aima sa patrie à ce point de ne pouvoir vivre avec la pensée que cette patrie deviendrait la proie de l'étranger et qui mourut d'une mort affreuse à vingt ans, pour avoir sauvé la France. »⁵⁹⁷ Le parallélisme des destins tragiques fonctionne à la manière d'un tropisme, induisant un rapprochement immédiat entre le mythe et l'histoire réelle qui le renouvelle. La défectuosité du chronotope est liée à l'abolition du temps chronologique marqué par le motif du retour. L'identité des lieux retrouvés – le berceau natal de Phalsbourg ou la ferme de la Grand'Land – établit la permanence des personnages tout en assurant leur perception à tous les âges de la vie. Ainsi l'arbre généalogique des Volden permet-il de retrouver Julien à sept ans, quatorze ans, quarante ans, cinquante ans, André à quatorze ans, vingt-et-un ans, quarante-sept ans, cinquante-sept ans. Le sentiment de sécurité éprouvé à l'abri du cocon familial est toutefois terni par le deuil dans le deuxième volume puisque parmi les neuf fils aînés d'André, de Julien et de Jean-Joseph, partis à la guerre, six sont morts au champ d'honneur, deux sont prisonniers et le neuvième est grièvement blessé, « le petit Jean que nous connaissons. »⁵⁹⁸

Outre cette reconnaissance familière, le thème du retour détermine un temps cyclique au cours duquel le personnage reste fidèle à lui-même et marque surtout l'attachement à sa terre natale dans *Le Tour de la France* et à sa patrie dans *Le Tour de l'Europe*⁵⁹⁹. Le lieu n'a pas changé entre les deux œuvres. En revanche les personnages qui l'occupent ont évolué : la descendance assure la pérennité de l'état d'esprit. Les deux manuels de G. Bruno proposent trois variantes intrinsèques du motif du retour : maturation des héros à travers les changements de lieu antérieurs, pérennité des lieux qui assure la fidélité à soi-même et à ses engagements, variation de l'état d'esprit des personnages au gré des événements. Cette dernière composante est la moins utilisée par Bruno qui préfère jouer de l'étroite corrélation entre le lieu et le personnage et insiste sur l'être au monde.

L'école et l'instruction qu'elle diffuse sont l'épicentre d'un mouvement humaniste que G. Bruno veut faire déferler sur la jeunesse française. L'acheminement vers le monde

⁵⁹⁷ G. BRUNO, *Le Tour de l'Europe*, chapitre LXXV, p.178-179.

⁵⁹⁸ Ibid. chapitre I, p.6.

⁵⁹⁹ « Retour à la ville natale » est le titre du chapitre CIX du *Tour de la France* et « Le retour du jeune soldat » celui du chapitre II du *Tour de l'Europe*.

adulte est doublement assuré ici : Julien, Jean-Joseph et André deviennent des pères de famille ; leurs enfants, Jean, Josette, Adèle et Jacques pérennisent l'idéal de leurs parents et transmettent le flambeau du savoir. L'école, les bons élèves, la curieuse instruction délivrée dans les deux manuels offrent une mise en abyme de l'expérience scolaire et soulignent le rôle des livres dans l'instruction.

En effet, les livres de G. Bruno sont dans le droit prolongement des Instructions Officielles et l'auteur le rappelle dans la préface de ses ouvrages. La correspondance pédagogique est marquée dans *Le Tour de la France* tandis que la réponse idéologique à des aspirations patriotiques apparaît dans *Le Tour de l'Europe*. Les textes liminaires s'adressent plutôt aux maîtres d'école qu'à leurs élèves et englobent les destinataires de l'éducation dans le pluriel affectif de « nos enfants » ou de « nos écoliers ». Dans le premier manuel, il s'agit d'accorder le plaisir et l'instruction :

« Ce récit place sous les yeux de l'enfant tous les devoirs en exemple car les jeunes héros que nous y avons mis en scène ne parcourent pas la France en simples promeneurs désintéressés : ils ont des devoirs sérieux à remplir et des risques à courir. »⁶⁰⁰

Dans le second volume, la mission informative et idéologique prévaut, mais le souci de séduire demeure :

« Nous avons voulu que nos écoliers découvrent eux-mêmes, tout en faisant la connaissance très brève, mais aussi intéressante que possible, les différentes nations européennes, les trois grands dangers intérieurs qui, avec l'impérialisme allemand, menacent notre France. » L'ingratitude et l'alcoolisme font aussi partie des périls qui menacent « notre race. »⁶⁰¹

Le premier manuel est centré sur la morale civique, le second la reprend et lui ajoute l'instruction politique partisane. La méthode employée est exposée dans les deux préfaces : au voyage initiatique succède une organisation scolaire qui fait défiler les différents pays impliqués dans le conflit mondial afin de découvrir leurs caractéristiques. Les grands hommes sont célébrés dans de courtes biographies servant de commentaires à une image. La présentation reste identique d'un livre à l'autre car G. Bruno est avant tout attentive à l'efficacité morale et didactique. Les chapitres des deux manuels ont tous un titre suivi de courtes épigraphes aphoristiques. Une nuance axiologique différencie *Le Tour de la France* du *Tour de l'Europe* car celles du premier expriment une morale en action alors que celles du second prennent une forte connotation patriotique aux accents belliqueux. Au credo pacifique et humaniste du premier volume s'oppose la conviction patriobelliciste du deuxième, justifiée par la nécessité de préserver un patrimoine inégalable.

⁶⁰⁰ G. BRUNO, *Le Tour de la France*, préface.

⁶⁰¹ G. BRUNO, *Le Tour de l'Europe*, préface.

« Quand la patrie est menacée, tous, jeunes et vieux, nous devons associer nos efforts pour la défendre. »⁶⁰² La mobilisation des esprits et des efforts est sonnée dans *Le Tour de l'Europe* et remplace la mise en commun des énergies laborieuses de la Grand'Land. *Le Tour de la France* recommande d'aimer la France et de détester la guerre : il dissocie dans l'esprit de l'enfant l'idée de la patrie et celle de la guerre en mettant l'accent sur l'enrichissement culturel au service de la patrie. L'antagonisme entre guerre et patriotisme est résolu dans *Le Tour de l'Europe* puisque les tyrans menacent la civilisation et la justice. G. Bruno ne défend pas la guerre en tant que telle mais comme la plupart des journaux socialistes et ouvriers contemporains, la justifie par le droit. La guerre du droit contre la barbarie établit une sériation entre les bonnes et les mauvaises guerres déjà esquissée dans les manuels d'histoire. La perte de la liberté et de la dignité sont des maux pires que la guerre qui légitime cette dernière. L'argument de la légitime défense invoqué par G. Bruno est repris par Madame Hollebecque et Emile Toutey dans leurs ouvrages respectifs⁶⁰³.

L'austérité du propos de Madame Fouillée dans ses préfaces est destinée à rassurer le maître sur le sérieux et la fiabilité des livres. Parmi les grandes causes dont le traitement est imposé par les instructions officielles, se trouve la lutte contre l'alcoolisme : le thème est récurrent d'un livre à l'autre mais procède aussi d'une « hyperesthésie de l'ivresse »⁶⁰⁴. En effet, la fin du 19^e siècle subit l'influence de la pensée hygiéniste et est le théâtre d'une vigoureuse campagne anti-alcoolique qui perdure au début du 20^e siècle et s'accroît durant la guerre. La distribution d'alcool dans les tranchées afin de faire oublier provisoirement leur malheur et la proximité de la mort aux Poilus ainsi que la dépendance créée, expliquent la persistance de cette campagne. *Le Tour de la France* insiste particulièrement sur l'hygiène de vie de la Grand'Land et le fait que ses habitants ne boivent que de l'eau claire. G. Bruno s'inscrit dans la lignée de l'analyse naturaliste de Zola dans *La Joie de vivre* : la représentation des vices engendrés par l'abus d'alcool passe par les gamins de Bonneville dont s'occupe Pauline et notamment la petite Prouane, victime à la fois de l'hérédité et du milieu⁶⁰⁵.

⁶⁰² G. BRUNO, *Le Tour de l'Europe*, chapitre I, p.5.

⁶⁰³ L. HOLLEBECQUE, *La Grande mêlée des peuples, Récits héroïques de la Grande Guerre*. Paris, Larousse, 1914.

E. TOUTEY, *Pourquoi la guerre comment elle se fait*. Paris, Hachette, 1916.

⁶⁰⁴ L'expression est employée par Guillemette Tison dans son ouvrage, *Une mosaïque d'enfants* (op. cit.), p.161.

⁶⁰⁵ E. ZOLA, *La joie de vivre*, chapitre VII : « Des désordres nerveux avaient reparu, à l'heure critique de la puberté. L'ivrognerie redoublait son mal, car elle s'était mise à boire avec ses parents. »

Le thème est renouvelé dans *Le Tour de l'Europe* à travers le témoignage de Jean, revenu des tranchées, qui explique comment le thé découvert grâce à l'Anglais Toby, lui a permis d'affronter la dureté des conditions de vie, l'a désaltéré alors qu'il était grièvement blessé. Il renchérit son propos par l'exemple de la Russie qui interdit la vodka en montrant la dégradation à laquelle elle conduit, et l'abrutissement du peuple. Et de conclure : « Une nation qui s'alcoolise marche à sa ruine. » La consommation d'alcool par habitant devient un leitmotiv dans la présentation de chaque pays et suscite une émulation dans l'esprit de Jacques, mettant en compétition les pays les plus sobres. Le chapitre LXII est entièrement consacré au danger de l'alcoolisme⁶⁰⁶. L'épigraphe pointe du doigt la France peu encline à conjurer ce danger. Ce vice ternit d'autant plus son image que l'Allemagne a su le combattre. L'humiliation est grande et exige une réparation immédiate.

L'autre point d'achoppement est l'éducation, pierre de touche de la valeur d'un pays. « L'ignorance est la plus grande des misères », affirme *Le Tour de l'Europe*⁶⁰⁷. Bruno adhère progressivement et prudemment à la mentalité manichéenne qui oppose le bon instituteur français au maître d'école allemand qui a vaincu sa patrie. A lui d'établir sa supériorité sur son collègue d'outre-Rhin. L'importance accordée à l'instruction par G. Bruno correspond à ce désir de formation d'une élite capable de rivaliser avec l'Allemand. Mais en 1877, elle répond essentiellement à la demande officielle de Jules Ferry et à une scolarisation massive. Un premier virage est pris en 1909 avec l'ajout de l'épilogue célébrant la colonisation et condamnant l'alcoolisme. Ce supplément accroît la ressemblance du livre avec les manuels d'histoire ou d'instruction civique en vigueur. La progression mène vers la glorification de l'empire colonial de la France qui lui confère une aura de bienfaisance et de grandeur. Le procédé chronologique utilisé est identique et aboutit au même point. Il faut distinguer dans l'apprentissage scolaire dispensé par *Le Tour de la France*, la question coloniale des motifs historiques récurrents et du savoir intellectuel en général.

La question coloniale n'est pas présentée comme une source de conflits mais part du principe de l'acceptation de la colonisation comme une nécessité économique et démographique. Les méthodes et les buts ne sont pas problématiques non plus. La description repose sur deux postulats complémentaires analysés par Mona Ozouf⁶⁰⁸ : les conquêtes

⁶⁰⁶ Le titre du chapitre est « Le danger de l'alcoolisme ».

⁶⁰⁷ Titre du chapitre XXIII du *Tour de l'Europe*. La culture et la « Kultur » sont mises en concurrence dans les chapitres IV (p.10) et IX (p.20).

⁶⁰⁸ Mona OZOUF, *L'école de la France, Essais sur la Révolution, l'utopie et l'enseignement*. Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 1984.

coloniales sont indispensables à la patrie française, les territoires conquis bénéficient en retour de l'excellence de la politique républicaine. La chapitre CXXVI du *Tour de la France* est inauguré par la célébration de l'empire colonial constitué par la Troisième République. L'apport démographique incontestable est associé à la grandeur du territoire et du prestige ainsi acquis⁶⁰⁹.

La conquête coloniale est donc présentée comme un bienfait tant pour le colonisateur que pour le colonisé. Malgré la dissémination au hasard de la surface du globe, Bruno édifie, à l'instar de Jules Ferry, deux empires coloniaux français en Afrique et en Asie. Leur utilité psychologique, matérielle et politique est appuyée par l'idéologie cocardière qui émaille *Le Tour de l'Europe* : la colonisation est un facteur d'encouragement qui exalte le sentiment de la grandeur patriotique. Les intérêts économique, industriel, militaire et démographique ne sont plus à démontrer pendant la Première Guerre Mondiale, avec l'apport des troupes coloniales d'Afrique ou d'Anam par exemple. Derrière l'institution géographique se cachent l'expansion territoriale et l'idéologie colonialiste. Le conflit se déplace hors de l'Europe et touche les territoires colonisés par la France et l'Allemagne au Maroc et en Asie⁶¹⁰. Le pacte colonial institué dans *Le Tour de la France* devient un enjeu politique de rivalité entre les belligérants dans *Le Tour de l'Europe*.

Toutefois le consensus règne à propos de l'apport civilisateur des Français qui arrachent à la barbarie, à l'injustice et à l'esclavage. La motivation française l'emporte sur celle des autres pays car elle relève du désir de communication et de sociabilité des Français, non de l'esprit de domination. C'est ce que signifie l'épigraphe du chapitre XLI du *Tour de l'Europe* : « La fréquentation des peuples entre eux excite leur émulation et leur progrès. »⁶¹¹ Bruno s'érige en disciple de Montaigne dans « Des Coches », en célébrant la colonisation à la manière des Romains ou des Grecs, non des conquistadors⁶¹². D'après Madame Fouillée, la colonisation française est exemplaire, comparée à celle des autres puissances car son but est louable : faire de « nouvelles France » est le garant de la générosité française et lève toute inquiétude sur d'éventuels préjugés. Poursuivant l'œuvre de la Révolution, elle contribue à l'émancipation des colonisés. L'unanimité se fait sur ce point et G. Bruno y souscrit.

⁶⁰⁹ G. BRUNO, *Le Tour de la France*, chapitre CXXVI, p.314-315 : « (...) la Troisième République nous a constitué un nouvel empire colonial, le plus grand des empires après ceux de l'Angleterre et de la Russie. Grâce à l'acquisition de la Tunisie, de l'Indochine, de Madagascar et du Dahomey, la France possède et protège quatre millions de kilomètres carrés, peuplés par trente huit millions d'hommes. »

⁶¹⁰ G. BRUNO, *Le Tour de l'Europe*, chapitre XLI, p.88-89.

⁶¹¹ Ibid. p.88.

⁶¹² MONTAIGNE, *Essais*, « Des Coches », III,6 : « Que ne s'est produite sous Alexandre ou sous ces anciens Grecs et Romains une si noble conquête et une si grande mutation et transformation de tant d'empires et de peuples. »

L'aspect formel revêtu par *Le Tour de la France* et *Le Tour de l'Europe* doit beaucoup au panthéon historique et iconographique de la Troisième République. Les biographies des grands hommes établies par les deux ouvrages déroulent la liste des gloires nationales. L'orientation guerrière apparaît dans le second volume avec l'hagiographie du généralissime Joffre⁶¹³. La description correspond mot pour mot à celle offerte par Guy Arnoux dans *Joffre*⁶¹⁴ ou Emile Hinzelin dans *Notre Joffre*⁶¹⁵ : d'origine modeste mais extrêmement travailleur, Joffre est un nouveau prétexte à la célébration de l'humilité et de la bonté qui accroissent le prestige du grand homme. L'évolution de la carrière du polytechnicien devenu général permet à la jeune Adèle de réviser les colonies françaises⁶¹⁶. C'est aussi un moyen de mettre à l'honneur le métier militaire et le caractère débonnaire de l'officier. L'anecdote rapportée à ce sujet est identique dans tous les livres : à trois jeunes soldats volontaires pour sacrifier leur vie à la France en tant qu'aviateurs, le général dit « de cette voix sympathique qui lui fait tant d'amis :

« Depuis quand, les enfants qui vont mourir n'embrassent-ils pas leur père ? » Et dans les bras ouverts qui leur étaient tendus, chacun des trois héros se précipita. »

Les grands hommes célébrés par Madame Fouillée correspondent à ceux que Christian Amalvi⁶¹⁷ a recensés à travers les manuels d'histoire et les livres de prix contemporains. *Le Tour de la France* confirme cette galerie de portraits complétée par quelques grandes figures du *Tour de l'Europe* liées aux circonstances. Les portraits du roi des Belges⁶¹⁸, Albert Ier, de Joffre⁶¹⁹ ornent les récits qui leurs sont consacrés. L'accent est mis sur les artistes appartenant aux pays en guerre afin de donner une culture internationale aux enfants du *Tour de l'Europe* et à leurs lecteurs⁶²⁰. Les grands auteurs des pays alliés se succèdent ainsi que ceux des neutres. Il est remarquable que la liste débute par le sculpteur de l'allégorie de l'Alsace, Antonin Mercié avec gravure à l'appui, afin de rappeler l'origine du mal. Tout aussi notable

⁶¹³ G. BRUNO, *Le Tour de l'Europe*, chapitre XLV, p.97.

⁶¹⁴ Guy ARNOUX, *Joffre*. Société Littéraire de France, s.d.

⁶¹⁵ Emile HINZELIN, *Notre Joffre Maréchal de France*. Paris, Delagrave, 1917.

⁶¹⁶ G. BRUNO, *Le Tour de l'Europe*, chapitre XLV, p.96 : « il fit campagne en Chine, au Tonkin, puis en Afrique à Tombouctou, enfin à Diego-Suarez à Madagascar. »

⁶¹⁷ Christian AMALVI, « Les personnages exemplaires du passé proposés à l'admiration de la jeunesse dans les livres de lecture et de prix de 1814 à 1914 », dans *Le livre d'enfance et de jeunesse en France*, sous la direction de Jean GLENISSON et de S. LE MEN. Bordeaux, Société des bibliophiles de Guyenne, 1994.

⁶¹⁸ G. BRUNO, *Le Tour de l'Europe*, p.17.

⁶¹⁹ Ibid. p.97.

⁶²⁰ Il est notable que Antonin Mercié débute cette fresque : grand sculpteur français, il est l'auteur d'une allégorie de l'Alsace. Voir l'image en regard, tirée du *Tour de l'Europe*, p.34. Lui succèdent G.F. Watts, célèbre peintre anglais (p.47), Shakespeare (p.49), Maurice Maeterlinck (p.61), grand écrivain belge, Léonard de Vinci, génie universel, Victor Hugo (p.122), Rouget de Lisle (p.123), Guillaume Tell (p.126), Andersen, poète et romancier danois (p.144), Rembrandt (p.148), peintre hollandais, Socrate (p.166), Sophocle (p.178), Gabriele d'Annunzio (p.194).

est le refus de parler des grands écrivains allemands. Le parti pris est trahi par ce maillon manquant comme chez Hansi. Toutefois quatre chapitres sont consacrés à l'Allemagne (chapitres XLVI, XLVII, XLIX, L) et insistent sur la puissance économique de l'Allemagne due à l'enseignement qui y est délivré. Car il ne faut pas oublier que le fer de lance de l'entreprise culturelle de G. Bruno est le développement de l'instruction.

De ce point de vue, la version laïcisée du *Tour de la France* paru en 1906 ne présente que peu d'écart avec l'original. La découverte se fait par le biais du livre sur les grands hommes donné par la dame de Mâcon au petit Julien (chapitre XLV). La démarche pédagogique de la vieille institutrice, la mère Gertrude, est à l'image de celle préconisée par Madame Bruno, en accord avec les recommandations officielles. La promotion de l'école est le fil conducteur qui mène d'un livre à l'autre et présente la particularité d'édifier l'instruction scolaire de la Troisième République, sans jamais décrire une seule classe ni un seul écolier. Les enfants de G. Bruno sont des autodidactes ou bien des personnages romanesques que les circonstances écartent de l'école : annexion de la Lorraine par l'Allemagne, déclenchement de la Grande Guerre. L'auteur pallie cette carence par l'expérience, le savoir livresque et l'édification de l'école au service de la patrie.

La mise en abyme proposée par les deux ouvrages de lectures courantes s'appuie sur une double technique : la voix livresque trouve des échos dans la matérialisation iconographique. Le parcours pédagogique proposé illustre l'aventure éducative de l'enfant de sept à quinze ans, c'est-à-dire à un moment capital dans la maturation intellectuelle de l'élève. Le premier palier d'apprentissage est la transmission orale du patrimoine français assurée par « l'excellente petite vieille » : afin de donner des leçons de morale au jeune Julien, elle lui raconte la vie de Claude le Lorrain, exemplaire de modestie et de talent, avant de narrer la geste épique de Jeanne Darc⁶²¹.

Le livre des grands hommes de la France reçu en cadeau par Julien participe de l'entreprise éducative : il articule deux modes pédagogiques car il conjugue l'expérience de la statuaire et l'éducation livresque scolaire. Témoignage d'une « mise en abyme du livre dans le livre »⁶²², il conforte *Le Tour de la France* dans son rôle de roman d'apprentissage et permet d'exposer par le contrepoint deux types d'accès à la culture : en effet, André, l'aîné âgé de quatorze ans, a acquis un savoir grâce à l'école et travaille pour gagner sa vie. Toutefois, sur

⁶²¹ Le changement d'écriture de Jeanne d'Arc en Jeanne Darc a été fait dans l'édition de 1906 : en la dénommant ainsi, G. Bruno imite Larousse dans son dictionnaire et les rationalistes de l'époque.

⁶²² S. LE MEN, « Illustrations, hommes illustres et statuomanie dans *Le Tour de la France par deux enfants* », dans *Le Livre d'enfance et de jeunesse en France* sous la direction de Jean GLENISSON, op. cit., p.140.

les conseils de la mère Gertrude, il suit les cours d'adultes donnés par l'instituteur les soirs⁶²³. La parole de l'institutrice vaut pour une vérité générale : « Que de choses on peut apprendre à tout âge en s'appliquant deux heures par jour ! »⁶²⁴

L'écriture de la lettre de reconnaissance à la mère Etienne, puis celle de la lettre à Jean-Joseph pour relater les aventures maritimes des jeunes gens, scelle l'accès à une culture de l'écrit, renforcée par le livre des grands hommes. Le passage de la transmission orale à l'instruction écrite se fait par le livre, support pédagogique privilégié. Après un protocole mémoriel issu du naturalisme qui place les images dans des lieux grâce à l'évocation orale, l'enfant, ici Julien le cadet, est préparé à l'éducation livresque. La mère Gertrude le félicite de ses bons résultats à l'école d'Epinal et poursuit son instruction en dehors des murs de l'école, sans rupture. Mis en condition d'écoute par les histoires racontées, Julien est apte à découvrir et à comprendre la continuité qui existe entre les récits oraux et les contenus transmis par l'histoire des grands hommes. Non seulement le livre de Bruno retranscrit l'histoire du livre populaire, mais de plus il expose des solutions éducatives adaptées aux plus jeunes enfants.

En effet, au circuit de la littérature de colportage qui assure la culture populaire avec les contes de nourrice et l'imagerie d'Epinal, succède une trajectoire livresque beaucoup plus scolaire dont l'accès a été ménagé par la transition de la lecture du livre des grands hommes. Autrement dit, les récits de la mère Gertrude à propos des célébrités lorraines sont une propédeutique à la culture écrite et à l'autonomie. L'oralisation du livre lu à l'enfant est une phase transitoire qui permet l'accès à la lecture autonome par Julien. De plus, les hôtes instruits rencontrés par les deux frères préfigurent l'instituteur. La lecture par Monsieur Gertal institue l'idée de « communauté de lecture intergénérationnelle »⁶²⁵ : substitut paternel et magistral, Monsieur Gertal constitue un petit groupe d'auditeurs qui équivaut au groupe de camarades de classe. D'ailleurs le relais institutionnel est assuré par *Le Tour de l'Europe*, puisqu'on y trouve un couple de futurs instituteurs formé par Josette et Jean : ils s'entraînent au métier en délivrant leur savoir aux jeunes enfants de la Grand'Lande, Jacques et Adèle.

Ils adoptent le système de la narration orale avant de s'appuyer sur des cartes et des livres. Dans les deux ouvrages, l'enfant qui va à l'école est le premier de sa classe et les lauriers sont décernés à l'institution de la Troisième République. Près de quarante ans séparent ces deux publications, mais la distanciation temporelle est abolie par les bienfaits de

⁶²³ G. BRUNO, *Le Tour de la France*, chapitre XXI, p.43.

⁶²⁴ Ibid. p.44.

⁶²⁵ S. LE MEN, op. cit.

l'éducation. L'école de Jules Ferry s'est développée, la scission de l'Eglise et de l'Etat n'est pas mentionnée et touche peu l'idéologie des livres de Bruno en dépit d'une réédition laïcisée du *Tour de la France* en 1906. Bien au contraire, cette dernière prépare la transition vers *Le Tour de l'Europe*, à son insu, en ajoutant un épilogue colonial et scientifique.

Le caractère didactique des livres prime l'aspect fictionnel et s'affirme davantage dans *Le Tour de l'Europe*. En recourant au « dispositif sémiotique iconotextuel propre au livre illustré »⁶²⁶, et en l'intégrant dans le champ plus vaste de la pédagogie fondée sur le texte, G. Bruno met en place un dispositif d'expression mixte : la statuaire des grands hommes émane de la culture populaire fondée sur le réel de la sculpture et est associée aux textes explicatifs transmis par les manuels scolaires. Le mélange de l'herméneutique de l'image et de la sémantique du langage concourt à l'affirmation d'une idéologie patriotique.

Ainsi le cycle des grands hommes est inauguré par les figures lorraines du peintre Claude Gellé et de la sauveuse Jeanne d'Arc. Venues à l'appui de sermons sur la vanité et la grandeur des humbles, les deux histoires précèdent l'éducation par le livre. L'insertion des notices et des commentaires d'images se fait par le truchement du livre de Julien. La typographie plus fine et étroite les différencie du récit cadre. L'auteur intervient parfois pour montrer l'influence morale exercée par les modèles. Le même effet est produit par la discussion et la lecture faite par Jean à Jacques, le fils de Jean-Joseph, dans *Le Tour de l'Europe*. Après avoir lu la vie de Bayard, Julien confesse sa honte devant son manque de courage lors de son accident :

« Il me semblait que je ne me souciais plus de rien que de vivre tranquille comme autrefois, mais j'ai bien honte de moi tout à l'heure en lisant la vie de Bayard. »⁶²⁷

L'émotion déclenchée par les exploits du héros est manifeste et exprime le désir de la communiquer à tous les lecteurs. La vertu cathartique de la lecture agit. Il en est de même pour Jeanne d'Arc à propos de qui Julien s'exclame : « Que j'aime cette pauvre Lorraine ! » La scène, qu'elle soit divulguée par le récit d'un adulte, la lecture d'un enfant, renforce son impact idéologique et émotif par la double énonciation. L'écolier assis en classe est placé dans la situation de son double fictif et reçoit ses émotions de plein fouet. Cet appel aux sentiments est conforme à une tradition instaurée au 18^e siècle par Diderot. Le recours à l'hagiographie des grands hommes alimente aussi la pédagogie du *Tour de l'Europe*, comme

⁶²⁶ Ibid. p.134.

⁶²⁷ G. BRUNO, *Le Tour de la France*, chapitre LXXII, p.174.

le prouve la figure exemplaire de Joffre au chapitre XLV. La curiosité du petit Jacques gagne l'assistance : « Jean, il faut nous la dire, s'écrie-t-on, nous ne la savons pas, nous. »⁶²⁸

Dans *Le Tour de la France*, les modèles constitués par les grands hommes infléchissent la vie des jeunes héros ; dans *Le Tour de l'Europe*, leur exemplarité pousse à la réflexion sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et sur l'humanisme, la première victime étant l'Alsace-Lorraine. G. Bruno entend développer, vanter les mérites de la science et ce désir se manifeste à la fois sur le plan littéraire et idéologique : rejetant les contes de Perrault considérés comme inférieurs aux histoires vraies, elle loue le progrès. Dans *Le Tour de la France*, le chapitre XXIII consacré au machinisme a pour épigraphe : « La prétendue baguette des fées était moins puissante que ne l'est aujourd'hui la science des hommes. »⁶²⁹ Ce positivisme s'applique à la pédagogie fondée sur l'expérience, la connaissance, conditions d'accès au bonheur. L'acheminement vers le monde adulte requiert la possession d'un savoir cognitif. Dans cette optique, la typologie conventionnelle de G. Bruno distingue « bons » et « mauvais » élèves. Dans ces deux ouvrages, il n'est curieusement que de bons élèves qui ne fréquentent que sporadiquement l'école. Ils sont cependant en conformité avec les attentes de l'institution scolaire et lui rendent hommage. Julien fréquente l'école d'Epinal pendant un mois et est très satisfait « car il avait été le premier de sa classe et il avait beaucoup de bons points. »⁶³⁰ Il s'applique à lire silencieusement pendant le trajet sur la péniche mais excelle également à la lecture à haute voix. Son livre devient la métonymie de l'école qu'il ne peut fréquenter. Privé de l'école, Julien est l'archétype du bon lecteur, présenté en modèle aux écoliers. Il en va de même pour Jacques et Adèle, dans *Le Tour de l'Europe*, qui sont tous deux de brillants élèves qui complètent intelligemment leur éducation scolaire par les informations apportées par Jean et Josette et leurs livres. Le livre symbolique de l'institution qui l'adopte, est caractéristique de « ce moment de notre histoire où tout a paru relever de l'école. »⁶³¹

4 LE TOUR DE L'EUROPE PENDANT LA GUERRE : L'INTERTEXTUALITÉ ET L'ICONOTEXTE AU SERVICE DU SENTIMENT PATRIOTIQUE

Le Tour de l'Europe gagne en maturité littéraire et scientifique par l'intertextualité et devient le prétexte à la consultation des plus grands livres européens. L'expansion

⁶²⁸ Ibid. p.97.

⁶²⁹ Ibid. p.48.

⁶³⁰ G. BRUNO, *Le Tour de la France*, chapitre XXV, p.55.

⁶³¹ Mona OZOUF, op. cit., p.317.

géographique s'accompagne d'une extension culturelle : on dénombre ainsi les références à cinq auteurs belge, français, italien, danois et à quatre artistes peintres ou sculpteurs. Les récits encadrés abondent quand ils ne sont pas relayés par des commentaires de cartes géographiques. Le bon élève de Bruno apprend et comprend ; il est la concrétisation de l'adage rabelaisien, « science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». Il doit savoir appliquer à la vie ce qu'il étudie et comprendre comment l'orienter vers le bonheur des hommes. L'humaniste en herbe perce sous le néophyte amateur de belles lectures. L'image de l'enfant lecteur est valorisée et édifie l'écolier : « Julien, tout fier d'être érigé en lecteur, prit un livre et commença d'une voix claire le chapitre suivant. »⁶³² La dame de Mâcon qui a offert le livre sur les grands hommes fait figure d'allégorie de l'institution scolaire par sa parole prophétique et son offrande patriotique :

« Je vais vous donner ce livre : il parle de la France que vous aimez et des grands hommes qu'elle a produits. Lisez-le : il est à votre portée ; il y a des histoires et des images qui vous instruiront et vous donneront, à vous aussi l'envie d'être un jour utile à votre patrie. »⁶³³

L'acte symbolique de manger goulûment une grappe de raisin de Bourgogne à la réception du cadeau représente l'association du plaisir et de l'instruction, l'avidité du savoir comparé à une nourriture spirituelle. Le livre ne fait plus écran au réel, il apprend à s'y adapter. C'est ce que montre en particulier *Le Tour de l'Europe* par la prégnance du support livresque pour expliquer la guerre et les raisons de soutenir les soldats français et alliés.

Les livres de G. Bruno valorisent la scolarisation et insistent sur la confiance à accorder au livre en tant que « médiateur entre les connaissances limitées de l'enfant et la complexité du réel. »⁶³⁴ Soit il est confirmé par la réalité et devient la caution de vérité, soit il la prolonge. Dans *Le Tour de l'Europe*, il est un accès à la compréhension du réel et précède son appréhension. Dans *Le Tour de la France*, Julien traversant l'Auvergne en compagnie de Monsieur Gertal, établit le lien entre le paysage volcanique étalé sous ses yeux et l'image vue dans un livre d'école⁶³⁵. Inversement il consulte son livre pour se repérer et y examiner la région lyonnaise et du Dauphiné au chapitre LXIII. L'artifice du procédé est réduit par les exclamations et les injonctions des interlocuteurs. Toutefois la mécanique bien rôdée du premier volume s'enraye un peu dans le second, uniquement considéré comme une source d'informations en amont qui justifient le bellicisme occasionnel. Seuls, « le code des

⁶³² G. BRUNO, *Le Tour de la France*, chapitre XLVI, p.104.

⁶³³ Ibid. p.102.

⁶³⁴ Guillemette TISON, op. cit., p.396.

⁶³⁵ G. BRUNO, *Le Tour de la France*, chapitre LIII, p.122 : « Tiens, s'écria l'enfant, j'ai vu à l'école dans mon livre de lecture une image qui montre les volcans éteints d'Auvergne ; alors les voilà donc devant nous Monsieur Gertal ? »

Eclaireurs de France »⁶³⁶ et les citations émanant d'hommes politiques en guise d'épigraphes confirment l'observation de la réalité et apparaissent comme une voix officielle en aval⁶³⁷ :

« Le soldat allemand se bat bien parce qu'il obéit. Le soldat français se bat parce qu'il le veut et qu'il sait pourquoi il le veut. C'est pour les mêmes principes que combattent et tombent côte à côte aujourd'hui le prêtre, l'instituteur, le riche aussi bien que le prolétaire, c'est pour le droit des peuples, pour le respect des faibles, pour la justice outragée, pour la liberté humaine. »
(Paul Painlevé, membre de l'Institut, député de Paris, ministre de l'Instruction publique.)

La voix officielle résonne dans *Le Tour de l'Europe* et accompagne le projet didactique et propagandiste.

La didactique des livres de Bruno entend faire évoluer vers une lecture autonome et le plaisir de la partager. Pour cela, l'auteur emploie une typologie narrative essentiellement fondée sur l'exemplum. Le moindre écart de moralité est immédiatement sanctionné par un adulte porteur de valeurs morales. Le jeune Julien, fier de sa première place à l'école, se moque d'un cancre plus âgé. Il est aussitôt sermonné par la mère Gertrude qui lui raconte l'histoire du peintre Claude le Lorrain pour admonester contre une superficialité vaniteuse. L'enfant bat sa coulpe à la fin de l'histoire et tire la morale de modestie. Le procédé perdure dans *Le Tour de l'Europe* avec le jeune Jacques, qui parle sans réfléchir sous l'effet d'un enthousiasme juvénile. L'adulte doit juguler la vanité de l'enfant qui estime que sa patrie est la meilleure au monde. Il lui apprend le relativisme culturel, en émule de Montaigne. Toutefois cette ouverture à l'autre connaît des limites puisque l'Allemagne est écartée de ce creuset intellectuel au nom de sa « Kultur » tant décriée. Accusée d'une éducation militariste, elle fait l'objet de reproches acerbes concernant sa fourberie et sa barbarie légendaires. Le Kaiser désigné comme le grand responsable de cette inculcation orgueilleuse est la cible favorite de Jean comme elle l'est des illustrés propagandistes. Le désir d'expansion territoriale allemand provient d'un orgueil démesuré. La tragédie de la Grande Guerre accable l'Allemagne du péché d'hybris dont elle doit être châtiée. Sa politique d'armement confirme son ambition. L'évocation partielle de l'Allemagne mise au ban des nations accrédite la thèse de la transmission d'une idéologie officielle via les livres de G. Bruno.

En effet les ouvrages de cette dernière offrent un paradoxe didactique : enseigner à penser par soi-même par l'inculcation d'une pensée étatique. Comment conjurer la force des idées reçues dans la petite enfance et les préjugés à l'encontre des plus faibles ou des peuples différents alors que l'Ecole et l'Eglise omnipotentes en 1877 concourent à inculquer une

⁶³⁶ G. BRUNO, *Le Tour de l'Europe*, chapitre CVII, p.240.

⁶³⁷ Ibid. chapitre XCV, p.215 : la citation de Paul Painlevé justifie la guerre du droit.

pensée normative à l'enfant ? L'aporie est résolue par une dialectique du temps et de la politique. La laïcité acquise au prix de nombreux combats, les romans et les manuels scolaires contemporains de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e siècle s'en font l'écho. *Le Tour de la France* n'y échappe pas et toutes les allusions religieuses sont remplacées par des conseils civiques et moraux. Au catéchisme religieux se substitue l'évangile républicain. Toutefois les modifications apportées ne changent guère le fond du livre. L'objectif avéré est la valorisation de la patrie par l'instruction. La lecture opère un effet identique sur l'enfant en lui donnant « de stricts principes, des modes de conduite et de pensée qu'on lui demande de faire siens. »⁶³⁸ L'obéissance religieuse est remplacée par l'obéissance à la loi : la déviation des préceptes qui forment a priori la pensée enfantine, de la religion à la patrie, se produit par des aphorismes en tête de chapitre. Le consensus organisé autour de ces formules révèle un condensé significatif des buts de l'enseignement. La foi est remplacée par la confiance en la nation et l'amour de l'autre.

La comparaison entre les épigraphes de l'édition de 1877 et de 1887 permet de comprendre cette translation de la foi catholique à la foi patriotique sans aucun heurt :

« Ô mon frère, marchons toujours la main dans la main, unis dans un même amour pour nos parents, notre patrie et Dieu. »⁶³⁹

L'apologie des valeurs familiales, patriotiques et religieuses est remplacée par celle de l'obéissance dans la formule de 1887 :

« Ô mon frère, marchons toujours la main dans la main, unis dans un même amour pour nos parents, notre patrie et notre devoir. »

La loi de l'obéissance prônée par les ouvrages laïques ou laïcisés du temps est acceptée sans sourciller : la religion et la morale laïque se rejoignent dans l'apologie de l'effort et du dépassement de soi-même. Les deux ouvrages de G. Bruno cumulent l'ascèse physique et morale à travers une transmission héréditaire des souffrances initiatiques. Le petit Julien surmonte ses douleurs et en ressort grandi intellectuellement. Son fils, quarante ans plus tard, le sous-lieutenant Jean Volden, souffre à deux reprises de graves blessures infligées au combat. La première convalescence à la Grand'Lande en janvier 1915 n'est qu'une rémission avant la mutilation lors du retour final. Ici le livre ne sert plus de catalyseur d'énergie, ce sont les paroles reconfortantes de sa mère et de sa fiancée. Jean a intériorisé son offrande patriotique et pense avoir réglé sa dette à la nation. Il lui reste une visée téléologique

⁶³⁸ Guillemette TISON, op. cit., p.228.

⁶³⁹ G. BRUNO, *Le Tour de la France*, édition de 1877, chapitre III, p.9.

à laquelle il n'avait pas songé : « Vivre encore ! »⁶⁴⁰ L'infirmité qui l'accable est érigée en symbole du martyr enduré par les soldats : la pensée dialogique confronte le discours de la victime à celui du héros accompli qui pense en avoir fini avec la vie. La parole édifiante de Josette lui confère l'apothéose avant l'heure et donne un sens à sa vie :

« Cher blessé, notre orgueil à tous, partout où nous irons désormais, ton irrémédiable blessure sera le vivant exemple de courage et de la grandeur morale des soldats de la France. Quel noble enseignement que celui-là ! »⁶⁴¹

L'acceptation de la perte d'un bras, d'une jambe s'il le faut, fait oublier « les lâches regrets » et constitue une ultime preuve du dépassement de soi.

Le devoir patriotique guide les comportements sociaux et psychologiques. Il trouve son prolongement dans le devoir scolaire : la profession de Josette et de Jean les propulsent au rang de directeurs d'école trois mois après l'accident. Les instituteurs « se promettent de faire de leurs futurs élèves de bons Français, généreux, laborieux, fidèles toujours à l'honneur et au devoir. »⁶⁴² En aval, « Jacques et Adèle travaillent avec plus de courage que jamais. »⁶⁴³ L'école se met au service de la patrie. Le consensus moral du *Tour de la France* est mué en consensus idéologique dans *Le Tour de l'Europe*. G. Bruno reste discrète sur le travail des enfants dans *Le Tour de la France* : seul, le jeune Jean-Joseph travaille comme vannier alors qu'il est âgé de sept ans et le passage par Le Creusot⁶⁴⁴ aborde légèrement le problème. Pendant que certains apprennent à lire, d'autres travaillent dur. « Il y a des enfants qui ne sont guère plus âgés que toi et qui travaillent de tout leur cœur », dit Monsieur Gertal à Julien qui les admire. « Comme ils sont courageux ! »⁶⁴⁵, s'exclame ce dernier.

Le destin d'André et de Julien Volden n'en fait pas des privilégiés, loin de là, et les désigne comme des victimes de l'injustice politique tandis que la mise au travail apparaît comme une autre page d'un destin malheureux. Les différents types d'injustice ne font que rehausser la force du faible. La fiction romanesque édulcore la dure réalité par un optimisme de bon aloi. La résurgence mythologique d'une usine cyclopéenne et vorace occulte la vérité sur les conditions de travail des enfants et des adultes. L'usine d'Indret est rapprochée de celle du Creusot « où fument sans cesse les cheminées. »⁶⁴⁶

⁶⁴⁰ G. BRUNO, *Le Tour de l'Europe*, chapitre C, p.227.

⁶⁴¹ Ibid. p.219.

⁶⁴² Ibid. chapitre CVIII, excipit, p.246.

⁶⁴³ Ibid. p.245.

⁶⁴⁴ G. BRUNO, *Le Tour de la France*, chapitre XLVIII, p.110.

⁶⁴⁵ Ibid. p.111.

⁶⁴⁶ Ibid. chapitre LXXXIX, p.221 : l'île d'Indret dans l'estuaire de la Loire abrite des chantiers navals. Le topos de cette île ressurgit d'ailleurs dans *Jack* de Daudet. Jack, âgé de treize ans, est placé de force en apprentissage à Indret.

Toutefois l'homme s'efface devant la machine, et les livres de Bruno consacrent le triomphe du gigantisme industriel par des allusions épiques ou dantesques. C'est le seul moment où la poétique compose avec la réalité à des fins idéologiques. *Le Tour de l'Europe* peaufine la consécration de l'évolution des sciences. La technologie progresse dans *Le Tour de la France*, la science sauve des vies dans *Le Tour de l'Europe*, grâce à la transfusion sanguine de Josette à Jean, plus symbolique que vraisemblable.

Le retour en enfance et le recours à l'enfance servent l'axiologie puisque le livre des grands hommes détenu par Julien et les histoires rapportées partent toujours de l'enfance pour expliquer le devenir des hommes illustres. La liste établie à partir des gravures énumère vingt-huit grands hommes auxquels s'ajoute le mot « statue » employée à deux reprises : « statue de Jeanne Darc »⁶⁴⁷, « Pierre Puget sculptant une statue »⁶⁴⁸. L'étude sérielle de la liste des grands hommes révélée par les titres de chapitre et les commentaires imagiers, met en évidence la diversité des talents et montre surtout une prévalence de savants, d'artistes et d'écrivains alors que peu d'hommes politiques sont mentionnés. Dans *Le Tour de l'Europe pendant la Guerre*, l'équilibre est assuré entre l'éloge du courage militaire et celui du courage civil par l'alternance entre les grands hommes et les « grands hommes de guerre ». L'apologie de Claude le Lorrain précède le panégyrique de Jeanne d'Arc ; les « grands hommes d'Auvergne »⁶⁴⁹ juxtaposent Vercingétorix, Michel de l'Hospital et Desaix.

L'itinéraire de ces grands hommes s'appuie sur un don, une curiosité innée et surtout sur la lecture et le caractère autodidacte des célébrités. La moralisation de leur trajectoire est liée à une volonté d'apprendre, de travailler, de lire dès l'enfance, quels que soient l'origine sociale ou le milieu géographique. Vauban, Joffre, d'extraction modeste ont connu des parcours extraordinaires. La richesse de Buffon n'a pas altéré sa soif de culture. Tous doivent leur prospérité à leur goût du savoir et à la lecture, lecture qui sert le projet mémoriel. Le livre apprend à lire le socle des statues, à graver des épitaphes⁶⁵⁰. Les minuscules personnages représentés dans les vignettes affûtent le regard de l'enfant sur qui agit le pouvoir iconique et textuel.

⁶⁴⁷ G. BRUNO, *Le Tour de la France*, chapitre XXVIII, p.60. Voir l'illustration en regard.

⁶⁴⁸ Ibid., chapitre LXXVII, p.191. Voir l'illustration en regard.

⁶⁴⁹ G. BRUNO, *Le Tour de la France*, chapitre LVII, p.132 sqq.

⁶⁵⁰ Ibid. chapitre CIX, p.270 : André Volden a forgé une plaque en fer pour y graver le nom de son père et la déposer sur sa tombe.

Dans l'image comme dans le texte, l'Alsace reste le point d'ancrage : en effet, l'histoire de la Place de la Concorde à Paris remet à l'ordre du jour l'Alsace puisqu' « elle est ornée de colossales statues en pierre qui représentent les principales villes de France, entre lesquelles la concorde doit régner »⁶⁵¹, y compris la statue de Strasbourg, de l'Alsace perdue en plein Paris. La statuaire est d'ailleurs modestement perpétuée dans *Le Tour de l'Europe* qui inaugure le chapitre XV par la revendication de l'Alsace-Lorraine à travers l'allégorie de l'Alsace sculptée par Antonin Mercié⁶⁵². La lutte pour la restitution des provinces usurpées il y a quarante-quatre ans est le fer de lance de la communauté vindicative de la Grand'Lande :

« Nous luttons pour que l'Alsace-Lorraine, annexée contre sa volonté il y a quarante-quatre ans, revienne librement à la patrie de son choix. »⁶⁵³

Les anciens comptent sur les plus jeunes pour accomplir ce qu'ils n'ont pu réaliser. La parole donnée à Michel Volden et à son frère Frantz maintenant morts, est tenue grâce aux enfants d'André et de Julien, récipiendaires d'un patrimoine jamais vu ni connu, mais aimés en livre :

« Il ne nous a pas été donné, à André et à moi, d'aider à la délivrance de notre Alsace, mais que nous sommes fiers de voir nos fils y travailler ! »⁶⁵⁴

Afin de concrétiser la notion de patriotisme et de matérialiser la région annexée, G. Bruno recourt à la statuaire de l'Alsace personnifiée par une jeune femme, tenant un de ses fils morts pour elle et regardant fièrement au loin. Son regard trahit sa pensée, la sublime « dans une invincible espérance, – quand même ! »⁶⁵⁵ L'Alsace-Lorraine est le socle de la statuaire patriotique des deux manuels de G. Bruno. Elle est aussi l'origine des voyages entrepris.

Le voyage est une tradition ancienne du roman comme Mikhaïl Bakhtine⁶⁵⁶ l'a montré. Hérité du roman picaresque, le récit s'est adapté aux goûts modernes de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e siècle. Il a également dû composer avec les exigences politiques du moment : la période d'entre-deux-guerres marquée par l'avènement de la Troisième République, l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne est propice à l'éclosion d'une littérature itinérante et didactique. Le voyage donne un caractère pittoresque et assure la formation de jeunes héros. Il sert de thème fédérateur et fondateur à une série de romans bâtis

⁶⁵¹ Ibid. chapitre CXI, p.273.

⁶⁵² G. BRUNO, *Le Tour de l'Europe*, chapitre XV, p.33. Voir l'image en regard tirée de la page 34.

⁶⁵³ Ibid., p.33.

⁶⁵⁴ Ibid. p.33-34.

⁶⁵⁵ Ibid. p.34. Voir image en regard.

⁶⁵⁶ Mikhaïl BAKHTINE, *Esthétique et théorie du roman*, « Troisième étude ». Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1978, p.237-398.

autour de pérégrinations françaises, européennes ou mondiales. Il confère le succès à des ouvrages hybrides réclamés par l'école dans une période d'intense scolarisation où les œuvres à visée pédagogique sont nombreuses. L'exaltation du sentiment revanchard, le développement d'un esprit cocardier de bon aloi, l'exacerbation du nationalisme constituent les paliers d'une dérive belliciste à laquelle G. Bruno cède dans *Le Tour de l'Europe*. Les relations humaines bâties sur l'absence de préjugés et l'entraide sont dégradées dans l'ouvrage revanchard d'Antoine Chalamet, imité du premier volume de Madame Fouillée. L'enfant y occupe une place centrale car il reçoit l'instruction de son environnement, de ses parents, de ses maîtres et doit l'exploiter pour servir sa patrie.

Les deux ouvrages de G. Bruno dessinent le parcours vers la maturité grâce à l'histoire naturelle et sociale de deux orphelins sous la Troisième République. Inspirés du « Bildungsroman »⁶⁵⁷, ils présentent la particularité d'enchaîner les aventures des deux héros après une ellipse temporelle de dix ans, de poursuivre l'étude de leur vie à l'âge adulte, déjà atteint à la fin du premier volume. De plus ils élaborent une progression pédagogique qui évolue en quarante ans sous l'impulsion d'une pensée étatique. La transmission héréditaire de la curiosité, de la bonté, de la générosité procède d'une étude quasi naturaliste des hommes, tandis que l'apologie de l'institution scolaire va croissant et érige le livre en maître, source de tout savoir et de toute vertu. La perpétuation du désir d'apprendre grâce aux enfants des héros originaux répond à un principe de circonstances et à une aspiration profonde : la valorisation de la patrie.

La virtuosité de Bruno tient au fait que ses deux livres ressortissent à cette catégorie du roman d'apprentissage ou d'entrée dans la vie, mais vont plus loin dans la découverte de la vie : ils en exposent aussi discrètement la sortie, avec la mort des parents Volden dans le premier livre, de l'oncle Frantz dans le second, ainsi que celle des enfants d'André, de Julien et de Jean-Joseph. La nuance est importante car le livre aborde la mort sous trois aspects : la mort naturelle de vieillesse est considérée comme inéluctable et suscite une simple oraison funèbre. La mort accidentelle comme celle de Michel Volden est ressentie comme une injustice au même titre que celle de ses petits enfants, compte tenu de leur jeune âge. Toutefois la mort sacrificielle est envisagée sous un angle héroïque et utilitaire : les enfants morts au champ d'honneur ont gagné la gloire éternelle et donné à leur pays l'honneur mérité. Les mères et les pères s'y résignent avec un mélange de peine et d'orgueil. Il est vrai que la

⁶⁵⁷ Le terme est créé en Allemagne en 1870 par le critique Wilhelm Ditley à propos du roman de Goethe, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*.

donnée fondamentale du temps est la base du roman d'apprentissage et a fortiori celle des livres de G. Bruno.

Cependant le cadre limité de la narration impose une sélection des moments vécus dans la linéarité temporelle. L'auteur est confronté à la difficulté de restituer la continuité d'un parcours initiatique qui dépasse les limites imposées par la tradition. La vie apparaît tout entière comme une gigantesque initiation qui conduit à l'acceptation de la mort. Il faut donc en marquer les moments exceptionnels dus à une rupture ou un exploit. Apparentés au roman hétérodiégétique, les deux livres de G. Bruno accordent une place importante à la remontée vers les origines tout en gardant un regard prospectif sur un avenir tout entier dédié à la patrie. Le point de départ n'est pas la naissance mais un moment crucial de la vie du héros : rupture avec le foyer familial dans *Le Tour de la France*, arrivée d'un élément formateur dans *Le Tour de l'Europe*.

L'apprentissage hors du foyer familial disparu rejoint l'apprentissage intra muros de la Grand'Landé par le topos narratif du voyage. G. Bruno conserve son originalité car elle propose une fin ouverte sur la prospérité du phalanstère de la Grand'Landé et la descendance de ses habitants. Elle rompt avec la tradition dans *Le Tour de l'Europe* puisqu'elle promet un mariage des héros dans l'intimité et un avenir totalement consacré à l'éducation en guise de reconnaissance à la patrie. Certes la fin nuptiale s'inscrit dans la lignée des contes de fées et des romans sentimentaux, mais elle n'en apporte pas pour autant niaiserie et mièvrerie. Elle abonde dans le sens d'une perpétuation intergénérationnelle du savoir. Le rythme cyclique des retours au foyer accompagne le déroulement linéaire d'un temps orienté par la guerre.

Car là est bien la raison d'être des livres étudiés : la datation des deux ouvrages crée un effet référentiel, gage de sérieux et d'authenticité. Les personnages sont ancrés dans une chronologie explicite, et un arrière-plan historique indissociable de l'intrigue est placé sous les yeux du lecteur. La seconde source d'originalité, outre la structure narrative, vient de l'alliance du temps diégétique au temps de l'Histoire qui plonge les personnages dans l'actualité. Les deux manuels ont pour matrice génétique la guerre, celle de 1870 pour *Le Tour de la France*, et celle de 1914 pour *Le Tour de l'Europe* ainsi que l'annexion de l'Alsace-Lorraine. G. Bruno subvertit la vision traditionnelle du « Bildungsroman » et du manuel de lectures courantes en traçant le parcours d'enfants influencés par la guerre et conscients du passage du temps et de ses effets. Le parti pris idéologique évolue du patriotisme pacifique au patriotisme belliqueux. L'exacerbation cocardière constante prend des allures nationalistes sans jamais afficher de haine antigermanique, ni proférer d'injures à

l'encontre du peuple allemand. Le mépris suffit. Les poncifs remplis de préjugés à l'encontre de la « Kultur » et de l'atavisme guerrier germanique émaillent le texte.

Pour expliquer la guerre, l'auteur se sert de l'école : son optimisme vient du regard anticipateur porté sur la France post bellum. La population assimilée à une classe saura établir une saine émulation pour reconquérir le rang perdu. Le mépris à l'égard de l'ennemi déloyal prime et la certitude de la force des Alliés rallie tous les suffrages. La couverture du *Tour de l'Europe*⁶⁵⁸ est éloquente à ce sujet : le frontispice orné des étendards des six pays alliés (France, Russie, Angleterre, Belgique, Serbie, Japon) en 1914 flottent au-dessus d'un soldat français harnaché et d'un coq gaulois posé sur des lauriers. Les ruines de l'arrière-plan contrastent avec la devise cocardière « honneur et patrie », inscrite sur le drapeau français. La mention particulière « hommage aux éditeurs » détermine l'axiologie de l'ouvrage et la gratitude envers Belin qui publie un ouvrage patriotique.

Le choix de l'écrivain est révélateur de ses intentions : la question de l'Alsace-Lorraine est un leitmotiv qui parcourt en filigrane les deux œuvres. Les deux jeunes Lorrains, André et Julien, restent fidèles à la parole donnée à leur père : être français, mais ne pas oublier leur terre natale ni l'origine de la rupture. Regroupés dans le même espace rural de la Grand'Land, ils évoquent le passé sous forme d'analepses, de récits rétrospectifs, de narrations historiques. La déchirure alsacienne est le prétexte à une avancée vers de nouveaux horizons et à la légitimation de la guerre. Cependant jamais les livres de Bruno n'exposent de sentiments revanchards. Mus par la certitude que la France reprendra tôt ou tard ses filles d'Alsace et de Lorraine, les deux héros quittent les « pays devenus allemands »⁶⁵⁹ pour gagner la « France aimée »⁶⁶⁰ par-delà la ligne des Vosges.

La carte d'Alsace-Lorraine pendue à la muraille de la chambre du vieux Fritz dans *Le Tour de la France* trouve son équivalent agrandi, dans *Le Tour de l'Europe*, grâce à la carte d'Europe de 1915 et à un encadré sur les régions frontalières des principaux belligérants⁶⁶¹. Le deuil de l'Alsace est figuré par la couleur violine attribuée à la région perdue. Les raisons qui expliquent la « guerre terrible »⁶⁶² remontent à 1870 et à la responsabilité de l'Allemagne. Les effroyables conséquences de la guerre entrevues dans le premier volume justifient la nécessité de la paix et décrivent un conflit meurtrier et dévastateur. Mais la seule mort accidentelle de Michel Volden n'indigne pas assez. La perte de six jeunes gens,

⁶⁵⁸ Voir l'image en regard représentant la couverture du *Tour de l'Europe*.

⁶⁵⁹ G. BRUNO, *Le Tour de la France*, chapitre X, p.25.

⁶⁶⁰ Ibid.

⁶⁶¹ G. BRUNO, *Le Tour de l'Europe*, p.12-13. Voir les images en regard.

⁶⁶² Ibid. p.5.

l'emprisonnement de deux fils et les terribles blessures d'un troisième sont sources de pathétique et déterminent une ferme volonté d'éradiquer le mal : « Oui nous sommes décidés à défendre notre droit jusqu'à la mort », explique Jean à Adèle. La vision univoque d'une Allemagne cupide et vorace d'un côté, d'une France vertueuse et victime de l'autre, ramène systématiquement à un idéal d'honneur, de justice et de devoir. Ce qui n'était qu'une sourde pensée dans *Le Tour de la France* devient une obsession de tous les instants à la Grand'Lande :

« L'ennemi s'acharne à vouloir continuer l'envahissement de la chère patrie, à ne pas lâcher l'Alsace, à brutaliser la Belgique ! On ne pense plus qu'à cela à la Grand'Lande. »⁶⁶³

L'acharnement au travail scolaire de Jacques et Adèle est une réponse à la puissante éducation délivrée aux écoliers et aux étudiants d'outre-Rhin. La rivalité gagne la culture et l'instruction. Le but altruiste et humaniste des Français s'oppose à la motivation conquérante des Allemands.

Les livres des Bruno reflètent les principes édictés par Michel Butor et Gérard Genette⁶⁶⁴ : une narration suit difficilement le strict ordre chronologique et un texte est toujours un hypertexte :

« On s'aperçoit qu'en fait aucun roman classique n'est capable de suivre les événements d'une façon simple. »⁶⁶⁵

Les retours en arrière, les récits rétrospectifs abondent dans *Le Tour de l'Europe* qui recourt à la mémoire cognitive de l'enfant pour évoquer Belfort et l'Alsace :

« Adèle se souvient avoir appris à l'école qu'en 1870 les Allemands n'ont pu s'en emparer. La ville de Belfort est une place forte qui s'est défendue héroïquement. »⁶⁶⁶

La sculpture du lion de Belfort par Bartholdi né à Colmar est l'occasion de remémorer la situation de l'Alsace. Les tropismes font florès : Belfort appelle Colmar qui induit Strasbourg. Rouget de Lisle est peint par de Pils en 1815, en train de chanter pour la première fois « la Marseillaise » chez Dietrich, maire de Strasbourg⁶⁶⁷. L'insertion iconographique et textuelle favorise la divulgation idéologique par la symbolique : la lecture d'*Antigone* en est la preuve. Le rappel itératif des vers de Victor Hugo sur « Notre France immortelle », sur « Ceux qui sont morts pour elle » font vibrer la fibre cocardière en exaltant les cœurs. Adèle

⁶⁶³ Ibid. chapitre XLVIII, p.102.

⁶⁶⁴ Gérard GENETTE, *Figures III*. Paris, Editions du Seuil, coll. « Poétique », 1972.

⁶⁶⁵ Michel BUTOR, « Recherches sur la technique du roman » dans *Essais sur le roman*. Paris, Gallimard, coll. « Tel », p.113.

⁶⁶⁶ G. BRUNO, *Le Tour de l'Europe*, p.122.

⁶⁶⁷ Ibid. p.123. Voir l'image en regard.

déclare d'ailleurs à ce sujet : « [Ils] me font l'effet (...) d'une belle musique que j'entendrais et, malgré moi, le cœur me bat plus vite. »⁶⁶⁸

La présentation des différents pays engagés dans le conflit génère une remontée dans le temps selon une conception hegelienne : dans ses dissertations sur la continuation de l'histoire universelle, Hegel⁶⁶⁹ se sert du vieux continent américain pour s'expliquer. La découverte du nouveau monde et le prime colonialisme fondent une réflexion sur le statut de l'Autre. L'appropriation du temps par un belligérant provoque l'aliénation de l'autre et le dépossède de ses références à l'histoire. Les ouvrages publiés à destination des plus jeunes contrecarrent cet effet dévastateur. La combinaison entre l'espace et le temps a de lourdes conséquences qu'exploite G. Bruno. Son raisonnement repose sur un eurocentrisme dont le noyau est la France, atomisé en départements dont les plus chers ont été usurpés. Cette vision concentrique de la situation géopolitique se double d'une affirmation de la nécessaire propagation de la civilisation européenne dans le monde, à l'exception de l'Allemagne.

L'absence du paradigme culturel germanique au cœur du développement de la civilisation européenne confirme le parti pris grandissant de G. Bruno d'une œuvre à l'autre. Expulsée du *Tour de la France* pour des raisons civiques et pédagogiques, l'Allemagne est le maillon manquant à la chaîne civilisatrice européenne. Sa puissance économique et industrielle ne pallie pas ses carences morales. Elle demeure pour Madame Fouillée, comme pour beaucoup de patriotes, l'usurpatrice de l'Alsace-Lorraine et son bourreau de 1871. Rendue responsable du premier conflit mondial, elle est désignée comme l'ennemi lâche et déloyal qu'il faut battre afin que la paix s'établisse sur l'Europe. Les deux manuels scolaires de G. Bruno tout comme celui d'Antoine Chalamet, édifient la nation en recourant à l'iconotexte expressif. Cependant les illustrations de *Jean Felber* dessinées par J. Beuzon sont de fins croquis ciselés proches des images d'Epinal qui insistent davantage sur l'architecture et les scènes d'activités que sur la statuaire. Celles de Bruno établissent la connivence entre la statuomanie de la Troisième République et le manuel scolaire. Les deux supports pédagogiques solidaires que sont l'iconographie et le texte impriment dans les cœurs et les mémoires les grands noms de l'histoire de France et servent la cause patriotique tant en période de paix que de guerre. Les vignettes qui illustrent les découvertes scientifiques telles

⁶⁶⁸ Ibid. chapitre LXXXII, p.191.

⁶⁶⁹ Hegel (1770-1831) a écrit peu d'ouvrages. Ils ont été établis à partir de manuscrits ou de notes prises par ses étudiants. Dans *La raison dans l'Histoire*, il démontre que l'histoire est rationnelle et non une suite chaotique d'événements. Les gens qui vivent l'histoire n'en ont pas toujours conscience et pourtant elle est la réalisation d'un plan. Les hommes n'ont pas conscience de la fin où les conduit l'histoire. A un degré plus modeste, les ouvrages enfantins inculquent ce sens de l'histoire et entendent que ce sens ne peut être que l'acte par lequel l'esprit parvient à la connaissance de lui-même. G. Bruno souscrit à cette vision, car pour elle l'histoire est l'expression du progrès de la conscience, de son devenir progressif.

que la machine à vapeur ou le métier à filer, le mécanisme de l'horloge, une écluse, dans le livre de Chalamet, ou bien la photographie, le métropolitain, le télescope dans le livre de Bruno, glorifient le progrès. La statuaire quasi absente du manuel de Chalamet et du *Tour de l'Europe* construit un panthéon républicain dans *Le Tour de la France*. L'épilogue de 1909 remplace les sculptures par l'éloge des bienfaiteurs comme Pasteur avec sa photographie apportée par Monsieur Gertal :

« J'ai apporté dans ma valise, entre autres choses intéressantes pour les étrennes des enfants, une jolie photographie de Pasteur. »⁶⁷⁰

Le Tour de la France, *Jean Felber* et *Le Tour de l'Europe* forment un triptyque qui a pour fil conducteur l'arrachement des provinces d'Alsace-Lorraine. Le troisième volet partiobelliste écrit pendant la guerre se replie sur le cri revanchard de *Jean Felber* et les conquêtes pacifiques de la science du *Tour de la France*. Les modulations de ton constatées d'un livre à l'autre reflètent l'évolution des mentalités au gré des fluctuations politiques de 1877, 1890 et 1916. D'une manière générale, les biographies des grands hommes sont introduites par une motivation géographique⁶⁷¹. Chaque personnage « incarne un état civil sociologique, voire mythologique et une vertu cardinale »⁶⁷². L'ensemble constitue une table des lois civique indispensable au bon citoyen. L'accent cocardier est davantage marqué dans *Le Tour de l'Europe* car il est urgent de sauver la France. Le devoir scolaire, équivalent du devoir militaire, inculquent les bases du dévouement à la patrie et à la famille : « valeur morale », « honneur », « devoir » closent *Le Tour de la France*, « c'est nous qui reprendrons l'Alsace aux Prussiens » achève *Jean Felber*. Les excipits des trois manuels se rassemblent sous la bannière tricolore de la victoire française annoncée. Tout en offrant une bibliothèque idéale incluse dans la diégèse par l'intertextualité et les citations, ces livres s'appuient sur l'imaginaire enfantin et la lucidité : nonobstant leur refus des idées irrationnelles, ils dessinent des parcours historique, intellectuel et fictif parallèles, et constituent une chaîne patriotique.

Bien avant Bruno Bettelheim, G. Bruno a compris l'impact de telles lectures sur la psychologie enfantine : l'insertion d'apologues dans ses livres en est la preuve. *Le Tour de l'Europe* est l'aboutissement d'une intégration littéraire et sociale réussie, de l'Alsace-Lorraine abritée en son sein par la France, du sacrifice de ses enfants à la patrie. Les robinsonnades, les épreuves ont instruit les enfants qui sont parvenus à organiser leur vie d'adultes. L'éloge de l'école va de pair avec l'apologie de la réussite scolaire et nationale ; le

⁶⁷⁰ G. BRUNO, *Le Tour de la France*, chapitre CXXI, p.304.

⁶⁷¹ Maurice CRUBELLIER, *L'Enfance et la jeunesse dans la société française, 1800-1950*. Paris, Armand Colin, 1979.

⁶⁷² Guillemette TISON, op. cit., p.366.

succès de l'enfant augure de celui de l'adulte. La gestion intelligente de la Grand'Land est l'aboutissement du projet initial : le travail, valeur suprême permet de devenir un homme.

Une des ambitions de la littérature enfantine à la fin du 19^e siècle, dans le droit fil de l'apport de Hetzel, est de donner à l'enfant les moyens de découvrir l'univers qui l'entoure, d'agir sur lui et de compenser l'insuffisance de la culture scientifique enseignée à l'école. Les livres étudiés dans ce chapitre pallient ces lacunes par le recours à la fiction romanesque. Ce détour ouvre une porte d'accès à la culture par la vulgarisation de notions jusqu'alors considérées comme élitistes. Pour favoriser cette inculcation civique et culturelle, l'espace typographique se couvre d'images et l'iconotexte apporte une aide pédagogique et idéologique. La précision des « deux cent douze gravures instructives pour les leçons de choses et dix-neuf cartes géographiques » apportée en page de garde du *Tour de la France* est reprise de façon plus générale mais tout aussi attirante dans *Le Tour de l'Europe*, « illustré de nombreuses gravures et cartes géographiques ». Les livres pluridisciplinaires de Chalamet et de Bruno se démarquent de la littérature scolaire traditionnelle par leurs images, et concurrencent les récits d'aventures extrascolaires des bibliothèques. Ils apportent une solution médiane d'apprentissage entre les grands tirages ternes des manuels scolaires que nous avons étudiés et les petits tirages luxueux de la bibliophilie qui ont rendu célèbres auprès des enfants, Bombléd, Hansi, Arnoux. La mobilisation des esprits par la littérature enfantine de guerre, scolaire et extrascolaire, est incontestable. Elle se module selon les conceptions politiques et pédagogiques des auteurs et connaît des paliers générationnels.

Conditionnée par l'avènement de la Troisième République et la scolarisation massive, elle atteint son paroxysme en 1914 avec le déclenchement de la Grande Guerre. Toutefois la littérature enfantine de guerre issue de 1871 ne connaît pas le degré propagandiste innervé par la situation de 1914-1918. La défaite de 1870 a préparé les esprits juvéniles à un nouveau conflit, sans conférer aux ouvrages juvéniles l'ampleur axiologique de la Première Guerre Mondiale. L'épanouissement littéraire et artistique de l'entre-deux-guerres a eu un retentissement sur les publications enfantines qui se sont adaptées aux fluctuations idéologiques contemporaines. Cependant, la littérature juvénile a été déformée par la hantise chronique de la menace barbare : la tendance cocardière s'est muée en exaltation patriotique et l'obsession de la revanche a transformé l'âme française, y compris celle des plus jeunes, soumise aux décisions du ministère de l'Instruction publique. L'exaspération patriotique est insufflée par des Instructions Officielles qui orientent la littérature scolaire, parascolaire et extrascolaire en lui subordonnant la réussite de la France.

DEUXIÈME PARTIE

GENÈSE D'UNE LITTÉRATURE ORIENTÉE : DE LA VOIX OFFICIELLE À LA VOIX SCOLAIRE ET EXTRASCOLAIRE

DEUXIEME PARTIE

GENÈSE D'UNE LITTÉRATURE ORIENTÉE : DE LA VOIX OFFICIELLE A LA VOIX SCOLAIRE ET EXTRASCOLAIRE

Le vingtième siècle constitue une période particulière de l'édition pour enfants, au moment de la Grande Guerre, car l'on peut parler d'édition patriotique et anti-allemande, acquiesçant à une écriture tout aussi partisane. On constate un décalage entre la période qui a suivi la guerre de 1870 et celle qui est contemporaine de la Grande Guerre sur le plan éditorial, auctorial et diégétique. Les ouvrages pour enfants racontent le siège de Paris ou les affrontements franco-allemands à travers des héros adultes ou bien par le truchement d'une petite fille de huit ans dans *Les Robinsons des caves*¹. Daudet ne transforme pas les enfants en petits adultes revanchards dans *Les Contes du lundi* ou en héros luttant contre l'ennemi abhorré, mais il les montre tels qu'ils sont, avec leurs faiblesses comme le petit Stenne de « L'Enfant espion », et non tels qu'ils devraient être. L'impact de la guerre de 1870 sur la littérature de jeunesse est faible comparé à celui de la première guerre mondiale.

Guignol, Bécassine, Les Pieds Nickelés sont mobilisés tandis que les héros enfantins font la guerre. La haine des Allemands est nourrie par des histoires et des images. Les enfants aux mains coupées omniprésents dans l'imagerie de 14-18 constituent une façon de mobiliser la jeunesse française. Ce sentiment antigermanique et outré innerve aussi les Poulbots, les « Livres Roses pour la jeunesse » de Larousse, les ouvrages de récompense. Cependant la « guerre des mômes », pour reprendre l'expression d'Alfred Machard² dans *L'Epopée du Faubourg*, n'est pas une guerre d'adultes en réduction. L'enfant s'inscrit dans la littérature de guerre comme la guerre s'inscrit dans l'enfance et dans la littérature. De cette interaction naissent des ouvrages destinés à une vaste classe d'âge de trois à seize ans.

Aussi entendons-nous montrer comment la littérature de jeunesse s'est adaptée à la guerre et l'a intégrée. Il faut comprendre cette exaspération littéraire qui accompagne le premier conflit mondial : pourquoi et par quel biais les livres scolaires et extrascolaires offrent-ils sans vergogne un tel déferlement de violence ? Comment résoudre l'antique problème de l'opposition entre la Patrie et l'Humanité ? La corrélation entre le pouvoir,

¹ A. DAUDET, *Les Petits Robinsons des caves, ou le siège de Paris raconté par une petite fille de huit ans*. Paris, Librairie du Petit Journal, 1871.

² Alfred MACHARD, *L'Epopée du Faubourg*. Paris, Flammarion, 1919. L'ouvrage est illustré par Poulbot.

l'école et l'armée joue un rôle déterminant dans le choix des livres proposés aux enfants par l'école, les bibliothèques scolaires, à l'occasion des remises de prix ou bien dans les lectures extrascolaires. En amont, le contexte sociologique et politique a fortement conditionné les auteurs. En aval les lecteurs sont-ils touchés, influencés ?

Notre étude des ouvrages de guerre pour enfants s'articule en trois étapes qui sont le fruit d'une lecture transversale et chronologique à la fois, thèmes et histoire étant indissociables. La littérature enfantine de guerre a été fertilisée par un terreau civique et patriotique déposé, stratifié depuis quarante quatre ans à la veille du conflit. L'analyse génétique correspond à la première étape de nos recherches de fond sur les bases officielles qui sous-tendent et conditionnent toute publication. Notre deuxième axe d'étude a consisté à déterminer les déviations par rapport au programme officiel et à recenser des témoignages littéraires et iconographiques originaux peu évoqués en matière de propagande belliciste et patriotique. Le trait caricatural des dessinateurs comme des auteurs est éloquent à cet égard. La presse enfantine a aussi été contaminée par le virus de la guerre et a modifié son discours récréatif. Nous avons sans cesse traqué la moindre tendance à la distanciation, sinon à la contradiction. Enfin la possession d'une collection authentique de livrets d'époque, « Les Livres Roses pour la Jeunesse », « série héroïque » de Larousse nous a permis d'analyser grâce à une observation croisée et comparative de la série avec les livres de Rabier³ et Chenu⁴ d'une part, avec ceux de Toutey⁵, Chancel⁶, Mme Hollebecque⁷ d'autre part, l'émergence d'une culture de guerre et d'une triple fonction de la littérature : exaltation de la grandeur du petit, exorcisme des peurs, exacerbation cocardière.

Nous avons eu soin de nous appuyer sur des témoignages littéraires autobiographiques et épistolaires d'auteurs, enfants à l'époque, afin de caractériser, de vérifier l'impact de tels livres sur un jeune public. Le journal d'Yves Congar⁸, la correspondance d'Anaïs Nin⁹, de Françoise Dolto¹⁰, les autobiographies de Sartre¹¹, de Marguerite Yourcenar¹², de Simone de

³ Benjamin RABIER, *Flambeau chien de guerre*. Paris, Tallandier, 1916.

⁴ Charles-Maurice CHENU, *Totoche prisonnier de guerre, Journal d'un Chien à bord d'un tank*. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1918.

⁵ Emile TOUTEY, *Pourquoi la guerre comment elle se fait*. Hachette, « Bibliothèque des écoles et des familles », 1916.

⁶ Jules CHANCEL, *Du lycée aux tranchées, guerre franco-allemande, 1914-1916*, Paris, Delagrave, 1916.

⁷ Madame HOLLEBECQUE, *La Grande mêlée des peuples, Récits héroïques de la Grande Guerre*. Paris, Larousse, 1914.

⁸ Yves CONGAR, *Journal de la guerre 1914-1918*. Paris, Les Editions du Cerf, 1997.

⁹ Anaïs NIN, *Journal d'enfance, 1914-1919*. Paris, Stock, 1978-1979.

¹⁰ Françoise MARETTE DOLTO, *Lettres de jeunesse Correspondance 1913-1938*. Paris, Gallimard, 2003.

¹¹ J.P. SARTRE, *Les Mots*. Paris, Gallimard, coll. Folio n°607, 1964.

¹² Marguerite YOURCENAR, *Quoi ? L'Eternité*. Paris, Gallimard, coll. Folio n°2161, 1988.

Beauvoir¹³, d'Emilie Carles¹⁴ ont été de précieux auxiliaires pour déterminer la réception accordée à ces ouvrages. Nous avons préféré insérer leurs impressions au fil de notre texte, les accordant à nos lectures plutôt que leur consacrer un chapitre entier qui eût été plus artificiel et moins lié à notre problématique initiale : la mobilisation de l'enfance en temps de guerre par la littérature de jeunesse via les instructions officielles.

La genèse de la littérature enfantine militante s'est effectuée sous les auspices des bataillons scolaires et des livres de morale civique. L'école est l'école du devoir et œuvre à la militarisation de l'enfance et à son embrigadement qui participe à la triple mobilisation en place en 1914 : soldats sur le front, civils par l'emprunt, enfants par la littérature. Pour répondre à cette interrogation génétique, nous nous sommes penchés sur le Bulletin Administratif de l'Instruction Publique¹⁵ concomitant aux années de guerre ainsi que sur les revues pédagogiques et le *Manuel Général de l'Instruction Primaire* utilisé dans les écoles à cette époque. Cette étude en amont nous permettra de voir comment les officiers de l'Instruction Publique ont œuvré à la divulgation d'un savoir orienté et comment le choix des manuels scolaires de français, d'éducation civique, d'histoire et de géographie a conditionné les esprits des jeunes élèves. Les discours officiels générés par la guerre dans les établissements scolaires décillent les yeux sur l'embrigadement juvénile.

¹³ Simone de BEAUVOIR, *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Paris, Gallimard, 1958.

¹⁴ Emilie CARLES, *Une soupe aux herbes sauvages*. Jean-Claude Simoën, 1977.

¹⁵ Pour éviter des lourdeurs inélégantes, nous utiliserons l'abréviation BAMIP pour désigner le Bulletin Administratif du Ministère de l'Instruction Publique.

CHAPITRE I

L'ÉCOLE DU DEVOIR OU LA MILITARISATION DE L'ENFANCE ?

Etudier l'impact de la littérature enfantine de guerre sur les jeunes lecteurs nécessite d'observer la place de l'enfant au sein de la société et de la famille au début du 20^e siècle. L'enfant est au centre de nombreux enjeux et son rapport à la lecture ne saurait s'effectuer sans l'intermédiaire de l'école à cette époque, excepté dans les couches aisées de la population. Dans quelles conditions l'enfant né avec le siècle lit-il ? Que lit-il ? Les lectures destinées à la jeunesse nuancent fortement les poncifs revanchards régulièrement attribués aux Français les plus jeunes mais affirment un net désir de lire quelle que soit l'origine sociale. La guerre devient une source qui souligne l'innocence originelle des enfants à l'esprit humaniste et étonnamment critique.

1 TOUS LES ÉCOLIERS NE SONT PAS LOGÉS À LA MEME ENSEIGNE PATRIOTIQUE

La ruralité de la population française, comme le rappelle Emilie Carles¹⁶, fait de l'enfant un être marginal, curieusement en dehors de la famille, car il est considéré comme une bouche supplémentaire à nourrir. Il participe aux travaux de la ferme et l'on ne s'étonne pas de sa mort :

« Avant 14, la mort frappait rudement. Dans toutes les familles il en mourait un pour un de vivant, j'en ai vu qui en enterrait deux dans la même semaine et, quand un enfant mourait, pour peu qu'il n'ait pas dépassé les cinq ans, on ne s'en émouvait guère. L'homme disait à sa femme : « Mais pourquoi pleures-tu ? Cet enfant ne fait faute à personne, au contraire, voilà une bouche en moins à nourrir. Que diable, ce n'était pas un gagne-pain, cesse donc de pleurer ! »¹⁷

a- Emilie Carles, *Une soupe aux herbes sauvages* et l'impact rural.

Née avec le siècle, Emilie Carles passe une enfance briançonnaise qu'elle raconte dans son autobiographie douce amère. Elle témoigne de la dureté des paysans courageux et laborieux qui habituent les enfants très jeunes aux travaux des champs et relèguent l'école au second plan. Leurs difficultés à vivre correctement expliquent ce stoïcisme qui passe souvent pour de l'indifférence. « Dès l'âge de six ans, les enfants étaient obligés de participer à cette

¹⁶ Emilie CARLES, op. cit. Nous utilisons l'édition France Loisir de 1980 pour les citations.

¹⁷ Ibid. p.13.

économie primitive. »¹⁸ Elle reconnaît volontiers que ces êtres durs au travail et âpres au gain ont su forger des qualités d'endurance et de ténacité chez leurs enfants.

La laïcisation et l'obligation scolaire ne semblent guère avoir fait évoluer les mentalités rurales, comme le prouve ce témoignage de Monsieur Fabre, instituteur public à saint Paul dans le Var, qui raconte dans son mémoire écrit pour le concours de l'École Normale de 1901, l'absentéisme des élèves paysans et la difficulté à leur enseigner efficacement car ils « ne viennent que trois ou quatre mois consécutifs, les parents les retirent alors pour les travaux de la campagne (...) ; lorsqu'ils rentrent, c'est tout à recommencer. »¹⁹ La jeune institutrice d'après guerre rencontrera encore les mêmes problèmes. Il est donc faux d'affirmer que l'embrigadement des esprits enfantins par l'école ou la littérature est général, compte tenu du faible taux de fréquentation scolaire dans les régions rurales. Cela ne signifie pas pour autant l'absence de patriotisme puisque chaque enfant a été concerné par la guerre.

Dans cette vie médiévale, ou presque, l'Eglise conserve la mainmise sur ses fidèles et les harangue de manière à exacerber l'instinct de conservation de la terre et donc de défense du pays. Mais dans ce contexte isolé, les livres sont rares et jugés superflus. D'ailleurs l'annonce de la guerre étonne, tant la population est éloignée des préoccupations politiques. Le mot « guerre » ne semble pas réel, il est dépourvu de consistance. La même stupeur s'est emparée des populations vivant dans des régions reculées, avant de réaliser deux ou trois jours plus tard la véracité à l'arrivée des ordres de mobilisation. « Mon père lui-même ne comprenait pas, il était de la génération de 1870, et 70, c'était loin, ça faisait partie d'une autre époque. »²⁰ Le thème revanchard n'est pas omniprésent dans les pensées des jeunes Français : quarante-quatre ans les séparent de l'usurpation de l'Alsace et de la Lorraine et le contentieux s'est mythifié à leurs yeux. Tout au plus la carte de France murale affichée dans la salle de classe contredit-elle cette affirmation. L'Alsace-Lorraine y apparaît en gris ou en violet, couleur du deuil et rappelle aux enfants des années 1910 l'héritage de ce deuil ancien. Il faut nuancer la thèse de la revanche tant attendue et de la mobilisation générale des enfants de 1914.

b- La conciliation entre patrie et humanité : Ferdinand Buisson²¹

En effet, à lire les ouvrages propagandistes de jeunesse, l'esprit vindicatif anime tous les esprits juvéniles avant même que le conflit n'éclate. Le problème vu sous cet angle est

¹⁸ Ibid. p.25.

¹⁹ Antoine PROST, op. cit., p.110.

²⁰ Ibid. p.58.

²¹ Voir annexe 3 sur les pédagogues.

simpliste et ne reflète guère l'idéologie du moment. Mona Ozouf²² constate à ce propos que l'amenuisement progressif de la place accordée à l'Alsace-Lorraine n'est pas le corollaire obligé du temps qui passe. Se pose l'alternative inexorable de la revanche ou du relèvement. En 1902, un compte-rendu de F. Passy, apôtre de la paix par le droit, pour le *Bulletin des instituteurs de Meurthe et Moselle* soulève le problème de la conciliation de deux antagonismes : entretenir des idées revanchardes ou bien servir la France et la faire aimer. Depuis trente ans, comme nous l'avons constaté dans la première partie de notre étude, l'enseignement de la morale patriotique a oscillé entre la préparation à la revanche par les armes, l'esprit belliqueux et la militarisation de l'enfance ou bien la restitution à la France de sa vitalité et de son rôle civilisateur par le progrès moral et la justice immanente. L'idéologie revancharde et militariste marque le pas au profit d'une méthode pacifique qui n'exclut pas de légitimes espérances.

Ferdinand Buisson est l'un des instigateurs de ce patriotisme pacifique et humaniste, mais demeure conscient qu'il est une gageure dans une France où l'arrachement des Provinces le déconsidère. Selon lui il est impensable de délivrer un enseignement belliqueux pour la question de l'Alsace-Lorraine et il faut protester contre l'emploi de la force armée.

La polémique s'étouffe quand Gambetta déclare qu'enseigner la Revanche c'était n'en plus parler et que le *Manuel Général de l'Instruction Primaire* renchérit par la symétrie en affirmant que parler de la revanche c'est ne plus l'enseigner. La blessure est donc profonde et la cicatrisation n'est qu'apparente. Enfin le silence est éloquent puisque Ferdinand Buisson constate que dans les années qui suivent la défaite, « la protestation s'est enfermée dans un mot qu'on n'avait pas besoin de se dire, que l'école elle-même ne disait pas mais inspirait aux jeunes générations la revanche. »²³

2 UNE NOSTALGIE REVANCHARDE OBLIGÉE

La question de l'Alsace-Lorraine et de la lutte antigermanique est ressentie différemment par les enfants précoces et écrivains. Yves Congar vivant en zone frontalière, à Sedan, mentionne sans ambages sa peur : « Je ne suis pas du tout rassuré. Je ne pense (*sic*) qu'à la guerre. Je voudrais être soldat et me battre. »²⁴ La conscience de la gravité des événements s'accompagne chez lui d'un intérêt particulier pour toutes les opérations

²² Mona OZOUF, *L'école de la France, Essais sur la Révolution, l'utopie et l'enseignement*. Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1984.

²³ Cité par Mona OZOUF, op. cit., p.230.

²⁴ L'Enfant Yves CONGAR : *Journal de la guerre 1914-1918*. Versailles, Les éditions du Cerf, 1997, p.21. L'orthographe originale a été conservée.

militaires et surtout de la haine du « Boche », avatar sulfurique de la vengeance désirée. Nous aurons l'occasion d'évoquer ultérieurement les jeunes diaristes en temps de guerre dans une étude comparative de leur production littéraire. Notre objet est ici d'observer si le désir revancharde existe chez tous, comment il leur a été inculqué, et comment la déclaration de guerre a été accueillie.

Le point commun qui réunit Emilie Carles, Jean-Paul Sartre, Marguerite Yourcenar, et Simone de Beauvoir est la distanciation opérée vis-à-vis de la guerre de 1870 qui appartient au passé et végète dans un coin sombre de la mémoire. Tous s'accordent pour dire comme M. Yourcenar que « l'Alsace-Lorraine (...) était loin »²⁵ aussi bien dans le temps que dans l'espace. Chez S. de Beauvoir, nul sentiment revancharde inné comme chez Yves Congar. La seule vision des Provinces perdues lui parvient, tout comme à Sartre, à travers les dessins stéréotypés et « sucrés » de Hansi, proches de la caricature.²⁶

« On m'achète des livres de Hansi, on m'en fait voir les images : je n'éprouve aucune antipathie pour ces gros hommes en sucre rose qui ressemblent à mes oncles alsaciens. »²⁷

Si la situation familiale de Sartre est particulière compte tenu de ses ascendants alsaciens, elle ne masque pas pour autant un état d'esprit commun aux enfants de 1914 : ils n'éprouvent aucune aversion à l'égard des Allemands, on leur a inculqué ce sentiment, dicté par le devoir de mémoire et d'attachement au sol français. Les enfants comme Sartre, Yourcenar, Beauvoir, Dolto ne comprennent pas la haine qui sépare les deux peuples envisagés sous l'angle humain.

Les adultes, notamment leurs parents, leur ont appris à détester l'ennemi ancestral en leur présentant une conception manichéenne et partielle de la situation : « Il y a de vrais méchants Prussiens, qui nous ont pris l'Alsace-Lorraine et toutes nos horloges, sauf la pendule de marbre noir »²⁸, dit-on à Sartre, de façon à accréditer la thèse de l'Allemand pillier. Son grand-père alsacien ne supporte pas cette usurpation du sol français ni les contrôles en Allemagne. Sartre ne manque pas d'ailleurs de rappeler le choix de Charles Schweitzer en 1871 : « Mon grand-père, qui a choisi la France en 71, va de temps en temps à Gunsbach, à Pfaffenhofen, rendre visite à ceux qui sont restés. »²⁹ Le chauvinisme n'est pas inné. Simone de Beauvoir, qui redoute les Japonais qui vendent des éventails au coin des rues, n'a pas compris ce que signifiait la guerre. Son père l'avertit et lui explique que « la guerre signifie l'invasion d'un pays par des étrangers » et que leurs ennemis, « c'étaient les

²⁵ M. YOURCENAR, op. cit., p.211.

²⁶ S. de BEAUVOIR, op. cit., p.38.

²⁷ J.-P. SARTRE, op. cit., p.32.

²⁸ Ibid. p.32.

²⁹ Ibid.

Allemands aux casques pointus, qui déjà [leur] avaient volé l'Alsace et la Lorraine et dont [elle] découvri[t] dans les albums de Hansi la grotesque hideur ».

Les mêmes arguments reviennent sous la plume de Marguerite Yourcenar³⁰. Elle se souvient bien du patriotisme au village, symbolisé par les lampions du 14 juillet 1914, mais elle concède l'oubli de 1870 dans ce canton du nord qui n'avait jamais connu l'équivalent du « dormeur du val ». On voit donc se distinguer nettement les traits qui dessineront les avatars du mythe de l'ennemi séculaire : un physique malveillant en rondeur, la métonymie du casque à pointe pour désigner le guerrier, l'instinct de rapine seront les caractères récurrents de l'Allemand dans les livres propagandistes pour enfants. On note également une convergence dans l'appréhension de l'Allemand par les enfants : pour eux il est un être virtuel, caricaturé par l'imagerie orientée qu'on leur soumet et dont la mentalité est systématiquement dénigrée au nom de l'irréductibilité. Il n'a d'existence que verbale à travers la dénomination péjorative de « boche », ou iconographique par le biais de Hansi. Les enfants qui vivent loin des zones frontalières n'ont pas de préoccupations politiques ou belliqueuses, ils n'éprouvent pas d'anti-germanisme primaire, ils reconnaissent leur « adhérence française » forcée, qui par un père français, qui par un grand-père alsacien amer, qui par des parents patriotes.

Si l'esprit vindicatif des enfants n'est pas instinctif, comme semblent le faire croire les publications contemporaines qui leur sont destinées, en revanche l'appétit de lecture les dévore tous. Mais dans les villages de France reculés, le choix est limité : on lit ce qui tombe sous la main tant la tentation est grande : *Jacquou le Croquant*, *La mare au diable* suffisent à la curiosité, les aînés font la lecture aux plus jeunes, mais n'oublie pas qu'ils doivent gagner leur vie. Ces contraintes matérielles et cette pauvreté ambiante n'enlèvent rien au patriotisme des hommes qui répondent présents et pour lesquels le devoir est sacré. La guerre sonne le glas de la sérénité et touche toute la population. Quelles que soient les opinions politiques, l'adhésion à la patrie est unanime.

3 BOULIMIE LIVRESQUE ET SÉRIATION SOCIALE

A la veille de la Grande Guerre, la France est majoritairement patriote et le thème de la Revanche et des Provinces perdues, qu'il soit revendiqué ou mis à l'écart, a permis de redéfinir la société française et le nationalisme ainsi que leurs contenus politiques ou sociaux.

³⁰ M. YOURCENAR, op. cit., pp.210-211.

En dépit d'un patriotisme prégnant, J.J. Becker reconnaît que les Français sont divisés en deux camps antagonistes. Il y a sans aucun doute deux France.

« D'un côté une France de droite qui n'a pas toute entière adhéré au nouveau nationalisme, mais qui le subit, qui ne croit plus à la Revanche, ni à la conquête de l'Alsace-Lorraine, mais qui déteste la République telle qu'elle existe, en particulier la République anticléricale, et une France de gauche qui n'entend certes pas que la patrie puisse être mise en cause, mais pour qui, la sauvegarde de la Paix est très nettement devenue la principale préoccupation. »³¹

Cette catégorisation politique touche aussi la littérature car une sériation sociale marque la lecture juvénile avant et pendant le conflit. La boulimie livresque et désordonnée de la petite paysanne Emilie Carles s'oppose aux lectures soigneusement sélectionnées par les parents des petits bourgeois comme Sartre, Beauvoir, Yourcenar ou Dolto. La première se gorge de tous les livres qui s'offrent à elle, sans distinction de genre ; elle ne connaît pas la censure parentale ni la recommandation, son père n'ayant jamais lu. La littérature enfantine propagandiste semble ne pas avoir pénétré dans les foyers ruraux les plus reculés et les plus pauvres. Seule l'école peut les alimenter en nourriture spirituelle pour peu qu'ils la fréquentent. Pour les citadins des classes sociales plus aisées, la disponibilité des livres, l'ouverture des bibliothèques et l'apport financier facilitent l'accès à une variété d'ouvrages inimaginable pour les précédents.

Les lectures de base sont puisées aux sources sûres du classicisme, des contes et des romans d'éducation ou d'aventures du 19^e siècle. M. Yourcenar, F. Dolto, S. de Beauvoir se plongent avec délices dans les œuvres de la Comtesse de Ségur et de son épigone Zénaïde Fleuriot, mais aussi dans les contes de Perrault, de Grimm, de Madame d'Aulnoy, du Chanoine Schmid qui sont autant de valeurs sûres entérinées par les listes d'octroi des bibliothèques scolaires que nous avons consultées. M. Yourcenar affiche sa préférence pour Perrault et aime lire Shakespeare. Alors qu'il ne sait pas encore lire, le jeune Poulou (surnom du jeune Jean-Paul Sartre) exige d'avoir ses livres et son grand-père lui fait découvrir les contes du poète Maurice Bouchor « récits tirés du folklore et mis au goût de l'enfance par un homme qui avait gardé, disait-il, des yeux d'enfants. »³² Il découvre aussi *Les Fées* et s'immerge dans l'odeur des livres. Mais surtout il apprend à lire avec *Sans famille* et voyage au gré des aventures relatées par Fontenelle, Aristophane, Rabelais, Térence. Il se frotte à « l'humus de la mémoire »³³ et découvre le vocabulaire, se plaît à affronter les mots indigènes, étranges. Enfin il lit les grands auteurs comme Maupassant, Flaubert et, à sept ans,

³¹ J.J. BECKER, *La France, la nation, la guerre 1850-1920*. Paris, SEDES, 1995, Chapitre III « Identité nationale, Revanche et nationalisme de 1871 à la fin du siècle », conclusion, p.229-230.

³² J.-P. SARTRE, op. cit., p.39.

³³ Ibid. p.43.

est littéralement transporté par *Michel Strogoff*, établissant un parallèle entre le héros éponyme immortel et martyr, et le boxeur aux poings de fer, Marcel Dunot.

Les parents ont donné à leurs enfants ce qui les avait le plus charmés et qui leur semblait le plus approprié à leur âge, les contes. Les contes de Perrault plaisent par leur fidélité aux modèles populaires qui les ont inspirés et la revanche du plus faible ou du déshérité comme le suggèrent les moralités. De plus le merveilleux participe du charme et renoue avec la sagesse populaire délivrée par la littérature orale. Cette popularité explique la reprise pendant la guerre des contes de Perrault et leur réécriture patriotique par Charles Moreau-Vauthier et Guy Arnoux dans *Histoire du Petit Chaperon Rouge Conte Patriotique*³⁴. Le recours à la réécriture patriotique pour développer la fibre cocardière n'est pas innocent quand on sait l'attrait exercé sur les consciences enfantines. Le genre du conte est fréquent dans la littérature enfantine de guerre car la structure formelle permet d'exercer une captatio inaugurale comme dans les « Livres Roses » de Larousse³⁵ (154) ou bien dans les publications des *Contes patriotiques*³⁶ par Joseph Montet ou des *Contes de guerre pour Jean-Pierre*³⁷ par Emile Moselly.

La jeune Françoise Marette âgée de huit ans écrit tout le plaisir qu'elle a pris à découvrir les livres que sa mère lui envoie à Deauville en 1916 :

« J'ai reçu ton livre de haricots merveilleux c'est très amusant je l'ai déjà fini c'est extraordinaire on parle d'une fée je le relirai parce que c'est très amusant. »³⁸

Elle s'identifie au « petit Poucinet qui c'est (*sic*) marié avec une princesse »³⁹, héros du « Livre Rose » envoyé par sa mère. Les motivations sont souvent ludiques, plus rarement critiques mais attestent de la capacité de distanciation des lecteurs les plus précoces, capables d'affirmer leurs goûts. La littérature de colportage a permis aux classes les plus modestes d'accéder à la littérature classique et populaire mentionnée. Les futurs écrivains dont nous avons lu les autobiographies ou les journaux ont pu alterner contes, romans, périodiques et se forger une personnalité et un avis en dépit des pressions parentales patriotiques.

4 LA GUERRE : UNE MATRICE GÉNÉTIQUE EMBARRASSANTE

³⁴ Charles MOREAU-VAUTHIER et Guy ARNOUX, *Histoire du Petit Chaperon Rouge Conte Patriotique*. Paris, Lutétia, 1917.

³⁵ Nous fournissons en annexe 18 la liste des « Livres Roses de la Guerre » de Larousse que nous possédons et avons étudié. Le numéro 154 s'intitule *Le Roi Chevalier* en hommage au roi des Belges, Albert Ier.

³⁶ Joseph MONTET, *Contes patriotiques*. Paris, Marpon et Flammarion, 1885.

³⁷ Emile MOSELLY, *Contes de guerre pour Jean-Pierre*. Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1918.

³⁸ Françoise DOLTO, op. cit., p.83.

³⁹ Ibid. p.75.

Les lectures des enfants de six à quatorze ans en 1914 se fondent donc sur les grands noms de la littérature française, grecque, latine, allemande et notamment sur les contes dont la valeur initiatique les touche à leur insu dès leur plus jeune âge. Outre le merveilleux, ils sont attirés par le romanesque familial et moral de la Comtesse de Ségur, le réalisme pathétique des laissés-pour-compte ou bien les aventures épiques de héros dont l'aura satisfait l'ego des lecteurs en mal d'identification. Les enfants précoces que sont ces auteurs sont certes orientés dans leurs lectures par leurs proches, mais ils affirment tôt leurs goûts. M. Yourcenar finit par se lasser de Madame de Ségur et de Jules Verne, leur préférant les *Affinités électives* de Goethe, - comble de l'horreur : lire un Allemand en pleine guerre contre l'Allemagne – ou bien *Au-dessus de la mêlée* de Romain Rolland, « ce Suisse qui se permet de juger la France ! ».

Le même esprit provocateur se retrouve chez Sartre. A dix ans, la lecture des *Transatlantiques*⁴⁰ lui donne envie d'écrire un conte sur deux enfants perdus et discrètement incestueux à l'instar des deux héros du roman, un petit Américain dans lequel le jeune Poulou s'incarne et Bidy la fillette qu'il aime. Comme Françoise Marette il aborde dans un premier temps les « Petits Livres Roses pour la jeunesse », recueils mensuels de contes de fées, puis affirme sa préférence pour les romans d'aventures comme *Les Enfants du Capitaine Grant*, *Le Dernier des Mohicans*, *Les Cinq Sous de Lavarède*.

Le choix des livres destinés à la jeune Simone de Beauvoir s'effectue sous le contrôle de sa mère qui les lit d'abord et les passe à la censure de la morale. Choisis avec circonspection, Simone de Beauvoir reconnaît que ces livres ne l'ont jamais étonnée, et que Bécassine au même titre que Madame Bombec, le Général Dourakine et Monsieur Cryptogame n'avaient qu'une existence de « fantoches »⁴¹. A huit ans à peine, il fallait que le livre ébranlât ses certitudes et la fît rêver ou réfléchir. Certes comme ses coreligionnaires de la littérature, elle a été bercée par Hector Malot, Jules Verne, Paul d'Ivoi et la série des « Livres Roses » de Larousse ; certes elle a aimé ces derniers parce qu'« ils racontaient les légendes de tous les pays du monde et pendant la guerre des histoires héroïques. »⁴² Mais, à l'imitation de Sartre, ils ont surtout déclenché en elle le goût d'écrire : elle plagie la *Famille Fenouillard* et imagine une *Famille Cornichon* tandis que Sartre invente « un univers difficile et mortel – celui de *Cri-Cri*, de l'*Epatant* de Paul d'Ivoi »⁴³ et substitue le danger au besoin du travail. Ces périodiques fertilisent son imagination d'un humus sur lequel fleurissent des idées

⁴⁰ J.-P. SARTRE, op. cit., p.47.

⁴¹ S. de BEAUVOIR, op. cit., p.70.

⁴² Ibid. p.70.

⁴³ J.-P. SARTRE, op. cit., p.95.

débordantes : il imagine des combats dont il est le héros, compensant les manques de la réalité quotidienne et le sentiment de contingence.

Sartre, Simone de Beauvoir et Marguerite Yourcenar font preuve d'esprit critique et n'offrent guère de prise ni de soumission à l'auctoritas. Leur situation éloignée des zones de combat peut expliquer cet anticonformisme qu'on ne rencontre guère chez les enfants de dix ans à cette époque. Tous s'accordent pour reconnaître l'ébranlement des mentalités provoqué par la guerre. Marguerite Yourcenar intitule doublement ses chapitres sur la guerre, « La Terre qui tremble 1914-1915 », « La Terre qui tremble 1916-1918 ». La métaphore sismique témoigne de l'impact de la guerre sur la fillette. Pourtant les propos qu'elle tient a posteriori, révèlent la distanciation opérée par l'enfant de dix ans et démythifie l'été 1914 en dépit du leitmotiv de la menace permanente. De son espace sécurisé, elle n'a qu'une vision lointaine de la guerre, déréalisée. A l'inverse d'Yves Congar qui déroule la litanie des souffrances endurées avec en filigrane l'ennui, elle ne peut concevoir la réalité de la guerre qui nourrit plus l'imagination de l'enfant qu'elle ne l'étreint. Sa perception du conflit se fait à rebours et de façon très abstraite. « Nous connûmes l'horreur de Gallipoli avant d'entrevoir celle des tranchées. »⁴⁴ La guerre sur le front oriental devient pour elle un moyen d'évasion, elle l'associe à des fictions⁴⁵. Elle en reconnaît d'ailleurs le faible impact⁴⁶: « Et la guerre ? J'en ai peu parlé jusqu'ici, et seulement pour montrer les contrecoups assez négligeables sur un petit groupe ».

Jean-Paul Sartre la rejoint dans le désintéressement et la ressource prolifique que constitue la guerre pour un enfant imaginaire. L'un et l'autre ne s'ennuient pas, lisent abondamment. Le jeune Poulou achète toutes les semaines *Cri-Cri*, *l'Epatant*, les *Vacances*, *Les Trois Boy-scouts* de Jean de la Hire et *Le Tour du Monde en aéroplane* d'Arnould Galopin qui paraît en fascicule le jeudi. Ses héros ont pour nom l'Aigle des Andes, Marcel Dunot le boxeur, Christian l'aviateur. En revanche il ne s'amuse absolument pas lorsqu'il doit jouer une pièce patriotique écrite par son grand-père, mélodrame intitulé « *Adieu, adieu chère Alsace* »⁴⁷. Crime de « lèse-patriotisme » s'il en est, il veut se racheter en répondant au questionnaire de Proust qu'on lui remet à dix ans. Déçu par le contenu de ce livre de cuir rouge, doré sur tranches, l'adepte des fictions illusoires répond à la question « quel est votre vœu le plus cher ? », « être un soldat et venger les morts »⁴⁸. Les adultes ne le pensent pas

⁴⁴ M. YOURCENAR, op. cit., p.279.

⁴⁵ Ibid. p.280.

⁴⁶ Ibid. p.279.

⁴⁷ J.-P. SARTRE, op. cit., p.88.

⁴⁸ Ibid. p.90.

sincère et croient à une mimésis patriotique. Il avait donné « l'enfant sublime » alors qu'on attendait « l'enfant prodige ». N'importe, il prend sa revanche littéraire et imaginaire : « Battue, la France fourmillait de héros imaginaires dont les exploits pansaient son amour-propre. »⁴⁹ Et d'invoquer *Cyrano de Bergerac* comme une fanfare de pantalons rouges, *L'Aiglon* qui a effacé Fachoda, Arsène Lupin « le Cyrano de la Pègre » qui doit sa force et une intelligence bien française « à notre déculottée de 1870. »⁵⁰

Il se résout à rejoindre la cohorte des chauvins : « L'agressivité nationale et l'esprit de revanche faisaient de tous les enfants des vengeurs ». Mais il a un cœur sans haine et aime « les doux Allemands que fréquentait son grand-père. »⁵¹ Et Sartre d'ajouter « je devins vengeur comme tout le monde ». La résignation fataliste ne doit rien au consentement dont parle Stéphane Audoin-Rouzeau⁵², mais révèle la force d'embrigadement des esprits exercée par les livres et les adultes. Dans un siècle de fer, « ce petit fils de la défaite », comme il se nomme, a pris sa vie pour une épopée. Son idéalisme convaincu compensera jusqu'à sa mort l'affront et la honte qu'il n'a pas subis.

On constate donc que les divergences politiques ne touchent guère les enfants, si ce n'est en fonction de leurs conditions de vie et dans l'antagonisme qui oppose l'école et le clergé après 1905. L'anticléricisme de la Troisième République est fortement ressenti par Marguerite Yourcenar qui se souvient des miettes de l'enfance « où des résidus magiques se mêlent à l'anticléricisme de la Troisième République. »⁵³ Toutefois l'Union Sacrée fait oublier les tensions. On a pu noter une évolution vers un patriotisme humaniste et défensif au début du siècle, succédant au patriotisme belliqueux et triomphant des deux dernières décennies de la Troisième République qui s'est assagi.

L'école de la République a joué un grand rôle dans l'institutionnalisation du patriotisme républicain, facteur de consolidation politique auquel s'ajoutent l'expansion coloniale et la modernisation du pays. Sur le plan scolaire, Ferdinand Buisson a participé à cette orientation humaniste à travers le patriotisme enseigné. Nous avons eu recours à son *Dictionnaire pédagogique* (1882-1883)⁵⁴ afin de comprendre l'influence de la politique sur l'instruction scolaire et la littérature enfantine. Directeur de l'éducation primaire de 1879 à 1896, il occupa diverses fonctions, dont celles de président du parti radical, de la Ligue des

⁴⁹ Ibid.

⁵⁰ Ibid. p.97.

⁵¹ Ibid. p.98.

⁵² Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *La Guerre des enfants 1914-1918*. Paris, Armand Colin, 1993.

⁵³ M. YOURCENAR, op. cit., p.210-211.

⁵⁴ Ferdinand BUISSON, *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire* (deux éditions en 1887 et en 1911). Paris, Alcan, 1929. Nous avons consulté l'édition de 1911.

droits de l'Homme, de la Ligue de l'Enseignement. Il fut le mentor de plusieurs générations d'instituteurs grâce à son dictionnaire mais aussi grâce au *Manuel Général de l'Instruction Primaire* auquel il collabora et qui fut un des principaux guides d'instruction à l'usage des maîtres pendant la Première Guerre Mondiale.

La recommandation qu'il y fait en 1905 contient les prémices d'un patriotisme fait d'abnégation et de total dévouement. Il affiche le consentement au frontispice de l'enseignement. Avec force hyperboles, il assène à l'école sa mission à travers un regard visionnaire mais qui accepte le déni de guerre au nom de la liberté de penser et de l'humanité :

« L'école primaire, tout au moins, n'a ni à enseigner, ni à prêcher un mode précis de revanche à main armée. Elle enseignera l'obligation absolue pour le jeune Français d'accepter les sacrifices que lui commandera son pays, fût-ce celui de sa vie. L'École aura rempli sa mission si elle fait de tout jeune Français un patriote au sens de la Révolution, qui ne se laissera dépasser par personne en fidélité, en discipline, en héroïsme, mais qui, tout en faisant la guerre quand il le faudra, revendiquera le droit, une fois rentré dans ses foyers, de la maudire et de travailler de tout son pouvoir à faire disparaître cette atroce survivance de la barbarie ». ⁵⁵

Outre la mission didactique et morale de l'École, Ferdinand Buisson relève la compatibilité du pacifisme et du patriotisme, grâce à un humanisme de bon aloi. Il ne ménage pas ses mots pour justifier le droit de refuser la guerre au nom de l'inhumanité, privilégiant le recours à la diplomatie. Rappelant l'atavisme républicain, il prône l'obéissance absolue à la Mère Patrie en insufflant une bonne dose d'orgueil de manière à flatter l'ego de l'enfant, bientôt héros. Enfin germe déjà l'idée que l'élève est un futur soldat et un adulte responsable. On retrouve là tous les ingrédients, à l'exception de la voix pacifique, du sevrage de l'enfance qui animera le *Manuel* pendant la guerre.

Cette déclaration confirme que le milieu enseignant a évolué vers une gauche pacifiste socialiste, s'en tenant à un patriotisme de raison. L'éducation a perdu son « allure belliqueuse » comme le signale A. Prost tout en restant « massivement patriotique » jusqu'en 1914. ⁵⁶ Le patriotisme défensif affiché par les « hussards noirs de la République » s'accorde d'ailleurs avec les préceptes délivrés par les manuels de l'enseignement primaire comme notre examen nous a permis de le constater. A partir de 1890, ils dissocient désormais l'idée de patrie et de guerre, rejetant par la même occasion, toute forme d'agressivité cocardière au profit d'un patriotisme réfléchi, à l'instigation de Ferdinand Buisson. Sont-ce les raisons qui expliquent l'humanisme des enfants écrivains devenus autobiographes ?

⁵⁵ Ibid. article « France », p.1080-1091.

⁵⁶ Antoine PROST, *Les anciens combattants, 1914-1940*. Paris, Gallimard, 1977.

5 L'HUMANISME INNÉ DES JEUNES OU L'INNOCENCE DE L'ÉCRITURE

Tous revendiquent leur innocence originelle et adoptent une attitude humaniste qui consiste à voir l'homme dans le soldat allemand et non l'ennemi à abattre. Certains provoquent même, à leur insu, par des lectures ou une attitude anticonformistes. Sartre, sensible à la parade, se rappelle combien il est tout heureux de voir défiler la Prusse sous ses fenêtres en Alsace et qu'il doit se rallier à la position de son grand-père : « Je déteste les Allemands, parbleu, mais sans conviction. »⁵⁷ Cependant ce dernier est modéré : Charles Schweitzer est pacifiste et son chauvinisme est délicat. Il a fondé à Paris l'Institut des Langues Vivantes où l'on enseigne le français aux étrangers, notamment aux élèves allemands. A Simone de Beauvoir qui prie pour que la guerre finisse, sa mère rétorque sur un ton comminatoire : « Ne dis pas une chose pareille ! La France doit être victorieuse ! »⁵⁸ L'autobiographe avoue qu'elle eut honte, touchant là la pierre d'achoppement morale de ce début du conflit, le délicat problème évoqué par Jean-Jacques Becker⁵⁹ de la coexistence du sentiment patriotique et de la sauvegarde de la paix. Le leitmotiv du douloureux souvenir de 1870 revient dans toutes les bouches, et les enfants sont les cibles privilégiées de vibrants discours destinés à réveiller leur fibre patriotique, jugée innée par les auteurs de livres juvéniles. Trop jeunes, en dépit de ce qu'exposent les livres propagandistes des éditions Larousse, de Jules Chancel ou de Jacquin et Fabre, ils ne sont pas sensibles à la guerre de défense d'une civilisation, idée entretenue par « le vieux messianisme républicain qui tendait à faire de la France depuis la Révolution le phare de l'humanité. »⁶⁰ Marguerite Yourcenar ignore les réalités du sol et de la guerre, elle lit Romain Rolland, avoue une mère belge qui préférerait l'allemand au français. Les lectures constituent pour la jeune Marguerite une expérience de pensée à contre courant, un moyen de contrecarrer le bourrage de crâne des journaux dont elle est consciente.⁶¹

C'est une deuxième caractéristique que la résistance enfantine à l'imprégnation anti-germanique, après l'inculcation du devoir patriotique et d'une éthique de guerre. En effet si Yves Congar, Françoise Marette, Anaïs Nin suivent volontiers le credo nationaliste, eu égard à leur situation géographique, leur jeune âge ou leur conviction personnelle, Marguerite Yourcenar, Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir affichent leur position mitigée face à la

⁵⁷ J.-P. SARTRE, op. cit., p.33.

⁵⁸ S. de BEAUVOIR, op. cit., p.90.

⁵⁹ J.-J. BECKER, op. cit., chap.III.

⁶⁰ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, op. cit., p.53.

⁶¹ M. YOURCENAR, op. cit., p.67.

propagande et critiquent volontiers la littérature de guerre qui leur est proposée. Ils n'adhèrent que difficilement à la triade imposée : patrie, sentiment antigermanique, victoire.

Les trois premiers ont facilement consenti à l'effort de guerre et abondé dans le sens d'une guerre à leur échelle. La petite Françoise Murette rappelle dans ses lettres à ses parents qu'elle joue à la guerre et construit des tranchées dans le sable. Elle est frappée par les convois de blessés rencontrés et devient l'exemple le plus probant de l'embrigadement des esprits enfantins par la rhétorique anti-allemande et les clichés dont l'entretiennent les adultes et les journaux. Dans la lettre du 7 août 1916 à sa mère, elle raconte que son jeune frère Pierre a vu les prisonniers boches et leur a fait « Kamarade »⁶². Amoureuse de son oncle Pierre Demmler, capitaine au 62^e bataillon des chasseurs alpins, elle lui envoie une lettre le 14 juillet 1915 dans laquelle elle lui déclare : « J'espère que tu as tué beaucoup de boches : si tu voulais m'envoyer une balle allemande, je serai bien contente. »⁶³ En bonne patriote elle tricote des cache-nez pour les soldats du front et assiste à la remise de médailles militaires et de croix de guerre. Se considérant déjà comme la dépositaire de l'espoir français, elle projette d'avoir « beaucoup d'enfants deux filles et trois garçons afin de donner des fils à sa mère Patrie » et exhorte son futur époux à « tuer beaucoup de boches quand [il] retournera au feu. »⁶⁴ A huit ans elle prie pour les orphelins de guerre, les exilés et pense déjà à la victoire finale dans sa lettre à Dieu de septembre 1915 : « Je pense que tout (*sic*) les soldats reviendront glorieux et joyeux. » Elle est l'archétype de l'enfant patriote malléable qui consent sans l'ombre d'une hésitation et adhère aux diktats étatiques.

L'attitude d'Yves Congar s'explique par sa situation en zone occupée, il affiche une étonnante maturité dans le regard qu'il porte sur l'ennemi et sur la France : alors qu'il n'a que dix ans en 1914, son désir de se battre au plus vite transparaît dans le syntagme récurrent « dans dix ans... », révélateur de son esprit vindicatif. Mais à la différence des autres jeunes auteurs, il subit de plein fouet la guerre, entend tonner le canon à quelques lieues de Sedan et doit courber la tête sous le joug de l'occupant.

Anaïs Nin vit paradoxalement l'événement de loin et la distance décuple son désir de voir la France triompher. Elle quitte la France pour les Etats-Unis lorsque ses parents se séparent en août 1914. Son journal, à l'instar des lettres de Françoise Dolto, témoigne de l'impact des clichés antigermaniques sur les esprits juvéniles. Elle prie avec ferveur pour la victoire de la France, lui dédiant à onze ans une ode vindicative et ardente : « La guerre est

⁶² F. DOLTO, op. cit., p.74.

⁶³ Ibid. p.38.

⁶⁴ Ibid. p.48.

très bien, France, ma patrie chérie gagne, gagne toujours, je ne plains pas les Allemands, ils sont trop cruels. »⁶⁵ Elle a parfaitement intégré l'antagonisme franco-allemand et le poncif de la brutalité bestiale des ennemis déloyaux. Elle compatit à la souffrance de la Belgique et soutient de tout cœur l'héroïsme français. Alimentée par l'iconographie patriotique des livres d'histoire et les grandes figures salvatrices françaises comme Jeanne d'Arc, elle brandit l'argument de la justice immanente française et de la noblesse de la cause défendue.

On constate donc une accalmie sur le front scolaire en matière de patriotisme belliqueux et offensif à la fin du 19^e siècle qui n'empêche pas la mobilisation ultérieure des enfants autour des valeurs patriotiques au cours des deux décennies qui précèdent la guerre. La littérature enfantine, relayée par les manuels scolaires, offre un terrain propice à l'émergence du sentiment patriotique. L'affirmation des vertus collectives, le sens du sacrifice, l'enthousiasme héroïque trouvent un premier exutoire dans le mythe de l'expansion coloniale. Nous avons pu remarquer combien les récits de guerre, d'anticipation guerrière du capitaine Danrit ou d'aventures héroïques de Paul d'Ivoi ont développé le culte de l'autorité et des valeurs morales traditionnelles. Ils se sont également révélés habiles, tel P.-J. Stahl dans *Maroussia*, à mettre en exergue les valeurs militaires d'une guerre civilisatrice et vecteur de liberté. Le héros de 1870 proposé aux enfants est plus défensif qu'offensif, mais il serait abusif de généraliser cette attitude tant il est vrai qu'une littérature purement pacifiste n'aurait pu à elle seule motiver les jeunes lecteurs.

6 L'ESPRIT SUBVERSIF DES FUTURS PHILOSOPHES

Parmi les écrivains, enfants de 14-18, que nous avons lus, J.-P. Sartre et S. de Beauvoir sont les seuls à reconnaître les méfaits de la guerre sur les esprits des plus jeunes et notamment le bourrage de crâne.

L'un et l'autre dénoncent l'ancrage du sentiment patriotique, la contrainte imposée par le souci de défense nationale et le désir de victoire. Simone de Beauvoir s'offusque devant le refus de sa mère de donner à la quête de Saint Sulpice pour les enfants affamés de l'Europe Centrale « car elle ne veut pas aider les Boches. »⁶⁶ Le nationalisme et la germanophobie prévalent sur la charité chrétienne de cette fervente catholique. Sartre désapprouve la guerre pour des raisons plus nombrilistes, psychologiques et littéraires : elle l'ennuie, le dégoûte, car

⁶⁵ Anaïs NIN, op. cit., p.42.

⁶⁶ S. de BEAUVOIR, op. cit., p.184.

elle ruine ses lectures. « Mes publications préférées disparurent des kiosques à journaux ; Arnould Galopin, Jo Valle, Jean de la Hire abandonnent leurs héros familiers. »⁶⁷

L'économie de guerre touche les publications enfantines et l'édition en général. La médiocrité de l'imprimé n'est guère compensée par la qualité de l'écriture. Sartre déplore le manque d'imagination, d'évasion, de fantaisie originale de ce qui les remplace. « Les romans colonialistes de l'avant-guerre cédèrent la place aux romans guerriers, peuplés de mousses, de jeunes Alsaciens et d'orphelins, mascottes de régiment ». La stigmatisation des « Livres Roses de la Guerre » de Larousse ou de la « Petite Bibliothèque de la Grande Guerre » est cinglante. Outre l'uniformisation archétypale des héros de guerre, Sartre déteste ces nouveaux venus qui n'ont rien de « prodige » ni d'héroïsme individuel. Ils lui donnent l'impression de régresser, de retomber en enfance. Ils altèrent son imagination et assèchent ses initiatives héroïques. Il est agacé par ces « victoires communautaires » qui n'exaltent pas l'individu et par cette inversion des rôles où « l'esclave sauve le maître. »⁶⁸ Sa critique fustige la monotonie des clichés imposés tout en refusant la remise en question des situations narratives établies.

Il est lassé par les représentations iconographiques identiques et monotones des cahiers, tous pareils : « Sur leur couverture mauve on avait figuré Jeanne d'Arc casquée, signe des temps. »⁶⁹ La figure emblématique ne provoque pas l'engouement constaté chez Anaïs Nin, mais déclenche une ironie désabusée. Le jeune Sartre est contaminé malgré lui par le virus de l'héroïsme guerrier et invente l'histoire du soldat Perrin qui enlève le Kaiser et l'oblige à rendre l'Alsace-Lorraine. *Les Pieds Nickelés* l'ont visiblement marqué. Il subit l'influence de son temps, la haine des Allemands et de Guillaume II. Il sait que la guerre va durer et se sent mystifié. De nouvelles lectures, de nouveaux livres de cape et d'épée la lui feront oublier.

Aucun des trois auteurs qui se démarquent de la ligne imposée par les diktats officiels ne fait allusion à l'influence de l'Ecole. Il est vrai que certains ont bénéficié d'un enseignement privé ou bien particulier. Pourtant le développement de l'institution scolaire constitue un des traits majeurs de l'évolution sociale du 20^e siècle. En évoquant les conditions de lecture des petits paysans ou des petits bourgeois citadins, nous voyons que la guerre appartient à la sphère de la vie privée et que le leitmotiv « mourir pour la patrie »⁷⁰ n'a pas eu

⁶⁷ J.P. SARTRE, op. cit., p.174.

⁶⁸ Ibid. p.172.

⁶⁹ Ibid. p.173.

⁷⁰ HORACE, *Odes*, III, 2, 13 : « Dulce et decorum est pro patria mori ». La forme émouvante de la poésie lénifie la réalité brutale par la pureté de l'action et la satisfaction du devoir accompli.

les mêmes échos chez tous les enfants : il n'est pas un vain mot pour Yves Congar, mais demeure une expression abstraite pour les autres qui le repoussent au nom de la liberté de conscience ou qu'ils intègrent pour se disculper leur condition d'enfants. Il est faux de dire que tous les combattants étaient mus par l'éthique nationaliste exacerbée par le désir revanchard ; il est faux de prétendre que les enfants étaient déjà contaminés par le sentiment belliqueux avant l'éclatement du conflit.

En revanche il est indéniable que la religion de la patrie est devenue le catéchisme de l'Ecole laïque, le consensus qui rassemble laïcs et chrétiens, prêtres et instituteurs, a insufflé la même ferveur à bouter l'ennemi hors de France. Les textes que nous avons lus témoignent du ralliement à la cause nationale, volontaire, consenti ou forcé, largement suggéré par les parents à leurs enfants devenus diaristes ou épistoliers à l'occasion de la guerre. Matrice génétique et générique du journal juvénile, la guerre en a fait un genre capital pour comprendre son impact réel grâce à un pacte de sincérité inhérent à ce type d'écriture du dévoilement de l'enfance. A la croisée de la littérature, de l'écriture, du témoignage, grâce à ses dessins, le journal de l'enfant est le plus fiable des documents compte tenu de la jeunesse des écrivains innocents et francs, capables de stricte obéissance aux décisions étatiques mais aussi aptes à la critique formatrice vis-à-vis d'une contrainte qui rend tout acte factice.

Les révélations de ces auteurs en herbe, si elles n'infirmement pas la thèse de l'embrigadement des esprits juvéniles par la propagande, la nuancent au moins. Il est vrai qu'ils ne sont pas des enfants ordinaires par leur situation familiale, sociale ou scolaire, la plupart bénéficiant des conseils avertis et lettrés de leurs proches. Deux contraintes demeurent valables pour tous à l'exception d'Yves Congar : l'entourage a largement contribué au bourrage de crâne par une attitude conforme à l'orthodoxie promulguée. Le recul des enfants par rapport aux lectures qui leur sont proposées dépend de leur maturité : Françoise Marette lit des contes de fées tout en jouant à la guerre sans la conceptualiser, Anaïs Nin la voit de loin et se gargarise d'images et de références républicaines proches des poncifs scolaires, Marguerite Yourcenar, Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir ont réussi à intégrer le paradoxe de la contrainte patriotique et l'art de s'en détacher par une démarche dialectique et des comportements subversifs.

Yves Congar témoigne d'une lucidité extraordinaire et participe à la littérature de guerre en tant qu'écrivain : pour lui, la guerre revêt un sens, alors que les autres opèrent une dissociation entre l'adversaire vu de loin – via les prisonniers – et l'occupant qu'ils ne connaissent pas. Le jeune Sedanais a des obligations lourdement ressenties envers les

Allemands. Si les précédents se dédouaient aisément de l'artifice des obligations morales, Yves Congar ne s'affranchit pas d'une haine indéfectible envers les Allemands et souscrit totalement à la théorie de la guerre de la Civilisation contre la Barbarie, vision commune à de nombreux Français que les Instructions officielles ont contribué à développer.

CHAPITRE II
DU JOURNAL OFFICIEL AU MANUEL GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION
PRIMAIRE : LE BULLETIN DES LOIS DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Notre objectif étant d'analyser sur un axe historique et transversal la teneur des décisions gouvernementales et leurs répercussions sur la littérature enfantine scolaire et extrascolaire, nous avons reconstitué le schéma politique de la promulgation des lois à leur application à partir de trois types d'ouvrages complémentaires et corrélatifs : le Bulletin des lois de la République française, le Bulletin Administratif du Ministère de l'Instruction Publique, le *Manuel Général de l'Instruction Primaire*. Cette trilogie retrace l'itinéraire hiérarchique de la transmission des instructions du sommet de la pyramide à sa base, des ministres à leurs divulgateurs que sont les enseignants. Nous avons également observé comment ces informations étaient relayées dans les revues pédagogiques et les discours officiels lors de comités ou de séances plénières. Les livres dont disposent les écoles et leurs bibliothèques sont apparus comme des révélateurs de la fluctuation idéologique en quatre années de conflit. Enfin de nombreux enseignants et inspecteurs devenus des écrivains occasionnels pour la jeunesse pendant la guerre se sont fait un devoir d'adapter le langage officiel à leurs jeunes destinataires.

A quel type d'argumentation les textes officiels ont-ils recours ? Y a-t-il stricte adhésion ou tentative de déviance dès lors que la transposition romanesque a lieu ? Quels sont les genres littéraires les plus enclins à la propagande ? Y en a-t-il de factieux ? Telles sont les questions qui ont jalonné notre parcours d'amont en aval afin de savoir comment la rhétorique politique parvenait aux enfants et quel rôle ont joué les livres de jeunesse.

Si les textes officiels en toute logique sont l'écho des décisions gouvernementales et des représentants du peuple, on ne peut qu'observer une stricte adéquation avec l'auctoritas. Dans ce cas, l'étude linguistique, thématique d'une rhétorique discursive s'impose. La diffusion dans le *Manuel Général* et dans les revues pédagogiques est sous-tendue par une éloquence toute partisane tandis que l'analyse des disciplines enseignées et des sujets d'examens révèle l'idéologie cocardière. Enfin les orateurs de séances solennelles divulguent dans leurs harangues des propos qui ont des échos indéniables dans la littérature enfantine par les choix thématiques, narratifs, structurels et éthiques.

1 LE BULLETIN DES LOIS DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE⁷¹

Le Bulletin des lois de la République française est le premier ouvrage auquel nous avons eu recours pour nous informer sur les instructions officielles, les décrets et les lois promulgués par le gouvernement français pendant le premier conflit mondial. Sa structure offre l'avantage d'un repérage efficace qui évite la dispersion. Il se présente sous forme de volumes reliés par année civile et dont la table des matières indique les chapitres thématiques abordés. Leur lecture nous a permis de sélectionner les plus pertinents dans le cadre de notre étude axiologique et idéologique. Ainsi à partir des indications sémantiques résumées, nous avons pu nous reporter au Journal Officiel correspondant grâce à la date précise de l'arrêté et au nom du ministre instigateur.

Nous avons ainsi pu repérer de grands thèmes fédérateurs qui ont persisté pendant la guerre. Ils suivent les aléas du conflit selon un axe historique mais s'organisent également selon un paradigme récurrent : la situation de l'Alsace-Lorraine, la censure, la réquisition, la jeunesse des engagés constituent les premiers points abordés pour sceller les bases d'une société en état de guerre. L'économie n'est pas en reste puisque les plans humains et financiers sont l'objet de décisions gouvernementales à propos du rôle des femmes, de l'émission des bons du trésor et de la Défense nationale. L'éthique est la pierre angulaire de la réflexion officielle qui porte sur les réfugiés, la misère des territoires occupés et le rôle de l'école dans la guerre. Enfin, 1916 et Verdun constituent un tournant dans l'idéologie belliciste manifestée par les décrets : les monuments commémoratifs et les pupilles de la nation sont les enjeux de débats nationaux. Qu'ils soient détaillés ou allusifs, tous ces éléments sont repris dans les livres destinés aux enfants, malgré leur origine politique et administrative.

a- La question des provinces perdues et l'engagement des jeunes gens

Après l'annexion de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine par l'Allemagne entérinée par le traité de Francfort, des écrivains et des illustrateurs comme Job ou Hansi n'ont pas attendu les décrets officiels pour clamer leur attachement au sol français et déplorer l'usurpation germanique. Un décret paru au Journal Officiel du 6 août 1914 souligne l'importance de l'engagement des Alsaciens-Lorrains dans l'armée française pour obtenir la nationalité française. Il s'agit d'une loi relative à l'administration des Alsaciens-Lorrains dans l'armée française du 5 août 1914 inscrite au Journal Officiel le lendemain. Leur

⁷¹ Nous fournissons en annexe 19, les principaux textes de lois issus du Bulletin des Lois de la République Française (années 1914 à 1918), consulté aux archives municipales de Montluçon.

engagement volontaire est un gage d'attachement à la nation qui suffit pour en recouvrer la nationalité. La naturalisation vaut également pour « les étrangers qui contracteront un engagement pour la durée de la guerre ». Les livres pour enfants insistent sur l'attachement de cœur aux racines françaises et développent cet atavisme qui irrigue les veines des jeunes générations prêtes à s'engager.

Déjà le Capitaine Danrit, dans ses romans de science-fiction militaire met en scène de braves Alsaciens contraints de s'engager sous le joug allemand mais qui rompent volontiers cet enrôlement. Jules Chancel a aussi recours à l'échange volontaire lors de la rencontre de son héros Guy d'Arlon avec le petit Alsacien embrigadé malgré lui dans un régiment allemand. Ce dernier n'hésite pas à aider le jeune orphelin en lui cédant son uniforme pour qu'il se dissimule. De nombreux fascicules de la collection des « Livres Roses de la Guerre » de Larousse sont consacrés à la cause des provinces perdues. « Le brave petit Lorrain », Marcel Huin, André Lange, enfant rempli de bravoure et de sang-froid, Albert, « Un petit héros alsacien » de quatorze ans, tous trop jeunes pour servir sous les drapeaux désirent ardemment aider l'armée française et emploient toute leur intelligence et leur courage à soutenir, guider les Français afin de bouter l'ennemi hors de France. Les adultes peints sont des « Alsaciens héroïques »⁷², de « Vaillants Lorrains » qui n'ont pas hésité à rejoindre les Français dans leur lutte.

Hansi de son côté préfère raconter l'Alsace aux petits, dans des dessins sucrés et caricaturaux et des textes violemment partisans qui érigent l'Alsace en sanctuaire de l'âme française et de l'intelligence nationale. La focalisation sur les provinces perdues et si chères est remarquable dans les ouvrages pour enfants. Au décret lapidaire s'oppose une prose alambiquée et gorgée du miel des louanges aux Alsaciens français de cœur et de langue, et du fiel des attaques envers les occupants. *L'Alsace heureuse* ou *Le Paradis tricolore* racontés par Hansi à la fin de la guerre concentrent les avantages retrouvés mais laissent de côté toutes les contraintes administratives et politiques portant sur l'organisation du territoire. Afin de mieux convaincre ses lecteurs de la nécessité de libérer l'Alsace, Hansi inaugure *L'Alsace heureuse* par une réécriture du conte de Perrault *La Belle au Bois dormant* : il détourne la scène finale du baiser et du réveil de la princesse en scène politique. Elle devient allégorique : en effet elle figure la France venant délivrer l'Alsace annexée par l'Allemagne. Le prince est revêtu de l'uniforme bleu horizon et arrive au chevet de la belle coiffée du nœud alsacien. Les références à la libération du territoire sont nombreuses, comme les coqs

⁷² Voir l'annexe 18 sur les « Livres Roses de la Guerre » de Larousse. Le numéro 183 s'intitule *Les Alsaciens héroïques*.

français décorant les montants du lit ou l'écusson aux armes de la ville de Colmar. Le texte original de Perrault est conservé pour en montrer l'intemporalité et l'illustrateur adapte l'image à ce mythe de la délivrance politique ici.

Les lois se succèdent à un rythme soutenu en novembre et décembre 1918 : le 15 novembre 1918, est promulgué un décret relatif à l'administration des territoires de l'Alsace-Lorraine sous l'autorité directe du ministre de la guerre, prévoyant une étroite surveillance et un contrôle administratif, civil et militaire de la région. Onze jours plus tard, le fonctionnement du service général d'Alsace-Lorraine est défini : la réalisation du triple objectif de centralisation, de coordination et de représentation est assurée par un conseil supérieur d'Alsace-Lorraine qui assiste le sous-secrétaire d'Etat qui en est président de droit. Enfin, le 6 décembre 1918, la nécessité d'organiser provisoirement la justice en Alsace-Lorraine s'impose. On ne trouve aucune mention de ce qui est conservé des lois allemandes dans les livres optimistes et radieux de Hansi. Seuls comptent l'âme française retrouvée et exposée au grand jour, le paradis perdu puis regagné. L'idéologie idyllique est renforcée par le sourire des petits Alsaciens costumés et radieux. Pourtant il existe bel et bien un compromis qui tolère la continuation des lois en vigueur en Alsace-Lorraine dans la mesure où elles ne sont pas incompatibles avec « l'ordre des choses » ou « contraires à la sécurité des troupes françaises ». Les dispositions correspondantes des lois françaises sont appliquées et une délégation des pouvoirs juridiques continue d'être provisoirement affectée à des conseils déjà en place. Ce compromis est valable jusqu'à la signature des préliminaires de paix. Mais la fiction permet à Hansi d'éluder ces détails intermédiaires et de centrer son discours sur les retrouvailles de la fille alsacienne avec sa mère française.

Il n'est pas question de l'armistice ni de la suspicion française à l'encontre des Alsaciens-Lorrains. Le décret du 31 décembre 1918, officialisé par le Journal Officiel du 4 janvier 1919, stipule la possibilité d'intégrer la gendarmerie française pour les Alsaciens-Lorrains à condition d'attester leur appartenance à la nationalité française par la réintégration ou par la preuve de l'origine alsacienne ou lorraine, « par la production des extraits de naissance des ascendants directs, établissant que ceux-ci seraient restés français, sans les stipulations du traité de Francfort. » La bonne foi ne suffit pas, l'allégation écrite est indispensable et la nationalité française n'est pas acquise de facto, contrairement aux peintures parfaites de Hansi. Le tableau optimiste et flatteur n'est pas ombré par les décisions officielles. L'illusion référentielle supplée à tout réalisme jugé contingent par rapport à l'axiologie défendue par Hansi.

Outre ces lois édictées et relayées à un passé prégnant, celle qui marque le plus les esprits et la littérature juvéniles, est relative à l'engagement des plus jeunes.

b- De l'engagement juvénile à l'engagement littéraire

Un décret du 6 août 1914 autorise l'engagement des jeunes gens de dix-sept ans pour la durée de la guerre. Les auteurs de jeunesse occultent le problème du nombre de militaires nécessaires à la France pour affronter l'armée allemande et préfèrent centrer leur récit sur les soldats en herbe qui germent chez leurs lecteurs de six à seize ans. Les titres des livres qui leur sont destinés révèlent déjà cette militarisation de l'enfance. *Du lycée aux tranchées*⁷³ de Jules Chancel, *Les enfants héroïques de 1914* (144), *Les braves petits Français* (147), *Le petit Poilu* (174), *Les petits héros de France* (180), *Deux boy-scouts à Paris* (186), *Les fils de nos Poilus* (187), *Histoire d'un orphelin de la guerre* (192), *Petits héros de la Grande Guerre* de Jacquin et Fabre⁷⁴, *Le plus jeune héros de la guerre, Jean Corentin Carré* d'André Fontaine⁷⁵ sont autant de titres où les groupes nominaux associent systématiquement la jeunesse à la guerre et à la bravoure, à travers des antithèses. A défaut de s'engager légalement, les enfants participent à la guerre en la vivant par procuration à travers les fictions qui leur sont données à lire. Ils sont incités à réfléchir, voire à culpabiliser sur leur statut d'enfant dont ils doivent faire fi sur le plan mental mais qu'ils doivent assumer sur le plan physique et légal.

A ce propos un décret relatif à l'engagement des mineurs de vingt ans est promulgué le 16 septembre 1914 : il existe donc une correspondance entre textes officiels et littérature enfantine dans la mesure où les premiers constituent une matrice génétique pour la seconde qui les exploite avec une grande subjectivité. Elle n'en retient que les aspects édifiants pour la jeunesse quitte à laisser de côté la légalité. Elle ne conserve que les points qui valoriseront l'endurance et le sens du sacrifice de ses héros fictifs nés de la cristallisation de leurs aînés administratifs. Il faut savoir qu'après les vifs débats de 1913 sur la loi de trois ans, la solution de l'allongement du service militaire a été retenue par les députés français afin de disposer en face des Allemands d'effectifs à peu près comparables. En 1914, les Français sont mobilisables jusqu'à quarante-huit ans. Ils sortent du service actif à vingt-trois ans et sont comptabilisés dans la réserve jusqu'à trente-quatre ans. A compter de cet âge, ils sont mobilisés dans une armée à vocation plus statique qui est nommée la territoriale. Entre

⁷³ Jules CHANCEL, op. cit.

⁷⁴ J. JACQUIN et J. FABRE, *Petits Héros de la Grande Guerre*. Paris, Hachette, 1918.

⁷⁵ André FONTAINE, *Le plus jeune héros de la guerre, Jean- Corentin Carré*. Versailles, Imprimerie Cerf, 1919.

quarante et un et quarante-huit ans, les Français sont mobilisés dans cette réserve territoriale. C'est ainsi qu'en 1914, cette organisation permet à la France d'aligner 5 110 000 hommes instruits face à 10 200 000 soldats allemands.

Les livres pour enfants font fi de ces données chiffrées mais conservent les notions d'âge et d'engagement pour les exploiter à l'avantage des héros. Les uns devançant l'appel, les autres demandent à réintégrer un poste au sein d'un régiment en dépit du nombre des années, les territoriaux ne sont pas dénigrés ni considérés comme des embusqués. Au contraire ils sont présentés sous l'angle de la complémentarité et de la solidarité avec les hommes de terrain sans aucune jalousie. L'union sacrée est de mise dans les régiments fictifs des livres pour enfants. Les documents ou témoignages authentiques n'étalent que de nobles sentiments. La littérature érige au rang de mythe des décisions officielles dont elle semble tirer la quintessence.

La plupart des œuvres que nous avons lues mettent en scène des graines de héros qui transgressent l'interdit parental et légal pour combattre aux côtés des Poilus. La loi prévoit que la mère peut donner à son fils l'autorisation de s'engager si le père est déjà mobilisé et donc absent. Les livres pour enfants respectent cette position en retrait de la mère qui intervient à défaut du père, mais préfèrent insister sur l'extrême jeunesse des volontaires audacieux et réfléchis, voire moralisateurs, prêchant l'amour de la Patrie sublimation de l'amour filial et maternel. Ces ouvrages prévoient aussi la situation des orphelins de père et de mère, mais contournent la loi en les plaçant chez une vieille parente ou un grand-père âgé qu'ils quittent prématurément et rassurent par une lettre fort mature. Or si la mère est morte et le père absent, l'autorisation du juge de paix de la circonscription de la résidence du jeune homme désirant s'engager est nécessaire. Le conseil de famille n'est pas obligatoire. En fait, la littérature de jeunesse propose des situations extrêmes, quasi caricaturales. On peut parler d'infantilisation outrancière de la guerre par les auteurs de jeunesse dans le sens où les héros sont fort jeunes, mais certainement pas immatures. La guerre les fait grandir et devenir de petits adultes. Ils donnent au lecteur, leur alter ego, l'illusion d'un engouement juvénile massif et belliqueux, impliquant la dissimulation de l'âge réel, l'adoption par un régiment se substituant à la famille. Les propos sont débonnaires, les militaires compréhensifs et les résultats exceptionnels.

Cet état de fait n'est pas sans rappeler le décret du 7 août 1913 qui précise que « le ministre peut être autorisé par décret, en cas de guerre continentale », à accepter comme engagés volontaires pour la durée de la guerre, les jeunes gens ayant dix-sept ans et que « le temps ainsi passé sous les drapeaux sera, pour ces engagés, déduit des trois années de service

actif ». Conformément à ces dispositions est intervenu le décret du 7 août 1914 qui autorise l'engagement des jeunes volontaires. A l'autre bout de la chaîne des âges, certains ouvrages se plaisent à mettre en scène des hommes âgés, comme le « nouveau La Tour d'Auvergne », avides de défendre le sol natal par respect des ancêtres de 1870 ou bien ayant eux-mêmes participé à cette guerre. C'est ainsi que dans *Les civils héroïques* (185), le colonel engage le conseiller d'Etat, Collignon, malgré ses cinquante-huit ans, car il souhaite se dévouer pour son pays : « Sa poitrine était décorée de la rosette de la Légion d'Honneur. » Il devient lieutenant grâce à sa « belle conduite » et porte-drapeau du 46^e de ligne. Le 16 mars 1915, dans le village de Vauquois, il se fait tuer alors qu'il part chercher un camarade blessé. L'hommage posthume qui lui est rendu le rapproche de La Tour d'Auvergne. « Quelle noble leçon de patriotisme pour nos jeunes soldats »⁷⁶, conclut le narrateur.

On trouve là tous les éléments basiques nécessaires à la constitution du schéma narratif patriotique : engagement volontaire d'un civil démobilisé, désir absolu de défendre sa patrie, implication totale dans tous les mouvements et les assauts de la compagnie, rappel de l'héroïsme passé et donc d'un passé historique grandiose, prémonitoire d'une fin héroïque, hommage posthume et didactique. L'indéniable pédagogie du texte procède des décrets en amont dont les auteurs tirent l'essentiel pour alimenter le corps de leurs récits. Les lois sont interprétées dans le sens de l'exemplarité par l'exception : trop jeune comme le petit Poilu, trop vieux comme le conseiller Collignon ou comme le personnage fictif de l'oncle Tantpis du roman de Jules Chancel, l'exaltation cocardière passe par tous les âges et notamment les extrêmes afin d'en montrer la complémentarité et non la rivalité. Les répercussions des décisions gouvernementales ont donc un réel impact sur la littérature de jeunesse dont les éditeurs semblent ne pas vouloir s'aliéner la bienveillance de l'Etat pour la prospérité de leur maison. Est-ce à dire qu'ils entrent dans le jeu propagandiste ou bien s'autocensurent ?

c- Censure et propagande

Pendant toute période de conflit, l'information subit l'influence du pouvoir. Si la littérature enfantine s'inspire des lois pour n'en garder que ce qu'elle considère comme la substantifique moelle, elle tait certains points. Le silence et le non-dit font partie de ce que Frédéric Rousseau appelle « la guerre censurée » car, si l'on repère aisément les preuves de propagande dans un ouvrage, il est plus difficile de remarquer la censure. L'absence sert de révélateur, mais le silence ne peut se vérifier que par la comparaison avec la réalité historique

⁷⁶ *Les civils héroïques*, n° 185 des « Livres Roses de la Guerre » de Larousse.

a posteriori, les témoignages censurés d'écrivains combattants ou les lettres de Poilus. La censure est instaurée dès le 5 août 1914.

« Il est interdit de publier, par l'un des moyens énoncés à l'article 23 de la loi sur la presse du 29 juillet 1881, les informations et renseignements autres que ceux qui seraient communiqués par le gouvernement ou le commandement (...). »

Il en va de même pour la publication à l'étranger introduite en France contre l'avis du Ministre de l'Intérieur. Ces dispositions restent en vigueur jusqu'à la fin de la guerre. En cas de non respect, est infligée une amende de mille à cinq mille francs et la peine peut aller jusqu'à l'emprisonnement de un à cinq ans. La dissuasion par la coercition est efficace et les communiqués sont strictement contrôlés. La littérature enfantine bénéficie pourtant du privilège de l'in vraisemblance. Elle préfère s'en servir pour exalter l'héroïsme et la fibre cocardière, jamais pour dénoncer ou critiquer. Les discours à contre-courant n'existent pas dans les livres que nous avons lus. Les manuels scolaires ne dérogent pas à la règle ou bien observent une rare neutralité.

La stricte obédience relevée tient de la dichotomie censure / propagande. L'une implique-t-elle l'autre ? L'étymologie du trinôme « information, censure, propagande » témoigne d'une étroite parenté entre ces termes qui explique un enchaînement par concaténation : la propagande apparaît comme le dernier maillon logique et historique puisque le 16 juin 1918, un arrêté institue au ministère des Affaires étrangères un service de propagande dans les pays alliés et neutres. La nécessité d'essaimer les idées de victoire, de combat civilisateur pour la liberté se fait jour. La lecture de l'arrêté paru au Journal Officiel du 19 juin 1918 éclaire bien le sens des mots et la valeur intrinsèque qu'ils entretiennent. L'article 1^{er} met en évidence que « ce service de propagande aura sous sa coupe les services d'information diplomatique, les bureaux de propagande actuellement constitués auprès de ce département ». L'article 2 stipule que « le directeur, commissaire général à l'information et à la propagande soumet au ministre des Affaires étrangères les propositions de dépenses concernant les services dont il a la direction ». Un distinguo est donc établi entre information et propagande, qui sera repris dans un deuxième arrêté relatif à la coordination des services d'information et de propagande des divers ministères. Il associe le Ministre de la guerre, Georges Clemenceau, et le Ministre des Affaires étrangères, Stephen Pichon, mais différencie bien les deux termes en matière textuelle.

« Informer », étymologiquement « informare », signifie « façonner, représenter, décrire », puis « faire savoir ». A partir du 14^e siècle, il désigne le fait d'entreprendre une enquête, une instruction judiciaire. Le terme se départ donc de sa neutralité actuelle.

L'évolution vers l'objectivité est donc lente et c'est à partir du 19^e siècle que l'information désigne des « événements communiqués au public, des nouvelles ». Ce dernier sens tient au développement moderne de la presse. C'est ainsi qu'on verra apparaître au 20^e siècle les antonymes « désinformer » et « désinformation » au sens d'information trompeuse. Pendant la Première Guerre, la maîtrise et la surveillance de l'information l'amputent de sa valeur explicative par une volonté de non-dit. La neutralité peut déranger par son regard froid et inquisiteur, aussi le contrôle de l'information évite-t-il toute forme de subversion. La frontière entre information surveillée et censure est donc ténue. Une information contrôlée n'est pas forcément modifiée, mais amputée. Le silence qui entoure des événements comme les mutineries de 1916 ou la désespérance des Poilus à partir de Verdun, témoigne d'une forme de censure.

Le mot « censure » a lui aussi connu une évolution, mais à l'inverse de l'information, il a pris une connotation péjorative et coercitive. Emprunté au latin « censura » désignant la charge, la dignité du censeur, il a ensuite signifié le jugement, l'examen avant d'être employé au sens de mesure disciplinaire prise par l'Eglise au 14^e siècle, puis de condamnation d'une pensée, d'une doctrine par cette dernière au 17^e siècle. A la base se trouve donc le socle commun de surveillance et de coercition religieuses. Le terme se spécialise à partir du 18^e siècle pour désigner le contrôle officiel des publications. La psychanalyse freudienne y recourt dès 1897 avec l'allemand « Zensur ». Le censeur a toujours été chargé d'une mission de surveillance, voire de critique au 16^e siècle, pour exercer un contrôle officiel sur les publications ensuite, développées avec l'essor de la presse et des pamphlets des Lumières. On peut donc établir une filiation entre l'information contrôlée et la censure par l'origine des mots. Quoiqu'il en soit, la censure revêt deux aspects dans les livres enfantins : il s'agit de l'amputation des faits véridiques choquants, donc de non-dits, ou bien de leur déformation à des fins généreuses et rassurantes, à l'avantage des Français ou des Alliés afin de perpétuer la foi dans l'armée et la confiance en la victoire.

Nous nous sommes sensiblement rapprochés de la propagande par le désir de camoufler et d'émouvoir à la fois. Les hyperboles héroïques couvrent le silence. D'ailleurs l'article 1^{er} du second arrêté de juin 1918 entérine ce rapprochement sémantique en précisant que la « coordination des services d'information et de propagande des différents ministères est assurée par une conférence interministérielle réunie chaque fois que c'est nécessaire. » Cette réunion est elle-même présidée par le commissaire général à l'information et à la propagande. Non seulement l'homme cumule les deux fonctions, mais la corrélation logique

entre information, censure et propagande devient visible et renvoie par une sorte de mimétisme à la même évolution sémantique que « censure ».

L'origine religieuse ne fait aucun doute : la « congregatio de propaganda fide » désigne la congrégation pour propager la foi et par ellipse la propagande, « propaganda » étant l'adjectif verbal latin féminin de « propagare ». Cette notion d'obligation inhérente à la valeur de l'adjectif verbal perdure actuellement. « Propagare » signifie perpétuer, faire durer mais surtout se compose du préfixe « pro » qui précède le verbe « pangere », « enfoncer, planter » employé au 18^e siècle au sens de « répandre, multiplier ». Il n'est donc pas étonnant qu'à partir de 1790, la propagande désigne l'action exercée sur l'opinion pour l'amener à avoir certaines idées politiques, sociales, afin de soutenir un gouvernement, un représentant. Car telle est bien la visée des autorités : contraindre à l'acceptation de la guerre en donnant aux Français l'impression d'un libre consentement à travers la lecture des informations.

Nous ne souscrivons pas à la thèse du consentement défendue par Stéphane Audoin-Rouzeau. D'ailleurs le consentement ne va jamais sans une part de soumission, voire d'obligation en retour. A l'opposé il implique également un choix. A la base se trouve la contrainte imposée par la déformation, la désinformation auxquelles collabore la littérature enfantine que nous avons lue. D'ailleurs les critiques que formulent les combattants vis-à-vis du « bourrage de crâne » illustrent bien cette problématique alimentée par l'opposition entre le patriotisme besogneux, nourri de l'expérience du front, la réalité de la guerre moderne et le patriotisme de l'arrière imprégné des représentations conventionnelles d'avant-guerre. Les livres de jeunesse adhèrent volontiers au second pour des raisons éthiques.

2 LACONISME ÉCONOMIQUE ET PATHÉTIQUE LITTÉRAIRE : MISÈRE ET SOLIDARITÉ DANS LES TERRITOIRES OCCUPÉS

Cependant l'approche sociale de la guerre transparait de concert dans les instructions officielles et les livres juvéniles. Les conséquences économiques de la guerre sont indéniables. La pauvreté s'accroît et les difficultés à vivre convenablement ne tardent pas à apparaître. Dès le 6 août 1914 est décrétée la réquisition concernant le logement, la nourriture et le chauffage par l'autorité militaire. Mais c'est surtout la crise du charbon débutant pendant l'hiver 1916-1917 qui va être à l'origine de décrets instituant la constitution d'approvisionnement de charbon nécessaire au ravitaillement de la population, d'abord le 5 février 1916, puis par anticipation le 22 mai 1917 avec un décret relatif à la déclaration des stocks de charbon. L'ensemble est complété par une nouvelle décision le 10 juin 1917 concernant certaines restrictions de la consommation de charbon. Cette pénurie est également

mentionnée dans la littérature enfantine par les « Livres Roses » et leur publicité ou bien dans des appels à la solidarité lancés par les narrateurs dans les récits, ou bien encore dans *Bécassine* ou *Les Pieds Nickelés*.

En fait les enfants touchés dans leur vie quotidienne ont besoin de s'identifier aux héros fictifs, présentés comme authentiques, que leur offrent leurs lectures. Ils reçoivent des conseils moraux, des appels à la modération dans leurs plaintes jugées indécentes. Hellé rappelle aussi cette difficulté économique dans son ouvrage post bellum, *Le livre des heures héroïques*, par une simple juxtaposition des décrets et du dessin réaliste. L'artiste qui représente le mieux cette situation est Poulbot avec ses affiches et ses gamins. Certes il n'est pas question pour lui de mentionner en tant que tel le décret du 5 février 1916, mais l'attention portée au règlement comptable ne lui échappe pas. Il faut s'occuper, prévoir l'achat, l'importation, la répartition, la vente et le remboursement du Trésor. Le souci permanent d'éviter les dérapages de prix va de pair avec la préservation de l'équité des prix dans la distribution. Le chemin de fer s'occupe de l'acheminement. Dans une économie de guerre, on doit anticiper et viser au prix le plus bas. La gestion se prévoit au printemps et en été. Ce moment de crise n'épargne personne et le décret du 22 mai 1917 oblige chacun, « industriel, commerçant ou particulier » à déclarer avant le 20 juin 1917 « à la mairie de son domicile la quantité de charbon excédant cent kilogrammes qu'il a en sa possession dans ses magasins ou cave à la date du 15 juin ». La vérification est organisée. L'obligation génère le désir de transgresser ; l'appel au sens civique et à la solidarité ont pour corollaire la dissimulation et la délation. Poulbot dans son livre *Des gosses et des Bonhommes*⁷⁷ insiste sur l'égoïsme et l'individualisme des Français opportunistes qui stockent du charbon à l'insu des autorités à des fins personnelles et lucratives. La satire participe de l'entreprise civique en fustigeant les vices des concitoyens.

Enfin, suivant la logique implacable de la crise du charbon, la restructuration imposée par le décret du 10 juin 1917 n'étonne guère. La pénurie est telle que « sur l'ensemble du territoire, la distribution de gaz sera interrompue tous les jours, de même la circulation n'est permise que le samedi et le dimanche ». De nouvelles sources d'énergie sont recherchées afin de pallier la déficience des moteurs à vapeur. L'heure est aux économies mais les jeunes lecteurs doivent considérer ces contraintes comme un moindre mal et une forme de collaboration à l'effort de guerre. Ils ne doivent pas se plaindre. Comme leur rappelle Charles Guyon ou Renée Zeller dans les « Livres Roses », la lecture est un guide et incite à l'humilité

⁷⁷ F. POULBOT, *Des Gosses et des Bonhommes*. Paris, Autoédition, s.d.

et à la compassion. De là à dire qu'ils sont les porte-paroles de la voix officielle auprès des enfants, il n'y a qu'un pas à franchir. Pour enrayer ses problèmes économiques de fonds, l'Etat fait appel à la générosité publique. En effet, la loi du 7 août 1915 augmente la limite d'émission des bons ordinaires du Trésor et des bons de la Défense nationale, la faisant passer de six milliards de francs (à la suite du 18 mai 1915) à sept milliards de francs. Il faut faire rentrer l'argent dans les caisses de l'Etat pour financer les dépenses militaires.

Les enfants vont être associés à cette entreprise à travers la publicité apparente sur les bons points, sur les quatrièmes de couverture des « Livres Roses », ou bien dans les dessins de Poulbot. Ce dernier ironise à propos de l'engouement pour la souscription. Il est l'humoriste le plus acerbe que nous avons rencontré, doué de tendresse : ses dessins et ses répliques laissent un goût doux amer qui signe l'alacrité et le recul de l'artiste. L'emprunt à 5% lancé par l'Etat est l'un des thèmes phares de ces dessins et surtout le moyen de fustiger l'égoïsme et la badauderie des Français⁷⁸. Le caricaturiste stigmatise plus que ne le font les auteurs pour enfants. L'affiche et les destinataires de tous âges lui permettent des écarts. Il sait que le rire est la politesse du désespoir. En revanche, les auteurs de littérature enfantine ou de manuels scolaires, s'ils ne prêtent pas allégeance au pouvoir, ne cessent de rappeler en contrepoint l'attitude égoïste des petits lecteurs avides de confort personnel. Leur indécence doit les culpabiliser face à la situation endurée par leurs pairs dans les territoires occupés, face à la détresse des réfugiés.

Nous avons ainsi observé dans *Le tour d'Europe par deux enfants* de G. Bruno le sort des habitants en zone occupée. Yves Congar apporte une touche réaliste et déterminée à ses propos. La misère et l'oppression de ces populations ne sont pas mentionnées en tant que telles dans les décisions officielles mais le décret du 7 août 1915 les sous-entend. La loi promulguée au Journal Officiel du 8 avril 1915 porte « ouverture au Ministre de la guerre, sur l'exercice 1915, des crédits additionnels aux crédits provisoires pour subvenir aux dépenses d'administration des territoires occupés ». Un crédit de 4 500 000 francs est alloué par des lois spéciales et signé de R. Poincaré, A. Ribot, le Ministre des finances et A. Millerand le Ministre de la guerre. Les chiffres parlent et remplacent ici les débordements pathétiques des histoires pour enfants. Ces dernières, à l'instar du *Mystère du Clos-Feuillu* des « Livres Roses » où les enfants sont déportés ou bien des *Jouets meurtriers* ou de *La Petite Exilée*⁷⁹, focalisent sur l'injustice et la barbarie subies par les plus jeunes, mêlant les sentiments de

⁷⁸ POULBOT, *Encore des Gosses et des Bonhommes. Cent dessins et l'histoire de Nénette et Rintintin*. Chez Ternois, Publié par l'auteur, s.d., p.63-67. Voir les dessins de Poulbot en regard.

⁷⁹ « Livres Rose de la Guerre » n° 197; 208 ; 216.

compassion, d'indignation et de culpabilisation. Il est plus facile de persuader de jeunes lecteurs par le pathos que de convaincre des adultes par des chiffres assés de façon péremptoire. La littérature cumule le double avantage de la fiction et des registres adaptés à sa mission pédagogique et civique.

Il est des domaines comme celui de la société enfantine qui touchent davantage le lectorat juvénile. Dans ce cas, les livres développent, exacerbent le problème abordé en termes administratifs et chiffrés dans les instructions officielles. Le schéma narratif et la situation diégétique proposent des enfants héros victimes et sollicitent le lectorat face à la détresse physique et morale de ses compatriotes. C'est ce dont témoigne *Les Petites Patriotes* de Félicité David en 1916 sur le thème des réfugiés. L'exode qui suit la violation de la Belgique et la pénétration en France touchent particulièrement la population française. C'est ce que A. Van der Meersch⁸⁰ baptise *Invasion 14* et dépeint avec une précision historique parfaite et un réalisme extrêmement cruel. De façon plus lénifiante et diffuse, les livres pour enfants peignent la Belgique, ses souffrances, le sort des exilés et incitent à la pitié, à l'accueil, à la solidarité. Les mots sont simples et touchants, les situations pathétiques, l'axiologie patriotique fort prégnante. La matrice génétique offerte par la guerre est riche, mais répétitive.

On trouve ainsi une corrélation étroite entre les décrets de 1915, 1917 et les récits pour enfants fort moraux et exaltants. Le style « pompier » attise le feu patriotique qui coule dans les veines des jeunes lecteurs et relaie à merveille les propos du décret du 18 octobre 1915. Observons la correspondance, stricto sensu, entre les décisions étatiques et la littérature de jeunesse. Tout d'abord l'accent est mis sur la terre d'asile offerte par la France et l'accueil réservé aux exilés et aux Alliés. Une loi modifiant l'application de l'article 8, paragraphe 3, du code civil à l'égard des enfants nés en France de parents belges pendant la durée de la guerre et l'année qui suivra la cessation des hostilités, est promulguée. Ils pourront obtenir la qualité de Français pourvu que leur représentant légal les déclare en tant que tels auprès des autorités françaises. La France met un point d'honneur à déclarer le droit du sol comme un de ses principes républicains. Pour cela elle facilite la tâche avec des « pièces à produire et des exemplaires de déclaration établis sur papier libre ». La littérature fait un savant mélange d'épos, d'éthos et de pathos afin de relayer l'information. Bien évidemment la fonction conative littéraire l'emporte largement sur le message purement informatif.

⁸⁰ A. VAN DER MEERSCH, *Invasion 14*. Paris, Albin Michel, 1967. Le roman est paru en 1935.

L'espace romanesque ouvert par l'auteur doit exorciser les craintes des plus jeunes – ce qui arrive au petit Belge peut également arriver au petit Français – et surtout devenir le lieu de la réflexion civique : l'enfant privilégié doit se montrer hospitalier, refouler sa méfiance et arborer une attitude digne d'un citoyen français. Cette théorie du devoir patriotique d'accueil est inculquée à grands renforts d'injonctions et de termes valorisants, comme dans *Les Petites Patriotes*⁸¹ et *L'héroïsme français*⁸². Jean Aicard, dans son manuel scolaire, développe cette notion dans un triptyque : « Martyre de la Belgique – Solidarité française – Pour les Belges ». Le calvaire belge trouve un écho dans un épisode intitulé « La Belgique sous le joug ». Emile Toutey⁸³, dans son livre didactique de prix, préfère suivre une progression chronologique et consacre la troisième partie de son ouvrage, qui en comporte quinze, à « la Belgique héroïque et martyre ». Les six chapitres qui la composent alternent la neutralité laconique d'informations historiques et géographiques avec la subjectivité des superlatifs et des exclamations à la gloire du passé belge, de ses arts domestiques et de son architecture. La structure diachronique établit un suspens, des origines de la Belgique à son invasion en passant par l'ultimatum allemand et l'invasion. Comme dans tous les livres pour enfants, la sacralisation du pays envahi s'accompagne du discrédit de l'envahisseur et de Guillaume II qui « portera la honte du martyr sacrilège qu'[il] a fait subir à la Belgique. »⁸⁴ La leçon explicite doit susciter la révolte et engendrer un esprit vindicatif.

Le même terme pathétique et religieux revient dans le livre de Jean Aicard ou bien dans les « Livres Roses » de Charles Guyon. Alors que le premier tend vers l'épos dans des textes proches d'un chant à la gloire du soldat et insiste sur l'histoire, la nation et l'époque, les deux autres auteurs préfèrent le pathos qui oppose la déloyauté germanique à l'honneur belge. Aicard opte pour l'oxymore héroïque de « la glorieuse défaite » à propos de la Belgique : « Sa défaite est plus glorieuse que tous les triomphes de l'histoire, c'est la victoire de l'honneur »⁸⁵. « La Belgique sous le joug »⁸⁶ redresse fièrement la tête avec le drapeau humain constitué par trois fillettes vêtues de noir, de jaune et de rouge qui « marchaient gravement comme un drapeau vivant ». L'élève est orienté dans sa vision puisqu'il est appelé à l'admiration. Le sujet de réflexion qui suit l'historiette, propose une morale suivie d'une question ouverte, mais fortement suggestive :

⁸¹ Félicité DAVID, *Les petites patriotes*. Tours, Mame, 1916.

⁸² *L'héroïsme français Anecdotes de la Guerre par un Français*. Paris, Hatier, 1915. La préface de Jean Aicard prétend l'ouvrage anonyme.

⁸³ Emile TOUTEY, *Pourquoi la guerre comment elle se fait*. Paris, Hachette, 1916.

⁸⁴ Ibid. p.41.

⁸⁵ Jean AICARD, op. cit., p.13.

⁸⁶ Ibid. p.212.

« La force, si violente qu'elle soit, n'arrive jamais à étouffer les sentiments des cœurs. Pourquoi les petites Anversoises vous paraissent-elles admirables ? »⁸⁷

A l'antinomie traditionnelle succède la nécessité de l'émerveillement. On ne demande pas à l'élève quels sont ses sentiments, mais sa réaction lui est dictée par la consigne et l'interrogation. Outre le fait de forcer l'admiration pour un peuple martyr, l'auteur en appelle à « la solidarité française », syntagme qui sert de titre au chapitre 17 et met bien au jour l'obligation morale et l'engagement des pays vis-à-vis des zones occupées et des exilés.

C'est ainsi qu'en parfait relais de la parole officielle, il met les décisions administratives à la portée des écoliers. Il mentionne l'aide apportée par les départements du Midi, du Lot, de la Vendée, des Deux-Sèvres qui ont voté des sommes importantes pour les départements du Nord et ont offert des wagons de pommes de terre. Suite à une initiative préfectorale, les viticulteurs de l'Hérault « ont pris l'engagement de donner à l'armée gratuitement une quantité de vin sur la base de un pour cent de la récolte de l'Hérault. »⁸⁸ Et d'insister sur la volonté de chacun de participer à cette initiative. Le livre enfantin établit à merveille le lien entre voix officielle et écho scolaire ou extrascolaire. Il rapporte les propos du Ministre, les illustre sous forme anecdotique et conforte les généreux donateurs dans la certitude de bien faire leur devoir. Il s'agit d'inciter le jeune lecteur à l'imitation en insistant sur les plans légaux et psychologiques. Le livre apparaît de fait comme le médiateur idéal entre l'Etat et l'enfant, messenger de la loi grâce à l'intertextualité, les propos rapportés, les lettres insérées et parfois authentiques. Il devient un catalyseur de bonne conscience en obligeant le lecteur à se remettre en cause par un questionnement opportun. La solidarité française est à l'ordre du jour dès le début du conflit puisque le 17 octobre 1914, M. Malvy, Ministre de l'Intérieur, est averti des décisions des départements « privilégiés » en faveur des plus démunis. Le préfet des Deux-Sèvres ajoute une sentence moralisatrice : « Les départements favorisés par leur situation géographique ont le devoir de venir en aide à ceux qui ont été envahis. »⁸⁹

On voit donc que les instructions et les initiatives ne viennent pas forcément du sommet de la pyramide étatique, mais peuvent également remonter vers le faite à l'instigation de quelques bonnes volontés adultes, parfois enfantines : des fillettes décident de récolter de l'argent pour envoyer des colis aux Poilus. L'initiative est accueillie avec enthousiasme par les autorités. Tous les Français doivent participer à l'effort de la Nation, y compris les plus jeunes qui ne sont pas en reste. Sollicités par la rumeur, l'information officielle, les clichés de

⁸⁷ Ibid. p.213.

⁸⁸ Ibid. p.174.

⁸⁹ Ibid. p.175.

l'Illustration, touchés dans leur cœur par une mobilisation ou une disparition, ils ne peuvent pas demeurer insensibles aux recommandations livresques. L'indifférence ou l'oisiveté propres à l'enfance sont mises de côté : la guerre pénètre dans l'enfance et la gomme. Les livres scolaires comme celui de Jean Aicard sont là pour assurer cette translation littéraire des initiatives officielles : le sujet de réflexion qui suit systématiquement la narration d'un fait héroïque a souvent valeur d'injonction et implique une forme d'examen de conscience. Ainsi après avoir rappelé comment les départements du Centre et du Midi ont « montré qu'ils appartiennent à la même patrie que les départements envahis », ils doivent expliquer s'ils sont prêts à faire ce que demande le Préfet des Deux-Sèvres : aucun élève ne peut déceintement refuser devant l'engouement patriotique attendu.

Enfin le dernier volet du triptyque belge concerne l'obligation morale de l'hospitalité que la France doit à ce peuple. Tous les livres pour enfants s'accordent sur le calvaire des Belges qui « se battent pour le droit » et « pour nous ». L'intervention française est donc légitimée par l'intention humaniste d'abord, puis personnelle. Le pays des Droits de l'Homme se doit d'accueillir « les malheureux exilés » dont « nous resterons les débiteurs » affirme Jean Aicard⁹⁰. Le jeune écolier, après avoir lu une quinzaine de lignes fortement argumentatives et persuasives, doit réfléchir sur la question toujours orientée : « Pourquoi devons-nous aimer et secourir les Belges ? »⁹¹ Au-delà du simple devoir de reconnaissance dont on attend le commentaire, la question soulève le problème de l'humanisme en temps de guerre, mais sous-entend le rejet de l'envahisseur à haïr. Pour entériner cette proposition d'hospitalité, le décret du 19 mai 1917 concernant le logement des réfugiés stipule que l'autorité militaire a le droit de réquisitionner les logements pour les expulsés. Le maire assure la répartition entre les habitants car chaque commune a l'obligation de loger des réfugiés.

La classe 1925 de G. Le Cordier⁹² réunit les thèmes complémentaires des réfugiés et des colonisés dans une apologie de la tolérance envers les réfugiés et les indigènes blessés tout en dénigrant systématiquement les Allemands. L'exode belge et l'aspect pitoyable des « petits frères belges » fatigués, affamés, tristes, démunis suscite d'abord la méfiance des petits Parisiens qui finissent par partager leurs biens avec eux. L'illustrateur J. Fontanez insiste notamment sur le traumatisme des enfants en jouant sur les contrastes : il oppose l'image des petits Belges pitoyables, en pleurs, grelottant de froid, chassés de leur pays par

⁹⁰ Ibid. p.179.

⁹¹ Ibid. p.180.

⁹² LE CORDIER, *La classe 1925*. Paris, Delagrave, 1918.

les Uhlans, à celle des petits Français au bord de la mer, jouant au cerceau. Les Belges traumatisés par le canon allemand ont l'impression de toujours l'entendre alors que grondent les vagues de la Mer du Nord.

Sur le plan de la gratitude, les colonisés ne sont pas oubliés : la grandeur de l'empire colonial français demeure un leitmotiv prégnant des manuels d'histoire et de géographie contemporains. « Les Livres Roses » de Larousse leur dédie un fascicule intitulé *Nos héros d'Afrique*⁹³, les abécédaires leur rendent également hommage, parfois sur un mode un peu simpliste comme nous le constatons à travers l'iconographie. Pour montrer que la France n'oublie pas ses colonies, l'Etat décide de les associer par l'engagement des plus jeunes et l'allocation de sommes à leur famille. Le livre de G. Le Cordier est particulièrement édifiant sur l'attitude vis-à-vis des indigènes. La mère de la jeune Lili reproche à sa fille son manque de respect envers les indigènes blessés. Les préjugés sont tenaces et la fillette qualifie de « négresse » un soldat de l'armée des Indes lors d'un concert donné au Trocadéro au profit des blessés de toutes les armées alliées, y compris coloniales. Sa mère la rabroue et lui raconte l'héroïsme de ce soldat qui a vaincu les Allemands naïfs grâce à son ingéniosité.

3 LA QUESTION COLONIALE : DE LA BIENVEILLANCE OFFICIELLE A L'EXALTATION LITTÉRAIRE PATERNALISTE

Le décret du 9 octobre 1915 prévoit l'admission des indigènes d'Afrique occidentale française à partir de dix-huit ans. Leur engagement est fait pour la durée de la guerre dans un corps de tirailleurs sénégalais. Le texte ne manque pas de rappeler que la mobilisation générale concerne tous les hommes en âge de combattre. Cependant on observe une différence de traitement par les livres pour enfants et par les instructions officielles, les premiers amplifiant et dénaturant les secondes. Le décret précité oblige pratiquement les soldats coloniaux à rester sous les drapeaux six mois maximum après la signature de la paix, pour des raisons de rapatriement. Dans les ouvrages enfantins, le problème ne se pose pas et n'est pas envisagé sous l'angle de la contrainte puisque tous les jeunes hommes sont volontaires pour servir leur mère d'adoption ; on rencontre même de très jeunes volontaires, non appelés, comme en témoigne *Nos héros d'Afrique* avec l'épisode intitulé « Le petit tirailleur ».

Le jeune Omar ben Hossein, âgé de quatorze ans, Marocain adopté à dix ans par les Spahis en 1911, a combattu avec eux au Maroc avant d'entrer au service du colonel Simon,

⁹³ *Nos héros d'Afrique*, n°173.

du 3^e Tirailleurs. Il veut absolument partir pour le front. Sa détermination égale celle des héros continentaux. Il n'est nullement question d'intérêt mercantile. Or le décret prévoit un dédommagement financier pour les familles restées au pays compte tenu de leurs difficultés à survivre. Seuls le dévouement et l'abnégation totale sont mentionnés. Pourtant l'article 3 du décret en question stipule que « l'engagement pour la durée de la guerre donne droit à une prime de deux cents francs, payable au moment de la signature de l'acte »⁹⁴ et précise que pour les anciens soldats, il donne droit en outre « à la haute paye correspondant à leur ancienneté de service actif ». La littérature enfantine a le privilège d'évacuer les détails matériels prosaïques et déstabilisants pour ne garder que l'héroïsme exemplaire afin de mieux influencer les lecteurs et les lectrices dans leur mode de pensée. Il est vrai que les destinataires ne sont pas exclusivement masculins et que la guerre a également touché l'arrière sur le plan social et économique.

4 LA SOLLICITATION FÉMININE : DE L'OUVERTURE GÉNÉREUSE A LA RONDEUR DE LA PROSE HÉROÏQUE

Les femmes et les fillettes dont bon nombre d'historiens ont démontré la culpabilisation dont elles faisaient l'objet et l'immense tâche qui leur était dévolue, ont droit à une loi qui organise leur repos de l'après-midi du samedi dans l'industrie du vêtement. La loi du 11 juin 1917 rappelle en fait dans ses arcanes le rôle de la femme en temps de guerre, jamais oubliée dans les livres enfantins. Qu'elle soit fillette, jeune fille, femme mûre ou vieille femme, elle est présentée comme le pivot d'une société démasculinisée par la guerre. Elle travaille à l'arrière, comme Bécassine devenue conductrice de tramway. Elle est espionne comme Martha dans *La poudrerie de Rottweil*⁹⁵, infirmière ou bonne mère de famille comme dans *Les Petites Patriotes* de Félicité David ou *La Classe 1925* de G. Le Cordier. La paysanne doit travailler aux champs.

En fait la femme se trouve investie de multiples fonctions qui l'auréolent d'une couronne de courage. Pour que les fillettes ne soient pas mises à l'index, elles sont montrées sous une facette favorable : capables d'initiatives heureuses pour aider les jeunes femmes qui travaillent comme dans *Les Petites Patriotes*, elles sont également sollicitées par les écoles qui leur demandent de tricoter des cache-nez pour les soldats. Elles secondent souvent leur mère, la guident ou l'encouragent dans les moments difficiles, lors de l'annonce d'un deuil par exemple ou bien quand l'angoisse prend le dessus. « Les Livres Roses » de Larousse font

⁹⁴ Bulletin des Lois de la République Française, année 1915, p.1883.

⁹⁵ *La Poudrerie de Rottweil*, n°188.

la part belles aux héroïnes de guerre, quels que soient leur âge, leur statut social, leur nationalité. Le patriotisme et le courage ne rencontrent pas de frontière, comme le prouve *Les Héroïnes de la guerre*⁹⁶. L'école s'insinue donc dans les familles par les conseils qu'elle délivre et les appels à la fréquentation assidue conjuguée aux efforts domestiques. Mais plus encore, la guerre s'infiltré dans la vie privée et dans l'esprit des élèves qu'elle touche sur le plan matériel, moral et intellectuel.

5 À L'ÉCOLE DE LA GUERRE

Le fait le plus notable est une forme de réquisition scolaire tous azimuts pour soutenir l'effort de guerre. Il faut régler le douloureux problème de la continuation des études et de la vie domestique sans homme. Ainsi dès le 8 décembre 1914, un décret exempte de frais d'études les enfants dont le père, le tuteur ou le soutien de famille, ont été victimes de la guerre. Tous les livres que nous avons lus insistent sur la bonne volonté des plus petits désireux de concilier travail scolaire et occupations familiales. Ils passent sous silence les modes d'attribution des tuteurs et leur influence, cédant la place à l'image morale exemplaire offerte par les jeunes héros.

L'examen du Bulletin des Lois de la République Française ne témoigne pas d'une intrusion en force de l'Etat dans la vie scolaire au début du conflit, notamment dans les programmes. On note toutefois que le gouvernement modifie quelques modalités d'accession à un niveau primaire supérieur, ou ajourne certains renouvellements de conseils scolaires. Pour le reste les programmes des examens comme le certificat d'études primaires ou le baccalauréat ne changent pas. Seuls quelques délais trahissent le poids de la guerre. Si l'on doit trouver des indices patriotiques, propagandistes et bellicistes, il faut les chercher dans les listes d'octroi des livres de bibliothèque scolaire, dans l'organisation des cursus à l'école primaire comme l'évoque Antoine Prost, dans les discours des Recteurs, des professeurs et autres représentants de l'Instruction publique et surtout dans les manuels destinés aux enseignants comme le *Manuel Général de l'Instruction Primaire*. L'examen du Bulletin Administratif du Ministère de l'Instruction Publique éclaire davantage les positions internes du ministère à ce sujet. Nous avons seulement relevé un décret du 3 mars 1916 ajournant les élections pour le renouvellement du conseil de discipline des répétiteurs de lycées et de collèges de garçons, certainement à cause du manque de main d'œuvre masculine. Elles sont reportées à une date fixée après la cessation des hostilités. Le texte est volontairement évasif.

⁹⁶ *Les Héroïnes de la Guerre*, n°160.

Les répercussions sur le personnel enseignant sont surtout évoquées dans les discours comme celui de Charles Adam ou dans les allocutions comme celle du Comité Michelet ou bien encore dans les revues pédagogiques⁹⁷.

Les exigences d'un niveau d'études correct persistent heureusement pendant les hostilités, avec la nécessité de posséder le certificat d'études primaires élémentaires pour accéder à l'école primaire supérieure ou cours complémentaire. Il faut avoir suivi au moins pendant un an le cours supérieur d'une école primaire. Ces exigences de niveau sont confirmées par le décret du 19 juillet 1917 qui impose des conditions sévères pour l'accès au certificat d'aptitude à l'enseignement communal dans les écoles primaires supérieures. La France doit entretenir et maintenir son image de phare culturel au milieu de la houle guerrière. Aucun parti pris n'apparaît dans le programme des séries d'épreuves du baccalauréat d'après le décret du 22 janvier 1917 : respectant l'ordre alphabétique de présentation, la langue allemande arrive en première position dans la liste des langues vivantes à préparer et à présenter à l'épreuve de langue vivante étrangère devant l'anglais, l'espagnol, l'italien, le russe ou l'arabe qui est relégué à la dernière place. Quel que soit le type de baccalauréat, le candidat a le choix de la langue vivante et passe forcément deux épreuves sur deux langues vivantes étrangères dont l'une doit obligatoirement être l'anglais ou l'allemand (latin/grec ; latin/langues vivantes ; latin/sciences ; sciences/langues vivantes). Des épreuves orale et écrite sont prévues. Cependant la note 4 du décret cité est importante car elle précise que l'exécution de présent décret n'aura « effet en ce qui concerne l'interrogation de langues vivantes (...) qu'à partir de la session de juillet 1918 »⁹⁸. Faut-il attribuer ce moratoire à une pénurie d'examineurs ou à un cas de conscience concernant l'allemand ?

On relèvera toutefois que le baccalauréat conserve son prestige puisque les jeunes gens en convalescence après une blessure de guerre, en profitent pour se présenter à l'examen. Le devoir scolaire est indissociable du devoir militaire. C'est ce que montrent J. Jacquin et A. Fabre dans *Petits Héros de la Grande Guerre*⁹⁹. D'abord les auteurs de cet ouvrage utilisent l'intertextualité afin de donner du crédit à leur récit. Pour cela ils citent le Bulletin du

⁹⁷ Nous avons consulté deux fascicules originaux de la *Revue Pédagogique* à publication mensuelle :

- *Revue Pédagogique*, n°11, tome soixante-septième. Paris, Delagrave, novembre 1915.
- *Revue Pédagogique*, n°12, tome soixante-neuvième. Paris, Delagrave, décembre 1916.

Dans cette partie, nous nous référons à ces deux numéros de la *Revue Pédagogique* dont Alix Fontaine est le gérant.

⁹⁸ Bulletin des Lois de la République Française, année 1917, p.45-48.

⁹⁹ J. JACQUIN et A. FABRE, *Petits Héros de la Grande Guerre*. Paris, Hachette, 1918.

Ministère de l'Instruction publique comme caution d'authenticité et comme support de lettres envoyées par des instituteurs au Ministre de l'Instruction publique.

« Ce récit, le voici. Il a été extrait d'une lettre adressée en 1914, au ministre de l'Instruction publique par M. Bienfait, instituteur à Vauxaillon (Aisne), capitaine au 245^e d'infanterie, alors que cet officier blessé, était en traitement à l'hôpital de Fontainebleau. »¹⁰⁰

De plus ils incitent leurs jeunes lecteurs à imiter un de leurs héros, Georges Habert qui a su concilier les exigences morales impliquées par la guerre et une solide culture générale. Agé de dix-sept ans, il a abandonné ses études pour s'engager et a été grièvement blessé. En convalescence après une grave opération, il entreprend de préparer le baccalauréat. Non seulement il réussit brillamment à l'écrit grâce à ses connaissances de la littérature française et de la langue allemande, mais l'épreuve orale qui l'éprouve terriblement s'avère encore plus émouvante pour ses examinateurs qui le considèrent comme un héros et utilisent un langage plutôt puéril pour le rassurer. Il sort « vainqueur de l'épreuve au milieu d'acclamations et de vivats. »¹⁰¹ Le vocabulaire guerrier sied à l'étudiant comme au soldat et la détermination affichée est identique dans les deux cas. Voilà ce que doivent retenir les jeunes lecteurs.

A la même date du 19 juillet 1917, le certificat d'études primaires supérieures prend le nom de brevet d'enseignement primaire supérieur. Trois axes d'orientation pédagogiques sont prévus dans les écoles préparatoires : industrie, agriculture, commerce et vie ménagère. A lire ces premiers documents officiels, la guerre ne semble donc guère changer les modalités et le contenu de l'enseignement. Pourtant les pertes humaines affectent considérablement les effectifs d'instituteurs et de professeurs. Les femmes ne sont pas assez nombreuses pour suppléer. A ce propos l'année 1916 marque un tournant dans la guerre et l'évolution des mentalités ainsi que dans le travail scolaire. C'est une date charnière à cause de la bataille de Verdun, terriblement meurtrière. Selon certains historiens comme Stéphane Audoin-Rouzeau¹⁰² ou Olivier Loubes¹⁰³, la thématique patriotique et guerrière semble marquer le pas et se réorienter. Toutefois, l'étude de nos livres n'en témoigne guère.

Tout au plus existe-t-il une nouvelle orientation, assurément un regain de lucidité patriotique comme le prouvent les « Livres Roses » de Larousse. La thèse selon laquelle la place que la guerre avait prise dans les publications enfantines et scolaires diminue, est infirmée par l'étude du Bulletin Administratif de l'Instruction Publique et du *Manuel Général*. Le recueil des lois de la République Française insiste sur l'importance du deuil, ce

¹⁰⁰ Ibid. p.123.

¹⁰¹ Ibid. p.29.

¹⁰² Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, op. cit.

¹⁰³ Olivier LOUBES, *L'école de la patrie, histoire d'un désenchantement, 1914-1940*, Paris, Belin, 2001.

qui explique une nouvelle approche de la guerre. Selon Olivier Loubes, à partir de 1916, la *donne patriotique* se trouve sensiblement modifiée à l'école de la République sous le poids des morts. Le deuil vient s'ajouter aux éléments de l'enseignement en guerre. Nous souscrivons à son point de vue et à sa thèse de l'héroïsation de la perte et de la souffrance. Toutefois cette vision doloriste ne doit pas être confondue avec une victimisation car elle est ambivalente : certes elle rappelle le sacrifice des enfants de la Patrie, mais elle ne signifie pas pour autant la mise en place d'un pacifisme dans la littérature enfantine. Il y a à cet égard un décalage entre les mentalités enclines à redéfinir l'héroïsme et à souhaiter un idéal pacifiste comme espérance eschatologique, et le discours tenu dans les décrets officiels et les livres pour enfants qui érigent la mort du soldat en sacrifice propitiatoire.

a- Le cénotaphe de la littérature

A partir de 1916, apparaît une nouvelle rhétorique discursive officielle de l'éloge funèbre. Les textes sont alors empreints d'une solennité émouvante et appellent au devoir de mémoire. Verdun a causé de terribles pertes humaines (362 000 Français, 336 000 Allemands), ce qui génère des décrets et des lois pour ériger des monuments à la mémoire « des enfants de France ». L'expression consacrée « enfants de France », de « la commune » revient régulièrement, accompagnée du tragique et récurrent complément de lieu « le champ d'honneur ». Les textes officiels mêlent donc la sensibilité entretenue par l'allégorie maternelle de la France à la solennité du lieu de mort, devenu topos littéraire. Le décret du 16 mars 1916 accorde « un crédit de trois mille francs applicable à l'érection d'un monument commémoratif à la mémoire des enfants de la commune de Sèvres tombés au champ d'honneur de la Patrie ». Excepté dans la biographie de Guynemer¹⁰⁴ proposée par les « Livres Roses », les livres pour enfants ne nous offrent pas de description de monuments aux morts mais n'évitent pas pour autant la mort. Les enfants meurent en héros, mais le texte reste assez pudique à ce stade-là. La mort est la phase finale du schéma narratif comme elle conclut le combat, elle est toujours auréolée de félicitations et d'espoirs posthumes. L'hommage rendu par l'écrivain constitue le livre en cénotaphe et opère une palingénésie : la mort n'est pas une fin en soi mais un nouveau point de départ. Elle doit être utile.

C'est en 1918 que les hommages se multiplient avec leur cortège d'initiatives témoignant de la gratitude envers les « morts pour la Patrie ». Au-delà du témoignage livresque, le monument architectural, sculptural ou pictural comme les tableaux inscrits dans

¹⁰⁴ *Guynemer*, n°218.

les mairies, les églises, inscrit dans les mémoires ceux qui se sont sacrifiés. C'est pourquoi le Sénat dépose un rapport sur la proposition de loi de M. Louis Martin et d'un grand nombre de ses collègues, tendant à la création, dans chaque localité, d'un tableau contenant les noms de tous les enfants de la localité tombés au champ d'honneur et à l'établissement d'un livre d'or des municipalités françaises¹⁰⁵. Le projet est adopté après une déclaration d'urgence¹⁰⁶. Le 4 décembre 1918, un nouveau décret complète celui du 1^{er} octobre 1918, relatif aux décorations posthumes¹⁰⁷. La France désire honorer ses défenseurs. Ils pourront être nommés dans la Légion d'Honneur après leur décès pourvu qu'ils aient eu une citation individuelle avant le 1^{er} juin 1919. Cette promotion récompense les actions d'éclat accomplies par des militaires durant la période de la guerre antérieure au 1^{er} octobre 1918.

Les discours et les décisions officiels se nourrissent de facto de tout un lexique de mort et d'hommage incitant au recueillement et à la gratitude. L'heure est à la reconnaissance et au respect d'une paix coûteuse, chèrement obtenue, certifiée par la mort de masse. On ne peut parler d'un retour à la normale car le bouleversement causé par la guerre a touché les codes, les usages sociaux. La culture de guerre et le culte des morts pour la France ont crevé les cloisons entre les âges, les sexes, les classes sociales. Le patriotisme n'est pas mort avec la guerre. Les monuments dressés légitiment la guerre par la paix à laquelle les morts ont contribué. La littérature enfantine s'est chargée de reprendre à son compte ce thème du sacrifice utile en instituant la figure de l'enfant héros comme repère narratif à la fois acteur, spectateur et victime. Jules Chancel fait cumuler les trois rôles au jeune Guy d'Arlon, son héros fictif : d'abord spectateur de la guerre, du déferlement des Uhlans sur Senlis, l'assassinat de son père par les Allemands en fait une victime désireuse de le venger. Dès lors il devient acteur dynamique. Cependant à l'exception du livre de André Helle, *Le livre des heures héroïques*¹⁰⁸, nous n'avons pas constaté de tendance à « faire dévier la haine de l'ennemi sur la guerre elle-même » pour reprendre l'expression de John Hurne¹⁰⁹.

b- Une littérature morale et édifiante en dépit des circonstances

Il semble que la littérature de jeunesse ait voulu contrecarrer les signes de désaffection apparus pendant la guerre entre 1916 et 1918. Elle préfère insister sur l'allégorie d'une

¹⁰⁵ Bulletin des Lois de la République Française, année 1918, p.391.

¹⁰⁶ Ibid. p.455.

¹⁰⁷ Journal Officiel du 8 décembre 1918.

¹⁰⁸ André HELLE, *Le livre des heures héroïques et douloureuses des années 1914-1915-1916-1917-1918*. Nancy-Paris, Berger-Levrault, 1919.

¹⁰⁹ John HURNE, « Démobilisations culturelles après la Grande Guerre », in *Revue 14-18 Aujourd'hui*, Editions Noesis, juin 2002.

France tutélaire et bienveillante envers ses enfants, soucieuse de ses orphelins. Elle fait écho en cela à la loi du 27 juillet 1917, instituant les pupilles de la nation. Les orphelins sont adoptés par la France, leur mère de substitution qui leur assure le soutien matériel et moral de l'Etat par l'éducation. Certes les procédures sont exigeantes mais la nation assume ses responsabilités, palliant les carences éducatives par une aide théoriquement substantielle aux victimes de la guerre. C'est pourquoi la loi impose une définition des victimes de guerre, civiles ou militaires et du rapport à l'enfant, du degré d'incapacité à assumer l'éducation de l'enfant. Le demandeur doit être le représentant légal, à défaut le procureur de la République. La décision revient au tribunal qui statue et notifie au représentant légal la décision finale : « La nation adopte (ou n'a pas adopté) le mineur X ... ». Le bénéfice de la loi est étendu aux enfants des protégés et sujets français ainsi qu'aux enfants d'étrangers ayant contracté un engagement pour la durée de la guerre dans les armées françaises.

Après l'armée qui a adopté les petits héros de la Grande Guerre, la nation se substitue à leurs parents car la victoire française a un coût élevé en vies humaines. Le nombre de morts et de blessés est impressionnant. On estime à 700 000 le nombre d'enfants dont le père revient mutilé du conflit ou ne revient pas du tout. Le décret officiel de 1917 s'inscrit dans la droite lignée du mouvement d'entraide qui s'est organisé au début du conflit. Un élan de générosité a permis de prendre en charge les enfants démunis. La multiplication des articles à ce sujet et la solidarité de la population française incitent les autorités à déposer un projet de loi concernant les orphelins de guerre dès 1915. La création des pupilles de la nation s'inspire de celle des « pupilles de la Patrie », dont le statut a été fixé en 1792 après la guerre franco-autrichienne par l'Assemblée législative à l'intention des orphelins de guerre. Une nouvelle fois rejaillit l'atavisme républicain cher aux patriotes. La loi du 27 juillet élargit la protection aux enfants des invalides et des mutilés. En adoptant cette loi, l'Etat fait son devoir à l'instar de la population française, assumant sa responsabilité face au sort des enfants dont le père s'est sacrifié au nom de la France. Une fois encore les initiatives sont parties de la base pour atteindre le sommet de la pyramide et non l'inverse. L'ouverture d'esprit semble donc grande. La Patrie accueille de manière symbolique ses enfants.

La répartition des subventions et la surveillance de la bonne application de la loi reviendront à un office national des pupilles de la nation, rattaché au ministère de l'Instruction publique et des beaux-arts. Dans chaque chef-lieu, un office départemental contrôle et surveille les pupilles de la nation. Des correspondants communaux et cantonaux sont créés pour mieux connaître chaque enfant. Les « Livres Roses » de Larousse offrent quelques exemples de cet encadrement de la jeunesse par l'Etat, notamment dans les derniers

numéros de la série héroïque, comme *Les Jouets meurtriers*¹¹⁰ ou *Les malheurs de Potiron*¹¹¹. Le premier livre illustre l'élan de solidarité entre les classes sociales avec le personnage d'Albert « Cent-de-Clous », garçonnet d'une dizaine d'années, orphelin de guerre : il a sauvé la vie de deux enfants, Pierre et Amélie. Il est alors considéré par leur père comme son propre fils, « le frère de [ses] enfants »¹¹². Le second livret cité évoque le cas des réformés comme Potiron le jardinier qui claudique, obligé de travailler pour nourrir sa famille. Il annonce les réformes entreprises à l'endroit des anciens combattants et notamment des mutilés ou réformés dont parle Antoine Prost dans son ouvrage *Les anciens combattants*. Les Livres Roses précédents sont respectivement parus en août 1917 et en décembre 1918 : ils sont donc bien en phase avec l'actualité politique mais l'édulcorent en ne conservant que le côté positif, éludant les problèmes d'insertion sociale, d'obtention de droits des victimes de la guerre et même de reconnaissance par une société mal préparée à intégrer des groupes nouveaux.

La littérature juvénile applique la loi en allant au-delà des desiderata, tandis que la réalité est tout autre pour les orphelins et les réformés. Il suffit de voir le personnage de Sulphart à la fin des *Croix de bois* pour se rendre compte des déficiences étatiques à propos des victimes. Les livres pour enfants accentuent le bénéfice moral à tirer d'un encadrement culturel et pédagogique prévu par l'Etat. La société qui leur est présentée est idéale et constitue donc un modèle à atteindre. La nation veut donner à ses enfants le sens civique pour en faire de futurs citoyens aptes à défendre la cause de leur mère Patrie. Ainsi voit-on ce désir incarné dans le personnage de la jeune Madeleine des *Malheurs de Potiron* : elle sert d'intercesseur entre la rhétorique légale et le discours enfantin en délivrant des conseils fort raisonnables. Telle la voix de la sagesse, elle met en garde son frère et son cousin contre les préjugés à l'encontre du nouveau jardinier au physique peu avenant. Elle se fait le porte-parole de la voix officielle par sa maturité et son sens civique et moral :

« J'aime encore mieux secourir quelqu'un qui se moque de moi, plutôt que de m'exposer à repousser un pauvre intéressant. »¹¹³

Ses propos acquièrent une valeur de vérité générale qui leur confère l'allure d'un adage. L'aspect pédagogique n'est pas oublié non plus puisque l'office national intercède souvent en faveur des pupilles pour qu'ils puissent bénéficier de la meilleure formation scolaire ou professionnelle possible. Cette loi s'accompagne de mesures financières : les

¹¹⁰ *Les jouets meurtriers*, n°208.

¹¹¹ *Les malheurs de Potiron*, n°239.

¹¹² n°208, p.32.

¹¹³ n°239, p.16.

aides accordées par l'Etat se font sous la forme d'une pension versée jusqu'à la majorité des enfants. Après il résilie la procédure d'adoption et lève la tutelle.

Nous n'avons donc pu que constater l'effort de prise en charge par l'Etat de ses enfants au sens propre comme au sens figuré, qui ont payé de leur vie ou de leur jeunesse pour défendre leur patrie. La corrélation entre lois, décrets et littérature de jeunesse va au-delà de la stricte adéquation pour atteindre une exaltation des valeurs républicaine et morales qui doit marquer et imprégner les plus jeunes. Ils sont les cibles favorites des discours étatiques par-delà un public adulte plus critique. L'école s'avère le vecteur privilégié d'une propagande en direction des enfants, que relaient à merveille des livres extra scolaires empreints d'une tonalité cocardière de bon aloi. Le ministère de l'Instruction publique exige un enseignement orienté sur la guerre en indiquant ses obligations nouvelles. C'est ce que nous a permis d'observer le Bulletin Administratif du Ministère de l'Instruction Publique des années 1914-1918.

CHAPITRE III
LE BULLETIN ADMINISTRATIF DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION
PUBLIQUE¹¹⁴

Neuf volumes composent le Bulletin Administratif du Ministère de l'Instruction Publique afférant aux années 1914-1918, à raison de deux par an, sauf pour 1915 où un seul a été produit. Chaque volume correspond à un semestre civil (de janvier à juin et de juillet à décembre). Le sommaire est constitué de deux parties : une officielle, l'autre traitant des postes vacants, des errata, des nominations et des soutenances de thèses. Cette dernière fut de moindre intérêt pour nos recherches. En revanche la première partie nous a été utile car elle propose une table chronologique des matières principales concernant l'administration et la législation ; elle se répartit selon le personnel, les services généraux, l'enseignement supérieur, l'enseignement secondaire. Cette table chronologique nous a été d'une aide précieuse car elle répertorie les dates, les objets des actes et les pages concernées. Nous avons pu ainsi repérer les décisions et les projets nationaux concernant l'école primaire ou maternelle, leur rapport avec l'actualité politico-guerrière, l'aspect propagandiste ou coercitif, le statut des maîtres et des élèves.

Chacun des livres se clôt sur une table analytique des matières, abordant les sujets traités par ordre alphabétique. Chaque tome contenant environ mille pages, nous avons dû sélectionner les sujets en rapport précis avec nos recherches afin d'éviter toute dispersion. Nous avons donc déterminé une liste de termes fédérateurs tels que « école », « instructions », « enseignement », « services primaires », ou bien « âge des enfants », « garderies scolaires », « programmes ». Ces thèmes afférant aux affaires scolaires nous ont mis en prise directe avec les décisions ministérielles les plus importantes qui pouvaient avoir un écho dans les livres scolaires ou extrascolaires.

Tout d'abord, le schéma de transmission hiérarchique des informations officielles permet de mieux comprendre la répercussion de la voix officielle sur la voix littéraire. Ensuite l'observation diachronique des décisions doit résoudre le problème de l'adhésion de l'école aux événements guerriers et de leur transmission littéraire orientée ou non. Enfin devant l'accroissement des discours et des conférences sur la guerre qui atteignent leur paroxysme en

¹¹⁴ Bulletin Administratif du Ministère de l'Instruction Publique, Paris, Imprimerie Nationale. Les parutions ont lieu avec un an de décalage (en 1915 pour l'année 1914 etc.). Nous donnons en annexe 19 la répartition des lois en fonction des années, des volumes et des pages du BAMIP, consulté à la bibliothèque du patrimoine de Clermont-Ferrand.

1916-1917, force est de constater que la rhétorique belliciste s'accompagne de mesures de restrictions budgétaires mais de rares modifications des programmes scolaires. Il revient donc aux enseignants d'assumer leur responsabilité morale et leur devoir civique face à leurs élèves. C'est ce qu'ils font en appliquant notamment les conseils du *Manuel Général de l'Instruction Primaire* qui fera l'objet de l'étude du troisième volet.

Il est vrai qu'aucune loi importante concernant l'école n'est votée pendant la Première Guerre Mondiale. Après la séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1905, les préoccupations de la politique extérieure qui assaillent les gouvernements des années précédant le conflit, les troubles sociaux, la division parlementaire des Républicains, le regroupement des adversaires de la laïcité, ne permettent pas l'instauration en France de cette école unique qui reste pour beaucoup de Républicains, la seule formule capable d'assurer, dans le respect des diverses croyances, la paix scolaire et une unité de la jeunesse française. Le succès des écoles maternelles créées au siècle précédent plonge l'administration dans des difficultés multiples de recrutement et de formation de maîtresses spécialisées, de création de locaux et de liaison entre la maternelle et le primaire. Le 16 mars 1905, des instructions à l'usage des écoles maternelles sont publiées après étude du Comité des Inspectrices générales des dites écoles. Leur but est d'empêcher l'école maternelle de devenir une simple garderie ou une classe annexe de l'école primaire élémentaire. Il faut attendre les décrets du 15 juillet 1921, la circulaire d'août 1938 pour donner progressivement à l'école maternelle sa physionomie actuelle.

En ce qui concerne l'enseignement primaire élémentaire, les lois organiques, établies à ses débuts par la Troisième République s'augmentent de la loi du 15 avril 1909 qui crée des classes de perfectionnement. C'est seulement le 23 février 1923 que deux arrêtés modifient le programme des écoles primaires en précisant l'emploi du temps, en simplifiant et en graduant les matières prévues par le plan de 1887, qui n'est pas dénoncé. Des instructions pédagogiques, en date du 20 juin 1923 indiquent au personnel enseignant les idées directives et la signification des réformes. Les périodes ante et post bellum constituent donc un terrain propice à l'éclosion de réformes, de lois et de circulaires. Celle du conflit oriente l'attention sur d'autres pôles : malgré l'absence de loi sur l'éducation, les instructions pédagogiques sont empreintes de patriotisme et cèdent à la propagande. Le choix des livres destinés aux enfants révèle cette tendance cocardière.

Antoine Prost¹¹⁵ rappelle le cheminement qui mène les livres de littérature enfantine dans les écoles. Une opération de sélection est effectuée au départ : dans chaque département existe une liste de « livres reconnus propres à être mis en usage dans les écoles primaires ». Ils font l'objet d'une révision annuelle. Pour cela les instituteurs se réunissent sous la présidence de l'Inspecteur primaire qui ajoute ou supprime des livres en concertation avec les participants. Ces propositions sont transmises à l'Inspecteur d'Académie qui décide lors d'une commission au chef-lieu du département de la position à adopter. Cette commission est composée de représentants de l'instruction comme les Inspecteurs d'académie, les Inspecteurs primaires, les directeurs et directrices d'Ecoles Normales, mais aussi d'administratifs et de politiques comme les délégués des instituteurs et deux délégués cantonaux désignés par le conseil départemental. La liste est alors soumise à l'approbation du Recteur. Si ce dernier refuse, il est possible d'en référer au Ministre. Nous voyons donc que les propositions partent de la base et sont entérinées par la tête. Le système permet apparemment une grande liberté de choix malgré le contrôle a posteriori. Pendant la guerre les offres livresques trahissent le plus souvent une pensée qui fluctue au gré des événements véhiculés par la presse et les communiqués du gouvernement. Indéniablement le civisme et le patriotisme s'immiscent profondément dans les manuels proposés. La conflagration mondiale a fortement impressionné les esprits, des plus réticents aux plus malléables. Les textes officiels ont su graduer leurs incitations en matière d'effort de guerre.

1 DE L'EUPHÉMISME AU FRANC DISCOURS COCARDIER

Les circulaires qui marquent la prégnance de la guerre dans le monde de l'éducation, concernent dès le début du conflit, la garde des enfants et le sacrifice des vacances demandé aux enseignants. Régulièrement, chaque année resurgit le leitmotiv du dévouement. Au-delà du laconisme conventionnel inhérent aux textes administratifs, il nous a paru indispensable d'observer les indices de propagande ou de censure révélés par le lexique ou la syntaxe.

La guerre a indubitablement bouleversé les mentalités et les habitudes domestiques. La mobilisation de la gente masculine déstabilise l'équilibre économique, social et familial. L'enrôlement des instituteurs, des pères, de tous les hommes entre dix-sept et quarante-huit ans provoque un vide, une forme de dépression que femmes et enfants – et vieillards dans une moindre mesure – doivent compenser. La littérature ne cesse de rappeler que pour conserver un état d'esprit conforme aux désirs de l'Etat, les enfants doivent continuer à fréquenter

¹¹⁵ Antoine PROST, *L'enseignement en France 1800-1967*. Paris, Armand Colin, coll. U, 1968.

assidûment l'école tout en soutenant leur mère, en l'aidant dans ses tâches ménagères. A la mobilisation militaire masculine correspond une mobilisation psychologique enfantine décrétée par l'école et ses livres.

L'école, tout au long du conflit, apparaît comme l'un des piliers fondamentaux du civisme par le truchement de la lecture qu'elle dispense ou incite à faire. En effet dès le 13 août 1914¹¹⁶, une circulaire relative aux mesures à prendre pour assurer au mieux le service de garde et d'enseignement dans les écoles primaire inaugure une série de mesures destinées à maintenir le service scolaire pendant la durée de la guerre¹¹⁷. Tout est mis en place pour que l'école poursuive sa mission première, y compris l'accueil des plus jeunes dont la circulaire du 18 octobre 1914 fait état¹¹⁸. Le vocabulaire de cette dernière révèle un franc discours, sans ambages, affichant un désir de transparence. Excepté l'euphémisme consacré des « circonstances présentes », la mention des « moyens de fortune » employés pour l'ouverture des écoles et l'organisation de l'enseignement reconnaît franchement le dénuement mais affiche une volonté farouche de passer outre. C'est déjà ce qu'affirmait de façon péremptoire l'incipit de la lettre adressée de Bordeaux le 10 septembre 1914 par le ministre de l'Instruction publique Albert Sarraut à plusieurs recteurs :

« Je vous ai adressé, à la date des 7, 18, 22 et 27 août dernier, des instructions posant en principe que la vie scolaire du pays ne s'arrêtait pas et vous prescrivant, en conséquence, d'assurer dans toute la mesure compatible avec les réalités présentes, le fonctionnement de l'enseignement public. »¹¹⁹

Seul l'intérêt supérieur de la Défense nationale peut obérer l'application des instructions. La lettre est d'ailleurs empreinte d'une forte connotation militaire d'incitation à la collaboration avec les autorités militaires et civiles.

Le ministère de l'Instruction publique et le ministère de la Guerre travaillent de concert, le premier fournissant au second des hommes aptes au combat et des locaux destinés à l'accueil des blessés. Albert Sarraut ne manque pas de citer l'adhésion immédiate des fonctionnaires à l'effort de guerre « dès la première heure, et d'un vaste élan ». Le vocabulaire dithyrambique soutient une prose énergique qui entonne déjà le refrain de « la foule glorieuse des blessés » et l'antienne de la « mobilisation de toutes les énergies vers la lutte sacrée où la Patrie est engagée ». Apparaît en clausule la vibrante célébration de l'humanisme français à travers la métaphore de « la flamme de la pensée française » et l'objectif pédagogique de formation des esprits qui assureront le prestige de « la Patrie

¹¹⁶ BAMIP, Tome XCVI, p.375.

¹¹⁷ Ibid. circulaire du 18 août 1914, p.857.

¹¹⁸ Ibid. circulaire du 13 octobre 1914, p.515.

¹¹⁹ Ibid. p.363.

victorieuse ». On note en filigrane toutes les composantes des futurs discours de mobilisation et de propagande : lutte de la civilisation contre la barbarie, dévouement sans faille à la cause patriotique et humaniste, formation des générations futures. Le discours proleptique d'Albert Sarraut concède aux Recteurs les difficultés qu'ils rencontreront pour assurer la continuité du service scolaire afin de témoigner de sa lucidité vis-à-vis du terrain pratique. En dépit « des obstacles considérables (...), les fonctionnaires et agents non mobilisés (...) devront être à leur poste dès l'époque normale de la rentrée. »¹²⁰ Mêlant habilement les tournures impératives et les futurs de certitude, le ministre laisse le champ libre à toutes les initiatives, du moment qu'elles respectent l'autorité militaire. Les hyperboles flatteuses atténuent l'injonction d'assujettissement.

Le relais auprès des enfants est parfaitement assuré par des auteurs pédagogues comme Charles Guyon ou Jean Aicard. Le premier, Inspecteur d'Académie honoraire, célèbre en 1915 la « bravoure héroïque » des instituteurs et des institutrices dès la préface des *Instituteurs héroïques*¹²¹. Dès janvier 1915, Jean Aicard dans l'avant-propos de *L'héroïsme français*, à l'aide d'antithèses percutantes et de franches exclamations, incite « les chers petits Français à ressembler à leur mère la France, (...) délicieuse, (...) tendre et sublime. »¹²² Il les invite à entrer dans ces « beaux souvenirs d'une guerre affreuse », faisant de l'école le sanctuaire de la guerre où résonnent des hymnes à l'amour, et la gardienne du temple livresque, memento mori. Le lieutenant Maurice Randoux reprend en 1916 de façon plus paternaliste et dans un registre plus lyrique, le motif du bon écolier, futur continuateur de l'œuvre ébauchée par son père au service de la France :

« Conduisez-vous bien, travaillez de toutes vos forces. Songez que la France victorieuse aura besoin de bons et robustes ouvriers pour continuer l'œuvre que vos papas auront ébauchée. »¹²³

Il insiste sur le combat manichéen opposant les forces barbares à celles de la civilisation. On retrouve le même écho en 1918 chez J. Jacquin et A. Fabre qui rappellent dès le début de leur ouvrage, que « l'âme d'une nation se révèle dans ses enfants. Le petit Français, lui, naît soldat. »¹²⁴

Les hommes sont mobilisés et les locaux réquisitionnés : le rôle dévolu aux établissements scolaires est un point cardinal des instructions officielles, qui perdure tout au long du conflit. Mis en place dès le début des hostilités, il est affirmé par Lucien Poincaré,

¹²⁰ Ibid. p.365.

¹²¹ « Les Livres Roses de la Guerre », n°157.

¹²² Jean AICARD, op. cit., avant-propos, p.VI.

¹²³ « Les Livres Roses de la Guerre », Préface du n°179, *Petits récits de la Grande Guerre*.

¹²⁴ J. JACQUIN et A. FABRE, *Petits Héros de la Grande Guerre*. Paris, Hachette, 1918, p.3.

directeur de l'Enseignement secondaire, dans sa lettre du 1^{er} août 1914 aux recteurs, anticipant les besoins. La consigne est impérative et prend effet dès réception.

« Les directeurs ou les directrices, les proviseurs, principaux, économes, professeurs ou employés, qui occupent un logement auquel ils ont droit dans les établissements affectés au service de l'armée, ont la faculté de conserver ce logement après ouverture des hôpitaux temporaires du territoire ».

Toutefois ledit logement pourra être réduit « si l'installation des hôpitaux l'exige, au nombre de pièces indispensables pour l'habitation des intéressés et celle de leurs familles ».

Là encore l'autorité militaire prime à condition que la réquisition se fasse dans les formes avec un procès verbal contradictoire. La littérature enfantine ne soulève pas ce problème tant il vrai que les héros y sont toujours dévoués et prêts à tout donner pour aider la Patrie en danger. Nul ne lésine sur un coin de maison à céder provisoirement à un régiment de passage, nul ne refuse d'accorder le gîte et le couvert à des soldats français ou alliés affamés et épuisés, nul ne songe à fermer son école aux habitants pourchassés.

La réquisition des établissements universitaires et scolaires est décrétée à des fins curatives et c'est un fait largement avéré dans les discours officiels comme celui de M. Charles Adam, Recteur de l'Académie de Nancy, « Aux élèves des lycées de Nancy » les 12 et 13 juillet 1915. Outre le palmarès des réussites, il ne manque pas de rappeler la formation sanitaire des élèves et les services rendus ainsi que l'attitude exemplaire du proviseur du lycée Henri Poincaré qui a descendu « un à un » les nombreux blessés des dortoirs du lycée transformé en hôpital dans le sous-sol voûté afin qu'ils échappassent aux bombardements. « Dirons-nous maintenant les leçons, qui, bien plus éloquentes que dans vos livres, se dégagent de ces formidables événements ? »¹²⁵ La question rhétorique ne souffre pas la contradiction et incite à agir plutôt qu'à lire ou parler, à joindre le geste à la parole. La réalité dépasse la fiction ou la narration authentique des exploits. Pourtant, à partir d'une simple note officielle, les auteurs de livres pour enfants ont élaboré des scénarios audacieux et tous plus glorieux les uns que les autres. Chacun y trouve une place remarquable.

Les directrices d'écoles maternelle et primaire se reconvertissent en intendantes d'hôpitaux dans *Les instituteurs héroïques*¹²⁶. Les fonctions qui reviennent aux écoles dans les fictions enfantines, dépassent amplement les consignes officielles. Elles deviennent des refuges pour soldats français poursuivis¹²⁷ ou bien un abri pour population en détresse. Une institutrice installe même l'école dans une pièce de son appartement pour y enseigner « aux

¹²⁵ Discours de M. Charles Adam, Recteur de l'Académie de Nancy, aux élèves des lycées de Nancy, 12 et 13 juillet 1915, Nancy, imprimerie nancéienne, 1915, p.3.

¹²⁶ « Les Livres Roses de la Guerre », n°157, « Les trois institutrices de Reims » p. 12-17.

¹²⁷ Ibid. « L'instituteur de Sablonnières », p. 17-25.

petits garçons et fillettes l'amour de la patrie et la morale sublime dont elle lui a donné l'exemple. »¹²⁸ L'école est érigée en forteresse, symbolique de la résistance à l'ennemi. Elle continue d'assumer sa mission civique tandis que « le canon tonn[e] aux environs et [que] la crépitement de la fusillade [fait] trembler les vitres. »¹²⁹ L'extrapolation littéraire transforme l'école en sanctuaire de la Patrie et les maîtres en gardiens du temple. Les assertions péremptoires et les questions oratoires sont remplacées par les dithyrambes à la gloire des fonctionnaires et des élèves dans la littérature de jeunesse.

Il existe donc une forme de déviance littéraire des textes officiels dans lesquels les auteurs ont puisé des thèmes fédérateurs qui exacerbent la fibre cocardière. Ainsi reprennent-ils les principales notions du dévouement de l'école, de ses élèves à la cause patriotique, via l'assiduité au travail et l'admiration sans borne vouée aux combattants. Partant de là, chacun tisse un réseau d'images et organise selon un schéma narratif quinaire une histoire à la gloire des petits héros de France. Chacun a pris soin de relever une composante essentielle du tissu guerrier afin d'offrir une représentation littéraire et iconographique la plus en phase possible avec les discours officiels : qui un établissement scolaire devenu hôpital, qui un orphelin métamorphosé en héros, qui un enseignant exceptionnel appelé à donner de sa personne. L'ensemble est sous-tendu par la recommandation de la continuation de la vie scolaire dans l'enseignement public. Une fréquentation régulière est le meilleur rempart contre l'indifférence et le désintérêt.

2 L'ASSIDUITE SCOLAIRE PÉRENNISE LE SOUVENIR ET ASSURE L'EXCELLENCE FRANÇAISE

Les décisions prises ne correspondent pas à un désir d'éluder les problèmes engendrés par la guerre mais au contraire au souci permanent de maintenir les élèves en éveil face à la menace allemande afin qu'ils assurent la pérennité de l'esprit français, fleuron de la civilisation européenne. La nécessité impérieuse de leur présence à l'école est réitérée dans la circulaire du 22 août 1915 relative à l'amélioration du service dans l'enseignement primaire¹³⁰.

Au fil du temps le ministre de l'Instruction publique confirme son désir d'améliorer le fonctionnement de l'école primaire. Ainsi, le 22 août 1915, il affirme avec un vocabulaire pragmatique sa croyance en la vitalité de l'école française. Tout d'abord, il veut rendre le

¹²⁸ Ibid. p.30.

¹²⁹ Ibid. p.30.

¹³⁰ BAMIP, 1915, tome XCVIII, p.498.

personnel et le dynamisme aux écoles remises à disposition par le ministère de la Guerre. Ensuite il préconise la réouverture des écoles mixtes fermées pour cause de mobilisation et supprime les réunions de classes ou d'écoles opérées depuis le début de la guerre, si elles confient à un maître unique « plus de quarante élèves dans un cours supérieur, plus de cinquante élèves dans un cours moyen ou un cours élémentaire, plus de soixante élèves dans une classe enfantine ou une école maternelle ». L'intérêt de l'enfant semble enfin pris en considération, ainsi que l'efficacité de l'enseignement dispensé. Enfin il augmente le nombre d'intérimaires, pourvu qu'ils soient compétents. Pour cela, il puise parmi les élèves-maîtres et les élèves-maîtresses sortant de l'Ecole Normale, les jeunes gens pourvus du brevet supérieur ou élémentaire, les veuves d'instituteurs tués à l'ennemi en possession du brevet élémentaire. L'année 1916 marque l'apparition d'arrêtés qui assurent la bonne marche de l'école maternelle et primaire, mais surtout de textes plus éloquents pour féliciter les enseignants et mettre l'accent sur l'hygiène des enfants. Pourquoi ce déferlement subit d'instructions ?

Voilà bientôt deux ans que la guerre a débuté, les morts sont nombreux et les pères manquent. Le dénuement des familles s'accroît et se double d'une misère morale. Les recommandations ne doivent pas demeurer lettres mortes et l'école est là pour les faire appliquer. Dès le 17 juillet 1916, un arrêté modifie les textes concernant l'école maternelle, dont le thème principal est celui de l'hygiène de vie. L'alcoolisme qui sévit dans les tranchées pour soutenir le moral des Poilus semble gagner les foyers. Aussi les recommandations ministérielles ont-elles de forts échos dans les revues pour enfants, notamment à travers les publicités insistant sur la nécessité d'une bonne hygiène. C'est ce que mettent en œuvre le journal *Fillette* et les « Livres Roses » de Larousse.

La circulaire du 9 janvier 1917 relative à la participation des élèves des établissements d'enseignement public à la production agricole trouve vite son doublet dans la publicité des quatrièmes de couverture des Livres Roses et dans les nombreux livres de bibliothèque consacrés aux sciences naturelles. La directrice d'école maternelle doit s'assurer de l'état de santé et de propreté des enfants et vérifier que chacun a un mouchoir de poche. Le panier repas de midi doit être composé d'aliments, d'un couvert et d'une serviette mais ne doit comprendre ni boisson fermentée ou alcoolisée. L'école fournit l'eau bouillie ou portée à cent vingt degrés, ou bien des infusions hygiéniques. Le même principe vaut pour l'école primaire à l'exception de la boisson, sous forme d'eau, de lait, de bière, de vin ou de cidre étendus d'eau, d'infusions hygiéniques sans addition de spiritueux.

Les livres destinés aux enfants occultent totalement l'alcoolisme lié à la guerre et que Giono dénoncera dans *Le grand troupeau*. Les héros, enfants ou adultes, se sustentent

sainement, ne boivent que de l'eau ou bien bénéficient d'une bonne bouteille lorsqu'ils sont reçus par de braves gens. Les ivrognes sont forcément dans le camp ennemi qui passe son temps à se goberger. Les publicités des quatrièmes de couverture insistent sur les cultures de fruits et légumes à faire soi-même. Les histoires pour enfants reprennent le leitmotiv de la pauvreté des habitants en zone occupée mais préfèrent souligner la capacité des Français à surmonter les obstacles matériels et à se priver pour tout donner aux soldats français ou alliés de passage. La littérature enfantine propose une vision sociale de la guerre, fondée sur les vertus de la solidarité et de la générosité. Jean Aicard se plaît à insister sur ces détails, notamment dans une lettre adressée par une vieille femme à l'épouse d'un caporal à qui elle a offert sa dernière poule en guise de repas. Le genre épistolaire est fort prisé de nos auteurs afin de délivrer une garantie d'authenticité et d'interpeller le destinataire grâce à la double énonciation.

Les titres que contient la table des matières de *L'héroïsme français*, offrent un large champ lexical de la bravoure avec la récurrence de « vaillance », « sublime », « exploite », mais aussi de générosité désintéressée avec les termes de « courage » et de « désintéressement ». Parfois la simplicité dépouillée d'une phrase nominale attise la curiosité du lecteur et grandit le héros ou l'héroïne, comme « histoire d'une poule grise »¹³¹. La brave Catherine Diez y refuse l'argent laissé en dédommagement et termine humblement mais admirablement sa missive : « J'espère, Madame, que ma grise portera bonheur à votre mari et à ses camarades. C'est tout ce que je demande pour ma récompense. Votre servante ». La consigne donnée aux élèves ensuite oriente la réflexion sur le « sacrifice très méritoire » de Catherine Diez, sur la « pure bonté », sur « la lettre charmante » d'« une Alsacienne qui a toutes les qualités d'une Française ». La visée éthique du sujet l'emporte sur l'analyse littéraire. Une fois de plus le dithyrambe pallie le dénuement, et le plus humble, le plus petit est glorifié à la manière de Victor Hugo dans « Magnitudo parvi ».

La dérive des Instructions officielles est incontestable. Leur adaptation littéraire confine toujours à l'exaltation des faits en apparence anodins. A l'hygiène corporelle tant martelée correspond l'hygiène morale qu'entend inculquer la littérature enfantine. En revanche, elle transgresse les interdits quand il s'agit de mettre en scène des enfants fugueurs. Si le directeur d'école doit assurer la surveillance des élèves qui ne rentrent pas dans leur famille le midi, les livres héroïques mettent sur un piédestal les enfants qui fuguent et

¹³¹ Jean AICARD, op. cit., p.30-32.

transgressent les interdits parentaux ou scolaires pour rejoindre le front en dépit de leur âge. Leurs incartades en font des adultes miniatures.

L'assiduité des élèves est pourtant un souci constant dans les écrits ministériels du début à la fin du conflit comme le confirment les décrets et circulaires parus pendant la guerre, aux dates du 13 août 1914, du 22 août 1915, du 17 juillet 1916 et du 1^{er} octobre 1917, textes tous relatifs à la fréquentation scolaire. Les propos tenus y sont de plus en plus pressants et soulignent, sur le mode anaphorique, l'urgence de vérifier la présence des élèves. « Jamais le problème de la fréquentation scolaire ne s'est posé en termes plus pressants ; jamais l'assiduité de nos élèves n'a été plus nécessaire, et jamais elle n'a été plus entravée ». L'obligation scolaire n'est plus respectée et la responsabilité qui incombe à l'origine aux parents revient à l'école elle-même, substitut de l'autorité paternelle absente. La double mission de travail scolaire et de continuation du rôle paternel est assénée par la dérivation « double » et « doublement » qui scande le discours du Ministre de l'Instruction Daniel Vincent, aux Inspecteurs d'Académie.

La reconnaissance de la situation économique défaillante de la France va de pair avec l'injonction à effectuer des travaux agricoles. Il faut résoudre le difficile problème de la dispense pour tâches agricoles et de la présence obligatoire. Il faut également concilier devoirs agricoles et scolaires afin d'obtenir « le maximum de rendement économique et le maximum d'assiduité scolaire » affirme énergiquement la circulaire du 1^{er} octobre 1917¹³². Pour cela la tenue du registre d'appel doit être exemplaire. Il faut « créer dans chaque école un besoin collectif d'assiduité » à partir d'une forme d'émulation. La publication d'un tableau comparatif dans le *Bulletin départemental de l'enseignement primaire* doit œuvrer à cette rivalité. Le rôle de l'instituteur est prépondérant dans ce domaine. La litote « sur les familles, l'instituteur n'est pas sans influence », confirme son statut de conseiller et de guide moral. Le ministre en appelle à la solidarité des autorités municipales et des amis de l'école avec cette dernière afin qu'elle retrouve son prestige. Energie et diplomatie sont les maîtres mots de cette « campagne » en faveur de l'école. Mais plus encore, c'est l'avenir qui est envisagé sous les auspices de la guerre : la présence scolaire est non seulement un devoir civique mais aussi une obligation morale imposée par leur conscience et par le « sacrifice de leurs aînés », aux plus jeunes, futurs citoyens.

Nul mieux que Charles Guyon ne sait forger les esprits dans ce moule générationnel et leur inculquer le sens du devoir à travers ses publications dans les « Livres Roses » de

¹³² BAMIP, octobre 1917, tome CII, circulaire 3295, p.723.

Larousse. Pour lui le patriotisme enfantin est inné et ne peut donc faire défaut en cette période cruciale. L'école doit le renforcer, le déterminer, l'affermir, comme en témoignent toutes ses préfaces et les morales conclusives de ses récits. Cette idée est également reprise par le témoignage de Jean Corentin Carré dans son journal de guerre retranscrit par André Fontaine qui insère une lettre du plus jeune héros de la guerre à son instituteur, Monsieur Mahébèze : « Ce sentiment de l'honneur, c'est à l'école que je l'ai appris », écrit-il. Il ajoute ce vœu on ne peut plus flatteur vis-à-vis de l'école : « Je souhaite que tous les petits écoliers du Faouët comprennent les leçons que vous leur donnez de la même manière que je les ai comprises. »¹³³ L'œuvre cumule la visée patriotique et l'éloge de l'école. De même, dans la préface des *Instituteurs héroïques*¹³⁴, l'éloge de la bravoure des enseignants se double d'un appel au respect affectueux et admiratif de ces derniers. Comme le suggère Maurice Randoux dans *Petits récits de la Grande Guerre*¹³⁵, le comportement exemplaires des écoliers est un hommage rendu à ceux « qui ont sauvé [leur] pays de l'invasion barbare et qui se battent encore pour eux ». L'injonction « conduisez-vous bien, travaillez de toutes vos forces » précède l'assertion qui présente l'acte de lecture des livres héroïques et en particulier des « Livres Roses » comme un succédané de l'acte guerrier.

La littérature juvénile apparaît alors comme un complément vital pour mener à bien l'effort civique de guerre. Charles Guyon rappelle que l'héroïsme n'est pas l'apanage des militaires. « L'héroïsme des humbles qui ne reculent devant aucun effort » est aussi louable¹³⁶. *Chansons et poésies de la guerre* entend bien motiver les troupes scolaires. Le livre héroïque prend le relais de l'école auprès des enfants autonomes quand il n'est pas lu et expliqué par l'instituteur qui recourt également aux manuels de français, d'éducation civique et incite aux lectures cursives du samedi matin. C'est ce que permettent de constater les listes d'octroi des bibliothèques scolaires ou bien des ouvrages admis par la Commission des bibliothèques de l'enseignement primaire.

Une circulaire du 11 février 1918 reconnaît que la propagande s'est « exercée sur le terrain même de l'enseignement »¹³⁷, du moins dans le cadre de l'aide aux mutilés de guerre. Et les élèves y sont soumis dès leur entrée à l'école primaire, voire avant, selon leur lieu de vie. L'Etat entend bien les convaincre le plus tôt possible de la nécessité d'un comportement civique, tout en comptant sur la collaboration active des parents. Ainsi, un arrêté du 12 juillet

¹³³ André Fontaine, op. cit., p.9.

¹³⁴ « Les Livres Roses », n°157.

¹³⁵ « Les Livres Roses », n°179.

¹³⁶ « Les Livres Roses », préface du n°180.

¹³⁷ BAMIP, février 1918, tome CIII, circulaire n°2312, p. 196.

1918 modifie le règlement des écoles primaires publiques quant à l'âge d'accueil des enfants : « Pour être admis dans une école primaire élémentaire, les enfants doivent avoir plus de six ans et moins de treize. » Dans les communes qui n'ont ni école maternelle, ni classe enfantine, l'âge d'admission est abaissé à cinq ans. Outre les sanctions auxquelles l'instituteur peut recourir en cas de manquement au règlement, le Ministre, L. Lafferre, insiste sur le respect des horaires par les parents.

Les textes parus en 1918 insistent sur les conséquences de la guerre qui a endeuillé les familles. On remarque un fléchissement des consignes propagandistes à orientation belliciste vers un discours d'hommage aux morts et aux mutilés. Les propos deviennent plus fermes quant au règlement intérieur des écoles primaires et maternelles. Il reste un troisième volet, l'avenir des formateurs et de l'enseignement dispensé aux enfants de douze à quinze ans. « L'enquête ouverte lors des conférences pédagogiques de 1916 a abouti, en 1917, à une réforme du certificat d'études primaires », signale le ministre de l'Instruction dans sa circulaire du 27 mai 1918. L'importance de la formation de maîtres et des élèves déjà considérable avant la guerre s'est accrue avec « les circonstances » selon l'euphémisme consacré.

La mission civique de l'école dépasse largement son but pédagogique. Sa visée humaniste corrobore le mot d'ordre lancé dès le début du conflit opposant la barbarie à la civilisation, la force au droit comme se plaît à la rappeler Emile Toutey dans *Pourquoi la guerre comment elle se fait*. On peut mettre en parallèle la déclaration de Paul Lapie en mai 1918 et les propos antérieurs d'Emile Toutey en 1916. L'école doit « fournir au peuple entier le moyen d'accroître sa valeur morale, sa vigueur intellectuelle et sa productivité économique », déclare Paul Lapie¹³⁸. L'écrivain, de son côté, affirme que « c'est en tenant (...) les yeux fixés sur un idéal que l'on s'en approche, et qu'une nation monte peu à peu, de siècle en siècle, le pénible chemin de la civilisation. »¹³⁹. A l'idéal incarné par Bayard, Jeanne d'Arc, Turenne, Kléber, Desaix, Hoche et Marceau, archétypes de l'héroïsme chevaleresque, « miroir dans lesquels nous aimons nous voir », il oppose la « Kultur » germanique faite de grossièreté et de sauvagerie. L'enseignement manichéen de l'école de la République doit former des citoyens exemplaires, dignes fils d'une patrie civilisatrice, gardiens de sa mémoire.

3 L'ÉCOLE DÉPOSITAIRE DE LA MÉMOIRE GUERRIÈRE

¹³⁸ BAMIP, mai 1918, tome CIII, circulaire 2335, p.190.

¹³⁹ E. TOUTEY, op. cit., p.43.

Outre les fonctions citées précédemment, l'école est censée assumer le devoir de mémoire, l'entretenir à travers les témoignages recueillis et les documents collectés. Ce souhait est affirmé par la circulaire du 3 avril 1915 relative à la conservation de la tradition orale pendant la guerre. Albert Sarraut y invite « les instituteurs de leurs ressorts à prendre des notes sur les événements auxquels ils assistent présentement. »¹⁴⁰ Les carnets de bord des enseignants rejoignent donc les journaux de soldats dans leur valeur testimoniale et véridique. Cependant ils sont guidés par leur ministre alors que les militaires n'ont que leur bonne foi et leur souffrance pour guider la plume. La déclaration ministérielle s'accompagne d'une liste de thèmes concernant la mobilisation, l'administration municipale après le départ de certains élus pour le front, l'ordre public, la vie économique, l'assistance, les enfants, les hôpitaux et les ambulances.

Le ministre insiste sur la nécessité de la véracité, donc de sources fiables afin de « ne pas laisser s'établir des légendes, ni des mots historiques inventés. »¹⁴¹ Il s'agit de mener de véritables enquêtes qui « seront riches en résultats utiles »¹⁴². Lettres de soldats, correspondance constitueront de précieux témoignages. Il faut fixer le souvenir avant qu'il ne se déforme. Voilà un objectif que ne désapprouve point Jean Norton Cru¹⁴³, en adepte de vérité historique. Nous sommes bien loin des témoignages inventés et récusés par l'historien quand il s'agit de forger un état d'esprit belliqueux et chauvin chez les plus jeunes. L'insistance avec laquelle Albert Sarraut exprime l'obligation morale de conserver des traces de l'Histoire qui se constitue au moment même, est dévoyée par les auteurs de livres enfantins que nous avons consultés. Leurs ouvrages sont des palimpsestes détournés de l'écriture officielle et authentique. Ils exploitent à des fins propagandistes des événements réels et proposent des doublets sélectifs destinés à fixer des mots héroïques, comme « debout les morts ! », des attitudes exceptionnelles comme celle de « la boulangère d'Issoudun » mais édulcorent la vérité au nom de l'édification des héros. Cette floraison d'images d'Epinal littéraires et iconographiques qui anime les abécédaires, les albums, les livrets, les journaux pour enfants, apparaît comme la conséquence détournée de la circulaire du 4 mai 1915 invitant les maires à faire réunir les documents relatifs à la guerre.

La constitution et la conservation d'une mémoire historique nationale qui répondent à une visée prospective fort légitime, reviennent à l'école muée en historial de la Grande Guerre, à travers les livres de remise de prix et les ouvrages destinés à alimenter les

¹⁴⁰ BAMIP, avril 1915, tome XCVII, circulaire n°2173, p. 536.

¹⁴¹ Ibid. n° 2173, p.537.

¹⁴² Ibid. n°2173, p.538.

¹⁴³ Jean NORTON CRU, *Du témoignage*. Paris, Gallimard, 1930.

bibliothèques scolaires. La série héroïque des « Livres Roses » de Larousse excelle à l'idéalisation du combattant, au « bourrage de crâne ». La littérature enfantine ne serait donc qu'un leurre, un trompe-l'œil destiné à mettre en relief les exploits, les héros pour mieux ombrer les facettes dérangeantes. L'ensemble des textes est rédigé sous le haut patronage d'éditeurs connus, d'auteurs garantissant leur bonne foi et la véracité des faits narrés. Le ministre fait des bibliothécaires les pivots de la vie historique et de la conservation testimoniale. Ils ne doivent rien négliger. L'énumération à laquelle procède le ministre dans n'est pas exhaustive mais entend bien fixer les jalons de la future Histoire de France à partir des affiches, des circulaires, des « documents répandus par des œuvres sociales ou religieuses », des prospectus, des listes d'inscription, des convocations, des chansons, des valeurs en papier monnaie¹⁴⁴. L'imprimé sous toutes ses formes cautionne la mémoire de guerre :

« Ce pays a montré une attitude qui l'honore trop profondément pour que l'on ne s'efforce pas d'en conserver des témoignages, pris sur le vif au jour le jour, que la postérité ne pourra pas refuser. »¹⁴⁵

Jean Norton Cru reprend exactement les mêmes critères sélectifs pour séparer le bon grain de l'ivraie littéraire affluant pendant et après la guerre.

L'année 1916 constitue le catalyseur de l'entreprise testimoniale. L'offensive de Verdun est la pierre angulaire du dispositif mémorial. Elle entérine lugubrement le solde négatif de la guerre. Aussi voit-on apparaître des décrets autorisant des lycées (Louis le Grand, Buffon...) à accepter des donations de parents en mémoire de leur fils mort au champ d'honneur afin qu'un prix éponyme soit décerné à un élève brillant. Une formule récurrente parcourt les textes dès le 10 mars 1916, à l'instigation du ministre de l'Instruction, Paul Painlevé :

« Lycée Louis le Grand, à Paris, pour la fondation d'un prix annuel, qui sera décerné à l'élève de ce lycée ayant obtenu le premier prix de mathématiques spéciales préparatoires, en mémoire de Michel Lanson. »

Si l'on ampute la déclaration du nom du lycée et de celui de la victime honorée, la phrase revient régulièrement. Cet acte atteste d'une translation du front au lycée, dans un mouvement contraire à celui décrit par Jules Chancel dans *Du lycée aux tranchées*. La bravoure guerrière gagne l'arrière récompensé pour son excellence scolaire, digne hommage à ceux qui ont fréquenté les établissements dépositaires du souvenir. L'alliance du civil et du militaire, de l'arrière et du front est une nouvelle forme d'Union Sacrée.

¹⁴⁴ BAMIP, avril 1915, tome XCVII, circulaire n°2173, pp.534-535.

¹⁴⁵ Ibid. circulaire n°2173, p. 534.

Les Instructions officielles font prendre conscience d'une histoire qui se prend pour sujet et pour fin, et se commente dans un mouvement téléologique. C'est dans cet esprit que paraît la circulaire du 1^{er} octobre 1917 dans laquelle Paul Lapie rappelle la fondation d'une Bibliothèque-Musée de la Guerre en vue de recueillir, classer, cataloguer les documents les plus propres à faire connaître la vie des nations et celle des armées « au cours des événements actuels ». La réussite d'un tel projet tient à l'exemplarité des situations exposées, en mal ou en bien, afin de témoigner pour les générations futures. Les instituteurs et les bibliothécaires sont les chevilles ouvrières de ce dispositif. D'ailleurs le ministre insiste particulièrement sur le caractère « indispensable » de grouper dans ce monument les « Bulletins départementaux de l'Instruction primaire (...) qui, depuis le début des hostilités, ont donné tant de renseignements précieux sur l'effort de l'école publique pendant la guerre ». La visée apologétique de l'enseignement et de ses dispensateurs lie indéfectiblement l'école à l'Histoire. Piliers du devoir de mémoire, les enseignants en sont aussi les acteurs par leurs travaux et surtout par leurs lectures. Le projet est solidement ancré dans les esprits et tient à cœur. La demande ferme et réitérée du ministre dans une déclaration injonctive du 26 novembre 1917 le confirme :

« Je vous demande de bien vouloir envoyer une collection du Bulletin de votre département depuis août 1914, de joindre les travaux les plus intéressants rédigés et publiés sur la guerre par les maîtres placés sous les ordres des inspecteurs d'académie ». Le cénotaphe littéraire est érigé : la Bibliothèque-Musée est provisoirement installée « 6 avenue Malakoff Paris 16^e. »

Les bibliothécaires étant devenus les conservateurs de la mémoire nationale, les auteurs de littérature enfantine ont cru bon de fournir un à-valoir avec leurs ouvrages, notamment les enseignants écrivains comme Charles Guyon, Madame Hollebecque, Emile Toutey. Quel que soit le genre littéraire auquel ils ont eu recours, historiettes, saynètes, apologues, paraboles, documentaires, ils ont voulu affirmer à la fois la primauté de la pensée nationale sur l'idéologie germanique et la prégnance de la littérature de guerre enfantine française. Là où la recommandation de vérification des sources et de stricte transposition est maîtresse, la littérature juvénile franchit le pas de la transfiguration, voire de la déformation. Les instituteurs sont informés des lectures à faire à leurs élèves et influencés par les directives reçues.

4 UNE INFLATION VERBALE CONTINUE POUR DES MAÎTRES EXEMPLAIRES

Outre le maintien du service scolaire, les consignes d'hygiène dispensées par l'école et le rôle mémoriel qui lui est dévolu, on peut remarquer un quatrième point capital qui revient systématiquement au cours du conflit : la mission des enseignants pendant la période de

guerre dépasse le cadre pédagogique habituel pour toucher l'aspect social. Devenus les hérauts de la liberté républicaine, ils sont investis d'une mission politique au sens grec du gouvernement des hommes entre eux, mais aussi dans son acception moderne relative à la conception et à la théorie du pouvoir. Le respect et l'application des décisions priment. Déjà détenteurs du savoir à révéler aux enfants, les instituteurs ne se contentent plus d'officier sur le plan didactique. Leur polyvalence est sollicitée. Les circulaires et les arrêtés, dès septembre 1914, les incitent à collaborer à l'effort de guerre en tant que représentants de la Nation, à sacrifier leurs vacances et leur temps libre pour l'instruction des plus démunis. Enfin l'inflation verbale les concernant témoigne d'une attente de plus en plus grande à leur sujet ainsi que du comportement exemplaire de certains d'entre eux. Les tournures plurielles et élogieuses pour les désigner se multiplient au fil des ans. La composition différente du Bulletin Administratif du Ministère de l'Instruction Publique en fonction des événements prouve que leur engagement n'est pas seulement intellectuel mais aussi physique.

Après l'arrêté du 29 septembre 1914 relatif au « paiement des traitements des fonctionnaires de l'Instruction publique et des Beaux Arts des départements envahis »¹⁴⁶, apparaissent successivement et régulièrement des circulaires concernant les grandes vacances dans les écoles primaires publiques et l'organisation des garderies de vacances. D'avril 1915 à juillet 1917, elles se renouvellent en intensifiant chaque fois un peu plus la participation des enseignants à l'économie du pays et à l'instruction de ses habitants, notamment adultes. Le paupérisme reconnu, c'est aux instituteurs et aux institutrices « à soulager les souffrances des blessés, à atténuer les fatigues et les privations des combattants, à venir en aide au dénuement des réfugiés ou des rapatriés. »¹⁴⁷ L'alourdissement de leur tâche est incontestable, mais le ministre Albert Sarraut sait trouver les mots élogieux et la prétérition pour les flatter : « Cela n'est pas pour surprendre ceux qui connaissent le dévouement de nos maîtres à l'œuvre post-scolaire. »¹⁴⁸

Chaque année de guerre devient plus grave et plus pénible à supporter tant sur le plan humain que matériel. Les instituteurs doivent prendre le relais des parents dans l'incapacité de s'occuper de leurs enfants pendant les vacances d'été. Il faut organiser des garderies. Et le Ministre d'assurer sa confiance en la foi patriotique de ses enseignants. Une démarche éthique identique régit les discours officiels et les textes enfantins. La bonne conscience commande un comportement exemplaire en tant qu'instituteur, en tant qu'élève et en tant que lecteur afin

¹⁴⁶ BAMIP, septembre 1914, tome XCVI, p.588.

¹⁴⁷ BAMIP, 12 juin 1915, tome XCVII, p.675.

¹⁴⁸ Ibid.

de ne pas être ingrat vis-à-vis de ceux « qui défendent nos frontières ». L'argument protectionniste et tutélaire génère une tendance à la culpabilisation afin d'assurer une réaction positive des destinataires des messages officiels ou livresques. La littérature de jeunesse procède au mimétisme en recommandant une attitude semblable aux enfants et aux adultes, combattants ou non. Le recours à la première personne du pluriel dans tous les types d'écrits force à la participation en impliquant systématiquement tous les lecteurs dans la défense d'une même cause.

C'est ainsi que les mois de juin 1915 et 1916 s'illustrent d'une circulaire relative aux grandes vacances et aux garderies dans les écoles publiques tandis que les mois de janvier apportent des précisions sur les récompenses accordées au personnel qui a collaboré aux œuvres complémentaires de l'école¹⁴⁹. Les mois de juillet précisent par arrêté l'attribution de récompenses aux instituteurs et aux institutrices publics pour l'enseignement aux adultes et la participation aux œuvres complémentaires¹⁵⁰. Les récompenses peuvent être financières ou prendre la forme de congés supplémentaires de une à deux semaines octroyées aux instituteurs qui auront fait un cours d'adultes ou des conférences populaires. A la fin du mois de juillet 1916, on voit même apparaître des listes par département des enseignants récompensés par une médaille de vermeil avec une prime de cent francs, d'argent avec soixante quinze francs, de bronze avec cinquante francs ou bien par un don de livres¹⁵¹. La publication de ces résultats est censée entraîner une émulation en touchant l'orgueil de chacun et la fierté de figurer au palmarès des félicités de la Nation. Comment les enseignants réagissent-ils ? Comment manifestent-ils leur collaboration zélée « à toutes les œuvres patriotiques nées de l'état de guerre » ?¹⁵²

Il existe en fait trois manières de prouver son attachement à la Patrie pour un instituteur si nous excluons la mobilisation ou l'engagement. Tout d'abord sa tâche pédagogique lui permet d'inculquer aux esprits juvéniles le goût de l'effort et le sens patriotique. En tant que relais des instances officielles, il transmet les instructions qui lui sont communiquées grâce aux pensées morales inscrites sur le tableau noir chaque matin. Il trouve les mots justes, les exercices appropriés pour transmettre le désir de soutenir l'effort de guerre. Ensuite sa position au sein du dispositif local et scolaire lui permet d'insuffler cet élan de participation aux adultes via leurs enfants qui rapportent des livres de bibliothèque chez eux ou bien des incitations encore plus explicites à l'effort de guerre : il s'agit de suggestions

¹⁴⁹ BAMIP, 21 janvier 1916, tome XCIX, p.74.

¹⁵⁰ BAMIP, 31 juillet 1916, tome C, p.233.

¹⁵¹ Ibid. p.233.

¹⁵² BAMIP, 15 juin 1916, tome XCIX, p.845.

pour placer des bons, acheter des obligations de la Défense nationale ou bien souscrire à l'emprunt de la Victoire, apporter de l'argent pour les plus démunis lors des journées instituées à leur égard. Les bons points à l'effigie de ces initiatives sont distribués aux meilleurs élèves qui rappelleront ainsi le sens civique à leurs parents. Enfin le maître ne se contente pas d'accomplir ce devoir de solidarité, il intervient aussi dans la vie sociale et quotidienne des administrés, souvent parce qu'il est secrétaire de mairie, mais également par les cours d'adultes qu'il délivre. Appelé à la clémence envers les adolescents ruraux à la fréquentation irrégulière, il est félicité pour son dévouement spontané mais ne doit jamais perdre de vue « les intérêts légitimes des familles »¹⁵³.

L'école participe donc à toutes les luttes qui honorent la Patrie et les manuels scolaires ou extrascolaires sont là pour réitérer le message d'hygiène corporelle et morale. La circulaire du 10 décembre 1916 déclare la guerre à l'alcoolisme afin de préserver à la France « toutes les énergies de ses fils survivants ». Pour cela le ministre rappelle que « nous disposons de deux armes : la parole et l'action. »¹⁵⁴ La guerre contamine même le vocabulaire officiel. L'enseignement et l'enseignant sont mis à contribution : « Trouvant sa place dans tous les programmes, l'enseignement antialcoolique sera sanctionné dans tous les examens. »¹⁵⁵ Le maître doit être un exemple de sobriété. La circulaire du 27 juillet congratule de nouveaux les enseignants zélés mais les notes afférant au dévouement patriotique à l'école primaire diminuent au cours de l'année 1918 : elles sont suppléées par des consignes en faveur de la rééducation des mutilés ou bien à propos des pupilles de la nation et des enfants morts pour la Patrie.

5 L'ENTRÉE EN FORCE DES FEMMES DANS L'ÉCOLE

Les instructions s'orientent également vers la formation des enseignants pendant tout le conflit. Le problème devient crucial au cours du deuxième semestre 1918 compte tenu du nombre élevé de morts au combat et de la succession à envisager. Ce deuil a des répercussions structurelles sur la composition du Bulletin Administratif de l'Instruction Publique. A partir de 1915, il honore dans sa partie officielle les enseignants morts au champ d'honneur, porte parole d'une Nation qui rend hommage aux siens et d'une école touchée dans son corps, soucieuse de sa pérennité. Ensuite la formation des enseignants devient un souci permanent car elle doit concilier la nécessité de fournir des instituteurs et des

¹⁵³ Ibid. p.845.

¹⁵⁴ BAMIP, décembre 1916, tome C, circulaire n°2254, p.1152.

¹⁵⁵ Ibid. p.1152.

professeurs formés dans l'urgence avec celle de garantir un enseignement de qualité. Antoine Prost relève le faible chiffre concernant le personnel de l'enseignement secondaire entre 1887 et 1926 : environ dix mille personnes. Le recrutement se fait pour moitié grâce à l'agrégation.¹⁵⁶

La transformation des modes de formation avec le rôle des universités inaugure une étape décisive dans l'histoire de l'enseignement secondaire à partir de 1880. Le personnel le plus qualifié fait l'objet d'un recrutement massif. Dans ce domaine, l'émancipation féminine scandalise. En revanche les institutrices sont les bienvenues pour combler les déficits masculins pourvu qu'elles aient le diplôme requis. L'exigence d'un niveau d'études correct persiste pendant les hostilités : le certificat d'études primaires supérieures, devenu le brevet d'enseignement supérieur suite au décret du 19 juillet 1917, est exigé pour accéder à l'Ecole Normale. Le fait le plus marquant de cette période est une mutation professionnelle en faveur des femmes même si l'émergence est difficile. Dans la mesure où jusqu'à la moitié du 19^e siècle on ne pensait pas que le métier d'institutrice fût intellectuel, l'éducation des filles différait de celle des garçons. Aussi la création des Ecoles Normales de jeunes filles apparaît-elle en 1838 longtemps après celle des garçons en 1810 à Strasbourg pour la première.

Les exigences de compétence ont évolué en un siècle : au début du 19^e siècle nul ne pouvait tenir école s'il n'était muni d'un brevet, ce qui était une « formalité sans efficacité réelle », selon Antoine Prost¹⁵⁷. Après l'internat monacal de deux ans, c'est un métier de misère qui attend le candidat. Il faut attendre la loi Guizot, puis la loi Falloux pour constater une amélioration de la position sociale des instituteurs qui reçoivent désormais une meilleure formation dans les Ecoles Normales. Les mémoires d'instituteurs de cette époque sont d'ailleurs un atout pour comprendre ce qui est attendu d'eux : peu de fautes d'orthographe, un style clair, parfois ampoulé de fausse rhétorique, de la rigueur et des idées. Le niveau intellectuel s'est amélioré et va de pair avec la dignité morale. Sa rectitude est exemplaire et, à mesure que les années passent, sa mission prend de l'envergure, notamment à la veille de la Grande Guerre : l'instruction de la Nation est entre ses mains. On peut dire que la guerre accélère la féminisation du corps enseignant, d'abord dans le primaire, puis dans le secondaire et les universités.

A l'orée du 20^e siècle, à la différence de l'école primaire, les lycées proposent un programme différent en fonction des sexes. A la fin des études secondaires est décerné un diplôme qui n'est pas le baccalauréat et ne permet pas d'entrer à l'université. L'arrivée des

¹⁵⁶ Antoine PROST, *L'enseignement en France 1800-1967*. Paris, Armand Colin, 1968.

¹⁵⁷ Ibid. p. 135.

femmes, à l'instar de Marie Sklodowski, future Marie Curie, dans l'enseignement supérieur a suscité de vives réactions. L'émergence d'un nouveau type social coïncide avec l'arrivée d'institutrices, de professeurs de lycées et de directrices d'Ecoles Normales. C'est la première vague féminine des années 1900-1910, de la Belle Epoque. En 1914, on compte 10% d'étudiantes à l'université. Pendant la guerre, les femmes remplacent les hommes dans les collèges et les lycées de garçons. Il faut attendre 1919 pour la création du baccalauréat féminin ; jusque là les jeunes filles se présentaient au baccalauréat masculin. Ce retard de l'éducation féminine est confirmé par la *Revue Pédagogique* de novembre 1916. Les résultats des examens de l'enseignement primaire à l'issue de la première session de 1914 et de 1915 sont éloquent¹⁵⁸ : la première remarque porte sur le taux de réussite croissant pour les « aspirants » quel que soit l'examen, certificat d'études primaires élémentaires, certificat d'études primaires supérieures, brevet élémentaire, brevet supérieur. Ce dernier obtient le meilleur score avec 80% de réussite en 1915 contre 63% en 1914. Les injonctions des maîtres auraient-elles porté leurs fruits ? Pour les « aspirantes », le taux de réussite stagne et reste généralement inférieur à celui des candidats, excepté pour le certificat d'études primaires élémentaires où il passe de 82 à 85% et dépasse celui des concurrents masculins. En revanche il n'est que de 50% pour le brevet élémentaire et le brevet supérieur. Une déduction s'impose : les filles accèdent moins facilement aux études supérieures mais produisent de meilleures performances dans les classes primaires. Leur cursus scolaire est donc freiné et rappelle les enjeux de la formation des enseignants.

6 LA FORMATION DES ENSEIGNANTS : DE L'INSTITUTEUR A L'ÉDUCATEUR

Nous avons vu l'impact de la guerre sur la nomination des enseignantes et des enseignants. Leur formation est au cœur du dispositif éducatif et patriotique. D'un point de vue syndical, la Grande Guerre ne marque pas une coupure mais l'isolement des instituteurs par le laïcisme s'accroît avec le pacifisme. Leur patriotisme inconditionnel n'est pas à remettre en cause, pas plus que leur internationalisme. L'horreur de la guerre ne les convertit pas pour autant, mais les conforte plutôt dans leur sentiment. Cela n'entache pas leur mission culturelle de régénération sociale, mais il leur faut une bonne formation. Or pour les professeurs, suite à la guerre, l'agrégation est supprimée en 1915. Le traitement des fonctionnaires retenus dans les pays envahis (Allemagne, Belgique, Alsace-Lorraine) et qui n'ont pas pu revenir exercer leurs fonctions en France, est conservé. Cependant ils font défaut

¹⁵⁸ *Revue Pédagogique*, nouvelle série, tome LXVIII n°11, novembre 1916, p.405.

à la France pour enseigner. Comment compenser ces absences ? Trois solutions tentent de pallier ces carences : prolonger sa carrière au-delà de l'âge de la retraite, faire appel à du personnel féminin frais émoulu, continuer à former des enseignants.

Déjà une circulaire du 2 août 1914 invite les instituteurs à rester à leur poste et anticipe les problèmes d'absentéisme. Le ministre de l'Instruction publique, Victor Augagneur, lance aux enseignants un appel solennel « à faire le sacrifice de leurs vacances », à rester à leur poste jusqu'à la fin de la crise. C'est le début du conflit et l'euphémisme de « crise » évoque une issue rapide à une difficulté passagère que chacun doit s'employer à résoudre. Les maîtres sont incités à aider leurs concitoyens, à les conseiller et à reconforter tout père de famille. Outre cette mission de solidarité, ils ont aussi le devoir moral et intellectuel de développer l'esprit critique et de mettre en garde contre les « fausses nouvelles » : « Seules les dépêches officielles méritent créance. » Ils doivent donner l'exemple du « sang-froid » et du « zèle » patriotique, comme leurs collègues plus jeunes donneront, dans chaque régiment, l'exemple de l'héroïsme.

Ces propos appellent trois remarques : d'abord le style ampoulé et les hyperboles laudatives entendent bien rehausser le prestige des enseignants aux yeux de la Nation. Ensuite apparaît la difficulté à concilier un discours qui refuse d'être alarmiste tout en exposant avec honnêteté les implications de la « crise ». A l'euphémisme dédramatisant de la « crise » s'oppose l'envolée solennelle du « zèle patriotique » et de « l'exemple de l'héroïsme ». Enfin surgit le problème de l'information divulguée aux citoyens : là encore le paradoxe est de mise, car en mettant en garde contre les rumeurs génératrices de « fausses nouvelles », le ministre désigne pour seule source fiable « les dépêches officielles ». On se dirige donc vers une information unique filtrée qui est le signe d'une propagande étatique et d'une censure médiatique. Comme le rappelle Hellé dans son bel album *Le livre des heures héroïques*, la déclaration gouvernementale se veut rassurante, « la mobilisation n'est pas la guerre ». Un comité de censure et de propagande existe déjà. Aussi la presse officielle s'enflamme-t-elle, à l'instar du *Petit Parisien*, le plus populaire de tous les journaux qui annonce la nouvelle par des articles ardents. Il est difficile de juguler la ferveur qui s'empare du peuple, qu'elle soit faite d'inquiétude ou de désir. La foule des réservistes se presse à la gare de l'Est, entourés de leurs familles, cependant que de nombreux étrangers, électrisés par l'approche du conflit, demandent à servir dans les armées de la Nation qui les héberge. La prudence affichée par les ministres semble attiser la curiosité et l'impatience. Enfin la déclaration ministérielle s'inspire du mimétisme et du raisonnement analogique faisant de la mission scolaire un combat à l'égal de celui des soldats.

De fait, dès le 13 août 1914, les fonctionnaires enseignants parvenus à l'âge de la retraite et désireux de prolonger leur activité compte tenu « des circonstances », sont les bienvenus. L'arrêt général d'admission à la retraite n'a pas encore été pris. C'est un moyen de compenser les postes vacants dus à la mobilisation des jeunes instituteurs. D'ailleurs les livres pour enfants insistent sur ce déficit. « L'École Normale Supérieure de Paris, cette pépinière d'où sont sortis tant de maîtres illustres, gloire de l'Université, a perdu beaucoup de ses élèves », affirme Charles Guyon dans la préface de son « Livre Rose » dédiée aux instituteurs héroïques¹⁵⁹. Les plus jeunes sont au front. Aussi sont-ce des maîtres chenus et sages que les historiettes mettent en scène, comme le digne instituteur, M. Lequébin molesté par les soudards prussiens et dessiné par A. Bonamy au milieu de caricatures allemandes¹⁶⁰.

Il s'avère nécessaire de répertorier les postes vacants et de réfléchir à la pertinence de leur occupation par des suppléants. L'heure est aux économies et toute dépense inutile est proscrite. La sauvegarde de la santé des enfants prime, renchérit une note du 18 août 1914. La circulaire du 13 août 1914 entonne une fois de plus le leitmotiv de la noblesse de la cause à défendre par les instituteurs. Elle affirme avec péremption la « nécessité de la conscience du dévouement de la tâche quotidienne qui leur sera confiée ». La formation dans les Ecoles Normales participe de cette entreprise de façonnage des esprits dans le moule patriotique. Elles s'adressent essentiellement à un public féminin et affichent le souci de maintenir la qualité de l'enseignement dispensé. Une circulaire du 6 décembre 1917 réitère cet intérêt à exiger le diplôme pour les candidats aux fonctions les plus modestes des Administrations publiques. Elle insiste sur une école soucieuse de l'avenir de ses enfants et de la qualité de la formation qu'elle délivre afin que soit dispensé « le minimum d'instruction nécessaire à tout Français ». Ainsi seront formés des facteurs, des gardes forestiers, des douaniers. L'entreprise d'acculturation du peuple français constitue une phase indispensable de la marche à la victoire. L'économie et la vie sociale du pays doivent être assurées en dépit des circonstances. Aux maîtres de rappeler aux familles les avantages pour leurs enfants à quitter l'école munis du certificat d'études primaires car c'est un moyen de trouver du travail auprès des employeurs ou des administrations publiques. La promotion par l'école est d'actualité.

La circulaire du 27 mai 1918 confirme que l'intérêt accordé à la formation des instituteurs ne fléchit pas par son désir d'améliorer le fonctionnement des Ecoles Normales. Pour ce faire, le ministre convie les acteurs de ces institutions à une discussion sur la discipline intérieure, sur l'éducation intellectuelle et professionnelle, posant la question de

¹⁵⁹ « Les Livres Roses de la Guerre », n°157.

¹⁶⁰ Voir l'image en regard tirée du n°157, p. 7.

l'efficienc e des stages en situation dans les écoles annexes ou d'application. Le futur enseignant doit jouer le rôle d'éducateur d'adolescents et d'adultes. La mention du terme « éducation » apparaît pour la première fois avec une vigueur exceptionnelle. Elle devient le complément obligé de l'instruction. E. Thouverez, professeur de philosophie à Toulouse a déjà abordé la corrélation indispensable et intrinsèque de l'instruction et de l'éducation, dans la *Revue pédagogique* de novembre 1916, dans un article intitulé « Instruction et éducation »¹⁶¹. Il octroie à l'école une dimension philosophique inspirée de la notion kantienne d'intuition et de concept. Mais surtout il l'assimile à une force sociale qui doit proclamer « bien haut les droits de la famille et les devoirs sacrés de la patrie. »¹⁶² Il scande avec force métaphores oraculaires ou marines la toute puissance du maître phare qui imprègne l'esprit de ses élèves de vérité et les fait accéder à la Beauté et au Bien, tel un maître socratique guidant dans une ascèse. Détenteur de la parole et du savoir, l'instituteur humble mais conscient de ses qualités, doit réaliser que l'enseignement de l'école est une partie seulement de l'enseignement de la vie.

Les conférences à l'initiative des recteurs semblent porter leurs fruits et inciter les plus hautes institutions à prendre en compte ce qui doit être la pierre de touche du corps enseignant. La circulaire du 27 mai 1918 confirme l'utilité de « l'enquête ouverte lors des conférences pédagogiques de 1916. »¹⁶³ Il en ressort deux éléments capitaux : la nécessité d'améliorer le cours moyen et d'inciter les élèves à continuer leurs études au-delà de la scolarité obligatoire (treize ans alors). Une réforme de l'organisation de l'enseignement destiné aux enfants de douze à quinze ans doit s'engager. La réflexion portera sur le contenu des enseignements et envisagera une pré-professionalisation. Le problème n'est pas nouveau et a été accru par « les circonstances » selon le Ministre.¹⁶⁴ L'éducation nationale – l'expression apparaît ici dans son intégralité – doit combler les vides occasionnés par la guerre et songer à rebâtir sur les ruines de nouveaux monuments. Pour cela la circulaire insiste particulièrement sur le triple développement moral, intellectuel et économique dont l'école est responsable.

Ce message est transmis insidieusement par les livres enfantins. « Les Livres Roses » de Larousse soulignent fortement le dévouement total des enseignants érigés en héros. Ils mettent en exergue leur courage au front en insérant des témoignages épistolaires envoyés par

¹⁶¹ *Revue pédagogique*, tome LXVII, novembre 1916, p. 331-353.

¹⁶² Ibid. p.350.

¹⁶³ BAMIP, 27 mai 1918, tome CIII, circulaire n°2335, p.189.

¹⁶⁴ Ibid. p.190.

ces derniers à leurs élèves¹⁶⁵. Passant pour authentiques, leurs messages entraînent l'adhésion immédiate de leurs jeunes destinataires à une politique d'acculturation et de formation de l'esprit. L'auteur exhorte à la lecture et à l'admiration dans des consignes à peine dissimulées :

« Les maîtres héroïques qui combattent sur le front, ont assisté, dans leur pensée, du fond de leur cœur, à la rentrée de cette chère classe qui s'est faite sans eux. Lisez cette belle lettre de l'instituteur d'Allevard (...). »¹⁶⁶

Le message est empli de lyrisme pathétique et enjoint aux « braves cœurs » d'Allevard de bien soutenir la patrie française, usant de la métaphore agraire pour désigner la France comme « le champ agrandi (...) qui va au-delà de la ligne bleue des Beauges. »¹⁶⁷ L'ultime paragraphe du fascicule résume à lui seul le sens et la visée des instructions officielles et des livres de guerre pour enfants :

« Tous ces beaux traits de courage civique que nous avons placés sous vos yeux (...) vous inspireront la résolution de grandir en sagesse, en savoir, en force morale, en un mot à travailler à devenir des hommes pour continuer l'œuvre si grande et si belle commencée par vos aînés, dont beaucoup sont tombés au champ d'honneur. »¹⁶⁸

Ces propos sont de la même veine que les discours tenus par le Ministre de l'Instruction publique, les Recteurs ou les directeurs d'établissements.

7 LE DITHYRAMBE AU SERVICE DE LA PATRIE : APOLOGIE DES DÉMOCRATIES

Il faut communiquer l'esprit patriotique et avoir la solidarité chevillée au corps. Aussi est-ce par les plus jeunes que l'on commence. Pour cela les programmes scolaires sont modifiés dans leur forme et leur contenu. Le déroulement de l'enseignement est affecté par la guerre en dépit des efforts pour maintenir l'école intacte. La guerre devient un catalyseur de civisme et de solidarité. Dès la rentrée scolaire de 1914, les directives tirent les conséquences immédiates de la guerre : les blessés sont nombreux et le conflit qu'on croyait court de chaque côté, se prolonge. Il faut envisager un hiver au front. Les décisions officielles vont suivre les aléas de la conflagration et s'adapter aux événements vécus. Les bâtiments scolaires sont les premiers touchés par la guerre puisqu'ils sont réquisitionnés pour accueillir les blessés. Aussi le Directeur de l'Enseignement primaire, Paul Lapie est-il conscient des difficultés rencontrées lors de l'ouverture des écoles. Par sa circulaire du 13 octobre 1914, il demande un état des lieux à chaque inspecteur académique ainsi que les moyens mis en œuvre pour

¹⁶⁵ « Les Livres Roses de la Guerre », n°157, p.37.

¹⁶⁶ Ibid. p.37.

¹⁶⁷ Ibid. p.38.

¹⁶⁸ Ibid. p.47.

remédier à l'occupation par les services de l'armée d'une partie des locaux scolaires. La cohabitation de l'école et de la guerre est symbolique de la mobilisation générale des corps et des esprits. Le nombre d'écoles concernées, des communes où elles se trouvent, de leurs classes et de leurs élèves doit lui être communiqué. Le procédé de recensement est quasi militaire.

C'est pourquoi le 29 septembre 1914, Paul Lapie approuve l'initiative prise dans les écoles de filles à l'instigation des Inspecteurs d'académie : augmenter le nombre d'heures de travail manuel pour fournir des vêtements d'hiver et du linge « à nos soldats ». Il désire que cette initiative se généralise. Sa décision est accomplie, véhiculée par les « Livres Roses de la Guerre » ou *L'héroïsme français* de Jean Aicard : ils mettent en scène des fillettes en train de tricoter des écharpes, de rassembler leurs économies afin d'envoyer des colis aux soldats. Les échos retentissent jusque dans les familles : la jeune Françoise Marette, dans ses *Lettres de jeunesse*, applique la consigne et « tricote un petit cache-nez pour l'oncle Pierre », en suivant les recommandations de sa grand-mère : « 0 m 80 de long, 0 m15 de large en bleu marine ou bleu gris », lui conseille-t-elle¹⁶⁹. Les mentalités des familles sont déjà imprégnées de ces initiatives transmises aux plus jeunes enfants.

Les fillettes sont mises à contribution dans la réalité et dans les modèles littéraires proposés aux lecteurs et aux lectrices. Dès leur plus jeune âge, les enfants subissent les effets de la guerre à l'école puisque, conformément à la circulaire du 7 août 1914, les garderies accueillent des enfants de tout âge. Cette situation est due à une conséquence perverse et sociale de la guerre : les mères au foyer doivent pallier l'absence des pères et subvenir aux besoins de la famille en travaillant dans les villes ou aux champs. Elles ne peuvent donc plus s'occuper des enfants en bas âge qui sont accueillis par l'institution scolaire. Le ministre approuve la réception d'enfants n'ayant pas atteint l'âge réglementaire de cinq ans. Pour les autres l'entreprise d'acculturation patriotique est en marche. Dans une précédente circulaire, Albert Sarraut incite à proposer aux élèves les plus avancés, « récits et lectures [qui] seront de nature à faire comprendre aux enfants les événements actuels et à exalter dans leur cœur la foi patriotique. »¹⁷⁰ La double recommandation concerne l'incitation à la lecture mais aussi la pertinence du choix des textes lus. La lecture est donc bien le vecteur privilégié du patriotisme, voire du nationalisme auprès des plus jeunes.

Digne application de ces consignes, *Les Petites Patriotes* de Félicité David, propose en 1916 une parfaite illustration de l'entraide à travers le comportement exemplaire de trois

¹⁶⁹ Françoise DOLTO, *Lettres de jeunesse Correspondance 1913-1938*. Paris, Gallimard, 2003, p.33.

¹⁷⁰ BAMIP, octobre 1914, tome XCVI, p.374, et circulaire du 13 octobre 1914, p.515.

sœurs, Lucie, Jeannette et Thérèse. Les fillettes s'occupent pendant leurs vacances de deux poupons ficelés à leur berceau par leur mère, une paysanne partie aux champs. La démarche inductive utilisée par l'auteur généralise la misère et la solidarité qu'elle génère. C'est à l'aînée d'exposer la situation et de prendre l'initiative de garder les bambins pendant l'absence de leur mère. Ce beau livre broché de la Maison Alfred Mame et Fils est lu dans les familles aisées, mais nous en avons également trouvé trace dans des bibliothèques scolaires de l'Allier. Porteur de l'idéologie du moment, il investit les esprits des jeunes lecteurs. Les décisions officielles sont répercutées dans les albums ou les livres pour enfants un an à un an et demi après leur promulgation. Les livres scolaires s'en font plus rapidement l'écho comme le prouve *L'héroïsme français* de Jean Aicard, paru au début de l'année 1915.

L'école ne manque pas non plus de rendre hommage aux victimes de la guerre et apporte sa contribution morale et financière au gouvernement. L'instauration de journées dédiées aux martyrs de la guerre constitue l'école en lieu de vénération. Le respect, l'aide morale et la contribution financière sont censés développer l'âme française à l'école à l'image de l'âme du front. Un esprit de franche solidarité familiale doit régner¹⁷¹.

De plus l'année 1915 est particulièrement riche en initiatives d'entraide. La plupart requièrent une explication sous forme de débat scolaire et extra scolaire avant de faire appel à la générosité financière. Une causerie sur la Serbie est décidée pour le 9 février 1915 ; elle sera faite pendant la classe du jour et pendant le cours d'adultes. Un paragraphe intitulé « collecte » rappelle la récupération des dons auprès des élèves et des auditeurs de la conférence du soir (par dérogation au règlement scolaire, justifiée par les circonstances). Les fonds seront envoyés au trésorier du comité franco-serbe. La Journée est fixée au 26 mars 1915. Nombreux sont les échos de cette décision puisque chaque auteur renouvelle l'appel à sa manière, Charles Guyon dans *Les Serbes héroïques*, Emile Toutey dans *Pourquoi la guerre comment elle se fait*, incluant dès le premier chapitre « Le Peuple Serbe », « véritable petit Poucet devant l'ogre. »¹⁷²

La circulaire du 30 septembre 1915 relative à la « Journée des Epreuveés de la Guerre » est établie en accord avec le Ministre de l'Intérieur. Albert Sarraut a décidé que le 8 octobre serait autorisée dans les lycées, les collèges, les écoles de tout ordre, la mise en vente, au prix de à 0,10 franc, de la « pochette » éditée par le Syndicat de la Presse. C'est un moyen de

¹⁷¹ Sont ainsi successivement créées la Journée Belge, la Journée Serbe le 26 mars 1915, la Journée Française les 23 et 24 mai 1915, la Journée des Orphelins de la Guerre le 20 juin 1915, la Seconde Journée des Orphelins les 1^{er} et 2 novembre 1915, la journée des Epreuveés de la Guerre, la Journée du Poilu les 25 et 26 décembre 1915, la Journée des Coloniaux le 10 juin 1917. La Journée du 75 décrétée le 7 février 1915 ne sollicite pas la participation de l'enseignement, assurément pour éviter d'associer l'école à une arme de guerre.

¹⁷² Emile TOUTEY, op. cit., p.10.

récupérer de l'argent au profit des plus touchés par la guerre. Afin de renflouer les caisses de l'Etat, la circulaire relative à l'emprunt de la Défense nationale du 13 novembre 1915 incite les enseignants à collaborer par des « causeries faites en classe et dont l'écho ne manquera pas de parvenir aux familles. »¹⁷³ La réflexion éthique est dévolue aux « maîtres de l'Enseignement Supérieur et de l'Enseignement Secondaire. »¹⁷⁴ Le ministre Paul Painlevé qualifie d'ailleurs l'entreprise gouvernementale de « propagande », reconnaissant ouvertement le rôle de relais attribué à l'école grâce à l'action féconde des instituteurs. Le syntagme qui inaugure et clôt le texte souligne la motivation essentielle : « l'intérêt de la Défense nationale ». L'injonction à participer se fait sur un rythme ternaire croissant : « Leur propagande sera discrète, mais toujours active et inspirée par un patriotisme éclairé ».

Conscient de la provocation engendrée par une propagande trop visible, le ministre tempère cette notion par l'évocation de l'humanisme français, rempart contre les excès nationalistes. Il recourt au thème favori des intellectuels bellicistes arguant la légitimité d'une guerre contre le chaos. Tous les moyens devront être mis en place pour favoriser le succès de l'opération. Le *Livre du Souvenir* de Meyer¹⁷⁵ consacre un cinquième de son contenu aux « œuvres de solidarité de l'école », en insistant sur le fait que les plus humbles et les plus touchés apportent volontiers leur contribution, l'auteur s'empressant de citer, dans une dérivation pathétique, la Didon du poète latin afin d'élever les petits au rang de héros : « Ayant connu le malheur, j'apprends à secourir les malheureux. »¹⁷⁶

Les grands événements qui régissent le déroulement de la guerre sont également cités à l'ordre du jour, à l'instar de l'intervention des Etats-Unis au printemps 1917. Le ministre de l'Instruction publique demande l'instauration d'une journée qui sera dédiée aux défenseurs de la liberté des peuples venus assurer « le salut de notre civilisation ». Un bloc occidental se forme contre le « barbare oriental ». Les maîtres doivent porter à la connaissance de leurs élèves « le message du Président Wilson, le télégramme adressé par le Président de la République Française au Président de la République des Etats-Unis et les discours prononcés le 5 avril par les Présidents des Chambres et par le Président du Conseil des Ministres. »¹⁷⁷ L'explication des textes succède impérativement à leur lecture car il faut « dégager la leçon civique et morale que comporte l'immensité de l'acte dont nous sommes les témoins ». Dans un vibrant éloge à la gloire de la France, à son « inépuisable et triomphale énergie », le

¹⁷³ BAMIP, septembre 1915, tome XCVIII, circulaire n°2200, p.74.

¹⁷⁴ Ibid.

¹⁷⁵ E. MEYER, *Livre du Souvenir*. Epinal, Imprimerie vosgienne, 1918 (vendu au profit des Pupilles de l'Ecole Publique).

¹⁷⁶ Ibid. p.200.

¹⁷⁷ BAMIP, avril 1917, tome CI, circulaire n°2270, p. 654.

ministre rappelle la fraternité anglaise et l'engagement italien, patries respectives du droit politique et du droit civil. Suit la louange de la démocratie américaine « emportée par un mouvement irrésistible d'idéalisme. »¹⁷⁸ Et de citer les drapeaux fédérateurs de La Fayette et de Rochambeau, annonciateurs de l'immortelle verdure d'un monde nouveau face au « militarisme atroce » de gouvernements despotiques. Le ton est lancé : à l'emphase manichéenne succède l'éloge d'une nation impartiale et justicière qui a mûrement réfléchi son intervention. L'hyperbole clôt le discours sur une nouvelle louange à la France qui a tout sacrifié au nom de l'idéalisme humaniste et a su inculquer une éducation civique à son peuple. Devenue parangon de civisme et de solidarité, elle se transforme en allégorie de la Victoire, qui n'est pas sans rappeler la Niké de Madame Hollebecque dans *La Grande Mêlée des Peuples*. Les derniers mots renouvellent la confiance du ministre aux maîtres qui « sauront exalter dans l'âme de leurs élèves les sentiments de confiance et de fierté que fortifie le geste fraternel de la grande République des Etats-Unis. »¹⁷⁹ Au-delà de la mission civique, se profile la visée éthique qui passe par le pathos : il faut persuader en émouvant et exacerber l'orgueil national.

Indéniablement l'école participe à l'économie du pays et doit la soutenir à l'instigation du Garde des Sceaux, ministre de la Justice, de l'Instruction publique et des Beaux Arts, René Viviani. Comme nous l'avons remarqué, elle doit contribuer à la production agricole du sol français, « c'est un devoir patriotique » pour tout Français, insiste la circulaire du 9 janvier 1917¹⁸⁰. Le livre de Meyer est fort utile dans le domaine de l'application des décisions officielles appliquées par l'école. En effet, il rappelle les multiples formes de collaboration scolaire à la solidarité nationale, selon un ordre thématique et chronologique. Ainsi, la première manifestation est la souscription d'abord temporaire, puis permanente, en faveur du personnel des Vosges victime de l'invasion. L'auteur a pour principe de toujours justifier ses dires avec les circulaires officielles et les propos des ministres ou des recteurs. « Il y a, en effet, beaucoup de maîtres dans le plus absolu dénuement » rappelle-t-il avant de céder la parole à l'Inspecteur d'Académie, L. Véchambre : celui-ci décide le 10 octobre 1914, de faire appel aux sentiments de « confraternelle solidarité du personnel du département » et « d'ouvrir (...) souscription destinée à permettre aux victimes de l'occupation de parer immédiatement aux besoins les plus pressants. »¹⁸¹

¹⁷⁸ Ibid. p.655.

¹⁷⁹ Ibid. p.656.

¹⁸⁰ BAMIP, janvier 1917, tome CI, circulaire n°2256, p.14.

¹⁸¹ E. MEYER, op. cit., p. 186.

Décidé dans l'urgence, ce secours immédiat se pérennise et se généralise pour soulager « toutes les infortunes » sur le principe du prélèvement volontaire d'un pour cent variable sur le chiffre du traitement. La cause alléguée est la même que celle donnée aux élèves et aux familles pour les journées instaurées ou les emprunts sollicités : il s'agit d'honorer le courage des mobilisés qui ont donné leur sang pour « assurer la victoire et une paix qu'ils ne verront pas tous. »¹⁸² La prolepse atténue la cruauté de la situation et lénifie la certitude de la mort de masse. Mais il faut surtout rester décent devant les souffrances endurées par les soldats face à un « ennemi formidable ». L'opposition systématique n'échappe pas au discours enflammé de l'Inspecteur qui conclut sur une morale : « Notre tâche est légère en comparaison de la leur. »¹⁸³ Le principe de relativisation et de culpabilisation devient l'argument favori des discours persuasifs, celui qui est à l'arrière devant dédommager matériellement et moralement celui qui est au front. Ceci explique l'idée d'une souscription permanente pour la durée des hostilités parmi les instituteurs non mobilisés. Cependant le volontariat et la proportionnalité aux ressources demeurent la condition sine qua non d'une adhésion sincère.

Le souci corporatiste et éthique l'emporte. C'est dans le même esprit que le Ministère de l'Instruction publique autorise la Ligue Fraternelle des Enfants de France à ouvrir le 7 mai 1916 dans tous les établissements publics d'enseignement une souscription pour les Petits Français victimes de la guerre. Les conséquences économiques de la guerre sont telles qu'une circulaire ministérielle du 28 avril 1917 annonce la constitution de l'œuvre sous le présidence de M. Paul Deschanel, pour venir en aide aux familles des pays envahis. « Le Devoir Social » est inscrit au tableau de la solidarité et sa date est fixée aux 21 et 22 mai 1917. Le même objectif de solidarité avec l'armée cette fois est fixé par la « Collecte d'or » décidée le 17 juillet 1915 par le Ministère de l'Instruction avant tous les emprunts successifs de la Défense Nationale. L'immense entreprise sociale est relayée par des maîtres souvent sollicités mais toujours volontaires pour expliquer, vanter les décisions officielles et en recueillir les fruits. Conscients de la pénurie qui grève le pays, ils sont désignés comme les soutiens essentiels à la survie de la Nation à travers leur collaboration morale et parfois physique.

Il est vrai que le manque de main d'œuvre dû à la mobilisation et l'appauvrissement des cultures imposent de procéder à des travaux de jardinage et d'élevage dans les écoles et de substituer provisoirement « ces travaux de plein air » à l'éducation physique. L'enrôlement des esprits ne se fait pas sans son doublet physique. Pourtant les examens ne semblent pas

¹⁸² Ibid. p.189.

¹⁸³ Ibid.

trop affectés par la guerre comme en témoignent les programmes et les listes d'auteurs étudiés.

8 EXAMENS ET AUTEURS AU PROGRAMME : UNE INFILTRATION PATRIOTIQUE EN FILIGRANE

Les auteurs au programme des examens d'accès au professorat en 1915 et 1916 ne sont pas choisis en fonction de leur aura nationaliste ou patriotique¹⁸⁴. L'autobiographie de Montaigne y côtoie les poèmes de la Pléiade et des Parnassiens Leconte de Lisle et Sully Prudhomme. Pascal, La Bruyère et Boileau représentent le 17^e siècle. Le siècle des Lumières est illustré par Diderot et André Chénier. Balzac avec *Eugénie Grandet* met à l'honneur le roman du 19^e siècle tandis que quelques pages de Fustel de Coulanges apportent des notions d'histoire. Les auteurs allemands à expliquer dans le cadre du certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les Ecoles Normales et les écoles primaires supérieures ne sont pas censurés. Seule une note rappelle que la loi interdit tout commerce avec l'Allemagne. De fait on a remplacé les écrivains germaniques inscrits dans l'arrêté de 1912 par des ouvrages édités en France. La censure est donc purement commerciale puisque Kant et son *Traité de pédagogie* figure parmi les auteurs à expliquer à l'examen du certificat d'aptitude à l'inspection primaire. Andler avec *Das Moderne Deutschland*, Gromaire avec *Deutsche Lyrik*, Schiller avec *Die Jung Frau von Orléans* et Gottfried avec *Kleider machen Leute* sont au programme pour enseigner l'allemand. Les titres révèlent plutôt un choix éthique et informatif, où seule la référence à la Pucelle d'Orléans ramène au credo historique français.

Le 11 octobre 1916 paraît un nouveau arrêté fixant pour une période de quatre ans à partir de 1917 la liste des auteurs français et étrangers sur lesquels porteront les épreuves du certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les Ecoles Normales et les écoles primaires supérieures. La liste des auteurs français se partage entre le 17^e siècle et le 19^e siècle, les deux tiers afférant au siècle classique, avec Corneille, Molière, Racine, La Fontaine, Madame de Maintenon et La Bruyère. Le choix des œuvres de Victor Hugo prend une connotation politique toutefois puisqu'il s'agit de textes tirés de *L'Année terrible* et incluant les chapitres « Nos Morts », « A qui la victoire définitive ». La sélection a un côté prémonitoire qui se rapproche d'un aveu tendancieux. La liste des auteurs allemands reste identique à un titre près : *Gustav* de Karl Spittler remplace l'œuvre de Keller. Pour ce qui est

¹⁸⁴ Les listes sont fournies la fin du BAMIP pour chaque année scolaire.

du certificat d'aptitude à l'inspection primaire, la liste triennale établie à partir de 1917 ne trahit aucun parti pris antigermanique ou propagandiste. On y retrouve les ouvrages d'éducation de Rousseau, de Tolstoï et de Félix Pécaut ou bien des textes plus philosophiques de Montaigne, Descartes et La Bruyère. Philosophie, éducation et morale constituent les thèmes majeurs d'étude à partir des grands classiques de la littérature française et russe. Pour l'année 1918, les auteurs ne changent guère et la primauté est encore accordée au siècle classique.

On note cependant dans l'arrêté du 22 septembre 1917 fixant les programmes du certificat d'aptitude au professorat des Ecoles Normales un chapitre alors passé inaperçu, réservé à la « morale civique » pour la section des Lettres. Il met en exergue le dévouement à la patrie à travers les notions à aborder :

« La nation, l'Etat, la patrie. La justice dans les Etats, Devoirs et Droits des citoyens et de l'Etat. L'extension de la justice. La solidarité et ses principales applications. L'obéissance aux lois. Le dévouement à la patrie. »

Tel est le programme d'éducation civique et morale encadré par le souci patriotique et centré sur l'obéissance aux lois et sur la solidarité. L'histoire contemporaine est éludée car jugée trop fraîche pour être commentée, le recul nécessaire à une explication objective étant insuffisant. Le programme s'arrête au « principe des nationalités au 19^e siècle (1815-1871) ». La date butoir est symbolique du traumatisme occasionné par le Traité de Francfort et du désir de ramener à la mémoire des oublieux l'usurpation de l'Alsace- Lorraine. La réduction de la liste des auteurs allemands à deux écrivains n'est pas le fruit d'une sanction mais d'une économie qui touche toutes les langues étrangères au programme comme l'anglais, l'espagnol, l'italien. Seul l'arabe n'est pas concerné par ces restrictions, la colonisation du continent nord africain ayant imprimé sa marque en littérature.

Une remarque s'impose enfin à propos de la liste des auteurs français auxquels seront empruntés en 1918, les sujets de composition française et le texte d'explication française à l'examen du certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les Ecoles Normales et dans les écoles primaires supérieures. Les auteurs classiques demeurent mais une forte tendance patriotique guide le choix des auteurs du 19^e siècle : l'œuvre hugolienne précédemment citée persiste, mais surtout figurent Michelet avec *Le Peuple* et notamment la troisième partie « La Patrie », Renan avec *Qu'est-ce qu'une nation ?* et *Lettre à un ami d'Allemagne*. Le programme de 1918 est donc fortement axé sur le sentiment patriotique et l'attachement à ses racines. La correspondance de Renan témoigne du souci d'apaisement des tensions franco-germaniques et du retour à un consensus. Sans aller jusqu'à parler de

pacifisme, l'arrêté du 9 août 1918 confirme cette tendance en réitérant l'étude de l'œuvre de Renan et en appelant à l'humilité et à l'acceptation de la souffrance avec *Un cœur simple* de Flaubert. La traduction d'un passage de *L'Ami Fritz* d'Eckmann-Chatrian renoue avec la tradition alsacienne. Le choix de « La jeune Tarentine » et de « La Liberté » de Chénier pour l'examen de 1919 instaure un socle historique et littéraire symbolique de l'idéologie républicaine. La morale civique conserve ses principes fondés sur l'image d'une nation gardienne des valeurs qui l'ont portée au pinacle.

On constate donc que l'impact de la guerre sur les programmes des examens n'est pas flagrant. Tout au plus apparaît-il en filigrane, tissant les arcanes d'une culture humaniste faite de classicisme mais aussi d'ouverture sur le monde, y compris germanique. Les tendances plus patriotiques que nationalistes observées correspondent bien à l'idéologie appelant au civisme et offrant la France en modèle de civilisation. En revanche la confrontation des listes d'octroi des écoles primaires et de la Commission des bibliothèques de l'enseignement primaire ne présente pas la même neutralité et encore moins la même modération. Les jeunes esprits malléables sont la cible favorite des décideurs.

CHAPITRE IV
LES RÉVÉLATIONS IDÉOLOGIQUES DES LISTES D'OCTROI DES
BIBLIOTHÈQUES PRIMAIRES ET DE LA COMMISSION DES BIBLIOTHÈQUES
PRIMAIRES¹⁸⁵

1 FLUCTUATION PATRIOTIQUE ET BIBLIOGRAPHIE COCARDIERE

Les bibliothèques pour enfants telles que nous les connaissons aujourd'hui sont de création récente. Au cours du 19^e siècle, des « bibliothèques-armoires » se sont constituées dans les établissements scolaires, mais les premières salles de lecture n'apparaissent qu'après la guerre de 1914, quand le Comité Américain des Régions Dévastées adopte un canton terriblement ravagé de l'Aisne. Entre autres fondations, cette œuvre présidée par Mrs Dyke ouvre vers 1921 cinq salles de lecture et de prêts à domicile à Soissons et dans des villes avoisinantes, puis une autre à Paris à la prière d'Eugène Morel, auteur de *La Librairie Publique* et d'Ernest Coyecque, alors Inspecteur des bibliothèques de la ville de Paris. La bibliothèque de « L'Heure Joyeuse » est offerte en 1924 à la ville de Paris par le « Book committee on children's libraries », présidé par Mrs J.L. Griffiths, et ce, en hommage aux souffrances de notre pays et en souvenir des fils d'Amérique tombés sur les champs de bataille.

On constate donc que le rayonnement des bibliothèques est bien faible pendant le conflit, par manque de structures, quels que soient les destinataires et les lieux. La France, à l'avant-garde de l'enseignement primaire obligatoire, marque le pas dans le domaine des bibliothèques pour enfants, face aux Etats-Unis et aux pays scandinaves. C'est pourquoi les listes d'octroi des livres accordés aux bibliothèques scolaires apportent de précieuses informations sur les lectures proposées aux enfants : il ne faut pas oublier qu'au-delà du processus hiérarchique, le livre n'est que l'aboutissement concret d'un choix, il constitue le point de départ du développement intellectuel de l'enfant. Stimulus originel, il imprime des réactions, laisse des traces inégales, comble des lacunes, répond à des questions et prend une part non négligeable à la formation des esprits juvéniles. Le livre offre à l'enfant une certaine représentation du monde et des jugements sur ce monde. Indéniablement l'auteur s'attache plus ou moins directement à informer ou à émouvoir le jeune lecteur, parfois à l'émanciper. Il

¹⁸⁵ Nous fournissons en annexe 20 une copie de listes d'octroi des bibliothèques d'écoles primaires de l'Allier.

souhaite plus ou moins consciemment le passionner pour un héros, le faire participer à l'aventure. Le livre éduque certes, mais il forme et transforme aussi.

Sur le plan livresque, il est important de relever l'arrêté du 15 décembre 1915 relatif à l'organisation des bibliothèques des écoles publiques, décision saluée par la *Revue Pédagogique* de décembre 1916 : E. Bouchendhomme est l'auteur d'un article sur l'éducation des adolescents dans lequel il accorde une place primordiale aux séances de lectures, recommandant au passage de saines références littéraires et historiques. Il rappelle surtout l'enrichissement à tirer de l'histoire romancée, notamment de l'histoire militaire contemporaine.

« Les maîtres y trouveront dans le récit des exploits de nos héros, des souffrances des populations des régions envahies, des crimes, des infamies de nos monstrueux adversaires, ample matière à lectures vibrantes qui entretiendront le souvenir des heures tragiques et aussi celui des heures glorieuses. »¹⁸⁶

L'hyperbole accusatrice trouve son équivalent dans la louange des combattants et indique déjà cette tendance à consigner l'histoire en un memento national, « un livre des heures héroïques » comme le fera Hellé en 1918. La mémoire doit être le garant de l'hommage rendu à ceux qui se sont sacrifiés pour la Patrie. L'organisation des séances de lecture risque d'être problématique pour les instituteurs, mais le choix pertinent des « ouvrages de valeur » à lire ainsi que les « nombreuses demandes de leurs grands élèves » feront vite oublier les désagréments matériels. La réorganisation, le développement des bibliothèques scolaires et populaires initiés par M. Painlevé sont alors salués : « Remercions M. Painlevé (...) de nous avoir tracé la voie à suivre dans son arrêté du 15 décembre 1915 », s'exclame E. Bouchendhomme¹⁸⁷.

Il existe donc une stricte concordance entre les décisions gouvernementales, les rapports pédagogiques et les ouvrages détenus ou commandés dans les écoles à l'intention des élèves eux-mêmes avides d'informations exaltantes. Le rapport à la guerre est faussé par le pathos qu'entendent développer les maîtres. Une réaction affective risque d'entamer la lucidité face aux événements, mais l'essentiel est de communiquer une ferveur générale. L'organisation de la bibliothèque est placée sous la surveillance de l'instituteur. L'arrêté mentionné insiste sur le fait que l'« armoire-bibliothèque » fait partie du mobilier scolaire obligatoire et implique de facto que son remplissage revient au maître ainsi que son utilisation à bon escient. La liste des ouvrages qu'elle contient est proposée par l'instituteur à l'Inspecteur d'Académie qui statue à moins que les livres ne figurent sur le Bulletin

¹⁸⁶ *Revue Pédagogique*, Tome LXVIII, n°12, décembre 1916, p.585.

¹⁸⁷ *Ibid.* p.585.

Administratif de l'Instruction. Le contrôle moral sur les lectures est effectif et jugé salubre pour initier les plus jeunes à la littérature de guerre et les préparer à imiter leurs héros favoris.

2 UNE NETTE ORIENTATION BELLICISTE

Afin de mieux cerner le mode de diffusion de la pensée patriotique auprès des enfants, nous nous sommes orientés vers une source sûre : les listes d'octroi des livres accordés aux bibliothèques scolaires. Notre étude portant sur l'axiologie véhiculée par les ouvrages enfantins et les moyens rhétoriques et iconographiques mis en œuvre pour la propager, nous avons voulu observer quels types d'œuvres étaient choisis et proposés aux élèves des écoles primaires élémentaires pendant la guerre. Une dominante patriotique couronne-t-elle ces listes ou bien une juste répartition générique et thématique assure-t-elle l'équilibre des lectures offertes ? Le regard balayant quatre années de conflit met-il à jour une évolution dans les choix opérés ? Peut-on déceler une historicité des bibliographies scolaires primaires de 1914 à 1918 ou bien juxtaposent-elles de simples singularités textuelles ?

Après nous être attelés à l'étude des sources traditionnellement interrogées par les historiens de l'éducation – textes officiels, programmes, statistiques – nous avons décidé de nous intéresser aux matériaux d'étude à part entière que sont les livres de bibliothèque. Les documents analysés se rapportent au département de l'Allier et ont reçu l'aval financier du maire des communes concernées avant d'être mis à la disposition des élèves. Nous avons déjà expliqué l'itinéraire hiérarchique à suivre pour obtenir des livres dans une école. Ne voulant pas nous disperser dans de vaines recherches nationales matériellement irréalisables, nous avons préféré arrêter notre regard sur des communes dans lesquelles nous avons pu constater de visu l'existence de ces ouvrages. Aussi proposons-nous une réflexion littéraire et historique à partir de ces sources privilégiées, en opérant une sériation thématique d'abord, une observation historique ensuite.

Le premier constat qui s'impose est celui de la persistance du livre de G. Bruno, *Le Tour de la France par deux enfants*. Trente ans après sa première publication, l'ouvrage conserve une place d'honneur dans les classes. Ainsi pour le seul petit bourg de Teillet dans l'Allier, on en dénombre vingt exemplaires en 1914. Certaines communes, à l'instar de Durdat-Larequille obtiennent une subvention pour acheter la suite du roman éducatif et patriotique, *Le Tour de l'Europe pendant la Guerre*, en 1916 l'année de sa parution. La présence de ces deux bréviaires de l'enseignement laïque qui chantent un hymne au travail éclairé que l'instruction rend moins pénible, témoigne de l'orientation patriotique de

l'instruction et surtout de l'influence du conflit dans le choix du deuxième manuel, ardent défenseur du sol et guide du savoir-vivre et penser en temps de guerre. Pour G. Bruno l'instruction n'est jamais finie et la France prépare ses enfants à devenir de futurs citoyens en leur offrant des bibliothèques.

Il est normal que l'année 1914 ne laisse guère paraître de tendance cocardière à travers les livres de bibliothèque. Le conflit se déclenche en août, avant la rentrée et les listes ont été entérinées en janvier et février. Aussi peut-on y repérer en première place les romans d'anticipation de Jules Verne qui côtoient systématiquement *Don Quichotte* de Cervantès. Les histoires de Paul d'Ivoi jouxtent celles de Robida. *Les Mémoires d'un éléphant blanc* de Judith Gautier (1897) revient régulièrement dans les listes ; leur auteur s'inscrit avec ses histoires d'animaux dans la lignée de Rudyard Kipling, du *Roman de Renart*, des fabulistes, de Pilpay à La Fontaine en passant par Esope et Phèdre. La Comtesse de Ségur a également ses lettres de noblesse grâce à sa petite comédie humaine. En « ses » enfants germent les futurs adultes. « La Bibliothèque Rose » de Hachette a bien sûr droit de cité dans les écoles, avec ses livres au ton de bonbonnière et de vie heureuse. Les romans de Charles Dickens et de Hector Malot offrent leur prose misérabiliste tandis que les valeurs sûres de la littérature française du 18^e et du 19^e siècles sont représentées par Voltaire et *Le Siècle de Louis XIV*, Balzac et *Eugénie Grandet*, Alphonse Daudet et *Les Lettres de mon moulin*, Victor Hugo et *Quatre-vingt treize*. L'année terrible et surtout la révolution demeurent les points référentiels obligés. Le théâtre classique n'est pas en reste avec les pièces de Corneille ou de Molière, parfois accompagnées de l'œuvre de Boileau, notamment *L'art poétique*.

Cette première catégorie littéraire stable assure un fonds commun d'histoires aventureuses ou anticipatrices. La variété générique est à l'image de l'éclectisme des bibliothèques. Toutefois cette diversité n'est pas confuse. Elle permet d'opérer deux autres sériations : les ouvrages documentaires et utilitaires d'une part, les fondements littéraires d'une morale civique et patriotique d'autre part. On peut d'ailleurs considérer ces derniers comme les prémices d'une littérature de guerre. La première série renvoie aux livres informatifs sur les progrès scientifiques et technologiques, l'aviation avec *L'ABC de l'aviation* de Gastine, la *Télégraphie sans fil* de Lucien Fournier, ou bien s'oriente vers les sciences naturelles avec les nombreux ouvrages de Henri Fabre sur *La Terre, La Plante* ou de Buffon sur *Les animaux*. Cette catégorie trouvera son prolongement dans les livres à visée didactique et pragmatique pendant le conflit. Il s'agit des ouvrages consacrés à l'agriculture qui proposent un véritable catéchisme agricole et viticole. D'autres sont destinés à améliorer les conditions de vie. C'est ainsi que sont commandés des manuels aux auteurs inconnus

comme *L'arbre et l'eau* de Sté Ramont, *La Basse-cour* de Desvernays, *Les Prairies* de Malpeaux, *Législation agricole* de Jouillon, *Economie rurale* de D. Zolla, *Sol et engrais*, *Matériel et travaux de culture* de Raynaud, *Le jardin de la ferme* de Granges, *Les cultures et leurs ennemis* de George, *Les maladies du bétail* de Eloire. La prolifération des ouvrages agricoles répond au souci économique du moment et à la pénurie alimentaire grandissante. Les destinataires sont des enfants de paysans certes, mais la seule jeunesse rurale n'est pas concernée, ce genre d'ouvrages est censé déciller les yeux des adultes et des citadins aussi, car le livre circule de main en main, les lectures sont faites lors des causeries organisées par les instituteurs à l'instigation du Ministre de l'Instruction, désireux d'informer, de cultiver toute une frange de la population, souvent tenue à l'écart par ses soucis matériels et ses lacunes, parfois son illettrisme.

La seconde fraction de livres relevés concerne les piliers littéraires de la patrie, ceux qui trônent dans les bibliothèques depuis les lois Guizot et Falloux, afin d'assurer l'éducation morale et civique. Ce sont des ouvrages réputés pour leur patriotisme, voire leur nationalisme. Ils ancrent la littérature enfantine dans un vieux fond chauvin et assurent la prospérité de la France en distillant de précieux conseils moraux de bonne conduite. C'est le fonds légendaire indispensable à la formation des mentalités juvéniles conscientes de leurs racines. On peut distinguer à ce propos une triade composée du folklore alsacien, des livres d'anticipation guerrière, des ouvrages à la gloire de grandes figures historiques françaises dans des manuels d'histoire de Lavissee ou de petits romans incitatifs. Le livre de Max Jasinski *Contes de la Vieille France* apparaît régulièrement, accompagné des *Contes populaires* de Personneaux, ou bien de livrets nostalgiques comme *Mémoires d'Alsace* ou *Juste Lobel Alsacien* de J. Anny. En dehors de ce corpus alsacien, on note la présence stable d'ouvrages destinés à asseoir les bases du civisme français et à insuffler la fierté nationale. On peut ainsi relever, outre les manuels de *La diction française* et de *La grammaire de diction* de G. Le Roy, des livres qui insistent sur l'extension coloniale française afin de renforcer le sentiment d'appartenir à une nation puissante : *L'Afrique équatoriale française* de M. Rondet, *Pour coloniser au Maroc* de Maurice de Bourde, *Le Maroc pittoresque*, *L'Algérie* du Docteur Quesnoy, *Les Grandes Antilles* sont autant d'ouvertures sur le monde qui forcent l'admiration envers une nation en expansion. Il existe aussi des ouvrages documentaires fleurant le terroir français et proposant un nouveau tour de France des régions et des sites avec *Le Mont Saint-Michel*, *Bourges*, *Voyage en Auvergne*, *Les Trois Instituteurs de l'Aisne* de J. Keller, *Histoire d'un Berrichon* de J. Girardin.

L'histoire de France est à l'honneur dans les bibliothèques scolaires avec *La Défense de Besançon* de J. Felvay ; elle se plaît à honorer les célébrités militaires et à retracer les grands épisodes du pays, notamment la guerre de 1870, plaie rouverte par la conflagration mondiale. L'ouvrage de P. et V. Margueritte *Histoire de la guerre de 1870-1871* rappelle les origines de la rancœur et la ravive au cœur des lecteurs. On distingue des hagiographies comme *La jeunesse des hommes célèbres* de Eugène Miller paru chez Hetzel afin de motiver les élèves dans un parcours exemplaire. *Kleber et Marceau* de Cl. Desprez renoue avec l'histoire des grands généraux émérites sauveurs de la France. Jean Macé apporte sa contribution à ce panorama historique avec *La France avant les Francs*. Le retour fréquent aux grandes figures historiques entend forger le goût de l'effort et l'admiration pour des actes de bravoure. Se façonne insidieusement une morale guerrière qui rompt avec le credo de l'instituteur républicain épris de progrès et attaché à la démocratie et à un patriotisme anti-guerrier. L'amour de la Patrie est censé réconcilier les générations et unifier la France à travers les enseignements donnés à l'école.

Il n'est donc pas étonnant de rencontrer fréquemment de nombreux livres de morale qui délivrent des principes de conduite aux futurs citoyens que sont les élèves. Du simple conseil à l'exhortation solennelle, ils désirent tous porter au pinacle l'honneur français et l'amour de la Nation. *Honneur et Patrie* de L. Berthaut rappelle le credo français à inculquer aux élèves ; *Je m'enorgueille de mon Pays (sic)* fait fi du barbarisme pour mieux montrer la juste conséquence d'appartenir à une nation telle que la France. Etre français se mérite comme le suggèrent les titres valorisant le travail, le civisme : *Par l'Effort* de M. Guéchet, *Tu seras citoyen* de M. Ganneron, *Grands Cœurs* de De Anieis exaltent la fibre cocardière et le sens de la dignité. *Les petites patriotes* de M. Cène sera dupliqué par *Les Petites Patriotes* de Félicité David, beau livre illustré en couleurs par Herouard et publié en 1916 par la maison Alfred Mame à Tours.

L'année 1914 met en place une cohorte littéraire défendant ardemment le sol français par ses origines, ses extensions, ses valeurs morales, résumés dans le titre oxymorique *La foi laïque*. 1789 reste la date pivot de l'Histoire de France et des ouvrages scolaires, avec *La France en 1789* de Alfred Pizard ou *Avant 1789* de Erckmann-Chatrian. La Révolution si souvent mentionnée comme catalyseur national apparaît fréquemment et ses excès sont justifiés par l'objectif visé : la liberté. *Quatre-vingt treize* de Victor Hugo, omniprésent, n'entame pas la ferveur révolutionnaire. La figure héroïque de Jeanne d'Arc est sans cesse érigée avec *La petite Jeanne ou le devoir* et les deux volumes éponymes de J. Fabre. La connaissance de nos frontières légitime les aspirations françaises. Les allusions aux provinces

perdues sont complétées par l'ouvrage du Général Maîtrot, *Nos frontières de l'Est et du Nord* aux connotations militaristes, qui fait partie des titres récurrents en 1915. Si 1914 constitue le socle solide de la littérature morale et historique française, 1915 perpétue bien sûr cette lignée, mais consacre davantage de lectures au fonds patriotique. 20 à 25% des livres de bibliothèque scolaire entrent dans ce cadre en 1915 contre 10% environ en 1914.

Ce sont surtout les années 1916-1917 qui signent l'entrée en lice d'ouvrages propagandistes rendant l'Allemagne responsable de la guerre, chantant les exploits d'enfants héros, de soldats de la Grande Guerre, renforçant le fonds livresque d'ouvrages dédiés aux grands généraux français ou à Jeanne d'Arc. La cohorte civique de 1914 est devenue légion patriotique, voire nationaliste en 1916. On trouve d'abord de rares ouvrages sur l'Allemagne comme *Souvenirs de la Cour du Kaiser* de Mrs Thapmann ou bien *Au service de l'Allemagne* de M. Barrès, ou encore *Le pangermanisme* de Andler, *Carnet de route d'un soldat allemand* qui trouvera son pendant générique dans les témoignages français. Tous les textes portant sur l'Allemagne sont tendancieux et divulguent une nette animosité envers l'Empire germanique. La liste est augmentée de deux titres supplémentaires toujours aussi partiels et remplis de sous-entendus péjoratifs : *L'Allemagne avant la guerre* du Baron Beyens et *L'Allemagne qu'on voyait et celle qu'on ne voyait pas* de l'Abbé Wetterlé. L'objectif est toujours le même : discréditer l'Allemagne par son atavisme belliqueux et son pangermanisme, exhausser le prestige de la France, victime innocente.

Viennent ensuite les albums destinés aux plus petits, eux aussi happés par l'acculturation guerrière : *Histoire de deux petits Alsaciens* de Lisbeth Bery Loranty et *Petit Bé et le vilain Boche* de Marthe Serrié-Heim adaptent la situation des régions envahies aux jeunes lecteurs par des textes épurés mais fortement nationalistes, voire haineux. Ils recourent à l'ironie cinglante vis-à-vis de l'envahisseur montré sous l'aspect d'un être naïf doublé d'un monstre sanguinaire. *Lectures alsaciennes* de Chr. Pfister, *Petits contes alsaciens* de Girardin et *Maroussia* de Stahl renouent avec la nostalgie des territoires occupés et légitiment l'effort de guerre aux yeux des plus petits. En dépit de la jeunesse de ses destinataires, cette littérature frappe par sa violence et ses propos haineux à l'encontre de l'Allemagne. Les listes observées révèlent des demandes toujours plus nombreuses et le développement de l'esprit patriotique guerrier y est patent. Guerre et patrie sont indissociables et certains ouvrages tentent d'expliquer les origines de la guerre en dévoilant une genèse plus ou moins approximative.

Leurs titres oscillent entre la neutralité la plus banale et le manichéisme le plus primaire. Le déclenchement de la guerre et son déroulement sont analysés dans *L'Ame de la*

Guerre de Philippe Gibbs, *La Guerre* de E. Denis, *La Guerre, pourquoi, comment elle se fait* de E. Toutey ou bien *Les pays balkaniques* du Général Miox. La diversité des origines des écrivains témoigne de cet engouement pour l'écriture sur les événements contemporains et de ce besoin impérieux d'explication théoriquement objective. Ces livres à visée originellement informative restent difficilement neutres. Ils sont relayés par des recueils aux titres haineux et dédaigneux comme *Contre les Barbares* de P. Margueritte ou bien *Chez eux* de Léon Blanchin à propos des blessés rapatriés. *A travers l'Europe sanglante* de Max Aghion pointe du doigt les conséquences du conflit et met l'Allemagne à l'index comme les précédents ouvrages. Les grandes offensives ne laissent pas d'être célébrées par L. Madelin dans *La Victoire de la Marne*, par Mollivet dans *L'épopée de Verdun* et par Maurice Genevoix dans *Six mois sous Verdun*. L'Histoire devient une épopée avec ses héros et ses légendes. Elle acquiert une dimension mythique. C'est d'ailleurs ce qui entretient le patriotisme mystique et guerrier délivré dans les écoles. La majorité des ouvrages de guerre consiste en livrets passant pour témoignages ou bien historiettes héroïques exaltant le sens du devoir avec *Journal d'un simple soldat* de Gaston Riou. Elles rendent hommage aux disparus à travers le cénotaphe de la littérature.

Parmi les témoignages reconnus authentiques, sans correction a posteriori, critère qualitatif selon Jean Norton Cru, se trouvent le *Journal d'un simple soldat* de Gaston Riou, des récits de guerre comme *Mon carnet d'éclaireur* de Descubes, *Carnet de route d'un officier d'Alpins*. La littérature offerte aux enfants est calquée sur celle proposée aux adultes. Elle ne s'en différencie que par l'iconographie des albums, mais la variété générique est la même, le dispositif génétique également ainsi que les objectifs visés par leurs auteurs. La sélection opérée ne laisse toutefois pas de place aux livres subversifs : Pierre Chainé et Maurice Chenu n'apparaissent pas parmi les auteurs recommandés ; leur ironie et leur regard distancié dérangeant autant que la prose enflammée, épique et pacifiste de Barbusse.

Les années 1916-1917 voient l'efflorescence de la « série héroïque » des « Livres Roses de la Guerre » de Larousse dans les bibliothèques scolaires. Les histoires naïves mais édifiantes qui y sont rapportées confortent les lecteurs dans un patriotisme qui confine au nationalisme. Charles Guyon arrive en tête des auteurs les plus cités, étant l'écrivain le plus prolifique de la série. Sur les étagères des bibliothèques, ses fascicules côtoient *Les Chants du soldat* de Paul Déroulède, relent vindicatif des années d'entre-deux guerres, toujours bien présent dans les écoles. Tandis que les instituteurs font chanter à leurs élèves « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine », Déroulède se consacre ardemment à l'idée de revanche. Alors qu'il se dresse devant le Lion de Belfort ou le mur de Buzenval pour haranguer ses liges,

toute la France répète ses *Chants du soldat* et dans *Morceaux choisis* destinés à l'enfance, ses chansons sonnent comme des commandements et sont scandées comme la marche d'un bataillon : « Le Turco », « Le Porte-Drapeau », « Le Clairon » illustrent le mieux cet engouement nationaliste.

« L'air est pur, la route est large,
Le Clairon sonne la charge
Et les Zouaves vont chantant !... »¹⁸⁸

Sous couvert d'enseignement historique, ces livres prétendent faire connaître aux petits Français le passé de leur pays pour mieux en préserver l'avenir et justifier la défense de leurs racines.

Parmi les textes analysés, nous avons remarqué que l'année 1917 est marquée par un retour en force des ouvrages patriotiques ou nationalistes, comme le prouve la présence des œuvres de Déroulède. Les commandes de livres de guerre contemporains affluent et représentent 70 à 90% des demandes. La fiche des ouvrages acquis par la bibliothèque de Durdar-Larequille dans l'Allier est la plus révélatrice de cette tendance belliciste avec un seul livre sur trente-quatre, sans rapport avec la guerre, *La case de l'oncle Tom*. Tous les autres, à l'instar de ceux qui figurent sur les listes découvertes, sont empruntés aux Livres Roses de la Guerre. Ils sont complétés par des ouvrages historiques exaltant la République et ses fondements, comme *La Convention* de Michelet, ou bien par des romans ou des témoignages contemporains d'écrivains combattants, comme *Sous Verdun* de Maurice Genevoix ou *Lettres d'un officier de chasseurs alpins* du Capitaine Belmont. La propagande serait incomplète sans la mention d'Erckmann-Chatrion et les deux piliers scolaires que sont E. Lavis et G. Bruno avec *Tu seras soldat* et *Le Tour de l'Europe pendant la Guerre*.

Ces livres constituent un fonds bibliothécaire dont la valeur littéraire est contestable mais dont l'axiologie assure la diffusion tous azimuts d'un patriotisme de bon aloi. L'année 1918 marque un retour à des valeurs moins grandioses mais néanmoins civiques avec la commande des *Contes du Lundi* de Daudet, de *Pif-Paf* de Jacquin ou bien des ouvrages de P. et V. Marguerite comme *Les braves gens*. Un élargissement européen de l'univers livresque se profile avec l'introduction de la trilogie de Maurice Bouchor, *Contes d'après la tradition française*, *Contes d'après les traditions européennes*, *Contes d'après la tradition orientale*. Les grands romans aventureux et satiriques sont de nouveau sur les rayonnages. Cervantès, Defoe, Swift rejoignent les rangs, adaptés à la jeunesse et revigorés parfois par un allègement.

¹⁸⁸ Paul DEROULEDE, *Chants du soldat*, 1872.

Leurs personnages érigés au rang de mythes motivent les jeunes lecteurs dans leur participation à l'effort de guerre. Ces chefs-d'œuvre de la littérature mondiale sont complétés par des romans scientifiques d'anticipation qui s'adressent à tous sans inconvénients, à l'instar des livres de Jules Verne. Peu de livres anglo-saxons figurent sur les listes et aucune sériation ne distingue des ouvrages spécifiques aux jeunes filles. Il est vrai que c'est une catégorie difficile à circonscrire.

Nous avons relevé des études destinées aux enfants mais qui intéressent surtout leurs parents lecteurs, comme *Mon Petit Trott* de A. Lichtenberger ou *Poum* des Frères Margueritte. La prime jeunesse est mise en scène par la collection de la « Bibliothèque du Petit Français » dans *En vacances au bord du Rhin, Histoire de deux enfants de Lendres*. L'entreprise civique et historique n'est jamais loin du projet pédagogique puisqu'on voit apparaître en cette dernière année de conflit une première *Histoire résumée de la Guerre de 1914-1918* sur une liste d'octroi datée d'octobre 1918. L'adéquation à la consigne officielle de constitution d'une mémoire de guerre est bien avérée.

La littérature enfantine de guerre a connu son heure de gloire en 1916 et 1917, au milieu du conflit, années où les commandes livresques étaient totalement tournées vers des séries héroïques. Cependant l'objectif pédagogique n'a jamais été complètement oublié et la diversité des catégories d'ouvrages relevés témoigne de l'intérêt accordé à la motivation de l'enfant et au désir de le cultiver sainement et civiquement. L'école s'est aussi adaptée à la production éditoriale en temps de guerre. En dépit de l'influence déterminante des Scandinaves, des Britanniques et des Allemands, elle leur accorde peu de place, leur préférant des auteurs classiques français ou bien des écrivains évoquant les événements contemporains. Ce souci permanent d'assurer un solide socle de connaissances littéraires et civiques est partagé par la liste des ouvrages admis par la Commission des bibliothèques de l'enseignement primaire. Sans devenir un carcan étroit qui étoufferait les velléités de fantaisie, elle donne l'impulsion à une entreprise de collecte littéraire et de commentaires des faits de guerre.

3 UNE LITTÉRATURE FORTEMENT ANTIGERMANIQUE AU SERVICE D'UNE PEDAGOGIE PROPAGANDISTE

Cette liste figure dans la partie non officielle du Bulletin Administratif de l'Instruction et propose une large majorité d'ouvrages historiques, scientifiques et documentaires. Elle accorde une priorité flagrante à l'éducation civique et morale par les livres, mêlant le droit à l'histoire et la géographie coloniale notamment. Pour cela elle fait appel à la maison d'édition

Berger-Levrault pour informer les Ecoles Normales – *Histoire de la Guerre Italo-Turque (1911-1912)* – et toutes les écoles – *Les horreurs de l'invasion* – dans des ouvrages qui constituent les prémices de la littérature contemporaine de guerre. L'histoire moderne – *Quarante jours de guerre dans les Balkans* de Penennium, *1870 Sedan* du Commandant Picard – fait ressortir l'atavisme revanchard et l'actualise à travers les événements de l'été 1914. Elle le complète par une allusion aux bataillons scolaires oubliés depuis leur disparition des écoles au siècle précédent, en publiant en 1914 *Les Eclaireurs de France* du Capitaine Royet, dont « Les Livres Roses de la Guerre » font une ample publicité. La militarisation de l'enfance est en marche et passe par les lectures scolaires recommandées et édifiées par les instructions gouvernementales. Fort logiquement, les mêmes fluctuations idéologiques accompagnent les listes officielles et les listes d'octroi sans qu'on retrouve toutefois beaucoup de titres communs.

De rares ouvrages y figurent en parallèle : ils jettent l'anathème sur l'Allemagne ou bien encensent les fruits de la République y compris la Convention. En effet la Commission de l'enseignement primaire, dès 1915, fustige les crimes de l'Allemagne. Inversement on trouve de rares récits pathétiques ou concernant les pays envahis. Un recensement précis des livres admis cette année-là laisse paraître deux grandes catégories d'ouvrages : les uns reconstituent la genèse de la guerre en tenant pour responsable l'Allemagne et ne laissent pas de stigmatiser son militarisme et sa sauvagerie. Les autres sont consacrés – mais ils sont minoritaires – aux pays alliés, à la fomentation du complot de Sarajevo et à la guerre en général. Les premiers l'emportent largement sur les seconds, attestant déjà du manichéisme absolu des mentalités qui clouent l'Allemagne au pilori. La récurrence du « crime » associé à l'Allemagne dans les titres confirme cette partialité des choix et érige l'ennemi au rang mythique de l'Hydre de Lerne, image volontiers reprise dans les « Livres Roses » de Larousse. Le monstre, comble de l'horreur, est reconnu par ses propres enfants avec *Les crimes allemands d'après les témoignages allemands* qui installe le pays dans une irrépressible spirale belligérante. *Comment l'Allemagne essaye de justifier ses crimes* écrit comme le précédent par J. Bédier confirme cette accusation. *Le militarisme allemand* de Bourgin poursuit la mise à l'index de l'envahisseur de même que *L'Emprise allemande* de Pierre Delbet. Lavisse et Andler rejoignent le clan des dénonciateurs avec *Pratique et doctrine allemande de la Guerre*.

Obéissant à l'entreprise de démoralisation de l'adversaire et de réconfort des Français, *La puissance et le déclin économiques de l'Allemagne* de Raoul Peret est recommandé au même titre que *Les responsabilités de l'Allemagne*. A cette accusation directe de l'Allemagne

s'opposent quelques documentaires de prime abord neutres, à l'instar de *Les usagers de la Guerre* de G. Alexinsky, *La Guerre* de E. Denis, *La Monarchie des Habsbourg* de H.-W. Steed ou bien *Propos de Guerre* de E. Wetterlé. Cependant la subjectivité prend vite le dessus afin de vanter les hommes et le matériel des troupes françaises. Certains titres empreints de familiarité semblent dédramatiser et rassurer : *Oui...mais le 75 arrose mieux* de L. Baudry de Saunier fait partie des ouvrages propagandistes à forte connotation chauvine et à la gouaille argotique. *L'Education de l'effort* de G. Demeny annonce les moyens mis en œuvre pour motiver les esprits et les troupes scolaires. *Qui a voulu la Guerre ?* de E. Durkheim et E. Denis, malgré son allure de question ouverte oriente immédiatement vers la responsabilité germanique. La partialité de *Civilisés contre Allemands* de J. Finot confine à la caricature et légitime une guerre entreprise au nom de la liberté de l'Europe. Lanessan, dans *L'Empire germanique sous la direction de Bismarck et de Guillaume II*, associe le chancelier et l'empereur sous la même bannière autoritariste et dénonce l'appétit de conquêtes. Il ravive la plaie mal cicatrisée de l'annexion de l'Alsace-Lorraine à la suite de laquelle Bismarck a fait proclamer l'Empire allemand, le IIe Reich. *La protestation de l'Alsace-Lorraine le 17 février et le 1^{er} mars 1871* de H. Welschinger, admis dans toutes les écoles, attise la haine dans des esprits souhaités vindicatifs.

A ce type d'ouvrages ouvertement partisans s'ajoute une série de livres célébrant la richesse des Alliés, forts de leur économie, de leur industrie ou de leur art. La Russie et la Flandre sont à l'honneur. La présence régulière en fin de liste des *Tablettes chronologiques de la Guerre* à partir de l'année 1915 prouve le souci constant de fournir aux élèves une vision concomitante des événements afin qu'ils aient conscience de participer à l'Histoire et que cette dernière doit être consignée. Cette présence correspond bien à la demande du Ministre de l'Instruction publique à propos de la conservation de la Mémoire de Guerre. L'ouvrage de Madame Hollebecque, *La grande mêlée des peuples*, introduit la poésie et l'allégorie dans une littérature de guerre destinée aux enfants. Oscillant entre fable et chant patriotique, son livre complète la liste des ouvrages partisans et adapte la guerre aux écoliers.

Sur les cent huit livres admis par la Commission en septembre 1915, trente sont directement en rapport avec la guerre, soit un tiers. Les autres rassemblent la poésie romantique de Lamartine et de Vigny, les romans d'aventures de Gustave Toudouze, l'histoire et le droit auxquels s'ajoutent des ouvrages pédagogiques comme *Emile ou de l'éducation*, et les pièces de théâtre de Molière. La liste est éclectique mais le réalisme et la sélection civique risquent de ternir les couleurs de la littérature enfantine, à vrai dire fort peu présente au milieu des essais philosophiques, politiques, scientifiques et des documentaires.

Le supplément de mars 1916 afférant aux livres pour les bibliothèques de quartier ou des professeurs et aux distributions de prix dans les lycées et les collèges de garçons et de jeunes filles, fait fi de la sériation sexuée et propose uniquement des livres de guerre traitant des origines de la guerre et du déroulement de l'offensive, perpétuant la haine antigermanique, reprenant certains titres à la précédente liste, notamment ceux qui placent l'Allemagne en position de bourreau barbare face à la civilisation européenne. Ce choix est justifié a posteriori par le rappel de la décision du Ministre de l'Instruction publique du 3 mai 1915 à propos des témoignages de guerre à recueillir par le personnel enseignant. L'idéologie guerrière marquée par des relents nationalistes s'oppose au patriotisme anti-guerrier qui animait les instituteurs entre 1870 et 1905. Curieusement les listes proposées pour l'année 1916 mêlent davantage les genres et les tonalités, proposant des comparaisons entre civilisation française et allemande, réitérant la dichotomie traditionnelle entre *La douce France* de R. Bazin et *Le Pangermanisme* de Ch. Andler.

Une ouverture géographique mondiale se dessine en littérature grâce à des ouvrages informatifs sur le Japon, l'Amérique, l'Espagne, la Roumanie. On y retrouve les inévitables romans propagandistes et même l'album de Lisbeth Nett, *Histoire de deux petits Alsaciens pendant la guerre*. Cependant si un souci de diversification générique et thématique anime les esprits des pédagogues, les *Leçons de gymnastique militaire* de Pierre de Coubertin ou autres conseils civiques sont tempérés par des ouvrages plus légers et destinés aux plus jeunes. Les *Mémoires d'outre-tombe* trouvent un écho dans ceux des guerriers et l'on assiste à la parution de témoignages d'écrivains combattants comme *Sous Verdun, Août-Octobre 1914* de Maurice Genevoix. Ils tentent de communiquer à l'arrière les conditions de vie du front et l'état d'esprit qui règne sur la ligne de feu. Des anthologies de guerre se constituent et surtout débute une prise de conscience des implications sociales de la guerre, notamment de l'évolution du statut des femmes. Les éditions Tallandier et Berger-Levrault publient une majorité d'œuvres de guerre. Jeanne d'Arc, le Chevalier Bayard, Napoléon, Edith Cavell sont régulièrement rappelés au bon souvenir des lecteurs afin qu'ils n'oublient pas leurs défenseurs. On constate une recrudescence guerrière parmi les titres proposés en juillet 1916, comme si l'offensive de Verdun avait galvanisé les plumes et les esprits. Aucune liste ne figure pour les années 1917 et 1918 avant de revenir à une littérature plus diversifiée et plus apaisée qui s'oriente alors vers le devoir de mémoire.

On relève donc d'une manière générale une adéquation idéologique entre les listes officielles, les demandes d'octroi et la littérature enfantine scolaire ou extrascolaire. Un

décalage notable sur le plan littéraire et intellectuel apparaît entre les recommandations officielles et les demandes émanant des instituteurs. Les premières prennent appui sur des œuvres peu accessibles aux enfants tandis que les secondes traduisent une préoccupation à la fois pédagogique, psychologique et propagandiste. L'adaptation au niveau de l'élève excuse la médiocrité de certaines œuvres et justifie le recours à des schémas narratifs simplistes ainsi qu'à des archétypes héroïques. Une même sinusoïde dessine linéairement les choix, relativement neutres en 1914, fortement propagandistes et antigermaniques entre 1915 et 1916, assurément testimoniaux et historiques à partir de 1917. Une constante civique et morale sert d'axe directionnel pour stimuler le goût de l'effort et donner bonne conscience. La faible représentation des livres dits enfantins dans les listes officielles prouve qu'en ces années de guerre, l'enfant est considéré à l'égal de l'adulte et que ses lectures doivent le hisser intellectuellement et moralement au niveau de ce dernier.

La littérature enfantine entre discrètement au panthéon référentiel des livres de guerre, mais elle fait encore figure de parente pauvre, jugée indigne. Paradoxalement elle offre un large éventail d'ouvrages très inégaux en valeur littéraire et iconographique qui la servent et la desservent tour à tour. Les allocutions rectorales et professorales de même que le *Manuel Général de l'Instruction Primaire* retentissent à l'unisson de cet exhaussement des mentalités juvéniles : elles se réfèrent elles aussi aux valeurs sûres de la littérature française, telles que Victor Hugo ou bien à des écrivains nationalistes tels Maurice Barrès ou Paul Déroulède. Si les discours s'attèlent à l'émancipation des idées patriotiques de façon dithyrambique, les revues destinées aux instituteurs mêlent la simplicité sincère et émouvante des témoignages authentiques au panégyrique de la Nation. *Le Manuel Général* qu'ils reçoivent, propose une adaptation pédagogique des événements et des consignes officielles, relayant hardiment et ardemment le credo gouvernemental en plaçant la guerre au centre de la progression scolaire annuelle.

CHAPITRE V

LE MANUEL GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE : PARTIE GÉNÉRALE ET INCITATION PATRIOTIQUE

1 PRÉSENTATION : DE 1832 A 1914

a- De la démocratisation de l'instruction à la laïcisation patriotique

Le Manuel Général de l'Instruction Primaire a été créé en 1832 pendant la Monarchie de Juillet à l'instigation de Guizot, alors ministre secrétaire d'Etat au Département de l'Instruction publique. Sa création répond au besoin d'améliorer les écoles et l'instruction du peuple. Il participe de la formation des instituteurs primaires et doit surtout leur éviter de s'installer dans une triste routine. Il combat la stérilité des enseignements délivrés car il est censé adresser des instructions précises et exercer une forme de surveillance. Il contribue donc à l'efficacité de l'enseignement et se présente comme une source de renouvellement culturel, d'informations officielles et un guide pédagogique. Il joue le rôle de relais entre les instances officielles de l'Etat (Inspecteurs, Recteurs, Préfets, Maires) et le public enseignant. C'est un moyen d'expansion des méthodes et de perfectionnement que seule, la presse peut diffuser pour exercer une influence salutaire.

Guizot demande à Louis-Philippe, dans une lettre du 19 octobre 1832, d'autoriser la parution d'un recueil périodique à l'usage des écoles primaires de tous les degrés. Il lui en indique le contenu et les objectifs, à savoir

« 1° la publication de tous les documents relatifs à l'instruction populaire en France ; 2° la publication de tout ce qui intéresse l'instruction primaire dans tous les principaux pays du monde civilisé ; 3° l'analyse des ouvrages relatifs à l'instruction primaire ; 4° des conseils et des directions propres à assurer le progrès de cette instruction dans toutes les parties du royaume. »¹⁸⁹

L'ouvrage propose une ouverture humaniste sur le monde et un regard avisé sur la pédagogie. Sa qualité est associée à la compétence du responsable de sa publication, un haut fonctionnaire de l'Université sous la direction du Conseil royal.

Fort de la certitude que la base inébranlable de l'ordre social est l'éducation morale de la jeunesse, Guizot entend associer la religion à l'instruction primaire afin qu'elle lui apporte un précieux appui moral. Insistant sur la concurrence de la Hollande, de l'Allemagne et de l'Ecosse aux écoles florissantes, il en appelle à l'orgueil du roi pour hisser la France au niveau de ses rivales, voire les dépasser, grâce à l'alliance de la morale, de la liberté et des

¹⁸⁹ <http://s.huet.free.fr/paieda/paidogonos/guizot1.htm>

lumières de l'esprit. La création du *Manuel* apparaît donc une étape essentielle de la planification de l'éducation par l'Etat afin d' « apprendre l'art de s'instruire soi-même de chercher dans un dictionnaire, de se servir de la table d'un livre », selon le mot de Talleyrand¹⁹⁰. Les lois Guizot et Falloux¹⁹¹ continuent l'entreprise d'organisation de l'instruction que Jean Macé poursuit en créant en 1866 la Ligue Française de l'Enseignement pour favoriser la diffusion de l'instruction dans les classes populaires. Paul Bert, Ferdinand Buisson, Emile Deschanel vont participer à la divulgation du savoir à travers les masses par leur lutte pour la gratuité et l'obligation scolaire. Enfin, en 1881 et 1882, Jules Ferry détermine l'éducation pour tous en éliminant l'enseignement religieux et en rendant l'école gratuite, laïque et obligatoire pour tous les enfants de six à douze ans.

La création du *Dictionnaire de Pédagogie* de Ferdinand Buisson inscrit désormais l'école dans les annales de l'Histoire de France. La diffusion du *Manuel Général de l'Instruction Primaire* accompagne la création d'écoles primaires nées de la loi Guizot en 1833. *Le Manuel* favorise le développement d'une mentalité collective, d'une idéologie commune, à l'origine de la solidarité des instituteurs. La publication du *Manuel* avec celle du *Journal des Instituteurs* est l'un des instruments de l'apparition de l'esprit de corps et de l'aspiration à une promotion sociale car elle rompt l'isolement des maîtres. La revue pédagogique répond aux préoccupations professionnelles en général et guide les instituteurs dans leur démarche, leur apportant des conseils didactiques. Dépendant du maire parfois proche du curé, les instituteurs poussent à la construction de l'enseignement primaire en service public. Leur fonctionnarisation assurera leur indépendance. Aussi adhèrent-ils à la République qui œuvre en faveur de la reconnaissance de la dignité éminente de l'instruction.

« De cette mutation, le vocabulaire est le fidèle témoin, qui substitue un terme valorisant à une étiquette descriptive : à la fin du Second Empire, dans la langue courante, le "maître d'école" devient un "instituteur". »¹⁹²

Guidé par la bible laïque du *Manuel*, l'instituteur s'inspire des conseils délivrés pour préparer ses cours. L'œuvre patriotique devient partie intégrante, voire exclusive du travail scolaire. Encouragée par les autorités ministérielles qui inscrivent au programme des écoles l'organisation des « journées patriotiques », elle touche également d'autres secteurs culturels à destination des enfants comme la littérature de jeunesse. L'enseignement républicain

¹⁹⁰ Ibid.

¹⁹¹ En 1833, la loi Guizot oblige chaque commune à avoir une école primaire et chaque département une école Normale. En 1850, la loi Falloux place les instituteurs sous la surveillance du maire et du curé, du pasteur ou du délégué du culte israélite, et dispense les congréganistes du brevet de capacité. Elle oblige d'avoir une école de filles par 800 habitants, organise des pensionnats primaires et des cours d'adultes et pour apprentis.

¹⁹² Antoine PROST, *L'enseignement en France 1800-1967*, Armand Colin, Collection U, 1968, p. 147.

s'oriente dès 1914 sur le déroulement du conflit en cours : les revues pédagogiques participent au renouvellement des contenus et des méthodes d'apprentissage. Les Inspecteurs d'Académie jouent un rôle clé dans le tournant pédagogique imposé aux enseignants. Ils placent la guerre au cœur de l'enseignement. En 1840, la partie officielle se détache et forme le Bulletin Administratif de l'Instruction Publique, que nous avons étudié précédemment. Toutefois on y trouve des publicités et des chroniques que le Bulletin ne récupère pas. Le *Manuel Général de l'Instruction Primaire* est un périodique correspondant au *Journal hebdomadaire des Instituteurs*. Publié par Hachette de 1864 à 1926-1927, il est divisé en deux catégories, une « partie générale » et une « partie spéciale » qui devient « partie scolaire » ou « semaine scolaire ». A partir de septembre 1927, il se divise selon une triple sériation : « partie générale », « partie scolaire », « chronique administrative » nommée ensuite « partie administrative ».

Les volumes concernant les années de guerre sont rares, en très mauvais état de conservation et s'avèrent particulièrement délicats à consulter. Nous avons pu analyser, à l'Institut National de la Recherche Pédagogique de Lyon, les douze tomes se rapportant aux années scolaires 1913-1914 à 1918-1919. Le *Manuel* est également déposé au Musée National de l'Éducation à Rouen. La Bibliothèque nationale de France détient les textes allant d'août 1914 à juillet 1919 mais ne les communique pas car ils sont hors d'usage. Nous avons donc eu accès à des documents rares et précieux, protégés et rarement consultés. Mona Ozouf en a fait une étude de leur création à la fin du 19^e siècle¹⁹³. Nous avons centré notre analyse sur les années de guerre afin d'observer l'école de l'intérieur et son installation dans le cadre de la Nation à travers l'inculcation de l'idéal patriotique. Cette dernière passe par une « francisation » de l'élève pour reprendre l'expression d'Olivier Loubes¹⁹⁴. Le distinguo établi par l'historien entre le fait de devenir Français et patriote s'évanouit dans les manuels et les revues pédagogiques, car l'un implique l'autre.

La nuance la plus frappante est le caractère inné du patriotisme reconnu par la majorité des auteurs de littérature enfantine et le devenir auquel collabore forcément l'école. Selon Olivier Loubes, c'est la Grande Guerre qui a déterminé la nature et l'évolution de l'écart entre francisation et encadrement patriotique. Nous avons voulu observer comment la patrie est présentée par l'école dès lors que la guerre a commencé et quels sont les motifs propagandistes qui ressortent le plus. L'école dont il est question ici est l'école primaire

¹⁹³ Jacques et Mona OZOUF, *La république des instituteurs*. Paris, Gallimard Le Seuil, coll. « Hautes études », 1992, p. 267.

¹⁹⁴ Olivier LOUBES, *L'école et la patrie. Histoire d'un désenchantement. 1914-1940*. Paris, Belin, 2001, p.15.

élémentaire publique ou privée telle que Littré la définit, à savoir l'« Ecole primaire ou abs. Ecole, celle où on enseigne aux enfants à lire, écrire et compter. »¹⁹⁵ Nous entendons mettre en regard les directives du *Manuel* et les ouvrages scolaires et extrascolaires proposés aux enfants afin d'observer le cheminement de l'identification nationale et de l'adhésion belliciste. Le conflit est devenu une matrice scolaire et littéraire.

Le *Manuel* en est la preuve par le reflet qu'il donne de la guerre : est-il partisan, propagandiste, neutre ou factieux ? Pour répondre à cette question centrale, il convient tout d'abord de mettre à jour les manifestations d'une acculturation guerrière à partir de types d'exercices requis et de leur contenu. Par le biais de ces travaux, il s'agit de repérer les consignes données aux maîtres et aux élèves ainsi que les disciplines les plus sollicitées. Nous avons voulu dégager les récurrences rhétoriques, lexicales et thématiques. Cette étude suppose de se placer sur un double axe paradigmatique et historique, afin de mesurer l'évolution de la pensée patriotique, de la propagande et l'apparition de l'essoufflement s'il existe.

La temporalité doit permettre de lire à travers la répartition du travail effectué au cours d'une année scolaire et de quatre ans de conflit, l'accentuation ou la raréfaction des sollicitations patriotiques. Y a-t-il des anticipations, des décalages, des contretemps, des intrusions subversives ? Le paradigme guerrier est déterminé par l'apparition régulière de centres d'intérêt en morale et en français notamment. Les références littéraires données aux maîtres et aux élèves ont conditionné le traitement idéologique de la guerre. La confrontation de la partie générale et de la partie scolaire doit révéler si l'ensemble suit la même progression. Tous les efforts des pédagogues convergent-ils vers un même objectif ? Lequel ? Est-ce de former le futur soldat français chargé de défendre sa patrie ou bien d'inciter l'élève à la paix ? Se pose le problème de la compatibilité de l'esprit patriotique avec le pacifisme.

Outre cette étude tripartite de l'historicité, de la thématique et de l'axiologie des consignes du *Manuel*, s'impose l'analyse du traitement du motif revanchard à travers l'évocation de l'Alsace-Lorraine, de la représentation de l'ennemi et de la guerre en tant que telle, de la place accordée à l'enfant : l'élève n'est-il considéré que comme un petit être adulte, un patriote en herbe ? A la différence de l'entre-deux guerres de 1870-1914, les Français se sentent concernés par le conflit car tous ont un parent au front ou ont été touchés par un décès, ils subissent les conséquences néfastes du conflit. L'indifférence n'est pas de mise. En revanche l'intérêt est plus marqué dans les régions envahies ou proches de la ligne

¹⁹⁵ Définition du Littré citée par Maurice Crubellier, *L'école républicaine. 1870-1940*. Paris, éd. Christian, 1993, p.5.

de feu, comme en témoignent *Le Livre du souvenir* de Meyer, les rapports de procès verbaux des délibérations du conseil général des Vosges d'août 1915 ou le rapport annuel de l'Inspecteur d'Académie des Vosges pour 1916-1917.

b- Une structure évolutive

Le Manuel Général de l'Instruction Primaire ou *Journal hebdomadaire des Instituteurs et des Institutrices* nous a offert une vision échelonnée et précise de la communication des instructions pédagogiques aux maîtres et aux élèves grâce à la fréquence de parution. Notre étude démarre à partir de juillet 1914 afin de voir si les tensions politiques de l'été 1914 sont déjà perceptibles à la fin de l'année scolaire 1913-1914. L'orage qui gronde émet-il des ondes dans le milieu scolaire ? Le plan du *Manuel* est touché au fil des années de guerre comme nous l'a prouvé l'étude du Bulletin Administratif de l'Instruction Publique. En effet, alors qu'il offre pour chaque partie un sommaire et qu'il se clôt sur les exercices d'examen, son rôle est défini après le bulletin départemental et en fin d'année scolaire. Il est modifié dans sa composition au début de l'année scolaire 1914-1915 par l'apparition de la rubrique « Mon franc-parler » sous la responsabilité d'André Balz qui s'exprime avec une grande religiosité patriotique et n'a de cesse de persifler les Allemands. Il y alterne la vindicte et l'injonction de soutenir « nos soldats ». Elle va être complétée à partir de la fin de l'année 1914 par la « revue scientifique », la « revue de presse » de Léo qui rend hommage aux Alliés, cite des lettres antagonistes de mères russes et allemandes, afin de dénoncer les exactions et le fond cruel des Allemands antinomiques du courage des Français et de leurs Alliés.

Le recours à l'intertextualité s'accroît au fil des ans et consiste à faire appel à la Bible et aux ouvrages consacrés à l'Alsace. On trouve également les décisions portées au Bulletin Administratif. Au-delà de la stricte transcription de l'information, le *Manuel* développe ses publicités en fin de partie générale, les axant sur des « lectures pour tous » à la gloire de « nos soldats ». Le sommaire est édifiant car il est totalement en phase avec la guerre, évinçant toutes les atrocités du front pour ne célébrer que le brillant objectif de la guerre : la victoire du droit sur la barbarie. La partie scolaire continue à délivrer des conseils pédagogiques selon la progression annuelle, mais en insérant de plus en plus d'exercices dont le thème est belliqueux. Le français, l'histoire et la morale sont les disciplines les plus porteuses du message guerrier et officiel comme le prouve l'étude des sujets proposés. Parallèlement aux publicités de la partie générale, la partie scolaire plébiscite la « Bibliothèque des Ecoles et des Familles » qui publie notamment les ouvrages nationalistes

de P.-J. Stahl, Paul et Victor Margueritte. Elle met à l'honneur toute lecture dont le support est un sujet d'actualité politique.

Les collaborateurs du *Manuel* ont pour nom André Balz, Ferdinand Buisson, Maurice Barrès, André Lichtenberger, Ernest Lavisse, tous connus pour leur engagement politique nationaliste ou pédagogique. Ils souscrivent à la défense de la Patrie et au principe d'une guerre juste et légitime. Cela explique le titre d'un article de Ferdinand Buisson le 7 novembre 1914 : « Durant la guerre, que peut faire l'école pour la Patrie ? » Dans la partie générale, les rédacteurs s'emploient à donner des conseils pratiques sous couvert d'une prose solennelle empreinte de didactisme et construite sur les bases de périodes oratoires bâties à coups d'antithèses. Les contraires s'allient systématiquement dans la collaboration de l'école, milieu à l'origine fermé, avec les événements extérieurs. Les injonctions se font sur le mode impersonnel, avec un fréquent recours à la formule « il faut » ou bien avec l'utilisation d'infinitifs à valeur impérative ou encore avec le subjonctif d'ordre et le verbe « devoir ». « Il faut que « l'enfance prenne sa part du devoir national et les éducateurs “doivent” y veiller. »

L'enfance est à la fois soulignée dans sa force vive et gommée dans son insouciance tant il est vrai qu'elle est régulièrement associée aux « événements », aux « nouvelles de la guerre », d'où la recommandation de ne pas soustraire l'école au « contrecoup du dehors ». On note l'emploi d'aphorismes moins lénifiants pour désigner la guerre et en accord avec la nécessité de l'imbriquer dans la leçon du jour.

La consigne peut se résumer ainsi : pas un jour sans un écho des nouvelles du front grâce à un journal, une lettre, une visite, un passage de troupes. Tous les moyens littéraires sont à exploiter ainsi que les rencontres réelles. La guerre ne reste pas abstraite aux yeux des enfants, il faut aller au devant du conflit et des hommes. La leçon pratique de vie et d'histoire contemporaine n'obère pas le travail scolaire et n'implique aucun relâchement d'ordre ou de méthode. Le pédagogue Ferdinand Buisson souligne que le maître doit être soucieux de ménager les nerfs des enfants, encore plus fragiles que ceux des femmes afin de ne pas les détraquer en les surexcitant ou en les alarmant. C'est une des rares précautions psychologiques que nous avons rencontrée à l'égard des plus jeunes. Cependant elle n'est pas désintéressée dans la mesure où elle correspond à un souci de maintenir la sérénité de l'école au milieu de la tourmente. Au maître d'être exemplaire et d'enseigner le sang-froid tout en ayant soin de réchauffer les cœurs en entonnant le « Chant du départ » ou « la Marseillaise ». A lui de trouver le juste milieu entre les élans militaristes et un patriotisme efficace et rationnel. La pierre d'achoppement risque de se trouver dans la liaison entre les

exigences de l'individualité et de l'humanité, dans la conciliation avec les prescriptions de la morale universelle des temps modernes.

C'est ce qui explique l'omniprésence des formules gnomiques indiscutables : « Notre patriotisme se confond avec la raison des temps modernes », dit Lavisser, « la France est la patrie du droit et de l'espérance ». Ces vérités générales répétées sont censées rappeler aux plus jeunes comme aux adultes qu'ils ont une mission historique dont l'originalité tient à l'universalité même de leurs idées. Il faut arriver à démontrer que l'amour de la patrie est le doublet du respect de la personne et du culte de l'humanité. Rationalisme, individualisme et humanité composent le trio des raisons françaises d'adhérer au patriotisme.

2 UN TRIUMVIRAT ÉDUCATIF : FERDINAND BUISSON, ERNEST LAVISSE, ANDRÉ BALZ

Ferdinand Buisson, Ernest Lavisser et André Balz forment le trio des écrivains rédacteurs référents du *Manuel*. Ils interviennent dans les trois parties, soit en tant qu'auteurs d'articles qu'ils revendiquent haut et fort, soit en tant qu'écrivains cités à titre d'exemples et dont les textes fournissent des exercices scolaires, soit comme modèles de lectures de vacances, faisant leur propre promotion dans la partie publicitaire. Qui sont-ils pour constituer les piliers du *Manuel Général*, eux dont les textes forment la pierre de touche du patriotisme, voire du nationalisme français ? La personnalité politique et pédagogique de chacun, ainsi que leur talent littéraire respectif expliquent la place qu'ils occupent dans le *Manuel* pendant les quatre années de conflit. Leur patriotisme sans faille donne à la partie générale une couleur tricolore qui ne s'affadit pas au fil des années. Leurs textes conjugués aux instructions officielles se distinguent par leur grandiloquence et leurs apostrophes incessantes aux enseignants et à leurs élèves.

a- Ferdinand Buisson : philosophe et pédagogue pacifiste

Ferdinand Buisson est un philosophe de formation protestante qui a été directeur de l'Instruction primaire en 1879. Inspecteur général, il est aussi député radical socialiste en 1902. Avec de nombreux collaborateurs dont André Balz et Ernest Lavisser, il crée en 1886 le *Dictionnaire de Pédagogie* d'une richesse impressionnante et dont une nouvelle édition paraît en 1911. C'est André Balz qui met à jour l'article « Histoire » en l'absence d'article spécifique consacré à la Patrie. Il est le plus patriotique de tous : il y déplore le malaise dont souffre l'école à cause de l'invasion de la politique et des remous qu'elle répercute jusque sur les bancs. Pour confirmer sa vision civique de l'école, il reprend intégralement le texte initial

de Lavisse, daté de 1887, qui se concluait par l'exhortation traditionnelle : « Si [l'écopier] ne devient pas un citoyen pénétré de ses devoirs et un soldat qui aime son drapeau, l'instituteur aura perdu son temps. »¹⁹⁶ Le triumvirat pédagogique et idéologique se constitue donc lors de l'écriture du *Dictionnaire de Pédagogie*.

La complémentarité des hommes et de leurs écrits est indubitable. La patrie apparaît comme la pierre angulaire du système éducatif et ses défenseurs s'acharnent à en faire l'horizon scolaire des élèves. Qu'elle soit issue de la foi républicaine à ses débuts ou d'une redéfinition qui en fait un acte de foi envers la France, elle est déjà l'élément de base des programmes scolaires ante bellum. Elle en devient l'enjeu et la finalité dès le début du conflit. Elle institue une transdisciplinarité avant l'heure. Ferdinand Buisson fait de l'école laïque pacifique le creuset précurseur de l'Union Sacrée. Il veut donner la preuve que patriotisme et pacifisme peuvent cohabiter. Le collaborateur de Jules Ferry, pédagogue et fondateur de la Ligue des Droits de l'Homme, qui obtient le Prix Nobel de la Paix en 1927, ne peut arguer en faveur de la guerre tant il est vrai qu'il a écrit un programme pour l'*Abolition de la guerre par l'instruction*¹⁹⁷. Il ne peut au contraire que soutenir le développement de l'école en faveur de la raison et de la paix.

Dans son *Dictionnaire de Pédagogie*, il se livre à l'éloge de l'école française à l'article « France », en ardent défenseur de la laïcité. Il reconnaît à l'école les vertus d'égalité et d'unité, en fait le pourvoyeur des messages nationaux en dehors de tout assujettissement religieux.

« La passion de l'unité nationale, elle s'y retrouve ; l'enseignement populaire y est donné à la nation tout entière, au nom de la nation elle-même ; de cette unité nationale, l'école primaire devient l'agent le plus énergique et la force la plus vive (...). »¹⁹⁸

Son talent politique et son ouverture d'esprit progressiste expliquent son omniprésence dans le *Manuel*. Ses articles reflètent son amour de l'école et de la France qu'il considère comme indissociables, l'une ancrant les racines de l'autre au fond des cœurs.

b- Ernest Lavisse : l'historien et l'école de la République

Ferdinand Buisson est rejoint dans la rédaction du *Manuel* par ses collaborateurs André Balz et Ernest Lavisse. Le premier tient une rubrique « Mon franc-parler » dans laquelle il ne mâche pas ses mots à l'encontre des Allemands et dévoile une haine

¹⁹⁶ Ferdinand BUISSON, article « Histoire », *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*. Hachette, 1911, p. 791-800.

¹⁹⁷ Ce programme est élaboré dès 1867, au Congrès de la Ligue Internationale permanente de la paix, avec Jules Ferry et Victor Hugo.

¹⁹⁸ Ferdinand BUISSON, op.cit., article « France », p. 1090.

antigermanique qui contraste avec le pacifisme bien pensant de Ferdinand Buisson. Le second est un historien de renom doublé d'un ardent patriote. Ernest Lavissee est réputé pour son rôle dans la formation du sentiment national. Auteur d'un manuel primaire dispensateur d'un évangile républicain adapté aux trois niveaux scolaires, codirecteur, avec Alfred Rambaud, de *l'Histoire générale du IV^e siècle à nos jours* en douze tomes, animateur des vingt-sept volumes de *l'Histoire de France*, Ernest Lavissee est désigné comme le héraut du sentiment national associé à Léon Gambetta et à Jules Ferry après la défaite de 1870. Pour lui l'éducation nationale doit assurer ses bases sur l'Histoire de France. A la fois produit et acteur de la volonté d'action républicaine, Lavissee est un maître au sens universitaire du terme mais n'a eu que de rares contacts avec la jeunesse. Si son influence sur la conception de la France est moins prestigieuse que celle de Taine ou de Maurras, elle n'en demeure pas moins profonde. Il se présente comme le résultat d'une pédagogie défailante et se passionne pour l'histoire, dévorant l'œuvre de Michelet¹⁹⁹. Pour caractériser le personnage de Lavissee, cédon la parole à Pierre Nora²⁰⁰ :

« Patriote sourcilleux, mais républicain tardivement rallié, la ferveur patriotique de Lavissee n'a pris les couleurs de la République que lorsque, celle-ci, définitivement enracinée, la défense du régime s'est confondue avec la défense de la nation. »

Bien qu'il ait eu avant tout une carrière universitaire et non politique, son influence tient à « l'union organique qu'il sut établir entre son œuvre d'historien de la France et la profession d'éducateur de la jeunesse », poursuit Pierre Nora. Ce lien intime constitue l'origine de son influence sur le sentiment national. C'est à travers ses articles destinés au *Manuel* que paraît le mieux sa conception de la France : il y délivre les clés d'un enseignement propagandiste, inspiré de la pédagogie allemande. Cependant les articles qui reflètent le mieux « la crise allemande de la pensée française »²⁰¹ sont ceux signés par André Balz.

¹⁹⁹ Ernest LAVISSEE (1842-1922) : bon élève au républicanisme puéril, il est remarqué à sa sortie de Normale par Victor Duruy, ministre de l'Instruction publique depuis 1863. Il devient le précepteur du Prince impérial de 1868 à la chute de l'Empire. La défaite de Sedan ébranle ses convictions politiques et il part pour l'Allemagne où il reste trois ans. La thèse qu'il en rapporte en 1875, *La Marche de Brandebourg sous la dynastie ascanienne, essai sur l'une des origines de la monarchie prussienne*, est le premier livre d'une longue série qui témoigne de son intérêt pour l'histoire et de son désir d'expliquer les raisons secrètes de la défaite à ses compatriotes. Cette thèse n'est qu'un versant de l'œuvre dont le massif est l'Histoire de France. Lavissee ne s'est rallié que tardivement au républicanisme, son évolution ayant été amorcée à la mort du Prince en 1878.

²⁰⁰ Pierre NORA, *Revue Historique*, 86^e année, tome CCXXVIII, Paris, Presses Universitaires de France, 1962, p.79, article pp. 73-106.

²⁰¹ L'expression est empruntée à Claude DGEON, auteur de *La crise allemande de la pensée française 1870-1914*, Paris, PUF, 1959.

c- André Balz : nationalisme et franc-parler

En effet, André Balz délivre avec franchise ses convictions intimes en dépit de leur fort nationalisme et de préjugés antigermaniques tenaces. Le pangermanisme exacerbe sa haine et l'amène à mettre en garde contre les dangers de l'expansion allemande. Pour cela il recourt systématiquement aux théoriciens allemands du pangermanisme pour mieux démontrer leur raisonnement et se plaît à plonger aux sources de l'histoire allemande et des invasions barbares pour démontrer la sauvagerie héréditaire du peuple germanique. Il se réfère indéfectiblement aux lectures nationalistes des discours de Gambetta, des poèmes de Déroulède et des souvenirs de Lavisse.

Il fait surgir la menace du pangermanisme à l'école. Sa force de conviction tient en trois temps : la première étape consiste à ressusciter les souvenirs blessants de 1870 en guise de captatio pour déclencher la curiosité et le mépris envers les Allemands. Ensuite l'antinomie traditionnelle oppose le pangermanisme sauvage et dangereux au républicanisme humaniste et civilisateur. Enfin l'effet escompté est obtenu lorsque le lecteur sera apte à communiquer à ses élèves la peur d'être traités comme les écoliers alsaciens et saura les convaincre de la nécessité de lutter contre le danger imminent. Chaque article est construit selon un schéma ternaire qui fait se succéder une introduction du thème – leçon de géographie sur l'Allemagne, l'école et la guerre, les pangermanistes à l'école -, un développement de la problématique axé sur la brutalité massive germanique, le retour aux sources de l'humanité incarnée par la civilisation française que seule la mobilisation des cœurs et des esprits peut sauver. La morale finale s'appuie toujours sur des références littéraires patriotiques et antigermaniques, et sollicite une réflexion orientée.

A l'instar de Charles Chabot dans *La Revue Pédagogique* n°11 de novembre 1915²⁰², André Balz fustige le pangermanisme : le premier réduit le pacifisme de Kant à des rapports de droit strict et de légalité, excluant l'amour et entérinant le fait qu'il ne peut régner que s'il a la force à son service. Le second va plus loin dans sa critique pamphlétaire. Il s'en prend à la base de cette idéologie, l'éducation et plus particulièrement ce qu'on enseigne dans les universités allemandes. Il justifie sa thèse de la préméditation allemande par le recours à l'histoire. Il reprend l'antienne du peuple médiéval cupide des maîtres dont le désir de conquêtes s'est transmis de siècle en siècle au point de devenir un mythe dans l'entre-deux guerres de 1870-1914. Il cite un livre de Jeanne et Frédéric Régamey, *L'Allemagne qu'on nous cache*, où figure une carte de l'Allemagne englobant toute la moitié nord de la France

²⁰² *Revue pédagogique*, n° 11, tome soixante-septième. Paris, Delagrave, novembre 1915, pp.317-330.

d'une ligne allant de la Bretagne à la Bourgogne. Sa mise en garde contre le danger du pangermanisme défendu par les intellectuels allemands évolue au cours des années de conflit en une haine indéfectible contre l'Empire et le peuple germaniques.

La recherche permanente de références attestant l'extension de l'omnipotence germanique participe de son entreprise de dénigrement moral de l'ennemi et d'incitation au combat sous toutes ses formes. Il invoque le raisonnement d'un théoricien allemand selon lequel la guerre de 1870 était une première étape dans l'expansion germanique par le groupement en dehors des frontières actuelles des peuples parlant l'allemand ou un idiome voisin. Pour certains même, le tiers de la France serait dans ce cas, en suivant le raisonnement qu'au 5^e siècle, la Gaule a été en grande partie conquise par les Germains. L'argument historique prévaut donc des deux côtés du Rhin. La démarche est attestée par le livre du professeur Von Pfister, *Configuration des frontières de l'Empire allemand à l'ouest et au sud après la prochaine guerre franco-allemande*. L'ouvrage d'anticipation politique et géographique justifie l'annexion des départements français par le fait qu'ils ont un jour parlé l'allemand ou le bas allemand. La guerre est aussi linguistique et l'usage de la langue est le fer de lance des conquérants. A l'instar des humanistes français du 16^e siècle, André Balz entreprend une nouvelle « défense et illustration de la langue française » pour contrer le développement de l'allemand. La défense nationale passe par celle du français, arme de conquête et emblème d'une nation policée. Il n'est donc pas étonnant que le persiflage antigermanique le dispute au panégyrique français.

Ces remarques expliquent la forte présence d'exercices fondés sur les valeurs sûres de la littérature française, notamment Victor Hugo ou de nombreuses leçons de géographie sur les frontières de la France. André Balz se moque des auteurs allemands, les traitant ironiquement de « doctors », et cède à des clichés faciles et à des hyperboles effrayantes qui constituent l'Allemagne en une avalanche monstrueuse précipitée contre les masses. Cumulant la puissance morale et intellectuelle à la force, elle doit imposer son autorité et soumettre les petits peuples et la France. Cette théorie du darwinisme à l'allemande est également reprise dans les discours solennels du Comité Michelet à la Sorbonne le 2 décembre 1917²⁰³. Pour asseoir son jugement péremptoire, Balz mentionne des sources sûres et anticipatrices destinées à inquiéter les lecteurs. Dès août 1914, il évoque une brochure publiée à Berlin par l'association pangermaniste en 1895 et qui propose un croquis de ce que sera l'Europe en 1950 : les Allemands ont le sentiment d'être les maîtres et condescendent à

²⁰³ Discours de M. Edmond Perrier, Comité Michelet, n°4, séance solennelle au grand amphithéâtre de la Sorbonne, Dimanche 2 décembre 1917, Librairie de la société du Recueil Sirey.

ce que quelques travaux inférieurs soient exécutés par des êtres inférieurs. A cette doctrine précoce de la race aryenne, Balz oppose l'existence de la race française cultivée et civilisatrice. Il englobe dans une même haine à travers ses diatribes, les « doctors » allemands, les pangermanistes, le Kronprinz. Son cheval de bataille est le danger encouru par la perte d'identité nationale. Aussi utilise-t-il des arguments aussi radicaux que ceux de ses adversaires.

A l'invasion barbare il répond par la défense du français. Dans le numéro 52 du *Manuel* de septembre 1914, il excipe du droit à l'identité nationale quels que soient les pays concernés. Il cite les nations française, danoise, polonaise, tchèque envahies et le poète allemand Arndt : « Partout où résonne la langue allemande, là est la patrie de l'Allemagne ». Et d'insister sur l'interdiction du français en Alsace, dans les écoles, les familles, sur les injures lancées à ceux qui parlent « la langue de leurs pères ». La langue devient une arme de guerre insidieuse qui favorise la mainmise d'un peuple sur un autre et la négation identitaire de la victime. Alors que seules les épitaphes en latin ou en allemand sont tolérées sur les inscriptions funéraires avec un nom et un chiffre, Balz ajoute « en attendant que le latin soit à son tour proscrit comme séditieux ».

Le français est une arme que les Allemands combattent par l'élimination et le déni de culture. Balz rappelle dans cette optique partisane, le sort infligé aux Danois après 1864, la persécution des Polonais et la brutalité des Allemands leur faisant entrer l'allemand dans la tête à coups de « schlague ». Toute résistance est annihilée par la répression, l'emprisonnement. La diatribe s'achève sur l'accusation méprisante à l'égard du gouvernement autrichien jugé valet et complice de Guillaume II. Les auteurs comme Hansi, Balz, Toutey, les caricaturistes comme Poulbot, les auteurs des « Livres Roses de la Guerre », Jacquin et Fabre dans *Petits Héros de la Grande Guerre*, tous s'appuient sur des préjugés tenaces issus d'un fonds légendaire violent comme celui des *Nibelungen* afin d'attiser la haine antigermanique et d'indigner, émouvoir et effrayer les écoliers français. Ils risquent d'être traités comme leurs camarades soumis, faute d'une réaction immédiate et adéquate. La large part accordée par le *Manuel* au français et à la morale fondée sur le vocabulaire, correspond bien à ce désir d'imprégnation et de possession de la langue, symbole de l'excellence de la nation française. La langue est considérée comme la quintessence nationale, le reflet identitaire, l'histoire patrimoniale.

La foi patriotique de Balz est relayée par les articles de A. Dupuy du 11 septembre 1915²⁰⁴ exhortant à la relecture d'Erckmann-Chatrian. Outre les textes français, Balz recueille les témoignages des soldats allemands à travers leurs carnets de route. Il commente les notes du réserviste Tofall, instituteur à Bad-Lippspringe en Westphalie, tué au combat. Balz, si soucieux de la dignité humaine et du respect des morts, se montre particulièrement acerbe vis-à-vis du soldat. Il a trouvé une manière habile de mettre à l'index la « kultur » : le procédé est couramment employé par les revues ou les discours officiels et il consiste à insérer des témoignages authentiques d'ennemis, civils ou militaires, afin de montrer de l'intérieur la perversion du peuple allemand et son principe de destruction. *La Revue Pédagogique* de novembre 1915 affiche « quelques lettres d'Allemagne », le *Manuel* utilise la rubrique « Mon franc-parler » pour distiller son venin à partir du « carnet d'un instituteur allemand ». Une même cruauté innée et atavique anime les protagonistes. De plus la mobilisation des hommes de toutes conditions sociales infirme le postulat selon lequel « la guerre de sauvages » qui est menée est « une guerre d'officiers »²⁰⁵.

Les leitmotifs caricaturaux reviennent en force avec les termes de mauvaise foi, d'invasion massive, de beuveries, de pillages, de massacres. Chaque argument de Tofall est contredit par Balz sur un ton de plus en plus cinglant. Le cynisme est soutenu par des allusions à la mythologie germanique plutôt simplistes :

« Mais le destin n'a pas voulu que Tofall revît son village et son école et il s'en est allé dans le Walhalla rendre ses comptes au dieu Wotan et au chœur des Walkyries. Pauvre Tofall ! »²⁰⁶

Conduit par les messagères de Wotan jusqu'au séjour paradisiaque réservé aux guerriers morts en héros, Tofall rejoint les héros mythologiques discrédités. Sous la plume de Balz ou de Toutey, la mythologie nord germanique perd son aura et descend au niveau du commun des mortels.

Balz affiche sa stupéfaction devant la dureté des propos de l'instituteur allemand prêt à « massacrer indistinctement innocents et coupables ». Il est choqué par l'immoralité de l'idéologie et insiste sur le fait que c'est un divulgateur de savoir qui en est détenteur : « C'est un instituteur, ne l'oublions pas, qui tient ce langage. »²⁰⁷ Le prosélytisme guerrier allemand s'explique par l'instruction délivrée par des maîtres cruels et pangermanistes. L'acrimonie à leur rencontre va croissant et fait fi, paradoxalement, de l'humanité dont se targuent les Français, pour laisser couler une bile amère sur un peuple inhumain.

²⁰⁴ *Manuel Général*, année 1915, n°48, p.567-568.

²⁰⁵ André BALZ, *Manuel Général*, 1914-1915, p.51.

²⁰⁶ Ibid.

²⁰⁷ Ibid. p.51.

Les articles suivants de Balz s'intéressent davantage au rôle de l'école dans la mentalité des peuples. En procédant ainsi, il utilise une contre-propagande tout aussi néfaste par sa campagne de dénigrement systématique du peuple allemand. La haine de l'armée se généralise à celle du peuple dans un amalgame de « kultur » et d'école allemande. C'est pourquoi Balz consacre un article à « la domination allemande et l'école ». Il y peint la répression brutale des maîtres allemands, gardiens de la suprématie raciale, armés du « vademecum de tout bon fonctionnaire allemand ». Les citations d'officiers allemands renchérissent la discrimination. Il a toujours l'intention d'effrayer les Français de ce que seraient capables d'infliger les Allemands à « nos enfants » compte tenu de ce qu'ils font déjà dans les régions « colonisées ». Et de citer les discussions entre « savants doktors », les menaces de sévices corporels sur les élèves qui refuseraient de célébrer les victoires allemandes. Un « cantique » résonne dans les rues de Sternberg tel un refrain, « Franzosen schlagen », « assommer les Français » car des coups de gourdin sont promis aux enfants qui ne répondent pas en allemand. Hansi utilise exactement les mêmes arguments pour se livrer à une violente contre-propagande. Ses dessins oscillent entre caricatures et mièvreries gourmandes.

Le pamphlet de Balz se clôt sur une mise en garde ironique : « Voilà les procédés de germanisation dignes d'une race supérieure (...) Voilà le régime auquel seraient soumis demain les petits Français si la France devenait une autre Pologne ». Dans un avertissement proleptique, il explique le refus d'exil des peuples envahis par une référence révolutionnaire à Danton : « On n'emporte pas sa patrie à la semelle de ses souliers. » La diatribe se double d'un appel à la résistance à la germanisation du sol afin de ne pas céder aux Allemands qui n'attendent que cette reddition. Les textes de Balz présentent des traits dont le grotesque le dispute à l'odieux. En récusant le pangermanisme par un radicalisme acharné, il est aussi excessif que la propagande germanique qu'il fustige. Il utilise ses armes pour les retourner contre elle par la violence verbale et un manichéisme primaire. L'acharnement haineux marque le pas en 1916 pour céder la place à un mouvement revendicatif et égalitaire. Balz se fait le héraut des familles dans le désarroi et porte leurs doléances sur le bulletin des instituteurs. Il appelle surtout à la reprise d'une vie scolaire normale pour tous, garante de l'âme française. Au fil des ans, il se tourne vers la pédagogie française mais ne perd pas de sa verve, y compris pour marquer son mécontentement, son désaccord avec la décision de la Commission parlementaire d'allouer seulement « dix francs par mois, soit trente centimes par jour », aux fonctionnaires enseignants qui ont renoncé à la liquidation de leur retraite pour « tenir et tenir jusqu'au bout. »

Balz est en fait un patriote qui ne supporte ni l'injustice ni l'ingratitude. Il ne saurait souffrir le manque de reconnaissance du gouvernement envers ceux de l'arrière qui ont tout sacrifié et il s'insurge contre une aumône dérisoire. Patriote de cœur et d'esprit, son « franc-parler » est un cri du cœur et son inféodation à l'Etat n'est pas indéfectible. En 1917, il n'hésite pas à manifester sa désapprobation ou à suggérer de considérer comme définitivement admis les candidats inspecteurs primaires déclarés admissibles de droit en 1913. Sans aller jusqu'à la subversion, il inscrit sur le marbre de l'école française son idéologie humaniste parfois jugée excessive. Mais il est l'un des premiers rédacteurs du *Manuel* à s'interroger sur les conséquences immédiates et à long terme de la guerre. Il ose aborder des problèmes concrets dont la solution doit être envisagée à brève échéance et pour longtemps. Dans son article « problèmes du jour et du lendemain », il évoque l'incapacité de travail des enseignants mutilés, infirmes, le devenir des veuves. Dès le 2 mars 1918, chacun de ses articles, jusqu'à la fin de la guerre, se tourne vers l'avenir, abordant des sujets tabous. Il insuffle la force et le courage aux autres écrivains, alors enclins à évoquer des thèmes comme le rôle des colonies après la guerre. Leur hardiesse va jusqu'à suggérer l'établissement d'un commerce alimentaire qui apportera des capitaux aux colonies et en fera des marchés florissants.

Il déplore le faible budget consacré à l'éducation et reproche son manque d'anticipation au gouvernement qui semble oublier que les instituteurs manqueront après la guerre. Ses discours perdent de leur virulence incisive pour gagner en humanité et raison. Il se penche sur des problèmes humains, sociaux, pédagogiques et économiques. Le 5 octobre 1918, le 23 octobre 1918, il condamne les largesses et les gaspillages, dénonce une loi inique qui n'aide pas suffisamment les parents des lycéens dont les études coûtent cher. Il souhaite ardemment l'égalité devant la vie chère et lève des tabous dans les articles des 12 et 19 octobre 1918. Rappelant le joug allemand et les camps de concentration, il argue de la légitimité des demandes d'avance immédiate de fonds pour les réfugiés ou les rapatriés. Il dénonce ouvertement les « irresponsables », ceux qui s'absentent des commissions – de secours, d'allocations – pour fuir leurs responsabilités. Les insultes fusent, accusant les « incompetents » et les « inutiles ». Défenseur des « revenants », il réclame pour les instituteurs des classes 11, 12, 13 qui reviennent du front, un traitement identique et dénonce le scandale des retenues rétroactives qu'ils doivent verser sur des sommes jamais touchées.

Enfin il montre du doigt les écoles publiques mal entretenues, dans un article du 14 décembre 1918, en tant que défenseur des valeurs républicaines que l'école doit inculquer. Il ne baisse pas les bras, même en 1919, et continue à être le sang neuf et bouillonnant du

Manuel. Ses écrits ont visiblement des échos retentissants puisque Edouard Herriot, ancien ministre, sénateur maire de Lyon, intitule un article du 28 septembre 1918 « A temps nouveaux, Ecole nouvelle ». Il y montre que la guerre a changé les mentalités : si elle a prouvé la valeur de notre discipline laïque, on peut espérer être épargné des sarcasmes contre son antipatriotisme. Le rôle social du maître est mis en avant. L'enseignement doit prendre en compte les souffrances endurées et la vie quotidienne. S'il y a un enseignement de guerre, une instruction post bellum s'impose, se construit et ne peut rompre brutalement avec la culture de guerre. Elle doit composer avec la mémoire, les survivants, la morale pacifique. La déprise guerrière sera progressive. Il est vain, voire indécent, d'en découdre avec le conflit. Même les livres pour enfants, scolaires ou non, pérennisent le devoir civique : le retour du guerrier a remplacé les exploits du héros, la gratitude et le souvenir succèdent à l'enthousiasme belliqueux, sans que la foi patriotique soit entamée.

Ce triumvirat éducatif et nationaliste est occasionnellement rejoint par Emile Hinzelin, défenseur acharné de l'Alsace-Lorraine française et auteur d'un bel album pour enfants illustré par G. Dutriac, *Notre Joffre Maréchal de France*²⁰⁸. Le texte publié en 1917 reflète la pensée patriotique de l'auteur et célèbre en Joffre la grandeur d'un Alexandre, d'un Condé et d'un Napoléon réunis. La biographie tourne à l'hagiographie du vainqueur de la Marne. Ses articles pour le *Manuel* perdent en solennité militaire pour gagner en lyrisme métaphorique. L'épopée cède la place à l'émotion pathétique suscitée par des symboles forts destinés à mettre au premier rang l'Alsace-Lorraine.

On constate donc que la partie générale du *Manuel* est fortement orientée vers un nationalisme déjà ancré dans les mentalités des éducateurs, des pédagogues et des décideurs. L'inféodation à la pensée étatique subit de rares entorses avec Balz. Le plus souvent cette partie est le relais des consignes officielles et devient le théâtre d'une évolution idéologique : le patriotisme pacifique prôné avant la guerre va muer en patriotisme du feu, confronté aux valeurs guerrières. L'effort de propagande auprès des enfants passe inévitablement par l'école détentrice du savoir et du pouvoir sur les esprits juvéniles. « Elle y adhère dans l'ensemble, mais sans apories ni sans variantes dans l'intensité comme dans le temps. »²⁰⁹ La partie scolaire sert de terrain d'expérimentation et d'application des consignes officielles. La partie consacrée aux examens révèle une propension nationaliste nullement envisagée par les textes du Bulletin Administratif de l'Instruction Publique. La preuve est faite que « l'éducation

²⁰⁸ Emile HINZELIN, *Notre Joffre Maréchal de France*. Paris, Delagrave, 1917.

²⁰⁹ Olivier LOUBES, op. cit., p.24.

patriotique est un devoir sacré de l'école populaire » comme l'affirme Alfred Moutet, un instituteur sous les drapeaux.²¹⁰

Il nous faut donc observer quelles formes prend ce patriotisme : est-il un avatar du patriotisme revanchard de 1870 ? Prolonge-t-il le patriotisme républicain de la deuxième génération ? Témoigne-t-il de l'acculturation guerrière propre aux années de conflit ? Quelle part la littérature scolaire et extrascolaire occupe-t-elle dans ce projet ? A cette fin, interrogeons successivement la partie générale et la partie scolaire et observons les conseils qu'elles délivrent, leur axiologie, leur forme littéraire et empirique. Cette analyse amènera tout naturellement à questionner ultérieurement les manuels scolaires en vigueur et leurs frères d'armes extrascolaires.

3 UNE ÉNONCIATION FUSIONNELLE

En matière de ralliement à la cause nationale, l'indice le plus flagrant est le « nous » de fusion patriotique qui peut conduire « joyeusement » au « sacrifice de notre personnalité », pour reprendre l'expression d'Olivier Loubes²¹¹. Le *Manuel* utilise volontiers la première personne du pluriel tout comme les livres enfantins afin d'englober dans une même communauté de cœur et d'esprit les défenseurs de la Patrie. De même les préfaces et avis aux lecteurs des « Livres Roses de la Guerre » de Larousse sont rédigés à la première et à la deuxième personne du pluriel, de même la partie générale du *Manuel* est inaugurée par un « avis aux lecteurs » dont la visée performative se double d'une argumentation exhortant les instituteurs à poursuivre leur mission pédagogique et civique.

L'apostrophe est légion afin de fixer l'attention sur les actualités et les implications de la guerre. Ainsi le numéro 50 d'août 1914 rappelle-t-il les entraves dues à la guerre pour composer et expédier régulièrement le *Journal des instituteurs*, terminant par des excuses. L'accusation des responsables est tempérée par le constat d'un retour à une publication normale. « La mobilisation ayant arrêté la vie sociale du pays et absorbé la plus grande partie de ses ressources depuis le commencement du mois d'août », le monde de l'édition est également touché. Le *Manuel* est présenté dans sa nouvelle forme à partir du premier numéro de l'année scolaire 1914-1915 et retrouve sa parution hebdomadaire sur quarante pages avec sa partie générale, sa partie scolaire et son supplément réservé aux examens.

²¹⁰ Ferdinand BUISSON, préface à Alfred MOUTET, *L'école primaire et l'éducation morale patriotique*. Hachette, septembre 1915.

²¹¹ Olivier LOUBES, op. cit., p.22.

Le numéro d'août 1914 est pour moitié consacré à la guerre et en appelle surtout à la responsabilité des maîtres face au devenir de la France. L'école du devoir qu'ils animent a formé les soldats d'aujourd'hui et le texte du *Manuel* résonne d'un vibrant patriotisme renforcé par les injonctions, les modalités exclamatives qui ne cessent de souligner le rôle de l'école dans la formation du sentiment patriotique et ne laissent pas d'insuffler la fierté au cœur des instituteurs en charge d'âmes juvéniles. La forme discursive et le vouvoiement exhaussent leur prestige : « Ces conscrits sont sortis de vos écoles ! » La conscience du bon droit et de la force mentale s'inscrit dans leur mission pédagogique et civique. L'école, mentor républicain, a su guider les défenseurs actuels du sol français : « Vos élèves d'hier feront l'honneur à l'école et à la République qu'à son tour la nation soit digne de ses soldats ! Et qu'elle fasse son devoir comme ils feront le leur, jusqu'à l'héroïsme inclusivement ! ». L'école est l'agent de médiation entre l'Etat et le pays, elle applique la politique à la pédagogie qui doit le lui rendre par une juste inculcation des notions élémentaires républicaines inspirées de 1789.

Ces propos font écho à la circulaire ministérielle concomitante qui rappelle avec fermeté et force futurs injonctifs, aux instituteurs non mobilisés, qu'ils doivent faire le sacrifice de leurs vacances et offrir leur concours aux autorités civiles et militaires. Parfaite duplication des circulaires ministérielles, le *Manuel* leur rappelle qu'ils doivent être des sources de conseils, de réconfort, des exemples de sang-froid et de zèle patriotique, d'héroïsme. L'absence au front doit être compensée par une attitude irréprochable et louable. La culpabilisation des instituteurs restés en place est suggérée tandis que le rôle des femmes dans la guerre est mis en exergue par l'apostrophe initiale du numéro de la rentrée 1914, « Aux institutrices de France », afin qu'elles collaborent à la défense nationale. Le but de cet emploi récurrent et alternatif de la première et de la deuxième personne du pluriel est de montrer que la guerre touche l'arrière et que l'héroïsme n'est pas l'apanage du front. Une suture s'impose entre les deux univers qui ne doivent pas rester étrangers l'un à l'autre. Cependant l'illusion verbale l'emporte largement sur la réalité, en dépit des efforts rhétoriques et scolaires produits.

Collaboration à l'effort de guerre, exhortation à la participation de l'école à la guerre via ses maîtres, imbrication de la guerre dans les programmes scolaires via les conseils de pédagogues avertis, vibration cocardière des cœurs et des esprits, inspiration de la confiance en la nation et ses défenseurs, hommage rendu aux sacrifiés, devoir de mémoire, tels sont les grands axes idéologiques envisagés par l'énonciation dans la partie générale du *Manuel*. La consultation de la table des matières qui la clôt systématiquement permet de constater que les

rédacteurs se plaisent à terminer cette première étape par l'article d'un représentant de l'institution scolaire en phase avec le monde concret de l'éducation, à l'instar de A. Fiévret, directrice de l'école municipale supérieure Sophie Germain, dans le numéro 50 d'août 1914.

La partie scolaire ne demeure pas en reste sur sa jumelle quant à l'énonciation participative. Elle prend à témoin ses lecteurs qui transmettent sur le même mode la consigne à leurs élèves. Pour cela elle use de l'interrogation rhétorique, « ne reconnaissez-vous ? », afin de convaincre du bien fondé d'une éducation nationaliste. A partir de situations concrètes, elle évoque le plaisir de rencontrer un compatriote à l'étranger, la sympathie qui s'établit et surtout le sentiment d'attachement à ses racines qui se nomme « patriotisme ». L'apostrophe paternaliste file la métaphore de la famille patriotique en s'adressant aux lecteurs avec bienveillance, « mes chers amis », ou bien en leur mâchant le travail avec des indications sur le mode d'interpellation des élèves, « mes enfants ». On sait combien Hansi utilise ce procédé pour établir une connivence entre ses jeunes lecteurs et « l'oncle Hansi » qui leur raconte des histoires. L'établissement d'un climat de confiance est indispensable à la réussite de la transmission des idéaux. Cette tâche a pour but de développer le patriotisme des élèves. Sous couvert de transparence, il faut inciter à bien travailler, car c'est œuvrer à la conservation et au développement du patrimoine culturel, moral et matériel.

L'insertion des directives au style direct à l'intérieur des consignes générales de travail accroît l'impact du *Manuel* sur les instituteurs qui trouvent des fiches prêtes à l'emploi et inspirées par les séides nationalistes. Les programmes des écoles primaires élémentaires avec les divisions mensuelles et hebdomadaires figurent en tête de partie scolaire et constituent les meilleurs indices d'une énonciation en adéquation avec la rhétorique injonctive et persuasive de la partie générale. Elle révèle un virage accentué au cours de l'année 1917-1918 puisque toutes les indications des répartitions mensuelles et hebdomadaires se font au mode impératif à la deuxième personne du singulier, ou bien au futur à valeur d'injonction. Les conseils sous forme d'aphorismes concurrencent les fermes exhortations se tournant vers l'avenir des écoliers et de la France.

Ainsi la progression de l'année scolaire 1917-1918 débute en septembre par une assertion suscitant la fierté des élèves garçons et filles : « Tu es un Français – une Française. » La revendication de l'identité nationale sert d'introduction à un programme d'instruction morale et civique fait du respect de ses parents, de son maître et des autres. La modalité interrogative des titres de chapitres n'a que la frêle apparence d'une question ouverte

puisqu'elle est immédiatement suivie de la réponse censée guider la leçon. L'enchaînement en cascade produit un écho dont le terme moral se détache en clausule.

- « Tu es un Français – une Française.
 1 Ce beau nom est un héritage. Ceux qui l'ont gagné.
 2 L'as-tu gagné ? – La reconnaissance et l'amour.
 3 Comment le gagneras-tu ? En travaillant.
 4 Connais-tu ton devoir ? Qui te l'apprendra ? Tes parents : respect, obéissance. »²¹²

L'énoncé devient performatif au sens large du terme. Il accomplit la chose par sa profération : au-delà du statut illocutoire du langage, cette progression joue sur les valeurs perlocutoires de certains énoncés. « Les ennemis de la liberté : la colère, la brutalité » est un exemple pertinent de sujet de leçon qui souligne le vaste champ sémantique impliqué dans le réseau des « ennemis ». Avant d'évoquer les dangers figurés qui menacent la liberté, l'enfant pense inévitablement aux périls concrets de 1917-1918 : l'empire allemand et la « brutalisation » (*sic*) engendrée par la guerre. Parmi les expressions récurrentes et impératives incitant au devoir civique, on relève notamment les exhortations au travail et à la solidarité : « Travaille à faire de la France l'exemple de l'humanité », « exige ton droit, respecte le droit des autres », « sois bon », « aime la beauté », « aime ton frère le Français », « protège les faibles, voue-toi aux cause nobles », « aie un idéal ».

Ces injonctions prouvent combien l'axiologie est prégnante en éducation civique et morale. Elle s'affirme à travers une progression vers des idéaux que le dialogue des impératifs assure. Les notions clés sont mises en valeur par une typographie italique, insistant sur l'esprit chevaleresque fait de la loyauté inscrite au frontispice des vertus françaises, et entretenu par le culte de l'honneur, l'amour de la liberté et de la justice, la fraternité et l'idéal humaniste. Les dérivations de « France » en « Français » martèlent le message civique et augmentent sa portée solennelle par cinq commandements relatifs aux devoirs du futur citoyen :

- « Tu seras père (mère) de famille ;
 Tu seras soldat.
 Tu seras citoyen.
 Tu seras électeur.
 Tu seras producteur. »

Ce pentateuque laïc s'adresse en priorité aux garçons malgré la parenthèse féminine. La bible morale inaugure donc un programme annuel fait d'exhortations et de défenses où la métaphore « une fleur de France, la politesse » rivalise d'élégance avec les hyperboles érigeant la liberté de conscience au rang du « bien suprême » et refusant l'assujettissement à

²¹² Informations tirées du *Manuel* de 1917-1918, introduction de la partie scolaire. La fragilité des documents consultés ne nous a pas permis d'en conserver des copies. C'est pourquoi nous avons collecté avec le plus grand soin les éléments indispensables à nos recherches et au repérage temporel.

la cupidité : « ne sois pas esclave de l'argent », « ne sois pas esclave de tes appétits ». Les franches injonctions participatives ne suffisent pour convaincre les lecteurs et sont soutenues par une intertextualité d'esprit républicain et cocardier.

4 UNE INTERTEXTUALITÉ À FORTE CONNOTATION PATRIOTIQUE

Dès la fin de l'année scolaire 1913-1914, l'intertextualité et le recours aux auteurs français classiques et reconnus pour leur sens civique, sont les instruments d'une stratégie argumentative aussi efficace dans la partie générale que scolaire. Le *Manuel* entend d'abord fournir aux instituteurs une série de documents en classe et leur suggérer des méthodes d'exploitation souvent très directives. Aux instituteurs de les modifier pour les adapter à leur public. Ce premier objectif pédagogique justifie l'appel à des gens de métier, comme André Balz ou Ferdinand Buisson, qui connaissent bien l'école. Le même souci de cohérence et de pertinence anime le choix des auteurs enseignants pour rédiger les livres de jeunesse comme les « Livres Roses » de Larousse par exemple ou les livres de prix. La préoccupation la plus importante est d'asseoir les bases d'une littérature juvénile ou les exercices scolaires sur des expériences solides et des propos fiables.

La toile de fond de la vraisemblance est indispensable à la crédibilité, car le *Manuel* ne se contente pas de proposer des progressions scolaires et des leçons, il tient à les faire vivre et à les ancrer dans le quotidien des élèves. Outre une cohérence horizontale entre les pratiques pédagogiques, le contenu des manuels et la diégèse des livres de bibliothèque scolaire qui perdure tout au long du conflit, il existe une strate verticale qui coordonne étroitement les exercices proposés dans chaque matière pour les trois cours élémentaire, moyen et supérieur. Il faut confronter le contenu de ces cours à leur progression conjuguée semaine après semaine, ou bien à leur évolution d'une année sur l'autre. La concordance entre les différentes leçons des disciplines au programme est impérative et implique l'application de la méthode dite des « centres d'intérêt » qui donne de l'unité à l'enseignement.

Les instructions communiquées s'appuient sur le credo de Taine²¹³ pour qui l'homme est le résultat de son temps, de son milieu, de sa race. De là à penser qu'un héros peut influencer sur son temps par la force de son génie et l'aura de ses exploits, il n'y a qu'un pas qu'ont aisément franchi les livres idéalistes pour enfants. La mention de paroles prononcées ou d'écrits rédigés par des personnages célèbres est un gage de qualité et de confiance. On peut

²¹³ Hippolyte TAINÉ, *Origines de la France contemporaine*, 1875-1894. Taine (1828-1893) est un écrivain, philosophe et critique qui explique les faits historiques et les œuvres artistiques par la triple influence de la race, du milieu et de l'époque.

ainsi distinguer trois catégories d'auteurs invoqués : tout d'abord les discours de contemporains comme les Recteurs, les Inspecteurs, les pédagogues de renom servent de support à des discussions sur la morale et le rôle social de l'école. Ensuite des références aux écrivains, ardents défenseurs de la patrie, garantissent la légitimité des demandes et de l'élan patriotique requis. Dans ce domaine, l'intertextualité hugolienne est la plus fréquente. Enfin les discours d'hommes politiques et de militaires harangent sporadiquement les lecteurs du *Manuel* par des tournures percutantes.

Les référents historiques assurent la perpétuation de l'éthique française à travers trois grandes figures ou représentations : Jeanne d'Arc, la Révolution française et ses généraux, l'annexion de l'Alsace-Lorraine en 1871. A cet égard les articles de Ferdinand Buisson ne sont pas seulement à visée pédagogique. Une forte connotation patriotique qui confine au nationalisme, les anime. Dans le numéro 50 du 8 au 29 août 1914²¹⁴, le titre « Haut les Coeurs et Vive la France ! » conjugue l'injonction patriotique à l'élan sentimental. Une captatio alarmiste fait pénétrer au sein d'une tragédie vécue par chacun : « L'heure tragique a sonné (...) Le crime contre l'humanité est consommé. » La périphrase guerrière est immédiatement amplifiée par l'hyperbole superlative de « la plus monstrueuse des guerres » voulue par l'impérialisme allemand. La pensée antigermainique séculaire accompagne la représentation de l'ennemi rendu responsable de la guerre et figuré comme une caste militaire enivrée d'orgueil, adepte du droit du plus fort. Ferdinand Buisson reprend la traditionnelle antithèse entre la civilisation et la barbarie contre laquelle il est légitime de lutter. Le leitmotiv de l'Union Sacrée alimente l'argumentation du pédagogue en faveur de l'entente unanime des Français et de l'effacement des divisions. Pour cela il recourt à l'allégorie d'une France qui « n'a plus qu'un cœur et qu'une âme » et prend le parti de la patrie, « le seul qui existe maintenant. » L'union est nécessaire pour sauver non seulement la patrie en danger, mais aussi l'héritage culturel d'une civilisation moderne, la liberté des peuples menacés de destruction par le militarisme prussien et la barbarie.

Une seconde allégorie, militaire cette fois, de la France en fait le soldat du droit et de la liberté qui recommence l'épopée de 1792. Le rapprochement avec la Révolution française et Valmy doit faire vibrer les cœurs et ranimer la fierté des Français. Enfin dans la lignée des péroraux antiques, l'article se termine sur une envolée lyrique et solennelle illustrée par la métaphore de la France dressée en digue infranchissable contre l'avalanche ennemie, rempart vivant sur lequel viendra se briser à jamais la mégalomanie germanique. Le ton oraculaire est

²¹⁴ *Manuel*, août 1914, n°50, 81^e année, p.549.

une constante des textes cités car il certifie la victoire française et redonne courage et confiance par l'exaltation verbale.

Tous les articles de Ferdinand Buisson suivent ce schéma narratif vindicatif et galvanisant : un titre souvent injonctif attire l'attention, « Soutenons les armes ! ». Il est relayé par l'écho de la première personne de l'impératif présent, « Persuadons-nous de résister », afin d'englober tous les Français dans un même combat. Ces citations ne retiennent que les mots d'ordre les plus forts et les plus tragiques, comme celui du Duc de fer à Waterloo, « Tenir, tenir jusqu'à la mort ». Jouant sur la concaténation et usant de l'anadiplose, il reprend en tête de période le verbe « tenir » pour l'appliquer au soldat qui « tiendra s'il sait que sa famille tiendra. » Il emploie également l'infinitif à valeur injonctive : pour certifier la victoire, il en rappelle les facteurs moraux dont le premier est de vaincre à tout prix. La conclusion est solennelle et péremptoire : « Cette volonté a un autre nom : la discipline. A la nation de se l'imposer. » Afin de cautionner ses dires, il les illustre d'une carte du théâtre de la guerre, comme si le rideau se levait sur les champs de bataille du nord et du nord-est de la France. La dramatisation au sens littéraire du terme fait partie de la force de conviction des rédacteurs.

Parmi les grandes figures historiques référentielles, il en est une qui traverse les siècles et a déjà inspiré Boutet de Monvel au siècle précédent, elle demeure la figure de proue des journaux d'adolescents comme celui d'Anaïs Nin et illustre le nationalisme défensif des Français : Jeanne d'Arc. Déjà en 1880, priorité est accordée par le manuel d'histoire, notamment par le « Petit Lavis », à la sacro sainte revanche sur l'Allemagne. Dans cette perspective, le Moyen Age de Bouvines et de Jeanne d'Arc ne peut être perçu qu'avec ferveur par les pédagogues soucieux de comptabiliser toutes les contributions à la grandeur de la France face à ses ennemis héréditaires, allemands ou anglais. C'est d'ailleurs une constante de se référer à la genèse de la grandeur de la France dans les discours officiels, dans les revues pédagogiques afin d'inciter les adultes comme les enfants récipiendaires du message à défendre leur patrimoine historique. Dans ce cadre, les controverses au sujet de l'épopée de Jeanne d'Arc et de sa religiosité n'ont pas lieu d'être. Seule compte la mission de « Jeanne la bonne Lorraine », martyre de la patrie sauvée.

La référence à Jeanne d'Arc s'inscrit dans la lignée d'un patriotisme gaulois, déjà souligné par Hansi, Toutey ou Lavis qui résument la querelle entre celtomanes et romanistes en une alternative simple : la Gaule doit-elle choisir entre la barbarie du joug germanique ou la civilisation sous la férule romaine ? Les échos de l'œuvre de Fustel de Coulanges sont parvenus jusqu'aux oreilles des pédagogues et des propagandistes de 1914 :

« Puisque la Gaule était vouée par ses factions à subir la loi ou de ses voisins de l'Est ou de ses voisins du Midi, mieux valait que le maître lui vînt de la Méditerranée. »²¹⁵ Les deux figures emblématiques du patriotisme national trouvent leur modèle et leur matrice dans la réunion de Jeanne d'Arc et de Vercingétorix, « la libératrice de la France » et le libérateur malchanceux de la Gaule. C'est Joseph Fabre, le thuriféraire de la Pucelle d'Orléans, qui en parle le mieux en 1882, dans une apostrophe grandiloquente :

« Vercingétorix et Velleda, martyrs en qui s'incarna jadis la patrie, voici que Jeanne va vous rejoindre, la dernière et la plus grande d'une trinité glorieuse. Héros de notre vieille Gaule, le 30 mai 1431, vous dîtes vous lever de votre poussière, pour regarder mourir l'héroïne de notre vieille France ! »²¹⁶

Louis Mainard renchérit en 1885 avec *Le Livre d'Or de la Patrie* qui « s'ouvre sur l'image saisissante de Vercingétorix et de Jeanne d'Arc se serrant la main sur l'autel de la patrie et sous l'effigie de la Première République. »²¹⁷

Il n'est donc pas étonnant de trouver des correspondances entre des personnages historiques tels que Vercingétorix, Louis VI, Louis XIII, Richelieu dont la complémentarité procède de leur désir d'ériger la France en mère d'une grande famille. C'est ce que célèbre la partie scolaire du numéro 50 d'août 1914 en proposant un sujet d'éducation civique à traiter et portant sur le patriotisme : « Qu'est-ce que la patrie ? » Le *Manuel* présente la conclusion d'un travail qui a été réalisé et qui doit servir de piste de réflexion aux enseignants. La réponse tient dans une analyse fort détaillée du sujet avec une proposition de traitement. Elle insiste notamment sur le titre de la leçon, « la patrie », et ses implications, « comment elle s'est formée et développée ». Elle souligne la nécessité de reprendre l'histoire de France depuis les Gaulois, célébrant Vercingétorix, puis Louis VI grâce aux protections qu'il accorda aux commerces, Philippe Auguste victorieux à Bouvines, Richelieu sous Louis XIII qui acheva la lutte contre les seigneurs entreprise par Louis XI. Déplorant l'inertie de Louis XVI ne suivant pas les conseils de Turgot, Malesherbes et Necker, elle édifie la Révolution en instigatrice d'égalité et en initiatrice de la notion familiale de patrie : les familles françaises forment une grande famille. La démocratie est célébrée de facto, et l'Union Sacrée apparaît en filigrane. Pour compléter cette leçon, il est conseillé de lire et de commenter la Déclaration des Droits de l'Homme. Les enseignants suivent bien la démarche proposée par les historiens

²¹⁵ Léon BERARD, *Discours de réception à l'Académie française : 4 mars 1938*, cité par Albert GRENIER, Camille JULLIAN dans *Un demi-siècle de science historique et de progrès français (1880-1930)*. Paris, Albin Michel, 1944, p.171.

²¹⁶ Joseph FABRE, *Jeanne d'Arc libératrice de la France*. Paris, Delagrave, 1882, pp.156-157.

²¹⁷ Louis MAINARD, *Le Livre d'Or de la Patrie*, Paris, 1885, p.VII, cité par Christian AMALVI dans *De l'art et la manière d'accommoder les héros de l'histoire de France*. Paris, Albin Michel, 1988, p.76.

comme Lavisse, puisque l'auteur de cet article pédagogique est un simple instituteur, Arthur Gervais, désireux de communiquer ses expériences civiques et scolaires à ses pairs.

Le fréquent recours à l'allégorie installe d'ores et déjà la France sur un piédestal et prouve qu'elle a su installer sa prédominance intellectuelle. Les idées de liberté, de justice et de progrès constituent l'essence de la tradition française et trouvent leur image dans « La Semeuse » de Roty²¹⁸ qui résume dans un geste le rôle de la France dans le monde. Sa posture hiératique impose le respect et intime un hommage universel à l'instigatrice des Droits de l'Homme. Quand il s'agit de mettre en valeur la grandeur de la France, Ernest Lavisse est sollicité. Pour suggérer la fidélité au passé, ses textes prennent l'allure de sermons qui professent la foi patriotique : « Il fait partie de notre profession de Français d'aimer l'humanité et de la servir. »²¹⁹ En dépit de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, les textes recommandent religieusement l'amour de la Patrie, du prochain sur un ton solennel et souvent dithyrambique. L'humanisme appartient au catéchisme républicain.

L'historien Lavisse est aussi fréquemment cité dans la troisième partie du *Manuel* consacrée aux sujets de composition donnés lors des examens et des concours de l'enseignement primaire. Lavisse est la référence pour apprendre la vertu et faire aimer le bien. De plus il met en valeur le pouvoir éducatif de l'image. Usant également du « nous » de fusion patriotique, il intitule son article de septembre 1914, « Notre Patrie » et en souligne la beauté sans pour autant nier que les autres patries ont aussi du génie. Certes il évoque subrepticement une forme de relativisme culturel, mais la France n'en demeure pas moins à ses yeux la figure de proue de la civilisation européenne qu'ont su honorer les grands littérateurs.

Parmi les noms des auteurs français les plus cités dans le *Manuel*, on relève ceux des écrivains réputés pour leur patriotisme ou qui ont contribué à la grandeur de la France. Victor Hugo, Anatole France, Alphonse Daudet, Guy de Maupassant, Sainte-Beuve soutiennent de leur prose le credo patriotique, les uns par leur position nationaliste marquée, les autres par leur résistance à la tyrannie, les autres enfin par leur persiflage à l'encontre du gouvernement inapte de Napoléon III, jugé responsable de la défaite de 1870. Tous sont mentionnés pour leurs qualités littéraires, leur sagesse ou leur fougue selon l'effet recherché. « Conseils d'un grand-père » de Victor Hugo semble bien fade en comparaison de la morgue de Maupassant ou de Daudet à l'égard du pouvoir en place lors de la guerre franco-prussienne.

²¹⁸ Roty (1846-1911) est un médailleur français qui a créé le type monétaire, puis philatélique de la *Semeuse*.

²¹⁹ *Manuel*, partie scolaire, n°50, août 1914.

L'intertextualité hugolienne rayonne dans les discours et les exercices scolaires. Déjà, la partie générale du numéro 46 du 1^{er} août 1914 s'y réfère pour magnifier l'anniversaire de la Bastille. Les citations imbriquées de Hugo confortent dans l'idée de remémorer la Fête Nationale : quand « déjà Napoléon perçait sous Bonaparte » et menaçait la liberté, l'usage s'était établi de célébrer avec magnificence la prise de la Bastille. Aucune occasion d'honorer la naissance de la République n'est manquée, de surcroît lorsque cette dernière est chantée par l'un des plus grands poètes français, victime de l'exil imposé par l'impérialisme de « Napoléon le Petit ». Les extraits cités entendent tous mettre en exergue la liberté chérie et l'union pour la défendre au nom de l'humanité.

D'ailleurs, des auteurs inculquent la compatibilité entre le patriotisme et l'humanité. Ainsi, un texte de Raymond Poincaré intitulé « Au seuil de la vie », démontre que le patriotisme n'est pas contradictoire avec nos devoirs envers l'humanité, mais au contraire une source vive d'enthousiasme. Il présente cette notion comme une manière d'aimer les hommes et ce qui « nous entoure », ce qui « nous attache à nos racines ». Jean Aicard figure en bonne position pour distiller un patriotisme de bon aloi aux plus jeunes dans les passages que le *Manuel* a sélectionnés et qui appartiennent à un livre utilisé dans les classes, *L'héroïsme français*. *Le Journal hebdomadaire des instituteurs* propose aussi des textes neutres qui sont des pauses dans le climat belliqueux : il s'agit d'extraits tirés d'ouvrages de René Bazin, comme *Le blé qui se lève*, ou bien d'Alexandre Dumas fils ou de Pierre Loti.

On ne peut manquer de relever les lectures de vacances recommandées par le *Manuel* et qui composent une quatrième partie occasionnelle. L'année scolaire 1913-1914 s'achève sur des incitations à des lectures de romans historiques comme *Dans les Palais des Rois* d'Ernest Daudet, ou bien des livres documentaires sur les progrès techniques contemporains à l'instar de *Télégraphie et Téléphonie sans fil* tiré de *La Télégraphie sans fil* par A. Berget. C'est un parfait relais du manuel d'histoire de Lavisser destiné au cours élémentaire et au cours moyen qui consacre ses derniers chapitres aux grandes découvertes françaises de la fin du 19^e siècle. Le corpus serait incomplet s'il ne mentionnait des œuvres de littérature et leurs commentaires comme *En lisant Molière*, biographie d'E. Faguet. Enfin *L'œuvre française au Maroc* de René Besnard complète ce panel éclectique mais orienté vers la grandeur française à laquelle a contribué la colonisation selon Lavisser et Balz. La France est mise à l'honneur à travers ses colonies et la pacification militaire. Chacun de ces ouvrages est publié par Hachette, éditeur du *Manuel*. Il est suivi d'un court résumé de son contenu, le plus souvent neutre, excepté lorsqu'il s'agit d'un enjeu national comme la colonisation présentée comme

un bienfait. De saines lectures contemporaines sont proposées aux enseignants qui communiqueront leur intérêt à leurs élèves. La corrélation entre lectures, exercices scolaires et livres extrascolaires est donc totale. La publicité duplique les ouvrages les plus importants signalés dans les parties générale et scolaire.

5 L'ADHÉSION DE LA PARTIE GÉNÉRALE À LA POLITIQUE BELLICISTE

La partie générale du *Manuel*, par son contenu officiel et parfois aussi moins conventionnel que celui de la partie scolaire, offre à travers le sommaire de la première page trois catégories d'informations : tout d'abord la rubrique « Mon franc-parler » d'André Balz reflète une idéologie nationaliste et revancharde ou bien contestataire. Ensuite les informations littéraires confinent à la propagande par les suggestions de lectures qui inaugurent souvent la partie générale. Enfin la « Revue de Presse » insère à un document pédagogique des témoignages de guerre et de franches incitations au patriotisme. La question se pose de savoir quels conseils sont délivrés et surtout quelle rhétorique persuasive est employée par les rédacteurs. L'analyse des listes d'ouvrages conseillés ainsi que celle des arguments qui les soutiennent, rendent compte d'une adhésion généralement entière à la politique gouvernementale, rarement entachée de propos subversifs, mais plutôt fleurie d'un discours moralisateur à l'égard des enseignants chargés de professer la défense du sol.

a- Discours épидictiques du Manuel

Dès la fin du mois d'août 1914, le *Manuel* délivre moult consignes à ceux qui ne sont pas mobilisés et auprès desquels les instituteurs sont des médiateurs. Les conseils suivent une sériation sexuée, incitant les jeunes filles à se soucier de l'hygiène pour éviter toute contamination, à utiliser du vieux linge afin de confectionner de la layette et du linge de corps pour les enfants, des mouchoirs pour « nos soldats », des pansements, de la charpie pour remplacer l'ouate qui risque de manquer. La restauration de vêtements usagés permet la confection d'habits pour les garçonnets et les fillettes. Tout doit être recyclé et le linge neuf envoyé au front. Une économie de restriction se met en place, à laquelle collaborent activement institutrices et écolières. Les précautions laissent envisager la poursuite de la guerre jusqu'à l'automne, voire l'hiver 1914, puisqu'il faut nettoyer et rapiécer de vieilles couvertures chaudes. Les conseils sont délivrés sous la forme d'injonctions bienveillantes avec force détails de confection et de méthode afin d'impliquer la caste féminine dans l'effort de guerre. Le journal *Fillette* s'applique également à intégrer des astuces économiques pour

ses jeunes lectrices. Le patriotisme latent du *Manuel* émerge véritablement dans la partie générale qui souscrit à l'engouement de la mobilisation affichée dans la presse étatique.

Les incipits de la partie générale orientent la lecture vers le credo patriotique et s'organisent autour de grands thèmes fédérateurs comme celui de l'âme française à l'avant et à l'arrière, le dénigrement des « Vandales », la revendication de l'Alsace-Lorraine française. Ces articles de couvertures sont prolongés par la « Revue littéraire » ou bien la « Revue scientifique » qui analysent avec davantage de pertinence les problèmes soulevés et proposent des solutions empiriques. Le but est de tenir informés les lecteurs et les lectrices de l'état d'esprit des combattants du front et de la pensée française afin de les communiquer à la jeunesse. C'est l'occasion de souligner le prestige de la profession dont la tâche est particulièrement belle « car il lui appartient de former l'âme de la génération nouvelle. »²²⁰ Les futurs successifs confèrent un ton oraculaire à la lettre de la Normalienne insérée dans le *Manuel* qui entonne les grands thèmes de la reconnaissance envers les aînés et de la culpabilisation des plus faibles.

Les autres articles initiaux sont régulièrement écrits par Ferdinand Buisson, Maurice Barrès, André Lichtenberger. Le premier rédige toujours en tant que pédagogue et psychologue de l'enfance. Lorsqu'il évoque « La Question des Orphelins de la Guerre », le 19 juin 1915, c'est pour souligner la « dette sacrée »²²¹ envers les défenseurs de la nation ainsi que les désastres causés par les nombreuses morts ou les mutilations. Dans le cadre de la solidarité, Ferdinand Buisson annonce le projet qui institue la « tutelle nationale des familles dépourvues de ressources, privées de leur soutien par un fait de guerre, tout particulièrement pour les enfants devenus par *adoption nationale les enfants de la nation* ». A son instigation sont créées les pupilles de la nation. Une réponse matérielle est apportée aux problèmes financiers connus par les orphelins, le soutien psychologique est beaucoup plus flou et fait l'objet de réflexions dans la « Revue littéraire » de Léo. Il se questionne sur la psychologie infantine dans « A quoi pensent nos Enfants ? » sans pour autant apporter de réponse face à l'omniprésence et à l'obsession de la guerre. Majuscules et modalités interrogatives font de l'enfant le noyau de la réflexion mais ne compensent pas les difficultés à résoudre les problèmes effectifs et affectifs. L'article insiste plutôt sur le transfert de sentiments de l'adulte à l'enfant, qui affirme sa haine des Allemands et qui rêve d'être « un ange pour jeter des bombes sur les Allemands. »²²²

²²⁰ *Manuel*, n°47, 4 septembre 1915, extrait d'une lettre à une Normalienne.

²²¹ *Manuel*, n°36, 19 juin 1915.

²²² *Manuel*, partie générale, 19 avril 1915, p.399.

La violence destructrice est banalisée, vidée de toute sa portée mortifère et légitimée au nom d'une guerre du bien contre le mal. L'ange lumineux de vengeance incarné par l'enfant fait oublier l'atrocité de la guerre. Le vocabulaire des tranchées s'est infiltré en lui et il s'en sert pour refouler intellectuellement ou réellement l'envahisseur, inscrivant l'infamant « K.K. » sur un obus non éclaté ou bien jouant à la guerre. L'insulte « tête de Boche » génère des rixes douloureuses et violentes entre les enfants qui s'injurient. Le « Boche » est décrié, moqué, méprisé, vilipendé. « Depuis huit mois, l'intelligence, la force émotive des enfants, même des plus petits, sont matériellement concentrées sur la guerre. »²²³ La guerre est entrée dans les jeux de l'enfance conditionnée par les préjugés antigermaniques.

b- Une représentation de l'Allemagne entre caricature et philosophie kantienne

Le *Manuel* consacre de nombreux articles à l'Allemagne dans une optique informative impressive. Maurice Bernard, agrégé d'histoire, rédige à ce sujet un article intitulé « Vandales » ou bien J.L. de Lanessan, ancien ministre, explique dans une violente diatribe « comment l'Education allemande a créé la Barbarie germanique. » La majuscule accuse en fixant l'attention sur les mots clés censés fustiger l'Allemagne. Ces textes font écho au très partisan « Mon franc-parler » de Balz.

Maurice Bernard s'en prend à la réécriture de l'Histoire par les Allemands dans un sous-titre suggestif, « Comment *ils* écrivent l'Histoire ? » La typographie italique est une alternative à l'injure pour dénigrer les Allemands. Maurice Bernard use allègrement de l'antiphrase pour laisser couler son ironie à l'encontre du professeur Dehio, universitaire allemand de Strasbourg et historien de l'art, qui réhabilite les Vandales et affiche la « Kultur » supérieure. Son plaidoyer pro domo met à mal les Français, incapables de protéger la bibliothèque de Strasbourg ou la cathédrale de Reims, donc responsables de leur destruction. La stratégie de Maurice Bernard n'est pas sans faire songer au persiflage de Montesquieu qui dénigre la mauvaise foi des esclavagistes et souligne la cruelle absurdité de leur raisonnement dans *De l'esprit des lois*.

Le registre ironique de M. Bernard cède la place à la tonalité polémique de J.L. de Lanessan, rendant l'éducation allemande responsable de la barbarie germanique. A l'origine se trouvent « les rêveries mystiquement idéalistes des Kant, des Goethe, des Schiller etc. qui avaient alimenté les leçons de l'Université. »²²⁴ L'ancien ministre y voit la source d'inspiration de la « mission universelle » dévolue à l'Allemagne et déterminée par sa force

²²³ Ibid. p.399.

²²⁴ *Manuel*, partie générale 19 avril 1915, p.382.

militaire. L'idéalisme métaphysique est remplacé par un matérialisme reposant sur la seule conception de la force, idée suggérée par la métaphore in absentia de « la douce Gretchen de Goethe [qui] se transforme en un soudard rapace autant que sanguinaire. »²²⁵ Cet antagonisme est d'ailleurs relevé dans *La Revue Pédagogique* de novembre 1915 où Charles Chabot explique comment le pacifisme de Kant induit le droit à la légitime défense. Il insiste sur l'admiration que le philosophe voue à l'empereur Frédéric II, pour qui le droit est « l'avantage que la nature a donné au plus fort de se faire obéir par le plus faible. »²²⁶ Pour Kant, « il faut vouloir la paix et tendre au règne du droit », selon Charles Chabot. Cet axiome serait acceptable si, selon Chabot, Kant ne rejetait la réalisation de la paix perpétuelle dans la chimère à cause de son idéalisme et de son loyalisme prussien. Mais surtout il l'accuse d'admettre des guerres nécessaires et justes, défensives ou préventives. Ici le débat s'élève à un niveau philosophique où le moralisme chrétien de Kant ne parvient pas à se concilier avec l'esprit du 18^e siècle et sa confiance en la nature.

Sans atteindre les hautes sphères de la philosophie kantienne, mais jetant tout autant le discrédit sur Kant et Schopenhauer, l'article de Lanessan stigmatise les propagateurs germains de la théorie de la force et les historiens qui érigent l'Etat en puissance absolue. La diffusion de ces pensées auprès des enfants allemands et de toutes les classes sociales les a aveuglés et confortés dans leur esprit de supériorité et de mépris d'autrui. La guerre est devenue pour eux le moyen d'aiguiser l'appétit de paix des Français devant la violence et les atrocités commises. L'intentionnalité de la guerre est donc affirmée et le pangermanisme érigé en vérité scientifique issue du mot de Nietzsche : « L'humanité en tant que masse sacrifiée à la prospérité d'une seule espèce d'hommes plus forts, serait un progrès. »²²⁷ La visée polémique de l'article est indubitable car elle accuse les éducateurs allemands d'avoir prostitué la science au service du culte prussien de la force. L'accusation se double de la prophétie de la ruine des armées germaniques afin de conforter les esprits dans la certitude de la victoire. Education française et éducation allemande sont de nouveau mises en regard par V. Bouillot, professeur au lycée Montaigne, dans une dichotomie manichéenne, qui oppose culture et « Kultur », affabilité française et brutalité dogmatique allemande.

²²⁵ Ibid.

²²⁶ *La Revue Pédagogique*, n°11, tome LXVII, novembre 1915, p.324.

²²⁷ Ibid.

c- L'école de la République face à l'école européenne : duo ou duel ?

Il n'est pas étonnant dans ce contexte de littérature belliqueuse et antigermanique, de trouver des articles d'André Lichtenberger sur « Notre Alsace ». En effet, le 8 mai 1915, « Notre Alsace » ouvre la partie générale du *Manuel* dans un vibrant hommage au tempérament alsacien alliant un large idéalisme et « un robuste et sain matérialisme »²²⁸. S'appuyant sur l'histoire de l'Alsace qu'il retrace dans ses grands traits, du Moyen Age à la Révolution, il loue les forces morales de l'âme alsacienne qui ont fourni « soixante généraux » et plus de deux mille officiers à l'armée française. Il ravive la plaie de l'oppression, il affirme haut et fort la certitude de la restitution de l'Alsace à la France à l'issue du conflit. Pour mieux convaincre, il s'adresse directement à ses lecteurs dans un vouvoiement de complicité « vous comprendrez » et dans un futur de certitude « notre Alsace retrouvera tout de suite sa place au cœur de la France. » Après la distillation bonhomme de conseils aux femmes et aux enfants, et l'exacerbation des consciences patriotiques, les articles concernant le rôle de l'école pendant et après la guerre attestent la fonction téléologique et heuristique du *Manuel* en sa partie générale. Non seulement il prend pour fin l'homme, mais il guide aussi vers l'appropriation de l'idée de guerre utile et de paix triomphante.

Les articles de Paul Deschanel et Ferdinand Buisson sur « La France et l'Ecole pendant et après la guerre » ou bien d'Edouard Petit sur « L'Ecole et la Guerre » ou encore de Joseph A. Pease sur « L'Instruction publique et la Guerre » corroborent la stricte corrélation entre l'enseignement et les événements, l'encadrement de l'un par les autres. Ils viennent en écho à des décisions ministérielles afin d'en montrer le bien fondé, la communauté de sentiments étant à la base de la communauté d'action. C'est ce qu'entend montrer le discours de Joseph A. Pease rapporté dans le *Manuel* du 19 décembre 1914²²⁹. Ce dernier est secrétaire d'Etat au service national de l'Instruction publique en Angleterre et exprime des idées analogues à celles d'Albert Sarraut qui souhaite la continuation de la vie scolaire pendant la conflagration. Il y voit une manière de surmonter les obstacles dus à la guerre par le secours de l'équilibre apporté par l'école. Le *Manuel* décide d'insérer ce témoignage qu'il qualifie fort subjectivement de « belle circulaire du ministre anglais devant d'être insérée au bulletin officiel français de l'Instruction publique » et qu'il propose à la lecture de « tout [le] corps enseignant ». Tous ces articles convergent pour célébrer le zèle des instituteurs et le parallèle entre devoir militaire et devoir scolaire.

²²⁸ *Manuel*, n°30, 8 mai 1915.

²²⁹ *Manuel*, n°10, 19 décembre 1914.

Dans une consultation sur l'Union Sacrée, Maurice Barrès rapporte le dialogue qu'il a eu avec Ferdinand Buisson et décide de valoriser l'article du pédagogue et philosophe qui l'a le plus marqué : « L'amitié des tranchées et l'amitié des écoles ». L'Union Sacrée dépasse donc les frontières pour former un corps de garde éducatif qui fasse front commun et développe le même esprit de victoire. Dès le début de la guerre, une issue favorable à la France est envisagée et des programmes de restauration s'élaborent. Le *Manuel* propose une esquisse de ce « plan d'ensemble » en quatre points d'après Victor Cambon. Le rôle des éducateurs, les réformes sociales, le préapprentissage, les notions essentielles d'économie constituent les grands axes d'une politique post bellum qui a pour but de « reconstituer la race française dont les rejetons les plus vigoureux auront succombé en défendant la patrie. »²³⁰

La partie générale apparaît comme le lieu des confrontations d'opinions lénifiées par le credo politique chanté à l'unisson. On peut distinguer les articles purement revendicatifs qui instituent la guerre en référent scolaire permanent, obligé et civique, souvent rédigés par Lavis, Balz et Lichtenberger, des textes plus philosophiques, moins conventionnels et teintés d'une psychopédagogie balbutiante comme ceux de Ferdinand Buisson ou d'Inspecteurs primaires, voire d'instituteurs. Ainsi tel Inspecteur entend apporter une réponse à un problème pédagogique fréquemment rencontré : pourquoi et comment faire parler les élèves ? Après un constat d'échec dans une classe, il tempère les ardeurs verbales des maîtres qui sont un frein à la participation des élèves. Il place l'enfant en position de locuteur et pas seulement d'auditeur. Convaincu que l'élève a besoin de parler, il veut lui faire révéler sa « véritable nature psychologique » dont « les progrès de son éducation dépendent. »²³¹ Il faut que l'élève questionne, participe aux causeries, fasse des comptes-rendus oraux et dialogue. Inspirée d'une forme de maïeutique, cette pratique pédagogique témoigne de l'importance accordée à la parole de l'enfant qui inaugure une nouvelle ère pédagogique illustrée par la méthode Montessori²³² par exemple. Cependant le *Manuel* n'est pas aussi avant-gardiste en matière de pédagogie car sa préoccupation civique l'emporte sur la pédagogie enfantine à cause de son inféodation aux décisions gouvernementales dont il est le relais.

Il reste une troisième catégorie qui veut recouvrir de son volet le triptyque belliciste et qui comporte les conseils de lecture destinés à tout type de public, quels que soient l'âge, le

²³⁰ *Manuel*, 30 septembre 1916, p.14.

²³¹ *Manuel*, partie générale, 1916-1917, p.356.

²³² Montessori (1870-1952) est une pédagogue italienne à l'origine d'une méthode destinée à favoriser le développement des enfants par l'éducation sensorielle, ludique et la maîtrise de soi. Elle en témoigne dans un ouvrage antérieur au conflit (en 1909), intitulé *Pédagogie scientifique*.

sexe, la situation sociale. C'est la plus influente de toutes car elle attire par sa fonction divertissante et conative avant même de se commenter elle-même.

d- Des romans nationaux pour une littérature patriotique

Les publicités littéraires du *Manuel* concordent avec l'idéologie en place et entendent l'inculquer à travers de saines références de livres de jeunesse conseillés aux enseignants et à leurs élèves. Nous avons pu retrouver ces ouvrages dans les bibliothèques scolaires et sur les listes d'octroi destiné aux classes des écoles primaires. Le prosélytisme patriotique auprès des plus jeunes est initié par la littérature avant même d'être divulgué par les instituteurs ou la presse, à moins que ce ne soit celle destinée aux enfants.

Instaurer un fonds commun patriotique littéraire : Erckmann-Chatrion, Ernest Psichari, Charles le Goffic

La partie générale souligne la légitimité du recours aux romans nationaux et en particulier à ceux d'Erckmann-Chatrion par la primauté de l'amour de la patrie sur tout autre attachement. Ces incitations renouent avec les valeurs littéraires sûres de la fin du siècle précédent dans une linéarité chronologique et idéologique, mais aussi dans une adaptation des thèmes à la situation contemporaine pour en montrer l'intemporalité. Les livres conseillés sont plébiscités par les publicités de vacances qui closent les parties scolaires.

C'est le cas pour *Le Conscrit de 1813*, de *Waterloo*, qui décrivent fidèlement l'état d'âme général du pays lassé par tant de guerres. L'œuvre d'Erckmann-Chatrion est recommandée car elle correspond au souhait mêlé de divertissement et d'information par son réalisme et son aspect légendaire. « L'œuvre d'Erckmann-Chatrion mêle intimement réalité et roman, histoire et légende, pour le plus grand agrément des esprits et l'intime réconfort des cœurs », précise A. Dupuy, le rédacteur de l'article. Le choix des ouvrages est justifié par les rapprochements récurrents entre les luttes nationales de 1789, 1814 et 1915. L'auteur les compare par la sélection de phrases énonçant l'arrivée des troupes allemandes pour mieux en souligner la ressemblance à travers les époques, notamment avec les déclarations qui ont accompagné la bataille de la Marne. L'ardeur prosélyte dégagée par la foi patriotique sans bornes, anime *L'Invasion*. Les auteurs y célèbrent la grandeur des humbles gardiens des « marches de l'Est », défenseurs de la France refusant la route de Saverne à l'envahisseur. Le rôle protecteur et encourageant des femmes ne peut être que mis en parallèle avec celui qui leur est dévolu en 1914. Les propos tenus par Hullin dans *L'Invasion* sont intemporels grâce

au présent gnomique : « Lorsqu'il s'agit d'honneur et de patrie, personne n'est de trop en France, les femmes s'y entendent aussi bien que nous. »

Chaque roman est ainsi résumé et disséqué afin d'en extraire la substantifique moelle patriotique. Les citations attestent la pérennité du mythe de la Patrie, de l'honneur et de sa sauvegarde. Les vertus du soldat français incarnées par le petit conscrit de 1813 soutiennent la vénération des combattants de la Grande Guerre. La guerre revivifie des ouvrages désuets, parfois tombés dans l'oubli à l'instar de ceux d'Erckmann-Chatrion ou de Jacquin avec *Pif-Paf*, remis au goût du jour par les bibliothèques scolaires et l'actualité. L'article de A. Dupuy s'achève sur le double éloge des serviteurs civils et militaires de la Patrie dans l'anaphore revendicatrice « je songe » et des « deux écrivains », bons ouvriers de la défense nationale. La critique littéraire marque le pas et cède la place au panégyrique des patriotes.

C'est ce qui explique que parmi les livres recommandés, se trouvent essentiellement des ouvrages nationaux exaltant le sens de l'honneur et la dignité des alliances. *France et Belgique* de Boulanger, *L'Appel aux Armes* d'Ernest Psichari, *Dixmude* de Charles le Goffic, *La Guerre* d'Ernest Denis sont repris dans les listes de lectures du Bulletin Administratif et présentent la particularité d'expliquer la guerre aux lecteurs, dans ses causes et ses prolongements. Le deuxième point commun à ces ouvrages est l'absence d'objectivité : Omer Boulanger, conseiller communal belge, dresse un tableau d'honneur à tous les Belges, braves et résistants. Il passe en revue les différentes œuvres d'assistance à ses compatriotes, écloses depuis le début du conflit, comme l'« œuvre du Cirque de Paris ». Il rappelle ensuite la « journée du petit drapeau belge » instituée le 20 décembre 1914, symbole d'amour et de reconnaissance selon Maurice Maeterlinck. En transcrivant le discours de réception de Monsieur Adrien Mithouard, Président du conseil municipal qui accueille Monsieur Carton de Wiart et les conseillers communaux belges présents à Paris, il rend hommage à la France, terre d'élection et berceau des libertés. Le livre approuve donc l'alliance franco-belge et met à l'honneur les qualités républicaines françaises. Il termine par un article tiré du *Gaulois* du 10 août 1914, valorisant l'armée belge. L'intention est surtout de montrer que le militarisme français est un modèle pour les Belges.

Les auteurs recommandés sont tous connus pour leur patriotisme et leur dévouement. Ernest Psichari est célébré à travers son œuvre, et sa mort au champ d'honneur en Belgique le 22 août 1914 est glorieuse. Charles le Goffic publie le récit de « l'admirable résistance des fusiliers marins » du 7 au 10 octobre 1914 à Dixmude. L'hyperbole laudative doublée du champ lexical du dévouement souligne l'héroïsme, la ténacité, l'endurance inouïe et le sacrifice des soldats. Dans un tout autre registre, Ernest Denis, professeur à l'Université de

Paris, publie *La Guerre*, à la suite de quatre études sur l'Allemagne. L'ouvrage est signalé comme le travail le plus complet sur les causes immédiates et lointaines de la guerre en 1914. Son objectivité signalée atteste sa fiabilité. Dédié à son fils Jacques Denis, tué à Courbesseaux en Lorraine le 25 août 1914, il expose un exemple de sacrifice sur l'autel de la Patrie, accepté par le père au nom de l'humanité. Cependant en dépit de la neutralité affichée, l'ironie et le syllogisme persifleur à propos de la guerre, de l'humanité et des écrits politiques publiés en Allemagne depuis cinquante ans, simplifient la vision du pays et mettent à l'index le pangermanisme. Denis emprunte aussi à Montesquieu son ironie lorsqu'il feint de se mettre à la place de ses ennemis pour mieux discréditer leur jugement et en montrer le caractère intolérable. Comme lui, il utilise la première personne du singulier afin d'englober tous les pangermanistes, leurs complices et de restituer leurs propos outranciers. Héritier de la pensée des Lumières, il affirme son opposition à l'expansion germanique dans une déduction impitoyable. Au-delà de la simplification réductrice, il faut voir le désir de mettre fin à l'hégémonie d'une puissance néfaste qui a déclaré la guerre à l'humanité.

Intertextualité et sources fiables dans « La revue littéraire » et « La revue scientifique »

L'ensemble des lectures suggérées aux enseignants est systématiquement complété par les textes de « la revue littéraire » et de « la revue scientifique », parfois par « la revue de presse ». A cela s'ajoute une partie qui va prendre de l'ampleur au fil du temps : « Les instituteurs à l'armée ». La trame de la partie générale tisse donc des liens intrinsèques entre des textes inauguraux à l'éloquence solennelle comme ceux d'Ernest Lavisse et des informations plus conventionnelles. Nous ne pouvons qu'infirmier l'exclusion de l'enfance ou sa négation. Tous les textes que nous avons lus la mettent au premier plan et étalent sans vergogne les préoccupations gouvernementales qui doivent la toucher.

La militarisation de l'enfance devient un des enjeux capitaux de la morale nationale et le choix des livres enfantins y contribue particulièrement. L'enfant est considéré comme un petit adulte, mais le questionnement sur la manière de lui présenter la guerre et le contenu des propos à lui tenir, témoignent du souci d'une adaptation de la guerre à l'enfance à travers les topoï de l'enfant héroïque et de la reconnaissance du pays à ses enfants. La psychopédagogie et la psychopédiatrie n'en sont qu'à leurs balbutiements : aussi faut-il commencer par se questionner sur la place de l'enfant dans la guerre et sur les moyens de l'y intégrer. Dans un renversement de situation imparable, l'enfance s'est adaptée à la guerre avant que celle-ci ne se mette à son niveau par le biais de la littérature qui a tenté de lui offrir une image idéalisée

et manichéenne du conflit. Les discours tenus sont identiques dans leur force de conviction et leur souci d'exaltation. Il n'en demeure pas moins que les situations narratives et fictives imaginées transposent certes la guerre, mais la transfigurent par la diffraction romanesque et l'idéalisation naïve. Le bourrage de crâne passe par l'imprégnation de certitudes issues de préjugés ancrés dans les mentalités adultes.

Tout part du postulat énoncé par Lavissee, dans le premier numéro du 19 septembre 1914 : la guerre est un sujet inévitable et indispensable. Avec une grande religiosité, il évoque la première classe de rentrée, dans un article intitulé « En Temps de Guerre ». Il insiste notamment sur la mission dévolue à l'école et sur le devoir national, compte tenu des circonstances. Sa force de conviction tient à l'emploi de la question oratoire : « Quel maître, à cette heure, pourrait passer une seule journée sans parler de la guerre à ses élèves ? » C'est un devoir moral que de prendre en considération la vision terrible de la guerre par les enfants qui habitent dans les zones de combat et qui « souffrent le martyre de la rédemption de la France. » Lorsqu'on le questionne sur les rapports de l'enfant et de la guerre, sa réponse ne laisse aucun doute sur le projet de dévoilement et d'inculcation de la guerre : il faut expliquer aux petits les raisons du conflit. Voilà justifié le nombre important de livres conseillés au titre de lectures de vacances ou bien partiellement transcrits dans des exercices par les rédacteurs du *Manuel*.

Lavissee suggère une explication sans ambages des causes de la guerre aux enfants, sans distinction d'âge ni de sexe : l'hybris germanique est pointée du doigt avec sa folie et son orgueil démesuré. La mégalomanie du peuple allemand si souvent invoquée par Balz, Denis ou Toutey, ainsi que sa cupidité, l'inclinent au mépris des autres peuples, faisant fi des accords internationaux dans une allusion au « chiffon de papier » des conventions de neutralité belge. L'incident majeur du refus de respecter le territoire belge est considéré comme l'élément déclencheur de la guerre et comme une insulte au pacte d'entente entre les nations. Hellé reprend aussi ce motif dans *Le Livre des Heures Héroïques*. Le leitmotiv de la responsabilité allemande assure la haine de l'ennemi. Au combat des armes se substitue le combat verbal contre Guillaume II qui bafoue le droit en ignorant les accords signés par son prédécesseur. Telle est l'explication à donner aux enfants selon Lavissee, pour aboutir à la formation de l'esprit critique. Ils doivent juger dans leur jeune conscience « l'odieuse puissance allemande » et comprendre « la grandeur morale de cette guerre ». La conceptualisation exigée des enfants est, quoiqu'en dise Lavissee, fortement orientée par les poncifs politico-historiques et ne favorise guère le libre arbitre. Les livres pour enfants

s'empresment d'ailleurs de suivre cette ligne de conduite dans leur exposition des causes de la guerre.

Ces consignes affichées dès les premières pages du *Manuel* répondent parfaitement à la circulaire d'Albert Sarraut relative à la rentrée des classes : la première parole de l'instituteur le jour de la rentrée hausse les cœurs vers la patrie et la première leçon de morale honore « la lutte sacrée où nos armes sont engagées. » Une leçon simple et forte qui convient à toutes les classes d'âge d'écoliers prépare à l'enseignement de l'idéologie guerrière. Les propos moralisateurs et solennels ne cesseront de parcourir les livres héroïques pour enfants et sont systématiquement inscrits au frontispice du *Manuel*. La conscience de la douleur du deuil déjà supportée par certains élèves implique la nécessité impérieuse pour le maître d'évoquer « d'abord le noble souvenir de ces morts pour exalter leur exemple, en graver la trace dans la mémoire des enfants. »

Tous les textes de la partie générale du *Manuel* deviennent des gloses des circulaires officielles visant à entamer d'ores et déjà le travail de mémoire, de reconnaissance et de collaboration. Le slogan qui hisse au pinacle le prestige de la France, championne du progrès et du droit, partie à l'assaut des barbares modernes, rallie les mentalités et affirme la victoire indubitable des Alliés. Un processus littéraire et rhétorique participe de cette entreprise : les traits d'héroïsme doivent servir de leçon aux maîtres. Il faut supprimer la vaine emphase et lui préférer l'émotion jaillie de « ces modèles souverains de l'action ». Il faut faire et non pas dire. La simplicité est le garant de l'émotion et de la vérité. La parole rhétorique est supplantée par l'émotion cathartique. La relation de la guerre tient de la tragédie par ses origines et sa facture littéraire. En dépit du déni d'emphase, on ne peut que constater une tendance fréquente à l'exacerbation cocardière par des subjonctifs injonctifs et la force des énoncés. « Que le viril souvenir reste à jamais empreint dans l'esprit de l'élève, citoyen de demain » exhorte non seulement à faire acte de mémoire, mais aussi à accomplir son devoir civique : la guerre est une préparation au citoyen de demain, assurée par un maître digne de la confiance de la République.

La « revue littéraire » de Léo et la « revue de presse » du *Manuel* corroborent les propos des premiers textes en s'appuyant sur des références littéraires, bibliques, journalistiques et apportent une caution d'authenticité tout en assurant une pleine imprégnation de la littérature par la guerre. La tendance à remonter le fil de l'histoire est une technique efficace pour dénoncer les espions allemands pointés du doigt par la métaphore des

« fourriers de l'invasion » : comme dans *Les espions boches*²³³ des « Livres Roses » de Larousse, ils affichent le masque de la bonhomie pour mieux tromper. L'expression est utilisée par les journaux du temps. Afin d'ancrer le ressentiment antigermanique au cœur des hommes et des enfants, le *Manuel* célèbre l'Alsace à travers Kléber, illustre vainqueur d'Héliopolis. La persuasion est assurée par l'intertextualité et la mention d'ouvrages extra-scolaires comme celui de Pierre Quérielle, *L'Alsace en 1814 et en 1914*, relayé lui-même par des souvenirs d'instituteurs alsaciens ou lorrains, engrangés dans les bibliothèques scolaires.

La vénération des ancêtres des soldats de 1914 enseigne le culte des héros de la Grande Guerre. Le modèle présenté par le monument élevé à la mémoire de Kléber sur l'ancienne Place d'Armes et vénéré par les étudiants strasbourgeois est érigé en exemple de reconnaissance à la patrie. La venue de Maurice Barrès et de Paul Déroulède pour lui rendre hommage est un facteur supplémentaire d'adhésion à la cause belliciste. Le texte du *Manuel* devient lui-même cénotaphe des morts au combat et moyen de les honorer et de rappeler le devoir de mémoire. La citation de Fustel de Coulanges, « Strasbourg n'est pas à nous, Strasbourg est avec nous » se superpose aux arguments précédents afin de convaincre de l'existence de l'âme alsacienne et d'enthousiasmer les « bataillons scolaires ». Pour inciter à la méfiance vis-à-vis des Allemands et dénoncer leur fourberie, le rédacteur recourt au biblique « baiser de Judas » en s'appuyant sur le témoignage d'un sergent du génie : reçu à Mulhouse par une obséquieuse famille bourgeoise allemande, il a été victime de la lâcheté d'un de ses membres, qui lui a tiré une balle dans le dos au moment de quitter la ville sous la poussée allemande. Les extraits du *Matin* et de *La Guerre sociale* informent sur le déroulement de la guerre, des batailles de la Marne, de l'Aisne et rendent hommage aux « petits soldats tombés au front », à leur « courage », à « leurs cœurs vaillants ». Les passages sélectionnés sont censés exercer une vertu ascétique afin de procurer une « élévation consolatrice vers les choses éternelles. »

Toute pensée de détresse est proscrite car les morts pour la France éternelle se survivent en elle. La certitude de la victoire est confortée par la réponse à la question qui taraude les esprits : « A quoi doit servir cette Guerre ? » Pour étayer les opinions, le *Manuel* fait appel à deux points de vue différents, l'un s'appuyant sur un regard rétrospectif, l'autre sur une perspective humaniste. La mention d'auteurs connus garantit la validité des affirmations. Le serment de Henri de Régnier dans *Le Gaulois* clame le désir de venger de son sang et à la sueur de son front, l'affront fait à Reims. L'accent vindicatif contraste avec les

²³³ *Les espions boches*, n°177, « Les Livres Roses de la Guerre », Larousse.

propos plus mesurés et prospectifs d'André Gide dans *l'Emancipation* : l'utilité du conflit se mesure à l'aune des progrès accomplis pour le futur des nations. Il envisage ce qu'il adviendra à la suite de la guerre sous la forme d'un pari pascalien où l'homme a tout à gagner. La victoire de l'Allemagne entraînerait la fin de l'équilibre européen, la disparition de toute démocratie et a fortiori de la République française. En revanche, si l'Allemagne est vaincue, « ce qu'il y a tout lieu de croire », la tyrannie d'un système sera secouée, la victoire reviendra aux Alliés et non à la seule France. Ceci engendrera un traité de paix qui exclue toute cause de conflit et libère toutes les nations opprimées. Enfin, pour clore la défense de la guerre et le panégyrique des combattants alliés, le *Manuel* insère régulièrement dans sa partie générale des lettres d'instituteurs au front et d'institutrices visitant des blessés. L'émotion est à son comble tandis que la fraîcheur des troupes françaises et les défaites allemandes rassurent les enseignants et redonnent confiance à leurs disciples ainsi qu'à leur famille.

La « revue littéraire » de Léo rappelle volontiers les grands idéaux de liberté, d'union et de résurrection d'un peuple, en se référant en septembre 1916 aux points de convergence des trois grands évêchés de Metz, Toul et Verdun. Bénéficiant d'un recul que les autres articles n'ont pas, elle salue le stoïcisme de l'Arrière, rend hommage aux résistants qui n'oublient pas l'agression dont la France fut victime. Dans une démarche autotélique, elle commente les discours du *Manuel*, en particulier ceux de Lavis, qu'elle juge un véritable cordial qui relève les âmes et redresse les énergies. Elle entend bien conserver ses lettres de noblesse en rappelant la mort de grands poètes comme Emile Verhaeren. La chronique de Léo présente la particularité de ne pas céder autant que les autres à la tentation antigermanique primaire. Elle tente de se débarrasser des préjugés.

Toutefois elle ne manque pas de dénoncer l'apologie de la guerre faite par les Allemands dans les écoles ainsi que la « Kultur » qui fait reposer l'héroïsme allemand sur le militarisme. Néanmoins, Victor Cambon note à la fin de l'année 1916, l'éclosion d'une mentalité nouvelle qui consiste à recueillir ce qui est positif chez nos ennemis, notamment le modèle pédagogique. Il faut séparer le bon grain de l'ivraie, d'un côté évacuer les procédés qui rendent les Allemands odieux, de l'autre leur reconnaître le sérieux, le désir de se cultiver, l'ardeur au travail prouvée par une fréquentation intense des bibliothèques alors que les Français jouent à la manille. Notre individualisme s'oppose à leur sens de l'union qui rassemble les élèves au lieu de les séparer pour manger, chanter, travailler, ce qui renforce la cohésion du groupe et la concorde. La réceptivité des cerveaux allemands est exemplaire.

Cette rubrique a le mérite d'opérer un renversement des mentalités où le Français bat sa coulpe en reconnaissant ses erreurs de 1914-1915. L'intérêt pour la pédagogie et son

efficience se fait jour à travers les regards portés sur les pays étrangers comme l'Allemagne ou les Etats-Unis d'Amérique qui offrent un exemple idéal d'institutrice en Caroline du Sud : l'apparence austère et un langage châtié sont les piliers d'une éducation soignée et respectueuse de l'enfant. Les articles à tendance épistémologique deviennent de plus en plus nombreux à partir de 1917 et sont entrecoupés de quelques titres chocs de Ferdinand Buisson appelant à la mobilisation permanente : « Toute la France debout pour la victoire du Droit ! », s'exclame-t-il le 19 mars 1917. L'apparition d'une rubrique alimentaire et médicale au printemps 1917 tempère les élans belliqueux et adapte une économie de guerre à la situation critique de dépérissement.

Dès septembre 1914, est établi un *Livre d'Or de l'Université* où seront consignés tous les noms de ceux qui accompliront des actions d'éclat ou verseront leur sang pour la patrie afin de les retenir « pieusement ». Une véritable surenchère mémorielle gagne le *Manuel*, entretenue par un vocabulaire religieux qui fait de la foi patriotique un véritable buisson ardent. Ferdinand Buisson abonde dans ce sens en évoquant le « sentiment de religieux amour pour la Patrie ». La « revue de presse » rassemble tous les souvenirs ou les témoignages authentiques afin de célébrer la France et ses Alliés et de dénoncer l'horreur d'une guerre provoquée par l'Allemagne. Elle insiste sur les pillages, l'extermination commandée par l'état-major allemand. La « revue de presse » entend faire culpabiliser tous les embusqués à travers des lettres au ton sarcastique publiées dans les quotidiens comme *Le Gaulois* : la lettre de Maître Chenu, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, à un embusqué resté derrière son bureau, fait figure de lettre ouverte à tous ceux qui préfèrent le confort sécurisant de l'Arrière aux risques mortels de l'Avant.

La « revue scientifique » n'échappe pas non plus à la mainmise guerrière puisqu'elle traite tous les sujets en rapport avec le maniement des armes, l'alimentation du soldat, les balles allemandes, les explosifs, la chirurgie : shrapnells, « obus de notre 75 », avions, sous-marins, zeppelins, mines, maladies contagieuses n'ont plus de secret pour les lecteurs qui sauront en faire bon usage lors d'une leçon de choses ou de morale. Même les animaux dans la guerre ont droit de cité, notamment les chiens ambulanciers, les chiens de guerre. Les articles font des émules parmi les auteurs de livres enfantins, parfois destinés aux adultes : *Nos braves toutous à la guerre* de Charles Guyon²³⁴, *Flambeau chien de guerre* de Benjamin Rabier²³⁵, *Les mémoires d'un rat* de Pierre Chainé²³⁶ prolongent cette propagande belliciste en

²³⁴ *Nos braves toutous à la guerre*, n°161, « Les Livres Roses de la Guerre », Larousse.

²³⁵ Benjamin RABIER, *Flambeau chien de guerre*. Paris, Tallandier, 1916.

adaptant le registre et le genre aux destinataires, qui par des historiettes, qui par l'anthropomorphisme, qui par la fable. Chacun y trouve l'Union Sacrée des animaux à l'image de celle des hommes où l'embusqué est fustigé et le consentement au sacrifice le mot d'ordre.

La multiplicité générique et les registres variés permettent de nombreuses publications à destination des enfants, attirantes par leur forme originale et leur iconographie polychrome pour les plus beaux livres. Le *Manuel* est là pour donner l'impulsion et initier des choix judicieux de la part des instituteurs.

Le combat littéraire et pédagogique : l'expansion intellectuelle à partir de 1917

Les conseils de lectures de guerre se multiplient pendant l'année 1916-1917 ainsi que les appels à la résistance pour ne pas suivre le défaitisme. Le parallèle entre l'attitude à adopter au front et à l'Arrière est franchement affirmé, dès septembre 1916, dans un appel solennel de Lavissee « aux Instituteurs et aux Institutrices » à ne pas céder au découragement et à contrecarrer les factieux qui rendent responsables le Gouvernement, le Parlement et la République de la durée de la guerre. Les rédacteurs du *Manuel* deviennent les instituteurs des maîtres de France par la désinformation, l'exaltation et les incitations à la lecture de guerre. La première solution consiste à souligner le désarroi intérieur de la servile Allemagne par opposition à la déception beaucoup plus faible dans la libre France. Le deuxième conseil exhorte les concitoyens à la patience héroïque semblable à celle de « nos soldats ». Enfin l'ultime proposition, et non la moindre, institue la lecture de récits d'actes héroïques comme la panacée. Les incitations à la solidarité, au dévouement féminin et enfantin se multiplient au rythme des hyperboles et des anaphores de la France.

La « charge d'âmes » n'est pas une vaine expression et l'école en tant que représentante de la patrie, foyer d'humanité et d'humanisme, se doit d'entretenir l'espoir d'une paix glorieuse, bienfaisante et consolatrice, et d'établir une intimité cordiale entre les communes, petits morceaux de patrie. La parole de Lavissee est épiphanie du sens de la guerre ; elle est renchérie par les interventions de Ferdinand Buisson. Cependant on note à partir d'octobre 1916, un essoufflement de l'enseignement militariste au profit d'une orientation pédagogique et didactique de la guerre. L'ouverture universelle engendrée par la guerre mondiale met à l'honneur les richesses des Alliés, les idées nouvelles comme le taylorisme, et apporte son lot de sarcasmes à l'encontre des « Boches » et de leurs figures

²³⁶ Pierre CHAINE, *Les mémoires d'un rat*, Editions Louis Pariente, 2000 [Première édition, Pierre Chaine, 1917].

emblématiques comme Hindenburg, Bismarck, Guillaume II. Les titres des articles deviennent plus puissants, formés du lexique triomphal, et s'acheminent vers la victoire.

Toutefois un renversement de mentalité s'amorce en 1917, marqué par une ouverture sur le monde liée aux événements contemporains comme l'entrée en guerre des Etats-Unis ou la révolution russe. Même l'Allemagne bénéficie d'un regard nouveau qui dépasse les poncifs des tapinoses si souvent mentionnés à son encontre. Sa démocratisation, ses soucis économiques et son modèle éducatif appellent de nouveaux commentaires moins marqués par le dénigrement habituel. Les titres des articles de la partie générale du *Manuel*, en 1917, orientent l'école vers la vie pratique comme si un nouveau souffle la poussait en avant. Cependant il faut reconnaître que les articles d'André Balz et d'Ernest Lavisse persistent dans leur accusation de l'Allemagne, responsable économique, morale et politique de la guerre par son individualisme, son orgueil, sa « prussification ». Lavisse emploie l'imparfait dans ses textes comme si l'Allemagne était déjà vaincue. Un article d'André Lichtenberger sur la crise allemande s'apparente à la chronique d'une mort annoncée.

L'expansion intellectuelle s'enrichit d'une ouverture sur le monde grâce à la « revue de presse » avide d'anecdotes, d'exploits venus d'outre Atlantique ou des pays alliés européens : ainsi se juxtaposent les « gestes de Reine » en hommage à la souveraine de Belgique, le « record du gratte-ciel » élevant le regard vers le Woolworth Building new-yorkais dans la revue d'avril 1917. L'histoire résumée de mai 1916 à avril 1917 loue les exploits des Français et de leurs Alliés à Verdun et dans la Somme, utilisant les termes stratégiques adéquats, proposant des résumés axés sur leurs efforts couronnés de succès. Le registre épique peint des tableaux d'attaques dignes de Detaille et de *l'Illustration* à coups de « foudroyante diversion » russe²³⁷, de « brillants assauts »²³⁸ des Alliés. L'extension mondiale de la guerre est relayée par des paragraphes consacrés à l'Italie, à la Russie, à l'armée de Salonique, à la Roumanie, à l'Asie.

Un article du 8 juin 1918 intitulé « en l'air et sous l'eau » fait écho aux « Livres Roses de la Guerre » de Larousse, *La guerre sur mer* et *La guerre dans les airs*²³⁹, et duplique le livre de Toutey, *Pourquoi la guerre comment elle se fait*. Ce dernier est répertorié avec *La guerre moderne et ses nouveaux procédés* de Daniel Bellet et Will Darville dans les publicités de lectures du *Manuel* avec les romans nationaux d'Erckmann-Chatrion déjà salués et loués, *Le Conscrit de 1813*, *Madame Thérèse*, *Waterloo*. Cette publicité du printemps 1918 mérite

²³⁷ *Manuel*, 1916-1917, p.474.

²³⁸ Ibid.

²³⁹ Numéros 150 et 151, « Les Livres Roses de la Guerre », Larousse.

un commentaire car elle révèle les piliers de l'idéologie belliciste : les bases morales nationalistes sont assurées par une épopée populaire plus ancienne de l'Alsace, tandis que la raison et l'espoir sont alimentés par une littérature plus didactique, se faisant l'écho des avancées technologiques en matière d'armement et recourant encore volontiers aux préjugés sociaux et historiques.

Le travail d'ouverture sur le monde s'accroît en 1918 et tire des leçons de la faillite russe par l'explication des causes de la Révolution, en rappelant le problème de l'Ukraine qui veut conserver son indépendance. On mesure le rapprochement effectué par P.-J. Stahl dans *Maroussia*. Après la Russie, c'est l'Amérique qui occupe le devant de la scène et les rédacteurs du *Manuel* s'emploient à expliquer comment les Américains sont venus à nous²⁴⁰, ce qu'ils nous apportent²⁴¹ à travers la métaphore encensant la démocratie américaine : « L'épée américaine n'a jamais été dégainée que pour la cause de la Liberté ; jamais elle n'a été rengainée qu'après la victoire ». Cette citation donne lieu à un rappel sur l'« Independence Day » que les maîtres sauront exploiter dans leur classe.

Tous ces textes ainsi que leurs propres commentaires entretiennent le culte du soldat et de la guerre. Cette pérennité du mythe soldatesque est favorisée par trois points phares du printemps 1918 : la vénération des Poilus se confirme par un pèlerinage au front « pour nos instituteurs ». Georges Bienaimé souhaite qu'on les conduise en Alsace reconquise pour y mesurer « les merveilleux progrès des écoliers alsaciens qui ignoraient le premier mot de français trois ans auparavant ». Il entend les mener au front pour qu'ils voient « les champs de mort et de carnage où se prépare dans la lutte et dans la douleur, une Patrie nouvelle ». L'idée de victoire est intimement liée à l'imprégnation linguistique, à une vision émouvante de la guerre et à son pouvoir de régénérescence. L'instituteur doit y puiser courage et inspiration pédagogique.

Le second point qui incite à poursuivre le combat est le refus d'une paix blanche déshonorante, corollaire du précédent constat. Hellé, Toutey y recourent dans leurs ouvrages respectifs pour enfants. Pour l'heure, le *Manuel* propose, par le truchement de Léo, un intéressant article sur les défaitistes au temps de Démosthène. La paix proposée par l'Allemagne et relayée par le président Wilson est acceptée en principe, mais refusée pour les conséquences qu'elle implique : les garanties dont la Belgique doit bénéficier sont niées et le refus de réparation de la violence commise en 1871 en Alsace-Lorraine est rédhibitoire. Enfin le troisième argument en faveur de la poursuite parallèle de la guerre et de son enseignement

²⁴⁰ *Manuel*, n° du 20 avril 1918.

²⁴¹ *Manuel*, n° du 27 avril 1918.

est tenu par un instituteur dans la revue des bulletins départementaux d'avril 1918 : il explique qu'il faut conserver à « notre » enseignement son caractère idéaliste et développer l'esprit d'association car c'est le moyen de garder foi dans l'âme nationale.

Même si à partir de juin 1918, les articles offrent un questionnement ou des visions sur l'école après la guerre, ils continuent à relater les discours officiels comme celui de Deschanel, parlant au nom de la France et de la raison d'Etat. Ils veulent maintenir en état d'alerte permanent, entretenir la flamme belliciste et ancrer la certitude de la victoire française.

6 AXIOLOGIE DES PROGRESSIONS SCOLAIRES DANS LE *MANUEL*

L'analyse globale du *Manuel* fait apparaître que les disciplines les plus sollicitées par l'acculturation guerrière sont l'instruction civique et morale, l'histoire et le français. Les sciences et les mathématiques ne demeurent pas en reste mais leurs objectifs et leur contenu sont moins propices à la divulgation d'un message patriotique, sauf à le transmettre fort artificiellement. Il n'est pas nouveau que l'école prend appui depuis des décennies sur un enseignement de l'amour de la patrie et de l'humanité. Ce serait une erreur de dater le remaniement des programmes de 1923 car l'enseignement de la Grande Guerre débute avec le conflit lui-même. L'imprégnation préalable sur l'ensemble des leçons est avérée par la lecture de la partie scolaire du *Manuel* de cette époque. Quelle typologie d'exercices s'adapte le mieux à cette culture de guerre ? Quelles réflexions les consignes suscitent-elles ? Une historicité du patriotisme scolaire se dégage-t-elle des devoirs et des leçons proposés ? Au final, quelle axiologie émane de plus de quatre années de conseils ? L'étude préalable à rebours de la chronologie et de la hiérarchie institutionnelle nous a permis de montrer la stricte corrélation entre les discours officiels et les propos tenus aux élèves. Aucune tentative factieuse ne semble entacher l'endoctrinement visé.

L'image officielle de l'Union Sacrée est corroborée a posteriori dans son objectif patriotique par l'enquête initiée par la circulaire ministérielle du 15 mai 1918 et la déclaration de Ferdinand Buisson : il s'agit de « faire connaître les initiatives les plus intéressantes prises par le personnel enseignant au cours de la guerre, soit pour contribuer à la défense nationale, soit pour aider aux œuvres de secours et de solidarité. »²⁴² Le *Manuel* a largement anticipé ce mouvement de ressaisissement patriotique, puisqu'il publie les témoignages d'animations exemplaires réalisées dans les écoles par les instituteurs. La guerre s'est installée au cœur de

²⁴² Lettre de Ferdinand BUISSON jointe au questionnaire envoyé aux écoles choisies, 12 juillet 1918, AN 71 AJ 72, cité par Olivier LOUBES, op. cit., p.26.

la pédagogie, tissant un canevas d'exercices appropriés, suscitant des commentaires et des émotions dictés, se prenant pour sujet et objet de réflexion et jouant de toutes les fonctions du langage, notamment métalinguistiques.

a- La déclaration ouverte de patriotisme et de républicanisme issus de 1789

La partie générale, dès la fin de l'année scolaire 1913-1914, met de nouveau en exergue trois disciplines fondamentales dans l'enseignement patriotique : l'éducation civique, l'histoire et le français. L'objectif de l'instruction civique est ouvertement affiché : laisser des traces durables dans l'esprit des enfants, en faire des citoyens accomplissant leur devoir. Pour ce faire, ils doivent apprendre le fonctionnement de l'organisation communale, des services publics qui représentent l'Etat, en particulier l'école, la voirie, l'assistance, le recrutement militaire. Les consignes concernant le français sont plus vagues, différenciées selon le niveau – cours élémentaire, cours moyen, cours supérieur – et préconisent des exercices de formation de la phrase, de rédaction orale, de courtes descriptions et narrations, des entraînements aux épreuves des examens pour le cours moyen. A ce stade-là, il n'est fait nulle mention de patriotisme. En revanche, les leçons d'histoire censées piquer la curiosité des élèves prennent appui sur la vie de « nos grands hommes » afin de proposer une étude rationnelle et authentique. Les histoires racontées vont amuser les enfants et constituer la trame sur laquelle s'appuyer au cours moyen et au cours supérieur.

Lavisse lui-même préconise l'utilisation de récits d'anecdotes pour apprendre l'Histoire.

« Les descriptions donneront aux enfants une première idée des mœurs et des coutumes de nos pères ; les anecdotes, non pas inventées mais tirées d'authentiques documents, leur feront connaître les principaux événements et aussi les plus grands personnages de notre histoire. »²⁴³

Les lectures du samedi s'adaptent à l'âge des auditeurs et consistent en un récit vivant, coloré, présenté comme une récompense du travail accompli pendant la semaine. L'enracinement culturel se manifeste par la lecture de contes et de légendes, dont nous avons constaté que Max Jasinski est un des auteurs les plus sollicités. Les pages choisies de « nos grands écrivains » établissent le patrimoine culturel français cependant que la relation d'événements d'actualité fait son apparition. Au-delà de l'introduction de la variété, de l'intérêt et de la joie à l'école, les lectures entretiennent donc aussi du quotidien.

La partie générale du *Manuel* accorde une place prépondérante à l'instruction civique considérée comme une matière arborescente dont les radiations contaminent le reste de

²⁴³ E. LAVISSE, *Histoire de la France*, cours élémentaire, préface. Paris, Librairie Armand Colin, 1920.

l'enseignement. Il est vrai que les articles qui lui sont consacrés dès août 1914 trouvent un large écho dans les progressions annuelles et les exercices scolaires. Avant même le début du conflit, deux leitmotifs surgissent qui perdurent : le rôle social de l'école et la défense de la liberté. Successivement le 25 juillet 1914 et le 1^{er} août 1914, sont formulés des rappels qui demeurent le fer de lance de l'enseignement patriotique. Ainsi A. Moulet, Inspecteur académique, signe un article dans le numéro 45 du 25 juillet 1914, intitulé « L'éducation morale démocratique ».

Il insiste sur le rôle social de l'école, vecteur d'égalité et facteur de réunification sociale et d'éducation des masses. Avec lyrisme il évoque ce foyer républicain qui retient et charme les enfants, les pénètre d'une émotion grave. Conscients de la perméabilité des esprits juvéniles, les auteurs de la partie générale rappellent les principes républicains qui régissent la France et notamment la Fête du 14 juillet. Sachant que la référence révolutionnaire est permanente pendant la guerre, on ne peut que constater ici les prémices d'une propagande patriotique qui commence par célébrer le Fête Nationale, puis commémore la prise de la Bastille et la conquête de la Liberté. L'émergence du thème de la liberté à défendre s'accompagne de la mise en place d'un arsenal de notions patriotiques à inculquer.

Uriot dans le numéro 46 du 1^{er} août 1914, présente le programme établi par le sous-préfet de la petite ville rurale de Neufchâteau en Lorraine, pour la fête du 14 juillet 1800. Il en résume le contenu en relevant les chants patriotiques destinés à attacher les citoyens à leur mère nationale et aux lois. Il incite les instituteurs à rappeler à leurs élèves que

« la Fête Nationale n'est pas seulement la fête des vivants, mais encore et surtout la fête des grands Morts, la glorification de leurs travaux et de leurs vertus, un hommage solennel de piété, de reconnaissance. »²⁴⁴

Le troisième point récurrent, après le rôle social et la défense de la liberté, est le culte des morts, doublet de la gratitude. L'ensemble est empreint d'une religiosité qui confine au catéchisme patriotique, substitut de la foi catholique.

b- La solidarité humaniste

Le thème de la Révolution de 1789 sert de base aux leçons d'éducation civique comme le prouvent les exemples de progressions de cours proposées ou bien de sujets d'examens destinés aux conscrits de la classe 1912, non munis du certificat d'études. Ainsi note-t-on l'interrogation suivante : « Quels événements mémorables vous rappelle ces mots : Révolution de 1789 ? » Souvent sont posées des questions sur la connaissance géographique

²⁴⁴ *Manuel*, n°46, 1^{er} août 1914.

et politique du département de rattachement (chef-lieu, sous-préfectures, rivières, lignes ferrées, rôle du conseil général et d'arrondissement). Même les épreuves de français destinées aux conscrits de la classe 1913 sont liées au sujet fédérateur de la guerre et empruntent les symboles de la patrie. Les exercices d'orthographe portent sur le soldat, celui qui veille sur la patrie et le drapeau, l'âme du régiment.

La tendance militariste et belliciste est confirmée par le désir de ranimer la flamme du souvenir et de la vengeance à travers des sujets de composition d'éducation civique, censés rappeler les principes républicains et les dangers qui menacent la France : plus de quarante ans se sont écoulés depuis Sedan et le thème de la défaite humiliante devient central. Les questions successivement posées mettent à jour une progression qui va du constat amer à la fierté d'appartenir à une grande puissance républicaine :

« 1° Quels ont été les adversaires de la France pendant la guerre de 1870-1871 ? Et quelles ont été pour la France les conséquences de cette guerre ? 2° Quels sont les Etats voisins de la France ? Citez en particulier les deux Etats les plus puissants. 3° Par qui et comment est nommé le Président de la République ? ».

On remarque aisément l'orientation civique par la connaissance des institutions et de leur fonctionnement, mais insidieusement, le contrepoint à la liberté républicaine est mentionné avec le rappel de la guerre de 1870 et des menaces frontalières.

Le motif de la mobilisation générale revient alors : il commence par l'hommage rendu aux vingt-cinq mille instituteurs sous les drapeaux et insiste sur l'engagement de ceux jugés inaptes en raison de leur âge ou de leur sexe, dans un service de la défense nationale, à défaut. La solidarité est le terme clé des consignes ; le thème du dévouement sert d'arrière-plan à un discours moralisateur distribuant des conseils de sagesse, de sang-froid, d'humilité et appelant à la générosité par la distribution de secours. Ce sont autant de qualités de cœur illustrées par les héros du *Tour de l'Europe pendant la Guerre* de G. Bruno, qui supplante *Le Tour de la France par deux enfants*. Faire preuve de solidarité envers les familles des engagés, c'est servir la patrie.

Le relais est immédiatement pris par l'école soucieuse de développer sa collaboration en montrant aux élèves filles comment elles peuvent aider sur le plan économique. Les conseils seront entérinés par la circulaire du Ministère recommandant « d'allonger le temps de travail manuel pour les filles » par exemple.

c- Aphorismes et syllogismes au secours de la morale de la solidarité

La France est présentée comme une nation hospitalière et assimilée par métaphore à une grande famille : les ascendants constituent les branches d'un arbre généalogique, avec des

traits communs, des qualités et des défauts ; ils ont accompli des exploits qui intéressent tous les descendants. L'affection qui unit les citoyens est identique à celle qui existe entre les membres d'une même famille. Tels sont les propos tenus devant les élèves de l'école primaire, selon la partie scolaire du mois d'août 1914, à partir d'un sujet de réflexion sur la patrie.

Les cours d'éducation civique prennent l'allure de sermons. A l'issue de trois ou quatre séances, la dernière leçon est un résumé assorti d'une morale. Arthur Gervais, instituteur, propose une progression appliquant la métaphore filée familiale et un raisonnement syllogistique avant d'en arriver à la conclusion sur la nécessité d'être solidaire. L'exemple que nous donnons là vaut pour toutes les séquences d'éducation civique. La première association la plus naturelle est la famille. Selon un raisonnement qui emprunte à la philosophie rousseauiste, les familles se sont regroupées pour résister aux injustices et à l'oppression, en un groupement appelé Nation. Le syllogisme conditionnel peut alors servir l'argumentation : une nation ne peut prospérer sans l'obéissance à la loi ; or la nation française a une organisation fondée sur la souveraineté de tous les Français et sur l'égalité de tous devant la loi ; donc tout citoyen a droit à l'instruction, notamment l'instruction civique pour contribuer à l'épanouissement de son pays.

La démonstration de l'utilité de la discipline et des devoirs civiques est ainsi engagée. Selon l'acception traditionnelle de la démocratie, les droits sont la récompense des devoirs accomplis, ce qui justifie le devoir fiscal, le devoir militaire et le devoir de solidarité. L'impôt acquitté sert à l'organisation d'une nation, s'y dérober est un vol, une infraction. La nation a besoin d'une armée pour protéger ses citoyens, et se soustraire au devoir militaire est un véritable crime contre la patrie. Le troisième devoir est censé expliquer l'alliance des pays belligérants : la nation doit être solidaire des autres pays. Ils entretiennent des rapports nécessaires et ces devoirs dérivent de ceux des hommes envers les leurs. La morale humaine tend à l'universalité, et la solidarité des hommes entre eux trouve une explication à l'échelle mondiale entre les nations. L'aphorisme de clôture affine la démonstration et revient au foyer central, la patrie : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit », donc « fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fit ». Le raisonnement a contrario aboutit à une conclusion sur la justice et la bonté à l'égard des étrangers, toujours dans le but de servir sa patrie. Le comportement civique n'est donc pas désintéressé et l'objectif visé est immuable : louer le prestige de la France, en faire un parangon de vertu aux yeux du monde.

Cette attitude qui confine au chauvinisme est renforcée au fil des semaines et des mois par le bellicisme. Une forme de « déraison guerrière » se substitue à la morale de bonté et de justice.

Les leçons d'histoire et de géographie sont organisées selon le même principe que celles d'éducation civique et se déroulent en trois ou quatre cours. L'histoire est centrée sur la démocratie née de la Révolution de 1789 et sur l'étymon grec de l'autorité du peuple. La géographie propose une étude comparative de la défense nationale de la France, de la Russie, de l'Italie et de l'Allemagne au 1^{er} janvier 1914, à partir de données chiffrées soulignant l'infériorité de l'Autriche-Hongrie avec quatre cent mille hommes, et de l'Italie avec trois cent mille. Opposant les forces françaises et russes à celles de l'Allemagne, elle opère des regroupements en faveur des Alliés. Les leçons de géographie visent surtout à évoquer « la plus grande France » et à en exalter la puissance, quand bien même ce résultat est le fruit d'une forte subjectivité chauvine. A ce titre, l'expansion coloniale agrandit la France en la dotant de quarante millions d'habitants supplémentaires. Les cours s'emploient à souligner la primauté de l'empire colonial français sur celui de l'Allemagne, de la Belgique et du Portugal. Mais la comparaison n'est pas faite avec l'Angleterre. Le français est la langue courante de cinquante millions d'hommes y compris en Alsace-Lorraine ; il est surtout l'idiome de la société cultivée de tous les pays, la langue diplomatique. En dépit des chiffres qui prouvent que l'allemand et l'espagnol sont parlés par soixante dix millions d'habitants, le russe par cent millions, l'anglais par cent trente millions, le français conserve son prestige car il est présenté comme la langue du raffinement et de la civilisation. C'est une arme de conquête, comme nous l'avons déjà constaté.

Les leçons de français ne dérogent pas à la règle et le *Manuel* de 1914 propose des exercices de vocabulaire, d'orthographe et de grammaire axés sur la morale de la solidarité. Ils consistent en recherche de mots se rapportant à la guerre, en explication de textes qui racontent l'enfance de héros comme Turgot, élève exemplaire qui achetait des livres pour ses camarades démunis alors qu'il était nanti. Une parfaite harmonie morale relie les différentes matières qui jalonnent la semaine de l'écolier. Les préfaces des parties scolaires du *Manuel* ne font que conforter cette impression d'unanimité.

CHAPITRE VI
LE MANUEL GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE : PARTIE
SCOLAIRE ET IMPRÉGNATION PATRIOBELLICISTE . DE LA PRÉFACE
AU SERMON : UNE PÉDAGOGIE MORALISATRICE

Les préfaces des parties scolaires du *Manuel Général* de 1914 à 1918 insistent sur l'importance d'adapter les exercices proposés « aux nécessités locales » et au développement intellectuel des élèves. Elles précisent systématiquement que les instructions valent pour les trois cours. Le *Manuel* se présente comme un moyen de faciliter la tâche des enseignants sans toutefois leur fournir de préparations « passe-partout » ni leur imposer une quelconque ligne de conduite. Pourtant l'incitation est forte : chaque numéro propose une idée centrale autour de laquelle sont organisés des exercices qui suivent rigoureusement les programmes. La méthode des centres d'intérêt reste donc en vigueur. L'utilisation de l'expression « enseignement concentrique » prouve l'imbrication des disciplines au centre d'un thème fédérateur destiné aussi bien aux instituteurs citadins et ruraux, que chargés de classe unique.

Les programmes annuels affichés suivent les saisons, mois après mois, et répartissent, selon les niveaux, les consignes en fonction des rubriques suivantes : morale, langue française, calcul simple et pratique, histoire, géographie, leçons de choses, pour les ménagères et pour les mamans, éducation physique, dessin, chant. Aucune discipline n'est négligée mais l'ordre de présentation correspond à une hiérarchie scientifique et pédagogique parallèle aux intérêts du moment, plaçant en première position le domaine civique au service duquel est mise la langue française. Le souci d'adaptation à la vie pratique est constant ainsi que celui de fournir un socle de connaissances indispensables à tout futur citoyen, respectueux des règles de son pays. Cet ordre de présentation n'est pas dû à la guerre mais est corrélé, depuis l'existence du *Manuel*, aux mentalités gouvernementales et à l'idéologie en vigueur. Le phénomène guerrier ne fait que renforcer cette rigueur didactique.

La reprise transversale des matières s'accompagne tout naturellement d'une observation linéaire au fil des années afin de constater s'il existe dans les progressions annuelles proposées des relents belliqueux et nationalistes, étant entendu que le patriotisme est inhérent à l'instruction scolaire. Se pose surtout la question de la prise en compte de l'élève et de ses capacités intellectuelles et psychologiques de réception. Le rappel préliminaire des objectifs pédagogiques de la classe d'initiation, puis des différentes disciplines étudiées ainsi que de la lecture du samedi répond aux consignes officielles en date depuis 1882. La répartition mensuelle des cours en fonction des thèmes se fait selon quatre à

cinq rubriques par mois et par discipline. La formulation générale ne laisse rien transparaître de propagandiste pour l'année scolaire 1914-1915 dans quelque matière que ce soit.

1 LES ARCANES PROPAGANDISTES DES PROGRESSIONS

Le regard porté sur la progression chronologique d'histoire laisse apparaître les grandes figures historiques françaises, de Charlemagne à Gambetta, en passant par Saint Louis, Jeanne d'Arc, Louis XI, le « bon roi Louis XII », Louis XIV, Louis XV honni. Deux mois sont consacrés à la Révolution française et au Consulat, tandis que l'année scolaire s'achève sur l'histoire diplomatique de la guerre de 1870. La progression se termine par une révision des « Constitutions de 1789 à nos jours ». Les intitulés sont relativement neutres, excepté pour le « bon roi Louis XII » aux connotations paternalistes. Les noms de Turgot, Kléber, Marceau, Bonaparte qui jalonnent les leçons d'histoire de 1914-1915, sont remplacés en 1917-1918 par d'autres figures emblématiques de la grandeur française et de son aspiration à la liberté. Trois modifications notables marquent les progressions lors de la quatrième année de conflit. « Le roi Voltaire » est mis à l'honneur et le programme développe l'étude de la Révolution en mentionnant le nom de Danton et surtout en soulignant les répercussions de la Révolution française sur la politique européenne. L'étude de Napoléon occupe davantage de place dans le programme, rappelant les « guerres heureuses » de 1804 à 1809 et la chute de 1812 à 1815. Le deuxième centre d'intérêt nettement plus développé concerne la guerre de 1870, sa genèse, l'ennemi désigné de la France, Bismarck, puis Sedan. Tout le mois de juin est consacré à la Troisième République, à sa mise en place, à son histoire intérieure et sa politique extérieure, à Léon Gambetta. Enfin le thème de « La Grande Guerre » s'inscrit dans les progressions des cours moyen et supérieur, et est précédé d'une étude comparative sur la France et l'Allemagne entre 1871 et 1914. Le mois de juillet est totalement dévolu à l'étude de la guerre en 1914, 1915, 1916, 1917, comme si se constituait « le livre des heures héroïques » au fil des cours d'histoire à l'école primaire.

Le programme de 1916-1917 s'attarde sur les figures légendaires de Bayard, de Henri IV associé à la tolérance de l'Edit de Nantes, aux soldats de l'An II et aux grognards. Deux ou trois thèmes centraux du programme de 1917-1918 percent déjà puisque Gambetta, Bismarck et le Traité de Francfort deviennent des sujets de leçon à part entière. Le second point capital concerne l'intérêt accordé à l'histoire contemporaine en train de se dérouler sous les yeux des écoliers : les titres des leçons ne laissent planer aucun doute sur le parti pris antigermanique des concepteurs. L'héroïsation de la France passe par la célébration de la Marne et des héros de Verdun qui a pour corollaire la mise à l'index de l'Allemagne dans un titre évocateur :

« L'agression allemande et les atrocités germaniques ». Sous la redondance perce l'accusation. Le martyre de la Belgique s'inscrit déjà au programme et l'espoir demeure d'actualité : il ne suffit pas de constater « les ruines » mais il faut aussi se tourner vers l'avenir avec « quelques problèmes de demain. » Les titres sont vagues mais trahissent une évolution des mentalités vers une politique et un enseignement post bellum.

La géographie physique, économique et humaine explore la France, ses régions, ses départements et leurs richesses. Seuls deux cours sont consacrés à l'Alsace-Lorraine, l'un en mai au cours élémentaire, concerne « la vie dans les Vosges françaises », l'autre « L'Alsace », aux cours moyen et supérieur. Les mois de juin et juillet sont dévolus aux colonies françaises avec une légère tendance à la désignation raciale : les expressions « Nos Soudanais », « Nos sujets jaunes » témoignent du désir d'assujettir des peuples jugés enfants. Le programme de géographie de 1917-1918 accorde une plus large place à l'Alsace-Lorraine et développe le sujet de l'Alsace au travail pour le cours moyen et le cours supérieur. La modification la plus notable est l'ouverture sur l'Europe d'abord, le monde ensuite, qui accompagne l'expansion intellectuelle que nous avons repérée auparavant. L'Allemagne n'est pas exclue et la mention « Les progrès accomplis par l'Allemagne de 1871 à 1914 » cautionne la thèse d'un assouplissement des mentalités et d'un effort d'objectivité à l'égard de l'adversaire. L'Asie et l'Afrique sont un moyen d'aborder la colonisation et de rappeler les conquêtes françaises et l'installation de la France sur ces continents. Pour le niveau élémentaire, la séquence se présente sous forme de causeries alors que pour les cours moyen et supérieur, les sujets sont abordés lors de leçons magistrales.

La répartition en fonction des sexes apparaît au niveau de la rubrique « Pour des ménagères et pour les mamans » dont le titre oriente l'éducation des filles vers les tâches domestiques futures. Au début de l'année scolaire 1914-1915, aucune allusion n'est faite à la guerre étant donné que le conflit est encore récent et que les progressions ont été établies pendant l'été 1914, parfois avant même le déclenchement des hostilités. Les conseils s'adaptent au fil du temps aux circonstances et tentent d'enrayer les difficultés économiques et les pénuries. Le vocabulaire des restrictions, de la conservation, du recyclage et de la nutrition devient plus fréquent. Des sujets d'actualité sont abordés : « Comment remédier à la crise du chauffage » inaugure le programme d'octobre 1917 et correspond à la crise du charbon concomitante. « Nettoyages économiques », « Conservation des vêtements », « Faire une toilette neuve avec des vêtements usagés », « Comment faire durer les chaussures », « Le

linge », sont autant d'échos aux circulaires ministérielles conseillant un enseignement de l'économie au sein de l'école. Ces recommandations constituent des leçons pratiques dont on trouve des échos dans *Fillette*. « La convalescence de nos soldats » fait partie des centres d'intérêt abordés et est logiquement suivie de conseils pour composer un « menu économique et très nutritif » ou bien un « menu économique et de digestion facile ».

L'éducation physique ne comporte aucune mention militaire d'entraînement au maniement des armes. Les principes généraux d'exercices physiques sont exposés ainsi que les prérequis : les textes insistent sur l'adaptation à l'âge, de six à dix ans, puis au-delà de dix ans. Le programme de français ne laisse paraître aucune trace de patriotisme, de bellicisme, jusqu'en juillet 1918, où les thèmes fédérateurs des trois cours pour le vocabulaire et l'élocution sont « le drapeau ; le 14 juillet ». Le dessin et le chant sont accomplis dans l'esprit de l'arrêté de 1882, l'instituteur étant libre de ses choix et des formes de chants à deux ou trois voix. Les livres de chant que nous avons trouvés dans les classes primaires laissent pourtant paraître une influence patriotique sinon nationaliste, à l'instar de celle affichée par l'ouvrage de Combarieu²⁴⁵, les chants de Déroulède ou les comptines de *Chansons et poésies de la guerre*²⁴⁶ de la collection des « Livres Roses de la Guerre » de Larousse. Les dessins découverts dans de vieux cahiers trahissent également l'inspiration belliciste qui a guidé le crayon par la représentation de canons, de Poilus au combat.

En 1916-1917, les consignes destinées à la classe d'initiation, équivalent de la section enfantine actuelle, sont plus détaillées que les précédentes mais ne laissent guère paraître d'incidence guerrière. Tout au plus, peut-on remarquer une insistance sur l'hygiène, la politesse et le respect d'autrui qui anticipent les problèmes économiques, sociaux et humains engendrés par le conflit. Les directives concernent les cultures et les élevages en milieu scolaire, « dame pomme de terre » en février, la poule et ses poussins, le pigeon en avril, les fraises en juillet pour l'année 1917-1918. Elles viennent en écho à la circulaire ministérielle recommandant de remplacer les séances d'éducation physique par le jardinage qui conciliera des objectifs pédagogiques et économiques.

En revanche, la progression d'éducation morale, sans jamais utiliser le mot « guerre », traduit une évolution vers un apprentissage du civisme de plus en plus poussé et surtout vers une exaltation cocardière de plus en plus vive. La proposition émane de Ferdinand Buisson et il n'est pas étonnant d'y voir se développer l'altruisme et la condamnation de l'égoïsme après un appel à la réflexion morale sur l'école, la mémoire, le jugement, la trahison et le

²⁴⁵ Jules COMBARIEU, *Le Chant choral*, cours supérieur. Paris, Hachette et Cie, 1914.

²⁴⁶ Numéros 172 et 181 des « Livres Roses de la Guerre » de Larousse.

mensonge. « La joie de l'effort » précède l'étude de la justice, de la solidarité et de la dignité humaine, autant de thèmes clés qui accompagnent le déroulement du conflit. Un nationalisme patent anime les propositions pour juin et juillet 1915, véritable memento du patriote :

« Il y a une patrie, et tu lui dois tout.
Devoir civique.
Devoir militaire.
La devise nationale : liberté, égalité, fraternité.
Français, sois digne de la France.
Vive la France ! Vive la République ! »

La succession des titres sous forme nominale ou impérative revêt l'allure d'un discours qui se clôt sur une péroraison à la gloire de la nation. Le programme d'éducation morale rédigé par E. Blanguernon, Inspecteur d'Académie, est précédé d'une épigraphe fort civique :

« Pour être un brave enfant
Pour devenir un brave homme ou une brave femme
Pour être un bon Français. »

L'orientation patriotique est indiquée d'emblée par la structure anaphorique et la gradation de l'enfant au Français. L'année scolaire entière est centrée sur la volonté de former un bon Français. L'étude de l'énonciation révèle la volonté de forger un citoyen fort des principes républicains et qui contient en lui les germes de la France de demain, gardien de la mémoire et promesse de prospérité française. Les conseils constituent un catéchisme républicain du futur citoyen français conscient de ses responsabilités et dont les actes sont fondés sur le culte de l'honneur, l'amour de la liberté, de la justice et de la fraternité, un esprit chevaleresque, un idéal à atteindre, le progrès.

Les programmes qui inaugurent chaque partie dévoilent un aspect propagandiste à travers les progressions d'éducation civique. Le projet d'histoire souligne surtout les référents emblématiques et essentiels des bellicistes de l'époque : la Révolution de 1789, les principes républicains et la guerre de 1870-1871. On y retrouve les héros conventionnels devenus des images d'Epinal. La géographie élargit le champ de vision dans une démarche d'ouverture européenne puis mondiale sans jamais perdre de vue la place de la France et sa puissance coloniale. Les progressions de français, de science, de dessin et de chant ne se font l'écho d'aucune idéologie propagandiste. Les conseils donnés aux ménagères sont insufflés par les difficultés économiques concomitantes. Les progressions d'instruction civique, d'histoire et de géographie émanent souvent d'Inspecteurs d'Académie tandis que celles de français, de mathématiques, de science proviennent d'instituteurs ou d'institutrices. Les disciplines les plus susceptibles de porter un message propagandiste sont donc prises en charge par les

fonctionnaires les plus prestigieux alors que les autres reviennent aux ouvriers de l'instruction publique. Les penseurs orientent, les acteurs appliquent. Seules les institutrices qui composent pour la rubrique destinée aux ménagères tentent d'adapter la scolarité aux problèmes concrets du quotidien.

En fait c'est dans les exercices précis proposés aux élèves et dans les lectures du samedi que se trouvent les indices de propagande et d'investissement de l'école par la guerre. Les instituteurs y prouvent leur souci d'engager une réforme des esprits tournés uniquement vers la patrie, la guerre, la France de demain, par le recours à une typologie fort efficiente. Le pragmatisme y côtoie l'émotion dans une littérale obnubilation guerrière.

2 ETHOS ET PATHOS TRANSDISCIPLINAIRES : DES EXERCICES AU SERVICE DE LA PATRIE ET DE LA GUERRE

L'idéalisme de l'école républicaine prend ses sources bien avant 1914, dans la laïcité et le patriotisme issus des lois de 1881 et 1882. Les phénomènes historiques n'y sont pas étrangers. On a pu remarquer que la volonté de prôner un idéal national était typique des fils de la défaite de 1870 et que bon nombre d'écoles rurales semblaient totalement à l'écart des préoccupations d'avant-guerre. Le souci de continuité et de fidélité aux textes de 1887 prime et même les programmes publiés en 1923 se veulent leur prolongement. La guerre n'engendre donc aucune révolution, aucune réforme scolaire et ne renouvelle pas les programmes généraux. En revanche le mode d'inculcation connaît des variantes et l'enseignement de la guerre remplace celui du patriotisme. Le glissement, puis la substitution d'une idéologie par une autre constitue le phénomène axiologique majeur de l'instruction primaire pendant la conflagration mondiale. Les pratiques scolaires sont peu affectées et continuent à faire l'objet d'étude des pédagogues soucieux d'une participation accrue des élèves en classe et d'une forme de prise en charge psychologique liée au traumatisme de la guerre. Quelles sont les preuves de cette translation idéologique à travers les leçons et les exercices suggérés par la partie scolaire du *Manuel* ? Comment résoudre l'antagonisme d'une guerre entreprise au nom de l'humanisme et de la haine ancestrale vouée à l'Allemagne ? Suffit-il d'arguer du combat du droit contre l'agression de la barbarie ?

Les visions d'ensemble des exercices donnés permettent d'affirmer que tout l'enseignement tend vers la guerre : éducation civique, français, histoire et géographie s'appliquent à conjuguer l'héroïsme exemplaire avec la germanophobie légitime. Les mathématiques recourent de manière plus fonctionnelle à la guerre pour créer des problèmes. Les lectures exaltent de plus en plus la fibre patriotique et le sentiment belliciste. Sans parler

de fléchissement d'intensité au cours de plus de quatre années de conflit, on note cependant un virage mémoriel et réflexif amorcé à partir de 1917 et qui correspond aux réorientations affichées par le Bulletin Administratif de l'Instruction Publique et les listes des livres des bibliothèques scolaires. Nous n'avons pu repérer aucun moellon original dans l'engrenage nationaliste mis en branle. Nulle intervention subversive n'est venue gripper la machine patriotique. Tout au plus avons-nous relevé un appel à la cessation des atrocités, mais le pacifisme est récusé jusqu'à l'armistice de 1918.

3 LE FRANÇAIS : PIERRE DE TOUCHE DU SYSTÈME PÉDAGOGIQUE D'EMBRIGADEMENT

a- Le vocabulaire au service de la patrie

Les exercices de français proposés pour l'année scolaire 1913-1914 prouvent qu'avant le déclenchement du conflit, l'enseignement est déjà fort ancré dans le patriotisme et pratique une translation patriotique d'un siècle à l'autre par l'explication des textes les plus républicains de Victor Hugo ou les plus nationalistes de Paul Déroulède. Dès le début de la guerre, les sujets de composition française au cours élémentaire portent sur l'observation de l'armée, des soldats. Les élèves de cours moyen sont davantage sollicités dans leur émotions intimes par des sujets sur la barbarie allemande ou « les choses vues » à l'entrée des Français dans Mulhouse : « expliquez ce que vous avez vu, entendu, senti. » L'appel aux sens se double d'une incitation à l'expression des sentiments profonds, dans un devoir requérant avant tout des aptitudes à la description et à la narration. Le recours à la prosopopée est fréquent et attribue une valeur épидictique aux rédactions attendues : « Une école bombardée raconte », « Une vieille capote raconte ». La célébration de valeurs morales communes et la dénonciation des vices s'accompagnent déjà du travail de mémoire. La réflexion requise auprès des élèves de cours moyen est ambitieuse. Tout en sollicitant l'imagination, elle fait appel aux effets les plus spectaculaires de la rhétorique. Sur le plan historique, Quintilien en recommande l'usage dans la péroraison, où il s'agit d'émouvoir les passions de l'auditeur. Son influence littéraire sur les grands monologues de tragédie classique et sur la poésie épique a perduré jusqu'à Victor Hugo dont on sait l'exemplarité aux yeux des élèves. En faisant appel au pathos dans les compositions, on demande aux élèves d'imiter des textes anciens, de transposer des émotions en les excitant par le vécu subi, observé ou lu.

Même les plus petits sont mis à contribution puisqu'on leur propose dans le cadre du vocabulaire et de l'élocution de petites narrations de faits de guerre, fondées sur le champ lexical belliqueux. Dictée, grammaire, conjugaison sont également contaminées puisque les

textes proposés en orthographe sont remplis d'espoir, de victoire, d'appel au patriotisme ; ceux de Viviani et de Hugo entament l'hommage aux morts pour la patrie. Décliner les verbes d'action, de mouvement de guerre, de plus à la première personne du pluriel pour une meilleure implication de l'élève, est un exercice récurrent.

A partir de novembre 1914, le thème de la guerre contamine les disciplines de l'école primaire. La langue française entend bien le développer tous azimuts. Les leçons de vocabulaire empreintes du lexique de la guerre consistent à lire des textes qui glorifient le sentiment français de défense commune du pays, né dès les premières heures de la mobilisation. La joie collective éprouvée à la prise de Mulhouse par les Français et l'espoir de liberté pour l'Alsace, sont autant d'incitations à poursuivre le combat. Les textes proposés suivent la chronologie des événements, évoquent la victoire de la Marne, la bataille de l'Aisne, les tranchées. Les progrès accomplis sont mentionnés de façon vague mais la conclusion contenue dans les extraits choisis est toujours la même, aboutissant au triomphe de l'humanité, de la justice, incarnées par la France.

Le premier domaine où se manifeste nettement l'irruption de la guerre dans l'école est le vocabulaire. En effet, qu'il s'agisse de la classe d'initiation ou des trois niveaux de l'école élémentaire, tous sont immergés dans un bain lexical guerrier qui succède à l'imprégnation patriotique des années ante bellum. Tous les exercices écrits gravitent autour de la guerre et ce, dès le début du conflit. Au cours élémentaire, on prend appui sur de courts textes relatant une scène marquante liée au conflit : départ, adieux, attaque, repas dans les tranchées sont commentés collectivement. Le passage est soigneusement choisi, en fonction de sa portée émotionnelle et morale. L'instituteur utilise essentiellement les fonctions informatives et conatives du langage. Au-delà de la transmission d'un message documentaire, il entend bien influencer sur la pensée, voire l'action de son destinataire. Ainsi, une courte narration de six lignes raconte « le départ d'un papa mobilisé, les adieux à son petit garçon, fier de son papa ». L'ancrage dans la réalité se double d'une adaptation à l'âge de l'élève par un vocabulaire enfantin – « papa », « petit garçon » – et prend plus en compte l'affect que la raison avec les adieux pathétiques et l'orgueil insufflé par la situation.

Au cours moyen et au cours supérieur, on peut distinguer une typologie d'exercices : explications, recherches, réinvestissement, découverte de champs lexicaux et sémantiques, tous en rapport avec la guerre, pullulent. La réflexion métalinguistique est primordiale. Un des premiers exercices proposés à la rentrée de 1914 consiste à expliquer le sens de mots devenus quotidiens ou familiers du fait des circonstances : « tocsin », « décret de mobilisation », « livret militaire », « fascicule rouge », « ordre de route », « régiment »,

« adieux », « courage », « patrie », et « fier », composent une liste qui reprend chronologiquement les premiers moments de la guerre et de la mobilisation générale. Soucieuse d'inculquer à ses élèves le sens des mots et des actes, une correspondance entre des signifiants galvaudés et des signifiés subis, l'école offre aussi une appréciation implicite des faits en recourant aux termes fédérateurs et abstraits du courage, de la patrie et de la fierté dont elle procure des images idéalisantes.

Les recherches lexicales se fondent sur l'observation et enrichissent la description comme c'est le cas pour la connaissance des décorations militaires. Un sujet s'y intéresse sous la forme d'une question ouverte : « La croix de guerre : qu'est-ce ? » La réponse est guidée par des repères d'observation : « entre ses branches – au centre – le ruban, le liséré, les bandes ». En fait tous les exercices s'adaptent aux circonstances et suivent la linéarité des événements. L'on s'intéresse aux décorations après que les premières victoires sont survenues et les premières récompenses distribuées. Les méthodes thématiques utilisées favorisent la relation à la guerre mais gardent un caractère artificiel par l'obsession guerrière dont elles témoignent. Le thème du temps en 1916 est relié à l'évocation des souvenirs heureux et malheureux, celui du jour et de la nuit à la rentrée 1917 mute vers le cauchemar, les mois sombres et mortifères. Le sens figuré l'emporte avec sa cohorte de connotations belliqueuses. Il est de plus en plus fait appel à un vocabulaire antithétique pour représenter l'ennemi à force de termes péjoratifs et célébrer la France et ses Alliés avec des hyperboles laudatives. Le thème du chemin et de la route implique la tranchée, la ligne de front, les moyens de locomotion. En décembre 1917, le centre d'intérêt porte sur les différents corps d'armée et permet de différencier les fantassins, les artilleurs, les cavaliers et les aviateurs. Fin 1917, l'intérêt se dirige vers la maladie et en mars 1918 vers le corps. Il impose de facto le respect dû aux infirmes et implique l'énonciation des blessures et des mutilations.

Pour peu que l'axe d'étude du vocabulaire s'écarte légèrement de la guerre, un moyen détourné l'y ramène irrésistiblement par la métaphore ou la connotation. C'est le cas au printemps 1918 avec « la moisson ». Bien plus que l'acquisition de mots nouveaux et de leur orthographe, préparée par une causerie préalable autour du signifiant et de ses signifiés dont le champ sémantique est exploré à travers des ramifications figurées, la moisson rappelle les travaux d'été aux champs, mais aussi la moisson des vies sur les champs d'honneur. Après la polysémie, vient la recherche du champ lexical afférant à la notion choisie.

La modalité de présentation ne change pas, tant pour le destinataire du *Manuel* que pour l'élève dont l'imagination est la fois sollicitée et guidée. Le livret du maître est précis. Pour le cours élémentaire lui est indiquée une liste de mots en rapport avec le thème, puis

vient un exercice « à trous » qui vérifie la compréhension du sens et l'intégration syntaxique. On peut ainsi recenser les principaux axes d'étude pour l'année 1917-1918 : les blessés, la troisième année de guerre, les principaux événements survenus depuis un an. Outre la proposition de vocabulaire, on note au cours moyen, des discussions autour du thème afin de laisser les élèves s'exprimer librement, mais il est précisé que « au fur et à mesure, le maître est amené à employer les noms ci-dessus, qu'il écrit au tableau. Les enfants sont invités à faire entrer chacun dans une phrase, après étude du sens²⁴⁷. Pour cela on insiste sur le nom « offensive », sa racine et ses dérivés. De là s'inscrit par concaténation une série de substantifs comme « opérations, sections, hécatombe, trophées, maîtrise, casemate, liaison, dévastation, fourberie, restitution, principe, intervention ». Le tissu historique et axiologique est tout tracé, de l'offensive justifiée à la restitution de l'Alsace-Lorraine au nom du principe de liberté.

Un vocabulaire plus recherché et complexe est soumis aux élèves de cours supérieur, mais qui reprend toujours les idées phares de l'hégémonie allemande, de la conflagration universelle et des victoires alliées. L'année 1918 évoque même les démarches en vue de la paix mais n'omet pas les bruits du champ de bataille. Enfin il faut noter un thème fédérateur, « le drapeau », qui unit les trois niveaux et la classe d'initiation tant il est porteur de symbolique. Son analyse clôt l'année scolaire 1917-1918 et prouve que l'élan patriotique ne marque pas le pas. Il est sans cesse revigoré et ce, jusqu'à la fin du conflit. Si affaiblissement il y a, il concerne la tendance belliciste et l'appel à la guerre. En aucun cas, il n'affecte le patriotisme ambiant. Quelques pauses « extra-guerrières » sont aménagées au printemps 1917, afin d'évacuer le traumatisme de Verdun mais aussi de renforcer l'idée d'une nécessaire continuation de la guerre au nom de la dignité et de l'honneur. C'est pourquoi tous les exercices proposés autour du « drapeau » révèlent un acharnement patriotique. Procédant par synonymie et dérivation, le travail passe de la dénotation à la connotation. L'analyse repose sur le signifié et sa désignation métonymique. Il faut en chercher les synonymes qui sont en fait les composantes : « étendard, hampe, fer de lance, étoffe tricolore, soie, franges, lettres dorées », telles sont les expressions attendues. L'explication de sa force emblématique, la représentation de la patrie et de l'idéal républicain, amènent à sa symbolique et à la devise « liberté, égalité, fraternité ».

Enfin l'analyse historique est inséparable du travail lexical et sémantique. Les couleurs du drapeau renvoient à l'histoire de France et inévitablement à la Révolution française, socle

²⁴⁷ *Manuel*, 1917-1918, p.84.

de la pensée patriotique. Défilent successivement le drapeau blanc, la Révolution, le cocarde tricolore, la Garde Nationale, Lafayette, la défense du pays, les luttes contre l'Europe, Valmy, les Volontaires, les soldats de l'An II, les trophées, les victoires, les traditions et la gloire militaires, les fêtes publiques et nationales, le pavoisement et le triomphe de la liberté. L'énumération, proche d'une période oratoire dans sa suggestion au maître, s'achève sur la motivation suprême. La constitution de familles de mots est l'occasion d'établir le champ lexical de la guerre avec le « conscrit » pour protagoniste, le « recrutement » pour action et le « drapeau » pour emblème.

L'ensemble des exercices de vocabulaire est à l'image de ceux-ci et transmet le même message belliqueux tout en ayant soin d'insuffler l'engouement vital. L'enfant suit différentes phases d'apprentissage : la conceptualisation du signifiant, la visualisation de son écriture, l'exploration imaginaire au sens premier du terme afin de le relier aux images concrètes de son signifié, constituent les étapes indispensables de l'acquisition lexicale et de l'imprégnation cocardière. Nous n'irons pas jusqu'à parler de « déraison guerrière » comme Olivier Loubes, car il existe des pauses momentanément oublieuses, volontairement divertissantes, mais il est vrai que les atrocités ne sont nullement occultées, comme le prouvent les compositions françaises et les dictées.

Le drapeau fédère les exercices comme il rassemble les cœurs et les esprits. Facteur d'apprentissage des valeurs illocutoires et perlocutoires du verbe, il est aussi le sujet de dictées de récapitulation ralliant les volontaires sous sa bannière, rappelant la victoire de la Marne. En fait il suscite l'anamnèse réjouissante des scènes victorieuses d'hier et d'aujourd'hui. Il rassure les élèves par l'exaltation déclenchée. Sa force charismatique est dans la juste continuité littéraire du *Porte-Drapeau* de Daudet dans *Les Contes du lundi*. L'étendard traverse les siècles et perpétue l'attachement à la nation. Il inspire tour à tour la dictée et la composition française ayant pour sujet « le drapeau des conscrits ». Les consignes données à l'instituteur insistent sur départ des conscrits et la conclusion du devoir doit s'achever sur « la Marseillaise » entonnée par ces derniers.

Le lexique étudié au cours des quatre années du conflit évolue. Le choix suit les fluctuations du moral des Français et s'emploie à le redresser quand c'est nécessaire. Il s'oriente vers le memento mori, à l'automne 1918 puisque les recherches de noms portent sur « le jour des Morts » et « le deuil, les souvenirs ». Chacun des textes à compléter rend hommage aux disparus, entretient leur souvenir, et est empreint d'une grande religiosité. Il révèle, au sens photographique, la mort par une description réaliste des faits et de l'honneur

qui en rejaillit. La courbe axiologique qui s'élève en 1916 jusqu'à l'étendard tricolore, s'abaisse vers la mort et le deuil en 1917 et 1918. Tous les exercices proposés, quelles que soient les disciplines, suivent les fluctuations de la pensée nationale et s'infléchissent vers le devoir de mémoire et le deuil à partir de l'année scolaire 1918-1919.

b- Grammaire, conjugaison et orthographe : l'adhésion à la tendance belliqueuse

C'est dans ce cadre de la corrélation entre l'adhésion à la guerre et l'enseignement que se situe l'apprentissage de la grammaire. Cette dernière s'appuie sur le vocabulaire précédemment cité et inculque des notions d'accord adjectival en fonction du genre et du nombre à partir du lexique de la guerre sur lequel elle aligne également l'apprentissage de l'accord verbal. La complémentarité entre vocabulaire et grammaire est avérée par des exercices récurrents portant sur les accords. Ainsi une majorité de sujets consistent à rechercher les adjectifs pertinents pour qualifier la guerre. La sémantique et l'orientation belliciste ne sont jamais loin lorsqu'il faut choisir entre « offensive, défensive, sauvage, horrible, implacable, juste, sainte, sacrée ». Le conflit prend l'allure d'une croisade. Cependant l'apprentissage des notions grammaticales ne passe pas forcément par le théâtre de la guerre. L'étude des phrases simples et complexes, ainsi que celle des conjonctions ne donnent pas lieu à une remémoration historique mais propose des analyses logiques de phrases complexes tirées de textes patriotiques. Les exercices d'accord sont plus propices à l'évocation du conflit comme en témoignent les sujets proposés en novembre 1918 sur le choix d'adjectifs ou bien l'accord des verbes²⁴⁸ :

« Au cimetière
Adjectifs à choisir : clos, droit, sablé, orné, éclos, épanoui, lourd, massif, effacé, silencieux, recueilli.
Le cimetière estde murs. La grande allée est, Chaque tombe estde fleurs. Les fleurs de chrysanthèmes sont, Les dalles sont, Une vieille inscription est La foule des visiteurs est..... »

La commémoration de la Toussaint est l'occasion de penser aux disparus, tombés au champ d'honneur. L'étude des pronoms relatifs devient un prétexte à l'évocation de souvenirs de paix, de l'enracinement ancestral, à la célébration des héros de Verdun ou bien des figures historiques comme Jeanne d'Arc. Les exercices gagnent en sérénité et en dignité à la fin de la guerre mais restent toujours fortement liés à l'amour de la France, à la reconnaissance envers les défenseurs de la patrie²⁴⁹ comme le prouve la consigne suivante :

²⁴⁸ *Manuel*, partie scolaire, 19 novembre 1918, p.63.

²⁴⁹ *Manuel*, partie scolaire, 19 juin 1917, p.515.

« Emploi des pronoms “dont, lequel, duquel, auquel”. Relier deux par deux les phrases suivantes au moyen du pronom indiqué.

J’ai revu mon village natal. Je vous ai parlé de mon village (dont). Jeanne d’Arc est une héroïne admirable. Je vous ai raconté l’histoire de Jeanne d’Arc (dont). Le monde entier applaudit les héros de Verdun. Le courage des héros de Verdun (dont) fut merveilleux. La terre de France a été défendue par nos aïeux. Nous devons une profonde reconnaissance à nos aïeux (auxquels). »

Les exercices de conjugaison reconstituent de véritables saynètes comme celle du déroulement d’une bataille, de l’engagement d’un jeune soldat de dix-sept ans. Le pronom personnel employé sert d’embrayeur et place l’élève qui conjugue en position d’actant, grâce à la première personne du singulier ou du pluriel. Le temps employé permet de s’approprier la guerre par un mimétisme du parcours de l’enrôlé volontaire. L’exercice consiste à actualiser la situation avec le présent de l’indicatif, à anticiper avec le futur simple et surtout à vivre des scènes en hypotypose. L’imparfait est celui du souvenir ou de la commémoration. Le conditionnel oscille entre l’irréel du passé et le potentiel qui sont autant de valeurs renvoyant au regret de ne pas avoir assez vite grandi ou bien au désir non accompli de se battre. Les consignes d’énonciation et de temporalité sont capitales car elles font vivre par procuration comme le prouve l’injonction suivante :

« Exprimer à la première personne du singulier du présent de l’indicatif les états ou les actions suivantes : appartenir à la classe 1916, se présenter à la mairie, être déclaré apte au service actif, se réjouir de cette décision, prendre connaissance de sa feuille de route, encourager ses parents alarmés, partir d’un cœur ferme pour le régiment. »

Ce type de travail s’adresse aux élèves de cours moyen et est doublement révélateur : d’abord il demande à l’enfant de dix ans de se projeter dans un futur lointain et de le vivre avec la ferveur qui convient. De plus, sous l’exercice purement formel avec une évaluation cognitive, perce l’intention propagandiste d’inculquer parallèlement une morale de guerre que reprennent tous les livres enfantins de guerre comme *Petits Héros de la Grande Guerre* de Jacquin et Fabre²⁵⁰, les « Livres Roses de la Guerre » de Larousse, le journal authentique de Jean Corentin Carré²⁵¹. D’autres entraînements à l’image de celui-ci, retracent des combats, des attaques d’Allemands à la baïonnette. Il faut surtout retenir que l’exercice de conjugaison est à lui seul un memento guerrier et embrigade insidieusement les esprits juvéniles. Ainsi, dans des énoncés optatifs intitulés « ce que nous espérons », il faut conjuguer au futur les expressions suivantes :

« Découvrir l’ennemi, détruire les tranchées, chasser de la France et de la Belgique, délivrer l’Alsace-Lorraine, envahir la Prusse avec pour sujet les Russes, bombarder la flotte allemande avec pour sujet les Anglais, franchir le Rhin avec pour sujet les Alliés, bombarder une forteresse, respecter les hôpitaux, traiter les habitants avec humanité, signer une paix glorieuse »

²⁵⁰ J. JACQUIN et J. FABRE, op. cit.

²⁵¹ André FONTAINE, op. cit.

Le déroulement de l'exercice épouse celui de la guerre, animé par une stratégie minimaliste, tandis que les compétences respectives des Alliés sont prises en compte. Le message final est clairement exprimé, relayé par une dictée remplie d'espoir et intitulée « Demain ». Elle débute par un incipit prometteur : « Demain, enfants de France, toutes les cloches de France sonneront ». La contenu du texte fait oublier le but initial de formation syntaxique ou orthographique : le civisme et le nationalisme inhérents aux exercices relèguent au second plan la leçon de grammaire.

Les questions de dictée sont elles aussi entièrement tournées vers la guerre et l'avenir radieux. L'explication sémantique du syntagme nominale « demain, les drapeaux tricolores aux maisons d'Alsace-Lorraine » renvoie au vieux démon revanchard. La religiosité gagne les énoncés : « Pourquoi les peuples béniront-ils votre patrie ? » L'utilisation du discours direct avec l'élève favorise sa participation et l'incite à réfléchir à partir d'une consigne déjà partisane. Enfin l'explication des métaphores est un exercice fructueux, notamment lorsqu'il s'agit d'explicitier l'image de « la paix [qui] reflleurira ». Il n'est nullement question de pacifisme, la paix s'acquerra au prix fort de sacrifices, il est inconcevable, voire indécent, d'envisager de mettre un terme au conflit par le renoncement ou l'acceptation d'une paix blanche. L'emploi du futur contribue largement à asseoir la certitude du bon droit et de la victoire française et alliée. La seule forme de doute acceptée est celle de la transposition de la dictée à la forme interrogative. Dans ce cas la réponse est implicite et la question devient rhétorique pour mieux persuader.

Le *Manuel* s'apparente au bréviaire de l'instituteur tant par sa visée messianique que par sa tonalité religieuse qui ne cesse de croître au fil des ans. En novembre 1914, une dictée intitulée « Les écoliers de France » délivre des consignes pour bien se comporter tandis que « papas et frères » luttent contre l'ennemi. La morale dégagée est claire et devient le credo scolaire durant la guerre : les élèves doivent être de bons petits Français qui pensent à l'absent et se montrent obéissants et tendres envers leur mère triste. Le statut de l'élève est reconnu mais la responsabilisation fait fi de l'âge et gomme l'enfance, en faisant grandir trop vite. La conclusion de la dictée consacre l'effort et célèbre la croisade de la Grande Guerre :

« Et de là-bas, du champ de bataille, les héros de la guerre sainte béniront les petits écoliers. »

L'enfant est celui pour qui l'on se bat et est investi d'une mission de reconnaissance. La ferveur de l'acceptation catholique de l'engagement militaire et scolaire est constante. Elle reflète l'Union Sacrée par laquelle foi religieuse et foi patriotique se conjuguent sans relâche et se nourrissent l'une de l'autre.

L'allégorie de la justice tirée d'un texte de Viviani « Aux soldats de France » corrobore cette idée que Dieu et l'humanité ne font plus qu'un, et que d'eux émane la décision suprême. La dictée est une exhortation à participer au combat, illuminée par les métaphores de la lumière de la gloire. Le texte épique et emphatique appelle à la vengeance de 1870 et annonce « le réveil terrible de la justice ». Au fil du temps et selon les niveaux, les exercices de français dépassent leur mission première d'apprentissage de la langue pour véhiculer une axiologie de plus en plus complexe à travers des questions de dictée, des explications lexicales, des questions apparemment ouvertes mais dont les réponses sont fortement soufflées.

Les interrogations portent sur un vocabulaire hyperbolique et leur réponse doit mettre à jour le rôle civilisateur de la France et la guerre du droit qu'elle mène. Parallèlement, elles fustigent la tyrannie des barbares allemands, sans jamais utiliser les injurieux « Boches » ou « Teutons ». Il est ainsi demandé d'expliquer les expressions « la France émancipatrice », « incarne le droit éternel », « abjecte tyrannie », « les mânes des héros de 1870 ». On voit se dessiner l'argument phare de la sacro-sainte liberté défendue par la Patrie au nom du droit et de la justice qui respecte et rend hommage aux âmes des morts. L'analyse de « l'abjecte tyrannie » renvoie à l'étymologie latine de « ab – jacere » désignant ce qui doit être rejeté. La tyrannie stigmatise une Allemagne qui se targue de sa puissance militaire. Les clichés se font l'écho de l'hommage rendu aux disparus avec le célèbre « Morts pour la Patrie » de Victor Hugo qui entonne l'hymne à la gloire intemporelle de la France sur le mode anaphorique :

« Gloire à notre France éternelle
Gloire à ceux qui sont morts pour elle. »

La méthode consiste à donner aux élèves un modèle qui appartient aux célébrités littéraires ou militaires et d'initier une réflexion à partir de ces parangons de vertu patriotique. L'opération de translation historique et littéraire apparaît au sein des exercices de rédaction et de composition française guidés. Le questionnaire qui complète la dictée du texte de Victor Hugo ainsi que le sujet de rédaction qui suit, sont des exemples très révélateurs de la matrice littéraire que constitue la guerre et de l'exploitation propagandiste qui en est faite auprès des élèves. L'évaluation sommative des travaux est perdue de vue au profit de d'une appréciation éthique des propos donnés à lire, à écrire et à commenter. Leur valeur littéraire reconnue autorise leur divulgation auprès de toutes les catégories d'élèves. Le questionnaire sur le texte de Hugo implique une réflexion, non un réinvestissement des acquis grammaticaux et lexicaux. « Que pensez-vous de cet hommage aux soldats morts pour la Patrie ? » Il est recommandé de « song[er] d'abord à la grandeur de leur sacrifice » et « avec quel élan ils

l'ont fait ». Ensuite les héros de 1914 sont peints comme les égaux de Bayard, de Turenne, de Hoche ou de Marceau. Des questions rhétoriques confortent dans l'idée que la France est dans son bon droit et le guide des impératifs « réfléchissez », « dites-moi », intime une réflexion sur l'autre et sur soi qui mène logiquement à la conclusion suggérée par le maître : « faire œuvre d'humilité ». La comparaison entre le comportement au front et à l'arrière incite l'élève à devenir un soldat du devoir.

On retrouve ici les deux grands piliers du soutien de la pensée patriotique et belliciste : les efforts fournis et les difficultés rencontrées ne sont rien au regard des sacrifices de nos soldats : défendre son sol, c'est reconnaître son patrimoine historique et s'en montrer digne en perpétuant les grands principes républicains mis en place par la Révolution. Le *Manuel* suggère quelques réponses que le maître saura souffler à ses élèves :

« Tous les efforts que nous nous imposons pour remplir notre devoir, que sont-ils auprès de ce don complet, absolu de la vie ? ». Et de poursuivre avec « notre idéal, nous nous en approchons péniblement, à pas lents. Ne l'ont-ils pas atteint, eux, d'un seul élan, d'un vigoureux essor ? »

L'antéposition du complément d'objet donne un caractère solennel au discours magistral.

c- L'explication des textes littéraires à visée eschatologique

Se met donc en place dès les premiers mois de la rentrée 1914-1915 une forme de propédeutique à l'enseignement de la guerre. Une méthode heuristique est destinée à inculquer brutalement une culture de guerre faite de la haine de l'ennemi associée paradoxalement à l'humanisme civilisateur. L'idée est de montrer que ces deux notions sont complémentaires et non incompatibles. Autrement dit la haine de l'Allemand se justifie par le désir d'essaimer le droit, la justice et la liberté car ce sont bien là les axiomes et l'idéal qui constituent le fond de l'enseignement propagandiste pendant la guerre. Toutefois la litanie connaît quelques bémols :

« Quelles sont les grandes idées que peut-être il faut retenir pour l'enfant d'événements comme ceux-là ? Le devoir patriotique est la première et la plus naturelle de ces idées, celle qui n'a pas besoin d'être nouvellement expliquée ni ne souffre pas de contradiction. En second lieu, nous avons tous eu l'idée que cette guerre devait nous conduire à inspirer chez l'enfant la haine de l'ennemi, de l'Allemand. Cela est naturel, et nous semble presque un devoir à l'égard de ceux qui se battent, mais cela doit-il devenir un programme de morale ? »

Les propos soutenus par l'inspecteur primaire de la première circonscription de Langres en Haute-Marne, à l'automne 1915, lors d'une conférence pédagogique réunissant l'ensemble du personnel primaire, posent clairement le problème de « la guerre et

l'enseignement moral ». Il y inscrit la question de savoir ce qu'il faut faire pénétrer de la guerre dans les classes après une introduction instinctive de masse sur la guerre²⁵².

Cette déclaration permet de mesurer l'écart moral qui sépare la rentrée scolaire de 1914 in medias res, d'une rentrée de guerre lucide en 1915. Rares cependant sont les inspecteurs qui, comme Michel Alexandre, remettent en cause la fiabilité des documents fournis et des idées inculquées aux élèves, qui soulèvent le problème de la vérité et de la propagande, de la confusion erronée des sentiments suscités.

« N'enracinons pas la haine dans le cœur de nos enfants, elle ne peut conduire à rien, elle est un sentiment laid et bas (...). Cette confusion entre la haine et la préparation à la guerre était très fréquente mais fausse. »²⁵³

Ces remarques subversives restent en marge des consignes officielles mais témoignent d'une interrogation éthique sur l'enseignement délivré aux enfants depuis le début du conflit. On mesure l'écart qui sépare ces propos du sujet de composition donné en novembre 1914 aux élèves de cours moyen :

« On répète que les Allemands sont des barbares. Qu'est-ce qu'un barbare ? – Parmi les faits de guerre que vous connaissez, citez-en quelques uns qui vous paraissent justifier le qualificatif « barbare » appliqué à nos ennemis. Indiquez pourquoi. Concluez en montrant en quoi consiste la véritable civilisation. »

Des consignes supplémentaires à destination des maîtres proposent des pistes d'exploitation par le recours à l'histoire, aux invasions, à la situation de la Serbie et à la violation de la neutralité belge. Le plan suggéré tient d'une fausse dialectique car il propose ensuite de concéder que les Allemands ne ressemblent pas aux Huns ni aux Vandales puisqu'ils ont une science qui a forgé la civilisation aryenne. Cependant le basculement antithétique en leur défaveur s'opère avec la mention du poison qui les gangrène : l'argent et le culte de la force. La synthèse doit amener à comparer ces facteurs à l'idéal français contenu dans les vers de Sully Prudhomme :

« Je tiens de ma patrie un cœur qui la déborde
Et plus je suis Français et plus je suis homme. »

La nationalité française confère l'humanité et insuffle le courage et la générosité. Indéniablement les instituteurs sont poussés à inscrire la guerre au centre de leurs préparations, de la réflexion de leurs élèves et à en déterminer les composantes indispensables à un encadrement scolaire du conflit. Ils approprient les exercices scolaires à l'idéologie belliciste du moment. Au vocabulaire d'envisager la sémantique liée à la guerre et le champ

²⁵² Olivier LOUBES, op. cit., p.30, Conférence pédagogique du canton de Longeau (Haute-Marne) sur « la guerre et l'enseignement moral » prononcée le 5 novembre 1915 par l'inspecteur primaire Michel Alexandre, notes manuscrites de Melle André, institutrice à Aprey, secrétaire de séance, MNE 3.2.06/80-091.

²⁵³ Ibid.

lexical du combat. A l'orthographe de dicter les textes fondateurs de Hugo et Déroulède afin d'asseoir les jugements requis ultérieurement sur de saines bases patriotiques et littéraires. A la conjugaison de décliner les verbes d'action, de mouvement et de parole aux modes impératifs et infinitifs de l'injonction, au futur de la certitude de la victoire, à la première personne du pluriel de la fusion nationale, au subjonctif de l'espoir. A la composition française et aux questionnaires de dictée de solliciter une réflexion sur la guerre, ses causes et ses conséquences selon un schéma prédéterminé. Le responsable est l'atavisme belliqueux de l'Allemagne. De fait la haine de la tyrannie impériale se mue en haine de tout un peuple. La dérive est décelable dans les exercices successivement proposés. La recherche métalinguistique est soutenue par un parti pris ouvertement antigermanique.

Un sujet d'explication de texte à l'intention des élèves de cours supérieur établit cette distinction entre haine de la tyrannie et haine du peuple allemand. Le document d'appui, un extrait du poème de Victor Hugo intitulé « La chute d'un empire » oriente vers une pensée humaniste et non pas vers la destruction, grâce au mythe de la Gorgone et à l'allégorie de l'Allemagne :

« Ah ! Ton peuple vivra, mais ton empire penche,
 Allemagne...
 On verra fourmiller le gouffre des épées
 ...
 La Révolution debout, le sabre au poing ;
 ...
 Vous verrez reparaître, ô rois, cette Gorgone.
 ...
 La France embrassera l'Allemagne... »

Dans ce poème prophétique, Victor Hugo ne réclame pas l'anéantissement du peuple germanique, mais la destruction de l'Empire car l'organisation politique allemande a mis en place un gouvernement qui rêve de dominer l'Europe, de conquérir les territoires voisins et d'asservir les nations. Le ton oraculaire met en garde l'Allemagne tout en donnant confiance à la France.

Le déroulement de la guerre et ses répercussions sur la vie quotidienne des petits Français se transforment en sujets de réflexion qui font appel aux expériences vécues, aux souvenirs enfantins, aux douleurs, aux émotions. La composition de pure imagination n'existe pas. Les productions sont alimentées par des suggestions magistrales et des modèles textuels récurrents comme les discours d'hommes politiques ou les lettres de soldats du front. Le recours au genre épistolaire est de plus en plus fréquent car il joue de la double énonciation plus persuasive quand la lettre ne s'adresse pas seulement à un destinataire inconnu mais à un

enfant influençable. La rédaction inverse est également proposée et l'élève doit composer une missive à destination d'un proche au front.

Quelques lectures comme *Le Roman de Renart* s'écartent du sujet, mais elles ne sont pas légion. L'approche de Noël est l'occasion de dédier une récitation à ceux qui souffrent, ou bien de leur envoyer une lettre. Ainsi un poème intitulé « Noël d'Alsace » de H. Chantavoine déplore la situation de la province annexée et envahie, qui ploie sous le joug allemand et propose en guise de cadeau une cocarde tricolore. Le poème n'est pas sans faire penser au conte de Noël de Paul Déroulède, *Monsieur le Hulan et les Trois couleurs*. La veillée de Noël offre un sujet de composition française dans le journal des instituteurs du 2 janvier 1915 :

« Pendant la veillée, vous écrivez à votre frère, qui combat sur le front. Vous lui tracez un tableau de la famille rassemblée autour de la table, à la clarté de la lampe, dans l'appartement chauffé. »

Tout le plan de la lettre à écrire est indiqué. Si le contraste entre la situation déplorable au front et le confort de l'arrière est suggéré, l'incitation du soldat au courage et à la détermination est encore plus forte. D'ailleurs une consigne supplémentaire oriente vers cette exaltation :

« Vous terminez en lui exprimant votre fierté de savoir qu'il remplit courageusement son devoir et qu'il participe à la défense de la patrie, de la liberté, du droit, et aussi votre confiance de le voir revenir sain et sauf à la fin de la guerre, pour reprendre sa place au foyer qui l'attend. »

Encourager, exalter, rassurer, telles sont les étapes du parcours épistolaire.

Ce type de sujet dévoile une antinomie primordiale qui anime la pédagogie du conflit. Gaieté et tristesse sont les sentiments matriciels des exercices de français qui tablent sur la force des émotions. Il faut avoir l'enthousiasme chevillé au corps pour communiquer la force vive et l'élan victorieux. La tristesse du deuil est reconnue et l'immersion de l'école dans le conflit se solde par l'obsession guerrière, la rémanence de la mort. La justesse des raisons de combattre et la justice de la cause patriotique sont largement diffusées mais n'empêchent pas une mauvaise conscience de se développer. La mort est le prix à payer pour tuer la guerre. L'acceptation du deuil individuel passe par la conscience d'un deuil collectif et massif issu de la victoire des armes. Le deuil n'engendre pas une déprise patriotique mais génère une acceptation de la souffrance et de la peine au nom de l'idéal libéral et humaniste. Il se double de l'espérance eschatologique que cette guerre mette un terme aux guerres et soit la « der des der ». Cette ambivalence du deuil sourd progressivement au fil du temps et gagne subrepticement les exercices scolaires. Ce double aspect inspire des lettres adressées « à nos vaillants soldats », des récitation issues de l'œuvre hugolienne. La lettre d'une femme peint

un Paris tour à tour triste et gai, terrible et joyeux, un combat héroïque et se clôt sur un tonitruant « bonjour Madame ! ». L'école dramatise la guerre au sens littéraire du terme.

d- La composition française : multiplicité générique et plan bipartite

Toutefois au cours de l'hiver 1915, les sujets de composition française deviennent plus alarmistes, plus graves et se veulent en stricte concordance avec les sentiments éprouvés alors. Il convient d'évoquer les inquiétude d'une mère qui n'a plus de nouvelles de son fils depuis trois semaines, il est pertinent de joindre une lettre à l'envoi de « votre jeune sœur » qui « a préparé pour les soldats des gants de laine, un gilet et un cache-nez ». Le réalisme pathétique atteint son paroxysme avec l'héroïsme d'un facteur auvergnat mort dans la neige pour avoir voulu apporter aux familles des nouvelles de leurs proches sur le front. La dimension axiologique des sujets de rédaction est indéniable et atteint des pics de cruauté par la morale véhiculée : l'héroïsme n'est pas l'apanage de l'avant et l'on peut donner sa vie à l'arrière par pur dévouement. Aucune atrocité n'est éludée, non pour haïr la guerre, mais au contraire pour affermir la volonté de bouter hors de France les responsables des exactions.

Le thème de la maison, de l'église, de l'école, détruites, alimente le corpus de sujets. La description des ruines se double de la condamnation des ennemis, cloués au pilori de l'éducation nationale et patrimoniale. Tour à tour l'instituteur recourt à la prosopopée, à la description avec force déictiques et embrayeurs. Le champ d'investigation est prédéterminé et se fonde souvent sur la presse locale, voire la rumeur, ou bien sur un texte officiel, une décision militaire. Les sujets proposés en mars 1915 cumulent ces différentes techniques descriptives et narratives appelant à la reconstitution de scènes en hypotypose. L'émotion personnelle est requise à l'issue de la lecture de nouvelles effrayantes, comme celle d'une école bombardée :

« Vous venez de lire le journal qui vous fait le tableau des dévastations accomplies par les Allemands dans les régions de la France qu'ils ont envahies. Le journal signale parmi les maisons incendiées d'un village, la destruction d'une école. Ce détail vous fait songer... Vous voyez les décombres de la classe et il vous semble entendre celle-ci vous raconter son histoire. »

La composition suggère la place centrale de l'école sur le plan topographique, administratif, moral et affectif. L'école parle d'elle-même dans un mouvement autotélique. Sa destruction témoigne du phénomène de « brutalisation » et de l'obnubilation du présent de la violence. La guerre est horrible et ses atrocités légitiment la réponse meurtrière. Rien de ce qui est inhumain n'est épargné aux élèves et notamment l'ignominie jusqu'alors ignorée : l'idéal allemand, le mépris du droit, le culte de la force, la convoitise féroce. La consolation

des jeunes Français réside dans la certitude qu'ils sauront venger l'affront et dans l'héroïsme des élèves qui bâtiront de nouveaux murs et célébreront le triomphe des doctrines républicaines que l'école leur a apprises. L'année 1915 est marquée par le sceau de la brutalité qui atteint son paroxysme en 1916 comme en témoignent les sujets de rédaction.

Ce crescendo nationaliste et guerrier est initié par des incitations au civisme de 1914 à 1916. Il atteint un premier palier d'excitation grâce à des sujets fondés sur des publications de presse, des « choses vues ou entendues ». La narration et la description sont exigées à partir d'éléments réels. L'acmé de la douleur est atteinte par l'entremise de la lettre à rédiger. Le final se clôt sur les basses des deuils retranscrits et des hommages inventés. L'idéologie diffusée procède donc de la nature authentique des documents de base proposés et du choix générique des compositions. L'ouverture de cette chevauchée littéraire épique est dominée par les notes enthousiastes, allegro, du civisme : inscription sur les listes de recensement, signes de patriotisme à l'arrière. L'incitation au civisme mue rapidement en appel à la transgression que franchissent allègrement les livres pour enfants.

« Vous avez vu passer les conscrits de la classe 1916 qui se rendaient à la mairie pour se faire inscrire. Dites ce que vous avez observé. »

Le sujet est traité et mentionne avec insistance la joie des conscrits. L'engouement est bien suggéré par le « sourire aux lèvres », « la ronde joyeuse qu'ils organisent en dépit du fait qu'ils sont appelés sur le front dans quelques mois. Il n'en est pas un que cette pensée hante. »²⁵⁴ La dernière phrase témoigne du « bourrage de crâne » entrepris par l'école. L'observation requise se transforme insensiblement en appréciation favorable ; la responsabilisation attendue fait oublier à l'élève son statut d'enfant pour celui d'adulte miniature qui conserve l'enthousiasme de la jeunesse. L'image du soldat parti la fleur au fusil a marqué les esprits, plus par le cliché développé que par sa véracité. Elle cautionne la validité de sujets appelant à justifier une guerre pour défendre sa patrie : comment ne pas défendre sa mère ?

On peut noter une gradation dans le degré d'incitation belliciste à travers les énoncés. Ils suscitent un regard prospectif de la part de l'élève qui doit envisager une demande d'inscription sur les listes de recensement par exemple. L'auteur de la rédaction est donc au centre du sujet dont il devient l'acteur et le protagoniste :

« Vous habitez loin de la commune où résident vos parents et où vous avez votre domicile. Vous écrivez au maire pour le prier de vous inscrire sur les listes de recensement des jeunes gens de la classe à laquelle vous appartenez. Vous lui adressez en même temps votre bulletin de naissance et votre signalement. »

²⁵⁴ *Manuel*, 1916-1917, partie scolaire, p.294.

Le corrigé envisage un élève de la classe 23, donc âgé de douze ans en 1915, date à laquelle est proposé ce sujet. Les sujets s'affirment comme des vecteurs d'apprentissage et font de la composition française le lieu d'une initiation à l'âge adulte et à ses engagements civiques que la guerre a précipités.

L'appel à la guerre entraîne des plans bipartites clairs donnés en guise de corrigés. La dichotomie de l'enfant et de l'adulte est résolue dans le même désir d'engagement. Le fossé qui sépare le front de l'arrière est comblé par une réflexion sur le patriotisme loin de la ligne de feu. Ainsi, après le titre « les devoirs actuels des civils », la consigne exige d'exposer « comment dans la vie civile, un homme qui n'est pas apte au service militaire doit s'acquitter en ce moment de ses devoirs envers la patrie ». Le devoir s'articule en deux temps. L'héroïsme au front constitue la première partie complétée par la liste des actes civiques possibles à l'arrière : payer ses impôts, respecter les lois, accepter les sacrifices dus à la guerre, participer aux œuvres en faveur des soldats, assister les familles dans le besoin, s'appliquer dans son travail personnel, réparer les ruines de la guerre, cultiver le sentiment de générosité, de fraternité et de solidarité. L'énumération est longue et l'on ne peut rêver meilleure propagande pour relayer et soutenir les initiatives gouvernementales, pour soulager ceux qui culpabilisent de ne pouvoir se battre. Le devoir du Français donne lieu à l'élaboration du guide du parfait patriote et enrayer la mauvaise conscience. Le *Manuel* fait fi des antagonismes traditionnels en proposant des activités destinées à motiver tous les jeunes élèves, garçons et filles, ruraux et citadins, quels que soient leur âge, leur situation sociale et familiale, s'adressant par devers eux à leurs parents grâce aux lectures fournies.

Le deuxième type de sujet de rédaction prend appui sur des « choses vues, lues ou entendues » et frappe par l'inégale fiabilité des sources proposées. Les formules « vous avez entendu », « vous avez vu », « vous avez lu » initient des sujets apparemment réalistes et requérant le sens de l'observation. Cependant une seconde consigne oriente toujours le travail vers un jugement, une émotion personnels guidés. Les sens et les sentiments sont sollicités par des expressions comme « ce que vous avez vu, entendu, senti », « racontez ce qui vous a frappé le plus vivement ». Les sujets se modèlent une fois de plus sur les événements et les publications de presse propagandistes :

« Vous avez entendu publier un matin d'août l'entrée des Français à Mulhouse. Rappelez-vous les observations que vous avez faites en cette circonstance, ce que vous avez vu, entendu, senti. »

Alors que l'on s'attend à un récit homodiégétique, les conseils au maître précisent que le sujet est traité en mettant en scène à la fin du devoir, le père Léon, un vieux soldat de 1870, qui crie « Vive la France ! ». Le simple constat se meut en appréciation revancharde. L'enfant dont on requiert le sens de l'analyse et la réflexion personnelle, doit trouver des accents et des repères qui lui sont inconnus puisqu'ils sont vieux de plus de quarante ans, compte tenu du point de vue exigé. Il doit donc restituer des préjugés ou des opinions qui lui sont étrangers et non faire preuve d'esprit critique. De même lorsqu'on lui demande d'expliquer ce qu'il a vu lors du passage d'un train de blessés, le plan de corrigé suggère de n'omettre aucun détail concernant les blessures. L'entrée dans la guerre – ces sujets sont proposés à l'automne 1914 – s'accompagne d'une pénétration au cœur des atrocités et d'un regard voyeur. L'affect de l'enfant est toujours plus sollicité que sa raison quand on lui demande ce qui l'a le plus frappé. La fiabilité et la véracité des sources sont remises en cause dans des sujets qui exigent par exemple la description de prisonniers allemands à partir des scènes vues ou imaginées d'après les lectures de journaux, au printemps 1917.

Le recours au genre épistolaire dans les compositions françaises permet d'aborder différentes notions d'écriture et de registres tout en installant dans un récit fictif qui pourrait devenir authentique. L'élève placé face à ses responsabilités de futur adulte doit penser, sentir, émouvoir, encourager, remercier. Fort de cette expérience stylistique, il devrait être apte à affronter toutes les situations psychologiques et à aider ses parents dans leurs démarches administratives si besoin est. En parcourant la partie scolaire du *Manuel Général* de 1914 à 1918, nous avons pu recenser quatre types de lettres qui insiste chacun sur une fonction particulière du langage. Tout d'abord la lettre administrative envoyée pour s'inscrire sur les listes de recensement, accompagnée d'un pseudo curriculum vitae, répond à des contraintes formelles et respecte le code social et la politesse. Formules d'appellation, d'introduction, de conclusion sont indispensables. Liée à une situation de la vie quotidienne, la lettre passe pour un document bien réel dont la fonction est essentiellement référentielle. Ensuite elle ajoute à ce rôle les fonctions expressive et conative inhérentes à toute communication intime, destinée à émouvoir le destinataire, lorsqu'il s'agit d'un proche. Elle constitue alors un moyen privilégié d'exprimer ses sentiments. C'est le cas de la lettre à un soldat au front, à l'occasion de Noël ou d'un envoi de colis. L'année 1915 inaugure des sujets épistolaires de deux types : le récit argumenté et propagandiste, la réponse réfléchi et reconnaissante.

La rédaction de la lettre à un prisonnier sollicite l'imagination certes, mais elle pose le problème alors actuel du contournement de la censure et des ruses employées pour détourner les soupçons :

« Imaginez que vous pouvez à l'insu des Allemands, écrire à votre frère, prisonnier en Allemagne depuis la fin août, et rédigez la lettre que vous lui adresseriez. »

Le conditionnel présent émet une hypothèse qui insiste sur la valeur potentielle de l'action. La situation envisagée est parfaitement plausible : l'absence de nouvelles d'un proche depuis plus de neuf mois, puisque le sujet est donné en mai 1915. De plus l'inquiétude et le désir de communiquer sont fort concevables et constituent l'arrière-plan de la lettre, la motivation essentielle. Il ne faut pas céder à la panique et raison garder. Au moment où certains esprits se résignent au défaitisme ou au pessimisme, il est indispensable d'invoquer des raisons d'espérer en la victoire. C'est à cet effet qu'une série de conseils sont donnés au maître : « Montrez lui la situation avantageuse de la France ». Les victoires de la Marne, de l'Aisne, de l'Yser sont autant de facteurs favorables. L'épuisement et le recul de l'armée allemande relancent l'espoir. Enfin la certitude du succès est liée au blocus de l'Allemagne, à l'avancée de la Russie en Hongrie et à l'intervention imminente d'un million de Britanniques.

Le devoir de français est le prétexte à un bulletin d'actualités et correspond à une technique avérée dans la presse propagandiste : le tableau optimiste dressé contrecarre une opinion négative et constitue une antidote à la propagande francophobe orchestrée par les Allemands dans les camps de prisonniers. Cette contre-propagande ciblée sur des objectifs militaires et politiques est également utilisée à un moindre niveau par Hansi dans ses albums sur l'histoire de l'Alsace racontée au plus petits. Les élèves du cours supérieur sont censés faire preuve d'une pensée réfléchie et organisée déjà conditionnée par les suggestions magistrales. Il en va de même dans les lettres d'une femme à son mari prisonnier : elle est à la fois une prière pour ne pas l'abandonner et une incitation à la résistance. Dans les deux cas la fonction poétique participe de la ruse.

Il existe aussi des sujets qui placent l'élève en position de récepteur reconnaissant. Sa situation est encore inspirée de la réalité : il adresse ses remerciements à un petit Américain qui envoie des colis aux enfants Belges chassés de leur foyer. Qu'il parle en son nom ou au nom des humiliés, il doit exprimer sa gratitude envers les bienfaiteurs. Ce travail est en parfaite harmonie avec le *Journal* d'Anaïs Nin ou bien les « Livres Roses de la Guerre ». En plus de ces lettres circonstanciées, on relève des lettres à thèmes qui transcrivent les fluctuations des mentalités et qui servent de redresseurs de torts. En janvier 1917, un exercice demande aux élèves de rédiger « la réponse à un camarade qui a écrit pour vous inviter à un

joyeux réveillon ». La même proposition est renouvelée pour le premier de l'an. Le contenu de la réponse est suggéré par la notion de décence et d'altruisme. L'enfance mise entre parenthèses, y compris pendant les fêtes, a droit à quelques moments de détente. C'est reconnaître l'absence de gaieté et un moyen d'agrémenter la grisaille quotidienne. Il faut surtout relever là une façon de lutter contre l'entreprise de démoralisation de certains Français et de rétablir l'enthousiasme déficient. Dans un registre plus enfantin, mais tout aussi poignant, les élèves de cours moyen composent sur « une lettre du papa ».

Dans le cadre d'une étude des valeurs morales liées à la vie en temps de guerre, la lettre permet, tant par son émetteur que son destinataire, d'établir une communication fictive ou réelle entre l'avant et l'arrière, et favorise les liens affectifs ainsi que la prise de conscience du désarroi créé par l'absence. Tous les sujets proposés dressent un cadre préliminaire afin d'ancrer la situation dans le quotidien des élèves. Le plan est indiqué ainsi que les sentiments à éprouver. Au printemps 1917,

« Un jeudi matin, la ménagère prépare le déjeuner, les enfants épluchent les légumes : montrer chacun au travail. – On frappe à la porte : le facteur. – Ce que font la mère, les enfants. – Lettre du papa. – Montrer la maman lisant tout haut, les enfants écoutant. – Après la lecture, travail repris, pensées de chacun. »

Le sujet renvoie à tous les clichés en vigueur : les enfants dévoués profitent de leur journée de repos pour aider leur mère dans ses tâches domestiques. L'émotion déclenchée par le courrier est suggérée par l'empressement et l'attention à la lecture. La lettre est intégrée à la narration attendue et sert d'axe central à la composition qui s'organise en fonction de son arrivée selon un plan tripartite : attente, lecture, conséquences. L'union de la famille autour de la mère est symbolique de l'union autour de la mère patrie et la reprise du travail implique une forme d'encouragement et de résistance à l'épreuve de la guerre.

Inversement la lettre sert de cadre à la narration et participe à la campagne d'encouragement aux soldats qui se languissent de leur foyer après quatre mois de combat, eux qui croyaient à une guerre courte. Aussi est-ce dans ce contexte que le 2 janvier 1915²⁵⁵ les élèves du cours moyen doivent traiter le sujet de la lettre à un soldat. La consigne insiste sur la visée impressive de la lettre et sa portée morale comme nous avons pu le constater dans la lettre de Noël au frère sur le front. Une conclusion solennelle et moralisatrice clôt généralement les corrigés après une démonstration en deux temps dans un devoir qui s'inspire des clairs obscurs hollandais avant de s'attarder sur la psychologie du combattant.

²⁵⁵ *Manuel*, partie scolaire, 1914-1915, p. 182.

La « brutalisation » et la caricature gagnent les compositions françaises à partir du printemps 1915. Elles ont pour contrepoint les hommages rendus aux héros et les exhortations à la solidarité. A partir de cette époque fleurissent des sujets virulents qui injurient l'ennemi et stigmatisent sa fourberie. L'apparition du mot « Boche » dans le langage scolaire inaugure un florilège de sujets haineux et meurtriers : il correspond à la naissance d'un « patriobellicisme » dans les écoles. La majuscule du « Boche » est à l'image de l'infamie qu'il représente. L'espion devient un topos littéraire fructueux qui parcourt les romans et contamine les journaux pour enfants comme *La semaine de Suzette* et son héroïne Bécassine. Dans *Bécassine pendant la guerre*²⁵⁶, l'héroïne en proie à la phobie de l'espionnage prend un scaphandrier pour un espion et se met à suspecter les passants :

« Je faisais semblant de pêcher à la ligne, pour que les gens qui passaient ne se doutent pas de mon projet : des fois qu'il y aurait un espion parmi eux. »²⁵⁷

Les allusions à l'espionnage rencontrées dans les « Livres Roses de la Guerre » et divulguées par des pédagogues à l'instar d'Emile Toutey, ont été précédées par des romans d'anticipation guerrière comme ceux du Capitaine Danrit. Les représentations d'avant-guerre anticipent la possibilité d'un conflit défensif. Une fois la guerre déclenchée, s'opère un processus mental aisé, « du glissement au présent d'une anticipation partagée hier. »²⁵⁸ L'attitude prônée par des sujets violents est en contradiction avec les principes républicains dispensés par l'école. Mais elle apparaît en réaction à la violence durable du conflit. L'invocation « anti-boche » s'immisce dans les consciences jusqu'à devenir une obsession qui fausse la vision et généralise une haine à l'origine vouée au tyran Guillaume II. L'intégration de cette brutalité vengeresse dans l'enseignement se matérialise par des leçons fustigeant la déraison de l'ennemi.

e- Cohésion littéraire autour de la défense nationale : les thèmes fédérateurs

Histoire, dictées, récitations, rédactions se liguent pour former un espace pédagogique et littéraire de lutte contre le prédateur qui méprise le droit international. Des saynètes sont jouées à cet effet, avec pour point de départ « suivez-moi les Boches ! ». Le maître raconte une histoire violemment antigermainique et demande aux élèves de jouer la scène. L'un d'eux joue le soldat français et les deux autres les Allemands. Leurs camarades observent, décrivent oralement puis par écrit ce qu'ils voient. La transposition théâtrale de la haine témoigne de ce transfert de mentalité opéré par l'école. L'année scolaire 1916-1917 est la plus riche en sujets

²⁵⁶ CAUMERY, *Bécassine pendant la Grande Guerre*. Paris, Gautier-Languereau, 1916.

²⁵⁷ Ibid. p.53.

²⁵⁸ Olivier LOUBES, op. cit., p.40.

antigermaniques. Ils concernent deux aspects de la représentation de l'ennemi : sa brutalité et sa fourberie d'une part, sa gloutonnerie caricaturale de l'autre. Le rythme des saisons est l'occasion de suivre linéairement les événements et de les intégrer aux travaux scolaires.

Ainsi le 7 octobre 1916²⁵⁹, un premier sujet lié à la guerre est amené par les vendanges en Champagne. Le guide de travail utilise les clichés réalistes de l'ennemi :

« En août 1914, dans un petit village de Champagne, arrivée d'un détachement allemand – Pillages, meurtres,...visites aux caves – Gloutonnerie et ivresse – Ce que fait un vigneron – Arrivée des soldats français : Allemands prisonniers. »

Les consignes lapidaires et elliptiques insistent sur la violence, et l'orgie bestiale des Allemands, opposées au bon sens et à la réussite victorieuse des Français. A partir de l'année scolaire 1917-1918, apparaît un nouveau moyen de célébrer la bravoure française. Une vision éthique de la perfidie allemande érige a contrario l'honnêteté française. Le système du contrepoint avec un plan antithétique est fréquemment utilisé et conseillé dans les exercices du *Manuel Général* comme celui-ci : « Citez des exemples de la fourberie allemande. Quelles qualités françaises vous fait-elle aimer ? ». Le plan proposé oppose la mauvaise foi germanique à l'intégrité française en recourant à l'analepse explicative : l'espionnage d'avant-guerre et les mensonges invoqués pour déclarer la guerre sont des preuves irréfutables de la perfidie allemande, que la violation de la neutralité belge confirme. Les prétextes allégués pour justifier les exactions ne sont que mensonges : ils accusent de jeunes filles belges d'avoir crevé les yeux des Allemands ou bien les Français d'avoir installé un observatoire sur des tours frontalières. Repris par les rédacteurs du *Manuel*, ces arguments se retournent contre leurs détenteurs et deviennent de nouveaux motifs pour fustiger la malhonnêteté des « imposteurs » qui crient « Camarades » et feignent de se rendre pour mieux tromper et massacrer.

L'objectif de l'exercice n'est pas seulement la notation des qualités rédactionnelles de l'élève mais aussi l'évaluation de sa capacité à intégrer les clichés antigermaniques, à les restituer et surtout à développer un sentiment de dégoût et de révolte. La visée secondaire est d'amener à la détestation du mensonge et de l'hypocrisie et, in fine, à l'admiration de la loyauté incarnée par Du Guesclin, Bayard, Hoche et Marceau. La corrélation entre l'instruction morale, le français et l'histoire s'affiche nettement dans le *Manuel* et sous-tend la pédagogie des centres d'intérêt alors en application. La guerre apparaît comme une matrice cognitive et éthique que l'école s'emploie à exploiter jusqu'au « bourrage de crâne ».

²⁵⁹ *Manuel*, partie scolaire, 1916-1917.

Pourtant paradoxalement, les compositions françaises mettent en garde contre les préjugés. Cela n'empêche pas les sujets de prendre appui sur des thèmes communs et partiels : celui du « soulier » amène à évoquer « les bottes à la hussarde » et le réseau sémantique que tisse cette expression. Les consignes sont terriblement cruelles et le sujet tragique verse dans le cynisme lorsqu'il est demandé à des élèves de cours moyen d'envisager des représailles : « Vous supposez que vous êtes un soldat français chargé de participer à ces terribles représailles contre des Allemands qui ont dévasté votre village ». L'éthique scolaire fait fi de la trilogie « patrie - guerre – humanité » pour n'en conserver que le maillon central et sa fonction vengeresse. La brutalité de la guerre justifie la guerre brutale et la loi du Talion. Une dictée de Pierre Loti sur « les victimes des gaz asphyxiants » renforce la légitime défense²⁶⁰.

Ces sujets sont essentiellement présents en 1916-1917 qui correspond à une période d'intenses combats meurtriers : la violence est partagée par tous et écrire la haine de l'ennemi en le ridiculisant est un défouloir. Pour alléger le traumatisme et alterner réflexion fielleuse et ouverture plus légère, le *Manuel* propose des exemples rassurants de solidarité rurale à l'occasion d'une rédaction sur la récupération du foin d'un mobilisé alors que l'orage menace : deux vieillards aident leur voisine à le rentrer. L'entraide des générations, des sexes, à l'arrière répond à celle de l'avant et conforte dans l'idée d'une nécessaire union.

Enfin on note une dernière catégorie de sujets que l'on peut qualifier de prémonitoires car ils énoncent l'attente de la victoire en des termes plus ou moins explicites. Pour cela, ils prennent appui sur des citations officielles ou bien font appel à l'imagination anticipatrice des enfants. La construction d'un avenir florissant se fonde sur des soubassements vertueux et sur le motif récurrent de la race supérieure. Dès le printemps 1915, il est demandé de commenter les paroles de M. Poincaré aux héros des tranchées :

« Sur les ruines que la guerre accumule et sur les tombes qu'elle creuse, vous faites fleurir les plus belles vertus de notre race. »

Les élèves du cours supérieur doivent réaliser la palingénésie engendrée par la guerre. Les victimes glorieuses insufflent l'espoir par leur abnégation et impriment la marque d'une supériorité humaniste inhérente à la race française. Cette ambivalence du deuil déjà révélée correspond à la bipartition morale qui conjure l'échec grave de la guerre par l'entreprise de civilisation. C'est dans le prolongement de cette idée que s'instaurent des sujets envisageant la fin du conflit à partir d'une vision du présent de destruction et de légitimation : l'intitulé d'une rédaction de 1917, « en attendant la fin de la guerre », confirme

²⁶⁰ *Manuel*, 1916-1917, partie scolaire, p.70.

ces connotations d'espérance. Les indices jalonnent le déroulement supposé du devoir à l'image de la succession des événements envisagés :

« La vision d'une toiture inachevée vous interpelle – Ce que vous avez vu avant la guerre – Le patron et les ouvriers – Quand reviendront-ils ? »

L'élève œuvre dans une logique prospective qui ne supporte pas le défaitisme et envisage la guerre comme une solution de continuité, non comme une fin en soi. Il est demandé de hâter la victoire, non de cesser les combats. Le printemps 1917 signe l'entrée dans le temps des souhaits.

Les centres d'intérêt choisis pour l'année scolaire 1917-1918 sont révélateurs à cet égard. Des thèmes manichéens comme celui du jour et de la nuit persistent et font appel à une forme de psychanalyse, balbutiante à cette époque : l'énoncé impose le rêve mué en cauchemar et clos par une vision heureuse du futur :

« Au moment de vous endormir, un train siffle et vous rappelle que différentes scènes se dérouleront au cours de votre sommeil : vous suivez le mécanicien sur sa machine, les voyageurs appelés au chevet d'un blessé, d'un mourant, et que l'inquiétude angoisse. Vous vous représentez les salles d'hôpital, les usines où le travail ne s'interrompt pas, les transports vers le front, dans l'obscurité, les tranchées où nos soldats veillent, les surprises des attaques nocturnes. Souhaits que vous formez. »

Le recours au rêve n'est pas spécifique au *Manuel*, il est également exploité pour son contenu latent par des auteurs d'albums pour enfants, comme Charlotte Schaller-Mouillot dans *Histoire d'un brave petit soldat*. Des thèmes fédérateurs viennent renforcer ces élucubrations mentales : les souvenirs de guerre, la route, le corps, la maladie, l'économie, axent l'année scolaire entière sur la guerre. L'automne 1918 lève le voile sur la morosité sans toutefois exclure le deuil. L'année scolaire 1918-1919 débute par cette notion immédiatement relayée par les vendanges, les labours et les semailles qui sont autant de sujets porteurs d'espoir par les métaphores germinatrices qu'ils suggèrent. Les poncifs antigermaniques alimentent toujours les textes de dictée qui accusent la barbarie de l'agresseur. Cependant une évolution favorable à la paix triomphale se dessine à travers des sujets inspirés de Renan, sur l'âme française opposée à l'âme pédantesque allemande et issue de l'esprit des Lumières.

La guerre suscite une démarche inductive à partir de l'exemple disciplinaire de l'armée. La discipline est nécessaire à l'école, à l'atelier, dans la vie d'un citoyen. Cet axe d'étude est prolongé par l'analyse du respect de la loi et du gendarme. Les orientations politiques s'affirment au nom des principes républicains : l'obéissance de tous les membres aux règles établies dans l'intérêt général est indiscutable. Des énoncés conclusifs tirent les conséquences et les enseignements du conflit. La joie du retour des prisonniers, de l'issue heureuse imminente est tempérée par l'instauration littéraire d'un memento mori et d'une

charte d'aide aux réfugiés misérables. Le respect et la serviabilité recommandés à l'égard des mutilés de guerre ne font pas négliger le choc de la vision des blessés. Des sujets d'examen pour l'année scolaire 1918-1919 exigent un portrait exact des mutilés de guerre et l'explication circonstanciée des blessures. Le corrigé opte pour une amputation plutôt que pour la description d'une défiguration, préférant insister sur « les égards dont doivent être entourés ceux qui portent les marques glorieuses des sacrifices pour la France ». L'euphémisme et la périphrase sont de rigueur afin d'éluder l'horreur du traumatisme et de ne conserver que la gloire sacrificielle.

Quelques énoncés éclairent la fin de l'année 1918, les uns rayonnant autour du thème du feu, du foyer familial retrouvé, du soldat se réchauffant au coin de la cheminée avant un ultime départ. La scène picturale exigée doit mettre en exergue le bonheur d'un foyer rassurant et la nécessité de le défendre pour que la paix refleurisse. Lorsque le livre d'écolier devient centre d'intérêt le 21 décembre 1918, il donne lieu au rappel iconographique des grandes figures historiques françaises et surtout à une rédaction sur « les plus belles gravures de votre livre d'histoire de France ». On attend certes des références obligées à Vercingétorix, Roland, Du Guesclin, Jeanne d'Arc, Bayard, Henri IV, Sully, Richelieu, Colbert, Turgot, Les soldats de la Révolution et de l'Empire. Mais on souhaite un regret qui déplore l'arrêt prématuré d'un livre auquel manquent les pages glorieuses célébrant l'héroïsme des Poilus, le retour à la patrie de l'Alsace-Lorraine, l'affranchissement des peuples asservis et l'écrasement de la puissance allemande qui prétendait dominer le monde.

Les sujets couronnés des lauriers de la victoire dénotent un triomphalisme glorieux renforcé par l'approche de Noël 1918, atténué par l'hommage aux morts et cautionné par un bilan comparatif : la dernière composition française de l'année 1918 est l'occasion de se consacrer tout entier à la joie de la victoire :

« Etablissez un rapprochement entre vos impressions, vos sentiments, vos souhaits à la fin de l'année 1917 et à la fin de l'année 1918. »

L'on veut obtenir le constat d'un écart entre le fardeau et la menace constituée par la défection russe en 1917 et la plénitude triomphante pour l'Europe régénérée, délivrée du cauchemar en 1918.

Donc jusqu'à la fin de la conflagration et même dans les mois, voire les années qui suivent – jusqu'en 1923 – la guerre demeure une matrice génétique privilégiée d'exercices scolaires. Suivant la multiplication des hommages après l'armistice, ils continuent à prendre appui sur des citations typiques de l'Union Sacrée, de Poincaré en particulier, et d'assouvir le patriotisme modelé par les années de guerre. Le poids des morts n'en est pas moins grand et

les exercices de français s'appliqueront à rappeler au souvenir des élèves que le sacrifice des morts au champ d'honneur ne vaut que par sa reconnaissance et l'effort engagé pour en perpétuer les fruits.

f- Bibliographie littéraire et schémas mentaux : schèmes axiologiques

Les exercices formels de français irriguent des schémas mentaux qui font des enfants un enjeu de la guerre. La dictée et les lectures complètent ou alimentent les autres cours, tous porteurs d'une idéologie identique. L'intégration de la guerre par l'école s'y manifeste concrètement. Notre objectif est de repérer les facteurs littéraires qui ont favorisé cette contamination belliqueuse. Le français est la discipline qui subit et contribue à la fois à l'acculturation guerrière. La consultation du *Manuel Général de l'Instruction Primaire* est éloquente car elle permet d'observer des thèmes récurrents et communs aux matières étudiées et d'en mesurer la teneur propagandiste.

Tout d'abord la liste des auteurs des textes dictés révèle une orientation patriotique, voire nationaliste. Outre les vitupérations de Déroulède à propos de l'Alsace-Lorraine, le culte du soldat est omniprésent. Un texte de Viviani intitulé « Aux soldats de France » à la fin de l'année 1914 soutient cette vénération. L'injonction de participer au combat est illuminée par les radieuses métaphores de la gloire dont les enfants sont les pourvoyeurs de demain. Le texte épique et emphatique dégage des relents amers de 1870 qui annoncent le réveil terrible de la justice. L'auteur le plus cité tant dans la partie générale que scolaire est Victor Hugo.

Son poème « Aux morts pour la Patrie » est le plus fréquemment rappelé et se substitue à l'hymne national. Quand bien même sa genèse n'a rien avoir avec les circonstances, il devient un hymne de guerre. Écrit à l'origine en 1831 pour les victimes parisiennes des Trois Glorieuses, il ne concerne pas les morts au combat pour la défense du territoire. Son appropriation par le siècle et l'école témoigne du déplacement vers le culte des morts et de la constitution d'un mythe patriotique dont les avatars sont multipliés par la littérature. Le poème est consacré aux morts qui ont droit à une éternelle reconnaissance. Il sera abondamment repris après le conflit dans l'optique d'un hommage pacifique. Les textes jugés sacrés subissent une double translation littéraire et historique. Les héros inconnus morts au champ d'honneur sont les protagonistes de récits issus de communiqués officiels de l'état-major, comme les textes hissant dès 1914, le drapeau tricolore, fédérant les volontaires et célébrant la victoire de la Marne.

Les extraits proposés scellent un pacte de solidarité entre l'avant et l'arrière à travers la dictée tirée du *Bulletin des Armées* du 24 avril 1915, intitulée « La guerre – eux et nous ».

L'occupation de la Haute Alsace par les Français et les Allemands est le prétexte à pointer du doigt ces derniers qui ont fusillé les habitants et pillé leurs demeures. C'est surtout un moyen de leur opposer l'amitié et les échanges conviviaux occasionnés par les Français qui ont aidé les Alsaciens pour la moisson. Outre l'antithèse systématique et traditionnelle entre féroces Allemands et Français affables, le texte de la dictée file la métaphore agraire des semailles et de la germination afin d'enraciner l'espoir au fond des cœurs. Il en est ainsi du texte de Cunisset-Carnot proposé en mars 1915 aux élèves de cours moyen :

« Oui la récolte sera belle, cette année car, au-dessus des gerbes de notre blé, des gerbes de laurier aussi seront glorieusement entassées. »

L'espoir procède de l'analogie métaphorique, ce qui explique la présence de la récitation « Le semeur » de Victor Hugo dans la progression du jour.

Si les messages délivrés en 1914 et en 1915 tentent de cheviller l'espoir au cœur, ceux de 1916 et de 1917 apportent un bémol à l'enthousiasme de la mobilisation décrit la première année. L'académicien Charles Le Goffic est l'auteur d'un texte empreint de fièvre et de tristesse mêlées, dévoilant l'horreur sinistre de « ces coups précipités du tocsin ». Le regard sur les premiers moments de la mobilisation change et gagne en profondeur, en maturité et en réalisme. Le texte de Pierre Loti sur « les victimes des gaz asphyxiants » confirme ce tournant idéologique. Le culte du soldat n'échappe pas aux clichés qui célèbrent à la fin de l'année 1916, les héros de Verdun, de la Somme, de Dixmude et les Saint-Cyriens. Officiers, sous-officiers et simples biffins sont honorés dans une même fierté nationale par Anatole France, Pierre Loti ou des auteurs moins connus mais tout aussi convaincus, qui ont su tremper leur plume dans une encre patriotique afin de célébrer « un vaillant petit tambour » à l'instar de Georges d'Espèrès en avril 1917. Les textes les plus virulents reviennent à Barbusse, à Charles Le Goffic et à Pierre Loti dans des tonalités différentes.

Le premier, dans un registre épique évoque le cataclysme d' « une attaque » ou bien l'apocalypse qui a touché « une route sur le front ». Un an après avoir reçu le prix Goncourt, l'œuvre subversive et dénigrée par Jean Norton Cru, *Le feu*, est proposée aux élèves de cours supérieur en avril et en décembre 1917 sous forme d'extraits. Les passages donnés et les questions de dictée qui suivent affichent la volonté de ne garder que l'idée de solidarité que dégage aussi le *Journal d'une escouade* ainsi que celle d'un style puissant aux métaphores époustouflantes. Il serait inconvenant de mentionner les opinions pacifistes et politiques communistes de Barbusse, présenté dans le *Manuel* sous les traits d'un

« Ecrivain français qui a conquis une grande célébrité par un livre *Le feu (Journal d'une escouade)* où il décrit d'une plume réaliste, mais puissante sa vie et celle des camarades de son escouade dans les tranchées. »²⁶¹

N'est relevé que l'aspect testimonial de l'autobiographie afin de cautionner la véracité des propos. L'image à retenir est celle de l'anéantissement des hommes par la guerre, de la désagrégation dans l'anonymat et de la solidarité.

Charles Le Goffic, de son côté, sonne le tocsin de la mobilisation en avril 1917 et entretient la haine de l'ennemi par la description des effets des gaz asphyxiants qu'ils ont envoyés. Pierre Loti cède aussi à la tentation de l'accusation germanophobe par la description détaillée des souffrances atroces endurées par les victimes gazées. Le registre pathétique tend vers la polémique car il pousse à la révolte par l'atteinte à la dignité humaine que représente cette ignominie. Les comparaisons brutales des victimes à des « bonshommes de baudruche » sont source de questions portant sur ces images tragiquement grotesques appelant à de « saintes représailles ». Toujours animé de cette hargne vindicative et sans cesse légitimée par les attaques barbares de l'ennemi, il écrit avec religiosité un texte sur « les vitraux de la cathédrale de Reims » proposé en novembre 1916 aux élèves : l'ekphrasis permet un retour en arrière sur le patrimoine artistique et architectural français détruit lors des bombardements de l'édifice au début de la guerre. Enfin, vénérant les morts comme son contemporain Emile Moselly ou son prédécesseur Victor Hugo, il propose un texte de recueillement intitulé « le jour des morts » concomitamment à la Toussaint tandis que Emile Moselly préfère célébrer lui aussi en novembre 1917, « le jour des morts en Lorraine » et inciter au recueillement et à l'aspiration à libérer les régions annexées.

Certains textes sont dépourvus de violence et d'allusions à la guerre. Ils sont rares mais constituent des pauses de sérénité dans un univers chaotique. Il est difficile toutefois de ne pas lire en filigrane des références implicites au conflit. « Une veillée en Lorraine » de Moselly plante un décor calme et chaleureux, un coin de paix en ce Noël 1916 tandis que « les jeux d'un petit villageois » proposés aux élèves du cours supérieur à la fin de l'année 1917 font jaillir la nostalgie d'un passé ludique et insouciant. Le pathétique n'est jamais très loin et même les fêtes de Noël ne peuvent se départir de la guerre. Il faut attendre plusieurs années – jusqu'en 1923 – pour que la déprise guerrière soit totale. Pour l'heure, Noël 1916 est célébré par Anatole France dans un texte intitulé « Noël en Provence », mais l'image paisible des santons bienveillants est vite supplantée par celle de « la France [qui] frissonne de douleur et de gloire ».

²⁶¹ *Manuel*, 1917-1918, partie scolaire, p.86.

L'intervention posthume de Déroulède dans ce domaine à la fin de l'année 1917 accentue le registre nationaliste et la tonalité revancharde dans deux textes respectivement sur « les étrennes » et les « souhaits patriotiques » à l'occasion de la nouvelle année 1918. Il n'est nullement surprenant d'y entendre résonner l'antienne de la « grande France » s'élançant de « victoire en victoire ». Il y rend également hommage aux poètes qui, à son image, ont su chanter l'âme de la France. Les huit quatrains d'octosyllabes dictés se font l'écho du souhait d'une paix triomphante. La mention du mot « paix » à partir de l'année scolaire 1917-1918 amorce un virage lent des mentalités. Sans attenter à l'orgueil national, on ose souhaiter un retour au calme grâce au triomphe français. La tentative de liaison entre les membres du trinôme patrie – guerre – humanité se fait jour.

Il est vrai que l'année scolaire 1917-1918 laisse apparaître quelques tendances à l'expansion pacifique universelle tout en ménageant les susceptibilités des patriotes bellicistes. Des extraits littéraires incitent au devoir civique et sont adaptés d'ouvrages plus anciens comme celui de Jules Michelet, *Pour la Patrie 1792* et s'inscrivent dans le cadre la propagande à propos des dons patriotiques pour sauver la France. Deux textes de Paul Deschanel parus au printemps 1917 offrent un regard prospectif et extensif tant dans le temps que dans l'espace. L'un envisage une extension humaniste où la France se bat pour l'humanité, cause universelle, l'autre, « après la guerre », envisage dans un futur proche l'issue victorieuse.

g- Triptyque textuel : de l'hagiographie à la palingénésie

Enfin il reste trois catégories de textes inscrits dans les exercices du *Manuel* : les premiers, anonymes, sont de véritables hagiographies militaires qui encensent la bravoure d'un petit soldat, d'un Saint-Cyrien, ou d'un aviateur comme Guynemer. La plupart font office d'appels à la résistance. Les deuxièmes sont empruntés aux discours officiels d'hommes politiques : ils informent sur les événements favorables à la France comme l'entrée en guerre des Etats-Unis d'Amérique auprès des Alliés en avril 1917. Les derniers entament le travail de deuil et de réflexion sur l'effet palingénésique du conflit. Alors que le discours de M. Ribot, au Sénat, le 5 avril 1917 pour l'entrée en guerre de l'Amérique aux côtés des Alliés, est donné à lire aux élèves de cours moyen, un extrait du *Temps* duplique l'idée dans un article intitulé « L'armée des Etats-Unis en France ». La distanciation temporelle n'existe plus afin d'impliquer les élèves dans le déroulement de la guerre au jour le jour. Les discours de Georges Clemenceau et de Raymond Poincaré proposés au cours supérieur début 1918, insistent pour le premier sur le deuil et la dignité des veuves ou des mères explorées lors d'une

revue, tandis que le second est une apostrophe « aux drapeaux de la Pologne », emblèmes de la liberté retrouvée. Les dictées épousent par leur contenu et leur tonalité l'évolution des mentalités soumises aux fluctuations politiques. L'élève reçoit l'impact des événements, les intègre, les pense et se tourne tout entier vers la perspective d'une victoire française. Il est conditionné par les travaux d'écriture et sollicité par les lectures judicieusement choisies.

C'est ce que confirment les rapports annuels de l'Inspecteur d'académie sur la situation de l'enseignement primaire dans le département des Vosges pendant les années scolaires 1914-1915 et 1916-1917. Les deux documents témoignent de l'inféodation de l'instruction scolaire à la culture de guerre, voulue par les maîtres, même les plus timides d'ordinaire. Ils insistent notamment sur les substrats de base pléthoriques mis à leur disposition par l'imprimé en tout genre et sur la nécessité d'un choix pertinent.

« La difficulté était de garder la mesure, de choisir parmi les matériaux qu'offraient en abondance les spectacles journaliers, les journaux, les revues et surtout d'utiliser ces documents avec discernement. »²⁶²

Ils soulignent la stricte corrélation entre les leçons de morale, les lectures et les récitations étudiées. Le recours aux publications illustrées contemporaines s'affirme comme la source la plus fiable en matière d'information et d'orientation idéologique :

« Ils ont vu dans : *Pages de gloire*, le *Miroir*, le *Pays de France*, les *Annales*, et même *l'Illustration*, une tranchée, un entonnoir, des boyaux, des grenades (...) les portraits du czar, du roi des Belges, du général Joffre, du général French. »²⁶³

L'observation strictement informative et objective au départ verse vite dans l'analyse subjective à l'avantage des acteurs alliés du conflit. L'ensemble est relayé par les panégyriques des héros de la Grande Guerre contenus dans les bibliothèques scolaires.

La lecture de ces témoignages annuels conforte dans l'idée d'une réelle imprégnation guerrière à l'école par le biais de revues pédagogiques. Les rapports produits par les Inspecteurs font état du creuset patriotique que constituent les revues pédagogiques et leur usage à bon escient. Les discours moralisateurs, dithyrambiques et solennels à l'égard des combattants martèlent la mission de l'école et ne déparent pas les collections « Patrie » de Rouf ou des « Livres Roses de la Guerre » de Larousse offertes aux enfants. Ces ouvrages reprennent, en les exacerbant, les propos officiels. La guerre a littéralement phagocyté la pluralité des disciplines scolaires pour constituer un noyau matriciel et pédagogique exceptionnel. La mise à l'écart de certaines matières comme les sciences naturelles ou le

²⁶² Conseil général des Vosges, *Procès verbaux des délibérations du Conseil général*, session d'août 1915. Epinal, imprimerie administrative des Vosges, 1915, p.270.

²⁶³ Ibid. p.271.

dessin au profit de la lecture et du calcul est excusée au nom de l'adaptation de l'enseignement aux circonstances.

Les lectures patriotiques ante bellum ont constitué un terreau fertile. Les bibliographies qui ressortent des parties scolaires du *Manuel général* corroborent cette imprégnation idéologique. Elles sont établies à partir des lectures du samedi, des explications de textes demandées aux enfants, des publicités concernant les titres d'ouvrages conseillés pour les vacances et des manuels d'histoire.

4 LES LECTURES DU SAMEDI : L'EXEMPLARITÉ DES MODÈLES HEROÏQUES

a- Variété générique

Les lectures du samedi se fondent essentiellement sur les exploits d'enfants héroïques, inspirés de Viala et de Bara, les référents révolutionnaires récurrents. L'histoire d'Emile Després, publiée dans le *Figaro* de septembre 1914 a fait l'objet de réécritures par Charles Guyon, Jean Aicard, Jacquin et Fabre, qui retracent le portrait d'enfants héros martyrs dont la désobéissance est rachetée par la bravoure. C'est ce que recommande le *Manuel* avec *l'Histoire d'un petit berger français*, *Le Petit soldat de sept ans*, qui sont autant de récits de transgression et d'initiation mêlées. Les sources médiatiques sont également utilisées : le *Figaro*, le *Temps* offrent des anecdotes exemplaires. Afin d'affirmer la véracité des faits, les instituteurs recourent aux textes officiels, aux témoignages réels, aux carnets de route de soldats ou d'officiers.

Dès le début du conflit, deux types de lectures se relaient : les discours et récits authentiques d'une part, les fictions héroïques, revanchardes, bellicistes et moralisatrices d'autre part. La variété générique des lectures orales du samedi n'évite pas la monotonie thématique, à l'égal de celle des dictées et des compositions françaises. Dès octobre 1914, le relevé des titres des lectures proposées augure de séances édifiantes qui exaltent le courage des enfants, des civils et des militaires en accusant la brutalité et la perfidie allemandes et en édifiant le courage belge. Les titres rappellent ceux des « Livres Roses de la Guerre » de Larousse quand ils ne sont pas eux-mêmes cités : *Les enfants héroïques*, *Histoire d'Emile Després*, *Histoire d'un petit berger français*, *Le Petit soldat de sept ans*, *Une jeune fille héroïque*, *L'odyssée d'un petit trappeur* seront vite repris par les collections héroïques de Larousse et de la « Petite Bibliothèque de la Grande Guerre ».

Le motif de l'enfant qui fausse compagnie à ses parents pour rejoindre les troupes françaises en première ligne est souvent repris et délivre une morale ambiguë pour le jeune auditeur oscillant entre le désir d'identification et le respect de la loi. *L'odyssée d'un petit*

trappeur met en scène le schéma narratif inhérent aux histoires héroïques : originaire d'Alsace, l'enfant n'a pas voulu fuir avec ses parents, préférant se joindre aux lignards « pour descendre des Boches ! ». Le registre familier et argotique n'est pas éludé mais constitue une forme d'appropriation de la guerre et un signe de maturité. L'imprégnation par le lexique guerrier est reconnue comme une qualité civique par les Inspecteurs d'académie comme en témoigne le rapport de 1914-1915 consulté :

« Il n'est pas jusqu'au vocabulaire des enfants qui ne soit notablement enrichi au cours de la guerre. Sous une foule de mots dont le sens restait pour eux assez vague, parce qu'ils correspondaient à des objets ou des faits ignorés et à des sentiments plus ou moins obscurément éprouvés, ils mettent maintenant une signification plus nette, plus claire et plus précise. »²⁶⁴

Mis à l'épreuve du feu par la lecture des faits, les enfants manipulent de mieux en mieux l'argot des tranchées et le vocabulaire de l'actualité guerrière, gage de leur patriotisme. C'est le résultat obtenu par les thuriféraires bellicistes. Les réécritures du mythe de l'enfant martyr proposent des avatars éblouissants d'audace et de courage.

Le pouvoir verbal exercé par les textes dits « officiels » conforte le maître dans sa position de héraut : il délivre la bonne parole civique et honore dans une démarche orale mimétique les belligérants français et alliés. Ainsi trouve-t-on parmi les lectures du samedi des extraits du Journal Officiel. Il est conseillé de lire les citations à l'ordre de l'armée dans leur sobriété et leur sécheresse, sélectionnées selon leur portée émotive. Les exploits étant légion, ces citations tireront les larmes.

La langue est au centre de l'intrigue : sans aller jusqu'à parler de récits autotéliques au discours métalinguistique, il avéré que celle-ci est un enjeu pédagogique, littéraire et stratégique. Elle signe l'identité d'un pays, de ses habitants, elle en est la fierté et le porte-parole. La reconnaissance de sa fonction poétique peut l'auréoler de prestige, mais sa négation peut la dégrader comme c'est le cas pour l'allemand réduit à des sons gutturaux pendant le conflit. La langue se présente surtout comme un moyen de communication, d'espionnage, de sauvetage.

La propagande française passe par la dénonciation de sa jumelle allemande et elles se nourrissent mutuellement. Afin de jeter l'opprobre sur l'ennemi, l'instituteur dispose par exemple d'un petit volume de propagande allemande, *Chroniques de guerre (Krieg's Chronik)*, exemplaire saisi par la police britannique. Il raconte l'histoire d'un jeune garçon refusant de donner une information aux Allemands qui vont exercer des représailles. Ce récit vient en écho aux *Contes du lundi* de Daudet, qui stigmatisaient la corruption exercée sur les

²⁶⁴ Rapport annuel de l'Inspecteur d'Académie, département des Vosges, 1914-1915, p.270.

enfants pendant la guerre de 1870 à travers le petit Stenne, héros de « L'enfant espion ». De même, « Une visite désagréable », extrait d'un procès verbal dressé par M. Piquet, professeur de langue allemande à l'Université de Lille, rend compte le 5 septembre 1914, d'une scène violente où pleuvent coups de crosses et de poings suite à l'invasion ennemie. La menace de fusillades qui clôt le rapport met en valeur des « scènes angoissantes admirables », où rayonne le calme stoïque des protagonistes accusés de préparer la mobilisation, et condamnés à être fusillés.

Le maître se réfère aussi au *Times* qui a publié des lettres allemandes. Cette technique de la contre propagande utilisant ses propres armes pour détruire verbalement l'ennemi est couramment utilisée comme nous avons pu le constater dans *La Revue Pédagogique*²⁶⁵ qui intitule une de ses rubriques « Quelques lettres d'Allemagne » en contrepoint aux « Lettres du front ». Une véritable union sacrée littéraire fédère discours et écrits officiels, textes pédagogiques et didactiques, récits authentiques et fictifs. Les derniers excipent de leur bonne foi en s'appuyant sur les premiers et recourent à des techniques identiques d'intertextualité, de citations et d'antinomies. La lecture de poèmes de Déroulède comme « Le Turco » ou « Le Clairon » conduit à l'apprentissage de la récitation, autre forme d'imprégnation des esprits juvéniles par la répétition et l'assimilation de formules patriotiques. Des lectures comparatives des textes de Déroulède entendent montrer par la translation littéraire, le déplacement patriotique qui s'est opéré entre 1870 et 1914, confinant au nationalisme. Les consignes suggèrent de mettre en parallèle « Le bon gîte » de 1870 et un texte de 1914 au titre identique et tiré de la *Guerre sociale*, rapportant l'histoire d'une vieille femme qui ramène chez elle un soldat blessé.

La distanciation de quarante ans ne fait qu'exacerber la fibre cocardière et la haine antigermanique. Le récit fera des émules comme Marcel Mültzer avec son album en couleurs *Avec les Poilus Maman, la soupe et son chat Ratu*. L'histoire est sensiblement la même : une vieille femme qui a perdu ses deux fils à la guerre devient l'emblème des mères courage éplorées et vindicatives pour qui « tous les soldats allemands sont des assassins. »²⁶⁶

Les lectures du samedi entretiennent le patriotisme et attisent le ressentiment envers les Allemands. Cependant les consignes tirent habilement parti des situations imaginées lors des causeries. L'exemple suivant est révélateur de la technique :

²⁶⁵ *Revue Pédagogique* n°11 de novembre 1915, Tome LXVII, pp.385-390.

²⁶⁶ Marcel MÜLTZER, *Avec les Poilus, Maman, la soupe et son chat Ratu*, illustrations de Raynolt. Paris, R Roger et F. Chernoviz, éditeurs, 1919, p.7.

« S’inspirant de la devise “ Deutschland über alles ”, un ami vous écrit : “ Les Allemands ont raison de mettre leur patrie au-dessus de tout. Nous aussi, nous devons dire : la France avant tout ”. Répondez-lui. »

Un plan antithétique de discussion est proposé : d’abord il convient de rappeler que ces paroles ont généré la barbarie, ensuite il faut exposer que la patrie doit inspirer la vertu et non l’orgueil dominateur. Il ne faut pas trahir sa patrie en faisant comme les Allemands, mais mettre au-dessus de tout, ses hautes pensées. Il faut dépasser le désir d’hégémonie et le sublimer par l’aspiration à l’humanisme civilisateur.

Les carnets de route de combattants intégrés dans les bibliothèques scolaires exaltent la bravoure des soldats et maintiennent au courant de l’actualité afin que « les élèves vivent avec les vivants. »²⁶⁷ Aussi n’est-il pas étonnant de voir apparaître toute une sériation livresque bâtie sur les carnets de route d’un soldat ou les feuillets de route d’un ambulancier. La pénétration de la littérature de guerre au sein de l’institution scolaire prouve, selon l’Inspecteur primaire d’Epinal, que « l’école a ouvert toutes grandes ses portes sur la vie ». Les dérivés de « vie » abondent dans son rapport : « la classe vit avec intensité les leçons qu’elle subissait », « les élèves vivent plus avec les vivants », « la guerre (...) imprègne et vivifie tout l’enseignement. »²⁶⁸

Comme pour conjurer la mort de masse, l’école donne des leçons de vie qui ont pour matrice la guerre. La lecture des lettres d’ « un petit Français à son papa » mobilisé souligne à travers le titre, l’alliance de l’enfance et de la guerre, le rapt de l’une par l’autre. La correspondance des écoliers est complétée par celle de Poilus témoignant de l’horreur des tranchées. La mention des atrocités commises par les Allemands a hâté la maturation des esprits. Le fréquent recours à des discours, des lois, des anecdotes authentiques, cautionne la thèse de la suprématie intellectuelle française. Les lectures du samedi rappellent la nécessité d’opposer notre culture à leur « Kultur », car elle est propice à l’épanouissement de l’âme et d’une émouvante beauté. Les récits de guerre sauront développer cette admiration en soulignant le respect des lois, de la dignité humaine par les Français conformément à la Convention de Genève qui prévoit la libération des médecins ennemis par exemple.

Les lectures du samedi abordent tous les grands thèmes favoris de la littérature de guerre enfantine en conformité avec la mentalité du moment : l’héroïsme des femmes n’est pas en reste et quelques textes sauront expliquer comment elles participent brillamment à l’effort de guerre. Les traductrices d’anglais, les ambulancières cachent des soldats français ou alliés et les sauvent par leur sang-froid.

²⁶⁷ Rapport annuel de l’Inspecteur d’Académie, département des Vosges, 1916-1917, p. CXXVII.

²⁶⁸ Ibid. p. CXXXIX.

b- Le relais publicitaire

Les publicités insérées dans le *Manuel* recommandent des romans nationaux et célèbrent la valeur patriotique et actuelle de ces chefs d'œuvre si éminemment français que sont les ouvrages d'Erckmann-Chatrion comme *Le Conscrit de 1813*, *La guerre*, *Madame Thérèse*, *Waterloo*. Ils sont en stricte adéquation avec le Bulletin Administratif de l'Instruction Publique. Les œuvres recommandées ainsi que les éditeurs qui les publient reflètent la parfaite adhésion aux décisions officielles : Hachette fait sa propre promotion dans un manuel qu'il publie, la « Bibliothèque des écoles et des familles » édite des ouvrages de prix représentatifs de la pensée propagandiste et les livres publiés constituent un fonds littéraire solide et sûr. Les pièces de Corneille et de Molière recommandées sont un socle fiable tandis que l'œuvre de Paul et Victor Margueritte, *La guerre de 1870-1871*, ramène à la surface des souvenirs amers et revanchards. *Pif-Paf* de Jacquin renoue avec la tradition des soldats de Bonaparte alors que *Maroussia* de P.-J. Stahl offre une littérature de substitution guerrière, déplaçant l'occupation de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne en Ukraine assujettie à la Russie. Les publicités de lectures enfantines suivent la même évolution idéologique que l'enseignement primaire. Tous les sujets abordés regorgent d'allusions directes à la guerre et à ses fondements : Turenne, la Révolution, Valmy.

L'année scolaire 1916-1917 propose une lecture orale hebdomadaire sous forme de feuillets tirés de la presse ou de témoignages véridiques. Les textes ainsi segmentés s'échelonnent sur deux à quatre semaines et suscitent la curiosité, la première découverte agissant comme une captatio. Les thèmes abordés ne changent guère. Seuls quelques contes et un extrait des *Martyrs* de Chateaubriand, « La cueillette du gui », apportent un dérivatif. « Le collier de vérité » issu des *Contes du petit château* de Jean Macé et « La Voleuse de roses » de Henri Guy dans les *Contes de tous les temps* sont les seules entorses aux récits de guerre. Les autres lectures se répartissent entre les histoires de guerre sous-marine ou aérienne, les exploits de femmes ou de jeunes filles, les croquis du front. Certains récits mettent à l'honneur les bêtes dans la guerre. Un poème synecdochique « Le Clairon de Verdun » de Charles Guyon est suivi d'une ouverture sur la littérature étrangère russe et anglaise qui sert d'hommage aux Alliés : Tolstoï et *Le Premier distillateur* est conseillé avec les *Ballades d'Outre-Manche Wordsworth* traduites par Jean Richepin.

Nous avons relevé une régression de l'arrogance patriotique et antigermanique au début de l'année scolaire 1917-1918 au profit d'une reconstruction symbolique de la France à travers les thèmes abordés : la maison, les souvenirs. L'espacement entre les textes de guerre au début de cette année scolaire correspond à ce virage idéologique. *Le nouveau maître* de

Daudet, des extraits des *Misérables* comme la rencontre de Jean Valjean et de Petit Gervais, des textes de moines chroniqueurs du Moyen Age sur les serfs, la grande famine de 1033, s'éloignent des préoccupations guerrières. Puis un retour intensif de la littérature de guerre pour enfants s'opère dès novembre 1917, faisant se succéder journaux de guerre, comme *Le Journal d'un As 10 juillet 1915* de Chaput, les lettres de combattants et le récits de morts héroïques. Seul un conte de Noël de Jules Lemaître, *Les grands souliers*, rompt avec la litanie guerrière. Le regain belliciste s'explique par le contexte de lassitude et de contestation qui plane sur la France.

Le but de ces lectures est avoué par la partie générale concordante : former le jugement des élèves par la confrontation de différentes productions sur la guerre de 1914-1918. Cependant le jugement est préformé, voire déformé par la sélection livresque opérée.

Des thèmes obsédants sont mis en place par le français et les leçons de morale qui constituent les points phares de l'enseignement de la guerre. En dépit de la distinction des sexes et des âges, un substrat sert de base à la construction de l'édifice guerrier à l'école : le patriotisme défensif se meut en patriotisme offensif sous l'effet de la mobilisation de l'enfance. Fort de son amour filial, l'enfant prend conscience que les Poilus tombent pour lui et que la guerre construit son avenir, d'où le culte du soldat qui s'empare des esprits. Les textes de Déroulède sont là pour rappeler qu'il faut laver l'affront de 1870, ceux de Pierre Loti, d'Anatole France, de Clemenceau, de Deschanel, apprennent à l'enfant à être reconnaissant, à avoir le sens de la dignité et à respecter le sacrifice des morts au combat. L'hymne poétique national de Hugo « Aux morts pour la Patrie » résonne dans les salles de classe tandis que les lectures du samedi incitent les jeunes auditeurs à participer à la souffrance dans un mécanisme de culpabilisation. Investi d'une mission salvatrice, l'élève doit relever le pays par son comportement exemplaire à l'école et à la maison.

5 INSTRUCTION CIVIQUE, HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE : MORALE LAÏQUE, PATRIOTIQUE ET COLONIALISTE

a- Instruction civique : patriotisme, nationalisme et bellicisme

Les leçons de morale quotidiennes lui martèlent son devoir et sont initiées par des causeries portant sur « un phénomène de la vie des hommes, des bêtes ou des plantes. « Parfois aussi un proverbe sera traité et aussi quelques textes commentés », rappelle le préambule du *Manuel* en 1914²⁶⁹. Le florilège de sujets de morale pendant les quatre années

²⁶⁹ *Manuel*, préambule de 1914, p.VI.

de conflit montre combien la foi nationale est ancrée au « cœur de la raison scolaire. »²⁷⁰ L'adhésion au patriotisme impliquée par la réalité sociologique met à l'index la générosité de l'idéologie internationaliste au nom de la justice sociale future dont la France est porteuse. La morale laïque s'est substituée à la morale chrétienne, les modifications opérées sur certaines publications comme *Le Tour de la France par deux enfants* à partir de 1906, accusent non seulement le coup de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, mais instituent aussi un monument laïc au cœur de l'école, la patrie devenant source de morale et de progrès social comme l'affirme Emile Durkheim²⁷¹ :

« Pour que l'enseignement de la morale soit possible, il faut maintenir intacte la notion de société. Il faut maintenir que la société c'est la condition même de la civilisation et de l'humanité. Et puisque la patrie n'est autre chose que la société la plus hautement organisée qui soit, vous entrevoyez que nier la patrie, (...) c'est atteindre la vie morale à sa source même. Sans doute on croit qu'on peut opposer la patrie à l'humanité. C'est là le résultat d'une énorme erreur. (...) si nous cherchons à détruire notre patrie, à la nier, nous cherchons à détruire l'instrument nécessaire aux transformations que nous pouvons espérer. »

Une rapide synthèse des sujets de morale proposés met à jour les thématiques précitées et une historicité de la morale à l'école primaire, tant par des prémices qui ont posé les jalons ante bellum, que par les orientations graduelles durant le conflit et par la préparation d'une mentalité d'après-guerre. Il existe une rhétorique de la leçon de morale telle qu'elle est présentée dans le *Manuel* : les propositions émanent souvent d'Inspecteurs primaires ou académiques, qui sont la clé de voûte de l'édifice scolaire. Dès novembre 1914, l'auteur du sujet de morale reconnaît avoir dû modifier le titre de sa leçon préparée avant le déclenchement de la conflagration. Aussi joue-t-il sur les mots pour cette rentrée placée sous le signe de la guerre : « Serrons les rangs », déclare-t-il avant d'entamer un exposé métaphorique sur une société dont il faut préserver le corps. L'adoption de la devise des soldats au combat est un signe d'union et l'injonction de ralliement place l'écolier sur le même plan que le militaire mobilisé. L'entrée de plain-pied de la guerre à l'école se solde par un « bourrage de crâne » contre lequel voulaient justement lutter les autorités.

Comment cette dérive a-t-elle été possible ? Sans jamais être mentionnée officiellement par une réforme scolaire, cette acculturation guerrière s'est insidieusement immiscée dans l'école après une formation civique de quarante années. Un commentaire de G. David, Inspecteur primaire à Ruffec, à propos d'un devoir de composition française de certificat d'études primaires de la session d'octobre, confirme cette préparation fertile : à la question « Etes-vous fier d'être Français ? Pourquoi ? », il a eu l'heureuse surprise de lire des

²⁷⁰ Olivier LOUBES, op. cit., p.20.

²⁷¹ Emile DURKHEIM, « L'enseignement ou la morale à l'école primaire », 1908-1909, *Revue française de sociologie*, XXXIII, 1992, pp. 609-623.

copies sincères qui ont bien exprimé la chance d'être Français, qui ont exalté la grandeur de la France, dénoncé la barbarie allemande et annoncé la revanche de 1870. Et l'auteur de l'article de conclure en ce 14 novembre 1914, que ces résultats sont à l'honneur des maîtres qui ont élevé ces générations de bons Français. Dès l'automne 1914, la morale du droit et de l'attachement au sol contre celle de la force met en place les fondements de l'enseignement civique à l'école de la guerre.

b- Instruire et plaire par l'apostrophe

Les leçons dispensées par les maîtres vont inscrire au frontispice de l'école la morale du bien. La vision manichéenne des belligérants condamne systématiquement l'ennemi dans de violentes diatribes et édifie la France et ses Alliés dans des panégyriques à la gloire de la soldatesque. Les quelques pauses pacifiques qui sont ménagées ne sont que des leurres qui masquent superficiellement la guerre : ainsi lorsqu'il s'agit de parler de propreté, l'exemple provient de Jaurès et est tiré de la *Dépêche de Toulouse* du 8 juin 1892 : il appelle à la réflexion des élèves sur la nécessité d'être propre mais joue sur la polysémie du mot : « Votre âme le requiert car c'est une manière de maîtriser la nature et les choses ». La morale s'inscrit dans la droite lignée de l'humanisme rabelaisien qui allie l'hygiène du corps, de l'esprit et de l'âme. Le culte des morts est institué dès l'automne 1916 dans les écoles suite à l'hécatombe de Verdun. Le travail sur la mort se fait le 28 octobre 1916 par le biais d'un texte allusif à la Toussaint, rempli de respect vis-à-vis des martyrs. La mémoire bénie empreint de religiosité la leçon ponctuée par le refrain hugolien « Gloire à notre France éternelle ! ». Les leçons de morale entretiennent une atmosphère de recueillement qui trouve son prolongement dans la conscience du temps qui passe, traitée à partir d'un corpus de textes : le groupement réunit « La Fuite du temps » de Victor Hugo, « Une pendule allemande » d'Alphonse Daudet, « Une heure émouvante » de Charles Le Goffic qui évoque le départ du train des mobilisés.

Chaque thème hebdomadaire est relié directement ou indirectement à la guerre. Chaque sujet de causerie, chaque texte y ramènent insensiblement tant la force centrifuge qu'elle exerce est puissante. Même le centre d'intérêt de la lumière s'y trouve rattaché par les connotations, les allusions et les enchaînements d'idées : la lumière pénètre par un trou pratiqué dans une toiture, « c'est par ce trou que le 9 mai et les jours suivants, Joffre dirigea l'attaque », écrit Charles Le Goffic en complément à cette réflexion pendant l'hiver 1916-1917. Sur le plan méthodologique, discussion, jugement, raisonnement constituent les préliminaires à la leçon de morale. A partir de janvier 1917, chaque semaine commence par un hymne et les chants nationaux des Alliés. Le sentiment national est de plus en plus présent

et développé chez les élèves conditionnés par la promotion du courage, de la volonté, de l'effort, du bon sens au sein d'une patrie sacrée. Ils sont appelés à devenir des décideurs, des vainqueurs. La dix-neuvième leçon de morale de l'année 1916-1917 commence par indiquer la base chantée et patriotique qui sert d'appui à la leçon :

« Chant. – Sur un désir qui nous a été exprimé, nous ferons entrer dans la série de nos chants du matin, les *Hymnes et Chants nationaux des Alliés*. »

C'est sous ce titre que la maison Hachette a publié une édition à 0,50 franc²⁷².

Le chant est suivi d'une réflexion sur « l'idée de Dieu et le sentiment religieux », abordant la question religieuse sous l'angle du bien et du mal et expliquant la laïcité. L'évolution du credo patriotique se mesure à partir de la trente septième leçon d'éducation civique qui commence par la répétition du chant « Aux morts pour la patrie » tiré des *Chants populaires* de Bouchor et Tirsot (première série). La devise qui inaugure la discussion préliminaire révèle le chemin parcouru du patriotisme défensif de septembre 1914 au patriobellicisme de 1916-1917 : « Il y a une patrie et tu lui dois tout ». La préparation proposée par le Manuel procède d'une méthode herméneutique alternant les interventions du maître et des élèves. Elle démarre sur un récapitulatif des prérequis afin de vérifier l'acquisition des notions de base et dessine une légende des siècles de la civilisation pour laquelle l'attachement à la terre natale justifie de s'enorgueillir « d'appartenir à un peuple d'où sont issus tant de génies. »²⁷³

La métaphore filée de la famille patriotique amorce une transition vers une appropriation du texte grâce à l'emploi de la première personne du singulier qui fait de l'instituteur un parangon de patriotisme. Il apprend un discours qu'il doit mener avec ses élèves, fait d'apostrophes à ses interlocuteurs où il prône l'abandon de l'égoïsme au nom du devoir social et où il revendique la suprématie française et alliée issue du droit par opposition au patriotisme haineux des Allemands. La leçon s'achève sur un bilan tripartite : un résumé définit la patrie, citant Lavisser : « Servir sa patrie, c'est servir l'humanité ». Un questionnaire vérifie la compréhension des données précédentes. Enfin trois textes tirés des *Conseils d'enseignement* d'Ernest Bersot, des *Discours et Conférences* d'Ernest Renan et de *Le devoir militaire* de Boutroux, adoptent des tonalités différentes pour définir respectivement « La patrie », « Une nation », « Le patriobellicisme ».

Le premier utilise l'apostrophe familière de la deuxième personne du singulier et une parabole familiale pour inciter, sur un ton de bonhomie paternaliste, l'enfant à servir sa patrie

²⁷² Manuel, 1916-1917, p.6. « Nous commencerons par l'hymne national anglais : le “ God save the King”. »

²⁷³ Manuel, 1916-1917, partie scolaire, p.578.

en travaillant. Le deuxième recourt au présent gnomique et à l'anamnèse des jours de gloire héroïques pour imprimer le capital social sur lequel asseoir l'idée nationale. Le troisième se transforme en éloge de la mère patrie qui élève ses enfants avec sollicitude et amour grâce aux institutions républicaines mises en place par ses ancêtres. Le patriotisme est alors inné, procède d'un instinct naturel qu'il faut laisser agir après que la maïeutique magistrale eut agi. L'ensemble de la séquence ne peut manquer de porter ses fruits quand on sait que le rédacteur en est Ferdinand Buisson.

Les leçons de morale de l'année 1917-1918 ne se contentent pas de reprendre le thème de l'identité nationale dès la rentrée d'octobre 1917. « Tu es un Français. Tu es une Française », phrase initiale de réflexion, lance le débat sur les moyens d'être digne de la France par la dénonciation de l'alcoolisme. La dix-huitième leçon de morale s'intitule « Un alcoolique est un mauvais Français » et rappelle les efforts civiques à fournir à l'Arrière. La rentrée 1918 s'ouvre sur une pensée morale prospective : « Quels seront les souvenirs d'enfance des enfants de la guerre ? ». L'enfance française est orpheline mais les nations libres ou qui luttent pour la liberté, font l'humanité. Dans un vaste mouvement antithétique opposant les nations libres et pacifiques aux nations belliqueuses et asservissantes, la progression d'instruction civique établit l'antagonisme entre la démocratie et l'autocratie militaire de Guillaume II.

Les leçons accentuent de plus en plus le message idéologique : elles s'inspirent du discours d'Ernest Lavisse à l'Académie Française, le 5 octobre 1918, et reprennent avec véhémence l'image des pères combattant pour l'avenir. Elles entendent démontrer la lutte entre l'ordre fondé établi sur la justice et l'anarchie des égoïsmes nationaux. Les enfants devront se faire « les propagandistes de la bonne cause », celle de la Société des Nations et concilier l'esprit national et international. Pour cela ils doivent travailler au redressement de la France, au relèvement des ruines. A la veille de l'Armistice, s'établit un consensus en vue de reconstruire la paix, tâche ardue. Tous les rédacteurs du *Manuel* s'emploient à montrer que la France a retrouvé son âme, alors qu'ils n'ont eu de cesse d'affirmer pendant quatre ans que cette même âme la conduisait vers la victoire finale.

Les incipits des parties générales du *Manuel* concernant les mois de novembre, décembre 1918 et janvier 1919 (n° 9, 12, 15) reflète l'idéologie véhiculée par les leçons d'éducation civique de cette année scolaire : tout entières centrées sur la souveraineté nationale, elles font écho à l'annonce de l'Armistice, « Le jour de gloire est arrivé », et à la célébration des chefs politiques et militaires, Clemenceau et Foch. Le *Manuel* anticipe l'inscription au fronton des mairies et de toutes les écoles de la République, qui affirme que

tous « ont bien mérité de la Patrie ». Il devient une mise en abyme du projet de reconnaissance et de reconstruction politique en affichant successivement l'hommage aux vainqueurs (n°9), la créance de l'Alsace-Lorraine (n°12), un regard sur l'école d'après-guerre (n°15). La déprise de la guerre s'apprend, se constitue progressivement car l'imprégnation du conflit perdure dans l'enseignement. L'abandon de la « brutalisation » se fait concomitamment à la vénération des morts dont le décompte a commencé très tôt. Le sens du sacrifice est désormais lié à celui de la guerre. Ce sont les manuels d'histoire qui ont pour rôle de consigner l'image que l'Instruction publique doit garder du conflit et le bilan qu'il faut en tirer.

c- L'histoire de France : référents emblématiques et topoï littéraires

Déjà peu à peu notée dans des suppléments aux livres scolaires, à la demande des Inspecteurs qui diligentaient des enquêtes afin de regrouper des témoignages fiables, l'histoire de la Grande Guerre s'est écrite au fur et à mesure de son déroulement, mais sans le recul nécessaire à l'objectivité. Les références en la matière sont les « Petits Lavisse » qui en sont à leur troisième génération d'un patriotisme républicain plus ferme que revanchard. Lavisse est d'ailleurs l'auteur référent du *Manuel* qui se plaît à citer ses discours et à emprunter ses textes pour illustrer les leçons de morale ou de français. La consultation de la partie scolaire du *Manuel* met en évidence une progression chronologique de l'histoire de France chaque année scolaire. Cependant, au cours des quatre années de conflit, cette constante linéarité subit quelques modifications dans les repères clés qui la jalonnent. L'accent porte sur les figures emblématiques de la libération de la France, de sa République, personnages eux-mêmes convoqués au ban de la littérature enfantine et de la morale. De plus l'ajout de feuillets sur la guerre témoigne de désir de faire des élèves des témoins et des acteurs du conflit.

Les leçons d'histoire, qu'elles s'adressent au cours élémentaire, au cours moyen ou au cours supérieur, suivent toutes la même progression et mettent unanimement en exergue les héros qui ont fait la grandeur de la France. Chaque année suit le même programme. Si des modifications apparaissent, elles ne peuvent être que le fruit de décisions arbitraires et concernent une importance particulière accordée à des personnages ou à des événements au détriment d'autres. Un déplacement s'est opéré en quatre ans sur les libérateurs de la France à l'instar de Vercingétorix, de Jeanne d'Arc, des soldats de l'An II, des généraux Hoche et Marceau. La Terreur est présentée comme un mal nécessaire, préparant des jours meilleurs. « La Marseillaise » est omniprésente à cette évocation. Les rois comme Dagobert, Louis XII,

sont célébrés pour leur bonté, leur générosité et leur vertu. Les leçons cèdent aux clichés et reprennent volontiers les images d'Épinal qui plaisent tant aux enfants.

Des cours d'histoire sur les Germains sont inscrits en contrepoint de ceux sur les Français. La vision subjective de leur Empire est emplie de préjugés. Dès la rentrée d'octobre 1914, le maître explique aux élèves les plus âgés que la Germanie inspire la tristesse et l'effroi, tandis que les enfants du cours élémentaire bénéficient d'une leçon sur Attila et les Huns qui oppose l'horreur des époques de barbarie à « la tranquillité des temps actuels ». Il est vrai que la guerre débute et n'entame pas encore la foi en une victoire imminente. Les élèves du cours moyen et du cours supérieur se voient proposer une description physique des Germains que ne démentent pas les histoires et les dessins de Hansi ou ceux des « Livres Roses » : de haute taille, les cheveux blonds, les yeux bleus ou verts, ils sont vêtus de peaux de bêtes, vivent dans des huttes ou cachés dans des souterrains. Belliqueux par nature, ils font la guerre par goût et par nécessité. Ils sont des barbares, non des sauvages, mais la nuance ne fait qu'accroître l'ostracisme dont ils font les frais dans les manuels d'histoire ou les livres documentaires comme celui d'Émile Toutey, *Pourquoi la guerre comment elle se fait*. A l'évocation des Mérovingiens, les lois barbares sont mises à l'index avec pour illustration le Wehrgeld, payé pour les dommages causés à autrui et qui varie selon la gravité des faits.

Les séquences d'histoire en 1914-1915 ont encore le souci d'alterner les phases violentes et les périodes plus sereines : ainsi l'étude de Jeanne d'Arc est encadrée par celle des bons rois Saint Louis et Louis XII. La bataille de Marignan précède l'éloge de Sully. L'évocation du maréchal de Turenne ne peut se faire sans celle de l'Alsace. Deux à trois séances sont consacrées aux grandes journées de la Révolution, à la Terreur, tandis que l'histoire contemporaine de la guerre de 1914-1915 fait son apparition en feuillets racontés aux élèves, jusqu'à ce que le passé rejoigne le présent d'énonciation à travers l'évocation des batailles de l'Aisne et des Flandres ainsi que celles du Front Oriental. Dès le mois de mai, l'accent est mis sur les armées de la Première République et de Gambetta alors que le martyr de la Belgique attise l'indignation. L'entrée en guerre des États-Unis est mentionnée. Le dernier trimestre scolaire accorde de plus en plus de place à l'actualité politico guerrière à partir de 1916-1917. En février 1917, le refus de la paix allemande est justifié par le sens de l'honneur que Hellé reprend allègrement dans son *Livres des Heures Héroïques*.

Les séances sur la Révolution s'attardent sur la Convention qui « décida (...) que la France était une République, et que Louis XVI n'était plus roi de France. »²⁷⁴ Le parallèle est

²⁷⁴ *Manuel*, 1916-1917, partie scolaire, p.395.

tout tracé entre la Première et la Troisième République par les difficultés qu'elles ont rencontrées pour s'établir, par les guerres qui les ont entravées, par les dangers qu'elles ont dû affronter. La vaillance des soldats les a sauvées. Nombreuses sont les tournures comparatives employées à cet effet dans les leçons destinées au cours supérieur :

« La Première République a eu, comme aujourd'hui la Troisième, à faire une guerre longue et difficile, et comme la Troisième elle a trouvé dans la nation de vaillants soldats. »

Les structures en chiasme placent au centre la République à défendre. Il faut montrer la supériorité militaire de la France en insistant sur l'analogie des situations, mais un rapport de forces inversé :

« Les ennemis s'avancèrent presque aussi près de Paris qu'en 1914. La France était donc en grand danger. Elle n'avait pas comme aujourd'hui de puissants alliés, et elle n'était pas unie comme aujourd'hui contre l'étranger, car dans certaines régions de notre pays, on n'aimait pas la République. »

Le cours d'histoire est une occasion de rappeler l'Union Sacrée et l'avantage de la concorde nationale. Le rapport de supériorité s'établit systématiquement en faveur du présent et de la puissance militaire et industrielle de la France : « Ces armées n'étaient pas toujours bien équipée, car la République d'alors n'avait pas comme aujourd'hui de nombreuses usines pour produire rapidement tout ce qui est nécessaire à la guerre ». Les armées de la Convention sont célébrées à l'égal de l'armée de 1914 et soutiennent d'un même élan salvateur la France et la République. Les deux substantifs sont constamment coordonnés pour souligner le lien indéfectible qui les unit et justifier toute entreprise belliqueuse :

« Ni la France ni la République ne pouvaient périr », « les armes sauvèrent ainsi la France et la République. »²⁷⁵

Le pays est indissociable de son régime politique. Le sentiment d'une puissante patrie gauloise est grandi au 18^e siècle par le patriotisme des troupes de la Convention et anime les esprits en 1914. La transposition de l'antagonisme franco germanique à l'aube de notre passé en fait un invariant de notre histoire.

C'est ainsi que le Rhin est devenu un topos de la littérature française à travers les poèmes, les contes et les romans du 19^e siècle notamment, mais aussi un thème récurrent de l'histoire de France, transformé en ligne de défense naturelle contre les hordes germaniques. Louis Marin, député de Lorraine de 1905 à 1940, qui siégeait au centre-droit, explique ce phénomène corroboré par les régimes successifs de la France :

« La France n'a de frontière « ouverte » qu'au nord-est. Dangereusement ouverte, quand l'Allemagne est maîtresse de la Rhénanie (...). Aussi la France comprit toujours que sa sécurité exigeait la garde militaire du Rhin : ce fut la politique des empires gaulois comme de César, des Mérovingiens comme de Charlemagne, des féodaux comme de Henri IV, de Richelieu

²⁷⁵ Ibid. p.395.

comme des Conventionnels, De Napoléon comme de Foch et des grands chefs de la guerre de 1914-1918. »²⁷⁶

L'éloge des armées républicaines se clôt par un texte de Madame de Staël à la gloire de l'armée française. Le cours moyen et le cours supérieur pour cette même période bénéficient de biographies laudatives des généraux de la République, Hoche, Marceau, Kléber, présentés tels les Achille des temps modernes.

Les commentaires insistent sur leur humanité et leur efficacité, leur sévérité de chef et leur sollicitude : « Personne n'a pu le voir sans l'adorer » dit Michelet du premier, le second tué à vingt ans, reçut les honneurs de ses ennemis et le troisième était surnommé « l'ouragan des batailles ». Le dithyrambe le dispute à l'injonction pérenne : « La victoire ou la mort ». L'histoire de la Révolution est érigée en enjeu politique et en mythe fondateur. La Grande Guerre fait souvent référence au sacrifice des volontaires et aux soldats de l'An II, à l'énergie du Comité de Salut Public et de la Convention, et les intègre au patrimoine national. Le *Manuel* fait fi des antagonismes qui opposent de façon inexpiable révolutionnaires et contre-révolutionnaires, préférant rassurer par la présentation d'une France unie et forte de son passé glorieux.

L'histoire de France après 1870 est abordée de façon abrupte et vivante. La préparation pour le cours élémentaire recommande l'apostrophe directe aux élèves et la sollicitation de leur imagination : « Représentez-vous l'état de la France après la capitulation de Sedan. »²⁷⁷ La reddition a jeté l'opprobre sur la France. Le nouveau sauveur a pour nom Gambetta et son image d'orateur enflammé n'aura de cesse d'animer les leçons d'histoire. Ses propos rapportés au style direct galvanisent les cœurs et prennent valeur de vérité générale et intemporelle. Aussi est-ce à dessein que le *Manuel* les reproduit :

« Pas de faiblesse, s'écriait-il, ô mes chers concitoyens ! Si nous ne désespérons pas, nous sauverons la France. Faisons-nous un cœur et un front d'airain, et le pays sera sauvé par lui-même, et la République libératrice sera fondée. »²⁷⁸

Il faut montrer comment les armées, même affaiblies, ont sauvé l'honneur de la France. Le lyrisme lié aux métaphores épiques communique un enthousiasme qui rappelle celui affiché dans les discours des orateurs politiques bellicistes de 1914. La leçon d'histoire a toujours une portée morale supérieure à la visée didactique destinée au maître et par ricochet aux élèves. Les travaux à l'intention des cours moyen et supérieur insistent sur la biographie

²⁷⁶ Louis MARIN, *La sécurité de la France : la Rhénanie détachée définitivement de l'Allemagne – Le Rhin frontière militaire de la France*. Paris, 1946, p.33, cité par C. AMALVI, op. cit., p.56.

²⁷⁷ *Manuel*, 1916-1917, partie scolaire, p.539.

²⁷⁸ Ibid. p.539.

des grands acteurs de la guerre, incarnation de l'âme de la défense nationale et fondent leurs textes sur des discours élogieux de Gambetta et De Freycinet.

Jusqu'à 1870, les cours sont dissociés en fonction des niveaux de classe. En revanche, ils peuvent être uniques à partir de 1871. Quand bien même nous avons pu relever quelques nuances méthodologiques, nous trouvons à la fin de l'année scolaire 1916-1917, une seule et même leçon sur Bismarck, le Traité de Francfort et ses conséquences. Afin de stigmatiser les défauts du ministre du roi de Prusse, Guillaume Premier, le *Manuel* utilise une typographie italique exhumant la « ruse » et la « violence » destinées à agrandir un vaste « empire ». Rendu responsable de la guerre de 1870 par sa fourberie que Napoléon III n'avait su déceler, il est peint comme l'instigateur de la terreur et de la famine des Parisiens assiégés. La mince concession lui reconnaissant talent et patriotisme est gommée par la cruauté qu'il a laissée dans les mémoires. Le rappel détaillé des conséquences du Traité de Francfort place au centre de l'enjeu, l'annexion de l'Alsace, dénonce la germanisation intensive entreprise et rappelle la résistance des opprimés « espérant toujours être de nouveau réunis à la mère-patrie. »²⁷⁹ La France s'est armée pour respecter l'adage « si vis pacem, para bellum » et les rédacteurs du *Manuel* n'hésitent pas à désigner la question de l'Alsace-Lorraine comme une des causes lointaines et profondes du conflit de 1914.

D'ailleurs, comme pour justifier ce nœud gordien, la progression d'histoire de 1917-1918 fait se dérouler le serpent de mer alsacien tout au long de l'année. La partie générale l'évoque dès le 3 novembre 1917 et consacre deux articles à « nos écoles d'Alsace » le 9 février et le 16 mars 1918. Le premier est un violent pamphlet antigermanique et une revendication ardente de la restitution de l'Alsace-Lorraine à la France, il entend que réparation soit faite. L'accent revanchard et la tonalité déterminée contaminent les leçons d'histoire destinées aux enfants. La veille, à la Sorbonne, Lavissee s'adresse aux familles dont les fils sont morts pour la patrie et compatit à la douleur générale dans un discours intitulé « Nos fils ne seront pas tombés en vain ». La présentation de la cathédrale de Strasbourg, de sa forme et de ses dimensions est le sujet abordé avec les cours moyens et supérieurs à la rentrée 1917. L'historique et la description de la flèche s'élevant à cent quarante deux mètres au-dessus du sol sont prétextes à des allusions ironiques à l'encontre des Allemands : « Disons en passant qu'en août 1870, cette flèche fut atteinte par les artilleurs allemands ».

Ce regain de patriotisme ardent est partagé par les élèves au cours des séances d'histoire. Il est entretenu, voire attisé par les lectures de guerre recommandées le 8 décembre

²⁷⁹ *Manuel*, 1916-1917, partie scolaire, p.556.

1917 dans le numéro 12, à l'occasion des étrennes 1918. Figurent en bonne place *Les petits Héros de la Grande Guerre* de Jacquin, et *Noémie Hollemechette Journal d'une petite réfugiée belge* de Mademoiselle du Genestoux. Les plus jeunes sont aussi concernés par *Petit Bob chez les Alliés* et *Alphabet de la Guerre* de H. Lanos. Le binôme littéraire et historique fonctionne à merveille, s'alimentant réciproquement et exhalant la même idéologie fondée sur la conciliation de la patrie et de l'humanité. A une jeune normalienne qui lui écrit pour lui poser la question suivante :

« Devrai-je exciter la vengeance et la haine de l'ennemi dans le cœur de mes élèves ? Ou devrai-je, afin qu'ils détestent la guerre à tout prix, enseigner les sentiments humanitaires ? »

Ernest Lavisse répond en arguant que

« Nous n'avons pas à choisir entre la patrie et l'humanité. Chez nous, ces deux mots : *France*, *humanité* ne s'opposent pas l'un à l'autre (...). *France*, *humanité* sont des termes conjoints : le second est le prolongement du premier. »²⁸⁰

Le dilemme est résolu par le sens du devoir et de l'honneur qui intime de préparer l'avenir de la jeunesse française.

Ce détour axiologique est nécessaire pour comprendre l'objectif des séquences d'histoire. D'ailleurs Edmond Blanguernon, Inspecteur d'académie, explique dans son article du 9 février 1918 intitulé « Nos écoles d'Alsace », que l'enseignement de l'histoire requiert du tact, et que « notre œuvre n'est pas de conquête » mais de « reconnaissance ». Refusant une pédagogie prêchuse, il préconise le développement de l'esprit par le civisme et la délicatesse « bien française » d'une éducation littéraire associant les récitations patriotiques d'Erckmann-Chatrion « Dis-moi quel est ton pays », de Victor Hugo, « Ô soldats de l'An II ! » et l'hymne « Aux morts pour la Patrie », les sonnets de Ronsard et de Du Bellay et les fables de La Fontaine.

L'ancrage humaniste de la Renaissance et du classicisme répond bien aux consignes du Bulletin Administratif de l'Instruction Publique. La dichotomie systématique entre la France et l'Allemagne est menée sur le mode de la réflexion philosophique ou de l'étude comparative. Maurice Level et André Lichtenberger recourent volontiers à l'antagonisme pour opposer « La Culture française et l'Autre » ou bien « Deux Mentalités ». Quelques paroles françaises de sages d'orateurs politiques ou de chefs militaires comme Pascal, Lamartine, Sully Prudhomme, Lamennais, Clemenceau, Albert Thomas, le Général Pétain sont mises en regard de quelques propos allemands, les uns soutenant un patriotisme défensif et une guerre du droit, les autres martelant la puissance souveraine de l'Allemagne, le principe d'insensibilité.

²⁸⁰ *Manuel*, 1917-1918, partie générale, p. 199.

En mai 1918, la majorité des articles évoquent la guerre à l'imparfait, comme si elle appartenait déjà à un passé glorieux. La chronique intitulée « Vérités à répandre » restitue l'intégralité du discours aux Ecoles normales de Versailles de Henri Kervarec, professeur au lycée Hoche. Il y invite les instituteurs à en reprendre les points essentiels que les rédacteurs ont pris soin de souligner. Les six parties qui le composent, constituent le memento de la guerre que tout Français doit connaître : les titres en caractères gras et majuscules, distinguent successivement que les Français doivent « se sentir solidaires de la France, agir et parler en conséquence », « savoir que l'Allemagne est responsable de la guerre qu'elle nous a déclarée », « se rendre compte que pour lutter victorieusement, il fallait à la France une guerre longue et des Alliés », « savoir quel est l'enjeu de la lutte, quelles sont les ambitions de l'Allemagne prussianisée », « savoir ce que serait la paix sans annexion ni indemnité », « tenir à l'arrière, comme tient sur le front l'héroïsme de nos soldats ». Ce résumé injonctif ressemble fort à une ultime recommandation avant la victoire finale et doit permettre aux Français d'espérer en une issue proche et triomphale. D'ailleurs l'article précédent du 18 mai 1918²⁸¹ est dupliqué, voire justifié et entériné par l'*Histoire résumée de la Guerre jusqu'en Avril 1918*, parue dans le numéro 36 du 25 mai 1918²⁸² qui sert de base à l'enseignement de l'histoire au troisième trimestre.

A la fin de l'année scolaire 1917-1918, les leçons d'histoire contemporaine jettent déjà un regard rétrospectif sur le conflit mondial. Opérant une démarche téléologique, le Manuel se prend pour objet d'étude, pour origine et pour fin et prend part à une enquête sur « L'œuvre de l'Ecole pendant la Guerre ».²⁸³ Il participe à la constitution d'une mémoire de guerre dont l'école a été l'institutrice et la gardienne.

d- La géographie à la manière du « Tour de la France par deux enfants »

Par la géographie, l'école distille la grandeur de la France et de ses colonies, elle respecte le programme annuel établi, mais ponctue toujours au cours élémentaire une leçon par le chant de la « Marseillaise » afin de saluer les découvreurs français comme le docteur Charcot. Les leçons destinées au cours moyen et au cours supérieur semblent plus neutres que celles dispensées au cours élémentaire, davantage empreintes de nationalisme défensif, et enclines à diriger le regard vers la ligne bleue des Vosges. En octobre 1914, la tendance est donnée : tandis que la rétrospection historique porte sur la Germanie, la géographie physique

²⁸¹ *Manuel*, 1918, n°35, partie générale, p. 449-452.

²⁸² *Manuel*, 1918, n°36, p. 465-470.

²⁸³ *Manuel*, n°45, 27 juillet 1918, p.577.

se consacre à la superficie et aux frontières françaises et se tourne vers l'Alsace-Lorraine avec une mention spéciale : « De Paris à Strasbourg, de la Gare de l'Est à Avricourt-France ». Le trajet fictif réalisé a pour but de faire observer le passage de la France à l'Allemagne par le truchement d'un employé allemand en costume avec cocarde rouge, blanche et noire, réclamant le billet de transport avec un fort accent. L'arrêt à Deutsch-Avricourt clôt la leçon sur « nous ne sommes plus en France » et le constat des séparations : il faut ouvrir les bagages, car les marchandises françaises sont interdites en Allemagne. La frontière est tout près : deux poteaux se font face, l'un avec l'aigle noir à deux têtes et la mention « Deutschland », l'autre emblématique de la France. La description ressemble à celle de Hansi dans *L'Histoire d'Alsace*.

Sans utiliser de termes péjoratifs à l'encontre de l'Allemagne, la leçon insiste lourdement sur la césure franco germanique, l'ostracisme pratiqué réciproquement et les entraves au libre échange. Le recours aux symboles respectifs des deux nations place la démarche sous le signe de l'herméneutique et de l'heuristique. Cette technique inductive n'a de cesse de corrélérer tout au long d'une année la géographie à l'actualité et à l'histoire qui se fait au jour le jour. La stricte correspondance transdisciplinaire est avérée à la fin de l'année scolaire 1914-1915. Tandis que l'histoire entame un récapitulatif de la guerre en mai et juin 1915, la géographie aborde « quelques points du théâtre de la guerre. »²⁸⁴ Alors que l'une relate les batailles de l'Aisne et des Flandres, l'autre se consacre à la Manche. Chaque année du conflit, les thèmes bellicistes et la cartographie des combats sont abordés plus précocement. La Lorraine, l'Argonne figurent en tête de leçons que viennent égayer des remarques sur Versailles, le Jardin de la France et les quatre vallées de la Loire, du Cher, de l'Indre et de la Vienne.

La géographie est indissociable de l'histoire et toute présentation physique s'accompagne d'un historique irrépressiblement tourné vers la guerre. Nombreux sont les indices d'énonciation qui témoignent de la partialité des écrits proposés aux instituteurs et à leurs élèves : première personne du pluriel, hyperboles laudatives à la gloire des Français, modalité exclamative marquant l'indignation vis-à-vis de l'ennemi ou la déploration de la perte d'un patrimoine. Les référents historiques héroïques articulent une rhétorique où l'éthique le dispute à la didactique. Ainsi les leçons de géographie sur la Meuse destinées au cours élémentaire s'ouvrent forcément sur une allusion à Jeanne d'Arc, puisque la Meuse prend sa source « en Lorraine, près du pays de Jeanne d'Arc ». Le voyage en aval

²⁸⁴ *Manuel*, 1914-1915, partie scolaire, p.540-556.

s'accompagne d'arrêts sur images afin de mémoriser les remparts construits sur les hauteurs de l'Argonne, « en partie forcés par l'ennemi », Saint-Mihiel où sont établis les « Allemands », la forteresse de Verdun.

La géographie pure marque le pas et la grandiloquence accentue la solennité des propos : « Verdun ! Le cœur de la France a battu là pendant des mois ». Au printemps 1917, l'école célèbre les vainqueurs de Verdun avec force métonymies, à travers les leçons de géographie :

« Ce ne sont pas surtout les hauts de Meuse et leurs forts qui ont arrêté les Allemands, mais la poitrine des vaillants soldats de Sarrail, de Pétain et de Nivelles. »²⁸⁵

La puissance humaine prévaut sur la force naturelle. Le passage par Sedan, Mézières et Charleville est l'occasion de rappeler la richesse économique passée de cette région, alors aux mains de l'ennemi. L'allusion à la crise économique verse vite vers le pathétique et l'indignation :

« Avec quel serrement de cœur nous pensons que les Allemands se servent aujourd'hui de ces usines pour fabriquer les engins de guerre qu'ils emploient contre nous ! »²⁸⁶

Un schéma géographique et une démarche historique identiques animent la leçon sur l'Argonne. La géographie n'est que le support pédagogique d'une leçon destinée à rappeler la situation guerrière contemporaine, et à encenser les héros passés dont les généraux actuels sont les dignes successeurs. Cette méthode s'inspire assurément du *Tour de la France par deux enfants* dont le périple est un beau prétexte à la découverte géopolitique et historique de « notre belle France ». Il existe des leçons de géographie plus académiques, sur la ville de Lyon, les vignes de Bourgogne et de Champagne, la vallée de la Saône... Mais toutes affichent le rayonnement économique, industriel et culturel de la France et contiennent en filigrane les allusions à la jalousie dont elle est l'objet et à la déloyauté des Allemands qui veulent en profiter.

La leçon sur le Sahara et le Transsibérien est l'occasion de rappeler le milieu désertique et l'empire colonial, ses richesses que suggère l'emploi du possessif de la première personne de « Notre Afrique du Nord ». Aucune leçon n'est moralement gratuite, quelle que soit la discipline concernée, toutes tendent vers une acceptation de la guerre comme une nécessité économique et humaniste : elles chantent la France, mère des arts et des sciences ainsi que sa vaste puissance coloniale, elles revendiquent l'Alsace terre française. Le sujet sur le Congo français et le Congo belge est repris par Derain qui ne manque pas de souligner que le Congo français « n'est qu'une faible partie de notre empire colonial ». La question

²⁸⁵ *Manuel*, 1916-1917, partie scolaire, p.284.

²⁸⁶ *Ibid.*

coloniale revient tel un leitmotiv destiné à rassurer les élèves sur le rayonnement de la France dans le monde. A contrario, l'Allemagne dont Derain reconnaît aussi la puissance dans son article « La force de l'Allemagne », a peu de colonies.

Le pathos des leçons de géographie fait vibrer la corde sensible de l'Alsace et exalte le mythe colonial au sens héroïque et militariste. L'éthos s'appuie sur la grandeur de la France qui a résisté en 1870. Dessiller les yeux des élèves sur la grandeur de la France justifie le postulat moral de sa défense. Les leçons divulguées par le *Manuel* émanent de propositions d'inspecteurs primaires, d'instituteurs, certaines sont directement empruntées aux manuels de géographie en vigueur. La fiabilité d'un article est subordonnée à la qualité de son rédacteur dont le ralliement à la cause patriotique est un indice déterminant. L'intervention des inspecteurs ou des autorités morales comme Ferdinand Buisson ou Ernest Lavisse cautionne la thèse de l'adhésion aux directives gouvernementales. Même l'arithmétique se soumet au patriobellicisme. Cependant ses consignes sont plus vagues et consistent en conseils indirects valables pour l'enfant et sa famille : les problèmes de numération suggèrent de placer ses économies à la Caisse d'Épargne afin de se montrer prévoyant.

Les plus jeunes ne sont pas épargnés par le « bourrage de crâne » puisque la classe d'initiation leur inculque les mêmes bases civiques et morales que les autres cours. La manière de les transmettre diffère et passe par le chant et par le travail manuel comme la confection de drapeaux ou d'oriflammes tricolores en papier. La pléthore de sujets patriobellacistes gagne les sujets d'examen, reprenant les mêmes modèles littéraires et moraux que dans les parties scolaires : Anatole France, Ferdinand Buisson, Ernest Lavisse, Paul Deschanel. Les sources textuelles sont empruntées à la littérature patriotique du 19^e siècle ou bien aux textes officiels comme le Bulletin des Armées.

Quel que soit l'examen envisagé, certificat d'études primaires, brevet élémentaire, les sujets regorgent d'allusions directes à la guerre et à ses précédents historiques, comme la Révolution ou Valmy. Les thèmes se fédèrent autour du martyr de la Belgique, des héros des tranchées, des mutilés et du sacrifice, des efforts de l'arrière et du drapeau. Une réflexion herméneutique est souvent requise par des énoncés requérant le commentaire de tableaux, de médailles symboliques : des enfants qui vont déposer des fleurs sur les tombes de soldats morts au printemps, le symbole de la Semeuse sur les pièces. La pertinence d'un sujet s'évalue à l'aune de son degré de patriotisme. Le commentaire d'un couplet de « la Marseillaise » affiche le désir de projeter les candidats dans un futur de dévouement et de gratitude envers leurs aînés :

« Nous entrerons dans la carrière

Quand nos aînés n'y seront plus. »

L'évocation des mutilés, des « gueules cassées », dès 1916-1917 suscite l'admiration compatissante. Certains énoncés jouent sur la subtilité des antithèses et invitent à reconnaître la grandeur du petit, l'honneur des humbles, comme « la Belgique : un petit peuple à juger comme l'un des plus grands de l'Histoire. » Le concours des enfants ou des adolescents est sollicité via les consignes des sujets d'examen : donner son or, les activités féminines en temps de guerre, les marraines et leurs filleuls sont autant de thèmes redondants à l'image de ceux évoqués durant l'année scolaire écoulée. Leur tonalité oscille entre le lyrisme et l'élégie. Là encore, l'évolution dans le temps est marquée par une progression vers l'esprit d'après-guerre. La prosopopée d'une capote trouée, déchirée, salie, sur le point d'être mise au rebut qui raconte son histoire, entame le memento mori. L'avenir post bellum est envisagé par la question de la compatibilité de la guerre et de la fraternité.

Malgré l'assujettissement du quotidien scolaire à la guerre, l'horaire imparti selon les disciplines matricielles comme le français, l'arithmétique, l'histoire et la géographie, l'instruction civique, n'est pas affecté. Le *Manuel* met l'accent sur l'hygiène, l'économie domestique, le réconfort du foyer, dans ses rubriques scolaires « pour les ménagères et les mamans », « leçon de choses », « éducation physique ». Cet aspect plus concret est relayé par la « revue scientifique » de la partie générale, traitant par exemple de l'alimentation du soldat, des ambulances, de la lutte antialcoolique. Le dessin est aussi contaminé par la guerre : le 9 janvier 1915, le *Manuel* expose un exemple de dessin d'enfant de onze ans sur le sujet « une attaque avec des petits soldats » et un commentaire élogieux du croquis d'un canon-jouet : « merveilleux de vie et de clarté ». L'objet, la scène ou le paysage doivent se rapporter à la guerre qui en guide l'esthétique. Les articles destinés aux institutrices, bien que le *Manuel* s'adresse au corps enseignant en général, insistent particulièrement sur la couture. Les inspecteurs recommandent de consacrer le travail manuel féminin à la confection d'effets pour les soldats.

6 VERTUS THÉRAPEUTIQUES DE LA LITTÉRATURE ENFANTINE

Toutefois il est faux d'affirmer qu'on ne se préoccupe pas de psychologie enfantine pendant le conflit. Le *Manuel* l'aborde dans quelques articles dès novembre 1916. « L'enfant et la guerre »²⁸⁷, « Pour détendre les Nerfs de nos Ecoliers »²⁸⁸ constituent des sujets de réflexion sur les répercussions de deux années de guerre sur les esprits juvéniles. Des articles

²⁸⁷ *Manuel*, n°7, 4 novembre 1916.

²⁸⁸ *Manuel*, décembre 1916.

de Ferdinand Buisson notamment témoignent d'une prise de conscience du vieillissement prématuré engendré par la guerre, de la maturité forcée par les événements. Eprouvés par la séparation paternelle, « l'enfant a reçu d'autres leçons qui le trempent dans la vie (...). Il a fait prématurément des expériences qu'aucun livre n'aurait pu lui donner. »²⁸⁹ Le traumatisme est reconnu, mais les moyens de l'évacuer ne sont pas donnés. La démarche consiste à tirer avantage de la guerre plutôt que d'en reconnaître les inconvénients. La cohésion familiale et le travail deviennent les corollaires obligés et respectueux de la guerre et des solutions pour enrayer le malaise ressenti.

L'école de courage et de modestie prouve l'adaptation de l'institution scolaire à la situation et de son assimilation totale. « L'école aussi travaille pour la patrie », assène Ferdinand Buisson. La sériation sexuée qui distribue les travaux de couture aux filles et les travaux agricoles aux garçons met en place une économie de guerre. L'auteur insiste sur le réconfort apporté par les lettres d'élèves aux Poilus, espérant ainsi inverser les rapports de tristesse et de malheur. La lettre de l'enfant est « un rayon de joie dans une heure sombre qui permet au soldat de renouveler sa provision de courage ». La métaphore lumineuse dédramatise la situation de l'enfant devenu source d'espoir et non dépositaire du malheur. Le second texte consacré à ce choc de la guerre sur les jeunes esprits entreprend de donner des moyens d'y remédier. Se pose enfin la question du traumatisme psychologique. La solution envisagée repose sur la nécessité de calmer par le recours à des lectures lénifiantes.

Le texte de décembre 1916 relève l'obsession de la guerre qui entoure l'enfant du matin au soir, de la maison à l'école : ce ne sont que propos, images, jeux guerriers. Cette exagération est due à l'exacerbation des thèmes guerriers à l'école. Dans un article accusant la perfidie du processus pédagogique et social, l'auteur dénonce une situation qui place l'enfant en position de cible permanente : les diversions attendues en récréation, au cinéma sont pures illusions puisqu'il faut jouer à la guerre, « l'enfant veut faire comme papa et tuer des Boches à son tour », ou bien des films l'abreuvent d'images guerrières, sanguinaires. Même le sommeil n'est pas réparateur puisqu'il aggrave l'obsession de cauchemars. L'article subversif avoue que l'école est inféodée au diktat belliciste du gouvernement : « dans les classes, on *doit* parler de la guerre ». La typographie italique du modalisateur « devoir » souligne la désapprobation, confirmée par « l'inspecteur d'académie de la Haute Marne [qui] a même trouvé qu'on en parlait trop ». Il vient de « décider qu'il n'en serait plus question qu'une fois par semaine ». L'appel à la désintoxication des esprits ne sonne pas le glas de la mobilisation

²⁸⁹ Ferdinand BUISSON, *Manuel*, n°7, 4 novembre 1916.

patriotique. Il est un constat lucide des dégâts engendrés par une véritable hypnose guerrière. Cependant l'auteur ne va pas jusqu'à demander une réforme ou une refonte des exercices du *Manuel*, il préfère une alternative littéraire qu'il a lui-même expérimentée.

Il ne fait cependant pas partie des factieux car la solution qu'il préconise pour laver de la guerre et « ouvrir à de jeunes imaginations des horizons nouveaux » rejoint la visée morale des leçons d'éducation civique. Même la lecture dite de divertissement retombe inévitablement dans les travers pathétiques et moralisateurs. Il recommande à son « jeune énérvé » trois ouvrages de la nouvelle collection pour la jeunesse de Hachette : *Robert Darneval* par Ernest Daudet, *Capitaine* par Madame de Nanteuil, *Hervé Plémour* par Madame J.Colomb. Ces histoires mettent toutes en scène un jeune homme misérable et orphelin, mais qui parvient à retrouver un équilibre social et familial grâce à son intelligence et sa détermination. Parmi les qualités littéraires reconnues, le réalisme arrive en tête, avec sa capacité à reconforter les âmes sensibles et éprouvées, en résolvant des situations vécues au quotidien par les jeunes lecteurs. Au nom d'une saine morale, l'auteur récuse la valeur distrayante des romans d'aventures malsaines de cambrioleurs, de vauriens, les considérant comme un péril social. Il appelle à réagir contre « la littérature qui tue », mais ne propose pas de réel remède au traumatisme psychologique infantin si ce n'est une compensation littéraire destinée à affermir les esprits par l'exemplarité plutôt qu'à les reconforter

Ce texte prouve que le *Manuel*, outre son assujettissement au gouvernement, trouve des échos dans les procès verbaux du conseil général des Vosges. Après vingt-cinq mois de guerre, la coupe est pleine de débordements en tous genres et il faut revenir à la modération : les esprits n'en seront que plus raisonnables, aptes au jugement critique et à l'imprégnation ! L'Inspecteur d'académie du département des Vosges établit aussi ce constat de modération pour l'année scolaire 1916-1917 : « L'adaptation de l'enseignement aux circonstances a été cette année plus discrète, plus habile, plus efficace que les années précédentes ». Il établit un rapport d'efficacité proportionnelle à la pertinence des choix des sujets et des leçons sur la guerre.

Ainsi « les dictées et les sujets de composition française, les exercices de récitation qui se rapportent à la guerre sont moins nombreux, mais mieux choisis, en ce sens que leur rapport avec les événements actuels n'est pas l'unique raison de leur choix. »²⁹⁰

Son discours associe l'amoindrissement des sujets guerriers abordés, avec la qualité de leur enseignement. Il relève surtout une conséquence remarquable de ce changement pédagogique : « Il n'est pas rare que la classe vive, pour ainsi dire, et avec intensité, les leçons

²⁹⁰ Rapport annuel de l'Inspecteur d'Académie, département des Vosges, 1916-1917, p.VIII.

qu'elle subissait ou du moins écoutait passivement autrefois. »²⁹¹ La sobriété des commentaires n'en augmente que plus leur portée. De plus, la concrétisation des situations évoquées jusqu'alors, la matérialisation des signifiants dépourvus de signifié accessible ont permis de mieux imprégner de l'esprit guerrier à partir des seuls « faits importants qui peuvent avoir de sérieuses conséquences et qui modifient la situation des belligérants. »²⁹² L'éloquence des maîtres participe de cette entreprise d'acculturation car il est faux de parler de fléchissement de l'impact guerrier : il s'agit plutôt de trouver des moyens de persuasion plus efficaces, inspirés de la réalité et inculqués avec dignité et discernement.

L'école, après avoir été au centre d'un système centrifuge qui dévoilait la guerre, se trouve le réceptacle d'un mécanisme centripète, qui reçoit les influences du dehors et met au point les faits. « L'école a ouvert toutes grandes les portes sur la vie ». Dans un mouvement quasi contradictoire qui affiche d'abord la récession des sujets guerriers pour ensuite affirmer que « dans les écoles, la guerre fait le sujet de nombreuses leçons spéciales, imprègne et vivifie l'enseignement ». Voilà la guerre et l'école réunies pour une même perspective : « graver de façon indélébile dans le cœur des enfants la mémoire des tragiques et grandioses événements dont il leur est donné d'être les témoins. »²⁹³

On voit bien que l'objectif didactique d'information est dépassé par le souci d'ancrer la guerre dans les mémoires, l'esprit de l'enfant devenant le tissu palimpseste d'une nouvelle écriture de la guerre, venant en surimpression sur des éléments que la rumeur a déjà établis. Il n'est pas question de la guerre irréelle racontée par les ouvrages de bibliothèque scolaire, mais de témoignages vécus. En aucun cas, nous ne souscrivons à la thèse d'un fléchissement de la mobilisation des esprits en 1916-1917. Nous avons constaté un gauchissement du « bourrage de crâne » tous azimuts, mais la propagande ne désarme pas et s'accompagne d'une responsabilisation : la littérature enfantine héroïque toujours, lénifie parfois, moralise souvent des récits dont le potentiel moral est la pierre angulaire du système d'embrigadement. Entretenus dans une attitude culturelle, les élèves subissent de plein fouet les conséquences de la guerre que l'école leur rappelle. Les livres de jeunesse à visée messianique ont leur pendant dans la mobilisation matérielle et intellectuelle de l'enfance à l'école.

L'année 1916 marque l'entrée de la psychopédagogie dans le *Manuel*, via le questionnement sur le traumatisme guerrier et les tentatives de remédiation. Inspecteurs primaires et académiques, professeurs de pédagogie comme M. Chabot, unissent leurs efforts

²⁹¹ Ibid. p.IX.

²⁹² Ibid.

²⁹³ Ibid.

pour placer l'enfant au centre d'un réseau d'influences psychologiques. L'apparition de textes prenant du recul par rapport aux événements et analysant les incidences sur la jeunesse correspond à la fin de l'année 1916, où la mort de masse a gravement touché toute la population.

Une enquête diligentée par la société « pour l'étude psychologique de l'enfant » permet de requérir les impressions des enfants et « leur façon d'envisager la guerre et dans ses événements militaires et dans les conséquences qu'ils pouvaient découvrir autour d'eux. »²⁹⁴ Le bilan témoigne d'une orientation de l'enseignement sur les choses de la guerre (histoire, géographie, lecture, chant) ainsi que sur les travaux pratiques (couture, tricotage) sans changer les programmes ni les emplois du temps. Les récréations ont naturellement admis le jeu de la guerre et le vocabulaire même a été gagné par l'argot des tranchées. La déficience familiale est imputée à l'absence paternelle, tandis qu'est reconnu l'empressement avec lequel les enfants ont participé aux œuvres nouvelles. En dépit des objectifs affichés, la réaction profonde de l'enfant et sa pensée intime sont éludées par manque de moyens d'étude.

En fait, l'acquisition de données informatives sur la guerre est assurée grâce à la mémorisation, mais les impressions personnelles sont inexistantes, enfouies sous des abstractions ou des lacunes. Parmi les points marquants recensés lors de l'enquête se trouve le souvenir de la mobilisation. L'impersonnalité des réponses frappe, preuve d'une acquisition mnémotechnique et mécanique des connaissances, dépourvue de sentiments ou de jugement personnels. Il en va de même pour les causes de la guerre imputées à l'ambition allemande, ou pour le récit des événements. La Marne, Verdun sont des thèmes réitérés, le front oriental est peu raconté. Il résulte de cette enquête une réception de la guerre dépourvue de personnalité : un sujet appris comme une leçon sans répercussions axiologiques apparentes sur l'esprit des enfants qui ânonnent leur leçon par psittacisme. L'horizon d'attente scolaire n'est pas le même que celui du quotidien des enfants : en effet tous reconnaissent avoir été émus, touchés, attristés par la guerre, mais ces impressions personnelles sont peu perceptibles dans les devoirs scolaires. La méconnaissance des répercussions sociales, économiques vécues de façon abstraite est déplacée. La sincérité de la compassion à l'égard des soldats, des orphelins n'est pas mise en doute. Afin d'ancrer le sentiment d'identité nationale au fond du cœur des enfants, leur a été posée la question : « Si vous n'étiez pas français, que voudriez-vous être ? » Comme si la question n'avait pas été assez explicite, une majorité a répondu qu'ils voulaient

²⁹⁴ *Manuel*, n°14, 24 décembre 1916.

être français, arguant du droit, de la justice, de l'honneur inhérents à leur patrie. Le reste des réponses s'est réparti entre les nationalités alliées comme la Serbie, l'Angleterre, l'Italie.

L'enquête conclut par un éloge des instituteurs zélés qui ont fait une excellente besogne et par le double constat de l'acquisition de connaissances sur la guerre et la justesse des sentiments éprouvés. Cependant l'école apparaît comme le filtre des émotions, des impressions. « La guerre est vue et sentie à travers l'école » qui devient le miroir de ce qu'elle inculque. Le caractère scolaire des réponses en est la preuve, mais n'altère pas la sincérité des jeunes âmes. Il nous faut constater l'ampleur de l'emprise de la guerre sur l'école qui le lui rend bien, et la contribution apportée par la littérature scolaire, extrascolaire et parascolaire ainsi que les discours et les revues pédagogiques à l'intention des instituteurs. Les armes idéologiques qui soutiennent le patriotisme ont pour nom la légitimité de la guerre du droit, le dithyrambe militariste, le sacrifice absolu de l'individu au service de l'humanité.

Incontestablement le précurseur français de la sociologie, Emile Durkheim, a participé à cet élan patriotique et n'a guère érodé, contrairement à ce qu'affirme Olivier Loubes, le rôle de « phare de l'humanité » dévolu à la nation française pendant la guerre. Pour Durkheim, la patrie désignant le stade le plus évolué de la société, on ne peut que la défendre, car la nier serait récuser la source du progrès social. La consultation des documents officiels, des revues pédagogiques et des conférences, corrobore cette idée de patrie, fondement de la morale laïque. Aucun des textes analysés n'échappe à la mainmise guerrière en dépit des fluctuations constatées. La littérature de jeunesse et les manuels scolaires la confortent dans les rôles d'éducatrice des esprits juvéniles et d'initiatrice à la maturité. Dépasant les querelles intestines comme celles des manuels de 1909, les livres pour enfants proclament l'Union Sacrée des esprits et le devoir de l'école populaire : les histoires héroïques exemplaires incitent à ne pas séparer sa pensée, son ambition, sa vie, voire sa mort du destin national, de la patrie. Ces topoï patriotiques et incitatifs jalonnent les manuels scolaires en vigueur que les maîtres adaptent aux circonstances.

Les quatre points cardinaux du Bulletin Administratif de l'Instruction Publique orientent toute la vie scolaire entre 1914 et 1918 : lieux, personnels, programmes et livres, mémoire de guerre, tels sont les grands axes qui vont rayonner au cœur des élèves après avoir irradié les esprits de leurs formateurs. Les revues pédagogiques et les Instructions officielles de l'époque s'accordent pour mettre en exergue le savoir des maîtres et le pragmatisme de leur enseignement. La formation de ces derniers devient un véritable enjeu politique et la qualité des examens passés tient à la pertinence des programmes. L'ensemble est censé

garantir la perpétuation de l'excellence française tant il est vrai que la France s'affiche comme le fleuron européen de la culture et de l'humanisme. L'étude des programmes et des examens à travers les listes d'auteurs révèle une infiltration de l'instruction par l'idéologie belliciste et patriotique. Cependant on peut noter une évolution dans le choix d'œuvres à thèmes qui basculent progressivement d'un patriotisme outrancier à une forme d'apaisement sans se départir d'un socle littéraire classique.

Le Manuel Général de l'Instruction Primaire est en parfaite adéquation avec les directives officielles et les discours séditieux y sont rares, voire inexistant dans la partie scolaire. Solide pilier nationale de l'éducation française, il diffuse ses conseils pluridisciplinaires aux instituteurs et leur offre une matrice pédagogique et idéologique riche à exploiter. Il est difficile aux écoliers des trois niveaux d'échapper au patriotisme croissant des années de conflit. Cette aliénation par la guerre est d'autant plus impossible à éviter qu'elle est cautionnée par les discours que tiennent les représentants de l'institution scolaire : Ministres et Recteurs dispensent l'évangile patriobelliciste et encouragent de vive voix les élèves à soutenir l'effort de guerre. C'est ce que font notamment Albert Sarraut, Charles Adam, Recteur de l'Académie de Nancy et les membres du Comité Michelet à la Sorbonne.

TROISIÈME PARTIE

LES DISCOURS OFFICIELS ET LEURS RÉPERCUSSIONS **SUR LES ÉLÈVES ET LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE**

TROISIÈME PARTIE

LES DISCOURS OFFICIELS ET LEURS RÉPERCUSSIONS SUR LES ÉLÈVES ET LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE

Le discours d'Albert Sarraut à l'occasion de l'ouverture des classes du Lycée de Bordeaux le 2 octobre 1914¹ inaugure une série d'allocutions officielles dont la ferveur patriotique croît avec le temps : cette évolution cocardière de la rhétorique est avérée par le discours de Charles Adam, Recteur de l'Académie de Nancy, les 12 et 13 juillet 1915 et les propos tenus par le Comité Michelet lors de la Séance solennelle au grand amphithéâtre de la Sorbonne le 2 décembre 1917². Comment la corrélation entre la guerre et l'école est-elle exprimée ? Ces paroles ont-elles des échos dans les livres pour enfants ? La réponse prend sens par l'étude des répercussions axiologiques des textes les uns sur les autres et de leur rayonnement pédagogique. L'efficacité d'un discours se mesure à l'aune des réactions du public et des procédés rhétoriques employés. Le contexte des allocutions mentionnées conditionne la fibre nerveuse et cocardière des auditeurs alors que le cotexte a déjà imprimé sa marque dans leurs esprits. Le Ministre parle à ses officiers de l'Instruction publique, le Recteur s'adresse à des élèves, les intervenants du Comité Michelet à des adultes et des pairs. Toutefois ils placent tous l'école au centre des préoccupations politiques et éducatives. Ils empruntent tous à la rhétorique antique pour persuader leurs destinataires du rôle crucial de l'école dans le conflit et dans la formation des générations de futurs citoyens. L'étude singulière de ces allocutions se justifie par l'impact qu'elles ont eu les unes sur les autres et par la voie hiérarchique qu'elles suivent, du sommet de la pyramide à sa base.

¹ BAMIP, octobre 1914, tome XCVI, n°2144, p.443.

² Nous avons pu nous appuyer sur les documents originaux :

- Discours de M. Ch. ADAM, Recteur de l'Académie de Nancy, aux élèves des lycées de Nancy, 12 et 13 juillet 1915, Imprimerie nancéienne, 1915. Voir la page de couverture en regard.
- COMITE MICHELET, Séance solennelle au Grand Amphithéâtre de la Sorbonne, Dimanche 2 décembre 1917, Librairie de la société du RECUEIL SYREY. Voir la page de couverture en regard.

CHAPITRE I
ALBERT SARRAUT, LE COMITE MICHELET, CHARLES ADAM
RECTEUR

1 LA PUISSANCE ARISTOTÉLICIENNE DES DISCOURS

L'efficacité des discours prononcés tient à leur organisation aristotélicienne. D'une manière générale, les orateurs convainquent leur public car ils respectent les quatre moments traditionnels de l'élaboration : l'invention, la disposition, l'élocution et l'action. Outre cet aspect formel, tous ont recours à des thèmes fédérateurs. Ils hissent la bannière républicaine au fronton de l'édifice patriotique qu'ils érigent à travers leurs harangues.

Pour l'orateur, l'invention consiste à trouver des idées et des arguments qu'il organise dans le cadre d'un raisonnement suivi. Il est nécessaire de s'assurer du sens littéral du texte à travers l'examen du lexique. Le commentaire de la syntaxe et de la morpho-syntaxe implique une attention soutenue aux tournures dithyrambiques ou elliptiques. Le contexte littéraire, politique et philosophique permet d'envisager une lecture axée sur l'éthique et la propagande, voire la censure. Le cotexte peut être particulièrement significatif en raison du déploiement littéraire officiel constaté dès le début du conflit. L'analyse d'un texte est subordonnée à sa production et à sa réception. Cette dernière est parfois difficile à évaluer compte tenu de l'éloignement temporel et des rares données fiables. Les conditions de production comprennent l'histoire littéraire, l'historicité des genres et des formes, l'intertextualité. C'est ainsi que les discours d'Albert Sarraut, de Charles Adam et des orateurs du Comité Michelet présentent la caractéristique commune du recours au manichéisme et à l'invective.

Le binôme franco-germanique, en dépit du fort contraste de ses composantes, parcourt tous les textes avec sa cohorte de victimes méritantes et de bourreaux cruels. A l'idéal de justice, de bonté, de charité incarné par la France, s'oppose la brutalité allemande dont témoignent les saccages. L'antienne de l'irréductible confrontation entre la barbarie primitive des Huns et la civilisation raffinée des Français, attise paradoxalement la haine antigermanique et l'amour de l'humanité. Tous solennels, les discours étudiés dressent le tableau d'une « juste » guerre, au sens d'une guerre « justifiée », légitimée par des hyperboles. La fin justifie les moyens dès lors qu'il s'agit du triomphe définitif du droit. Le recours à la prolepse, à l'intertextualité antique exalte l'enthousiasme face aux initiatives gouvernementales. Le rappel des principes fondamentaux qui ont présidé à la naissance de la République favorise l'adhésion aux décisions étatiques.

La tonalité épique illumine tous les discours. Le manichéisme des propos de Sarraut confine à la prophétie : sa verve oraculaire annonce l'apocalypse d'un monde barbare et l'immortalité de l'infatigable France qui « vit, agit, rêve et crée sans cesse. »³ La métaphore du « flot intarissable » et du soleil de la victoire célèbre le sang neuf de la France en qui « se préparent des énergies profondes ». Charles Adam de son côté, recourt au démonstratif laudatif latin de « cette juste guerre » et surtout aux leçons héroïques de l'histoire selon la conception exemplaire de Bossuet dans son *Discours sur l'Histoire Universelle*. Sa vaste fresque, de César à la Commune, trace un tableau grandiose des pacificateurs de la nation et assoit au premier plan l'allégorie de l'Union des forces.

Monsieur Edouard Driault, président du Comité Michelet, rappelle dans son allocution, que « nous cherchons dans l'histoire de la France l'âme de la France, et nous savons qu'elle est immortelle. »⁴ Le discours de Monsieur Edmond Perrier s'intitule ironiquement « la prétendue mission divine de l'Allemagne » et reconstitue, à la manière d'Emile Toutey⁵, une histoire allemande fondée sur « le culte de la force »⁶ et issue de la religion de Wotan. Il fustige dans un même anathème Nietzsche et Schiller, « l'inventeur du Surhomme » et celui qui pense :

« C'est à l'Allemand qu'il est réservé d'atteindre à la fin suprême, d'achever en soi l'humanité, de réunir en une couronne tout ce qui fleurit chez les autres peuples. »⁷

La déclaration de Madame Bohren reprend sur le mode anaphorique le leitmotiv de la sauvagerie primitive des Allemands :

« Ce sont les Barbares du temps d'Arminius (...); ce sont les Huns du temps de Frédégaire ; ce sont les bandes de réîtres et de soudards du temps de Charles-Quint (...); ce sont les incendiaires, les cambrioleurs, les détrousseurs de cadavres du temps de Bismarck ; ce sont les sauvages de tous les temps (...). »⁸

La période oratoire trouve son acmé à l'évocation du Chancelier pour retomber dans une apodose stigmatisant les assassins de femmes et d'enfants, « envoyant mourir au fond des océans, sous l'onde marine d'innocentes victimes. »⁹ L'allusion au torpillage du Lusitania conforte dans la mythification d'une Allemagne destructrice. Dans tous ces discours, honnie est l'infamie de l'Allemagne qui s'avilit dans une guerre inique et recourt à des moyens

³ BAMIP, octobre 1914, n°2144, p.446.

⁴ Comité Michelet, op. cit., p.104.

⁵ Emile TOUTEY, op. cit.

⁶ Comité Michelet, op. cit., p.105.

⁷ Ibid. p.110.

⁸ Ibid. p.121.

⁹ Ibid.

déloyaux. Les hyperboles accusatrices désignent les gaz asphyxiants et l'anéantissement total de l'humanité, blessés, civils et militaires, vieillards, femmes et enfants balbutiants, cultures et forêts. Monsieur Sennelier¹⁰ trace le tableau dantesque des projets allemands qui inaugurent le règne du mal.

Parmi les discours répertoriés, les plus virulents sont les allocutions du Comité Michelet. Cette véhémence s'explique par l'époque de parution : 1917 est une année difficile car la guerre sous-marine reprend avec une rare violence à la demande de Ludendorff. Guillaume II décide de reprendre le torpillage intensif des navires de commerce, même neutres. La puissance de feu a obligé les troupes à s'enfermer dans des fortifications de campagne de plus en plus perfectionnées. Parallèlement le potentiel destructeur de l'artillerie a augmenté. D'effroyables bombardements bouleversent le système de défense. Les soldats français, principalement les fantassins, sont las de cette guerre meurtrière, de ces offensives vaines et coûteuses en vie et en matériel. Les soldats n'ont plus confiance dans les états-majors et fomentent des mutineries. Ils sont ébranlés par une propagande insidieuse et pacifiste alimentée par des feuilles comme *Le Bonnet rouge*. Ecoeurés par le nombre des embusqués et les amusements parisiens de l'arrière, le Poilu refuse de « marcher »¹¹. Les mesures habiles prises par Pétain¹² ramènent le calme et rétablissent le moral de l'armée française.

C'est dans ce contexte que le Comité Michelet entreprend de fustiger les défaillances de l'Arrière, le défaitisme. « Au Comité Michelet, dans toute l'Université, dans toute la France saine, nous n'avons pas des âmes de vaincus. »¹³ C'est sur un rythme binaire cadencé par la conscience et la fierté, la paix solide et glorieuse – et non la paix blanche comme la désignent les défaitistes – « une grande et noble paix »¹⁴ que Monsieur Edmond Perrier brandit le bouclier du droit et l'oriflamme du futur radieux de la France.

Charles Adam qui s'adresse aux jeunes gens de classe préparatoire devine l'attitude scolaire et égocentrique des élèves qui vont chercher dans le palmarès des lauréats « la page où [leur] nom figure. » Il prépare un sermon sur l'apprentissage du détachement de soi, opposant dans une attitude solennelle « les petits succès scolaires » aux « listes glorieuses de grand élèves. » La leçon est faite d'humilité. A la manière des humanistes de la Renaissance,

¹⁰ Ibid. p.125.

¹¹ Cependant il ne faut pas exagérer le mouvement de révolte qui a touché à peine un cinquième des régiments. La proportion est infime, la répression est rigoureuse mais limitée : il y eut au maximum cinquante exécutions.

¹² Rétablissement d'un tour régulier pour la permission, repos des hommes qui viennent de monter en ligne.

¹³ Comité Michelet, op. cit., p.104.

¹⁴ Ibid. p.105.

les orateurs cautionnent leurs discours par des citations antiques qui sont des gages de confiance.

Albert Sarraut, dans un mimétisme rhétorique, copie la déclaration des légionnaires romains à César, afin d'anoblir la mission des soldats et de déclencher l'enthousiasme des auditeurs : « Ceux qui vont mourir vous sauvent. » César fait partie des référents de l'invention selon Charles Adam. Il le mentionne à titre d'exemple concret, plus édifiant que les exemples livresques. En effet selon César, la désunion est cause d'échec, c'est ce qui causa la défaite des Gaulois : « Unum consilium totius Galliae effecturum, cujus consensui ne orbis quidem terrarum possit obsistere. »¹⁵ L'union des Français dans une France « une et indivisible » ralliée sous la bannière de l'Union Sacrée est le signe prémonitoire de leur victoire. Le Comité Michelet adhère à cette union générale en inscrivant en exergue de son livret :

« Toutes les Ecoles de France debout pour la Victoire du Droit. »

Afin de donner l'exemple, le Comité Michelet est renforcé par l'Alliance Universitaire Française pour réagir contre toute propagande défaitiste dans l'Université. Tous les discours posent unanimement le problème de l'alliance du droit de la guerre et du patriotisme. Ils tissent des liens indéfectibles entre les trois pôles en invoquant la cause défendue. C'est pourquoi ils organisent leurs harangues afin de mener à bien la tâche de l'orateur et d'exprimer son idéal : prouver (*docere*), plaire (*delectare*), émouvoir (*movere*). Ils construisent leurs interventions à la manière des rhéteurs antiques tels que Cicéron : à l'exorde succèdent la narration, puis la confirmation. Vient ensuite la réfutation qui précède l'argumentation avant d'aboutir à la péroraison.

2 LE MODÈLE ANTIQUE AU SERVICE DE LA PATRIE

L'allocution du Recteur Charles Adam obéit à cette règle oratoire en présentant d'abord l'objet de son discours, le palmarès de l'année scolaire 1914-1915, puis la litanie des morts au combat associée à la grandeur d'âme et la générosité des militaires, de leur familles et des médaillés. Il poursuit avec les leçons de l'histoire qui rappellent les héros mémorables ancrés dans nos esprits par les penseurs. Il énumère les qualités de la France depuis Vercingétorix avant de conclure sur la juste cause d'une guerre civilisatrice. Aristote

¹⁵ CESAR, *Commentaires*, VII, XXIX, 6 : « Il fera de toute la Gaule un faisceau de volontés communes auquel le monde entier même sera incapable de résister. »

définissait l'exorde comme analogue au prélude musical. Il en est ainsi de l'introduction et de la lecture qui donnent le ton.

L'apostrophe fraternelle « Mes amis » instaure un climat de mutuelle compréhension et en appelle à l'attention des destinataires. Chaque orateur débute son discours par une adresse plus ou moins confraternelle comme « chers collègues » ou bien plus solennelle comme « Mesdames, Messieurs » lorsque le destinataire est un Ministre ou bien le Président du Comité, un officiel de haut rang. Certains comme Madame Bohren, allient dans une hiérarchie calculée, la solennité d'une adresse au Président, au Recteur. Elle affirme la reconnaissance de ses pairs dans un « cher maître » ou « chers collègues ». Le respect de l'interlocuteur est préalable à toute entreprise de persuasion. L'exorde facilite la captatio benevolentiae.

Les allocutaires du Comité Michelet sont appelés à une anamnèse historique dès le début des discours afin de comprendre le refus du défaitisme. Tantôt il s'agit de ressasser et de rassembler « toutes les gloires qui ont fait la force invincible de la France »¹⁶, tantôt l'histoire et la mythologie germaniques sont appelées à la rescousse avec Wotan. Les Français posent les jalons d'une idéologie guerrière justifiée par le désir de conserver les acquis de 1789, alors que les Allemands annoncent la résurrection des temps néfastes et une lutte sans merci de celle qui « chante encore la gloire de Thor, du dieu terrible à qui Tannenberg a confié le sort de son livre : *la Plus Grande Allemagne.* »¹⁷

Tous les incipit de déclaration proposent un retour vers le passé politique, religieux, social, mythologique afin d'encourager à poursuivre l'effort de guerre, et de montrer, comme le dit Lavisce dans le *Manuel Général de l'Instruction Primaire*, le 10 novembre 1917¹⁸, que « nos fils ne sont pas tombés en vain ». Même les poèmes qui closent le fascicule du Comité Michelet débutent par un exorde appelant à « la Paix, mais une Paix française », fondée sur la trilogie républicaine, « liberté, égalité, fraternité. »¹⁹ « Notre-Dame de la France » de Monsieur Raymond Beaucourt, directeur d'école communale à Paris²⁰, commence par une image lumineuse de la France, belle allégorie maternelle de l'harmonie. L'allocution finale du Président du Comité commence par une oraison funèbre à la gloire des morts au champ d'honneur et de ceux qui ont formé « l'âme de la France de demain. » Le rappel de

¹⁶ Comité Michelet, op. cit., p.103.

¹⁷ Ibid. p.116.

¹⁸ *Manuel*, novembre 1917, n°8

¹⁹ Comité Michelet, op. cit., Monsieur Gustave Zidler, professeur au lycée de Versailles, p.131.

²⁰ Ibid. p.136.

l'hommage rendu le 2 novembre 1917, un mois plus tôt en présence de Lavisse et du Recteur Poincaré, accentue la reconnaissance envers le corps enseignant.

Le discours de Charles Adam débute par une anticipation de la réaction des élèves récompensés et curieux de connaître le palmarès des résultats. Mais la primauté est accordée à l'éloge des fils de la Lorraine, issus du lycée Henri Poincaré. Le ton est donné : ardeur, confiance en soi et aux jeunes défenseurs. Le discours destiné aux jeunes filles du lycée Jeanne d'Arc, le 12 juillet 1915, commence lui aussi par un regard rétrospectif. Le parallèle entre les années 1914-1915 et 1870-1871 fait ressurgir le spectre revanchard et consigne l'événement sur le livre d'Histoire de la France au même rang que les précédents combats pour la liberté. Tous les préambules insistent sur la portée historique du conflit et du traumatisme vécus par les plus jeunes, afin qu'ils en prennent conscience.

Le développement des discours suit la progression antique en cinq temps qui mène à la péroraison comme en témoigne l'allocution exemplaire de Charles Adam aux élèves du lycée Poincaré de Nancy le 13 juillet 1915. Ce que nous avons relevé pour ce discours vaut pour les autres car ils procèdent tous de la même veine rhétorique et idéologique. Style et action se conjuguent pour communiquer la ferveur à l'auditoire. Le style doit être adapté au sujet, la gravité solennelle liée à l'exaltation cocardière parcourt les harangues ; l'ethos et le pathos le disputent au logos dans un va et vient permanent entre subjectivité du locuteur et objectivité des preuves chiffrées ou stratégiques. « Il ne suffit pas, disait Aristote, de posséder la matière de son discours, on doit encore parler comme il faut », c'est-à-dire de manière adaptée à son auditoire. L'action fait partie de l'entreprise de persuasion car lorsque le discours est lancé, plusieurs facteurs interviennent : les gestes, la voix de l'orateur, son intensité, le ton, le rythme sont suggérés ici par la syntaxe, les anaphores et les métaphores.

Le corps du discours comporte des éléments récurrents communs à tous les discours solennels. Les discours de Charles Adam prennent appui sur l'exemple concret d'une nuit de bombardement et de ce fait saluent le dévouement du directeur ou de la directrice des établissements. Le devoir patriotique accompli par les jeunes filles est mis à l'honneur. La persuasion se fait par l'intertextualité et le recours aux citations latines et grecques empreintes de sagesse. L'apostrophe paternaliste se veut rassurante. Les deux discours proviennent d'un humaniste qui concilie le droit à la guerre et la guerre du droit, l'humanité et la guerre.

Charles Adam ne déroge pas à la règle de la rhétorique patriotique de la bravoure et de l'appel aux armes. Le ton solennel de l'exorde place d'emblée le discours sous le signe de l'émotion et du respect. Instituant le culte de la mémoire comme *modus vivendi*, il entend

cultiver l'hommage rendu aux disparus et développer une haute conception de l'Histoire qui s'écrit sous les yeux des lycéens. Comme le recommandent les Instructions officielles depuis le début du conflit, il associe la guerre et la vie scolaire au quotidien, grâce à l'expérience vécue par les élèves et les professeurs ou bien grâce aux référents historiques. Ses propos sont d'autant plus justifiés qu'ils s'adressent à un jeune public destiné à défendre le territoire, puisque le lycée Poincaré comporte des classes préparatoires à Saint-Cyr, à Polytechnique, à Centrale et à Normale. Il n'est pas étonnant d'y rencontrer un enthousiasme débordant pour les Alliés et les journées patriotiques comme celle de « notre 75 ». L'insistance sur la solidarité et la disponibilité des camarades soldats qui appartiennent à une même grande famille est à l'origine d'un vibrant éloge du courage de ceux qui vont au feu et sont prêts « à tous les moments décisifs, dans tous les endroits périlleux. »

L'insistance particulière sur l'insécurité ne fait que redoubler l'ardeur apologétique d'un texte dédié au « 33^e [qui] comprend tous les fils de Lorraine. » L'humanisme de l'orateur fait se rejoindre des situations historiques que le temps sépare mais que les conditions rapprochent. L'idéologie victorieuse triomphe. Le discours est placé sous le haut patronage de l'emblème régional, « comme si la double croix de Lorraine avait pris pour elle l'antique devise du labarum de Constantin : in hoc signo vinces.²¹ » Faisant preuve d'un stoïcisme inspiré de Sénèque, Charles Adam recommande l'apprentissage de détachement de soi, séparant la contingence de la nécessité.

Il opte pour un schéma oratoire quinaire émanant de Cicéron. La présentation de l'objet du discours est suivie de la litanie des morts au combat dont la grandeur d'âme et la générosité sont amplement signalées. Les leçons de l'histoire constituent l'argument central sur lequel repose le fond discursif à visée mémorielle. La confirmation du propos tient dans les qualités françaises énumérées depuis Vercingétorix. Le recours au linéament historique devient un topos oratoire guerrier. Enfin le texte se clôt sur la juste et traditionnelle cause défendue par l'antagonisme de la civilisation et de la barbarie. On trouve deux échos littéraires de cette déclaration dans l'ouvrage d'André Fontaine, *Le plus jeune héros de la guerre Jean Corentin Carré* et dans le roman d'aventures guerrières de Jules Chancel *Du lycée aux tranchées*²². Le discours adressé aux jeunes filles du lycée Jeanne d'Arc trouve son prolongement dans *Les petites patriotes* de Félicité David ou bien *Les héroïnes de la guerre* de la collection des « Livres Roses de la Guerre » de Larousse, ou bien encore dans *Petits*

²¹ « In hoc signo vinces » : « avec lui on est sûr de vaincre ».

²² André FONTAINE, *Le plus jeune héros de la guerre, Jean Corentin Carré*. Versailles, Imprimerie Cerf, 1919 ; Jules CHANCEL, *Du lycée aux tranchées, guerre franco-allemande, 1914-1916*, Ill. Louis Bombled. Paris, Delagrave, 1916.

héros de la Grande Guerre de Jacquin et Fabre²³. Le doublet rhétorique, en dépit de sa sériation sexuée, est porteur du même message de solidarité et de collaboration à l'effort de guerre.

L'association quasi religieuse qui unit dans une sainte trinité l'école, le devoir et la patrie, sert de fondement idéologique à une mentalité belliciste qui joue sur les translations des vertus guerrières aux vertus scolaires. Le passage du costume de lycéen à l'uniforme militaire effectue la démarche inverse de maturation et d'accès à la guerre en toute légalité. La modalité exclamative et l'utilisation fréquente de déictiques amplifient de façon émouvante une période oratoire dans laquelle le mérite se mêle à la déclaration et à l'éthique. Croix, médailles, citations à l'ordre de l'armée témoignent du sacrifice suprême, avec des exclamations élégiaques de « hélas ! », et de « nos morts ». Le devoir de mémoire doit être pieusement accompli. Afin d'inciter à la bravoure, Charles Adam veut une jeunesse au service de la patrie. Sa stratégie de conviction consiste à procéder par analogie et par substitution. Il faut remplacer l'intérêt personnel par l'altruisme. Les résultats scolaires doivent être à l'image des performances militaires. Les brillants élèves trouvent leurs équivalents dans les combattants héroïques. Les leçons de morale sont assumées par les lettres du front.

Charles Adam pousse le mimétisme jusqu'à observer la même hiérarchie dans sa présentation des exemples que dans l'armée. Pour illustrer la ténacité et l'abnégation, il cite d'abord le lieutenant Pierre Braun, promu au rang de capitaine après avoir été blessé. Il est suivi par un professeur mobilisé, Camoin, blessé lui aussi, retourné au front, puis tué. Puis, « sans distinction de grade ni de rang », mais selon une hiérarchie professionnelle, viennent les professeurs, les jeunes surveillants, les agents du lycée, tous humbles serviteurs de la patrie. L'injonction « saluons-les, mes amis. Ils se sont fait tuer comme les autres » souligne l'égalité dans le devoir et le sacrifice, et amorce une transition vers le dévouement des militaires et des civils. L'opuscule du Comité Michelet en offre une brillante illustration.

3 LE COMITÉ MICHELET OU LA FORCE VIVE DES ENSEIGNANTS

Le comité Michelet a été fondé dans le frisson des angoisses d'août 1914, au lendemain de la bataille de Charleroi. Il est né de l'union d'hommes qui ont eu foi dans la France à la suite de l'invasion allemande et des menaces qu'elle faisait peser sur le pays et les

²³ Félicité DAVID, *Les petites patriotes*, III. Herouard. Tours, Mame, 1916 ; *Les héroïnes de la guerre*, n°160, les « Livres Roses de la Guerre », Larousse ; J. JACQUIN et A. FABRE, *Petits héros de la Grande Guerre*, III. Henry Morin. Paris, Hachette, 1918.

Alliés²⁴. Il réunit les forces vives de la nation. Il a pris le nom du grand historien libéral et anticlérical pour l'image républicaine qu'il incarne et bien sûr en référence à sa monumentale *Histoire de France* (1833-1834) et surtout à son *Histoire de la Révolution française* (1847-1853) :

« Nous en avons fait un faisceau, le faisceau républicain. »²⁵

De fait, le Comité Michelet revendique sa filiation républicaine et inscrit au frontispice de sa page de couverture une citation de Michelet encensant l'œuvre humaniste de la France et un portrait de ce dernier « d'après une eau-forte de Boivin. » Fort de son ascendance historique et républicaine, le Comité entend faire rayonner les ondes qui émanent de ce symbole de la patrie solidaire.

L'objectif affiché par ce groupe est la conservation du patrimoine historique, de ce bloc national qui fait « l'âme de la France. »²⁶ Se réclamant des Jacobins de 1793 et de Danton dont il fait sien l'aphorisme, « après le pain, l'éducation est le premier besoin du peuple »²⁷ affiché en première de couverture, il établit une parenté d'idées avec l'historien. C'est pour contrecarrer la propagande défaitiste qui s'imisce au cœur de l'Université après avoir gangrené l'esprit français, qu'il a constitué l'Alliance Universitaire Française. Son projet reprend l'adage romain « vae victis » et table sur l'orgueil national pour ne pas céder à la tentation défaitiste ou pacifiste.

Il tire de Michelet sa conscience pédagogique, fort d'une mission d'enseignement « du feu sacré »²⁸. Les anaphores de « foi » qui rythme le discours de Edouard Driault, Président du Comité Michelet, transforment la mission de l'enseignant en sacerdoce où la foi patriotique supplée le catéchisme catholique. C'est dans le cadre de cette défense nationale belliqueuse que s'est formée l'Alliance Universitaire Française comme l'expliquent dans l'incipit de la revue, Madame Bohren, professeur au lycée Molière, et Monsieur Edouard Driault, professeur au lycée de Versailles²⁹. En juin 1917, deux mille cinq cents professeurs et instituteurs de Paris se sont groupés autour du Comité Michelet, sous les auspices des Grandes Associations Françaises, afin d'enrayer la dangereuse tendance à l'oubli générée par une propagande antifrançaise. Ils ont créé l'Alliance Universitaire Française. La fondation de

²⁴ Comité Michelet, op. cit., p.102.

²⁵ Ibid. p.103.

²⁶ Ibid. p.104.

²⁷ Danton à la Convention le 13 août 1793.

²⁸ Comité Michelet, op. cit., p.104.

²⁹ Ibid. p.98-99.

ce mouvement est sans cesse reliée aux origines de la guerre qui inaugurent la majorité des discours dans un exorde sous forme d'anamnèse épique :

« Depuis le 4 août 1914 le canon n'a cessé de tonner et le long de notre frontière septentrionale (...), et sur beaucoup d'autres points du globe. »³⁰

La double mission politique et didactique du mouvement est rappelée en une sorte de parole liturgique. Chaque discours affirme le rôle de l'Alliance. L'incipit du Président du Comité et de Madame Bohren inscrit la devise en majuscules d'imprimerie et en caractères gras « Vigilance et souvenir ! » sous forme exclamative à valeur injonctive. L'allocution d'Edouard Driault explique la contribution apportée par le mouvement. Le discours de Monsieur Edmond Perrier justifie la lutte entreprise à travers une histoire de l'Allemagne, parcourue par l'atavisme de la violence et de la cupidité. La déclaration de Madame Bohren affiche clairement en deux paragraphes distincts l'objectif de l'association :

« L'Alliance Universitaire Française s'est constituée cette année, pour arrêter les propagandes pacifistes tentées dans l'Université elle-même. »³¹

L'Alliance Universitaire Française se propose de maintenir dans l'Université une claire vision d'un péril toujours menaçant : elle désire favoriser « la pratique des devoirs qu'exige de la part de chacun de nous la Patrie en danger. »³² L'efficacité de la revue est fondée sur le principe de la répétition qui a également scandé la séance solennelle du 2 décembre 1917 à la Sorbonne. Le mot d'ordre est régulièrement asséné afin de ne pas oublier la raison d'être du Comité, de l'Alliance et du Bulletin, relais auprès des sociétaires, des idées débattues, des décisions prises.

La devise donne lieu elle-même à une exégèse réitérée. Si le mouvement suscité par l'Alliance est caractérisé par l'hyperbole de la « merveilleuse manifestation de clairvoyance et de vaillance patriotique », l'explication des deux termes « vigilance et souvenir », tient de l'argumentation. La vigilance se justifie par l'opportunisme des Allemands qui « n'ont plus de chance de salut que dans la lassitude des Alliés »³³ Le second mot est expliqué par la présidence de Monsieur Henry Bonnet, « Président de l'Union des pères et des pères de ceux qui sont morts pour la France. »³⁴ Le souvenir soutient l'hommage rendu à ceux « qui ne doivent pas être tombés en vain, qui ne doivent pas se battre en vain. »³⁵ Le serment civique

³⁰ Ibid. p.105.

³¹ Ibid. p.118.

³² Ibid.

³³ Ibid. p.99.

³⁴ Ibid. p.100.

³⁵ Ibid.

scellé à l'issue de la conférence se double d'un memento mori. Le souvenir est alimenté par la remémoration de « toutes les gloires qui ont fait la force invincible de la France. »³⁶

Le premier terme de la devise est justifié par le discours culturel et subjectif de Monsieur Edmond Perrier sur la « prétendue mission divine de l'Allemagne ». Madame Bohren reprend de façon moins emphatique le devise bipartite : la vigilance est mis en exergue par la triple anaphore de l'impératif « Veillons ». La méfiance à l'encontre des espions allemands et de la convoitise des Germains trouve sa meilleure justification dans « les plus cruelles réalités. »³⁷ Le souvenir se tourne autant vers « la pyramide des crimes allemands » que vers la grande épopée de l'Histoire de France. Le leitmotiv de la devise revient en clause de la déclaration de Monsieur Sennelier³⁸ lorsqu'il rappelle le rôle des éducateurs primaires, des professeurs d'histoire qui parleront à leurs élèves pour que « la France *se souvienn*e et *veille*. » La péroraison clôt le discours en une triple exhortation à l'union des volontés patriotiques :

« Unissons-nous ; resserrons les faisceaux de nos volontés et de nos cœurs ; travaillons ensemble. »

L'Université française s'affirme comme la gardienne des traditions historiques et compte sur sa grande famille pour pérenniser le patriotisme. Le recours aux citations d'hommes politiques est fréquent afin d'apporter un gage de sincérité et de vérité. C'est ce que fait madame Bohren en insérant des lettres ou des messages émouvants comme celui de Monsieur Liard, récemment disparu et qui a félicité les femmes de France d'être de bonnes Françaises et des éducatrices hors pair qui n'ont pas succombé au « lâche désir d'une paix prématurée. »³⁹ Pour inciter à la méfiance, elle cite Monsieur de Lancken, ancien premier secrétaire de l'ambassade d'Allemagne à Paris en mai 1917, qui argue de l'usure des Alliés et de la division des pays, pour réclamer aux Alliés une paix sans annexion ni indemnités. Elle y ajoute les commentaires de Messieurs Balz et Friedel à propos de la campagne francophobe orchestrée par les éducateurs allemands : « Les gens du peuple comme les intellectuels se glorifient d'être des *Franzosen Fresser*, des mangeurs de Français. »⁴⁰ On connaît la haine antigermanique d'André Balz dans le *Manuel* dans sa rubrique « Mon franc-parler ». D'où le cri du cœur de madame Bohren :

« Pour ruiner ce plan de l'Allemagne, formons l'Union Sacrée contre la trahison ! »

³⁶ Ibid. p.103.

³⁷ Ibid. p.122.

³⁸ Ibid. p.126.

³⁹ Ibid. p.119.

⁴⁰ Ibid. p.122.

Il faut mobiliser toutes les générations, à commencer par les plus jeunes, formées par les enseignants dans une vaste cohésion qui lutte contre l'école allemande et son entreprise de diffamation et de dénigrement de la France. L'école est au cœur de luttes d'influences, d'elle dépend toute l'idéologie belliciste et victorieuse. C'est ce que confirme la déclaration de Paul Deschanel citée en conclusion du discours de Madame Bohren :

« Que l'éducation de la jeunesse soit une perpétuelle préparation à la défense du pays. N'oublions pas, n'oublions jamais, et faisons en sorte que les générations futures, elles non plus, n'oublient jamais ! »

Il existe une véritable Union Sacrée dans l'enseignement autour du vœu de paix triomphante et de pérennité du souvenir. Une chaîne de solidarité intellectuelle et politique noue les différents maillons de la hiérarchie scolaire et gouvernementale. Le numéro 4 de la revue du Comité Michelet est un témoignage nationaliste.

L'analyse du fascicule dégage deux grands arguments historique et éthique, rétrospectif et prospectifs. L'histoire des belligérants contient les germes de leur floraison belliqueuse : Monsieur Edouard Driault retrace l'histoire des défenseurs de la France, des Gloires qui sont les référents permanents invoqués par les bellicistes. De Roland aux soldats de l'An II, la litanie des héros et des grands événements, se déroule dans une vaste période oratoire qui trouve son acmé dans la parole de Danton et se clôt sur l'apodose des « grands soldats de la Première République moins grands que ceux de la Troisième. » Il n'est pas superfétatoire de rappeler ces propos car ils tiennent lieu de modèles pour toute une génération d'élèves, mais aussi pour les enseignants, les écrivains de jeunesse, les rédacteurs de manuels et de revues pédagogiques. « Nous avons rassemblé l'épée de Roland (...), l'étendard de Jeanne d'Arc (...), l'épée de Bayard (...) sur les bords du Rhin. »⁴¹

Le même parcours historique à rebours jalonné par les figures héroïques identiques est effectué par La Ramée dans le beau livre éponyme de Guy Arnoux, ou bien par *Le Soldat français dans les guerres* du même auteur⁴². La technique de remémoration des exploits qui ont aurolé la France est récurrente et performante. Il en va de même pour le recours à l'histoire de l'Allemagne qui attise la haine antigermanique.

⁴¹ Comité Michelet, op. cit., p.103.

⁴² Guy ARNOUX, *Histoire de La Ramée, Soldat français, racontée par lui-même et fidèlement transcrite sous sa dictée par un invalide de ses amis*, illustré par Guy Arnoux. Devambez, 1918.

Guy ARNOUX, *Le Soldat français dans les guerres*. Société Littéraire de France, 1917.

CHAPITRE II

LE LYRISME ÉPIQUE DES ENSEIGNANTS ÉCRIVAINS ET SON CONTREPOINT : L'HUMOUR, ANTIDOTE À LA LASSITUDE

Parmi les noms les plus célèbres de la littérature enfantine scolaire et extrascolaire rencontrés dans les bibliothèques des écoles et parmi les livres de prix, reviennent ceux de Charles Guyon, André Fontaine, Emile Toutey, Mme Hollebecque, Mme Pascal-Saisset. Attachés à leur mission pédagogique et soucieux de développer le goût de la lecture chez leurs élèves, ils s'appliquent à les séduire, les émouvoir tout en les informant. Respectueux de leur autorité hiérarchique, ils écrivent des livres qui mettent en scène des héros de la Grande Guerre, souvent enfantins, parfois féminins, toujours exceptionnels et humbles. Ces auteurs pédagogues pour la plupart manquent d'impartialité, du fait de leur fonction, ou plus simplement à cause de leurs convictions personnelles.

Dans les ouvrages destinés aux enfants, la guerre est présentée le plus souvent comme une croisade anti-allemande que le dévouement et la vaillance de « nos soldats héroïques » doivent mener à son terme victorieux. La réussite ne fait aucun doute et pour exhorter les jeunes cœurs et les âmes malléables à soutenir les combattants, les auteurs ont recours à différentes techniques pour toucher leurs destinataires. La particularité des écrivains que nous allons étudier réside à la fois dans leur statut professionnel et dans le destin de leurs livres. Parfois leurs ouvrages ont été remis lors de distribution de prix et écrits à cet effet : convaincre que le devoir scolaire bien accompli trouve son doublet dans le devoir civique et sa récompense dans l'information didactique au sujet de la guerre et dans la formation des esprits à la culture de guerre.

Nos auteurs sont tous enseignants ou inspecteurs d'académie au service de la nation. Aussi apparaissent-ils comme les médiateurs désignés entre la voix officielle et l'écho qu'elle dispense. Tous, à l'exception de Jules Chancel, sont professeurs d'université, souvent docteurs ès lettres ou agrégés d'histoire et de géographie. Charles Guyon et Mme Pascal-Saisset ont écrit pour Larousse des histoires héroïques dans « Les Livres Roses de la Guerre ». Madame Mary Lahy-Hollebecque, professeur d'université a plusieurs cordes à son arc : elle a traduit des ouvrages de l'allemand, de l'anglais et du russe. Elle conjugue les qualités d'essayiste, de poète et de dramaturge à la fonction de pédagogue. Cette grande figure de la culture française est aussi écrivain pour la jeunesse. Eclectique et cultivée, elle publie à trente-

quatre ans, *La Grande mêlée des peuples, récits héroïques pour la jeunesse*⁴³. C'est le premier ouvrage reconnu par le dictionnaire bibliographique de Henri Temerson⁴⁴. Il est publié en 1915, quelques mois après le déclenchement des hostilités et entend expliquer la guerre dans de beaux textes métaphoriques, allégoriques et poétiques.

Jules Chancel propose lui aussi une vision de la guerre, mais à travers un roman incitatif, exemplaire : *Du lycée aux tranchées, guerre franco-allemande, 1914-1916*. Homme de lettres et auteur dramatique, ce Marseillais travaille en collaboration avec Louis Bombled qui illustre ses ouvrages.

André Fontaine, quant à lui, est né à Saint Hilaire du Harcouët dans la Manche en 1869. Ce Breton a cinquante ans quand il entreprend le panégyrique d'un Finistérien, Jean Coentin Carré. Il est alors au sommet de sa carrière : docteur ès lettres, ancien professeur au lycée d'Alger, il est promu Inspecteur d'Académie à Montauban, puis conservateur des collections de la Faculté des Lettres de Paris. Ses fonctions officielles lui laissent le temps d'écrire la biographie du jeune Jean Coentin Carré, concomitamment à l'ouvrage d'Emile Gilles paru en 1919 et dédié au *Petit Poilu du Faouët*. Son œuvre fera des émules puisque le Capitaine Bornecque et Devalforie publient en 1920 *Les ailes dans la bataille* et un ouvrage collectif sera également consacré au plus jeune héros de la Première Guerre mondiale, sous le titre *1914-1918 Des champs aux tranchées*, publié en 1999 au Faouët par Livréditions. Certains titres sont plagés car ils sont porteurs d'un sens initiatique : ils marquent le passage de l'enfance ou de l'adolescence à l'âge adulte de la guerre. Le « lycée » de Jules Chancel est remplacé par « les champs », car le statut social du héros diffère, mais l'aboutissement est le même : « les tranchées ». Le patriotisme est le fil conducteur. André Fontaine propose un témoignage émouvant dans un livre hybride, accessible à une vaste classe d'âge (de sept à soixante-dix-sept ans) qu'il entend convaincre de considérer le jeune héros à l'égal des grands hommes que la patrie a rassemblés au Panthéon.

Emile Toutey a suivi un parcours quasi identique à celui d'André Fontaine puisque ce docteur ès lettres, devenu Inspecteur primaire, se consacre à l'écriture pour enfants. Ses premiers ouvrages leur sont destinés : un *Cours pratique de langue française*⁴⁵ de vingt-six pages est publié en 1913 à l'intention des plus jeunes élèves de l'école primaire. Il est encadré

⁴³ M. HOLLEBECQUE, *La grande mêlée des peuples Récits héroïques de la Grande Guerre*. Paris, Larousse, 1914.

⁴⁴ Henri TEMERSON, *Biographies des principales personnalités françaises décédées au cours de l'année... [1956-1963]*. Paris, H. Temerson, [1957]-1967.

⁴⁵ Emile TOUTEY, *Cours pratique de langue française*, vocabulaire, grammaire, analyse, orthographe, rédaction, récitation, première année. Paris, Hachette, 1913 ; Emile TOUTEY, *Lectures primaires*, cours moyen. Paris, Hachette, 1907 ; Emile TOUTEY, *Lectures primaires*, cours préparatoire. Paris, Hachette, 1916.

par la publication de *Lectures primaires* en 1907 et en 1916. Il ne se cantonne pas à la littérature scolaire puisque l'ouvrage qui nous intéresse est un livre de prix édité par Hachette dans la collection « Bibliothèque des écoles et des familles » qui s'adresse autant aux parents qu'à leurs enfants par sa visée didactique et morale : *Pourquoi la guerre comment elle se fait*⁴⁶, illustré de quatre vingt-huit gravures, est paru en 1916, donc en plein conflit mondial, et entend expliquer la guerre, les querelles culturelles qui la sous-tendent, les idéologies qui ont servi de fond. Il ne s'agit pas seulement d'un ouvrage de didactique militaire comme peut le laisser penser le titre. Ce beau livre broché de deux cent trente-quatre pages et de couverture bleue illustrée d'un coq correspond à la première édition et a été remis lors d'une distribution de prix dans une école parisienne cette même année.

Madame Hollebecque, Emile Toutey et Jules Chancel constitue un trio remarquable par leur verve patriobelliste adaptée aux enfants. Chacun adopte un registre et un genre littéraire différent pour aboutir au même conseil d'engagement moral auprès des combattants de 1914-1918. Les écrivains masculins accentuent sans vergogne le parti pris antigermanique, l'écriture féminine rivalise de finesse et de poésie dans un ouvrage polygénérique. Face aux fictions et au documentaire subjectif de ces auteurs, se dresse le témoignage émouvant d'André Fontaine dans un journal exceptionnel de sincérité et de patriotisme. Il n'est pas étonnant que l'empathie guerrière ainsi déclenchée, génère des panégyriques extrascolaires ou des hagiographies scolaires de grands hommes ou de héros anonymes. Toutes les tranches d'âge sont concernées, l'hydre de la guerre n'épargne personne et développe l'acculturation belliqueuse dans un mouvement général d'admiration.

1 MADAME HOLLEBECQUE, ÉMILE TOUTEY, JULES CHANCEL : LES MULTIPLES DÉCLINAISONS GÉNÉRIQUES DE LA GUERRE

La guerre bouleverse le monde enfantin par le dérèglement de la vie quotidienne. Ce qui est donné à lire à l'enfant est marqué par l'omniprésence d'un discours de guerre tant sur le plan scolaire que dans les lectures extrascolaires. Les écrivains enseignants profitent de leur double statut officiel et artistique pour gagner les mentalités juvéniles. Les attentes des adultes sont à la mesure de celles du gouvernement vis-à-vis des Français : les exigences de droiture et de dévouement se multiplient. A l'inverse des instituteurs qui tentent parfois de connaître les sentiments intimes de leurs jeunes élèves pendant ces cruelles années, les auteurs de

⁴⁶ Emile TOUTEY, *Pourquoi la guerre comment elle se fait*. Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque des écoles et des familles », 1916.

publications de jeunesse justifient la guerre, donnent des conseils civiques, rassurent les enfants par un discours belliqueux, rarement lénifiant, mais toujours optimiste.

a- Madame Hollebecque : la guerre irréaliste par la métaphore et l'allégorie

La Grande mêlée des peuples est un bel exemple de texte engagé nonobstant son aspect propagandiste. En effet, ses qualités littéraires et la diversité générique du livre en font un ouvrage touchant et séduisant. Le titre place subito facto sous le signe de l'universalité de la guerre. Dédié « à la jeunesse du monde entier » dans l'avant-propos, l'œuvre présente le double objectif d'émotion et de réconfort. Son public dépasse la caste juvénile pour s'étendre au lectorat adulte, s'adressant au cœur des premiers et à la raison des seconds. Le livre est censé fédérer les familles tout comme sont censés s'unir les peuples contre l'ennemi allemand. Il entend iriser et attendrir « l'image sèche et décolorée »⁴⁷ des événements. Les grands thèmes propres aux manuels scolaires sont abordés sous un angle original : l'auteur multiplie les genres et les registres littéraires afin d'offrir une vision élargie et distanciée de la guerre, quelques mois seulement après son déclenchement⁴⁸.

Écrit pendant les cinq premiers mois du conflit, l'ouvrage affiche une progression chronologique, des prémices et de la déclaration de la guerre, à la bataille de la Marne et l'épopée des Flandres. L'axe géographique s'étend jusqu'au Bosphore et au Niemen en passant par la source du conflit, la Serbie. Les thèmes récurrents de la victimisation française et de la barbarie allemande, des hérauts civilisateurs et des villes meurtries, s'accompagnent d'un éloge du « Roi-Chevalier » et de la Belgique martyre. La personnification des armes va de pair avec la prosopopée des drapeaux alliés. Les syntagmes récurrents pour désigner la Triplice et la Triple Entente trouvent des échos dans le roman de Jules Chancel, les « Livres Roses de la Guerre » de Larousse, le manuel de Jean Aicard ou le livre de prix d'Emile Toutey.

L'originalité de Madame Hollebecque réside dans le souffle épique et poétique qui parcourt les six chapitres de son ouvrage. Elle fait se succéder l'apologue d'une partie de chasse diabolique et l'allégorie de la France, nouvelle Cérès violentée par le Germain soudard et cupide. Elle utilise quatre gravures⁴⁹ au symbole puissant : le premier chapitre est encadré par la représentation en noir et blanc de « L'idée de Patrie » par Humbert, exposée au Panthéon, et une peinture décorative de « L'Ile-de-France » par Francis Jourdain. Les deux

⁴⁷ Madame Hollebecque, op. cit., avant-propos.

⁴⁸ L'ouvrage de Madame Hollebecque est publié en décembre 1914, cinq mois après le déclenchement du conflit.

⁴⁹ Voir en regard les quatre illustrations proposées par *La Grande mêlée des peuples*.

autres illustrations empruntent au paganisme et au christianisme : « Niké », la Victoire, est représentée à partir de la photographie d'une sculpture du Musée des Thermes de Rome. Elle précède une ode à la victoire, petit poème en prose lyrique rythmé par les invocations à l'illustre déesse : « Ô Niké, la Victoire ! ». Le lyrisme gagne les pages avec l'hymne à Paris, le chant de l'enseigne de vaisseau⁵⁰. La terre de France est célébrée continûment dans de vastes envolées lyriques :

« Ô Mère, il me faudra peut-être, pour ton rachat livrer ma vie. Prends, prends, je donne sans compter ; je ne veux rien garder qui ne soit tien. Tu me tiendras inanimé entre tes bras, collé à toi, redevenu toi, me confiant pour linceul, ô Mère, toute la terre de France. »⁵¹

La guerre apparaît comme la nécessaire expiation imposée aux enfants de France afin de purifier son sol. Les thèmes de la rédemption et de la résurrection parcourent en filigrane une œuvre empreinte de religiosité et de ferme douceur, de « communion avec la terre. »⁵² Le dernier verset tient de l'oraison funèbre et de la piéta : l'enfant de France y est bercé dans les bras de sa mère, mater dolorosa qui rend la confiance à son fils qui va mourir. L'allégorie poétique explicite la sculpture dans une célébration dithyrambique des combattants, offrandes sacrificielles. Leur apothéose est signifiée dans l'allusion finale :

« Tu effleurais de tes pieds divins les fronts de tes bien aimés au linceul, ô Niké, la Victoire ! »⁵³

La reprogaphie de « L'Annonciation » qui est sculptée sur le grand portail de la cathédrale de Reims place l'ouvrage sous le signe de la religion et du symbole messianique incarné par le petit Johannès, enfant invalide gravement handicapé et martyr. L'ekprhisis du portail de la cathédrale est le prétexte à une explication apaisante et parabolique des conflits. Le petit orphelin qui vit les rêves que lui déroulent les sculptures saintes, est sanctifié par la mort violente causée par le bombardement de l'édifice religieux. Il s'endort dans l'éternité, « scellé à l'ange messager qui, dès l'enfance, le berçant de rêves heureux, lui a apporté la bonne nouvelle de la beauté terrestre. »⁵⁴ Derrière l'amertume ironique et désabusée, se cache l'appel à l'enfance déracinée, bringuebalée entre rêve et réalité, entre vie et trépas. La mort brutale est métamorphosée par la douceur de la victime innocente. L'enfant happé par la guerre est mythifié.

⁵⁰ Madame HOLLEBECQUE, op. cit., p.26. « Paris la grand ville » est célébrée dans un vibrant hymne à la gloire de la capitale.

⁵¹ Ibid. p.120.

⁵² Ibid. p.119-120.

⁵³ Ibid. p.120.

⁵⁴ Ibid. p.146.

Madame Hollebecque multiplie les apologues, de la fable animale du « Père Cigogne »⁵⁵ à la parabole de l' « Homme malade »⁵⁶. La brièveté des histoires facilite leur découverte et permet au jeune lecteur de comprendre rapidement le sens de l'histoire : le Père Cigogne, emblème de l'Alsace endormie depuis quarante-quatre ans sous la férule germanique, se réveille, rate son départ et espère l'arrivée prochaine des Français libérateurs. Le texte illustre l'entrée des Français à Altkirsch le 7 août 1914. L'auteur présente la particularité d'inverser le rapport de la littérature à la réalité : la première devient la prémonition de la seconde, la mythifie sous l'inspiration de l'écrivain thaumaturge. Madame Hollebecque retrouve et renouvelle le vieux mot de « prosator », rappelant le « procréateur ». Prosateur mondialiste grâce à une écriture mouvante, elle renoue avec les sources primitives de la poésie.

La parabole de l' « Homme malade » déplace les rapports de force entre la France, l'Allemagne et la Turquie au niveau anecdotique pour exposer au grand jour la malhonnêteté et la cupidité de l'Allemagne à travers le fourbe médecin d'outre-Rhin qui dupe le naïf Turc Azim Pacha pour le dépouiller de ses biens et ne lui laisser qu'une petite métairie dans le Taurus. La belle et vaste métaphore filée de la famille indépendante refusant de ployer sous le joug du tyran turc, bulgare ou autrichien, éclaire l'histoire de la « Serbie farouche ».

Le livre de Madame Hollebecque dévoile une épiphanie de victoires et d'espoir à travers des mères courage, des enfants martyrs, des fils qui sacrifient leur vie à la France. Des dates emblématiques du conflit paraphent certains textes symboliques pour graver dans les mémoires enfantines la bravoure des fils de France, et honnir à jamais l'Allemagne, « l'ennemi de l'ouest, qui veut égorger nos frères serbes. »⁵⁷ L'écriture féminine et puissante de madame Hollebecque ne perd rien de sa fougue et présente la guerre contre l'Allemagne comme une croisade de la liberté et du droit. La grandiloquence lyrique est tempérée par de courtes pièces anecdotiques ou des saynètes dans lesquelles les Allemands battent leur coulpe⁵⁸. La présentation choisie par l'auteur est judicieuse car elle émeut le jeune lecteur et le rallie à la cause patriotique par des éclats de poésie fulgurants et des apologues charmants, parfois assombris par des dialogues graves qui n'oublent pas que la guerre est meurtrière.

b- Emile Toutey : la didactique militaire dans les ouvrages de prix

⁵⁵ Ibid. p.42-50.

⁵⁶ Ibid. p.61-66.

⁵⁷ Madame HOLLEBECQUE, op. cit., p.60.

⁵⁸ Ibid. p.121-130, « Dans une tranchée allemande ».

Emile Toutey préfère une présentation plus académique de la guerre dans un beau livre de prix, illustré de quatre-vingt-huit gravures, *Pourquoi la guerre comment elle se fait*. Son ouvrage s'apparente à un livre de didactique militaire. Quatorze chapitres impriment au livre une rigueur formelle que soutient un plan chronologique et analytique : il part des origines de la guerre pour arriver à la « guerre de tranchées »⁵⁹, puis il aborde les points plus techniques du conflit. Tout en suivant la marche des événements, Toutey exploite une matrice génétique riche, mais entachée de préjugés antigermaniques. Il expose les poncifs de la responsabilité de l'Allemagne et les ambitions du pangermanisme. L'idéal germanique est précédé d'une épigraphe de Frédéric II, roi de Prusse et de la photographie d'un espion allemand capturé par des soldats belges⁶⁰. L'intention est clairement avouée par l'image accusant la fourberie et la préméditation allemandes. La citation royale emplie de morgue et d'avidité dévastatrice est symbolique de l'atavisme guerrier attribué aux Germains :

« Je prends d'abord ce qui me convient : il se trouvera bien ensuite quelques douzaines de pédants pour démontrer que cela m'appartient. »⁶¹

La « Kultur » que Toutey brocarde est fondée sur une mythologie puissante issue des « sectateurs d'Odin » et des « farouches guerriers du Walhalla »⁶². Il fonde son argumentation sur l'atavisme belliqueux des Allemands et ressasse les invasions des Vandales, des Huns, les tueries du 5^e et du 6^e siècles. Le manichéisme sous-tend sa démonstration d'une guerre fomentée par la race germanique conquérante et le martyr des victimes comme la Serbie, la Belgique ou les populations des zones envahies. Les cent trente premières pages (soit la moitié du livre) sont alimentées par une verve indignée et germanophobe. Elles mettent en exergue l'excellence de la France, exemplaire d'humanité, notamment face aux blessés quelle que soit leur nationalité. La seconde partie du livre est consacrée à un aspect plus technique de la guerre et explique « comment elle se fait », avec l'inventaire du matériel de guerre et des conditions de combat. L'artillerie et les munitions, les automobiles, la guerre maritime et aérienne constituent les points essentiels de l'analyse. La partialité de l'auteur transparaît dans la sous-estimation de la puissance navale allemande et la contradiction affichée par la reconnaissance de « types les plus remarquables des bateaux de guerre en 1914 »⁶³ parmi lesquels sont nommés l'« Ersatz » et le « Woerth », navires allemands de combat.

⁵⁹ Emile TOUTEY, op. cit., p.148.

⁶⁰ Ibid. p.42. Voir en regard le cliché emprunté au livre de Toutey et qui souligne la méfiance aiguë vis-à-vis de l'espionnage durant toute la guerre.

⁶¹ Ibid. p.42-43.

⁶² Ibid. p.43.

⁶³ Ibid. p.205.

Les paragraphes réservés aux dirigeables et aux zeppelins⁶⁴ opposent de manière radicale les zeppelins allemands peu fiables aux aérostats français. Ils accusent de nouveau l'intention belliqueuse qui a présidé à la naissance du dirigeable allemand et l'opposent à « l'audace individualiste française » jaillie des grands esprits des frères Montgolfier, des Français Pilâtre des Roziers et Charles. Emile Toutey ne peut s'empêcher de les admirer en dépit de la faible utilisation de leurs inventions pendant la guerre. Il souligne surtout « l'âme du front », dans trois chapitres exposant successivement « la gaieté du front », des « lettres du front », « la vaillance et l'ardeur du front »⁶⁵. Il rejoint ainsi la propagande des journaux contemporains comme *L'Illustration* et conforte l'Arrière dans des illusions totalement erronées quant au front. En imposant la vision de Poilus souriants et déterminés, il accroît la césure qui sépare l'Arrière de l'Avant, et l'irréductible incompréhension. En confortant la représentation faussée d'une guerre faite par des hommes heureux à la bonne bouffarde, il prend le risque d'ancrer dans les esprits des préjugés certes favorables aux soldats, mais totalement inadaptés à la réalité.

Il entérine l'illusion d'un conflit nécessairement violent et pour lequel tous les esprits se sont mobilisés dans une Union Sacrée sans faille. La sélection de clichés photographiques intégrés à l'ouvrage témoigne de cette subjectivité belliciste et optimiste. La reproduction d'un Poilu cultivant son jardin à l'entrée d'une tranchée, alimente le mythe d'une guerre faite de bon cœur pour défendre « cette bonne terre de France. »⁶⁶ Le verbe n'est pas en reste sur l'iconographie et complète allègrement la fresque guerrière :

« Cette crânerie, cette tranquillité simple et assurée dans le sacrifice est véritablement l'héroïsme français et le rend sublime. C'est donc avec raison qu'on l'a appelé l'Ame du front, l'Esprit des tranchées. »⁶⁷

La vaillance et l'ardeur du front sont étayées par des lettres de Poilus, des rédactions sous forme de journal rappelant des communiqués officiels ou des carnets tenus par des diaristes. L'emploi du « nous » de fusion patriotique assure la cohésion nationale et englobe le lecteur dans la passion et l'admiration vouées aux hommes de guerre. Le rapport détaillé de l'offensive de Neuville-Saint-Vaast accrédite l'authenticité des propos et confère au livre une littérarité en dépit de son parti pris. Le mélange des genres transforme un ouvrage originellement documentaire en une exploration quasi romanesque des arcanes de la guerre, une promesse oraculaire de jours meilleurs et un sermon final calqué sur les recommandations

⁶⁴ Ibid. p.226-231.

⁶⁵ Ibid. p.181-217.

⁶⁶ Ibid. p.185. Voir l'image en regard.

⁶⁷ Ibid. p.185.

officielles d'Union Sacrée et de lutte du droit contre la barbarie. Le sang versé est le prix à payer pour sceller la grandeur de la France, et sa vertu cathartique avive le sentiment de dignité.

La conscience de l'horreur de la guerre est atténuée par les buts assignés au livre en conclusion :

« Si nous payons de notre sang cette épreuve effroyable, songeons que nous sommes les champions du droit et que nous défendons le trésor de plusieurs milliers d'années de civilisation ; songeons que c'est nous qui empêchons le monde d'être soumis à une intolérable domination, et que nous fondons une ère nouvelle pour une humanité meilleure ; songeons aux vertus que le sang de nos héros avive en nous : esprit de sacrifice pour une belle cause, amour de la concorde et de l'union, conscience profonde de notre grandeur. »⁶⁸

L'écolier récompensé par le livre de Toutey y trouve la célébration de sa dignité de Français et de sa responsabilité humaniste envers l'univers. Maillon indispensable de la chaîne du temps, il est le relais entre l'histoire d'un patrimoine mondial et l'avenir d'une civilisation radieuse. La réalisation de la promesse d'une humanité meilleure est subordonnée à la réception de l'œuvre et fait de l'enfant la pierre angulaire d'une politique humaniste désireuse d'estomper les atrocités de la guerre. Toutefois, immergé dans une culture de guerre, il assimile les valeurs sacrificielles et doit se conduire et penser en adulte. La plainte est exclue au nom du respect des morts et de l'enjeu. Est proscrit tout sentiment qui ne répondrait pas à une noble exaltation patriotique. Il ne saurait être justifié que par un plus petit que soi qui ne comprend pas les enjeux de la guerre. L'enjeu de la mobilisation des esprits enfantins est crucial car ces derniers n'ont pas eu le temps de se forger une conviction personnelle et ils doivent être formés à l'aune de la pensée adulte. De plus, ils ne doivent pas servir d'alibi aux adultes pour s'échapper de la guerre. Au contraire, les enfants doivent servir de catalyseurs et même culpabiliser les adultes réticents. Telle est l'intention de Jules Chancel quand il écrit *Du lycée aux tranchées, guerre franco-allemande, 1914-1916*.

c- Jules Chancel : le roman incitatif et exemplaire

Ce beau livre broché, à la tranche dorée est illustré par Louis Bombled. Sa facture est aussi attirante que son fond. Le romancier établit la captatio de son lecteur grâce au journal inséré du jeune héros dans les vingt premières pages. Alter ego du lecteur, Guy d'Arlon offre une image idoine de l'adolescent. Ses qualités intellectuelles et physiques lui ont acquis un premier prix de narration française et un premier prix de sport, récompenses symboliques de l'axiologie de l'ouvrage : l'alliance du corps et de l'esprit préconisée par les Instructions officielles trouve ici sa réalisation exemplaire.

⁶⁸ Ibid. p.232.

Outre l'effet d'authenticité issu de l'insertion du journal de Guy écrit à la première personne⁶⁹, le roman impose une idéologie vengeresse et belliciste par le schéma narratif choisi. Le jeune audacieux de quatorze ans assiste à l'exécution de son père par les Allemands. Il abat son meurtrier et entreprend une croisade antigermanique pour faire expier à l'ennemi la faute assassine. Il décide de tuer dix soldats allemands afin de venger son honneur. Raisonnable, vindicatif et impétueux, il est un exemple d'enfant héroïque offert à ses lecteurs, ses pairs. A ses indéniables qualités d'écrivain autobiographe en herbe, il ajoute des vertus patriotiques. Impressionnant d'assurance⁷⁰, il conjugue la puissance verbale à la force morale et physique. Les recommandations paternelles avant de mourir résonnent en écho à celles qui émaillent les manuels d'instruction civique, de français ou d'histoire de l'époque :

« Allons, mon fils...du courage (...), conduis-toi honnêtement comme ton père (...). Tu verras combien on meurt facilement, sans difficulté, sans remords, avec le seul regret de quitter ceux qu'on aime, mais avec la certitude qu'on les retrouvera. »⁷¹

L'écho retentit jusque dans l' *Histoire de France* de Lavissee parue en 1920 et fondée sur les instructions en vigueur pendant la guerre. Dans des « Réflexions générales » conclusives, l'historien apostrophe paternellement les écoliers dans un élan admiratif qui recommande avec ferveur l'amour de la Patrie et la reconnaissance envers les victimes de la guerre :

« Mes chers petits, vous garderez le souvenir de vos pères et de vos frères, qui ont tant souffert pendant les cinq années de la guerre, de ceux qui en si grand nombre, sont tombés au champ d'honneur. Jusqu'à la fin de votre vie, vous penserez à eux chaque jour. (...) Cette France, votre Patrie, vous l'aimerez de toutes vos forces. Vous pouvez être fiers d'elle, car jamais elle ne fut si grande ni si glorieuse. »⁷²

Concomitamment à la publication de l'ouvrage de Chancel, A Mironneau propose dans ses *Troisièmes Lectures*⁷³ une table méthodique qui classe les textes littéraires en fonction des thèmes dominants. La partie consacrée à la morale occupe une place prégnante tant il est vrai qu'elle regroupe « La Famille », « L'Ecole », « Qualités et défauts », « Les Autres », « La Patrie » et « Les Animaux ». La voix patriotique résonne à l'unisson avec les œuvres étudiées précédemment : Madame Hollebecque y est à l'honneur avec quatre extraits de *La Grande mêlée des peuples*, choisis parmi les plus émouvants et les plus symboliques. Ils s'agit de la relation épique de la bataille de la Marne, du récit touchant du « Dans le jardin

⁶⁹ Entamé le 23 juillet 1914 et interrompu le 4 août 1914 après la disparition du père, le journal est repris à la fin du livre en décembre 1915, pendant la convalescence de Guy.

⁷⁰ Jules CHANCEL, op. cit., p.45 : « L'officier supérieur fut bien impressionné par ce discours débité avec assurance, par l'air franc et ouvert, les allures décidées de ce gamins. »

⁷¹ Ibid. p.27.

⁷² E. LAVISSE, *Histoire de France*, cours élémentaire. Paris, Librairie Armand Colin, 1920, p.182.

⁷³ A. MIRONNEAU, *Troisièmes Lectures*, classes préparatoires et classes élémentaires. Paris, Librairie Armand Colin, 1917.

plein de roses » inaugurant la déclaration de guerre et des apologues du « Petit Chaperon bleu » et des « Cloches d'Alsace »⁷⁴. Les conseils délivrés successivement par Victor Hugo dans son « Hymne » aux morts pour la patrie, par George Duruy dans « Respect de l'uniforme », la légende « Debout les morts ! » et le récit héroïque de la mort d'Emile Desjardins – équivalent d'Emile Després – maintes fois rapportée dans tous les livres pour enfants, chantent la louange des enfants de France et scandent l'ardeur au combat des vaillants défenseurs de la France.

Jules Chancel, quand bien même il n'est pas un enseignant contrairement aux auteurs mentionnés dans cette partie, sait émouvoir et diffuser le baume patriotique pour apaiser les douleurs ou ragailhardir les esprits réticents ou timorés. Son roman explore l'accoutumance progressive de l'enfant à la mort par le côtoiement de plus en plus fréquent de la violence et des cadavres. Cette habitude est liée au passage du héros dans les tranchées, dont la morbidité n'est nullement masquée. Afin de faciliter cet accès au palier mortifère, à la conscience de la mortalité et de la mort en masse, l'auteur multiplie les occurrences du nom « cadavre »⁷⁵. Le réalisme descriptif accentue la force illocutoire du verbe. Le jeune lecteur découvre la mort, sans effroi, puisqu'il y a été préparé par des scènes meurtrières antérieures. La répétition martèle la mort :

« Et toujours des cadavres qui semaient le chemin (...), cadavres allemands et français mêlés par le hasard des batailles. La mort les avait saisis dans toutes les attitudes. Les uns surpris au repos, les autres en plein combat. Certains corps étaient déchiquetés, sanglants, d'autres intacts et semblants exempts de toute blessure. »⁷⁶

Loin de la complaisance du Capitaine Danrit dans l'expression des détails morbides, plus proche de l'hyperréalisme de Barbusse dans *Le Feu*, Jules Chancel préfère une évocation réaliste mais sans voyeurisme, où la répétition du signifiant compense la vision macabre du signifié.

Comme tous les ouvrages contemporains, le roman désamorce sans l'occulter la puissance mortifère de la guerre afin d'exorciser les craintes du lectorat infantin. La vindicte et les péripéties du héros font oublier les horreurs des combats, l'intrigue primant le détail sordide. Le livre extrascolaire reprend sur le mode romanesque les leçons de courage délivrées par les récits historiques dans les manuels de français ou d'histoire. L'histoire fait momentanément oublier l'Histoire, mais n'en perd pas la conception initiale : elle se présente toujours sous la forme d'affrontements manichéens entre les forces du mal représentées par

⁷⁴ A. MIRONNEAU, op. cit. p.77, 254, 299, 340.

⁷⁵ On dénombre cinq occurrences de « cadavre » en treize lignes, page 70 du roman de Chancel.

⁷⁶ Jules CHANCEL, op. cit., p.70.

l'Allemand et les forces du bien incarnées par les Français. Les « pages d'histoire » sélectionnées par E. Bauer et E. de Saint-Etienne dans *Premières Lectures littéraires*⁷⁷ développent cette manne littéraire puisée aux sources historiques et renouent avec les grands hommes de guerre souvent rencontrés, à travers des textes de Michelet sur Jeanne d'Arc, de Madame de Sévigné sur la mort de Turenne, l'année « Mil huit cent quatorze » de Vigny, sans oublier l'appel du « Clairon » de Déroulède, ni les « Morts pour la patrie » de Victor Hugo. Le vibrant hommage à la nation rendu par Déroulède pour clore le manuel de français est le cri du cœur amplifié qui résonne dans le roman de Jules Chancel :

« Gloire à la France au ciel joyeux,
Si douce au cœur, si belle aux yeux,
Sol béni de la Providence.
Gloire à la France ! »⁷⁸

L'habileté du romancier consiste à dispenser sans grandiloquence une idéologie patriotique aux enfants grâce à des personnages stéréotypés et symboliques. Les avis contrastés des Français sont incarnés par les figures opposées de l'oncle Tantpis et de l'oncle Tantmieux. Le pessimisme du premier, homme de troupe devenu caporal s'oppose à l'optimisme du second, lieutenant des hussards. Un colonel incarne la toute puissance militaire tandis que l'arme offre une famille de substitution à l'orphelin qui a dû faire ses preuves pour gagner la confiance de Poilus aguerris. La guerre de position est considérée comme une phase déshonorante de la guerre imposée par la retraite des Allemands après la victoire de la Marne⁷⁹. La description des tranchées est concise, loin des détails de l'ekphrasis de Toutey ou des « Livres Roses de la Guerre » de Larousse. Toutefois, Chancel entend mettre au premier plan les hommes qui y vivent, et familiariser le lecteur avec l'argot de la guerre⁸⁰. La typographie italique souligne en particulier la « cagna ».

Le retour au foyer sécurisé de l'hôpital clôt l'ouvrage dans un mouvement spiralé qui propulse l'enfant de quatorze ans hors du cocon parental et scolaire pour le jeter dans l'insécurité mortelle des tranchées, avant de le renvoyer chez lui, mûri par l'expérience et la souffrance. La composition tripartite et équilibrée du roman encadre l'épisode de l'emprisonnement du héros par les Allemands par une étape de découverte des atrocités guerrières et par une phase d'actions héroïques qui accomplissent la quête vengeresse entreprise par le protagoniste. La reprise du journal confirme un retour à l'équilibre et la maturité du héros grandi par de douloureuses expériences. L'obéissance à la loi scolaire se

⁷⁷ E. BAUER et E. de SAINT-ETIENNE, *Premières lectures littéraires*. Paris, Masson et Cie Editeurs, 1916.

⁷⁸ Ibid. p.346.

⁷⁹ Jules CHANCEL, op. cit., p.76.

⁸⁰ Ibid. p.79.

meut en soumission à la loi militaire, mais est une caractéristique latente du personnage obéissant : il écrit son journal de vacances suite aux recommandations de son professeur de français, il l'abandonne par force pour accomplir sa mission. Le déplacement d'une vengeance personnelle vers une vengeance nationale accompagne l'élévation des esprits enfantins altruistes. La mention initiale des capacités sportives de l'enfant n'est pas gratuite tant sur le plan dramatique qu'idéologique. La résistance physique acquise grâce aux exercices d'entraînement scolaires, permet à Guy d'Arlon d'affronter des situations épuisantes. Il met à profit ses qualités littéraires pour témoigner à la manière des soldats qui tiennent un carnet de guerre. L'aphorisme initial⁸¹ annonce l'esprit patriotique qui anime la course initiatique du jeune garçon :

« Il faut conserver ses attaches et rester fidèle à la petite patrie. »

L'admiration vouée au père, « un monsieur dans toute l'acception du mot »⁸², augure du rôle décisif joué par l'enfant, digne successeur respectueux de la parole donnée. En revanche, la part réservée aux femmes est moindre, à l'image de celle qui leur est accordée dans les manuels scolaires. Elles sont faibles, à l'instar de la mère ou de la sœur cadette du héros, ou bien marquantes par leur statut social ou leur engagement. Madame Gesang, Charlotte la princesse, sont des initiatrices dans la mesure où elles obligent l'adolescent à se surpasser pour les sauver. Elles acquièrent la fonction ambiguë d'institutrices tutélaires et de femmes fatales, inhérente aux héroïnes romanesques et aux femmes de leur temps. Dix mois (d'août 1914 à décembre 1915) forment la période de maturation de l'enfant pour accéder au monde adulte. Brutalement immergé dans l'atrocité par la confrontation immédiate avec la mort, la blessure et le deuil, le héros grandit prématurément.

La prose romanesque tient en haleine et pique la curiosité des lecteurs tandis que les illustrations au fin tracé mettent l'accent sur les principaux personnages, souvent en action. Le dessin est riche d'indications sociales et psychologiques par la représentation du héros en train d'écrire, de parler avec des officiers ou des compagnons de misère⁸³. Il véhicule aussi une idéologie antigermanique par des images frappantes : l'iconographie expose la bravoure du jeune Guy abattant le capitaine allemand assassin de son père ; elle confine à la caricature par le tracé longiligne de l'ennemi casqué, par un monocle vissé, un air revêché⁸⁴.

D'une manière générale, le discours à destination de l'enfant, quelle que soit la veine générique qu'il irrigue, distille le patriotisme avec des modulations diverses : qu'il s'intègre à

⁸¹ Ibid. p.4.

⁸² Ibid. p.6.

⁸³ Ibid. p.47. Voir l'image en regard.

⁸⁴ Ibid. p.25 et 89. Voir les images en regard.

un conte, un apologue, un document, un roman, un journal, il répète toujours ce que lui souffle la voix officielle et ne laisse guère de place à l'imagination ou à l'initiative personnelle. Contrairement aux héros qui leur sont décrits, les jeunes lecteurs ne prennent pas de décisions, leur conduite est guidée et dictée par des aventures exemplaires jalonnées d'aphorismes civiques et patriotiques. La haine antigermanique y apparaît comme le corollaire obligé du patriotisme. La dédicace de Jules Chancel est révélatrice de ce dirigisme intellectuel et idéologique :

« A mes fils, Roger et Ludovic Chancel,
Je dédie ce modeste récit de la Grande Guerre.
Comme le héros de ce livre,
Ils connurent la rage d'être trop jeunes pour combattre,
Mais ils ne sont pas trop jeunes pour comprendre,
Pour haïr l'ennemi...
Et ils se souviendront. »⁸⁵

Ces quatre ouvrages appartiennent à une bibliographie d'encadrement de la jeunesse au même titre que les albums de Brélivet, de Le Cordier ou que les hagiographies de Joffre par Guy Arnoux ou Emile Hinzelin. Ils sont animés de la même ferveur patriotique, distillée à plus ou moins gros volume selon les convictions politiques des auteurs⁸⁶. Cependant tous s'entendent pour célébrer une France immortelle, soutenue par des soldats sans peur et sans reproche. Ils déclinent le courage civil parallèlement à la bravoure militaire. L'enfant y sert de modèle à l'adulte. Aucun propos séditieux ne vient entacher la ligne tracée par la voix officielle dont les manuels scolaires se font le relais. Ils participent à un moindre degré au formatage guerrier des esprits, car l'intensité patriotique diverge d'un livre à l'autre. Ils utilisent la fonction récréative et idéologique des ouvrages extrascolaires pour en extraire la quintessence patriotique afin de servir la pédagogie recommandée par l'Institution scolaire. Certains enseignants s'adressent directement aux élèves par le biais de témoignages authentiques afin de leur offrir une vision non déformée de la guerre, selon leurs affirmations. C'est le cas d'André Fontaine.

2 ANDRÉ FONTAINE OU LE TÉMOIGNAGE AUTHENTIQUE : *LE PLUS JEUNE HÉROS DE LA GUERRE JEAN CORENTIN CARRÉ 1900-1915-1918*

⁸⁵ Ibid. page de garde.

⁸⁶ Guy ARNOUX, *Joffre*. Société littéraire de France, s.d. ; J. BRÉLIVET, *Album patriotique*. Paris, Cosmao et Cie Editeur, 1914 ; Emile HINZELIN, *Notre Joffre Maréchal de France*. Paris, Delagrave, 1917 ; LE CORDIER, *La classe 1925*. Paris, Delagrave, 1918.

« On ne connaîtra jamais assez l'influence de la parole et de la plume dans cette guerre où l'on attendait tout de la science et du muscle », constate l'Américain Whitney Warren⁸⁷. On sait le rôle de l'écriture dans la propagande en faveur de la guerre. Des écrivains de renom à l'instar de Maurice Barrès, qui prit le relais des ardents nationalistes guidés par Paul Déroulède ont mêlé leurs vociférations aux voix d'auteurs aux opinions différentes et au talent qui n'est pas toujours reconnu. Ainsi Jean Coirentin Carré, plus connu sous le nom du « petit Poilu du Faouët », s'est fait diariste pendant vingt-deux mois. Son journal, méconnu des instances littéraires, témoigne pourtant de qualités d'écriture certaines et surtout d'une précocité exceptionnelle pour un enfant de quinze ans. Loin des « missionnaires de la guerre » comme Pierre Loti, Léon Daudet, Charles Maurras dont le rôle consiste à discréditer l'Allemagne et à interpréter l'histoire tendancieusement, il explique avec simplicité et grandeur d'âme, ses motivations et raconte sa vie de soldat au front. Son carnet de guerre, qu'il destine à ses parents, est rempli de détails réalistes qu'un regard jeune mais déjà aiguisé amplifie d'une ardeur patriotique et d'un sang-froid qui laissent pantois. Mais surtout la perplexité s'accroît à la lecture du livre d'André Fontaine qui a entrepris de rédiger la biographie du jeune homme en y insérant son journal. Il transforme en effet son ouvrage en véritable hagiographie du « Petit Poilu ».

Le plus jeune héros de la guerre, Jean Coirentin Carré 1900-1915-1918 est paru en 1919 et a été édité par les Imprimeries Cerf à Versailles. Cet opuscule, en dépit de sa date de parution, s'inscrit dans le cadre de notre étude. Il s'y rattache tout d'abord par l'auteur, André Fontaine⁸⁸, professeur au lycée d'Alger devenu Inspecteur d'Académie. Porte-parole de la voix officielle, il assure le relais entre le pouvoir et le lectorat, intermédiaire entre l'institution scolaire et ses représentants, maîtres et élèves. Le contenu, la forme, les destinataires et la dimension axiologique s'inscrivent parfaitement dans notre démarche de recherche des facteurs de transmission patriotique et des marques de partialité, voire de propagande destinées aux plus jeunes.

Trente pages suffisent à André Fontaine pour relater la courte vie de Jean Coirentin Carré et la muer en geste héroïque. Notre objectif est de repérer les paramètres qui transforment une existence en épopée mémorable. Le lecteur mesure bien le sens littéraire du mot et entend le chant des exploits d'un héros qui mêle histoire et légende. La seule nuance sémantique porte sur le héros, Jean Coirentin Carré, qui n'est pas un demi-dieu mais dont

⁸⁷ Whitney WARREN, *Les Guerres de la France au XXe siècle*. Edilec, 1983, p.180.

⁸⁸ LORENZ, *Catalogue général de la librairie française*, T 26, 1913-1915 : André Fontaine est né à Saint Hilaire du Harcouët dans la Manche en 1869. Docteur ès lettres, ce professeur au lycée d'Alger est devenu Inspecteur d'Académie à Montauban et conservateur des collections de la Faculté des Lettres de Paris.

l'auteur souhaite l'apothéose via la « panthéonisation ». Pour résoudre l'énigme de cette mutation littéraire extraordinaire, il faut d'abord observer la polyphonie d'un livre au genre hybride. Deux voix se superposent et celle d'André Fontaine couvre souvent celle de Jean Coirentin Carré. L'hommage rendu se double d'un éloge de l'école de la Troisième République. L'étude du cahier du jeune soldat nous permettra de mesurer la distance qui sépare le regard d'un Poilu pris dans l'action au front, du point de vue d'un éminent fonctionnaire à l'arrière, chargé de perpétuer la vibration patriotique et la reconnaissance aux grands hommes chez les plus jeunes.

a- Du geste de transgression à la geste héroïque

Jean Coirentin Carré⁸⁹ illustre la notion de devoir des enfants pendant la guerre et la sublime tant il est vrai qu'il incarne la jeunesse patriotique totalement dévouée à la cause nationale, et désintéressée. Il est l'image que présente l'Inspecteur d'Académie à ses jeunes lecteurs afin qu'ils s'identifient, mesurent le chemin à parcourir, brûlent de suivre ses traces. Au-delà de la forte subjectivité d'André Fontaine, il faut reconnaître le talent littéraire du jeune Breton, sa précocité exceptionnelle et la force mentale qui en découle. Sa modestie et la partialité de son hagiographe se mesurent à l'aune d'une biographie neutre et des notes de bas de page de notre édition. C'est pourquoi il est indispensable de rappeler qui est Jean Coirentin Carré et d'observer le non-dit ou les informations complémentaires de son journal.

Né en 1900, engagé dans l'illégalité en 1915, il gravit rapidement les échelons de la hiérarchie militaire : nommé adjudant, il devient pilote d'escadrille et meurt dans un combat aérien en mars 1918. Sa carrière fulgurante et sa jeunesse en font un héros aux yeux de la population française. La version officielle attribue donc un vigoureux combat à Jean Coirentin Carré et affirme sa bravoure inégalable. Néanmoins, à l'issue de recherches pour savoir qui a abattu son avion, il s'avère qu'aucun pilote allemand ne paraît avoir revendiqué cette victoire. Selon le livre *The French Air Service War Chronology*⁹⁰, il aurait probablement été abattu par la DCA. Selon le même ouvrage, le soldat Joseph Perrin serait également décédé. Nous utilisons un conditionnel de précaution car ces découvertes laissent dubitatif et posent le problème de l'idéalisation du héros et de la vraisemblance des faits : a-t-on voulu embellir la mort de ce soldat déjà célèbre, voire médiatisé en 1918 ? Est-il vraisemblable que, touché par la DCA ennemie, il ait pu regagner le secteur de sa base de départ au moins vingt kilomètres au sud ? Les questions restent en suspens. Quelle que soit la réponse, « le petit Poilu de

⁸⁹ Voir la biographie de Jean Coirentin Carré en annexe 21.

⁹⁰ Frank BAILEY et Christophe CONY, *The french Air Service War Chronology 1914-1918*. Grub Street, 2002.

Faouët » est entré dans la légende de la Grande Guerre et appartient au mythe de l'enfant héros, exemple à méditer. Emile Gilles, André Fontaine, le Capitaine Bornecque et Devalforie, Charles le Goffic⁹¹ l'ont célébré dans leur biographie ou bien leurs articles de journaux ; le peintre Charles Rivière lui a consacré deux de ses tableaux.

La biographie de Jean Coirentin Carré serait incomplète si l'on ne se penchait sur la principale source littéraire, son cahier tenu au jour le jour pendant les vingt-deux mois qu'il a passés au front. Il ne s'agit pas du journal intime d'un adolescent mais d'un carnet de guerre témoignant d'une exceptionnelle maturité et d'une observation d'une rare acuité. Jean Coirentin Carré appartient à cette catégorie de héros qui s'engage de sa propre initiative, sans avoir été embrigadé auparavant. Cependant on peut considérer le discours tenu par l'école comme une incitation et une forme de conditionnement. La guerre constitue une matrice génétique de premier ordre pour bon nombre d'écrivains. Il est plus difficile de trouver des auteurs enfants de quinze ans, et encore plus rare des écrivains adolescents engagés volontairement. Nous aurons l'occasion d'évoquer le cas de Yves Congar, mais ce dernier était plus jeune – né en 1904 – et a vécu une enfance sedanaise en zone occupée. Le journal de Jean Coirentin Carré fait donc figure d'œuvre unique en son genre par l'âge et la situation de son auteur.

Tout d'abord la particularité du diariste est de ne prendre que peu de recul par rapport aux événements racontés et de porter un jugement forcément subjectif. L'auteur n'a souvent pour destinataire que lui-même. Le temps qui sépare l'énoncé de l'énonciation est trop court pour susciter une véritable réflexion sur les faits écoulés et sur leur contribution à la constitution du moi. Le récit n'est pas distancié, le cahier accueille les notes au jour le jour. Jean Coirentin Carré n'a pas l'ambition d'un autobiographe. Il décide d'écrire pour témoigner de son passage dans les tranchées, mais aussi des conditions de vie des Poilus. Mais en aucun cas il ne s'agit d'un pamphlet ou d'une dénonciation. Ses carnets ne sont pas destinés à la publication, contrairement à ceux de Yves Congar. Le jeune homme lègue son cahier à ses parents comme en témoigne l'épigraphe de couverture :

« En cas de malheur, je désire que ces notes, prises pendant mon séjour à l'armée, soient transmises à mes parents, qui garderont ce cahier en souvenir de leur gosse tombé au Champ d'Honneur. »

⁹¹ Emile GILLES, *Le petit poilu du Faouët*, 1919. Emile Gilles a publié dans le *Journal de Pontivy* du 7 avril au 9 juin 1918 une série d'articles reproduisant des extraits de notes du « petit poilu du Faouët » ; André FONTAINE, *Le plus jeune héros de la guerre Jean-Coirentin Carré*. Versailles, Imprimerie Cerf, 1919 ; Capitaine BORNECQUE et DEVALFORIE, *Les ailes dans la bataille*. Paris, Librairie Hachette, 1920 ; Ouvrage collectif, *1914-1918 Des champs aux tranchées*. Liv'éditions, 1999 ; Charles LE GOFFIC a consacré une série d'articles au jeune héros dans la *Liberté* en octobre 1918.

Ces mots en exergue ont déjà l'allure d'une épitaphe. L'œuvre - certes moins volumineuse que *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*⁹² - démarre le 22 octobre 1915 et se clôt le 13 juillet 1917. Le témoignage proposé est étonnant car il laisse rarement entrevoir les préoccupations personnelles, l'état d'âme de son auteur. L'écriture même doit livrer le secret de cette jeune âme.

Comme bon nombre de ces compagnons de misère, il utilise l'argot militaire de la guerre auquel il s'est vite adapté. « Boyaux », « tranchées », « gourbis » exigus, « montée en première ligne », « mercantis » profiteurs n'ont guère de secret pour lui, mais il ne tombe jamais dans la vulgarité. Le « Boche » est légion. Les métonymies du 75 pour désigner le canon français, du 410^e, du 112^e, du 293^e, du 64^e qui numérotent les régiments, défilent au gré des attaques et des relèves, décrivant l'universelle condition du soldat anonyme au front. Les propos rapportés au style direct renvoient aux discours conventionnels tenus par les Allemands découverts : « Kamerad, nicht kapout ! » A l'instar des écrivains engagés dans la Grande Guerre, Jean Corentin entend restituer une image réaliste du front, des assauts, notamment grâce à une toponymie précise. Quand bien même l'universalité des lieux s'affirme à travers le no man's land de la guerre, le front est clairement dessiné. Contrairement à Dorgelès, il détaille les lieux par lesquels il passe, se rapprochant de Barbusse et de son « journal d'une escouade », sous-titre du *Feu*.

Nous suivons ses traces depuis son débarquement à Sainte Menehould le 22 octobre 1915 jusqu'à Mesnils-lès-Hurlus le 5 décembre 1915. Le cheminement est laborieux à travers les bois des Moulinais, de la Charmeresse dont les noms sonnent comme de curieux anachronismes féeriques en ces temps de guerre. En revanche, Antes, Somme-Tourbe, Saint-Jean-sur-Tourbe portent déjà en eux l'enfer de la boue et du cloaque. A partir de mai 1916, la ville de Verdun prend le relais : de Fagnères à Verdun, Jean Corentin note de façon laconique le chemin de croix des Poilus vers la « boucherie ». La « Côte 321 », le « Ravin de la Mort », « Douaumont » résonnent comme autant de noms terrifiants et d'autels expiatoires dédiés à la patrie. Un dernier bilan statistique accompagne le trajet qui mène de Verdun à Vèze, près de Bar-le-Duc en passant par Blercourt en juin 1916. Le style télégraphique des phrases nominales ou adverbiales correspond à la précipitation du moment. L'année 1917 cède la place aux citations et aux promotions accordées à Jean Corentin Carré qui deviennent les seules sources d'informations sur les secteurs de combat, comme celui de Cavalier de Courcy le 16 juin 1917. Les précisions spatio-temporelles s'effacent au profit d'une plus longue

⁹² Louis BARTHAS, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*. Paris, La Découverte Poche, 2003, 564 pages.

narration des événements, comme si l'écrivain mûrissait à mesure que le combattant s'aguerrissait.

En dépit de son jeune âge, Jean Corentin sait adapter sa prose aux circonstances. Le style lapidaire accompagne les annonces de départ pour les premières lignes, les ordres de mission, les sensations rapidement éprouvées. Les phrases construites, syntaxiquement correctes, souvent juxtaposées, ont une fonction descriptive qui ancre le récit dans le quotidien des tranchées. Cependant il n'est nullement question de larmoyer ou d'attendrir le destinataire : tout est exprimé avec l'aplomb d'un froid constat, avec la gravité qui sied aux événements.

« 16 novembre. – Il tombe de la neige, il fait un froid terrible. Pendant toute la nuit, je suis obligé de faire de l'exercice pour ne pas geler. Heureusement que les Boches sont à 500 mètres et qu'ils nous laissent tranquilles. »⁹³ (JCC, 15)

La sensiblerie n'est pas de mise. Sans tomber dans l'épopée du *Feu* ni le romanesque autobiographique des *Croix de bois*, le journal peint le combat chtonien des Poilus dans un lieu volcanique. Pour lui comme pour Barbusse, « l'enfer c'est l'eau », la boue colle aux brodequins, s'insinue dans les vêtements, engloutit dans un cloaque immonde. Pour lui aussi les tranchées constituent « un palais de rats où fourmillent les soldats »⁹⁴, mais il n'en conserve pas l'acception ironique. Il accepte et subit au nom du devoir et de la sacro-sainte défense de la liberté. En quelques lignes, il retrace le côtoiement ignoble des vivants avec les cadavres en putréfaction rongés par les rats. Il n'oublie rien de ce qui est inhumain ou immoral comme le marché noir des opportunistes « mercantis » de l'arrière-front qu'il décrit le 4 novembre 1915. Il ne manque pas de faire part ici de son dégoût et de son mépris à leur rencontre.

Les corvées de nettoyage des boyaux et des tranchées après l'assaut, les veilles de nuit, les cinq heures de repos journalier, les montées en premières lignes jalonnent un journal aux allures de communiqués d'état-major. Le froid, la neige, les éboulements de tranchées du 18 novembre 1915 prouvent qu'il n'élude pas une vision crue de la guerre. Il ne la condamne pas pour autant. Les difficultés de ravitaillement à Mesnils-lès-Hurlus, la soupe froide et pleine de terre ne sont que les échos d'une situation malheureusement trop fréquente sur le front. Ces dysfonctionnements ne sont pas pointés du doigt mais considérés comme des aléas inéluctables en temps de guerre. S'il n'y avait un décalage temporel, Jean Corentin Carré pourrait être l'archétype du héros qui sert de modèle aux histoires des « Livres Roses de la

⁹³ Nous avons choisi le sigle abrégé « JCC », suivi du numéro de la page du livre d'André Fontaine, *Le plus jeune héros de la guerre Jean-Corentin Carré*, afin de référencer nos citations.

⁹⁴ Henri BARBUSSE, *Le Feu*. Paris, Flammarion, 1916.

Guerre » de Larousse. Sans jamais se plaindre, il accepte son sort pour sauver la patrie en danger, s'expose audacieusement, brave la mort, témoigne de son agacement devant le manque de volonté de l'homme de corvée, « prétendant qu'il lui était impossible de se traîner dans les tranchées » (le 24 novembre 1915, JCC, 16). Le mépris à l'égard des embusqués afflue légèrement sous le modalisateur « prétendre ».

Sa discrétion et sa modestie honorent Jean Corentin Carré. D'aucuns attribuent cette neutralité des constats à un manque de recul ou à la jeunesse de l'écrivain. Nous penchons plutôt pour un choix d'écriture qui évolue avec le temps. La littérarité du journal ne fait pas de doute. A l'ampleur des épanchements, le diariste préfère la concision des rapports dans lesquels il insère rarement ses émotions. Aucune complaisance narcissique n'anime ce carnet. L'honnêteté de l'écrivain combattant participe de la dimension axiologique de son ouvrage. Respectant ce que Philippe Lejeune appellera le « pacte autobiographique »⁹⁵ de sincérité, Jean Corentin n'omet pas ses moments de doute et de tristesse car cela n'entame en rien sa valeur de soldat ni ses convictions patriotiques. Il avoue le caractère éprouvant de sa situation dès le 5 novembre 1915 : « Je trouve mes débuts un peu durs » (JCC, 13), écrit-il. Mais les terribles conditions de la relève du 5 décembre de la même année provoquent une défaillance, vite estompée par le désir d'accomplir sa mission, de ne pas se renier. « Je fais de tristes réflexions » (JCC, 16), annonce-t-il, dans un moment de découragement, après trois heures de marche dans la boue et le froid :

« Pendant un moment, j'ai regretté de m'être engagé ; c'est le seul, du reste, pendant mes vingt-deux mois de front ; l'amour-propre, et non le courage, m'a retenu. » (JCC, 17)

La remarque nous intéresse à plusieurs titres : d'abord elle témoigne de cette dialectique du combattant qui lutte contre lui-même, contre ses aspirations secrètes au confort laissé à l'arrière, pour mieux vaincre ce qu'il juge ses faiblesses. Un sentiment d'orgueil le pousse à continuer le combat. Il n'est pas question d'altruisme ni de courage, que nie d'ailleurs Jean Corentin. Il prend le risque de démystifier cette notion si chère aux propagandistes de l'arrière et des livres de guerre pour enfants. L'angoisse de la mort n'est pas occultée même si elle va à l'encontre d'une éthique de guerre selon laquelle les Poilus seraient des chevaliers sans peur et sans reproche. Il faut savoir repérer les silences, les blancs typographiques qui précèdent les assauts.

« 29 mai. – Départ de Fagnères en tracteurs. Direction Verdun, c'est-à-dire : la boucherie. Nous arrivons à la tombée de la nuit à Bois-la-Ville, il pleut à verse ; nous installons des tentes et nous couchons dans la boue.

⁹⁵ Philippe LEJEUNE, *Le Pacte autobiographique*. Paris, Seuil, 1975.

30 mai. – En route pour Verdun ; nous arrivons à la ville, ou plutôt aux ruines de la ville ; nous couchons la nuit à la citadelle. » (JCC, 18)

La peur est la compagne des soldats, le courage consiste à la surmonter, pas à la nier. Au-delà de cette allusion psychologique s'impose une seconde remarque d'ordre génétique : Jean Coirentin a forcément relu et repris son cahier après l'avoir écrit, compte tenu du recul de vingt-deux mois qu'il avoue dans ce passage, alors qu'au 5 décembre 1915, il ne s'est engagé que depuis sept mois (le 27 avril 1915) et est au front depuis environ un mois. La note d'André Fontaine à ce sujet est évasive ; il préfère évoquer la date d'abandon du journal le 13 juillet 1917 après l'obtention de son brevet d'aviateur. Cette remarque quasi proleptique du jeune Poilu sur son fugace regret prouve bien sûr qu'il ne songeait pas à être publié, mais aussi qu'il voulait montrer à ses parents, uniques destinataires, la légitimité de son choix, qu'il fallait faire fi de toute considération sentimentale futile face à l'enjeu, assumer ses décisions jusqu'au bout. Sans aucune présomption, il reconnaît ses défaillances et les dépasse bien vite en s'endurcissant au contact de ses compagnons de tranchées. Le mimétisme de l'écriture est remarquable : après trois lignes consacrées à son égarement moral, le diariste reprend le rythme de la parataxe qui épouse la marche en file indienne accomplie dans le chaos de la boue. Le cheminement de Mesnils-lès-Hurlus à Drouilly est relaté en une phrase qui s'essouffle dans une dernière juxtaposition avant le repos mérité au cantonnement :

« 5 décembre. – Oh cette relève ! dans l'eau bourbeuse nous nous acheminons lentement vers Le Mesnil ; nous nageons dans les boyaux. J'ai de l'eau jusqu'au ventre, de l'eau froide qui me glace (...). Quelques camarades n'ont plus la force d'avancer ; nous les poussons avec la crosse de nos fusils. (...) Après six heures de marche et une halte à Saint-Jean-sur-Tourbe, pendant laquelle je puis acheter quelques biscuits aux mercantis, nous arrivons à Somme-Tourbe. Nous embarquons en tracteurs, nous dépassons Châlons-sur-Marne, et nous arrivons dans un petit village appelé Drouilly, sur la route de Vitry-le-François ; c'est notre cantonnement de repos. » (JCC, 16-17)

Jean Coirentin Carré trouve un moyen de désamorcer l'angoisse à travers l'humour et la verbalisation. Il n'hésite pas à utiliser des onomatopées enfantines – serait-ce un relent d'enfance stagnante ? – pour traduire le bruit du canon, « boum, boum » qui le réveille en fanfare. Il se morigène et retrace son dialogue intérieur – « Il faudra mon petit que tu t'habitues à cette musique ! » (JCC, 14) – comme pour ancrer en lui une seconde fois cette impérieuse nécessité. De même il rapporte toujours au style direct son émoi qui confine à la terreur après l'explosion d'un obus à proximité : « A moi, à moi » (JCC, 15). La sincérité des exclamations rend plus touchant le récit de l'ensevelissement des hommes abrutis par l'explosion et le déterrement d'un fantassin enfoui.

Le rapport à la mort fait partie des épreuves les plus pénibles endurées par les Poilus. Jean Coirentin Carré en est conscient. La mort saisit le vif. L'isolement dans les tranchées et la proximité permanente de la camarade inquiètent, induisent une réflexion plus profonde qu'il

n'y paraît. Lorsque le 5 novembre 1915, le jeune poilu signifie sa répulsion face aux cadavres par l'onomatopée « Brrr », deux pensées vont alors l'habiter : le désir de se battre pour venger ses camarades, la surprise d'être encore en vie après un violent assaut. Il se découvre des instincts meurtriers nés de cette violence et des charniers qu'elle produit. Il utilise sans scrupule sa baïonnette contre « ces assassins », se lance dans les missions les plus périlleuses. Ainsi au fil du temps le héros s'endurcit comme le reflète son style. Dans l'analepse du 13 au 15 novembre 1916, il relate sa rencontre avec « quatre Boches » en train de placer des chevaux de frise. Il lance une grenade sur le groupe et expose froidement « le concert de hurlements et de plaintes » qui s'ensuit. La scène est relatée en hypotypose, ponctuée par l'ironie cynique de Jean Corentin Carré appelant les « Boches » « ces messieurs ». Le 13 novembre il abat froidement trois Allemands alors qu'il était en mission de reconnaissance : « Je dirigeai le canon de mon pistolet vers les trois formes et je fis feu de quatre balles. » (JCC, 23)

Guidé par un esprit vindicatif mais non par une haine destructrice, il sait se montrer humain lorsqu'un Allemand rencontré au fond d'un trou d'obus le supplie de ne pas le tuer et lui montre des photos de famille. Il est vrai que dans de telles conditions un homme éprouve un sentiment d'urgence de vivre quand il se retrouve vivant après la bataille. « Je suis abruti et étonné d'être vivant », raconte Jean Corentin Carré le 1^{er} juin 1916 dans un constat quasi pathologique après un violent assaut. « Le joie n'est-elle pas l'exultation qui s'empare de celui dont la mort vient d'être différée ? C'est l'horra incerta qui rend possible une si merveilleuse victoire. »⁹⁶ C'est un véritable don prométhéen que celui de l'ignorance vitale du temps de la mort. Heure incertaine ? A la bonne heure ! Tous les espoirs sont permis. « La périlleuse reconduction de chaque minute apparaît comme l'affirmation victorieusement continuée. »⁹⁷ Ces pensées pessimistes ne laissent pas de tarauder Jean Corentin Carré, mais il les dédramatise rapidement car tout ce qui semble danger de mort devient sursis. S'acheminant vers la formule « mors incerta, hora certa sed ignota », il ne cède pas au désespoir mais est sans cesse mené par l'espoir chimérique du délai repoussé – hora incerta –, la mort de l'autre le préservant du gouffre personnel. « La disparité entre la certitude quodditative et l'incertitude chronologique donne l'élan et le ressort nécessaires pour entreprendre. »⁹⁸ Aussi trouve-t-il des formules dont la gouaille contrecarre le souffle mortifère de la guerre.

⁹⁶ Vladimir JANKELEVITCH, *La Mort*. Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1977, p.161.

⁹⁷ Ibid. p.161.

⁹⁸ Ibid. p.154.

Cette vision de la mort à la troisième personne explique la dilatation temporelle et narrative à mesure que les journées passent, comme si l'habituation aux atrocités de la guerre se doublait de celle à l'écriture des faits. L'adolescent de quinze ans se métamorphose en écrivain combattant dont le pragmatisme l'emporte sur le souci de valorisation personnelle. Certes il use volontiers de la première personne du singulier pour relater ses exploits – qu'il ne juge pas comme tels d'ailleurs – mais comment eût-il pu faire ? La fausse modestie tient de la vanité, mais le souci d'exactitude révèle la sincérité, le désintéressement et la maturité. Il ne faut pas voir en Jean Coirentin Carré un martyr de la guerre. Lorsqu'il dit « je m'offre » le 15 novembre 1916 alors qu'un officier demande des volontaires pour une patrouille, il n'est aucunement question de sacrifice mais de devoir et de geste naturel. Sa générosité et son humilité lui attirent la sympathie de son entourage. Plutôt que de se décerner des lauriers, il préfère écrire que son colonel n'a pas eu à ordonner « un coup de main qui aurait pu coûter la vie à beaucoup de soldats français », grâce à son action.

Jean Coirentin Carré commente rarement, il expose ; il ne s'apitoie pas sur son sort, il témoigne ; il ne dénonce jamais, il défend une noble cause. Il raconte sans broncher, sans émoi ultérieur, avec sang-froid et lucidité. Le souci du détail toponymique et de la description sans détour participe de son entreprise testimoniale. Sur le plan moral, il laisse rarement entrevoir ses émotions. Cependant on peut noter son ardeur au combat à peine entachée de « son heure d'agonie morale »⁹⁹ pour reprendre l'expression d'André Fontaine. Il ne dissimule pas son soulagement à l'heure de la relève mais souligne le stoïcisme des hommes statufiés par la boue. Il ne cache pas l'horreur de la mort, la vermine, la faim, mais à ses yeux, elles font partie des épreuves imposées sur ce parcours de passion. Le laconisme de l'écriture d'où jaillissent les métaphores conventionnelles du déluge de feu et d'acier épouse la détermination du jeune héros. A ce stade, le carnet de Jean Coirentin Carré répond déjà bien aux désirs officiels d'embrigadement des esprits par l'exemplarité de son auteur. La simplicité naturelle et le patriotisme éclatant des deux lettres insérées par son biographe confirme la débrouillardise de l'enfant mature et servent surtout le projet hagiographique d'André Fontaine.

b- Les lettres et l'hagiographie de Jean Coirentin Carré par André Fontaine¹⁰⁰

⁹⁹ André FONTAINE, op. cit., p.18.

¹⁰⁰ Voir en annexe 21 les deux lettres de Jean Coirentin Carré.

André Fontaine, en tant que biographe, témoigne de sa bonne foi en insérant dans son ouvrage les sources qui devraient cautionner son impartialité. Il mentionne les autres biographes au nombre desquels se trouvent Emile Gilles, auteur du *Petit Poilu du Faouët*, en 1919, le Breton et futur académicien Charles le Goffic rédacteur d'articles à son sujet dans *La Liberté*, le peintre Charles Rivière qui a évoqué le milieu où il est né et l'incendie de son avion. A cela s'ajoutent les articles du *Journal de Pontivy*. Dans un effet de redondance il joint à son livre le tableau de la pièce où est né Jean Corentin. Pour attester que l'histoire du jeune homme n'est pas une fable il insère dès la page de garde une photographie de Jean Corentin Carré en pied, vêtu de son uniforme de fantassin et une de sa classe en 1908. Les deux représentations ont des résonances textuelles et idéologiques puisqu'elles sous-tendent deux idées chères à André Fontaine : la défense de l'école et de la militarisation de l'enfance. La photo du fantassin trouve un écho dans la carte postale qui clôt le livre et couronne l'épopée dans une glorieuse acmé : on y voit Jean Corentin dans son avion. L'autographe écrit au dos de la carte postale est également reproduit afin de souligner les qualités intellectuelles et affectives du jeune poilu qui n'oublie pas son frère. Le témoignage des chefs de Jean Corentin et les citations dont il a bénéficié servent de bases documentaires. Enfin les propres écrits autobiographiques et épistolaires du héros apparaissent comme les sources les plus fiables.

On notera l'habileté de la structure du livre qui fonctionne en doublets iconographiques et textuels afin de procéder à une captatio du lecteur. Aux sources journalistiques et biographiques établies correspondent les lettres et le journal de Jean Corentin Carré. Les photographies de classe et du soldat établissent une chronologie complète de la vie du héros, de huit à dix-huit ans¹⁰¹. L'image vient donc au secours d'un texte lacunaire et retrace la brillante carrière d'un élève doué, devenu un vaillant fantassin avant d'être un aviateur émérite. La carte postale se présente comme l'avvers et le revers d'une même médaille célébrant l'intelligence, les compétences et les qualités de cœur du jeune pilote. En fait, le recours à ces preuves irréfutables sert l'intention élogieuse d'André Fontaine. Sa biographie consiste en une habile composition architecturale qui alterne commentaires personnels, documents extérieurs et écrits autobiographiques. Ce sont les bases d'un édifice surmontées par les témoignages écrits et iconographiques, eux-mêmes surplombés par les louanges de l'auteur.

¹⁰¹ Nous reproduisons en regard la carte postale représentant Jean Corentin Carré sur son avion et l'autographe au dos de cette carte, la photo de Jean Corentin Carré à l'école du Faouët, la pièce où est né Jean Corentin Carré.

Pour asseoir les fondations de son ouvrage, André Fontaine utilise le ciment des deux lettres de Jean Corentin Carré qui servent à merveille ses intentions d'Inspecteur académique : honorer l'école et l'armée. En effet sa biographie est loin d'être neutre et souligne sans cesse les indubitables qualités d'abnégation et de bravoure du jeune Poilu. La lettre de ce dernier à son colonel, placée à dessein au début du livre, confirme l'honnêteté et la précocité du fantassin. Ainsi lorsqu'il prend le pseudonyme d'Auguste Duthoy, né le 10 avril 1897 à Rumigny dans les Ardennes pour s'engager prématurément, le choix de ce lieu de naissance n'est pas anodin mais mûrement pensé : Rumigny étant située dans la zone envahie, il est impossible aux autorités militaires françaises de contacter sa municipalité pour demander confirmation de l'état civil du jeune homme. Dans sa lettre Jean Corentin explique son stratagème et fait part de son désir de servir la France dès son plus jeune âge. Il prend également soin de rappeler ses origines modestes et surtout le patriotisme des siens : le père et trois de ses fils sont sous les drapeaux. Il veut renouer avec sa véritable identité maintenant qu'il va avoir dix-sept ans. Il sacrifierait volontiers son patronyme à la guerre si son vœu n'était pas exaucé. Le caractère administratif de cette missive n'enlève rien à sa spontanéité ni à l'aisance du style de l'adolescent de seize ans. Il doit ses talents littéraires et son civisme à son instituteur comme en témoigne sa seconde lettre destinée à son ancien directeur d'école, Monsieur Mahébèze.

Jean Corentin Carré y rend hommage à son ancien maître et à l'école de la Troisième République et de la Patrie. L'école ne s'est pas contentée de lui donner les bases indispensables de la culture, elle a aussi su lui inculquer le sens du devoir et lui insuffler la morale de l'honneur. Il emploie donc sa verve à construire une lettre en dix paragraphes qui expliquent son attachement à ses racines bretonnes, elles-mêmes enfouies dans le sol de France. Il nie tout orgueil dans son geste hardi d'engagement, arguant la satisfaction du devoir accompli. Dans un élan de générosité digne d'un orateur, il expose son credo : tous les enfants de France doivent être prêts à se sacrifier pour leur mère patrie. A l'argument de l'offrande propitiatoire succède celui de la défense de la liberté. Jean Corentin Carré n'hésite pas à utiliser les hyperboles inhérentes à tout discours patriotique. L'armée ennemie est « formidable » et menace de « ravager et anéantir » (JCC, 24) notre belle terre de France. Les exclamations instaurent un dialogue fictif opposant les détracteurs et les défenseurs de ces jeunes engagés. Une question rhétorique affirme que la France mérite qu'on meure pour elle. L'amour-propre et le sens de l'honneur doivent inciter un pays à refuser de courber le dos sous le joug allemand.

La lettre de remerciements et d'hommage à son instituteur se double d'une leçon de morale à destination des petits écoliers du Faouët, futurs soldats et aux lecteurs potentiels. L'orientation de la pensée par l'école est flagrante. Les enfants doivent comprendre « les leçons (...) de la même manière » (JCC, 9) que Jean Corentin les a comprises. Il s'agit bien là d'une forme de conditionnement à laquelle l'institution scolaire adhère et obéit. L'école apparaît comme le vecteur de la transmission patriotique. Dans la droite ligne d'une tradition républicaine, voire jacobine, comme le prouve cette lettre : elle a été l'agent de la transformation de l'élève Jean Corentin Carré, de sa maturation puisqu'elle a mué l'enfant en adulte, développant en lui au plus haut point le sens de l'abnégation et du don de soi. En tant qu'Inspecteur académique, André Fontaine ne peut que souscrire à cette vision et la mettre en exergue. Enfin la lettre s'achève en point d'orgue sur une vérité générale rappelant que le sens de la vie réside dans l'engagement. Ces pensées eschatologiques et cette rhétorique patriotique résultent d'un « bourrage de crâne » sans pour autant nier la sincérité de la conviction de Jean Corentin. Sa lettre est une véritable profession de foi laïque et patriotique. Il s'engage dans un sacerdoce que l'école a su lui suggérer.

De toute évidence, André Fontaine veille à exalter l'héroïsme du « Petit Poilu du Faouët » et ce qui en fut à la base : l'école. A l'instar de Charles Guyon, Mme Hollebecque, Emile Toutey, Jules Chancel, Jean Aicard, ses confrères, il se sent investi d'une mission didactique : enseigner le patriotisme. Dans son opuscule résonnent les échos des discours prononcés lors de la séance solennelle au grand amphithéâtre de la Sorbonne le 2 décembre 1917¹⁰². On y retrouve la même dévotion à la déesse patrie. Le discours de clôture du Président du Comité Michelet est grandiloquent et il entonne l'antienne des félicitations aux héros tombés au champ d'honneur, dans une péroration scandée par l'anaphore « Honneur aux héros », « Honneur aux soldats sublimes », « Honneur à la race française ». Parallèlement il loue l'action de l'école française :

« Il n'y a pas de force morale plus précieuse et plus efficace que celle des éducateurs de tous ordres qui ont préparé la jeunesse d'hier dont la gloire rejailit sur eux, qui n'ont pas cessé, dans l'épreuve tragique, de remplir, là où il les appelait, le devoir, tout le devoir, et ont continué à former l'âme de la France de demain. »¹⁰³

Les thèmes récurrents de l'indigne ennemi et de l'excellence de la race française persistent. Avec une plus grande simplicité compte tenu de son public, André Fontaine reprend la leçon de civisme patriotique délivrée par l'école. Avec Jean Corentin Carré, l'élève

¹⁰² Comité Michelet, op. cit.

¹⁰³ Ibid. p.139.

a dépassé le maître. Il a parfaitement appliqué les principes de devoir et de courage pour défendre une noble cause. L'absence de haine n'est pas incompatible avec le désir de combattre l'envahisseur. La désignation de l'ennemi par le terme « assassins » revêt une connotation juridique et morale qui appelle la vengeance. La culture de guerre prématurée à destination des enfants a porté ses fruits puisque le jeune homme transgresse la loi pour s'engager en faisant de faux papiers.

L'enfance est bien ce creuset patriotique, terreau fertile que l'institution scolaire entend faire fructifier, afin que germent l'énergie morale et le désir d'exemplarité civique. Le jeune Poilu du Faouët en devient l'allégorie. Sa biographie l'érige au rang des figures mythiques comme celles de Jeanne d'Arc, Bara ou Viala, référents juvéniles fréquents pendant cette guerre¹⁰⁴. En étant publié en 1919, l'ouvrage perd de sa prestance belliqueuse mais sa visée morale reste intacte grâce à une démarche inductive : Jean Corentin Carré est la preuve que tous les enfants sont des héros potentiels. Derrière la glorification de l'école de la Troisième République, point la fierté adulte d'avoir engendré de tels élèves. Leur valorisation prend des allures d'autocélébration. La voix d'André Fontaine se superpose à celle de Jean Corentin Carré, la domine et l'encadre. Le poème lyrique inaugural (dont on ne sait si André Fontaine en est l'auteur ou s'il est anonyme) à la gloire du petit Breton ainsi que les dates repères du titre, 1900-1915-1918 se font écho et constituent une mise en abyme du projet auctorial : célébrer l'enfant héros, rappeler les souffrances endurées qui en font un martyr – ce à quoi il n'aspire pas d'ailleurs -, évoquer son jeune âge et sa pureté grâce à la métaphore du « beau lys de Bretagne », mentionner ses motivations patriotiques, le faire entrer au Panthéon de l'histoire des grands hommes.

Le biographe intervient à huit reprises, aux moments les plus opportuns afin de commenter les textes sur Jean Corentin Carré et son journal. Chaque fois il glose plus longuement, créant un crescendo dithyrambique qui trouve son point d'orgue dans l'appel final à la « panthéonisation ». Il construit un mythe. Si l'on excepte ses deux explications entre le poème initial et les deux lettres du jeune fantassin où il retrace une courte biographie du personnage, il prend systématiquement la parole après une gratification accordée au héros, exaltant l'excellence de l'enfant, attestant son point de vue par des sources extérieures elles-mêmes très favorables, insistant sur sa force de caractère qui lui a permis de surmonter « les heures de détresse intime où l'on doute de son propre idéal » (JCC, 18) et de retrouver

¹⁰⁴ *Deux boy-scouts à Paris*, de Marie de La Hire, n°186 des « Livres Roses de la Guerre » de Larousse, raconte l'histoire de ces deux jeunes héros de la Révolution, en guise d'exemples d'implication enfantine dans la défense de la patrie.

confiance. Devant l'exceptionnelle maturité de cet enfant, il ne cesse de clamer qu'il a dépassé bien des adultes par sa qualité de raisonnement et ses initiatives au combat, la conscience de son engagement et sa sensibilité inhibée. Le voilà devenu héros tragique, marqué par le sceau de la fatalité, car sa vie semble sacrifiée d'avance sur l'autel de la patrie. Chaque récompense octroyée au jeune soldat est l'occasion de rappeler sa modestie, la même formule laconique et plate sert d'annonce le 25 janvier 1916 et le 16 juin 1916 : « je suis nommé caporal » (JCC, 18), « je suis nommé sergent. » (JCC, 21) Il n'en tire aucune vanité, seulement la satisfaction personnelle du devoir accompli.

Il arrive que la voix de l'auteur se substitue à celle de son personnage, résumant ce qui correspond par exemple à l'ellipse temporelle de l'hiver 1915-1916, ou de l'été et de l'automne 1916. Il simplifie par la formule répétitive « mêmes dangers », « mêmes train-train » journalier, reprenant le leitmotiv de la monotonie de l'existence risquée dans les tranchées. Il respecte la discrétion et les silences de l'adolescent et use de la litote pour souligner la ténacité et l'endurance de celui dont « la vie n'est pas de tout repos ». Paradoxalement l'humilité du héros le porte au pinacle de la gloire et sa discrétion devient le ressort d'un enthousiasme grandissant de son biographe. Dans une gradation oratoire, il rappelle les trois grandes causes qui légitiment l'engagement, partant de l'argument militaire, « battre l'ennemi », pour arriver à la cause la plus noble de « la France libre », en passant par le civisme qui ordonne de « défendre son pays ». Il complète le laconisme souvent froid du journal par un écho solennel. Une translation s'opère entre le discours de l'instruction publique, le journal et les citations officielles. André Fontaine est l'agent de corrélation entre ces textes auxquels il attribue une valeur sacrée. Cette interaction est entretenue par les occurrences fréquentes du verbe « offrir ». Employé à la voix active ou pronominale, il cautionne le sacrifice accordé par les plus jeunes à la patrie : l'école « offre » ses élèves à la France, Jean Corentin Carré « s'offre » pour diriger une patrouille, la nation « offre » des récompenses honorifiques à ses défenseurs. Cet offertoire prouve qu'il existe une liturgie de l'engagement, du credo au sanctus du soldat.

André Fontaine a conscience de son omniprésence envahissante et tente de prendre du recul par de nouveaux moyens littéraires. Les récompenses sont illustrées par des citations externes entre guillemets, afin de feindre la neutralité et de montrer cependant l'unanimité faite autour des valeurs de Jean Corentin Carré, résumées dans un adjectif récurrent, « émérite », qui allie l'audace à la bravoure. Le texte des citations militaires et celui qui accompagne la remise de la Croix de Guerre sont intégralement copiés. Le blanc typographique qui les précède, les détache de la page. Mais André Fontaine ne peut retenir

une exégèse laudative : « plus d'un vieux grognard eût pu se montrer fier » de telles remarques. Le choix des citations empruntées à l'entourage militaire permet de pallier les lacunes dues à la mort prématurée de l'aviateur. L'ignorance est vite remplacée par un discours épideictique des plus flatteurs. Le témoignage de ses chefs et sa dernière citation à l'ordre de l'armée closent la geste du chevalier de l'air. On peut toutefois émettre des réserves sur le souhait de sacralisation du héros au Panthéon, qui n'est guère conforme à la simplicité du disparu et à son refus de glorification.

Le registre réaliste du journal de Jean Corentin informe donc sans pathétique larmoyant. Celui du biographe, laudatif et partisan, souligne un dévouement extraordinaire et surhumain. Le petit Poilu n'est pas un héros de fiction, comme l'attestent les références photographiques et hypertextuelles. Sa démarche tient de la passion christique, sans aucune outrecuidance. L'adolescent précoce a mûrement réfléchi son choix et n'est pas devenu héros par hasard, contrairement à Emile Després dont l'histoire et le geste impulsif sont racontés par Charles Guyon dans *Les enfants héroïques de 1914*¹⁰⁵, par Jean Aicard dans *L'héroïsme français* ou *Petits Héros de la Grande Guerre* de Jacquin et Fabre. Il correspond au stéréotype du combattant qui allie un courage infailible au refus de s'apitoyer sur son sort. André Fontaine aborde ici un thème important de la littérature de jeunesse, abondamment développé dans les « Livres Roses de la Guerre » de Larousse : le volontariat de l'enfant qui brûle de s'engager et que l'école a su lui inculquer au nom du devoir.

Capable d'exorciser les craintes et l'angoisse de la défaite, il incarne l'excellence de la jeunesse patriotique. Symboliquement il est censé déclencher l'admiration et enclencher un processus d'identification, généré par le point de vue interne du journal et entériné par la glose élogieuse de son biographe. Mars inspire Jean Corentin Carré, élite de la nation, exemple de mûrissement d'un cerveau qui a perdu son insouciance et sa légèreté. Au-delà de la mobilisation morale et intellectuelle suscitée, il faut reconnaître l'originalité littéraire de cet opuscule multigénérique offert aux lecteurs juvéniles et adultes. Le journal authentique est enrichi par les témoignages documentaires et exhale une sincérité propre à l'autobiographie. Les commentaires partiels ajoutés par André Fontaine augmentent le rayonnement patriotique du héros. Les voix officielles militaires et scolaires confèrent au livret original une aura propagandiste à laquelle le jeune engagé n'avait pas songé.

¹⁰⁵ *Les enfants héroïques*, n° 144, les « Livres Roses de la Guerre », Larousse.

CHAPITRE III

RÉPERCUSSIONS DE LA VOIX OFFICIELLE SUR LA LITTÉRATURE EXTRASCOLAIRE

L'adaptation au plus jeune lectorat nécessite une douce obédience qui excipe de services rendus à la patrie sous couvert de pédagogie enfantine. Pour les plus petits, l'abécédaire militaire est une rémanence des alphabets d'orientation issus de la défaite de 1871. André Hellé et Charlotte Schaller-Mouillot contribuent à ce développement cognitif et belliqueux de l'esprit enfantin par leurs magnifiques albums. Brélivet, Arnoux, Hinzelin cèdent à la passion de la monographie historique dédiée aux grands hommes comme Joffre, et s'adressent à un public enfantin plus âgé de sept à quinze ans.

Nous savons que l'école œuvre au redressement national et exalte les vertus patriotiques. Les valeurs cocardières et guerrières sont au cœur de l'enseignement républicain : le traumatisme de la défaite de 1870 explique en partie cette orientation. Quand bien même le patriotisme triomphant et belliqueux des deux premières décennies de la Troisième République semble s'être assagi ou réorienté, la doctrine officielle à la fin du 19^e siècle et dans les années 1900 révèle des inflexions notables qui mettent l'accent sur un patriotisme défensif et humaniste. Ferdinand Buisson rappelle à ce propos, dans son *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*¹⁰⁶, que « la passion de l'unité nationale (...) s'y retrouve ; l'enseignement populaire y est donné à la nation tout entière, au nom de la nation elle-même ; de cette unité nationale, l'école primaire devient l'agent le plus énergique et la force la plus vive (...) en inspirant à tous l'amour de la France dans sa littérature et dans son histoire, en mettant aux mains de tous le fusil et les éléments de la théorie militaire. »

Cependant le déclenchement des hostilités en 1914 va modifier dans toute l'Europe l'univers enfantin, dès les premiers jours de guerre. Au bouleversement familial s'ajoute celui de l'école qui voit ses instituteurs mobilisés, parfois remplacés par des femmes, ses locaux réquisitionnés dans les régions proches du front. Le rythme scolaire est perturbé par la mise au travail, l'absentéisme grandit. Ce cœur vital qu'est l'école est profondément dérégulé. Les plus petits n'échappent pas à cette influence de la guerre et les albums qui leur sont destinés sont là pour le leur rappeler. L'abécédaire est en effet incontestablement le plus indispensable des livres d'enfants, le plus simple d'apparence mais le plus difficile à concevoir. Ses origines sont si lointaines qu'il semble impossible de lui attribuer un inventeur. Déjà entre les mains

¹⁰⁶ Ferdinand BUISSON, op. cit., p.1090.

des enfants alors que l'éducation est quasi inexistante des campagnes ou que l'enseignement communal n'en est qu'à ses balbutiements, l'abécédaire est donc la seule rencontre avec le monde de l'écriture et de la lecture avant que les nécessités matérielles n'arrachent définitivement les enfants à l'alphabétisation.

Ces livres découverts souvent dans des conditions ingrates, expliqués par des bonnes volontés laïques, seront mieux exploités avec la vague de scolarisation consacrée par l'œuvre de Jules Ferry. Même si les enfants apprennent à lire à l'école, il faut les aider à la maison. C'est le but de ces livres charmants – dont on ne trouve pas trace dans les instructions officielles de l'époque – souvent anonymes et largement diffusés, de plus en plus illustrés de vignettes dont les compositions sont tributaires de la méthode initiatique proposée par l'éditeur. L'abécédaire suit l'évolution des autres livres pour la jeunesse et est conçu pour plaire à l'enfant et l'encourager. « Placere et docere », tel est le but de ces ouvrages qui veulent faire oublier les tristes petits manuels méchamment imprimés et grossièrement illustrés.

Les abécédaires sont liés à l'apprentissage de la lecture et en constituent le support essentiel au début du 20^e siècle. Ils président à la rencontre avec le monde de l'écrit pour un jeune enfant et celui-ci le fixera dans sa mémoire, associant définitivement une image à une lettre, procédant à l'assimilation. Certains auteurs ont vu dans l'abécédaire un univers de « nonsense » pour reprendre l'expression chère à Edward Lear et aux lecteurs d'*Alice au pays des merveilles*. En effet, si l'esprit fait abstraction de l'ordre alphabétique qui seul, détermine la logique et la compréhension du livre, il appréhende une suite désordonnée de représentations et de textes hétéroclites, qui lus sans sourciller, lui paraîtront une histoire de fou. C'est pourtant par ce jardin que l'enfant passe pour chercher la clé de notre pensée adulte. Il est donc d'autant plus important d'étudier l'*Alphabet de la Grande Guerre* de Hellé.

1 ANDRÉ HELLÉ : DE L'EXALTATION COCARDIÈRE DE L'ABÉCÉDAIRE AU PACIFISME PATRIOTIQUE DU *LIVRE DES HEURES HÉROÏQUES*

a- *Alphabet de la Grande Guerre 1914-1916*¹⁰⁷

L'alphabet de Hellé présente la particularité, dès le titre et par l'objectif qu'il se donne, de former un ensemble beaucoup moins hétéroclite, plus homogène, gravitant autour d'un axe central : la Grande Guerre. Dès lors la pensée de l'enfant est orientée vers un univers suggestif. A chaque lettre sont associés un pays, un homme, une arme, un fait de guerre. Pour

¹⁰⁷ André HELLE, *Alphabet de la Grande Guerre 1914-1916*. Nancy-Paris, Berger-Levrault, 1917. Voir l'image de couverture en regard.

l'enfant, l'abécédaire est au confluent de deux univers mentaux : l'ancien, sensualiste et perceptif, qu'il faut dépasser ; le nouveau, plus abstrait, proposant une dimension nouvelle et dans lequel il faut pénétrer. La juxtaposition de la lettre et de l'image constitue leur point de rencontre. Le reste est une question de méthodes sur lesquelles se penchent les pédagogues du 20^e siècle, prônant tour à tour méthode synthétique, épellation, syllabation, méthode analytique... C'est seulement sous l'Empire que les éditeurs ont manifesté un réel intérêt pour l'éducation de l'enfant et ont tenté d'appliquer les principes pédagogiques dégagés par les philosophes des Lumières. Le matériel imprimé était alors pauvre et inadapté à la psychologie infantine.

Cet abécédaire livre des secrets : antichambre de toutes les sciences, il n'est pourtant pas une salle de jeu. L'aspect récréatif et ludique est totalement absent du livre de Hellé. Michel Leiris a longuement conté ses premières aventures avec les lettres que proposent les abécédaires, ce passage de la forme au sens verbal, où l'imaginaire enfantin redistribue ses mirages visuels ou sonores, tactiles ou gustatifs. Ici il se réduit à l'univers de la guerre : soldats, armes et pays en guerre servent de référents. Le champ imaginaire est de fait fort restreint. Nous assistons à l'avènement de la syllabe, mais l'alphabet devient le prétexte à une présentation subjective de la guerre. Cet abécédaire n'est pas merveilleux au sens étymologique, car il ne suscite aucun émerveillement ni ne présente de mirabilia. Il se rapproche davantage d'un « dictionnaire de l'écriture », pour reprendre l'expression d'Anne-Marie Christin¹⁰⁸. L'enfant y apprend que le texte écrit possède une forme propre et quels signes le constituent. Sa lecture se situe au-delà de l'abécédaire, dans l'image réduite que lui propose le dessin. Le langage est mis en scène à l'intérieur d'un espace graphique, se substituant à l'oralité du discours. L'alphabet n'est pas fait pour être lu, mais entendu et dit. L'adéquation de l'écrit aux exigences conceptuelles de la vision ne participe pas de sa structure.

Destiné à un usage plus utilitaire que les almanachs et autres livres de jeunesse, l'abécédaire est placé entre les mains de très jeunes enfants et doit être conçu pour le plus grand nombre de bourses. Après les présentations courantes sous forme de cartonnage papier ou percaline ou bien de « papier de dominoterie », aux motifs enfantins intemporels, la lithographie et la gravure sur bois vont diminuer les contraintes d'impression. Hetzel, qui entend s'imposer comme maître du genre, lance un abécédaire qui présage du sérieux qu'il tenait déjà à apporter dans la conception du livre d'enfant. Il fait appel aux meilleures recrues

¹⁰⁸ Dans la préface de l'ouvrage de Ségolène Le Men, *Les abécédaires français illustrés du 19^e siècle*. Paris, Promodis, 1985.

à l'instar de Balzac et Nodier pour le texte, et Grandville et Meissonier pour l'image. Après des alphabets fantaisistes aux lettres ornées en trois dimensions, où le corps de la lettre va être objet de la fantaisie des illustrateurs, la structure de l'ouvrage sera construite à partir de l'image des mots qui doivent servir d'exemples comme dans *Alphabet militaire par un papa* de Louis Bombled.

Les imagiers d'Epinal sont particulièrement actifs sous le Second Empire et la Troisième République. Ils proposent aux enfants de magnifiques albums aux couleurs crues et sans complexes, afin de flatter leur imagination chimérique. L'apparition des procédés de chromotypographie fait éclore une génération d'ouvrages illustrés avec panache, alliant l'élégance et la maîtrise du trait. L'effervescence des années 1910 n'est pas étrangère à celle qui agite le monde de la peinture. André Hellé, dessinateur inspiré de la Grande Guerre, crée un monde simple et lisible, et anime la rencontre des enfants et des soldats de bois dans un décor poétique élémentaire. Il nous offre un intéressant *Alphabet de la Grande Guerre* en 1916, s'appuyant sur la dialectique du sérieux et du merveilleux.

En effet, le merveilleux pur n'existe pas en tant que tel chez Hellé. Ici pas d'expressions cabalistiques, mais des exemples concrets que l'enfant peut approcher pour peu qu'il habite en zone occupée. Car l'abécédaire est témoin de son temps. Dans sa simplicité lapidaire, il livre le reflet d'une société, de son époque qu'il présente comme modèle aux enfants. Déjà les *Alphabets Constitutionnels* de la Terreur revêtaient cet aspect emblématique, précédant les *Alphabets Militaires* du Second Empire. Le reflet évolue au fil des circonstances, des bouleversements, des enjeux politiques et éducatifs. Vers 1860, l'enfant se plonge dans l'*Album des petits soldats*, lithographié et mis en couleurs par Arnauld de Vresse, et se délecte des dépliants aux chromolithographies qui font défiler grenadins de la Garde, lanciers, voltigeurs, zouaves qui vont manœuvrer au camp de Chalons sous les yeux du couple impérial. La Troisième République ne rompt pas avec les préoccupations militaires de l'Empire, bien au contraire. Elle encourage l'éloge du devoir et de la vertu patriotique. L'illustration des albums traduit un zèle guerrier dont les représentations sont presque obsédantes. L'enfant est souvent figuré près des plis du drapeau français, avec un tambour et un fusil. Parfois il tient une baïonnette. Les images tricolores abondent comme dans l'*Alphabet français* de J. Burzon vers 1890 pour Lemercier. Chez Garnier, le « papa » qui signe les alphabets de Robert Sallès recourt à la minutie de Louis Bombled pour illustrer un album dont le titre, *Je serai soldat*, claironne sans équivoque une détermination que ne saurait démentir Danrit.

Le sérieux n'exclut pas le merveilleux quand les soldats de la fin du 19^e siècle sortaient d'une boîte à joujoux, une armée lilliputienne qui donnera ses lettres de noblesse au *Nouvel Alphabet militaire* dessiné par H. de Sta en 1883, publié par Léon Vanier. Plus fantaisiste encore, l'*Alphabet militaire comique* que Pellerin édite en 1894 représente les soldats des deux armes sur le mode burlesque et le comique pioupiou de ces années-là. La Troisième République n'oublie pas non plus de célébrer les grands figures de notre histoire dans un *Alphabet historique* édité par Capendu vers 1880, ni d'initier les enfants à la géographie avec l'*A.B.C. du tour du monde* publié chez Guérin en 1890, dont les exemples sont choisis parmi les costumes ou les sites régionaux. La campagne au Tonkin et la pénétration des soldats en Afrique vont influencer sur le choix des mots donnés en exemple : « A » comme « Annamite », « N » comme « Nègre », « T » comme « Tirailleur », autant de mots qui vont longtemps rester familiers aux petits Français.

André Hellé fonde son *Alphabet de la Grande Guerre* sur les mêmes principes éthiques à inculquer aux plus petits dès le plus jeune âge. Ses dessins représentent des personnages réduits à l'image de la morphologie infantine et rappellent les jouets de bois que les enfants possèdent. Il met réellement l'enfant en jeu. Il dessine les costumes et les décors de la *Boîte à joujoux* et surtout insiste sur la présence du jouet animé comme la poupée, le pantin, le soldat. C'est d'ailleurs un thème commun à des ballets tels que *Petrouchka* (1910-1911) d'Igor Stravinski, *L'Enfant et les Sortilèges* (1920-1925), fantaisie lyrique de Maurice Ravel sur un texte de Colette. L'art de Hellé se caractérise par l'emploi anthropomorphe et identificatoire du jouet : symboliquement, il représente le corps de l'enfant. Son dessin est certainement l'écho du développement industriel du jouet pendant la seconde moitié du 19^e siècle car il détermine alors la vie culturelle, sociale et affective de l'enfant. Ce thème de la boîte à joujoux et de la réversibilité de la métamorphose (le jouet représente l'enfant et l'enfant s'identifie au jouet) est également valable dans le livre de Charlotte Schaller-Mouillot, *Histoire d'un brave petit soldat* ainsi que dans les ouvrages qui animent des jouets.

Les boîtes à joujoux simulent des sortes de villes dans lesquelles les jouets vivent comme des personnes, mais les villes sont aussi des boîtes à joujoux dans lesquelles les personnes vivent comme des jouets. Aussi l'illustration apparaît-elle comme un double mouvement de naissance et de mort, de disparition et d'apparition, de navigation entre le réel et la fiction. Hellé évoque la métamorphose en donnant une autonomie progressive au jouet de bois dessiné : entouré, il est ensuite délié de son socle pour s'animer en tant qu'être libre d'agir et de se déplacer. Il acquiert les caractéristiques humaines et devient une figurine, sorte

de marionnette dont l'auteur tient les ficelles, servant de médium entre la réalité et le merveilleux. Proposant une image hallucinatoire, il entretient le lecteur dans sa foi grâce à la magie de l'image, mots dont l'anagramme est révélatrice. Il révèle alors, au sens photographique, un mystère rendu apparent, étalant sous les yeux ce qui n'était qu'abstraction absconse à l'origine. Il existe donc une dialectique de l'imaginaire et du réel dans le joujou des jeunes lecteurs et des sociétés traditionnelles.

Quand Hellé dessine la figure simplifiée d'un jouet en bois, il renoue avec la tradition des peintres classiques incapables d'imiter la réalité sans l'aide d'un schéma préalable. Il transfigure plus qu'il ne transpose. Certains ont même établi un parallèle entre ses lignes et la statuaire nègre, proches de l'esthétique cubiste. Leurs traits communs résident dans une tête rigide, des bras raides, des troncs cylindriques, des pieds cloués sur un socle au départ. La raideur des silhouettes qui circulent dans ses livres, et notamment dans son alphabet, frappe et rappelle un concept générique. C'est ce qui fait de lui un artiste proche de l'art primitif et du dessin animé grâce à ses silhouettes aux formes stylisées, peintes en aplats de couleurs franches et mates.

Il propose ce que Claude Anne Parmégiani¹⁰⁹ appelle « une conception lilliputienne du corps enfantin ». Il profite de la brèche ouverte par Boutet de Monvel pour choisir le jouet animé comme support. Le schématisme naïf concorde avec une représentation sous forme de marionnette, relais identificatoire du destinataire. L'analogie ontologique accompagne la transfiguration magique. Cette représentation symbolique du corps de l'enfant est contemporaine des travaux de Durkheim et de Frazer. Les anthropologues pensent qu'il existe une communauté de nature entre la mentalité enfantine et la mentalité primitive. Il faut ajouter que l'image constitue dès le début du 19^e siècle, un élément d'agrément et un argument de vente auprès des enfants qui en raffolent. Berger-Levrault, l'éditeur de Hellé et de Charlotte Schaller-Mouillot l'a parfaitement compris. Les albums qu'il publie traduisent bien les tendances de Hellé et de sa consoeur. Le mot « album » nécessite quelques explications : apparu au 17^e siècle et dérivé du latin « album amicorum », il désigne un carnet blanc où l'on recueille des autographes d'amis. La définition correspond davantage à la technique adoptée pour le second livre de Hellé que nous étudierons. 1914 inaugure la période de la Grande Guerre des crayons. Auteurs et illustrateurs apportent leur dû aux albums et Hellé illustre *l'Alphabet de la Grande Guerre*. Il a commencé sa carrière comme dessinateur humoristique

¹⁰⁹ Claude-Anne PARMEGIANI, op. cit.

et se spécialise dans le graphisme pour enfants qui inspirera les tenants du Bauhaus¹¹⁰ et du constructivisme. Il étonne ses contemporains par un esthétisme à la fois populaire et avant-gardiste.

La folie meurtrière qui ravage l'Europe et le monde entre 1914 et 1918 et l'hémorragie en vies humaines qu'elle provoque, ont de fortes répercussions sur le livre pour enfant, à commencer par l'abécédaire. Il diffuse les idées qui circulent et est un écho des expressions plastiques. Sans présenter un texte à visée germanophobe, l'*Alphabet de la Grande Guerre* participe d'une illustration cependant orientée vers le militarisme, voire le patriotisme. Le livre interpelle le jeune lecteur et le guide dans son interprétation de l'histoire, même fragmentée. Il s'affirme comme le véhicule d'un message éducatif. La prérogative accordée à l'image modifie radicalement l'ordre de la lecture. Sa revendication à acquérir un statut de langage autonome entraîne un déplacement de la situation de communication. Dans le cas de l'abécédaire, on peut parler de simultanésisme sémantique du texte et de l'image. L'analyse du rôle signifiant des composants plastiques souligne combien la vivacité chromatique s'allie avec le schématisme des figures.

Le choix des caractères typographiques et leur intégration à l'espace figuratif renforcent la lisibilité de l'image. C'est d'ailleurs ce choix d'un style schématique soutenu par une technique d'aplats en couleurs que Tolmer réédite dans les œuvres de Hellé antérieures à 1918, comme l'*Alphabet*. Cette « laconisation » formelle fera école et servira de base à l'enseignement de la peinture et du dessin. Elle sera maladroitement utilisée par les illustrateurs des manuels scolaires des années 1930 qui s'autoriseront cette simplification graphique pour légitimer l'emploi réducteur du bonhomme têtard. Certes cet abécédaire tente de répondre aux besoins d'un très jeune public, mais son format reste encore relativement grand. En revanche le papier est épais, donc plus résistant, les caractères typographiques de majuscules d'imprimerie sont facilement repérables. Cependant la mise en page n'est pas variée, le schéma incluant l'image au centre de la page, surmonté de la lettre et du mot, suivi d'un court texte, se répète systématiquement. Le graphisme est schématique, le texte simple mais empreint d'une fougue patriotique mal contenue qui transparaît dans les discours épideictiques. Le texte hagiographique se limite à l'éloge de Joffre et évite toute enflure par sa concision.

¹¹⁰ Le Bauhaus est une école d'architecture et d'arts appliqués, fondée en 1919 à Weimar et dont les maîtres à l'instar du peintre suisse Johannes Itten, les peintres Feininger, Klee, Oscar Schlemmer et Kandinsky, sont les représentants. Le constructivisme privilégie une construction géométrique des formes. Initié par les Russes dès 1914, par des assemblages qui restituent l'essence de l'univers. Il est à l'origine de l'art cinétique fondé sur l'illusion d'optique.

Le traitement plastique impose une distanciation idéologique. Avec son *Alphabet* (publié en 1917 par Berger-Levrault), Hellé signe l'un de ses plus beaux albums en illustrant un sujet dont l'actualité brûlante met à l'épreuve sa volonté documentaire. L'enjeu est triple : didactique, historique et esthétique. Les événements étant traités de façon informative à tendance argumentative par le texte, l'illustration choisit de figurer les armées en présence, ou les hommes qui les composent, au moyen de jouets en bois, pratiquement dépourvus d'expression. On distingue le militaire allemand du militaire français à la couleur de son costume ou de sa capote. La comparaison avec les livres de Hansi ou de Job sur un sujet identique permet de mesurer le recul auquel conduit le choix stylistique. L'illustration de ce type d'ouvrage est d'autant plus importante qu'elle préside au démarrage de la vie intellectuelle : associée aux lettres de l'alphabet, elle constitue un moyen mnémotechnique qui facilite l'acquisition du savoir par l'association à l'image. Hellé représente l'image que l'enfant se construit de la guerre tout en évacuant les détails sordides, sanglants et violents. Parce qu'il s'adresse aux plus jeunes, il oriente ses textes et ses dessins vers un patriotisme serein fondé sur la confiance en l'homme et la technologie. Il s'agit d'une forme d'humanisme de guerre destiné à apaiser les inquiétudes des enfants en leur inculquant les rudiments de la lecture. On voit donc que l'entrée en guerre est l'occasion de l'élaboration d'un discours spécifique destiné à l'enfance. L'école et les loisirs sont les principaux vecteurs de cette militarisation des plus jeunes. Hellé, contrairement à Charlotte Schaller-Mouillot, n'explique pas l'ennemi. Il vulgarise la notion d'Alliés et explique l'armée française aux « enfants de nos soldats ».

Il affiche ses objectifs dès la couverture. En effet, le titre en lettres capitales et noires trahit la visée didactique tandis que le complément du nom « de la Grande Guerre » suivi de la date « 1914-1916 » insiste sur l'événement historique qui sert de fondement à l'écriture. La période citée est importante car on sait qu'à partir de 1916, l'obsession guerrière dans la littérature enfantine recule. Tout aussi importante est la mention des destinataires, « pour les enfants de nos soldats » qui insiste sur la catégorie sociale visée (mais tous les enfants ne sont-ils pas concernés compte tenu de la mobilisation massive ?) et sur l'aspect psychologique : il faut expliquer aux petits l'absence et les conditions dans lesquelles combattent leurs pères sans toutefois les effrayer. Il faut même les rassurer. L'emploi du possessif souligne la solidarité de tous les Français avec « nos soldats » et prend une connotation affective qui remplace la signature des « papas » et « oncles » dans les albums de Bomble ou Hansi. L'auteur partage la responsabilité avec ses lecteurs quand il présente

l'ouvrage car l'abécédaire est fait pour être lu à l'enfant par un adulte devenu porte-parole et pédagogue.

L'image est tout aussi prégnante que le titre sur la couverture : au centre de la page, quatre soldats français très stylisés chargent un canon d'obus, sous un arbre. La couleur verte domine pour montrer le rôle tutélaire de la nature, confirmée au fil des pages. Les pages de garde poursuivent l'intention patriotique et didactique puisqu'elles sont recouvertes de drapeaux français, russes, belges, italiens, britanniques entremêlés : les Alliés sont unis et c'est l'un des trois piliers de l'abécédaire avec pour corollaires les hommes et le matériel respectif, digne de confiance. Le titre est repris, écrit en belles lettres rondes, distinguant le genre livresque (alphabet) et l'objet du support (la Grande Guerre). Un deuxième dessin vient compléter le titre : un cavalier casqué, lance en main, chevauche sa monture marron dans une herbe aussi verte que la forêt qui lui sert d'arrière plan. Là encore, nulle allusion à la peur, au risque encouru, mais de la stabilité, de la détermination suggérée par un visage presque souriant.

La structure de l'alphabet est cohérente, régulière, à la manière d'un algorithme que l'enfant assimile très bien. Chaque lettre, de « A » à « Z », est reprise en haut à gauche de chaque page, à droite au même niveau se trouve le nom illustratif, au centre se développe une large image dans un cadre surligné de noir, offrant une scène de guerre. En dessous, un texte de quatre lignes en lettres d'imprimerie commente le nom et légende le dessin. Il n'y a pas de redondance entre le texte et l'image, mais une complémentarité efficace. La dernière page après le « Z », clôt l'abécédaire sur le dessin d'un petit soldat français en uniforme bleu patrie, tenant un fanion rouge et blanc avec le numéro de son régiment, pour plus d'authenticité. Il s'agit du signe de ralliement à un escadron inspirant l'esprit de solidarité et les encouragements à poursuivre la bataille. L'abécédaire suit non seulement l'ordre alphabétique, mais il observe également une structure circulaire : l'iconographie de la dernière page justifie la première lettre et la reconquête de l'Alsace en 1914 par les troupes françaises. Le soldat français est omniprésent dans l'album, quels que soient son grade, sa fonction, son origine géographique. Pas une lettre ne manque. Le texte regorge du champ lexical de la guerre : « offensive », « armes », « soldats », « surveillance », « ennemi » sont légion.

Le thème fédérateur de la table des matières est bien la guerre. Un regard d'ensemble permet de la visualiser de A à Z et, contrairement à l'impression d'incohérence inhérente au genre de l'abécédaire, cette liste donne plutôt une impression de concaténation. A l'origine de la guerre (« A » comme « Alsace ») succèdent les premiers moyens utilisés (« B » comme

« Batterie » et « C » comme « Charge »), puis est érigé l'emblème fédérateur (« D » comme « Drapeau »). Trois catégories d'hommes qui participent à la guerre (« Estafette », « Factionnaire », « Grand'garde ») précèdent la première mention des Alliés (« Highlander ») qui trouvent leurs partenaires dans les « Russes » (R), dix lettres plus loin. Ces deux puissances de la Triple Entente encadrent des hommes et des femmes au rôle complémentaire : l'« Infirmière » (I) soigne le « Noir » (N), l'« Observateur » (O), le « Poilu » (P) tandis que le général Joffre distribue ses ordres et ses conseils stratégiques dans le « Quartier Général » (Q). Seul le « Kilomètre » (K) semble plus éloigné du registre guerrier mais immédiatement lié à l'étendue de la guerre européenne, dont le front occupe trois mille kilomètres. Enfin les armes telles le « Lance-bombes » (L) et la « Mitrailleuse » (M) seront complétées par les moyens de transport qui peuvent aussi constituer une force armée : « Sous-marin » (S), « Voiture » (V), « Wagon » (W), « Yacht » (Y) assurent des missions de surveillance, de communication, de transport, d'attaque et de sauvetage. De plus le mot « Tranchée » (T) apporte des informations indispensables sur le rôle préventif et défensif de ces dernières alors que l'« Uniforme » (U) reflète bien les images, voire les clichés du soldat français. La lettre « Z » trouve à point nommé le « Zouave » pour signifiant et illustration. Les illustrateurs ont compris l'intérêt d'une image qui attire la curiosité des enfants et retient leur attention. Il faut développer des trésors d'ingéniosité pour mêler lettres et syllabes au décor. Quels expédients ne faut-il pas trouver également pour des lettres aussi impossibles que les « U », « W », « X », « Y » ou « Z » ? Le contexte belliqueux semble avoir facilité la tâche à Hellé qui y puise allègrement son inspiration. Il suffit d'observer les six dernières pages de l'abécédaire qui recourt au matériel militaire, aux origines des mobilisés et à leur uniforme.

C'est certainement dans ces pages que la suggestion de la mort est la plus forte alors qu'elle n'est jamais directement présente dans les images. Stéphane Audoin-Rouzeau pense qu'il s'agit d'un des plus violents alphabets édités en France pendant la guerre. Nous estimons que la suggestion l'emporte sur l'évocation. Par comparaison l'album de Charlotte Schaller-Mouillot est plus direct. En effet, seule la nature est atteinte, brûlée, calcinée, fumante et expose ses blessures. Ainsi à la lettre « U » illustrée par l'« Uniforme », la désolation du paysage perce à travers un arbre mort à gauche de l'image. La neige que verdit à peine une touffe d'herbe rappelle discrètement un linceul. Une palissade arrachée, un arbre noir apparaissent comme de vagues rappels de destruction à la lettre « W ». La rangée de « X » aux extrémités acérées rappelle certes le rôle dissuasif des réseaux barbelés à l'approche des tranchées, mais expriment surtout la cruauté des blessures qu'elles occasionnent et les

profondes meurtrissures de la chair. Nul nom n'accompagne cette lettre comme si elle devait figurer un obstacle infranchissable par l'ennemi. Le « X » a une portée symbolique d'interdit.

Si les allusions à la mort résident dans le non-dit, en revanche les blessures ne sont pas escamotées puisque les lettres « I » et « Y » présentent une infirmière soignant un blessé allongé au sol, deux brancardiers transportant d'autres blessés et des carrioles les acheminant vers une ambulance. La blessure est soulignée par le contraste du blanc et du rouge : rouge du sang et de la croix rouge, blanc des pansements et du « Yacht » affrété pour l'évacuation. Jamais le texte n'utilise le mot « mort », jamais l'image ne la montre en tant que telle. Tout au plus est-elle effleurée par les couleurs plus sombres d'un feu destructeur, par les stigmates d'une nature noircie. Les blessures sont bien évoquées mais sans voyeurisme ni complaisance sanguinolente. La polychromie dédramatise tandis que les formes simplifiées transmuent la guerre en jeu dangereux. Le texte informe, oriente la pensée, rassure, conforte dans l'idée d'une guerre légitime pour sauver la patrie.

La cohérence thématique ressort autant par le dessin que par le texte. Hellé commence par l'« Alsace » pour illustrer la lettre « A ». Il aurait pu utiliser le mot « Alliés ». Son choix est délibéré car il rappelle ainsi son annexion par l'Empire allemand en 1871 et la reconquête par les troupes françaises en 1914. A l'argument historique revanchard se joint l'information géographique du Rhin constituant une frontière naturelle. Un des motifs de la Première Guerre Mondiale apparaît donc et le dessin le complète fort bien en montrant l'accueil enthousiaste réservés aux libérateurs par les Alsaciens. Les petites Alsaciennes en costume traditionnel offre un bouquet tricolore aux soldats français en uniforme. Un drapeau français pavoise au sommet de l'église. Rien ne manque dans ce tableau miniature proche de ceux de Hansi.

Ainsi le motif du drapeau parcourt l'album comme la plupart des ouvrages cocardiers de l'époque. Emblème national souvent personnifié, il est le symbole fédérateur des troupes qui le suivent, le défendent, le décorent quand le régiment auquel il appartient s'est illustré dans un combat. Le texte insiste beaucoup sur cet aspect unificateur et dynamisant de l'oriflamme. Le dessin souligne la solennité qui entoure la cérémonie du drapeau et fige ad vitam aeternam sa décoration : sabre au clair, un général moustachu et barbu, incarnant la sage expérience, se tient face à l'étendard français tenu par un gradé entouré de deux biffins. A l'arrière plan les troupes sont au garde à vous. Il ne manque que la musique un peu oubliée par le texte, notamment par le choix des mots qui assonent peu. Pour honorer l'armée française, car telle est bien l'intention du livre, il faut un discours épideictique. Ainsi à l'éloge

des participants, des Alliés et de leur général en chef Joffre, s'oppose une fade représentation de l'ennemi. La lettre « J » ne pouvait dans ce contexte qu'être associée à Joffre, double emblématique du drapeau. Le texte laudatif rappelle les hagiographies de Guy Arnoux avec *Joffre* et de Emile Hinzelin avec *Notre Maréchal*. Cependant l'extrême jeunesse du lectorat exclut un style dithyrambique et Hellé reste concis. Le dessin dans sa simplicité formelle offre une vision solennelle et paternaliste, voire rassurante que ne reflète pas le texte. Au premier plan, Joffre avec un képi étoilé, sa cape bleu horizon, consulte une carte d'état major avec un soldat gradé. Les autres attendent son signal car il incarne l'autorité militaire et l'esprit d'initiative. A droite du dessin est représentée la vie militaire, à gauche la vie civile continue par le truchement d'une paisible chaumière et d'une petite fille apaisée. La population a besoin d'être rassurée et Joffre apparaît comme le Père de la Nation.

Pour accomplir cette mission il lui faut des Alliés et Hellé ne se contente pas de les évoquer avec les drapeaux des pages de garde, il leur consacre deux lettres : « H » et « R ». Dans les deux cas il souligne la solidarité des Britanniques et des Russes avec la France. Il insiste sur la valeur militaire des Highlanders, soldats d'élite originaires d'Ecosse tandis qu'il met en avant la puissance de la nombreuse armée russe qui « écrase » littéralement les adversaires austro-hongrois. Pour intéresser l'enfant, il attise sa curiosité et décrit les costumes et les conditions climatiques propres à chaque pays. Il tombe dans le cliché : les Ecossais vêtus d'un uniforme beige, pipe à la bouche, fusil sur l'épaule, évoluent avec un flegme tout britannique, sous les stries d'une averse au milieu d'arbres dégarnis. Le texte complète le dessin par une particularité vestimentaire, le kilt, assortie d'une courte explication, « petite jupe courte qui laisse les genoux découverts », et ajoute la mention de l'assaut au son de la cornemuse. Le petit lecteur peut ainsi visualiser et entendre les troupes. La lourde charge des Russes impressionne par le nombre et la puissance, confirmés par une donnée chiffrée : neuf millions d'hommes. Le dessin très enfantin stylise au centre de l'image, un cosaque vêtu de rouge avec une toque noire contrastant avec la neige, stoïque, l'œil tourné vers l'horizon. L'allégresse dynamique des uns est complétée par la lourde puissance des autres, l'ensemble devant instaurer un climat de confiance.

L'éloge des femmes et des hommes au service de la France se poursuit avec les lettres « E », « F », « G », « O », « P », « Z ». Chaque lettre correspond à une fonction précise dévolue au soldat : l'« Estafette » (E) ou agent de liaison est, bien sûr, admirable de courage et de sang froid dans sa mission forcément « dangereuse » de lien entre les troupes éloignées. Le dessin laisse ici la place aux hommes dans un espace épuré ; une moto sort du cadre alors qu'elle est poursuivie par des cavaliers allemands et visée par les fusils de trois soldats

prussiens. C'est un des rares dessins en mouvement qui signifie l'action. Le « Factionnaire » (F), à l'affût, observe. Ce dernier mot, complexe pour un enfant, est expliqué par l'image. Deux soldats scrutent l'horizon, l'un tapi et agenouillé derrière un tronc d'arbre, l'autre debout sous les sapins. L'immobilité prime. Le texte, quant à lui, fourmille du lexique de l'attention – « œil aux aguets », « regard », « écoute » – pour insister sur la mission de guet, le rôle capital de la prévention : avertir de l'approche de l'ennemi. Le sort des troupes en dépend. Chacun joue donc un rôle indispensable et affirme ses qualités dans un univers où l'erreur, souvent fatale, n'est pas permise.

Ainsi les « Grand'gardes » (G) sont prévues pour arrêter tout mouvement offensif allemand et donner le temps aux troupes qu'elles couvrent, de se préparer à la défense ou d'envoyer des renforts. La surveillance défensive est primordiale. Le détail pictural n'est pas anodin car il doit rassurer l'enfant sur les conditions de vie et de sécurité de son père ou de son frère aîné au front, en lui offrant une vision de repos un peu trop idyllique qui contraste avec le texte dont le principal motif est la mission de couverture et de prévention. En effet au premier plan, les fusils sont aux faisceaux, au second les soldats au repos. L'un debout mange une tartine, quatre hommes sont assis, havresacs devant eux. Ils songent, boivent leur quart, fument leur bouffarde. Trois soldats debout sous les sapins verts continuent à surveiller. Ces détails de la vie militaire sont l'occasion pour Hellé de faire découvrir aux enfants la technologie et les moyens dont dispose l'armée alliée : ballon captif, « Voiture » (V), « Wagon » (W), « Sous-marin » (S), « Yacht » (Y). Il ne manque que l'aviation dont les exploits seront célébrés par la collection « Patrie » de Rouf ou les « Livres Roses de la Guerre » de Larousse. Mais les avions sont surtout entrés en guerre à partir de 1916. Le dessin sert de captatio, le texte confirme, nuance ou développe les fonctions des officiers observateurs. L'image attire le regard par la présence centrale de la nacelle (N). Le ballon captif offre un poste d'observation privilégié. La légende souligne ses missions de surveillance, de repérage de l'emplacement de l'artillerie adverse, du résultat des tirs et surtout de transmission de l'information au commandement.

Si l'éloge de Joffre reste modeste, il n'en va pas de même avec celui du « Poilu » (P) qui couronne l'album. En effet, le dessin offre une image traditionnelle du Poilu, tel que le présente l'*Illustration*, avec son barda, un bâton en guise de canne. Il traverse la nuit entre une maison délabrée et un taillis noir. Le texte loue les valeureux Poilus. La ponctuation est éloquente dès la présentation de la lettre et du mot puisque le substantif est entre guillemets. Outre la référence à l'argot militaire, il faut y voir une mise en garde contre une polysémie trompeuse. « Barbus ou non », Hellé insiste sur leurs qualités de défenseurs acharnés de la

patrie. Il renoue avec les traditionnels parallèles historiques alors établis pour célébrer leur gloire : ils les compare avec les soldats de la Convention qui se sont battus en 1793 pour les Droits de l'Homme. Leur mission est de plus grande envergure puisqu'ils se battent pour le Droit des Nations contre l'oppression et la suprématie allemandes. On retrouve là l'opposition coutumière entre la « Kultur », la sauvagerie allemandes et la civilisation policée française. Le texte prend une ampleur oratoire inadaptée à un jeune lecteur de six ans.

Enfin si le « Zouave » arrive à propos pour la lettre « Z », il permet aussi de relever le thème récurrent des colonies, qui met toujours à l'honneur l'humanisme suprématie française dans les territoires colonisés. Ici la définition du « zouave » n'est pas donnée. Les zouaves sont peints marchant à découvert dans un champ. Le texte devient subtil, oscillant entre humour et éloge. Après une réflexion sur la nature du langage elle-même et sur le choix du mot, une pensée elliptique laisse entendre la bravoure de ces soldats d'infanterie algériens venus défendre le sol français. En revanche la lettre « N » avec le mot « Noir », renvoie à un cliché pictural proche de la caricature : les soldats noirs vêtus de l'uniforme français et d'une toque rouge, grimpent dans des arbres dépourvus de feuilles et dont on ne voit pas le faîte, afin de surveiller et de surprendre l'ennemi. Le texte insiste sur la solidarité des colonies françaises d'Afrique (Algérie, Maroc, Sénégal) arrivées dans le nord dès le début des hostilités mais omet toute mention de reconnaissance envers ces hommes déracinés. D'ailleurs ont-ils eu le choix de leur destination ?

Il faut bien sûr montrer aux enfants une attaque. De fait la « Batterie » française (B) précède logiquement la « Charge » (C). Des uniformes bleu foncé tirent un canon de 75 dont le texte fait l'éloge avec force hyperboles. « Léger, souple, précis, rapide », il permet un « tir merveilleux ». L'information sur les origines de l'arme et ses qualités indéniables alterne avec la subjectivité d'un auteur enclin à émerveiller ses jeunes lecteurs. La Charge (C) rapportée au rythme binaire du « combat à la baïonnette, du corps à corps », « homme à homme », prend des allures d'attaque épique rendue plus incisive par les allitérations en [k] et portée à son paroxysme par la mention du « moment suprême du combat », décisif pour la victoire. Hellé entend tenir son auditeur en haleine par la rhétorique de guerre et un suspense croissant. Il plaque une image derrière ses mots en saisissant dans leur course les soldats français, bouche ouverte, havresac au dos, laissant des maisons en ruines à l'arrière plan.

On notera donc que cet alphabet revêt une dimension patriotique qui obère nettement la visée pédagogique première de l'abécédaire. Le souci de correspondance entre la lettre et le phonème est relégué au second plan : le « C » est inclut dans le groupe « ch ». Seule la lettre est présente, mais elle n'est pas prononcée en tant que telle. Le « E » devient [é] ou [e] muet

sans autre précision. Le « H » est intégré à un mot anglais tandis que le « I » inaugural de l' « Infirmière » s'inclut dans une voyelle nasale [in], avant de prendre une sonorité aiguë de [i] et de terminer en semi-voyelle [j]. On a pu remarquer que le « X » restait à l'état graphique et pictural, devenant un calligramme de guerre. Le « Y » devient phonétiquement une semi-voyelle dans « Yacht ». Avec Hellé la connivence historique est de mise : colonies, chefs militaires, armes sont à l'honneur. La lecture de son ouvrage suppose ce que la didactique contemporaine appelle des prérequis. Dominés par la figure tutélaire de Joffre, hommes et femmes contribuent à la liberté des nations, très conscients sous leur allure de jouets en bois, de participer à un grand œuvre. Le talent du dessinateur concurrence l'art de l'auteur. Le peintre cadre, met au premier plan l'image du mot initial et utilise abondamment la nature comme arrière-plan vert foncé. Sa finesse exclut une violence directe qui ne saurait être exposée aux yeux des jeunes lecteurs. « Il est des objets que l'art judicieux / Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux ». La maxime de Boileau est appliquée grossièrement : certes la nature expose des arbres calcinés et des ruines fumantes, mais jamais la mort n'est présente en direct. Le texte vient développer des points plus précis et plus techniques.

La représentation de l'Allemand ne domine pas l'album. Il apparaît à deux reprises dans le dessin (« E » et « J »). L'image emprunte à la convention : casque à pointe, uniforme gris vert, lance au poing, fusil en lorgnette. Le texte le désigne comme l'ennemi, le responsable de l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine, celui qui veut étendre la suprématie de l'Empire germanique et qu'il faut débusquer, l'assaillant aidé de son allié austro-hongrois. La lettre « S » (« Sous-marin ») blâme les Allemands qui transgressent le droit des nations en détruisant des navires de commerce avec leurs passagers. En même temps elle dénonce leur cynisme, fustige leur lâcheté, lorsqu'ils célèbrent cette attaque comme une victoire navale.

Hellé comme tous les typographes a choisi de privilégier l'unité du texte et de rendre le détail de l'alphabet secondaire. Il faut faire découvrir une pratique, un mécanisme à un esprit qui l'ignore. Quand il aborde l'écriture, l'enfant maîtrise deux univers distincts : celui des mots et celui des images. Hellé présente une triple vision concomitante au premier coup d'œil, mais la linéarité chronologique de la lecture impose une découverte hiérarchisée : lettre, image, texte. La lettre est d'abord une carnation plastique de la parole. L'image représente un mode de communication que l'écriture vient supplanter. L'enfant est familier avec l'image et son interprétation est déjà une lecture, d'où sa prépondérance dans l'*Alphabet*. Dans l'abécédaire de Hellé, la lettre s'inscrit directement dans un mot avant de se fondre dans la masse textuelle. Cette forme dénuée de sens va s'inscrire dans un message visuel qui mobilise

tout un système culturel. L'image décrit le réel et le dénombre. L'abécédaire est bien le reflet de démarches didactiques, symboliques par lesquelles les individus s'intègrent à leur société et lui assurent une légitimité. Cet ouvrage se trouve bel et bien au confluent de facteurs historiques, sociologiques, idéologiques et pédagogiques. L'apprentissage de la lecture cède le pas à la didactique patriotique. Cette dynamique que certains jugent agressive, contraste avec le pacifisme du *Livre des heures héroïques et douloureuses des années 1914, 1915, 1916, 1917, 1918* publié en 1919 par Hellé.

b- Le livre des heures héroïques et douloureuses des années 1914-1918

Trois ans après la parution de son abécédaire qui justifie la guerre par la juste cause qu'elle défend, la liberté, et qui tente de rassurer les plus petits sur les forces armées françaises, Hellé renoue avec l'album de la Grande Guerre. En 1915, il illustre de soixante dix dessins le livre de George Auriol, *La Geste héroïque des petits soldats de bois et de plomb*, dont Larousse fait la publicité dans ses « Livres Roses de la Guerre » ; en 1918, il a publié *Trois Albums à colorier pour vos enfants*. Si l'artiste est connu pour sa collaboration avec Debussy et ses illustrations de la musique de *La Boîte à joujoux*, il ne faut pas oublier qu'il a également élaboré des dessins publicitaires et une série de bandes dessinées, *Place aux géants*, qui parut dans *Les Petits Bonshommes*,

« un des rares illustrés pour enfants marqués politiquement à gauche. Sous le patronage de la Fédération des coopératives de France avant 1914, il est dirigé après la guerre de 14-18 par une équipe d'instituteurs de choc regroupés dans la Maison des jeunes qui disparaît en 1924 pour être remplacée par l'Education qui change le titre du journal en *Petits Bonshommes*...quand même ! »¹¹¹

L'aspect propagandiste de l'abécédaire a disparu du *Livre des heures héroïques*. En effet non seulement la forme de l'ouvrage a changé mais également le ton : une neutralité de couverture dissimule un hommage rendu aux morts pour la patrie et une reconnaissance émue. Le volume du livre s'est considérablement accru et ce dernier prend l'allure d'un historique de la Grande Guerre informé de sources sûres et irréfutables. Le document est beau. S'adresse-t-il vraiment aux enfants ? Il nous est permis d'en douter. Du moins peuvent-ils le feuilleter, admirer et interroger les dessins. Les textes leur seront lus. Il s'agit d'analyser la subtile technique de Hellé pour recenser les principaux événements marquants, le choix qu'il a opéré et d'observer les dessins qu'il a réalisés. Comment la gratitude, la distanciation et l'amertume s'immiscent-elles au milieu de communiqués qu'on pourrait juger laconiques ?

¹¹¹ Marcus OSTWALDER, *Dictionnaire des illustreurs 1890-1945*. Neuchâtel Suisse, Editions Ides et Calendes, 2001, p.510-511.

L'étude que nous proposons consiste à analyser le livre dans sa globalité et de noter sur le plan iconographique et lexical la dimension axiologique de l'ouvrage¹¹².

Le livre que nous avons pu consulter est en demi-chagrin d'époque avec plats et pièce de titre tricolore, la couverture est illustrée en couleurs. Le titre écrit en caractères gras insiste particulièrement sur la mention « Le livre des heures » en lettres capitales hautes de deux centimètres, tandis que la suite apparaît dans une typographie de huit millimètres. D'emblée la page de couverture affiche la couleur : le titre est encadré par une guirlande de cocardes et de nœuds tricolores, de myosotis rappelant l'Alsace et la Lorraine, et par un oiseau, bec fièrement levé pour chanter les heures héroïques. Une petite vignette sépare le titre du nom des éditeurs, Berger-Levrault : elle mêle une image symbolique de la guerre à la lumière retrouvée de la paix. Sur un fond bleu nuit, se détache à gauche un sapin sombre, prêt à tomber sur un sol hérissé de branches et de barbelés. A droite contraste une tache florale jaune et rouge rappelant les explosions des bombardements qui trouent la nuit de leur feu. Cette image restreinte et schématique ne se contente pas de faire écho au titre, elle en devient l'emblème, sombre et clair, de feu et d'obscurité, de victoire et de mort.

Une analyse rapide du titre souligne les caractéristiques génériques et sémantiques de l'ouvrage. Ce dernier prend une connotation solennelle corroborée par l'adjectif « héroïques ». Le livre devient le grand œuvre de la guerre. A la fois matière et contenu, le « livre » rappelle le volume, cent pages, mais aussi le caractère officiel : selon le dictionnaire Robert, il s'agit « d'un recueil de pièces diplomatiques et officielles publié après un événement important (ici la Première Guerre Mondiale) afin de permettre au lecteur de juger sur pièces. » Il implique donc un destinataire qui doit se forger sa propre opinion, ce qui suppose un lectorat déjà mature. Le titre n'est pas exempt de recueillement, car le livre d'heures est aussi un recueil de dévotion renfermant les prières de l'office divin. Une double orientation se fait donc jour à travers la syllepse du titre, conjuguant aspect littéraire et objectif auctorial : valoriser et émouvoir. L'adjectif « héroïque » précède « douloureuses » pour insister sur la bravoure des combattants, mais ce qui était occulté dans l'abécédaire est nettement écrit ici : la souffrance et le deuil. La litanie des cinq années énumérées rappelle le calvaire enduré et la « boucherie héroïque ».

La technique de Hellé consiste à juxtaposer texte et dessin. A chaque page sont mentionnés des extraits de documents officiels (notes, discours, communiqués, articles,

¹¹² Voir les images en regard : page de couverture et page de garde.

appels, télégrammes) qui ont jalonné le cours de la guerre. L'auteur a choisi les plus caractéristiques. Dans la partie supérieure de la page, un magnifique dessin colorié au pochoir commente le texte, créant un merveilleux relief à cet émouvant témoignage. Le laconisme des communiqués perd de sa froideur au contact de ces images cerclées d'ocre, aux dessins parfois un peu frustes, mais aux traits chargés d'émotion, de l'humour au pathétique, du réalisme au symbolisme. Le dessin encadré est daté et légendé d'une expression soulignée. Suit l'extrait officiel dont la source est toujours précisée. Le livre suit une progression chronologique du 25 juillet 1914 au 1^{er} décembre 1918. Il nous faut donc déterminer comment Hellé a sélectionné les notes, ce qu'il a jugé pertinent et pourquoi. Les repères temporels signalent un désir de regarder en amont et en aval du conflit, de cerner les prémices et les conséquences. Il s'agit de montrer les répercussions de l'état de guerre sur la population française.

Le livre est aussi celui des heures douloureuses et il n'épargne pas les lecteurs afin de faire réaliser a posteriori l'enfer de la guerre à travers les blessures, les otages déportés, fusillés, les morts au combat, l'atrocité des armes employées comme le lance-flammes de l'épisode de la Tranchée enflammée de Malaucourt le 26 février 1915 ou bien la mention du gaz yperite, le 22 avril 1915. L'image infernale d'un brasier dans lequel se débat un soldat, silhouette noire tentant de fuir la tranchée, frappe le regard alors que le texte fait de communiqués officiels légèrement postérieurs insiste sur le formidable souffle igné qui s'est abattu sur les soldats¹¹³. L'alliance de deux éléments contraires, l'eau et le feu, donne une tonalité fantastique qui rend incrédule. La réalité dépasse tout ce que l'entendement pouvait imaginer en violence. Cependant le texte ne laisse pas paraître d'accusation directe de l'ennemi ; le pathos l'emporte. Il en va de même dans la légende et les communiqués officiels de la journée du 22 avril 1915 : « Les Allemands emploient des gaz asphyxiants. » Les titres lapidaires à l'allure de froids constats sont pourtant autant de coups de boutoir portés contre la lâcheté allemande, « les moyens déloyaux » pour reprendre l'expression de Farfadet dans *Le Feu* de Barbusse¹¹⁴. En dépit de la Convention de La Haye de 1899, l'Allemagne utilise les premiers gaz de combat sous forme de nappes de chlore. Les couleurs du dessin traduisent

¹¹³ Voir l'image en regard.

¹¹⁴ Henri BARBUSSE, *Le Feu*. Paris, Flammarion, 1916, p.235.

bien le vent vicié qui gagne la tranchée française : une lourde fumée jaune s'avance vers les soldats français¹¹⁵.

Les communiqués n'envisagent pas la dimension absurde de la mort engendrée par une telle pratique. Seule l'éthique est suggérée, la monstruosité est laissée à l'appréciation du lecteur. Ajoutons que ces armes n'aboutissent à rien d'autre que la stabilisation du front. Les communiqués préfèrent souligner la vigoureuse contre-attaque française afin de louer le talent de l'armée. Il n'est pas temps de larmoyer. Aux souffrances des militaires se joignent celles des civils, notamment celles des Parisiens. La présence de deux zeppelins au-dessus de la capitale entretient une tension permanente. Le dessin du 21 mars 1915 plonge dans une atmosphère sombre où se dressent les masses noires des habitations et des monuments, en particulier le Sacré Cœur ; seule une fenêtre éclairée de jaune luit dans la nuit. Par contraste, le ciel indigo est zébré des éclats blancs des bombes lancées par les zeppelins. La sobriété est frappante. A l'image cinématographique se superpose la voix « off » des communiqués de la Préfecture de Police sur les alertes et la nécessité de se mettre à l'abri. La mort n'est pas taboue et elle apparaît dans la guerre sur mer et dans les airs du 7 juin 1915, elle se manifeste avec l'inhumation sur les champs de bataille, avec la recherche des cadavres tombés au champ d'honneur, comme le stipule la loi du 18 juin 1915. Une infirmière est tuée par les Allemands, Miss Cavell, les dessins sont déshumanisés.

Le livre de Hellé propose une véritable topographie de guerre grâce à l'évocation des lieux de combat. Il existe un topos guerrier qui déroule le fil de l'histoire de la Grande Guerre. L'auteur mentionne la plupart des points stratégiques, souvent les plus connus, pour montrer l'ampleur du conflit. Il élargit le microcosme français (Paris, Argonne, Meuse, Provinces perdues, Carency, Notre Dame de Lorette, lieux mentionnés par tous les romanciers de 14-18 à l'instar de Dorgelès, Barbusse, Genevoix, Jünger, Remarque) au macrocosme européen (front oriental avec seize occurrences concernant la guerre dans les Balkans, toutes plus colorées les unes que les autres afin d'attiser la curiosité des plus jeunes) pour atteindre une dimension mondiale avec l'entrée en guerre des Etats-Unis d'Amérique et la rupture des relations diplomatiques de pays du continent sud américain et de la Chine avec l'Allemagne.

Ce livre extraordinaire conjugue politique extérieure et politique intérieure tout en les mettant à la portée d'une vaste classe d'âge. Pour les plus jeunes, à partir de huit ans, il a recours au dessin dépouillé oscillant entre la vignette de bande dessinée et la planche

¹¹⁵ Jean ROUAUD évoque les nuages de gaz asphyxiants sous une forme identique dans son roman *Les champs d'honneur* : « C'est ainsi que Joseph vit se lever une aube olivâtre sur la plaine d'Ypres. (...) Le vent complice poussait la brume verte en direction des lignes françaises. » Jean ROUAUD, *Les champs d'honneur*. Paris, Les Editions de Minuit, 1990, p.147.

symbolique déshumanisée. Lorsque l'image prend vie, les personnages sont au premier plan. Aucun homme célèbre n'est peint : tout est allusif grâce à l'étendard tricolore. Derrière une présentation chronologique se cache une visée didactique, courante à cette époque, qui consiste à associer 1789 et la Grande Guerre. La preuve la plus évidente est le transfert des cendres de Rouget de Lisle aux Invalides le 14 juillet 1915. Sinon la plupart des scènes représentées sont celles de la vie courante : à la ville comme aux champs, à l'arrière comme au front, alternant civils et militaires, elles retracent la vie d'une population démasculinisée où les femmes et les enfants pallient l'absence des maris et des pères partis en première ligne. La légende avertit les plus jeunes lecteurs¹¹⁶.

Pour les plus âgés, le texte est d'une prodigieuse richesse et offre un exemple de la corrélation entre la voix officielle et les ouvrages à destination de tout public. Malgré une apparente neutralité, il a des relents pathétiques, parfois polémiques et surtout pacifistes. Il cerne parfaitement la politique intérieure, mentionnant les noms les plus célèbres : Ministres, Présidents du conseil, Généraux, Maréchaux sont à l'honneur. Soit ils sont les auteurs des discours ou allocutions, soit ils sont cités dans le texte même. Le texte est donc le complément indispensable pour élucider l'énigme picturale et anonyme. Parmi les noms les plus fréquents, on trouve les Généraux Joffre, Sarrail, Fayolle, Gallieni, Nivelle, Pétain, Foch, les Ministres Painlevé, Briand, les Présidents Poincaré, Clemenceau. Afin d'informer sur le gouvernement français, Hellé utilise à deux reprises le système de la liste des hommes politiques qui se présente sous deux aspects : les signatures des décideurs politiques apparaissent en bas de page où chaque nom est suivi de sa fonction comme le 29 août 1914 dans l'appel au pays ; en pleine page sont successivement présentés les Ministres d'Etat, les Ministres, les sous secrétaires d'Etat avec le nom et le poste occupé, comme pour le Ministère Briand le 29 octobre 1915. L'image la plus intéressante est celle qui accompagne ce dernier car elle implique un double regard : le voyageur qui attend le métro lit un journal dans lequel on suppose qu'il découvre la composition du gouvernement. Le premier coup d'œil est embrassé par celui du lecteur qui se questionne sur le dessin et trouve dans le texte ce qui est lu par le personnage. La complémentarité entre les voix de communication est complète. Le journal de l'image, doublet du texte explicatif, informe le personnage comme le texte informe le lecteur. Le texte serait un gros plan indiscret sur ce que lit le personnage. L'ensemble s'apparente à une mise en abyme de l'entreprise de l'auteur illustrateur : dévoiler des informations

¹¹⁶ Voir l'image en regard.

politiques à un lecteur curieux qui procèdera comme le personnage, grâce à une identification largement suggérée.

La guerre sur les mers, dans les airs et sur terre est perçue le plus souvent du point de vue allié, ce qui explique la persistance de l'éloge des marins, des aviateurs ou des artilleurs et des fantassins alliés. Cependant le point de vue n'est pas univoque puis que celui des Allemands est rapporté à huit reprises : le 4 août 1914 Von Yagow secrétaire d'Etat aux affaires étrangères d'Allemagne, le 4 août 1914 discours de M. de Bethmann-Hollwegg au Reichstag, le 30 août 1914 lutte d'un aviateur allemand, note bulgare le 5 octobre 1915, note du gouvernement allemand qui déclare la guerre au Portugal le 9 mars 1916, proposition de paix allemande le 12 décembre 1916, fin de l'état de guerre en orient le 6 mars 1918, réponses à des communiqués allemands dont on devine le contenu a contrario comme pour la réponse au manifeste des intellectuels allemands le 23 octobre 1914. On voit donc qu'il s'agit d'une minorité d'interventions germaniques. Dans ces cas-là l'Allemagne est montrée comme une puissance qui rejette la responsabilité de la guerre sur les autres nations et légitime son attitude offensive. Elle apparaît comme un pays qui méprise le sens de la solidarité et de l'honneur, et bafoue les lois. C'est notamment le sens de la périphrase du « chiffon de papier » qui désigne l'accord passé entre les Alliés et la Belgique neutre, et dont l'Allemagne fera fi en violant le territoire belge. Une seule phrase lancée par l'aviateur allemand qui survolait Paris trouve un écho immédiat à la même page avec la lettre de Gallieni qui reconnaît et admire le calme des Parisiens menacés. Le communiqué bulgare présente la mise en demeure anglaise qui lui est adressée afin de rompre ses relations avec les Allemands et les Autrichiens, la note du gouvernement allemand au Ministre du Portugal à Berlin justifie les hostilités contre la nation ibérique par le soutien que cette dernière apporte aux Alliés et les provocations perpétrées à l'encontre des navires allemands. Le radiotélégramme allemand du 12 décembre 1916 présente la proposition de paix émanant des puissances alliées et justifiée par le discours de Briand portant aux nues le courage français. Le dernier communiqué officiel allemand du 6 mars 1918 est totalement neutre, annonçant l'armistice aux Roumains.

Malgré le laconisme des communiqués et des notes officielles, la représentation de l'ennemi n'échappe pas aux clichés habituels, ne serait-ce que par l'image physique qui est donnée de lui : bedonnant, serré dans son uniforme vert trop étroit, coiffé d'un casque à pointe également vert, le regard parfois cerclé de petites lunettes rondes, il a la démarche lourde et s'impose par son volume. Le dessin tempère l'apparente objectivité des textes choisis par l'auteur. Sur le plan moral, les épithètes dépréciatives fusent : barbare et lâche lors du

torpillage du Lusitania le 7 mai 1915, il tue mille deux cents victimes, hommes, femmes et enfants sans remords. Face aux statistiques et aux chiffres dévoilés par la dépêche de la Cunard Line, la note du gouvernement américain accuse officiellement le gouvernement allemand d'avoir commandité un acte barbare « dans des circonstances sans précédent dans les guerres modernes. » Le style administratif laisse percer l'indignation et l'image double le registre polémique du texte d'une tonalité pathétique indéniable : deux cadavres sont échoués au pied d'une falaise sur une plage de sable que lèchent des vagues verdâtres. Au premier plan se trouve une jeune femme brune allongée sur le côté, le regard levé au ciel, dans une ultime invocation à Dieu. Au second plan on devine un corps étendu sur le dos, vague silhouette noire également rejetée sur les côtes irlandaises. Le dessin humanise la légende, communiqué sec et effrayant : « Le « Lusitania », navire de commerce est torpillé sans avis (1200 morts). » Il ne lénifie pas pour autant.

Outre cette barbarie et cette déloyauté, le livre fustige d'autres défauts germaniques. Dépourvue de sensibilité, l'Allemagne impose sa rudesse, bafouant les lois et l'Histoire, le patrimoine en détruisant les plus prestigieux monuments français. Il suffit de lire la litanie des reproches adressés à l'occasion du bombardement de la cathédrale de Reims le 20 septembre 1914 et de la destruction du beffroi d'Arras. La plume vitrioleuse d'Ernest Lavisse stigmatise l'ennemi dans une envolée dithyrambique, pourfendant ces « violateurs de neutralité », ces « incendiaires ». Chantre des victimes de tout acabit, héraut des admirateurs de l'armée française, il synthétise l'opinion publique.

Il est indispensable de porter un regard général sur l'ensemble du livre de Hellé pour en saisir toute la subtilité et l'originalité. L'étude détaillée des quatre premières pages correspondant aux dates du 25 juillet 1914, du 27 juillet 1914, du 31 juillet 1914 et du 1^{er} août 1914 permet de mieux comprendre comment s'établit la corrélation entre le choix de l'image et la sélection du texte officiel. Le traitement différencié du temps selon les périodes prend la forme de la dilatation, de la concentration, de l'ellipse ou de la stricte linéarité. Il révèle ainsi le parti pris de l'auteur. La fonction mémorielle de l'ouvrage apparaît au grand jour, doublée, quoi qu'en disent certains critiques, d'une forme de propagande post bellum. Cependant le fait même de transcrire mot pour mot le texte exact des communiqués officiels incite le lecteur à une plus grande attention au sens des extraits choisis, et à la rhétorique du discours politique et militaire.

Le 25 juillet 1914, la lettre adressée par M. Jules Cambon, ambassadeur de France à Berlin, à M. Bienvenu-Martin, ministre des Affaires Etrangères, révèle un désir de

dédramatiser et de repousser l'échéance de la mobilisation alors que l'Allemagne se trouve dans une sorte de « garde à vue ». L'image représente le facteur apportant à un jeune paysan en train de faucher son champ, l'ordre de rejoindre son corps d'armée. Ce dernier a déjà revêtu des effets patriotiques puisqu'il est habillé d'une chemise blanche, d'un pantalon rouge et d'une ceinture bleue, et coiffé d'un képi bleu et rouge. Le texte insiste sur l'habitude du peuple allemand d'être sur ses gardes, car il est belliqueux. « L'ordre est donné aux permissionnaires de rejoindre leur corps » précise la légende, comme pour montrer que la France se prépare à la guerre et ne sous-estime pas son adversaire. Pourtant elle croit toujours la paix possible.

C'est ce que prouve la page du 27 juillet 1914 avec le dessin de la manifestation à Paris en faveur de la paix. Le dessin qui relève du croquis, souligne l'unité et l'unanimité dans la lutte contre la guerre. Il présente une foule hétéroclite, d'hommes et de femmes, de vieillards et de jeunes hommes, de toutes conditions sociales, reconnaissables à leur canotier, leur costume d'ouvriers, leur robe colorée d'élégantes, leurs vêtements noirs pour les vieilles femmes. Le texte reprend l'élan pacifiste et insiste sur la lourde responsabilité de l'Autriche devant l'Histoire. Il s'emploie aussi à relever le rôle des autres nations européennes qui doivent œuvrer à la paix. Ainsi le bloc austro-prussien est-il désigné comme le déclencheur des hostilités. Un second texte vient conforter ce désir de paix ; il s'agit d'un extrait du Manifeste de la Confédération générale du Travail, publié par la *Bataille syndicaliste* du 16 juillet 1914. L'hyperbole du « cataclysme effroyable » de la guerre européenne tend à dissuader de passer à l'acte. L'injonction finale clôt le texte sur un appel à la solidarité dans la protestation contre la guerre qui doit être unanime. La période oratoire s'enfle dans une protase mesurant l'ampleur du refus de la guerre à l'aune des dangers encourus.

Le livre se rapproche alors d'un feuilleton dont chaque « page épisode » intègre une dose émotionnelle plus forte, allant crescendo jusqu'à l'annonce dans les campagnes du décret de mobilisation, le 1^{er} août 1914. En attendant, le 31 juillet est marqué par « Les retraits dans les banques ». Hellé focalise immédiatement sur la foule apeurée qui se presse au guichet d'une banque pour retirer son argent. Les couleurs plus ternes, dans les tons de beige, de vert amande et les visages tendus, rendent compte de l'effervescence maussade qui règne, un mélange d'égoïsme foncier et d'angoisse compréhensible. Le décret paru le 31 juillet au Journal Officiel rapporte la décision du Président de la République française de proroger de trente jours les valeurs souscrites avant le 1^{er} août 1914. Les termes sont abscons et relèvent du lexique financier, mais l'image est éloquente. Le 1^{er} août 1914, légendé « La garde des voies ferrées », se fait l'écho de l'état d'alerte et de vigilance : un soldat avec son paquetage

surveille la sortie d'un tunnel. Une Note officielle communiquée à la Presse insiste sur la nécessité de dédramatiser et dénonce les tendances alarmistes qui gangrènent l'opinion publique. C'est un écho de la première page, soulignant la cohérence du texte malgré la juxtaposition des dates. Malgré la lecture forcément linéaire, le livre présente la particularité de faire chevaucher les axes historiques et thématiques. En effet deux pages sont consacrées au 1^{er} août 1914, trois au 2 août 1914 pour faire cohabiter sur un même paradigme l'allégresse du départ « la fleur au fusil » et le malheur inhérent à toute guerre avec le dessin symbolique de « La Première Victime » française, allongée au sol, au premier plan tandis que fuit un cavalier prussien casqué, à l'uniforme vert, visé par les fantassins français. La mort n'est pas occultée et contrebalance l'enthousiasme initial.

Quatre pages sont consacrées au 4 août, fustigeant la « Violation par l'Allemagne du territoire belge, à Gemmerich », défendant par la bouche de l'ambassadeur de Grande-Bretagne le traité de neutralité de la Belgique appelé ironiquement « chiffon de papier » par les Allemands. Deux dessins se font face¹¹⁷, l'un offrant à la vue du lecteur le défilé des troupes allemandes traversant la Belgique en dépit de sa neutralité, l'autre une lettre cachetée de sceaux de cire infirmant la méprisante légende « Le Chiffon de papier ». Les deux textes proposent des explications complémentaires et logiques au sujet des Belges et des Anglais venus à leur secours. Le premier alterne les propos du ministre de France à Bruxelles, ceux du Secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères d'Allemagne et le discours du roi Albert au Parlement belge. Ces éléments discursifs et l'expression du « chiffon de papier » sont également présents dans *Le Roi-Chevalier*, « Livre Rose » pour la jeunesse de Larousse, mais sur un mode élogieux et largement partial. Face aux paroles des hommes politiques se trouve le rapport de Sir E. Goschen, ambassadeur de Grande-Bretagne à Berlin. Deux expressions clés deviennent pommes de discorde : « neutralité » et « question de vie ou de mort ». Les raisonnements symétriques et antithétiques des nations belligérantes sont mis en relief par la notion d'obligation, au sens étymologique, tant pour l'Allemagne que l'Angleterre, d'entrer en guerre. « C'est une question de vie ou de mort » renvoie dos à dos les antagonistes qui utilisent la même expression. Cependant les trois quarts du texte sont consacrés aux puissances alliées et stigmatisent la mauvaise foi germanique révélée en trois lignes.

« Petites causes, grands effets », semble vouloir dire l'Allemagne à propos d'« un chiffon de papier » signalant et signant l'Entente cordiale. « Légitime défense et sens de l'honneur et de la solidarité » rétorquent de concert la Belgique, la France et la Grande-

¹¹⁷ Voir l'image en regard.

Bretagne. Deux autres pages en regard font se côtoyer politique extérieure et politique intérieure. D'un côté l'aphorisme « la nécessité ne connaît pas de loi » est illustré par une scène de ruines noircies exposant la violence des combats et du passage des Allemands en Belgique : maisons éventrées, murs éboulés, meubles pillés, planches déchiquetées, sans une âme qui vive. A cette scène de désolation, comme dans un raccord cinématographique de sens, correspond la représentation des « Funérailles de Jaurès ». Le texte est un extrait du discours prononcé par Léon Jouhaux, secrétaire général de la C.G.T., aux obsèques de Jaurès¹¹⁸. Après l'hommage rendu au vertueux et dévoué mentor des ouvriers et à son idéal de justice sociale, les propos contrastent fort avec ceux du Manifeste du 16 juillet 1914. Loin de relever la contradiction, Léon Jouhaux présente la guerre comme une nécessité sociale, une lutte contre l'impérialisme. Il opère une translation du politique vers le social, érigeant la statue de la liberté comme une allégorie précieuse à sauvegarder pour les uns ou à atteindre pour les autres. Le dessin de facture sévère aligne des rangées d'hommes politiques vêtus de complets austères, de chemise blanches et de cravates noires, chapeau bas, rendant un ultime hommage à Jaurès. Un gendarme les sépare du cercueil du grand homme, absent du cadre, présent dans les pensées du lecteur qui reçoit le regard des spectateurs. Le dessin établit donc un échange visuel de connivence entre les personnages et les lecteurs. Les discours sont toujours très solennels, voire dithyrambiques.

Même dans les moments cruciaux, il semble que les représentants de l'état veuillent sans cesse repousser l'échéance. C'est le cas pour la Proclamation du Gouvernement affichée le 1^{er} août. « L'Annonce, dans les campagnes, du décret de mobilisation » s'accompagne d'un dessin représentant cinq villageois écoutant le héraut lisant le décret. La voix de celui-ci est un écho du texte signé par René Viviani et Raymond Poincaré. « La mobilisation n'est pas la guerre ». Il s'agit d'entretenir jusqu'au bout l'idée qu'une solution pacifique sera trouvée à la crise. Le vocabulaire est optimiste mais prudent, faisant la part belle aux désirs, aux efforts et aux espoirs gouvernementaux. La nation est glorifiée, « bon sang ne saurait mentir », et malgré la mention d'une paix désirable, les termes « patriotisme » et « devoir » surgissent, tels des meneurs de troupes. Soucieux d'apaiser les tensions et les angoisses, les hommes politiques ont recours à l'anaphore, au rythme ternaire et à l'union dans la clause de « la vigilance et de la dignité ». On mesure la distanciation opérée par l'auteur qui publie le livre cinq ans plus tard et après dix millions de morts dans le monde, dont un million cinq cent mille en France. Certes il ne manifeste pas de révolte en transcrivant littéralement les textes

¹¹⁸ Voir annexe 10.

fondateurs de la guerre, mais les majuscules du « Droit » et de la « Justice », les éloges de la France « éternelle (...) pacifique et résolue » sont bien dérisoires et laissent un goût amer aux survivants. De même les images des soldats chantant « à Berlin » dans les wagons, des troupes défilant « la fleur au fusil » prennent une dimension tragiquement ironique. Le discours prononcé par Raymond Poincaré lors de la translation aux Invalides des cendres de Rouget de Lisle, le 14 juillet 1915, bien que postérieur au départ pour le front le 2 août 1914, exhale a posteriori un enthousiasme désuet et propagandiste.

En exaltant la mort plutôt que la servitude, la passion de l'indépendance, il met en fait à l'index ce qui a causé la boucherie universelle. Ce sont les leitmotifs qui reviennent régulièrement dans les « Livres Roses » de Larousse et arguent en faveur de la guerre. Au support écrit et pictural se superpose à la musique qui chante une langue universelle. La nation est portée au pinacle : son hymne est un moyen de communication compris de tous qui traduit « la généreuse pensée de la France ». La louange d' « un hymne comme celui-là » dans « une guerre comme celle-ci » est faite pour galvaniser les troupes un an après le début du conflit. L'image rend finalement hommage à ces jeunes soldats partis et à l'auteur de « la Marseillaise » par des allusions subliminales. Le terme peut paraître anachronique en 1914, mais le rapport entretenu entre l'image et le texte, conforte dans cette pensée de la patrie à défendre par-dessus tout. Derrière le nom de Rouget de Lisle se cachent les soldats de la Première République, référents des patriotes de 1914.

Le livre poursuit ainsi sa mission de mémorial, passant du dithyrambe d'un discours politique enfiévré au style heurté et concis des télégrammes. Ce dernier accentue l'effet de suspens quand il s'agit de l'ultimatum adressé par l'Angleterre à la Belgique. Demande et réponse se succèdent à un jour d'intervalle et un interligne d'écriture. Le blanc typographique et l'alinéa reflètent la distance spatio-temporelle entre le Comte de Laloung, Ministre du roi de Belgique à Londres et M. Davignon, Ministre des affaires étrangères de Belgique. L'image insiste sur le déploiement de forces anglaises via un gros plan dans l'angle gauche de la page, sur un navire de guerre anglais dont on devine le nom escamoté hors du cadre : Sussex. Des soldats britanniques reconnaissables à leur pipe flegmatique ont le visage tourné vers la mer et le lecteur. A l'arrière plan deux navires de guerre, prêts à appareiller, crachent leur fumée noire.

Le livre ne se contente pas d'évoquer des faits de guerre, il livre aussi un témoignage sur la vie des Français à l'arrière, les contraintes impliquées par la guerre. Le style administratif et impérieux des affiches trouve un écho dans la rigueur et le ton moralisateur

des circulaires. Ainsi l'image du 5 août 1914 résume-t-elle la situation en montrant la vitrine d'une épicerie fermée pour cause de mobilisation du patron, vitrine sur laquelle figure la redondance patriotique du drapeau tricolore allié à une affiche « Maison française ». Le magasin est gardé par un gendarme. Les deux extraits issus du discours du Préfet de police Hennion expliquent la situation : pour éviter tout pillage, il faut moraliser les Français et leur faire prendre conscience du devoir civique qu'ils doivent accomplir. On note également la référence aux Alsaciens-Lorrains, souvent commerçants, qui ont dû quitter leur activité pour servir la France. Leur décision rend d'autant plus inadmissible le pillage de leur magasin. Le style lapidaire des circulaires au vocabulaire moralisateur s'accompagne d'un fréquent recours au présent gnominique et aux aphorismes. « On ne réjouit que les ennemis de la Patrie » en pillant les commerçants. Le côté immoral du vol disparaît au profit de l'attitude antipatriotique honnie. La menace est utilisée pour dissuader les contrevenants qui se livreraient à la sédition.

Le choix des textes traduit l'évolution des sentiments par lesquels la population et ses gouvernants sont passés. L'enthousiasme lors de la prise de Mulhouse est visible dans le dessin qui représente une charge de cuirassiers, lance au poing, cheval au galop, sur un fond de village alsacien. La revanche appartient au non-dit, mais il suffit de mentionner le nom de l'Alsace pour faire « tressaillir d'enthousiasme toute la France ». Il faut redonner confiance aux Français en insistant sur la concorde nationale. Qui mieux que Ernest Lavisse aurait pu trouver les mots justes et enflammés ? Le ton paternaliste qui débute son article, « Chers enfants de la France », est suivi d'un hommage à la jeunesse de France partie offrir son sang sur l'autel de la patrie. Le ton est grandiloquent car il faut « défendre (...) le patrimoine sacré légué par nos ancêtres ». Le point le plus important est l'entente qui règne entre des partis autrefois opposés sur le plan politique ou religieux. Les vieilles querelles sont oubliées pour une fraternité sans faille. Le dessin insiste sur la solidarité à l'égard des familles de mobilisés. A côté de l'avis de mobilisation est placardée une affiche du secours national autour de laquelle se pressent hommes et femmes de tout rang et de toute profession : paysanne, citadine, ouvrière, curé, ouvrier, soldat, paysan...L'image exerce un regard implicitement subversif pour le lecteur qui a connu la disette et les privations en tout genre, car l'égoïsme existait.

La propagande suit son cours dans un doublé de l'appel au pays lancé par le gouvernement, elle est renforcée par l'appel aux amis de la France lancé par des étrangers, comme Cendrars, Doubrowski, désireux de sauver la France qu'ils chérissent. Le motif de la grandeur française qu'il faut sauver débute ici et revient régulièrement. Dans ce cas le

vocabulaire affectif est fréquent : « aimer », « chérir », « offrir ses bras » sont les offrandes consacrées à la divine France, considérée comme une seconde patrie par ces étrangers à qui elle a su fournir une nourriture tant spirituelle que matérielle. Le discours mêle la précision à la concision et à la louange. Il est précis quand il s'agit d'exhorter à la défense de la patrie, concis lorsqu'il faut ordonner « pas de paroles, donc des actes », hyperbolique pour toucher la fibre sensible de l'amour filial pour la mère patrie, notamment avec l'emploi du superlatif, « la plus formidable conflagration que l'Histoire ait jamais enregistrée ». Le détour métaphorique frappe : « toute hésitation serait un crime ». L'image symbolise cette union des étrangers au secours de la France en installant devant la porte de l'« Association des Amitiés françaises », des hommes en complet et chapeau, à l'air strict, portant les drapeaux de l'Amérique, de l'Italie, de la Grèce, de la Suisse.

Le livre de Hellé déroge à la règle des manifestes patriotiques obéissants et volontairement aveugles. Il reconnaît les revers de situation et avoue les défaillances. Le gouvernement joue la transparence et précise qu'il ne cache rien : invasion de territoires par les Allemands (Roubaix, Tourcoing), souffrances endurées par certaines populations. Pourtant l'on sait que ce n'est pas le cas et que les journaux pratiquent la désinformation ou refusent de montrer les conditions de survie des Poilus. Aussi la redondance encourageante est-elle la bienvenue dans le communiqué officiel du 25 août 1914 qui célèbre « le courage de notre vaillante population », la « foi inébranlable dans le succès final », l'« absolue confiance dans la victoire », la « persévérance et la ténacité » qui assoiront désormais le credo français.

Minimiser le danger pour enrayer la panique qui s'empare de la population est l'objectif principal des textes officiels cités, tout comme avant le déclenchement des hostilités, il fallait reculer l'échéance en dédramatisant. C'est bien ce que laisse paraître le communiqué à la Presse et les instructions adressées aux fonctionnaires le 25 août 1914 par le ministre de l'Intérieur. Pour calmer la population, il a recours à l'euphémisme pour désigner les invasions en zone frontalière. Il s'agit d'« incursions passagères ». L'exode est donc dû à une attitude irréfléchie et impulsive. Les fonctionnaires doivent rester à leur poste et être des exemples de sang froid. La menace d'une sanction à leur égard clôt le communiqué. Hellé sélectionne différentes typologies de textes qui impliquent des tonalités variées correspondant aux états d'âme successifs et aux intentions pas toujours avouées des dirigeants. L'« Appel au pays » du 29 août 1914 propose un exemple de discours particulièrement vibrant, qui envisage la guerre comme le révélateur des qualités inhérentes à un pays. La métaphore filée familiale du Gouvernement paternel qui peut compter sur ses fils,

fait vibrer la corde patriotique. La technique littéraire consiste à utiliser un registre épique pour désigner la guerre, « le plus formidable ouragan de fer et de feu » pour mieux valoriser les hommes pris dans ce cataclysme.

Le texte prend aussi les accents de l'hymne national rappelant le sang versé pour la patrie et la liberté. Le rythme binaire, identique à celui d'un cœur qui bat, soutenu par les anaphores de « Gloire à eux », scande dans les esprits la fierté d'être français. L'antithèse finale entre « les hommes tombent » et « la nation continue » doit faire accepter la mort aux champs d'honneur comme la condition de perpétuation de la nation. Le soldat œuvre à la pérennité de l'esprit du groupe qu'il compose et doit avoir conscience de son unité historique, sociale et culturelle à préserver. La visée prospective s'affirme dans la dernière phrase dont le futur assoit la certitude : « Nous aurons la victoire. » L'image paraît fade au regard du texte. Sur un mur de planches vertes, l'« Appel au pays » est placardé, recouvrant d'anciennes affiches déchirées. Un lampion constitué des drapeaux alliés est suspendu face à l'« Appel », rappelant l'union contre l'Allemagne. Le symbolisme dépouillé reste pauvre.

Le livre rapporte ensuite, à coups de communiqués officiels, du 27 au 31 août 1914, la situation au front et à Paris. Les notes fort courtes donnent l'impression de ne vouloir édulcorer aucun événement. Cependant, le décalage temporel permet, avec le recul, de repérer le souci de ne pas choquer la population, quitte à ne pas tout dire. L'euphémisme, une fois de plus est légion. Plutôt que de parler de retraite de l'armée française, on préfère dire que les lignes « ont été légèrement ramenées en arrière », ou bien, selon une formule plus abstraite, que « la situation est restée aujourd'hui ce qu'elle était hier. » L'emploi de modalisateurs atténue la puissance ennemie. « Les forces allemandes paraissent avoir ralenti leur marche ». Parfois le communiqué tient du constat lapidaire. « Des forces allemandes progressent dans la direction de la Fère », ou de l'avertissement. Hellé choisit alors de faire parler l'ennemi à travers l'image et le texte : le dessin légendé « Un avion allemand jette des bombes sur Paris » est explicité par la source textuelle. « Lettre jetée avec une oriflamme aux couleurs allemandes par l'aviateur allemand qui survola Paris. » Au premier plan, le drapeau allemand s'étale sur le sol d'une maison détruite par un bombardement et où une femme et ses deux enfants pleurent devant les dégâts. Le responsable est au premier plan, l'Allemand symbolisé par son oriflamme. Les victimes baissent la tête, désemparées, prêtes à obéir au mot d'ordre propagandiste germanique : « Parisiens, l'armée française a été battue à la Fère. Rendez-vous. »¹¹⁹

¹¹⁹ Voir l'image en regard.

Neuf pages sont consacrées à la capitale en août et septembre 1914 (du 30 août au 5 septembre). Elles soulignent la progression de l'ennemi, les destructions commises, les conséquences sur les libertés individuelles, comme « la suppression des sauf-conduits pour quitter Paris », l'« interdiction des gros titres des journaux et leur criage sur la voie publique », les réquisitions des fiacres automobiles, le départ du gouvernement pour Bordeaux le 2 septembre 1914 et son retour le 14 décembre, la mise en état de défense de Paris, sa traversée par les Turcos. La simplicité des images correspondant à ces deux derniers faits est éloquente : devant un mur qui rappelle à la fois l'Elysée par la construction en pierres, et les Tuileries par les grilles dorées qui le surmontent, sont disposés des troncs d'arbres abattus et des chevaux de frise. Hellé a recours au dessin symbolique et épuré.

Le décret de Gallieni ordonnant la démolition des immeubles parisiens situés sur la zone militaire et donc l'expulsion des occupants ne supporte aucune réplique. La décision du gouverneur militaire est incontestable. La fermeté s'exprime dans l'emploi du futur et dans l'annonce des sanctions à l'encontre des contrevenants. L'image en pleine page – un pont détruit en pleine campagne – se substitue au texte pour montrer l'isolement de la capitale. De même le choix de reproduire une affiche des chemins de fer du nord le 31 août 1914 confirme cet état. Toutes les liaisons dans le nord de la France et celles qui mènent à Paris sont biffées. La légende fait office de communiqué : « Les voies sont détruites sur la ligne du nord. » Apparaissent deux tendances, l'une favorisant les déplacements des Parisiens intra muros ou même les incitant à quitter la capitale, l'autre faisant régner la censure et les réquisitions. L'intérêt de cet album est de ne pas présenter de redondance inutile entre le texte et l'image. L'enfant découvre le dessin explicité par la légende, peaufiné par la symbolique des couleurs et des gestes. Ainsi le bleu nuit où se détachent quelques silhouettes bleues et rouges de soldats accompagne la traversée de Paris par les Turcos, le départ du wagon gouvernemental, la réquisition des fiacres, autant d'événements malheureux rapportés dans une palette sombre. La tolérance est peinte en pleine rue et en franches couleurs. Hellé signifie les rassemblements par un groupe de cinq ou six personnes qui figurent la curiosité des badauds. Lorsque l'accablement l'emporte, il peint des dos courbés, des visages tournés vers des maisons détruites, des trains attendus, le pas pesant d'un chef de gare qui vient de laisser partir un convoi, des lumières jaunes et un fanal rouge s'éloignant dans la nuit obscure. La résistance parisienne est symbolisée par des barricades et des chevaux de frise. L'image est généralement simple, quasi naïve, les titres sont concis et clairs. Le texte apporte sa contribution littéraire et est plutôt destiné aux adultes.

On note un double souci de concorde et de véracité historique. De là à penser qu'il s'agit d'une historiographie subjective de la Grande Guerre, il n'y a qu'un pas à franchir. L'entente règne entre les Alliés comme en témoigne « le Pacte de Londres » signé le 6 septembre 1914 entre les représentants des Français, des Anglais et des Russes. Le texte éclaire la représentation symbolique du pacte, illustrée par une table verte avec un encrier blanc, autour de laquelle sont disposés trois fauteuils gris. Chaque couleur est associée à une idée : le vert à l'espoir entretenu par l'entente, le blanc à la feuille du pacte, le gris aux costumes officiels. La relation historique véridique est assumée par les ordres du jour adressés aux troupes par les états-majors respectifs, souvent mis en vis-à-vis dans le livre, comme c'est le cas pour les 6 et 8 septembre 1914.

Dans ce cas, l'image représente sans scrupule la mort des soldats, allemands ou alliés, gisant sur une terre dévastée par des canons brisés, les civils tués, les tombes des combattants français morts au champ d'honneur. Pour accompagner l'ordre du Général Joffre appelant à l'offensive sans aucune défaillance, Hellé dessine une charge de fantassins français et au premier plan, un biffin visant avec un lebel. En revanche, pour illustrer l'équivalent allemand, il utilise des couleurs plus sombres, peint un soldat ennemi à terre, tandis qu'à l'arrière-plan la cavalerie poursuit sa route. Aux Français la lumière et les couleurs vives, aux Allemands le verdâtre et un ciel plombé. Si les ordres lancés par les armées ennemies rejoignent les précédents dans la ténacité et l'appel au sacrifice, les dessins dénotent un parti pris de l'auteur qui soutient les Français et rapporte avec le recul des souffrances endurées, l'enthousiasme qui leur était attribué ou dicté.

Les grandes batailles sont rapportées dans leur chronologie : la Marne, l'Yser, les Flandres, l'Artois, Verdun, l'Aisne, le Nord, l'Oise se succèdent. Même les offensives qui se déroulent hors du continent européen sont mentionnées. La première bataille de la Marne est racontée comme un feuilleton à suspense sur sept pages. Que ce soit dans la relation de la bataille de la Marne (du 6 au 9 septembre 1914) ou de celle du Grand-Couronné (du 9 au 11 septembre 1914), Hellé ne cache pas la dureté des combats, les exactions commises par les Allemands¹²⁰ : otages fusillés, habitants massacrés, déportés, animalisés. Le dessin renchérit : un civil mort dont on aperçoit une jambe dénudée est au sol, ce paysan garde encore un sabot à l'autre pied. Les ruines fumantes attestent de la violence des combats. Les gris qui tendent au verdâtre, pour s'assombrir dans un noir mat accompagnent systématiquement les images de destruction. Les légendes ressemblent aux titres de chapitre de romans noirs : les journées

¹²⁰ Voir l'image en regard.

sont numérotées (Première journée, Troisième journée, Cinquième journée), les coups d'éclats et les revirements de situation sonnent « la Victoire de la Marne » ou « la Retraite et la Poursuite de l'Ennemi », la chasse à l'homme se fait insistante dans la répétition « sur les Traces de l'Ennemi ». L'image se joint à la légende pour constituer une réelle captatio.

La bataille de l'Yser est racontée sous forme d'hommage. Sur fond de ciel rosé et terrain ocre, elle est illustrée par l'arrivée des fusiliers marins reconnaissables à leur béret bleu à pompon rouge et à leur uniforme bleu. Les deux textes postérieurs de quelques mois à deux ans sont des discours particulièrement élogieux célébrant, avec force hyperboles, la bravoure, l'abnégation des combattants, les « prodiges d'héroïsme » accomplis. Hellé n'omet pas la course à la mer du 18 septembre au 15 octobre 1914. Les forces en présence veulent contrôler les ports du nord de la France et le discours du Ministre des Affaires étrangères en octobre 1917 précise que l'Yser a joué un rôle décisif dans l'arrêt de la course à la mer. On peut ainsi noter la triple distanciation opérée par le livre : un premier regard est porté sur les événements quelques mois ou quelques années après, viennent ensuite le regard et la voix « off » de l'auteur illustrateur qui a sélectionné les textes et décidé de l'iconographie complémentaire, la plus pertinente à son goût, pour la publication en 1919. Enfin le lecteur auditeur, jeune ou adulte, superpose son regard. On assiste donc à une stratification des points de vue, sur le vif, avec quelques délais, contemporains du lecteur et des opinions. Ceci explique qu'un livre qui pourrait paraître neutre à la base est en fait une somme de subjectivités variant au gré du temps et des événements.

L'originalité du traitement de la bataille des Flandres (accompagnée de la date du 15 novembre 1914) réside dans la variété de la représentation de la soldatesque pour montrer la diversité des nations européennes engagées et des corps d'armes : fantassins, artilleurs, zouaves, turcos, cuirassiers, le costume aide à leur reconnaissance, qui par un pantalon rouge bouffant et une toque rouge, qui par un béret à pompon, qui par un barda et une capote bleue. L'ennemi est systématiquement revêtu d'un uniforme vert ceinturé, coiffé d'un casque à pointe, une lance à la main, souvent à cheval. Il a le pas pesant quand il va à pied. Les personnages sont aplatis, ceinturés dans des vareuses trop étroites. Leur regard peu amène est cerclé de petites lunettes rondes. Lorsqu'ils stationnent en ville c'est devant une brasserie, comme le prouve la gravure du 13 octobre 1914, « Occupation de Lille par l'ennemi ». La destruction des édifices religieux témoigne de la barbarie du peuple allemand, car une généralisation s'opère qui englobe dans une même inhumanité militaires et civils allemands. Les choix opérés par Hellé traduisent ce parti pris antigermanique : bombardement de la cathédrale de Reims le 20 septembre 1914, destruction du beffroi d'Arras le 23 octobre 1914.

Le texte aggrave les griefs en qualifiant les actes d' « abominables », les Allemands de « tueurs de femmes et d'enfants », de destructeurs sauvages des « nobles monuments du passé », d'incendiaires. Hellé n'échappe pas à la représentation conventionnelle et stéréotypée de l'Allemand. Il est soutenu dans sa démarche artistique et éthique par la « Protestation de l'Académie Française contre l'Allemagne », lue en séance publique et rédigée par Ernest Lavisse reconnaissable à son ample période oratoire.

Le livre suit le rythme de la guerre et notamment retrace la guerre de positions qui débute dès l'hiver 1914. Il n'omet pas les offensives d'Artois et de Champagne et ne manque pas de rappeler les victoires du 29 septembre 1915. Le ton est triomphaliste : un premier communiqué officiel annonce deux mille trois cents prisonniers, puis un texte tiré d'une lettre du Président de la République au Ministre de la Guerre apporte un contrepoids émotionnel au compte rendu militaire laconique. Les adjectifs « admirable », « magnifique », « sublime », « incomparable » jalonnent trois courts paragraphes en l'honneur de la victoire et du dévouement avec les redondances de l'ardeur et de l'esprit de sacrifice, conférant la supériorité sur l'ennemi. L'infériorité allemande est rendue par l'image qui rapetisse la taille des Allemands faits prisonniers, pas plus hauts que des enfants et gardés par des cavaliers français à cheval, qui les dominent.

La bataille de Verdun et l'épisode de la Côte 304 viennent ensuite. Le souci d'exactitude chronologique l'emporte sur la cohérence thématique puisque des pages sur la bataille de la Somme s'intercalent : on trouve successivement le premier jour de la bataille de Verdun (21 février 1916), le quarante neuvième jour (9 avril 1916), le cent huitième jour (7 juin 1916), le deux cent cinquante septième jour (3 novembre 1916), chacun commenté par un ou plusieurs communiqués officiels, sans oublier le célèbre « on les aura » du Général Pétain adressé à la Deuxième Armée. Les termes authentiques soulignent la difficulté de l'entreprise et insistent lourdement sur les déconvenues allemandes, la reprise des forts de Douaumont, Vaux. Il n'est aucunement question du million de victimes tombées. Il en est de même pour la bataille de la Somme qui débute le 1^{er} juillet et s'achève le 18 novembre 1916, un mois avant celle de Verdun. A ce stade, le livre revêt l'aspect d'un journal de campagne où les communiqués servent de comptes rendus de journée. L'observation des signataires des communiqués et des destinataires repère essentiellement Joffre et Sarrail. L'offensive du « Chemin des Dames », du 16 avril 1916, dite « offensive Nivelle », est commentée par le Ministre de la Guerre Painlevé. C'est un des rares moments où l'on peut relever un mea culpa reconnaissant les erreurs commises et surtout les très lourdes pertes humaines. L'état-major devra en tirer les leçons pour l'avenir. Le point commun aux illustrations de ces offensives est

la mise en scène des combats avec des personnages en mouvement, le plus souvent des Français à l'attaque avec leur fusil, chargeant des obus, se débattant dans les barbelés, parfois s'écroulant. La représentation picturale est donc dynamique, contrairement aux autres scènes statiques. Parfois l'arme est au premier plan, comme cet énorme obus du premier jour de la bataille de la Somme. Le char d'assaut utilisé pour la première fois devient la métonymie du soldat et le symbole de la puissance armée. L'image complète allusivement le texte, à condition d'être historien ou de l'expliquer au jeune lecteur.

La bataille navale du Jutland du 31 mai 1916 est aussi brillamment évoquée dans la harangue du roi d'Angleterre aux représentants de la grande flotte. Enfin les offensives de 1918 dans l'Aisne, le Nord, l'Oise et la Marne sont relatées à la suite (16 juillet 1918 et 8 août 1918), et à partir de l'offensive générale de l'armée allemande en Picardie le 21 mars 1918, ce ne sont qu'attaques ennemies en Picardie, sur le Chemin des Dames, en Champagne et contre-offensives françaises. Il ne manque que les bombardements de Paris par la Grosse Bertha. A la manière d'un épilogue, le feuilleton se clôt sur trois offensives allemandes du 26 avril, du 1^{er} mai et du 16 juillet 1918. A la série des offensives d'été correspond celle de la capitulation de la Bulgarie (23 septembre 1918), de la Turquie (31 octobre 1918), de l'Autriche (4 novembre 1918) pour aboutir à l'armistice du 11 novembre 1918 et à la reddition de la flotte allemande le 21 novembre 1918¹²¹.

Finalement rien de ce qui est guerrier n'est étranger à Hellé : politique extérieure, politique intérieure, économie, société, culture en temps de guerre. Il sélectionne avec pertinence des extraits de discours officiels français, alliés et allemands. Il fait entendre la voix britannique avec Lloyd George ou Winston Churchill, la voix américaine avec le général Pershing, la voix belge avec le roi Albert, la voix russe avec le tsar Nicolas II. Il n'omet aucun grand homme français et se soucie de rapporter avec exactitude les alliances successives trouvées chez les Portugais (le 9 mars 1916), les Roumains, les Italiens (le 28 août 1916), les Américains (le 5 avril 1917). Il n'oublie pas la Révolution russe avec l'abdication de Nicolas II le 16 mars 1917. On notera toutefois une inégalité de répartition dans le nombre de pages consacrées à chaque année de guerre dans cet ouvrage de cent quarante quatre pages non numérotées. Cinquante-neuf sont consacrées à l'année 1914 (de juillet à décembre, soient six mois), alors que vingt-huit concernent l'année 1915, dix-neuf l'année 1917 ; après une ellipse temporelle de deux mois (janvier et février 1918), vingt-quatre pages retracent l'année 1918.

¹²¹ Voir les images en regard.

L'étiolation constaté correspond à la différence entre l'énorme tension qui régnait avant que n'éclatât l'orage d'août 1914 et ses conséquences sur une population qui va déchanter : elle avait cru à une guerre rapide. L'enlèvement dans les tranchées correspond au nombre décroissant de pages des années 1915 à 1917, avant que ne reprenne la guerre de mouvement en 1918. De plus Hellé envisage les faits en amont et en aval puisqu'il poursuit son étude jusqu'au 1^{er} décembre 1918.

Les textes des pages finales font écho aux hommages aux trois grandes batailles qui inauguraient le livre, mais surtout ils inscrivent la guerre dans un futur d'abord incertain avec le discours de M. Ribot, Ministre des finances. Ensuite ils l'installent dans la pérennité et dans le cœur des plus jeunes avec les deux textes conclusifs qui seront gravés pour demeurer en permanence dans les mairies et les écoles de la République. Le livre devient lui-même ce support, ce mémorial. L'école sera censée accomplir un devoir de mémoire. Clemenceau, le Maréchal Foch, le Président Wilson, la nation américaine et les nations alliées ont bien mérité de la Patrie et de l'Humanité. L'élargissement opère une reconnaissance universelle et une translation du politique à l'humain : dix millions d'hommes sont morts pour sauver la liberté des peuples. Le dessin transmet cette mutation puisque d'un nœud tricolore empanaché de feuilles de laurier et de chêne, on passe à une simple couronne de laurier verte qui encadre les ultimes articles.

L'album de Hellé est donc un livre polyphonique, plutôt partisan et orienté, mais empreint de sensibilité grâce aux dessins et au choix des textes. Le laconisme de couverture dissimule une véritable souffrance qui n'entame pas le patriotisme de l'auteur. Il est simplement devenu pacifiste, ce qui n'est pas antinomique avec la défense de son pays. Il reflète l'évolution des mentalités tant civiles que militaires et donne une vision chronologique de la guerre à travers la doxa des communiqués et des textes officiels. Son rythme suit celui du conflit, reflétant dans une mimésis guerrière la précipitation, la confusion des derniers jours et le manque d'informations données aux populations. Le patriotisme, la rage de vaincre, la vigoureuse éloquence animent des textes, qui avec le recul des années, témoignent aussi de la censure, de la propagande organisée, de l'impact des événements sur la vie scolaire, sociale, économique. Il faut lire le non-dit : l'enfer des tranchées, les mutineries, les conditions économiques difficiles laissent de curieux blancs dans les pages héroïques. L'absence dessille les yeux. Un tel ouvrage ne peut que toucher un vaste public, pas seulement enfantin.

2 CHARLOTTE SCHALLER-MOUILLOT, *HISTOIRE D'UN BRAVE PETIT SOLDAT : ENTRE RÊVE ET RÉALITÉ, QUAND L'ENFANT DOIT FAIRE FACE À L'ENNEMI, UN APOLOGUE ONIRIQUE*¹²²

En 1915, *Histoire d'un brave petit soldat* de Charlotte Schaller-Mouillot, reste dans la même veine iconographique que celle de Hellé, mais le récit de cet apologue onirique est beaucoup plus violent et tendancieux que celui de l'abécédaire précédent. Le rêve se rapproche de la réalité et tourne au cauchemar que vient dédramatiser une exemplarité patriotique. Le « petit soldat », succédané du héros charismatique, est le fil conducteur d'une histoire qui se veut un condensé de la première année de guerre et un espoir en la victoire assurée. La subjectivité de l'auteur s'explique certainement par les origines suisses de cette illustratrice devenue française par mariage et installée à Paris. En 1914-1915, elle écrit et illustre des livres pour enfants d'esprit militariste et collabore à la revue satirique anti-allemande *La Baïonnette*. Auteur et illustratrice à l'instar de Hellé, elle a pour éditeurs Berger-Levrault, spécialisés dans la littérature militaire. Politiquement engagée et affirmant sans ambages son anti-germanisme, elle publie *En guerre !* en 1914. Elle poursuit en 1915 le thème patriotique avec *Histoire d'un brave petit soldat*, offrant cinquante planches en chromolithographie. La consultation de cet ouvrage à la Bibliothèque de l'Heure Joyeuse nous a permis de constater le choix de dessins stylisés inspirés de jouets en bois. Charlotte Schaller-Mouillot présente donc le jeu de la guerre et la guerre en jeu tout en y incluant le phénomène de latence et de condensation du rêve.

Elle utilise toutes les ressources du dessin et du texte pour enfant afin d'ériger la guerre en jeu dangereux et édifiant, se servant du système de la « boîte à joujoux » cher à Debussy et Hellé. Les jouets y sont littéralement contaminés par les préoccupations guerrières et en subissent de plein fouet les conséquences. L'album présente un texte relativement dépouillé mais suffit pour insuffler aux plus jeunes la haine de l'ennemi par une rhétorique guerrière davantage adaptée à l'adulte qu'à l'enfant. La violence du langage et la cruauté inhibée des images sont repérables et constituent une véritable politique de conditionnement du lecteur juvénile. Si l'adulte réfléchi peut s'affranchir d'un discours outrancier et anti-allemand, l'enfant, lui, est un destinataire beaucoup plus malléable et réceptif à la virulence partisane. Tous les ingrédients historiques et cocardiens de l'album sont assemblés pour donner la recette d'un patriotisme inébranlable. La trame chronologique et la dimension axiologique sous-tendent une fiction qui épouse les méandres de la première année de guerre.

¹²² Voir l'image en regard : page de couverture. L'album n'étant pas paginé, nous n'avons pu référencer les citations.

La structure du texte renvoie effectivement à une conception linéaire et triomphaliste de l'Histoire. Elle propose une vision concentrée et encadrée du conflit. L'incipit ancre le récit dans le genre du conte avec le traditionnel « il était une fois » atemporel. La situation initiale révèle un équilibre stable autour d'un petit soldat bien sage qui vivait dans une maison à étages occupée par plusieurs familles. L'événement perturbateur a pour nom la déclaration de guerre et entraîne une modification radicale des habitudes avec le départ pour le front de tout ce qui porte l'uniforme. Après les adieux aux mobilisés et aux engagés, intervient une troisième phase qui est celle de l'affrontement, des mutilations, des morts, jusqu'à ce que le héros se détache par sa bravoure et ses blessures. La quatrième étape est celle du bilan du soldat assoupi qui rêve d'une victoire confirmée par les dernières pages où s'effectue un transfert du jouet à l'enfant tranquillement endormi. Le malheureux blessé est remplacé par le petit enfant qui rêve lui aussi de batailles victorieuses. Comment ne pas voir là une incitation insidieuse à penser constamment à la guerre et à en faire le centre des préoccupations au point de devenir une obsession ? Même les rêves de l'enfant doivent avoir les couleurs de la victoire après avoir pris des accents cauchemardesques de mort.

Le texte suit le schéma quinaire des récits qui permet de passer du chaos, à l'ordre tout en rassurant l'enfant grâce aux quatre éléments inhérents aux contes de fées traditionnels selon Tolkien : l'imagination, la guérison, la délivrance et le réconfort¹²³. Il s'agit d'abord de la « guérison d'un profond désespoir », celui de la guerre, puis de la « délivrance d'un grand danger » (l'invasion allemande, les risques de blessures et de mort), et par-dessus tout du réconfort grâce à un dénouement heureux, indispensable à tout bon conte de fées. « Les choses prennent soudain une tournure joyeuse... quelque fantastique et terrible qu'ait pu être l'aventure, l'auditeur, qu'il soit enfant ou adulte, retient son souffle quand vient ce virage, son cœur se met à battre, est soulevé, et il n'est pas loin des larmes. »¹²⁴ La particularité des contes modernes réside dans une fin triste. Or celui de Charlotte Schaller-Mouillot se termine bien et revêt une allure plus traditionnelle en proposant une conclusion où le héros est récompensé aux cris de « Vive la France », « Vivent les Alliés », « Vivent tous nos braves petits soldats » et où les « méchants » sont punis et défaits, « les vilains Boches s'enfuient en toute hâte ». Il faut que l'enfant ait un sentiment de justice et que le misérable subisse le sort qu'il réservait lui-même au héros. Notre conte satisfait même l'exigence supplémentaire de Bruno Bettelheim qui estime nécessaire la menace, « une menace dirigée contre l'existence

¹²³ Bruno BETTELHEIM, op. cit., p. 219.

¹²⁴ J.J.R. TOLKIEN, *Tee and Leaf*. Boston, Houghton Mifflin, 1965.

physique du héros, ou contre son existence morale. »¹²⁵ Le brave petit soldat est grièvement blessé à la tête lors d'une offensive. Il risque sa vie. Moralement affligé, les nouvelles réconfortantes des infirmières viennent à point nommé pour le ragaillardir. « Les infirmières lui annoncent la victoire des Français qui ont chassé à tout jamais les vilains Boches d'une grande partie de leur territoire. » L'intérêt collectif et patriotique l'emporte largement sur les interrogations personnelles, l'abnégation et le souci de la sauvegarde nationale sont les plus forts.

L'utilisation d'un vocabulaire puéril et outrancier à la fois, participe de cette dichotomie manichéenne censée donner des repères clairs à l'enfant. Le héros subit son sort dès que l'histoire commence et est précipité dans de graves dangers. Ce qu'endure le petit soldat est à l'image de ce que vit le petit lecteur à travers les images et communiqués qui lui parviennent ou même dans son existence personnelle. La séparation imposée au héros est celle que redoute l'enfant qui craint de perdre la vie « lorsqu'il n'est pas convenablement protégé et soigné. »¹²⁶ Le retour à l'espoir, à la vie et à la victoire par le châtement et l'élimination du méchant sublime l'angoisse de la séparation. « Ainsi, *la happy end*, le réconfort final se résume à l'intégration de la personnalité et à l'établissement d'une relation permanente. »¹²⁷ Cependant le texte de Charlotte Schaller-Mouillot présente la particularité de dépasser le stade de la conclusion pour proposer une ouverture sur un avenir radieux qui sort de la diégèse pour gagner le quotidien de l'enfant et de la patrie. La réalité reprend le dessus et « le beau rêve devient, chaque jour, une réalité plus proche ! » La victoire française est clairement souhaitée, annoncée, inéluctable.

A l'instar du conte de Paul Déroulède, *Monsieur le Hulan et les trois couleurs*, écrit trente ans plus tôt, celui-ci se démarque de la convention littéraire par sa dimension axiologique et sa méthode heuristique : la narratrice fait découvrir au lecteur ce qu'elle veut lui inculquer via une pédagogie des valeurs morales et de l'engouement patriotique. Cumulant les rôles d'illustratrice et d'auteur, elle peut établir une large complémentarité entre le dessin et le texte. Elle renoue avec l'univers féérique en installant son histoire dans le monde des jouets en bois. Elle instaure une poétique de l'espace particulière en mêlant espace merveilleux et espace réel. La conclusion et le déroulement chronologique calqué sur la réalité historique hypothéquée rompent avec le cadre spatio-temporel spécifique aux contes :

¹²⁵ Bruno BETTELHEIM, op. cit., p.220.

¹²⁶ Ibid. p.222.

¹²⁷ Ibid. p.223.

le monde réel n'est que partiellement stigmatisé, donc partiellement enchanté. La lecture transporte ailleurs, dans un univers ludique de maison de poupées. Dès la page de couverture les deux mondes interfèrent : un petit soldat de bois vêtu de noir et de rouge reçoit un bouquet de fleurs jaunes des mains d'une poupée blonde en habits rouges et blancs. Les personnages relèvent bien du conte pour enfants. Le geste, lui appartient à une actualité guerrière qui se veut victorieuse. Le fond beige donne du relief aux couleurs. La militarisation du jouet accompagne celle de l'enfance. Les pages de garde sont décorées de jouets en bois tels que le tambour, le cheval, le soldat, le clairon, le monoplane, peints en noir, rouge et jaune, couleurs référentielles du conte. La première page est illustrée, en son centre, d'un petit soldat encadré par un avion biplan à gauche et un canon à droite. Le patriotisme est largement suggéré par deux nœuds tricolores. Au-delà du jeu s'instaure une forte orientation belliqueuse.

L'espace merveilleux est territorialisé par la délimitation des lieux de paix et de combat. La sérénité règne dans une maison à étages occupée par plusieurs familles de jouets, animée par les aboiements du fidèle Miou. La sortie de l'espace sécurisé domestique va plonger le héros dans des lieux plus angoissants. Le lecteur assiste au passage d'un monde à l'autre et les caractéristiques guerrières de la réalité sont transposées dans ce monde parcellaire du jouet où le héros va s'affirmer et subir une initiation. Le choix de vignettes ou de frises horizontales pour le dessin entretient cette image fragmentée de l'univers ludique. Sorti de la maison originelle, le héros doit affronter l'ennemi. Il ne transgresse aucun interdit. Au contraire il se mobilise pour une noble cause, car un gendarme annonce que « la guerre vient d'être déclarée entre tous les petits soldats français et les vilains Boches. » La formulation enfantine suggère discrètement cependant que l'enfance est également mobilisée et appelle à un élan identique du jeune lecteur, quel que soit son âge. De là à passer outre les obstacles imposés par la loi à la jeunesse, il n'y a qu'un pas.

L'espace de la maison de jouets est alors contaminé par l'espace réel dans lequel il est intégré. Les personnages s'animent, deviennent autonomes. Le grand branle-bas dans la belle maison fait alors penser à l'effervescence qui suit l'annonce de la guerre en France. On assiste à une miniaturisation métaphorique du territoire national. La maison de poupées représente la France chamboulée par la mobilisation. Selon Gaston Bachelard¹²⁸, la miniaturisation « ouvre la porte du grand » contenu dans le petit. Cependant ici il n'y a pas d'opposition entre les nains et les géants, les jouets sont de dimension identique ; ils engagent une lutte microcosmique à l'égal du conflit mondial. Leurs attitudes sont calquées sur celles des

¹²⁸ Gaston BACHELARD, *La poétique de la rêverie*. Paris, PUF, 1974.

Français. Le jouet tout comme l'enfant est oublié au profit de l'adulte. Dessins et discours conjuguent leur discours socio-éthique. Les différents corps d'armes sont représentés lors de l'adieu aux soldats : artilleurs, fantassins, marins, tirailleurs sont peints de profil et en portrait. La légende et le texte explicitent les images, et leur confèrent une maturité que dissimule l'iconographie des petits jouets. Les liens de parenté et les cadeaux de dernière heure rappellent la déchirure des séparations et le patriotisme qui les fait accepter comme des offrandes propitiatoires : les femmes maternelles ou amoureuses offrent des friandises tandis que « la sœur de notre ami » lui « fait le sacrifice d'un gros collier de marrons que, du haut de son aéroplane, il pourra laisser tomber sur la tête des vilains Boches. » Les préliminaires belliqueux, si ludiques soient-ils, n'en sont pas moins proches de la réalité.

La représentation de l'ennemi n'échappe pas aux clichés conventionnels : il y est systématiquement dénigré, ridiculisé, constamment traité de « vilain » ou de « méchant Boche ». L'iconographie n'est pas originale puisque l'Allemand apparaît sous les traits d'un gros général, vêtu d'une capote grise, coiffé d'un casque à pointe, armé d'un fusil. Les autres soldats prussiens se fondent dans les bois stylisés sous forme d'arbres ronds et verts dans des pots verts. Sur le plan rhétorique, l'antiphrase est de mise avec « le gracieux pas de l'oie » pour qualifier la démarche des Allemands. Tout ce qui est germanique est lourd : le général, les gros canons. Sur le plan moral, l'Allemand est traité de traître, de couard ; il s'enfuit face à l'ennemi. La satire antigermanique touche au grotesque lorsque l'empereur Guillaume II vient d'attraper, comme il se doit, un « gros rhume de cerveau » en voulant trop sérieusement jouer au soldat. Ce ressort comique farcesque est aussi utilisé par Forton dans *Les Pieds nickelés*. Le trait outrancier participe de la caricature : en accusant la faiblesse intellectuelle de l'ennemi dont les facultés sont altérées par un simple rhume, l'auteur illustrateur prend le parti radical d'une infériorité mentale de l'ennemi. L'ironie picturale rejoint la morgue verbale. A droite en bas de page, se trouve un médaillon sur lequel est peint Guillaume II, le nez coulant et inscrit la légende mémorable, « rhume de Guillaume 1914-1915 ». La fatuité germanique est ciblée, immortalisant les grands événements touchant l'Empire. Le dessin prête à sourire et dédramatise.

Cette image traditionnelle de l'Allemand l'oppose radicalement aux Alliés, largement valorisés. Face au « vilain Boche » excelle le « brave soldat » français qui livre bataille dans les airs avec son aéroplane, qui accourt en chantant « la Marseillaise » et emporte un village à la baïonnette. Notre « vaillant petit soldat » veut « crever » les dirigeables allemands et met le feu à son monoplane saboté plutôt que de le laisser aux mains des Allemands. On note ici deux

aspects importants de l'album qui confirment l'intention propagandiste : le patriotisme inébranlable est souligné par les couleurs vives, tricolores et récurrentes, mais le corollaire obligé semble être la cruauté dont le livre est loin d'être exempt. Chaque page est empreinte d'une exaltation cocardière soutenue par les couleurs nationales et avivée par un esprit vindicatif. L'iconographie ludique et les marques discursives de l'oralité cumulent les fonctions référentielle, expressive et conative. Le texte porte indéniablement la subjectivité de l'auteur dans une dichotomie manichéenne opposant le « vilain Boche » au « brave petit soldat ». Ce dernier s'est mobilisé sans attendre, dès l'annonce du gendarme, ponctuée d'un vibrant « vive la France ! ». L'avancée des troupes « sous le soleil bien chaud » exalte la bravoure.

Dans cette dilution temporelle, rien ne manque des grandes étapes du début du conflit, de la déclaration jusqu'aux premières victoires qui augurent d'un triomphe définitif, pourtant bien hypothétique en 1915, date de parution de l'ouvrage. L'enthousiasme de la mobilisation, les premiers combats et leurs lots de blessés, de mutilés, de morts ne sont pas occultés. Le texte pare à toute éventualité : ceux qui n'ont pas encore été soldats signent leur engagement chez les gendarmes. L'embusqué n'existe pas. La guerre dans les airs est déclarée et les soldats accourent en chantant l'hymne national. Même le cas du prisonnier est prévu et le héros, pour s'évader, a recours à un subterfuge fréquemment utilisé, la substitution de vêtements allemands aux effets français pour passer inaperçu de l'ennemi. Tous les livres pour enfants y ont recours, des « Livres Roses de la Guerre » de Larousse aux *Pieds nickelés* de Forton en passant par *Bib et Bob* d'André Foy. L'hymne français est renchéri par le joyeux cocorico lancé par un coq tricolore à l'arrivée du petit soldat, reconnu malgré son travestissement.

Le motif du chant national allègrement entonné accompagne tous les assauts et martèle le thème de la défense du sol. L'adjectif « joyeux » intervient à trois reprises pour décrire une atmosphère heureuse que rien ne saurait ternir, la soupe chauffée gaiement et l'appel du clairon sonne comme un cri de joie. La volonté de cacher les phases de démoralisation est évidente et participe de la fonction impressive du texte qui agit sur un jeune destinataire et doit lui donner une impression de courage indéfectible. L'épisode du courrier rappelle le partage des colis et la solidarité, et élude la solitude des plus démunis, délaissés par leur famille. Voudrait-on épargner la tristesse au jeune lecteur ? Ce n'est certainement pas le but de ces absences qui marquent plutôt une volonté de présenter la guerre sous un jour optimiste. Le patriotisme éclatant sur le plan visuel comme sur le plan sonore, se prolonge dans la célébration des Alliés avec force hyperboles à l'instar des « vaillants alliés belges et des splendides soldats

anglais. » L'éloge des Alliés est confirmé par le dessin qui place en première ligne les Ecossais en kilt avec les Belges, précédés d'un drapeau à leur effigie. Rien n'entame la volonté farouche de ces braves, pas même les obus, les « marmites ». L'adjectif « bon » détermine les qualités morales de dévouement et de générosité : « les bons soldats alliés avancent », « deux bons infirmiers » ramassent le soldat blessé pour le ramener jusqu'à l'ambulance où il est soigné par de « bonnes infirmières ». Enfin les nouvelles annoncées par ces dernières confortent le petit soldat dans la douce quiétude de son rêve où « les bons soldats radieux rentrent dans leurs casernes. » Le songe devient idyllique pour se confondre avec celui du petit enfant de la fin de l'album, lui-même double du lecteur.

Cet ensemble où l'enthousiasme belliqueux ne se dément jamais, n'est pas dépourvu d'allusions mortifères et cruelles. Le livre est certainement l'un des plus violents écrits pour les jeunes enfants à cette époque, car il ne leur épargne pas les blessures, les marmitages, les mutilations, les morts, dans un style d'autant plus dangereux qu'il associe l'argot militaire à un vocabulaire enfantin sur un ton de badinerie persuasive. Livré à la vindicte du lecteur, le « Boche » devient la cible de toutes les cruautés physiques ou verbales. L'enfant est inclus dans ce désir massif de destruction sans merci, reflété par l'image et le texte. Dès la douzième page, le petit soldat lance un marron – comprenons une bombe – sur la voiture d'un gros général allemand, « si méchant ». L'apposition justifie le meurtre et exclut tout remords. La voiture est écrasée et le général est en pièces. Le déchiquetage n'émeut pas parce qu'il a été cautionné et dédramatisé par le jeu de l'euphémisme. Cependant la pulvérisation, l'éclatement des corps explosés ne fait pas sourciller. La mimésis guerrière du soldat de bois semble effacer l'atrocité de la réalité. D'ailleurs à la page suivante, la mort réapparaît, froidement donnée par le petit soldat « qui veut crever les dirigeables allemands » et « met le feu » à son avion. Le recours à l'argot militaire péjoratif pour désigner l'ennemi participe de cette entreprise de « bourrage de crâne » qui place l'enfant dans une situation de jeu de guerre où tout se termine toujours bien pour la France. Le lexique enfantin qui se sert des onomatopées comme « boum boum ! » pour désigner le bruit des canons contrebalance la verveur d'un vocabulaire discréditant. Le « boche » pullule, souvent sans majuscule, les « marmites » pleuvent.

L'illustration joue sur le cadrage, plaçant à l'arrière-plan les canons allemands, toujours fourbes, et au premier les braves Français. Le texte comme l'image n'exclut ni mutilations, ni blessures. Avec un réalisme très cru, les mots n'hésitent pas à évoquer la « blessure à la tête ensanglantée » de notre ami tombé en pleine action sur le seuil d'une église. Le combat ne se déroule pas uniquement sur les champs de bataille, il a aussi lieu dans

les rues des villages occupés et n'épargne pas les civils. C'est là la part du non dit qu'est censé expliquer le lecteur adulte au jeune auditeur. Comme pour venger l'atroce blessure du petit soldat, le dessin offre la vision de cinq soldats allemands amputés, prémices de la débâcle finale qui « entraîne à tout jamais hors du territoire les vilains Boches. » Le désir de se débarrasser de l'occupant taraude tant l'esprit du héros qu'il en rêve. Ce songe en appelle un autre comme s'il allait de soi que l'enfant rêvât lui aussi de victoire. Il faut que son cauchemar se transforme en rêve. Curieusement ce qui peut le rassurer est de savoir que lorsqu'un petit soldat français tombe victime de son devoir, dix se dressent pour le remplacer. Le mythe de l'Hydre de Lerne vient à point nommé soulager les esprits et clore l'histoire racontée à la veillée, avant que l'enfant ne s'endorme.

Ainsi dans une structure symétrique qui signe le retour à l'ordre comme dans les contes de fées, les quatre dernières pages reprennent les dessins du début, la grande maison retrouve son calme, mais s'est enrichie de galons. Des banderoles affichent une gradation dans l'humanité des encouragements prodigués à la France, aux alliés, aux soldats. La frontière entre fiction et réalité est abolie. La haie d'honneur faite par dix petits soldats noirs et rouges au garde à vous, accueille le héros enveloppé dans le drapeau tricolore qu'il brandit. L'homme et la nation ne font plus qu'un dans la représentation picturale et textuelle.

Charlotte Schaller-Mouillot trace les perspectives chronologiques et thématiques de la guerre. Dans un récit atemporel, elle rappelle les forces en présence au début du conflit et tous les espoirs qui insufflent la force de se battre. La victoire ardemment souhaitée s'inscrit dans un final onirique censé devenir réel à brève échéance. Le patriotisme omniprésent cautionne les actes les plus cruels. La mise à mort symbolique du soldat ennemi appartient au jeu de la guerre qui se met en place dès que l'on sort de l'espace sécurisant et protégé de la maison. Tous les thèmes récurrents contemporains trouvent leur place dans l'album : l'ennemi ne peut agir que basement et cette lâcheté justifie la purification par le feu et la désintégration de tout ce qui représente la « Kultur ». La souffrance expiatoire et propitiatoire, quand elle concerne le corps de l'adversaire, devient rédemptrice lorsqu'elle touche le soldat français ou allié. La mort au combat n'est pas taboue et magnifie le martyr. Son évocation sans détours a une visée didactique et morale à l'égard du jeune lecteur qui doit apprendre à dépasser ses peurs, à faire preuve de courage, de bravoure et de pugnacité par procuration. Le phénomène d'habituation à la brutalité, parfois mortelle, fait disparaître la frontière entre la fiction et la réalité : les cloisons de la maison de poupées s'effondrent et la guerre entre dans le jeu. L'enfant est de facto intégré au monde des adultes et aux atrocités des combats. Le soldat est fait pour tuer et

l'album présente le passage de l'intention à l'acte. Le jouet auquel s'identifie le lecteur devient l'allégorie du patriotisme enfantin par le biais d'une iconographie ludique et d'un texte faussement puéril. La guerre est transposée dans l'univers de l'enfant qui doit suivre les traces de ses aînés et épouser ses rêves. La rhétorique ambivalente suggère même qu'il brûle de les imiter.

La lecture de cet ouvrage met en place tous les axes qui orientent la littérature de guerre enfantine. Elle nous rappelle les cartes postales de bébés en uniforme qui ornent les pages de garde de notre volume des *Pieds nickelés*, et le volontariat des gamins de Poulbot ou de Charles Guyon dans les « Livres Roses de la Guerre », déçus de ne pouvoir participer à la guerre à cause de leur jeune âge. La littérature apparaît comme un palliatif qui doit apprendre à mûrir, à patienter. L'enfance entre dans la guerre et la guerre pénètre dans l'enfance. De cette situation va naître l'enfant héros, l'enfant martyr. Les enfants font de la résistance et mettent leur espièglerie, leur candeur au service de la Patrie, comme le montre Marthe Serrié-Heim dans *Le Petit Bé et le Vilain Boche*.

3 MARTHE SERRIÉ-HEIM : *LE PETIT BÉ ET LE VILAIN BOCHE*¹²⁹

Le Petit Bé et le Vilain Boche de Marthe Serrié-Heim offre un exemple de forme plus élaborée et plus aboutie de littérature enfantine, par le développement de l'intrigue, le vocabulaire employé, les situations imaginées et les dessins représentés. La trilogie constituée par l'abécédaire de Hellé, l'album de Charlotte Schaller-Mouillot et l'histoire de Marthe Serrié-Heim permet de mieux saisir le processus d'embrigadement des esprits juvéniles à différents âges : du moment où l'enfant est apte à lire jusqu'à l'époque où il peut être sensible à l'humour et à la gravité. Les registres littéraires évoluent et se mêlent parfois au sein d'une œuvre. Ce dernier album pour les plus jeunes permet de déterminer plus finement comment le texte et l'image se complètent pour représenter la guerre aux yeux des enfants et les orientent dans leur mode de pensée.

Outre les motifs traditionnels qui détériorent la vision de l'ennemi via une phonétique gutturale et une image dépréciative sur le plan physique et moral, l'auteur recourt à une technique littéraire aux échos psychologiques indéniables : l'insertion du rêve dans la diégèse. L'alternance d'épisodes graves et ludiques assure un équilibre dramatique à un récit composé de vingt-quatre chapitres apparentés à autant d'épisodes proches du gag.

¹²⁹ Marthe SERRIÉ-HEIM, *Le Petit Bé et le Vilain Boche*. Paris, Delagrave, 1915.

Un relevé des propos tenus à l'encontre de l'ennemi révèle une stigmatisation systématique par le physique et la rusticité de l'Allemand. La complémentarité entre le texte et l'image accuse la hideur et le ridicule du militaire allemand. Sa représentation dégradée s'exprime par une allure clownesque, une chaussette trouée à un pied, un casque à pointe sur l'autre tandis qu'il dort avec une bouteille sous son lit. Le dessin cumule trois griefs habituels à l'encontre du Germain : la grossièreté, le militarisme outrancier, l'intempérance. La caricature désamorce le danger par la dégradation de l'armée allemande et rassure de facto. L'ennemi n'est qu'un pantin naïf facile à berner et destiné à échouer. Le manichéisme traditionnel entre le petit poucet français et l'ogre allemand est dédramatisé par l'expression ludique des antagonismes. Le vocabulaire antithétique des vertus et des défauts se double de scènes cocasses où le vilain Boche est la dupe des farces du Petit Bé. Toutefois l'enfant ne s'amuse pas gratuitement aux dépens de l'ennemi, il agit par sens de l'honneur, de la justice et du devoir. Il s'enhardit au fur et à mesure de l'histoire jusqu'à prendre des risques et apporter un drapeau français en première ligne aux Poilus.

La structure narratologique suit une progression qui mène le héros enfantin du foyer familial à la ligne de feu, et qui le fait passer du jeu de la guerre à la guerre réelle. Le parcours symbolise ainsi l'intégration de l'enfant à la guerre et il correspond au souci de disculper les plus jeunes de leur incapacité à participer réellement aux combats.

L'exposition d'une famille dévouée à la cause nationale, d'un garçonnet facétieux et d'un ennemi chétif, rassure le lectorat quant à l'issue des hostilités et sa capacité de défense du sol français. Marthe Serrié-Heim choisit, à l'instar de ses pairs, un cadre spatio-temporel symbolique : un village occupé du nord-est de la France au début de la guerre. L'enfant vit avec sa mère et son grand-père, puisque son père est parti au premier roulement de tambour, en tant que sergent au « X. » de ligne. Un vilain Boche occupe la maison et s'octroie le meilleur lit. L'injustice de la situation fait naître un fort désir de se venger qui se manifeste par des attitudes puériles – tirer la langue – puis des farces dont on trouve des échos chez André Foy¹³⁰ ou Hansi : mettre des puces dans le lit de l'Allemand, ridiculiser le pas de l'oie par un défilé de volatiles du même nom, substituer des oignons à des pommes dans des beignets, au nez et à la barbe de l'Allemand.

L'ouvrage confirme sa valeur morale par les titres aphoristiques de certains chapitres. « Bien mal acquis ne profite jamais »¹³¹ est illustré par le cliché de l'Allemand détrousseur victime de son larcin : le vilain Boche a volé la montre gousset du mari mort de la mère

¹³⁰ André FOY, *Bib et Bob la guerre*. Paris, La Renaissance du Livre, s.d.

¹³¹ Marthe SERRIE-HEIM, op. cit., chapitre VIII, p.12.

Léonide ; la pie Margot s’empare du précieux objet pour le rapporter à la veuve dépouillée. L’intertextualité accentue la littérarité de l’ouvrage par la référence à La Fontaine et lui confère le statut d’un apologue. L’humour et la causticité châtient l’ennemi par le fouet du rire : Petit Bé gobe les œufs destinés à l’Allemand et ne lui laisse que les coquilles intactes, « opération délicate et très nourrissante. »¹³² La morale est exposée en conclusion : le vilain Boche eut « l’œil fixe et resta les dents serrées, honteux comme un renard qu’une poule aurait pris, n’eût pas manqué de dire notre bon La Fontaine. » La revendication de l’intelligence française et du patrimoine littéraire national participe de la défense patriotique.

Le rappel du fabuliste entraîne inévitablement l’anthropomorphisme qu’exploiteront pleinement et brillamment Pierre Chainé, Charles-Maurice Chenu, Benjamin Rabier : l’animalisation de l’ennemi réduit sa puissance et accuse sa régression intellectuelle. Alors que les trois auteurs masculins optent pour la personnification d’un rat ou d’un chien, fins observateurs des hommes, Marthe Serrié-Heim adapte le symbole animal à son jeune public : Petit Bé trouve une curieuse ressemblance entre le chien Pompon et le vilain Boche. Il l’affuble d’un casque à pointe et de lunettes rondes, l’assoit sur un tabouret. La transformation est telle que l’Allemand se méprend et prend l’animal pour son semblable et lui parle : « Komm, Fritz ! »¹³³. « Nos braves bêtes »¹³⁴ se mobilisent : oies, chiens, perroquets se mettent au service de la patrie, qui par un défilé cacardant, qui par un mimétisme physique troublant, qui par une « Marseillaise » entonnée sans vergogne devant l’ennemi. Les procédés mis en œuvre ne relèvent pas tous de l’ironie ou de la veine ludique. Des sujets plus graves sont abordés sous couvert de bons sentiments : la blessure de l’Allemand – qui s’est coupé en volant une bouteille de vin dans une cave – est l’occasion de rappeler qu’« un homme blessé et qui souffre n’est plus un ennemi. »¹³⁵ Un incident bénin donne lieu à une morale humaniste.

L’enfant acquiert un statut héroïque par trois actes successifs qui conduisent à sa célébration : informateur, il annonce l’arrivée des Allemands aux troupes françaises par le biais d’un petit bateau qui remonte le cours de la Seine jusqu’à Paris. Le jouet sert les projets du stratège. Le rêve de Petit Bé hypostasie ses désirs et fait accéder au principe de plaisir par le dévoilement de son contenu latent : Petit Bé rêve d’être capitaine, il fait prisonnier des soldats prussiens, refuse les berlingots de Guillaume II d’un furieux coup de pied dans sa boîte. Il se réveille dans son lit et songe au beau rêve qu’il vient de faire¹³⁶. Non seulement

¹³² Ibid. p.11.

¹³³ Ibid. chapitre XIII, p.17.

¹³⁴ Parodie du titre du n°161 des « Livres Roses de la Guerre » de Larousse, *Nos braves toutous à la guerre*.

¹³⁵ Marthe SERRIE-HEIM, op. cit., chapitre VI, p.10.

¹³⁶ Ibid. chapitre XVII, p.21.

l'enfant accède au statut de guerrier, mais il se débarrasse aussi violemment du carcan de l'enfance par le rejet symbolique des friandises. Le rêve est un palier d'accès à la maturité qui prépare l'ultime action grandiose : Petit Bé s'empare d'un drapeau tricolore qu'il enroule autour de sa taille et porte jusqu'aux lignes françaises. Il est entré dans la guerre et semble avoir définitivement quitté l'enfance.

Toutefois le dernier chapitre¹³⁷ récuse la thèse de l'enfance oubliée, gommée par les circonstances : il entérine le concept de l'enfant doué de raison qui connaît sa place parmi les adultes et a besoin de l'ombre tutélaire du père. Le jour de fête qui clôt l'album célèbre le retour du père de Petit Bé qui se sent redevenir petit garçon. La présence paternelle rassure et rassérène, elle ramène à la sécurité originelle du cocon familial. Elle prolonge l'enfance. La guerre apparaît comme une phase initiatique à l'âge adulte, une étape dans la maturation des enfants. Elle revêt les caractéristiques d'une épreuve formatrice que souligne Meyer dans le *Livre du Souvenir*¹³⁸ :

« La guerre les a touchés également, les a mûris plus vite et les a élevés au-dessus de leur âge. Ils sont aptes à sentir et à comprendre. »

L'album de Marthe Serrié-Heim collabore à la grande œuvre de Salut Public que constitue l'effort de guerre. Cette corrélation étroite entre la voix officielle et la voix littéraire enfantine est entretenue par une iconographie ad hoc. Les dessins de Fontanez¹³⁹ insistent sur les trois couleurs françaises et jouent sur la stylisation des formes. Les « trois couleurs » de Déroulède font des émules : dès la couverture, Petit Bé est entouré de trois pots de roses tricolores et fait face à un « vilain Boche » à l'air furieux¹⁴⁰. L'allusion subliminale au drapeau parcourt le livre en filigrane jusqu'à l'ultime chapitre qui déploie l'étendard. Le chapitre X intitulé « Les Roses » célèbre l'arrivée du printemps qui fait fleurir des rosiers tricolores au grand dam du « vilain Boche ». Le coup de cravache asséné par l'ennemi sur un rosier blanc n'y fait rien : « Ces vilains Boches n'empêchent pas nos trois couleurs de fleurir ! Vois tous ces boutons, demain nous aurons encore notre drapeau tricolore », console le grand-père¹⁴¹. L'iconotexte métaphorise la victoire annoncée dans une triple représentation finale : le Poilu lève dans ses bras son fils, un clairon sonne la victoire et une fillette tient un bouquet tricolore.

¹³⁷ Ibid. chapitre XXIV, p.28.

¹³⁸ E. MEYER, *Livre du Souvenir*. Epinal, Imprimerie vosgienne, 1918, p.261.

¹³⁹ Fontanez sait adapter son trait satirique aux enfants : il a collaboré à des revues satiriques suisses, allemandes, françaises en tant que caricaturiste (sources : Marcus OSTERWALDER, op. cit., p.397).

¹⁴⁰ Marthe SERRIE-HEIM, op. cit., page de couverture. Voir l'image en regard.

¹⁴¹ Ibid. p.14.

L'album de Marthe Serrié-Heim appelle les plus petits à la résistance morale et intellectuelle ; il fustige l'ennemi par le biais de la farce. Les symboles de la victoire française y fleurissent à qui mieux mieux, rassurant le lectorat sur l'issue du conflit déclenché depuis un an. Cet ouvrage, à l'instar des deux précédents, appartient à la bibliographie guerrière de la prime jeunesse : propédeutique à la défense civile, il exalte l'héroïsme enfantin et prépare à la lecture d'œuvres plus graves aux tonalités lyriques, épiques ou satiriques. Ces livres destinés à un lectorat enfantin plus âgé prennent davantage appui sur l'actualité guerrière et souscrivent à la politique propagandiste par l'exposition du martyr enfantin. Ils s'inscrivent dans la lignée des manuels d'histoire et des journaux contemporains par la présentation archétypale des belligérants et de la guerre au quotidien. Ils écrivent concomitamment les pages de l'histoire qui se déroule, par l'hagiographie des grands hommes comme Joffre, Guynemer ou Pégoud, leur offrant un panthéon littéraire.

CHAPITRE IV

HUMOUR ET / OU PROPAGANDE : « CASTIGAT RIDENDO MORES »

1 L'ESSOR DES PUBLICATIONS ENFANTINES ET IMAGÉES

L'essor sans précédent connu par l'édition pour la jeunesse dans la seconde moitié du 19^e siècle est à la fois qualitatif et quantitatif grâce à la création de collections par Hachette et Hetzel et à la multiplication des titres publiés. Cependant un bémol atténue cet élan ralenti à deux reprises, d'abord dans les années 1890 à cause d'une période de crise de l'édition enfantine : à la suprématie des maisons provinciales d'édition telle Mame à Tours, succèdent un renversement de tendance en faveur des éditeurs parisiens et l'émergence de nouvelles maisons d'édition de 1880 à 1895. Le second ralentissement a lieu en 1914 pour des raisons politiques et économiques. Des éditeurs périssent, mais la disparition la plus marquante est celle de la librairie Hetzel rachetée par Hachette en 1914. Le déclenchement du conflit mondial retarde de quelques mois les publications des revues hebdomadaires et mensuelles à destination du jeune public et oriente les lecteurs vers une littérature patriotique commanditée par l'Etat.

Cependant les éditeurs n'entendent pas laisser ternir leurs publications par la guerre et recourent à de multiples subterfuges pour séduire le lectorat juvénile : les formats varient, la qualité du papier est inégale selon le coût, la couleur est l'apanage des plus riches. Mame reste encore le premier éditeur pour la jeunesse car la librairie a su s'adapter par la publication de volumes à couverture polychrome illustrée, son concurrent laïque Hachette le suit de très près. Les éditeurs scolaires Delagrave, Armand Colin restent très actifs et dans une moindre mesure Nathan et Vuibert. Mais une troisième famille importante se dégage : celle des éditeurs populaires qui proposent des albums humoristiques populaires comme Tallandier. La lecture récréative n'est plus un loisir neuf pour les enfants, elle connaît des concurrents et doit aussi offrir une inculcation patriotique. C'est pourquoi Larousse, Plon, Tallandier et Payot optent pour des genres littéraires qui renouvellent et vivifient la fibre patriotique : ils renouent avec le point de vue interne animalier. Leurs auteurs inventent, qui un chien, qui un rat, qui une chamelle... afin de distraire les jeunes lecteurs tout en justifiant la guerre. La tristesse des enfants bouleversés par le départ d'un proche au front, a besoin de dérivatifs. L'animal est l'instrument littéraire et idéologique privilégié de cette aventure exceptionnelle.

Quel intérêt y a-t-il à prendre pour protagoniste, pour héros éponyme, un animal ? Quels genres littéraires sont mis à contribution pour servir concomitamment la cause française et la qualité textuelle, voire iconographique ? La guerre constitue-t-elle la seule

matrice génétique capable d'enfanter des ouvrages aussi variés par le format, le style, l'illustration et la qualité littéraire ? Ces questions se résolvent par la recherche d'indices sur le travail de l'écriture opéré par les auteurs et les conditions dans lesquelles se sont effectuées les rédactions. La variété générique, allant de la simple historiette à l'apologue parfois doublé de mémoires, témoigne de l'efflorescence littéraire due au bestiaire imaginé par les écrivains. Quoique de qualité inégale sur les plans formels, narratifs et stylistiques, ces ouvrages prouvent qu'il existe une Union Sacrée des animaux à l'image de l'Union Sacrée prônée par Poincaré.

Nous avons sélectionné six ouvrages parmi ceux que nous avons découverts, en raison de leur appartenance à la littérature animalière et de la diversité des genres littéraires qu'ils proposaient. Le classement catégoriel est consubstantiel au genre et à la qualité éditoriale, et détermine deux séries d'ouvrages : d'une part, les textes issus d'opuscules de la collection Larousse des Livres roses de la guerre comme *Nos braves tous*, *Victoire la chamelle des tranchées*, le poème « Infirmier à quatre pattes » tiré du journal *Fillette* composent une palette plutôt banale par la forme, le fond moralisateur et une mise en scène patriotique conventionnelle. D'autre part, trois livres se distinguent par la longueur de leurs intrigues, leur qualité textuelle et iconographique. *Flambeau chien de guerre* de Benjamin Rabier¹⁴², *Totoche prisonnier de guerre, journal d'un chien à bord d'un tank* de Charles-Maurice Chenu¹⁴³ et *Les Mémoires d'un rat* de Pierre Chainé¹⁴⁴ constituent une trilogie essentielle à notre étude. Ils offrent deux images antagonistes de la guerre, deux regards divergents, deux tonalités opposées, liés à leur genre respectif et à l'âge de leurs destinataires.

Si le bel ouvrage cartonné et colorié de Benjamin Rabier aux éditions Tallandier est écrit et illustré en 1915 par le dessinateur animalier patriote pour un public d'enfants, la question de l'âge des destinataires se pose pour les deux autres livres liés par leur appartenance générique aux mémoires. Charles-Maurice Chenu publie en 1918 un récit de cent trente pages où le chien Totoche prend la plume et dont la patte n'est pas sans évoquer le bestiaire humanisé de La Fontaine. La simplicité apparente du titre déroute et contraste avec un texte à la facture élaborée et où l'humour le dispute à la valeur testimoniale. La librairie Plon publie des ouvrages à forte connotation patriotique consacrée à l'hagiographie des héros de la Grande Guerre comme Guynemer ou à des épisodes romancés par Charles Le Goffic, à

¹⁴² Benjamin RABIER, *Flambeau chien de guerre*. Paris, Tallandier, 1916.

¹⁴³ Charles-Maurice CHENU, *Totoche prisonnier de guerre, journal d'un chien à bord d'un tank*. Paris, Librairie Plon, 1918.

¹⁴⁴ Pierre CHAINE, *Les Mémoires d'un rat*. Paris, Editions Louis Pariente, 2000 (œuvre publiée en 1917 pour la première fois par Pierre Chainé). Voir en regard les couvertures des deux premiers livres cités et la page 20 du troisième.

destination des enfants, comme *Les marais de Saint-Gond*, dupliqué par la collection « Patrie » de Rouf. Plus ambitieux est l'excellent ouvrage de Pierre Chaine préfacé par Anatole France et accompagné d'aquarelles. Le public visé est beaucoup plus large compte tenu de l'élégance, de l'humour et de la subtilité de l'observateur narrateur. *Les Mémoires d'un rat* offrent aux aînés comme aux plus jeunes un témoignage objectif, une réflexion qui, exceptionnellement, ne sont pas fondés sur des traumatismes inutiles.

2 UN BINOME LITTÉRAIRE EFFICACE ET COMPLÉMENTAIRE : L'APOLOGUE MÊLÉ AUX MÉMOIRES

Les Mémoires d'un rat et *Totoche prisonnier de guerre* font partie des ouvrages reconnus par Jean Norton Cru dans *Du Témoignage* comme des livres de second et de premier choix. C'est dire leur qualité historique et la véracité de leur témoignage au regard des ouvrages de « bourrage de crâne » et au milieu des trois cent quatre titres et deux cent cinquante deux auteur relevés par ce dernier.

Pierre Chaine, selon Liliane Parente, « avait, dès 1915, semble-t-il commencé à écrire *Les Mémoires d'un rat*, puisant la substance de ses écrits dans l'observation journalière de sa propre vie et de celle de ses hommes »¹⁴⁵. En effet, contrairement à certains écrivains comme Charles Guyon, Madame Stanislas Meunier, Clotilde Leclerc ou Benjamin Rabier, Pierre Chaine est un écrivain né, désireux de vivre de sa plume, amoureux du théâtre. Sa fréquentation d'hommes de lettres comme Tancrède de Visan, Victor Margueritte, Paul Valéry et Jean Giraudoux influence son écriture et explique son éclectisme. Il s'adonne à la poésie dans ses *Premiers essais* en 1902, poursuit avec le recueil *Poèmes* en 1907, est nommé la même année directeur de la *Revue du temps présent* à vocation littéraire et devenue *Le Temps présent* en 1912. Ses fondateurs étant mobilisés, la revue mensuelle de littérature et d'art disparaît le 2 septembre 1914. Pierre Chaine ne dédaigne pas d'écrire des articles à l'ironie mordante comme ce *Portrait fantaisiste*, conseils pleins de morgue donnés à un jeune poète avide de gloire. Il s'adonne également à sa passion du théâtre en écrivant quelques saynètes ou pièces au vif succès : *L'Anglais tel qu'on le parle* (1899), *La petite famille de Loth*, *Triple patte* déjà empreintes d'une moquerie pince-sans-rire. Adeptes de l'humour noir confinant parfois à la bouffonnerie, il donne en collaboration avec André de Lorde, dès 1908, une pièce intitulée *Au rat mort, cabinet 6...* au Grand-Guignol. Le rat est déjà en première ligne. Outre cette fibre littéraire qui l'anime et qu'il retrouve dès son retour à la vie civile

¹⁴⁵ Pierre CHAINE, op. cit., p.273.

après la guerre, sa participation à la Grande Guerre l'oppose en tous points aux autres écrivains pour enfants précités.

Dès qu'éclate le conflit, l'ancien élève du Collège Stanislas, l'étudiant en philosophie à la Sorbonne devenu journaliste écrivain, alors âgé de trente-deux ans, est mobilisé. Marié et père de deux enfants, il gravit successivement les échelons militaires : adjudant, chef de section, sous-lieutenant au 158^e Régiment d'Infanterie, il est miraculeusement sauvé en avril 1915 par un élément métallique de sa bretelle qui dévie une balle meurtrière. Sa conduite lui vaut la Croix de Guerre 1914-1918 et sa photographie dans *L'Illustration*. Il retourne au combat et finit la guerre comme capitaine. Ses multiples fonctions lui permettent un contact direct avec la misère du « biffin », avec l'horreur quotidienne des tranchées, avec les décisions ou les hésitations des officiers subalternes ou de terrain. C'est là le creuset substantiel des *Mémoires d'un rat*. Alors qu'en 1916, Barbusse reçoit le prix Goncourt pour *Le feu*, ces *Mémoires* directement envoyés du front paraissent en feuilleton dans l'*Oeuvre* de Gustave Téry, un quotidien à tendance radicale-socialiste. L'accueil est froid, bien loin du succès post bellum de 1921 lorsque l'œuvre paraît en volume chez Payot, illustrée par Hautot. Entre temps le livre s'est enrichi de deux chapitres couvrant la période du début de la guerre à la victoire de la Marne.

Plus surprenante est la préface d'Anatole France, anarchiste réfugié dans son domaine tourangeau de la Béchellerie. Farouchement antimilitariste, l'académicien français (depuis 1892) est admiratif devant ces *Mémoires* et offre son amitié à Pierre Chainé ainsi qu'une élogieuse préface aux souvenirs de guerre du rat Ferdinand. En effet, l'auteur y retrouve les subterfuges d'un Montesquieu ou d'un Voltaire pour contourner la censure : il adopte le regard d'un étranger, plus particulièrement le point de vue d'un animal, le rat baptisé Ferdinand par son maître le soldat Juvenet. La vision de la guerre par un simple fantassin, sans fioritures ni exagérations, est rare en 1915. A l'exception du chien Totoche, il n'existe pas à notre connaissance d'autres témoignages animaliers, qui de surcroît ne souscrivent pas à l'obédience étatique. Sans tomber dans l'épopée contestataire de Barbusse ou dans le pathétique réaliste de Dorgelès, Pierre Chainé pratique un exercice de virtuose : l'élégance et la subtilité des propos de Ferdinand n'ont rien à envier aux platitudes patriobellacistes des opuscules illustrés enfantins ni aux pamphlets des journaux contestataires comme *Le Canard enchaîné* et encore moins à l'optimisme nationaliste exacerbé de la presse officielle. Le « bourrage de crâne » n'est pas de mise.

Les Mémoires d'un rat constituent l'indispensable antidote au cafard ambiant né de la lassitude et des atrocités guerrières. Leur humour évite de sombrer dans l'indigence

pathétique des morts en masse, dans la conception traditionnelle d'une guerre nécessairement dramatique. A la préface flatteuse et humoristique de Claude Farrère adressée au héros éponyme Totoche curieusement proche de son créateur, répond la préface élogieuse d'Anatole France qui rend un vibrant hommage littéraire à Pierre Chaine. La tonalité lyrique se double d'une analyse particulièrement brillante de l'œuvre envisagée à la fois sous l'angle mémoriel et testimonial. La visée apologétique des deux préfaces est tangible grâce aux systèmes d'énonciation adoptés : Farrère opte pour l'apostrophe directe à son « cher Totoche » sur le ton de la conversation primesautière. Les congratulations au succédané de Charles-Maurice Chenu et les salutations « Mes deux mains dans vos deux pattes » ont leurs échos littéraires dans les belles pages laudatives de l'académicien qui loue l'homme de lettres et le soldat Pierre Chaine.

La fausse naïveté et la pseudo-ignorance de Farrère face à un compagnon d'armes à quatre pattes, camarade de régiment admiré pour ses qualités de cœur et d'observation est remplacée par un argumentaire structuré d'Anatole France remontant aux sources de l'apologue et décrivant la technique narrative des *Mémoires* de Ferdinand le rat. Car la préface d'Anatole France fait l'apologie de l'œuvre et revendique sa double appartenance génétique à l'apologue et à l'autobiographie. La fonction didactique et la valeur testimoniale s'échelonne en cinq étapes : la première renvoie à l'origine des fables et à l'originalité de l'ouvrage de Pierre Chaine qui a su se démarquer de ses prédécesseurs, Aristophane, Esope et La Fontaine. Il s'en est montré le digne épigone : « Arma virumque cano », disait Virgile¹⁴⁶, Pierre Chaine fait de même sur le mode comique sans oublier le discours épideictique. S'il est vrai que *Les Mémoires d'un rat* rendent hommage aux combattants, leur filiation fabuleuse en fait un ouvrage pérenne dont l'art universel le met à la portée de tous, quel que soit l'âge ou le sexe. Le livre de Pierre Chaine ne rompt pas le paradoxe de l'apologue apte à la critique des hommes mais fataliste quant à sa portée et à son efficience. Ce genre paraît tout du moins comme le seul capable d'émouvoir, d'instruire les lecteurs sans avoir la prétention de les changer, appliquant en cela l'adage de La Fontaine : « Il en faut revenir toujours à son destin, / Vous ne détournerez nul être de sa fin. »¹⁴⁷

Anatole France rappelle aussi l'analogie avec les *Rêveries du Maréchal de Saxe*, autre source génétique, moins prestigieuse sur le plan littéraire, mais plus proche sur le fond militaire et stratégique. Pierre Chaine n'est pas tombé dans le piège de l'épopée dithyrambique exposant la formidable guerre de tranchées comme ses contemporains

¹⁴⁶ VIRGILE, *L'Enéide*, Chant I, vers 1.

¹⁴⁷ LA FONTAINE, *Fables*, Livre IX, 7, « La souris métamorphosée en fille ».

Dorgelès et Barbusse. Il leur préfère la parodie épique, le style héroï-comique, comme le précise Anatole France dans le troisième mouvement de son éloge : « Ferdinand n'est pas Homère. Il n'est point épique, il n'est point lyrique ». La tonalité de la préface est à l'image de celle de l'œuvre : ironique, c'est du fiel et non du lait, les coups de boutoir contre la propagande et « l'esthétique de l'arrière » pleuvent. Le cynisme contrebalance la banalisation de la mort. L'aspect réaliste et testimonial inhérent aux mémoires est fortement indiqué par les références aux uniformes bleu horizon, aux décorations des trois brisques rouges, à l'ouragan de feu de Verdun, enfin à la misère des belligérants qui les rend plus humains. Ferdinand-Pierre Chainé n'entend pas relayer les préjugés antigermaniques et leur préfère la raison pure, la raison d'un rat qui sait « par expérience qu'on ne fait pas la guerre sans cruauté ».

La méditation sur la mort par un rat n'est pas si éloignée de celle des hommes et confère à l'œuvre un caractère philosophique issu d'Epicure et de Lucrèce. L'ouvrage a sa place auprès des plus grands tels *Le Roman de Renart*. Le socle ontologique et eschatologique sur lequel reposent *Les Mémoires*, les rattache aux chefs d'œuvre de la littérature antique par leur forme et leur visée didactique. Ils participent aussi de la littérature satirique animalière, renouant avec les thèmes plaisants du roman médiéval inspirés des contes populaires. Toutefois la simplification métaphorique joue en faveur de la vérité historique puisque Ferdinand le rat, en dehors de sa fonction représentative de la soldatesque, et notamment du « biffin », n'a que de très rares interlocuteurs animaux, ses congénères. Son statut de bête répugnante traquée par les Poilus évolue au point de le transformer en fétiche. Le choix du rat s'explique par sa position privilégiée d'observateur au ras du sol et surtout proche des vivres, de la terre et des morts.

Pierre Chainé est le principal énonciateur d'un texte qui présente toutes les caractéristiques de l'autobiographie : triple identité détournée, pacte de sincérité, récit rétrospectif en prose. Charles-Maurice Chenu adopte une méthode identique en choisissant la version du diariste, mentionnée dans le sous-titre, *Journal d'un chien à bord d'un tank*. Toutefois, là aussi la méthode enfreint la règle de la prise de notes au jour le jour, lui préférant une narration rétrospective au passé qui reprend la chronologie des événements guerriers depuis février 1917, date du « recul génial de Hindenburg »¹⁴⁸ et de la capture de Totoche par les Français. Le lecteur suit les péripéties du chien à l'image de celles de l'artilleur, jusqu'à ce que le passé rejoigne le présent au confluent des désillusions de l'ancien combattant. Le choix

¹⁴⁸ Charles-Maurice CHENU, op. cit., p.9.

du chien allemand passé dans le camp français dénote le même désir humaniste de l'auteur que celui du rat, n'éprouvant aucune animosité envers l'ennemi. Aux antipodes de l'imaginaire collectif, le rat répugnant et léthifère, et le chien amical et sauveur, se retrouvent liés par un même but axiologique : raconter objectivement la guerre à travers une transposition romanesque et une fausse autobiographie. Le journal tenu par Totoche ne répond guère aux critères fondamentaux du genre en omettant de préciser les dates et les lieux. S'affranchissant de l'esclavage d'un chronotope et de la sécheresse des éphémérides, l'œuvre est considérée comme le témoignage le plus fiable par Jean Norton Cru en dépit de la fiction du chien.

Le livre de Pierre Chainé est aussi sélectionné par l'historien, mais avec un bémol à propos de sa valeur testimoniale. De plus, le recul et la révision des notes par les auteurs respectifs trahis par l'emploi du passé assurent d'une issue heureuse pour le héros qui reconnaît lui-même « l'inconvénient que comporte une autobiographie sous forme de mémoires (...). Quand l'auteur se met lui-même en scène, le lecteur ne peut guère prendre au tragique les plus terribles péripéties. Il sait bien que le principal personnage s'en tirera toujours puisqu'il a écrit ses mémoires et que son décès est la seule aventure qu'il n'a pu rapporter. »¹⁴⁹

Les termes de « mémoires » et de « journal » accolés aux noms « rat » et « chien » inscrivent les deux textes dans la tradition de l'apologue, récit illustrant quelque vérité, et exposent un horizon d'attente didactique. Ils appartiennent au vocabulaire de la littérature autobiographique et du retour sur soi lié à l'histoire. Les compléments déterminatifs évoquent le bestiaire des fabulistes et renvoient aux fonctions sociale et militaire respectives des protagonistes : l'artilleur ou le fantassin, mais aussi le croque-mort ou l'infirmier. Le rapprochement lexical réduit l'écart entre le monde humain et le règne animal, la réalité et la fiction. La morale n'est pas établie en tant que telle, mais plutôt diffuse. Elle rejaillit dans les dernières pages, à travers des titres de chapitre suggestifs : « L'entonnoir des adieux. Ma retraite » et « Conclusion » pour *Les Mémoires d'un rat*, « Mise à la retraite d'office » pour *Totoche*. Les épilogues attestent d'une progression historique et cohérente de l'ouvrage, et trahissent une amertume envers l'arrière, lisible dans les deux cas : Totoche-Chenu reproche à l'arrière sa facilité à oublier les souffrances des Poilus et son incompréhension. Ferdinand-Chainé lance un appel à la vie, à la légèreté et à la tolérance qui ne doit pas faire oublier la méfiance vis-à-vis de toute forme de séduction exercée par l'autorité allemande. Les excipits

¹⁴⁹ Pierre CHAINE, op. cit., p. 42.

clostent les récits sur une même visée afin que le sacrifice des soldats morts ne soit pas vain. La forme injonctive utilisée dans les deux textes signe une duplication didactique et signifie la prévalence de la satire par l'anthropomorphisme.

C'est en effet cette particularité inhérente à l'apologue hérité d'Esopé et de La Fontaine qui rend nos ouvrages accessibles à un public enfantin comme à un destinataire adulte. Le premier y trouvera le plaisir de l'animalisation et le regard perspicace d'un ingénu digne des contes voltairien, tandis que le second saura interpréter l'herméneutique du texte et de l'image dans le cas de Pierre Chaine.

3 L'ANTIDOTE À LA LASSITUDE : L'HUMOUR ET LES CARICATURISTES, POULBOT, FOY, CARLÈGLE

La gravité des événements du premier conflit mondial n'implique pas forcément un traitement sérieux, pathétique ou tragique de leurs manifestations. L'humour, politesse du désespoir, sert d'antidote à la lassitude et au doute qui gagnent les esprits après deux ans de conflit. Il sert la cause des caricaturistes qui destinent aussi leurs œuvres aux enfants. Ce domaine est-il propice à la subversion, à la déviance par rapport aux consignes officielles ? Est-il au contraire un moyen d'abonder dans le sens de la propagande ? S'il est un espace littéraire et iconographique où la plume peut se rebiffer par son anticonformisme, c'est bien le lieu polémique de la caricature. Divers stades marquent la quête humoristique qui vire à l'ironie. Plus subtils dans leur traitement verbal et imagé, Poulbot, Foy et Carlègle déploient des trésors d'habileté pour faire sourire, rire, ricaner aux dépens de l'ennemi, des excès chauvins ou des travers sociaux. Le destinataire enfantin implique une dextérité supplémentaire quant à l'adaptation juvénile de l'estampe, de la caricature ou du simple dessin humoristique.

Les trois auteurs illustrateurs cités présentent la particularité d'être des dessinateurs d'actualité, des journalistes du crayon. Sans être des diaristes, ils notent les faits marquants, en tirent les conséquences, les enseignements, quitte à contresigner l'opinion publique ou à la préparer. Ils excitent l'émotion populaire dans des périodes de crise comme c'est le cas lors de la Première Guerre Mondiale et notamment à partir de 1916. Quand ils ne sont pas bridés par la censure, ils sont extrêmement féconds. L'image oscille entre la vision politique ou morale, selon que le régime devienne autoritaire ou s'apaise. Les fluctuations idéologiques varient au gré des mouvances politiques et stratégiques. De plus, les nouveaux procédés lithographiques accroissent la verve des artistes humoristes.

Les estampes suscitées par la guerre, qu'elles émanent d'affiches comme celles de Poulbot, de dessins grossiers ou raffinés comme ceux de Foy ou de Carlègle, constituent une imagerie riche en indices cocardiers ou contestataires. Reflet d'un tempérament et d'une intelligence des événements, elles expriment la réaction sentimentale au contact des faits. L'Union Sacrée semble régner au sein des humoristes. L'humour n'occulte pas la gravité, la confiance, le patriotisme. Aux pires heures résonne un « sursum corda », dont les coups de crayon se font l'écho. Rage, pitié, sarcasmes, raillerie, rire enveloppent ces beaux sentiments dans des lambeaux de drapeaux. L'art déclame contre l'ennemi afin que le nom germain soit souillé.

L'imagerie s'inspire, à l'instar des textes, des paroles de Joffre, de Lavoisier, de Poincaré, de Clemenceau, de Pétain, de Foch. Elle reflète le pays et se dresse contre l'envahisseur. Elle ternit parfois les Français vétilleux ou chauvins, les embusqués, les propagandes outrancières. Le traitement humoristique n'enlève rien à la geste épique des Poilus ; elle l'enrichit d'une vision anamorphique qui fait sourire de ses propres excès, mais jamais de la douleur d'autrui. Elle blâme et corrige à l'instar de la comédie car elle agit à la manière d'une fable et apporte un contrepoint nécessaire à l'optimisme tous azimuts rencontré dans la presse propagandiste.

a- Poulbot : l'enfant mis en affiche et en scène

Ainsi nul n'ignore la riche contribution de Francisque Poulbot à l'histoire anecdotique. Dans ses dessins, aucune figure historique célèbre, uniquement des anonymes, des enfants, des faubouriens dépenaillés mais dignes. Dans la lignée de Gavroche, ils font la petite guerre par jeu, sans esprit satirique. Ces gosses espiègles, observateurs, singes en haillons, sont nature et charment par leur sincérité, leur spontanéité. Il faut dire que leur père iconographique est à la fois humoriste et naturaliste. Il crayonne dans le quartier de Montmartre¹⁵⁰. Rendu célèbre par ses gamins, « poulbots » et « poulbotes », créés avant 1914, il excelle dans l'art de croquer des situations graves dans une tonalité burlesque. En revanche ses productions littéraires sont médiocres, remplies de clichés et se conforment curieusement à la mentalité propagandiste lorsqu'il s'agit de créer pour les enfants : sa pièce de théâtre *Les*

¹⁵⁰ Poulbot crayonne le quartier de Montmartre dans lequel se situe son lycée. Son dessin qui doit beaucoup à Théophile Alexandre Steinlen et Adolphe Willette, ne se contente pas de croquer les gavroches. Ces productions sont empreintes de la légèreté et des facéties montmartroises. D'ailleurs après avoir publié un de ses dessins dans *Le Pêle-Mêle* en 1895, il est engagé par un nouveau quotidien, *Le Petit Bleu*, pour croquer l'actualité du jour. *Le Rire*, le *Sourire*, le *Journal*, publient ses dessins. Sa collaboration ultérieure à *l'Assiette au beurre*, hebdomadaire satirique, anticonformiste, lui ouvre des sujets variés, comme l'armée, l'alcool, la prostitution, l'école, la religion.

Gosses dans les ruines ne vaut que par les planches qui accompagne des répliques convenues et galvaudées. Créée en collaboration avec Paul Gsell¹⁵¹, « l'idylle de guerre » est représentée au Théâtre des Arts le 18 avril 1918¹⁵².

Les auteurs y cèdent aux poncifs antigermaniques traditionnels et alimentent la verve des personnages d'un accent picard et d'un langage paysan familier et simpliste. Il s'agit d'une saynète sans aucune coupure, mettant en scène des enfants dans un village de la Somme au matin du 18 mars 1917. La liste des personnages donnée en tête d'ouvrage sépare les Français des Anglais, les militaires des civils, les adultes des enfants mentionnés à la fin. Les dénominations familières comme « le père Fortuné », « le père Martin »... anticipent la bonhomie de la pièce. La saynète est rythmée par le retour du cavalier Regnard chez lui, la réapparition de son épouse enlevée par les Allemands, les échos des canonnades et des fusillades. Le sous-titre « idylle de guerre » prend une connotation ironique au regard de la situation catastrophique du village picard et vaut pour une incitation patriotique lorsque la jeune Françoise embrasse les pierres de son village natal détruit après avoir fait ses adieux à son époux reparti à la guerre.

Le drame insiste sur la prédominance des enfants qui errent dans les ruines au début de la pièce et appellent les villageois à sortir des caves où ils sont terrés, puis qu' « on voit pus de Boches »¹⁵³. Les conversations à bâtons rompus ne suivent pas le fil d'une intrigue précise, mais sont plutôt l'occasion de rappeler successivement la barbarie des Allemands qualifiés de « monstres » ou de « Huns » pillards et incendiaires, la revanche de 1870, la confiance en l'armée française et anglaise, le désir de reconstruire sur les ruines. La déformation du langage prête à sourire, mais les larmes ne sont pas loin car Poulbot use volontiers du pathétique attendrissant des orphelins perdus. Tous les signes de ralliement français sont évoqués, des cocardes au drapeau français soigneusement dissimilé par un ancien de 1870 et miraculeusement rejailli après le départ des Allemands. Les soldats français et anglais signifient l'alliance franco-britannique, et corroborent le mythe du soldat optimiste, dévoué et débonnaire qui cède sa ration aux civils affamés.

Les atrocités perpétrées par les Allemands sont exposées par le truchement des enfants qui jouent à la guerre. Très modestement, Poulbot réinvente le théâtre baroque de *L'Illusion comique* et insère un spectacle dans sa pièce, donné à voir par les enfants : ils y tiennent les

¹⁵¹ Paul GSELL(1870-1947) : dramaturge confirmé avec lequel Poulbot s'associe en 1917, fort de ses succès cinématographiques. Paul Gsell travaille les dialogues de la pièce *Les Gosses dans les ruines* avec les éléments fournis par Poulbot.

¹⁵² POULBOT, *Les Gosses dans les ruines, idylle de guerre*. L'édition française illustrée, 1918. Voir l'image en regard : page de couverture.

¹⁵³ POULBOT, op. cit., p.9.

rôles des belligérant et des civils. Celui de l'Allemand génère des querelles compte tenu de l'opprobre qu'il jette sur celui qui l'accapare. La distribution effectuée, se déroule une parabole qui délivre une leçon de vie et offre une violente satire de l'occupant. « La petite boiteuse », allégorie de la résistance retrace le martyrologe des victimes de la barbarie germanique. Cette Marianne enfant joue la victime qu'elle fut réellement, puisque les Allemands lui ont brisé une jambe et ont fusillé sa mère sous ses yeux. Devenue « La Chanson », elle entonne « la Marseillaise », appelle à la résurrection des morts par une apostrophe qui rappelle la légende maintes fois rapportée¹⁵⁴ : « Les Morts ! Les Morts ! Levez-vous et chantez avec moi. » Les garçons défilent au pas de l'oie au son de « Hoch » tonitruants et au rythme de « Ein ! Zwei ! ». Leur casque à pointe fiché d'une carotte en l'air et les violents propos tenus par le petit Jeannot à l'encontre du Kaiser composent une tragi-comédie capable de faire sourire les cavaliers anglais qui assistent à la représentation et s'exclament « Oh ! Très comique ! », mais aussi apte à inquiéter par le rappel des exactions commises telles que les assassinats de femmes, d'enfants et de vieillards, les incendies d'édifices et de maisons.

La caricature dénonce la brutalité des occupants. La comédie enfantine révèle de franches inflexions patriotiques exacerbées par la caricature et l'opposition manichéenne entre l'hymne français et le cri vengeur « A mort les Boches ! »¹⁵⁵ La jeune Mélie, éplorée, se laisse prendre au jeu scénique et supplie qu'on en finisse. Son époux lui intime l'ordre de se taire : le théâtre exorcise les craintes, sert de défouloir au traumatisme infantin évacué par la verbalisation des horreurs et leur reproduction dramatique. La parodie de guerre déjoue mieux le projet terroriste d'intimidation allemande. La structure de la pièce abonde dans le sens de la dédramatisation et de la continuation de la guerre. Les enfants singent les adieux des époux Regnard en chantant un vieil air picard qui célèbre une « joulie maison » (*sic*)¹⁵⁶. La chanson délivre un message d'encouragement à la reconstruction sur les ruines, forme de résurrection du pays qui renaît de ses cendres. Enfin la palingénésie par le verbe et l'image est confirmée grâce à l'ultime transposition ludique de la guerre : « *Une petite fille, à sa poupée qui n'a plus de tête. Pleure pus, ma pépé ! I'seront battus, les vilains Boches !* »¹⁵⁷

Le rideau tombe sur la certitude de la victoire. Poulbot utilise les ficelles propagandistes conventionnelles grâce à un théâtre qui fait la part belle aux enfants. Il y insère le souffle patriotique de l'espoir et de la résistance en mêlant les registres comiques, tragiques

¹⁵⁴ « Debout les morts » : légende répandue et contestée dans sa forme par Jean Norton Cru.

¹⁵⁵ POULBOT, op. cit., p.68-69.

¹⁵⁶ Ibid, p.74.

¹⁵⁷ Ibid, p.80.

et polémiques. La caricature germanophobe est illustrée par les planches de dessin dont l'espièglerie allège la lourdeur pontifiante des propos. Cependant, l'impact de la pièce de théâtre n'est pas négligeable car elle est soumise à la censure en août 1917 et est refusée à cause de la scène où les enfants portent des casques à pointe. La production littéraire de Poulbot, qu'elle soit romanesque ou théâtrale¹⁵⁸, ne vaut que par son iconographie et n'est pas entrée dans les annales de la littérature française. Cette opinion est d'ailleurs confirmée par le jugement du comité de lecture de la Comédie Française auquel est proposée la pièce : « Tout cela est très touchant sans doute, mais n'est qu'un tableau, non une œuvre littéraire digne de la Comédie Française. »¹⁵⁹ La pièce obtient son visa en mars 1918 et peut être jouée un mois plus tard. L'écriture par trop picturale obère la qualité de l'expression et nuit à la profondeur de la pensée, trop puérile.

« L'histoire de Nénette et de Rintintin »¹⁶⁰ explore la nécessité de parler aux enfants par des clichés sociaux, familiaux et germanophobes. La préface permet à Poulbot d'exposer ses inventions, sa progéniture et confirme la guerre dans sa fonction de pierre de touche artistique et créatrice : avant la guerre, le dessinateur avait dix-huit enfants, reflets des titis parisiens. Nénette, Rintintin et le petit Lardon, ange hermaphrodite, dessine avec humour une cour des miracles enfantine. Cependant l'objectif avéré par Poulbot dépasse de loin les simples visées récréatives. Il rejoint celui des romanciers d'aventures car il entend instaurer une rivalité avec la production germanique de pantins. Le but nationaliste est affirmé dans la préface. En dessinant ses « poulbots » et « poulbotes »¹⁶¹, en les habillant, les coiffant, il entend préserver l'identité et la singularité nationale, « pour remplacer dans les grands magasins, les pantins allemands à la perruque filasse et à l'air idiot, les horreurs Made in Germany. »¹⁶² Le projet iconographique et littéraire se double d'une perspective idéologique et concurrentielle, largement abreuvée par les clichés antigermaniques. Poulbot entend respecter l'individualité et la diversité des êtres humains en les représentant tous différents. Il fait offrir aux enfants une progéniture à leur image et non idéalisée avec les « affreux bébés Cadum »¹⁶³. L'enjeu est la reproduction de la vie à partir de la reconstitution d'une famille de poupées bien françaises.

¹⁵⁸ Le livret de théâtre contient une publicité pour *Le Massacre de Innocents*, écrit par Alfred Machard et Poulbot avec quarante sept dessins inédits de Poulbot.

¹⁵⁹ François ROBICHON, *Poulbot le père des gosses*. Paris, Editions Hoëbecke, 1994, p.66.

¹⁶⁰ F. POULBOT, *Encore des Gosses et des Bonhommes, cent dessins et l'histoire de Nénette et Rintintin*. Paris, chez Ternois, publié par l'auteur, s.d.

¹⁶¹ Le nom de « poulbotes » a été donné par Henri Lavedan.

¹⁶² POULBOT, *Encore des gosses et des bonhommes*. Ternois, préface de l'auteur (ouvrage non paginé).

¹⁶³ Ibid.

Si la préface fait ressortir les contradictions inhérentes au patriote Poulbot avide de diversité à la française, ses albums de dessins sont beaucoup plus subtils. La volubilité des *Gosses et des Bonhommes*¹⁶⁴ et de *Encore des Gosses et des Bonhommes* correspond à un témoignage de guerre de celui qui a été mobilisé dans la Territoriale en 1914 et a surveillé les convois à Brest. Réformé pour de sérieuses raisons médicales en 1915, il remercie deux ans plus tard le Docteur Laffont dans la préface¹⁶⁵ de son premier recueil, *Des Gosses et des Bonhommes*. Ses propos participent « à l’hystérie antiboche »¹⁶⁶ des débuts de guerre et souscrivent aux poncifs les plus violents et les plus cruels pour accuser les Allemands de barbarie. Toutefois ses productions s’humanisent avec le temps et gagnent en tendresse. Sans s’adresser forcément à un public enfantin, les deux livres laissent s’écouler la bile du dessinateur à l’encontre des concierges volontiers délatrices, des embusqués. Il y fustige allègrement la brutalité allemande, l’espionnite aiguë qui taraude les esprits farouches, les profiteurs et autres mercantis. Son regard ne se contente pas de foudroyer l’ennemi dans toute son abjection, il vitriole aussi les travers de ses contemporains. Toutefois sa virulence cède la place à la tendresse dans la représentation de ces gamins touchés par la guerre, affligés par les atrocités germaniques mais aussi profondément humains : une petite fille agenouillée devant la tombe de sa main exploite le sujet des « mains coupées »¹⁶⁷. Les lithographies utilisent le registre polémique afin d’indigner mais recourent aussi au pathétique attendrissant : une fillette fleurit la tombe d’un Allemand et explique : « Là, c’est un Boche, je lui mets des fleurs tout de même. »¹⁶⁸ Le dessin revêt une allure comique qui transige avec le réalisme cruel : deux enfants qui rencontrent un des leurs lui font remarquer que son père a dû venir en permission puisqu’il a des poux¹⁶⁹. L’allusion est discrète et renvoie au cliché du Poilu couvert de poux dans les tranchées.

Ces images persistantes de guerre alimentent les estampes de Poulbot et accrédite sa participation à l’effort de guerre via le « bourrage de crâne ». Toutefois il ne cède pas à la violence de ses prédécesseurs Steilen¹⁷⁰ et Abel Faivre¹⁷¹ : sa « guerre des gosses » lui

¹⁶⁴ POULBOT, *Des Gosses et des Bonhommes cents dessins et deux lettres anonymes*. Autoédition, s.d.

¹⁶⁵ Ibid. préface : le livre est dédié au Docteur Laffont « dont les soins dévoués m’ont permis de dessiner. »

¹⁶⁶ François ROBICHON, op. cit.

¹⁶⁷ POULBOT, *Des Gosses et des Bonhommes*, op. cit., voir l’image en regard.

¹⁶⁸ Ibid. voir image en regard.

¹⁶⁹ Ibid. voir image en regard.

¹⁷⁰ Steilen : l’illustrateur dégage le sentiment humain de citoyen de l’univers et incarne la raison éclairée par la sensibilité.

¹⁷¹ Abel Faivre : il est le cynisme fait homme. Narquois, burlesque et amer, il confère à ses personnages une allure de clowns de Shakespeare ou de fossoyeur de Hamlet. Il stigmatise l’insolence des bourreaux dans des scènes outrancières comme celle représentée en regard : un arrogant lieutenant allemand déclare en ricanant à une mère allaitant son enfant parmi les ruines de sa maison, qu’elle devrait se féliciter qu’on ne le lui ait pas

épargne une représentation tragique de la Première Guerre Mondiale sans lui ôter le charme des images enfantines et de leur réalisme cru. Ses écrits ne lui confèrent guère une aura d'écrivain, mais l'affublent plutôt d'un manteau cocardier qui cède aux poncifs et aux préjugés. Ses activités cinématographiques et théâtrales valent par leur richesse iconographique et l'adaptation de ses gamins aux tournages des scénarios qu'il écrit¹⁷². D'une manière générale, le jeu de la guerre menée par les enfants occupe une large part de ses croquis et rappelle l'intégration de la guerre à l'enfance, l'acculturation guerrière.

Il n'en demeure pas moins respectueux des soldats, de ceux qui souffrent. Sous des dehors anticonformistes et fantaisistes, il se soumet au classement catégoriel des caricaturistes dont on peut regrouper les dessins selon huit axes : le début de la guerre, les misères de la guerre, les atrocités, le Kaiser, la psychologie « boche », les combattants, les civils, au dehors, en attendant l'épilogue. N'oublions pas que le rire est le moyen de se redresser contre la fatalité, de souffleter la tyrannie et d'opposer un défi à la force aveugle. Le dessinateur humoriste ne cède pas aux sirènes de la tentation propagandiste contrairement à l'auteur. Il entend faire rire pour braver, pour venger, pour libérer. La gamme des modulations s'étend du constat des misères humaines à la tristesse infinie. Plus amer que bouffon, Rabelais déclare que « le rire est le propre de l'homme ». Pascal aurait pu dire que l'homme est un roseau riant, un animal rieur. La douleur peut contenir une proportion de rire : Aristophane, Juvénal l'ont prouvé pendant l'antiquité, Goya et Daumier s'y sont exercés par la peinture en alternant la colère et le mépris, le désarroi et l'enjouement, l'ironie et l'indignation. Les grands crimes engendrent le rire car ils font sortir les fouets pour les flageller. Le caricaturiste à l'instar de Poulbot, Foy et Carlègle, est un crieur public qui assène le verdict de la conscience humaine.

Les monstres sont bafoués par l'humanité et montrés dans toute leur laideur parce qu'ils détruisent le beau sur terre. Les feuillets dérisoires que nous avons consultés sont en fait l'œuvre des esprits généreux aux crayons allègres et tranchants. La fulgurance de leur vision fait jaillir des éclairs de génie. On ne peut l'éluder car elle appartient à l'histoire et traduit les sentiments de la population ou ceux qui ont influé sur elle. La qualité de la production de 1914-1918 est à la mesure de la quantité produite en matière de caricature : excellente. Les trois artistes dont nous avons consulté les œuvres tiennent un langage nouveau par l'image.

réquisitionné son lait. (Source : *L'esprit français Les caricaturistes*. Paris-Nancy, Berger-Levrault, collection « Pages d'histoire 1914-1916 », 1916.)

¹⁷² En 1916, Poulbot est chargé de réaliser une séquence pour un film à sketches intitulée la *Revue cinématographique*. Il écrit des scénarios et assiste au tournage d'un épisode de ses ouvrages, « A quoi rêvent les gosses ». Il y fait jouer sa nièce, Louise Paulette Poulbot, âgée de quatre ans (source : François Robichon, op. cit.).

Leurs idées sont saisissantes et fécondes. Prises sur le vif, elles sont fixées grâce à la vivacité du trait. Carlègle excelle dans ce domaine. L'offensive de l'esprit a égalé celle des armes ; il en est de la littérature enfantine comme de l'armée : l'artillerie lourde revient à André Foy, les jets de grenade émanent de Poulbot, les coups de baïonnette reviennent à Carlègle. Tous ont saisi le comique ou l'odieux de l'ennemi et l'ont traduit par des images mouvementées, parfois colorées. Cependant Poulbot est le seul à se démarquer par son côté subversif et la densité du public concerné.

b- Foy et Carlègle : la satire adaptée à l'enfant

Foy et Carlègle savent pertinemment que les enfants redoutent le Croquemitaine mais désirent le voir pour rire un peu de lui. Poulbot dresse le procès verbal des cruautés allemandes : fusillades d'enfants, de femmes, discours à ses troupes d'un Kaiser hypocritement navré, appel aux armes, emblèmes nationaux et sauveteurs. Ils alimentent la légende de la brutalité et de la fourberie de l'envahisseur face à l'héroïsme des défenseurs et aux misères des victimes. Poulbot montre les atrocités tout en ménageant la sensibilité délicate des plus jeunes, car il s'empare du comique instinctif de l'enfance. Il a pour armes le personnel enfantin, des écoliers prompts à transformer en jeux les grands drames humains et à faire des simulacres de guerre sinon des parodies sans effusion de sang. Les différends sont abordés avec la spontanéité et la simplicité stratégique des enfants. Mais alors que les enfants prennent exemple sur les hommes, les hommes ne reçoivent pas de conseils des enfants, excepté dans la pièce de Poulbot : les manœuvres, les batailles, les assauts, les infirmières prévenantes, les guerriers ignorant le danger, les retraites en bon ordre, les bévues des Boches, l'autorité des chefs, la docilité des faibles forment une fresque inimitable dans laquelle l'esquisse du paysage renforce la prédominance du personnage. La tendresse malicieuse, les pointes plaintives ou vengeresses génèrent une émotion due aux outrances. Les gamins qui voient passer un des leurs amputé d'une jambe s'exclament : « Ils n'ont pas de mômes chez les Boches ? »¹⁷³.

Foy : un exemple de la stylisation du réel et des formes

Les satires comme celles de Foy ou de Carlègle rendent aux ennemis des blessures plus cuisantes que celles qu'ils ont infligées. L'ouvrage d'André Foy, *Bib et Bob la guerre*¹⁷⁴ est un bon exemple de stylisation du réel et des formes. Dans un fascicule en couleurs non

¹⁷³ POULBOT, *Des Gosses et des Bonhommes*, op. cit.

¹⁷⁴ André FOY, *Bib et Bob la guerre*. Paris, La Renaissance du Livre, s.d.

paginé, il déroule une série de farces à travers l'histoire courte de deux garçonnets. Les traits sont grossiers et oscillent entre le tracé enfantin et le grossissement caricatural. Les couleurs sont assez sombres : ocre, bleu, marron et vert alternent. L'intrigue progresse au rythme des aventures de Bib et de Bob, deux petits Parisiens en vacances dans le nord de la France au moment où la mobilisation est décrétée. Le lecteur est convié à une déambulation livresque guidée par des images carrées¹⁷⁵ qui occupent pratiquement toute la page et ne laissent que deux à six lignes de commentaires. La prépondérance de l'image prouve que le texte s'adresse à un très jeune public avide de larges formes expressives.

Les conséquences de l'envahissement des zones frontalières sont évoquées en toute bienséance : « batailles terribles », « restrictions », « très grands ravages » offrent des superlatifs et des hyperboles vagues qui remplacent le détail des horreurs. L'option choisie par Foy est la dérision afin de rire des soldats du Kaiser. Les farces alimentent vingt-six pages de pamphlet contre la bêtise germanique. Le grotesque coudoie l'ignorance, et transforme les soldats allemands en souffre-douleur.

La substitution du poivre au sable à sécher l'encre, provoque les éternuements en série du Major Hans Debrock qui contamine ses troupes quand ses feuillets s'envolent. La naïveté de l'ennemi le ridiculise. Le lancer de ballon sur un régiment défilant au pas de l'oie provoque une immense débandade lorsqu'il éclate sur la pointe d'un casque. Patriotes au fond du cœur, les deux garçons introduisent un beau coq français « qui avait échappé aux Vandales »¹⁷⁶ dans la grosse caisse du régiment allemand et provoquent un scandale lorsque l'animal s'ébroue au son d'un tonitruant « cocorico » lors du défilé.

Jamais soupçonnés, les espiègles rassurent leur pairs et les confortent dans l'idée que les enfants ont un rôle à jouer dans la guerre contre l'occupant. Chaque farce croît en invraisemblance et en grotesque. L'oie posée sur le casque à pointe du Major lui dérobe son couvre-chef au nez et à la barbe de ses soldats stupéfaits. Tout concourt à stigmatiser la bêtise des Germains, « très disciplinés et très bien bottés, qui n'y ont jamais rien compris. » Foy place ses personnages sur la ligne de feu, fait rare dans les albums enfantins : Bib et Bob se cachent dans la gueule énorme d'un colossal canon allemand. L'arme n'effraie pas, sert de refuge et avale l'enfant qui envoie des fléchettes sur le nez des artilleurs ennemis. La réminiscence du mythe de Jonas mue vers une mythologie guerrière : l'arme animalisée régurgite les pointes meurtrières qu'elle est censée envoyer aux Français et sauve la vie aux

¹⁷⁵ Les images sont délimitées par un cerne noir et occupent la majeure partie de la page, elles mesurent 12 centimètres de côté pour un livret qui en fait environ 18.

¹⁷⁶ André FOY, op. cit., voir images en regard.

victimes potentielles. La vertu initiatique de la transgression et de l'avalement aboutit au franchissement du no man's land : l'interdit est camouflé par une victoire française miraculeuse grâce aux enfants. Les soldats allemands au garde-à-vous dupés par l'image du Kaiser dessinée par Bib et Bob ne peuvent éviter une marmite française. Le pouvoir de l'iconographie est ainsi doublement affirmé et entérine symboliquement l'efficacité du dessin, arme de combat. Les deux frères recueillis par les Poilus font la une du *Canard Enchaîné*, « le journal le plus connu du front. » La citation médiatique sert de rappel subversif et rattache l'ouvrage au genre caricatural.

L'enfant esseulé, livré à lui-même, accomplit non seulement des farces mais aussi des miracles. L'absence des parents ouvre des espaces de liberté et dédouane de l'obéissance à la loi familiale. Le patriotisme inné anime les deux jeunes guerriers qui se prennent au jeu de la guerre et la font réellement, forme d'accomplissement du rêve du lecteur. Des succédanés guerriers à la guerre véritable, il n'y a qu'un pas à franchir avec Foy. L'in vraisemblance donne ses lettres de noblesse à l'enfant en guerre, qui acquiert le statut d'un héros par son intrépidité et devient un substitut biblique de résurrection. Bib et Bob, les deux héros aux palindromes paronymiques sont interchangeables et illuminent l'allégorie de l'enfance en guerre.

Les armes ressortissent à la boutade et à la vis comica, elles frappent l'ennemi en plein visage et l'atteignent au défaut de la cuirasse. Le dessin grossier et dépourvu de toute perspective éclate aux yeux du lecteur. Il est la traduction immédiate des sentiments par le langage pictural : la grosseur de l'Allemand est à l'image de sa bêtise. L'Allemand difforme de Foy devient protéiforme chez Carlègle.

Carlègle : la satire antigermanique à travers une poésie aquarellée et ciselée

Il est vrai que Carlègle excelle à croquer l'ennemi. Il propose une satire antigermanique à travers une poésie aquarellée et ciselée¹⁷⁷. Son livre est un chef d'œuvre de la littérature enfantine et porte à son acmé l'art de la satire adapté à l'enfant. Le support de papier glacé met en valeur l'écriture manuscrite et les dessins tracés en noir et destinés à la peinture aquarelle. Six chapitres rivalisent d'humour en octosyllabes immiscés dans l'image. Le croquis caricatural trouve son écho dans le refrain de clausule de chaque chapitre : « Et les

¹⁷⁷ CARLEGLE, *C'est un oiseau qui vient de France*, Société littéraire de France, 1916. Textes et dessins de Carlègle. Charles Emile Carlègle (pseudonyme de Emile Charles Egly) est né en 1877 dans le canton de Vaud en Suisse. Il est connu pour son talent de dessinateur, de graveur et d'aquarelliste. Il a aussi écrit des livres pour enfants, fait des jouets, de la décoration et a été fait Chevalier de la Légion d'Honneur (Source : Dictionnaire national des contemporains dirigé par Nath. Imbert – Paris – La jeunesse, 1936).

poules font Gott, Gott, Gott... » Les jeux de mots et la dérision sont les armes favorites de Carlègle, mais il tire son efficacité de l'élégance de son trait souple et léger, rempli de dynamisme. Il dessine des silhouettes en mouvement, croque des Allemands aux têtes anguleuses, aux petites lunettes rondes et à l'air revêche ou stupide. Dessinateur fin et subtil, sa causticité est reconnue par *Le Rire*, le *Sourire*, *La Vie Parisienne* auxquels il collabore. Il dessine et grave des planches d'illustration pour des livres et peint de remarquables aquarelles de fleurs et de paysages.

C'est pourquoi son album destiné aux enfants a aussi une valeur didactique car les dessins et le support sont conçus pour être peints à l'aquarelle. Les conseils donnés dans l'« avis aux jeunes coloristes »¹⁷⁸ les considèrent sous un angle esthétique et omettent toute mention sémantique ou idéologique. Au néophyte de découvrir le contenu de ce bijou. L'ironie qui traverse le livre fait résonner un rire grinçant. Le titre, *C'est un oiseau qui vient de France*, et la couverture aquarellée mettent l'accent sur l'antagonisme franco-germanique par les couleurs tricolore du coq qui fait face au dogue allemand dont la niche est peinte aux couleurs allemandes. L'originalité textuelle réside dans l'utilisation constante et souple d'octosyllabes. L'intrigue est simple et change à chaque chapitre, gravitant autour du pasteur Joham Knack qui a acheté à la foire un maudit coq français. Ce dernier met la basse-cour sens dessus dessous au son alternatif de « cocorico », « kiqueriki », « coquelicot », devant un teckel myope affublé de lunettes et un dogue hargneux. Il s'en prend aux mollets des hôtes de l'auberge voisine. L'arrivée de Monsieur von Pfeffermuhl, « haut inspecteur général des âmes »¹⁷⁹ constitue l'événement perturbateur qui déclenche la satire antigermanique. La caricature transparaît à travers les silhouettes longilignes et compassées du pasteur et de ses filles efflanquées aux nattes serrées et aux lunettes rondes. Sa plantureuse épouse au décolleté débordant correspond au stéréotype germanique contemporain. Leur obséquiosité envers leur hôte est mise à mal par l'infâme animal français. Les chapitres constituent des épisodes indépendants dont le fil conducteur est le comportement ridicule des Allemands.

Carlègle se démarque des conventions propagandistes habituellement en cours dans la littérature de guerre enfantine, tant sur le fond que sur la forme. Il refuse de placer ses héros dans la guerre et entame une lutte plus pernicieuse à laquelle recourra également Forton : la dégradation de l'Allemand doit conduire à sa démoralisation. Au lieu de situer ses personnages sur le front ou dans une ville française assiégée, il choisit un cadre quasi atemporel et « atopique ». En effet le récit est placé sous le double signe de la fable et du

¹⁷⁸ Voir les gravures en regard, issues du livre de Carlègle.

¹⁷⁹ CARLEGLE, op. cit., p.10.

témoignage et entretient la confusion quant au lieu. Assurément le microcosme du pasteur Knack est à l'image de l'Allemagne et le temps s'y étire dans un imparfait duratif et atemporel inaugural. Très vite, le présent narratif prend le relais et acquiert une valeur gnomique : les incidents qui touchent la famille allemande, son entourage généralisent la dégradation à l'ensemble du pays. Ce qui vaut pour les personnages de la diégèse concerne tout Allemand, sans aucune distinction. Le texte prend des allures de fable raffinée : le recours à l'octosyllabe fluide cadence la poésie de Carlègle grâce à un dynamisme et une musicalité inaccoutumée dans ce genre de récit propagandiste. La parodie de la geste épique du gallinacé français est chantée sur un rythme fluide, et fors les rimes plates et croisées, le lecteur a l'impression d'une prose élégante.

L'ironie flamboyante de Carlègle parcourt les cinquante-six pages d'un album en tous points inégalable. Digne épigone de La Fontaine, il fustige la sottise vanité germanique par le ridicule d'une basse-cour mi-humaine, mi-animale où les poules font « Gott...Gott...Gott... » en guise de chute à chacun des chapitres. La fable mêle le registre soutenu de l'apologue didactique au langage puéril et familier du conte propagandiste pour enfant, fondé sur des onomatopées et des mots simples. L'incipit du chapitre III est à cet égard fort révélateur du double objectif de l'auteur¹⁸⁰ :

« Monsieur le docteur Friedenthale
De l'université de Halle,
Sur un mode dithyrambique
Travaille à son ouvrage :
« Le devenir pangermanique
Et la volonté de Kultur. » »

Il souligne l'entreprise littéraire et idéologique de Carlègle : rivaliser avec la littérature germanique dont les atouts incontestables sont alors reconnus et lutter contre le pangermanisme affiché par les belligérants d'outre-Rhin, par le développement d'une culture française solide faite d'intelligence et de finesse. Les situations farcesques et invraisemblables imaginées, ravalent les Allemands au rang le plus vil par leur échec systématique. La caricature atteint son paroxysme au cinquième chapitre : l'amputation du nez du baron Otto von Schnock lors d'un duel avec Herr Rupert von Kukurbis est suivie de son remplacement immédiat par un croupion de poule, excellente réussite plastique. Outre l'onomastique grotesque, l'invraisemblance sert le projet de l'auteur qui le reconnaît dans un discours proleptique¹⁸¹ :

« Depuis cette rare aventure

¹⁸⁰ Ibid. p.15.

¹⁸¹ Ibid. p.41.

Le baron, à ce qu'on assure,
 Chaque fois qu'il est enrhumé
 A un œuf au bout du nez.
 De prime abord inacceptable,
 La chose, au fond logique assez
 Semble ne pas outrepasser
 Les limites du vraisemblable. »

La satire prime le réalisme et la vraisemblance pour œuvrer à la souillure du nom german. Le dessin est cet égard consubstantiel au texte et discrédite totalement l'Allemand aux yeux des jeunes lecteurs. Plus important encore, il insiste sur la vulnérabilité de l'ennemi réputé invincible et assoit la certitude de vaincre. A la charge antigermanique rustre de Foy, Carlègle préfère la multitude des pointes dirigées contre l'ennemi. Le persiflage iconographique est l'arme incontestable de l'illustrateur. Il privilégie les croquis aux traits effilés qui allongent les silhouettes de ses victimes. Il recourt aux clichés traditionnels des petites lunettes rondes, des casques à pointe, des femmes plantureuses, des fillettes longilignes et laides, des civils hautains et renfrognés, des militaires infatués et pleins de morgue. Il réalise un compromis pictural entre Poulbot et Rabier, donnant la priorité au sourire plutôt qu'au rire bouffon.

Chez lui, les enfants héroïques n'ont pas leur place ; il opte pour le survol allégorique d'un coq gaulois qui sème la zizanie parmi les Allemands. Le gallinacé emblématique tient en échec les adversaires comme la France est capable de le faire. Le portrait charge des Allemands est tout en finesse, fondé sur l'ironie, les antiphrases. Les dessins représentent la suffisance et la pompe germanique, et transforment les soldats et les officiers allemands en Matamores d'opérette. Pour cela point n'est besoin de longs discours théoriques ou historiques : l'iconographie y supplée. Il suffit de lire la description du local où sont reçus les « belliqueux étudiants de deux corps universitaires »¹⁸² : le dessin est indispensable à la compréhension de l'ironie verbale. Alors que la description annonce un « goût sobre et sévère », l'image propose la cohabitation murale des portraits de « Pithécantropus », « Bismarck », « Arminius » et « Attila ». Le défi aux ans rassemble les chefs allemands sous la bannière de l'autorité sauvage et barbare, de la régression primaire. Le conditionnement militaire des étudiants explique le caractère belliqueux du peuple allemand aux yeux de leurs délateurs. Le face-à-face du coq français libre et du dogue allemand tenu en laisse duplique la situation des belligérants par l'animalisation symbolique du combat entre les tenants de la civilisation et les promoteurs de la tyrannie. Toutefois, l'anthropomorphisme n'existe

¹⁸² Ibid. p.34. Voir l'image en regard.

pratiquement pas chez Carlègle, les animaux accomplissent des tâches bestiales. Seul, le coq est doté d'une intelligence supérieure qui bafoue la discipline et la niaiserie allemandes.

Mue par une élégante hargne antigermanique, la plume de Carlègle égratigne l'ennemi et laisse des stigmates plus profonds que les charges grotesques. Elle peut être cruelle, sans pour autant traumatiser le jeune lecteur, car l'ironie procède à une dédramatisation des faits. La mort du gendarme et du teckel, transpercés par la flèche du paratonnerre sur lequel était perché le coq, est figuré par un convoi funèbre burlesque : la tige du paratonnerre sert de broche aux malheureuses victimes, transportées par un cuisinier bedonnant et un vieillard sénile. Trois enfants accompagnent le cortège, sans aucune émotion. Le texte s'achève sur un trait tout aussi savoureux que le dessin est odieux¹⁸³ :

« Le pauvre gendarme est « capoute »
(Il est au Walhalla¹⁸⁴ sans doute)
Quant au coupable il s'est enfui.
On ne l'a pas revu depuis. »

Sous des dehors anecdotiques, Carlègle utilise les références à l'origine du caractère belliqueux germanique, renouant avec la légende mythologique du dieu Wotan. C'est aussi la conception affichée par Emile Toutey dans son beau livre de prix, *Pourquoi la guerre comment elle se fait*¹⁸⁵, sous une forme didactique beaucoup plus élaborée.

La finesse du trait, le travail sur les perspectives et les mises en scène soignées des rencontres dans un cadre souvent bucolique valorisent l'aquarelliste et ventilent un souffle nouveau de persuasion patriotique. Les situations les plus cocasses ne sont jamais grossières et ressortissent à la farce malicieuse afin d'irriguer la veine patriotique antigermanique débridée. Les esprits vétilleux et puristes verront dans cet album un livre propagandiste de plus, nous avons été sensibles à sa facture, à son originalité qui concilie l'esthétique et l'idéologie cocardière. Il n'existe aucun équivalent artistique dans la littérature enfantine de guerre.

Avec des degrés d'implication différents, Poulbot, Foy et Carlègle parlent aux enfants, les mettent en scène pour les deux premiers : l'affichiste et l'écrivain illustrateur placent l'enfant au centre de la guerre, en font le spectateur ou l'acteur afin de le conforter dans son rôle de héros précoce. Au pathétique doux amer et au burlesque puéril, Carlègle préfère l'ironie cinglante d'un persiflage antigermanique qui érige le coq français en vainqueur. La

¹⁸³ Ibid. p.53. Voir l'image en regard.

¹⁸⁴ Le Walhalla est le séjour paradisiaque réservé aux guerriers morts en héros dans la mythologie nord-germanique. Ils y sont menés par les Walkyries.

¹⁸⁵ E. TOUTEY, *Pourquoi la guerre comment elle se fait*. Paris, Hachette, Bibliothèque des écoles et des familles, 1916.

fulgurance du trait fait jaillir des éclairs de génie. La leçon est la même pour tous : la France s'achemine vers la victoire par son intelligence et sa finesse face à un adversaire rustre, discipliné et stupide. La guerre dégénère en querelle intellectuelle et en rivalité culturelle. Il y va de l'honneur du pays.

Force est de constater la diversité des types de lectures proposées aux enfants au début du conflit, puis pendant la guerre : il existe une évolution historique de la littérature de guerre via le contenu et les schémas narratifs adoptés. Il faut aussi prendre en compte les conditions de lecture afin d'évaluer la part d'autonomie du lecteur face à ce qu'il découvre ou bien l'influence extérieure qu'il reçoit. Comme le rappelle Philippe Ariès¹⁸⁶, les manières de lire ont évolué. Le triple réseau de bibliothèques paroissiales, populaires et scolaires respectivement mis en place sous la Monarchie de Juillet, la Troisième République et à partir de 1865, ont d'abord favorisé la diffusion d'ouvrages de bon ton. Mais la bibliothèque scolaire satisfait mal l'appétit de certains ruraux, affamés de lectures comme nous l'a prouvé Emilie Carles, creusant l'hiatus entre les citadins bien fournis en livres et des paysans en mal de culture et d'information. Jusqu'à la première guerre mondiale, la lecture à haute voix reste de tradition durant la veillée paysanne et sert à lancer la conversation. La lecture solitaire, muette se pratique à la bibliothèque, au cercle, au café, au salon et suppose l'abstraction de l'environnement.

Il faut reconnaître que c'est un passe-temps élitiste qui va se démocratiser avec les progrès de l'alphabétisation. Et les histoires des « Livres Roses de la Guerre » de Larousse attestent cette oralité de la lecture ainsi qu'une sériation à travers les situations narratives proposées et l'origine sociale des jeunes héros. L'enfant d'officier se voit proposer des histoires héroïques qui l'exaltent tandis que l'enfant d'extraction modeste agit plus qu'il ne lit, n'ayant personne pour le guider dans ce domaine, si ce n'est la rumeur. Les manières de lire diffèrent aussi selon le sexe et l'âge, une plus grande liberté étant accordée aux femmes mariées, les hommes se réservant une lecture de second rayon pourfendue par les liges de moralité de la fin du 19^e siècle.

« A l'évidence, le mode de consommation du livre varie selon l'origine sociale (...) avant l'institution des bibliothèques scolaires, le jeune paysan, affamé de savoir, reste condamné au fouillis des lectures de hasard. »¹⁸⁷

Sartre rappelle d'ailleurs avec dérision cette boulimie désordonnée des autodidactes. L'histoire littéraire intéresse, le roman feuilleton connaît un grand succès. Dans les écoles, le

¹⁸⁶ Philippe ARIES, *Histoire de la vie privée De la Révolution à la Grande Guerre*, Tome IV. Paris, Seuil, 1987.

¹⁸⁷ Ibid. p.494.

scientisme et le patriotisme instaurent Jules Verne et Erckmann-Chatrion comme des valeurs sûres. Victor et Paul Margueritte côtoient Victor Hugo dans un éclectisme qui se raccroche aux idéaux de *Quatre-Vingt-Treize*. La petite bourgeoisie provinciale constitue des collections entre 1890 et 1914, comme en témoignent les familles de Sartre, de Simone de Beauvoir ou de Marguerite Yourcenar. La capillarité des modes de la première décennie du 20^e siècle atteint tout de même une vaste couche de Français et les autobiographies que nous avons lues attestent d'une poussée individualiste et d'un désir de secouer le joug ancestral. Trois catégories s'y emploient : les jeunes, les femmes, les avant-gardes intellectuelles. Ces amorces de débordement sont toutefois jugulées par des résistances : le scoutisme tente d'encadrer une adolescence en mal d'émancipation. Les ligues morales professent un antiféminisme virulent. La déclaration de guerre rappelle justement à chacun les limites de l'individualisme et ramène sur le droit chemin du devoir national. Pourtant, certains parmi les plus jeunes lecteurs, observent une certaine déviance par leur comportement.

Les discours officiels et les échos militaires retentissent dans le monde scolaire et enfantin. La mobilisation des esprits réunit les représentants de l'armée, de l'école et des familles qui font chorus. La pyramide hiérarchique de l'institution scolaire est assise sur la base solide de ses officiers comme celle de l'armée l'est sur le socle de ses soldats dévoués. La stricte corrélation des productions écrites de jeunesse et des décisions officielles est établie. Quand bien même les bibliothèques scolaires ont un fonds commun d'aventures, de contes, de poèmes issus de la littérature française classique, romantique et réaliste, elles s'abreuvent aussi à la source patriotique. Le contexte politique et le cotexte médiatique génèrent une production enfantine de guerre directement en prise avec les événements contemporains. L'impact des recommandations ministérielles, rectorales et magistrales dépasse le cadre scolaire et gagne les publications populaires et récréatives.

UNIVERSITE BLAISE PASCAL – CLERMONT II
U.F.R. LETTRES, LANGUES ET SCIENCES HUMAINES

Doctorat

Littérature française

Laurence OLIVIER-MESSONNIER

GUERRE ET LITTERATURE DE JEUNESSE FRANÇAISE (1870-1919)

De la voix officielle à la matérialisation littéraire et iconographique

Tome II

Thèse dirigée par M. Robert PICKERING

Soutenue publiquement le vendredi 27 juin 2008

Jury :

- M. Christian CHELEBOURG (Maître de Conférences Habilité, Université de la Réunion – rapporteur)
- M. Jean-Pierre DUBOST (Professeur, Université Blaise Pascal)
- M. Francis MARCOIN (Professeur, Université d'Artois – rapporteur)
- M. Robert PICKERING (Professeur, Université Blaise Pascal – directeur de la thèse)

QUATRIÈME PARTIE

QUAND LA PRESSE ENFANTINE S'EN MÊLE

QUATRIÈME PARTIE

QUAND LA PRESSE ENFANTINE S'EN MÊLE

Au même titre que la presse destinée aux adultes, les journaux pour enfants intègrent la guerre et sont investis par le conflit. Le double mouvement d'interpénétration signe là encore la mainmise des événements sur l'actualité littéraire et médiatique quels qu'en soient les destinataires. Indubitablement l'enfance donne un sens à la guerre et la guerre oriente l'enfance vers l'âge adulte par une maturité accélérée qui fait grandir plus vite les esprits. Le patriotisme et le nationalisme déviés en patriobellicisme s'infiltrèrent dans toutes les productions littéraires, opérant une différenciation entre les sexes et les âges mais tenant un discours souvent proche. Alain Fourment¹ rappelle que quarante journaux pour enfants ont vu le jour entre 1914 et 1933, au nombre desquels on trouve *La Semaine de Suzette*, *L'Epatant*, *Fillette*. L'objectif ludique l'emporte sur la visée éducative, parfois au détriment de la qualité du texte. La possession des œuvres originales de *Bécassine*, des *Pieds Nickelés*, et du magazine *Fillette* de janvier 1915 à décembre 1918 nous a permis une étude singulière et comparative de ces journaux et de leur inscription dans une période tourmentée, puisque notre recherche se fonde uniquement sur des ouvrages réellement consultés. C'est pourquoi il est important d'évaluer le rôle joué par les éditeurs respectifs des illustrés, à savoir Gautier-Languereau et Offenstadt. Les récits en images ont contribué au succès de ces publications en les rendant attrayantes et en se substituant aux images d'Epinal chères aux enfants. Leur force de persuasion leur vient-elle uniquement de l'attrait iconographique ? Comment concilient-elles la diffusion d'une actualité empreinte de gravité et le jeu ? Répondre à ces questions requiert d'abord un rappel des conditions d'existence de la presse en 1914 et de la genèse de la presse enfantine. Les œuvres étudiées présentent certes des points de convergence, mais se distinguent par leur singularité esthétique, formelle et axiologique.

¹ Alain FOURMENT, *Histoire de la presse, des jeunes et des journaux d'enfants 1768-1988*. Paris, Editions Eole, 1987.

CHAPITRE I
DE LA PRESSE ADULTE À LA PRESSE ENFANTINE : POLEMIQUE
AUTOUR D'UNE LITTÉRATURE IMAGÉE

1 L'INFLUENCE DE LA GUERRE SUR LA QUALITÉ DES FEUILLETS DISTRIBUÉS

Le rôle du journaliste est d'informer ses lecteurs. Son objectivité et la fiabilité de ses sources garantissent la véracité de ses propos car il n'a pas le droit d'inventer et doit se conformer à sa stricte mission d'information. Tout ce qu'il dit doit être vrai et donc vérifié. Son objectif est d'expliquer ce qui se passe dans le monde, en France ou dans sa région. Cette définition est parfois contrariée par les événements, notamment en cas de guerre où la censure peut imposer son veto. C'est le cas pendant la Grande Guerre. En effet la conflagration mondiale paralyse brutalement l'évolution que connaît alors la presse française depuis 1905 dans sa forme et son contenu. Contrairement à ses voisins anglo-saxons où les événements développent et stimulent la presse, la France est victime d'une interruption subite dans son vigoureux élan médiatique. Des prévisions optimistes dues à la croyance en une guerre éclair et la mobilisation entraînent la disparition de nombreux titres car les ateliers d'imprimerie, les bureaux et les salles de rédaction se vident. La pagination est réduite tandis que les journaux suivent l'exemple du pays et se rallient à l'Union Sacrée : ils renoncent à attaquer le régime républicain, qu'il s'agisse de *l'Humanité*, de *la Bataille syndicale*, de *la Guerre sociale* ou de *l'Action française*. En est-il de même pour la presse enfantine ? La lecture de cette dernière ne peut s'envisager que sous l'angle de la comparaison avec la presse adulte tant par les difficultés qui l'affectent que par la censure ou la propagande qui la guident.

Les difficultés matérielles connues par les journaux font les beaux jours des Messageries Hachette qui obtiennent le monopole de la distribution. Ce phénomène explique que bon nombre de publications de jeunesse scolaires, parascolaires et extrascolaires sont assurées par l'éditeur, notamment le *Manuel Général de l'Instruction Primaire*, dans lequel Hachette promeut ses collections à destination du jeune public comme la bien pensante « Bibliothèque des écoles et des familles ». Larousse, Berger-Levrault, Delagrave, Tallandier et Mame à Tours résistent également à la crise économique en trouvant un créneau salvateur dans la littérature enfantine de guerre rendue attrayante par différents genres littéraires : romans, fables, historiettes, documentaires.

D'une manière générale cependant, les journaux enfantins font aussi les frais de la situation critique : réduction de la pagination, disparition de la couleur, utilisation d'un papier de médiocre qualité, augmentation du coût. Certes les albums de *Bécassine* et des *Pieds Nickelés* ne sont pas amputés et une page leur est réservée dans *La Semaine de Suzette* et dans *L'Epatant*. Les aventures des Pieds Nickelés ont connu des interruptions dans *L'Epatant*, mais c'est à cause d'un problème moral, le brigandage étant mis à la une. Contrairement à *Fillette*, *L'Epatant* reste au prix de cinq centimes pendant le conflit, mais il doit réduire son nombre de pages (de seize à douze en 1916) et l'utilisation de la couleur : en effet ses planches sont tirées en noir et blanc à partir de janvier 1915 pour les pages 8, 9 et 11 – *Les Pieds Nickelés* sont concernés - et ce, pour la durée de la guerre.

Fillette conserve le prestige de quatre pages en couleurs. Le magazine voit sa pagination diminuer de moitié et passer de seize à huit pages en quatre années, de 1915 à 1918. La réduction est progressive et irrégulière puisqu'en mars 1916, pour la première fois, le numéro 419 comporte douze pages, et ce, jusqu'en mai. Le journal du 14 mai 1916 retrouve sa taille normale avant de se réduire à huit pages le 21 mai. Les magazines oscillent alors régulièrement entre huit et seize pages, une semaine sur deux jusqu'en décembre 1916. A partir du 10 décembre, les numéros ne comportent plus que huit pages. Le prix double en avril, passant de cinq à dix centimes alors que le nombre de page a diminué. L'année 1917 alterne régulièrement quatre numéros de huit pages et un de seize avant de proposer pendant dix-sept semaines de suite un journal de huit pages. Une commune mesure est trouvée à partir du 26 août et les dix-neuf magazines qui terminent l'année comprennent douze pages. Ce rythme est maintenu pendant l'année 1918 jusqu'au 29 septembre, date à partir de laquelle le journal retrouve ses seize pages originales, ce qui coïncide avec une augmentation du prix de cinq centimes. Il a conservé la couleur pour sa page de couverture et sa double page intérieure, mais la quatrième de couverture demeure en noir et blanc depuis le 5 mai 1916. En quatre années, le journal a triplé son coût, passant de cinq à quinze centimes. La fluctuation de sa pagination et de sa couleur a dû s'accommoder des aléas de la guerre. Ces modulations de taille et de coût correspondent à celles observées à propos de la collection des Livres Roses de la Guerre de Larousse.

2 CENSURE ET PROPAGANDE DANS LES ILLUSTRÉS POUR ENFANTS

Comme dans le *Manuel Général de l'Instruction Primaire*, rares sont les réticences ou les propos subversifs. L'enthousiasme est de mise, la solidarité est retrouvée devant l'ennemi. Ce consensus est corrélé à l'organisation de la censure qui obéit à la nécessité de contrôler

l'information divulguée par la presse. L'état de siège décrété le 2 août 1914 et précisé par une loi du 9, donne aux autorités militaires toute latitude pour autoriser, suspendre ou interdire toute publication périodique. Dès le 3 août 1914, une circulaire de Viviani aux directeurs de journaux indique que « le gouvernement compte sur le bon vouloir patriotique de la presse de tous les partis pour ne pas publier une seule information concernant la guerre, quelles que soient sa source, son origine, sa nature, sans qu'elle ait été visée au Bureau de la Presse établi depuis hier, au ministère de la Guerre », chargé d'examiner toute information militaire².

La loi interdit et sanctionne mais le gouvernement de Viviani associe la presse à ce contrôle afin d'éviter tout reproche de refus de consultation. La censure est justifiée par les indiscretions commises en 1870, à la veille de Sedan. L'accord est confirmé le 7 août 1914 par les directeurs de journaux convoqués à l'Élysée. Les nouvelles de la guerre sont alors laconiques et insuffisantes aux yeux d'un peuple curieux et d'un lectorat déçu d'être mis à l'écart, pas même prévenu de l'invasion. Ce que nous avons lu de la presse enfantine et même de la littérature de jeunesse nous laisse penser que ces domaines étaient également concernés par la censure. Il est vrai que la malléabilité des esprits juvéniles explique de la part des autorités une intervention dans leurs lectures et notamment une orientation propagandiste : le destinataire est d'autant mieux convaincu qu'il est jeune et apte à l'imprégnation politique, voire conditionné par l'école et la rumeur. Le contrôle indubitable de la presse enfantine se double d'un second phénomène qui explique l'inféodation de la littérature de jeunesse au diktat gouvernemental : les difficultés matérielles patentes obligent les éditeurs à composer avec la mentalité belliciste afin de survivre.

La littérature de jeunesse pendant la Grande Guerre est présentée comme violemment nationaliste et militariste. Il faut toutefois nuancer ces propos. Tous les discours pédagogiques invitent les enfants à se montrer dignes de ceux qui meurent pour eux et engendrent une forme de culpabilisation. La presse enfantine n'est pas en reste. Fondée sur le patriotisme défensif et sur la haine de l'envahisseur, elle multiplie les récits d'enfants héroïques mus par la « haine du Boche », récits aussi violents qu'invraisemblables. Bécassine, « l'espiègle Lili », les Pieds Nickelés s'en vont en guerre, s'engagent, se mobilisent, libèrent des prisonniers, font sauter des trains... Pourtant si l'Union est sacrée sur le plan national, elle l'est beaucoup moins sur le plan axiologique car les trois magazines mentionnés entrent en concurrence. Quels sont leurs points communs et leurs divergences ? La singularité de ces œuvres en dépit de leur origine médiatique commune, oblige à les étudier individuellement afin de mieux cerner ce

² Claude BELLANGER, Jacques GODECHOT, Pierre GUIVAL, Fernand TERROU, *Histoire générale de la Presse française*, tome3, de 1871 à 1940. Paris, Presses Universitaires de France, 1972, p. 409

qui a tant plu aux lectrices de *Bécassine* et de *La Semaine de Suzette*, ce qui a scandalisé et fasciné dans la lecture des *Pieds Nickelés*, ce qui a assuré sa longévité à *Fillette* sans se départir d'un patriotisme de bon aloi.

3 LES ALÉAS DE LA GUERRE ET LE RÉCIT EN IMAGES DECRIÉ

Les convergences qui unissent les publications à destination des enfants sont liées à la situation de guerre et au progrès concomitant de la presse juvénile. Le déclenchement du conflit a retardé les publications, comme nous l'avons constaté avec les « Livres Roses de la Jeunesse » de Larousse. Le problème touche également les journaux dont la publication est interrompue entre le 1^{er} août et le 19 novembre 1914.

Toutefois l'écriture des articles a précédé le conflit et « les numéros du mois d'août déjà imprimés sont mis en vente à partir du 27 novembre, avec en surcharge la nouvelle date »³. Alain Fourment relève l'explication suivante donnée par l'hebdomadaire *Fillette* :

« Quatre numéros étaient prêts au moment de la déclaration de la guerre ; le départ aux armées des directeurs et du personnel nous a obligés à en ajourner la mise en vente (...). Nous faisons appel au patriotisme de nos lecteurs pour ne pas tenir compte des annonces étrangères insérées dans ces numéros déjà imprimés. »⁴

Le mot d'ordre est lancé : haro sur l'étranger et conservatisme nationaliste sont de mise. Même les *Pieds Nickelés* s'en mêlent et deviennent patriotes, entrent dans le rang. Dès novembre 1914, *L'Epatant* se targue de leur engagement volontaire :

« Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que nos trois sympathiques *Pieds Nickelés*, *Ribouldingue*, *Filochard* et *Croquignol*, ne reconnaissant plus que leur devoir de Français, se sont engagés dans l'armée des combattants sans attendre leur ordre de mobilisation et pour que les Boches apprennent à leurs dépens ce que vaut un loustic parisien. »⁵

Fillette et sa rivale *La Semaine de Suzette* participent aux œuvres de solidarité nationale : *Fillette* « abandonne 25% de ses bénéfices au profit des Français et des Belges victimes de la guerre. »⁶ Leur meilleure contribution réside dans l'exaltation du sentiment national à travers des histoires qui satisfont pleinement l'horizon d'attente du lectorat. Les exploits de Lili, les aventures de *Bécassine* ne manquent pas de sel et vivifient une lecture active faite de rebondissements, de coups de théâtre et d'humour. *Bécassine* recherche « les Boches et la Bochie »⁷, Lili va libérer son père prisonnier des Allemands, les *Pieds Nickelés* parcourent l'Europe pour venir à bout du Kronprinz. Tous occupent l'espace géographique de la guerre, qui en Alsace ou en Turquie, qui en Angleterre ou en France, qui aux Dardanelles

³ Alain FOURMENT, op. cit., p.192.

⁴ Ibid. p.192.

⁵ Ibid. p.195.

⁶ Ibid. p.193.

⁷ CAUMERY, *Bécassine pendant la guerre*. Paris, Gautier-Languereau, 1915, p.1.

ou en Allemagne. A travers leurs histoires, les jeunes lecteurs découvrent les progrès techniques de l'aviation avec Bécassine et le major Tacy Turn (*Bécassine chez les Alliés*), des sous-marins et des armes avec les Pieds Nickelés. Ils voyagent et compatissent aux déboires de la pauvre Bécassine livrée à elle-même dans Paris sous les bombes (*Bécassine chez les Turcs*) ou obnubilée par les espions, s'enthousiasment aux astuces de Lili, sont ravis par la rouerie des Pieds Nickelés.

4 LA RICHESSE DU DESSIN RÉCRÉATIF

Le dessin contribue grandement au divertissement tout en appliquant une touche de réalisme indispensable à la crédibilité de la diégèse et à l'assimilation mentale. Toutefois se pose le problème du genre des œuvres lues : *Bécassine* et *Les Pieds Nickelés* sont-ils des bandes dessinées ? Une définition s'impose afin de rappeler la genèse et l'inscription des ouvrages cités dans une catégorie littéraire hybride. Les albums se présentent sous forme de planches de sept à onze vignettes encadrées par un liséré noir pour *Les Pieds Nickelés* et de vignettes le plus souvent non délimitées pour *Bécassine*. Les cartouches de texte se situent sous les vignettes et les phylactères sont rares : inexistantes chez *Bécassine*, ils sont disséminés et très simplistes pour les *Pieds Nickelés*. La présentation formelle rigoureuse des *Pieds Nickelés* s'oppose à une image plus fondue au texte dans *Bécassine*, où les propos s'inscrivent parfois dans le halo d'une couleur débordante selon une esthétique avant-gardiste de la fusion chromatique et textuelle.

Il faut savoir que la bande dessinée ou le récit imagé porte préjudice aux journaux enfantins jugés alors comme une dérive populaire de la littérature. La presse enfantine à ses débuts a été orchestrée autant par des éditeurs que par des hommes de presse à l'instar d'Emile de Girardin avec *Le Journal des enfants* en 1832, de Hetzel créateur du *Nouveau Magasin des enfants* en 1843 ou bien de Louis Hachette avec *La Semaine des Enfants* en 1857. Les périodiques présentent des livres comme ceux de la Comtesse de Ségur publiés dans *La Semaine des enfants*. Ils familiarisent les lecteurs dès leur plus jeune âge avec l'imprimé. Au 19^e siècle, le livre enfantin entre dans les rituels d'éducation et le récit en images acquiert progressivement une véritable autonomie. Les journaux créés dans la première moitié du 19^e siècle accordent peu de place à l'illustration, la dernière page est occupée par une historiette découpée en vignettes à la manière des images d'Epinal.

La loi de 1881 de Jules Ferry favorise le développement de la littérature de jeunesse et en particulier des journaux enfantins qui doivent leur qualité aux grandes maisons d'édition comme Hachette, Hetzel, Delagrave. Ces publications à visée didactique participent de la

formation d'un bon citoyen républicain à travers les connaissances qu'elles divulguent. Toujours en phase avec l'actualité, elles développent des thèmes récents comme le patriotisme, la guerre, l'exaltation du sentiment national. La guerre de 1914 marque une rupture dans le mode d'interpellation des jeunes lecteurs car l'image exerce un pouvoir d'attraction indéniable. Le développement des techniques d'impression et de la polychromie favorise la multiplication des bandes dessinées et fait basculer la presse dans la facilité tout en amoindrissant le coût avant que la guerre n'éclate. La bande dessinée française à ses origines s'adresse à un même public. Parmi les précurseurs, on trouve Georges Colomb qui publie dans *Le Petit Français illustré* (journal fondé par l'éditeur Armand Colin en 1889) *La Famille Fenouillard* (1889-1893) et *Le Sapeur Camember* (1889-1896). A leur disparition, *La Semaine de Suzette* (créée en 1905) assure à *Bécassine*, et *L'Epatant* (créé en 1908) aux *Pieds Nickelés* le même type de parution à la fois dans un hebdomadaire à l'intention de la jeunesse et en albums.

Les albums de *Bécassine* acquièrent un relief particulier au regard de notre étude puisqu'ils ont été initiés par un journal né au moment de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, ce qui explique les valeurs morales qu'ils véhiculent. De plus, ils s'inscrivent dans une période où l'illustré est en vogue grâce à l'image et ils établissent un découpage séquentiel de l'image animée : la narration est donc figurée et le dessin apporte une complémentarité sémantique au texte. Le découpage tabulaire de la page œuvre à cet éclairage de la pensée même s'il n'est pas aussi rigoureux que celui opéré par Forton. L'enchaînement des séquences est facilité par « la communauté de plan offerte par le support papier. L'inclusion à l'intérieur de l'espace figural d'un texte en caractère script ou l'incrustation de médaillons permettent, soit d'exprimer un aparté, soit de multiplier les points de vue, ou de focaliser le regard sur un personnage ou une situation, soit de montrer l'enchaînement des événements. Le procédé est habile », reconnaît Claude-Anne Parmégiani⁸. *Bécassine* offre cette richesse qui met en valeur l'œuvre conjointe de Pinchon et Caumery.

Chaque périodique a son héros ou son héroïne phare qui fait sa fortune : *Bécassine* pour *La Semaine de Suzette*, *Lili* pour *Fillette*, *Les Pieds Nickelés* pour *L'Epatant*. Cependant ces histoires illustrées rencontrent une réelle hostilité car elles rompent avec la culture de l'écrit. Les classes moyennes ou aisées, principales destinataires de ces publications, leur reprochent d'utiliser des techniques alors caractéristiques de la presse populaire et des milieux peu cultivés. Hachette et Delagrave qui publient des journaux pour enfants refusent d'adopter

⁸ Claude-Anne PARMEGIANI, *Les petits Français illustrés 1860-1940*. Paris, Editions du Cercle de la Librairie, 1989, Collection « Bibliothèque », p.192.

cette formule, l'école condamne la bande dessinée. Ce type d'illustrés est récusé dans sa forme et son contenu pour des raisons éthiques et littéraires qui empêchent de les prendre au sérieux. Pourtant leur impact n'est pas anodin dans la mesure où il induit une réaction des autorités religieuses qui établissent une liste noire des mauvaises lectures. La pratique de la lecture n'est pas toujours jugée bénéfique et n'engendre pas de consensus autour de la nécessité de lire. D'aucuns jugent que certains périodiques font peser des menaces inquiétantes pour la foi et la morale, et souhaitent interdire les livres ou les journaux corrupteurs des esprits. Il ne s'agit aucunement de motifs patriotiques, mais seulement moraux, initiés par les représentants de l'Eglise.

5 LE CREDO DE LA MORALE CATHOLIQUE

Dès 1881, Monseigneur Turinaz dresse l'inventaire des lectures conseillées afin d'éloigner les mauvais livres et de promouvoir les bons : « livres de voyages et de science vulgarisée, livres d'histoire, récits imaginaires mais qui respectent la morale et les convenances et qui enferment parfois d'utiles enseignements, Vies de saints, de personnages vénérables ou illustres que notre siècle a produit en grand nombre avec une incontestable supériorité. »⁹ L'Union Sacrée efface les dissensions des thuriféraires du pouvoir et des factieux mais ne gomme pas les querelles sur la valeur morale des lectures. Déjà au début du 20^e siècle, deux armes autorisent l'épuration littéraire : ainsi l'évêque d'Autun, en 1912, justifie l'Index dont il est l'auteur face aux réticences de certains catholiques ; à l'échelle diocésaine, des condamnations épiscopales fustigent des titres sous prétexte de blasphème, d'apologie de l'irréligion, de discrédit lancé sur le Pape et l'Eglise. Cette ségrégation perdure puisque Cavanna dans *Les Ritals*, en 1978, évoque en parlant des années 1930, l'abbé Martin qui donna une liste d'illustrés qu'il ne fallait jamais lire sous peine de péché mortel. *L'Epatant* et *Fillette* en faisaient partie. En revanche pouvait être lue avec profit par un enfant chrétien, en particulier une fillette, *La Semaine de Suzette*.

On voit donc apparaître une opposition radicale entre des journaux considérés comme dévoyés et un magazine de bonne tenue, opposition qui se pérennise et n'est pas seulement due à la mentalité du début du 20^e siècle. Cependant malgré la vulgarité et la laideur des histoires en images dont sont taxés les deux journaux des éditions Offenstadt, elles n'offensent pas pour autant leur jeune public. « La veine populacière et satirique des *Pieds*

⁹ Henri-Jean MARTIN, Roger CHARTIER, Jean-Pierre VIVET, *Histoire de l'édition française, Le livre concurrencé – 1900-1950 – Tome IV*. Paris, Editions Promodis, 1986, p.533.

Nickelés (1908) fera école. »¹⁰ Sartre rappelle avec malice l'attrait exercé sur lui par ce genre de publications, au grand dam de son grand-père. Le fidèle lecteur de Michel Zévaco, feuilletoniste au *Matin*, se laisse volontiers tenter par ces lectures déconseillées :

« Au cours de nos promenades, Anne-Marie s'arrêta comme par hasard devant le kiosque qui se trouve encore à l'angle du boulevard Saint-Michel et de la rue Soufflot : je vis des images merveilleuses, leurs couleurs criardes me fascinèrent, je les réclamai, je les obtins ; le tour était joué : je voulus avoir toutes les semaines *Cri-Cri*, *L'Epatant*, *Les Vacances*, *Les Trois Boy-scouts* de Jean de la Hire et *Le Tour du monde en aéroplane* d'Arnould Galopin qui paraissaient en fascicules le jeudi. »¹¹

Loin de le rebuter, les histoires et les dessins l'inspirent, lui font oublier la contingence et l'enferment dans sa tour d'ivoire :

« J'abandonnai ma famille : Karlémami, Anne-Marie furent exclus de mes fantaisies. Rassasié de gestes et d'attitudes, je fis de vrais actes en rêve. J'inventai un univers difficile et mortel – celui de *Cri-Cri*, de *L'Epatant*, de Paul d'Ivoi ; - à la place du besoin et du travail, que j'ignorais, je mis le danger. »¹²

Le romancier en herbe y trouve une source intarissable d'imagination et vit dans l'imposture de l'écriture et de la vie par procuration. Il acquiert l'âme et les réactions d'un héros.

Pratiquement à la même époque, Simone de Beauvoir lit *L'Etoile noëliste* dont l'éthique convient mieux à sa famille bourgeoise que celle de *Fillette* ou même de *La Semaine de Suzette*. L'aura éthique des magazines est un facteur décisif d'achat. Même parmi les ouvrages réputés bien pensants, il existe une hiérarchie. Simone de Beauvoir mentionne ironiquement la sélection opérée par sa mère :

« Alors que la plupart des enfants de mon entourage recevaient *La Semaine de Suzette*, j'étais abonnée à *L'Etoile noëliste*, que maman jugeait d'un niveau moral plus élevé. »¹³

Les aveux des deux philosophes témoignent du triple enjeu littéraire, moral et économique qui conditionne le succès des journaux pour enfants. En dépit du discrédit jeté sur le récit en images par les puristes, les éditeurs sont conscients de l'engouement pour tout ce que l'on peut considérer comme l'ancêtre de la bande dessinée. Ils savent que leur public de classes moyennes ou aisées aide à cette tentation nouvelle et populaire, et en tiennent compte. *Bécassine* dans *La Semaine de Suzette* offre une conception nostalgique de l'avant-guerre et se présente comme un exemple de propagande modérée pendant les quatre années de conflit. Offenstadt et Gautier-Languereau participent à la diffusion d'une littérature populaire juvénile et anticipent le succès commercial des livres de jeunesse. L'axiologie textuelle et iconographique détermine des catégories d'acheteurs mais n'obère pas la diffusion des

¹⁰ *Histoire de l'édition française*, op. cit., p.457.

¹¹ J.-P. SARTRE, *Les Mots*. Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1964, p.64.

¹² Ibid. p.98.

¹³ Simone de BEAUVOIR, *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1958, p. 66.

journaux tant qu'elle est porteuse de l'évangile patriotique. La propagande nationaliste prévaut sur l'interprétation morale : l'Union Sacrée littéraire se fait autour du texte et de l'image pourvu qu'ils exhortent à l'héroïsme. La genèse des sociétés d'édition et la personnalité de leurs fondateurs expliquent cette antinomie fondamentale.

CHAPITRE II

GAUTIER-LANGUEREAU ET OFFENSTADT : LA RIVALITÉ ÉDITORIALE FACE A L'UNION SACRÉE

1 OFFENSTADT : LA GOUAILLE DÉSINVOLTE DES *PIEDS NICKELÉS* FACE À L'ÉLÉGANTE *SEMAINE DE SUZETTE*

En 1899 les frères Offenstadt fondent la Société Parisienne d'Édition qui lance successivement *L'Epatant* en 1908 et *Fillette* en 1909. Leurs titres explicites et flatteurs suscitent la curiosité des enfants de condition modeste, souvent privés de journaux. Ils créent en 1904 deux modèles qui vont faire leur fortune pendant un quart de siècle : *La vie en culotte rouge*, publication de comique troupier avec gauloiseries appartient à la veine populacière tandis que *L'Illustré* devenu deux ans plus tard *Le Petit Illustré* crée un nouveau style d'hebdomadaire enfantin en petit format (20 cm sur 30 cm) puis plus petit (18,5 cm sur 25 cm) à cinq centimes et sous couverture populaire. Les deux magazines sont peu soucieux de bienséance et de subtilité. La Société Parisienne d'Édition élargit son emprise grâce à *L'Epatant* (1908-1939) et à *Fillette* (1909-1964).

Le premier journal est d'abord destiné aux petits pauvres mais touche également des classes plus aisées comme en témoigne l'attrait exercé sur Sartre. *Les Pieds Nickelés* n'ont rejoint l'hebdomadaire que le 4 juin 1908, deux mois après sa première parution. Leurs exploits captivent toutes les générations et apportent au journal une pérennité de trente et un ans. D'aucuns critiquent la qualité littéraire de ses articles et de ses histoires, mais cette « médiocrité » n'entame pas son succès lié essentiellement aux *Pieds Nickelés* dont la filouterie et la cocasserie plaisent aux jeunes lecteurs. *L'Epatant* hérite de la veine moqueuse et frondeuse du *Petit Illustré*. Les intrigues des *Pieds Nickelés* trouvent des échos dans les romans policiers décriés qui étalent sans vergogne les aventures de cambrioleurs et de personnages peu scrupuleux qui s'immiscent aussi dans *Fillette*, l'autre succès de la Société Parisienne d'Édition. En effet l'hebdomadaire destiné aux fillettes de huit à quatorze ans voit le jour le 21 octobre 1909, quatre ans après *La Semaine de Suzette*. La gaieté, la malice et les tours de Lili n'ont d'égaux que les facéties des *Pieds Nickelés*. Ces deux journaux assurent la fortune des éditions Offenstadt, tout en étant stigmatisés par la critique bien pensante.

En se voulant populaire et distrayant, plus ludique que pédagogique, *L'Epatant* recourt à un style parlé familier, voire vulgaire. L'argot jalonne les pages et détourne des bienséances. Même si la loi sur la presse ignore au départ celle des jeunes, il n'en demeure pas moins que des associations catholiques ou parentales sont les instigatrices de cabales contre ces œuvres

« corruptrices et génératrices de délinquance juvénile ». Quarante ans plus tard, la loi du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse s'inspire de ces remarques puisque les publications destinées aux enfants et aux adolescents « ne doivent comporter aucune illustration, aucun récit, aucune chronique, aucune rubrique, aucune insertion présentant sous un jour favorable le banditisme, le mensonge, le vol, la paresse, la lâcheté, la haine, la débauche ou tous actes qualifiés de crimes ou délits ou de nature à démoraliser l'enfance ou la jeunesse ou à *inspirer ou à entretenir des préjugés ethniques*. »¹⁴ Cette optique éthique est déjà envisagée par les index publiés ou les campagnes de dénigrement déclenchées lors de la parution de ces magazines. Il existe suffisamment de thèmes héroïques, notamment inspirés par la guerre, ou de récits merveilleux pour exalter l'âme enfantine et l'attacher à la défense d'une cause salutaire. C'est ce qu'entendent démontrer la collection des « Livres Roses de la Guerre » de Larousse ou la « Bibliothèque des Ecoles et des Familles », les ouvrages de pédagogues écrivains.

Toutefois, contrairement à certains éditeurs qui ont prétexté de la guerre pour suspendre définitivement certains titres, Offenstadt sait dépasser les contraintes économiques imposées par la guerre et à l'instar des maisons Tallandier, Gautier-Languereau, Albin Michel, crée des journaux et concurrence ses rivaux Hachette, Hetzel, Armand Colin et Delagrave. En dépit du soin plus attentif accordé aux magazines féminins, *Fillette* ne rallie pas autant de suffrages que sa rivale directe *La Semaine de Suzette*. Pourtant la geste de délinquance rigolarde exposée par Forton dans *Les Pieds Nickelés* s'éloigne bien des histoires doucereuses des vieux *Magasins* à l'instar du *Magasin d'éducation et de récréation* créé en 1864 par Hetzel, véritable créateur d'une littérature pour la jeunesse. *La Semaine de Suzette* répond beaucoup mieux aux aspirations qu'affichait Hetzel, désireux d'une presse populaire de distraction qui n'élimine pas l'ambition pédagogique. *Bécassine* apparaît donc comme le symétrique inverse des *Pieds Nickelés* sur le plan moral et verbal alors que la technique narrative les rapproche. Ils sont dotés d'une égale capacité à attirer les esprits juvéniles et témoignent d'une imprégnation des événements et des mentalités de leur temps.

2 GAUTIER-LANGUEREAU

Henry Gautier est l'éditeur de *La Semaine de Suzette* qui ne rencontre pas de réelle concurrence à sa parution en 1905 puisque la presse enfantine destinée aux fillettes est alors rare : *Le Journal de la jeunesse* propose des rubriques de politique contemporaine, *Mon*

¹⁴ Voir en annexe 22 le texte de la loi du 16 juillet 1949.

journal s'adresse aussi bien aux filles qu'aux garçons de huit à douze ans à travers des articles ludiques et instructifs. *L'Ecolier illustré* (1890-1915) et *Le Petit Français Illustré* (1889-1905) concernent les écoliers et répondent à des critères moraux et pédagogiques. Les magazines destinés aux filles se sont éteints, *La jeune fille* en 1898, *La demande de la jeune fille* en 1900. Il reste *La poupée modèle* (1863-1924) qui ne cache pas sa visée morale et didactique : apprendre aux fillettes à devenir de bonnes petites ménagères « sans oublier de faire sa prière matin et soir en demandant au bon Dieu de bénir et de rendre heureux tous ceux qu'on aime. »¹⁵

Il reste donc un créneau instructif, récréatif et moral à occuper, ce que fait *La Semaine de Suzette*, qui convient aussi au petit budget autonome des enfants désireux d'acquérir un magazine : un coût modique de dix centimes le rend accessible à la moyenne bourgeoisie, contrairement à *Mon journal* qui en vaut quinze et à *L'Epatant* beaucoup plus populaire à cinq centimes. Parallèlement la maison Gautier prépare et publie un bihebdomadaire destiné aux travailleurs, *L'Ouvrier*, dans lequel elle insère des publicités incitatives à l'achat de *La Semaine de Suzette*. D'obédience catholique, le groupe de presse conserve son indépendance vis-à-vis de l'Eglise mais bénéficie aussi la force morale que lui octroie cette position. L'éditeur sait fidéliser ses lectrices : le journal des fillettes promet à chaque abonnée une poupée Bleuette dans la lignée de Nénette et Rintintin. Les éditions Gautier-Languereau exploitent le matériel déjà publié dans le journal. C'est ainsi que naissent *Les aventures de Bécassine* en albums et, dans les années 1920, une collection de romans, *La Bibliothèque de Suzette*, qui reprend en volumes les feuilletons dont se sont délectées les jeunes lectrices.

L'éditeur a su tirer parti d'une situation favorable à la diffusion de la presse enfantine et du développement de sa maison. En effet la librairie Henry Gautier est créée sous le Second Empire, en 1859 par les frères Louis et Charles Blériot. Sise au 55 quai des Grands-Augustins, elle partage le rez-de-chaussée et l'entresol de l'immeuble avec une autre famille d'éditeurs, les Gauthier-Villars (patronyme de Willy, l'époux de Colette). Elle y demeure jusqu'en 1925, date à laquelle la société Gautier-Languereau transfère ses bureaux 18 rue Jacob. Maurice Languereau entre en 1885 à la librairie Blériot que vient d'acheter son oncle Henry Gautier et devient associé à part entière en 1917, ce qui explique la juxtaposition des deux patronymes en couverture.

Parallèlement à ses activités d'éditeur, il crée *La Semaine de Suzette* en 1905 et écrit sous le pseudonyme de Léon Caumery, les aventures de Bécassine, en collaboration avec

¹⁵ Alain FOURMENT, op. cit., synthèse, p.10.

l'illustrateur et ami Joseph-Porphyre Pinchon. *Bécassine* occupe une place de choix dans l'hebdomadaire du jeudi : ses histoires s'étalent sur une double page en couleurs, avant d'être publiées en vingt-cinq albums de 1913 à 1939, destinés aux filles mais aussi à leurs frères à qui elles les prêtent. A cette liste s'ajoutent deux livres destinés à apprendre à lire aux enfants, *L'Alphabet de Bécassine* et *Bécassine maîtresse d'école*. D'une manière générale les vingt-cinq albums constituent deux grands ensembles qui ont pour pivot l'apparition de Loulotte, la petite fille dont Bécassine sera la nourrice, puis la gouvernante. Notre étude se situe dans la première tranche des huit albums et correspond aux quatre publications de guerre, entre 1915 et 1919.

CHAPITRE III

BÉCASSINE : UN COMIQUE DE BON ALOI

L'histoire de Bécassine se fonde sur la défense et l'illustration des hiérarchies sociales traditionnelles, mais elle jette aussi un regard circonstancié sur l'évolution des mentalités du 20^e siècle, ce qui infirme la thèse d'un conservatisme rétrograde. Elle est publiée dans l'hebdomadaire des éditions Henry Gautier, puis Gautier-Languereau, qui entretient une correspondance avec ses lectrices triées sur le volet, moins par le prix du numéro (dix centimes toutefois) que par la sagesse et l'absence de bande dessinée, *Bécassine* exceptée, si tant est qu'on puisse la considérer comme telle. Le journal assure sa célébrité par un dialogue constant tissé par un réseau de correspondants aux pseudonymes rassurants, les nièces de Tante Jacqueline, elle-même rédactrice en chef. Le procédé de la voix adulte s'adressant en personne au lecteur pour les avis importants, les recommandations morales, les réponses au courrier est monnaie courante dans la presse enfantine. Il est aussi utilisé par Hansi, institué en oncle détenteur de la mémoire alsacienne ou par les collaborateurs des éditions Larousse dans les « Livres Roses de la Guerre ». La technique se montre fructueuse et convaincante.

Le journal publie quatre-vingt-dix-neuf histoires de Bécassine entre 1905 et 1913, date de la sortie du premier album, *L'Enfance de Bécassine*, dont l'histoire inaugure le numéro du 6 février 1913. Pendant huit ans, Maurice Languereau n'a pas mentionné son nom et l'anagramme de son prénom, Caumery, n'apparaît que sur la page de garde des albums. Le souci de préserver sa réputation professionnelle et sociale l'empêche de révéler qu'il est l'auteur des aventures de Bécassine. Alain Fourment prétend qu'il rédige plus par souci de rentabilité pour sa maison d'édition que par désir d'œuvre littéraire. Sa position est contestable car, si *Bécassine* a fortement contribué au succès des éditions Gautier-Languereau, l'œuvre n'en demeure pas moins littéraire, compte tenu de sa genèse, des sources et de sa facture textuelle et formelle. Les biographies respectives de l'auteur et de l'illustrateur ainsi que de leur personnage éponyme, prouvent que la jeune Bretonne a fait des émules et a une valeur culturelle, voire mythique. Les quatre albums de guerre confirment l'axiome d'une littérature de jeunesse propagandiste modérée qui s'inscrit dans le courant nationaliste en marche sans toutefois céder à la tentation du bourrage de crâne. La littérarité de *Bécassine* est indéniable comme le prouve une étude narratologique et stylistique exhumant les sources du comique. Personnage et hebdomadaire sont d'ailleurs liés pendant quarante-cinq ans, les

dernières aventures de la Bretonne paraissent en 1950, sa disparition précédant celle de l'illustré en 1960.

1 NAISSANCE LITTÉRAIRE ET DIÉGÉTIQUE DE BÉCASSINE

La Bretonne Annaïk Labornez est née d'une absence. Le 2 février 1905, Jacqueline Rivière, rédactrice en chef de *La Semaine de Suzette*, avertit Maurice Languereau qu'il manque une page au numéro suite à la défection d'un auteur malade. Maurice Languereau demande à son ami Joseoh-Porphyre Pinchon de dessiner les bêtises d'une jeune fille. Selon Alain Fourment, cette explication de la naissance littéraire de Bécassine a été infirmée par Pinchon lui-même dans le numéro 26 de *Benjamin*, le 8 mars 1934 : il prétend avoir déjà été sollicité par le fondateur de *La Semaine de Suzette* en 1904 et avoir créé à cette occasion « l'histoire d'une petite Bretonne à son départ de son village pour venir se placer à Paris. »¹⁶ Madame Canlorbe, fille de Maurice Languereau, récuse cette thèse, lors d'un entretien du 20 janvier 1977. Quoiqu'il en soit, la naissance littéraire de Bécassine en fait une contemporaine de ses lectrices lorsque éclate la guerre de 1914. La génération qui l'a découverte à ses débuts à Clocher-les-Bécasses, a grandi et est aussi devenue adulte comme celle qui l'a accompagnée sans discontinuer depuis 1913.

La naissance diégétique de Bécassine a lieu dans *L'Enfance de Bécassine*. Au commencement des hostilités, elle est une jeune adulte désireuse de participer à la vie de son pays. Sujet d'amusement proposé aux lectrices, « elle devient la sotte favorite des fillettes cultivées de la bonne société. »¹⁷ L'incarnation de l'imbécillité a ses précurseurs chez *Le Sapeur Camember* et *La Famille Fenouillard*. La bêtise ne suffit pas pour transformer Bécassine en héroïne, elle joint à sa gaucherie une bonté attendrissante qui explique l'oscillation des lectrices entre moquerie et sympathie. De plus, son personnage évolue, elle grandit au fil des trois premiers albums jusqu'à acquérir une forme de maturité et une certaine autonomie dans le quatrième album de guerre. On assiste aux premiers pas de Bécassine dans *L'Enfance de Bécassine*, à son entrée dans la vie professionnelle dans *Bécassine en apprentissage*, avant de l'observer aux prises avec les affres de la guerre dans les quatre albums suivants : *Bécassine pendant la guerre*, *Bécassine chez les Alliés*, *Bécassine mobilisée*, *Bécassine chez les Turcs*.

Bécassine est née de Conan et Yvonne Labornez, modestes métayers vivant depuis des générations à Clocher-les-Bécasses. Sa figure de Pierrot lunaire aux yeux myosotis et au petit

¹⁶ Alain FOURMENT, op. cit., p. 211.

¹⁷ Marie-Anne COUDERC, *Bécassine inconnue*. Paris, CNRS éditions, 2000, p. 10.

nez rond inquiètent ses parents car, à Clocher-les-Bécasses, « l'intelligence est en proportion de la longueur du nez. »¹⁸ Elle se prénomme Anaïk et est inscrite sous le nom de Labornez sur le registre d'état civil de la mairie de son village, au fin fond de l'Armorique. En 1910, *La Semaine de Suzette* convie ses lectrices à fêter le vingt-cinquième anniversaire de l'héroïne. On en déduit qu'elle est née en 1885 et a vingt ans en 1905 lors de sa naissance littéraire. Son surnom lui est donné lors de son baptême par son oncle Quillouch et son oncle Corentin qui revient de la chasse avec des bécasses. Il place à côté du poupon joufflu la tête d'une bécasse au long bec effilé, compensant ainsi l'absence d'appendice nasal de sa filleule : « Une vraie petite bécassine, dit en riant Quillouch. »¹⁹

2 PORTRAIT DE BÉCASSINE

La bouche qui suscite beaucoup de commentaires apparaît épisodiquement mais n'est que rarement visible : elle prend la forme d'une gouttelette rouge sur la couverture de *L'Enfance de Bécassine* ; l'album de *Bécassine en apprentissage* lui concède un cercle noir et blanc lorsqu'elle apprend à chanter pour jouer dans le chœur d'*Esther*. Dans *Bécassine pendant la guerre*, un médaillon de Bécassine lui dessine une courbe ravie et un petit accent circonflexe pour marquer le passage de la joie à la tristesse²⁰. Elle devient un minuscule orifice par lequel elle rejette l'eau avalée lorsqu'elle apprend à nager²¹ ; c'est un point infime qui manifeste sa peur des sous-marins qu'elle fuit au galop. Ensuite Bécassine n'aura plus jamais de bouche. Les interprétations psychanalytiques de cette absence sont nombreuses et il est difficile de ne pas y voir la mainmise d'un créateur sur sa créature, comme le suggère Marie-Anne Couderc²², « le désir de posséder, la démarche d'un Pygmalion ». La responsabilité incombe autant à l'illustrateur qu'à l'auteur, assurément complices dans cette affaire. De là à penser que Bécassine représente l'image de la femme idéale selon Caumery, longtemps célibataire et épris d'indépendance, il n'y a qu'un pas, mais plutôt réducteur. N'oublions pas qu'elle incarne également les couches sociales inférieures manipulées ou brimées qui n'ont pas la parole.

Dans les deux premiers albums Bécassine grandit, s'affine légèrement sans pour autant devenir svelte. C'est Bogozier l'aubergiste qui s'en rend compte à la fin de l'album *Bécassine en apprentissage* : Bécassine jusque là plutôt nabote, a eu une brusque poussée de croissance.

¹⁸ *L'Enfance de Bécassine*, p.1.

¹⁹ *L'Enfance de Bécassine*, p.3.

²⁰ *Bécassine pendant la guerre*, p.38.

²¹ *Ibid.* p.52.

²² Marie-Anne COUDERC, *op. cit.*, p.57.

Elle paraît vêtue de « la défroque d'une petite sœur cadette. »²³ Il est vrai que sa robe laisse apparaître progressivement ses collants blancs ; à partir de la page 48, elle raccourcit laissant voir deux cylindres blancs chaussés d'informes chaussons gris. Tout enfant, Bécassine est grasse, ronde, toute en antithèse avec la silhouette fine et élancée d'Yvonne la petite fille du château. Sa maladresse ne diminue pas avec sa croissance, elle demeure gauche.

Ses cheveux sont cachés par un bonnet dès sa naissance, puis dans une coiffe qu'elle enlève rarement. Elle lui superpose le calot de receveuse de tramway dans *Bécassine mobilisée*²⁴ ou la couvre d'un casque d'aviateur dans *Bécassine chez les Alliés* lorsqu'elle accompagne le major Tacy-Turn en aéroplane. Elle la cache d'un canotier de toile cirée, insigne de sa fonction de garde-barrière de Clocher-les-Bécasses dans *Bécassine pendant la guerre*. Bécassine est indémodable car elle ne suit pas la mode. Ses quelques cheveux épars ne sont pas coupés à la garçonne comme dans les années 1920. Ses concepteurs l'ont dépourvue de tout charme physique, mais n'en déplaise à ses contempteurs, elle fascine, elle attire les enfants et les adultes collectionneurs, même si au départ elle paraît un objet d'amusement.

La tenue de Bécassine contribue à sa célébrité : emmaillottée dès sa naissance, c'est un bébé joufflu serré dans ses langes, dont l'air oscille entre incrédulité et hilarité. Ensuite Pinchon la vêt d'une barboteuse bleu ciel avec une collerette blanche assortie à son bonnet et ses chaussons tandis que des chaussettes rouges rayées recouvrent ses petites jambes potelées. Lorsqu'elle fait ses premiers pas, la voilà revêtue d'une robe à carreaux bleus et blancs sur laquelle est croisé un fichu rouge. Jamais elle ne quitte longtemps sa tenue traditionnelle : à l'âge de trois ans environ, pour la mi-carême, elle incarne la Bretagne dans le défilé qui traverse Clocher-les-Bécasses, parée d'une tenue royale fleurdelisée blanche et noire, d'une cape rouge et d'une couronne royale dont elle se débarrasse fort vite. On tente vainement de lui faire revêtir le costume de jeune Israélite pour jouer dans le chœur d'*Esther*, des robes flottantes bleues et jaunes qu'elle agrémente d'une couronne de fleurs d'oranger, juchée sur sa coiffe. Nous la découvrons en costume de bain bouffant avec une charlotte recouvrant la tête lors d'un exercice qui la ridiculise, à Quimper pendant la guerre. Ces manquements à la règle vestimentaire sont rares et sporadiques et leur échec témoigne de la constitution d'un mythe celtique de Bécassine et de mythes, selon la dénomination de Claude Lévi-Strauss : la résurgence de schémas, de traits récurrents dans les récits le prouve. Son parapluie rouge prend valeur d'objet fétiche, notamment aux yeux de Ben Kaddour dans *Bécassine chez les*

²³ *Bécassine en apprentissage*, p.54.

²⁴ *Bécassine mobilisée*, p.51 sqq.

Turcs et Bécassine pendant la guerre, capable de détourner une bombe allemande et de sauver des vies.

Epanouie dans sa tenue de Bretonne, Bécassine est immuable et refuse en bonne « Labornez » tout changement qui risquerait d'altérer sa personne : « Y a rien de fait, que j'ai dit. Jamais je ne quitterai le costume de mon pays. »²⁵ L'attachement au costume traditionnel vaut pour une preuve de patriotisme et s'assimile à l'amour de la terre natale, donc de la France. C'est une forme de résistance, au-delà de l'entêtement borné. Certains voient dans cet attifement une preuve de misogynie de ses auteurs sexistes qui la brident sans vergogne, d'autres penchent pour un effet de continuité rassurante qui entretient le comique dans la superposition et le décalage. Nonobstant son apparence invariable, Bécassine est toujours en mouvement et à l'affût des nouveautés.

3 UNE QUÊTE INSATIABLE DE NOUVEAUTÉS

Fort robuste dès son plus jeune âge, elle échappe à tous les incidents ou les accidents qui auraient pu la blesser : culbute de son berceau, absorption de l'écuelle du chat. Inconsciente du danger, elle « a failli se noyer en cherchant à saisir la lune qui se reflétait dans une grande cuve pleine d'eau. »²⁶ Bécassine conjugue un idéalisme enfantin avec un réalisme très terre à terre comme en témoigne la parabole de la demande de la lune. Gourmande, cette épicurienne, est tombée dans une grande bassine à confitures et finit accrochée au plafond de la ferme entre les jambons crus et les aulx qui sèchent. Inadaptée à un monde coercitif, elle n'a pas le droit de rêver ni d'assouvir ses désirs. Elle représente le principe de plaisir par opposition au principe de réalité qu'elle va difficilement s'approprier. Le surmenage intellectuel l'affaiblit : elle vient de lire et de vivre par procuration l'histoire d'un conte qu'elle a reçu en récompense pour le prix de l'élève la moins intelligente. Son humilité et sa bonté reconnue unanimement l'ont grandie. Il semble que toute tentative d'instruction la diminue physiquement. Sur les conseils du médecin de Quimper, elle tente de faire du sport « pour garder ses belles couleurs. »²⁷ L'équitation sur l'âne Cadichon, le tennis et le croquet sont autant d'activités débilitantes qui la rendent borgne et boiteuse.

Cependant Bécassine n'est pas paresseuse. Bien au contraire, elle est en perpétuel mouvement, refuse de se stabiliser et est en quête permanente d'aventures. La dernière planche de *Bécassine chez les Turcs* en témoigne. De retour de Salonique, elle n'accepte pas

²⁵ *Bécassine mobilisée*, p.15.

²⁶ *L'Enfance de Bécassine*, p.6.

²⁷ *L'Enfance de Bécassine*, p.56.

immédiatement l'hospitalité de la marquise de Grand Air, lui préférant une « situation mouvementée », comme elle l'explique elle-même : « Le ménage, le marché, la cuisine, ça paraît bien fade et monotone après des aventures comme les miennes. »²⁸ Bécassine refuse l'immobilisme et devient féministe en récusant le statut de domestique, voire de femme au foyer.

Le projet initial de Jacqueline Rivière a donc évolué : le personnage comique de la petite Bretonne est certes immuable par sa forme et son physique, par sa sottise légendaire, mais il a grandi, progressé vers une forme de maturité et d'autonomie dont elle est bien incapable au début et qui confère à ses histoires un caractère picaresque et initiatique. Elle subit l'influence de ses comparses, du décor, mais elle s'adapte aux circonstances économiques, politiques, sociales et acquiert la stature d'une véritable héroïne qui attire par sa bonhomie et sa bienveillance. Marginale, elle s'intègre dans une société qui apprend à l'apprécier et qui la façonne. Son auteur et son illustrateur la dotent non seulement d'une consistance physique, mais aussi d'une psychologie évolutive. Tancée ou récompensée, rejetée ou réclamée, elle devient narratrice homodiégétique²⁹ quand elle écrit ses mémoires et contribue à l'architextualité³⁰ de l'œuvre tout en inscrivant à diverses reprises le support original de son histoire dans son propre récit, *La Semaine de Suzette*.

Un tel personnage ne peut manquer d'intérêt pour notre étude sur la propagande dans la littérature de jeunesse. Comment subit-elle la guerre ? Qu'en font ses concepteurs ? Le conflit la fait-elle muer ? Son nom s'est pérennisé, n'est-ce pas là la preuve de sa puissance mythique quasi culturelle ?

4 MÉTAMORPHOSE DE BÉCASSINE PENDANT LA GUERRE

Le changement de dessinateur pendant la guerre, le patriotisme que lui insuffle son auteur contribuent à modifier l'image de la jeune paysanne sotte et lui associent une modernité qui contraste avec le simplisme de son raisonnement.

a- Le dessin de Zier : une solution de continuité face à l'illustration de Pinchon ?

Deux albums de guerre sur quatre sont illustrés par Joseph-Porphyre Pinchon. Lors de son affectation à l'armée d'Orient, Edouard Zier le remplace en 1917 et en 1918 pour les dessins de *Bécassine chez les Alliés* et de *Bécassine mobilisée*. Toutefois la réimpression de

²⁸ *Bécassine chez les Turcs*, p.61.

²⁹ Gérard GENETTE, *Figures III*. Paris, Editions du Seuil, coll. « Poétique », 1972. Gérard Genette qualifie d'homodiégétique tout narrateur qui apparaît aussi comme personnage de son propre récit.

³⁰ Dans la terminologie de Genette, l'architextualité désigne l'inscription d'un texte dans un genre ou un sous-genre littéraire. La relation architextuelle dans *Bécassine* est induite par des citations déformées, des allusions à la littérature du 17^e ou du 18^e siècle.

1975 porte la mention « Texte de Caumery et illustration de J.-P. Pinchon ». Pinchon est peintre, mais surtout illustrateur pour journaux et livres d'enfants. Elève de Cormon et A. Besnard, il reçoit de nombreuses récompenses, eu égard à son talent de dessinateur. Son excellence dépasse la sphère iconographique puisqu'il collabore en Angleterre et en Norvège à des ouvrages d'enseignement tels que *La France* et *L'enseignement du dessin*. Son art se situe donc à la croisée des chemins artistiques et pédagogiques, comme le prouvent les vingt-neuf albums pour enfants qu'il fait paraître et qui présentent une valeur d'enseignement esthétique pour la jeunesse comme par exemple « Les provinces de France illustrées ».

L'illustrateur a fait ses premières armes en 1905 dans *La Semaine de Suzette* et a persisté jusqu'en 1950 avec son personnage de Bécassine. En 1913, date de parution du premier album, *L'Enfance de Bécassine*, Pinchon vient d'être promu directeur artistique de l'Opéra de Paris. Il s'est distingué en tant que coloriste en illustrant *Les Aventures de maître Renard* et *Les Aventures de Fiammiferino* chez Delagrave. Il travaille pour plusieurs périodiques enfantins tels que *Saint Nicolas*, *Le Petit Journal illustré de la jeunesse*, *Benjamin*, ainsi que *L'Echo de Paris* et *Le Jour* dont il illustre la page jeunesse de 1921 à 1938 pour le premier, de 1938 à 1940 pour le second.

Le nombre de distinctions honorifiques qu'il reçoit témoigne de son patriotisme, notamment la Croix de guerre en 1916, et parmi les croix de combattants, celles de Chevalier de Léopold en 1916 et d'Officier de Saint-Sava en 1918. Cet Amiénois ne manque pas de talent, et lorsqu'il est remplacé par Edouard Zier pour illustrer deux aventures de Bécassine, la représentation iconographique s'en ressent et offre des écarts notables avec le dessin original. Les vingt-cinq longs récits racontés par Caumery et illustrés par Pinchon entre 1913 et 1939 sont normalement publiés dans les numéros du premier semestre de *La Semaine de Suzette* et paraissent en librairie comme étrennes à l'automne de la même année. Avant de connaître le succès du récit en images, *Bécassine* a connu d'autres emplois et d'autres objectifs lui ont été assignés.

Le numéro un de *La Semaine de Suzette* paru le 2 février 1905, livre au jugement de ses jeunes lectrices, un simple personnage de domestique destiné, à l'insu de ses créateurs, à devenir la première grande héroïne de bande dessinée ou récit en images. « L'Erreur de Bécassine » inaugure une fresque qui fait des adeptes. Il faut attendre le numéro 33 du 6 juillet 1905 pour qu'elle réapparaisse, suite aux nombreuses lettres des abonnées qui demandent à corps et à cris de nouvelles anecdotes de la vie de cette servante rurale si amusante et si généreuse. Les premières historiettes sont vraisemblablement écrites par Tante Jacqueline, la rédactrice en chef, de son vrai nom Madame Bernard de La Roche. Très tôt, le

neveu de Henry Gautier prend la relève en faisant de Bécassine un personnage haut en couleurs que ne dément point le dessin.

Bécassine déborde du cadre de *La Semaine de Suzette* en 1908, pour s'installer dans une autre publication de chez Gautier, *Les Vacances de Suzette*, qui paraît de 1908 à 1914, vendue reliée et destinée à suivre les abonnées dans leurs déplacements estivaux : récits distrayants et saynètes amusantes les divertissent. L'aspect ludique prime dans ces histoires qui ne sont pas illustrées par Pinchon mais par Raymond de la Nézière, peut-être parce qu'elles ne sont pas sous la forme de bande dessinée, mais de récits ou de dialogues destinés à être joués par les enfants. De la Nézière, comme Zier plus tard, respecte les caractéristiques de base mais personnalise l'héroïne en l'amincissant et la gratifiant d'une bouche, toujours refusée par Pinchon. Entre 1905 et 1914, quatre-vingt-seize historiettes sont parues en cent vingt-huit planches, en page de couverture, en pages centrales ou en quatrième de couverture.

Pour matérialiser le dessin de Pinchon et l'héroïne de Caumery, *La Semaine de Suzette* offre à ses fidèles abonnées une poupée Bleuette à l'image de Bécassine. Les numéros 36 et 37 des 8 et 15 octobre 1908 publient le patron du costume de Bécassine dans la rubrique « Nous habillons Bleuette ». Il est constitué de six éléments indispensables au personnage : la jupe, le corsage, le tablier, la guimpe, la coiffe et les chaussons. Ce costume est destiné à être fabriqué à la maison mais l'éditeur peut aussi l'envoyer par correspondance. Cette première version du costume de Bécassine pour Bleuette est très rare. En 1908, sa publicité était formulée ainsi : « Costume de Bécassine (jupe drap vert bordé de velours noir, tablier soie changeante, bonnet et guimpe lingerie, souliers en drap)...3 F. » Le prix est très élevé, notamment par rapport à celui de la poupée qui ne coûte que 2 F 50. Toutefois le catalogue du trousseau de Bleuette change pendant l'hiver 1916-1917 : le plastron est rectangulaire au lieu d'être trapézoïdal, la jupe et la guimpe ne forment qu'une seule pièce pour plus de simplicité, le tablier est en lingerie et les chaussons sont du même matériau que la jupe. Les sabots n'apparaissent qu'en 1922. La poursuite du modèle de Bécassine pendant la guerre révèle à la fois une adaptation aux conditions économiques par une simplification moins coûteuse et un désir d'ancrer dans les mentalités le personnage bien français de l'héroïne.

Les modèles suivent les interprétations des dessinateurs et en particulier de Pinchon, et contribuent à faire de Bécassine un personnage à part entière pendant la guerre. L'image est déjà exploitée pour costumer la mascotte du journal, mais on ne fabrique pas encore de poupées à son effigie. Il faut attendre les années 1920 pour voir apparaître sur le marché des Bécassines. Cependant quelques produits dérivés du personnage sont promus officiellement dès 1910 avec vingt jeux de puzzle en cent vingt et deux cents pièces édités par Gautier et une

Bécassine montée en broche ou en breloque à partir de la guerre de 1914-1918 et jusqu'en 1939. La propagande pour l'héroïne s'accompagne d'une démarche commerciale des plus modernes, mais surtout elle contribue à inscrire au patrimoine culturel français le personnage de Bécassine, à en faire parfois un objet fétiche de guerre³¹.

L'illustration soulève le problème du genre littéraire auquel appartient *Bécassine*. La mise en page de ses aventures sous la forme de cases successives non délimitées la plupart du temps, pose les bases de la bande dessinée. Les innovations technologiques qui permettent de réduire les coûts du tirage et d'imprimer en quadrichromie ont participé à la réussite de *Bécassine*. Les illustrations soignées de l'hebdomadaire en général et de *Bécassine* en particulier sont dues à des artistes férus de dessins pour enfants qui attirent le public féminin. Le refus de la caricature – esquissée par Zier en 1917 et en 1918 – répond au souci de l'élégance raffinée qui allie le dessin réaliste à la plume et à l'aquarelle, un ensemble baptisé plus tard « la ligne claire » par Hergé. *Bécassine* fourmille de personnages (cent vingt gravitent autour de l'héroïne) aux silhouettes inoubliables et de scénarios d'une richesse et d'une diversité exceptionnelles, issues du foisonnement imaginatif et du don d'observation de ses concepteurs.

Les dessins d'Edouard Zier³² gagnent en expressivité et en mouvements. Bécassine est davantage en action, plus élancée. Elle devient audacieuse et le dessin de Zier est en accord avec la hardiesse du personnage : elle court, vole, gesticule, agite sa coiffe, serre les mains. La voilà nantie d'une chevelure blonde qu'elle découvre plus que de coutume, au petit matin en jupon et caraco, papillotes dans les cheveux et chignon au sommet du crâne, ou bien les cheveux tirés en arrière et rassemblés dans un petit chignon sur la nuque lorsqu'elle salue les aviateurs alliés et jette sa coiffe. Seul l'enthousiasme patriotique peut lui faire soulever sa coiffe. Bécassine chez les Alliés connaît un nouveau souffle ; la guerre la dynamise et vivifie ses dessins au rythme haletant des aventures qui s'enchaînent rapidement, les seules pauses étant dues à la fatigue passagère de l'héroïne.

Bécassine mobilisée offre la vision d'une Bécassine qui réfléchit, travaille et devient le symbole de la femme moderne de la deuxième décennie du siècle. Là encore, on retrouve la Bretonne blondinette en jupe verte et chemise blanche, décidant après une sérieuse réflexion de ne plus être à la charge de Madame de Grand Air qui a des soucis financiers. Dès la

³¹ Sources : *Bécassine : hommage à une jeune héroïne de quatre-vingt-dix ans* – Exposition temporaire 18 octobre 1995 – 17 mars 1996 – Musée de la poupée « Au Petit Monde Ancien » Paris.

³² Voir en regard les dessins de Bécassine faits par Zier dans *Bécassine chez les Alliés*, p.4 et p.15.

deuxième planche, Edouard Zier la peint plus pensive, les yeux baissés, le doigt sur la tempe en signe d'intense cogitation, ou bien les mains posées sur les genoux et l'air pensif et triste³³, lorsqu'elle fait face à la marquise dans le taxi qui les ramènent à l'appartement versaillais de Madame. A une Bécassine attristée, déchirée à l'idée d' « aller chez les autres » et de « quitter sa famille d'adoption »³⁴ et à qui il donne pour la première fois une bouche amère et pincée, il fait succéder en médaillon une Bécassine décidée à en découdre avec les aléas de la guerre, consciente de ses erreurs et, situation inédite, capable de raisonnement lucide et d'engagement.

Ses poses réfléchies augmentent³⁵, bras croisés, tête légèrement inclinée, regard curieux : les deux billes noires qui servent d'yeux, surmontées d'accents circonflexes lui donnent un regard expressif. Le trait léger est plus fin et trace des silhouettes plus sveltes. La blonde et élancée Virginie Patate paraît élégante, mais fade aux côtés de Bécassine en receveuse de tramway. Sa tenue bleue, la sacoche de receveuse du même coloris que sa ceinture dessine une figure gracieuse ; de fines bottines lacées allongent sa silhouette et les boucles blondes qui dépassent de son calot encadrent un doux visage. Une lavallière rouge du même ton que sa robe apporte une touche de gaieté. Le duo formé réunit l'élégance et la simplicité, l'idéaliste et la réaliste, la rigueur et la générosité.

Les personnages piégés par l'orage sont admirablement croqués dans leurs gestes de précipitation. Les courbes épousent le tourbillon orageux. Bécassine prend un air penaud après avoir commis une bévue : dévier le tramway pour préserver la tenue de Madame de Grand Air. Dessinée au lever, elle prend des allures enfantines dans sa chemise de nuit blanche, sous ses cheveux ébouriffés³⁶. Elle se décoiffe volontiers devant Monsieur Proey-Minans, spécialiste en phrénologie qui examine les bosses de sa tête. En revanche elle impose sa silhouette toute en rondeur face à la maigre et brune Carmencita, épouse du directeur de la Ralep, femme aux allures de danseuse de flamenco. D'une manière générale, Zier peint des faciès étonnamment expressifs, de face comme de profil, des silhouettes aux démarches éloquentes.

Les dessins du ferrailleur Charrigou, de la vieille paysanne lors des enchères, tiennent des caricatures de Daumier. Zier a la particularité de découper les gestes de Bécassine comme s'ils étaient destinés au cinéma, au dessin animé, comme dans la planche 49, « Les menaces

³³ *Bécassine mobilisée*, p.3. Voir l'image en regard.

³⁴ *Ibid.* p.4.

³⁵ *Ibid.* p.1, 2, 3, 4, 5, 9, 14, 16. Voir les images en regard.

³⁶ *Ibid.* p.34. Voir l'image en regard.

de Carmencita »³⁷, où Bécassine menacée d'être fusillée par la veuve du colonel Gonzalès, connaît successivement la perplexité, la rage, la détermination, la réflexion : ses gestes s'enchaînent comme dans le scénario d'un dessin animé. Zier revient volontiers en arrière dans des représentations de Bécassine enfant avec ses oies, son chien ou bien en compagnie du médecin de famille, soulignant le flash back dans une image cerclée de noir. Il la représente souvent de face, bras ouverts, mains tendues ou levées pour marquer sa naïveté, sa bonté, sa générosité. Il clôt symboliquement la planche 61 par une Bécassine narratrice qui annonce de prochaines aventures, maintenant la curiosité comme il a su le faire dans *Bécassine chez les Alliés* en lui donnant le mot et le geste de la fin, front plissé, doigt pointé vers le sol pour affirmer son patriotisme.

Zier n'entache pas l'image de Bécassine et assure la continuité du mythe tandis que son confrère Pinchon est sur le front oriental. Comme lui, il a fait ses études à l'École des Beaux-Arts et a collaboré à de nombreux journaux. Sa polyvalence artistique lui permet, à l'instar de Pinchon, de s'adresser à un jeune public de bibliophiles. S'il apporte une touche personnelle à Bécassine, il n'entame pas sa popularité. Tout au plus lui confère-t-il un dynamisme et une allure issus de la guerre, changements somme toute plausibles et peu dérangeants. Il assume la responsabilité de deux albums de guerre mais se conforme aux mises en scène de Caumery. En cela il n'altère pas le mythe de Bécassine. Quand bien même ses jupes raccourcissent, ses cheveux blondissent et sa démarche s'assouplit, la figure de l'héroïne n'est pas radicalement changée ; son visage conserve sa rondeur lunaire, mais son regard gagne en expressivité.

Zier excelle à la peinture des mouvements virevoltants, des toilettes féminines. Son intervention n'est pas une rupture mais offre un agréable avatar vivifiant d'un personnage déjà célèbre. Il n'a pas trahi son condisciple dont le génial coup de crayon a fait naître la plus populaire des héroïnes du début du siècle. Il a respecté son inoubliable silhouette, son réalisme descriptif. En dessinateur averti, il obéit à la règle du nombre d'or. Les deux illustrateurs ont su jouer de l'expression du corps en mouvement et des mimiques. « L'Erreur de Bécassine », historiette inaugurale, racontant les bévues d'une jeune bonne arrivée de sa Bretagne natale, est féconde : son père iconographique, adepte de la peinture animalière et de la vénerie, a su croquer sur un bristol les traits de celle qui allait faire la fortune de *La Semaine de Suzette*, dont cent mille exemplaires devaient être distribués à son lancement.

³⁷ Ibid. « Les menaces de Carmencita », p.49. Voir la planche en regard.

La fille née de la rencontre fortuite de Jacqueline Rivière et de Joseph-Porphyre Pinchon est maintenant gravée sur le marbre de l'éditeur, après avoir connu deux naissances en 1905 et en 1913. Les traits de Pinchon comme de Zier lui ont conféré un charisme indéniable qui lui vient de sa gaucherie. Et les historiettes illustrées à la manière des images d'Epinal touchent par leur esprit ludique qui ne se départ point d'une visée moralisatrice pendant quatre années de conflit. Elles sont conçues sur le modèle des gags des comiques montmartrois, « du cirque et du cinéma muet » et des humoristes de *L'Assiette au beurre* ou de *l'Almanach Vermot*³⁸, à l'instar de Poulbot et de ses gosses. Toutefois le désir de préserver une clientèle bourgeoise et soucieuse de l'éducation de ses filles exclut toute vulgarité et son auteur comme les dessinateurs se refuse à la trivialité burlesque à laquelle cèdent ses concurrents comme *Les Pieds Nickelés* de Forton.

On peut ajouter à l'actif de l'auteur et des illustrateurs l'invention des premiers flash back opérés dans l'histoire de la bande dessinée : en effet les deux albums consacrés à la genèse de la personnalité de Bécassine constituent le matériau de base littéraire qui servira à l'intertextualité et à l'autocitation, tant iconographiques que textuelles. La force de *Bécassine* lui vient de sa richesse littéraire mais aussi de « la physionomie chaleureuse de l'héroïne »³⁹, car outre son public enfantin, elle touche aussi les adultes qui lui confèrent un statut légendaire.

b- Bécassine parangon de patriotisme n'œuvre pas au « bourrage de crâne »

La guerre va naturellement influencer sur les publications de Bécassine et modifier ses pérégrinations. Il faut supposer tout d'abord que quelques années séparent l'héroïne de *Bécassine en apprentissage*, adolescente vilipendée et licenciée par ses employeurs successifs, Madame Quiquou et Monsieur Bogozier, et la jeune domestique au service de Madame de Grand Air dans *Bécassine pendant la guerre*. L'oncle Corentin, ancien piqueur du marquis de Grand Air, chasseur invétéré, toujours revêtu de son costume de Breton lui aussi, assure la transition diégétique et narrative entre les deux albums : il annonce fièrement à Bogozier à la fin du premier album cité, que sa filleule « entre au service de Madame la Marquise. »⁴⁰

Il fait partie des personnages principaux sur lesquels la guerre exerce un impact indéniable. Il subit les attaques du temps et de la mentalité de guerre. Sa générosité en fait un

³⁸ Bernard LEHEMBRE, *Bécassine un siècle de légende*, Paris, Gautier-Languereau, 2005, p.17.

³⁹ Ibid. p.21.

⁴⁰ *Bécassine en apprentissage*, p.61.

homme au grand cœur, mais son goût des honneurs et sa fierté en font un incompris. On peut ajouter au nombre des satellites de Bécassine qui participent à l'effort de guerre ou en paient les conséquences, la Marquise de Grand Air, son neveu Bertrand et son épouse Thérèse de Valrose. La gente ancillaire ne manque pas non plus de sel : Marie la cuisinière, Firmin le jardinier, Zidore le valet, constituent un trio indispensable à l'aura de Bécassine. Monsieur Proy-Minans, le major Tacy-Turn, personnages récurrents animent la fresque de leurs extravagances tandis que Alceste Désiré Bile, dit M. D. Bile, et Virginie Patate servent de faire-valoir à Bécassine qui entretient souvent des rapports de complicité avec les femmes de son âge ou de sa condition comme la jeune receveuse (*Bécassine mobilisée*), Fériadjé l'épouse de Mourad (*Bécassine chez les Turcs*). Son amour des enfants sourd déjà dans son attitude maternelle avec les petits Alsaciens pendant la guerre ou avec Chérubin⁴¹, personnages annonciateurs de Loulotte.

Bécassine connaît même quelques amourettes avouées ou non : elle n'est pas insensible au charme de Boudou le prince de Tombouctou ; elle se verrait bien l'épouse du commandant Bourlingue, elle s'inquiète de ne pas avoir de nouvelles de Zidore parti au front. Ben Kaddour la suit, véritable admirateur. Elle émeut les hommes comme les soldats qu'elle soigne au château de Roses-sur-Loire, ou le flegmatique et froid major anglais. N'oublions pas les météores comme Yvonne tour à tour nièce et petite fille de la Marquise de Grand Air, référence culturelle pour Bécassine en quête d'exemples historiques d'ambitieux. Le chien Hindenburg, avatar farcesque du maréchal du même nom, suit Bécassine dans les albums de guerre. Les soldats de la Grande Guerre adorent cette brave fille toujours souriante et si généreuse.

Bécassine a donc grandi et a trouvé une stature qui s'est pérennisée. Le Marquis de Grand Air est mort, Simone, la fille de la Marquise est remplacée par Yvonne. Le temps a passé et l'histoire se poursuit au fil des années. L'impact des albums de guerre est loin d'être anodin puisque la censure allemande en 1940, après la défaite française, en interdit l'impression, la vente, la possession, la lecture, jugeant l'œuvre d'importance. Il est vrai qu'un réel souffle patriotique parcourt les quatre albums de la Grande Guerre. Ses concepteurs lui ont insufflé leur patriotisme.

A l'origine le premier album de guerre s'intitulait *Bécassine pendant la Guerre* et a été rebaptisé en 1974 lors de sa réédition *Bécassine pendant la Grande Guerre* pour éviter toute confusion avec la deuxième guerre mondiale. Publié en 1915, *Bécassine pendant la Guerre*

⁴¹ *Bécassine mobilisée*, p.23.

inaugure une série de quatre livres en rapport avec le conflit et aux relents patriotiques. Outre une historicité littéraire, les ouvrages marquent l'évolution de Bécassine vers l'autonomie en la dépêchant hors de nos frontières, en Angleterre ou en Turquie. Aussi n'est-il pas étonnant de constater une maturation du personnage en dépit de son intemporel physique tout en rondeurs. Le langage lui-même connaît une évolution. Les livres constituent quatre étapes de l'évolution intellectuelle de Bécassine qui reprend à rebours le mythe hésiodique des âges et effectue un parcours dont l'ultime itinéraire rappelle fortement celui de *Candide*.

En effet sur le plan psychologique, intellectuel et comportemental, l'héroïne de *Bécassine pendant la guerre* renoue avec les bêtises de son enfance : simplette et naïve, elle est victime de la duplicité de son entourage, à commencer par Zidore, mais aussi des farceurs du régiment, du simple fantassin au gradé comme le lieutenant de Grand Air. Toutefois Bécassine gagne en profondeur, en émotion, en gravité même. Comme les enfants insoucians avant la guerre, elle bascule brutalement dans le chaos de la déclaration. Les jeunes lectrices trouvent en elle un reflet, un alter ego fort sensible et démuni. Bécassine devient alors un facteur de résilience qui aide à surmonter le traumatisme de la guerre par son optimisme inaltérable.

L'histoire débute le 1^{er} août 1914, dans la propriété dieppoise de la Marquise de Grand Air où sont réunis sa petite fille Yvonne, son neveu Bertrand et ses domestiques, Maria, Firmin, Zidore et Bécassine. Alors que cette dernière rejoint sa maîtresse après un congé, elle s'étonne de l'air soucieux de la compagnie et tombe en plein drame : la mobilisation vient d'être affichée et Bertrand de Grand Air, fil conducteur des quatre albums avec Bécassine, s'apprête à rejoindre son régiment dès le lendemain. Le jeune Zidore, mitron, s'engage à la fin du mois, ce qui lui laisse le temps nécessaire pour jouer des tours à Bécassine. La Marquise quitte son château pour celui de Roses-sur-Loire en Touraine, lieu de comédie mais aussi topos guerrier puisque la Marquise l'a transformé en hôpital de la Croix Rouge pour les blessés légers et les convalescents. Bécassine y prépare assidûment l'examen d'infirmière et commet de nombreuses bévues. La séquence où Bertrand de Grand Air se fait passer pour un médecin inspecteur tient de la farce et génère un comique de situation moliéresque. Bécassine prend alors un congé forcé après avoir déchargé un pistolet et conclu : « Comme c'est dangereux, tout de même, les armes à feu ! »⁴²

Débute alors la deuxième phase narrative du livre : le séjour breton à Clocher-les-Bécasses puis à Port-Balec près de Concarneau occasionne des bêtises mais fait surtout

⁴² *Bécassine pendant la Guerre*, p.37.

découvrir l'oncle Corentin en maire mégalomane, fervent patriote désireux de protéger ses concitoyens et contraint de démissionner. Madame de Grand Air les y rejoint, accompagnée de quelques pensionnaires à qui l'air marin fera le plus grand bien. Bécassine accepte d'être la marraine du prince noir Boudou de Tombouctou.

La troisième étape géographique et narrative est symbolique de l'esprit nationaliste : elle s'achève en Alsace reconquise, lieu de victoire et d'union puisque le lieutenant de Grand Air va y épouser son infirmière Thérèse de Valrose. Invitée, Madame de Grand Air s'y rend, accompagnée de l'oncle Corentin et de Bécassine, littéralement transformée par l'atmosphère triomphale qui règne dans la province « si éloignée de sa Bretagne natale et si proche du front ». Bécassine accepte même des effets alsaciens pour franchir les barrages, elle revêt la coiffe alsacienne mais demeure tout de même fort reconnaissable. Gagnée par la gravité de la guerre, elle devient sérieuse et sage ; étonnamment « Madame de Grand Air n'a pas un seul reproche à adresser à sa fidèle Bécassine. »⁴³ Mais la proximité de la guerre, le canon qui gronde, la rencontre de détachements militaires la font réfléchir et « lui révèle la grandeur horrible de la guerre et donne à sa physionomie une gravité inaccoutumée. »⁴⁴

Les yeux en accents circonflexes en signe de commisération, l'air débonnaire avec les petits Alsaciens, elle a des gestes alors inédits : elle se met au garde à vous devant le cortège de chasseurs alpins. Caumery ne manque pas d'entonner un hymne au drapeau aux hyperboles exaltantes et à la tonalité solennelle, digne des discours les plus patriotiques :

« Le porte- étendard haussa le drapeau. Froissé, troué de blessures glorieuses, il claquait dans le vent, étincelant dans le soleil. Et c'était l'image de la France meurtrie mais héroïque, sûre de son droit, forte de sa bravoure confiante en la victoire. Gravement, militairement, tous saluèrent. »⁴⁵

La différence est manifeste, entre la gaucherie de la jeune Bécassine hantée par les espions, piégeant le château de la Marquise avant de le quitter, enterrant les poissons rouges pour que les « Boches » ne soupçonnent pas leur présence, et l'héroïne emplie de gravité solennelle de la fin. L'apprentissage du métier d'infirmière n'a pas entamé sa bonté ni sa générosité en dépit de ses échecs et des farces dont elle est la victime. Toutefois ce passage vers l'âge adulte est annoncé par un acte de réflexion et de maturité : la rédaction de ses mémoires qui participent de la diversité générique de l'œuvre.

Le deuxième album de guerre paraît deux ans après le précédent. Son auteur est toujours le même mais l'illustrateur change car Joseph-Porphyre Pinchon est mobilisé sur le front à l'Armée d'Orient. Edouard Zier le remplace. Pinchon reprend son activité en 1919

⁴³ Ibid. p.60.

⁴⁴ Ibid.

⁴⁵ Ibid. p.61.

pour illustrer *Bécassine chez les Turcs*. *Bécassine chez les Alliés* fait franchir à l'héroïne bretonne un degré supplémentaire dans l'autonomie. Se dessine déjà le goût du changement qui anime Bécassine et s'affirme au fil des textes pour s'afficher explicitement dans *Bécassine chez les Turcs*. Livrée à elle-même Bécassine quitte le territoire français pour faire une incursion en Angleterre avant un voyage plus long qui la conduira à Constantinople en 1919. Parallèlement son insouciance et son innocence se doublent d'un patriotisme inné qui s'accroît au fil des aventures. Bécassine est conditionnée par son entourage qui se militarise de plus en plus, mais elle déploie également des trésors de courage et d'audace dont elle ne semble pas toujours consciente. Félicitée par les gradés, elle est récompensée, mais sa modestie et son naturel reprennent le dessus.

Le volume adopte un schéma narratif en quatre temps qui suit les pérégrinations de la Bretonne : de retour à Paris chez Madame de Grand Air, Bécassine « a le cafard. »⁴⁶ Mais la poudre de Perlimpinpin qu'elle a achetée pour exterminer les cafards, les puces et les punaises en vient vite à bout après qu'elle en eut respiré une généreuse bouffée ! La première étape parisienne s'achève sur l'arrivée de Bertrand de Grand Air, qui a été gazé et affecté à un service d'état-major. Chargé d'une mission en Angleterre, via Amiens dont le nom est soigneusement dissimulé derrière l'initiale A., il part avec son épouse, Zidore et Bécassine.

Deux séquences articulent le deuxième volet narratif qui se déroule à Amiens : Bécassine rencontre le Major Tacy-Turn et participe à son insu au tournage d'un film militaire. A la suite d'une méprise lexicale, « la bavarde qui vole » est entraînée par le Major dans un avion afin de prendre des photographies au-dessus du front. Félicitée pour sa hardiesse et son efficacité, elle rougit sous les embrassements du major et les applaudissements des soldats. La péripétie est relatée sous la forme d'une comédie en cinq actes qui accentue la dramaturgie de l'histoire. Quelques jours après une fatigue passagère due à ses exploits - Bécassine est toujours sujette à des faiblesses après un effort intellectuel ou physique -, elle assiste ingénument au tournage d'un film de propagande où elle croit être réellement en présence de Joffre et des généraux alliés, et pense avoir maîtrisé un dangereux « Boche » qui « levait un poignard sur le général ». La séance de cinéma à laquelle elle est invitée la détrompe, mais représente une ingénieuse trouvaille littéraire qui double la mise en abyme constituée par la saynète précédente des exploits.

Le troisième mouvement narratif marque une étape supplémentaire dans la déprise des habitudes de Bécassine et dans son évolution intellectuelle. Elle part pour l'Angleterre. Après

⁴⁶ *Bécassine chez les Alliés*, p.6.

d'infructueuses tentatives d'apprentissage de la langue de Shakespeare avec un Canadien français – elle qui avait eu une révélation en volant et répondu « Yes » –, elle se souvient qu'elle doit porter une lettre à Miss Daisy Grace, la fiancée du Major. Après un second malentendu qui met aux prises Bécassine avec une dentiste, sœur de Miss Daisy, l'héroïne accomplit sa mission.

La dernière phase rapporte la visite d'un camp militaire en Champagne, après un bref passage par l'appartement parisien de Madame de Grand Air. Invitée par le Ministre, elle découvre les arcanes de la Guerre et des tranchées, les armes et les masques de protection. Caumery, comme dans le précédent album clôt son histoire sur un discours qui rappelle l'Ordre du jour du Général Pétain à la IIe Armée, rédigé le 10 avril 1916 à l'occasion de la Bataille de Verdun : « Ca durera ce que ça durera, on souffrira ce qu'il faudra souffrir, mais les Boches, on les aura ! »⁴⁷ Le message initial était destiné à agir sur le moral des troupes et à leur redonner confiance, il en va de même pour les paroles de Bécassine auprès des enfants. La narratrice ne manque pas d'ajouter qu'elle a parlé « en vraie Française »⁴⁸, se faisant ainsi la porte-parole de l'auteur. Toutefois la parodie allège l'aspect propagandiste du livre en attribuant les propos les plus nationalistes à l'héroïne prise dans l'engrenage de l'évangile de guerre. Bécassine ne participe pas au bourrage de crâne, son rôle est plus subtile : elle doit rendre compte de l'évolution de la société et du statut de la femme en temps de guerre, de son émancipation dans cette deuxième décennie du siècle.

c- Bécassine image de la femme moderne

Bécassine mobilisée peut être considéré comme le meilleur des albums de guerre car sa trame narrative est soignée et il rend compte des mutations de la société qui apparaissent en filigrane d'un album à l'autre. La guerre modifie la condition des femmes obligées de travailler pour participer à l'effort de guerre et surtout pour nourrir une famille dépourvue de père. Consciente des difficultés financières de Madame de Grand Air, Bécassine « se mobilise » suite aux conseils de la petite bonne Julie. Elle ne rompt pas totalement les liens de subordination qui l'attachent à la Marquise, mais elle s'émancipe. On l'a vue transformée en aide-soignante à Roses-sur-Loire. La guerre, dans ce troisième album, lui ouvre des perspectives de promotion sociale auxquelles elle n'avait jamais songé. Elle a déjà franchi la Manche en qualité de missionnaire mandatée par le Major Tacy-Turn, après avoir été

⁴⁷ Ibid. p.61.

⁴⁸ Ibid.

marraine de soldats d'Outre-Mer. La voilà confrontée à l'économie de guerre sans se départir de son enthousiasme impénitent.

Pour des raisons financières, la Marquise s'est installée plus modestement dans un appartement à Clagny, quartier résidentiel de Versailles. Elle conserve à son service la fidèle Maria, alors que Bécassine s'inscrit au bureau de mobilisation des femmes. L'ouvrage reprend le schéma ternaire le plus fréquent. Après l'exposition de la situation critique, nous suivons Bécassine sur les rails du tramway car elle est embauchée comme receveuse aux « Tramways de Versailles ». Elle reçoit l'uniforme qui sied à sa fonction de receveuse, avec son calot bleu, telle qu'elle est représentée sur la couverture de l'album. Initiée au métier par Virginie Patate et le père Lemboîté, conducteur, elle fait connaissance avec une frange sociale qu'elle côtoyait alors sans la connaître vraiment : des ménagères, des militaires, des enfants farceurs comme le petit Chérubin. Cet épisode se clôt sur la séquence de l'orage qui amène Bécassine à détourner le tramway jusqu'à Clagny pour épargner la toilette neuve de la Marquise montée à Porchefontaine. Bécassine renvoyée, en pleurs, rend son calot au directeur, ami de Madame de Grand Air.

Le troisième volet s'ouvre immédiatement sur la mobilisation de Bécassine à la R.A.L.E.P., « réserve d'automobiles légèrement endommagées pouvant être utilisées pour un petit service temporaire ». Chargée de faire démarrer une voiture, elle appelle à la rescousse le père Lemboîté qui y parvient après moult démarches administratives pour obtenir les pièces de mécanique nécessaires. Le livre se termine sur la suppression de la R.A.L.E.P. car « on s'était enfin aperçu, au ministère qu'elle ne servait pas à grand-chose. »⁴⁹ L'épilogue perd en verve patriotique par rapport aux précédents albums : la rencontre avec Monsieur Proey-Minans devenu membre de la police secrète, augure de nouvelles aventures que Bécassine prévoit de raconter dans quelque temps.

Bécassine acquiert une autonomie financière et se meut naturellement dans un univers interlope. La banlieue parisienne sert de cadre à une histoire que Caumery orchestre de main de maître. L'ironie à l'égard des lenteurs et des complications administratives en temps de guerre se conjugue avec l'enjouement d'une héroïne en quête de mouvements, de déplacements, et qui retrouve des accents puérils en faisant des étincelles avec la perche du tramway mais réalise aussi la misère due à la guerre, l'inconfort. Sa vivacité a raison des chemineaux roublards, des employés vétilleux, des enfants espiègles. Elle parvient à composer avec ses pairs et ses supérieurs.

⁴⁹ *Bécassine mobilisée*, p.61.

Des éléments réalistes abondent dans cet album, du travail féminin – receveuse de tramway, ouvrière d’usine, réparatrice automobile – aux indices spatio-temporels. Bécassine navigue dans la banlieue parisienne, est affectée près de la porte de Versailles, se rend aux usines de Billancourt qui emploient un grand nombre de femmes. Caumery apporte sa touche personnelle en stigmatisant la folie des abréviations et la vanité des institutions ineptes. Il rappelle fort la critique émise par Barbusse dans *Le Feu*, à travers Cocon⁵⁰ qui explique à ses compagnons les abréviations en cours, dans une litanie laborieuse et époustouflante. La polémique est moins visible mais le caractère incisif de l’attaque existe bel et bien. Les propos tenus à cet égard équivalent aux antiphrases de Caumery sur ces abréviations « si claires et si commodes ». Toutefois à la différence du roman autobiographique, le récit séquentiel et publié en feuilleton dans un journal présente l’avantage de la concision pour les jeunes lectrices, sans se départir de sa morgue que les plus avertis décryptent, et surtout offre une suite des aventures de l’héroïne que l’auteur sait mettre en valeur : l’épilogue de chaque album ménage une attente, laissant en suspens l’avenir de Bécassine. La suite ne tarde pas à arriver avec *Bécassine chez les Turcs*.

d- Bécassine : récit picaresque et initiatique

Revenue de l’armée d’Orient, Joseph-Porphyre Pinchon a retrouvé ses pinceaux et se remet à la tâche. Bécassine reprend des rondes, le trait s’affirme. L’ouvrage s’ouvre sur une vie intenable à Versailles en mai 1918. On retrouve les familiers de l’œuvre, la Marquise de Grand Air, ses deux domestiques Marie et Bécassine, et Monsieur Proey-Minans sous les traits d’un joueur d’orgue. Caumery lui accorde une importance inaccoutumée. Ses apparitions sporadiques au fil des trois albums précédents l’ont présenté comme un être en perpétuelle métamorphose : tour à tour phrénologue, conducteur de taxi, membre de la police secrète, « chargé de la recherche des espions et de la surveillance des étrangers », son aspect protéiforme va de pair avec l’évolution de la maturité de Bécassine et son émancipation. Il fait partie de ses mentors comme le conducteur de tramway, le père Lemboîté, comme le peintre César ou le commandant Bourlingue.

Toutefois la situation s’inverse et Bécassine devient figure de proue, guide : elle rassure Ben Kaddour avec son parapluie fétiche, s’adapte aux situations les plus périlleuses et rocambolesques par le déguisement partiel. Sur les conseils de Monsieur Proey-Minans et de Bertrand de Grand Air, la marquise décide de quitter Versailles pour Marseille où son neveu

⁵⁰ Henri BARBUSSE, *Le Feu*. Paris, Flammarion, coll. « Livre de Poche », 1965 [Première édition 1916], p. 117-118.

doit embarquer pour Salonique. La scène d'exposition précède trois grands mouvements narratifs qui tiennent de l'itinéraire voltairien de *Candide*. Pour la première fois, Bécassine est livrée à elle-même puisqu'elle a refusé de partir et reste à Paris où elle trouve non sans peine un logement. Elle est terrorisée par la grosse Bertha. Picaro féminin, elle exerce différents métiers pour survivre : d'abord associée au peintre italien César dont elle critiquait la paresse dans *Bécassine mobilisée*⁵¹, elle vend des protections à son effigie pour éviter que les vitrines n'éclatent sous le souffle des bombes. Ensuite, ils deviennent vitriers et font vite faillite. Il lui faut gagner sa vie et la voilà employée chez un coiffeur dans la boutique duquel elle retrouve Zidore en compagnie de Stentor, militaire à la voix imposante, choriste à l'opéra dans le civil. Ils lui annoncent qu'elle doit immédiatement rejoindre Madame de Grand Air dans la cité phocéenne. Accompagnée de ses deux acolytes et de Ben Kaddour, un Arabe caché sous une poubelle qui a pris Bécassine pour protectrice, elle prend le train pour retrouver sa maîtresse. Malgré son retard, l'équipée parvient miraculeusement à gagner le « Yémen » qui a déjà appareillé avec à son bord Bertrand, son épouse et Monsieur Proy-Minans.

A ce stade, l'aspect picaresque est plus inhérent au récit qu'au personnage lui-même, tant il est vrai que Bécassine ne correspond pas totalement à la définition consacrée du héros picaresque : au sens étroit, le picaro désigne un gueux, mais l'expression « roman picaresque » convient à des œuvres construites sur une suite d'épisodes plus ou moins liés. Or Bécassine, si elle est pauvre et quitte ses parents pour trouver un emploi et ne plus être à charge, n'en est pas pour autant une mendicante ni une misérable. Bien au contraire, elle essaie de s'adapter à toutes les situations qui lui sont proposées et ses échecs sont dus à ses faibles capacités intellectuelles et à sa maladresse innée. Le héros picaresque est habile à se tirer d'embarras, rusé et sans scrupules et mène en marge de la société une vie d'aventurier où le hasard joue son rôle. Certes Bécassine n'est guère maligne, mais son bon sens terrien et sa générosité doublée de bonté suppléent aux carences de malice et d'intelligence. Elle est toutefois capable d'humour et de plaisanteries. La structure narrative par enchaînement séquentiel et par planches de dessins correspond bien à la forme plus chaotique des récits picaresques : les transitions ménagées sont d'ordre chronologique, et souvent artificielles. Elles servent le projet ludique et romanesque de l'auteur qui doit adapter ses histoires à la pagination du journal *La Semaine de Suzette* et proposent une vision sérielle des aventures de Bécassine. Le terme « picaresque » vaut surtout par l'enchaînement varié de nombreux

⁵¹ *Bécassine mobilisée*, p.8.

épisodes et par la nature de la narratrice, héroïne éponyme qui raconte ses aventures dans ses mémoires, en insistant sur la bonne ou la mauvaise fortune que lui réserve le destin.

Le récit de la traversée se déroule en trois séquences burlesques : le torpillage du « Yémen » par les Allemands et le sauvetage par un bateau de pêche turc précèdent une évasion rocambolesque de Monsieur Proey-Minans, de Stentor, de Zidore, de Ben Kaddour et de Bécassine. Les propos d'Ernest Pacha, commandant de l'embarcation, ne les ont pas rassurés et ils préfèrent s'évader grâce à Bécassine qui verse un soporifique dans le café de l'équipage. C'est une technique fiable et reprise par les Pieds Nickelés pour endormir leurs ennemis. Le procédé est récurrent mais nullement lassant.

Le séjour en Turquie, non loin de Constantinople a des allures de petit paradis dans une métairie qui rappelle fort la Propontide de Candide. Les délices orientaux, le petit jardin cultivé par le sage Mourad, les parfums et les fruits goûteux sont les avatars d'un eldorado détourné et de la petite société constituée par Candide à l'issue du conte et des conseils prodigués par les vieillards rencontrés. Toutefois ne cherchons pas de message philosophique ici : Mourad est fort éloquent et répond volontiers à Monsieur Proey-Minans, Pangloss rééduqué et réfléchi. Bécassine poursuit une quête indicible qui la ramène à son point de départ parisien, mais en évoluant. Arrêtée et emprisonnée après diverses péripéties, la petite communauté s'échappe grâce au louvoyant Ernest Pacha et rejoint à dos de chameau les lignes alliées.

L'épilogue annonce la fin de la guerre, le rapatriement des héros et Bécassine retrouve Madame de Grand Air à Versailles. Une fois de plus l'excipit attise la curiosité des lectrices en insistant sur le devenir de Bécassine qui refuse une vie monotone et lui préfère l'aventure comme l'indique l'annonce qu'elle fait paraître dans les journaux : « Jeune fille ayant fé un peut tous les maitié y compris aviation, naufrage et course de chamo demande situation mouvementée de préféranse (*sic*). »⁵² La vie trépidante de Bécassine envoûte les enfants avides de sensations et s'identifiant volontiers à leurs héros favoris.

Le parcours de Bécassine s'élargit donc au fur et à mesure de ses pérégrinations et les albums de guerre s'apparentent aux contes voltairiens, notamment le dernier. Leur typologie cumule des caractéristiques inhérentes au genre et donne de la consistance aux personnages. Ces quatre œuvres procèdent d'une conception et d'un projet communs, liés aux circonstances politiques et guerrières. L'ensemble dénonce à travers les tribulations de l'héroïne, les défaillances humaines comme la vanité et l'ambition de Carmencita, l'épouse du directeur de

⁵² *Bécassine chez les Turcs*, p.61.

la Ralep, l'absurdité et l'inutilité de certaines administrations en temps de guerre, la duplicité des naïfs comme Bécassine. Parallèlement il met en lumière un réel désir de participer à l'effort de guerre, d'intégrer Bécassine à la guerre comme ses jeunes lectrices afin de leur montrer l'engagement féminin à travers les déboires d'une jeune femme qui tient plus de la « contre-héroïne » que de l'héroïne, stricto sensu. Caumery entend mettre en garde contre les pièges de l'homme et de la société et répond en cela à la mission éducative de *La Semaine de Suzette*, mais il transmet aussi à son protagoniste son patriotisme. Pour cela il crée des œuvres atypiques qui cumulent l'allégorie, l'exotisme et la morale.

Digne émule de *Candide*, Bécassine progresse lentement au cours de ses aventures et ses histoires ne sont pas totalement invraisemblables, compte tenu de l'arrière-plan réaliste qui les soutient. Le fond diégétique prend ses racines dans l'actualité et est l'écho des mutations de la société. L'intérêt pour ses aventures ne s'est jamais démenti grâce au mode de distribution. La presse, en dépit de la censure reste l'organe privilégié d'information et de publicité. L'éditeur, entré au conseil d'administration du « Cercle de la Librairie » dont il est secrétaire officiel en 1922, organise la promotion de livres d'étrennes « en instaurant des expositions annuelles au siège même du "Cercle", boulevard Saint-Germain, à Paris. »⁵³ L'image de Bécassine, placardée dans le magasin du Printemps et la presse au moment des fêtes, a vulgarisé le personnage et est associée aux étrennes de la Victoire. Bécassine est indéniablement associée à la guerre.

La réception de *Bécassine* est favorable, voire enthousiaste comme en témoignent les demandes des lectrices avides de connaître la suite des aventures de la jeune bonne. *Bécassine* est soutenue, encensée par les milieux catholiques et bien pensants, d'habitude fort vétilleux. Les propos tenus par *L'Ami du Clergé*, austère revue catholique en sont la preuve : « *La Semaine de Suzette* est la reine des revues pour enfants et *Bécassine* est le clou de *La Semaine de Suzette*. »⁵⁴ Le succès qui lui est prédit s'est confirmé : « *Bécassine* est une création de génie. Bécassine vivra dans la mémoire des siècles aussi immortelle que Don Quichotte. »⁵⁵ Voilà qui confirme son aspect légendaire et son statut d'héroïne quasi picaresque au parcours initiatique. Elle a contribué à développer l'intérêt porté à l'enfance après la guerre. Le culte qui lui est voué lui confère un caractère mythique : dépassant en célébrité son auteur et son illustrateur, elle a traversé le 20^e siècle et franchi le 21^e siècle avec allégresse. Les innombrables objets qui lui sont associés, de même que sa poupée ne sont que les avatars

⁵³ B. LEHEMBRE, op. cit., p.117.

⁵⁴ Ibid. p.119.

⁵⁵ Ibid.

modernes de la poupée Bleuette costumée. La guerre l'a fait mûrir, grandir plus vite comme ses lectrices et l'a dotée d'une indéniable aura patriotique.

5 LE PATRIOTISME SANS OUTRANCE DE *BÉCASSINE*

Les quatre albums de guerre sont engagés mais ne cèdent pas à la facilité cocardière tant utilisée par les publications enfantines contemporaines. Le patriotisme y est présent sans jamais déborder par son caractère outrancier. Quelques clichés imparables demeurent mais ne suffisent pas pour faire de *Bécassine* une œuvre de propagande au sens fort du terme. Il ne faut pas se fier aux apparences ni aux couvertures. Ses concepteurs, eux-mêmes fervents patriotes, ne restent pas indifférents à la guerre et ont su donner les couleurs tricolores à leurs ouvrages sans qu'elles éblouissent ou lassent.

a- Des albums engagés

La couverture de *Bécassine pendant la Guerre* est à elle seule une image propagandiste : Bécassine y apparaît encadrée par deux petits Alsaciens qu'elle tient par la main⁵⁶. Dans un cadre de verdure entouré de rubans tricolores, elle pose sur un fond noir qui laisse apercevoir un clocher alsacien et un biplan survolant la région. A sa droite se tient une fillette en costume traditionnel avec son gros nœud noir attaché sur la tête et sa robe rouge, blanche et noire. Le garçonnet qui est à sa gauche a aussi revêtu ses atours régionaux. Tous deux portent une cocarde et un bouquet tricolore. L'héroïne se trouve associée à la reconquête de l'Alsace et la couverture anticipe les pages 60 et 61 qui figurent Bécassine entourée de jeunes Alsaciens⁵⁷.

Ces deux dernières planches cèdent aux clichés habituels liés à l'Alsace : dans un médaillon se dresse une cigogne qui surplombe un pioupiou couché dans son nid afin d'illustrer le vieux refrain alsacien :

« Cigogn', cigogn', t'as de la chance
Tous les ans tu vas en France.
Cigon', cigogn', rapport'-nous
De là-bas un p'tit pioupiou ».

Outre la consigne chère à Hansi, on assiste à la résurgence de thèmes patriotiques récurrents dans *Mon village* : la peur de l'espionnage, les dangers encourus par les civils et l'exode des habitants du nord de la France devant l'invasion allemande existent bel et bien dans *Bécassine* mais la fiction a le pouvoir de dédramatiser sans pour autant éluder les

⁵⁶ Voir l'image de couverture en regard, *Bécassine pendant la Guerre*.

⁵⁷ Voir les images en regard, *ibid.* p.60-61.

phobies fort légitimes. La naïveté de Bécassine et sa propension à tout prendre au pied de la lettre la conduisent à des attitudes extrêmes qui n'en font pas moins sourire. Les albums de *Bécassine* appliquent le principe de la comédie qui châtie en plaisantant. Il n'est nullement question de se moquer des peurs des Parisiens quand les « Taubes » survolent la capitale. « L'heure du taube » et « Bécassine n'a pas peur » constituent deux planches fort révélatrices de l'atmosphère parisienne pendant la guerre et le survol des avions allemands. Hellé l'évoque aussi dans son *Livre des heures héroïques*. Pinchon et Caumery ont trouvé un moyen de l'exposer sans traumatiser leur jeune public, lui épargnant les carnages engendrés par le lâcher des bombes sur les civils. Les fillettes de huit à quatorze ans, principales destinataires, trouvent auprès de Bécassine une alliée, une image rassurante de la candeur aux prises avec la guerre, et le réconfort d'actes anodins transformés en exploits. Le parapluie de Bécassine devient un symbole de protection contre le mal ennemi. Transformée malgré elle en héroïne du jour, portée en triomphe, « de plus en plus ahurie »⁵⁸, elle incarne la résistance passive, le courage, mais aussi la fragilité et la crédulité, enfin la reconnaissance des Français.

Bécassine tient par la main l'Alsace, comme la France tient à sa province perdue puis reconquise, Bécassine reçoit la gratitude des Français comme la littérature française de jeunesse entretient le patrimoine culturel et le moral des Français. Dans toutes les histoires, son personnage revêt cette bipolarité pédagogique et satirique. Son ingénuité lui fait commettre des bévues mais elles sont à double tranchant car au-delà de la sottise avérée, les procédés comiques ont une réelle efficacité psychologique, voire propagandiste sur le lectorat.

Bécassine a la générosité, la curiosité et l'audace de l'enfance. Inconsciente du danger alors que tous les passants courent « se réfugier sous les arcades de la rue de Rivoli »⁵⁹, elle est la seule à ne pas bouger et ouvre son parapluie en guise de protection. Comme les héros mythiques dotés d'un objet fétiche, elle possède un attribut qui la distingue, un signe de reconnaissance, son célèbre parapluie rouge. Elle en est honorée. Lorsqu'elle décharge le révolver que lui a confié le cycliste amusé de sa naïveté, elle effraie la maisonnée. En dépit des dégâts qu'elle cause, elle ne perd pas pied et a le dernier mot : « Sans moi, ce pistolet, il aurait pu partir tout seul ! »⁶⁰ Elle décontenance son entourage après l'avoir mis en danger. Mais il est faux d'affirmer à l'instar de Marie-Anne Couderc, que « là où passe Bécassine, le monde se trouve en grand danger. »⁶¹

⁵⁸ *Bécassine pendant la guerre*, p.24.

⁵⁹ Ibid. p.21.

⁶⁰ Ibid. p.37.

⁶¹ Marie-Anne COUDERC, op. cit., p.103.

Au contraire, elle est un excellent antidote aux préjugés, quand bien même elle est tentée d'y céder. L'arrivée de son filleul, le prince Boudou de Tombouctou, donne lieu à un premier mouvement de recul : « J'ai manqué de tomber par terre d'étonnement. Le prince c'est un nègre, noir comme de l'encre »⁶², avoue-t-elle dans ses mémoires. Elle craint qu'il ne mange le bras de la Marquise « de ses grandes dents blanches ». Le renversement de situation opéré par Caumery est en faveur de l'Africain qui a l'intelligence de sourire des préjugés de Bécassine. L'auteur tourne en dérision les opinions préconçues de ses contemporains et les clichés habituels issus de la xénophobie. Il attribue à Boudou un langage incompréhensible et archétypal, fait d'onomatopées, d'allitérations dentales et labiales, d'assonances nasales et labiales en [u] : « Youyou bono larirabondé », « Boufbouf ». Il roule les yeux, « en faisant claquer sa mâchoire, et avec un air si féroce ! (...) Il est terrible. »⁶³ Cependant Bécassine note qu'il « pouffait de rire en regardant ses camarades. »⁶⁴ Madame de Grand Air, complice et esprit éclairé, détrompe Bécassine mystifiée, puis elle fait l'éloge du jeune noir, engagé, décoré de la Croix de guerre car il s'est battu « comme un lion ». La comparaison n'est pas anodine et trahit un relent involontaire de distanciation. Sous la flatterie des soldats venus d'Afrique perce une attitude conditionnée par un réflexe qui consiste, dans tous les livres que nous avons lus, à mettre en parallèle les indigènes et les animaux habiles ou féroces pour les valoriser : tigres, lions, singes. Toutefois le prince africain a des talents de peintre et trace un portrait de Bécassine : voilà une inscription de l'héroïne au fronton de la francophonie, de la colonisation, voire une autocitation de l'auteur et de l'illustrateur proche de la mise en abyme. C'est ici la preuve que les albums de *Bécassine* sont en parfaite adéquation avec leur temps.

b- L'évolution des albums suit celle des mentalités

Caumery sous des dehors simplistes accorde une large part au patriotisme en reconstituant la société en guerre et l'évolution des mentalités sans sombrer dans la facilité des clichés. Il préfère les détourner de leur fonction première et propagandiste. Certes Bertrand de Grand Air et Zidore n'hésitent pas à partir pour le front, l'un mobilisé, l'autre engagé volontaire, mais ils ne partent pas la fleur au fusil et leur entourage s'inquiète : « Maîtres et domestiques (...) sont très émus. »⁶⁵ La gare de l'Est fourmille de « bleus » en arrière-plan. Le territorial n'est pas oublié, considéré comme un embusqué. L'hôpital de campagne installé à Roses-sur-Loire rappelle l'effort de l'arrière pour éviter la césure avec

⁶² *Bécassine pendant la guerre*, p.56.

⁶³ Ibid. p.56.

⁶⁴ Ibid. p.57.

⁶⁵ Ibid. p.2.

l'avant, tandis que le pouvoir égalisateur de la guerre est évoqué avec le départ de l'aristocrate Bertrand et du mitron Zidore, ou bien plus tard la rencontre entre l'ouvrière Virginie Patate et la bonne Bécassine. Un échange épistolaire a lieu entre Zidore et Bécassine, rappelant l'importance du courrier pour les poilus et les angoisses de l'arrière lorsque les nouvelles sont rares ou inexistantes.

Les conséquences néfastes du conflit ne sont pas éludées mais parcourent l'œuvre en filigrane. La guerre brise les couples. Au lieu d'utiliser la tonalité tragique, l'auteur préfère la dérision confinant à l'absurde :

« Maire Quillouch, la cousine de Bécassine, venait d'être fiancée au fils d'un fermier des environs, Alain Lanec. Alain est parti avec les autres garçons du pays. Il y a eu des adieux émouvants, Marie a beaucoup pleuré. »⁶⁶

S'ensuit un mariage blanc entre Bécassine et le père La Pipe, censé officialiser celui de sa cousine malade et de son fiancé absent, car « la loi nouvelle, dite du mariage par procuration, (...) autorise l'époux absent à se faire représenter à la mairie par une personne de son choix. »⁶⁷ Caumery fait fi des exigences requises et contourne allègrement la loi en choisissant arbitrairement un fiancé de substitution et élargissant la facilité à la future mariée. La cocasserie dédramatise les situations les plus pénibles par le burlesque.

La guerre prive les familles de pères que les enfants mâles doivent remplacer au sein du foyer comme le rappelle le fils de Vieux Serviteur⁶⁸ : « J'ai onze ans, explique Vieux Serviteur. Je remplace mon père mobilisé ». La réputation de violence des Allemands ne faillit pas puisque, après les dégâts commis par Bécassine en vidant le chargeur d'un pistolet, la Marquise explique que son salon est saccagé : « C'est à croire que le Kronprinz et son état-major y ont passé. »⁶⁹ Lorsque Bécassine entend la rumeur qui annonce des uhlans dans les environs de la propriété de Madame de Grand Air, elle les qualifie de « sauvages » et de « croquemitaines »⁷⁰. Mais tous les efforts qu'elle fournit pour éviter qu'ils ne pillent le château confinent au ridicule et font sourire les lectrices qui s'amuse des étranges initiatives prises par la jeune bonne : enterrer les poissons rouges, dissuader l'ennemi par des panneaux à la syntaxe et à l'orthographe douteuses. « Tout le vin et empoisonnai » (*sic*), « un traïsor et cachai ô fond » (*sic*), inscrit-elle sur la margelle du puits, « ici, il y a des pièges à loups. »

L'exercice a une valeur pédagogique pour les enfants qui corrigent les fautes en découvrant le message. Elles ne sont pas gratuites et livrent leur enseignement : tout d'abord

⁶⁶ *Bécassine pendant la guerre*, p.46.

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ *Ibid.* p.16.

⁶⁹ *Ibid.* p.38.

⁷⁰ *Ibid.* p.8.

sur le plan orthographique Bécassine commet des confusions phonétiques fréquentes à propos du son [e] et ne respecte pas la règle des homonymes « et/est ». Mais plus encore, il s'agit de l'éloge de l'école : Bécassine n'est pas très instruite et offre la démonstration de l'utilité de l'école, facteur de promotion sociale. Toutefois elle est exemplaire en matière de curiosité car la sienne est insatiable. Elle est une source inépuisable de récits allégoriques et moraux qui valent bien les dithyrambes ampoulés des discours officiels des petits livres patriotiques offerts aux enfants. Caumery a la plume légère autant que son collaborateur Pinchon sait être primesautier. L'exercice séduit par sa portée satirique.

c- La satire des excès cocardiens

La guerre conduit à des excès comme le montre le microcosme de Clocher-les-Bécasses que l'oncle Corentin, patriote acharné, a voulu fortifier. La scène est ridicule mais vaut par la leçon morale qu'elle délivre : l'affolement peut mener à des comportements incontrôlables et injustifiés. Les villageois demeurent opportunistes et égoïstes, désirant vendre à tout prix leurs denrées, en dépit des arrêtés municipaux. L'entêtement du maire n'a d'égale que la hargne de ses administrés. Il est vrai que ses initiatives, comme celles de sa filleule promue adjointe au maire, ne reçoivent pas une adhésion unanime et le maire si serviable de Clocher-les-Bécasses est incompris lorsqu'il tente de défendre son bourg contre une possible invasion des « Boches ». L'image de l'un comme de l'autre en pâtit : « Sauf votre respect, votre oncle, il a la tête attaquée »⁷¹, dit un paysan à Bécassine qui le qualifie de « croquant ». Cette dernière, de son côté reçoit une grêle de choux, de navets et pommes de terre du terroir et une gifle de « son père qui se distinguait parmi les plus furieux ». En voulant faire respecter à la lettre la décision prise par son oncle, elle s'attire les pires injures. L'oncle a le sens de l'honneur et démissionne, sa filleule tout aussi incomprise sait oublier, pardonner et devient chef de gare intérimaire.

Bécassine suit l'évolution des femmes au 20^e siècle et participe à leur émancipation en occupant des postes jusqu'alors dévolus aux hommes : chef de gare, conductrice de tramway, mécanicienne automobile, aventurière, aviatrice même. Comment ne pas songer aux pionnières de l'aviation en suivant les exploits de Bécassine chez les Alliés ? Elle semble un pâle avatar de Marie Marvingt, jeune Lorraine détentrice de la Croix de guerre, de la médaille aéronautique, infirmière diplômée, brillante sportive, qui a obtenu son brevet de pilote en 1910. Elle tient même comme poilu les tranchées de première ligne dans les rangs du 42^e

⁷¹ Ibid. p.38.

bataillon de Chasseurs à Pied. Bécassine est la digne épigone de Marthe Niel, Marie Marvingt, Jane Herveux, élève de Louis Blériot. Cependant elle conserve sa simplicité naturelle. Elle pourvoit aussi des emplois typiquement féminins, à commencer par celui de domestique de Madame de Grand Air, puis celui d'aide-soignante et d'infirmière auquel elle aspire. Comme de nombreuses jeunes filles, elle est marraine de guerre, sans vraiment en comprendre la signification.

Nonobstant son inculture, c'est une humaniste car elle est bonne et généreuse, œuvre au soulagement de son prochain, rien de ce qu'elle entreprend n'est gratuit. Elle œuvre pour le bien des hommes, sauf lorsqu'il s'agit de l'ennemi, qu'elle ne tue pas contrairement aux Pieds Nickelés ses rivaux qui se complaisent dans des massacres en masse. Elle accomplit moins d'exploits héroïques que sa concurrente chevronnée de *Fillette*, Lili, mais elle parvient tout de même à terrasser un traître (*Bécassine chez les Alliés*), à endormir un équipage turc (*Bécassine chez les Turcs*) et à démasquer un espion grâce au chien Hindenburg. Elle n'en a pas souvent l'initiative mais conserve son énergie et son efficacité qui croît au fil des albums. Sa modestie l'emporte sur sa joie de se voir à l'écran lorsqu'elle est invitée à la projection du film de propagande auquel elle a participé à son insu. Quoiqu'il arrive elle conserve son sang-froid et les excès de nationalisme qu'elle pourrait avouer sont très vite jugulés par la verve de son auteur.

d- Le patriotisme de Bécassine

Enfin Bécassine a le sens du patriotisme qui tantôt paraît inné, tantôt semble inculqué. Lorsqu'elle apprend la nouvelle de la déclaration de guerre après quelques jours de congés, l'insouciance bascule subitement dans le bellicisme. La naïve cherche d'abord avec acharnement la « Bochie », puis elle se démène afin de protéger ceux qui partent au front, expression qu'elle prend au sens littéral du terme : elle offre généreusement à Bertrand de Grand Air le bourrelet qu'on lui mettait sur la tête quand elle était gamine car elle était « sujette à choir. »⁷² Elle lui apporte également l'armure d'Enguerrand de Grand Air « qu'elle a consciencieusement fourbie pendant trois heures au grenier », afin qu'il se protège. Moquée, un peu froissée, elle finit par laisser au lieutenant « une petite médaille bénite » qu'il accepte volontiers, fort ému. Son attitude est très représentative de celle des Français qui ne connaissent la guerre que par des images anciennes et des tableaux de charges héroïques, ou bien qui ont besoin de se rassurer par des objets fétiches laissés aux combattants. Même si elle

⁷² Ibid. p.2.

sombre souvent dans le ridicule, Bécassine adopte une attitude fort défensive mais tient un langage offensif qui emprunte largement aux clichés de l'époque : « On les aura, les Boches », déclare-t-elle à l'instar de Pétain. Jamais elle n'est vulgaire.

La deuxième étape dans l'ascension patriotique de Bécassine est celle de la méfiance de l'espion qui tourne en phobie. Elle parle alors « d'une voix que l'émotion fait trembler »⁷³ et commet des bévues à l'instigation de Zidore. La tension monte et elle en vient aux insultes, accusée par Firmin le jardinier d'avoir « un cœur de Boche » : rouge d'indignation, elle lui rétorque : « Boche vous-même, s'pèce d'espion. »

La troisième étape est celle de la préméditation puisque Bécassine élabore des pièges machiavéliques afin d'éloigner ou de tuer les Allemands qui envahiraient le château. Elle s'imagine déjà en tueuse et voit « nos ennemis, mus par leur cupidité, piquant une tête dans le puits et faisant de vains efforts pour en sortir. »⁷⁴ L'allusion morbide s'arrête là afin de ne pas choquer les jeunes esprits et ne se concrétise jamais dans *Bécassine*. La mort en est exclue, comme un sujet tabou à l'inverse de son traitement par Forton. Bécassine anticipe, se projette dans une action qu'elle ne peut encore accomplir, mais surtout est gagnée par la haine de l'ennemi : « Maintenant, les Boches peuvent venir. Ce qu'ils seront attrapés. »⁷⁵ Cependant elle n'a pas l'instinct meurtrier : elle œuvre à la défense de son territoire, métonymie de la France, mais entend plus mystifier l'ennemi que le détruire, contrairement aux Pieds Nickelés qui assassinent sans vergogne. D'ailleurs jamais elle ne rencontre d'Allemands. Elle ne voit que des soldats, des civils français ou alliés, de rares ennemis en la personne de Turcs comme l'ambigu Ernest Pacha. Ses seuls contacts avec la guerre sont occasionnés par l'explosion d'une bombe rue de Rivoli à Paris, le survol de la capitale par les taubes, le grondement de la grosse Bertha, la proximité de la ligne de feu en Alsace pour le mariage de Bertrand de Grand Air, le salut au drapeau. Mais ces éléments sont suffisamment représentatifs de ce que connaissent les lectrices. Elle soigne des blessés à l'hôpital de Roses-sur-Loire, prend des photographies de positions ennemies en avion, démasque un traître fictif et un espion réel grâce à son chien.

Elle a hérité de la détermination de son oncle Corentin qui lui insuffle, lorsque c'est nécessaire, le courage qui sied à une patriote : en effet elle se fait tancer par celui-ci quand elle lui fait part de sa peur des sous-marins ennemis : « Une Française ne doit pas avoir

⁷³ Ibid. p.5.

⁷⁴ Ibid. p.9.

⁷⁵ Ibid. p.9.

peur », lui rétorque-t-il, d'un ton sentencieux⁷⁶. Il faut dire que l'oncle Corentin a contracté le virus de la guerre et établi des fortifications pour protéger Clocher-les-Bécasses, « quelques vieilles planches, avec, devant, le petit canon qui sert à tirer les pétards du quatorze juillet. »⁷⁷ Mais sa fierté de maire considère que c'est « un honneur pour Clocher-les-Bécasses d'être une ville fortifiée ! »⁷⁸

Nous avons observé combien l'émotion de Bécassine était grande et solennelle lors du défilé alsacien des chasseurs. Cette gravité inhabituelle précède la quatrième étape de son évolution patriotique : l'engagement. Elle ne se contente pas d'aider les blessés ou les laissés pour compte de la guerre. Elle devient hargneuse et manifeste sa haine antigermanique en frappant à coups redoublés sur les coussins des fauteuils en criant « Tiens, sale Boche ! Voilà pour toi sale Boche ! En veux-tu encore, sale Boche ! »⁷⁹ afin de se donner du courage pour faire le ménage. Prise de cafard devant les lamentations des commerçantes à cause de « cette maudite guerre », elle constate la crise économique. Elle éprouve une réelle admiration pour les combattants à l'image de Bertrand de Grand Air et de Zidore. Ces derniers, aguerris, ne manquent pas d'incarner qui l'officier valeureux, qui le poilu courageux.

Elle participe à l'éloge de la soldatesque. Bertrand de Grand Air, gazé sur le front, désire retourner au combat après sa convalescence mais son colonel l'en dissuade et le fait attacher à un service d'état-major. Zidore, en guerrier qui a vu Verdun et la Somme, affirme qu'il a plaisir à être avec son officier et aux côtés de ses compagnons et déclare : « où j'aimerais le mieux aller, c'est dans la tranchée avec les camarades. »⁸⁰ Et la jeune Bécassine d'ajouter « et dire qu'ils sont des millions comme ça ! »⁸¹ L'esprit de solidarité et la ténacité sont bien au rendez-vous. De tels discours procèdent d'une veine patriotique et entendent faire partager aux lectrices l'enthousiasme et les émotions des protagonistes.

Les costumes sont soigneusement dessinés et Zier comme Pinchon restent fidèles à la réalité. Ils respectent l'évolution des uniformes : au moment de la mobilisation, Bertrand de Grand Air revêt la tenue garance avec la veste d'officier. Les biffins déambulent dans les rues de Paris, capote bleue ouverte sur pantalon rouge. Il en va de même pour les braves militaires qui viennent se faire soigner à Roses-sur-Loire. Les chasseurs sont reconnaissables à leur tenue noire et leur béret, les spahis à leurs pantalons bouffants et leur chéchia rouge. Les officiers portent leurs galons. En 1917, les uniformes changent et les albums en sont le fidèle

⁷⁶ Ibid. p.51.

⁷⁷ Ibid. p.41.

⁷⁸ Ibid.

⁷⁹ *Bécassine chez les Alliés*, p.5.

⁸⁰ Ibid. p.8.

⁸¹ Ibid. p.8.

reflet. Officiers et soldats sont peints dans leur tenue bleu horizon, avec leurs bandes molletières et leurs brodequins, les Anglais dans leur uniforme marron et les Ecossais avec leurs kilts, les Américains avec leur tenue kaki⁸². Le texte et le dessin sont donc bien ancrés dans la réalité et seuls les histoires de Bécassine apportent quelque fantaisie et étonnent par l'autonomie qu'elle acquiert.

e- L'émancipation de Bécassine

En fait Bécassine ne rompt pas avec le quotidien, contrairement aux Pieds Nickelés et à l'espiègle Lili qui excelle à sortir de la routine. Caumery et Pinchon la valorisent en transposant des anecdotes savoureuses, des événements saillants mais parfaitement ancrés dans la réalité. Les discours tenus dans les albums de *Bécassine* ne s'apparentent pas au bourrage de crâne, quand bien même Bécassine s'engage et participe à l'effort de guerre, quitte sa patrie pour Londres ou Salonique. Les « Taubes », les bombes ne lui font pas peur et elle surmonte les difficultés économiques dues à la guerre. Les textes de Caumery présentent l'avantage de la finesse et de l'humour, souvent absent des publications enfantines de guerre contemporaines. Les satellites de Bécassine ne manquent pas de sel non plus, mais aucune haine meurtrière ne se dégage de leurs propos ou de leurs intentions contrairement aux héros de Forton, qui rivalisent d'ingéniosité pour mieux exterminer l'ennemi.

Les deux albums les plus patriotiques sont *Bécassine pendant la Guerre* et *Bécassine chez les Alliés*, par leur facture et par leur péroraison qui exalte le courage des soldats et fédèrent les Français et les Alsaciens autour du drapeau tricolore. *Bécassine mobilisée* est plus réussi sur le plan des enchaînements narratifs. L'album ne manque pas de portée idéologique mais paradoxalement la gaucherie de Bécassine lui confère une certaine grâce dans ses postures d'étonnement, de satisfaction, de réflexion, de déception, d'ennui, de dépit, de colère⁸³. Les décors d'arrière-plan peu nombreux mettent en valeur l'héroïne dans ses actions : saisie dans une rigidité toute militaire ou bien dans de grandes enjambées, rappelée dans des postures enfantines à genoux, assise dans son lit ou dans l'herbe, elle gagne en persuasion et augmente l'empathie de son lectorat. Car en dépit de ses maladresses, Bécassine demeure une amie, une interlocutrice qui s'adresse directement à ses lectrices et leur ressemble par son ingénuité, leur offre l'exemple de la générosité, de la charité, vertus toutes chrétiennes.

⁸² Voir les images en regard des costumes : *Bécassine chez les Alliés*, pp.20-21 ; *Bécassine pendant la guerre*, p.17.

⁸³ Voir les images en regard de la page suivante, tirées de *Bécassine mobilisée*, dépit (p.1), réflexion (p.2), ennui (p.5), satisfaction (p.5).

Cette sympathie explique aussi que l'histoire de Bécassine s'est détachée des autres récits séquentiels évoqués dans *La Semaine de Suzette*. Nonobstant l'impression banale qu'elles dégagent tant pour les futurs créateurs de la bande dessinée européenne que pour les romanciers en herbe, les historiettes de Bécassine s'inscrivent au patrimoine d'Epinal. La récurrence du personnage et de ses acolytes les distingue des autres héros contemporains. Pourtant Hergé, le père de Tintin a reconnu s'être inspiré de Bécassine, de sa tête ronde, de son air naïf. Le dessinateur Jijé a même établi une filiation graphique entre Bécassine et Tintin, rappelle Bernard Lehembre. Les premiers héros de Hergé dépourvus de bouche, comme celui de *Totor*, *C.P. des hannetons*, traduisent bien l'influence exercée par Pinchon. De là à dire que Bécassine est une égérie iconographique et patriotique, il n'y a qu'un pas que Bernard Lehembre n'hésite pas à franchir.

f- Bécassine, allégorie de la patrie ?

Outre sa portée graphique, Bécassine exerce aussi un impact idéologique indéniable et peut être considérée à juste titre comme une « icône de la patrie »⁸⁴. Caumery en faisant voyager son héroïne accélère la prise de conscience de la mondialisation du conflit : Angleterre, Turquie, rencontres avec les Anglais, les Américains, les Arabes, les Italiens, élargissent l'horizon du lectorat féminin. Toutefois il est faux de dire que Bécassine exhale « un état d'esprit patriotique à tout crin... ou cocardier » comme le prétend Stéphane Audouin-Rouzeau⁸⁵.

Contrairement à *L'Epatant* ou à *Fillette* qui racontent des exploits guerriers, narrent des combats et entendent mobiliser les jeunes lecteurs à force de bourrage de crâne, *Bécassine* demeure en retrait : pas de combat, pas de rencontre avec l'ennemi, pas de meurtre, pas de pillage. Tout au plus existe-t-il un parti pris antigermanique qui émane des pages les plus virulentes où Bécassine et ses acolytes se mobilisent. Les atrocités sont éludées : seuls l'espionnage, le torpillage des sous-marins allemands, les attaques des avions, l'utilisation des gaz toxiques sont mentionnés mais sous forme allusive et avec le sens des convenances. « Ce qu'on de doit point voir, qu'un récit nous l'expose », dit Boileau à propos de la bienséance tragique : Caumery et Pinchon ont suivi son conseil. Bécassine rappelle dans ses « Mémoires » que « les Boches ont lancé leur sale pharmacie de gaz »⁸⁶, l'allusion suffit à dénigrer l'ennemi. D'ailleurs contrairement à *Offenstadt*, l'éditeur Gautier-Languereau s'est

⁸⁴ Bernard LEHEMBRE, op. cit., p.97.

⁸⁵ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, op. cit., p.53.

⁸⁶ *Bécassine chez les Alliés* p.8.

singularisé en refusant de participer à toute entreprise de propagande. La prudence est donc de rigueur dans l'interprétation des images et du texte et il faut dépasser l'impression de couverture.

Le patriotisme des concepteurs de *Bécassine* n'est pas à remettre en cause et ils l'ont transmis à leur héroïne. Cela n'empêche pas Caumery de dénoncer la bureaucratie militaire et l'incompétence de certains de ses services dans *Bécassine mobilisée*. Il n'hésite pas non plus à critiquer les préjugés à l'encontre des indigènes engagés aux côtés des Français ou bien la bêtise d'une fraction de la population de l'arrière due à une culture de guerre outrancière ou tout simplement une inculture flagrante comme c'est le cas à Clocher-les-Bécasses. *Bécassine* n'évoque pas une France archaïque, mais au contraire en mouvement, en perpétuelle évolution puisque la jeune bonne adhère aux nouvelles technologies notamment et travaille.

Bernard Lehembre rappelle que dans le premier scénario de *Bécassine pendant la guerre*, « les provinces perdues, l'Alsace-Lorraine, occupent une place centrale »⁸⁷, ce que confirme la couverture de l'album et le dessin de l'entrée cocardière du manoir de Valrose : « Il arbore fièrement nos trois couleurs et le drapeau de la Croix-Rouge. »⁸⁸ L'inscription du castelet dans un médaillon encadré pavoisé aux couleurs de la France et avec en son centre le couple formé par Bertrand et Thérèse son infirmière, symbolise la fierté nationale et l'union sacrée de la France et de l'Alsace. La dernière page l'atteste également tant elle semble empruntée à l'illustrateur alsacien Hansi dans son album *Mon village*. Tous les symboles alsaciens y sont regroupés, dans une myriade de couleurs vertes, rouges, noires et tricolores. La planche présente aux jeunes lectrices le chant patriotique traditionnel, les clochers pointus couronnés de nids de cigognes, les maisons à colombages fraîchement décorées. Cependant les personnages en dehors des enfants alsaciens n'affichent pas la bonhomie naïve de ceux de Hansi. Pinchon préfère l'expression de la sollicitude pour *Bécassine* ou de la détermination pour les chasseurs. L'aspect caricatural est évacué. *Bécassine* présente une étonnante capacité d'adaptation à l'état de guerre : elle n'échappe pas à la contagion de « l'espionnite », apprend à garder un secret militaire, à capturer un « sous-marin grimpeur », à démasquer un ennemi. Toutefois jamais la violence n'est imagée, l'auteur comme l'illustrateur préfère la suggestion à la description pure et dure, le crayonnage à la peinture réaliste, le détournement humoristique à la critique sans ambages.

g- Edulcoration, aseptisation ou simple transposition romanesque de la guerre ?

⁸⁷ Bernard LEHEMBRE, op. cit., p.100.

⁸⁸ *Bécassine pendant la guerre*, p.58.

Volontairement toutes les scènes violentes sont édulcorées : Verdun n'est citée qu'une fois, la bataille de la Somme est seulement mentionnée. « Le récit d'Evariste »⁸⁹ relate une tranche de vie au front qui est le seul moment de la tétralogie guerrière à évoquer les tranchées et l'enfer de la boue. Le jeune soldat l'explique dans un retour en arrière matérialisé sur le plan iconographique par des couleurs ocre et bleues qui représentent les uniformes des poilus et la déliquescence, les étais en bois, et sur le plan textuel, par le recours à l'hypotypose grâce au passé composé, au présent de narration et au discours direct. La narration débute à l'imparfait afin de recréer l'atmosphère guerrière et recourt à l'argot :

« On était en tranchée, vers la Somme, tout près des Boches. Il n'arrêtait pas de pleuvoir, et rien à faire, pas la plus petite attaque pour se distraire, on ne se fusillait même plus. »⁹⁰

La déclaration frise le cynisme et transpose l'ennui qui lamine les poilus dans leur cloaque de boue et d'incertitude. Mais le souvenir amical de Zidore et le goût de la farce l'emportent sur la litanie plaintive. L'apparition du chien Hindenburg échappé des lignes ennemies dédramatise la situation. Elle permet de lancer quelques salves verbales contre l'ennemi :

« Et ça montre une fois de plus la férocité de ces bandits de Boches. Nous, on fait des farces drôles et pas méchantes ; la leur de farce, c'était de faire tuer ou blesser une pauvre bête inoffensive. »⁹¹

Le parler familier et l'antinomie traditionnelle entre la sauvagerie meurtrière des uns et les qualités de cœur et d'humour des autres alimentent un discours tout empreint de clichés. Même les animaux reconnaissent l'humanité des Français et fuient la cruauté des Allemands. Le chien rallié aux Français et finalement opposé à ses anciens maîtres fait penser à Totoche de Charles-Maurice Chenu, qui expose le journal du chien allemand Fritz passé dans le camp français après un combat, et rebaptisé d'un nom bien français, Totoche⁹². Toutefois Caumery ne donne pas dans l'anthropomorphisme et préfère la simple galéjade. Le chien sert à la caricature antigermanique et anticipe la reddition allemande. Baptisé Hindenburg à cause de sa ressemblance avec le fameux maréchal, il fait le beau et esquisse un salut militaire. Après un premier mouvement de répulsion mêlé de peur et de colère contre cette « bête boche qui porte ce sale nom ! »⁹³, Bécassine l'adopte :

« L'histoire racontée par Evariste avait entièrement changé les sentiments de la brave fille. Elle caressa Hindenburg, qui se laissa faire de la meilleure grâce. »⁹⁴

⁸⁹ *Bécassine chez les Alliés*, p.36-37.

⁹⁰ *Ibid.* p.36.

⁹¹ *Ibid.* p.37.

⁹² Charles-Maurice CHENU, *Totoche prisonnier de guerre, Journal d'un Chien à bord d'un Tank*. Paris, Librairie Plon, 1918.

⁹³ *Bécassine chez les Alliés*, p.35.

⁹⁴ *Ibid.* p.37.

Le chien fait alors partie des personnages récurrents qui accompagnent Bécassine. Il rejoint la lignée du père Iscop, du « vieux forban de Zeppelin »⁹⁵ qui sont autant de calembours ou de personnifications destinés à mettre en garde contre les dangers allemands que Bécassine apprend à maîtriser.

Languereau pèse ses mots car il connaît la réalité de la guerre : en effet il est mobilisé dès août 1914 comme directeur adjoint de l'hôpital de Puteaux. Nous ne souscrivons pas à l'avis de Bernard Lehembre qui dit de lui qu'il veut promouvoir une vision aseptisée de la guerre : nous pensons qu'il est discret et refuse le caractère spectaculaire des exposés sanglants. Il préfère la finesse des allusions « conformes à la ligne éditoriale de *La Semaine de Suzette* qui préconise d'éviter les péripéties macabres. »⁹⁶ Il n'en élude pas pour autant le réalisme de certaines scènes.

Enthousiaste à l'arrière, Bécassine fait preuve d'un civisme à tout épreuve et n'hésite pas à se mêler à la gente militaire afin d'apporter un contrepoint aux plaintes parfois indécentes de l'arrière. Elle déborde de bienveillance admirative pour ceux qu'elle considère comme ses camarades. Elle exulte en observant les avions qui survolent le camp d'Amiens. Elle attire la sympathie de tous les soldats, y compris des plus récalcitrants, comme le major Tacy-Turn. C'est l'occasion de saluer les Françaises : « Aôh ! Les Françaises...un peu bavardes...mais étonnantes ...admirables...toutes !... »⁹⁷ Bécassine en devient militariste, heureuse de revenir au camp anglais après une petite défaillance.

L'antinomie franco-germanique existe toujours chez Caumery et Pinchon, mais elle se fait beaucoup plus discrète. Le manichéisme qui oppose barbarie et civilisation se manifeste en filigrane lors d'épisodes aventureux ou à travers des thèmes porteurs comme le travail des femmes. Ainsi la poursuite de la guerre est justifiée au nom des sacrifices des soldats français, mais aussi des atrocités commises par l'ennemi. La ruse germanique doit être démasquée par le contre-espionnage auquel se livre Bécassine à l'instigation de Monsieur Proey-Minans dans *Bécassine mobilisée*. Bernard Lehembre rappelle que le titre de l'album « fait écho à « La petite Mobilisée », un film de Lordier sorti en 1917 sur « le rôle des femmes dans l'effort de guerre ». C'est le livre pour enfants le plus édifiant en matière de travail des féminin pendant la guerre compte tenu des divers emplois qu'y occupe Bécassine.

Les quatre albums de guerre ne lénifient pas le conflit, pas plus qu'ils n'aseptisent sa vision. L'absence de sang, de mort, de violence armée n'occulte pas les souffrances des

⁹⁵ Ibid. p.46.

⁹⁶ Bernard LEHEMBRE, op. cit., p.102.

⁹⁷ *Bécassine chez les Alliés*, p.21.

Français en temps de guerre. Les jeunes lectrices ne sont pas dupes et ce serait une erreur de leur donner l'illusion que Bécassine vit en dehors des préoccupations matérielles et dans un monde onirique. Sous des dehors plaisants, la gravité alterne avec la satire. En effet si les albums ne sont guère belliqueux, ils n'en retracent pas moins des traits réalistes et parfois cruels de la guerre. La fiction romanesque permet d'éluder la morbidité après le torpillage du « Yémen » à bord duquel ont embarqué Bécassine et ses acolytes. Nous ne savons pas ce que deviennent Bertrand, son épouse et le commandant.

C'est bien le propre de la fiction que de transgresser le diktat des impératifs matériels. Caumery évoque le gaz moutarde à deux reprises, lorsque Bertrand est en convalescence et quand Bécassine le mentionne dans ses mémoires. Dans les deux albums dessinés par Zier, Bécassine s'approche du spectre de la mort. On l'a vue proche des canons en Alsace, la voilà à leur portée et à la merci des bombardements aériens de la capitale dans *Bécassine chez les Turcs*. C'est l'album qui exprime le mieux les angoisses des Parisiens au moment où les habitants sont victimes des tirs de la grosse Bertha au printemps 1918. Les alertes nocturnes deviennent fréquentes et les civils sont exténués, « c'est une existence infernale que nous font ces misérables (...) : quatre alertes en cinq jours », s'exclame la Marquise⁹⁸. La première séquence de l'album est assurément la plus dramatique et la plus pessimiste de toutes. Les escadrilles de gothas terrorisent. Pourtant Caumery ne cède pas au défaitisme ni à la démoralisation. Son arme favorite est l'humour.

h- La critique à peine dissimulée sous l'humour

Une phrase suffit pour résumer l'intention de Caumery, la situation est dédramatisée par le rire salvateur. L'entreprise de l'auteur et de l'illustrateur est d'informer tout en amusant. En effet le narrateur salue l'inventeur de l'expression burlesque « espadrilles de godasses » pour « escadrilles de gothas », reprise par Bécassine. La technique révèle l'objectif auctorial. « D'un coup il ridiculisait les odieux instruments de meurtre, et le rire qu'il souleva fut salutaire à la France. »⁹⁹ Bécassine relaie l'humoriste et sauve de la morosité, de l'angoisse qu'elle refuse en invectivant les « Boches » et en montrant qu'« ils croient épouvanter ». Elle refuse de céder au terrorisme et au défaitisme.

Bécassine apporte un contrepoint optimiste indispensable aux propos pessimistes et alarmistes de Madame de Grand Air : les nouvelles du front sont mauvaises, selon la Marquise, en mai 1918. Mais Bécassine lui rétorque inlassablement son leitmotiv pétainiste :

⁹⁸ *Bécassine chez les Turcs*, p.3.

⁹⁹ *Ibid.* p.1.

« faut pas s'en faire, (...) on les aura ». Elle préfère rester à Paris plutôt que d'accompagner sa maîtresse à Marseille. Ses revers de fortune et la crise économique font prendre conscience à Bécassine de la nécessité et de la difficulté de se suffire à elle-même. Aussi va-t-elle découvrir la capitale pendant le printemps 1918. « Les bombes et les obus avaient fait de grands ravages dans Paris. »¹⁰⁰ Elle vit au rythme des alertes, essaie de survivre financièrement, doit trouver un logement décent et de quoi le payer. Elle trouve refuge dans un petit hôtel des environs de la gare Montparnasse, « Au rendez-vous des Bretons », solidarité bretonne oblige. La simplicité et la propreté des lieux la satisfont.

Au fil des quatre livres, elle prend conscience du désarroi des civils, des pénuries de denrées alimentaires, de la crise du charbon, mais *Bécassine chez les Turcs* est l'album le plus émaillé de scènes ravivant les souffrances de l'arrière. La nourriture fait défaut, les légumes frais sont introuvables chez les marchands d'A.¹⁰¹ Caumery et Pinchon tirent sur la corde sensible en mentionnant le sort des réfugiés à travers l'exemple d' « un petit bonhomme haut comme trois pommes » qui fait le service à bord du train qui ramène Bécassine à Paris. Menacé de renvoi à cause de sa maladresse, il trouve une âme sœur et une aide compatissante en la personne de Bécassine, mais surtout il expose la condition pénible des réfugiés : « Le petit sanglotait, et il racontait que si on le renvoyait, sa mère, qui est réfugiée et malade mourrait de faim. »¹⁰²

De même les inquiétudes des civils à l'arrière pour leurs proches exposés sur le front, sont transposées dans la relation épistolaire établie entre Bécassine et Zidore. La rencontre avec l'équipe de tournage d'un film de propagande a un double intérêt : d'abord elle permet la mise au point des événements et des grands noms de l'état-major : grâce aux sosies, Joffre, Nivelle, Cadorna, Broussiloff, Haig sont au premier plan. Le camp des Alliés est reconstitué dans une histoire qui est elle-même une mise en abyme du projet auctorial et diégétique, puisqu'elle sert de support à un film inclus dans la saynète. Le second intérêt est du domaine propagandiste et informatif, voire argumentatif puisqu'il souligne l'influence des films de propagande sur un public dupe, dont Bécassine est la meilleure illustration. Actrice à son insu, elle devient spectatrice ébahie et émue de se voir à l'écran dans la première représentation de « L'Exploit d'une Française, scènes militaires »¹⁰³. Il existe une double citation, car le titre de l'album est lui-même inspiré d'un film contemporain et le film inclus dans le livre fait écho à tous les films propagandistes alors tournés. De plus, Bécassine incarne la femme française

¹⁰⁰ Ibid. p.7.

¹⁰¹ *Bécassine chez les Alliés*, p.24.

¹⁰² Ibid. p.3.

¹⁰³ Ibid. p.33.

héroïque et la force des civils capables eux aussi d'exploits. La tournure hyperbolique du titre renforce l'impact militant. Bécassine acquiert ici la stature de l'égérie française, emblématique de la France qui arrête le mal, le barbare allemand, Hercule féminin terrassant l'hydre allemande.

Cependant, malgré les apparences, la visée de l'auteur et de l'illustrateur est contre propagandiste : ils utilisent la caricature pour mieux fustiger les dangers de la propagande, les ridicules d'une populations abêtie par l'acculturation guerrière. La mise en garde est destinée aux lectrices. Le film de propagande a du succès, « la représentation s'est terminée au milieu d'applaudissements à faire crouler la salle. »¹⁰⁴ Le dessin de Zier et le texte de Caumery infirment les propos de ceux qui considèrent *Bécassine* comme une œuvre de propagande : en dépit de leur apparente innocence, ces histoires enfantines font sourciller les services de la censure du Ministère de la Guerre. Aussi le zèle patriotique est-il un indispensable contrepoids aux dénonciations des carences de l'administration en temps de guerre. En effet la critique va crescendo au cours des trois premiers volumes.

Dans *Bécassine pendant la guerre*, Caumery stigmatise l'inutilité de certains services : à travers la parodie du « Ministère de l'Utilisation des Aptitudes », il raille indirectement les absurdités des services de recrutement de l'armée. Le pittoresque Monsieur Proey-Minans, désireux de servir son pays, sert de porte-parole à Caumery : son patriotisme adoucit la critique. Il explique à Bécassine soupçonnée d'être une espionne et menacée d'être fusillée, comment Monsieur Gradouble, charcutier dans le civil, est devenu observateur dans un ballon appelé « saucisse » et comment un ingénieur en fabrication de ressorts à boudin s'active à la charcuterie pour les bons soins du Ministère de l'Utilisation des Aptitudes.

Dans *Bécassine mobilisée*, l'attaque s'intensifie. Caumery brocarde l'usage abusif des sigles incompréhensibles imaginés par les différentes administrations : il invente la « R.A.L.E.P. », abréviation acronyme pour la « R.A.L.E.P.E.U.P.P.S.T. »¹⁰⁵. Bécassine en fait des cauchemars. Zier la représente couchée, les cheveux ébouriffés sur l'oreiller et les démons des lettres de l'abréviation hantant ses nuits de manière serpentine, « l'R, l'A, l'L dansent autour d'elle », perturbant son sommeil. Après de vaines recherches fort plausibles et fantaisistes à la fois, avec l'aide du père Lemboîté, elle obtient la solution auprès de M. D. Bile. Il lui donne la clé dans une antiphrase révélatrice de l'ironie de Caumery : « C'est si simple cependant, et ces abréviations sont si claires et si commodes. R.A.L.E.P.E.U.P.P.S.T. signifie Réserve d'Automobiles Légèrement Endommagées Pouvant Etre Utilisées Pour Petit

¹⁰⁴ Ibid.

¹⁰⁵ *Bécassine mobilisée*, p.41.

Service Temporaire... Ça saute aux yeux ». Toutefois pour plus de simplicité, « on dit Ralep pour abrégé les abréviations, c'est plus commode », ajoute Maubec, secrétaire en chef de la Ralep. Caumery flirte avec l'absurde pour critiquer les insuffisances ou l'incompétence des administrations ou de leur personnel¹⁰⁶. Une telle description tient de la satire, non de la propagande.

La critique devient plus incisive dans le troisième album de guerre, notamment vis-à-vis du Service Cinématographique des Armées (S.C.A.). Créé en 1915, son but est de convaincre les Américains du bien-fondé d'une intervention aux côtés des Alliés. Les films de propagande qui leur sont envoyés sont aussi projetés aux Français afin de leur fournir des informations sur l'actualité, souvent déformée, et de soutenir le moral des civils, de les convaincre de la nécessité de poursuivre la guerre. Pour ce faire, des opérateurs sont envoyés sur le front pour y partager la vie des soldats dans les tranchées, dans la boue, sous la mitraille et les bombardements, au milieu de la vermine et de la mort. Les images de cloaque infernal qu'ils font parvenir au S.C.A. sont jugées irrecevables car trop réalistes. Les maladies, les morts, les cadavres rongés, les membres gangrenés, offrent des visions insoutenables que le public ne doit pas voir. Aussi à l'arrière-front, d'autres cinéastes mettent en scène de façon artificielle mais édifiante des figurants prestigieux de la Grande Guerre.

Les trucages grossiers sont dénoncés par la presse professionnelle de l'époque et Caumery s'en fait le relais en inscrivant dans son scénario les données nominatives, le matériel utilisé, les costumes propres à chaque nationalité. Il mentionne le cameraman qui tourne la manivelle, « avec un sérieux et une attention comme si la victoire en dépendait. »¹⁰⁷ L'ironie est indubitable. Les consignes du réalisateur surnommé « l'Empereur » sont révélatrices et constituent autant de récriminations à l'encontre de la supercherie dénoncée par Caumery. « Excellent tableau, ça plaira au public ». La recherche du « sensationnel »¹⁰⁸, affichée par l'Empereur confirme l'artifice : il s'agit de mimer une tentative d'assassinat du général Joffre, « écrasé de fatigue ». Tous les stéréotypes sont regroupés : le général assoupi sur une carte dans son bel uniforme et sa vareuse bleue, le « Boche », « vilain rouquin », reconnaissable à son casque à pointe, lâche, arrive dans le dos du général, en rampant, un coutelas à la main pour le tuer. Bécassine l'intercepte et adopte immédiatement la pose

¹⁰⁶ De même la mise en scène de la difficulté d'approvisionnement en pièces mécaniques pour faire démarrer une voiture est une attaque contre l'incurie des services administratifs : pour obtenir une pièce de rechange, la circulaire 3721 précise qu'il faut la demander à quatre ministères et à deux ou trois services leur appartenant, avec descriptif, évaluation, explication du mode d'emploi d'après les modèles A 23, B 51, C 27 ... Il faut une journée entière pour faire la demande. L'accord écrit qui parvient est recouvert de multiples cachets.

¹⁰⁷ *Bécassine chez les Alliés*, p. 29.

¹⁰⁸ *Ibid.* p.30.

victorieuse et triomphale, « le pied sur son dos comme [elle a] vu une fois un dompteur faire à un tigre méchant. »¹⁰⁹ La participation au tournage du film à son insu témoigne de sa naïveté mais permet surtout de mettre à l'index toute tentative frauduleuse de propagande et la duplicité de la presse et du cinéma d'état. Outre cette satire, Caumery utilise également le rêve et son interprétation pour imprimer la marque du traumatisme guerrier.

i- Le rêve au secours de la dénonciation

La tonalité plus grave, sans pour autant être tragique, transparait à travers les rêves ou les cauchemars de Bécassine, rêves dont le contenu latent révèle en fait les pensées profondes qui taraudent les esprits en temps de guerre. Comme Bécassine les enfants rêvent, font des cauchemars et doivent être rassurés. L'humour désamorce le terrorisme de la pensée. Ainsi *Bécassine mobilisée* et *Bécassine chez les Turcs* offrent-ils des exemples probants de cette dégradation de l'état d'esprit en 1918 grâce aux songes de Bécassine. Matérialisé graphiquement par un médaillon qui entoure Bécassine, le rêve apparaît à la page 34 de *Bécassine mobilisée*, et traduit un traumatisme dû à l'épouvante des nuits d'alertes parisiennes. Il se multiplie dans *Bécassine chez les Turcs*, sur le « Yémen », le bateau qui l'emmène à Salonique. Il intervient une première fois sous la forme du « songe de Bécassine »¹¹⁰ et se mue en cauchemar alors qu'elle est chargée de décrypter les messages en morse de la T.S.F.. Elle s'est endormie et vit une scène fantastique où des monstres subaquatiques aux allures de sous-marins allemands en forme de piranhas surmontés de petits canons, s'attaquent à Bécassine et à Ben Kaddour dans un baquet tiré par le chien Hindenburg. La voracité de l'ennemi est ainsi mise à jour et sa lâcheté puisqu'il s'en prend aux plus faibles.

Le deuxième cauchemar s'apparente à un mauvais pressentiment de Bécassine qui, après une fausse alerte sur le bateau, explique qu'elle en rêve la nuit et que « ça lui donne des cauchemars épouvantables. »¹¹¹ Cette fois le cauchemar est concrétisé par de petits Allemands verts casqués et palmés, aux doigts crochus, qui sautent dans son lit devenu océan et que ne peut protéger une petite conscience ressemblant au minuscule Ben Kaddour, armé du fétiche parapluie rouge. Tous les symboles du mal et de la délivrance sont contenus dans une image qui supplée au texte par sa valeur sémantique : l'ennemi ne laisse pas en paix, harcèle

¹⁰⁹ Ibid. p.31.

¹¹⁰ *Bécassine chez les Turcs*, p.28.

¹¹¹ Ibid. p.33.

littéralement les civils tandis que ces derniers sont prêts à tout, y compris à la superstition, aux amulettes pour se délivrer.

Le cauchemar devient réalité le lendemain à cinq heures du matin, à cause du torpillage du bateau par un sous-marin allemand : l'ensemble s'avère une pâle copie de l'attaque du Lusitania. Zier et Pinchon donnent corps aux rêves dont le contenu nous est donné sous forme de hiéroglyphes. Ils sollicitent la réflexion des jeunes lecteurs qui s'empressent d'établir un lien entre la terreur inspirée par les Allemands et les cauchemars de Bécassine. Ils savent aussi mesurer le degré de dérision par la figuration ridicule de l'ennemi. Des lettres démoniaques qui dansent la sarabande, des Allemands palmés et crochus qui plongent d'une bouée dans un lit maritime, un fétiche, n'ont rien de conventionnel. Le rébus s'éclaire à partir du moment où chaque image est remplacée par une syllabe ou un mot correspondants.

L'auteur et l'illustrateur retracent parfaitement le cheminement vers le rêve tel que l'a décrit Freud : les pensées transformées, déguisées, déformées par les forces de l'inconscient ont investi la conscience à un moment où elles n'auraient pas dû leur être accessibles, une partie de l'inconscient a surgi dans le conscient¹¹². Chez l'enfant, un désir quelconque, résidu diurne, suffit à provoquer un rêve. La condensation relie les éléments épars à l'état de veille : la peur, l'espion, l'Allemand, la noyade, le torpillage, la complexité kafkaïenne de l'administration, les lettres rébus. Le déplacement peut alors s'effectuer entre des éléments à la base insignifiants. L'illustration collabore à l'élaboration du déplacement par la représentation symbolique ou métaphorique de l'Allemand dévoreur et barbare. C'est d'ailleurs cette image dévalorisante de l'ennemi brocardé qui a valu à *Bécassine* d'être censurée pendant la seconde guerre mondiale.

j- Bécassine censurée

La censure dont a été victime *Bécassine* pendant la guerre de 1939-1945 témoigne de l'impact idéologique exercé par l'œuvre enfantine. Les Allemands, guidés par leur ambassadeur Otto Abelz, professeur de dessin averti de l'engouement français pour la jeune Bretonne participe à l'épuration littéraire dont *Bécassine* fait partie. Elle doit payer ses sentiments patriotiques et germanophobes. Bernard Lehembre rappelle l'anecdote aussi surprenante qu'aberrante de la tentative de destruction de *Bécassine* : « Dans les jours qui suivent l'entrée des Allemands dans la capitale, le 16 juin, un convoi militaire vint prendre

¹¹² S. FREUD, *Psychanalyse, textes choisis*. Paris, PUF, 1963, p.82.

position dans l'étroite rue Jacob et investir les locaux des Editions Gautier-Languereau pour y enlever et détruire tous les albums de *Bécassine* en stocks. »¹¹³ Interdite d'impression, de vente, de possession et de lecture, *Bécassine* est déclarée ennemie publique numéro un et dangereuse pour l'occupant.

Raymond Vitruve précise que peu de familles souscrivent à l'injonction et consultent en cachette *Bécassine*, cumulant le plaisir de lire et de berner l'occupant. L'interdiction court au-delà de la mort de Languereau en 1941 mais la rédactrice en chef de *La Semaine de Suzette*, Madeleine Henriette Giraud, commande dès 1946 un nouveau scénario, *Les petits ennuis de Bécassine* se situant sous l'Occupation. Elle y est héroïque à son insu comme elle l'est dans les quatre albums de guerre. Son humilité reste exemplaire et la seule naïveté n'explique sa modestie. Elle incarne l'enfance de l'âge où tout est possible, où les velléités deviennent résolutions, où le patriotisme est inné et ne demande qu'à s'étaler au grand jour, face cachée, contenu latent d'un esprit qui n'aspire qu'à s'ouvrir au monde.

Mais plus encore, *Bécassine* est un joyeux prétexte de Caumery à faire œuvre de journaliste et de pamphlétaire, qu'il critique la taciturnité des Britanniques, qu'il parte en guerre contre les embusqués, qu'il dénonce l'absurdité de l'administration et son incompetence. *Bécassine* est aussi l'occasion de célébrer le courage des anonymes, des plus faibles. Les albums de guerre proposent une réflexion sur la crise économique et sociale due au conflit, à travers la crise du charbon, la pénurie de denrées alimentaires. La guerre y apparaît comme un facteur d'égalisation des classes sociales, de rencontres. On y retrouve avec plaisir la finesse des traits des infirmières dévouées dans les hôpitaux de fortune, l'ardeur de repartir au front, la mobilisation féminine, dans un style doux amer et dans un discours patriotique nuancé, loin du propagandisme à tout va des publications moins soignées. La place occupée par l'Alsace-Lorraine et le drapeau y est capitale mais ne cache pas pour autant la phobie de l'espionnage, les problèmes inhérents au colonialisme et au racisme. L'humour désamorce la gravité sans la nier ni l'éluder. La réussite de cette édulcoration tient avant tout au caractère littéraire de l'œuvre.

6 UNE ŒUVRE LITTÉRAIRE DE GUERRE POUR LA JEUNESSE

Les albums de *Bécassine* forment une véritable œuvre littéraire compte tenu des sources d'inspiration de Caumery, de sa technique narrative et des multiples genres littéraires auxquels il recourt pour diversifier ses histoires.

¹¹³ Bernard LEHEMBRE, op. cit., p.111.

a- Les clés de Bécassine

La source essentielle du récit réside dans les événements contemporains comme la Grande Guerre qui constitue la trame des quatre albums parus entre 1915 et 1919. La fiction se nourrit de la réalité mais l'existence de l'auteur, sa culture littéraire influent grandement sur sa création. L'importance idéologique de *Bécassine* est établie ; sa qualité littéraire doit être démontrée car en tant que récit en images, l'opus est discrédité. La littérature de jeunesse a longtemps souffert d'une étiquette simpliste que Marie-Thérèse Latzarus a relevée en soutenant en 1922, la première thèse sur la littérature enfantine à l'Université de Montpellier. Tout d'abord il faut restituer l'appartenance générique de *Bécassine*.

Bécassine relève du conte. Raymond Vitruve¹¹⁴ rappelle à ce propos que l'auteur n'est pas tenu à la vraisemblance. De fait le lecteur n'est pas choqué par des incohérences ou des actes peu plausibles comme les métamorphoses de Monsieur Proey-Minans d'un livre à l'autre, ou bien l'incursion de Bécassine en Angleterre ou en Turquie. Des personnages disparaissent, d'autres changent de statut : ainsi Madame de Grand Air a une fille, Simone dans *L'Enfance de Bécassine*, elle est remplacée par sa petite fille Yvonne¹¹⁵, présentée aussi comme sa nièce¹¹⁶ : « Cependant à cause de sa nièce Yvonne, il est plus prudent de partir. » Ensuite nous n'en entendons plus parler. Le destinataire enfantin ainsi que l'appartenance au conte épargnent à Languereau ce souci du détail et de la cohérence. Le comique prime sur la vraisemblance et fait fi des négligences.

L'auteur lui-même reconnaît la part importante des événements personnels dans l'activité créatrice. « Des nombreuses aventures de Bécassine, dit-il, je n'ai pas inventé grand-chose. A l'origine de presque toutes, il y a un fait vrai, une anecdote vécue, seulement adapté, amplifié, mis au point. »¹¹⁷ Aux antipodes du major Tacy-Turn, Caumery est un bavard, un véritable amateur de mots au sens littéral du terme. Cultivé, humaniste, il sait exploiter les mouvements littéraires et leurs représentants à des fins ludiques et pédagogiques : Shakespeare, Molière, Racine, Voltaire, Balzac, Proust sont ses référents. Leur influence se traduit par la multiplicité des genres littéraires auxquels recourt l'auteur. Il est vrai que le livre comme son héroïne éponyme emprunte à diverses catégories littéraires. D'une manière globale, on peut assimiler *Bécassine* à un conte par sa concision, son enseignement moral, donc sa portée didactique. C'est une forme d'apologue auquel il ne manque que la forme

¹¹⁴ Raymond VITRUVÉ, « *Bécassine* » *œuvre littéraire*. Paris, La Pensée Universelle, 1991.

¹¹⁵ *Bécassine pendant la guerre*, p.1.

¹¹⁶ Ibid. p.8.

¹¹⁷ René VITRUVÉ, op. cit., témoignage de M. Languereau lui-même cité par sa fille, p.95.

allégorique – encore que cette évocation ne soit pas totalement absente – comme l’ont montré les rêves de Bécassine et son patriotisme – le récit détaillé de ses aventures ne se présente pas de façon uniforme et recouvre diverses tonalités, même si le comique domine.

Fervent lecteur de dramaturges, Caumery emprunte à Shakespeare sur le mode parodique, la délibération de Hamlet. Il renvoie ainsi à la gravité de la situation et au cas de conscience : « Partir !...ne pas partir !... », se demande la Marquise perplexe, dans un monologue après de nombreuses alertes nocturnes à Paris¹¹⁸. L’image dédramatise et anticipe l’action puisque, dans le décor de son appartement versaillais, on voit apparaître la tête ébouriffée de Monsieur Proey-Minans, curieux substitue de l’Ophélie shakespearienne. Molière fait aussi partie des inspireurs de Caumery qui puise dans ses comédies la veine burlesque qui alimente *Bécassine*. Ainsi le prince Boudou de Tombouctou doit beaucoup à Cléonte, à la scène 4 de l’acte IV du *Bourgeois Gentilhomme* : la pseudo langue turque de Cléonte inspire la déclaration du prince à Bécassine : « Youyou bono laribonde », « je suis heureux d’avoir une si charmante marraine. »¹¹⁹ Certains héros se font berner par un langage ou une langue auxquels ils n’entendent rien. Paradoxalement l’étrangeté du langage devient un gage de crédibilité pour le lecteur. Bécassine a même la chance de jouer une pièce de Racine, *Esther*, lorsqu’elle est en apprentissage. Malheureusement ses talents de comédienne sont rares et son indéfectible attachement à son costume breton la relègue au rang de factotum.

Son origine géographique ainsi que son statut de domestique, le lieu de villégiature où elle se rend en compagnie de la Marquise de Grand Air, ne manquent pas de faire penser à Proust. Le Splendide Hôtel de Sablefin rappelle le Grand Hôtel de Balbec. L’oncle Corentin qui veut démissionner de son poste de maire, va se reposer au bord de la mer, à Port-Balec¹²⁰ ; la paronomase entre Balec et Balbec favorise le rapprochement proustien. Le surnom de l’héroïne, dont nous avons vu l’origine diégétique, est déjà présent dans *A la recherche du temps perdu* : il lui vient, littérairement, d’un terme dépréciatif à la mode dans les milieux aristocratiques que mentionne le narrateur. « Il arrivait qu’Elstir passait des journées entières avec telle femme qu’à tort ou à raison Mme Verdurin trouvait bécasse ».

De l’ornithologie à la psychologie il n’y a qu’un pas à franchir ; les noms d’oiseaux fleurissent les défauts des hommes et des femmes : l’aigle, la bécasse, la dinde, le faisan, la

¹¹⁸ *Bécassine chez les Turcs*, p.3.

¹¹⁹ *Bécassine pendant la guerre*, p.56.

¹²⁰ *Ibid.* p.50.

grue rivalisent de stupidité. Charles Dantzig¹²¹ revendique la paternité proustienne de l'héroïne : « Bécassine, en effet, est l'héritière de Françoise, la célèbre bonne de son roman. Jusqu'à leur parler est identique. Avec son français de personne qui n'a pas subi l'instruction obligatoire, Bécassine ne s'exprime pas autrement que Françoise ». Tandis que « Françoise égorge les poulets en les appelant « sales bêtes » », Bécassine tape sur les tapis et les fauteuils en les appelant « sales Boches » pour se donner du courage. M. D. Bile lit ses poèmes d'apothicaire à Bécassine, se prenant pour Molière qui lisait ses vers à sa cuisinière ; il déclame les quatre alexandrins de son œuvre :

« Ô jeune fille pâle, pour prendre bonne mine,
Absorbe de Deschiens, la douce hémoglobine.
Que faut-il pour avoir le teint rose et la langue nette ?
Simplement du sirop de pomme de reinette. »¹²²

En poussant le parallèle, Proust n'a-t-il pas fait part de ses ambitions d'écrivain à Anna de Noailles ?

Le monde branlant et vermoulu d'après-guerre que présente Proust ne résiste pas dans *Bécassine*. Déjà la Marquise a dû vendre son hôtel parisien et s'installer dans un appartement versaillais. De plus Bécassine lui échappe. Charles Dantzig rapproche *Bécassine* des contes de fées, nous préférons l'appellation de conte réaliste et récusons l'affirmation de ce dernier selon laquelle « les aventures de Bécassine décrivent un monde charmant qui n'a jamais existé ». Le décor de la Grande Guerre ne correspond certainement pas à ce type d'explication et réfute cette appartenance générique. Certes la bande dessinée peut être considérée comme la continuation des contes de fées, mais encore faut-il que *Bécassine* soit considérée comme telle et que le prolongement soit établi. Rémy Puyelo considère qu'elle « évolue dans un monde qui se situe, en somme entre Proust et la Comtesse de Ségur. »¹²³ Elle surmonte ses échecs, devenant une référence pour ses lectrices, enfants ou adultes. « Pour l'adulte, l'enfance est une réserve écologique, une source qui permet de garder sa créativité, explique le pédopsychiatre. Le personnage de Bécassine est là : elle fait vibrer profondément en nous une corde sensible, celle de la bêtise et de la naïveté. Ce que l'on aime chez elle, c'est sa fragilité, ses fêlures et son désespoir de vivre crânement surmonté ».

Assurément Caumery emprunte à Voltaire sa verve satirique et aux chapitres 17 et 30 de *Candide* pour écrire *Bécassine chez les Turcs*. Le séjour chez le brave Mourad près de Constantinople a des allures d'eldorado et ressemble à la métairie de la Propontide où la petite société s'est réunie. « Le paradis terrestre ! », s'exclame Stentor en découvrant une maison

¹²¹ *Le Figaro*, jeudi 20 janvier 2005, dossier p.3.

¹²² *Bécassine mobilisée*, p.11.

¹²³ *Le Figaro*, art. cit., p.5.

blanche dans un écrin de verdure. Les nouveaux arrivants mangent des figues, des oranges à satiété. Mourad présente des ressemblances avec le fameux derviche rencontré par Candide au chapitre 30. Le derviche ferme la porte au nez de Candide et de Pangloss, Mourad intime à Ben Kaddour l'ordre de se taire. Monsieur Proey-Minans a quelque parenté avec Pangloss, appelant le sage Mourad « mon cher confrère », et lui demandant s'il n'est pas phrénologue. Au mutisme succède la logorrhée, et voilà Mourad transformé en poète chantant une ode à la cuisinière Bécassine. La petite propriété est modeste mais confortable ; elle rappelle celle du bon vieillard visité par Candide et qui lui offre « des oranges, des citrons, des limons, des ananas, des pistaches, du café de Moka. »¹²⁴ Mourad, comme lui, cultive son jardin et tout y pousse à merveille, « là dedans tout pousse tout seul », déclare Bécassine¹²⁵. Le havre de paix et de plaisir a des relents voltairiens que confirment les allusions à l'islam.

L'Arabe est incarné par Ben Kaddour que Bécassine rencontre à la page 13 de *Bécassine chez les Turcs*. Le retour en arrière qui occupe les pages 14 et 15 de l'album explique comment le jeune cireur de bottes, « loustro », a été converti malgré lui à l'islam par un muezzin qu'il accompagnait au pied de son minaret. Vendu en 1900 comme derviche tourneur à un organisateur de spectacles orientaux pour l'exposition universelle de Paris, il s'échappe de la troupe et mendie dans les rues de la capitale quand il ne vend pas des friandises ou des tapis d'orient. Il parle médiocrement un vague français mêlé d'arabe : « Macache bono ; Bertha méchante besef, Ben Kaddour peur, peur. »¹²⁶ Sorte d'ascète détaché des plaisirs voluptueux chers aux orientaux, « il vivait ainsi, au jour le jour, ignorant de sa nationalité », résume le narrateur. Bécassine a trouvé là un faire-valoir tant sur la plan social qu'intellectuel. En effet socialement inférieur, il vit de mendicité et autres expédients, il est ravalé au rang d'un animal, voire d'un objet, qui se cache, « avec une souplesse de singe » sous une poubelle. Entiché de Bécassine sa sauveuse, il est le premier Arabe connue d'elle avant Ernest Pacha, le traître qui hésite à pactiser avec les Boches.

La vision des musulmans est nuancée par une dichotomie qui oppose les « bons » et les « méchants » et où Ben Kaddour apparaît comme un avatar grotesque et embarrassant. La seule allusion négative aux mœurs orientales et musulmanes est la situation de Feridjé, l'épouse de Mourad, « voilée, empaquetée des pieds à la tête, comme, paraît-il, ça se doit pour les musulmanes lorsqu'elles paraissent en public ». Le modalisateur accentue le trait malicieux. Feridjé tient de Cunégonde, devenue excellente pâtissière : elle est en quête de

¹²⁴ VOLTAIRE, *Candide*. Paris, Flammarion, 1994, chap. 30, p.241.

¹²⁵ *Bécassine chez les Turcs*, p.54.

¹²⁶ *Ibid.* p.14.

bonnes recettes pour son mari. Elle s'apparente aussi à la baronne de Thunder Ten Tronck, avec sa pesante graisse. Les dénominations de l'Arbi, de Ben Kaddour, d'Ernest Pacha, de Mourad ne sont guère originales mais elles permettent d'instaurer un comique de situation et de mots beaucoup plus subtile que celui de Forton lorsqu'il envoie ses héros aux Balkans ou aux Dardanelles. Caumery n'entend pas railler les musulmans, seulement les travers humains propres à chaque civilisation.

Qu'ils soient Africains, Arabes, Anglais, Français, Turcs, ses héros peuvent écorcher la syntaxe, baragouiner un vocabulaire approximatif, écrire une orthographe douteuse. Ils ne sont pas pour autant des êtres inférieurs, des « sous-Français » pour reprendre l'expression de Marie-Anne Couderc¹²⁷. Ils gravitent autour d'une Bretonne qui rayonne malgré son manque d'instruction et souligne en contrepoint l'intelligence d'Adalbert Proey-Minans, de la Marquise de Grand Air au patronyme significatif de son ouverture d'esprit. Caumery comme Voltaire sait faire la part des choses : il reconnaît la sagesse orientale mais fustige la sournoiserie, le mensonge et la lâcheté de certains Arabes. Il ne manque pas non plus de brocarder la bêtise de ses compatriotes capables de s'exclamer : « Comment peut-on être Persan ? ». Il a véritablement hérité de l'esprit des Lumières qui ouvre de nouvelles perspectives de lectures.

b- La variété des genres et du style

Le plaisir de la découverte de *Bécassine* tient à sa diversité typologique et générique. La prodigieuse imagination de Caumery associée au talent de Pinchon entretient une curiosité permanente qui n'est jamais déçue par les facéties de Bécassine même lorsqu'elles procèdent de répétitions. La technique narrative globale bien rôdée repose sur un schéma ternaire encadré par une exposition et un épilogue moral. Les conclusions des albums de guerre sont à double tranchant : elles lient l'aspect moral et didactique. Soit les excipits soulignent le patriotisme de l'héroïne et incitent à l'imitation, soit ils closent les aventures sur l'évolution psychologique de Bécassine et une autopromotion de l'ouvrage. Dans les deux cas, l'impression finale est suivie d'une réflexion morale ou littéraire invitant à la poursuite de la lecture de nouveaux épisodes.

C'est pourquoi on peut regrouper les deux premiers albums qui se concluent sur un hymne au drapeau et une parole de « vraie Française », et les deux suivants qui se terminent sur la promesse de nouvelles aventures :

¹²⁷ Marie-Anne COUDERC, op. cit., p.234.

« J'aurai encore bien des histoires, bien des aventures à vous raconter. Nous allons nous séparer pour quelque temps, mes bonnes petites chéries, mais je ne vous dis pas adieu, je vous dis au revoir. »¹²⁸

Un an plus tard, en 1919, la promesse est tenue avec le dernier album de guerre. Les ultimes propos de Bécassine y sont édifiants puisqu'ils suggèrent d'écrire à la rédaction de *La Semaine de Suzette* afin de répondre à l'annonce de la jeune bonne en quête d'une « situation mouvementée ».

Deux systèmes d'énonciation se distinguent de ce doublon : d'un côté le présent gnomique pris en charge par le narrateur ou Bécassine a valeur de conseil civique et moral à destination du jeune public. De l'autre le recours à la première personne de la narratrice personnage en fait le double de l'auteur et le porte-parole de la rédaction et des éditeurs. Englobant son lectorat dans un « nous » brave et généreux, Bécassine se pose à la fois en tant qu'actrice et spectatrice de ses propres aventures. L'association du lecteur aux projets par l'apostrophe ou le biais de la correspondance épistolaire n'est pas nouvelle puisqu'elle est déjà pratiquée par l'hebdomadaire de *La Semaine de Suzette* dans une rubrique spéciale.

L'originalité de *Bécassine* est de proposer une alternance entre un narrateur homodiégétique et hétérodiégétique. Bécassine est même narratrice autodiégétique lorsqu'elle entreprend de rédiger ses mémoires car elle en est à la fois la narratrice et le personnage principal, créant une fausse autobiographie. Caumery et elle ont également recours à une narration intradiégétique lorsqu'ils rapportent des faits antérieurs concernant des personnages comme Monsieur Proey-Minans, Carmencita, Ben Kaddour, le commandant Bourlingue. Le récit enchâssé apparaît comme une variante indispensable au caractère éclectique de *Bécassine*. Il existe aussi de nombreuses narrations extradiégétiques où les narrateurs ne font pas partie du récit encadrant.

Le récit du narrateur alterne avec les mémoires supposés de Bécassine. L'étude des variations du récit permet de relever que l'alternance se produit sept fois dans *Bécassine pendant la guerre*, neuf fois dans *Bécassine chez les Alliés*, trois fois dans *Bécassine mobilisée*, quatre fois dans *Bécassine chez les Turcs*. Plus intéressante est la propension de Bécassine à rédiger ses mémoires et à écrire à la première personne : 20% du premier album, 70% du deuxième, 80% du troisième, 40% du dernier. La palme revient à *Bécassine mobilisée*, ce qui est normale compte tenu de l'autonomie gagnée par Bécassine. La première fois que Bécassine entreprend la rédaction de ses mémoires¹²⁹, le narrateur le signale en haut de page dans le titre de la séquence, « Bécassine écrit ses mémoires » (1) et annonce une suite

¹²⁸ *Bécassine mobilisée*, p.61.

¹²⁹ *Bécassine pendant la guerre*, pp. 34-35.

par la numérotation. La technique ne sera pas reprise et le rappel se fait dans l'intitulé ou par des indices internes au texte. Ainsi trouve-t-on successivement « Nouveau chapitre des mémoires »¹³⁰, « Suite des mémoires de Bécassine »¹³¹, « Un nouveau chapitre des mémoires »¹³², « Dernier chapitre des mémoires »¹³³, « Bécassine reprend ses mémoires »¹³⁴, « Bécassine reprend son stylo »¹³⁵. Outre les indications des titres et le vocabulaire spécifique à la littérature intimiste ou le recours à la métonymie de l'écriture, la première personne utilisée dans le récit est un indice notoire ainsi que les guillemets qui encadrent les propos, signe de discours direct.

Toutefois la ponctuation différencie les passages où Bécassine s'approprie littéralement le texte en tant que narratrice qui prend le relais de l'écrivain, de ceux où elle est mise en scène par le narrateur extérieur en tant que rédactrice de mémoires. Le point de vue interne alterne avec le point de vue omniscient. Dans le premier cas, aucun guillemet n'entoure les propos de Bécassine, seules la première personne et l'apostrophe aux lectrices constituent les indices d'énonciation. C'est ainsi que se présente l'incipit de *Bécassine chez les Alliés* ou de *Bécassine mobilisée*. Dans le second cas, la reprise des mémoires est signalée par la l'ouverture des guillemets et par un langage, une syntaxe beaucoup plus approximatifs. Quel que soit le système choisi, comme dans toute narration à la première personne, le destinataire s'identifie mieux et devient complice d'une héroïne qui progresse au gré de la prodigieuse imagination de l'auteur.

Bécassine commence la rédaction de ses mémoires dans le premier album de guerre. Le terme littéraire de « mémoires » est bien approprié malgré des apparences parodiques. En effet, les mémoires et les chroniques présentent une perspective historique. Le narrateur est témoin d'une époque dont il retrace et ordonne les grands événements. Or ce n'est pas un hasard si Bécassine entreprend ses mémoires au début de la Grande Guerre. Même si la part de subjectivité est très grande et les anecdotes personnelles fort prégnantes, il reste cependant le témoignage sur une époque marquante de l'histoire et le recul nécessaire à ce type d'écrit. Le présent d'énonciation expose dans l'incipit les motivations comme dans tout préambule autobiographique. Plus prosaïquement Bécassine déprime à cause de l'absence de nouvelles de Zidore parti au front. La situation est vraisemblable, et après quelques lignes d'entrée en matière, la relation du passé l'emporte avec l'alternance de l'imparfait et du passé composé

¹³⁰ Ibid. p.38.

¹³¹ Ibid. p.50.

¹³² *Bécassine chez les Alliés*, p.46.

¹³³ Ibid. p.46.

¹³⁴ *Bécassine chez les Turcs*, p. 22.

¹³⁵ Ibid. p.50.

pour évoquer les ambitions Zidore au régiment. Nantie de son bon sens, Bécassine écrivain énonce quelques vérités générales qui justifient ses inquiétudes : « Comme chacun sait, c'est l'ambition qui perd les hommes. »¹³⁶

Voilà Bécassine mue par le sens de la recherche et en quête d'exemples probants d'ambitieux que le désir de grandeur a perdus. Yvonne, petite fille de la Marquise, devient alors la source de références culturelles eu égard à son statut social qui lui confère le privilège du savoir. Loin de tomber dans la leçon d'histoire ennuyeuse, Bécassine écrit les résultats de ses recherches sous forme de calembours sous lesquels percent l'idéologie antigermanique qui anime les esprits de ses contemporains : un certain « Cannibale, roi des Tarte à Gênois, un Boche d'autrefois (...) a voulu prendre Rome (...). Il s'est ramolli dans les délices des Papous et (...) a été obligé de se sauver chez le roi de Titinie. »¹³⁷ Aux destinataires de substituer les vrais noms et de s'instruire en s'amusant. Le contre exemple de Napoléon, petit caporal devenu empereur est cité dans une lettre à Zidore afin de le motiver dans sa quête de promotion. L'angoisse de Bécassine augmente suite à une méprise : elle pense que Zidore est un traître passé à l'ennemi pour gravir des échelons, puis comprend qu'il est nommé gardien d'un camp de prisonnier allemands.

Outre l'aspect testimonial de cette double page de mémoires concernant les inquiétudes de l'arrière et la vie dans les régiments, le récit de Bécassine duplique totalement l'album car elle dessine dans des vignettes les illustrations de ses propos. Non seulement elle double Caumery, mais elle imite également Pinchon. Afin de maintenir l'illusion romanesque de vraisemblance, une note de bas de page de l'éditeur précise le respect du style de l'auteur, la correction d'une orthographe un peu trop fantaisiste. Une tonalité humoristique égaye cette note avec la mention de « notre ami Pinchon [qui] s'est borné, dans la plupart des dessins, à préciser et compléter les dessins dont Bécassine avait illustré ses remarquables mémoires. »¹³⁸ Une troisième strate se superpose à la rétrospection et au témoignage de l'évolution des mentalités : la mise en abyme iconographique a valeur de citation. Douze vignettes se distinguent des dessins de Pinchon par le liséré noir qui les encadre et le dessin naïf qui les illustre. Les soldats rigides ont des allures de soldats de bois inspirés de Hellé. Leur démarche saccadée par des traits anguleux, leurs mains schématisées en cinq pointes, accentuent l'aspect enfantin de la représentation. Mais la stricte correspondance entre le cartouche et les images entretient l'illusion d'un pseudo dessinateur remplaçant momentanément Pinchon.

¹³⁶ *Bécassine pendant la guerre*, p.34.

¹³⁷ *Ibid.* p.35.

¹³⁸ *Ibid.* p.34.

Il faut noter à l'avantage de Bécassine, sa capacité à représenter une image à portée sémantique pertinente, capable de dédramatiser à l'instar du texte les situations les plus graves et les plus violentes, voire traumatisantes : car la brutalité s'immisce dans les dessins de Bécassine, exact reflet des exactions atroces reprochées aux Allemands et inspirées de leur histoire. Hannibal est montré en train de couper en deux à la hache un brave Italien, il démembrer ses ennemis. Les délices de Capoue imaginés par l'illustratrice présentent bien des approximations tant matérielles qu'orthographiques : la mention de « Konfitur de cacao o maraskin » (*sic*) apparaît sur les étiquettes ornant des récipients. Les petites lectrices trouveront un grand plaisir à décrypter les allusions et à corriger les fautes initiées par la tendance caricaturale à germaniser l'écriture à grand renfort de « K ». Elles laisseront vaquer leur imagination devant un Hannibal bedonnant, ridicule avec son casque à pointe, étalé sur un lit, les mains sur le ventre tandis qu'un esclave l'évente avec une palme sur laquelle est inscrit « petit vent du nord »¹³⁹.

L'humour ne manque pas et s'accompagne d'une représentation symbolique de Joffre et de Poincaré en tenue d'apparat devant un rideau rouge désignant le théâtre de la guerre et des hostilités. Comme Pinchon, Bécassine signe son dernier dessin de son surnom embelli d'une arabesque puérile. Son texte confine à la parodie germanique : lorsqu'elle imagine Zidore commandant ses hommes, elle lui prête des ordres caricaturaux – « une, deusse, une, deusse » – pour les faire marcher au pas. Elle écrit et dessine en fonction de stéréotypes et de clichés.

Bécassine prend du recul, interpelle son public, gagne en autonomie littéraire. Lorsqu'elle écrit, elle l'exprime avec élégance, « je mets la main à la plume », dit-elle. Elle raconte toujours une anecdote personnelle liée à un état psychologique particulier et un environnement marqué par la guerre. Elle est « au monde » et les interactions entre elle et son environnement bâtissent un espace de plaisanterie qui dédramatise sans pour autant abêtir. La découverte de Clocher-les-Bécasses fortifié, sa promotion d'adjointe au maire, les réflexions sur le mariage arrangé avec le père Lapipe, ses expériences aquatiques à Quimper, sont autant de motifs issus d'un état de guerre, mais qui prêtent à sourire des travers humains qu'ils pointent.

Non seulement Bécassine duplique son auteur, mais elle s'affiche aussi à la une de l'album, prenant la place de Tante Jacqueline, la rédactrice en chef de *La Semaine de Suzette*. Elle s'adresse directement aux lectrices et entretient une correspondance avec elle. Une

¹³⁹ *Bécassine pendant la guerre*, p.35. Voir en regard les images issues de la planche 35.

entente tacite s'établit entre destinataire et destinataire, le dialogue est désormais noué et la complicité instaurée. Bécassine comme ses admiratrices tient un journal de bord, pompeusement baptisé « mémoires » mais participant de la variété générique des albums. L'imparfait y est légion, mais Bécassine, en véritable professionnelle de l'écriture, y insère des scènes en hypotypose lorsqu'elle a maille à partir avec un gendarme alors qu'elle pêche la grenouille¹⁴⁰. Cœur sensible, elle s'émeut facilement et en fait part dans ses écrits de manière faussement lyrique.

Chaque reprise des mémoires met en avant un événement ou une angoisse particulière, toujours liés à la guerre : les dix pages consacrées à son aventure filmique enrichissent l'album d'une démystification des trucages grâce à un métalangage cinématographique et à l'insertion du septième art dans celui de la bande dessinée. La visite du camp militaire qui clôt le livre est aussi le prétexte du retour aux mémoires et à l'évocation de l'organisation des tranchées, conférant une valeur documentaire à ses écrits et indispensable au jeune lectorat.

Bécassine franchit un cap supplémentaire dans l'art d'écrire dans *Bécassine mobilisée*, car, aux prises avec un stylo récalcitrant, elle oscille entre page blanche et page maculée d'encre. La métaphore est audacieuse pour enseigner le risque de la vaine logorrhée ou l'angoisse de la page blanche. Une nette amélioration du langage et de la syntaxe se fait jour à partir du troisième album qui se démarque des balbutiements et des tâtonnements du premier. Il faut calme et sérénité à Bécassine pour rédiger ses mémoires. Il est bien connu que la tour d'ivoire favorise la concentration et l'inspiration. Rien ne signale le passage d'un type de récit à un autre, l'ensemble s'enchaîne naturellement et le style de l'épigone de Caumery se rapproche de plus en plus de celui de son auteur. Quelques maladresses, quelques mots familiers ou balourdises le signalent occasionnellement.

Dans *Bécassine chez les Turcs*, l'héroïne met en avant le confort dont elle bénéficie pour écrire : « Je profite de ce que je fais la rentière à bord du "Yémen" pour recommencer mes mémoires. »¹⁴¹ Le cliché favorise l'identification avec un vieil écrivain inspiré de ses aventures et vivant de ses droits d'auteur. La digression amoureuse, le songe prémonitoire précèdent le moment où Bécassine pense mettre un terme à son œuvre. Comme Chateaubriand sentant la fin de sa vie arriver, elle fait se rejoindre le passé et le présent afin de les confondre, réunis dans une bouteille lancée à la mer avant le torpillage du « Yémen ». Les mémoires sont métaphorisés par le canot de sauvetage sur lequel Bécassine embarque. La postérité littéraire assurée par la bouteille lancée à la mer sauve la réputation de l'héroïne

¹⁴⁰ *Bécassine chez les Alliés*, p.13.

¹⁴¹ *Bécassine chez les Turcs*, p.22.

comme le canot lui sauve la vie. Fort heureusement, « Bécassine reprend son stylo »¹⁴² afin de conclure et de donner toute sa valeur à la parole libératrice¹⁴³.

Les dernières pages de l'album à la première personne constituent une nouvelle mise en abyme des objectifs auctoriaux et éditoriaux : le rire est salvateur et la parole toute puissante. Bécassine, thaumaturge, célèbre la fin de la guerre et encense les Français et leurs Alliés dans un discours patriotique enthousiaste : « La Grande Victoire commençait. »¹⁴⁴ Pinchon devient le faire-valoir de son héroïne, illustrant ses textes. Seule une discordance apparaît entre le style correct de ses écrits et la syntaxe douteuse de son affiche finale. Comme toute bonne mémorialiste, elle revient au présent d'énonciation à la fin de son livre, rappelant le regard rétrospectif porté auparavant. Elle a mis à profit les six mois écoulés pour finir ses mémoires, cumulant la double vie d'écrivain et d'aventurière qui semble lui convenir beaucoup mieux que la monotonie d'une vie domestique.

Il faut toutefois noter que l'emploi de la première personne n'est pas l'apanage de Bécassine. Nombreux sont les récits enchâssés où elle cède la parole à l'un de ses satellites qui se confie à elle. Les discours emboîtés sont dus à des analepses : Evariste, jeune fantassin, rend visite à Bécassine¹⁴⁵ et prend la parole pour évoquer la vie au front. La rencontre de Monsieur Proey-Minans donne lieu à un nouveau retour en arrière rappelant l'emploi de ce dernier au Ministère des Aptitudes¹⁴⁶. Dans le second cas, la visée polémique est indéniable. Caumery dénonce l'incompétence des services administratifs et émet également des critiques sur l'ennui, la morosité de la vie dans les tranchées dans le cas d'Evariste. La délégation à un personnage secondaire renforce l'impact des propos à travers la double énonciation. Des personnages hauts en couleurs ont droit à leur récit, lui-même doublet autobiographique des aventures de Bécassine, raccourci de vie concentré sur un page et cinq ou six vignettes, centré le plus souvent sur une manie.

L'histoire d'Alcide Désiré Bile, dit M. « D.Bile », présente la particularité d'une double forme générique, d'abord théâtrale, puis autobiographique. Bécassine organise un dialogue théâtrale en utilisant les procédés conventionnels d'alternance des répliques, précédées du nom du locuteur, simplifié en « lui », « moi ». Ensuite Alcide prend le relais à la première personne. Le récit de vie de Virginie Patate est également orienté selon deux axes : d'abord présentée à la troisième personne par les soins de la narratrice héroïne, la jeune

¹⁴² Ibid. p.50.

¹⁴³ Ibid. p.57.

¹⁴⁴ Ibid. p.61.

¹⁴⁵ *Bécassine chez les Alliés*, p. 36-37.

¹⁴⁶ Ibid. p.44-45.

femme décrit ensuite sa vie, son mariage et surtout ses aspirations écologiques. Le poète déçu et la naturaliste acharnée forment un duo de charme qui met en valeur la lucidité et le bon sens de Bécassine. Le récit encadré à la troisième personne convient aux personnages d'arrière-plan comme Carmencita et Gonzalès dont Monsieur Proey-Minans a fait la relation à Bécassine, non sans références antiques aux pleureuses dans une satire de la vaniteuse Carmencita repentie qui se mortifie en se versant des cendres sur la tête.

Les récits enchâssés jalonnent l'ultime album de guerre dans une symétrie qui place aux extrémités la vie de Ben Kaddour et de Ernest Pacha racontée à la troisième personne par un narrateur omniscient. Les deux autres récits, centraux, sont rapportés par Bécassine, l'un consacré au commandant Bourlingue qui a parcouru les mers comme son nom l'indique, et qui a su charmer l'héroïne, l'autre réservé au songe précurseur de l'attaque allemande. La technique du récit cadre et du récit encadré contribue à diversifier la narratologie en jouant sur la multiplication des points de vue. L'ouvrage le plus varié est sans nul doute *Bécassine chez les Alliés* car il cumule neuf pages de récit à la troisième personne, huit pages de « drame rapide », quarante-quatre pages de récit à la première personne, dont deux histoires encadrées. Il témoigne de l'imagination fertile et des qualités littéraires du virtuose Caumery.

Un autre phénomène littéraire contribue à la célébrité de l'éditeur et de *La Semaine de Suzette* : l'autocitation. La mise en scène de l'héroïne qui va à la rencontre de ses lecteurs participe de la propagande littéraire et médiatique plutôt que du bourrage de crâne. C'est en effet une technique efficace que de faire la promotion du journal dans lequel est née Bécassine. Ainsi dans *Bécassine pendant la guerre*, la jeune domestique bretonne surprend les petites Alsaciennes par son costume qu'elles n'ont jamais vu que sur des images et s'inscrit de facto au registre d'Epinal. Le lectorat inclus et apparent dans l'album peut ainsi nouer un lien de complicité avec une héroïne plus humaine que fictive. Il peut surtout mesurer combien *La Semaine de Suzette* essaime loin et transporte son héroïne fétiche jusque dans les provinces perdues puis reconquises.

La blonde qui rencontre Bécassine explique : « Nous lisons des journaux français, *La Semaine de Suzette*. Nous connaissons toutes vos histoires, nous vous aimons beaucoup. »¹⁴⁷ L'affection vouée au personnage équivaut à l'amour de la patrie française dont elle est la représentante. Et le narrateur ne manque pas de souligner l'émotion de Bécassine qui aime de tout son cœur « ces petites sœurs françaises ». L'emploi du démonstratif au lieu du possessif signifie bien cet élargissement du sentiment à tout le lectorat. Pour accentuer la

¹⁴⁷ *Bécassine pendant la guerre*, p.60.

ferveur patriotique, le narrateur précise qu'à travers elles, elle aime « les chères provinces que la vaillance de nos soldats reconquiert ». La fin de l'album est couronnée par une véritable épiphanie patriotique renforcée par le mariage de Bertrand de Grand Air avec l'Alsacienne Thérèse de Valrose, emblématique de l'union franco-alsacienne. Le défilé des chasseurs alpins clôt le livre dans un lyrisme patriotique émouvant et dithyrambique qui connaît son acmé dans l'hymne au drapeau final¹⁴⁸.

Le but des citations, au-delà d'assurer la promotion médiatique et éditoriale, est de rendre captives les lectrices. Sollicitées par Bécassine qui leur rappelle la longue séparation de deux ans entre les deux premiers albums de guerre au début de *Bécassine chez les Alliés*, elles sont flattées dans leur ego et leur allure car l'éditeur prend soin de rappeler les vertus morales de la lecture de *Bécassine* et de *La Semaine de Suzette* que l'école approuve et considère comme saine. Tout est prévu pour inciter à acheter et conforter dans la bonne conscience : lire *Bécassine* est un acte civique, qui plus est patriotique, puisqu'il honore une production bien française. La projection des lectures s'effectue dès la deuxième vignette de la première page de *Bécassine chez les Alliés*. « Ainsi, tenez, pas plus tard que ce matin, j'ai croisé dans la rue une jolie petite fille qui allait au cours avec son institutrice, et qui, en marchant lisait *La Semaine de Suzette* ». Les lectrices sont idéalisées à travers l'image de Pinchon tandis que l'embrassade donnée par Bécassine vaut pour toutes les destinataires amplement satisfaites.

L'album amorce une technique narrative de récapitulation qui devient récurrente : elle consiste à rappeler les livres déjà parus au sujet de Bécassine pendant la guerre. Le résumé diégétique met en avant les publications antérieures et constitue *Bécassine* en une œuvre suivie, une tétralogie, à l'image d'un grand œuvre. Le dernier album effectue ce constat. Le chien Hindenburg est l'occasion d'un renvoi qui n'est pas désintéressé. Le narrateur conseille de chercher des renseignements complémentaires dans les deux albums précédents. L'illustrateur favorise cette association en dessinant leurs couvertures de manière à inciter « nos nouvelles lectrices [à] chercher dans *Bécassine pendant la guerre* et *Bécassine chez les Alliés* l'histoire que nous venons de résumer. »¹⁴⁹

Bécassine ne se contente pas d'aller à la rencontre de son public, elle se trouve aussi face à face avec son concepteur. La confrontation entre le personnage et son auteur est matérialisée. Reprenant ses mémoires, elle avoue avoir été trop inquiétée pour écrire et précise : « je racontais mes aventures à un monsieur de *La Semaine de Suzette* qui vient

¹⁴⁸ Ibid. p.60-61.

¹⁴⁹ *Bécassine chez les Turcs*, p.4.

souvent chez Madame de Grand Air et qui se chargeait de vous en faire le récit. »¹⁵⁰ Le personnage dépasse l'auteur et le narrateur au point de devenir l'héroïne phare, la « tête pensante » et de réduire l'auteur éditeur au rôle de faire-valoir. La situation correspond à la définition du mythe telle que la conçoit Michel Tournier dans *Le Vent Paraclét*¹⁵¹ :

« Un mythe est une histoire que tout le monde connaît déjà. (...) On cernera mieux la nature du mythe en comparant personnages de roman et héros mythologiques. »

Les premiers sont prisonniers des œuvres où ils apparaissent et sont moins célèbres que leurs auteurs respectifs tandis que les seconds apparaissent d'œuvre en œuvre et font oublier leur créateur. Bécassine est une singularité qui a franchi le cap du siècle et rend hommage à ses concepteurs textuel et iconographique. Certes elle ne se réincarne pas dans des œuvres extérieures à la lignée des ouvrages de Caumery, même si l'on a pu constater son existence inavouée et antérieure dans l'œuvre proustienne. En revanche elle acquiert une signification symbolique, avatar simpliste mais sympathique d'une Marianne qui aurait troqué son bonnet phrygien contre la coiffe bretonne pendant la guerre. Sa malléabilité sociale en dépit de son caractère borné comme l'indique son patronyme de Labornez, en font l'égérie patriotique et civique d'une jeunesse malmenée par la guerre.

Ajoutons qu'elle s'est émancipée et rend hommage au support journalistique qui l'a fait naître, chaque fois qu'elle mentionne *La Semaine de Suzette*, au moins une fois par album. Cette forme d'autocélébration a le double avantage de rallier de nouvelles lectrices au magazine et de favoriser la publicité pour les albums dont la parution a commencé depuis 1913 et pour le feuilleton à l'honneur toutes les semaines, à raison de deux pages centrales dans *La Semaine de Suzette*. *L'Enfance de Bécassine* est le premier album paru en 1913. Il est occasionnellement rappelé en médaillons souvenirs dans les livres ultérieurs. Aucun ne paraît en 1914 au déclenchement des hostilités. Ce manque est compensé par la publication successive des quatre albums de guerre en 1915, 1917, 1918 et 1919. Chaque aventure reprend logiquement la fin de la précédente, en apportant des précisions saptio-temporelles : *Bécassine pendant la guerre* s'ouvre « vers le milieu de 1914 »¹⁵² à Paris chez Madame de Grand Air. *Bécassine chez les Alliés* commence par une remémoration : « Vous vous souvenez qu'à la fin de mon livre *Bécassine pendant la guerre*, j'étais en Alsace... »¹⁵³ Le troisième album débute in medias res par le retour du front de Bertrand, contraint à la convalescence par une blessure reçue « vers la fin de l'été dernier ». Bécassine précise à

¹⁵⁰ *Bécassine mobilisée*, p.48.

¹⁵¹ Michel TOURNIER, *Le Vent Paraclét*. Paris, Gallimard, 1977, p.189-192.

¹⁵² *Bécassine pendant la guerre*, p.1.

¹⁵³ *Bécassine chez les Alliés*, p.1.

l'instar d'une diariste : « Je reprends aujourd'hui le récit. »¹⁵⁴ Enfin le dernier album est clairement daté par le texte liminaire : « Une nuit de mai 1918, Bécassine dormait (...) dans une petite chambre que Madame de Grand Air occupait alors à Versailles. »¹⁵⁵

Outre cette rigueur architecturale et narrative, les albums peuvent parfois consacrer quelques digressions à leurs concepteurs, comme c'est le cas dans *Bécassine chez les Turcs* qui propose un aperçu biographique de Pinchon avec l'histoire de « ce que devint la bouteille » lancée à la mer par Bécassine. Cette aventure est un prétexte à évoquer le trajet chaotique des imprimés, des mémoires, des dessins en temps de guerre ainsi que la situation personnelle de l'illustrateur. Le lieutenant Pinchon réellement mobilisé en Orient, découvre fictivement, au moment où il accoste à Salonique, la « dive bouteille » de Bécassine. Les mémoires qu'elle contient lui offrent des motifs à illustrer. Le manuscrit est prêt en une semaine et se retrouve dans les bureaux de *La Semaine de Suzette* qui s'inquiétaient de la disparition de Bécassine censée donner de ses nouvelles. L'héroïne est de nouveau humanisée et ses concepteurs éclipsés par leur modèle. Les précisions temporelles cautionnent l'authenticité : « Ceci se passait au milieu d'octobre 1918 (...). Vers la fin du mois on devait être rassuré. Mais n'anticipons pas sur les événements et revenons à notre héroïne. »¹⁵⁶ La prétérition rassure tout en établissant une forme de suspense. L'image propose une nouvelle mise en abyme de la tétralogie en représentant l'album de *Bécassine pendant la guerre* posé sur un présentoir de la rédaction, et une poupée Bleuette habillée en Bécassine entre les mains d'une employée en larmes. Le dernier album de guerre signe les vies parallèles de l'héroïne et de ses créateurs, le retour de l'illustrateur en nom. Caumery, lui, n'a jamais abandonné le flambeau et ne manque pas de promouvoir son journal par le biais de son personnage.

Les albums de guerre présentent l'avantage d'exposer le processus créatif de l'œuvre et offrent un aperçu de la rencontre de l'auteur et de son personnage, dans leurs rapports dialectiques. Cette technique entretient le flou sur l'origine du narrateur du « drame rapide » mettant en scène Bécassine et le major Tacy-Turn. Encadré par le récit à la première personne de la Bretonne, il intervient sans transition, si ce n'est une annonce de la visite du camp d'aviation de A. par Bécassine. En fait le genre du texte est approximatif. Il revêt l'allure d'une saynète par la présentation iconographique de chaque acte dans un encadré à la manière d'un théâtre Guignol où figurent le numéro de l'acte, une didascalie à valeur spatio-temporelle et la liste des personnages selon une hiérarchie sociale et intellectuelle.

¹⁵⁴ Ibid. p.1.

¹⁵⁵ *Bécassine chez les Turcs*, p.1.

¹⁵⁶ Ibid. p.36.

L'ensemble mêle le théâtre et la narration puisque les didascalies en italiques se démarquent des passages narratifs consacrés aux actions et aux gestes du major Tacy-Turn. En revanche le dialogue théâtral se reconnaît à l'emploi des noms des interlocuteurs en majuscules précédées d'un tiret devant chaque réplique. Le récitatif à la troisième personne marque une incursion du narrateur omniscient commentant les actes, les pensées de ses protagonistes.

La dramaturgie joue sur les changements de lieu, le mouvement et surtout l'in vraisemblance. Elle allie les différents comiques de caractère, de situation, de gestes et de mots. En effet Caumery affirme son patriotisme à travers les deux protagonistes, l'une insultant les « Boches » et les vouant aux gémonies, l'autre avare en paroles, véritable caricature de la taciturnité britannique, « comme s'il avait un violent effort à faire pour s'arracher chaque mot de la bouche. »¹⁵⁷ La caricature s'accroît avec le « ton froid et méprisant »¹⁵⁸ que le major prend pour s'adresser à Bécassine. Toutefois sa bonté ressort dans l'exclamation « brave bavarde » à l'aviatrice en herbe. Les exploits de Bécassine en aéroplane sont peu plausibles, mais la mission qui lui est confiée est vraisemblable : la prise de clichés photographiques des positions ennemies fait partie du travail militaire. Les gestes apeurés mais de mieux en mieux contrôlés de Bécassine font sourire, mais le comique verbal l'emporte.

La prouesse tient d'abord à une méprise sémantique du major maîtrisant mal la langue française et prenant « la bavarde qui vole » pour une aviatrice. Elle disparaît alors sous l'uniforme d'aviatrice, la coiffe dissimulée sous le casque, le visage sous les lunettes, la robe sous le manteau de fourrure. Après avoir invoqué tous ses proches, de l'oncle Corentin à sa mère, pour exorciser sa peur, elle se rassure en prenant la mesure de la mission qui lui est confiée. La voilà « parlant l'anglais pour la première fois »¹⁵⁹ en rétorquant « yes » au major et en répondant à ses injonctions « go » par le bruit de l'appareil photographique. Les actes d'inégale longueur marque toutefois la progression vers la glorification de l'héroïne. La dernière scène en propose une parodie héroï-comique avec le titre « dénouement et apothéose ». Bécassine reçoit la médaille du mérite et explique malicieusement au major sa méprise verbale sur le mot « voler ». Le rideau est tiré sur le petit théâtre qui sert de cul de lampe à ce drame rapide.

Ces huit pages proposent une forme littéraire hybride associant le théâtre, la narration et le dessin, et inaugurent par leur vivacité et leur dynamique gestuelle le dessin animée, la

¹⁵⁷ *Bécassine chez les Alliés*, p.14.

¹⁵⁸ *Ibid.* p.18.

¹⁵⁹ *Ibid.*

bande dessinée, le cinéma. Le comique en est le fil conducteur, fondé sur l'ahurissement, le quiproquo et le grandissement de Bécassine portée en triomphe. La richesse de l'album se mesure à l'aune des trouvailles stylistiques et des imbrications artistiques telles que le cinéma, le théâtre, le dessin, les mémoires, le récit picaresque.

Le patriotisme permet aux plus faibles de se distinguer, à l'instar de Bécassine décorée pour sa bravoure. Il devient un outil littéraire de persuasion et de moralisation, voire de réconfort pour les plus jeunes. La bêtise à l'état pur incarnée par Bécassine trouve ici un contrepoint héroïque. Sa générosité naturelle et sa bonté en font un modèle de modestie : l'héroïsme n'est pas l'apanage des militaires ni des plus intelligents.

c- Les sources du comique de *Bécassine*

Les albums de guerre constituent donc une tétralogie mi-grave mi-fantaisiste où le réalisme le dispute au comique. Le charme de la lecture de *Bécassine* procède du comique de caractère, de situation et de mots qui baigne littéralement l'œuvre tout entière. Indiscutablement le personnage de Bécassine communique sa bonne humeur et fait rire parce qu'elle ne connaît pas le sens figuré des mots. Elle prend tout au pied de la lettre, au sens propre. Ainsi dans *Bécassine pendant la guerre*, à l'hôpital de Roses-sur-Loire, soucieuse de respecter les conseils de l'infirmière-major lui ayant dit que « tout ce qui sert aux malades doit être stérilisé », elle fait flamber sur un réchaud à alcool la viande crue destinée à fortifier un malade.

Les satellites de Bécassine alimentent aussi la veine comique : la myopie de Monsieur Proey-Minans, la froideur guindée du major Tacy-Turn, l'idéalisme de Virginie Patate sont autant de facteurs ludiques. Plus encore, la fréquence du comique de situation souligne la naïveté de Bécassine et sur le mode de l'induction, généralise ou accentue les dégâts commis par la rumeur sur les esprits les plus simples. Caumery fustige la bêtise du commun des mortels en temps de guerre. Au début du conflit, Zidore persuade Bécassine que le vieux jardinier Firmin est un espion et qu'il communique avec les « Boches » au moyen de signaux lumineux. Bécassine fait tout pour l'en empêcher tandis que Firmin voit en elle une farceuse. L'explication a lieu devant Madame de Grand Air et Zidore avoue qu'il est l'auteur de cette mauvaise plaisanterie.

Bécassine prend la fiction pour la réalité et ce faisant, démystifie la propagande cinématographique. Persuadée qu'elle a affaire à un traître qui veut assassiner le général Joffre, elle passe devant la caméra et maîtrise l'assassin, adoptant une pose triomphale. Ce n'est qu'au moment où elle apparaît à l'écran qu'elle comprend qu'elle a été actrice malgré

elle. Dans un discours proleptique le narrateur reconnaît l'in vraisemblance de la situation mais en profite pour dénoncer le bourrage de crâne d'une population attentiste : « Plus une scène est absurde, plus elle a de succès au cinéma ». L'acteur incarnant Joffre avoue que ce genre de rôle - « figurer dans ces absurdités » - n'est guère digne de son premier prix de Conservatoire. Ce cinéma est purement alimentaire pour lui et œuvre à la bonne conscience des masses. « Mais il faut vivre ...C'est la guerre... ». Le comique de situation a son revers et prend une tonalité satirique à partir du moment où il dénonce les travers des Français en guerre¹⁶⁰.

Mais la finesse de l'œuvre tient surtout à l'onomastique et au comique de mots. Sans se départir de son langage paysan – « j'oublierons pas », s'exclame Bécassine¹⁶¹ – elle hérite de l'art du calembour. Les liaisons erronées qu'elle fait, prêtent à sourire, notamment lorsqu'elle affiche sa certitude de la victoire française : « On les aura avec des z'héros comme vous », affirme-t-elle à Zidore et Bertrand. L'ironie de Caumery couve sous une phrase apparemment anodine qui pourrait passer pour une antiphrase. Son manque d'instruction est flagrant – Bécassine a eu beaucoup de difficultés pour apprendre à lire, victime du système d'assemblage proposé par son oncle – et son français est approximatif. Il progresse toutefois, notamment à l'écrit, mais offre des discordances entre l'écrit des mémoires et celui des affiches tant par l'orthographe que par la syntaxe comme le prouvent les panneaux de mise en garde plantés dans le jardin de la propriété de la Marquise.

Chacun parle le langage qui sied à son statut social et à son instruction : Zidore, malicieux, semble détenir un vocabulaire plus riche, mais également très approximatif. Pour lui les conséquences sont « extraordinaires », « catastrophales » (*sic*). Monsieur Proey-Minans, le plus intelligent use d'un langage courant, voire soutenu, tandis que le poète Désiré Bile se complaît dans la prononciation des alexandrins qu'il compose. Cependant Bécassine est disciplinée et apprend vite comme si la guerre avait déclenché en elle un soudain déclic : elle s'imprègne de tout ce qui lui est raconté. Gagnée par la mode des acronymes, elle répond au capitaine qui l'interroge sur son identité : « J'suis B.B.C.M.G.A », c'est-à-dire « Bécassine bonne chez Madame de Grand Air »¹⁶². « Les espadrilles de godasses » pour les « escadrilles de gothas »¹⁶³ en sont la meilleure illustration et prouvent sa capacité d'adaptation.

Caumery a un fond rabelaisien. Amoureux des mots, il attribue à chacun des personnages un nom en rapport avec sa personnalité, établissant une correspondance entre

¹⁶⁰ *Bécassine chez les Alliés*, p.33.

¹⁶¹ *Bécassine pendant la guerre*, p.13.

¹⁶² *Bécassine mobilisée*, p.37-38.

¹⁶³ *Bécassine chez les Turcs*, p.1.

signifiant et signifié. Monsieur Proey-Minans est phrénologue, Marie Quillouch a dans le regard le défaut de son nom. Thérèse de Valrose a la douceur de la fleur et le calme du val, Grinchard est l'agent vétilleux des renseignements, Tacy-Turn parle peu, le charcutier s'appelle Gradouble, Emile Chartier, soldat canadien se rapproche par paronomase du nom du découvreur du même pays, le chien Hindenburg porte le nom de celui auquel il ressemble et dont il discrédite la personnalité, Alcide D. Bile a l'étourderie du poète, le père Lemboîté s'y entend en mécanique, Virginie Patate est une adepte de la nature et de ses tubercules ; Chérubin l'écolier angélique semble sorti de la trilogie de Beaumarchais, Agénor Ippo Thénuse ne peut être que professeur de mathématiques, Charrigou et Fouillade portent dans leurs noms les allitérations de la magouille et de la fourberie, Stentor est chanteur d'opéra... la liste des bons mots est loin d'être exhaustive.

Caumery distribue les tics verbaux comme des repères de caractère : Maubec, le sous-chef de la Ralep, pondère chacune de ses phrases du mot « affreux ». Le « mauvais bec », le « triste bec » l'applique indistinctement à tout ce qui dépasse la norme, en bien ou en mal : « Jolie matinée aujourd'hui. Il va faire un beau temps affreux. »¹⁶⁴ Jouant sur le paradoxe, son personnage en devient absurde : « On ne sait jamais : à des moments il est gentil que c'en est haffreux ». Il dramatise : « Il y a six mois qu'il (...) travaille, que c'en est haffreux » (*sic*)¹⁶⁵. La graphie souligne même le défaut de prononciation par la présence du « h » aspiré. M. D. Bile fonctionnaire chargé du recrutement des femmes mobilisées, ponctue le récit tragico-comique de sa vie de l'exclamation « quelle existence ! ». Ben Kaddour l'Arabe perdu dans Paris et Boudou le prince de Tombouctou se voient attribuer le langage des immigrés indigènes et sont affligés de tous les préjugés. Ernest Pacha présente quelques ressemblances physiques avec le sultan rencontré aux Dardanelles par les Pieds Nickelés, en 1915. En revanche, il gagne en finesse d'esprit et est beaucoup plus calculateur.

Cependant le registre de langue n'est jamais vulgaire ni trivial. Raymond Vitruve déclare que *Bécassine* est un chef-d'œuvre de clarté, jamais monotone. Il voit là la « pure langue française dans la tradition de Voltaire, Stendhal et Flaubert. »¹⁶⁶ Nous avons déjà observé la source voltairienne qui irrigue *Bécassine chez les Turcs*, lors de la découverte du petit paradis de Mourad. Le réalisme que récusait Flaubert sous-tend l'œuvre et sert d'arrière-plan aux contes de Caumery qui manie aussi bien la litote que la phrase proustienne qu'il cadence au rythme ternaire de l'émotion de *Bécassine* :

¹⁶⁴ *Bécassine mobilisée*, p.38.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p.42.

¹⁶⁶ Raymond VITRUYE, *op. cit.*, p.75.

« Non Bécassine n'est pas malade : mais ce pays si différent du sien, le grondement presque continu du canon, les détachements qu'on rencontre souvent, revenant de la bataille, et à qui elle distribue des provisions, du tabac, tout cela la fait réfléchir, lui révèle la grandeur horrible de la guerre, et donne à sa physionomie une gravité inaccoutumée. »¹⁶⁷

L'oxymore ajoute à la solennité. Bécassine a l'art du raccourci patriotique : « Mes filleuls c'est toute l'armée française, vu que j'aime tous les soldats français. »¹⁶⁸ Sa déclaration est celle que le gouvernement voudrait entendre de la bouche de toutes les jeunes Françaises. Caumery se fait pardonner par anticipation ses audaces factieuses.

Son héroïne maîtrise mal le sens de certains proverbes et préfère se forger les siens. « Plaie d'argent n'est pas mortel », entend-elle¹⁶⁹. Sensible à la musicalité de la phrase, elle trouve la maxime jolie et la répète à tout propos, notamment à ses clients de « l'heure des arbres » qui prennent gratuitement le tramway. Son inconséquence lui attire des ennuis et elle en conclut qu'« il faut choisir rigoureusement les gens à qui on le dit ». Jamais la lecture de *Bécassine* n'est ennuyeuse car sa diversité et son caractère primesautier sont soutenus par les différentes formes du discours, que ce soit le style direct employé dans les dialogues, le style indirect du narrateur omniscient ou parfois du point de vue interne de Bécassine, ou encore le style indirect libre cher à La Fontaine et à Flaubert, volontiers utilisé dans les plaintes, les reproches, les récriminations.

La variété générique des albums de guerre associée à la prodigieuse imagination de Caumery et au talent de Pinchon constitue la base d'une vis comica qui se déploie en toute finesse. César l'Italien, Tacy-Turn l'Anglais, Ernest Pacha le Turc sont brocardés mais sans grossièreté. Le dessin à l'instar de l'écriture a des modèles sûrs. Zier s'inspire d'un dessin de Dunoyer de Segonzac pour tracer la silhouette de Tacy-Turn. L'habileté de Caumery consiste à faire de Bécassine écrivant ses mémoires une représentante des femmes écrivains de son temps, à l'instar d'Anna de Noailles ou de Colette. Il faut dire que les femmes écrivains sont très présentes chez Gautier-Languereau, à commencer par la rédactrice en chef Jacqueline Rivière. Mais il est remarquable que « pour les petites filles sages, Bécassine s'apparente à Colette. Toutes deux sont littérairement nées à la même adresse : 55 quai des Grands-Augustins, « l'une chez Gautier-Villars, qui collaborait de temps en temps avec Languereau et Pinchon, l'autre chez Gautier-Languereau¹⁷⁰. » Toutes deux ont bénéficié du talent d'éditeurs et d'écrivains accoucheurs : Willy pour Colette, Caumery pour Bécassine. De même que

¹⁶⁷ Ibid. p.60.

¹⁶⁸ *Bécassine pendant la guerre*, p.55.

¹⁶⁹ *Bécassine mobilisée*, p.24-25.

¹⁷⁰ Bernard LEHEMBRE, op. cit., p.65.

Colette raconte ses expériences dans la série des *Claudine*, Bécassine expose ses aventures malgré une syntaxe, une orthographe et un vocabulaire déficients.

Inscrite dans une diégèse patriotique et pavoisée aux couleurs de la France, en Alsace à Valrose, à Port-Balec en Bretagne, la naïve Bécassine alias Anaïk Labornez, a contribué à l'élan de la presse juvénile parallèlement à celui de la jeunesse patriotique. Sans tomber dans le propagandisme outrancier, elle soutient l'exaltation patriotique et maintient la guerre idéologique contre le « Boche », comme sa concurrente l'espiègle Lili et ses rivaux Les Pieds Nickelés. Nonobstant sa bêtise, elle émeut par l'humour et prouve que, à l'inverse des enseignements des romans enfantins, si la vertu n'est pas toujours récompensée, la bonté est souvent reconnue. Avec Bécassine les enfants perçoivent la réalité de leur monde au travers du filtre de ses expériences et passent de « l'hétéronomie à l'autonomie » pour reprendre l'expression de Piaget¹⁷¹. La morale du devoir et de l'obéissance aux lois coercitives laisse progressivement sa place à la « morale du bien, c'est-à-dire la morale de l'autonomie de la conscience enfantine. » C'est à partir de 1890 et de la prééminence des histoires en images que s'affirment des figures enfantines, voire féminines tendant à s'émanciper.

Considéré à la lumière de la psychologie infantile contemporaine, le livre pour enfant se situe à la croisée de l'enfant et de l'univers. Mais surtout il doit aider l'enfant envisagé dans sa différence et sa spécificité et non comme un adulte miniature, à accéder à un monde et à s'initier à la vie. Bécassine est une jeune femme qui conserve les stigmates de l'enfance et mûrit au cours des albums de guerre. Ses albums cumulent la vocation pédagogique et la visée ludique propres à *La Semaine de Suzette*. Inadaptée au monde qui l'entoure, elle apprend à le dompter et n'en demeure pas moins une merveilleuse aventure littéraire. Francis Lacassin qui consacre des pages élogieuses à l'œuvre de Caumery reconnaît qu'en 1913, « à la vision idéalisée et estivale de la Comtesse de Ségur, il a substitué la description réaliste légèrement ironique d'une classe sociale subissant la pression du monde ambiant. »¹⁷²

Née dans la prolifération des ouvrages pour la jeunesse, *Bécassine* a su s'imposer au fil du temps sans tomber dans l'écueil du bourrage de crâne, de la trivialité grâce à ses trépidantes histoires remplies de bons mots et qui tirent leur sel de l'excellence conjointe d'un auteur et de deux illustrateurs. Caumery a su faire œuvre de journaliste, voire de pamphlétaire, mais aussi de nouvelliste dans un style et une forme narrative aux antipodes de ceux de Forton, apparemment.

¹⁷¹ Jean PIAGET, *Le Jugement moral chez l'enfant*. Paris, Librairie Félix Alcan, 1932, p.225.

¹⁷² Francis LACASSIN, *Pour un neuvième art, la bande dessinée*, « Bécassine ou le temps retrouvé », p.123-150, p.131.

CHAPITRE IV

LES PIEDS NICKELÉS

1 LES PIEDS NICKELÉS ET LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE POPULAIRE

Jean de Trigon n'apprécie guère la pauvre Bécassine de Caumery, âme simple, dévouée qu'il juge caricaturée par Pinchon et livrée en pâture à un jeune public impitoyable. Pourtant les avis du lectorat et les jugements des critiques contemporains divergent profondément à propos de l'impact de la jeune Bretonne sur les esprits. L'image de Bécassine apparaît plutôt comme une allégorie de la simplicité généreuse doublée d'un bon sens terrien et comme l'emblème de la patrie résistant à l'envahisseur. Mais la critique de l'historien des littératures est faible au regard de son coup de plume cinglant concernant les *Pieds Nickelés*. Il reconnaît là « un style populacier, parfois drôle, à base d'argot dans une série de feuilles dont la tenue littéraire était à peu près nulle »¹⁷³. Il est vrai que d'une manière générale, Jean de Trigon dénigre la littérature dite populaire, destinée aux enfants. Pourtant l'étude de cette dernière révèle des qualités ignorées et prouve que le succès, qu'il soit de scandale ou non, a des raisons d'être.

a- Une littérature populaire

Les Pieds Nickelés appartiennent à ce que les spécialistes considèrent comme la littérature populaire de jeunesse. L'expression « littérature populaire » est apparue au 19^e siècle, avec l'essor de l'imprimerie et le développement du journal. L'apparition de récits de fiction a même donné naissance à la « littérature de rez-de-chaussée ». L'expansion de la presse est renforcée par l'alphabétisation à la fin du 19^e siècle et sa diffusion accélérée par le développement du chemin de fer. Si les critiques les plus péjoratives à l'encontre des *Pieds Nickelés* portent sur leur immoralité, leur style gouailleux et des dessins trop stéréotypés, nous ne considérons pas ces récits comme une littérature de bas étage, sans aucune valeur et subalterne.

Ce serait une gageure que de tenter de définir la littérature populaire et nous nous en tiendrons aux éléments les plus significatifs qui, loin de la dévaloriser, la caractérisent comme un genre à part entière et lui donnent ses lettres de noblesse. Pour cela nous avons retenu les points les plus pertinents pour notre étude de l'aspect propagandiste et correspondant aux

¹⁷³ Jean de TRIGON, *Histoire de la littérature enfantine. De Ma Mère l'Oye au Roi Babar*. Paris, Librairie Hachette, 1950.

critères envisagés par André Peyronie¹⁷⁴ qui envisage la question sous deux angles : celui de la production et celui de la réception. C'est ainsi que s'ébauche une définition succincte de la littérature populaire.

Sur le plan génétique, une littérature est populaire parce qu'elle est produite par le peuple et par des auteurs qui en sont issus. Cette vision romantique du peuple instigateur littéraire amène à penser que ce type de littérature a une visée utilitaire et qu'elle est engagée puisqu'elle est destinée à défendre le peuple, lui-même sujet de l'œuvre. Or *les Pieds Nickelés* correspondent bien à cette définition tant il est vrai que les héros émanent d'une frange sociale basse et aspirent à l'élévation par tous les moyens y compris les plus illégaux. Leur auteur provient lui aussi du peuple et entend les faire participer à la vie sociale et politique de leur pays. Marginaux interlopes, ils deviennent les défenseurs de la patrie au moment de la conflagration mondiale et se meuvent alors dans un univers guerrier où les militaires et les civils ennemis deviennent leurs cibles favorites. *Les Pieds Nickelés* constituent une œuvre militante encline au bourrage de crâne des plus jeunes selon le dire des historiens, mais surtout distrayante par les facéties de ses héros. D'ailleurs l'accueil des lecteurs est enthousiaste : ces figures inoubliables et audacieuses plaisent, les couleurs criardes de la couverture de *L'Epatant* annonçant leurs aventures attirent le regard. Le parfum de scandale dénoncé par les associations catholiques attise la curiosité de jeunes lecteurs à la recherche de sensations fortes et de nouvelles formes d'aventures faites par et pour le peuple.

Sur le plan réceptif, la littérature populaire est reçue par le peuple et répond à ses goûts, elle est « octroyée au peuple. » Cette accessibilité est favorisée par le coût modique des livres en question, ici un journal à cinq centimes, et par la lisibilité, ici le recours au récit en images que certains assimilent à la bande dessinée. Toutefois on peut apporter un bémol à la notion de facilité de lecture en ce qui concerne *les Pieds Nickelés*, car les cartouches placés sous les vignettes sont substantiels et les caractères d'imprimerie fort petits nécessitent une attention particulière du lecteur. Le dessin exacerbe les ingénieuses trouvailles des trois loustics ou bien la naïveté, voire l'imbécillité de leurs victimes. Les rares phylactères sont présents dans la moitié des pages, mais à raison de deux ou trois bulles seulement par planche. Ils sont pauvres et consistent le plus souvent en onomatopées traduisant le bruit des armes, « pan », « bang », ou bien la répulsion, « pouah », quand ils ne se réduisent pas à un point d'exclamation ou d'interrogation pour marquer la surprise ou l'incompréhension. Les autres

¹⁷⁴ André PEYRONIE, « La notion de littérature populaire » in René Guise et Hans-Jörg Neuschäfer éd., *Richesses du roman populaire. Actes du colloque international de Pont-à-Mousson – Octobre 1983*. Publication du Centre de Recherches sur le roman populaire de l'Université de Nancy II et du Romanistisches Institut de l'Université de Sarrebruck, Nancy : Centre de recherches sur le roman populaire, 1986, p. 11-28.

marquent des injonctions, « allez-y », « allons-y », des apostrophes argotiques « les aminches », ou germaniques « kamerade », en signe de reconnaissance. Parfois ils expriment un parti pris antigermanique grossièrement traduit, « quelle sale gueule ! ». La syntaxe est donc réduite, le vocabulaire pauvre, parfois inexistant. Le talent du dessinateur supplée à cette carence par l'expressivité des faciès. La réussite des *Pieds Nickelés* tient donc à leur vivacité et leur provocation. Ils appartiennent de facto à une littérature de masse ou commerciale.

Si les puristes accusent la simplicité, voire l'outrecuidance de cette littérature populaire, pour notre part, nous estimons que c'est une autre gageure que de définir son destinataire, le peuple. Qu'est-ce que le peuple ? Faut-il opérer une distinction fondée sur la connaissance et opposer ignorants et savants ? Faut-il se baser sur des critères financiers et différencier pauvres et riches ? Faut-il envisager un angle politique et faire s'affronter dominés et dominants ? La définition prendrait-elle en compte la combinaison des trois ? Il est d'autant plus difficile de s'engager sur cette voie que nous avons affaire à une littérature de jeunesse qui touche une tranche d'âge allant de huit à quatorze ans et qui d'après les estimations attire autant les défavorisés que les plus aisés des garçons adeptes d'historiettes héroïques et originales, de surcroît imagées.

La définition de cette littérature populaire cumule donc des contradictions, des imprécisions et pourrait l'inscrire au rang de paralittérature comme le fait Gabriel Thoveron¹⁷⁵. Cependant il existe bel et bien des auteurs populaires, concepteurs d'une littérature populaire. L'un d'eux esquisse une définition du roman populaire en 1938, qui pourrait parfaitement s'appliquer aux *Pieds Nickelés* : « Récit d'une série de faits divers dramatisés, émouvants, imprévus, imaginés... autour d'une intrigue... en fonction d'un ou plusieurs personnages. »¹⁷⁶ Les histoires des *Pieds Nickelés* s'appuient sur des faits divers et historiques, sur l'actualité politico-guerrière. Ils sont théâtralisés, mis en action avec une insistance particulière sur l'imprévu et les ressources imaginatives exceptionnelles de leur concepteur. L'intrigue est souvent pauvre et vire à la répétition, mais elle vaut par les effets de surprise et le grotesque qui se dégagent des actions. Enfin les protagonistes constituent un trio si célèbre qu'il en est devenu une référence littéraire et ludique qui a relégué au second plan l'immoralité à cause de laquelle ils sont vilipendés. Il est donc plus judicieux de trouver une échappatoire vers la notion de paralittérature étudiée par Gabriel Thoveron et définie par le dictionnaire Robert comme « l'ensemble des productions textuelles sans finalité utilitaire et

¹⁷⁵ Gabriel THOVERON, *Deux siècles de paralittératures. Lecture, Sociologie, Histoire*. Liège, Editions du CEFAL, 1996.

¹⁷⁶ Yves OLIVIER-MARTIN, « Léon Groc », in *Le Chercheur des publications d'autrefois*. Paris, n°2, janvier-février 1972, p.12.

que la société ne considère pas comme de la “littérature” (roman, presse populaire, chanson, scénario et texte de romans-photos, bandes dessinées, etc...). »¹⁷⁷ Pourtant la parution des *Pieds Nickelés* n’est pas désintéressée et poursuit bien un objectif.

Pour les besoins de notre étude, nous nous bornerons à relever quelques traits de cette littérature populaire censée toucher un large éventail de jeunes lecteurs. Il s’agit d’un genre de masse, d’un art de masse à large diffusion qui connaît une évolution favorable grâce à la mode de la publication en feuilletons dans les journaux, phénomène qui instaure le suspense et crée un public captif. Cette technique est parfaitement lisible dans *les Pieds Nickelés* puisque toutes les semaines, ce qui correspond à deux pages de l’album, la première vignette et son cartouche reprennent l’ultime dessin de la planche précédente et résument la situation exposée une semaine auparavant.

Soit la vignette représente un dessin quasi identique, simplifié, change l’angle de vue, opère un champ / contre-champ cinématographique, soit elle modifie le plan, échange un plan en pied contre un gros plan, soit elle expose la séquence suivante, ce qui est plus rare, et établit un rapport de cause à effet. Même lorsque l’histoire change, la première vignette et le premier cartouche ont pour mission de rappeler le contenu de l’aventure précédente. C’est le cas pour les cinq épisodes de guerre qui se succèdent sans discontinuer du 21 janvier 1915 au 31 mai 1917. La fluidité de la lecture est améliorée par la transition systématique d’une image à l’autre grâce à des points de suspension. L’œil doit s’habituer à une telle densité de texte et d’image et procéder à une double lecture linéaire et spatiale, contemporaine il est vrai, du simultanésisme poétique de *La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France* de Blaise Cendrars illustrée par Sonia Delaunay en 1913. Les apparences simplistes sont donc trompeuses.

L’accessibilité financière n’étant pas un problème, ces publications bon marché apparues au début du 20^e siècle proposent des histoires complètes ultérieurement rassemblées en albums, en collections. On peut donc compléter la définition entreprise, par la mention d’une « littérature sérielle » : plusieurs numéros sont consacrés à un même héros ou plusieurs, certains faisant référence à des aventures ou des personnages secondaires antérieurs. C’est le cas des *Pieds Nickelés*, héros éponymes qui s’entourent de complices et de victimes selon un mode manichéen dès 1915 : passant dans le camp des patriotes respectables, ils sont entourés d’un aréopage de militaires français ou alliés qui les apprécient ou les récompensent et ils mystifient leurs adversaires allemands, autrichiens et turcs. Manounou, l’épouse de

¹⁷⁷ Paul ROBERT, A. REY, J. REY-DEBOYE, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris, Société du Nouveau Littre, 1978, p.1354.

Ribouldingue, est un personnage récurrent qui ramène à une stabilité éphémère les trois filous qui en ont fait leur complice. Ce genre littéraire qui apparaît comme la fusion de deux arts textuel et iconographique, voit des éditeurs en faire leur spécialité comme Fayard avec *Le Livre populaire* en 1905 et les éditeurs Offenstadt détenteurs de *Fillette* et de *L'Epatant* entre autres.

Quoiqu'il en soit, nonobstant les critiques sur la valeur de cette littérature, il n'en demeure pas moins qu'une littérature lue par le peuple, enfant ou adulte, est aussi « élue » par lui¹⁷⁸. Notre objectif d'analyse du rapport de cette littérature à la censure, à la propagande et aux décisions officielles implique d'en relever l'aspect testimonial afin de repérer la subjectivité ou l'inféodation à des diktats ou à des légendes.

b- Une littérature de témoignage dévoyée ?

Les publications destinées à la jeunesse pendant la première guerre mondiale s'appuient essentiellement sur les événements contemporains et l'esprit patriotique quand elles respectent les décisions officielles d'information orientée du public. Les livres pour enfants et a fortiori la presse juvénile avec ses illustrés présentent l'avantage de la fiction et de destinataires peu soucieux de vraisemblance. Visiblement ce genre d'ouvrages ne fait pas partie des livres que Jean Norton Cru a lus. L'on sait que l'historien fustige ce qu'il nomme « ignorances ridicules des publicistes et des romanciers. Fausseté de l'étalage des horreurs macabres, détaillées au détriment du drame de l'esprit. Préjugés personnels. »¹⁷⁹ Ses propos discréditent totalement notre domaine d'étude. Il suffit de lire les précisions apportées ensuite pour s'en convaincre : « Les souvenirs publiés en volume, (...) excluant toute fantaisie littéraire, toute complaisance de camaraderie de lettres, toute réclame commerciale »¹⁸⁰ sont les seuls auxquels apporter du crédit. En fait, pour ce dernier, le témoignage ne vaut que si l'auteur a personnellement vécu ce qu'il décrit sans se laisser influencer par les clichés, les tableaux, le sentimentalisme ambiant. Il n'estime que le livre utile à la connaissance de la guerre pour sa fonction conative et documentaire. La critique est générale sans distinction de destinataire.

« Celui qui se contente de répéter les légendes démodées, qui s'inspire de l'optimisme ignorant de la presse au lieu des leçons de l'expérience personnelle est vite jugé : sa contribution est nulle. »¹⁸¹

¹⁷⁸ *Le Grand Atlas des littératures*. Paris, Encyclopaedia Universalis, 1990, p.230.

¹⁷⁹ Jean NORTON CRU, *Du témoignage*. Paris, Gallimard, 1930, p.73.

¹⁸⁰ Ibid. p.154.

¹⁸¹ Jean NORTON CRU, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*. Paris, Les Etincelles, 1929, p.69.

Pourtant l'étude des six volumes des *Pieds Nickelés* publiés entre 1913 et 1917, en dépit des procédés outranciers auxquels ils recourent, prouve que le bourrage de crâne émanant de cette bande dessinée, n'est peut-être qu'une couverture de surface sous laquelle germent des idées plus subversives. La prudence est de rigueur car la caricature, l'humour, le persiflage sont plutôt des armes anti-propagandistes que des vecteurs patriobellicistes. Il faut donc séparer le bon grain de l'ivraie, la dénonciation qui couve sous l'apparent assujettissement aux diktats et les poncifs du bourrage de crâne. N'oublions pas que jusqu'à la fin du conflit, « Anastasie », la censure, exerce un contrôle étroit sur les publications grand public comme sur la presse. Il n'est donc pas question de dénigrer l'effort de guerre, de critiquer ou de diminuer l'action des chefs, de cultiver le défaitisme, de valoriser l'ennemi – le Boche – voire d'être trop précis sur ce qui se passe au front. Certes la presse enfantine n'a pas ce souci du détail historique ou stratégique et l'absence de précisions spatio-temporelles dans *les Pieds Nickelés* correspond à la fois à ces exigences de flou et aux attentes d'un lectorat en quête d'aventures plus que de vraisemblance.

Bécassine joue le jeu de l'anonymat lorsque l'héroïne visite le camp d'aviation de A. et donne l'illusion de respecter les consignes officielles de prudence. Les *Pieds Nickelés*, lorsque la guerre éclate dans les Balkans, précisent où ils se rendent mais les repères temporels sont inexistant. Ribouldingue qui explique l'itinéraire à ses compagnons interrompt sa phrase : « Nous allons nous rendre à Budna... qui est un petit port situé sur les côtes de la Dalmatie. »¹⁸² Le chemin parcouru peut être retracé à l'aide d'une carte géographique, ce qui ne sera plus le cas ensuite, car dès 1915, les publications restent plus évasives quant aux lieux : pour éviter d'être à nouveau jetés en prison, ils montent clandestinement à bord d'une voiture de ravitaillement de l'armée. Alors qu'ils sont loin de toute préoccupation politique, la nouvelle de la déclaration de guerre les transforme subitement, à l'instar de *Bécassine*, en véhéments patriotes qui n'écoutent que leur cœur. « Nous sommes Français avant tout », déclare Croquignol¹⁸³, dans un élan sincère, immédiatement approuvé par ses acolytes. La métamorphose est instantanée : ils endossent

¹⁸² Louis FORTON, *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre*. Paris, Azur, 1966, p.15. Les six épisodes des *Pieds Nickelés* étudiés ont été publiés dans *L'Epatant* de 1913 à 1917. Il s'agit de *Ya du monde aux Balkans* paru dans *L'Epatant* n°267 à 281 (15 mai au 21 août 1913), de *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre* paru dans *L'Epatant* n°340 à 376 (21 janvier au 30 septembre 1915), de *Les Pieds Nickelés aux Dardanelles* paru dans *L'Epatant* n°377 à 389 (7 octobre au 30 décembre 1915), de *Les Pieds Nickelés à Berlin* paru dans *L'Epatant* n°390 à 413 (6 janvier au 15 juin 1916), de *Les Pieds Nickelés chez le Kaiser* paru dans *L'Epatant* n°414 à 437 (22 juin au 30 novembre 1916), de *Les Pieds Nickelés font du sabotage* paru dans *L'Epatant* n°438 à 463 (7 décembre 1916 au 31 mai 1917). Nos références renvoient à l'édition de 1966.

¹⁸³ *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre*, p. 47.

tous les trois l'uniforme de fantassin et manifestent leur allégresse avec force injonctions : « Vive la France ! Mort aux Boches ! »

Les poncifs antigermaniques ne manquent pas. Cependant aucune indication ne mentionne le lieu, le régiment où ils se trouvent. Ils sont au front. Seule cette mention suffit pour symboliser l'engagement vaillant des « incorrigibles loustics ». Leurs facéties pour démoraliser ou tuer l'ennemi valent aussi bien en France qu'à l'étranger. Le front est le lieu de leurs exploits et exalte leur courage. Peu importe la localisation des camps de prisonniers, l'entourloupe prime pourvu que l'ennemi soit mystifié. De même leur mobilisation sur le front oriental aux Dardanelles n'est accompagnée que de rares précisions topographiques comme le point de départ, Marseille. Ils se procurent eux-mêmes une embarcation et parviennent à traverser la Méditerranée après de multiples aventures, conquistadors modernes qui mettent le cap sur la presqu'île de Gallipoli¹⁸⁴. Ils naviguent en direction des Dardanelles, sans mention spatiale particulière : l'indéfini l'emporte, ils accostent sur une « île isolée », repartent en direction des Dardanelles, débarquent à Constantinople¹⁸⁵, puis évoluent dans le no man's land des camps militaires orientaux. Lorsqu'ils reviennent à Constantinople, c'est pour y rencontrer le Sultan.

La seconde étape les conduit à Vienne. Là encore, leur présence dans une ville étrangère n'est qu'un moyen de souligner la naïveté et la bêtise de leurs interlocuteurs. Constantinople, Vienne, Berlin sont associées au Sultan, à l'empereur François-Joseph et au Kaiser Guillaume II, tous grossièrement dupés par les Pieds Nickelés. Le théâtre de leurs exploits guerriers n'est jamais détaillé et cette carence souligne le caractère universel de l'intelligence des héros et a contrario la niaiserie de leurs victimes quelles qu'elles soient et où qu'elles se situent. Ils parcourent des milliers de kilomètres à travers l'Europe en guerre, en faisant des pauses dans quelques bourgades, dans des auberges. Le Kronprinz loge à l'écart, Filochard lui rend visite « dans les environs » sans qu'on sache où est établi son quartier général. La dénomination générale l'emporte : il s'agit d'instaurer une fantaisie symbolique plutôt que de respecter des détails historiques et stratégiques ennuyeux pour les jeunes lecteurs qui ont une vision globalisante et romanesque des événements.

L'essentiel est de maintenir le moral et d'évacuer toutes les angoisses ou les tentations de démoralisation. Le défaitisme étant exclu, seuls le courage, l'abnégation et l'esprit de sacrifice dominant dans les récits des *Pieds Nickelés*, désormais estampillés patriotes. Ils présentent l'avantage de ne jamais se faire violence et de toujours agir par amusement. En

¹⁸⁴ *Les Pieds Nickelés*, p. 123.

¹⁸⁵ *Ibid.* p.127.

cela leurs histoires illustrent bien les propos de Gabriel Dufournet : « La propagande battait son plein, il fallait maintenir le moral, autant celui de l'arrière que celui du front. »¹⁸⁶ Le travail narratif et dramatique s'effectue par symétrie : à la balourdise du Prussien, cochon stupide répugnant, facile à berner qu'il soit civil ou militaire, s'oppose l'astuce du Français débrouillard, quelque peu paillard, qui retombe toujours sur ses pieds. Tandis que le moral des troupes allemandes est au plus bas et qu'elles ne peuvent avoir aucune confiance dans l'arrière, les civils français, y compris les moins recommandables, récoltent des sous pour leurs Poilus.

Le retournement de situation fait partie de la dramaturgie des *Pieds Nickelés* et clôt le dénouement : le deus ex machina n'existe pas en tant que tel, mais l'intervention de l'intelligence des héros gouvernés par la virtuosité de leur concepteur, y supplée et se fait toujours en faveur des Français qui ne sauraient décevoir. La beuverie finale est un thème récurrent qui maintient la tradition littéraire des héros bons vivants et ne choque pas les lecteurs heureux de leur réussite et de leur récompense méritée. Outre le traitement symétrique des situations, l'auteur pourvoit aussi à l'antagonisme traditionnel opposant la rhétorique française au langage bourru de l'Allemand.

A la grandiloquence réservée aux combattants de la juste cause, répond l'agressivité vis-à-vis de l'ennemi. La plupart des récits publiés pendant la guerre et contrôlés par la censure affichent ce ton. Même les opposants acharnés au bourrage de crâne comme le jeune Albert Londres, cèdent à cette tentation propagandiste : « En deux bouchées, les troupes de France ont dévoré ce matin le nombre de Boches que le commandement leur avait fait servir », écrit ce dernier¹⁸⁷. Or les *Pieds Nickelés* ne font qu'entériner ce vœu de domination française puisqu'ils massacrent à tour de bras l'ennemi, lui tendent des chausse-trapes, n'hésitent pas à s'en prendre aux civils, généralisent leur haine antigermanique. Cette absence de scrupules est justifiée par l'objectif visé : la victoire des Français sur les Allemands et du bien sur le mal.

Le lecteur adulte n'est pas dupe, l'enfant est plus influençable et constitue une cible privilégiée pour des écrits à la fonction impressive et poétique prégnante. La répétition de farces grotesques, de ruses quasi identiques accentue l'artifice qui ne peut passer inaperçu aux yeux des jeunes lecteurs les plus avertis.

¹⁸⁶ Gabriel DUFURNET, « La collection « Patrie » » in *Le chercheur de publications d'autrefois*. Paris, n°11, mars-avril 1974, p.14.

¹⁸⁷ Albert LONDRES, *Le Petit Journal* du 21 août 1917, repris dans Albert Londres, *Contre le bourrage de crâne*. Paris, Arléa, 1998, p.29.

« Si tous ces récits sont intéressants, le plus grand nombre d'entre eux manque d'objectivité et ferait sourire un vrai combattant. D'ailleurs il en est de même pour tous les livres de guerre qui parurent pendant les hostilités. »¹⁸⁸

Voilà qui renvoie directement à l'analyse de Jean Norton Cru : « En fait les romans ont semé plus d'erreurs, confirmé plus de légendes traditionnelles, qu'ils n'ont proclamé de vérités, ce qui était à prévoir. »¹⁸⁹ Nous savons pertinemment que le but des publications enfantines n'est pas d'atteindre la vérité historique mais de plaire et instruire par des histoires héroïques et invraisemblables la plupart du temps, issues d'un fond légendaire mêlé de vérité historique ou anecdotique. La discordance n'étant pas de mise, rares sont les écrits contestataires à destination des enfants. S'ils existent, leur caractère subversif est savamment dissimulé. Certains auteurs comme Pierre Chaine dans *Les mémoires d'un rat* reconnaissent sans ambages leur différence et entendent la communiquer métaphoriquement :

« La prose des journaux a donné aux lecteurs l'habitude d'un tel diapason que le ton de mes mémoires va leur paraître bien terne. Le plat que je leur sers est fade en vérité, comparé aux ragoûts épicés que cuisinent les grands quotidiens. On ne retrouvera pas des récits du front, ni des blessés qui refusent de se faire évacuer, ni des mutilés impatients de retourner au feu ni les morts qui veulent rester debout. »¹⁹⁰

A l'inverse les Pieds Nickelés cumulent les invraisemblances et n'exposent jamais la moindre lassitude. Toujours ardents au combat, à l'avant comme à l'arrière, en France comme en Allemagne, en Autriche ou en Turquie, ils évoluent avec la souplesse d'anguilles insaisissables. Leur optimisme invétéré est rarement altéré. Pourtant cette force de caractère exceptionnelle, ces pitreries enchevêtrées, cette gouaille parisienne teintée d'argot, ne dissimulent-elles pas une critique de la guerre plus subtile et plus profonde qu'il n'y paraît ? L'humour et le comique outrancier sont certes des armes pointées contre l'ennemi, mais elles peuvent aussi désamorcer souterrainement un enthousiasme factice de commande. L'exagération extrême a son revers. Peut-être est-elle calculée par Forton afin de dénoncer la guerre et ses absurdités atroces par la caricature ? Ainsi habilement, son œuvre serait à double tranchant : l'avant en offre une image patriotique qui ne laisse planer aucun doute sur le nationalisme et le bellicisme des héros. Le revers renvoie une image beaucoup plus sombre de la guerre, des atrocités sous couvert de gags farcesques. Forton excelle à la caricature et n'en est pas à sa première expérience littéraire lorsqu'il publie les épisodes de guerre des *Pieds Nickelés* de 1915 à 1917.

2 QUI EST FORTON ?

¹⁸⁸ G. DUFOURNET, art. cit. p.14.

¹⁸⁹ Jean NORTON CRU, *Du témoignage*. Paris, Gallimard, 1930, p.83.

¹⁹⁰ Pierre CHAINE, *Les mémoires d'un rat*. Paris, Editions Louis Pariente, 2000, p.23.

Louis Alphonse Forton est issu d'un milieu modeste et se hisse dans une classe sociale qui lui permet de fréquenter les grands de ce monde, parfois les thuriféraires du pouvoir. Il communique assurément à ses héros son indéniable laxisme, qui n'est toutefois pas dénué de charme et de culture. C'est pourquoi il n'est pas excessif de parler de la curieuse conciliation de la désinvolture et de la genèse de son œuvre.

a- Désinvolture et genèse des *Pieds Nickelés*

Forton est né en 1879 dans l'Orne, il est le fils d'Albert Forton, piqueur d'attelage de qui il tient sa passion équine indéfectible. Il semble être plus présent, dit-on, sur les champs de courses que dans les salles de rédaction. Élégant, charmant et modeste malgré son succès littéraire et son talent de scénariste et de dessinateur de bandes dessinées, il fréquente le beau monde et les bistrots. C'est dans cette foule hétérogène qu'il puise son inspiration, allant du poivrot à l'aristocrate, du voyou en rupture de ban à l'empereur, de l'évadé de prison au capitaine ou au général. D'ailleurs sur les hippodromes, il rencontre les frères Offenstadt qui deviennent ses éditeurs.

Il débute sa carrière en 1904 avec la publication de *L'histoire du Sire de Ciremolle* dans *L'Illustré*. Tour à tour garçon d'écurie, lad, jockey, il se lance dans le dessin avec *Les aventures de Séraphin Laricot*, publiées en 1907 par les frères Offenstadt. Il commence par signer quelques bandes et dessins humoristiques sous divers pseudonymes anglophones comme « W. Paddock », « Tom Hatt », « Tommy Jackson ». En 1908, paraissent *Les Exploits d'Isidore Mac Aron* et *Anatole Fricotard*. La filouterie irrigue déjà la trame romanesque qui sera celle des *Pieds Nickelés* et les calembours des titres en restituent le comique verbal. Séraphin Laricot est un vagabond dépenaillé qui vit de rapines, tandis que Isidore Mac Aron et Anatole Fricotard sont deux escrocs aux apparences respectables qui disparaissent en prison dans le quarantième et dernier numéro de *L'Américain Illustré*. Ils cèdent leur place à la célèbre bande des *Pieds Nickelés*, trois mauvais garçons, dont un, Croquignol, sort de la prison de Fresnes. Ils font leur apparition dans le numéro 9 de *L'Epatant* du 4 juin 1908 et contribuent largement au succès du journal désormais identifié à sa série vedette. De même en 1924, Bibi Fricotin assurera la postérité de l'hebdomadaire *L'Illustré*. Parallèlement Forton continue à illustrer des revues comme *La Vie de Garnison* ainsi que *Copain du Dimanche* en 1911 et *Le Pêle-Mêle* en 1924.

Avec les *Pieds Nickelés*, la bande dessinée balbutiante se débarrasse des clichés et la verve satirique et populaire de Forton dérange la presse et les associations bien pensantes. L'éthique et la sévérité des récits en images concurrents sont bousculées par les actes dévoyés

de cette bande de trois ivrognes dont l'unique but dans la vie est de « se la couler douce ». Les valeurs morales d'efforts récompensés, véhiculées par les héros sans peur et sans reproche, sont bafouées par un trio peu recommandable qui fait les délices de galopins mais aussi de leur parents – en cachette – ou de petits bourgeois comme Sartre. La série connaît un immense succès en France et fait fi des recommandations qui émanent de l'Eglise ou d'associations parentales offusquées, soucieuses de bonne morale. Dès 1915, *les Pieds Nickelés* sont adaptés en dessins animés par Emile Cohl. La réussite est telle qu'après la mort de Forton en 1934, la bande dessinée est relayée par Aristide Perré, puis par A.G. Badert à partir de 1939. En 1948, Pellos reprend la destinée du trio jusqu'en 1981, modernisant leur allure. Leur succès perdure puisque de nombreuses rééditions ont été faites sous forme d'albums. La plus récente est l'intégrale de Pellos chez Vents d'Ouest à partir de 1989.

On constate un phénomène identique à celui déclenché par *Bécassine*. Le succès oblige à poursuivre l'œuvre après la disparition de ses concepteurs et les personnages devenus autonomes dépassent leurs créateurs. L'expression « pieds nickelés » appartient au langage populaire et qualifie des personnages peu recommandables, comploteurs, filous. Les héros de Forton sont étonnamment proches de la réalité et toujours en phase avec l'actualité malgré leurs aventures « épastrouillatoires ». Il n'est donc pas surprenant de les retrouver en plein conflit mondial. La vie des personnages suit celle de leur auteur et les méandres de l'actualité.

b- Une œuvre réaliste en phase avec l'actualité politico-guerrière

Les Pieds Nickelés offrent un réel panorama historique et social de la France au début du 20^e siècle. Leurs aventures reflètent l'atmosphère qui règne en Europe pendant le premier conflit mondial. La lecture de l'œuvre doit dépasser le simple amusement et le premier constat burlesque pour s'attarder sur la valeur sociologique et littéraire des *Pieds Nickelés*. Certes les scénarios ne sont pas tous unanimement réussis et quelques gags un peu lourds ternissent l'appréciation. Cependant la série des épisodes de guerre a bien des atouts dans sa manche et confirme que l'actualité est au premier plan dans ces histoires.

L'aspect ludique donné par Forton plaît aux jeunes lecteurs qui préfèrent de loin les exploits des Pieds Nickelés aux sages livres d'histoire pour apprendre les événements importants, leurs causes et leurs conséquences. Si Bécassine est au monde, les Pieds Nickelés sont dans le monde, ils participent aux grands événements en s'y intégrant. Bécassine voit la guerre de loin et appartient aux civils de l'arrière. Les Pieds Nickelés refusent l'attentisme et lui préfèrent l'engagement militaire. Ils sont au cœur de la bataille et rencontrent les grands de ce monde dont Forton a su tirer les travers les plus marquants ou les plus ridicules. Rarement

une série aura autant calqué son époque. N'en déplaise aux délateurs de la série, *les Pieds Nickelés* permettent aux lecteurs d'avoir le point de vue de toute une frange de citoyens français, allemands, turcs, autrichiens, russes, serbes, quand bien même le regard est dévié par un chauvinisme incontestable. Lire *les Pieds Nickelés* c'est adopter en bien comme en mal, le point de vue d'un individu lambda et ensuite une forme de distanciation. Le rire favorise le recul et rend accessible aux enfants le persiflage à l'égard de l'ennemi comme à l'encontre des excès patriotiques.

Forton créateur veut que ses personnages soient immergés dans leur époque : aussi n'hésite-t-il pas à en faire de braves fantassins pendant la première guerre mondiale. A la différence de *Bécassine*, ils n'ont pas l'intention de faire la morale et cette absence de prétention infirme la thèse des critiques qui voient dans l'œuvre un livre supplémentaire de bourrage de crâne pendant la guerre. Le lecteur qui ne prend pas tout au pied de la lettre, apprend beaucoup sur les mentalités contemporaines, les préoccupations de ses ennemis, sur les changements de la société française dont la métamorphose des Pieds Nickelés est un des premiers révélateurs. Ils ne détiennent pas la vérité, leur confiance en eux les trahit parfois, même s'ils s'en sortent toujours.

A travers leurs attitudes, ils reflètent ce qu'il y a d'immuable dans la société : la cupidité, l'ambition, le bourrage de crâne, le chauvinisme outrancier, la bêtise humaine. C'est ce qui explique leur passage à la postérité au même titre que *Bécassine*, avec en plus, un verbe salace et des initiatives époustouflantes. Aussi ne manquent-ils pas de fixer dans les mémoires la vision qu'a eue leur jeune lectorat des premiers régiments de cuirassiers ou de dragons. Leurs actes renvoient aux démons secrets de leurs lecteurs à qui l'on martèle qu'il faut être un bon petit patriote. Leurs vêtements de soldats sont les harnachements qu'ont vus les garçons sur leurs pères ou leurs aînés. Les odeurs de tabac, de vin, de terre qui émanent de leurs exploits sont celles ressenties par les plus jeunes lors des permissions de leurs pères. Leurs rencontres avec l'ennemi ne font que les conforter dans leur comportement germanophobe : le uhlant est à abattre et tout est bon pour y parvenir. Ils veulent chasser les barbares et se comportent en héros exemplaires, ce qui est exceptionnel quand on connaît la filouterie qui les anime.

Paradoxalement l'enfant de 1914-1918 doit adopter un comportement civique édifiant alors qu'il est entouré d'ouvrages partiaux, de rumeurs injurieuses et intolérantes, d'appels à la haine, qui sont autant de notions antinomiques du civisme républicain. Il fredonne des grossièretés qui ont un goût d'interdit. La rue, la cour de l'école communale participent à l'inculcation de la culture de guerre et des mots ou des jeux interdits. Les jeunes garçons

apprécient cette audace qui les place provisoirement sur un pied d'égalité avec les adultes. L'école fournit quotidiennement des occasions de laisser parler son cœur de façon débridée. Pierre Boileau qui préface l'édition des *Pieds Nickelés* aux éditions Azur en 1963 ne manque pas de le rappeler : « A l'école nous chantions : “ Bonne vieille que fais-tu là ? ” et aussi : “ L'air est pur, la route est large. ” Nous préférions de beaucoup “ L'air est pur ”, parce que, entre les couplets, on tolérait – à moins qu'on ne l'encourageât – que nous sonnions la charge, le pouce à la hauteur des lèvres : taratata, taratata... »¹⁹¹

La militarisation de l'enfance entreprise par l'école se fait dans tous les cours comme le prouve l'étude du *Manuel Général de l'Instruction Primaire* et des livres scolaires utilisés. L'instituteur fixe volontiers au mur les suppléments illustrés du *Petit Journal*, dont la couverture représente un portrait en couleur d'un général. Le défilé durant la représentation, le salut militaire ne sont pas obligatoires mais existent. Les enfants entendent parler de la guerre qui, pour eux, se résume à des noms de batailles et des photographies prodiguées par les périodiques spécialisés comme *L'Illustration*, *Le Miroir*, *Sur le Front*. C'est en achetant ces journaux que les plus jeunes découvrent les grandes figures du conflit : Poincaré visitant les troupes, le Tsar Nicolas II « très aimé de son peuple » et assuré de « la grande et éclatante victoire », le Kaiser « au bras trop court », et le Kronprinz « au profil de rat d'égout ». Les périodiques n'oublient pas les Tommies, blessés et avides de repartir au front, nos « frères marocains » venus donner leur sang pour leur mère patrie française. Face à une presse officielle patriotique voire nationaliste, chargée de clichés et de discours sérieux, les magazines pour enfants ouvrent un créneau à la fois ludique et informatif fort attirant.

L'Epatant comme *L'Intrépide* ou *Le Cri-Cri* fleurissent de braves Poilus, de boy-scouts intrépides, d'exemplaires infirmières et de gros Teutons à la barbe rousse, commandés par de secs officiers au monocle fiché dans l'œil qui s'exclament sans cesse : « Hoch... », « Tarteifle... », « Mein Gott... », « Donnerwetter... ». Les textes rivalisent de ruses, de cruautés destinées à se débarrasser de l'occupant. Les femmes et les enfants tuent sans vergogne avant d'être exécutés en martyrs sous la salve d'un peloton. L'imagination des auteurs de circonstances produit des textes où l'intelligence française l'emporte toujours sur la balourdise allemande : substitution de jouets en bois ou de friandises au chargement de bombes prévu dans un avion allemand, enfants messagers... Toutefois ces récits héroïques et répétitifs finissent par lasser et détournent la curiosité vers des aventures plus palpitantes et en

¹⁹¹ Louis FORTON, *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre*, préface de Pierre Boileau. Paris, Editions Azur, 1966, p.8.

accord avec l'imaginaire enfantin : Sartre déjà reprochait à ces histoires leur monotonie, leur manque d'envergure, une diégèse sclérosée. Les aventuriers sont préférés aux guerriers.

Les Pieds Nickelés sont donc une aubaine dans cette littérature populaire de jeunesse et de guerre : ils cumulent le double emploi de soldats et d'aventuriers. Picaros de l'ère moderne, leurs exploits sont attendus chaque semaine avec impatience. Ils ne déçoivent jamais. A quoi leur réussite tient-elle donc ? Dans les Balkans ils roulent indifféremment les Serbes et les Turcs sans aucun parti pris, si ce n'est celui de faire la guerre à la guerre. A partir de 1915, ils se surpassent à l'échelon des blagues de collégiens autant qu'à celui de gigantesques entreprises de mystification ou qu'à celui de la gouaille argotique.

La consultation parallèle de l'album des *Pieds Nickelés*, des journaux d'enfants de 1914-1918 et de la presse destinée aux adultes à la même époque révèle un étonnant rapprochement entre ce que Forton et ses confrères des autres magazines imaginent à l'intention des gamins de dix ans et ce que d'autres destinent à leurs parents. Le discours patriotique est de rigueur. Mais la différence essentielle réside dans le ton adopté : l'humour, l'ironie de Forton l'excluent, à notre avis, du groupe des collaborateurs gouvernementaux à la défense patriotique tous azimuts. Il est le seul à user de la farce, du gag à un tel degré d'intensité que l'on est en droit de se demander si son entreprise est véritablement patriotique. En effet le constat établit que les discours tenus aux enfants dans les livres qui leur sont destinés sont souvent plus violents, plus choquants que ceux tenus à leurs parents. On n'hésite pas à leur inculquer des idées germanophobes fondées sur des préjugés totalement gratuits : les cadavres boches sentent plus mauvais que les cadavres français, les Allemands sont attirés par les victuailles des Alliés qui ne manquent de rien, ils se rendent pour une tartine de confiture ou une bouteille de vin, les Français attendent avec impatience la ruée sur la tranchée ennemie, ils ont hâte de retourner au front lorsqu'ils sont en convalescence, ils ont baptisé Rosalie leur baïonnette et Oscar leur fusil, ils ont surnommé Grand-Père le général Joffre.

Imprégnés de cet état d'esprit bon enfant et résistant censé régner au front, les enfants conçoivent alors la guerre en images et en aventures toutes plus mirobolantes les unes que les autres. *Les Pieds Nickelés* ne sont pas en reste dans ce domaine et insistent notamment sur le rire dans les tranchées et à la guerre, cédant une fois de plus à la légende de la bonne humeur du poilu. Ils ont beau massacrer, empoisonner, piéger l'ennemi, ils ne se départent jamais de leur esprit farcesque et conçoivent leur rôle comme un gigantesque jeu de massacre où il s'agit de « jouer un bon tour à l'ennemi ». Ils effacent toute distanciation entre la gravité de la situation réelle et son détournement ridicule qui fustige la naïveté des « Boches » et leur

bêtise. Ce faisant, Forton abonde dans le sens d'une guerre où le rire motive les uns et désarme les autres.

« Le soldat français rit partout. Il a commencé à rire le jour de la mobilisation. Le rire des tranchées, c'est un rire exceptionnel, merveilleux. Il apaise la faim, trompe la soif. Il rassasie et désaltère, quand on n'a rien que du boche à se mettre sous la dent et au creux de l'estomac. Qui rit dîne et le tour est joué ! D'ailleurs, le soldat français ne pourrait pas se passer de rire, car toute épreuve n'est pour lui qu'une récréation. Au combat comme à la fête, il faut qu'il y aille à gorge déployée. Allez-y, les joyeux, les pinsons, les bons enfants, les types, les lascars ! Soyez gais ! Amusez-vous ! Dansez ! Riez ! Chantez ! »¹⁹²

Le rire érigé en une véritable panacée devient salvateur par l'énergie qu'il insuffle et le moral qu'il donne. Forton n'entreprend-il pas la même démarche et ne vérifie-t-il pas son efficacité auprès de ses lecteurs avec ses héros désopilants ? Même le sociologue Gustave Le Bon le confirme dans une étude sérieuse :

« C'est en raison des effets de l'habitude que les soldats des tranchées sont gais et ne donnent aucun signe de lassitude. L'accoutumance a mis sur eux sa puissante empreinte. Lorsqu'ils retourneront à l'usine, aux champs, au bureau, plus d'un regrettera peut-être les meurtrières tranchées. »

Les aberrations auxquelles mènent de telles interprétations sont certes fort loin de ce qu'entend apporter Forton à de son public. Mais elles ont le mérite de mettre au jour des légendes que Jean Norton Cru juge à juste titre absolument infondées et fausses. Ces deux citations de Henri Lavedan et Gustave Le Bon sont d'ailleurs reprises dans le *Dictionnaire de la Bêtise* de Guy Bechtel et J. Cl. Carrière¹⁹³.

Il est vrai que les Pieds Nickelés font voir la guerre comme une gigantesque mascarade à travers le prisme de leurs facéties où la tromperie est reine. Avec eux, la guerre ne cesse d'être « fraîche et joyeuse ». Le basculement dans la caricature s'apparente dans un premier temps à un moyen de propagande qui défend la poursuite de la guerre afin d'éliminer l'envahisseur barbare. Toutefois sur le plan littéraire et idéologique, la première guerre mondiale est le seul événement gravissime du 20^e siècle dont on a parlé avec enthousiasme, le sourire aux lèvres sans être indécent. Théodore Botrel¹⁹⁴ chante la mitrailleuse :

« Je l'appelle ma glorieuse
Ma p'tite mimi, ma p'tite mimi
Ma mitrailleuse
Y en a qui m'font les doux yeux
Mais c'est elle que j'aime le mieux »

et la baïonnette :

« Au mitan de la bataille
Elle perce, pique et taille

¹⁹² Henri LAVEDAN in *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre*, préface de Pierre Boileau. Paris, Editions Azur, 1966, p.10.

¹⁹³ Guy BETCHEL et J. Cl. CARRIERE, *Dictionnaire de la Bêtise*. Paris, Robert Laffont, 1965.

¹⁹⁴ Théodore BOTREL, « Ma p'tite Mimi », 1915.

Verse à boire,
 Passe en tête et pointe à fond,
 Buvons donc ! »

Cette littérature de jeunesse dite populaire appartient à un temps révolu idéologiquement parlant, où l'arme meurtrière est personnifiée et comparée à la femme aimée – Apollinaire l'a prouvé dans ses *Poèmes à Lou* – et une instigatrice de chansons à boire, mêlant dans un même enjouement tétrasyllabes, heptasyllabes et ennéasyllabes.

La dérision sans bafouer la dignité des combattants est une arme ô combien sérieuse et efficace pour détruire moralement l'adversaire et ne pas se complaire dans une attitude nombriliste ou une gravité pessimiste. Elle est déconcertante mais néanmoins plaisante pourvu qu'elle soit lue au second degré. Dans le cas d'une littérature destinée à la jeunesse, elle est souvent considérée sous son aspect ludique, mais les enfants s'y attachent pour des raisons qui se rapprochent de celles qui attirent un spectateur au théâtre : elle plaît et instruit, elle châtie les mœurs en riant, et purifie par un rire salvateur. Forton l'a bien compris et sait parfaitement comme l'a dit Victor Hugo, que des pires cataclysmes, « s'élève dans la nuit un long et lugubre éclat de rire ». Pendant la Grande Guerre de tels feuillets font florès et l'auteur des *Pieds Nickelés* en a reçu les éclats les plus favorables en dépit des critiques des puristes. Le rire n'empêche pas le patriotisme et la conciliation est rendue possible par la caricature tant verbale que picturale.

c- Quand la guerre se déclenche, Forton affiche sa cocarde tricolore

D'ailleurs quand *L'Epatant* reparait en janvier 1915 sous couverture tricolore, Forton envoie depuis les Dardanelles où il est mobilisé ses dessins qui n'arrivent pas toujours au journal. Lorsque certaines planches manquent, le dessinateur Tybalt fait des raccords. Le fond réaliste et historique qui sous-tend les histoires des Pieds Nickelés est un atout indéniable pour évoquer l'actualité sous un jour comique, voire satirique. Les Pieds Nickelés sont sensiblement transformés par la guerre comme en témoigne le titre générique belliqueux *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre*. Pris dans le tourbillon guerrier, ils suivent leur concepteur dans *Les Pieds Nickelés aux Dardanelles* en 1915, puis partent pour la capitale allemande dans *Les Pieds Nickelés à Berlin* en 1916, avant de retrouver l'empereur Guillaume II dans *Les Pieds Nickelés chez le Kaiser* et de participer à l'entreprise de destruction systématique de l'ennemi dans *Les Pieds Nickelés font du sabotage* en 1917.

Les Pieds Nickelés ne sont pas casaniers et leurs aventures connaissent une extension géographique. Après quelque temps passé à l'ombre des barreaux, les trois lascars usent de

subterfuges pour mystifier la maréchaussée et trouver facilement de quoi vivre confortablement. Le problème récurrent des Pieds Nickelés est le renversement abrupt de situation qui les fait passer en un rien de temps d'une vie aisée à un état de démunis. De façon cyclique, ils se retrouvent « sans un » et doivent affronter de nouveaux obstacles pour s'en sortir. Le système narratif adopté tient du schéma quinaire propre au conte de fées qui enchaîne un équilibre initial, un élément perturbateur, diverses péripéties, la réussite et le retour à l'harmonie inaugurale, ou la dysharmonie pour le trio. Contrairement à *Bécassine*, il est difficile de considérer leurs aventures comme des périple initiatiques tant il est vrai qu'ils n'évoluent guère intellectuellement et conservent leur rouerie originelle. La transformation favorable concerne le domaine moral et civique, qui oriente les récits dans une perspective plus éthique et patriotique.

Devenus plus ambitieux après quelques facéties sur le sol français, ils appareillent pour le Nouveau Monde à bord d'un transatlantique qui fait naufrage et ils sont recueillis par des sauvages africains qui élisent roi Croquignol. En fait chaque série est conçue comme un épisode complet qui s'achève toujours sur la promesse de nouvelles aventures mirobolantes, point commun structurel avec *Bécassine*. Cette lointaine Afrique est le lieu de rencontre de Ribouldingue et de Manounou dont il s'éprend et qu'il épouse en grande pompe de retour dans la capitale. Paris demeure donc un foyer, un point d'où émane une force centrifuge qui expulse les trois vagabonds vers de nouveaux horizons, mais aussi un centre qui ramène à lui les lascars en rupture de ban ou bien en quête du berceau natal.

Les trois larrons parcourent l'hexagone avant de s'embarquer pour l'Angleterre où, déguisés en amiraux français, ils rencontrent le roi Edouard VII. Cette incursion hors de nos frontières, comme celle de Bécassine chez les Alliés, va les confronter aux grands de ce monde : Edouard VII, le Sultan turc, le Kaiser, le Kronprinz, l'empereur d'Autriche. Forton trouve là une occasion d'exercer ses talents de caricaturiste. Déjà en 1909, il s'inspire des frasques de la Bande à Bonnot. Après le pôle nord qu'ils gagnent en ballon captif au moment de la polémique entre Peary et Cook, les Pieds Nickelés sont reçus par le Président Fallières. Devenus globe-trotters, ils profitent des richesses d'Alexandrie et de Bombay. Subodorant l'importance de l'aviation en temps de guerre, Forton leur fait vendre un avion miniature au Kaiser alors à la recherche d'un prototype. La politique inspire l'auteur qui se plaît à croquer les grandes figures contemporaines : Combes, Jaurès, Déroulède, Meyer, Clemenceau, Briand, Pelletan. Il est vrai que la comtesse de Castelentoc, officielle madame Croquignol, lance son époux dans la politique grâce à ses relations. Forton n'hésite pas à brocarder l'armée, le gouvernement. Il se saisit des scandales financiers, des affaires politiques pour

émettre des idées quasi anarchistes et fustiger la malhonnêteté. L'actualité politique, historique, les faits divers constituent donc la source essentielle de l'écrivain illustrateur dont l'imagination florissante entraîne le lecteur sur les sentiers sinueux des itinéraires fantaisistes des Pieds Nickelés.

A la différence de Bécassine, ils ne dépendent de personne, n'ont aucune attache sentimentale malgré l'existence d'épouses délaissées et parfois providentielles. Mais surtout, ils refusent de travailler, escomptant toujours un coup mirifique pour gagner quelques fifrelins. Enfin, ils participent à l'histoire de leur pays, et la guerre constitue un élément déclencheur capital dans leur revirement éthique. Leur langage débridé n'est pas un obstacle à leurs voyages, bien au contraire : où qu'ils aillent, ils se font comprendre. Cette adaptation tient du conte, peu soucieux de vraisemblance mais attaché à la défense patriotique. Il était inconcevable qu'ils ne participassent pas au premier conflit mondial, si l'on prend en compte l'idéologie de leur concepteur, leurs antécédents aventureux et donc une continuité littéraire.

En effet leurs aventures se situent déjà dans un contexte de guerre en 1913 avec *Ya du monde aux Balkans*. Dans cette histoire, ils demeurent fidèles à leurs habitudes et cherchent dans la guerre toutes les occasions de tirer un profit personnel plutôt que de combattre dans un camp ou dans un autre. Leur départ pour les Balkans est initié par un désir de changer d'air après une évasion réussie. L'actualité leur offre une mine d'astuces pour faire « peau neuve » et « remonter [leur] cagnotte ». Pour l'instant, ils fricotent avec le théâtre des hostilités mais conservent leur égoïsme et leur immoralité. Il faut attendre les épisodes de la Grande Guerre pour les voir évoluer et perdre leur individualisme invétéré. Toutefois le regroupement des six épisodes de guerre s'échelonnant de 1913 à 1917 sous le titre générique *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre* constitue l'œuvre en une fresque guerrière fantaisiste dont le point de départ est bel et bien la guerre dans les Balkans, tout comme elle l'est dans la réalité historique et politique de la Grande Guerre. C'est là la preuve d'une continuité diégétique et sémantique entre les épisodes malgré la coupure d'un an et demi due au déclenchement des hostilités et à un certain relâchement de l'auteur. Les histoires qui couvrent ces quatre années offrent une nouvelle preuve de l'illustration de l'actualité mais aussi d'une modification de la mentalité des héros. A l'intérêt personnel ils substituent l'intérêt de la France et légitiment ainsi tous leurs actes.

Même le frondeur Forton semble entrer dans le rang patriotique et souscrire aux idées bellicistes et propagandistes. L'analyse de cette transformation morale sous l'égide du gouvernement et de l'armée française a le mérite de faire émerger les clichés empruntés aux discours officiels mais surtout elle souligne l'originalité d'une littérature gouailleuse qui

discrédite la guerre plus qu'elle ne la sert. Quelles sont les traces laissées par le mouvement patriotique insufflé par l'Etat et la presse officielle aux magazines et aux albums de jeunesse ? Quels sont les signes de déviance par rapport à la ligne officielle de pensée ? Répondre à ces questions suppose d'aborder l'œuvre sous un angle phénoménologique : le trio appréhende la guerre selon une grande subjectivité issue du climat ambiant contemporain. Chacun des personnages offre un portrait différent qui explique son attitude pendant la guerre.

L'historicité littéraire des six épisodes épouse les méandres de l'histoire du conflit mondial dans une extension géographique et une défibrillation éthique qui rétablit l'ordre moral à grand renfort de paroles et d'actes patriotiques. L'escapade aux Balkans comporte les prémices de l'engagement et du dévouement à la cause nationale grâce à l'audace affichée par le trio. Ensuite les cinq épisodes de guerre rivalisent d'ingéniosité farcesque parfois répétitive, sans discontinuer du 21 janvier 1915 au 31 mai 1917, intrépidité au regard de laquelle les histoires de *Fillette* paraissent bien mièvres. Le rapprochement avec l'actualité immédiate permet de saisir l'idéologie des *Pieds Nickelés* : la représentation de l'ennemi, la caricature contournent la censure et semblent adhérer à l'esprit propagandiste. Enfin du point de vue générique, l'appartenance à la bande dessinée, bien que discutable, offre une corde supplémentaire à l'arc de la dérision et alimente un comique théâtral. La littérarité des *Pieds Nickelés* souvent remise en cause par les théoriciens de la littérature de jeunesse peut être démontrée grâce au talent de pamphlétaire de l'auteur.

3 QUI SONT LES PIEDS NICKELÉS ?

La locution familière « avoir les pieds nickelés » signifie refuser d'agir, être paresseux, indolent et renvoie à une attitude attentiste, opportuniste. Or ces caractéristiques ne correspondent pas exactement à la personnalité des héros de Forton qui sont paradoxalement sans cesse en mouvement et en action pour pouvoir jouir d'un repos luxueux mais éphémère, dans lequel ils se complaisent. Leur nom pose le problème de la genèse de l'œuvre et de son titre.

a- La genèse mystérieuse d'une appellation

Jean-Paul Tibéri¹⁹⁵ rappelle le doute qui entoure l'origine du titre et du surnom des trois lascars. La pièce de Tristan Bernard écrite en 1895 et intitulée *Les Pieds Nickelés* semble n'avoir nullement influencé le titre de Forton, à qui cette appellation a été conseillée par les

¹⁹⁵ Jean-Paul TIBERI, *Le dossier Pieds Nickelés*. Paris, Editions Vents d'Ouest, 1996.

frères Offenstadt qui la préféraient à celle des *Pieds Sales*. L'écrivain Maurice Mario, employé par les éditeurs, revendique la paternité de l'expression. De son côté Pellos rapporte que Tristan Bernard aurait vendu ce titre pour mille francs, titre employé pour une nouvelle dans un supplément du *Petit Parisien*.

On a vu que les Pieds Nickelés ont des prédécesseurs en la personne de Séraphin Laricot, Isidore Mac Aron et Anatole Fricotard, qui les annoncent physiquement et moralement. La silhouette longiligne d'Isidore Mac Aron inspire celle de Croquignol. Ribouldingue apparaît comme le sosie de Séraphin Laricot : le visage rond et barbu, les yeux malicieux et l'air réjoui rassemblent ces deux lurons sous la bannière de l'escroquerie. Il faut bien reconnaître que chacun bénéficie d'un portrait type qui l'identifie aisément. L'onomastique dévoile des aspects inattendus de leur personnalité et en cela Forton emprunte à Rabelais sa verve et son goût pour les bons mots, même les plus verts.

Ainsi Croquignol porte en lui le croquant et le guignol. Les allitérations gutturales de son patronyme flirtent avec l'escroquerie tandis que la dernière syllabe renvoie à son goût immodéré pour l'alcool du même nom. Adeptes du croc-en-jambe au sens propre comme au sens figuré, ils apparaissent souvent comme le chef de la bande. Sa silhouette lui vient probablement d'un garçon de café et d'un chasseur de l'Elmer, le cercle hippique dont Forton est membre. Ce grand maigre au long nez a du flair pour repérer les endroits argentés et les lieux dangereux occupés par les policiers ou les gendarmes. Instigateur de plans, il a le sens de l'organisation. L'effervescence de ses idées rejaillit sur ses compagnons qui comptent sur lui, l'admirent mais parfois rejettent cette dépendance et n'acceptent pas l'inégalité qui rompt l'harmonie du trio. Croquignol est le coquin doté d'un réel don de mimétisme : véritable caméléon, il se meut avec aisance dans la peau des grands de l'époque et évolue avec une facilité déconcertante dans leur doublure. Il a l'art de l'accoutrement, le travestissement lui sied à merveille en de multiples circonstances.

Tour à tour Ferdinand de Bulgarie, Guillaume II, il offre une ressemblance frappante avec ces empereurs. Là est la preuve de l'aspect protéiforme de l'homme et qu'en chacun sommeille un dictateur potentiel ou un tyran, pour peu que les conditions qui l'entourent lui soient favorables¹⁹⁶. Des moustaches et une barbe postiches suffisent à transformer le physique pour en faire un sosie. Les vêtements viennent compléter l'accoutrement et l'habit fait le moine. Forton, sous des dehors superficiels dénonce la force et le danger de l'apparat

¹⁹⁶ Voir en regard les dessins des Pieds Nickelés et en particulier de Croquignol : couverture de *L'Epatant* du 12 juin 1913 ; *Ya du monde aux Balkans*, p.26 (Croquignol déguisé en Ferdinand de Bulgarie) ; *Les Pieds Nickelés chez le Kaiser*, p.206 (Croquignol déguisé en Guillaume II).

tant vestimentaire que verbal. Croquignol l'illustre autant par son nom que par ses actes ou ses paroles, capable de haranguer la foule des Berlinois à la place du Kaiser ou même de condamner ses camarades aux travaux les plus pénibles pour s'amuser. Au-delà de la gigantesque plaisanterie, il incarne le fond humain avec ses noirceurs mais aussi sa grande humanité. Il met son intelligence au service de la patrie pendant la guerre, sachant faire passer le faux pour le vrai. Il fabrique des papiers officiels plus vrais que nature et symbolise le théâtre de la vie par ses mises en scène permanentes. Les albums de guerre consacrent la gloire du croquant, en mal d'ascension sociale. Il est le premier apparu sur la bande dessinée des *Pieds Nickelés* : il sort de Fresnes où il a pris un repos bien mérité, et il retrouve dans un bistrot, ses compères, Ribouldingue et Filochard. Il soutient l'ironie cinglante de Forton.

Filochard n'est pas en reste en ce qui concerne l'escroquerie. Son patronyme reflète la filouterie, celui qui file, se débrouille et court vite. La même clé est avérée pour son personnage et celui de Croquignol. Filochard, compromis entre le filou et le clochard, dont le nom sonne comme un mot valise, est petit mais robuste. Reconnaisable à son bandeau noir sur l'œil droit, il est le roi des pickpockets et ne rate jamais une occasion de se perfectionner dans cet art. Certainement le plus sensible des trois loustics, il s'énerve plus facilement. Son air malicieux attire la sympathie et son intelligence pratique se révèle essentiellement dans *Les Pieds Nickelés à Berlin* où il ouvre un comptoir de l'alimentation factice destinée à tromper et à gruger les Allemands avides de nourriture et de nouveautés.

Enfin le troisième lascar, Ribouldingue, se distingue par un physique rond, une barbe bien fournie. Nonobstant sa discrétion et son air niais, il est capable d'accomplir des prouesses. Son nom tient du ribaud, du boulingueur et du bon vivant. Il est prévoyant et se présente comme un penseur à l'initiative de nouvelles combines. Son modèle est un clochard parisien, Flambard, sosie de Séraphin Laricot. Forton affirme que le trio constitue une caricature des frères Offenstadt, Maurice, Nathan et Georges. Les affirmations selon lesquelles Forton serait le quatrième Pied Nickelé ne sont fondées que sur l'argument moral tant il est vrai que les ressemblances physiques sont à exclure au même titre que l'élégance de l'adepte des hippodromes. En revanche le rapprochement moral est plus judicieux compte tenu de la paresse légendaire de l'auteur qui crayonne seulement ses dessins avant qu'ils ne soient repassés à l'encre de Chine par une employée des éditions Offenstadt. Jean-Paul Tibéri rappelle à ce sujet que Forton ne travaillait que le matin et consacrait ses après-midi à la promenade ou à sa passion équestre.

Cette assiduité relative à la plume explique les fréquentes interruptions dans la livraison des histoires des *Pieds Nickelés* à *L'Epatant*. La guerre a pallié ce défaut puisque

sans discontinuer du 21 janvier 1915 au 31 mai 1917, les aventures des Pieds Nickelés sont régulièrement parues tous les jeudis. Les frères Offenstadt, constatant que personne parmi les auteurs maison comme Jo Valle, Pierre Desclaux ou Boisyvon n'a l'inspiration adéquate au caractère bouillonnant des Pieds Nickelés, décident d'anticiper tout manquement à la livraison des scénarios de Forton et l'invitent une fois par mois dans un bon restaurant. Il est vrai que le concepteur des Pieds Nickelés a communiqué à ses héros son appétit de bon vivant et qu'une réunion autour d'un repas copieux et d'une bonne bouteille favorise la gestation des aventures lors de discussions animées avec les éditeurs. C'est une intervention chirurgicale pour une cirrhose du foie qui mettra un terme fatal à la nonchalance et la joie de vivre de Forton en 1934.

Les célèbres loustics ont assurément hérité de la verve et de l'insouciance de leur créateur. Mais ce serait une vision simpliste et réductrice que de limiter leur image à cet aspect jouisseur et immature car les sources de Forton sont indiscutablement plus profondes et assurément plus littéraires que ne le laisse penser une lecture superficielle. Tout d'abord le trio picaresque aux surnoms évocateurs tient de Don Quichotte et de chevaliers égarés en mal d'aventures, de globe-trotters venus au patriotisme par inadvertance et gagnés instantanément par la fibre cocardière. Véritables Protées des temps modernes, ils sont les fruits d'une imagination étonnamment productive. L'absence réelle de patronymes et l'existence de surnoms restés dans les mémoires attestent d'une mythification du trio dont l'aura a traversé les ans et rayonne encore au 21^e siècle, comme c'est le cas pour leur concurrente Bécassine.

Paradoxalement leur aspiration à « se la couler douce » les incite à un incessant mouvement, à parcourir la France, l'Europe, à traverser les mers et les océans en quête d'un « bon coup ». Toutefois la déclaration de guerre en août 1914 leur fait prendre un virage moral et civique inattendu qui les conduit sur des voies plus respectables. Il semble même que Forton ait anticipé en les envoyant aux Balkans dès 1913 pour montrer leur débrouillardise en cas de circonstances graves. Une différence notoire cependant oppose le trio des Balkans et celui de la première guerre mondiale : alors qu'ils changent de camp sans état d'âme dans la première aventure belliqueuse, ils optent pour un patriotisme offensif dans les cinq épisodes suivants. Aux Balkans, les Pieds Nickelés entendent détruire la guerre par tous les moyens, en réduisant les armements à des jouets d'enfants. Deux ans après, animés par un fervent patriotisme, ils sont prêts à tout pour se débarrasser des Allemands et oeuvrent pour la France. S'ils connaissent une évolution positive, ils n'en demeurent pas moins qu'ils recourent souvent aux mêmes artifices, aux mêmes gags pour se tirer d'affaire. Seul leur objectif a changé.

b- La guerre et le changement moral des Pieds Nickelés

Les filous sans envergure et peu recommandables sont devenus de bons patriotes au service de la nation et conscients des enjeux de la guerre. Leur évolution géographique, leur incursion aux Dardanelles, à Berlin, sur les champs d'honneur, accompagne la mondialisation du conflit, tout comme les expéditions de Bécassine hors de nos frontières. Au sens propre comme au sens figuré, ils sont les acteurs du théâtre des hostilités. Noyau protagoniste, ils sont entourés de satellites qu'ils considèrent la plupart du temps comme des victimes potentielles, des ennemis à abattre, excepté les Poilus et les officiers français. Leur inscription dans l'histoire contemporaine les fait passer du statut de marginaux en rupture de ban, à celle d'aventuriers en mal d'exploits et de farces utiles à leur pays. Leurs pérégrinations sont l'occasion de rappeler les circonstances politiques, sociales ou économiques liées à la guerre. Les allusions réalistes ostensibles témoignent du souci permanent d'actualiser les aventures des héros et de ne pas en faire une fiction totalement détachée du quotidien.

Ainsi lorsque les Pieds Nickelés décident de changer d'air aux Balkans, la guerre vient d'y éclater. Contrairement à leur rivale Bécassine, ce sont des héros matures et adultes, qui s'intéressent à l'actualité, et n'évoluent que moralement. Ils rivalisent d'ingéniosité pour honorer leur mère patrie et non leur ego. Le lecteur assiste à leur progression morale en quatre ans et les seuls changements physiques constatés sont dus aux travestissements fréquents. Leur faciès permet de toute façon de les reconnaître dans n'importe quelle situation pour le lecteur averti qui se gausse des méprises ou de l'aveuglement de leurs victimes. Il n'est pas question pour Forton de construire un scénario documentaire historique précis. Ses allusions à la situation politico-guerrière aux Balkans apparaissent en filigrane : l'objectif ludique l'emporte sur la visée didactique ; il n'a pas envie a priori de jouer les instituteurs. Il compte sur l'intelligence du public complice de ses bons mots et de ses fines remarques souterraines.

Pourtant la conception des histoires est plus soignée qu'il n'y paraît et la diégèse s'inscrit dans un chronotope guerrier qui justifie le regroupement sous le titre générique. Le choix de l'intitulé n'est pas négligeable car il place la fresque sous le double signe de la musique et de l'histoire. Emprunté à la chanson « Marlborough s'en va-t-en guerre », le titre officie tel un refrain mémoriel qui ancre les scènes dans un espace belliqueux et insécurisé et qui orchestre l'algorithme des farces. Construites à la manière d'une symphonie, les aventures s'ouvrent sur un prélude moderato avant de trouver leur rythme allegro dans les sonates polyphoniques des héros. Le final n'est jamais totalement calme et laisse planer un suspens jusqu'au prochain épisode. Aussi le jeune lecteur n'est-il pas étonné de ces retours allegretto

des tours joués par les protagonistes. Cependant l'actualité n'est jamais loin et sert de toile de fond, donnant le tempo à des histoires alléchantes.

Ainsi lorsque le drapeau noir de la Bande à Bonnot agite le spectre de l'anarchie sur la France entre 1911 et 1912, l'actualité internationale est animée par les puissances orientales : la Bulgarie, la Serbie, la Grèce, le Monténégro veulent profiter de la décadence turque. Quand Poincaré apprend en 1912 l'accord secret signé entre la Bulgarie et la Serbie, il y voit en germe « non seulement une guerre contre la Turquie, mais contre l'Autriche. »¹⁹⁷ Le 8 octobre 1912 marque le début de la guerre balkanique. Le roi de Monténégro, le premier, déclare la guerre à la Turquie pour sauver la Macédoine dont les officiers turcs voulaient chasser les chrétiens. La Turquie à son tour déclare la guerre à la Serbie, la Grèce et la Bulgarie. C'est dans ce contexte belliqueux que les Pieds Nickelés débarquent en terre monténégrine. Les camps sont déjà formés et les alliances semblent une prémonition des accords passés avant la Grande Guerre. La Turquie signe la paix avec l'Italie dont elle a besoin pour se défendre. La fiction coïncide avec la réalité de façon anecdotique : alors que les Pieds Nickelés ont vendu comme armes des « jouets d'enfants, des petits fusils de bazar à treize sous » aux Monténégrins et qu'ils ont réitéré la supercherie avec des chevaux de bois destinés aux Serbes, des petits canons de bois destinés aux Bulgares, octobre 1912 signe les victoires foudroyantes des Serbes, des Grecs et des Bulgares. La guerre ne serait-elle qu'un jeu d'enfant ? Le dénigrement est systématique.

Ces succès inquiètent l'Autriche et réjouissent les Russes qui mobilisent plusieurs corps à grand fracas. Les Pieds Nickelés semblent souscrire à l'axiome de Poincaré :

« Tant qu'il y aura sur la surface du globe des peuples capables d'obéir inopinément à un idéal belliqueux, les peuples les plus sincèrement fidèles à un idéal de paix seront dans l'obligation de rester prêts à toute éventualité. »¹⁹⁸

« Si vis pacem, para bellum », tel semble être leur adage avant que les hostilités ne commencent. Pour cela, ils entendent détruire le bellicisme en son sein. Ils mettent des bâtons dans les roues de la guerre et passent sans vergogne d'un camp à l'autre. Comble de l'ironie, « leurs bobines » si séduisantes, si franchement sympathiques¹⁹⁹, inspirent confiance au général serbe qui les autorise à suivre à distance les manœuvres de son armée. Propulsés journalistes de terrain et équipés en correspondants déguisés, ils partent à la recherche de nouvelles aventures que le narrateur annonce régulièrement dans un discours proleptique.

¹⁹⁷ André CASTELOT, Alain DECAUX, *Histoire de la France et des Français – Tome XI : 1870-1919 de la défaite à la victoire*. Paris, Librairie Plon, 1972, p. 209.

¹⁹⁸ Ibid. p.213.

¹⁹⁹ *Y a du monde aux Balkans*, p.21.

L'allusion à la supériorité serbe apparaît dans le récit puisque « l'armée serbe n'a pas encore rencontré l'ennemi [qui] se repliait continuellement devant elle. »²⁰⁰ A leur insu, les Pieds Nickelés assistent aux prémices de la Grande Guerre car l'opinion publique se félicite des succès remportés par les Grecs et les Serbes. Il est vrai que l'armée de ces peuples a été instruite par des officiers français alors que les troupes turques ont été formées par des officiers allemands et que ses canons viennent de chez Krupp. L'épisode contient en germe les grands traits qui deviendront des poncifs propagandistes pendant la première guerre mondiale, et offre sur le plan littéraire et narratologique une première mouture de ce que seront les épisodes de guerre en matière de facéties, de jeu de cache-cache ou de massacre avec l'ennemi ou bien encore d'argot désopilant.

De son côté Poincaré fait savoir à la Russie que la France accomplira tous ses engagements en cas d'attaque allemande même si la guerre a pour origine un conflit balkanique. Cette guerre éclair persuade en outre l'opinion et ses dirigeants qu'un conflit général serait de courte durée. En dépit de l'humour grinçant des Pieds Nickelés, l'œuvre demeure en stricte correspondance avec l'actualité et présente le tour de force d'offrir un regard extérieur et contemporain sur une situation gravissime. Forton tient du prophète par sa clairvoyance politique et ne se prend pas au sérieux comme le prouvent ses gouapes. Il conjugue habilement l'histoire du moment et la littérature de jeunesse dans des allusions fines qui parcourent tels des linéaments, le fond de ses aventures. Pour l'heure, malgré les efforts diplomatiques et la conférence de Londres chargée de rétablir la paix dans les Balkans, les résultats du 30 mars 1913 ne satisfont aucun des belligérants. La Turquie est la grande vaincue, mais les Serbes sont mécontents parce que les Autrichiens ont obtenu le retrait de leurs troupes de la côte Adriatique et la création d'une principauté albanaise confiée à un prince allemand. La Bulgarie, la Grèce et la Roumanie sont mécontentes de la part qui leur est attribuée. Aussi cette paix risque-t-elle de rallumer le conflit des Balkans.

Les déambulations des Pieds Nickelés en terre balkanique correspondent donc assez bien aux tentatives de paix concomitantes. Toutefois, le trio à force d'idées « pharamineuses » et « épastrouillantes » déstabilise les deux parties et le courrier final en provenance d'Allemagne, intercepté par les Pieds Nickelés, annonce des aventures belliqueuses de plus grande envergure. Les Pieds Nickelés ont pris goût aux honneurs et ont la métaphore glorieuse facile : « Nous avons joué des rôles épatants sur le théâtre de la guerre ; nous y avons moissonné des lauriers, des ovations enthousiastes et de la gloire. »²⁰¹ Toutefois ils sont

²⁰⁰ Ibid. p.22.

²⁰¹ Ibid. p.43.

loin de soupçonner les conséquences de la guerre balkanique à laquelle ils ont participé : l'échec de leur retour avec des coupures de papier en guise de billets de banque est prémonitoire de celui de la paix. En effet si les Pieds Nickelés connaissent régulièrement des déconvenues au cours de la narration de leurs exploits, ces dernières occupent aussi une fonction dramatique et sont symboliques des défaillances diplomatiques.

Curieusement les escrocs sont porteurs de la voix officielle en voulant détruire la guerre dans son nid et en établissant une paix provisoire. La première conséquence de la guerre aux Balkans est l'humiliation de l'Allemagne, plus que jamais revancharde. Guillaume II, peu enclin au bellicisme, laisse son alliée, l'Autriche-Hongrie, chercher querelle aux Slaves en sachant pertinemment les risques encourus pour la paix européenne. La seconde conséquence, en France, est d'ordre idéologique puisque la doctrine de l'offensive à outrance semble aussi justifiée aux yeux de l'état-major. Les atouts du canon de 75 ne sont plus à démontrer et dispensent d'une artillerie lourde. Une guerre contre l'Allemagne ne devrait pas durer plus de trois mois.

Un an plus tard, le 28 juin 1914, l'assassinat de l'archiduc héritier d'Autriche François-Ferdinand, va servir de double prétexte à la double monarchie pour intervenir en Serbie et réaliser son vieux rêve de domination des Balkans. L'opposition de la Russie provoque la première guerre mondiale. Sans exposer dans le détail les arcanes de la guerre, *Les Pieds Nickelés* sont toujours en phase avec l'actualité : il faut lire le texte dans ses moindres recoins, décrypter les allusions topographiques, observer les dessins, les costumes, les expressions des visages afin de saisir les rapprochements opportuns. La guerre sert de fond à une bande dessinée et met en valeur un nouveau genre littéraire plutôt qu'elle n'est valorisée par une technique littéraire balbutiante. Elle est le prétexte à des calembours et enrichit le glossaire argotique des Pieds Nickelés. Sous des apparences simplistes, voire grotesques, Forton expose sa vision de la guerre sans pour autant souscrire au programme propagandiste du gouvernement. L'épisode des Pieds Nickelés aux Balkans inaugure une saga guerrière destinée à marquer leur revirement éthique.

4 UN FEUILLETON INAUGURAL QUI PORTE EN LUI LES THÈMES FÉDÉRATEURS DE LA FRESQUE

a- Titres et premières planches explicites

Le titre formé sur une expression familière et un calembour annonce d'emblée la couleur humoristique et grinçante des feuilletons romanesques. *Y a du monde aux Balkans*

place l'œuvre sous le double signe de la guerre et de l'amusement facile. La truculence rabelaisienne de Forton anime le théâtre de la guerre et transforme les protagonistes en porte-parole de l'idéologie pacifiste d'abord, cocardière ensuite.

La tournure familière de l'intitulé au-delà de son aspect comique est un indice de prise de conscience : les Balkans sont une dangereuse poudrière dans laquelle il ne faut pas allumer la mèche de la discorde sous peine de déclencher un conflit mondial. Les nombreuses nationalités présentes sur place constituent un risque majeur et potentiel de guerre. Outre cet aspect didactique d'un titre faussement ludique, la première histoire belliqueuse offre une piste sérieuse d'étude narrative et sémantique. Non seulement elle concentre tous les filons utilisés par les héros en rappelant leur débrouillardise, mais elle apporte également la preuve de l'existence chez l'auteur d'une idéologie anti-belliciste soutenue par la caricature manichéenne. A la différence de Bécassine, les Pieds Nickelés vont directement au contact de la guerre, de l'ennemi, se battent et trompent. Ils ne quittent pas, quatre ans durant, le théâtre des hostilités, refusant l'étiquette d'embusqués, assumant entièrement le rôle dévolu à leur sexe, dépassant même les consignes les plus élémentaires de leurs officiers. Engagés volontaires, ils se mobilisent sur tous les fronts parce qu'ils ont eu une première expérience de la guerre aux Balkans. Spontanément, ils s'offrent pour partir pour les Dardanelles et y retrouve un commandeur des croyants au faciès similaire à celui du gouverneur de Salonique au profil aquilin.

En fait, *Y a du monde aux Balkans* contient à l'état latent toutes les ficelles des futurs épisodes de guerre, tant sur le plan textuel qu'iconographique. Le schéma narratif de l'histoire présente une structure circulaire que reprennent volontiers les cinq histoires suivantes. Les deux premières planches de chaque aventure²⁰² exposent toujours clairement la situation politico-guerrière. Alors que la guerre éclate aux Balkans pendant l'automne 1912, le premier épisode de *Y a du monde aux Balkans* paraît le 12 juin 1913, neuf mois après le déclenchement du conflit et deux mois et demi après l'accord de paix. Forton ne perd pas de temps pour placer ses héros en situation concrète et rapporter leurs faits et gestes : « La guerre venait d'éclater aux Balkans. »²⁰³ De la même manière les deux premières planches de guerre mondiale exposent clairement le cadre, rappelant le chronotope de 1914-1918 : « La guerre vient d'être déclarée entre l'Allemagne et la France »²⁰⁴, annoncent les fantassins aux Pieds

²⁰² Voir en regard les premières planches de chaque aventure des *Pieds Nickelés*.

²⁰³ *Y a du monde aux Balkans*, p. 12.

²⁰⁴ *Ibid.* p.47.

Nickelés ahuris. Ces derniers sont en partance pour Marseille²⁰⁵ car « quand on avait demandé des volontaires pour les Dardanelles, [ils] s'étaient offerts spontanément. »

Arrivés en Russie, félicités et décorés de la croix de Saint André par le tsar, ils décident de ne pas s'arrêter en si bon chemin et prennent place « dans le rapide de Berlin »²⁰⁶ pour y mystifier la population. Prenant goût au travestissement et à la duperie, « les auteurs de ces différents et heureux sabotages »²⁰⁷ décident de s'infiltrer au cœur de l'état-major allemand en se portant volontaires pour étudier le fonctionnement du téléphone en campagne sur la terre allemande. Positivement épaté par leur agilité et leur rapidité, le Kaiser les affecte à son service. Ils entendent se rendre dignes de cette distinction et s'esclaffent ironiquement. Enfin l'ultime titre de la série héroïque, *Les Pieds Nickelés font du sabotage*, est suffisamment explicite pour éclairer sur les intentions du trio bien décidé à en découdre avec l'ennemi et qui commence par injecter de curieuses substances dans la nourriture et la boisson destinées aux fantassins allemands avant le combat. Le rire est donc fondé sur le comique de situation et les ressorts rencontrés au fil des lectures sont des avatars farcesques ou dramatiques des premiers tours joués aux Balkans.

b- Les ressorts du comique dans *Ya du monde aux Balkans*

L'itinéraire en boucle des Pieds Nickelés permet de reconstituer les lieux de leurs méfaits : Paris, Grenoble, Turin, Ancône, Budna, Cettigné, Prichtina, Sofia, Salonique, Constantinople, Marseille jalonnent les étapes d'un périple qui mène aux Balkans et revient en France. En train comme en carriole, à pied comme à cheval, ils se jouent de ceux qui les accueillent. Leur but est de partir en croisade contre la guerre et de s'enrichir. Ils profitent de la crédulité d'un brave villageois pour le dépouiller de ses biens, ils abusent de la naïveté d'un Anglais qu'ils bernent au bonneteau, ils sont frappés par le retard technologique et la pauvreté de la Dalmatie. Ils avancent au gré de la fantaisie guerrière dans un parcours où les phases d'errance dans les plaines de Serbie et de Thrace alternent avec les combats opposant les Serbes aux Turcs.

Le résumé de leurs aventures met en avant des thèmes récurrents largement exploités ensuite. Ainsi les trois filous commencent par livrer au roi de Monténégro, moyennant trois mille francs d'avance, un lot de caisses remplies d'armes en bois pour enfants. Ensuite, ils dupent un major serbe à qui ils vendent pour deux mille cinq cents francs de « chevaux de

²⁰⁵ *Les Pieds Nickelés aux Dardanelles*, p. 122.

²⁰⁶ *Les Pieds Nickelés à Berlin*, p. 150.

²⁰⁷ *Les Pieds Nickelés chez le Kaiser*, p. 200.

bois », Filochard ayant servi de maquignon. Pris pour des représentants d'une importante fabrique de canons – l'allusion à Krupp est évidente – ils proposent aux officiers bulgares pour cinq cent mille francs de canons qui seront livrés en deux colis de petits canons de bois à dix neuf sous la pièce. Enrôlés d'autorité dans l'armée grecque – Voltaire et *Candide* ont fait des émules – ils livrent contre cent mille francs le tsar de Bulgarie, Ferdinand Ier, qui n'est autre que Croquignol, au général turc Mammouth Pacha. Nonobstant la parole royale qu'il a donnée de ne pas s'évader, Croquignol finit par rejoindre ses amis après avoir pris soin de rafler « l'argent, la galette, et trois uniformes d'officiers turcs »²⁰⁸.

Affublés de ces tenues, ils jouent la guerre à l'écarté ou en duel. La malchance et les échecs successifs de Ribouldingue aux cartes et de Croquignol à la lutte n'entament pas leur enthousiasme. Ils se jouent de la naïveté de leurs geôliers ou de leurs hôtes qu'ils saoulent ou endorment avec des soporifiques. Ils se plaisent à les égarer en échangeant leurs uniformes. Mais surtout ils évitent de sanglants combats par des travestissements et des attaques simulées de forteresses vides. Passant allègrement du fez turc à l'uniforme serbe, ils finissent par remettre au gouverneur de Salonique l'armée serbe, Ribouldingue en tête, déboutonnant sa capote serbe pour laisser paraître sa tenue turque. La superposition des costumes reflète la neutralité des Pieds Nickelés et leur désir d'en découdre avec la guerre en général.

Comme il faut bien que l'arroseur soit arrosé, Ribouldingue est victime d'un marché de dupes en épousant la « belle Aïcha », fille de Maka-Bey, riche marchand turc. Pour échapper à l'« horrible beauté » édentée, l'époux dépité accepte volontiers la mission que lui confie le gouverneur de Salonique : « partir à la rencontre d'un courrier en provenance d'Allemagne, porteur d'une somme de cent millions ». Le jeune lecteur, fort de sa connaissance de la psychologie des Pieds Nickelés, anticipe facilement le déroulement des événements et éprouve la satisfaction de l'enfant qui a réussi son pari littéraire. Après avoir dévalisé le courrier, les Pieds Nickelés repartent illico pour Constantinople où ils appareillent en direction de leur mère patrie. La fuite précède toujours le retour à un état initial et quelques déconvenues, fructueuses cependant car elles génèrent un fort désir de nouvelles aventures. Le schéma narratif est bien rôdé et le lecteur, loin d'être ennuyé prend plaisir à retrouver ses héros favoris en situation difficile et se purlèche à l'idée de vérifier son hypothèse de résolution du « quomodo » et du « quando ». Forton crée un faux suspense qui épanouit les consciences de ses jeunes lecteurs et les ouvrent à une littérature sérielle et séquentielle.

²⁰⁸ *Ya du monde aux Balkans*, p. 26.

Cependant, en filigrane émerge toujours un lien avec l'actualité ou la mentalité contemporaine : l'allusion à l'immigration clandestine est claire. Ils achètent des vêtements qui les font ressembler à des émigrants et montent sans peine à bord d'un navire en partance pour Marseille. Le courrier allemand dessine déjà le stéréotype germanique du civil avec ses cheveux roux, sa moustache et son chapeau de feutre vert. Il ressemble fort à l'espion rencontré par l'espiègle Lili dans *Fillette*, au début de ses péripéties guerrières et surnommé « le vilain rouquin ». Cette première aventure met en place le socle des thèmes récurrents et fructueux utilisés par Forton. Le sommeil réparateur des Pieds Nickelés est souvent dévastateur pour leurs victimes spoliées. Il est plus rarement source de désillusion au réveil des Pieds Nickelés. Forton emprunte assurément ses sources au théâtre baroque de Calderon, et de l'illusion comique car ses héros agissent dans le Grand Théâtre du monde, pour leurs victimes la vie est un songe : les Bulgares qui reviennent à eux habillés en Turcs croient être dans un rêve. On peut aussi bien évoquer Goethe dont les deux *Faust* présentent le rêve du héros qui voudrait conquérir le monde. Or le monde est illusoire, comme il est dit dans le second *Faust* : « Le monde, avec ses cent mille bouffonneries, / n'est qu'un seul grand fou. »²⁰⁹

Comme le théâtre, mais à l'échelle enfantine, la bande dessinée de Forton donne à l'homme une image de ce monde fou et insaisissable. Le prologue des Balkans lève le rideau sur un décor qui va s'élargir au fil des années et des histoires. Il suffit de lire la suite des feuilletons pour s'en convaincre. L'univers qui apparaît dans le premier tableau du premier Faust n'est-il pas celui dans lequel évoluent les Pieds Nickelés et les hommes ?

« Sur ces planches étroites, parcourez donc / le cercle entier de la création, / et cheminez d'un pas rapide et réfléchi / du Ciel à travers le Monde jusqu'à l'Enfer ! »²¹⁰

Le théâtre de l'actualité s'élargit et l'imagination excessive de Forton est riche et porteuse de contrastes. L'homme est faible mais l'imagination le grandit. Certes nous n'irons pas jusqu'à établir une parenté entre l'œuvre de Forton et les œuvres somptueuses – opéra – de Goethe, de Claudel et de Valéry qui ont perpétué la tradition du « grand théâtre ». Toutefois, le cadre de ses histoires et la facture de ses récits s'inspirent de cette réalité théâtrale, de ce « tout-cohérent » de Parménide, qui n'est pas unité, mais diversité formidable où s'affrontent les parties du monde pour le grand drame de l'univers.

Les Pieds Nickelés ont l'art du travestissement et de la transformation. L'œuvre emprunte indubitablement à l'esthétique baroque et à l'art de la métamorphose. Conscients de

²⁰⁹ GOETHE, *Faust*, 1808-1832, 1^{er} cycle, vers 5085 et suiv.

²¹⁰ Ibid. vers 240 et suiv.

la versatilité des hommes et de l'importance accordée aux apparences, ils sont au centre d'histoires sur les vicissitudes du monde en guerre auquel ils participent en tant qu'acteurs. Cependant la réputation d'amuseur grossier faite à Forton ternit le tableau précédemment esquissé car ses héros ne sont pas tragiques : ils luttent brillamment contre le destin et les aléas rencontrés n'obèrent en rien leur réussite finale. Leur enthousiasme impénitent ne rencontre d'écueil que dans les décisions des grands de ce monde. Ils n'en proposent pas une vision distanciée mais composent avec immédiatement. Seuls face à l'ennemi, ils occupent un espace d'insécurité qu'ils bravent afin d'en exclure le mal : d'abord la guerre, ensuite les Allemands, les Turcs et les Autrichiens. Car ils évoluent parallèlement aux changements idéologiques et matériels de Forton.

La position pacifiste de non-violence affirmée par l'auteur dans le premier volume est remarquable. Pour inciter à la paix, il tourne en dérision la guerre et la réduit à un jeu où les armes sont des jouets d'enfants et les conflits des duels de cartes ou de lutte. Mais la guerre n'est-elle pas un jeu dangereux et mortel décidé par les grandes figures contemporaines ? Aucun enfant n'intervient dans les histoires des Pieds Nickelés : les adultes adoptent des comportements puérils qui mystifient l'ennemi et le dissuade tout autant. L'issue peut se décider autrement que par le biais de violents combats meurtriers. L'enjeu ne dépend pas forcément de braves civils embrigadés prêts tirer sur n'importe quel être humain pour peu qu'il porte l'uniforme à abattre. Car dans ce monde belliqueux, « l'habit fait le moine » et détermine la condition de compatriote ou de condamné, d'ennemi ou d'allié. C'est ainsi qu'il faut interpréter les fréquents déguisements des Pieds Nickelés qui abusent leurs interlocuteurs. Tant que la guerre ne concerne pas directement la France, la raillerie anti-militariste est permise. Dès qu'elle la touche, les mentalités changent et l'idéologie patriotique fait mauvais ménage avec la stigmatisation des inepties guerrières. La mobilisation des hommes signe aussi celle des esprits et Forton doit revoir sa copie, changer son point de vue, du moins en surface.

c- La déclaration de guerre et le changement de position de Forton

A peine la guerre déclarée, voilà les Pieds Nickelés propulsés en première ligne. Curieusement cette fois ils ne sont pas au courant de l'actualité. En fuite, ils empruntent un autobus réquisitionné par l'armée française. Arrivés au camp militaire et informés de la situation, ils n'hésitent pas à s'engager pour la durée de la guerre : peut-être la croient-ils courte, forts de leur expérience balkanique ? Ils déclarent dans un même élan patriotique :

« Nous sommes français avant tout. »²¹¹ Peu de temps après ils reçoivent le baptême du feu au front, et ont hâte de piquer leur « fourchette d'acier dans les bedaines teutones ». Leur acharnement au combat et les nombreux cadavres ennemis qui jonchent le champ de bataille leur valent les félicitations de leur capitaine qui leur assure que « la victoire est proche ». Ils entrent alors dans une surenchère de prouesses qui visent à éliminer un maximum d'Allemands, militaires ou civils.

Comment expliquer ce revirement brutal, ce goût des affrontements sanglants et meurtriers entre 1913 et 1915 ? Les trois compères sont rentrés dans le rang, Forton est devenu belliciste, l'antimilitarisme de l'épisode précédent est étouffé. L'auteur « participe allègrement au bourrage de crâne nationaliste qui unit la presse française de l'époque », confirme Jean-Paul Tibéri²¹². A sa décharge, il faut préciser qu'il a été menacé par le tribunal militaire pour atteinte au moral de l'armée et qu'il est mobilisé et combat sur le front des Dardanelles. Faut-il pour autant se fier aux apparences ? L'outrance caricaturale n'est-elle pas un pied de nez aux autorités qui se satisfont d'histoires ouvertement patriotiques et antigermaniques ? Les analyses successives du patriotisme invétéré des Pieds Nickelés et de leurs plaisanteries farcesques révèlent des outils propagandistes à double tranchant : si les propos patriobellicistes et les roueries des trois malandrins oeuvrent en faveur d'un état militariste, les excès avérés tendent à une forme de contre propagande à rebours de l'effet escompté. La représentation de l'ennemi, civil ou militaire, masculin ou féminin, adulte ou enfant, fait la part belle aux préjugés antigermaniques les plus ancrés, mais là encore le ridicule se substitue aux armes pour mieux tuer. N'est-ce pas prêcher la supériorité de la parole, rhétorique ou non, sur l'affrontement physique ? Enfin la représentation de la mort en masse, en série, à grands renforts de massacres en tous genres, est ambivalente et déclenche une vision qui oscille entre le burlesque grotesque et hilarant, et une gêne face à l'indécence salace.

La conciliation du patriotisme et de l'humour par la bande dessinée

Plutôt que de sombrer dans le sérieux de bon aloi qui sied aux circonstances les plus graves, Forton préfère user de sa fibre nonchalante et humoristique. Lui-même mobilisé, il n'a pas le choix et opte pour le patriotisme offensif. Il faut bien céder sur le plan littéraire aux objurgations gouvernementales et sur le plan militaire aux décisions de l'état-major. Aussi

²¹¹ *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre*, p.47-48.

²¹² Jean-Paul TIBERI, op. cit., p. 16.

Forton n'hésite-t-il pas à emprunter les poncifs du bourrage de crâne afin de satisfaire les attentes de ses éditeurs, soumis à la pression étatique.

Malgré la veine populacière et argotique dont les puristes l'accusent, il recourt aux discours officiels et à leur rhétorique patriotique dans les cartouches qui accompagnent les félicitations de ses héros. A l'instar de tous les bons patriotes décrits dans les livres populaires de jeunesse, les Pieds Nickelés montrent un engouement immédiat pour la mobilisation et s'engagent d'emblée dans un régiment alors que quelques minutes auparavant ils ne savaient même pas que la guerre avait éclaté. La patriobellisme ambiant pousse à des attitudes ostentatoires et à la démonstration patriotique. A peine engagés, ils s'écrient « Vive la France ! Mort aux Boches ! Qu'est-ce qu'on va leur tasser à ces mangeurs de choucroute ! »²¹³ Outre l'acclamation patriotique et le cri de guerre antigermanique, les exclamations annoncent la tonalité générale de l'œuvre placée sous le signe de la gouaille. Cependant on peut noter quelques élans solennels qui viennent tempérer l'enthousiasme indéfectible des trois larrons : il faut remarquer, à l'honneur des Pieds Nickelés, que ces marginaux mis au ban de la société, rentrent dans le rang, en sont fiers et deviennent des parangons de civisme et de patriotisme, se faisant un devoir d'illustrer leur devise, « de plus en plus fort »²¹⁴. Heureux de recevoir le baptême du feu, ils considèrent même que « c'est une veine ! »

On retrouve là tous les poncifs du bourrage de crâne visant à exalter le courage des combattants et l'admiration des civils. La fougue qui les fait s'élancer baïonnette au canon appartient aux leitmotifs des épopées romanesques destinées aux enfants. Cependant à la différence des autres ouvrages de jeunesse, les attaquants français sont symbolisés par le trio des Pieds Nickelés et les soldats français apparaissent rarement à leurs côtés : Croquignol, Ribouldingue et Filochard sont censés incarner l'âme française et la débrouillardise. Véritables héros propulsés sur le devant de la scène, par leur art de renverser les situations les plus inextricables, ils se distinguent des personnages fictifs par leur affrontement continu avec l'ennemi, sans rupture aucune et surtout par l'invraisemblance de leurs actions. Toutefois, loin de nuire à l'image du trio, elle ne fait qu'accroître sa bravoure et son mérite, en les érigeant en modèles de patriotisme. Ils perpétuent le topos mythique de David et Goliath, seuls face à cent cinquante soldats allemands et profitent de la crédulité de ces derniers. Représentant les failles morales de tout individu, ils savent faire oublier leur malhonnêteté foncière, et revendiquent

²¹³ *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre*, p.47.

²¹⁴ *Ibid.* p.52.

toujours en premier « l'honneur d'être désignés » pour les missions les plus périlleuses²¹⁵. Le superlatif est légion et l'objectif identique : « pousser une reconnaissance du côté d'une ferme qui se trouve située près des lignes allemandes. »²¹⁶

A force d'exploits accumulés, l'histoire perd en crédibilité mais gagne en force imaginative et créative. Alors que les buts assignés par l'état-major sont quasiment identiques, c'est la manière de résoudre les problèmes qui intéresse le jeune lecteur convaincu de la réussite du trio. Peu lui chaut de voir ses héros seuls face à une armée entière ou toute une ville, seules l'intelligence de l'action et la rouerie lui importent. Le discours rhétorique officiel et conventionnel tenu par les officiers vient tempérer cette ardeur inouïe. L'inféodation de Forton aux exigences officielles est ostensible, peut-être trop, à travers les qualificatifs attribués aux Pieds Nickelés dans leur élan enthousiaste ou après leurs exploits, mais aussi à travers les discours solennels des officiers aux héros. Sur le mode allegro, les paroles des militaires consacrent la gloire du trio, grâce à la reprise de tournures propres aux félicitations et aux citations.

On y retrouve les quatre axes sémantiques habituels que sont la dangerosité de la mission accomplie, la vaillance du soldat, la démoralisation de l'adversaire et l'assurance d'une victoire prochaine. Les Pieds Nickelés accomplissent des missions de confiance qui consistent à reconnaître les lignes ennemies. Un officier leur confie une entreprise des plus malaisée. Le comportement farcesque de Croquignol, par exemple déguisé en maîtresse de maison dans un manoir abandonné et dans l'espace dangereux, donne lieu à une scène comique qui dépassionne l'arrestation de deux officiers allemands. L'insécurité n'effraie pas les trois lascars et l'habileté de leur stratagème pallie les carences matérielles. Les compliments et les ovations clôturent toujours des scènes tournées en dérision comme s'il ne fallait retenir que la quintessence des actes et le résultat obtenu. Leur accommodation à toute situation est facilitée par le philosophe adage de Filochard, « à la guerre comme à la guerre ». Conscients de leur valeur symbolique, les héros désirent se surpasser et montrent de quoi sont capables des loustics parisiens, soucieux de l'honneur de leur patrie et fiers de leur condition.

Leur vaillance est mise à l'honneur par un officier anonyme. Après leurs prouesses, les félicitations pleuvent.

« Mes amis, vous êtes braves (...). Au nom de la France, dont vous êtes les glorieux enfants, je vous adresse mes plus sincères éloges. Je veux que ce brillant exploit serve d'exemple à vos camarades et demain vous avez l'honneur d'être cités tous les trois à l'ordre du jour. »²¹⁷

²¹⁵ Ibid. p.104.

²¹⁶ Ibid. p.97.

²¹⁷ Ibid. p.51.

Le discours rhétorique est même légèrement dévoyé par la sympathie suscitée par les Pieds Nickelés auprès des autorités. Ils provoquent des propos paternalistes et amicaux, apostrophés sous le terme d' « amis ». Il faut signaler qu'il n'ont aucun grade et apparaissent comme de simples fantassins engagés volontairement ou bien comme des espions au service de leur pays. Cet anonymat militaire favorise la fonction allégorique du récit. Ils sont les représentants des défenseurs de la patrie en tout genre. « Leurs glorieuses prouesses ont bien mérité de la patrie. »²¹⁸ Ils ont le triomphe modeste et ces individualistes acharnés dans le civil deviennent altruistes : ils se réjouissent de la gloire qui rejaillit sur la compagnie grâce à leurs exploits. Mais plus encore ils ne se prennent pas au sérieux et affirment joindre l'utile à l'agréable : « En même temps que nous rendons service à notre pays, nous trouvons le moyen de nous payer de la rigolade jusqu'à la gauche. »²¹⁹ Enfin les deux objectifs assignés à l'armée française ressurgissent dans les compliments qui leur sont adressés puisque leur vaillance a démoralisé l'ennemi. Elle est aussi un gage certain de la victoire qui sera prochaine, leur dit-on quelques jours après leur mobilisation.

La perte de l'égoïsme individualiste au profit de d'une abnégation altruiste et patriotique caractérise l'évolution morale dans les volumes de guerre. Toutefois les discours officiels de félicitations marquent le pas dès le deuxième épisode des *Pieds Nickelés aux Dardanelles*. Le patriotisme de l'auteur étant avéré, plus n'est besoin de l'exposer verbalement dans des discours alambiqués. Forton renoue avec la veine burlesque débridée. L'exposition du patriotisme français est supplantée par le dénigrement du nationalisme allemand, qui somme toute lui ressemble fort dans la forme. On y retrouve la même flatterie bienveillante dans l'apostrophe du directeur des usines Krupp aux « vaillants ouvriers du Vaterland ». Le père tutélaire remplace la mère patrie mais reste le référent obligé des discours germaniques. Le Kaiser clame sa satisfaction avec des « och » d'allégresse et entend célébrer son triomphe. Ce qui passe pour humilité du côté français devient outrecuidance outre-Rhin²²⁰. La dénonciation des moyens propagandistes utilisés par l'ennemi, au nombre desquels se trouve la désinformation, devient le succédané de la critique à l'encontre de la propagande française. Les Pieds Nickelés font mine de célébrer les victoires allemandes et confirment le bon moral de l'armée du Kaiser en chantant à tue-tête.

Leur tentative de déstabilisation du peuple allemand atteint son paroxysme burlesque lorsqu'ils sont les invités de bourgeois de Kiel. Leurs hôtes croient naïvement aux graves

²¹⁸ Ibid. p.59.

²¹⁹ Ibid. p.63.

²²⁰ *Les Pieds Nickelés chez le Kaiser*, p.202.

revers de l'armée allemande, aux sous-marins coulés et à la grossière plaisanterie de « l'attaque impétueuse menée par la première brigade de vidangeurs d'Aubervilliers qui ont anéanti complètement, au moyen de leurs pompes, le troisième régiment de la Garde Prussienne. »²²¹ Fidèles à leur adage « de plus en plus fort », ils inventent des stratagèmes toujours plus incroyables que leurs adversaires gobent avec une crédulité inimaginable. La grossièreté du procédé est justifiée par l'effet escompté : la démoralisation des Allemands. C'est ainsi qu'ils parviennent à faire croire à leurs hôtes que la flottille des sous-marins français s'est introduite dans Berlin en remontant les égouts.

L'isotopie scatologique qui parcourt l'œuvre fait des ravages dans le moral de l'ennemi et rejoint le thème de l'aspiration du mal métaphorisée par le vacuum cleaner des tranchées présenté dans le premier épisode de guerre. La reddition des Allemands provoquée par un lancer de boules puantes sur les lignes germaniques, participe de la même veine grossière acceptée au nom d'une germanophobie primaire. La rhétorique allemande est discréditée par une orthographe caricaturale consistant à placer des « k » hyperboliques à l'initiale de chaque mot ou bien à ponctuer les discours d'exclamations comme « Ach ! Mein Gott ! » ou bien « Donnerwetter », « Tarteifle », « Quelle kolossale Katastrophe ! »²²².

C'est méconnaître Forton que de considérer *Les Pieds Nickelés* comme une œuvre superficielle et facile d'accès. Les couleurs criardes de la première de couverture du journal qu'ils animent de leurs facéties, le trait caricatural et distinct, l'expressivité du dessin qui inaugure l'emploi des bulles, expliquent le charisme des *Pieds Nickelés*. Mais le texte dense de cinq lignes en minuscules caractères d'imprimerie nécessite une grande attention du public. Sa lecture requiert de la concentration et une bonne culture générale à cause de l'incessant rappel de l'actualité politique ou de l'histoire plus ancienne. En effet Forton n'oublie pas l'Alsace-Lorraine et a à cœur de mettre ses histoires en adéquation avec les nouvelles du front ou la personnalité des protagonistes du moment.

Cédant à la vieille tentation revancharde qui anime les nationalistes, il rappelle combien l'Alsace est dévouée à la cause française et tient à l'identité nationale. Il fait fi des discours théoriques, leur préférant la mise en scène d'un personnage allégorique, le berger commissionnaire alsacien Fritz, qui a combattu dans les Vosges et a été prisonnier des Allemands. Son dévouement n'a d'égal que sa facilité à se métamorphoser ; sa parfaite connaissance de l'allemand inspire confiance et son déguisement de berger lui permet de franchir la frontière et de transmettre au général commandant l'armée française de l'est les

²²¹ Ibid. p.188.

²²² Ibid.

documents allemands récupérés par les Pieds Nickelés. Sa fonction dramatique est double : il représente l'Alsace-Lorraine désireuse de revenir dans le giron de sa mère patrie et incarne l'intelligence française au service de la nation en se faisant passer auprès des soldats allemands, pour un espion du Vaterland. Il est d'ailleurs un des rares personnages, avec les officiers français, à attirer la sympathie des Pieds Nickelés et surtout à ne pas devenir leur victime expiatoire. Il représente littérairement et moralement la figure de l'Alsacien en mal d'actions patriotiques, culpabilisé d'avoir été enrôlé ou déconsidéré, qui parcourt les ouvrages romanesques comme ceux de Jules Chancel, Jacquin et Fabre, les fascicules roses de chez Larousse ou dans une période ante bellum le rebelle qui lutte souterrainement contre l'occupant dans les romans du Capitaine Danrit.

Prise dans le tourbillon antigermanique, la verve de Forton est sans cesse happée par l'épicentre historique : ses aventures de guerre reposent toutes sur l'ineptie des chefs adverses et en particulier sur la dégénérescence incarnée par le Kaiser, le Kronprinz et l'empereur d'Autriche. Tous sont affligés de tares qui font de la caricature une arme blessante. Certes le trait est grossier, l'allusion triviale, mais l'auteur entend opposer à la férocité et à la stupidité du bourreau le rire hautain de la victime. De fait il renverse les rôles et souligne la grandeur du petit, leitmotiv des histoires enfantines destinées à renforcer le sentiment d'être utile à la guerre. Ainsi la campagne de dénigrement orchestrée par l'auteur des *Pieds Nickelés* prend-elle appui sur des données historiques réelles.

Le fonds historique participe à la genèse des Pieds Nickelés

Forton se complaît dans la satire de l'ennemi via les attaques personnelles qui fustigent la personnalité du Kaiser et de son fils aîné, les griefs à l'encontre de la mentalité allemande en général, civile ou militaire. Il brocarde Guillaume II en prenant appui sur des données fiables et des travers qu'il exagère. Guillaume II est le petit fils de la reine Victoria du Royaume-Uni, ce qui explique sa volonté de contester la suprématie maritime de l'Angleterre. Il préfère revendiquer son ascendance prussienne. Les images du Kaiser avec ses moustaches en crocs, inspirent l'illustrateur qui en fait un sosie de Croquignol. Il s'empare de l'infirmité dont souffre l'empereur pour le tourner en dérision : le bras atrophié dont il se moque est en fait le résultat d'une paralysie du plexus brachial. Sa versatilité s'explique, selon le dire de certains historiens, par un traumatisme crânien susceptible d'entraîner un caractère cyclothymique, de l'agressivité, de l'entêtement, de l'impulsivité et un manque de tact. Le caricaturiste qui perce sous Forton ne peut qu'exploiter les failles du personnage en dépit de l'indélicatesse du procédé. La lutte contre l'envahisseur passe par l'accentuation du trait

graphique. La laideur physique et morale porte avec elle le châtement qui provoque le rire au moment où celle-ci inspire l'effroi. Le croquis caricatural voue le monstre aux gémonies, au dégoût et à l'exécration des générations à venir.

L'épisode consacré aux *Pieds Nickelés chez le Kaiser*, accumule les défauts de l'empereur mais plus encore, brocarde sa naïveté. La satire s'élargit au clan familial, touchant l'épouse bien en chair et frivole, Augusta Viktoria von Holstein-Sonderburg-Augenstenburg et le Kronprinz son fils aîné. Ce dernier est par ailleurs la victime d'un véritable acharnement de la part de Forton. S'il retient le militarisme exacerbé du père, il focalise sur la faiblesse du fils. Sans cesse malmené par les Pieds Nickelés qui se réjouissent de sa bêtise hagarde, il apparaît sous les traits d'un pantin ridicule dont les ficelles sont agitées par son entourage ou ses ennemis. Guillaume de Prusse est réputé pour sa frivolité malade, cible favorite de Forton qui se joue de son attirance pour l'alcool, la bonne chair et les plaisirs faciles. Cependant l'auteur élude totalement le caractère belliqueux du Kronprinz, commandant des Hussards de la Mort et responsable de la reddition du commandant Raynal lors de la prise du Fort de Vaux en 1916.

Il préfère lui attribuer un penchant pacifiste et dévalorisant, lui refusant tout sens de l'honneur : il est capable d'accepter la paix sans aucune vérification des conditions réelles afin de pouvoir se consacrer à ses agapes. La déformation des traits du personnage est patente : l'humiliation de l'ennemi provient du choix délibéré de s'en prendre uniquement aux faiblesses humaines et de laisser la cruauté et les atrocités à l'écart. On sait pertinemment que le Kronprinz a honoré la valeur militaire de son adversaire verdunois en lui remettant un poignard de pionnier allemand. Malgré son refus d'utiliser un chronotope guerrier précis, Forton laisse quelques indices sur la position du Kronprinz. Les trois Pieds Nickelés déguisés en officiers allemands se rendent à son quartier général pour lui proposer « un tuyau mirobolant qui lui permettra de signer la paix dans des conditions exceptionnellement glorieuses et avantageuses. »²²³ La réalité sert de base au récit romanesque puisque le Kronprinz assure le commandement de ses troupes au Mort-Homme près de Verdun et a son quartier général à Charleville dans les Ardennes pendant le conflit.

Forton déforme également la vérité française. Peut-être est-ce aussi un parti pris anti-propagandiste pour dénoncer la désinformation : il présente Verdun comme une victoire française²²⁴ et insiste notamment sur la déroute et « les sanglante hécatombes des divisions allemandes décimées et anéanties », selon l'avis du général Von Haeseler. Forton opte pour la

²²³ Ibid. p.237.

²²⁴ Ibid. p. 246.

vision partielle d'un combat en faveur des Français. Pourtant si des prisonniers allemands sont faits, l'exténuation des Français est telle qu'ils n'éprouvent aucune animosité envers eux. Épuisée, exsangue, la France fait de plus en plus appel aux populations africaines. Encadrées par des officiers ou des sous-officiers français, les troupes indigènes apportent au combat l'ardeur de leur tempérament et la technique d'un excellent entraînement. Mais Forton n'évoque jamais les troupes coloniales si ce n'est en filigrane avec le frère de Manounou, Sénégalais rencontré dans une ambulance par Ribouldingue. Il préfère s'appuyer sur la proclamation de Joffre après la reprise du Fort de Vaux : « Les Allemands ont perdu la bataille de Verdun ». Il se fonde sur le bilan militaire de 1916, favorable aux Alliés et sur le retournement de situation : Verdun a coûté à la France deux cent soixante quinze mille hommes, mais trois cent dix mille aux Allemands. Le fantassin allemand est épuisé ; les Austro-Hongrois ont été battus en Italie comme en Russie.

Des allusions historiques en filigrane

Avant 1914, les Pieds Nickelés escroquent déjà le Kaiser et Edouard VII, mais l'ironie se fonde sur des clichés habituels et la caricature est encore gentille. Avec le début de la guerre, le ton change et les Pieds Nickelés deviennent systématiquement les persécuteurs des « Boches » civils et militaires, tournent en dérision les personnalités de haut rang, comme le Kaiser, le Kronprinz et Von Tirpiz. Cependant des informations militaires filtrent en filigrane à travers le cartouche. L'étude diachronique du recueil d'aventures montre une historicité qui parcourt les épisodes : après avoir participé à la guerre de position, les Pieds Nickelés partent pour les Dardanelles où ils s'emploient à duper les Turcs et à faire s'entretuer leurs troupes. Or Forton est mobilisé sur le front oriental. Les facéties de ses héros masquent un bilan peu satisfaisant de l'année 1915. Il sait pertinemment que les offensives ont été coûteuses et n'ont pas permis la percée escomptée. L'expédition des Dardanelles a échoué et les Français évacuent au début de janvier 1916 la presqu'île de Gallipoli. Joffre songe à une nouvelle offensive pour la fin de l'hiver 1916. Cependant Forton ne peut guère en faire état puisque les aventures des Pieds Nickelés aux Dardanelles sont publiées entre le 7 octobre et le 30 décembre 1915. Le décalage entre le temps historique et le temps diégétique explique en partie cette carence. Le témoignage sur le vif perd en crédibilité et l'enjeu littéraire et patriotique prime sur la valeur testimoniale. Il œuvre au maintien du moral par le rire juvénile, faisant en sorte que « les civils tiennent » selon le mot célèbre de Forain²²⁵.

²²⁵ André CASTELLOT, Alain DECAUX, op. cit, p.261.

Les souffrances endurées par les Serbes et leur roi Pierre Ier sont éludées. La prise de Varsovie par les troupes du Kaiser réjouit ce dernier mais est surtout le prétexte à tourner l'empereur, déambulant en guerrier à cheval, dans les rues de Berlin pour célébrer sa victoire. Les publications des *Pieds Nickelés* suivent donc le cours des événements mais n'entendent pas s'en faire un écho fidèle. Là n'est pas leur but : elles sont censées faire rire les enfants – et leurs parents – des déconvenues « boches », au mépris de l'exactitude historique. Les multiples sabotages opérés par les Pieds Nickelés dans la dernière aventure (publiée du 7 décembre au 31 mai 1917) répondent aux attentes d'une population démoralisée et à une année difficile marquée par les mutineries, des bombardements effroyables, une guerre sous-marine périlleuse pour les Alliés. A l'arrière des grèves éclatent dans certaines usines. La guerre a entraîné la dépréciation de la monnaie et l'inflation. Les prix augmentent en flèche et la crise du charbon a sévi sur toute la France pendant les deux hivers rigoureux de 1916-1917 et 1917-1918.

C'est dans un phrasé argotique que l'on retrouve l'allusion à cette crise dans *Les Pieds Nickelés font du sabotage* : « Si nous nous étions trouvés à Paname, les Parigots en rupture d'anthracite n'auraient pas été réduits à battre la semelle pour se réchauffer. »²²⁶ Au-delà du rappel documentaire de la crise économique et du marché noir générés par la guerre, l'expression institue les Pieds Nickelés en hommes providentiels, capables de résoudre les problèmes les plus épineux et de redonner l'espoir par leur débrouillardise. Le sourire est déjà un palier dans le retour à la confiance.

Il faut mettre à part les départements occupés du nord de la France où la vie dès 1914 s'avère extrêmement pénible à cause des réquisitions et des restrictions alimentaires implacables. Aux souffrances dues à la faim s'ajoutent les arrestations, les déportations, les exécutions. Forton les passe sous silence, mais légitime ainsi les actes de ses héros dans l'espace ennemi à Berlin, chez le Kaiser, dans une zone frontalière. Ils s'octroient ensuite un repos bien mérité, en touristes dans un « hospitalier cottage » où ils passent « béatement leurs journées à boire, fumer, admirer le paysage et lire les communiqués des journaux ».

Il existe donc une historicité des *Pieds Nickelés* entre 1913 et 1917. Leurs aventures s'accordent aux événements concomitants. Les allusions aux faits historiques précis tissent en filigrane un fin réseau documentaire. L'idéologie prime sur la valeur testimoniale : en contact direct avec la guerre, les armes, le front, l'ennemi, *les Pieds Nickelés* véhiculent un patriotisme tous azimuts qu'ils associent à une entreprise de propagande pacifiste et

²²⁶ *Les Pieds Nickelés font du sabotage*, p.299.

démoralisatrice chez les Allemands. L'absence de contact avec les civils français, l'omniprésence sur tous les fronts, à l'avant comme à l'arrière, en première ligne comme dans les états-majors ennemis ou parmi la population allemande, leur assurent une aura héroïque : les escrocs trublions engagent une lutte sans merci contre l'envahisseur qu'ils vont détruire dans son nid, tant par les mots que par les actes. Leur inépuisable verve engage les procès verbaux contre la féroce bêtise germanique. Ils préfèrent l'ironie, le persiflage au pathétique larmoyant. Leurs actions grotesques et cruelles, remplies d'in vraisemblances – ils ont dévalisé et réduit en cendres les usines Krupp à Essen – renvoient au devoir du satirique pour qui la modération est ridicule tant pour ceux qui se battent pour être maîtres chez eux que pour ceux qui se battent pour être maîtres chez les autres.

En se fondant sur ce principe d'exacerbation des mentalités et des actes, Forton souscrit à l'axiome littéraire et iconographique revanchard : la guerre est caractérisée par des atrocités sauvages, dont l'humanité demeurerait dégradée si elles restaient impunies. Or l'excitation permanente dégagée autant par les textes que par les images et les faciès, rappelle sans cesse la punition. Forton a choisi la protestation sans trêve pour lutter contre les forces de l'accoutumance et de l'oubli. Son travail le rapproche des peintres journalistes, sans le souci de véracité, car il allie le langage de l'estampe d'art et du journal critique satirique, un langage complet et expressif en lui-même. L'éloquence immédiate du dessin renforcée par quelques phylactères est consubstantielle à l'idée principale du cartouche : n'est répandue que la pensée saisissante, féconde, forte. Les réflexions trop fines, trop délicates, ne conviennent pas à l'image de Forton qui est une matérialisation trop lourde, trop imposante, trop solennelle.

« Le dessinateur d'actualité est le journaliste du crayon »²²⁷

Forton participe à la propagande officielle à travers *les Pieds Nickelés* en ridiculisant les dirigeants ennemis. La tension permanente entre un Kaiser violent et un Konprinz faible acère les lames antigermaniques. L'exposition de la rivalité malsaine entre le père et le fils considéré comme un raté, apporte un bémol à la peur inspirée par « les barbares boches », réduits à des pantins de garnison. Le Kaiser redoute les attentats contre sa personne et surtout le plaisir qu'en tirerait son fils²²⁸. Aussi en profite-t-il pour proposer à Croquignol d'être son sosie. Une paire de magnifiques moustaches suffit à le transformer instantanément en Guillaume II. Les bulles traduisent son plaisir à jouer l'empereur tout puissant et à mystifier

²²⁷ Clément JANIN, *Les estampes images et affiches de la guerre*, Paris, Gazette des Beaux Arts, 1919, Introduction, p.VII.

²²⁸ *Les Pieds Nickelés chez le Kaiser*, p.206.

son entourage. La mégalomanie et le culte de la personnalité s'emparent vite de celui qui est au pouvoir et se prend pour un thaumaturge. L'épisode est proche de l'apologue par sa portée morale disséminée : la modestie et le bon sens de ses acolytes le ramènent à la réalité. Il est facile de céder à la tentation du pouvoir : l'image est éloquente qui présente Croquignol affalé dans un fauteuil, un cigare à la main, la tête renversée en arrière de plaisir. Deux mots suffisent pour dégriser le faux empereur : « patriotisme » et « pignouf ».

La réconciliation des trois lascars brouillés par la suffisance de l'un d'entre eux passe par le trait d'union patriotique et une injure à l'escroc : le goujat a rompu l'harmonieuse complicité et invoque instantanément la bonne blague nécessaire à l'entente du trio. La paix est signée autour d'un verre de porto, d'un cigare. L'on trinque à la victoire de la France et à « l'écrasement de cette vermine de Boches ». La solidarité et l'amitié sont revenues car elles sont indispensables en temps de guerre dans l'Entente Cordiale comme dans la Triple Alliance. La scène de dangereuse mésentente vaut pour un avertissement lancé aux fauteurs de troubles.

L'épisode souligne aussi la force de la parole, rhétorique ou non. La bravoure des Pieds Nickelés est liée à leur gouaille et à leur ingéniosité. Elles constituent une captatio irremplaçable. D'ailleurs Forton use volontiers de l'anticipation afin de maintenir l'attention de son lecteur, recourant en tant que narrateur aux mêmes artifices que ses héros, annonçant que « le meilleur du gâteau est à venir » : « Nous verrons par la suite les bons tours qu'ils jouèrent à l'ennemi »²²⁹, précise-t-il à la fin d'une planche. La plaisanterie remplace le dithyrambe officiel peu présent et sourdant de temps à autre. Elle souligne d'autant plus la vaillance des Pieds Nickelés qu'elle donne l'impression de considérer la guerre comme un jeu et l'adversaire comme un pion à manipuler. Ainsi quand l'assaut est donné aux ennemis, les trois lascars vont « reluquer leurs museaux. »²³⁰ Le narrateur ne tarit pas d'éloges à leur égard, non sans une part de cynisme. Ils se battent comme des lions et « l'arme blanche manœuvrée par eux faisait de la rouge besogne. »²³¹ L'antithèse et la fausse tonalité épique instaurent un registre héroï-comique qui parcourt l'œuvre tout entière. Les Pieds Nickelés combattent toujours le sourire aux lèvres, « la fleur au fusil » et trouvent le temps de plaisanter, ils gouaillent. Ils ont conscience d'être « sur le théâtre des hostilités », non pour assister à la pièce en spectateur mais pour y jouer les premiers rôles²³². A la vision ludique se superpose la

²²⁹ *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre*, p.47.

²³⁰ *Ibid.* p.48.

²³¹ *Ibid.* p.48.

²³² *Ibid.* p.76.

conception théâtrale de la guerre. Cette appréhension dramaturgique du conflit en impose une image manichéenne et caricaturale qui dédramatise tout en aiguisant la passion patriotique.

5 LES PLAISANTERIES FARCESQUES OU L'ÉCOLE DE LA CONTRE-PROPAGANDE

Les plaisanteries des Pieds Nickelés ont affaire avec les farces les plus triviales de la commedia del arte ou des atellanes que ne nieraient pas Plaute ou Térence. De la préhistoire du langage à l'étape la plus élaborée de la rhétorique, ils manipulent la langue aussi bien que leur fusil ou leur baïonnette, en faisant une arme des plus acérées.

a- La rhétorique manipulatrice

A la base du langage, se trouvent l'onomatopée, le cri de guerre ou de ralliement. Ce degré zéro du langage est représenté dans les scènes de bataille restituées par le bruit des armes, des éclats d'obus, des ruades de chevaux, des corps disloqués ou encore par les cris poussés. L'entente cordiale entre les trois amis, à l'instar de la Triple Entente, est scellée à grands renforts d'« aminches », de « fistons », de « poteaux », lorsque les Pieds Nickelés se désignent eux-mêmes. Le narrateur préfère la simplicité des « trois amis », la complicité des « trois lascars » ou des « trois loustics » rappelant par leur dénomination leur rouerie légendaire. « Les gaillards débrouillards » à la rime gouailleuse et « le vaillant trio » honorent les protagonistes qui se considèrent comme des frères. Vus par l'ennemi, turc ou allemand, « ce trio de Français roublard » est qualifié de « misérable », ce qui constitue une forme de reconnaissance de leur bravoure.

Leur entente subit de rares anicroches. Lorsqu'ils échouent à cause de la maladresse de l'un ou de l'autre, un rappel à l'ordre suffit pour retrouver le calme. L'injure est le remède à l'échec, comme la satire peut l'être à la démoralisation. Dans les Balkans, Ribouldingue perd lors d'une partie de cartes au cours de laquelle il joue une bataille face au Grec Phelano et doit lui abandonner cinq cents prisonniers²³³. Croquignol le traite alors de ballot » et de « dernier des idiots » incapable de tricher, et lui offre sa revanche en échouant dans un duel à mains nues dans sa lutte face à un géant bulgare. Cependant les échecs ne sont que temporaires et le renversement de situation arrive toujours rapidement, permettant aux Pieds Nickelés de relever la tête. Leur entêtement doit servir d'image à l'obstination dont il faut témoigner face à l'ennemi. En quatre années de combat et près de trois cents pages, seulement deux

²³³ *Y a du monde aux Balkans*, p.31.

différends sèment la discorde parmi les héros sans entamer véritablement leur amitié. Ils offrent une valeur symbolique morale aux histoires. Enfin la bonne humeur des Pieds Nickelés égaie les tranchées²³⁴ ; ils y bavardent joyeusement avec leurs camarades. Fidèles à la réputation d'humanité des soldats français, ils offrent un verre de vin aux « Boches » capturés et entretiennent ainsi le manichéisme primaire opposant la bonté des Français envers leurs prisonniers aux mauvais traitements infligés par les Allemands aux leurs.

Les euphémismes humoristiques les rendent sympathiques, promeuvent leur intelligence et discréditent l'ennemi. Les atrocités sont lénifiées par la désinvolture du langage : transpercer l'ennemi à la baïonnette revient à « travailler à la fourchette dans le bleu de Prusse. »²³⁵ Les balles envoyées par les Allemands ne sont que des « dragées », de « la pacotille à la manque », de « la camelote ». En revanche la préparation de l'accueil de l'ennemi emprunte à l'humour noir : « pour ce qui est de leur faire tout ce qu'il y a de plus bath comme réception, nous autres, ça nous connaît », déclare Filochard. Le recours au proverbe ou au jeu de mots témoigne de leur vivacité d'esprit : ils ont toujours le dernier mot, « à malin, malin et demi », pensent-ils. Ils ont pris beaucoup de canons sur le zinc dans le civil et sur les champs d'honneur en tant que militaires. Ces êtres d'apparence frustes entendent « battre le briquet sur le caillou de [leur] génie pour en extraire des ruses de guerre encore plus épuisantes que les précédentes. »²³⁶ Leur langage et leurs actes associent inexorablement la guerre au jeu, à la farce et à la rouerie. Ils emploient leur malice autrefois répréhensible à servir leur patrie, dans un délire d'invraisemblances brocardant l'ennemi.

Ces bons vivants dans l'âme étalent leur philosophie épicurienne et s'empressent de faire bombance où qu'ils soient et de « vivre aux frais de la princesse ». Les triomphes sont l'occasion de repas bien arrosés. Ils dupent le civil allemand benêt comme le militaire amoindri, le Kaiser comme l'aubergiste de rencontre. Ils volent à tour de bras le Berlinoïse imbu de sa personne comme le général turc. Toutefois aucune de leurs farces n'est gratuite. Ils volent les chaussures des Musulmans en train de prier pour les revendre au Sultan, mais l'argent récupéré est destiné aux Poilus français. Le résultat est exprimé en termes argotiques et en latinismes distingués : « C'était un assortiment de sordides croquenots et des ribouis fatigués. De plus, il s'exhalait de toutes ces chaussures un fumet "sui generis" n'ayant rien de comparable avec les parfums des cassolettes. »²³⁷

²³⁴ *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre*, p.60.

²³⁵ *Ibid.* p.48.

²³⁶ *Ibid.* p.76.

²³⁷ *Les Pieds Nickelés aux Dardanelles*, p.131.

Il serait réducteur de ne considérer que la familiarité du propos. Les jeux de mots et les situations empruntés par Forton rappellent ses sources littéraires, la filiation picaresque de son œuvre. Guillaume II est transformé en « Don Quichotte à la manque », dans un accoutrement de gueux pour défiler triomphalement. Mais Croquignol lui fait remarquer qu'ainsi il ne passe pas pour un embusqué auprès de la population. L'humour et l'argot démantèlent l'idéologie superficielle bourrelée de préjugés des civils allemands mais aussi français. Si Cervantès a pu inspirer Forton, la source voltairienne est avérée par les épousailles de Ribouldingue-Pacha avec la fille de Maka-Bey, la belle Aïcha dont le voile dissimule une laideur à pleurer. Cette dernière a quelque parenté avec la belle Cunégonde devenu fort laide.

Le détournement de la gravité en dérision au profit des Français se fait par la métaphore burlesque de la chair à canon : le savant chimiste allemand rencontré aux Dardanelles est enfermé dans un obus et envoyé vers les lignes alliées avec la formule de fabrication des gaz asphyxiants inventés par l'ennemi. L'arme est ainsi réduite à une efficacité informative qui élimine toute visée meurtrière. L'obus ne tue plus, il dévoile. Les Pieds Nickelés revendiquent leur statut de metteurs en scène et d'acteurs de premier plan, dans un vocabulaire dramatique qui lève le rideau sur le théâtre de la guerre :

« A quelle heure le lever de rideau ? – La représentation commencera quand les acteurs, c'est-à-dire les Boches, voudront se donner la peine d'entrer en scène. »²³⁸

L'amour du verbe rapproche Forton de Rabelais par sa truculence : l'onomastique offre des trésors d'ingéniosité bâtis sur la phonétique suggestive des noms propres. Les mots valises apportent leur lot de fantaisies à travers des néologismes humoristiques. « Épastrouillant » et « esparagonflant »²³⁹ font partie de ces pitreries verbales. Ils allient l'exception, la stupéfaction, l'admiration, l'audace, l'espoir et la peur, compromis entre « épatant », « gonflé », « exceptionnel », « trouille » dans des registres fort variés. Ils recèlent toute la force langagière et spirituelle de leur concepteur. L'orthographe vient au secours de l'hyperbole emphatique : les Pieds Nickelés préparent de « pharamineuses » surprises, Forton donne dans « l'hénaurme ». La démonstration burlesque passe par l'expansion graphique.

Nonobstant ces fantaisies que d'aucuns jugent à tort simplistes, il faut signaler l'intertextualité dispersée dans les épisodes. Aux allusions rabelaisiennes et voltairiennes s'ajoute la puissante veine zolienne avec la bête humaine représentée par le train fou lancé par les Pieds Nickelés sur les rails vers un pont détruit, train aux wagons remplis de soldats braillards, dans *Les Pieds Nickelés font du sabotage*. Les héros brouillent aussi les pistes par

²³⁸ *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre*, p.96.

²³⁹ *Les Pieds Nickelés font du sabotage*, p. 292.

une parodie intertextuelle des paroles lancées par un certain Batocki²⁴⁰, dictateur du ravitaillement à la Diète de Prusse – le comique satirique procède une fois de plus des jeux de mots cruels - qui clame « Place au jeûne ». Le prétexte utilisé par le trio pour renforcer le patriotisme allemand consiste à affamer la population. Jeûner est faire acte de patriotisme. La thèse de la pauvreté littéraire des *Pieds Nickelés* est totalement récusée : le récit au passé simple n'est pas dénué d'aisance et mélange allègrement les niveaux de langage : argot (« du bath turbin », « barboter », « se grouiller », « prendre une biture »...), pseudo-teuton (« tarteifle », « Kamerad » ...), calembours (« Les sous-marins ont l'habitude de vivre soulauds (sous l'eau) », formule soulignée à l'attention du lecteur distrait), tournures plus élaborées, lexique enrichi de superlatifs étonnants (« mirobolatif », « épastrouillatoire » ...). Cependant les jeunes lecteurs d'un illustré ciblé sur le lectorat familial accèdent à ce niveau de langue. On ne peut donc que s'interroger sur le niveau culturel des lecteurs de *L'Epatant* et celui de leurs pairs actuels, parfois plus âgés et mis en difficulté par sa lecture. La truculence rabelaisienne, l'ironie voltairienne, la puissance zolienne et la prodigieuse imagination servent de tremplin à un patriotisme trop expansif pour n'être pas commandité.

b- Le recours aux subterfuges conventionnels : un comique de situation éculé ?

Les Pieds Nickelés affichent leur esprit roublard et frondeur en recourant à des gags déjà employés dans la littérature enfantine. Le virage patriotique qu'ils prennent transforme les malandrins en repentis décidés à participer au « grand élan national » pour débarrasser le pays des « Teutons ». Au fil des cinq albums de guerre, les rodomontades s'enchaînent afin de déstabiliser l'ennemi et de l'éliminer par des ruses et des pièges.

Leurs expédients se divisent en deux catégories selon qu'ils ont un objectif préventif ou curatif. Ils excellent à l'espionnage en se dissimulant tour à tour dans des balles de foin, des arbres, des sacs de pommes de terre, afin d'observer l'ennemi ou de pénétrer dans son camp à son insu. Ces subterfuges sont récurrents dans la littérature enfantine, les « Livres Roses » de Larousse, les abécédaires ou les albums pour les plus petits car ils provoquent un rire franc. Le recours aux cigares soporifiques pour endormir les « huiles autrichiennes » n'est pas nouveau non plus puisque l'utilisation de narcotique est prônée par Bécassine et plus sérieusement dans l'ouvrage de Delluc, *La guerre est morte*²⁴¹. Au-delà de la simple farce, l'objectif final naturellement patriotique s'impose puisqu'il s'agit de transmettre des

²⁴⁰ Batocki, dictateur allemand des vivres, déclare le 16 octobre 1916 que la situation alimentaire est mauvaise. Forton exploite immédiatement cette triste affirmation.

²⁴¹ Louis DELLUC, *La guerre est morte*. Paris, L'Édition, 1917.

documents stratégiques appartenant à l'ennemi et les informations sont toujours communiquées en hâte aux Alliés.

Le naturel revient au galop en dépit du patriotisme affiché par le trio : il ne manque pas de tirer quelque profit pécuniaire de ses exploits ; cependant « bien mal acquis ne profite jamais » et le butin est rarement bénéfique. La substitution du collier de l'impératrice Augusta, le vol de la cassette d'or des paysans peu accueillants se justifient par le peu d'aménité dont témoignent les Allemands mais ne profitent guère aux escrocs qui les perdent ou en sont dépouillés peu de temps après. La morale est sauve, contrairement à ce qui se passe dans les épisodes ante et post bellum, car les sommes obtenues sont destinées aux veuves et aux orphelins de guerre français. De même, les Pieds Nickelés profitent d'une quête en faveur d'œuvres à Berlin et dans toute l'Allemagne pour récolter l'argent qu'ils envoient en France pour secourir les Poilus blessés, anticipant l'œuvre des Anciens Combattants car le mouvement combattant n'est pas né dans l'euphorie de la victoire mais pendant la guerre pour tirer d'une situation misérable « les laissés-pour-compte du grand massacre », comme le rappelle Antoine Prost²⁴². En amont comme en aval, les idées émises et les desseins poursuivis sont donc toujours liés à une cause externe fiable et se présentent même comme des suggestions exploitées ultérieurement. Ne faisons toutefois pas de Forton un économiste ou un politicien dissimulé sous la carapace d'un écrivain. L'appréciation de ses productions à leur juste valeur textuelle et iconographique suffit pour dévoiler l'axiologie de ses dessins et de ses récits. Le détournement moral et le renversement de situation contribuent paradoxalement à renforcer l'éthique des Pieds Nickelés pendant la guerre.

Parmi les autres procédés bien rôdés en matière de duperie, l'enivrement de l'ennemi est courant : il permet surtout de conforter le cliché paillard et orgiaque de la représentation de l'Allemand. Adeptes de beuveries, souvent montré saoul après avoir fait ripaille et dépouillé ses hôtes français, son image n'en est que plus dépréciée. Son goût prononcé pour l'alcool fait également écho à la rumeur selon laquelle les Allemands n'ont rien à se mettre sous la dent ou dans le gosier dans leurs tranchées et seraient appâtés par les provisions des Français. Le moyen le plus utilisé par les Pieds Nickelés pour parvenir à leurs fins reste quand même le travestissement. Il participe du mécanisme de substitution largement employé qui souligne l'importance de l'apparat. Il rejoint le trompe-l'œil littéraire utilisé par Forton afin de préserver les apparences ultra-patriotiques et fait écho au fameux trompe-l'œil peint sur un panneau destiné à piéger les Allemands se croyant dans un paysage de campagne serein et

²⁴² Antoine PROST, *Les Anciens Combattants et la Société Française 1914-1939*. Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1977, introduction, p.1.

sans danger. A la dissimulation aux yeux de l'ennemi correspond la dissimulation aux yeux d'Anastasie. Les soldats allemands sont dupés par les échanges d'uniformes et conduits à s'entretuer sous la direction des Pieds Nickelés qui les entraînent au combat. Les deux subterfuges précités servent aussi les Français prisonniers qui peuvent s'évader et révèlent le sens de l'honneur qui animent les héros, toujours prêts à se venger « de la formidable raclée encaissée en jouant les plus sales tours imaginables aux Boches. » Le vocabulaire hyperbolique accroît le désir de revanche et répond à l'entreprise de bourrage de crâne. Cependant l'excès confine au grotesque et au ridicule lorsqu'ils remplacent la cagna en aluminium du Kaiser par une guitoune en caoutchouc qu'une fâcheuse déchirure fait éclater si bien qu'elle emprisonne l'empereur. Le but est de faire s'esclaffer le lecteur. Il n'existe aucune demi-mesure. Quand le trio se déguise en officiers allemands pour proposer un traité de paix au naïf Kronprinz, les trois loustics ont bien du mal à garder leur sérieux.

Avec Forton, le ridicule tue, c'est l'arme de pointe. Affublés de costumes d'officiers autrichiens, les héros quittent Vienne. Ils détournent un train qui file à toute vapeur, font dégénérer un repas officiel avec l'empereur d'Autriche en un vaste concours de lancer de détritrus. Les farces désopilantes présentent un fond sérieux et littéraire : elles font apparaître en filigrane une isotopie ordurière qui parcourt les épisodes de guerre afin de dégrader l'ennemi. Ils installent à Berlin un restaurant qui ne sert que des ordures mais qui attire toute la haute société berlinoise avide de nouveautés et débordant de snobisme. Le Kronprinz en personne a l'impression d'avoir avalé un vomitif et « risque fort d'en crever. »²⁴³ Ils y proposent des mélanges aussi hétéroclites qu'épouvantables et décident de mettre fin à leur activité en servant une magnifique bombe glacée qui explose à la figure des convives et anéantit le restaurant. Ces destructions massives ont une fonction symbolique contenue dans un texte cinglant, bref, sans complaisance et dans un dessin épuré sans détail descriptif : purger l'Allemagne de tous ses habitants, civils et militaires afin de repartir sur des bases saines. La bande dessinée développerait donc la catharsis propre au théâtre.

c- Une bande dessinée cathartique

L'expurgation lexicale a pour pendant l'épuration germanique. Pour cela, Forton joue sur les mots et se plaît à leur conférer leur sens propre, quitte à passer pour un écrivain simpliste. Le procédé ordurier fait partie de cette stratégie de l'anéantissement : il se répète lorsque les Pieds Nickelés trompent un fournisseur de l'armée allemande en lui vendant des

²⁴³ *Les Pieds Nickelés à Berlin*, p.155.

boîtes de conserves préalablement remplies de déchets afin d'empoisonner les soldats allemands au front. La nourriture est le nerf de la guerre, aussi le concepteur offre-t-il à ses héros tous les moyens les plus imaginatifs pour la détourner au profit des Français ou bien pour la souiller au détriment des Allemands. C'est pourquoi ils envoient aux Alliés des obus chargés de bouteilles de vin chapardées dans les caves du Sultan turc. Ils ravitaillent ainsi généreusement les leurs en friandises solides et liquides, détournant le but mortifère des armes en un espoir de victoire et de vie. L'aubaine est inespérée et ils rappellent là le remède à bien des maux en bombardant le camp français d'obus chargés de « litrons de rouge ».

Après le déguisement et l'empoisonnement ordurier, le troisième recours farcesque est l'infantilisation qui dépossède l'ennemi de tout esprit mature et de toute capacité de réflexion, le ravalant à la situation de « non-être ». Le procédé consiste à considérer l'adversaire comme un être naïf et crédule, à le rabaisser intellectuellement au niveau d'un enfant, voire d'un nourrisson. La technique a déjà été exploitée aux Balkans par la vente de jouets en bois pour des armes, aux différents protagonistes de la guerre. Elle se poursuit dans les épisodes de la Grande Guerre, par le recours à des ficelles plus grossières. Filochard ouvre à Berlin un comptoir de l'alimentation où il vend d'appétissants comestibles qui ne sont en fait que des aliments factices en carton, en bois ou en pierre. La métaphore ludique de l'ersatz parcourt l'épisode. Les solutions tiennent également de l'inversion carnavalesque : les défilés triomphaux deviennent des mascarades comme la déambulation du Kaiser en manant dépenaillé sur un canasson squelettique. Aux Dardanelles, les farces sont celles de garnements qui remplissent de lait les bidons de carburant destinés à un sous-marin : il coulera en pleine mer, les moteurs encrassés par une épaisse couche de beurre.

Le second palier de l'infantilisation est atteint lorsque les Pieds Nickelés à Berlin ouvrent un magasin de lingerie destinée à être envoyée aux « soldats boches » qui combattent pour le roi de Prusse. En fait ils vendent des paquets remplis de layette pour bébés ou de cigares explosifs²⁴⁴. Le comble est atteint avec la crétinisation de l'empereur d'Autriche, juché sur une chaise haute, un hochet à la main et un bavoir noué sous le cou avec en inscription « bébé est sage ». Renouant avec leurs vieilles habitudes mercantiles, ils lui offrent une armée de soldats de plomb et un cheval à bascule et jouent avec lui à la guerre sur un tapis de jeu. Alors que l'actualité propose une adaptation de la guerre à l'enfant sous diverses

²⁴⁴ Ibid. p.169.

formes ludiques et littéraires, ici l'adulte joue à la guerre comme un enfant et de fait la discrédite et ôte toute crédibilité aux belligérants de la Triple Alliance.

Cette vision ludique, dévoyée et unilatérale du conflit a pour avantage de mettre en place toute une symbolique littéraire et iconographique : les poncifs antigermaniques s'accordent à la caricature pour éliminer l'ennemi par le souffle de la bêtise. Les soldats ne sont que des marionnettes agitées par les états-majors, à l'instar des soldats de bois ou de plomb. Pour que la dimension patriotique de l'œuvre soit complète, il faut aussi que les Pieds Nickelés accomplissent des actes symboliques comme la récupération d'une pièce d'artillerie, d'une caisse de munitions, d'un canon, du drapeau ennemi, ce qui leur vaut une citation à l'ordre du jour. Ils poussent l'exploit jusqu'à faire prisonnier le général Choukroutmann aviné et humilié, ramené à cheval sur le vacuum cleaner des tranchées inventé par le trio, métaphore de l'aspiration du mal et de l'expurgation de l'ennemi²⁴⁵.

Tels des enfants, les Pieds Nickelés s'emploient à construire des engins de guerre, comme ce dirigeable avec une toile gonflée d'air, une caisse en bois, une hélice et un moteur actionné par une manivelle et à l'huile de coude. Leur engin déverse des boules pointues sur l'ennemi amené à la reddition par peur de l'asphyxie. Ils réitèrent l'exploit du zeppelin en hissant à bord le Kronprinz qu'ils passent à tabac avant de le larguer au bout d'une corde comme un pantin au bout d'une ficelle. Leurs actes matérialisent et concrétisent le souhait le plus cher des patriotes français. Leur ingéniosité suscite l'admiration des leurs et la crainte de l'adversaire tandis que leurs exploits se mesurent à l'aune des félicitations reçues : ils laissent d'ailleurs au camp français le souvenir de leur bravoure et d'une bonne humeur inaltérable²⁴⁶. Le comique tient donc à la situation et au verbe haut. La force dramaturgique des épisodes leur est conférée par l'effet salvateur et purgatif des aventures, proche de la catharsis théâtrale. La richesse de l'œuvre lui vient également de son intertextualité doublée d'une rémanence artistique.

d- Rémanences artistiques, visuelles et textuelles

Sous des dehors simplistes, *les Pieds Nickelés* abordent des sujets culturels et sont en phase avec les courants littéraires artistiques en gestation. La mode abracadabrante lancée par le trio à Berlin anticipe le dadaïsme. Les chapeaux tous plus fantaisistes les uns que les autres créés par les Pieds Nickelés, rappellent les constructions ou les collages surréalistes qui

²⁴⁵ Voir l'image en regard, tirée de *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre*, p.56.

²⁴⁶ Ibid. p.91.

suiront la guerre²⁴⁷. Ils apparaissent comme les précurseurs du mouvement dada né pendant la Grande Guerre, dans les milieux intellectuels et artistiques occidentaux : ce dernier remet en question de façon radicale les modes d'expression traditionnels. L'originalité provocatrice des couvre-chefs inventés par les trois lascars fait pendant à la dérision dadaïste qui anime les foyers comme celui de Zurich (1915-1919) avec Tzara ou les poètes allemands Hugo Ball et Richard Huelsenbeck. Sans être poètes, quand bien même ils ont l'art de créer, les trois lascars dépaient les rues de Berlin, mais surtout lancent des modes ridicules, provoquent des cataclysmes dans une fête chantée. Ils excellent à renverser les situations

Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre offrent une mine de ruses et de gags dont Charlie Chaplin s'inspire assurément dans son film *Charlot soldat*. En effet Forton orchestre une contre propagande littéraire et iconographique fondée sur la satire de la propagande ennemie. Pour cela, il met en scène le trio à l'œuvre, dans son entreprise de démoralisation de l'adversaire grâce aux troubles qu'il fomente. Les Pieds Nickelés commencent par semer la discorde dans les rangs de l'armée germanique : déguisés en juges, ils acquittent des émeutiers et incarcèrent leurs gardiens. Ils transforment un contingent de prisonniers français en « enfants sous-alimentés » et font franchir la frontière hollandaise à une troupe de gamins barbus et moustachus en culottes courtes. Ils prennent la place de trois médecins major, chargés de présider un conseil de réforme. L'absurde étant l'arme favorite de Forton, ses héros décident de renvoyer les hommes valides dans leur foyer et de « déclarer bons pour le service », les manchots, les culs-de-jatte, les gâteux, les bossus, transformant l'armée allemande en une immense cour des miracles. Croquignol après avoir été le sosie du Kaiser, devient son infirmier privé. Il annonce par son attitude Charlot qui le fera prisonnier un peu plus tard dans son film de 1919.

L'œuvre de Forton s'avère donc un creuset artistique qui regroupe des influences diverses mais fait aussi jaillir des étincelles éclairant d'un nouveau jour la peinture et le cinéma. Les récurrences iconographiques construisent une trame simple pour les enfants. L'onomastique trouve son illustration dans la figuration des personnages comme le Sultan, les généraux allemands, les civils berlinois. Forton sait jouer de son trait sûr et caricatural : aux Dardanelles, le Sultan a des airs du gouverneur des Balkans de 1913. Le long nez de Croquignol facilite le rapprochement avec Ferdinand Ier et Guillaume II, indice également relevé dans *Fillette* par l'espiègle Lili, qui reproduit sur les murs le profil reconnaissable du roi de Bulgarie.

²⁴⁷ *Les Pieds Nickelés à Berlin*, p.152. Voir l'image en regard concernant les couvre-chefs fantaisistes.

La une de *L'Epatant*²⁴⁸ participe au jeu cruel de la propagande patriotique dans le numéro du jeudi 27 avril 1916, en présentant la tête d'un soldat allemand aplati sous une presse et en usant d'un cynisme sans vergogne dans les propos : « Les Pieds Nickelés ont trouvé un moyen aussi simple que radical pour modifier instantanément le crâne Kubique des Boches !!! » L'ensemble hypostasie l'envie d'en découdre définitivement avec l'ennemi. Le rappel étymologique de l'Alboche contenu dans l'orthographe germanisée de « kubique » est courant dans les récits contemporains. La phrase lénifie le dessin par son humour noir.

Les Pieds Nickelés à Berlin transposent le théâtre de la guerre sur scène et proposent une mise en abyme de l'œuvre et des intentions patriotiques plus générales dans la représentation de gala qu'ils donnent dans un théâtre berlinois : les trois gaillards commanditent toute une série de gags hilarants pour terminer sur une « Marseillaise » chantée par un phonographe dissimulé dans la coulisse et un buste de Marianne, entourée de drapeaux alliés, le tout surmonté d'une pancarte « Vive la France ». Ce qui devait servir d'apothéose au spectacle et consacrer la victoire de la Germanie, le triomphe de sa « Kultur », se transforme en un vaste pugilat : le public enragé détruit totalement le théâtre dont il ne reste que des ruines fumantes. L'épisode contient tous les germes de la propagande, de la déstabilisation et de la destruction de l'ennemi.

6 DÉSTABILISER, DÉSINFORMER, RUINER L'ENNEMI : LA RHÉTORIQUE DE LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE

La fragilisation de l'ennemi passe par la désinformation. C'est pourquoi Forton a doté ses héros d'une époustouflante audace verbale. Il n'oublie pas l'efficacité de la verve, la force des tirades lancées en public par les hommes d'état et les militaires afin d'agir sur la conscience du public. Il connaît la fonction expressive du langage et s'empresse de l'utiliser à bon escient.

a- Les boniments persuasifs des Pieds Nickelés

Ribouldingue a un indéniable talent d'orateur et harangue ses frères musulmans dans une tirade défaitiste appelant à la reddition par des arguments péremptoires, répandus à l'époque : il accuse l'Allemagne opportuniste d'entraîner à la ruine la Turquie dont la défaite est signée d'avance. Il reprend l'antienne de l'Allemagne colonisatrice qui traite l'empire ottoman en pays conquis et qui lui fera payer une dette de guerre après le conflit. A l'actualité

²⁴⁸ Voir l'image en regard représentant la couverture de *L'Epatant* du 27 avril 1916 annonçant *Les Pieds Nickelés à Berlin*.

se mêle une réflexion sur le colonialisme qui reviendra sur le devant de la scène dans la seconde moitié du 20^e siècle. La malignité de l'Allemand est déjà soulignée par Madame Hollebecque dans l'apologue oriental du « vieil homme malade » inséré dans *La Grande Mêlée des Peuples*.

Un système plus pernicieux est mis en place dans la caricature bariolée de la première de couverture du numéro 423 du 24 août 1916 : l'Allemand y est représenté pantois devant les déclarations du pseudo Kaiser Croquignol dont la supercherie n'a pas même été subodorée²⁴⁹. Les trognes enluminées des auditeurs souvent bedonnants et surmontées de chapeaux emplumés, côtoient des corps maigres au long cou. La perplexité se lit sur leur visage, notamment celui d'une femme en rouge, replète, les mains croisées sur son ventre rebondi. Les bulles proviennent des deux acolytes mêlés à la foule qui sèment la confusion dans les esprits en contredisant les propos triomphateurs du faux Kaiser, par les allusions aux victoires françaises de l'Yser et de la Marne. Ce qui consterne les auditeurs allemands fictifs ravit les lecteurs français réels du journal, aptes à prendre le contre-pied de ce qu'on leur sert. Une fois encore le sous-titre de la couverture est éloquent :

« On verra, au cours de ce chapitre, que les boniments impériaux ne sont pas toujours accueillis avec un enthousiasme délirant. »²⁵⁰

Le terme de « chapitre » pour désigner une aventure hebdomadaire des héros confirme l'appartenance des *Pieds Nickelés* au feuilleton romanesque populaire. La litote du narrateur et l'hyperbole du personnage constituent les assises du discours propagandiste et désinformateur destiné à maintenir les civils allemands dans l'ignorance et à les manipuler.

b- La manipulation des esprits

Le deuxième ressort des *Pieds Nickelés* est la manipulation des esprits et des hommes. Curieusement la démonstration de ce qui se passe outre Rhin est le reflet de ce qui est demandé à Forton côté français. N'a-t-il pas trouvé là un moyen rhétorique et graphique de peindre la manipulation quelle qu'elle soit et où qu'elle soit ? Si l'on s'en tient à une pure vision patriotique des *Pieds Nickelés* et au bourrage de crâne attribué à l'ouvrage, Forton célèbre l'intelligence française face à la balourdise allemande. Il fustige davantage la bêtise que la cruauté, reflétant la croyance en une idéologie manichéenne de la suprématie de l'esprit sur le matérialisme et l'attentisme. C'est dans ce cadre que les *Pieds Nickelés* libèrent les prisonniers de Berlin et des environs pour les transformer en mercenaires cambrioleurs

²⁴⁹ Voir l'image en regard reproduisant la couverture de *L'Epatant* du 24 août 1916 annonçant *Les Pieds Nickelés font du sabotage*.

²⁵⁰ *Les Pieds Nickelés font du sabotage*, p. 249.

justifiant leurs pillages par la nécessité de subsister. Le trio entend pourrir la situation, détruire de l'intérieur la société allemande en provoquant l'insurrection des civils contre les militaires, situation que ne manquera pas d'exposer Louis Guilloux dans *Le sang noir*²⁵¹, roman pamphlétaire contre la guerre.

Forton s'appuie également sur les préjugés qui accablent la population allemande et signalent sa cupidité, son goût pour la rapine et les orgies. Ce mode de vie fait d'ailleurs bien les affaires des escrocs repentis chez qui la corde financière vibre toujours. Mais comme s'ils procédaient à une sorte de transfert de personnalité ou bien que l'Allemand n'était que le miroir grossissant des vices humains, ils se plaisent à lui communiquer le goût de la maraude. Ils entretiennent l'image du Germain barbare capable d'épouvanter ses propres concitoyens. Le transfert s'opère totalement lorsque les Pieds Nickelés trouvent leurs sosies approximatifs dans la personne de trois soldats allemands qu'ils ont enfermés à leur place. Ces derniers passent pour « la redoutable bande des Pieds Nickelés », dangereux malfaiteurs, et seront condamnés aux travaux à perpétuité. En fait la guerre purifie en apparence les trois malandrins et prend l'allure d'une tragédie où le destin s'écrit et se dessine : l'Allemand originellement mauvais ne peut que subir la fatalité d'un sort qui le mène à la décadence, à la ruine. Emile Toutey préfère la rétrospection historique remontant aux racines du mal, Attila et à l'inévitable transmission d'une hérédité malsaine. Forton met en exergue cet aspect tragique et accélère le destin, symbolisé par le wagon où sont enfermés les employés d'une gare allemande et que les Pieds Nickelés prennent soin d'envoyer sur le front pour qu'ils y périssent.

L'entreprise de démoralisation de l'adversaire passe aussi par l'affichage d'une confiance inébranlable dans la victoire française. A l'allégorie policée de Niké de Madame Hollebecque, Forton préfère la franche et hilare affirmation à travers laquelle l'étendard français est tendu sur la scène d'un théâtre allemand, ou bien de manière plus provocante lors du repas avec l'empereur d'Autriche. Les trois compagnons clouent le dîner d'un gâteau surmonté d'un petit soldat français brandissant un minuscule drapeau tricolore sur lequel on peut lire « victoire ».

Leurs actes oscillent entre la gravité dévoyée et les blagues puériles. Sur la scène civile comme sur la scène militaire, ils optent pour la stratégie de la déstabilisation. Ils oeuvrent à la discorde sociale. Ils créent une mode ridicule qui finit par provoquer des émeutes, mettent du

²⁵¹ Louis GUILLOUX, *Le Sang noir*. Paris, Gallimard, 1935.

poil à gratter dans la doublure des robes qu'ils vendent, remplissent de clous les bottes des Allemands. Ils entament leur période de sabotage.

c- Le sabotage

Leur parcours les mène en première ligne sans qu'on sache précisément où, mais probablement à la lisière franco-allemande, les propulse sur le front des Dardanelles où ils rejoignent leur père Louis Forton, tout comme Bécassine y avait retrouvé son illustrateur. Débarqués à Constantinople - nouvelle ressemblance avec *Bécassine chez les Turcs* - ils s'empressent d'aider les Alliés avant de partir pour Vienne et le palais impérial. Là débute une sérieuse campagne de démoralisation annonçant que l'Allemagne est au bord de la faillite. Après moult sabotages maritimes, à l'instigation du grand amiral Von Tirpitz, ils proposent un festival de gaffes volontaires : canons remplacés par de vulgaires tuyaux de poêle, sous-marins cartonnés qui prennent l'eau. Leur périple les conduit auprès du Kaiser et ils finissent par mettre « Berlingau » à feu et à sang.

Au sabotage matériel se superpose le sabotage des mentalités, beaucoup plus pernicieux, par le biais du langage contradictoire, comme en témoigne la première de couverture du numéro 423 du jeudi 24 août 1916 de *L'Epatant*. La démoralisation du peuple allemand est orchestrée par un bourrage de crâne inversé consistant à persuader que l'heure est à la reddition, à la paix et que l'Allemagne a tout à y gagner. Le sabotage matériel passe par des farces « pharamineuses »²⁵². Avec les Pieds Nickelés le sérieux et la gravité ne sont pas de mise, tant sur le plan verbal que gestuel. Les actes commis sont pourtant atroces mais l'éloquence du dessin et la gouaille du verbe compensent cette gravité. C'est ce que prouve le sabotage des usines Krupp : le trio utilise le marteau pilon pour réduire au carré la tête d'un général « boche », font exploser les bâtiments en mettant de la poudre à canon dans le charbon et s'emparent du coffre avant de s'enfuir et de se retrouver « marrons », dépouillés de leurs effets et de leur argent. Les Pieds Nickelés transforment les albums en roman picaresque dévoué à la cause patriotique : héros habiles à se tirer d'embarras, rusés et sans scrupule, ils mènent en marge de la société allemande une vie d'aventuriers où le hasard fait bien les choses. Reconnaisables à leur faciès inimitable, au trait franc et appuyé qui trace leur silhouette longiligne ou trapue, toujours en mouvement, ils accomplissent des miracles.

L'horrible boucherie de la guerre de 1914 prend avec eux l'allure d'une gigantesque farce. Pourtant sous leur dehors comique, ils ont les dents d'Ugolin : il leur faut croquer

²⁵² *Les Pieds Nickelés à Berlin*, p.182.

bestialement le crâne de leur ennemi. Ils tuent sans vergogne et se livrent à de véritables carnages. Nonobstant cette dérive vers le génocide, le public n'est pas choqué par cette avalanche morbide. Expliquer le paradoxe d'une mort joyeuse nécessite l'étude de son orchestration, de ses différentes manifestations et surtout de l'objectif final recherché par le littérateur inféodé aux décisions gouvernementales.

d- « Fais comme la Mort la Famine fais ton métier »²⁵³

La violence ensanglantée qui émaille le poème ferroviaire de Cendrars se retrouve démultipliée et dédramatisée à la fois dans les aventures de Forton. Il est probable que l'adepte des champs de course a lu, sinon rencontré, le bourlingueur qui a « aussi joué aux courses à Auteuil et à Longchamp. »²⁵⁴ Le parallèle entre les deux œuvres porte bien évidemment davantage sur le fond que sur la forme. Les Pieds Nickelés offrent une vision kaléidoscopique de la mort à la troisième personne, totalement dépourvue de son aura angoissante, et considérée comme un moyen légitime de se débarrasser d'un monstre.

Cette dédramatisation mortifère est sous-tendue par un langage familier, comique et très imagé. La périphrase gouailleuse est légion. L'imitation d'expressions solennelles trouve ses limites dans les reprises argotiques des Pieds Nickelés et un style héroï-comique. Mi-grave, mi-burlesque pour traiter d'une situation dramatique, il offre une palette bariolée d'expressions plus ou moins savoureuses. Dans *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre*, la métonymie et l'euphémisme alternent avec la crudité des propos et la solennité d'alexandrins et d'hexasyllabes. Ainsi « le casque à pointe, le cœur traversé par une balle, tomba à la renverse sur le sol pour ne plus se relever » fait partie de ces déclarations empruntées au registre pathétique et conventionnel des communiqués de guerre. La trivialité de l'expression suivante choque par le contraste : « ça en fait toujours un de descendu ». Le narrateur reprend ce que le héros désolennise : « L'Allemand, mortellement blessé, s'écroula / la face contre terre ». Mais le jeu de massacre reprend de plus bel, relayé par la métaphore cynégétique de Filochard : « Ca fait deux pièces au tableau », « A qui le tour Messieurs ? ». Même dans les situations les plus extrêmes, le jeu reprend le dessus et l'attaque s'apparente à un tir aux pigeons où les Allemands viennent « casser leurs pipes dans un stand forain ». Cette attitude ludique et désinvolte trouve son explication dans la modestie avouée des héros qui ne se

²⁵³ Blaise CENDRARS, *La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*, 1913.

²⁵⁴ Ibid.

considèrent pas comme tels : « C'est tout plaisir quand on réussit à jouer un bon tour aux Boches, (...) quand nous pouvons nous payer leur cafetière. »²⁵⁵

Nul souci de bienséance chez Forton : l'amuseur patriote accumule les extravagances choquantes dans le dessin comme dans le texte. L'épouvante hérisse les cheveux de l'Allemand dont le cuirassé vient d'exploser. Aucune compassion n'est manifestée, mais une vengeance meurtrière est revendiquée par des onomatopées et des enfantillages cyniques : « Boum ! Sautez muscade, exultait Croquignol ». Ils n'éprouvent aucune pitié pour les Allemands qu'ils noient afin de s'emparer de leurs uniformes²⁵⁶. Ils ne manifestent pas plus d'aménité pour les Turcs que pour les Allemands, pas plus pour les civils que pour les militaires, du moment qu'ils appartiennent à la nation ennemie. L'euphémisme familial atténue la cruauté : « Cette réplique énergique leur coupa le sifflet », déclare le narrateur à propos des tirs turcs contre les Allemands suite à une machination orchestrée par les Pieds Nickelés. Les dégâts civils causés par l'explosion du restaurant berlinois du trio sont totalement éludés par l'expression conventionnelle de l'« étendue des sinistres »²⁵⁷.

Si les Pieds Nickelés étaient soucieux d'épargner des vies aux Balkans, cette attention est totalement inexistante pendant la Grande Guerre. Il faut dire à leur décharge, que jamais la mort d'un Français ou d'un Allié n'est montrée au cours des cinq épisodes de guerre, tout au plus est-elle évoquée en deux phrases sur près de trois cents pages. Cependant les Pieds Nickelés agissent pour venger leurs morts et les atrocités commises sur les civils français en zone occupée. L'explication donnée par les héros est sommaire dans la dernière aventure des *Pieds Nickelés font du sabotage*. La justification apportée aux tueries organisées par les Pieds Nickelés est qu'il est « cent fois préférable de les voir s'entretuer que de les savoir tirant sur les nôtres. »²⁵⁸ Allemands, Turcs, Autrichiens sont décimés avec une insouciance extraordinaire. La justification tient aussi à l'attitude du Kaiser peu soucieux d'épargner les vies de ses soldats et qui déclare sur un ton machiavélique : « Ca me coûtera quelques divisions (...) mais qu'importe l'existence de quelques milliers d'individus dès l'instant que j'arrive au but convoité. »²⁵⁹ La fin justifie les moyens.

Forton choque et minimise la mort à la fois. Il choque par l'attitude jubilatoire de ses héros face aux scènes de massacres et dépassionne en mettant en scène la rapacité du Kronprinz vis-à-vis de son père. Dès le début de leurs aventures guerrières, les trois lascars

²⁵⁵ *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre*, p. 59.

²⁵⁶ *Les Pieds Nickelés à Berlin*, p.164.

²⁵⁷ *Ibid.* p.158.

²⁵⁸ *Les Pieds Nickelés font du sabotage*, p.257.

²⁵⁹ *Les Pieds Nickelés chez le Kaiser*, p.240.

assistent « en jubilant à ce jeu de massacre. »²⁶⁰ La contemplation tranquille ou hilare du carnage fait partie de l'entreprise de bourrage de crâne et renvoie également à l'accoutumance à la mort dans les tranchées. Pour désigner la disparition de l'ennemi, l'auteur utilise toute une batterie lexicale allant de l'euphémisme à l'hyperbole destructrice en passant par la périphrase métaphorique. Le dessinateur recourt à de simples procédés de démembrement des êtres et des objets. Le recours à la métaphore minimise les dégâts et fait envisager la guerre sous un angle ludique mais mortel. Les Allemands tirent sur les leurs comme « de vulgaires lapins », les « dégringolent » avec enthousiasme, inconscients de leur méprise. Ils les « gratifient d'une copieuse ration de pruneaux » tandis que les faux fantassins français « mordent la poussière. » Les Pieds Nickelés à l'origine de cette méprise n'ont aucun remords et ricanent, exultent.

Il existe une gradation au cours des cinq épisodes de guerre qui marque la progression mortifère et la montée du désir d'exterminer. Le crescendo morbide atteint son paroxysme dans *Les Pieds Nickelés font du sabotage*. Prudemment, Forton utilise le mythe récurrent de la force du faible en exposant ses trois héros seuls face à une horde d'Allemands. Ils sont capables de couler une demi douzaine de navires « boches » et turcs. Leur ingéniosité leur permet des miracles. Ils sauvent du massacre une ferme transformée en ambulance, sabotent les sous-marins allemands qui coulent à pic avec tout leur équipage. « Il y a même beaucoup de chance pour que nous ne puissions plus jamais voir notre bien aimé empereur »²⁶¹, déclare le commandant. Le but est de parvenir à « l'extermination » complète des Allemands. Le terme est régulièrement employé et devient de plus en plus fréquent à mesure que les épisodes se déroulent. Nos 75, dessinés au premier plan, explosent dans les tranchées ennemies et « anéantissent tous les Boches qui s'y trouvaient ». La disparition de l'ennemi est l'occasion de célébrer la qualité des armes et de l'armée françaises. De plus le narrateur, soucieux d'éviter l'accusation de cynisme, prend la peine de justifier ces actes : « Il rejoint les autres bateaux qu'il avait précédemment torpillés sans se soucier du sort de leur équipage et de leurs passagers », précise-t-il à propos du sous-marin coulé par les Pieds Nickelés. La loi du Talion règne.

Si la mort des Français ou des Alliés n'est mentionnée qu'en filigrane ou sur le mode de la brève analepse, la guerre en revanche est présentée comme une guerre justicière qui répand une mort réparatrice qui n'est que justice²⁶². Au nom de cette légitimité, elle prend des accents apocalyptiques mêlant références romanesques et allusions bibliques. La forte

²⁶⁰ *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre*, p.76.

²⁶¹ *Les Pieds Nickelés chez le Kaiser*, p.218.

²⁶² *Les Pieds Nickelés aux Dardanelles*, p.125.

réminiscence zolienne de la « bête humaine » contribue à cette mort en masse et sans scrupule. La machine à toute vapeur lancée au coupe-vent de l'Allemagne conduit à la mort : le train aiguillé sur une voie menant à un pont détruit par les Français court à la catastrophe. Cependant selon les Pieds Nickelés, ce ne sera qu'« une grande sauterie » et les Boches vont éprouver « une émotion de premier calibre. »²⁶³ Le souffle épique est coupé par l'argot prosaïque des Pieds Nickelés. De même le heurt de plein fouet de deux locomotives lancées à toute allure provoque un indescriptible chaos et un incendie effroyable. Le télescopage donne lieu à un passage épique²⁶⁴, « à un fracas cent fois plus épouvantable que celui du tonnerre ». Les soldats ont la chance d'être « exterminés sur le coup ». La folie meurtrière s'empare des Pieds Nickelés. Le dessin s'en fait l'écho de façon métaphorique.

Les Pieds Nickelés, nonobstant leur humilité, s'érigent volontiers en justiciers²⁶⁵, guidés par la main divine. Ils estiment que la mort de l'ennemi doit être considérée comme une forme d'expiation. « Gares, trains, maisons, munitions, soldats, tout était détruit, incendié, anéanti... Ribouldingue prit la parole et dit : “que ce châtement serve de leçon et de représailles à ceux qui lâchement bombardent des villes ouvertes et massacrent sans pitié des femmes, des vieillards et des enfants. Ce que nous avons fait est une œuvre de justiciers.” » Et Croquignol d'applaudir, « Mort aux Boches et Vive la France ! » La formule de vérité générale absout les exactions commises par les Pieds Nickelés, devenus prophètes, le feu destructeur et purificateur parcourt les linéaments de l'œuvre. La conclusion du dernier épisode sur l'immense brasier de « Berlingau » a des allures d'apocalypse. Comme le dernier livre du Nouveau Testament, le dernier épisode de guerre est riche en visions prophétiques, symboliques et eschatologiques. Forton joue sur les deux sens de l'apocalypse, religieux et commun. Il mélange une langue démotique et une conception plus littéraire.

La situation exposée est courante dans l'œuvre : la population manifeste contre la guerre grâce aux bons soins des Pieds Nickelés qui l'ont préalablement enivrée. Des scènes de fraternisation ont lieu entre civils et militaires partisans de la paix. Les émeutiers mettent le feu à la ville. C'est là le résultat de la propagande pacifiste des Pieds Nickelés. Le dernier coup d'œil lancé sur leur ouvrage a une valeur symbolique et divinatoire annonçant la faillite allemande. Le point de vue eschatologique laisse envisager la fin du mal dans le monde grâce au feu salvateur. Forton utilise aussi des procédés plus expéditifs pour essaimer son message patriotique.

²⁶³ *Les Pieds Nickelés font du sabotage*, p.296.

²⁶⁴ *Ibid.* p.297.

²⁶⁵ *Ibid.* p.297.

L'Allemagne déchiquetée, morcelée, amputée apparaît à travers les corps démembrés des soldats victimes de l'explosion d'un navire, du déraillement d'un train ou d'une erreur de manœuvre du canon « Kolossal » : un obus capricieux malignement introduit dans la gueule du canon s'évade par la culasse et pulvérise littéralement les artilleurs qui l'entourent. L'image reproduit les corps déchiquetés, les têtes décapitées, les membres arrachés et projetés dans le ciel²⁶⁶. Toutefois l'échelle de reproduction dans une vignette²⁶⁷ atténue la violence de l'acte en réduisant les canonnières à de petits pantins désarticulés, propulsés par le feu du canon. La cruauté est désamorcée par le minimalisme. Le cynisme n'est pas pour autant évité : Forton n'en a cure puisqu'il reprend le motif récurrent de la méprise fatale à l'adversaire. Il songe à la valeur idéologique globale véhiculée par son texte et ses images. Le procédé n'est pas nouveau : les consignes incohérentes lancées par les Pieds Nickelés²⁶⁸ transforment l'entraînement des soldats allemands en mêlée générale avec tir à balles réelles. Les pertes sont « Kolossales », Ribouldingue et Croquignol sont « enchantés » de cette réciproque extermination et ils jubilent. Ils considèrent cette destruction comme leur « boulot ». La mort est leur métier. L'orthographe caricaturée par la lettre hyperbolique « k » ou bien les farces mortelles tempèrent l'atrocité de la situation.

On peut ainsi noter trois scènes qui résument les techniques littéraires employées par Forton afin d'être définitivement ancré dans le patriotisme, voire le chauvinisme. La réécriture accompagne le travestissement des faits et des hommes. La double connotation scatologique et morbide est initiée par des comparaisons criardes et imagées. Enfin le discrédit est lancé sur le duo formé par le Kaiser et le Kronprinz avec force infantilisation. Forton reprend sur le mode parodique un épisode souvent relaté par les gazettes contemporaines et également évoqué par Jean Norton Cru : « Debout les morts ! » C'est une légende de notoriété générale fondée sur une anecdote racontée par Péricard, mais Maurice Barrès en est le véritable créateur littéraire : une vingtaine de soldats français blessés par une trentaine d'Allemands, relèvent la tête malgré leurs souffrances, au cri d'un des leurs, « debout les morts ! » Le mot sublime a ressuscité les agonisants et sauvé la position. Les journaux du temps, les « Livres Roses de la Guerre » de Larousse ont tous accueilli l'anecdote. Pourquoi Forton ne le ferait-il pas ?

Toutefois, au lieu d'exploiter le merveilleux virtuel comme l'a fait Barrès, il utilise la parodie. Il sait bien que « Debout les morts ! » était en 1873 une chanson de café-concert

²⁶⁶ Voir l'image en regard tirée de *Les Pieds Nickelés font du sabotage*, p.269.

²⁶⁷ La vignette horizontale mesure 11 centimètres par 4,8 centimètres.

²⁶⁸ *Les Pieds Nickelés font du sabotage*, p. 267.

qu'un contemporain qualifiait de « chanson chauvine ... pseudo-patriotisme..., bric à brac de la sensiblerie. »²⁶⁹ Le noble mot de « mort » fait partie de l'argot des casernes. L'auteur sait l'utiliser pour conforter ses jeunes lecteurs dans leur confiance en l'héroïsme français. Mais il refuse l'hyperbole solennelle et lui préfère le faux semblant. Les Pieds Nickelés se protègent avec des miches de pain glissées sous leur uniforme afin de ne pas être blessés par la baïonnette ennemie et jouent les morts pour s'emparer du drapeau allemand qu'ils rapportent triomphalement dans le camp français. La duplicité fait des ravages : que ce soit le déguisement de Croquignol en uhlan dirigeant avec aplomb un régiment allemand ou le tir erroné des Boches qui « écrabouillent » les leurs, l'invraisemblance flambe mais ne dérange pas. La jeunesse du lectorat et son goût pour les aventures pimentées par les coups de force, priment le souci de la réalité historique.

La veine héroï-comique a de fortes ressemblances avec celle qui irrigue les romans burlesques du 17^e siècle comme le *Roman comique* de Scarron. Les victimes sont prises au piège de chausse-trapes destinées aux bêtes puantes, les farces sont grotesques et mettent aux prises des personnages ridicules avec un humour corrosif. L'isotopie scatologique relevée précédemment contamine la représentation de la mort et la libère de son carcan solennel et angoissant, la rejetant avant l'heure dans une réalité virtuelle. La situation grotesque et invraisemblable fait oublier la gravité et la cruauté inhérentes aux massacres. Après avoir nourri d'aliments purgatifs les soldats allemands, les Pieds Nickelés leur font ingurgiter des pilules à base d'hydrogène concentrée provoquant un phénomène de dilatation des gaz. Les soldats s'envolent comme des ballons. « Kolossalement surpris de s'élever dans les airs », ils deviennent des cibles faciles pour les fantassins français.

La représentation iconographique double la désinvolture de l'éloquence textuelle : semblables à des ballons de baudruche, les soldats allemands lévitent bras levés et mines effarées. L'étonnement des uns et la mine réjouie des autres font oublier l'atrocité du phénomène qui passe pour un divertissement sportif²⁷⁰. La familiarité du registre, des comparaisons et les euphémismes dédramatisent systématiquement la mort lorsqu'elle touche l'ennemi. Elle n'est que le résultat d'un jeu de massacre.

« Troués comme des écumoières par les balles de Lebel qui les dégonflent instantanément, ils dégringolaient sur le sol beaucoup plus rapidement qu'ils ne l'auraient souhaité, et dans un tel état qu'il leur était impossible de faire entendre la moindre protestation. »²⁷¹

²⁶⁹ FERVAQUES, *Nouveaux mémoires d'un décavé*. Paris, Dentu, 1876, p.153-154.

²⁷⁰ *Les Pieds Nickelés font du sabotage*, p.252-253. Voir l'image en regard.

²⁷¹ *Ibid.* p.253.

La tranchée devient l'avant-scène d'un spectacle comparable au « tir aux pigeons à Neuilly », spectacle dont se délecte cyniquement le trio hilare.

Enfin, soucieux de déstabiliser la nation allemande tout entière en en fragilisant les bases, Forton dessine le couple formé par le Kaiser et le Kronprinz, qui s'apparente plus au duel qu'au duo. Le but est de convaincre qu'un pays dont les chefs ne sont pas soudés ou ne témoignent pas d'une grande intelligence, n'a aucune chance - ni aucun mérite - de gagner la partie. Certes le militarisme du Kaiser a souvent été la cible des antigermanistes, mais ici Forton préfère insister sur les dissensions entre le père et le fils, mésentente qu'il exagère. Pour cela, il invente un empereur hypocondriaque qui pense qu'il va « dévisser son billard » et un Kronprinz rapace à son chevet. Ce dernier devient l'emblème d'une nation impitoyable, carnassière et opportuniste qui se rue à la curée. Le dessinateur lui a fait préparer une couronne mortuaire afin d'anticiper l'événement et l'enterrement de l'Allemagne.

La cruauté des Pieds Nickelés est sans borne mais toujours justifiée a posteriori et dépassionnée par le regard porté. Les nombreuses occurrences du terme « extermination » familiarise le jeune lecteur avec la mort de masse et la banalise. Les détails sordides passent alors pour de bonnes plaisanteries qui font « se gondoler » les Pieds Nickelés « ainsi que des tringles à rideaux en caramel mou ». L'argot pallie les déficiences morales. Les Pieds Nickelés promettent à une mort lente et atroce par inanition le personnel d'une gare qu'ils ont enfermé dans wagon abandonné sur une voie de garage. Signe horriblement prémonitoire du sort qui attend les captifs, ils font ranger sur une voie un convoi de viande froide et de denrées périssables pendant plusieurs semaines jusqu'à obtenir la putréfaction totale. La viande avariée, les mouches vertes et les aliments faisandés font se tordre les Pieds Nickelés qui « se tirebouchonnent ».

Leur argot a maille à partir avec les puristes de la langue française mais il recèle une richesse inépuisable de métaphores parfois grossières certes, mais qui colorent de leur éclat criard la grisaille ambiante. Sans cette particularité langagière inhérente à la bande dessinée de Forton, l'œuvre n'aurait pas connu un tel succès. La gouaille dite populacière tient parfois du rébus, de l'énigme que des adolescents du 21^e siècle ont bien des peines à décrypter. La valeur documentaire est secondaire : la mobilisation est furtivement évoquée au début des *Pieds Nickelés s'en vont en guerre*. Les batailles de la Marne, de Charleroi et de Verdun sont l'occasion de brefs rappels historiques sans détail stratégique ni indication temporelle, si ce n'est la correspondance entre la date de parution du numéro et celle de la diégèse à quelques semaines d'écart. La bataille de Verdun qui court de février à décembre 1916 est l'objet de quelques remarques fort conventionnelles et est présentée comme le seul lumignon d'espoir.

Le chauvinisme français perce sous l'enthousiasme non dissimulé du narrateur. Quelques allusions aux défaites allemandes en Russie la même année parsèment le livre en petites quantités. Elles sont dues aux privations et aux rigueurs du climat selon un communiqué académique et laconique. Lorsqu'ils sont aux Dardanelles avec leur créateur, les Pieds Nickelés font la connaissance d'Enver-Pacha, alors Ministre de la Guerre ottoman et gendre du sultan Mehmet V. La bataille des Dardanelles, aussi appelée bataille de Gallipoli a lieu concomitamment à la publication de l'épisode puisqu'elle se déroule du 19 février 1915 au 9 janvier 1916 dans la Péninsule de Gallipoli en Turquie. Cet affrontement est un échec pour la coalition franco-britannique face à l'Empire Ottoman qui sort vainqueur du conflit. Pour des raisons éthiques et patriotiques, Forton n'en parle pas et clôt l'épisode sur la métamorphose des Pieds Nickelés en envoyés du sultan auprès de l'empereur d'Autriche, dans un pied de nez à la guerre en orient.

L'outrance verbale et caricaturale investit littéralement la série des *Pieds Nickelés s'en vont en guerre*. Génératrice d'un comique farcesque et peu soucieuse des bienséances, elle décille les yeux d'une population avide d'informations sur les moyens propagandistes employés de façon bilatérale. Derrière la gloriole chauvine, la scatologie et la morbidité, ne se cache-t-il pas la contre-propagande intellectuelle de celui qui a été obligé d'adhérer au patriotisme national et antigermanique ?

e- La représentation de l'ennemi

La littérature enfantine des *Pieds Nickelés* transforme la guerre, mais elle est également touchée et métamorphosée par le conflit. L'influence est réciproque et la caricature de l'ennemi renvoie à l'idéologie communément répandue et notamment à la haine généralisée de l'ennemi. Forton dresse un portrait vitriolé des Allemands et recourt aux habituels leitmotifs accusateurs en excluant toutefois la brutalité des Allemands envers les Français et les atrocités commises sur les plus jeunes, contrairement à Jean Aicard, Charles Guyon ou Jacquin et Fabre. Il nous propose une version lénifiée et parodique des images rencontrées dans la littérature scolaire ou extrascolaire. *Les Pieds Nickelés* stigmatisent avant tout la bêtise des Allemands et leur incroyable naïveté ; ils brocardent les habituels travers comme la fatuité, la lâcheté et l'intempérance. Enfin la dévalorisation se manifeste par une régression animale.

La déconsidération de l'ennemi commence par sa désignation péjorative : « Boche », « tête carrée », « Pruscos » sont les expressions les plus fréquentes auxquelles s'ajoute l'argot propre aux *Pieds Nickelés*, comme les « gonciers ». Plus révélateurs sont les qualificatifs et

les périphrases qui leur sont attribués. Ils les animalisent ou les infantilisent, instaurent une régression morale et intellectuelle. Le « Boche » a l'agilité d'un crabe quand il se déplace, il est pris au piège comme un vulgaire gibier et est visé par les balles de nos Lebel comme un lapin. Son vocabulaire pauvre en fait un être fruste : il réside en une apostrophe de reddition, « Kamerad », des exclamations de désarroi ou de dépit, « Tarteifle », « Mein Gott », « Donnerwetter », « Quelle Katastrophe ! ». Il ne parle pas mais vocifère. La satire touche tous les ennemis de la France, les Allemands au premier chef, mais aussi les Turcs. Leurs défauts sont identiques, à commencer par la naïveté. Le Sultan rencontré par les Pieds Nickelés n'entend rien à « leurs combines » et est injurié, « cette pochetée de sultan »²⁷². Enver-Pacha est un Turc peu fréquentable qui louvoie et ne sait à quel camp se rallier. Forton a l'habitude de croquer les « têtes » de l'époque : Jaurès, Déroulède, Clemenceau, le Président Fallières sont inscrits sur sa palette et Enver-Pacha les y rejoint. Leur fréquentation fictive par le trio et leur dégénérescence affichée ont largement contribué à la célébrité des Pieds Nickelés et à leur légende.

Avec Forton, la guerre réunit les marginaux en rupture de ban : Enver-Pacha reconnu par Filochard a séjourné à la prison de Fresnes. L'immoralité des gouvernants ennemis accrédite la thèse de leur inévitable corruption et légitime le traitement dégradant que leur font subir les Pieds Nickelés. Les trois grands les plus brocardés sont assurément François-Joseph, le Kaiser et le Kronprinz. L'infantilisation de l'empereur d'Autriche réduit à un poupon éructant sur sa chaise haute est un artifice bien ironique pour métaphoriser sa situation de chef d'état et reste la caricature la plus marquante²⁷³ des volumes de guerre. Les périphrases dépréciatives et oxymoriques le qualifiant de « forban de François-Joseph » provoquent l'hilarité, mais la satire est féroce et rassurante à la fois pour le lectorat : comment un enfant peut-il mener une guerre mondiale ? La caricature inflige un châtiment à celui qui rit de la douleur ou l'engendre. L'artiste de loisir comme Forton jette sur le papier une silhouette saisie dans une vision fulgurante. « L'impérial gaga » pousse des « vagissements de moutard au sevrage »²⁷⁴, arrive comme un enfant sur un cheval à bascule, sans prendre garde au tutoiement familial et irrespectueux des Pieds Nickelés : « T'en fais pas une miette ». Les rares réponses, « ja, ja », témoignent d'une incapacité à penser pour celui qui « dodeline de la tête comme un veau qui combat l'artériosclérose ». L'irrespect des Pieds Nickelés à son égard

²⁷² *Les Pieds Nickelés aux Dardanelles*, p.127.

²⁷³ *Ibid.* p.138-139. Voir l'image en regard.

²⁷⁴ *Ibid.* p.139.

conforte les Français dans leur germanophobie primaire et leur certitude de gagner face à un empereur sénile, un Kaiser infirme et un Kronprinz irresponsable.

La séquence entre les Pieds Nickelés et l'empereur d'Autriche est une pièce d'anthologie mémorable dont il faut dépasser la superficialité : la double planche à elle seule est une mise en abyme de l'ouvrage puisqu'elle présente la guerre comme un jeu miniature où les soldats de plomb sont manipulés par un état-major de grands enfants. L'ineptie autrichienne s'oppose à l'habileté française, tandis que la victoire simulée des Autrichiens ravit François-Joseph qui vit la bataille par procuration sur un tapis de jeu. La réflexion de l'auteur à son encontre pourrait bien valoir pour tout lecteur : « Ce n'est pas difficile de lui bourrer le crâne. »²⁷⁵ Quoiqu'il en soit, la première lecture propose un réconfort moral aux Français en leur montrant un adversaire aux facultés mentales diminuées, capable de décorer les Pieds Nickelés de la croix du Mérite militaire : « Le vieux bonze, ce qu'il est bien servi comme couche » est la parole de remerciement à l'image de la considération portée. D'ailleurs la stupidité du chef s'étend à son peuple appelé « austro-ballot ».

Le Kaiser ne gagne guère plus en dignité : l'impérial « manchot » est moqué pour sa naïveté et sa lâcheté. Le Kronprinz bénéficie d'un traitement littéraire et iconographique particulièrement cinglant : la critique physique est toujours plus aisée et moins élégante ; la virtuosité verbale compense cette indélicatesse. Dans ce domaine, les calembours sont légion : « le vilain macaque de Klownprinz » en est pour ses frais. Infantilisé, il est réduit à un adolescent qui réclame de l'argent à son père pour ses frasques. Le jargon populacier qu'il utilise le déconsidère encore plus : « j'suis fauché (...) tu serais le plus généreux des pères en m'aboulant un peu de galette. »²⁷⁶ Son immaturité transparaît dans la remarque à son « gremlin de père » à qui il reproche de lui « refiler deux ronds, comme à un pauvre ». La démystification des adversaires réputés monstrueux fait partie du patriotisme littéraire au même titre que les attaques personnelles. Augusta, l'épouse de Guillaume II, apparaît sous les traits d'une grosse Allemande capricieuse, dépensière, frivole, vite consolée par la promesse de diamants. Sa vénalité n'a d'égale que l'hypocrisie de son époux, le pseudo-kaiser Croquignol. Quelques propos ridiculement puérils suffisent à la rassurer. Croquignol l'infantilise, l'abêtit dans des apostrophes argotiques dont les diminutifs hypocoristiques amplifient la satire : « Poupoule (...) fais une risette à mézigot. »²⁷⁷ Forton s'amuse comme Cendrars dans son apostrophe à Jehanne dans *La Prose du Transsibérien* : « Ninette, ninon,

²⁷⁵ Ibid.

²⁷⁶ *Les Pieds Nickelés chez le Kaiser*, p.221.

²⁷⁷ Ibid. p.227.

nichon... ». Mais le caricaturiste va plus loin et tombe dans l'humour grossier et insolent : « Quitte cet air boudeur qui te fait ressembler à un cachalot (...), tourne vers moi ta petite gueulette sympathique pareille à la lune dans son plein. »²⁷⁸

Les dissensions au sein même de la famille impériale selon Forton portent en germe celles qui agitent le pays et qui pourraient l'amener à la faillite. L'univers des Pieds Nickelés constitue un microcosme à l'image du macrocosme germanique tel que l'envisagent les Français les plus chauvins et germanophobes. Croquignol prend plaisir à stigmatiser ironiquement Guillaume II : « C'est inouï de constater ce que les Hohenzollern ont le sentiment de la famille kolossalement développé ! »²⁷⁹ Les échanges très familiers entre le Kronprinz et son père se font sur le mode du langage de rue et des escrocs. Les Pieds Nickelés contaminent verbalement tous ceux qu'ils abordent pour mieux les tourner en dérision et prouver que nul n'est soi-même longtemps : chacun cède volontiers à l'hypocrisie comme le Kaiser qui imagine de fausses victoires pour réchauffer l'enthousiasme de ses convives, hauts dignitaires ou de ses troupes.

La caricature du couple impérial et de son descendant renforce le préjugé de stupidité béate entretenu à l'égard des Allemands. Le bijoutier berlinois floué par Croquignol puis vilipendé par le Kaiser l'accusant de vendre du toc, est un nouvel exemple de cette naïveté. La régression animale dont sont graphiquement victimes les Allemands, s'accompagne d'un discours tout aussi corrosif. Le savant chimiste allemand envoyé dans un obus est « un bipède à lunettes. »²⁸⁰ La Berlinoise ridicule par son mauvais goût a « la grâce d'un cétacé hydropique. »²⁸¹ Elle semble tout droit sortie d'un portrait des *Caractères* de La Bruyère à propos de la mode. Les chapeaux excentriques, les robes baroques et disgracieuses dont elles s'affublent sont une preuve du persiflage de Forton à leur égard et de leur snobisme. Elles gloussent « mein Gott » à l'instar des poules de Carlègle dans *C'est un oiseau qui vient de France* ou se lamentent en mugissant « Tarteifle », plongées dans « le cambouis de l'angoisse ». La métaphore est épaisse et ridicule au même titre que la futilité des femmes en question. Les coiffures excentriques et dadaïstes imaginées à leur intention par les Pieds Nickelés dénaturent totalement les armes allemandes, devenues de simples faire-valoir d'une mode surréaliste avant l'heure. Après la soupière dans laquelle est emmanché un goupillon, le galurin « Von Tirpitz » est un sous-marin qui casse les vitrines desquelles s'approchent les élégantes. Le « Taube » est actionné par un mouvement d'horlogerie dissimulé dans le

²⁷⁸ *Les Pieds Nickelés font du sabotage*, p.277.

²⁷⁹ *Ibid.* p.259.

²⁸⁰ *Les Pieds Nickelés aux Dardanelles*, p.135.

²⁸¹ *Les Pieds Nickelés à Berlin*, p. 151.

chignon, avec une hélice pour disperser les pellicules, il décoiffe les passants, leur enlevant leur postiche ou leur chapeau. Le chapska d'un lancier est un couvre-chef dont l'épingle à chapeau est remplacée par une lance minuscule capable de crever un œil. Enfin le bonnet à poil des hussards de la mort agrémenté d'un sabre est capable d'amputer les Berlinoises de leur appendice nasal semblable au « blair de Ferdinand des Bulgares ». Le double objectif de Forton est atteint : ridiculiser et détruire.

La police allemande est elle-même passée au crible de l'ironie pour sa lenteur et son inefficacité. Les comparaisons imagées la dévalorisent totalement en l'assimilant aux « légendaires carabiniers d'Offenbach et au Marquis de Pattefolle. »²⁸² L'argot pour décrire le soldat de garde à la frontière se reflète dans l'air hagard affiché par l'image : « Le pandore du Kaiser » n'a « jamais eu l'occasion de couper six pattes à un canard de l'agence Wolf. »²⁸³ Enfin l'ennemi nanti d'une barbe ou de moustaches en crocs, abrite son regard cruel ou inexpressif derrière les habituelles petites lunettes rondes, porte un casque à pointe ou un chapeau emplumé, est sanglé dans un uniforme étriqué ou bien porte des knickers écossais du plus mauvais effet. Il bénéficie d'une représentation stéréotypée tant pour le civil attablé que pour le militaire dépité, honteux ou hargneux qui trépigne ou festoie. Les scènes caricaturales mettent en avant une « Kolossale Katastrophe » tandis que la raillerie auctoriale fustige les invocations religieuses des Allemands avec force antiphrases : « Est-ce que le vieux bon dieu allemand aurait permis que la peste ou le choléra, le tétanos ou la morve s'abattent aussi sur les glorieuses armées de notre invincible Kaiser ? », s'écrit le major allemand alarmé par les violentes coliques des soldats qui ont ingurgité les singulières victuailles envoyées par les Pieds Nickelés. Au-delà de la simple moquerie, il semble que Dieu ait choisi son camp et refuse de s'associer à la férocité d'un fringant Hauptmann, sanglé dans son uniforme.

La représentation de l'ennemi et le discrédit lancé sur lui par l'auteur illustrateur confirment la valeur allégorique de l'œuvre qui dépasse naturellement le jeune lectorat de *L'Epatant* mais n'échappe pas à ses parents. Le Kaiser et le peuple allemand tout entiers ridiculisés par leur physique, leur crédulité, leur langage fait d'allitérations muettes de plosives ou de fricatives sont l'image d'une Allemagne rabaissée en « Bochie ». Les multiples redditions épouvantées des régiments, leur animalisation les conduisent à remplacer « les braves canassons » des Alliés, ou bien à tirer la langue « comme des chiens altérés » devant le vin offert. Ces mises en scène réalisent le souhait le plus cher des Français patriotes : mettre à genoux l'orgueilleuse Allemagne, « Deutschland über alles », devant la France victorieuse,

²⁸² *Les Pieds Nickelés à Berlin*, p.158.

²⁸³ *Ibid.* p.159.

Niké rayonnante d'intelligence. D'ailleurs la docilité des prisonniers allemands est un procédé habile pour faire sortir l'éloge des Français de la bouche de l'ennemi : « Leur courage n'a d'égal que leur audace. »²⁸⁴ La défaite de l'ennemi souligne la grandeur de la France et sa magnanimité vis-à-vis des prisonniers : « Il n'y a que des Français, des Poilus comme vous qui puissent s'offrir ce luxe-là (...). Nous cédon à la force... Faites-nous prisonniers. »

Enfin les Pieds Nickelés renvoient une image ternie de l'Allemagne à travers les patronymes de ses officiers en accord avec leur cupidité ou leur gloutonnerie bestiale. Mais le trait le plus acerbe concerne les tiraillements internes du peuple germanique qui déteste le Kronprinz. Le général Choukroutmann est l'incarnation de la grossièreté et de l'intempérance à l'instar de l'empereur et de son fils. Il fait ripaille, boit jusqu'à plus soif, sa bedaine archigonflée a pris « les proportions d'une barrique ». La litote « légèrement saoul » et l'antiphrase « bien préparé pour partir en guerre » participent au dénigrement systématique de l'Allemand aux yeux de bovidés, littéralement injurié dans les phylactères : « Quelle sale gueule ! », « Ah ! C'te binette ! »²⁸⁵ Le Kaiser pris au vice du jeu ou le Kronprinz en bombance, tel un pantin désarticulé qui « boit du champagne boche extra-dry, garanti pur jus de pomme »²⁸⁶ appartiennent à cette même veine satirique.

Forton stigmatise la mégalomanie allemande à travers des scènes de toasts portés à « la beauté de la glorieuse, de l'invincible Allemagne. »²⁸⁷ La vanité aveuglante d'un peuple imbu de sa personne ne peut que le mener à la déconfiture. C'est ce que prouve l'apologue du faux traité de paix signé triomphalement et hâtivement par le Kronprinz. Le discours anticipateur du narrateur abonde en ce sens : « Le sourire de bonheur (...) allait bientôt se changer en affreuse grimace. »²⁸⁸

L'anecdote vaut pour une vérité générale confirmée par la désertion en Hollande du « général boche » pour éviter le déshonneur !²⁸⁹ Les injures lâchées par le narrateur au gré des pages disent tout haut ce que les enfants n'osent exprimer ou entendent autour d'eux. *Les Pieds Nickelés* permettent de transgresser les interdits moraux et verbaux. « Crétin », « pochetée », « idiot » frappent irrémédiablement l'ennemi d'ostracisme à cause de son imbécillité, de ses moeurs et de son langage. Les défaites multipliées des Allemands sont dues au génie français incarné par les Pieds Nickelés. L'accumulation des morts, des redditions, des désertions dans la première partie des *Pieds Nickelés font du sabotage*, est prémonitoire

²⁸⁴ *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre*, p.59.

²⁸⁵ *Ibid.* p.74.

²⁸⁶ *Les Pieds Nickelés chez le Kaiser*, p.239.

²⁸⁷ *Ibid.* p.241.

²⁸⁸ *Les Pieds Nickelés font du sabotage*, p.259.

²⁸⁹ *Ibid.* p.256.

de ce qui va réellement se produire. Relégué au rang de peuple primitif et barbare par tous les auteurs patriotes comme Caumery, Forton, Hansi, Toutey, Aicard, les Allemands sont dépourvus de tout esprit de solidarité : ils s'entretuent à leur insu, deviennent victimes de superstitions fétichistes d'un Kaiser qui se croit maudit et invoque le « vieux bon dieu du Vaterland ». Le persiflage de Forton éclate dans les propos du Kaiser : « Qu'ai-je fait [pour] que tu accables de Katastrophes, la douce, la kompatissante (*sic*) et pacifique Germania ? »²⁹⁰ Ce cri de désespoir de l'agonisant renvoie a contrario à l'Allemagne dure, impitoyable et belliqueuse décrite dans tous les manuels destinés aux enfants comme aux adultes.

Pour assurer aux jeunes lecteurs une victoire prochaine, Forton imagine l'animosité des Allemands envers leurs dirigeants et en fait des pacifistes convaincus, avides d'une paix rapide par tous les moyens :

« Pruscos, Badois, Bavarois, Saxons pensent : "Vieux bon dieu, faites en sorte que notre glorieux Kaiser et son Kronprinz se cassent la g...le une fois pour toutes et qu'on nous f...e la paix !" »²⁹¹

La représentation d'un peuple exaspéré par ses dirigeants, aspirant à la paix, reflète une image peu glorieuse doublée par celle de soldats défaitistes et irrespectueux envers leurs chefs. La grossièreté de leurs propos accentue la volonté de dénigrement total d'une population honnie. La présence de la gente féminine n'adoucit pas le trait, bien au contraire. Les femmes sont peu présentes dans les albums de guerre en particulier et dans *Les Pieds Nickelés* en général. Elles ne redorent pas le blason des Germains ou de leurs alliés : Aïcha, la fille de Maka-Bey épousée par Ribouldingue est miraculeusement répudiée, tant elle est laide, au profit de la plantureuse Manounou qui s'est engagée dans la Croix Rouge afin de se consacrer exclusivement aux soins des blessés. Forton ne déroge pas à la règle romanesque et idéologique qui fait des femmes des infirmières dévouées en temps de guerre. Manounou officie dans une ambulance installée dans une ferme. L'épisode est court mais permet un rappel traditionnel de l'engagement féminin.

D'ailleurs si les femmes sont si peu présentes dans *Les Pieds Nickelés*, c'est que Forton n'envisage pas que ses héros soient blessés : ils échappent miraculeusement aux obus, aux balles de shrapnells. Seul Ribouldingue s'est foulé le pied en tombant. L'intrusion inopinée de Manounou dans l'épisode des *Pieds Nickelés s'en vont en guerre*²⁹² est surtout l'occasion de renouveler sur le mode burlesque le cliché de l'infirmière réconfortante, du lit douillet et propre et de l'assurance de repartir au front très vite. Simultanément Forton fait

²⁹⁰ Ibid. p.257.

²⁹¹ *Les Pieds Nickelés chez le Kaiser*, p.218-219.

²⁹² *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre*, p.88-89.

allusion aux tirailleurs sénégalais avec la rencontre providentielle du frère de Manounou « qui avait le visage pour le moins aussi noir qu'elle ». Blessé à un bras, il est nanti d'un langage stéréotypé pour évoquer « li boches » ; il ne s'exclame pas mais rugit tel un lion. La scène évite à Forton le reproche d'un oubli des « indigènes », même si l'incursion est brève et ne se reproduit pas. L'auteur illustrateur est plus à l'aise dans la stigmatisation des Autrichiennes bien en chair et serviles comme leurs époux auprès de François-Joseph. Elles ressemblent aux grosses Allemandes de Carlègle, aux formes rebondies et aux coiffures emplumées, aux trognes renfrognées quand elles ne sont pas simiesques aux oreilles décollées. Le trait est récurrent et parcourt aussi les dessins d'André Vallet et d'André Galland pour *L'espiègle Lili*.

Les enfants n'échappent pas à la caricature et à la plume acide de Forton : les oreilles décollées eux aussi, le nez surmonté de petites lunettes rondes, ils ont le regard hagard²⁹³. La vision des civils allemands est plus élaborée dans *Les Pieds Nickelés à Berlin*. Les bourgeois de Kiel passent pour de riches opportunistes, mais Forton focalise sur leur physique pour entretenir la satire : l'héritier de la famille est « un affreux bambin à lunettes » et la belle-mère « un repoussoir en jupons »²⁹⁴. L'innocence reconnue à l'enfance, la féminité sont absorbées par la haine vouée aux Allemands et la rusticité de leurs mœurs. Aucun Allemand ne trouve grâce aux yeux de l'auteur patriote. La famille est désespérée par les fausses informations alarmantes divulguées par les Pieds Nickelés. Considéré comme un rustre, le père ranime son épouse évanouie avec le vinaigre du bocal à cornichons. L'écrivain recourt toujours à la veine comique initiale qui fait la renommée de son œuvre.

7 L'ÉPIGONE DE CHRISTOPHE, DE DORÉ ET DE CARAN D'ACHE

Les Pieds Nickelés ont tiré leur célébrité de leur filouterie, de leur immoralité et de la forme littéraire et iconographique qui en est le support : le récit en images, dont la bande dessinée apparaît comme l'avatar moderne. Toutefois se pose le problème de l'appartenance générique de l'ouvrage : est-il une bande dessinée ?

a- Les Pieds Nickelés : une bande dessinée ?

La forme adoptée est assurément un moyen insidieux de propagande. Si l'on s'en tient à une définition académique de la bande dessinée, elle apparaît comme un art littéraire et graphique où une histoire est racontée grâce à des images, des dessins, accompagnés généralement d'un texte, explicatif ou dialogué dans une bulle. Les images picturales sont

²⁹³ *Les Pieds Nickelés à Berlin*, p.187. Voir l'image en regard.

²⁹⁴ *Ibid.* p.188.

volontairement juxtaposées en séquences destinées à transmettre des informations et/ou à provoquer une réaction esthétique chez le lecteur.

Pour *Les Pieds Nickelés*, la visée émotive et esthétique l'emporte largement sur la fonction informative, quand bien même cette dernière existe bel et bien. Mais le but de Forton est avant tout d'amuser et de brocarder. Ses jeunes lecteurs attendent avec impatience la suite des aventures des Pieds Nickelés, non pour suivre les événements d'actualité mais pour connaître leurs nouvelles inventions et leurs exploits mirobolants. Alors que Pinchon n'utilise aucune bulle, Forton en insère quelques unes au contenu lapidaire. Elles consistent en onomatopées, exclamations de dépit ou de victoire, sous forme de phrases nominales. Parfois elles se réduisent à un point d'exclamation en signe de surprise ou d'interrogation pour marquer l'incompréhension. La majorité est composée d'injonctions d'assaut, « Allons-y ! », de marques d'ennui, « Ah ! La barbe ! », ou de dérision, « Quelle sale gueule ! ». Elles sont présentes sur la moitié des pages d'un volume. Elles accentuent la caricature et transforment le pamphlet antigermanique en amusement grossier aux yeux des puristes.

Le déroulement séquentiel des histoires confirme le rattachement des *Pieds Nickelés* à la bande dessinée en dépit de la primauté du récitatif sur le dialogue inséré à l'image. La structure énonciative du phylactère reste très sommaire, souvent un seul personnage est doté d'une bulle. Le cartouche condensé et écrit en minuscules caractères complique la lecture des plus jeunes. *Les Pieds Nickelés* ne peuvent cependant pas souscrire totalement à l'appellation de récit en images car les vignettes bien délimitées dans un cadre noir et séparées du cartouche éloignent de la forme fusionnelle du texte et du dessin adoptée par Caumery et Pinchon. Toutefois une bande dessinée n'a pas forcément de cases. Les bulles minimalistes de Forton et la puissance expressive de son trait en font à nos yeux un précurseur de la bande dessinée, comme Jean-Charles Pellerin fut le précurseur des maisons d'édition de la bande dessinée avec l'Imagerie d'Epinal fondée en 1796.

C'est au 18^e siècle que le dessin de presse connaît un grand essor, notamment en Angleterre et en France pendant la Révolution. On y voit naître la pratique régulière du phylactère et plus généralement l'imbrication du dessin et du texte, ainsi que les personnages stéréotypés. Toutefois Forton insère rarement le texte dans l'image. Il faut attendre les progrès de l'imprimerie qui favorisent la diffusion de la presse au 19^e siècle pour voir les prémices de la bande dessinée dépasser l'illustration traditionnelle. On s'accorde en Europe à reconnaître le Suisse Rodolphe Töpffer comme le premier créateur de la bande dessinée avec *Histoire de M. Jabot* en 1883. Dans ces histoires, comme dans celles de Christophe, l'auteur de *La Famille Fenouillard* en 1893 et du *Sapeur Camember* en 1896, les dialogues ne sont pas

inclus sous forme de phylactères, mais sont présents dans des récitatifs situés sous les vignettes. C'est aussi le procédé utilisé par Forton. La présence des bulles n'est donc pas un critère essentiel de la bande dessinée. Le 20^e siècle a vu l'évolution des intrigues plus complexes et diffusées de plus en plus par les phylactères au détriment des récitatifs réduits à la fonction de voix off ou de didascalies informant sur le cadre spatio-temporel. Sachant que les industries de la bande dessinée et du cinéma sont nées en même temps, il n'est pas étonnant de voir dupliquées les facéties des Pieds Nickelés dans les premiers films de Charlot.

Forton a la particularité de cumuler les emplois d'auteur et d'illustrateur donc de travailler à la parfaite harmonie du texte et de l'image sur le plan sémantique sans pour autant créer une redondance. La recherche graphique, la mise en page et le crayonné accompagnent la création du synopsis et du texte. Il a mis la bande dessinée au service de la caricature et du pamphlet. Ses détracteurs lui reprochent sa trivialité mais ses défenseurs lui reconnaissent le talent d'une mise en scène pétillante et d'un double comique de mots et de situation.

b- L'hyperbole graphique et verbale

Indéniablement le comique de situation exposé avec brio dans les dessins au trait sûr et simple contribue au succès du récit en images. L'exagération de la physionomie reflète du caractère, participe de l'éloquence de l'image drôle qui attire le regard et pourrait se suffire à elle-même. Toutefois la pérennité du trio n'existerait pas sans le texte, le récit pittoresque au langage familier et argotique. Le comique verbal dépasse la trivialité, contrairement à ce qu'affirment les détracteurs de Forton. Il ravive des situations qui ont parfois quelque mal à se renouveler, à l'instar du travestissement ou du sabotage. Le verbe haut et la gouaille des loustics parisiens apportent le sel indispensable pour pimenter des situations invraisemblables qui ravissent le lectorat. Forton réussit le tour de force de dissimuler derrière un jeu verbal un patriotisme chauvin et une dénonciation de la propagande outrancière.

L'analyse sérielle du phrasé populaire des Pieds Nickelés révèle quatre paradigmes sémantiques et trois types de syntagmes. La combinaison des deux axes forme le langage des Pieds Nickelés qui ne connaît pas d'équivalent dans la littérature ou la bande dessinée juvénile. On peut d'abord relever l'inaltérable amitié des trois compères doublée d'une solidarité à toute épreuve entre les trois « poteaux ». Cette union est à l'image de celle qui doit régner dans le pays. L'ennemi subit les foudres du narrateur et des personnages à travers une moquerie permanente et le désir d'extermination du peuple allemand. La brutalité du vocabulaire employé à cet effet exorcise les peurs et libère les esprits. Enfin le rire, la plaisanterie et la jouissance tirée des bons tours joués dédramatisent ces sabotages et ces

meurtres rituels. La mort infligée à l'ennemi n'est jamais regrettée, jamais tempérée par un appel au pardon. L'appel à la destruction totale de l'Allemagne, au génocide – femmes et enfants compris – englobe l'ennemi dans une même haine et choque par sa cruauté. La même animosité envers tout le peuple allemand est reproduite avec moins de crudité dans les aventures de *L'espiègle Lili* publiées dans *Fillette*. Les éditeurs Offenstadt s'assurent les faveurs du gouvernement et une publication régulière par un discours nationaliste sans ambages.

L'agencement des trois syntagmes nominaux que représentent l'index onomastique, les périphrases ou métaphores péjoratives, les néologismes hyperboliques fait partie de la stratégie propagandiste insidieuse ou plus encore du dénigrement de tout conformisme sclérosant. Afin d'intégrer l'enfant à la brutalité, bien souvent à son insu, l'auteur travaille sur l'onomastique. Les noms propres des adversaires issus de calembours ou de mots valises sont censés refléter leur complexion et leur psychologie. Il utilise la technique rabelaisienne de stricte adéquation entre le signifiant et le signifié. Les Turcs Maka-Bey, Katuphélamonpoulo, Mammouth-Pacha, le général Choukroutmann portent en eux leur morbidité, leur naïveté ou leur glotonnerie. Manounou conserve son allure maternelle et réconfortante. Le brave Alsacien rencontré s'appelle naturellement Fritz en hommage à Erckmann-Chatrion. Mais Forton ne se contente pas d'allusions simplistes, il excelle dans la métaphore agressive et la périphrase péjorative. Il existe un véritable dictionnaire de l'argot des Pieds Nickelés davantage emprunté à la gouaille des titis parisiens qu'au parler des tranchées, somme toute fort peu représenté.

Mais il est vrai que Forton était mobilisé en Orient et non dans les tranchées de l'Argonne, ce qui explique les approximations iconographiques ou textuelles dans le premier volume de la Grande Guerre. Son objectif n'étant pas une reconstitution exacte de la guerre ni une restitution réaliste du phrasé des Poilus, on assiste à une épiphanie de bon mots proches de l'énigme ou du rébus. « La rousse », « les pandores » n'ont qu'à bien se tenir quand les Pieds Nickelés se mettent « au turbin ». Le trio revendique ses origines montmartroises et aime à « se gondoler », « se tirebouchonner ». Il s'empare volontiers de « la galette » pour « se la couler douce ». La guerre enfle la verve des loustics parisiens. « Dans leur précipitance à jouer les filles de l'air », ils oublient leur galette et n'ont plus « un rotin » pour payer leur place dans l'autobus. Devenus de « vaillants poilus »²⁹⁵, ils se mêlent aux troupes françaises anonymes et se distinguent honnêtement !

²⁹⁵ *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre*, p.103.

Ils rallient les suffrages par leur débrouillardise, suscitent la sympathie par leur parler décuplé : les néologismes frétilent, les calembours pétillent amenant des catachrèses en cascade et prêtant à sourire. Les idées « pharamineuses » sont « épastrouillantes » mais ils ne divulguent jamais leurs secrets, « demeurent muets comme des tombereaux ». La suffixation en « ance » et l'orthographe en « ph » et en « k » sont les constantes graphiques et phoniques de leur langage qui gagne en force expressive. Ils échangent fréquemment leurs « frusques » pour éviter de « se faire mettre le grappin dessus »²⁹⁶, mais surtout ils adorent « en calfeutrer une fissure », « en boucher un coin ». Ils se plaisent à « se payer la cafetière » de l'ennemi, notamment de « l'impérial pignouf », Guillaume II. Ils ne rompent pas totalement avec leurs habitudes d'escrocs et leur naturel épicurien car ils aiment à « se rincer le cornet » quand « ils ont le gosier sec ».

Le narrateur tempère leurs ardeurs verbales par un langage plus soutenu dont le contraste avec le gauchissement de la langue est du plus bel effet et en souligne la verve. Ainsi le trio va s'emparer « sans coup férir » du camp adverse car il n'aime pas qu'on « lui cavale sur le malabar ». L'alliance de l'élégance superlative et de la familiarité entre dans le jeu verbal du narrateur dont le but est de dévaloriser l'Allemand pour exhausser le prestige du Français. « Les convives fixés dans l'ébaubissement superlatif, se creusaient les méninges pour trouver le coupable ». Lorsqu'ils se surprennent les uns les autres, leur ahurissement est « superlatif » selon le mot de Forton qui espère le même effet sur son lecteur.

Le plaisir ludique de la lecture de *L'Epatant* et des aventures des Pieds Nickelés repose sur un socle idéologique sérieux que l'auteur illustrateur adapte à l'âge de son lectorat et à ses attentes esthétiques et émotives, sans oublier le regard parental et l'influence des discours de Barrès.

c- Un fond téléologique et théologique cher à Barrès

Les grandes idées patriotiques et propagandistes développées par Forton se rapprochent étonnamment des pensées de Barrès dans *Chronique de la Grande Guerre*²⁹⁷. Tout d'abord leurs objectifs sont voisins puisque Barrès se veut un historien qui donne quelque chose « à saisir à des âmes enthousiastes. »²⁹⁸ Sans aller jusqu'à faire de Forton un historien de la Grande Guerre, la tonalité exaltée de ses écrits en fait, comme Barrès, « un

²⁹⁶ Ibid. p.46.

²⁹⁷ Maurice BARRES, *Chronique de la Grande Guerre*, Paris, Plon, 1920-1924.

²⁹⁸ Maurice BARRES, *Mes cahiers*. Paris, Plon, 1929-1950, vol. 11 (1914-1918), p.130.

excitateur patriotique »²⁹⁹. Pour l'un comme pour l'autre, l'exaltation est une arme de combat et l'union nationale leur tient à cœur. Le trio des Pieds Nickelés réalise ce que Barrès nomme « cette sorte d'égoïsme étroitement uni au patriotisme. »³⁰⁰ Constatant l'isolement effroyable pour l'individu « au milieu de tous les égoïsmes »³⁰¹, Barrès offre le témoignage d'un patriote qui entend bien remplir ce qu'il considère comme sa tâche :

« Armer les esprits, (...) reconstruire chaque jour, selon [ses] forces la foi que savaient une guerre effroyable si longue, la trahison et la propagande des Boches. »³⁰²

Alors que Barrès compte sur le sublime pour dépasser le vrai et entretenir la mémoire, Forton mise sur la caricature iconographique et textuelle pour exalter les passions. Tous les deux donnent dans les outrances qui leur sont reprochées par Jean Norton Cru pour Barrès et par les bien pensants pour Forton. Les historiens et les littérateurs se regroupent autour du même désir de marginalisation des auteurs. Toutefois Forton ne tombe pas dans l'erreur commise par Barrès et les écrivains de jeunesse contemporains, qui consiste à faire du Poilu un admirateur sans réserve de son chef à qui il voue une confiance indéfectible que ce chef soit Joffre, Foch ou Pétain. Là où Barrès donne dans le merveilleux épique, Forton se tourne vers l'anecdote ahurissante. Finalement les exagérations sont du plus haut ridicule, selon Jean Norton Cru.

Est-ce à dire que les élucubrations n'ont aucun effet sur le lecteur ? Rien n'est moins sûr, car en dépit de l'insistance sur des péripéties que d'aucuns jugent disproportionnées, les textes aux registres et au style totalement opposés ont une résonance évangélique : la foi soulève des montagnes et les exploits accomplis par les Pieds Nickelés émanent tous du fameux épisode « debout les morts ! ». Cependant le miracle est récusé au nom de l'effort patriotique et guerrier, et de l'abnégation de la France dans la tourmente. Les Pieds Nickelés ne volent pas la victoire, pas plus que les soldats évoqués par Barrès : ils la méritent. Forton à l'instar de Barrès, donne sa véritable dimension à l'éphémère. En fait, ils peignent la « pénétration de l'individuel par l'universel et de notre conscience éphémère par la société des âmes. »³⁰³ Autrement dit, il s'agit selon l'expression de Stendhal, de la cristallisation momentanée de l'universel dans le particulier. C'est bien ce phénomène qui est à l'origine du revirement moral des Pieds Nickelés. L'âme individuelle se fond dans la communauté des âmes. Leurs actes ne relèvent pas d'un accès à une transcendance mais plutôt d'une imprégnation morale et civique.

²⁹⁹ Maurice BARRES, Cah., p.98 – volume 11 des *Cahiers*, paru en 1938.

³⁰⁰ Ibid. p. 93-94.

³⁰¹ Ibid.

³⁰² Maurice BARRES, *Chronique*, I.

³⁰³ Maurice BARRES, *Chronique*, V, 214.

Un autre point commun à Barrès et Forton est l'éloignement de la réalité dans la conception qu'ils proposent de la guerre. Si le premier prend soin de présenter des rapports circonstanciés appuyés sur une information riche, le second préfère le flou d'un chronotope propice à la valeur allégorique. Pour eux deux, la guerre est un affrontement idéologique, philosophique et religieux qui oppose la latinité à l'ennemi héréditaire germanique. On a déjà pu constater combien l'école, ses représentants à travers diverses séances solennelles abondent dans ce sens en analysant la guerre comme un affrontement de philosophies et de cultures et en visant explicitement Kant, coupable d'avoir séparé le droit de la morale. En dépit de sa désinvolture et de son faible intérêt pour le religion, Forton rejoint le sens de la pensée du très catholique Barrès qui déclare : « C'est aussi la lutte entre le catholicisme latin et le luthéranisme germain, coupable de tous les maux. »³⁰⁴ Cette idée du luthéranisme conçu comme origine de nombre de malheurs perdue chez les catholiques français, puisque Claudel le mentionne le 18 mars 1934 dans son *Journal* :

« *Mein Kampf* de Hitler – Une des caractéristiques de l'esprit allemand est la faiblesse des définitions et l'indifférence aux prémisses. La logique remplacée par l'affirmation – La hideuse semence de Luther. »³⁰⁵

Les invocations du Kaiser au « vieux bon dieu du Vaterland » dans *les Pieds Nickelés*, ressortissent à cette dichotomie religieuse. Sur le mode parodique, Forton veut élever la France à la hauteur de son destin. Chez lui, nulle référence à Bayard, à Jeanne d'Arc, à Pascal ou au héros cornélien, mais un appel à la résistance à l'ennemi héréditaire d'outre Rhin. La crudité des propos rejoint la violence de ceux de Barrès qui évoquent les enfants de Lorraine « fermes et guerriers » parce qu'ils ont toujours « subi et repoussé l'assaut de la bête puante de Germanie » (*Chronique*, II, 41). Décrier la pensée allemande comme le fait Forton, c'est lutter contre la résurgence du paganisme germain qui tente de phagocyter l'esprit français.

« Ce n'est pas le Dieu de Luther qui demande l'anéantissement de nos basiliques nationales. C'est Unser Gott, c'est le vieux Dieu de Guillaume, une combinaison dont nous avons dit à plusieurs reprises ici que nous reconnaissons en lui le plus ancien des dieux scandinaves, Odin assis entre deux loups. (...) Si l'on veut entendre ce que signifient ces appels constants de Guillaume II, il faut entendre que ce "vieux Dieu" dont l'usage, nous dit-on sans rire, est spécialement réservé à l'empereur, n'est rien moins que le Dieu Odin, le Père universel, qui, dans les brouillards du nord, entouré de vierges sanglantes, préside à des tueries indéfinies, mêlées d'affreuses ivrogneries. »³⁰⁶

La citation de Barrès résume et explique les excès rencontrés dans l'œuvre de Forton, les leitmotifs propagandistes et antigermaniques, ainsi que la nécessité affichée d'un écrasement total de l'Allemagne.

³⁰⁴ Maurice BARRES, *Chronique*, IV, 185.

³⁰⁵ Paul CLAUDEL, *Journal*. Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », vol. II, 1969, p. 53.

³⁰⁶ Maurice BARRES, *Chronique*, III, 325-326.

Là se trouve le point de jonction entre toutes les œuvres que nous avons lues, que ce soit les abécédaires, les fascicules aquarellés de Carlègle ou de Foy, les textes du *Manuel Général*, les « Livres Roses » de Larousse, les livres de prix de Jules Chancel ou d'Emile Toutey, et surtout le rapport de la très solennelle réunion à la Sorbonne baptisée « Toute la France pour la victoire du droit ». La réunion des diverses familles spirituelles de France doit combattre contre le défaitisme de 1917. Assurément Barrès comme Forton se situent au-dessus de l'objectivité tant convoitée par Jean Norton Cru. Barrès fournit au conflit le socle de mythes fondateurs des batailles sur les fronts divers et aussi le martyrologe, les lieux de mémoire. L'humoriste les évoque en filigrane préférant compte tenu de son destinataire, la transposition héroï-comique, voire bouffonne des affrontements sans les départir de la dignité et du respect qui reviennent aux Français. La prégnance de la réalité chez Barrès a pour équivalent la construction idéologique chez Forton.

L'écrivain propose immanquablement une interprétation de l'histoire, de ses causes. La conception barrésienne du conflit est largement répandue dans la France de 1914 : la guerre de 1914 apparaît comme une résurrection après la mort de 1870. A ce stade, l'armistice de 1918 est une parousie de l'histoire de France. Forton ne va pas aussi loin dans la pensée théologique certes, mais la visée téléologique rejoint celle de Barrès dans le sens où le nationalisme et le patriotisme français sont légitimés parce qu'ils sont en accord avec l'universel de la raison qui anime le monde. *L'espiègle Lili* de Jo Valle dans *Fillette* reprend plus nettement ces thèmes dans un langage, il est vrai, beaucoup plus châtié que celui des Pieds Nickelés, mais avec une même hargne et une détermination aussi ferme à faire triompher le droit sur la barbarie.

S'il est vrai que la bande dessinée ne peut s'attaquer à l'histoire que sous un angle anecdotique, le thème de la guerre valorise ce genre longtemps considéré comme mineur. Relégué au rang de catégorie subalterne de la littérature, elle sort du carcan où on l'a enfermée car elle n'est pas qu'une simple reproduction des chromos d'Epinal. L'engagement de l'auteur et la prolifération imaginaire sont la condition sine qua non de la création artistique d'un univers fantasmatique en concurrence avec le réel narratif. La bande dessinée participe du devoir de mémoire, élément fort de l'identité citoyenne. Offenstadt a su trouver en Forton un agitateur, un « inquieteur ». L'hebdomadaire populaire, voire populiste, publie des histoires qui ne craignent ni le mauvais goût, ni l'amoralité, dit-on. L'effet de scandale provoqué par des aigrefins sans scrupules à la pittoresque langue verte est renforcé par la caricature iconographique et son contenu satirique, nonobstant son anarchisme de surface.

Au-delà des visions primaires de l'œuvre, il faut souligner un coup de pied salutaire dans le conformisme littéraire ambiant et un chauvinisme trop criard pour ne pas dissimuler une critique de fond de la guerre et de ses effets. La profondeur refusée aux albums des *Pieds Nickelés* mérite d'être réhabilitée au nom d'une intention éthique et téléologique passée inaperçue. Le contraste avec le magazine *Fillette* publié simultanément est éloquent à cet égard.

CHAPITRE V

FILLETTE

L'essor incontestable de la presse enfantine au début du 20^e siècle est à peine interrompu par la première guerre mondiale qui ne fait qu'ajourner les publications au début des hostilités. A partir de novembre 1914, investis d'une mission patriotique salvatrice, les magazines destinés aux enfants rivalisent d'ingéniosité, de procédés médiatiques pour attirer le jeune public. Pour cela, ils utilisent les feuilletons qui entretiennent un suspens et rendent captif le lecteur. Ils se différencient selon la catégorie à laquelle ils s'adressent. Le sexe est un critère déterminant plus encore que l'âge car la guerre génère une littérature populaire sérielle et sexuée qui attribue aux garçons et aux filles des tâches précises et respectives. Ainsi *L'Epatant* s'adresse à un public masculin de huit à quatorze ans tandis que *La Semaine de Suzette* vise les jeunes filles du même âge. Le 21 octobre 1909, naît sa rivale *Fillette*, publiée par les frères Offenstadt et jugée par ses détracteurs comme une pâle copie de sa concurrente. Elle présente une rivale de Bécassine avec son héroïne vedette, l'espiègle Lili créée par Jo Valle et André Vallet à qui succéderont André Galland et René Giffey pour le dessin. Comme tous les magazines féminins, *Fillette* fait l'objet de soins plus attentifs que ses homologues masculins. Toutefois son héroïne phare est présentée comme l'anti-Bécassine par excellence et l'hebdomadaire destiné aux petites filles est bien conçu et offre une lecture abondante. Le dessin prendra de plus en plus de place au fil des années, mais la période que nous étudions de 1915 à 1918 vaut surtout par l'orientation propagandiste prise par le journal. Quelles sont les traces de l'adhésion patriotique ? Les rubriques évoluent-elles avec le temps et s'adaptent-elles aux événements ? Pouvons-nous constater une historicité littéraire de *Fillette* comme nous en avons décelé une pour *Bécassine* et *Les Pieds Nickelés* ?

L'étude est consubstantielle à celle des précédents albums car il s'agit d'une observation portant sur quatre années de guerre (1915-1918) et jugeant les qualités textuelles et iconographiques d'un magazine cette fois, et non d'une seule histoire. L'aspect formel est indissociable de l'étude sémantique tant il est vrai que les rubriques, les publicités, la présentation des gros titres et la mise en page sont des éléments intrinsèques du genre journalistique. Etudier l'obédience ou la déviance par rapport à la propagande officielle dans plus de deux cents numéros impose une sélection préalable des angles d'analyse et une rigueur sérielle qui prenne en compte les thèmes abordés dans les rubriques, les types de récits relatés et leur rapport à la guerre, l'éthique qui émane des magazines au fil des ans. Cette double analyse serait incomplète sans la mention de l'espiègle Lili qui a fait la renommée de

Fillette. L'étude concomitante du fond et de la forme permet de déceler les aspects féminins de l'illustré.

L'on s'interrogera systématiquement sur la manière dont la presse populaire enfantine appréhende la guerre et ses composantes dans une perspective phénoménologique, du point de vue de l'imaginaire et sous l'angle de la poétique. L'on approfondira les rapports qui s'instaurent entre la guerre et les représentations littéraires et iconographiques sur un support médiatique destiné à la vulgarisation juvénile. Sur le plan esthétique, la mise en page et le traitement de la couleur, des caractères typographiques révéleront les intentions des éditeurs. La polyphonie des journaux ouvre les champs à la philosophie et à la métaphysique qui sous-tendent ces publications. L'aspect ontologique nourrit l'œuvre souterrainement. Enfin, saisie idéologiquement, la guerre peut ainsi être exploitée à des fins sexistes, politiques et propagandistes, le support journalistique constituant un tremplin idéal pour atteindre le jeune lectorat féminin.

1 UN MAGAZINE QUI DONNE À LIRE

Fillette vit sous diverses formes jusqu'en 1964 et devient *Quinze ans* en 1965 avant de fusionner avec *Salut* en octobre 1980. Le journal frappe par l'abondance textuelle au détriment de l'image et des jeux pendant les quatre années de conflit. Il cède ultérieurement à la tentation iconographique. Pour les années qui nous intéressent, les dessins ne sont pas pléthoriques et le magazine opte pour la finesse du trait, des couleurs vives sans être criardes. Le dessin en noir et blanc l'emporte non seulement pour des raisons économiques, mais aussi pour son caractère expressif, le jeu des traits, des ombres et des lumières compensant l'absence des détails de la polychromie. Les vignettes caricaturales intérieures acèrent leurs griffes sur le « Boche ».

Fillette est considéré par bon nombre de prescripteurs comme une sous littérature, dénigrée par les pédagogues et les éducateurs. Alors que le journal est classé parmi la littérature populaire distrayante mais inutile en comparaison du pouvoir livresque, l'étude précise du magazine sur quatre années oblige à réviser ce jugement hâtif et infondé. Tout d'abord si cette lecture avait été si anodine et superfétatoire, pourquoi les associations catholiques et leurs représentants se seraient-ils fait un devoir de la décrier ? Le marché des périodiques est en expansion pendant la Première Guerre Mondiale, y compris celui de la presse enfantine qui se développe grâce au coût modique de ses numéros. A partir de 1916, la littérature patriotique envahit les colonnes et le but utilitaire rejoint la visée ludique et

distrayante. La gratuité n'est pas permise en cette période troublée et les historiettes trop légères cèdent la place à des récits plus graves.

Sur un magazine de seize pages de format moyen³⁰⁷, les trois quarts sont consacrés à des récits parfois imagés ou de petites bandes dessinées. Pour ne pas sombrer dans une gravité déprimante et repoussante, le journal conserve des rubriques plus divertissantes comme le « sac à malices », « sur le coin du fourneau », « les heures de l'aiguille », « la mode de *Fillette* », les jeux de « *Fillette s'amuse* ». A la différence de *La Semaine de Suzette*, *Fillette* présente des rubriques régulières dont la pagination varie peu d'une semaine à l'autre et d'une année à l'autre. Les romans feuilletons historiques occupent une large part du magazine (75%) et ressortissent tous à une même veine dramatique revendiquée dans les annonces publicitaires préliminaires. On trouve ainsi des thèmes et des situations récurrentes, communes à toutes les histoires qu'elles soient de guerre ou non. La période historique varie et s'étend de la Renaissance espagnole au 20^e siècle, elle peut aussi puiser dans le vieux fond légendaire celtique ou gaulois. Les histoires couvrent un large espace géographique allant de la France à l'Australie, de l'Inde à la Chine.

Des clichés convenus entretiennent un exotisme bienvenu chez des jeunes filles qui n'ont jamais eu l'occasion de quitter la France ou même leur ville natale. *Fillette* donne du rêve à ses lectrices lorsque les aventures se déroulent en dehors de nos frontières ou bien dans un espace temps irréel. La structure des histoires est invariable et correspond au schéma narratif ternaire inhérent aux intrigues traditionnelles et romanesques : le héros bascule vite dans une situation désespérée – notamment après un enlèvement – et doit se sortir d'embarras grâce à son ingéniosité et à l'aide de quelques adultes. L'épilogue consacre le bonheur retrouvé et notamment la France victorieuse, une héroïne mariée à un officier français. Si le triomphe du héros se double d'un acte patriotique, le dessin et le texte célèbrent les vertus françaises avec force rubans et cocardes tricolores.

La Grande Guerre devient le thème fédérateur du magazine et le fil conducteur qui anime les récits. *Lisette fait prisonnier un général*, *Sauvé*, *Blondinette la petite héroïne de 1914*, *Marraine*, *La poupée alsacienne*, *Permis de conduire...* excellent dans le récit exemplaire des aventures d'une jeune fille patriote qui se débarrasse de l'ennemi. Les motifs de la revanche de 1870, de l'Alsace-Lorraine, épicrocent nerveux de la guerre, de la brutalité des Allemands, jalonnent ces histoires toutes plus vaillantes les unes que les autres. A ces aventures romanesques se superposent des historiettes sous forme d'anecdotes, de bandes

³⁰⁷ Format de 19,6 centimètres par 26 centimètres.

dessinées ou de trois ou quatre vignettes racontant de bonnes farces faites à l'ennemi, telles que « L'attrape Boches », « Comment Pâquerette se débarrassa de quatre Boches », « Les réfugiés ailés », « La bonne vengeance ». Même Harry Gonel, adepte des plaisanteries simplistes, souscrit au délire patriotique en fustigeant le « Boche », le persécutant et le transformant en victime permanente. On voit donc se dessiner après une analyse proportionnelle des récits de guerre par rapport à l'ensemble, une nette affirmation du parti pris nationaliste et de la germanophobie.

La visualisation de toutes les histoires offre une double classification selon la périodicité des récits et selon leur idéologie. Le croisement des axes diachronique et synchronique dessine une configuration guerrière qui n'échappe nullement au lecteur adulte et marque les esprits juvéniles de l'époque. Les indices patriobellistes sont-ils identiques à ceux découverts dans les manuels scolaires, les livres parascolaires, les albums précités ? La forme journalistique offre des occasions de diffusion patriotique beaucoup plus vastes et variées qu'un simple livre, par la mise en page adoptée, le choix des couleurs, la sériation des colonnes et l'adaptation à l'enfant. La naïveté de ce dernier, sa malléabilité dont nous avons déjà évoqué les conséquences, sont au cœur des préoccupations des éditeurs, des auteurs et des illustrateurs. Il faut frapper par une couverture plaisante, attirer par une mise en page originale et rigoureuse à la fois, rassurer par la régularité des rubriques et des histoires de manière à instaurer une accoutumance sans lassitude. Enfin il faut surtout convaincre et persuader le lectorat de participer à l'effort de guerre en lui inculquant de « saines pensées » patriotiques. Cette insinuation de la guerre au sein des esprits juvéniles se fait par le biais des récits, arme favorite des éditeurs subordonnés au pouvoir et contrôlés par Anastasie. Il faut reconnaître que l'illustré féminin des frères Offenstadt répond volontiers aux critères patriotiques imposés.

2 FILLETTE EST ASSURÉMENT UN JOURNAL PROPAGANDISTE

En dépit de discours lénifiants, d'histoires morales et patriotiques, d'un langage généralement châtié et de publicités typiquement féminines, le magazine offre une image beaucoup plus orientée que *Bécassine* dans *La Semaine de Suzette* ou *Les Pieds Nickelés* dans *L'Epatant*. Le côté doucereux, la multiplicité des récits, les appels pathétiques et les réclames polémiques entretiennent une propagande qui n'existe pas à un tel degré d'intensité dans les autres publications de presse enfantines étudiées. Les nombreuses diégèses patriotiques ou révolutionnaires entretiennent l'image de l'enfant-héros sauveur de son pays, à l'instar d'un Bara ou d'un Vialat. Elles développent en permanence le mythe de David et Goliath dans une

opposition constante de la faiblesse infantine à la force du soudard germain. Claude Offenstadt a trouvé dans *Fillette* un moyen d'infléchir les esprits juvéniles en faveur de la guerre et a su instiller la haine de l'ennemi dans le cœur du lectorat. Deux raisons l'ont poussé à agir ainsi : la première est liée à ses origines et à son patronyme, la seconde appartient à la stratégie médiatique mise en œuvre.

a- Histoire des éditions Offenstadt

L'éditeur a dû faire face à une campagne antisémite et germanophobe au moment du déclenchement de la Première Guerre Mondiale. C'est pourquoi il a publié des magazines enfantins participant à l'élan patriotique et à la propagande « anti-boche » dès la déclaration de guerre, le 3 août 1914. Mais les déboires connus par les éditeurs sont avant tout dus à la jalousie suscitée par le triomphe des magazines publiés. Car bien avant de se consacrer à la littérature infantine, les frères Offenstadt s'associent et débute en qualité de reprographes rue Rousseau à Paris, modeste activité consistant en copies manuscrites de lettres commerciales. La boutique connaissant un certain succès, ils déménagent au 23 de la rue Richer pour publier des romans licencieux, puis en 1904 le journal *La Vie en Culotte Rouge* destiné aux militaires. Cette production est très éloignée des revues enfantines et le recours au comique troupier ne cesse de leur être reproché. Pourtant, ils décident de diversifier leur activité en publiant *L'Illustré* à cinq centimes qui se veut le journal de la famille et de la jeunesse. Là s'amorce la transition vers le journal pour enfants grâce à une publication distrayante à prix modique. L'année 1904 favorise cet essor de la presse infantine car la baisse des coûts de clichage et de l'impression en couleurs permet à de multiples entrepreneurs de partir à l'assaut de la cible juvénile. Nous avons déjà signalé la division en deux clans de la publication infantine à cette époque : les « bien pensants » sont représentés par *La Semaine de Suzette* et apprécient la ligne éditoriale pédagogique clairement définie et la facture du magazine composé d'une unique bande dessinée, *Bécassine*, et d'histoires moralistes ou historiques, le tout agrémenté de quelques leçons de couture. La lecture se veut avant tout utile et culturelle. Aux antipodes de cette presse éducative, se situent les éditions Offenstadt et leurs illustrés « populaires » à cinq centimes, dont *L'Epatant* et *Fillette* font partie. Ils font la part belle aux bandes dessinées et au langage fleuri, et *Fillette* apparaît comme un avatar féminin de *L'Epatant*.

Fillette est un compromis entre le magazine des petites filles aisées et l'illustré des garçons délurés. Le succès est au rendez-vous et un troisième déménagement au 3 rue de Rocroy s'organise. C'est dans ces locaux qu'œuvre le père des *Pieds Nickelés* et que naît

Fillette en 1909. La réussite se poursuit et les publications enfantines des frères Offenstadt avec leurs bandes dessinées, leur franc-parler et leur caractère ludique conquièrent en masse un public juvénile. Cette situation de quasi-monopole suscite bien des jalousies. Le contexte de la Première Guerre Mondiale, l'origine judéo-germanique des parents Offenstadt, les publications grivoises suffisent pour lancer une campagne de discréditation. « Permettre que des Allemands ou des naturalisés de fraîche date puissent contribuer à l'empoisonnement moral du pays est véritablement intolérable », peut-on lire dans *L'Echo de Paris*³⁰⁸. On arrête même un des frères, Moïse, dit Maurice, accusé d'être un espion. Dans cet environnement envieux et délateur, les frères Offenstadt se défendent courageusement. Ils utilisent d'abord un droit de réponse dans *L'Echo de Paris*. Charles Offenstadt y explique que *La Vie en Culotte Rouge* a été arrêtée plusieurs années auparavant, réduisant ainsi l'amalgame entre la pornographie et la littérature enfantine. Ensuite il souligne fort habilement que ses frères combattent sous les couleurs françaises, espérant clore le débat des « naturalisés de fraîche date ».

Malgré leur aspiration à être considérés Français³⁰⁹ et non naturalisés, la Justice refuse de leur accorder cette nationalité. C'est pourquoi les éditions Offenstadt échaudées changent leur patronyme pour un « Société Parisienne d'Édition » plus « franchouillard » et moins sujet à la critique. La SPE est ensuite rachetée par la maison Hachette, change d'adresse pour le 43 de la rue de Dunkerque où elle est toujours sise. Toutefois le nom des éditeurs ne figure pas sur la couverture de *Fillette* : seuls paraissent l'adresse sous le titre et le nom de la rédactrice en chef, Eugénie Meyer, qui disparaît dès le 31 janvier 1915 au profit de l'unique mention de l'adresse administrative dans le dixième arrondissement. Les éditeurs surmontent donc les épreuves infligées par le climat passionné et délétère des années de guerre, ce qui ne sera pas le cas pendant la deuxième guerre mondiale où ils seront victimes des lois raciales en vigueur et dépossédés de leurs biens. *Fillette* au même titre que *L'Epatant* obéit à une stratégie commerciale et patriotique destinée à lutter contre des préjugés racistes et littéraires à la fois. Ce deuxième volet nous intéresse car il implique le recours à la propagande par un magazine enfantin jugé par ses détracteurs comme une médiocre duplication de *La Semaine de Suzette*. Notre objectif consiste à repérer les traces de prosélytisme guerrier et leur adéquation aux discours officiels tenus ainsi que leurs analogies avec les autres productions enfantines contemporaines. La propagande obère-t-elle la valeur littéraire de l'illustré tant décrié ?

³⁰⁸ *L'écho de Paris*, 1^{er} janvier 1917.

³⁰⁹ Ils sont nés en France.

b- La propagande antinomique de la qualité littéraire ?

La propagande désigne la stratégie de communication dont use un pouvoir (ou un parti) politique ou militaire pour changer la perception d'événements. Elle est à la puissance civile ou martiale ce que la publicité est au secteur privé, à cette différence qu'elle ne vise pas à produire un seul acte de portée limitée mais qu'elle cherche à convaincre d'un ensemble d'idées et de valeurs, à mobiliser, parfois à convertir. D'une manière générale, la propagande est l'art de propager à grande échelle des informations fausses ou non, mais toujours partiales. *Fillette* utilise des techniques de propagande modernes qui exploitent les connaissances accumulées en psychologie au début du siècle et en communication. Elle se concentre donc sur la manipulation des émotions, au détriment des facultés de raisonnement et de jugement.

La structure du journal, la mise en page des publicités, le choix des récits et des dessins servent à la fonction phatique, impressive et médiatique. Très schématiquement, les Allemands y sont bafoués, ridiculisés, tués. Le but des auteurs est d'inciter les lectrices à s'opposer à l'envahisseur teuton dès leur plus jeune âge sans que leur soient exposées objectivement les causes du conflit, sans aucune explication. Les lectrices entrent de plain pied dans le conflit via les histoires. Cette introduction in medias res place le public dans une situation de récepteur actif à qui l'on martèle que l'Allemand est un tueur victime d'un atavisme meurtrier à qui il faut reprendre l'Alsace et la Lorraine et dont il faut se débarrasser à tout prix. Sans préconiser l'extermination comme dans *Les Pieds Nickelés*, *Fillette* s'arroge un devoir d'information et surtout un droit de formation des esprits à la guerre.

Les filles et les femmes longtemps laissées pour compte de la société, sont les principales cibles, jugées plus malléables à cause de leur sensibilité aux conséquences matérielles, économiques et psychologiques de la guerre. La propagande de *Fillette* se manifeste moins violemment que dans *Bécassine* ou *Les Pieds Nickelés* car elle est enluminée par des décors aux teintes plus douces. Le titre du journal en lettres anglaises est alternativement écrit en rouge et en noir en 1915 pour ne plus apparaître qu'en noir à partir du 29 août 1915³¹⁰. Il ne perd pas son côté féminin pour autant puisqu'il apparaît sur un fond jaune encadré d'un liseré noir et décoré de roses jaunes, orange ou rouges qui lui confèrent une touche plus délicate et plus raffinée. Les couleurs de la première de couverture sont généralement harmonieuses et les dessins au tracé fin suivent avec précision les courbes des corps des personnages et tracent relativement bien l'expression des visages. Parmi les dessinateurs attirés de *Fillette*, on trouve Forton et son crayonné caricatural pour animer

³¹⁰ Voir ci-contre deux couvertures de *Fillette*.

occasionnellement une colonne de bande dessinée en quatre ou cinq vignettes. Il y met en scène des plaisanteries simplistes aux protagonistes stéréotypés, ménagères acariâtres, commerçants avides, naïfs dupés au faciès hilare.

Ces histoires simples sont dupliquées par des auteurs illustrateurs anonymes sous forme de micro bandes dessinées de quatre à six vignettes à forte connotation antigermanique. Elles deviennent de plus en plus fréquentes à partir du printemps 1915 et se soucient peu de bienséance. Elles rompent avec la tradition de raffinement généralement accordée aux magazines féminins. Elles cautionnent les accusations de médiocrité lancées par les détracteurs. En effet chaque semaine, l'Allemand est persécuté par le biais de dessins caricaturaux, de propos infâmant dans de petites planches animées aux dessins sommaires. Elles font partie des anecdotes de guerre chauvines profondément germanophobes. Généralement situées en pages 9 et 11 du journal lorsqu'il en comprend douze et 2 et 5 lorsqu'il en comporte seize, elles disparaissent quand il n'y a plus que huit pages, priorité étant donnée aux histoires longues. Outre leur aspect formel simpliste et réduit au minimum expressif, elles émanent de la même veine scatologique ou ordurière qui irrigue certains épisodes des *Pieds Nickelés*. Mais ici la finesse humoristique ou la verdeur du langage ne compensent pas les déficiences éthiques et littéraires. Parmi les exemples les plus révélateurs on peut citer celui du « Kochon de Karl Koch » dans le numéro 534 du 2 juin 1918. L'historiette réunit tous les poncifs contemporains en matière de dérision : orthographe germanisée par les gutturales, comique farcesque outrancier, absence de vraisemblance, dénigrement systématique de l'ennemi, cruauté latente et rémanente de l'image et du texte. Karl Koch gonfle son cochon avec une pompe à vélo pour le faire grossir et le vendre un bon prix au marché. A la roublardise du vendeur et à la naïveté de l'acheteur s'ajoute la punition finale, l'explosion du cochon vendu : « Et tout à coup, ça fait poum ! Une véritable explosion de lard, d'andouille et de boudin ! »³¹¹ L'histoire s'achève sur un médiocre jeu de mots : « Teufel ! Ça, c'est un vrai tour de Kochon !!! » Il serait aussi vain qu'inélégant de recenser ici toutes les scènes du même acabit car elles procèdent de la même source simpliste et focalisent sur l'ineptie allemande. Les exclamations proférées par les victimes sont identiques, « Teufel », « Tarteifle » à l'instar du vocabulaire rustre et sommaire des Allemands dans *Les Pieds Nickelés*.

On peut associer à cette diversion triviale les interventions régulières et mensuelles de Harry Gonel dans des bandes dessinées de trois à neuf petites vignettes³¹². L'illustrateur

³¹¹ *Fillette*, n°534, p.11. Voir l'illustration en regard.

³¹² Vignettes de 38 millimètres par 28 millimètres.

caricatural a fait ses premières armes dans *Le Pêlé-Mêlé* en 1907 et *La Vie de Garnison* en 1908. Il dessine des couvertures et des bandes dessinées pour *L'Epatant* dès septembre 1909, il en crée aussi pour *Fillette*, *L'Almanach Vermot* en 1918 et *Le Régiment* en 1920. Il n'entend pas rompre la tradition burlesque de ses dessins et s'adonne à la satire à travers des histoires d'enfants turbulents châtiés ou un pseudo dictionnaire illustré des expressions françaises où il explique par exemple « comment fut inventée la collerette dite "fraise" ». Ces récits minimalistes cèdent la place à des bandes dessinées plus virulentes et engagées qui fustigent « le Boche » par des patronymes ridicules – major Von Pachere – et un comique de situation éculé à base de jet d'eau, de poing américain... Trois colonnes de quatre vignettes se répartissent sur l'antépénultième et l'avant-dernière pages afin d'y brocarder l'intempérance d'insatiables « feldwebels », la stupidité et la niaiserie de majors naturellement appelés « Von Ganach » et d'ordonnances nommées « Hermann »³¹³. Plus rarement sont mises à l'honneur des armes françaises, un nouveau canon dont les effets destructeurs sont salués par des « hourras frénétiques »³¹⁴.

Il n'existe pas un seul magazine *Fillette* pendant ces quatre ans, qui n'évoque pas la guerre par la fiction. « Le Boche s'amuse », « L'écho malin »³¹⁵ mettent systématiquement aux prises un enfant et un Allemand berné. Le thème récurrent de l'infantilisation de l'ennemi, de sa régression intellectuelle, sociale ou animale parcourt hardiment toutes les histoires, comme si la moquerie du Germain était intarissable. L'enfant-héros est toujours vainqueur, souvent de sexe féminin, et vient à bout de l'ennemi avec une facilité déconcertante. La réussite part de l'axiome selon lequel l'enfant français est supérieurement intelligent et ne peut donc que l'emporter sur la bêtise allemande. Tous les récits quel qu'en soit le registre, procèdent de la même pensée manichéenne et illustrent l'idéologie prégnante de la civilisation française. Le langage courant est investi par cette vague germanophobe puisque les adages se forment : « Il est bête comme un Boche » dit Lisette de Von Pfiffen, le général qu'elle va faire prisonnier³¹⁶. Cette facilité fictive entérine, si besoin est, la proposition selon laquelle la France ne peut que sortir aisément victorieuse du conflit. « L'attrape Boche », « Un beau coup de canon », « La bonne vengeance », « La vengeance des choses »... constituent une litanie revancharde de titres occasionnels, de sens proche et répétitif, qui assènent le leitmotiv patriotique sur le mode burlesque.

³¹³ Voir en regard « Les méfaits d'un réveille-matin », n°386, 1^{er} août 1915.

³¹⁴ *Fillette*, n°387, 8 août 1915, p.10.

³¹⁵ *Fillette*, n° 391, 5 septembre 1915.

³¹⁶ *Lisette fait prisonnier un général*, n°392, 12 septembre 1915, p.2. Voir l'histoire exposée en regard.

Les farces et attrapes, les plaisanteries puériles pullulent et contaminent la plume de Harry Gonel à partir d'octobre 1915. Il use d'un nouveau moyen pour faire se dresser les jeunes lectrices contre le Barbare. La méchanceté foncière de l'Allemand à l'endroit des enfants est d'autant plus condamnable qu'elle s'attaque à des innocents. Aussi sans évoquer les atrocités commises sur les plus jeunes, il invente des historiettes où le soldat allemand s'empare de jouets d'enfants et finit par être puni par ses propres supérieurs³¹⁷. La régression infantile doublée d'un sadisme révoltant est condamnée sans appel.

Fillette allie la féminité au patriotisme sans pour autant publier d'articles journalistiques sur les événements. Il n'existe aucune colonne, aucune manchette abordant la guerre, la nécessité d'y contribuer ou l'actualité comme l'exposeraient actuellement des journaux pour enfants à l'instar de *Mon Quotidien* ou *L'Actu*. La part littéraire fictive est entière, occupant quinze pages sur seize, l'avant-dernière servant de support aux publicités. La proportion réservée aux lectures séquentielles est un indice concernant l'horizon d'attente des lecteurs et surtout la technique propagandiste mise en œuvre.

3 LA FICTION AU SERVICE DE LA PATRIE

Les romans feuilletons historiques répondent au bellicisme de l'époque et instillent dans l'esprit des lecteurs des idées exaltées. Un classement par année et en fonction des pages permet de relever en 1915 une forte prégnance des histoires de guerre auxquelles la moitié du magazine est consacrée. Les années 1916-1917 marquent un essoufflement : l'enlèvement dans les tranchées implique une forme de discrétion et de respect. Quatre pages seulement évoquent la guerre, entrecoupées par des histoires plus exotiques comme *La vengeance du Mandarin*, *C'est ma sœur qui est sourde*, *Tapisserie de la princesse*, *Le talisman de la sauvageonne*. L'année 1917 marque le pas en matière d'histoires bellicistes puisque seule l'espiègle Lili poursuit ses aventures avec l'occupant, quelques anecdotes sporadiques rallumant la flamme patriotique. En revanche, l'année 1918 révèle une reprise des thèmes bellicistes, notamment après l'armistice, puisque à nouveau 75% du journal sont occupés par des histoires de guerre comme *Le pigeon en deuil*, *Frère et sœur*, *Fille de soldat*...

Nous avons recensé en quatre années de guerre environ soixante histoires qui présentent toutes des similitudes inhérentes au genre du magazine féminin. Les protagonistes sont toujours des fillettes âgées d'une douzaine d'années : orphelines le plus souvent, ou bien abandonnées, elles affrontent de multiples difficultés dont la guerre ou la Révolution de 1789.

³¹⁷ *Le cerf-volant de Ninette*, n°397, 17 octobre 1915, p.3.

Elles doivent faire face à l'hostilité de leurs tuteurs ou de leurs proches cupides. Nanties d'un courage exceptionnel et d'une endurance extrême, elles surmontent les obstacles jusqu'à la réussite finale. Elles offrent des exemples de ténacité et de pugnacité aux jeunes lectrices en quête d'identification. La durée des histoires permet d'établir une classification en trois catégories selon qu'elles durent de trois à sept mois, font l'objet de deux ou trois épisodes ou bien sont éphémères. Les histoires à long terme occupent la première de couverture, la double page centrale, la quatrième de couverture et une à deux pages intérieures.

a- Les histoires à long terme : fidélisation et rebondissements dramatiques

En moyenne quatre feuilletons romanesques se présentent simultanément à la lecture. L'équilibre idéologique n'est guère maintenu puisqu'au fil des ans, on note une recrudescence des histoires de guerre qui occupent près des trois quarts des récits à long terme. Ainsi, à la fin de l'année 1915, l'illustré cumule *Les enfants de l'otage*, histoire d'enfants belges à l'heure de l'invasion et d'une jeune Alsacienne, *Blondinette la petite héroïne de 1914*, *L'espiègle Lili pendant la guerre*, auxquelles s'ajoutent l'humour corrosif de Harry Gonel dans ses vignettes caricaturales³¹⁸, des micro bandes dessinées racontant les déboires des Allemands face à une fillette, ou bien victimes de leur ivrognerie, de leur lâcheté.

Le recensement des histoires de première de couverture, apparaissant aussi en double page centrale, fait état de quatre aventures de guerre sur les dix dénombrées. Elles s'échelonnent sur des périodes allant de quatre à huit mois. Le constat établi ne fait pas ressortir une forte prégnance guerrière mais l'étalement dans la durée compense amplement la faible proportion de premières de couvertures patriobellistes. Seize à trente deux épisodes délivrent un message de résistance à l'ennemi, régulièrement martelé et impliquent une dépendance intellectuelle et morale au récit. Cette captatio se meut en attachement entretenu par le pathos d'une situation où l'enfant joue les premiers rôles. *Les enfants de l'otage* court du 14 novembre 1915 au 19 août 1916, soient huit mois. C'est l'histoire la plus longue, parue presque concomitamment à l'invasion de la Belgique, le décalage entre le temps diégétique et le temps historique étant suffisant pour établir une distanciation subjective. Exposer aux lectrices de *Fillette* la situation de leurs consoeurs belges les rassurent sur leur condition privilégiée et favorise l'identification aux deux petites héroïnes, Odile et Mariette, parties à la recherche de leur grand-père otage des Allemands. Elles parviennent à le délivrer avec l'aide d'un charretier.

³¹⁸ *Différence de circonférences boches*, n°403, 28 novembre 1915. Voir l'illustration en regard.

Paul Darcy, l'auteur, recourt volontiers aux rebondissements, aux péripéties que le dessinateur Roln s'applique à illustrer par des images en médaillon, placées en antithèses afin de mieux manifester le manichéisme ambiant. Les scènes de surveillance allemande, de violence émanant d'espions, alternent avec la représentation des enfants sauveurs et de leurs alliés, les cyclistes et les gendarmes hollandais. La paix côtoie la guerre, dans des espaces clos rassurants pour l'intérieur de la maison d'accueil, intrigants pour le lieu semi clos de l'écurie, et angoissants pour le domaine extérieur, la cour de ferme, les champs où l'assaillant peut tirer à vue et sans vergogne. L'histoire relatée est à l'image de toutes celles qui se rapportent à la guerre. Elle regorge de clichés antigermaniques : l'Allemand y est appelé « Boche », traité de « soudard », les uhlands y sont vicieux et brillent par leur déloyauté ; ils enfreignent les règles de neutralité affichées par la Hollande, en procédant à des arrestations illégales sur son sol. Les espions ont pour nom Linda ou Hermann et se font passer pour des Suisses, employés comme domestiques par de braves fermiers. L'opprimé y est belge ; la diégèse accumule les injustices révoltantes par la prise d'otages, la mise en danger de la vie d'enfants, mais elle joue aussi sur l'éthos puisqu'elle en fait les thuriféraires de la vengeance. La petite Alsacienne associée aux péripéties symbolise le désir des provinces perdues de se joindre à la lutte contre l'opresseur. Les blessés alliés rencontrés au gré des épisodes se remettent vite et ont hâte de rejoindre « la vaillante armée belge ». Encenseur des vertus alliées et laudateur des martyrs, le narrateur se fait rapidement le persécuteur des « Boches » par un vocabulaire péjoratif germanophobe.

Reprendre les histoires de guerre qui lui succèdent revient à constituer une véritable litanie des plaintes des opprimés et de leurs griefs à l'encontre de l'envahisseur. Le schéma se reproduit à l'identique tant dans la forme que dans le fond. Les titres font apparaître une jeune héroïne éponyme. *Yvette la fille des roseaux*, *Nikita la fille de la sorcière*, *Edith la rose du val d'argent*, *Ginette* alternent avec *La petite marquise*, *Fille de soldat*. Le topos féminin révélé par les titres est le cœur d'une argumentation sous-jacente dans tous les récits. La validité de l'argument de la force enfantine et féminine repose sur sa vraisemblance, c'est-à-dire sur son caractère doxal. Pour toutes les histoires situées dans un chronotope contemporain des destinataires, le public peut considérer comme vraies ou probables des situations proches de la sienne : zone occupée, invasion allemande, enfants otages, enlèvements, déportations, humiliations entérinent ce principe de réalité. La doxa est bel et bien au cœur de tous les procédés d'authenticité, car c'est elle qui fait que le lecteur croit ou non à ce qui est raconté. La stratification littéraire superpose la valeur argumentative et polémique, le stéréotype langagier, le développement convenu, la topique des possibilités. La force juvénile est

affirmée en dépit de la faiblesse physique et la houle mentale déclenchée par l'injustice justifie la guerre du droit contre la barbarie. Le florilège d'expressions antigermaniques et pro-françaises soutient un discours épideictique très structuré opposant l'éloge des Alliés au blâme des Allemands dans une rhétorique simpliste. Quand bien même les aventures pourraient sembler peu plausibles dans les rapports de force, elles n'en demeurent pas moins attachantes par la force mentale qu'elles déploient.

Le statut enfantin est signifié par une expansion du nom, une notation spatiale, parfois un attribut comme *La poupée aux yeux de jade*, parue du 18 juillet au 7 novembre 1915. Le motif patriotique n'est pas forcément contenu dans le titre : si *Les enfants de l'otage* ou *Fille de soldat* sont explicites, *Ginette* ou *Edith la rose du val d'argent* le sont beaucoup moins. La féminité est mise en exergue par un prénom tandis que la diégèse instaure un cadre spatio-temporel contemporain ou révolutionnaire, et procède à une extension mondiale du conflit dans le second cas en le déplaçant en Australie par le biais d'une héroïne : Edith, fille du fermier australien Wilson, sa poupée Ketty et la petite servante canaque Rita ont été enlevées par des Boches évadés d'un camp de prisonniers. Sauvages et Allemands sont associés dans une même nébuleuse barbare. Le Germain assimilé à un monstre y est maudit, il menace de « couper les doigts » des enfants tandis que la fillette refoule « héroïquement » ses sanglots. Comment ne pas rapprocher l'anecdote fictive de l'épisode des atrocités commises sur les enfants, notamment des mains coupées, et rapportées par les journaux officiels, vérités confirmées par Annette Becker dans son article « Mémoire et commémoration : les "atrocités" allemandes de la Première Guerre Mondiale dans le nord de la France »³¹⁹. Les histoires exposent des jeunes filles aux prises avec les Allemands, donc directement intégrées à la guerre. Les petites Françaises sont immergées dans un climat d'exaltation patriotique et les lectrices projetées au sein des hostilités. Confrontées à des situations paroxystiques, les héroïnes offrent un exemple de mobilisation tous azimuts. Elles ravalent leurs larmes, courent au devant du danger, serrent les poings, témoignent verbalement de leur haine, tentent d'éliminer l'ennemi par des moyens expéditifs ou réfléchis, souvent par la ruse la plus fine.

Le magazine illustré poursuit la tâche entreprise par l'école, elle-même très imprégnée par cette mobilisation des esprits. La gente féminine est moins touchée par les flèches propagandistes que les garçons censés représenter la future génération d'élite. *Fillette* entreprend néanmoins de façonner ses lectrices par l'inculcation d'une mentalité guerrière. Il n'existe aucune harangue personnalisée, aucune apostrophe directe, aucune exhortation à

³¹⁹ Annette BECKER, *Revue du Nord, Histoire et Archéologie* – Belgique – Pays Bas, Avril- juin 1992, Tome LXXIV, pp. 339-354.

l'engagement comme pour les jeunes gens. Seuls subsistent les fictions narratives et incitatives par leur idéologie belliciste et des appels aux mairaines de guerre. L'imprégnation est donc plus pernicieuse, via la production imagée et le fond héroïque. Il est notable que les histoires de première de couverture ont pour principal support le dessin. Le texte y est inséré dans des vignettes, des médaillons numérotés intégrés à l'image. Le fond coloré et mièvre est constitué de frises animales ou florales. Il offre des séquences imagées, parfois dissimulées par le texte des vignettes. Le décor suscite la curiosité par les manques orchestrés, la lecture linéaire des vignettes complète la vision spatiale de l'iconographie incomplète. Il n'y a aucune redondance entre le dessin et le texte mais plutôt un rapport de complémentarité où les mots pallient la carence imagière. L'expression « récit en images » convient parfaitement à ces longs feuilletons romanesques dont le principal ordonnateur a pour nom Paul Darcy.

Parallèlement aux aventures de première de couverture, les histoires de quatrième de couverture entretiennent un suspense identique fondé sur les mêmes ressorts narratifs et formels. Leur nombre est équivalent puisque nous en avons répertorié onze en quatre ans, toutes issues d'une inspiration cocardière, révolutionnaire, historique. Un seul titre déroge à la règle de féminité, *Papa-Fifi*. Toutefois le contenu de cette histoire qui s'échelonne de septembre à décembre 1917, obéit à la règle commune de la fillette érigée en héroïne. La protagoniste est une jeune fille martyrisée sauvée par un garçon nommé Fifi. Conformément à la tradition feuilletonesque, les récits se déroulent sur une période de trois à sept mois et puisent dans le fonds historique français exclusivement, à l'exception de *La petite Dolly*, histoire d'une famille londonienne, publiée de juin à août 1918. En moyenne, douze à quinze épisodes mènent à bien une aventure héroïque : l'histoire celtique de *La harpe qui pleure* précède celle se déroulant sous l'égide des mousquetaires dans *Par ordre du roi*. Les récits médiévaux comme *Aile de libellule* et *Sonia la princesse des loups* renouent avec l'inspiration des romans de la Table Ronde. Mais plus significative est la tendance à placer les aventures à l'époque de la Révolution afin de rappeler aux jeunes filles qu'elles sont les descendantes des premières républicaines, allégories de Marianne. Les allusions à la Révolution et à la constitution de la Première République font partie des leitmotifs historiques justifiant la lutte pour la liberté chèrement acquise. *Rosette la petite vivandière de 93* et *La bouquetière du roi* publiées respectivement en 1917 et en 1918, cautionnent la thèse de la guerre utile par siècles interposés. Ces textes ont pour visée commune la célébration de la patrie française.

Enfin l'actualité guerrière inspire trois histoires sur onze en quatrième de couverture : *La petite Française* (de janvier à juin 1915), *Michelinette* (d'avril à décembre 1917), *Les aventures de Françoise de Ligne* (de décembre 1917 à mai 1918). La rupture dans la lignée

belliciste qui apparaît en 1916 correspond à la pause relevée pendant cette année-là en matière de récits de guerre, afin de dédramatiser la situation et d'é luder le problème de la continuation de la guerre promise éclair, estimée fulgurante à son commencement. La pagination de ces histoires est irrégulière car affectée par la réduction des illustrés à huit ou douze pages, certaines passant en pages intérieures³²⁰ et déroutant les lectrices habituées à cette rigueur qui fait la réputation du magazine. Trois histoires sont affectées par ces décalages et concernent les récits révolutionnaires et guerriers. Outre le passage de la couleur au noir et blanc déjà noté au cours de l'année 1916, l'élément structurel le plus notable est la forme adoptée : une bande dessinée en neuf vignettes réparties sur trois lignes horizontales, qui surmontent un cartouche d'une douzaine de lignes et précédées d'un court résumé des chapitres précédents.

Les dessins peuvent être nettement délimités par un liseré noir ou bien s'enchaîner à la manière d'un dessin animé : c'est le cas dans *Sonia la princesse des loups* où des arabesques séparent les séquences imagées sans pour autant les interrompre. Les traits sont plutôt approximatifs, la technique est celle des hachures grises jouant sur les ombres. Les personnages ont des gestes saccadés, mais expressifs, main tendue, bras levés, caresse au visage, doigt pointé en guise d'avertissement. L'évocation d'une lecture se déroulant en Lituanie sous « le règne glorieux de Boris le Juste » au 18^e siècle, répond aux aspirations d'évasion des lectrices et rappelle *Michel Strogoff* et la littérature de transposition, le roman historique et aventureux de P.-J. Stahl, *Maroussia*. Quand bien même il est facile de céder à l'accusation de verbalisme enfantin, voire attristant de ces lectures jugées alimentaires, roboratives, elles émanent cependant toutes, de manière indirecte, d'une littérature reconnue qui a fourni des éléments substantiels à l'idéal patriotique.

La moitié des histoires que nous avons répertoriées ont un caractère belliqueux et impriment dans l'esprit des lectrices les multiples combats d'enfants, de femmes contre l'ennemi. Elles participent à la rémanence du mythe de David et Goliath chez les plus jeunes par-delà les siècles. Les jeunes victimes orphelines s'engagent malgré leur faiblesse dans une lutte sans merci contre les Allemands qu'elles entraînent à la mort et se révèlent d'excellentes guerrières. Nées de l'imagination exaspérée par la supériorité matérielle et militaire du vainqueur de 1870, elles hypostasient le mythe qu'elles révèlent et découvrent des passions haineuses soulevées par le complexe d'infériorité. La genèse des aventures relatées dans *Fillette* est conditionnée par cette mentalité revancharde et belliciste. Les facteurs influents

³²⁰ Page 2 généralement à la place de la quatrième de couverture.

sont certes liés aux destinataires féminins et à leur âge, mais ils dérivent aussi de la rhétorique discursive employée auprès des adultes. Le creuset patriotique et revancharde offre donc une matière génétique riche et peu originale à la fois. Les genres littéraires recensés au cours des lectures de quatre années font apparaître une forte présence de récits feuilletons à long terme avec pour principaux auteurs Paul Darcy, Eugénie Brézol, Gaston Choquet, Paul Salmon, Jacques Rinet. Des écrivains plus occasionnels interviennent pour rédiger des nouvelles ou des saynètes éphémères à l'instar de Charles de Bussy, Clotilde Leclerc. Enfin les signatures régulières d'Alfred Theulot, Harry Gonel viennent parapher des poèmes d'inspiration patriotique, des fables, pâles avatars des apologues de La Fontaine ou de petits dessins animés à la fibre cocardière grossière. Environ un tiers des histoires rapportées sont anonymes. Les difficiles recherches biographiques concernant les collaborateurs de *Fillette* attestent d'une écriture commerciale de commande qui explique la médiocrité littéraire des récits. Toutefois, nonobstant les poncifs antigermaniques et patriotiques relevés, la diversité des registres employés confère une richesse inégalée au magazine et le différencie de l'orientation bienveillante de *La Semaine de Suzette*.

Fillette entend exalter les esprits féminins et leur propose une évasion tantôt réelle avec les histoires féeriques ou exotiques, tantôt factice avec les récits historiques de guerre. Aux tonalités réalistes et pathétiques de *Seule au monde* de Gaston Choquet, se cumule le registre épique des *Trois orphelins*. La visée moralisatrice n'échappe pas aux lectrices averties quel que soit le récit car tous les enfants mis en scène offrent une image exemplaire de courage, de ténacité et de civisme. Lorsque la diégèse plonge au cœur de l'histoire française ou s'égaré sur les chemins aventureux des aborigènes ou dans les sentiers mirifiques des contes de fées, elle propose toujours une vision manichéenne de l'univers et conforte dans la certitude de la victoire du bien sur le mal. Quelque détachée qu'elle soit de l'actualité, elle incite toujours à penser que la victoire revient à la vertu et au droit et que l'opprobre est jeté sur les vaincus forcément démoniaques. Sans être inféodé à un quelconque dogme religieux contrairement à *La Semaine de Suzette*, *Fillette* ne manque pas de rappeler implicitement quel camp Dieu a choisi. L'innocence vainc la perversité comme le droit prime la force. Cette éthique véhiculée par l'illustré parcourt en filigrane les récits à long terme, alors qu'elle est patente dans les histoires éphémères que sont les saynètes, les nouvelles ou les poèmes, formes brèves de la littérature enfantine alimentant par leur concision le terreau patriotique.

b- Les formes littéraires brèves au secours du patriotisme

Si nous exceptons les bandes dessinées uniques réservées aux pages satiriques et animées, la nouvelle et la petite scène de théâtre sont les deux matrices génériques de *Fillette* qui alternent avec la solennité des feuilletons romanesques et la brièveté simpliste des histoires en trois ou quatre vignettes. Elles apportent la satisfaction vite remplie d'une lecture rapide qui focalise sur une intrigue et un ou deux personnages. Il est plus juste de parler de scénettes plutôt que de saynètes, puisque nous avons rarement affaire à une petite pièce bouffonne, une petite comédie en une seule scène.

Les histoires dramatiques

Généralement situées à la deuxième page, elles suppléent provisoirement à une aventure dramatique inédite en plusieurs épisodes et attirent le regard par un titre aguicheur, une illustration en médaillon. Ces scènes théâtrales s'apparentent à des saynètes par leur dénouement heureux mais s'en détachent par l'absence de tonalité burlesque. Elles sont inscrites dans le chronotope guerrier dérivé des tranchées ou de la contribution de l'arrière. Sofia Hermann est la plus prolifique des dramaturges pour enfants puisqu'elle intervient pour moitié dans la rédaction des pièces de théâtre juvéniles. Elle a une réelle prédilection pour les saynètes et les présentent comme telles dans un titre encadré par un manteau d'Arlequin. Ses protagonistes sont principalement féminines et s'entendent toujours pour œuvrer en faveur des soldats du front. Les bévues d'une fillette sont bien vite pardonnées et ses maladresses prêtent à sourire lorsqu'elle explique qu'elle conservait dans un sac tous ses desserts pour les envoyer aux soldats partis au front. Bien que la généreuse offrande risquât d'arriver en piteux état, la chère mignonne est félicitée de sa louable intention. La privation suffit à rendre heureuse l'enfant faisant acte de contrition. Il existe en effet une véritable liturgie de la saynète ou de la nouvelle. L'incontestable portée religieuse sous-tend l'espoir patriotique. Nonobstant les accusations de légèreté et de perversion lancées par les détracteurs de *Fillette*, le magazine présente un évangile de guerre qui n'a rien à envier aux publications bien pensantes contemporaines.

Quel que soit le genre littéraire choisi, nouvelle, saynète, feuilleton romanesque, l'iconographie et le texte dressent un dais littéraire au-dessus de l'autel de la patrie. L'image tient de l'iconographie religieuse et se rapproche parfois de piéta où la mater dolorosa est remplacée par une fillette ou une jeune femme, reine de douleurs penchée sur un blessé. Elle emprunte également à l'imagerie d'Epinal dans l'affichage du drapeau tricolore ou du symbole de l'Alsace-Lorraine. Sofia Hermann déplace la guerre dans l'univers enfantin et n'exclut aucun partenaire belligérant. Elle utilise ce que nous nommons un chronotope dévoyé

car elle conserve le cadre de la Grande Guerre et l'adapte à ses destinataires en l'incluant dans leurs jeux ou leur quotidien. *Coco et Zette dans les tranchées*³²¹, *Le beau geste de Lise*³²², *Alliance franco-russe*³²³, un combat naval dans le bassin des Tuileries³²⁴ sont des transpositions guerrière à l'échelle enfantine cumulant les facéties puérides et le réalisme des clichés belliqueux. Jouer à la guerre signifie l'intégration de cette dernière à la psyché de l'enfant. La preuve lexicale la plus flagrante est l'utilisation d'un métalangage guerrier. Outre la mention des Alliés russes et anglais et des ennemis turcs et allemands, la transposition ludique de la guerre sur terre ou sur mer à travers le bocal des poissons rouges, le tapis de jeux, le bassin des Tuileries, la terre du jardin repose sur l'emploi d'un vocabulaire stéréotypé fait des termes les plus couramment employés à cette occasion. Les noms d'armes affluent, l'ennemi est déconsidéré par le refus de tenir son rôle, on se bat pour jouer le Français, l'Anglais ou le Russe. Chaque scène se conclut sur une phrase morale ou l'affirmation d'une victoire prochaine de la France.

Quand le titre ne mentionne pas directement une héroïne, il n'en demeure pas moins féminin comme le prouve *Alliance franco-russe*. L'entente cordiale est rappelée à la mémoire des plus jeunes grâce à une scène de générosité où les enfants partagent leurs friandises avec les Turcos, les Russes et les Français. La parole patriotique et civique qui émane de l'enfant a plus d'impact et souligne leur précocité ou leur conditionnement : « Il faut être gentils avec les soldats parce que c'est eux qui défendent la Patrie !... »³²⁵ La typographie majuscule accentue le message de solidarité. Les enfants collaborent à l'effort de défense nationale en regroupant leurs économies, leurs bonbons afin de soulager les misères des combattants. Le degré d'implication supplémentaire passe par une forme de mimésis fréquemment utilisée par les enfants dans leurs activités ludiques. *Coco et Zette dans les tranchées*, malgré le défaut de présentation générique initiale, est aisément identifiable à la comédie dramatique par l'échange dialogué, la typographie italique des didascalies. L'exposition précise la situation des petits protagonistes et confirme l'adresse à un destinataire enfantin par le choix de prénoms hypocoristiques, par l'âge des personnages (sept et huit ans) favorisant l'identification et par l'occupation (baigner une poupée). L'objet ludique et notamment la poupée, sert d'intercesseur avec le monde adulte. Le jeu des enfants est vite détourné vers la guerre à laquelle ils entendent participer fictivement par une simulation. Ils vont creuser une

³²¹ *Fillette*, n°376, 23 mai 1915.

³²² *Fillette*, n°402, 21 novembre 1915.

³²³ *Fillette*, n°406, 19 décembre 1915.

³²⁴ *Fillette*, n°400, 7 novembre 1915.

³²⁵ *Fillette*, n°406, 19 décembre 1915.

tranchée dans le jardin pour y passer la nuit. Le besoin de subir une épreuve fait partie de l'initiation et l'acte est assimilé à un rite initiatique indispensable à la maturation et à la bonne conscience enfantines. La mention de la mère sous la forme puérile de la « maman » conserve à la scène son côté enfantin et lui attribue une valeur didactique à travers la morale qu'elle délivre : la guerre n'est pas un jeu d'enfants et il faut épargner des soucis supplémentaires aux mères déjà grandement éprouvées.

L'importante proportion de personnages féminins détenteurs de la raison répond à l'enjeu commercial du magazine féminin et au désir de montrer le rôle dévolu aux femmes. Les didascalies entretiennent l'atmosphère dramatique, confinant parfois au tragique par des hyperboles et une ponctuation suspensive, exclamative et interrogative : « C'est sûrement l'ennemi qui vient !... Ah ! Que diable avaient-ils besoin d'aller dans ce trou à fumier ! (...) L'heure est tragique, ciel que va-t-il leur arriver ? »³²⁶ Les interventions du narrateur apportent une valeur morale au récit, nécessaire contrepoint à l'enthousiasme juvénile et inconsidéré de Coco et Zette. Les paroles sensées des adultes pondèrent la dangereuse audace des enfants. De même *Un grave débat*³²⁷ recourt au trio de base constitué par la mère et ses deux enfants afin de clore une dispute entre deux frères par l'évangile maternel. Le différend est oublié pour préparer un colis à destination d'un soldat sans famille. La scène théâtrale présente le triple avantage de la vivacité dialogique, de l'appel au mimétisme et de l'insertion du genre épistolaire. La double énonciation propre au théâtre est renforcée par la lettre d'André Jantier, soldat au 79^e d'infanterie, 8^e compagnie, provenant de la tranchée de ... en Argonne, adressée un mois plus tard aux deux frères pour les remercier. La lettre rompt la linéarité narrative de la scène ainsi que sa théâtralité par l'ellipse temporelle. Elle est surtout un prétexte à décrire la guerre de tranchées, les armes, les shrapnels, et à valoriser les enfants dont le colis a sauvé le Poilu en le protégeant d'un éclat d'obus. La triple leçon reflète la mentalité contemporaine : « Nous nous débarrasserons des monstres boches ! », « Vive la France ! », « Un soldat vous doit la vie ! ». Sont regroupés les trois axes qui orientent la littérature juvénile et l'axiologie : la haine de l'Allemand doit aboutir à la victoire de la France et les enfants peuvent et doivent y contribuer.

La mise en page³²⁸ de ces scènes théâtrales attire le regard sur un titre en images qui présente systématiquement la situation initiale dans un médaillon à gauche de la feuille et la situation finale dans le cadre droit. Les cadres de l'intitulé mettent en regard les protagonistes

³²⁶ *Fillette*, n°376, 23 mai 1915, p.3.

³²⁷ *Fillette*, n°383, 11 juillet 1915.

³²⁸ *Fillette*, n°393, 19 septembre 1915, p.2. Voir l'image en regard.

ou les antagonistes et opposent les situations spatio-temporelles. Il arrive que les deux médaillons s'insèrent dans le texte et accentuent le pathos tragique par la représentation de scènes de détresse, de défense ou de délivrance.

Charles de Bussy apporte sa contribution sporadique aux scènes drolatiques. Avec *Les sous-marins*, saynète enfantine, il met en scène deux enfants de neuf et sept ans qui entreprennent de jouer à la guerre en opposant des sous-marins de papier allemands aux poissons rouges français. La plaisanterie n'est pas sans rappeler les facéties des *Petites Filles Modèles* de la Comtesse de Ségur. Toutefois la guerre n'est jamais loin et demeure un support diégétique permanent. Enfants et animaux y sont intégrés grâce à la fantaisie littéraire, à l'illusion théâtrale et la fiction. *Le boulet en poudre*³²⁹ appartient à cette même veine de comique précieux illustré par trois dessins d'enfants sages aux costumes marins, tous issus de bonne famille. La guerre transposée dans l'univers ludique de l'enfance assure la victoire aux Français. Les armes ont leurs avatars ludiques dans des constructions de papier, des billes, des poissons rouges, des poupées devenues des objets symboliques de transgression. La force de belligérants enfants se veut convaincante : le plus fort tient le rôle du Français tandis que le plus faible joue à contre cœur celui de l'Allemand. Les dialogues attestent de la parfaite assimilation du vocabulaire guerrier par les enfants qui se targuent d'être de la classe 1922, et ont donc treize ans dans la pièce, âge de leurs lectrices ou lecteurs. Le champ de bataille est un tapis vert, la fillette sera « servante de batterie » et « il faudra établir la règle du jeu. »³³⁰ Le langage évoqué précédemment assure la fonction phatique et informative de l'œuvre. Le plus grand honneur est de tenir le rôle du généralissime français. Le portrait de Joffre a gagné les chaumières et son aura paternaliste rayonne sur les têtes blondes. Les Alliés ne sont pas oubliés, c'est une fierté que d'interpréter le rôle de l'Anglais. Les enfants tiennent des propos assimilés à des leitmotifs historiques révélateurs de l'acculturation guerrière et de l'intégration de l'histoire de France inculquée par les manuels scolaires de Lavisser : « Tirez les premiers, messieurs les Anglais », s'écrie Pierre « galamment pour un Germain », remarque Jean.

Régine Vérant emploie ses talents de dramaturge à hisser haut les couleurs de la France et de l'Alsace dans sa pièce *Le Signal*. Elle reprend le motif de la province perdue et occupée par le rustre allemand. La simplicité d'un intérieur rustique décrit avec précision conquiert le public enfantin facilement happé par le réalisme confortable de l'histoire. L'Allemand y est caricaturé physiquement, mentalement et verbalement. Menaçant, il s'impose à une « pelle

³²⁹ Ibid.

³³⁰ Ibid.

enfant » (*sic*) devenue martyre. Le schéma manichéen récurrent orchestre toutes les histoires dans une dichotomie franco-allemande : l'envahisseur « ivre de rage », avide de nourriture et de boisson, imbu de sa personne à la vanité d'un matamore devant des femmes et des fillettes toujours prudentes et soucieuses de se tirer d'un mauvais pas. Le topos alsacien occupe une place de choix dans une pièce en deux actes. La déférence affectée des victimes est le meilleur subterfuge permettant de se soumettre à la coercition imposée par l'ennemi et de la vaincre par la duplicité.

Gluck et Thommery reprennent plus modestement les stéréotypes chauvins de leurs pairs sur un mode mineur. Ils adoptent le schéma narratif habituel de l'évolution d'une dispute enfantine vers un terrain d'entente grâce à la guerre. *Jouons à l'ambulance* met en scène deux fillettes qui décident de jouer les infirmières auprès de leur frère et de son ami. Là encore, le thème du secours féminin apporté aux soldats souffrants confirme bien cette littérarité de la guerre adaptée aux enfants par un discours stéréotypé : la reproduction du modèle officiel cautionne une idéologie germanophobe et humaniste à la fois. « L'infâme Boche » fait prisonnier et blessé, « doit nous être sacré », les récompenses se mesurent à l'aune du nombre de soldats allemands tués ou faits prisonniers, afin d'obtenir la Croix de Guerre. Le blessé allemand soigné à l'égal du Français prononce des propos désobligeants à l'encontre de ses sauveurs, propos qui trahissent la grossièreté du Prussien. Riquet, l'enfant qui joue son rôle, profite de la réputation de glotonnerie et d'intempérance faite aux Allemands pour engloutir les six éclairs destinés au goûter. La scène se conclut sur une vérité générale désopilante : « Les Boches c'est très goinfre ! »

Georgie se démarque par la philosophie simple et généreuse de ses personnages. Il n'hésite pas à recourir aux clichés les plus convenus pour inciter à la solidarité et fait appel aux Indigènes afin de se faire l'écho des mentalités et des préjugés. Sa scénette *Une escapade* met le Turco à l'honneur. *Fillette* n'oublie aucun des partenaires de la France, y compris ses colonies car ce sont autant de facteurs victorieux. Le Turco qui ramène les enfants égarés chez eux est qualifié de « brave nègre » et doté d'un langage stéréotypé qui témoigne des préjugés persistants.

La forme théâtrale n'est donc qu'un prétexte à la distillation du nectar patriotique censé alimenter les enfants, nouvelles égéries d'une France en quête de confiance et d'images prestigieuses. Le genre ne respecte pas les règles dramatiques édictées par Aristote et Boileau, et de fait tend vers une narration dramatisée plutôt que vers une réelle pièce de théâtre. L'alternance générique entre la scénette et la nouvelle procède du désir de varier les situations exposées et les registres afin de ne pas verser dans un pathétique ennuyeux et larmoyant

souvent propre aux récits courts, ni d'éluder la gravité par un comique trop désinvolte. La proximité de courtes bandes dessinées farcesques et de feuilletons dramatiques assure la polyphonie des textes : le narrateur s'y exerce à la critique antigermanique et à l'autocélébration, tandis que les dialogues traduisent des échanges vifs, acerbes et spontanés entre les pseudo-belligérants, pathétiques et élégiaques entre les fausses victimes, suppliants et menaçants entre bourreaux et martyrs.

Toutes les scènes lues ne sont que les duplications littéraires et ludiques des leçons d'histoire dispensées à l'école et orientées par le sens civique. Le divertissement y est entretenu par les ruses enfantines, les substituts guerriers trouvés aux armes dans les jouets, le plâtre, le sucre, la terre... La valeur didactique est confirmée par les ultimes propos prononcés par un adulte au sens moral aigu qui énonce des vérités générales. Sous couvert de saynètes ou de nouvelles le péché d'hybris est condamné et la tragédie couve sous des apparences anodines. Il est faux d'attribuer un impact traumatisant à ces histoires quelle qu'en soit la forme. Le vocabulaire argotique employé dans les dialogues, la pondération du récit des didascalies, l'inclusion des citations héroïques ou historiques, les indispensables allusions aux forces en présence font partie d'une littérature propagandiste qui n'en est pas moins appréciée par des enfants tout acquis à la cause nationale et pour qui le patriotisme est devenu une seconde nature. C'est un détour facile et simpliste que d'en attribuer l'entière responsabilité à une politique de bourrage de crâne. La malléabilité de l'esprit enfantin n'exclut le libre arbitre. Quand bien même des personnages exemplaires du passé ou de l'actualité sont proposés à l'admiration de la jeunesse dans les livres de lecture et de prix depuis un siècle, l'enfant peut difficilement ne pas être touché par le départ d'un père, la solitude d'une mère, les privations et les mesures coercitives en zone occupée. La lecture du journal d'Yves Congar le prouve bien.

Les livres scolaires soumis à la censure du Ministère de l'Instruction Publique, les lectures récréatives peuvent vulgariser, sacraliser les héros français et alliés, flétrir les adversaires. La convergence observée entre les manuels scolaires, les livres de prix et les publications populaires à grand tirage, est due aux circonstances politiques propices au martyrologe littéraire et à une mentalité volontiers dispensatrice de pathos et d'exaltation. Au frontispice civique et historique des livres jugés sérieux correspondent les culs de lampe héroïques des albums et les manteaux d'Arlequin patriotiques transcrits sur le papier bon marché des historiettes de *Fillette*. La mobilisation des esprits déclenchée par le conflit a certes été accrue par le bourrage de crâne décrié par les ouvrages subversifs de Charles-Maurice Chenu et Pierre Chaine, mais elle est aussi liée à une idéologie latente et rémanente

forgée sur l'antienne de la revanche de 1870 et le devoir civique prôné par l'école laïque de la Troisième République.

Les nouvelles

Outre l'annonce accorte souvent pavoisée aux couleurs françaises, les titres illustrés des nouvelles apportent leurs cohortes d'images manichéennes opposant de frêles jeunes filles aux casques à pointe menaçants. Le second point de convergence unissant ces histoires courtes est la féminité de leurs auteurs qui transmettent leurs sentiments délicats et maternels aux personnages fictifs. La finesse n'exclut pas le dynamisme et l'intrigue ne se complaît pas forcément dans l'évocation de tâches dites féminines, elle insuffle la nervosité, le défi lancé par une enfant brandissant sa poupée alsacienne face à l'ennemi par exemple. La proportion de douceur et de vigueur est savamment dosée malgré un schéma narratif récurrent et un retournement de situation toujours favorable aux petites Françaises patriotes. Chaque genre littéraire a son porte-parole et la nouvelliste la plus diserte est assurément Clotilde Leclerc qui cède aux poncifs antigermaniques et aux dithyrambes français. Son but est de mettre en place un matriarcat éprouvé mais déterminé qui a su transmettre à sa descendance sa pugnacité. Accablées, les mères se laissent guider par leurs filles précoces et éveillées dont la maturité a été accrue par la guerre. La cellule familiale est réduite au noyau féminin et doit compenser l'absence du père mobilisé ou engagé, parfois disparu. Toutes les nouvelles de Clotilde Leclerc sont estampillées « épisode de la guerre » et précédées d'une annonce iconographique binaire³³¹ : l'affichette est systématiquement séparée dans sa diagonale par les lauriers de la victoire afin d'exposer au regard du lecteur dans un même plan simultanément, le début dramatique et pathétique d'une intrigue avec blessés et morts dans la partie gauche, et à droite l'issue heureuse laurée. Les titres sont toujours très concis, sous forme de phrase nominale ou bien d'adjectifs, de participes passés, de substantifs seuls, qui suffisent à captiver ou rassurer : *Sauvé*³³² anticipe le succès final et met à l'honneur un chien français assimilé à un libérateur.

Clotilde Leclerc recourt à la légende maintes fois empruntée du Petit Chaperon Rouge : la fillette chaperon doit attirer le loup allemand dans un piège afin de le punir de sa trahison. Perrault a fait des émules et nombre d'histoires se présentent comme un avatar patriotique du Petit Chaperon Rouge ou du Petit Poucet. La nouvelle de *La petite fille de l'aubergiste*³³³ entérine une fois de plus le mythe de l'enfant héros, grandi précocement,

³³¹ Voir image en regard : *Fillette*, n°392, p.13.

³³² *Fillette*, n°392, 12 septembre 1915.

³³³ *Fillette*, n°378, 6 juin 1915.

capable de renverser les rôles et de rassurer sa mère réunie dans un même amour avec la Patrie. Là se retrouvent tous les leitmotifs du caractère inné du patriotisme enfantin, déjà rencontrés dans « Les Livres roses de la Guerre », dans *L'héroïsme français* de Jean Aicard ou *Petits héros de la Grande Guerre* de Jacquin et Fabre. « Son patriotisme ne lui permettait pas d'hésiter », dit la narratrice à propos de sa protagoniste. « La mère embrassa l'enfant en entendant ces paroles héroïques. » La jeune héroïne apporte toujours sa modeste contribution aux « vaillants défenseurs » face aux « méchants Allemands ». Elle est grandie par son humilité et les adjectifs laudatifs abondent pour qualifier la « brave petite » prévoyante et réfléchie. Son abnégation renforce son aura d'enfant héros que l'emphase auctoriale érige sur un piédestal : « Généreuse et douce petite Française, son action lui avait paru si simple et si naturelle qu'elle n'y attachait aucune importance. »³³⁴ La même détermination féminine anime *Française et mère* dans le numéro 401 du 14 novembre 1915. La féminité combative est au centre des histoires : de la fillette à la mère, le statut féminin confère une couronne de gloire aux héroïnes par leur capacité à cumuler la sensibilité d'une mère, d'une sœur ou d'une fille, la faiblesse inhérente à leur sexe et l'ardeur guerrière.

Régine Véran, Sofia Hermann, Pierre Barbance recourent aux mêmes filons littéraires et insistent sur un pathos larmoyant doublé d'appel à la vaillance. La transposition de la guerre dans l'univers enfantin est leur credo pour engager le lectorat dans la lutte contre l'ennemi. *Bataille de... fillettes* de Régine Véran³³⁵ est présentée comme une histoire authentique afin d'accroître l'illusion du réel. La ponctuation suspensive du titre insiste sur la surprenante alliance des caractères belliqueux et féminins. Le courage et la bonté des marraines de guerre, la mobilisation des femmes est à l'égale de celle des garçons et des hommes, la littérature populaire est là pour pallier la carence réelle et le décalage inévitable entre les deux sexes. Pierre Barbance préfère un titre métonymique et symbolique³³⁶, « La poupée » : sous l'apparence anodine d'un jouet se cachent des documents importants destinés à l'armée française et remis à un capitaine par une fillette. L'enfant femme transgresse les interdits administratifs et fait taire les préjugés antiféministes. La poupée et la fillette reflètent les moyens détournés utilisés pour vaincre l'ennemi. L'innocence ne peut que triompher. Sofia Hermann, plus à l'aise dans le domaine théâtral, propose néanmoins des nouvelles à tendance pathétique comme *Une nuit de Noël*³³⁷ histoire misérabiliste d'une orpheline qui se rapproche du conte de fées : la fillette est miraculeusement aidée par un organiste qui lui

³³⁴ Ibid.

³³⁵ *Fillette*, n°403, 28 novembre 1915.

³³⁶ *Fillette*, n°405, 12 décembre 1915.

³³⁷ *Fillette*, n°412, 30 janvier 1916.

redonne le sourire. Quelques étincelles de bonheur luisent au milieu de la guerre enténébrée et les lectrices de *Fillette* doivent en être illuminées.

Eugénie Brézol élargit le champ d'action des enfants en mettant sur le devant de la scène Nikto le petit Monténégrin, héros éponyme : le petit intrépide aide à la prise d'un camp autrichien par les Monténégrins. Il est décoré de la médaille des braves par le « bon vieux roi Nicolas ». Elle n'oublie pas les Alliés comme les Russes dans *Matouchka*, titre éponyme plaçant en exergue une courageuse jeune fille russe, à la fois infirmière et ange gardien des soldats blessés. La grâce touche tous les enfants français et alliés à travers la littérature juvénile populaire ; les jeunes lectrices doivent participer à cette communion universelle. Même Jo Valle écrit une courte histoire, *La bonne idée de Francine*³³⁸ où il célèbre la reconnaissance de la France envers ses combattants : Francine a eu l'heureuse idée d'organiser une fête dans une bourgade de Haute-Meuse en l'honneur d'une section de chasseurs à pied afin qu'ils repartent le cœur joyeux « combattre les Barbares ». L'union sacrée entre l'avant et l'arrière est scellée dans des récits fictifs qui mettent en scène des fillettes courageuses comme dans *L'enfant du mobilisé*³³⁹ qui vend ce qu'elle a de plus cher pour envoyer des colis aux soldats. L'appel à la générosité est récurrent et entretient la culpabilisation de l'enfant rendu responsable des efforts des Poilus.

Enfin Marguerite Mercey use volontiers de la métonymie pour signifier la valeur symbolique des objets détournés en fétiches de guerre ou en offrandes propitiatoires. *Le dernier tocsin*, « nouvelle inédite »³⁴⁰ désigne le vieux sonneur de cloches champenois qui donne le signal aux Français en sonnant le « De Profundis » pour éviter que le village de B. ne devienne martyr. L'auteur souscrit à la même idéologie que ses consoeurs et confrères. Sa nouvelle *La poupée d'Alsace*, prend ses racines dans le vieux fond revanchard de la restitution de l'Alsace-Lorraine à la France par le biais d'une fillette : cette dernière offre une poupée alsacienne à un soldat maltraité. L'idée naturellement jaillie de l'esprit de l'enfant séduit l'agonisant qui y voit l'espoir d'une victoire prochaine. L'écriture féminine transparait dans l'expression détaillée des souffrances et des émotions, dans l'intuition de la fillette. La mise en scène des mères, des infirmières, des jeunes filles toutes en activité, prêtes à secourir les soldats français et alliés corrobore le fameux adage du *Livre du souvenir* de Meyer³⁴¹ selon lequel la population tout entière est gagnée par l'extase patriotique. Les apostrophes finales

³³⁸ *Fillette*, n°416, 27 février 1916.

³³⁹ *Fillette*, n°419, 19 mars 1916.

³⁴⁰ *Fillette*, n°407, 26 décembre 1915.

³⁴¹ E. MEYER, *Livre du souvenir*. Epinal, Imprimerie vosgienne, 1918.

font figure de péroraison afin d'emporter définitivement l'adhésion du lectorat : « Petits Français, soyez joyeux ! Avec de tels héros nous vaincrons ! »³⁴²

Infirmières, mères de famille, institutrices, la gente féminine adulte est à l'honneur dans les nouvelles qui intègrent l'enfance et l'enfant à la guerre par une transposition de cette dernière dans l'univers juvénile et ludique du lectorat. *L'idée de l'institutrice*³⁴³ de Clotilde Leclerc conjugue le patriotisme avec l'altruisme et l'humanité. La jeune Française y est « courageuse comme un troupier » et s'applique à scolariser Ninette, une élève sourde et muette. Elle parvient de surcroît à attirer dans un piège les Allemands persuadés de l'impunité que leur assurent les enfants. Bien évidemment, la vaillante institutrice fait barrage devant ses élèves et participe à la libération de son village. Modeste, elle est félicitée par un colonel français qui lui fait rendre les honneurs. Le dilemme tragique fait aussi partie des situations psychologiques inventées afin d'instaurer une tension dramatique : Eugénie Brézol l'utilise dans *Sa mère*, nouvelle au titre ô combien symbolique, où le lieutenant Pernin doit canonner le château familial qui abrite sa mère pour éloigner les Allemands. Faut-il préserver sa mère et désobéir aux ordres ou bien la tuer et sauver la France et l'honneur ? Les relents revanchards de 1870 constituent l'ultime argument décisif qui permet de passer à l'acte. Toutes les héroïnes ont un « noble cœur de Française », à l'image de celle de *Seule*, nouvelle de Clotilde Leclerc, où une jeune femme seule accueille des blessés allemands pour les soigner car pour elle l'homme prime l'ennemi et l'uniforme. C'est aussi l'idéologie prégnante de *La brave fille* où l'infirmière place au centre des préoccupations la vie humaine. Défense de la patrie et humanisme ne sont pas inconciliables et c'est d'ailleurs ce qui fait la renommée des Français dans les histoires lues. L'humanité et l'humanisme qu'elles étalent contribuent au rayonnement de la France à travers le monde, jugée seule capable de véhiculer la civilisation.

Maxime de Méria apporte sa collaboration en tant que nouvelliste patriote et a l'espoir chevillé au corps. Il tente de le transmettre dans de courtes histoires illustrées au titre très suggestif, comme *L'espoir invincible*³⁴⁴. La relation de la mort d'un Poilu, Edmond Dupré, par un de ses camarades dans une lettre à sa famille ne convainc pas sa femme qui continue d'espérer un miracle qui finit par arriver. L'homme grièvement blessé a été fait prisonnier. Mal soigné, il s'est évadé en Suisse. De telles histoires interviennent un an après le déclenchement du conflit pour répondre aux attentes du gouvernement refusant le défaitisme et pour lutter contre le pessimisme des familles maintenues dans l'ignorance. A ces récits

³⁴² *Fillette*, n°407, 26 décembre 1915.

³⁴³ *Fillette*, n°382, 4 juillet 1915.

³⁴⁴ *Fillette*, n°389, 22 août 1915.

graves s'ajoutent des histoires plus légères qui n'omettent jamais de mentionner la faiblesse, les déconvenues et les échecs prémonitoires des adversaires. Les farces de Lisette sont des prétextes à raconter la capture de deux cents « Boches » par une seule fillette. Le mythe de David et Goliath ne pâlit pas et est même amplifié au cours des années pour rassurer par l'aisance avec laquelle des enfants parviennent à duper les Allemands.

Les nouvelles de Sofia Hermann comme *Les engagés de 1915* se font l'écho des questions que se posent les lecteurs et alimentent leur imaginaire avec le topos du défilé militaire exaltant les passions et suscitant les vocations de jeunes garçons désireux de rejoindre leurs aînés. « Verdun n'est pas si loin ! », pensent-ils. Ces textes si patriotiques soient-ils sont aussi des facteurs de résilience. Les enfants qui transgressent les interdits parentaux pour s'engager, ceux qui jouent à la guerre, les servantes au grand cœur, les fillettes dévouées, les institutrices héroïques, les infirmières tutélaires affrontent le malheur et leur résistance leur dessine une « auréole de confiance et d'affection » pour reprendre l'expression de Clotilde Leclerc dans *La vieille servante*³⁴⁵.

Sur le plan synchronique le thème belliciste perdure malgré l'humanisme témoigné par les infirmières, la générosité des enfants, la clémence des soldats vis-à-vis des blessés ou des prisonniers allemands. L'écriture essentiellement féminine fait vibrer la corde sensible avec le motif misérabiliste de l'orpheline et aiguise l'appétence héroïque des lectrices par des accents plus virils, des mises en scène simplistes ou des schémas narratifs convenus : l'enfant y est roi et la fillette reine d'un jour. La parole de l'adulte ou la précocité de l'enfant rappelle à la modestie. Les excipit au présent gnomique offrent une morale civique et patriotique enjoignant de croire à la victoire et à la France.

Les histoires restent conventionnelles par leur facture, leur idéologie et leur axiologie. Il y a du « Boche » à toutes les pages, les Alliés sont encensés, les Turcos et les tirailleurs sénégalais sont remerciés à travers des propos débonnaires mais empreints de préjugés simplistes. Le Français y apparaît comme l'emblème de la culture face à un Allemand rustre et honni. A la finesse de Caumery et à la gouaille frondeuse de Forton, *Fillette* substitue un franc-parler sans ambages : le dithyrambe y est légion pour faire l'apologie de la France et des Français. A l'opposé de cette emphase patriotique, la dévalorisation de l'ennemi passe par des poncifs germanophobes : le « Boche », le « Fritz », le « Teuton » y sont décrits sous des dehors peu flatteurs. Barbares, ils commettent des atrocités et doivent expier leurs fautes. Le registre polémique des nouvelles insiste sur leur lâcheté révoltante. Les exagérations

³⁴⁵ *Fillette*, n°396, 10 octobre 1915.

rencontrées sont nées de la rumeur qui a contaminé les auteurs et les illustrateurs. Leur véracité historique a été nuancée, voire combattue déjà durant la guerre. Par exemple, Fernand Van Langenhove publie dès 1916, chez Payot à Paris : *Comment naît un Cycle de Légendes. Francs-tireurs et atrocités en Belgique*. Plus tard l'historien français Marc Bloch publie ses « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre » dans *Ecrits de guerre 1914-1918*³⁴⁶.

L'image du Germain ne varie pas. Conquérant, il est pillard, ivre la plupart du temps. Il recherche la bonne chère, vit du fruit de ses rapines, mais perd vite ses moyens dès que son adversaire intensifie la pression. Son parler est ridicule, il est vil et suscite l'écoeurement. L'invraisemblance des intrigues est palliée par le patriotisme et la déviation ludique de la guerre offerte par les saynètes. Le manichéisme primaire et la rhétorique officielle sont à faire frémir Jean Norton Cru. Ces histoires présentées parfois comme authentiques n'auraient jamais passé sa sélection : tout d'abord le défaut d'identité exacte de l'auteur, désigné parfois par de simples initiales, est rédhibitoire. Ensuite le flou documentaire concernant les informations spatio-temporelles, les noms des régiments français ou allemands abreuve un deuxième grief. La mention du terme « authentique » est le signe de la conscience que les auteurs ont de faire de la fiction en dépit du ton le plus véridique possible qu'ils veulent lui donner. La filiation littéraire de certains textes présentés comme les hypertextes issus de la transposition d'œuvres prestigieuses comme les *Fables* de La Fontaine ou les *Contes* de Perrault garantit plus la valeur générique de la production que son intérêt testimonial. *Fillette* ne prétend pas apporter une documentation sérieuse sur la guerre. Son intérêt est avant tout idéologique et axiologique. Le magazine entend communiquer un état d'esprit et non aiguïser l'acuité critique des lecteurs enfantins. Seuls les plus perspicaces comme Sartre ou Simone de Beauvoir ont su détecter l'impact propagandiste et la visée patriotique de multiples histoires dont les réécritures sont certainement le facteur le plus révélateur.

c- Les réécritures : contes, apologues et poèmes

Parmi les formes littéraires brèves utilisées à des fins patriotiques par le magazine *Fillette*, figurent les réécritures de contes de Perrault et d'apologues de La Fontaine. A ces courts récits s'ajoute la litanie des poèmes patriotiques essentiellement composés par Alfred Theuriot, Maxime de Méria et Charles de Bussy.

³⁴⁶ Marc BLOCH, *Ecrits de guerre 1914-1918*. Paris, Ed. E. Bloch, 1997.

Les contes

L'adaptation des contes de Perrault à la guerre n'est pas un phénomène nouveau puisque Charles Moreau-Vauthier et Guy Arnoux publient en 1917 *Histoire du Petit Chaperon Rouge Conte patriotique*. On a vu comment *La Belle au bois dormant* devenait le support d'un hymne à la renaissance de la France ressuscitée par le Poilu. Les contes patriotiques alimentent déjà les bibliothèques des écoles et des familles : Déroulède a offert aux plus jeunes *Monsieur le Hulan et les Trois couleurs. Conte de Noël* en 1884. L'année suivante, Joseph Montet publie des *Contes patriotiques* et Emile Moselly écrit les *Contes de guerre pour Jean-Pierre*, parus en 1918, en hommage à son fils tué au front.

Fillette s'inscrit donc dans cette tradition qui emprunte au merveilleux et adapte aux circonstances. D'ailleurs les auteurs précisent le sens de la réécriture et n'en cachent pas l'origine : « Trop de confiance nuit », conte de Perrault modernisé est une adaptation du *Petit Chaperon Rouge*. Si le motif de la fillette ingénue lancée seule dans la nature à travers un parcours initiatique est conservé, la mise en garde est différente et ne concerne pas l'intégrité de l'enfant mais la sauvegarde des économies placées dans le pot de beurre et destinées à la grand-mère malade. La traversée dangereuse du bois est l'occasion d'une rencontre : un jeune garçon se substitue au loup mais en conserve l'avidité. Le regard cupide qu'il lance sur les économies le trahit ainsi que sa voix de fausset, mais ils ne sont pas décelés par l'ingénue. Elle cède à la pression du jeune homme en lui échangeant son pot de beurre contre un vieux carnet. Chattemitte, tel est le nom du voleur, a grugé l'enfant naïve. La grand-mère en meurt de déconvenue ! La leçon finale³⁴⁷ a valeur de vérité générale et l'histoire tourne à l'apologue par sa portée morale et sa concision. Le récit s'inscrit dans une perspective didactique et civique de solidarité et de méfiance envers les inconnus intéressés. L'intertextualité s'élargit aux apologues de La Fontaine dont les auteurs comme Alfred Theuriot, Maxime de Méria, Charles de Bussy ou Clotilde Leclerc ont fait des réécritures patriotiques.

Les apologues

Plutôt rares en 1915, les apologues imités de La Fontaine reprennent de la vigueur en 1918. Ils disparaissent au cœur de la guerre en 1916 et 1917, subissant l'amputation de 50% des pages du magazine. Ces fables à forte connotation guerrière en 1915 se transforment en apologues moralisateurs fort banals et de piètre envergure en 1918. Trois historiettes hebdomadaires en octosyllabes sont successivement écrites par Mercédès Baudoin, Clotilde

³⁴⁷ *Fillette*, n°388, 15août 1915.

Leclerc et Maxime de Méria les 8 et 29 août 1915 et le 19 septembre 1915. Leur titre ou l'épigraphe en exergue qui les accompagne hissent immédiatement les couleurs patriotiques. « Les nids » avec la dédicace « à la ville de Reims » utilise la métaphore des oiseaux blottis sur la cathédrale de Reims et traqués par les Saxons pilliers pour lancer l'anathème sur les destructeurs de patrimoine que Dieu ne peut reconnaître parmi les siens. « L'infirmier à quatre pattes » de Clotilde Leclerc avec en sous-titre « poésie, souvenir de guerre » est un bel éloge des chiens sauveurs qui rejoint l'opuscule *Nos Braves Toutous* de Larousse³⁴⁸ par le fond de bravoure et de générosité attribué aux chiens, à ces « braves bêtes », plus finement célébrées par Charles-Maurice Chenu³⁴⁹. Clotilde Leclerc abuse de l'in vraisemblance pour accentuer le miracle accompli par le chien ambulancier venu lécher la grave blessure d'un agonisant aussitôt remis sur pied et prêt à repartir au front. Le bestiaire des fabulistes est complété par « Les réfugiés ailés » de Maxime de Méria qui étalent aux yeux des enfants la contamination de la nature tout entière par la guerre. La faune et la flore sont victimes des outrances guerrières, les insectes et les oiseaux des régions envahies se réfugient en France, terre d'asile qui accueille les martyrs. L'hypertrophie guerrière gangrène la nature et la condamnation des responsables allemands de cette débâcle est sans appel.

Le retour en grâce de l'apologue à la fin de l'année 1917 et au cours de l'année 1918 correspond à un essoufflement de la poésie guerrière belliciste. L'alternance entre patriotisme, civisme et morale l'emporte et accorde une plus large place à de petits textes mièvres dont la portée littéraire est discutable. Alfred Theuriot, principal fabuliste propose des productions inégales sur le fond mais à la facture quasi semblable. Le recours à l'octosyllabe assure une prosodie régulière et un rythme assez rapide. Le dialogue poétique est son arme favorite pour mettre en regard la candeur et l'expérience, l'inexpérience et la sagesse, incarnées par les figures respectives de l'hirondelle au discours enfantin et du loriot au langage paternaliste. Les questions de l'une découvrant la guerre entraînent des réponses pleines de bon sens de l'autre exhibant son patriotisme. La visée apologétique est inséparable de la morale finale : la France est un beau territoire martyrisé qu'il faut sauver. Cette courte fable clôt la période faste du journal de seize pages qui précède une interruption de six mois des poèmes patriotiques. Lorsqu'ils réapparaissent en août 1917, ce sont de petits apologues, fades imitations de La Fontaine qui ne conservent de leur modèle que la concision de titres animalisés comme « Le ver et le goujon », « Le canari », « La vache et le frelon », « La marmotte », « La taupe et le

³⁴⁸ *Nos braves toutous à la guerre*, n°161, « Livres Roses de la Guerre », Larousse.

³⁴⁹ Charles-Maurice CHENU, *Totoche prisonnier de guerre, Journal d'un Chien à bord d'un Tank*. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1918.

hérisson ». Alfred Theuriot, Charles de Bussy et Maxime de Méria y délaissent leur faconde guerrière au profit de petites pièces moralisatrices terminées par une apostrophe au destinataire, lui conseillant la méfiance, la modestie, le refus de la prodigalité et de l'envie. Certains insistent sur la force du faible, issue de sa persévérance, comme « Le canari » de Charles de Bussy³⁵⁰. Le petit poème est l'un des rares apologues bellicistes de 1917 grâce à la présence du canari bravant les interdits d'un Boche lui intimant le silence.

La dégradation qualitative des poèmes de guerre, leur remplacement par des fables de faible tenue littéraire amorcent un virage axiologique : l'on s'achemine vers une éthique de la sagesse fondée sur l'expérience, la recommandation des plus âgés. Sourd déjà une forme d'hommage aux anciens combattants, prémonitoire de la valeur mémorielle de futures pièces. La fin de l'année 1917 marque d'ailleurs un retour aux réécritures. Mais cette fois il s'agit de comptines où les belligérants français ou alliés remplacent les lauriers coupés de la chanson *Nous n'irons plus au bois* : « Sautez, dansez, embrassez / Le glorieux blessé ». Le lyrisme grandissant des poèmes est relayé par les chansons de Madame Thiriart. La satire se manifeste toujours dans les bandes dessinées joutant les poèmes et s'élargit à toute la population allemande, enfants compris, dans les histoires du « Potiron patriotique », de « Petit Boche attrapé », ou d'un « Boche médusé ». La verdeur de la langue tranche avec la tonalité douce amère des propos poétiques. La grivoiserie côtoie la solennité comme dans cette apparition de la Mort sous les traits d'un vieillard aveugle aux orbites creuses de « Colin-Maillard » de Charles de Bussy³⁵¹. L'éclectisme en matière de registres et de fond permet d'insérer à un palmarès de textes patriotiques et moraux de type apologétique, quelques courts récits initiatiques adressés aux jeunes filles. « Discours d'une petite maman » de Maxime de Méria³⁵², « Rêve de jeune fille » de Clotilde Leclerc cumulent les fonctions didactiques et patriotiques : l'appel à la solidarité avec les enfants miséreux est d'autant mieux écouté qu'il est lancé par une fillette s'adressant à sa poupée. Les sages conseils donnés à une jeune fille qui rêve d'un riche mariage et de frivolité ont une valeur universelle et morale qui prend l'allure d'un sermon : « Je pense trop à notre France. / (...) Je me vois en blanche parure, / Modeste épouse d'un soldat. »³⁵³ Le comble du bonheur réside dans l'alliance de l'amour et du patriotisme, dans le mariage de la femme et du soldat, dans l'hommage ainsi rendu aux combattants, condition sine qua non d'une régénérescence du pays.

³⁵⁰ *Fillette*, n°499, 30 septembre 1917.

³⁵¹ *Fillette*, n°510, 16 décembre 1917.

³⁵² *Fillette*, n°495, 2 septembre 1917.

³⁵³ *Fillette*, n°508, 2 décembre 1917.

Ces écarts de registres, de langue, de forme et de fond obéissent à une politique commerciale et idéologique du magazine : plaire et orienter, ne pas ennuyer grâce aux fluctuations poétiques.

Les fluctuations poétiques

Malgré l'absence de certains numéros disparus de la collection des illustrés de l'année 1916, on peut observer un net ralentissement de la production poétique à cause de la réduction du nombre de pages. Les courtes pièces en font les frais, à l'instar des publicités et des histoires éphémères. Nous en relevons une quinzaine seulement pour cinquante deux numéros, dont la moitié est consacrée à la guerre. La majorité consiste en réécriture de comptines par Maxime de Méria qui excelle dans le genre. Il adapte aussi « J'ai du bon tabac », « Cadet Roussel », « Le bon roi Dagobert », « Nous n'irons plus au bois » comme le font à la même époque les « Petits Livres Roses de la Guerre » de Larousse dans deux opuscules intitulés *Chansons et poésies de la guerre* de Renée Zeller en 1915 et 1916. Il y conte la destruction de la nature par les obus allemands dans « Nous n'irons plus au bois » mais achève la chanson par un couplet prometteur d'une « floraison superbe ». L'inscription dans l'isotopie palingénésique est une constante de la plupart des poèmes publiés.

Ainsi pour assurer d'une victoire française, sur l'air de « J'ai du bon tabac », Maxime de Méria recommande aux enfants de tout donner aux soldats, dans une offrande propitiatoire : « J'ai des croix d'honneur dans ma cartouchière / C'est pour les soldats. Tu n'en auras pas. »³⁵⁴ L'enfant, cible de l'auteur, est aussi paradoxalement mis au ban des accusés, rendu responsable de l'ardeur au combat des soldats du front qui se battent pour lui. Chacun ne cesse de le lui rappeler dans des propos incitant à la reconnaissance. « Cadet Roussel est bon citoyen » car toute sa descendance s'apprête à résister aux Allemands. L'Union Sacrée et la mobilisation générale des cœurs est signifiée par le roi Dagobert qui fait don de sa personne pour partir en guerre. Le lyrisme fait florès : chaque poème émeut par la musicalité de l'octosyllabe et plus rarement la solennité de l'alexandrin. Il recourt fréquemment au pathétique de situations courantes et éprouvantes dont les auteurs se plaisent à rappeler que leur méconnaissance fait des lectrices des privilégiées qui ne sauraient rester égoïstes.

L'apparition de chansons avec leur partition est le fait de Madame Thiriat qui ne laisse pas de célébrer les aviateurs dans de véritables panégyriques où l'aéroplane devient la

³⁵⁴ *Fillette*, n°418, 12 mars 1916.

métonymie de son pilote et en reflète toutes les qualités et l'ardeur au combat. Elle se joint aussi à la cohorte des laudateurs du renouveau : en effet l'incitation à la défense du sol, la certitude de la victoire n'ont de sens qu'accompagnées d'une pensée plus ontologique sur le devenir des hommes et la nécessité de passer par la souffrance, la mort pour accéder à la délivrance, la résurrection, une aube nouvelle. Tous les auteurs rappellent cette fonction régénératrice de la guerre par l'écoulement d'un sang lustral. Maxime de Méria utilise la naissance d'un enfant dont le père mobilisé demande à une petite fille qui lui écrit, d'être la marraine, laquelle s'empresse d'accepter pour « ce cher bébé, du Ciel venu ». Selon la conception rabelaisienne, l'enfant est un don que Dieu fait au père pour ne pas mourir. Ce raisonnement est amplement appliqué pour conjurer le gène létal de la guerre. Ces recommandations font écho aux représentations de « graines de Poilus » proposées par les cartes postales contemporaines, exhibant des nourrissons vêtus en fantassins et appelant au développement de la natalité pour reconstituer le vivier de l'élite française. La métaphore filée du bourgeon, du déroulement des saisons participe de cette entreprise de fortification des esprits. C'est ce que signifie Auguste Eck dans son poème « Résurrection » où il explique que l'hiver précède le printemps comme la mort la renaissance, et que la nature doit servir d'exemple à l'homme par son cycle ininterrompu. Sous des dehors simplistes, ces poètes occasionnels dédramatisent le tragique de la destinée humaine, qui par un nouveau-né, qui par le modèle de la mère nature, qui par un convalescent revigoré, qui par un enfant ayant atteint l'âge de raison transposant la guerre dans son univers.

La mort éludée n'est envisagée que sur le plan symbolique ou allusif dans le dialogue des *Filles de héros* imaginé par Maxime de Méria, grâce à l'euphémisme de l'impossible retour. Le dialogue poétique est un prétexte à l'évocation du martyr des Belges, des Serbes et des réfugiés. La revanche de l'Alsace-Lorraine et le drapeau fédérateur constituent la litanie d'un véritable évangile de guerre dont le messianisme est assuré par la promesse de jours meilleurs et d'une purification. Une franche connotation religieuse accompagne d'ailleurs ces poèmes dédiés aux combattants et aux femmes. La fraternité, la solidarité prônées puisent dans un creuset profondément croyant. Les périphrases oeuvrent à cette entreprise rassurante et dessinent des gardiens tutélaires comme « Le veilleur céleste de Maxime de Méria ou "L'ange du foyer" » de Clotilde Leclerc, odes en l'honneur de l'aviateur ou de la femme au foyer, de la mère, de l'épouse, de la sœur rassemblées sous la bannière de la souffrance. L'ange gardien mérite bien une prière, « Ta vie est précieuse, ô mon petit enfant », déclame

Maxime de Méria³⁵⁵ pour exhorter les plus jeunes à prier pour ceux qui les défendent. « La prière du front » chantée par Louis Basdevant, chasseur mitrailleur au 71^e bataillon³⁵⁶, appuie par son caractère authentique et sa sincérité, l'idéologie de la reconnaissance et du respect dû à la patrie.

Cette ode à l'« alma mater » propose une allégorie de la France, affectueusement et puérilement nommée « mère », puis « maman » par un soldat poète qui lui offre sa vie. L'épopée enfle l'emphase d'un poème sacrificiel et de l'injure lavée par le sang versé. Le même élan patriotique anime « Un cœur pour cinq drapeaux » de Mercédès Baudoin³⁵⁷ qui fait battre à l'unisson les cœurs des Alliés belges, britanniques, russes, italiens et français dans un hymne aux drapeaux. Ils fédèrent les cœurs pour lutter contre le Saxon en alliant l'Aigle romaine et le Coq gaulois et pour venger l'honneur de chaque nation. L'invocation à la mère patrie et au drapeau est le principal ressort rhétorique complétée par l'allégorie de la nation et l'éloge des enfants de France. L'apostrophe fréquente au jeune public lui rappelle incessamment qu'il est au cœur de la bataille. La correspondance fictive entre un soldat au front et une enfant qui l'encourage est une technique littéraire de communication récurrente chez Maxime de Méria : la relation épistolaire entretient l'illusion d'authenticité et présente l'avantage de la double énonciation qui permet aux jeunes lectrices de s'identifier facilement à l'auteur en herbe fictive et d'adhérer plus facilement à la cause défendue.

Ces petites pièces de poésie, malgré leurs clichés conventionnels et leur rhétorique éculée, ne manquent pas de charme et offrent un nouveau rempart culturel et idéologique face à l'envahisseur germain. Le motif de la résurrection et l'impact palingénésique de la guerre restent les ultimes arguments invoqués auprès des plus jeunes dont on escompte une maturité précoce. Rares sont les discours officiels ou les allusions aux décisions gouvernementales pendant ces quatre années de publication de *Fillette*. Il faut attendre 1918 pour constater une insertion de ce type.

4 UN DISCOURS OFFICIEL DE PLUS EN PLUS PRÉGNANT AU FIL DES ANNÉES ?

a- Une exceptionnelle intrusion de la voix officielle : le supplément du 6 janvier 1918

³⁵⁵ *Fillette*, n°399, 31 octobre 1915.

³⁵⁶ *Fillette*, n°397, 17 octobre 1915.

³⁵⁷ *Fillette*, n°395, 24 octobre 1915.

L'année 1918 débute dans *Fillette* par un regain de littérature revancharde et belliciste. Pourquoi ? Des causes extérieures diplomatiques et des objectifs internes idéologiques expliquent la présence unique du « supplément à *Fillette* » au numéro 513 du 6 janvier 1918. De petit format³⁵⁸, constitué de quatre pages dont deux en couleurs (la première et la quatrième de couverture), il se présente comme un triptyque revancharde : une petite Alsacienne en médaillon entourée d'un ruban tricolore et une petite Française annoncent des histoires empruntées au vieux fonds légendaire et culturel alsacien, encadrées par deux bandes dessinées en six et neuf vignettes, respectivement intitulées « Fritz a eu tort de dormir » et « Le perroquet pangermaniste et les petits Alsaciens ». Les deux figures féminines emblématiques sont d'ailleurs reliées par un ruban tricolore sur lequel s'inscrivent les propos poignants, « de tout notre cœur ». Le recours au pathos et à la persuasion domine dans *Fillette* qui entend susciter des émotions plutôt que d'appeler son lectorat au raisonnement.

Cette subite irruption au cœur du journal de données documentaires jusqu'alors inédites, correspond au désir de faire battre les cœurs à l'unisson. Ragaillardir l'élan patriotique et contrecarrer le défaitisme et la lassitude de la guerre sont des priorités. La parution de cet encart ultra patriotique accompagne sur le plan diplomatique et international, la publication par Wilson d'un mémorandum en quatorze points qui restituent les buts de l'entrée en guerre des Etats-Unis. En France, quelques tiraillements entre Foch partisan de la défensive et Pétain et Haig peu soucieux de diminuer leurs forces, aggravent les difficultés à maintenir des troupes fraîches sur tous les fronts. Grand est l'impact du plan du chef d'état-major allemand, Ludendorff : en février 1918, pour saper le moral des Parisiens, il lance des attaques de gothas, puissants appareils triplans de bombardement. C'est ce dont *Bécassine chez les Turcs* se fait l'écho. Cependant les habitants ne cèdent pas à la panique et résistent à l'entreprise de démoralisation.

La rédaction de ce supplément participe donc d'une stratégie littéraire idéologique destinée à conforter les esprits dans la certitude d'une victoire prochaine. Elle entretient – ou rappelle si besoin était – la dichotomie de la valeureuse Alsace française et de l'abjecte Allemagne tyrannique. Pour ce faire, les auteurs recourent aux registres polémiques, satiriques et pathétiques, la satire antigermanique encadrant l'épopée de Sainte Odile par Emile Hinzelin. Il s'agit de justifier la franche gaieté des « petits enfants d'Alsace et de Lorraine » à l'aube d'une ère nouvelle. L'adoption d'une disposition binaire et d'un plan antithétique met en regard la commémoration de la « triste annexion » il y a quarante six ans,

³⁵⁸ Le format est de 24,5 centimètres par 16 centimètres. Voir en regard la première et la quatrième de couverture de ce numéro spécial.

et la célébration du retour partiel de l'Alsace à la France. Les rédacteurs ont donc l'excellente idée d'adapter en bande dessinée l'histoire de la sainte patronne alsacienne à partir du texte d'Emile Hinzelin, fervent défenseur de la province perdue. Il reprend à Hansi le thème cher du patrimoine et d'un fond culturel inaliénables.

Ces feuillets constituent le seul moment documentaire historique du journal offert aux lecteurs en quatre années de conflit. Toutefois ils cèdent à la partialité dans la présentation des faits. Les deux pages centrales proposent un titre en gros caractères : « Deux grands dates de l'histoire d'Alsace »³⁵⁹. Deux médaillons l'encadrent : d'un côté une petite Française et une petite Alsacienne en larmes déplorent la triste annexion, de l'autre la joie de l'Alsace redevenue française transparait grâce au Maréchal Joffre portant dans ses bras une enfant alsacienne souriante derrière un bouquet de roses. La disposition iconographique suit l'évolution chronologique et double idéologiquement un texte subjectif où la typographie majuscule de l'Alsace-Lorraine annonce et valorise la restitution prochaine. L'allégorie et le raisonnement inductif fonctionnent à merveille et forment un tandem de choix puisque les fillettes et la sainte sont les piliers de la résistance alsacienne à l'oppression. La démarche de cette dernière ressortit à l'exemplum car le récit de son expérience a une valeur illustrative mais surtout tient de la prédication : à la propagande par le discours se substitue la propagande par la narration. Odile en refusant d'obéir à son père Adalric et d'épouser le prince de Germanie qu'il lui a choisi, symbolise la résistance à la tyrannie. Elle devient l'allégorie de l'Alsace forte et insoumise à l'opresseur. Le lyrisme pathétique de l'histoire de Hinzelin emprunte aux images pieuses et procède d'une double réécriture : la plus apparente est l'adaptation à un jeune public par le recours au récit imagé, la seconde est issue du fonds nationaliste sous-jacent propre à Hansi. Le texte revendique le droit à l'affranchissement du joug allemand de la province sacrée et son retour à la mère patrie française.

De plus la légende sert de support, au sens propre comme au sens figuré, à deux colonnes antithétiques rappelant « la triste annexion » et « la libération joyeuse ». Pour la première fois *Fillette* recourt à un texte officiel afin d'expliquer à ses lectrices l'histoire de l'Alsace. Le choix de deux passages de la déclaration déposée devant l'Assemblée Nationale par les « députés de ceux que le vainqueur veut annexer » dénote une forte partialité. La protestation indignée contre la décision d'annexion exprimée à grands renforts de d'hyperboles sacrificielles refuse catégoriquement l'abandon en faveur de l'étranger des provinces qui « [a] scellé [son] sang dans l'indissoluble pacte qui [le] rattache à l'unité

³⁵⁹ Voir l'illustration en regard.

française ». Le journal insiste particulièrement sur le décalage entre la triste réalité acceptée, l'acceptation forcée et l'approbation morale de cette revendication. Deux dates s'opposent, 17 février 1871 et 2 août 1914, la seconde signant l'entrée des troupes françaises en Alsace. Le 1^{er} décembre 1914 permet d'ajouter les paroles du maréchal Joffre, alors général, venant visiter l'Alsace reconquise et l'assurant de son retour définitif à la France. Les propos de *Fillette* font écho aux paroles de Joffre dans la prophétie à brève échéance du retour de l'intégralité des provinces à la France.

Ce documentaire surmonte la légende d'Emile Hinzelin tel un frontispice patriotique prometteur et offre une vision cléricale du magazine qui infirme toutes les supputations de grivoiserie et d'inepties dont les détracteurs de *Fillette* gratifient l'illustré. Le recueillement, l'appel à la charité, les publicités pour des porte-bonheur accentuent la coloration religieuse injustement déniée au journal. Il est vrai que le fond légendaire, historique et romanesque qui parcourt le magazine trouve un contrepoids satirique dans la verve comique des caricatures comme celles qui encadrent le supplément de janvier 1918, « Fritz a eu tort de dormir », « Le perroquet pangermaniste et les petits Alsaciens ». L'emploi de l'adjectif récusant l'omnipotence germanique et son extension ainsi que le recours à l'argot, « A bas les Schwobs ! », témoignent de l'imprégnation lexicale guerrière des mentalités juvéniles. La mort d'animaux symboliques comme le perroquet Parsifal appartient aux armes de pointe littéraires dirigées contre le pangermanisme et la « Kultur » qui se réclament des Nibelungen.

Toutefois cet encart tire son originalité de son isolement par sa place dans le temps - il inaugure l'ultime année de guerre - et dans l'espace des topoï littéraires : il trouve un écho deux mois plus tard seulement dans une poésie patriotique d'Auguste Eck au titre symbolique, « A la cigogne »³⁶⁰ annonciatrice du retour de l'Alsace à la France et entamant une période de reconnaissance et d'hommage envers les combattants.

b- Le virage mémoriel et civique de l'année 1918

Les poésies patriotiques de l'année 1918 sont extrêmement rares : nous en dénombrons seulement quatre à franche orientation patriotique mais qui s'accordent déjà à célébrer le retour du Poilu au foyer, du père chéri par sa fille dans « Le Poilu chauve » poésie anonyme en octosyllabes. Toutes consistent en encouragements à la résistance, à l'acceptation de la douleur, du deuil que ce soit dans « Les ruines » de Maxime de Méria³⁶¹, ou dans « La

³⁶⁰ *Fillette*, n° 520 du 24 février 1918.

³⁶¹ *Fillette*, n° 520 du 24 février 1918.

modeste fermière » de Clotilde Leclerc³⁶². Quelques lueurs d'espoir jaillissent avec l'emblématique cigogne d'Auguste Eck qui anticipe la fin des hostilités et l'annonce dans l'épigraphe en exergue du poème : « Une cigogne égarée sans doute est venue se reposer sur l'une des tours de Notre-Dame, avant de reprendre son vol vers l'Alsace ».

Les autres poèmes négligemment insérés dans la rubrique « Les heures de l'aiguille » sont d'une tenue littéraire fort discutable et la mièvrerie de leur fond accentue leur insignifiance. Soit elles renouent avec les réécritures de fables, mais de façon médiocre pour en tirer une morale fort convenue sur la méfiance vis-à-vis d'autrui et l'appel à la modération en tout domaine. Soit elles suivent le rythme des saisons et semblent vibrer à l'unisson des mois, telle cette « Chanson d'automne » de Robert de Giberti³⁶³, annonçant le départ des oiseaux migrateurs pour des « pays bleus ». Quelques chansons de Xavier Privas, de Madame Thiriat ou d'Auguste Eck égalaient l'hebdomadaire à six reprises dans l'année. Elles s'apparentent à des comptines initiatiques : le premier donne des conseils à la jeune Toinon qui devra apprendre à supporter les épreuves de la vie comme toute bonne mère, la deuxième entonne une « Berceuse maternelle »³⁶⁴ au rythme d'une valse sur un fond illustré d'un chérubin assoupi. Toutes ces chansonnettes allegretto mettent en scène une fillette appelée à grandir, à mûrir au rythme des saisons.

Davantage de poésies morales et civiques sous forme d'apologues jalonnent les publications de 1918 dans un esprit plus constructif et beaucoup moins belliciste, comme si l'espérance s'insinuait dans les esprits avec la promesse d'une victoire prochaine et de la fin de la guerre. Cette dernière, reconnue « affreuse » et « atroce », il n'est plus souhaitable de poursuivre les hostilités. S'amorce un virage vers le renouveau, la reconstruction du pays qui laisse derrière lui l'idéologie revancharde et patriobelliciste au profit d'une mentalité de recueillement, d'hommages et de bâtisseurs. Les ruines évoquées dans le poème de Maxime de Méria affirment la nécessité de se souvenir mais dépassent l'ekphrasis habituelle du saccage au profit de conseils optimistes, prospectifs et tout aussi patriotiques : assurer la prospérité de la France pour les années à venir grâce à ses enfants, ses maîtres, ses femmes, sa culture. L'essor nataliste souhaité s'accompagne de métaphores de la germination pour inciter à la repopulation du pays.

³⁶² *Fillette*, n° 522 du 10 mars 1918.

³⁶³ *Fillette*, n° 555, 17 novembre 1918.

³⁶⁴ *Fillette*, n° 559, 24 novembre 1918.

Charles de Bussy esquisse même un remerciement collectif enfantin à l'Etat dans « Le cœur des poupées »³⁶⁵ à partir de la transformation des vieux billets en pâte destinée à la fabrication de poupées sous l'égide de l'Etat, « qui, chers petits, vous gâte ». Quelques relents guerriers émanent encore sporadiquement de quelques magazines, comme cette poésie intitulée « A la marchande »³⁶⁶ où le petit Toto répond à la marchande « d'un air belliqueux : Je veux / Pour partir à la guerre / De gros obus tout plein ma gibecière ». Ultime sursaut d'honneur avant la victoire, confiance assurée, maintien en éveil des esprits, tels sont les motifs de ces quelques résurgences bellicistes au cœur de l'année 1918. La connotation religieuse qui les accompagne mérite d'être soulignée. La Bible les inspire et la foi est présentée comme une raison supplémentaire d'espérer. « Notre père de France » de Xavier Privas appartient à cette veine évangélique par l'intitulé, qui regroupe des poèmes tels que « Le nez froid » de Charles de Bussy au sujet de l'arche de Noé et du déluge. Le titre du texte du 8 décembre 1918³⁶⁷ évoque la prière que la délicieuse Suzette adresse avec ferveur à Dieu. Cependant ces courtes pièces sont très individualistes et centrées sur des préoccupations enfantines sans aucune prétention patriotique. Tout au plus sont-elles axées sur une fin moralisatrice.

L'heure est plutôt à l'acceptation de la souffrance dans un mouvement de componction. Le motif religieux imprime son sceau sur des poésies plus symbolistes que réalistes : « La pluie » d'Auguste Eck recommande l'acceptation de la douleur et de la souffrance, « sans se laisser aller à la désespérance » dans une attitude inspirée des stoïciens. Toutefois, la lumière salvatrice brille toujours à la fin des textes, « dissipant la nue, un clair soleil luira. »³⁶⁸ Les recommandations optimistes s'accompagnent de messages de charité distribués par la publicité, par des appels « à nos lectrices charitables » pour continuer « l'œuvre des Filleuls de Guerre ». Les remerciements aux marraines de guerre reviennent régulièrement chaque semaine et sont aussi l'occasion de rappeler que la guerre n'est pas encore finie. Le jeune public féminin de *Fillette* est donc abondamment sollicité, remercié, flatté, encouragé, mais le succès de l'illustré n'aurait pas été aussi important sans des rubriques spécifiquement féminines dont on peut se demander si elles contribuent aussi au message propagandiste.

c- Des rubriques féminines empreintes de patriotisme ?

³⁶⁵ *Fillette*, n° 524 du 24 mars 1918.

³⁶⁶ *Fillette*, n° 526 du 7 avril 1918.

³⁶⁷ *Fillette*, n°561 du 8 décembre 1918.

³⁶⁸ *Fillette*, n°529, 28 avril 1918.

Sept rubriques reviennent au fil des numéros et sont typiquement féminines. Elles corroborent l'impression générale de raffinement généralement accordée aux magazines destinés aux jeunes filles. En effet « Sur le coin du fourneau » de Tante Marmelade offre des recettes de cuisine roboratives et économiques en temps de guerre, « Les heures de l'aiguille » et « La mode de *Fillette* » enseignent la couture tandis que « Sac à malices » et « Echanges » constituent des terreaux propices à la germination patriotique. Les jeux enfantins proposés par « Fillette s'amuse » connaissent aussi une orientation propagandiste au fil des ans. Les « Conseils pratiques » cachent sous leurs astuces et leur pertinence une bonne dose de civisme moralisateur et de savoir-vivre en temps de guerre.

Les rubriques « Mode » et « Sac à malices » : l'insinuation guerrière

Dès le début de l'année 1915, une leçon pratique de crochet et de tricot est délivrée afin de confectionner des vêtements chauds, des écharpes pour « nos chers soldats ». Cette rubrique disparaît momentanément avec la réduction du nombre de pages. « Sac à malices » propose des astuces ménagères et des conseils divers comme le précise la rédaction : « Sous la rubrique “Sac à malices”, nous ne donnerons que des conseils : Médecine, Hygiène, Morale, Ecole, Métiers etc. » Pendant les quatre années de conflit la rubrique va s'adapter aux circonstances et offrir de plus en plus de conseils liés à la guerre et touchant aux préoccupations de la jeunesse. Elle contribue à l'intégration au quotidien d'un conflit qui dure et avec lequel il faut composer. A un jeune garçon – le journal est aussi lu par les jeunes gens ou les frères des lectrices – qui se soucie de devenir soldat, la rédaction répond dans un encart intitulé « futur Poilu » et le rassure en lui expliquant quels sont les critères exigés pour satisfaire son ambition. Tout s'accorde pour faire prendre conscience au jeune lecteur qu'il est un être en devenir et doit prendre patience : en dépit de son caractère enfantin, son écriture est correcte, ses mensurations vont évoluer et sa timidité disparaîtra avec la maturité. Plus éloquent est l'ultime conseil de pratiquer régulièrement une activité sportive pour forger sa musculature de futur soldat : il répond totalement aux aspirations officielles du Ministère de l'Instruction Publique de préparer physiquement les soldats de demain par un entraînement adapté dès l'école primaire. Les réponses au courrier formulées par la rédaction du magazine reflètent la lignée patriotique suivie à travers des titres phares à valeur d'apostrophes comme « Françaises de cœur », instituant le patriotisme en caractère inné et réflexe instinctif. Le journal satisfait la demande de livres héroïques à travers les indications éditoriales proposées pour trouver par exemple *L'Etoile des Alliés*. L'intertextualité et la promotion éditoriale font partie de la stratégie commerciale et littéraire du magazine.

Les rubriques « Fillette s’amuse » et « Echanges » : contamination guerrière et censure

La rubrique « Fillette s’amuse » fournit un dérivatif ludique à partir de jeux de l’esprit sous forme d’énigmes, de métagrammes, de logogripes, de rébus. Quand bien même ils diminuent comme peau de chagrin au fil des ans, ils conservent l’empreinte martiale jusqu’en 1918 : les jeux intègrent aussi la guerre et entretiennent la mémoire des héros ou des héroïnes. Le rébus proposé dans le numéro 534 du 2 juin 1918 est éloquent à cet égard³⁶⁹ : « Miss Cavell fut une martyre des Boches ». La solution divulguée deux semaines plus tard est doublement révélatrice de la visée ludique et idéologique du magazine : en effet, il distrait par des activités ludiques de l’esprit mais les corrélient souvent à l’actualité afin de faire accepter la mort comme une composante inéluctable de la guerre et d’en montrer l’injustice lorsqu’elle est assénée par l’ennemi. A ces faux dérivatifs s’ajoute la rubrique « Echanges » qui permet aux lecteurs divers trocs de livres, de cartes postales, ou bien la recherche d’une compagne pour les exilées belges esseulées, ou d’une amie française pour améliorer le français d’Anglaises, d’Algériennes ou de Tunisiennes. La France devient le noyau fédérateur des nationalités exilées. Terre d’accueil, elle affirme sa prééminence par sa capacité à intégrer les exilés chassés par les Allemands, et à leur témoigner la solidarité de ses habitants. La bienveillance et la charité affichées ne sont jamais désintéressées puisqu’elles mettent à l’honneur la France mère chérie de Péguy.

Cette dernière rubrique n’apparaît que de façon sporadique et fait l’objet d’un contrôle sévère de la censure. Un avis paru dans le numéro 510 du 27 janvier 1918 formule clairement les conditions de parution de cette chronique :

« Par arrêté du Ministre de la Guerre, nous avons, pendant plusieurs mois, été obligés de supprimer les demandes d’échanges de correspondances de nos lectrices ; aujourd’hui nous sommes heureux de pouvoir leur donner satisfaction ; cependant, nous les informons que nous sommes autorisés à publier que les demandes visées par le Préfet, le Maire ou le Commissaire de Police de leur résidence. De plus nous n’insérons que les demandes de lectrices seulement, et aucune adresse poste restante. »

La mention confirme la pression exercée par Anastasie sur la presse enfantine, notamment la transmission des idées, des objets divers allant des insignes ou boutons militaires aux cartes postales en passant par les poésies patriotiques. La moindre correspondance, le moindre échange est donc soumis à un contrôle sévère qui témoigne du vecteur idéologique constitué par la presse, y compris juvénile. L’anonymat n’est pas permis afin de sécuriser les offres et les demandes. La méfiance prévaut. L’âge précisé dans les

³⁶⁹ *Fillette*, n°534 du 2 juin 1918. Voir l’exemple de jeux en regard.

annonces indique un élargissement du lectorat concerné puisque les lectrices demandent des correspondantes de seize à vingt-six ans. C'est bien là une nouvelle preuve de la diversité catégorielle des destinataires. Toutefois, quel que soit l'âge du public, il est toujours délicatement interpellé, les écrivains jouant sur l'affect et l'éthos lorsqu'ils répondent aux demandes épistolaires reçues. Les apostrophes paternalistes et très amicales instaurent une bienveillance complice et un lien de confiance avec des destinataires essentiellement féminines : « chère enfant », « chère petite amie », « mon gentil lecteur », « chère madame », « chère mignonne », « chère petite nièce » sont autant d'interpellations agréables et rassurantes, de signes de communication phatique et impressive qui copient les réponses de tante Jacqueline dans *La Semaine de Suzette*. L'illusion d'une communication épistolaire sérieuse fait partie des ressorts narratifs et dramatiques pour fidéliser le lectorat.

La rubrique « Conseils pratiques » : une adaptation aux circonstances

La rubrique des « Conseils pratiques » signée Emey, comme celle du « savoir-vivre », apparaît irrégulièrement, soumise aux mêmes aléas que les textes jugés secondaires. Quand le journal comporte douze pages, elles reprennent leur place et s'insèrent dans des colonnes de l'antépénultième page entre une bande dessinée verticale lançant l'anathème sur le « Boche » et un apologue à la manière de La Fontaine, signé Alfred Theulot et apostrophant les enfants en sa clausule. « Les heures de l'aiguille », les recettes, les conseils pratiques sont conservés mais l'instant ludique se réduit le plus souvent à un rébus germanophobe tel que « Le Prussien en général a le mensonge facile »³⁷⁰ et sous forme de vérité générale défendant le droit face à la barbarie comme « Les défenseurs de la justice sont invincibles. »³⁷¹ Au cours des années de guerre, les jeux sont contaminés par l'idéologie belliciste et antigermanique à l'instar des réclames en tous genres dont la présentation graphique et iconographique se prête à une interprétation herméneutique.

Herméneutique des publicités

Les publicités elles aussi sont gangrenées puisque les réclames patriotiques côtoient celles des produits de beauté destinés aux jeunes filles et aux femmes. Même la cosmétologie subit l'impact de la guerre tant il est vrai que parmi les produits vantés se trouvent « la pommade des Alliés », « le lait pour la peau des Alliés »³⁷² qui alternent avec « la poudre

³⁷⁰ *Fillette*, n° 494 du 26 avril 1917.

³⁷¹ *Fillette*, n° 495 du 2 septembre 1917.

³⁷² *Fillette*, n°378 du 6 juin 1915. Voir l'extrait de publicité en regard.

Maryvonne », « L'antiride Céralmée », « le savon royal Mage », « la crème Simon ». La Triple Entente agit jusque dans les réclames de beauté comme pour souligner la communion existant entre les Alliés. Cette unanimité touche les domaines les plus frivoles comme si rien ne pouvait échapper aux alliances, y compris la douceur de l'épiderme ! Tout est bon pour rallier à la cause commune et les moyens de conviction passent par des ressorts somme toute assez simplistes. Les Alliés sont réunis sous la bannière des bienfaits accomplis et l'enfant doit les considérer comme des thaumaturges. Cependant l'éclectisme du journal permet aux poèmes patriotiques de jouxter les publicités légères et typiquement féminines afin de composer un éventail à la fois récréatif et instructif, au grand dam des détracteurs qui en nient la valeur littéraire et éducative. La poupée mannequin de *Fillette* à 2,95 francs apparaît comme une concurrente directe de « Bleurette », la belle poupée de *La Semaine de Suzette*.

En 1916, les publicités se raréfient car la réduction à huit pages impose un recentrage sur les histoires longues et exclut toute réclame excepté les annonces de futures parutions romanesques dans *Fillette* qui font sensation et sont toujours présentées sous une forme alléchante. *Les prisonniers du Lockharg-Burg* sont par exemple annoncés comme un « roman dramatique inédit à travers la Grande Guerre » environ un mois à l'avance³⁷³. Des encadrés en bas de page apparaissent au printemps 1916 afin de signaler aux lecteurs une affiche patriotique concernant les soldats cités à l'ordre du jour. Les publicités servent à l'autopromotion lorsqu'il s'agit de promouvoir le journal *Pages de Gloire* édité par Offenstadt qui publie gratuitement les portraits des soldats ou des gradés cités à l'ordre du jour. Les caractéristiques génériques captent le lecteur et le rattachent à l'actualité à l'instar des annonces publicitaires. La guerre devenue matrice génétique et générique rayonne sur le magazine et devient le noyau fondateur. Sont successivement annoncés en 1915, 1916 et 1917, *Blondinette la petite héroïne de 1914* (à paraître du 16 mai 1915 au 9 avril 1916), *Les deux Marthe* de Gaston Choquet, remplacé par *Les Prisonniers du Lockharg-Burg* de Paul Salmon (du 16 avril 1916 au 7 janvier 1917), tous sous l'étiquette de roman dramatique à travers la Grande Guerre. Le genre littéraire est imparablement associé à l'histoire contemporaine afin d'obtenir une prise de conscience du lectorat : il appartient à une génération témoin et actrice de l'histoire qui ne peut se séparer des topoï actuels comme celui de la zone frontalière et du ralliement des Alsaciens à la cause française. L'histoire de la délivrance de Madame de Richemont enlevée par la hautaine baronne allemande de Lockharg, remet au goût du jour les valeureuses provinces perdues car la prisonnière est délivrée grâce à l'intervention de « braves

³⁷³ Dans le n° 418 du 12 mars 1916 à paraître dans le n°423 du 16 avril 1916.

Alsaciens ». L'histoire de Paul Salmon sera remplacée par une légende gauloise inédite, *La Coupe de Gyptis*. Lorsque la guerre n'est plus le centre d'intérêt, le suspens tient à une origine ancestrale, un atavisme gaulois qui rappellent aux plus jeunes leurs racines.

L'analyse comparative de ces annonces met en relief trois éléments qui sont profondément liés à l'aspect génétique, générique et à l'horizon d'attente des lecteurs. Tout d'abord la Grande Guerre est à l'origine de l'inspiration et est mentionnée dans les deux tiers des annonces publicitaires. Lire à son sujet est un acte civique. Ensuite les auteurs dont les noms ne sont jamais mentionnés dans les publicités, recourent à une trame aventureuse et romanesque pour attirer un jeune public en quête d'exploits sensationnels. L'action est primordiale et explique la cohabitation des termes « aventures » ou « récits » avec l'adjectif « dramatique ». Ils jouent sur la polysémie de l'adjectif en liant l'aspect théâtral à l'émotion, la veine littéraire au pathos. Enfin les éditeurs comptent sur l'attrait de la nouveauté d'« inédits » et de l'image offerte aux jeunes esprits. Sont donc mis en avant les caractères favorables au succès de toute œuvre dès son lancement : une intrigue passionnante, une esthétique ravissante et une authentique originalité.

Le journal *Fillette* tient au courant de l'actualité guerrière de façon indirecte et orientée en publiant des histoires héroïques de la Grande Guerre ou bien en recherchant des marraines de guerre parmi les lectrices de *Fillette*. Les conditions de vie des Poilus leur sont expliquées superficiellement dans des répliques de théâtre ou des lettres passant pour authentiques. Le dénigrement systématique de l'ennemi sur le mode burlesque s'accompagne de publicités à forte connotation patriotiques. Malgré l'absence de plumes comme Maurice Barrès ou de rapports circonstanciés concernant les déclarations politiques ou stratégiques de Poincaré, Joffre ou Foch, le magazine tient le cap patriotique avec à sa barre des rédacteurs convaincus inféodés aux décisions officielles et aux diktats populaires. Seules deux explications sont fournies à propos de l'impact de la guerre sur la publication et le contenu du magazine : l'une renvoie au retard de publication de *Fillette* dû au déclenchement des hostilités, l'autre évoque l'existence d'une censure contrôlant sévèrement la rubrique des « Echanges ».

L'appel aux marraines de guerre parmi les lectrices, aux dons pour les orphelins de la guerre informe de l'actualité sociale en filigrane. On retrouve régulièrement une main tendue aux démunis à travers les sollicitations des « Mères, Sœurs, Femmes, Marraines » afin qu'elles contribuent au salut de la France et de ses soldats en envoyant 9,50 francs en échange d'« un capuchon de couleur bleu horizon absolument imperméable » pour protéger le Poilu. Afin d'éviter tout reproche de mercantilisme, le magazine nie l'idée de profit personnel et de

but lucratif, en invoquant la solidarité de l'arrière avec l'avant : « Ce n'est pas un bénéfice que nous cherchons, mais un service que nous voulons rendre. »³⁷⁴ Le dessin hachuré représente un Poilu dans les tranchées, revêtu du fameux capuchon, sous une pluie battante ; il appartient aux clichés contemporains de la presse officielle exaltant le courage du soldat, dessiné ici avec sa bonne bouffarde, le sourire aux lèvres. A cette réclame patriotique qui conforte l'imagination du lecteur, au sens premier du terme, en lui soumettant des images issues des croyances populaires, s'ajoute la vente d'objets fétiches. L'Union Sacrée essaime fort loin et dans tous les domaines.

Les publicités incitatives à l'achat de bijoux sont contaminées par l'esprit belliciste et se présentent comme une composante intrinsèque du devoir de mémoire, « afin de commémorer l'épisode le plus glorieux de notre histoire ». L'annonce prend une allure fétichiste en soulignant l'importance de l'objet par une typographie majuscule en caractères gras et la modalité exclamative : « Notre bague tricolore ! Souvenir de la Grande Guerre 1914-1915. »³⁷⁵ La fabrication franco-anglaise est un argument supplémentaire de vente. L'association aux Alliés est un garant de qualité. L'idéologie cocardière et pro alliée rejaillit dans des domaines inattendus en leur conférant une valeur fétichiste qui fera florès : l'épingle de cravate porte-bonheur, la broche porte-bonheur, la breloque porte-bonheur métaphorisent le désir de convaincre d'une victoire conditionnée par l'attitude de l'arrière³⁷⁶. Tout est bon pour rallier à la cause commune et les moyens de conviction dépendent de ressorts somme toute assez simplistes. Du fétichisme superstitieux l'on passe au pragmatisme guerrier et à la bonne conscience.

Tout d'abord l'aspect pratique de l'achat proposé répond aux besoins générés par les conditions du conflit qui dure : la « lampe électrique de poche dite "lampe d'officier" très utile à tous » ou bien « le stylo sans encre à l'usage des militaires » qui remplace le porte-plume à réserve d'encre, « la lampe à bougie » sont autant de publicités qui tendent à unir le front et l'arrière dans une même thématique utilitaire et à transposer l'univers guerrier dans le monde pacifique de l'arrière. L'illusion d'une participation active et engagée, d'une contribution solidaire à l'effort de guerre conforte les lecteurs dans une attitude de disculpation. Leurs actes de bienveillance, sans aller jusqu'à devenir des facteurs de résilience, véhiculent la bonne conscience et pallient les carences dues à l'âge et au sexe. Une forme de métempsychose gagne les colonnes de *Fillette* qui se consacrent à l'influence des

³⁷⁴ Voir en regard la représentation conventionnelle du Poilu paru dans le n° 407 du 26 décembre 1915.

³⁷⁵ *Fillette*, n° 378 du 6 juin 1915. Voir l'iconographie en regard.

³⁷⁶ *Fillette*, n°360 du 31 janvier 1915. Voir l'iconographie en regard.

étoiles sur le tempérament de l'homme. Pour cela, l'argument clé utilise la référence à Napoléon Ier qui avait la plus ferme confiance « en son étoile » ainsi qu'aux légendes votives et surtout à la croyance populaire qui voulait que les « étoiles soient les âmes de morts. »³⁷⁷ Le memento mori est ainsi discrètement assuré sans traumatiser les esprits juvéniles. Les pensées moralisatrices appelant à l'humilité et à l'examen de conscience se multiplient. Sous de faux airs philosophiques, elles inculquent la morale patriotique et suggèrent insidieusement la haine antigermanique sous couvert d'un adage : « Il n'est pas de petit ennemi ».

L'incitation à la solidarité est marquée par la modification de la rubrique « Echanges », écourtée en 1915 au profit de quelques lignes de remerciement à l'intention des marraines de guerre pour leur œuvre de « réconfort moral et matériel pour nos chers défenseurs ». Elle se poursuit avec le titre attractif « Odyssée d'un Poilu » dans le numéro du 5 décembre 1915 pour vanter la « Musette idéale »³⁷⁸ créée par un Poilu en convalescence qui a trouvé le moyen d'obvier à la défektivité des musettes perméables. Au prix de 3,65 francs, l'objet est mis à l'honneur. Sa fiabilité est renforcée par la mention de l'anecdote qui est à l'origine de sa création, rapportée dans *L'Humanité* du 14 juillet 1915. L'écriture et le dessin des publicistes s'entourent de garanties journalistiques afin d'anticiper tout reproche de frivolité ou de gratuité.

L'appel aux marraines de guerre est précédé de petites annonces envoyées du front par les Poilus. L'illustré acquiert donc le statut de lien littéraire entre le front et l'arrière. Situé à la lisière des mentalités, il peut se targuer d'offrir un échange vrai et sincère entre les combattants du feu et les civils de l'arrière. L'enfant en est le point de jonction, la fleur d'où jaillit l'espoir. Les annonces insérées dans la rubrique « Echanges » ont pour titre « Pour nos soldats » et apparaissent pour la première fois le 19 septembre 1915, soit un peu plus d'un an après le déclenchement du conflit. Les demandes émanent de soldats désireux d'avoir des nouvelles de leurs familles oubliées ou de correspondre avec des lectrices ou des lecteurs de *Fillette*. Les destinataires sont de tous âges et de toutes conditions sociales : matelots, fantassins, estafettes, tous s'inquiètent de leurs proches et souhaitent renouer avec l'arrière, le berceau natal ou familial. Ils espèrent établir des correspondances sincères, ce qui en dit long sur leur manque affectif.

A la fin de l'année 1915, la place consacrée aux requêtes des soldats est de plus en plus grande et la rubrique revient régulièrement. C'est d'ailleurs elle qui lance la première l'appel aux marraines de guerre dans le numéro 405 du 12 décembre 1915 en élargissant son

³⁷⁷ *Fillette*, n°363 du 21 février 1915.

³⁷⁸ Voir l'iconographie en regard, tirée du n°404 du 5 décembre 1915.

titre d'une apostrophe flatteuse « aux lectrices patriotes ». Elle joue sur la responsabilisation des jeunes filles et use du pathétique afin qu'elles viennent en aide à « quelques soldats malheureux et sans famille ». Suivent les noms de soldats toujours « bien seuls et bien malheureux ». Le public féminin a priori plus sensible que le lectorat masculin est censé être profondément touché par ces cris du cœur. Le journal persuade plus qu'il ne convainc, ce qu'il confirme dans ses remerciements adressés deux semaines plus tard dans le numéro 407 du 26 décembre 1915 adressés aux jeunes épistolières volontaires et charitables. L'imprégnation guerrière de *Fillette* est indéniable et la propagande indiscutable, comme en témoignent les indices d'un prosélytisme patriotique aisément décelable.

5 LES TRACES DU PROSÉLYTISME COCARDIER

Fillette affiche ostensiblement son attachement à la défense de la France et sa haine du barbare ennemi. Journal catalogué de propagandiste à cause des histoires et des publicités, des jeux et des annonces, il offre un exemple fort pertinent de la stratégie de conditionnement des esprits juvéniles par la littérature de guerre dite populaire. Son irrévérencieuse et permanente moquerie envers les « Boches » jugés pillards et soudards, bretteurs et menteurs, la trame narrative de ses récits de guerre où l'héroïne triomphe toujours contre les Allemands et sa vision manichéenne des deux camps en font un ouvrage qui affiche haut les couleurs tricolores. Il entend confirmer les adages propagés par les intellectuels et les politiciens au cœur de la population française : le Français en tant que défenseur du droit et de la civilisation est forcément bon, voire exemplaire face à l'Allemagne incarnation de la sauvagerie brutale, de la cupidité et du mal. L'héroïne phare Lili évolue avec la guerre et extériorise une confiance inébranlable en son pays et en elle-même. L'identification au personnage est censée asseoir le socle de confiance sur lequel repose l'espoir de la victoire. La caricature de l'ennemi engendre une germanophobie qui ne se dément pas au cours des années de guerre ni même dans l'immédiate période post bellum. La monstruosité fustigée sous forme de gags entretient une haine primaire. Les publicités contribuent elles aussi à la propagande par leurs formes et leur fond en associant les Alliés aux Français dans une même détermination à bouter l'ennemi hors de France. Des réclames apparemment anodines ou conventionnelles exercent une portée patriotique intense par des messages subliminaux : elles diffusent une information à un large public en lui offrant des images nationalistes et haineuses, ironiques et flatteuses qui instaurent une bonne conscience de l'arrière n'ayant plus à culpabiliser de son attentisme. La guerre phagocyte littéralement les publications enfantines de ce type.

Outre le désir d'entretenir un lien étroit avec l'avant, le magazine conforte dans la bonne conscience grâce à des appels incessants à la solidarité afin de rappeler la reconnaissance due aux combattants de la ligne de feu. La morale civique sous-jacente inhérente à chacun des textes participe à ce soutien apporté par les lectrices qui se sentent redevables. Elle contredit l'accusation de légèreté portée contre *Fillette*. Un magazine uniquement fondé sur la fiction romanesque et les publicités ne peut manquer d'imprimer sa partialité ou son assujettissement aux décisions gouvernementales en temps de guerre : seuls la rubrique des « Echanges » et le supplément de janvier 1918 entretiennent un lien avec la réalité pure et dure. Aucune reproduction de clichés photographiques, aucun article journalistique objectif, aucun compte-rendu, aucune citation de discours officiel n'abreuve le courant cocardier qui irrigue pourtant l'hebdomadaire. La veine patriotique et historique des récits, des feuilletons et des bandes dessinées est suffisamment enflée pour alimenter le vivier nationaliste et germanophobe. Plus révélatrices encore sont les annonces publicitaires de parutions littéraires de circonstances qui ne sont pas destinées au magazine. Nous en avons relevé trois parmi la vingtaine qui émaille les quatre années de publication étudiées. Elles s'échelonnent de mai 1915 à juin 1918 et témoignent de la persistance du mythe de la sauvagerie germanique dans les mentalités.

a- Des publicités cocardières

La publicité pour les trois ouvrages que sont *Nos amis – Nos ennemis*, *N'oublions jamais* et *L'Expiation* réitérée à deux reprises à deux mois d'intervalle pour chacune, regroupe tous les critères de prosélytisme pendant la guerre, à commencer par la dialectique hegelienne entre matière historique et conscience, représentation et projection dans l'avenir. L'intérêt documentaire est très vite dévié vers la notion d'historicité et d'intérêt collectif. L'écriture obéit aux codes habituels de la captation du regard.

La typographie majuscule dresse comme un signal d'alerte les titres des ouvrages. *Nos amis – Nos ennemis* insiste sur la nécessité de connaître les Alliés pour les estimer et pour conforter dans la haine des Allemands. La présentation obéit à la dichotomie manichéenne, opposant les membres de la Triple Entente à ceux de la Triplice. La publicité se fait à grand renfort de questions rhétoriques destinées à persuader de l'absolue nécessité de connaître le passé pour mieux déchiffrer « l'énigme de l'avenir ». Outre l'intérêt informatif, la promotion porte sur la lisibilité de l'ouvrage de quatre cent vingt-huit pages dont la division en chapitres et le style simple éclairent la situation. Le côté esthétique n'est pas oublié avec « la jolie couverture en couleurs ». Enfin l'évolution diachronique est illustrée par six cartes

représentant les frontières des Etats européens à travers les âges (de Charlemagne à 1914 en passant par Charles Quint, Louis XIV, le 18^e siècle et 1815) et une carte des Balkans. Toutes les grandes figures historiques de référence des manuels scolaires sont bien présentes et la poudrière balkanique aussi.

Le prix de 0,95 franc rend fort accessible le livre publié par Offenstadt bien sûr. Sans entrer dans des conceptions philosophiques pointues, le volume entend convaincre que l'idée projetée de victoire se réalise pas à pas au dehors grâce au devenir historique. Outre cette fonction référentielle et conative, on relève l'embrigadement des esprits fondé sur l'atavisme conquérant de l'Allemagne et le manichéisme du combat entrepris. Les dates de l'histoire retenues correspondent aux grands événements qui ont favorisé l'épanouissement de la France : l'empire de Charlemagne, le classicisme éblouissant du Roi Soleil, le rayonnement des Lumières, l'instauration de la Première République et la fin du Premier Empire. Au raisonnement requis par cette publicité s'adjoint la force persuasive de la réclame de *N'oublions jamais* en octobre 1915.

La présentation de *N'oublions jamais*³⁷⁹ joue sur la persuasion du lecteur par une iconographie à forte portée émotive. L'annonce est dithyrambique et partielle : album de grand luxe avec une couverture en couleurs, il dévoile pour la première fois, dans toute leur véridique horreur, les atrocités et les crimes commis par les Allemands. Outre l'attrait esthétique dû au raffinement du volume, le lecteur doit être attiré par le réalisme poignant des gravures. La véracité et la fiabilité sont assurées par la présence d'une carte panoramique des ruines. La mention de l'objectivité et du sérieux des textes accompagnant les dessins est un argument supplémentaire pour inciter à l'achat de l'œuvre mais aussi un instrument de vente à double tranchant : l'affichage ostentatoire de la neutralité rend suspicieux et le bref alinéa servant d'avis aux lecteurs infirme la prétendue objectivité puisque l'ouvrage propose un « texte bref et basé uniquement sur des informations strictement contrôlées ». Enfin deux facteurs supplémentaires de partialité et de parti pris antigermanique renforcent le pathos publicitaire et la tonalité polémique. Le dessin de couverture recourt au registre pathétique par le désespoir d'une mère échevelée tenant dans ses bras son enfant mort, au milieu de ruines fumantes. Au premier plan gisent côte à côte une bouteille vide et un casque à pointe, symboliquement réunis dans un même opprobre. L'exhortation finale à la lecture se fait sur le mode polémique de l'appel à l'indignation et s'appuie sur la complémentarité de l'image, de la calligraphie et de la typographie : l'écriture en italiques concerne le cœur et le devoir

³⁷⁹ Voir image en regard.

mémoriel des Français tandis que les caractères romains imprimés en gras soulignent la barbarie germanique. La typographie et la disposition spatiale du texte sont de fervents vecteurs nationalistes haineux :

« Pour conserver en votre cœur et en celui de vos enfants
Toujours robuste et tenace, la haine des barbares tudesques
 Ayez sans cesse sous les yeux
Leur œuvre dévastatrice et sanguinaire
 Reproduite avec l'implacable fidélité de l'objectif dans
 N'OUBLIONS JAMAIS ! » (14 novembre 1915)

C'est là la publicité la plus violente et la plus partisane jamais rencontrée dans *Fillette*. Elle révèle la forte inclination patriotique, voire nationaliste et surtout la germanophobie ambiante. La persuasion l'emporte largement sur la raison dans l'annonce spectaculaire d' « un recueil unique de documents sensationnels ».

Enfin la dernière annonce littéraire patriotique a des relents hugoliens et épiques : *L'Expiation* (9 juin 1918) semble évoquer un bilan avec une forte connotation religieuse. Le tragique y côtoie la prédestination d'un peuple voué aux gémonies par ses origines barbares. *L'Expiation* est un récit remontant aux origines de la civilisation gauloise : les Huns avec Attila à leur tête ont ravagé la Gaule romaine après avoir traversé le Rhin, l'Aisne et la Marne. Le périple n'est pas sans rappeler par siècles interposés l'invasion de 1914. Le résumé de l'œuvre recourt volontiers aux anachronismes de langage afin de placer le livre sous l'égide de Aétius, chef gaulois qui a le sens de la patrie très développé. Pour lutter contre l'ennemi, Burgondes, Francs, Gaulois et Wisigoth se sont coalisés et la stratégie est très proche de celle de la Grande Guerre : l'analogie entre la démarche ancienne et les missions contemporaines est frappante. Les « sauvages barbares » ont volé l'urne sacrée et le traître Euthorix est venu livrer les siens à Attila, surnommé le despote, le monstre sanguinaire et escorté de son fidèle gardien, le Fléau de Dieu. Attila pétri d'orgueil se présente comme l'instrument de Dieu venu punir les hommes sur terre. Sa violence et son absence de diplomatie sont à l'image des poncifs véhiculés par les rumeurs et les encarts patriotiques officiels, ou bien dans le livre d'Emile Toutey, *Pourquoi la guerre comment elle se fait*.

Il existe donc des ficelles patriotiques iconographiques et rhétoriques qui empruntent aux discours officiels et aux poncifs germanophobes. Les rédacteurs et les publicitaires savent les utiliser habilement et espèrent davantage émouvoir que convaincre, indigner qu'informer. Cet aspect sensitif et instinctif est privilégié par le magazine et les historiettes en vignettes soulignées de cartouches de cinq ou six lignes ne le démentent pas puisque, à partir de l'été 1915, elles se consacrent aux grands thèmes patriotiques qui fédèrent les soldats et les civils. Elles perdent leur légèreté farcesque pour gagner en gravité patriotique. Elles célèbrent « Le

drapeau reconquis »³⁸⁰ grâce à la bonne entente des troupes anglaises et coloniales, ou bien grâce à l'arrestation d'espions par des enfants comme « Lili et Totote »³⁸¹. Elles rappellent la nécessité de faire des économies en temps de guerre, dénigrent âprement les Allemands avec les traditionnels jeux de mots sur leurs patronymes en soulignant parallèlement leur cupidité et la magnanimité des Français à leur égard. Hans Krapau qui veut piller les maisons d'un village envahi est heureusement arrêté par un officier français et condamné à cinq ans de travaux publics. Les vérités générales fustigent à qui mieux mieux les Allemands en alliant des proverbes anciens à des axiomes forgés par les circonstances : « Bien mal acquis ne profite jamais » trouve un écho dans « le pillage est un art allemand. »³⁸² Les dessins minuscules et simplistes du « Moulin anti-boche » n'en sont pas moins une grossière caricature antigermanique³⁸³.

La mystification hebdomadaire de l'Allemand entend le tuer à petits feux par les coups de griffe acérés du verbe et le trait incendiaire des dessins caricaturaux, par l'irréprochable morale française, parangon de vertu offert aux plus jeunes. Pourtant jamais *Fillette* ne se targue d'une victoire française sur l'ennemi, l'armistice n'est pas même mentionné. S'il existe bel et bien une historicité littéraire des récits produits ainsi qu'une évolution soumise aux aléas de l'actualité guerrière, il n'en demeure pas moins que *Fillette* réussit la performance de tenir en haleine de jeunes lectrices grâce à une littérature dite populaire mais non dénuée de charme. Le style soigné dans les histoires longues trouve un juste contrepoint satirique dans les courtes bandes dessinées. La richesse des colonnes et des récits est sans équivalent de nos jours et la modération des propos somme toute courants fait du magazine féminin un bon exemple de cette presse enfantine injustement qualifiée de subalterne et à laquelle les puristes attribuent l'épithète péjorative de « populaire ». Elle propose une aventure littéraire qui ne se termine pas avec la guerre.

b- La littérature populaire post bellum

L'armistice ne signe pas la fin des hostilités littéraires de *Fillette* puisque qu'aucune allusion n'est faite à la cessation des combats. Il est vrai qu'il faut attendre l'entérinement du Traité de Versailles en juin 1919. Cependant les histoires et les plaisanteries conservent leur morgue et leur mordant habituels. Mais les fictions offertes par le magazine relèvent avant tout de la littérature romanesque et non du documentaire. Aussi obéissent-elles plutôt à la

³⁸⁰ *Fillette*, n°382 du 4 juillet 1915.

³⁸¹ *Fillette*, n° 376 du 23 mai 1915.

³⁸² *Fillette*, n°378 du 6 juin 1915.

³⁸³ *Fillette*, n° 379 du 13 juin 1915. Voir l'image en regard.

métaphore stendhalienne du roman-miroir que Dorgelès reprend pour exposer brillamment en 1923 en une seule phrase sa conception du roman :

« Un roman est le miroir de l'époque où il a été écrit et la véritable physionomie de la guerre, on la trouvera dans les romans, non dans les manuels. »³⁸⁴

Dans *Les Nouvelles littéraires* du 11 janvier 1930, Dorgelès a répondu à Jean Norton Cru sans entretenir la polémique. Il cite son ami Ricois simplement. La littérature, contrairement à l'Histoire, place l'homme au centre des faits, explique les impacts de la guerre sur ceux qui la font et qui seuls peuvent véritablement témoigner. Cette stratégie déviante du témoignage est choisie par les magazines enfantins comme *Fillette* et les ouvrages de jeunesse.

Contrairement aux romans contemporains de guerre comme celui de Dorgelès ou de Barbusse, les histoires répertoriées dans l'illustré, ne finissent pas avec la guerre et refusent cette coïncidence temporelle entre diégèse et histoire événementielle. *Les aventures de l'espiègle Lili* se poursuivent encore en février 1919. Les bandes dessinées proposent sporadiquement de nouvelles historiètes en images qui parodient des paraboles bibliques comme « La paille et la poutre »³⁸⁵, des farces simplistes. Harry Gonel renoue avec une veine burlesque qui annonce *Bicot et les Rantanplan*. Leur visée moralisatrice appelle à la méfiance, à la modestie et à l'économie. Les séquelles de l'acculturation guerrière perdurent puisque les récits en dix ou douze vignettes continuent à transposer la guerre en jeux : « Les petites infirmières » expose des fillettes qui fondent un hôpital pour les militaires blessés de guerre. Le dessin naïf aux traits anguleux croque des enfants jouant les rôles de généraux ou de simples fantassins. L'acceptation de la blessure, de la souffrance est difficile comme si cette dernière était humiliante et personne ne veut tenir le rôle du blessé. La désignation d'office contourne le refus. S'ensuit une joyeuse mascarade de boiteux, de corps bandés. La scène carnavalesque offre la vision de malades dont la toux est soignée au sirop de groseille, de bousculades pour échapper à une amputation virtuelle à la scie. L'alerte aux bombes allemandes simulée met fin à la saynète inventée par les enfants. Les discours simples et les images éloquentes couvrent une gravité qui échappe provisoirement aux plus jeunes. La réalité des mutilations, des morts gazés est lénifiée par la plume conjointe de l'auteur et de l'illustrateur.

Les aventures de *Fille de soldat* dont l'action se déroule en 1792, date clé de l'histoire de France pour sa République, se poursuivent, celles de *Pierrette l'orpheline* pérennisent le

³⁸⁴ Cité par Micheline DUPRAY dans sa biographie de Dorgelès : *Roland Dorgelès, un siècle de vie littéraire française*. Paris, Presses de la Renaissance, 1986, pp. 200-201.

³⁸⁵ *Fillette*, n° 571 du 16 février 1919.

motif récurrent de l'enfant abandonnée et la trame misérabiliste issue des romans d'Hector Malot. Aux appels aux marraines de guerre succèdent les demandes et les dons reçus « pour les orphelins de la Guerre ». Les jeux persistent dans leur haine antigermanique tandis que Harry Gonel récidive dans la caricature de l'Allemand : le dessin explicite le texte, l'image met en avant le ridicule d'une déambulation alors que le récit utilise les jeux de mots les plus triviaux. Gonel cumule deux histoires drôles dans un même journal. Les fables imitées de La Fontaine animent toujours la page poétique sur un mode simpliste comme en témoigne « Le persil et la cigüe ». Les rébus continuent à louer le courage des Français et à vilipender la mégalomanie des Allemands. « La Française est pleine de courage »³⁸⁶, « Nos Poilus sont des héros »³⁸⁷ proposent des titres emphatiques et leurs textes dénigrent les Prussiens pour qui la force prime le droit. La satire antigermanique parsème encore le journal. L'histoire *Fille de soldat* apparaît encadrée par les lauriers de la victoire et les drapeaux tricolores ornés de la devise française³⁸⁸.

Incontestablement l'idéologie belliciste ne marque pas le pas au début de l'année 1919. Elle mute et prend une allure mémorielle. La guerre est finie mais les propos tenus tiennent de l'adage et entendent ancrer dans les esprits les conséquences du conflit sans jamais évoquer une quelconque désespérance. Le journal continue à s'appuyer sur ses deux registres favoris que sont le pathétique et la satire. Davantage centré sur l'exaltation des valeurs et sur la communion d'esprit que sur l'évocation de l'héroïsme au front, il entend faire œuvre de mémoire et ne pas rompre brutalement avec la guerre. La polyphonie des textes et la multiplication des points de vue établissent un lien entre l'avant et l'arrière tant que dure la guerre afin d'offrir un soutien moral. Le magazine est le lieu de rencontre entre deux univers qu'un abîme sépare, des plus jeunes et des adultes protecteurs, de la générosité enfantine et de la détresse humaine au front. Une rubrique est aménagée à cet effet qui permet de maintenir l'illusion réaliste. Les demandes envoyées par des soldats sans famille sont un gage supplémentaire d'authenticité.

A la différence de la collection « Patrie » de Rouf, *Fillette* ne présente pas de réelle volonté didactique. Le journal revendique une entreprise patriotique sous-tendue par des intérêts commerciaux. L'illustré s'appuie sur une veine romanesque misérabiliste et propagandiste qui accorde la priorité à la fiction. Aucune campagne, aucune bataille n'est racontée. La guerre sur et sous la mer, la guerre dans les airs, les unités et les fonctions

³⁸⁶ *Fillette*, n°566 du 12 janvier 1919.

³⁸⁷ *Fillette*, n°568 du 26 janvier 1919.

³⁸⁸ Voir image en regard.

militaires sont évoquées en filigrane, notamment grâce au fil conducteur des histoires de Lili. En effet grâce à l'espionnage enfant, la guerre est transportée hors de nos frontières, envisagée sous un angle plus technique et procédurier. Les Français, les Alliés et les ennemis, les civils et les militaires, les pays envahis et martyrs sont observés à travers le prisme du regard de la fillette.

6 LES AVENTURES DE L'ESPIÈGLE LILI

La pétulance de Lili n'a rien à envier à la turbulence des Pieds Nickelés. En effet sa fraîcheur et sa vivacité lui confèrent un charisme inédit parmi les héroïnes de fiction romanesque. Elle présente le triple avantage de la jeunesse, de la féminité, et d'un statut social confortable. Elisabeth-Alice-Amélie-Elise-Marie-Line d'Orbois dite Lili appartient à une famille aisée, ce qui lui confère une situation supérieure à celle de ses lectrices, souvent issues de milieux modestes et qui rêvent de lui ressembler.

Contrairement à Bécassine et aux Pieds Nickelés, elle offre un alter ego idéal aux fillettes qui la découvrent. Pendant les quatre années de conflit étudiées elle ne grandit pas physiquement. Sans âge officiel, l'héroïne ne vieillit pas au cours de la guerre et ne semble guère être âgée de plus d'une douzaine d'années. Il faut attendre les années post bellum pour la voir mûrir physiquement. Pendant la guerre sa précocité intellectuelle et morale fait des ravages et elle utilise son intelligence pour servir son pays.

a- Lili et ses pères/pairs

La blondinette coiffée d'un béret apparaît au début du siècle concomitamment à l'hebdomadaire *Fillette* dont elle devient l'emblème. Elle s'est éteinte seulement en 1998. La longévité du personnage de Lili tient à son caractère et à l'adaptation de ses concepteurs au goût du jour. Les années qui nous intéressent offrent l'image d'une élève pensionnaire en Angleterre et peu soucieuse de l'autorité de ses professeurs. Son père littéraire est Joseph Valle dit Jo Valle (1865-1949) : il crée les scénarios de *L'espionnage Lili* de 1909 à 1936. Il invente une petite fille turbulente, audacieuse et prête à faire des tours pendables, un garçon manqué. Cette dissipation oblige ses parents à la mettre en pension en Angleterre. C'est là que nous la retrouvons dans les quatre premiers numéros de *Fillette* en 1915, sous le titre *L'espionnage Lili en Angleterre*. Dès le 31 janvier 1915³⁸⁹, Jo Valle aborde une nouvelle période de la vie de l'héroïne en intitulant tous les épisodes de 1915 à 1919 *L'espionnage Lili pendant la*

³⁸⁹ *Fillette*, n°360 du 31 janvier 1915. Voir l'image en regard.

guerre. Le titre générique est toujours suivi d'un titre de chapitre hebdomadaire focalisé sur l'événement essentiel de la planche. La concision des sous-titres sert de captatio auprès des lectrices comme dans le numéro 360 avec « Une nouvelle exceptionnelle », à savoir la déclaration de guerre. Le recours à l'hyperbole et au suspens est l'arme favorite de Jo Valle. Le titre esquisse déjà le personnage par l'adjectif qualificatif qui renvoie à la malice et à la rouerie de la jeune fille. Le prénom hypocoristique correspond à la modestie du personnage et le rend vite familier aux lectrices.

La pertinence des choix tient à la personnalité du concepteur, scénariste mais aussi auteur de nombreux romans populaires parus dans plusieurs périodiques appartenant tous aux éditions Offenstadt. Parallèlement à *Lili*, il écrit pour *Le Petit Illustré* de 1909 à 1935 les aventures de *La Fille du Contrebandier*, de *Loupiot et Zizi*, de *La Fille du Corsaire*. Il collabore bien sûr à *L'Épatant* de 1911 à 1924, à *L'Intrépide*. Sans interruption, il met en scène l'espiègle Lili tous les dimanches dans *Fillette*. Il lui arrive de signer sous le pseudonyme de J. de Nauzeroy. *Les aventures de l'espiègle Lili* se présentent sous la forme d'un récit imagé en douze petites vignettes rectangulaires³⁹⁰ étalées sur quatre lignes, qui surmontent un cartouche de six lignes environ par image. Le dessin est peu précis, le trait vieillot et les visages peu détaillés reflètent l'illustration populaire de l'époque.

Le trait est loin d'égaliser en finesse celui de *Bécassine* ou en expressivité celui des *Pieds Nickelés*. L'illustration est minuscule et peu propice au détail. L'absence de couleurs ajoute à la confusion du dessin. Nonobstant ce flou, on peut distinguer des silhouettes caricaturales croquées dès les premiers épisodes de guerre. Elles sont produites par André Vallet, dessinateur aux éditions Offenstadt et spécialisé dans l'illustration de récits militaires et de récits pour la jeunesse. Il a imaginé en accord avec Jo Valle, les traits de Lili, jeune fille élancée aux longs cheveux blonds, souvent dessinée en mouvement dans une robe courte ceinturée à la taille. Son visage mutin est en harmonie avec son esprit primesautier. De 1909 à 1917, il la dessine dans *Fillette*, en alternance avec André Galland³⁹¹. Il est difficile de discerner avec exactitude les numéros à attribuer aux illustreurs respectifs tant il est vrai que les dessins ne sont pas signés. La technique du dessin hachuré est récurrente et seul un trait parfois plus souple ou une expression plus subtile des visages, une caricature plus franche de l'Allemand constituent des indices de changement. André Galland crée d'ailleurs avec Jo Valle *Ninette et Cloclo* dans *Lili* en 1919, personnages repris par André Vallet en 1919.

³⁹⁰ Vignettes de format 5,5 centimètres par 4 centimètres.

³⁹¹ André Galland (1886-1965).

André Vallet collabore aussi à des revues d'actualités comme *L'Intrépide* d'avant guerre, *Dimanche Illustré*, *Les Belles Images*. Il dessine des croquis, fait des reportages pour *L'Illustration* de 1918 à 1939, collabore au *Petit Journal*, au *Journal*, au *Matin*, travaille pour le *Charivari* et dessine des affiches politiques. Il est véritablement un dessinateur d'actualités, quel que soit le régime politique en place. On peut donc dire que *Lili* est l'enfant de concepteurs proches de l'actualité, tant sur le plan textuel qu'iconographique.

Lili, à l'instar de ses lectrices est jeune et ressemble aux héroïnes des « Livres Roses de la Guerre » de Larousse ou des histoires de Jean Aicard ou de Joseph Jacquin. Contrairement à Bécassine et aux Pieds Nickelés, elle utilise un langage châtié, dépourvu de fautes de français ou de termes argotiques. Tout au plus adhère-t-elle à la verve antigermanique contemporaine en parlant des « Boches ». Anti-Bécassine par excellence, elle réfléchit, anticipe, participe, comprend. Sa faculté d'analyse rapide des situations les plus extrêmes en fait une instigatrice de farces dont le but est toujours calculé.

Sa capacité à désigner des victimes est extraordinaire et en dépit des tours qu'elle joue, elle est peu châtiée. Son humour et sa sensibilité la rendent touchante et les désagréments qu'elle cause sont bien vite oubliés au regard de leur impact moral. Car Lili est offusquée par l'injustice, l'autoritarisme et ne supporte ni l'échec, ni la douleur, ni l'inquiétude qu'elle crée chez ses proches. Elle sait racheter ses fautes dans une attitude de pure componction, et son calme étonne la mère Wisky, surveillante de nuit et infirmière du pensionnat anglais, fort suspicieuse. Elle sait attirer la sympathie de certains de ses professeurs, comme Monsieur Sarbacan, son professeur de dessin. Plus encore, elle adore ses parents, son cousin Paul Lambert, complice à ses heures, son oncle Boyer et sa tante Monique qui l'accueillent en France. Jamais dupe des adultes, elle est rarement confrontée à ses pairs. Son intelligence et sa vivacité la propulsent sur un piédestal d'où elle domine ceux qui sont plus âgés qu'elle, notamment les Allemands. Sa cohabitation forcée avec les filles de Von Froussein en Allemagne valorise son tempérament et l'érige en martyr dans une optique quasi messianique.

A l'instar des Pieds Nickelés pendant la guerre, elle met son espièglerie au service de la mère patrie et ses ruses lui sont d'autant plus facilement pardonnées que leur objectif est salvateur et purificateur. Jo Valle ménage une transition fort plausible entre les épisodes du pensionnat anglais et les aventures de Lili dans la France en guerre. Le souci de vraisemblance diégétique est une caractéristique de l'œuvre de Jo Valle, à ses débuts du moins. En effet il ne résiste pas à l'entreprise propagandiste de *Fillette*. Il propose une vision renouvelée des histoires héroïques rapportées dans les manuels scolaires ou les livres d'enfants

contemporains. S'il rentre dans le rang militariste et belliciste, il a le mérite de mettre en scène continûment une fillette hardie qui ne laisse pas de surprendre par ses ruses. Elle cumule la fraîcheur et l'innocence de Bécassine avec la rouerie des Pieds Nickelés. Ses tours ne sont pas aussi grotesques, voire grossiers que ceux du trio de Forton. Ils ravissent par leur fulgurance et procèdent d'une imagination à la liberté contrôlée. Le magazine destiné aux fillettes est censé accorder plus d'importance à la tenue littéraire et morale que ses confrères masculins. Ce souci éthique dû au sexe du public explique en partie la platitude relative des discours et des récits de *Lili*.

Jo Valle s'octroie quelques prudentes libertés dans la représentation de l'ennemi, désigné par l'habituel « Boche », mais aussi par les clichés ou les métonymies péjoratives des « professionnels de la rapine », des « barbares », des « soudards ». Le uhlan, le Prussien sont discrédités tant par le texte que par le dessin. La caricature des traits n'apparaît que comme un complément superfétatoire de l'ironie verbale. La violence des mots dépasse celle de l'iconographie quelque peu ordinaire ou facile. L'auteur ne déroge pas à la règle des préjugés antigermaniques qu'il délivre régulièrement à travers le point de vue interne de ses personnages et notamment de son protagoniste. Le souci de continuité diégétique se manifeste dans le lien romanesque qui s'étale sur deux à trois épisodes. Lili passe aisément d'une péripétie à l'autre. La lisibilité de la bande dessinée emprunte à la technique des *Pieds Nickelés* par la présence de points de suspension qui servent de lien entre les cartouches des vignettes. Cependant si Jo Valle évite la redondance verbale entre le dernier texte d'une planche et le premier de la suivante contrairement à Forton, le dessinateur reprend quasiment la même illustration pour inaugurer chaque nouvelle aventure. Ainsi, voyons-nous un léger décalage dans la place occupée par Lili face au tableau pendant le dernier cours d'allemand³⁹² et qui se retourne vers Herr Keufmann pour le provoquer dans la première vignette du numéro 362 du 14 février 1915. Le plan ne change pas, l'angle de vue non plus, tout au plus le regard des personnages est-il dévié. Le décor est identique et constitue le raccord quasi cinématographique entre les deux épisodes. Jo Valle opte pour une phrase concise et lourde de sous-entendus qui entretient le suspens lorsqu'il entame une nouvelle histoire.

La transition vers les aventures belliqueuses se fait en deux temps : au portrait charge antigermanique succède le motif de la mobilisation générale. Tout d'abord, l'épisode du dernier cours d'allemand permet une allusion pernicieuse à 1870 et martèle le cliché de l'Allemand pilleur d'horloges comme le dépeint aussi Hansi. L'effrontée Lili qui tient tête à

³⁹² *Fillette*, n° 361 du 7 février 1915. Voir l'image en regard de Lili face à son professeur d'allemand.

son professeur d'allemand infatué et rempli de vanité nationaliste refuse de traduire la phrase demandée : « L'empire germanique par son travail, son industrie et son commerce ainsi que par ses savants a fait faire un pas "Kolossal" à la civilisation »³⁹³. Elle lui préfère la devise humoristique « L'internat Biscott ne fait pas de réclame ! », refusant de souscrire à l'entreprise de propagande de « Kultur » pour mieux défendre celle de la civilisation française. Elle ne manque pas de rappeler insolemment à Herr Keufmann la défaite de 1870 et les exactions commises par les Prussiens à cette occasion. Au cliché de l'Allemand autoritaire aux petites lunettes rondes qui célèbre l'Allemagne « au-dessus de tous » et sa puissance laborieuse et industrielle, succède celui du bon Français mobilisé à travers le personnage du capitaine d'Orbois. Afin d'exploiter le chronotope de 14-18, Jo Valle fait quitter l'Angleterre à Lili et la transporte en France en zone occupée.

Le choix n'est pas anodin car les régions envahies, devenues le théâtre d'exactions criminelles, sont un topos récurrent dans la littérature de guerre quel qu'en soit le destinataire. L'atrocité des crimes commis par les Allemands dans le nord de la France est avérée par le journal *Fillette* grâce à *Lili* dont la fiction entend évoquer sans choquer. Il ne s'agit pas de travestir la réalité mais de la lénifier. Les atrocités subies collectivement par les populations sont vues à travers le prisme du regard d'une enfant. Le consensus autour de l'héroïsation n'est que rarement entamé, ici par des voisins défaitistes et lâches de l'oncle Boyer, les bien nommés Dutrac. L'humour et la farce opèrent une distanciation et une dédramatisation identiques à celles opérées dans *Bécassine* et *Les Pieds Nickelés*. Sans occulter l'existence de lâches, de cruautés, de souffrances, d'otages et de pillages, ils châtient l'ennemi par le rire.

La transition s'effectue donc sur le plan idéologique et topographique. Le gauchissement inévitable de la réalité est dû à une vision unilatérale et subjective dans la droite lignée de la mouvance nationaliste des années de guerre. L'orientation du personnage vers la zone française occupée correspond au désir d'intégrer l'enfant à la guerre, de lui donner le premier rôle et de le disculper de la faiblesse inhérente à son jeune âge. Les épisodes de *Lili* renvoient une image globalement réaliste des conditions de vie authentiques, Jo Valle appliquant les conceptions romanesques de Stendhal pour qui le roman reflète les réalités entrevues tout au long de la vie.

b- Le roman-feuilleton miroir de *Lili*

³⁹³ *Fillette*, n° 361 du 7 février 1915.

L'analyse du périple accompli par Lili au cours des quatre années de conflit révèle un itinéraire initiatique jalonné par des appels incessants à la lutte contre l'ennemi, y compris dans les pays martyrs ou même en Allemagne. Le transfert d'un lieu sécurisé en un lieu exposé participe de cette exposition enfantine à la guerre, censée faire mûrir les esprits des jeunes lecteurs.

Ainsi le passage du pensionnat anglais de Biscott à Mirevent encore inoccupée près de Senlis, est la première étape d'un circuit de plus en plus haineux et violent, propulsé dans la spirale patriobelliste. L'arrivée des Allemands à Senlis occasionne un déplacement vers l'ouest, vers Orléans, à Beaugency, avec une halte intermédiaire à Compiègne. L'étape française sert de tremplin narratif pour aborder la période d'engagement concret de Lili dans la guerre. Les différents points géographiques mentionnés et notamment l'hébergement à Chauny et Beaugency répondent à un désir de renouer avec le berceau natal et la protection maternelle, forme de sentimentalisme dont n'est pas dépourvue Lili : malgré la maturité qu'elle affiche dans ses décisions ou dans ses initiatives hardies, elle avoue quelques côtés puérils fort compréhensibles chez une « gamine de treize ans ». L'espace français sécurisé est celui du contrôle parental, tandis que la zone occupée favorise les initiatives personnelles de Lili. Le franchissement de la frontière franco-belge la libère du carcan parental et lui ouvre de nouvelles perspectives.

La Belgique où elle se propose d'aller délivrer son père prisonnier dans un hôpital bruxellois est le lieu de toutes les tentatives rendues possibles par une inébranlable confiance en soi. Plus Lili s'éloigne de la France, plus elle côtoie le danger et s'enfonce dans un système carcéral. A Bruxelles, elle retrouve son père, mais malgré toutes les précautions prises, elle finit par être captive. Après la Belgique martyre, Lili prend la fuite avec son père et miss Betsy : ils comptent gagner l'Angleterre en passant par la Hollande, alors neutre. Le rappel de la neutralité s'accompagne de l'apologie des Français, des sauveurs en tous genres, dont Lili fait partie. La liberté républicaine est érigée en défenseur du droit face à la barbarie germanique. Les pays occupés et neutres sont aussi des espaces de rencontres et de sympathie qui mettent la France à l'honneur. La tentative de franchissement de la Mer du Nord en paquebot est un échec sur le retour et signe à la fois une mission idéologique et psychanalytique : à l'impossible retour vers le foyer maternel se superpose un emblème historique. Le torpillage du bateau faisant le service Calais-Douvres a lieu dans le numéro 492 du 12 avril 1917, et agit comme un rappel du torpillage du Lusitania en mai 1915. Le décalage entre le temps historique et le temps diégétique permet l'assimilation, la comparaison et ravive la haine contre la lâcheté de l'assaillant.

En effet il existe une étroite corrélation entre l'année de parution et le contenu sémantique des histoires : si 1916 est l'année des facéties françaises et du départ vers la Belgique, 1917 met un terme à une période fastueuse pour Lili qui a augmenté le nombre de ses satellites adjuvants et engrangé succès sur succès. L'année 1917 marque le retour en Belgique, sans le père tant aimé, seconde rupture après celle du cordon ombilical maternel en 1916, et la déportation vers le camp de concentration allemand de Magdebourg, grande ville de Prusse, précise Jo Valle³⁹⁴.

Il est vrai que la description des lieux hospitaliers ou inhospitaliers, est toujours succincte et le dessin, très évasif et centré sur les personnages ne pallie pas cette carence. Que faut-il en déduire ? L'espace gagné ou fréquenté par Lili acquiert une valeur symbolique que lui confère l'héroïne à travers ses actes et ses découvertes. Seule l'ekphrasis du camp s'étend sur trois cartouches pour en signaler l'insalubrité, l'inhumanité qui bafouent la dignité humaine : « De grands baraquements, meublés de couchettes de paille, litières infectes où la vermine devait grouiller. »³⁹⁵ Le point de vue interne de l'enfant et de sa gouvernante explique la supputation du modalisateur « devoir » à l'imparfait. Le point de vue omniscient du narrateur renchérit l'impression d'asservissement et le processus de victimisation. Le manque de nourriture et d'hygiène révolte les deux protagonistes et surtout Lili qui ne cède pas à l'abattement.

Chaque nouvelle épreuve la renforce dans sa décision de lutter et décuple son énergie. Le style direct est le moyen le plus efficace pour restituer la vivacité et la pugnacité de l'héroïne. « Ca n'est pas folâtre ni confortable, leur camp de concentration ! Il va falloir aviser au moyen de sortir de là le plus tôt possible ! »³⁹⁶ L'humour et la résistance morale de Lili sont ses principaux atouts. A l'emprisonnement dans l'espace du camp succède l'enfermement dans la maison du Kommandant Von Froussein. L'espace restreint et clos permet une concentration des effets comiques dus aux farces de Lili et une hypertrophie antigermanique tant par le vocabulaire que par la caricature iconographique. Le séjour forcé de Lili en Germanie couvre plus d'un an et demi sur le plan diégétique, de juin 1915 au printemps 1917 qui s'avère prometteur quant à une éventuelle évasion. Il paraît dans les journaux de septembre 1917 au printemps 1919. Les repères historiques internes à l'histoire sont flous et les rares allusions aux grandes batailles apportent un éclairage sur la captivité et la maturation progressive de Lili. Il existe environ deux pauses sentimentales empreintes de

³⁹⁴ *Fillette*, n°496 du 9 septembre 1917.

³⁹⁵ *Ibid.*

³⁹⁶ *Ibid.*

pathétique par année. Pour Lili prisonnière en Allemagne, le courrier remis par Mary Nexton membre de la délégation américaine, est une ouverture sur la France et un retour vers l'enfance perdue : c'est le seul moment où les sanglots remplacent les propos corrosifs.

Le retour au camp des prisonnières s'effectue dans le numéro 548 du 8 septembre 1918, soit un an après le début des péripéties outre-Rhin. L'atelier de couture devient propice à la cogitation de Lili qui exècre les tâches féminines comme le reprisage. Cette structure circulaire est l'occasion d'un rappel des conditions d'emprisonnement dans des dortoirs aux litières douteuses où règne la promiscuité. C'est un lieu de sévices corporels gardé par un cerbère féminin du nom de Damen Krappau, sadique surveillante en chef qui fouette ses victimes. Lili en profite pour exercer un chantage bénéfique à ses compagnes de misère. Toutefois dans le dernier magazine de l'année 1918, Lili est toujours prisonnière mais gagne en maturité intellectuelle et conserve une audace calculatrice. Après un an et demi de captivité, il lui faut faire un bilan de sa situation, qui interpelle le lecteur par sa constance.

c- L'interprétation de la situation historique

Quatre remarques s'imposent à l'issue de cette lecture géographique et symbolique. Afin de respecter la vraisemblance historique, Lili reste prisonnière en Allemagne pendant près de deux ans (du printemps 1915 au printemps 1917).

Le décalage entre le choix diégétique et la réalité historique explique qu'aucune allusion n'est faite à l'armistice. De plus la préparation anticipée des textes et des maquettes ne permet pas d'actualiser au plus près l'illustré. L'extension géographique et l'éloignement du pôle natal franco-britannique pour le pôle ennemi prussien confèrent à l'héroïne une dimension allégorique : elle représente la résistance à l'opresseur outre-Rhin et la violence accrue dont elle fait preuve, témoigne d'une montée en puissance de l'esprit de révolte, du désir d'en découdre définitivement avec l'Allemand. Concomitamment à l'éloignement géographique, se développe un attachement aux racines, plus fortement ressenti du fait de l'exil imposé. Parallèlement à cet ostracisme antigermanique organisé par Lili en terre allemande, la caricature iconographique s'accroît. Les dessins de 1918 accusent une nette modification du trait, au crayonné beaucoup plus fin et discontinu, tenant plus de l'esquisse que du dessin figuratif, optant pour des contours flous. Les corps se déforment, les visages allemands s'élargissent, se distendent sous l'effet de la colère de plus en plus présente. Même Lili perd de sa netteté : l'illustrateur opte pour un mouvement traduit par la courbe des lignes griffonnées. Il insiste sur les masses sombres des robes de miss Betsy et de sa pupille pour

mieux montrer qu'elles portent le deuil de leur pays³⁹⁷. Enfin la fonction esthétique des lieux est quasi inexistante, compte tenu d'une ekphrasis succincte. Elle est amplement compensée par les fonctions dramatiques et symboliques qui leur sont conférées par leurs occupants.

L'espace clos ou bien ouvert, mais surveillé, agit comme un révélateur, au sens photographique du terme, de la personnalité de l'Allemand vue par le Français. Il génère une épiphanie patriotique où les Français comme la famille d'Orbois, les militaires comme Gustave Darfeuil le cousin saint-cyrien de Lili, font rayonner l'esprit de corps et de résistance. Le personnage de Lili subit une anamorphose mentale aux yeux des jeunes lectrices car il devient l'équivalent du Poilu français dans les tranchées à qui l'on envoie des messages d'encouragement et de résistance. Sans la rendre méconnaissable, la modification du trait net qui découpait sa silhouette fine et longiligne des premiers numéros, la fait apparaître sous une forme plus évanescence, entourée de ses longs cheveux blonds qui lui font une armure accompagnant ses moindres gestes en les enveloppant.

Une lecture herméneutique des aventures de Lili de 1915 à 1918 dévoile la dimension axiologique de la bande dessinée et son intégration au patriotisme ambiant. Engagée dans une croisade contre la barbarie, Lili mène un combat hors de nos frontières dans un enthousiasme qui ne connaît pas de déclin, mais qui redouble plutôt d'ardeur déstabilisatrice pour l'ennemi dans les revues de 1918. A l'instar des Pieds Nickelés, elle lutte sur le sol allemand mais en tant que prisonnière. Le sentiment patriotique exacerbé par l'humiliation de l'emprisonnement et la volonté ennemie de dégradation, connaît des déclinaisons plus radicales et plus violentes pendant la dernière année de guerre de publication étudiée.

d- La narratologie patriotique et la mise en scène de l'enfant-femme

L'observation narratologique laisse apparaître une prégnance du discours direct qui rapporte les propos injurieux de Lili à l'égard de ses geôliers traités de « tas de voleurs », lesquels professent avec véhémence « Gott strafe England »³⁹⁸. Au fil des épisodes Lili s'affirme comme une femme de tête et non une enfant en guerre. Elle pense, agit, parle comme les adultes tout en appartenant à une génération alors méconnue, celle des adolescents. Son passage par l'Allemagne peut s'assimiler à une période initiatique établissant un pont entre l'enfance et l'âge adulte. Aux yeux des jeunes lectrices de 1914-1918, elle appartient à cette génération d'enfants-héros prématurément grandis, mûris par la guerre. Au déroulement chronologique des événements des années 1915 et 1916, s'oppose une dilatation temporelle

³⁹⁷ Voir l'illustration en regard empruntée au n°555 du 27 octobre 1918.

³⁹⁸ « Dieu punisse l'Angleterre. »

des épisodes de 1917 et 1918 pendant lesquels la stagnation spatiale engendre un épaissement du temps. L'écoulement des mois de déportation est uniquement rappelé par la mention des allers et retours de Lili entre le camp de concentration, l'hôtel particulier des Von Froussein et l'atelier de couture du camp.

A l'intérieur de l'espace carcéral, Lili gagne en autonomie et circule presque librement, elle invective de plus en plus violemment ses interlocuteurs et les persécute afin d'inverser les rôles. Cependant la mort est masquée. Cette occultation répond d'abord aux exigences de féminité du magazine – la jeune fille et la future femme appelée à donner la vie devant être préservée des horreurs de la guerre. Lili côtoie l'ignoble, l'inhumain, les auteurs de la dégradation de l'homme par l'homme, mais se joue de ses cerbères. Elle tient tête comme tout bon Français doit le faire. En cela l'histoire obéit bien aux règles de la propagande moderne puisqu'elle oppose la courageuse héroïne à la lâcheté et à la bestialité des « Boches ».

Le conformisme patriotique et l'optimisme de commande de Lili sont nuancés par la fraîcheur du personnage, avatar juvénile féminin des Pieds Nickelés. Son inaltérable énergie rassure les lectrices qui trouvent en elle le lien entre les combattants et les civils, les adultes et les enfants. Lili est née de ces graines de Poilu semées à tous vents. Elle contribue à la surreprésentation de l'enfant pendant la guerre mais aussi à l'accélération de la maturité des plus jeunes. Entrée dans la vie privée et l'espace domestique de ses lectrices, elle établit une continuité entre ce que Claude de la Genardière nomme « le patriotisme de la nation et l'affectif de la vie familiale. »³⁹⁹

Lili est rarement avec ses parents : elle quitte l'internat anglais pour vivre chez son oncle Boyer, non chez son père et sa mère. Lorsqu'elle retrouve cette dernière, une seule fois en quatre années d'aventures, elle s'impose avec prestance et renverse les rôles, devenant protectrice, rassurante auprès d'une mère chétive et fragile, quasi infantine. Elle éprouve beaucoup d'amour pour son père qu'elle admire et délivre de l'hôpital bruxellois où il est détenu par les Allemands. Ils passent ensemble quelques mois en Belgique, en Hollande et en Angleterre, sans qu'on sache précisément combien, le bien-être dilatant le temps. Leur caractère impétueux les rapproche par leur propension à réagir vivement dès que l'honneur de la France est attaqué. Mais là encore, le duo formé par le père et sa fille ressemble davantage à un couple où l'enfant adulte réfléchit mieux et plus vite que son père, démasque les espions, trouve des solutions aux problèmes en peu de temps. Consciente de sa célébrité elle expose

³⁹⁹ Claude de LA GENARDIERE, *Faire part d'enfances*. Paris, Seuil, 2005, p.69.

elle-même ses actes de bravoure avec modestie, entrant dans la légende des héros mythiques qui ont dépassé leurs créateurs. Elle n'est pas submergée par la culture de guerre mais la dispense à travers ses actes et ses remarques cinglantes. Elle se met en danger et offre à ses admiratrices un moyen de contourner le décret de 1914 interdisant les travaux dangereux aux femmes et aux enfants qui travaillaient malgré tout dans les usines d'armement par exemple. Elle rejoint la cohorte des héroïnes qui défilent dans *Fillette* en quatre années de guerre.

Derrière cette image de l'adolescente aux prises avec l'ennemi, se profile une pratique traditionnelle d'implication des enfants dans la guerre comme celle des croisades d'enfants au Moyen Age. La traque du « Boche » a supplanté celle de l'hérétique, les agressions ludiques ou violentes contre les Germains ont remplacé les persécutions rituelles fomentées par les enfants de chœur enrégimentés dans les causes antisémites. Dans les deux cas, la pratique utilise la violence potentielle, latente, développée par un enfant, mais aussi l'innocence supposée et trompeuse. Le paradoxe et l'ambivalence régissent donc l'écriture des aventures de Lili qui repose sur les tentations contradictoires des enfants. Il faut ajouter que l'adolescence n'est pas mentionnée en tant que telle au début du 20^e siècle et que Lili réfléchit comme une adulte avec des désirs encore enfantins parfois, lorsqu'ils confinent à la farce. Son vocabulaire simple est péjoratif, insolent à l'encontre des Allemands et plein de morgue. Il est affectueux pour évoquer ses parents à qui elle pense quotidiennement, notamment la nuit. Enfin, miss Betsy, mi-soeur, mi-mère, est sa confidente et sa complice mais ne prend jamais la parole devant Von Froussein.

Seule Lili intervient verbalement. Les autres deviennent ses instruments et les jouets de son imagination, ils dépendent d'elle en dépit de leur âge ou de leur prétendue maturité. Qualifiée de garçon manqué par ses parents, elle agit avec audace mais sait jouer de sa féminité pour attendrir ses proches, convaincre ses adjuvants tandis que ses opposants prennent plaisir à la ravalier au rang de domestique, de servante, de bonne à tout faire : ménage, reprisage, cuisine, courses. Si miss Betsy accepte sans broncher les tâches ingrates mais n'en pense pas moins, Lili ose refuser, menacer, provoquer et dire tout haut ce que ses compatriotes internés pensent tout bas. Elle est leur porte-parole. La preuve la plus significative de cette fonction expressive du personnage est divulguée par les applaudissements ou les félicitations qui lui sont destinés par les prisonniers du camp de concentration lorsqu'elle réplique vertement aux officiers ou se moque en public de Von Froussein.

Lili est un petit soldat féminin issu de la lignée des filles soldats comme Jeanne-Marie Loriol dite Pif-Paf, engagée clandestinement dans l'armée de Bonaparte et mise en scène par

Joseph Jacquin⁴⁰⁰. A la différence de l'embrigadement militaire, l'engagement volontaire des jeunes filles dévouées à la cause patriotique touche davantage les lectrices car elles s'identifient davantage au personnage : une fillette de treize ans qui doit composer avec son âge et son sexe, mais sait dépasser les limites qui lui sont imposées. Elle fait fi des convenances sociales mais est porteuse d'un fort sens civique. Soucieuse de justice, d'équité et de morale, elle ne manque jamais de rappeler aux « Boches » qu'ils sont des pillards, des voleurs, des sadiques qui transmettent cette hérédité cruelle à leurs enfants. Le choix de la famille Von Froussein s'explique par ce désir de stigmatiser le sauvage atavisme germanique.

Les auteurs de circonstances utilisent les enfants dans leurs histoires afin qu'ils se prêtent au jeu de la guerre. Ils s'y prêtent d'autant mieux qu'ils souscrivent volontiers à la violence meurtrière. Dans le cas de Lili, l'ambivalence enfantine constatée passe par la représentation de l'enfant victime et de l'enfant bourreau. Cependant Jo Valle insiste sur la victimisation et l'isolement de Lili seule au milieu des ennemis, à leur merci. Il opère une distanciation par la vision de la famille éloignée qui loue et regrette l'enfant. Il tente de reconstituer verbalement et iconographiquement l'idéalisation de la Sainte Famille. Il lui est impossible de parvenir à la reconstitution totale du noyau familial car l'enfant victime est une aventurière, doublée d'une patriote qui met ses talents au service de sa mère patrie. Quand bien même elle s'affiche comme un bourreau persécuteur des « Boches », happée par la spirale de la violence et la loi du Talion, l'auteur fait pencher la balance affective du côté de la victime en notant le vide sentimental dû à l'absence, à la fragilité de la mère. Lili entend rétablir la primauté du droit sur la barbarie et sa cruauté fait écho à celle de ses bourreaux. Elle prétend exploiter sa capacité civilisatrice en Allemagne et entame une conquête, une évangélisation culturelle et morale. Cette entreprise tient du mythe de Sisyphe car elle est sans cesse à recommencer. Finalement Lili renvoie à ses lectrices le miroir implacable du meilleur et du pire dont elles sont capables.

e- Parcours initiatique et stagnation carcérale

Lili est prise de cette pulsion héroïque que connaissent les jeunes gens qui ont fugué pour rejoindre les rangs des Poilus malgré leur jeune âge, ces « Petits Héros de la Grande Guerre » pour reprendre le titre de l'ouvrage de Jacquin et Fabre. Mais contrairement aux garçons qui quittent le domicile familial pour aller se battre aux côtés de leurs aînés, Lili obtempère d'abord aux décisions parentales, quitte le pensionnat anglais pour aller vivre chez

⁴⁰⁰ J. JACQUIN, *Pif-Paf*. Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque des écoles et des familles », 1924.

son oncle tandis que curieusement, sa mère a été éloignée d'elle à Beaugency. Sous ses allures de garçon manqué, elle dissimule une grande sensibilité. Elle est touchante par son ingénuité apparente, son physique frêle et sa chevelure blonde. Tant qu'elle est dans son milieu familial, en France, ses fautes lui sont aisément pardonnées et ses punitions se transforment en œuvres utilitaires. Si elle désobéit ou accomplit quelque espièglerie, elle doit préparer des colis pour les soldats du front, tâche qui ne lui déplaît pas. Le rachat de la faute prend une connotation religieuse par l'objectif à atteindre : la contrition passe par la solidarité et l'acte de charité chrétienne.

Le basculement de l'histoire de la fillette dans les aventures de la jeune fille est signifié par le changement de titre dès le cinquième numéro de l'année 1915⁴⁰¹, qui institue Lili en héroïne de guerre avec « L'espiègle Lili pendant la guerre » succédant à « L'espiègle Lili en Angleterre ». Ses aventures dessinent alors le parcours initiatique d'une jeune fille qui se sépare des siens. Le cordon ombilical se distend à partir du moment où elle décide de partir à la recherche de son père en Belgique. Il est totalement coupé lors du naufrage du navire qui la ramène en France. Blessée au bras par une balle ennemie, elle est récupérée avec miss Betsy par un bateau allemand et dirigée vers un camp de concentration. Cet épisode rompt définitivement avec l'enfance même si Lili avoue penser souvent à ses parents.

Son isolement, sa jeunesse et son intrépidité lui confèrent une aura d'héroïne sans peur et sans reproche, entourée comme ses rivaux les Pieds Nickelés et Bécassine, de satellites qui font bien piètre figure auprès d'une personnalité comme la sienne. Curieusement, Lili ne fait rien pour s'évader lorsqu'elle est prisonnière des Allemands à Magdebourg et son entourage ne l'aide guère non plus. Isolée, elle apparaît comme un être providentiel et altruiste qui commence par faire évader son père de Bruxelles, puis continue ses exploits en favorisant la triple évasion de son cousin Darfeuil avec deux aviateurs. Même Sir Thomas Payne et sa cousine Mary Nexton, en dépit de leurs promesses de membres de la délégation neutre, ne parviennent pas à la faire sortir de captivité. L'évasion doit être l'œuvre de Lili. Si l'acte fomenté n'est pas exceptionnel et jailli du cerveau de l'intrépide, il est annulé. L'hypertrophie du personnage de Lili est telle que son entourage est bien fade en comparaison du rayonnement émis par l'héroïne. Elle cristallise la malice enfantine et l'ingéniosité adulte qui apportent à la diégèse un charisme inédit. Son charme opère sur les lectrices avides de nouvelles aventures. La structure narrative observée au cours des quatre années de guerre fait apparaître trois mouvements séquentiels dont la durée diégétique s'accroît avec le temps

⁴⁰¹ *Fillette*, n° 360 du 31 janvier 1915.

comme pour inscrire la période d'emprisonnement en Allemagne dans un chronotope flou où l'espace et le temps fusionnent. Au no man's land des champs de bataille des Poilus correspond la vacuité spatio-temporelle caractérisée par l'espace-temps carcéral. Le fil conducteur psychologique est la rémanence antigermanique qui caractérise Lili.

Le premier mouvement narratif concerne l'adaptation de la coquette Lili à la guerre pendant l'année 1915 de publication. A l'instar de nombreuses jeunes femmes et fillettes, elle devient membre de la Croix Rouge et entend récolter de l'argent pour « nos braves Poilus » et leurs familles. Chaque mouvement est accompagné d'un objet symbolique qui atteste le traumatisme guerrier et la haine germanophobe. Il s'agit dans un premier temps de l'aumônière de Lili qui prend la forme d'un casque à pointe servant de sébile. Pendant la première année de conflit, Lili persécute les Allemands avec malice et légèreté au regard de ce qu'elle fait ensuite. Non seulement elle participe efficacement aux œuvres de charité, mais elle officie également dans le rôle de missionnaire mandatée pour transmettre des messages aux forces françaises ou dans celui de traductrice auprès d'une estafette anglaise. Ravissante dans sa tenue d'employée de la Croix Rouge, elle sait convaincre le chaland de donner quelques pièces pour les sauveurs de la patrie. Le point de vue interne porté sur les Allemands rappelle celui de *Bib et Bob la guerre* sous la plume d'André Foy⁴⁰². Elle mystifie volontiers les Allemands cruels, buveurs et autoritaires.

Le deuxième mouvement narratif est initié par la nécessité du départ de la famille pour Paris pour des raisons de sécurité. Le danger de l'invasion imminente pousse hors du noyau cellulaire l'héroïne en mal d'aventures qui s'accommode assez mal de toutes les tâches dites féminines, leur préférant l'action. C'est uniquement dans le cadre d'un changement de lieu que sont mentionnées les informations historiques sur l'actualité guerrière. Le 25 août 1914 débute l'invasion de la Somme. A l'épisode réel du combat répond la phase de responsabilisation de Lili qui refuse d'accompagner sa mère et préfère rester à Mirevent près de Senlis pour s'en prendre aux Allemands et les déstabiliser. Le dessein de l'héroïne rejoint celui des Pieds Nickelés à travers les multiples tentatives de mystification et d'anéantissement de l'ennemi sur le mode ludique. Les points réalistes évoqués sont dus aux rares dates inscrites dans l'intrigue romanesque. En octobre 1915, la mention de la bataille de Charleroi qui a lieu du 21 au 23 août 1914, est l'occasion d'instaurer un environnement social et psychologique qui influe sur la mentalité des protagonistes et l'axiologie du feuilleton : le maire de Mirevent mobilisé a été blessé à l'épaule au cours de la bataille de Charleroi et

⁴⁰² André FOY, *Bib et Bob la guerre*. Paris, La Renaissance du livre, s.d.

revient en convalescence pour découvrir que sa femme et sa fille sont les otages des Allemands, tout comme Lili l'est devenue puisque son oncle, en tant qu'adjoint au maire le remplace en son absence et est tenu pour responsable des actes de la population du village. Les petits faits quotidiens établissent cette corrélation indispensable avec la réalité historique afin de rendre crédible l'histoire racontée.

Cette deuxième étape inaugure la phase offensive de l'héroïne qui succède à l'étape défensive de solidarité. C'est une période intermédiaire entre le calme relatif, les douces plaisanteries de l'espiègle Lili et l'activité impétueuse qu'elle développe hors de nos frontières. Ce deuxième mouvement retrouve les recours habituels des « Petits Héros de la Grande Guerre » : savonner les marches de cave pour faire tomber les Allemands amateurs de vin, mélanger un purgatif ou de l'eau de Javel aux boissons destinées à l'ennemi, démasquer les espions et contribuer à leur arrestation par les Tommies. Jo Valle prévoit aussi l'épisode rocambolesque de l'évasion de Lili otage des Allemands. Cette étape intermédiaire marque un premier pas dans l'exposition de la violence au regard de la jeunesse : la brutalité choque quand elle vient de l'ennemi considéré comme un barbare cruel qui tue gratuitement les chiens et les chats dans la rue, les accrochant au bout de sa baïonnette comme des trophées de chasse. L'image redouble la cruauté du texte en exposant la scène au regard des lectrices. En revanche, l'exécution des espions démasqués apparaît légitime et venge la population des souffrances endurées. De son côté Lili ne cesse de penser à son père mobilisé au front et retrouve des accents enfantins lorsqu'elle évoque son « papa chéri » ou adresse des prières à Dieu pour qu'il le protège.

Outre sa fonction dramatique dans l'économie narrative, cette deuxième étape institue Lili en figure allégorique de la croisade des enfants contre l'envahisseur et le mal. Aux prières personnelles et un peu égoïstes s'ajoutent des actes de pur dévouement patriotique. En elle s'opère le transfert de combativité jusqu'alors dévolu aux jeunes garçons et aux boy-scouts. Sans être réellement confrontée aux combats de première ligne, eu égard à son sexe, elle entreprend une véritable lutte contre l'Allemand, civil et militaire, auquel elle fait face seule en Allemagne. Elle s'est déjà nettement affichée contre les « Boches », les défaitistes et les lâches comme les Dutrac, répondant en cela aux consignes officielles d'optimisme. Sa participation aux œuvres de charité et les quelques farces commises avec son cousin Paul Lambert l'aiguillent sur la voie du patriobellicisme. Lili devient l'égérie patriotique des jeunes lectrices. Les journaux de l'année 1916 constituent un tremplin audacieux pour la fillette qui va apprendre à voler de ses propres ailes au sens propre comme au sens figuré.

En effet, le troisième mouvement qui correspond à l'expulsion de l'héroïne hors des frontières françaises, marque l'entrée en lice de Lili combative, arrogante, pleine de morgue malgré sa déportation dans le camp de concentration de Magdebourg. L'enfant héros ne peut exceller qu'en zone occupée et Jo Valle va plus loin en déportant son personnage chez l'ennemi, de surcroît dans un camp de concentration. Il fait écho aux « Livres Roses de la Guerre » de Larousse qui déplacent aussi les enfants, notamment dans *Le mystère du Clos-Feuillu*⁴⁰³ de Jeanne-Bénita Azaïs, paru concomitamment. Chauny, Beaugency, Bruxelles, la Hollande, Londres, la Belgique, Magdebourg jalonnent les étapes du parcours initiatique de Lili vers l'autonomie. La Belgique sert de transition entre le confort, la sécurité parentale, la civilisation alliée et la plongée dans la barbarie d'un espace insécurisé. Ramenée prisonnière à bord d'un sous-marin allemand qui accoste sur les côtes belges, Lili s'apprête à partir pour un camp de concentration.

L'imprécision du lieu de départ marque le changement de cap pour une destination inconnue mais par laquelle Lili ne veut pas se laisser effrayer. Légèrement blessée, l'épreuve de l'extraction de la balle par un médecin allemand scelle l'entrée définitive de Lili dans le monde des adultes mais aussi dans une stratégie de résistance à l'ennemi. Sur le plan psychologique elle exorcise les craintes des jeunes lectrices qui sont aussi celles de la France en guerre : celle de la perte de ses « enfants » envoyés au feu, celle de la défaite, celle de la vanité du sacrifice consenti, celle de la disparition de l'esprit français. Le personnage de Lili, quand bien même celle-ci est toujours captive dans le dernier numéro de l'année 1918, a une vocation propitiatoire. Il efface les appréhensions, exalte les cœurs, attise l'admiration et son espérance en l'évasion prochaine du camp de Magdebourg est une leçon de patience. Lili est une sentinelle avancée sur un nouveau limes contre la « Kultur ».

C'est au cours de cette troisième étape du parcours initiatique que se dessine avec précision les traits de l'enfant héros, dans une situation littérairement inédite : la fillette cumule le double statut de victime et de bourreau. Le but est de montrer comment l'enfant faible par nature, peut surmonter l'épreuve de la guerre et de l'emprisonnement, coupé de ses parents. La fiction apporte un démenti aux tenaces préjugés qui font de lui un être chétif, qu'il faut protéger. Elle constitue une réponse à sa culpabilisation dans le conflit. Le jeune héros de roman est l'incarnation de la force vive de la jeunesse qui lutte à l'instar des Poilus dans les tranchées. La guerre est d'autant plus justifiée qu'elle défend la liberté et la vie des enfants qui seront la France de demain. La haine de l'ennemi se développe naturellement chez eux. Il

⁴⁰³ N° 197 et 198 des 2 et 17 mars 1917, « Livres Roses de la Guerre » de Larousse.

suffit de relever tous les élans instinctifs des héros rencontrés, jeunes ou moins jeunes, garçons ou filles, riches ou pauvres : dès l'annonce de la déclaration de guerre, ils n'ont de cesse de crier haro sur le monstrueux ennemi. Bécassine, les Pieds Nickelés, le jeune Emile Després, Lili, tous lancent un violent « Mort aux Boches ! » précédé d'un vibrant « Vive la France ! » Le sentiment germanophobe semble inné, à travers ce cri du cœur.

L'appréhension axiologique du feuilleton ne va pas sans une étude psychanalytique de l'enfant transporté en pays étranger, de surcroît ennemi : coupé de ses attaches familiales par le déplacement forcé, il peut disparaître à tout jamais s'il est trop jeune ou trop faible pour réagir, s'adapter ou lutter. Le cas de Lili ouvre une perspective beaucoup plus rassurante puisque nonobstant son exil, elle conserve et même accroît sa résistance mentale, décuplant ses forces et mûrissant dans son projet la destruction de l'Allemand. Le long épisode de l'internement (deux ans de parution, deux ans de diégèse) récuse les interdits imposés aux petits Français. Malgré la coercition écrasante, Lili veut affirmer sa liberté et son patriotisme. Transposé sur le plan phénoménologique, son aventure permet de découvrir les capacités transcendantes de l'enfant. La jeune lectrice de *Lili* se trouve plongée à ce stade dans une mythologie adaptée au public juvénile de 1914-1918.

Comme dans les scénarios dramatiques de mythologie ou de la Bible qui mettent en scène des transgressions d'interdits, Orphée et Eurydice, la femme de Loth transformée en statue de sel, l'héroïne ne doit pas se retourner sur son passé pour le regretter. Elle doit aller de l'avant et son regard rétrospectif doit seulement lui apporter la force nécessaire au combat. Lili modifie la dure loi des interdits psychanalytiques : elle entend bien retourner en arrière, revenir dans le pays qu'elle a quitté et ne pas mourir. Dans une démarche dialectique, elle est parvenue à surmonter l'enfance, à dépasser l'obstacle de l'adolescence gommée par la guerre et à trouver un équilibre fait de tensions. Tant qu'elle lutte avec hargne, elle se maintient en vie en prenant des risques. Les rares moments d'abattement, prémices d'une autodestruction, sont vite effacés grâce à la présence de miss Betsy la gouvernante, ou bien grâce à la réception clandestine du courrier parental encourageant. L'histoire de Lili est un moyen de vivre simultanément l'évolution de sa propre enfance. Il ne s'agit pas de retour vers l'enfance mais de constitution de l'enfance en passé mythique. Ce face à face avec un alter ego idéal dessine une collusion fantasmatique entre le regard de l'enfant dans la guerre et celui de l'enfant en guerre qui construit le patriotisme du jeune lecteur. Devant la transgression réussie et dépassée de Lili, la lectrice envisage la voie d'une participation possible à la guerre et sa croissance intellectuelle est immédiate.

Sur le plan purement stylistique, la simplicité du langage et les clichés repris aux poncifs chauvins et antigermaniques facilitent l'accès à la culture de guerre. La position de souffre-douleur donnée à Lili chez les Von Froussein suscite de violentes altercations verbales où l'ironie fuse avec fulgurance de la bouche de l'héroïne, des allusions honteuses au détournement des colis destinés aux prisonniers jettent l'opprobre sur les geôliers. En revanche, le statut de bourreau accentue l'emploi du discours indirect et du récit plus propices à la relation des péripéties et des trouvailles de l'héroïne. Toutefois, qu'elle subisse ou qu'elle attaque, Lili est toujours vainqueur car elle manie le verbe aussi bien qu'elle enchaîne les actions. Le narrateur accorde plus d'importance aux ruses de Lili qu'aux initiatives de ses adversaires. Il réinvente le conte de Cendrillon.

f- De la réécriture des contes et des poncifs patriotiques

En effet Jo Valle installe son héroïne chez les Von Froussein et reprend la forme la plus connue du conte de Perrault et des frères Grimm en attribuant à Lili la condition de l'« Aschenputtel » - titre de la version des frères Grimm – désignant à l'origine la fille de cuisine humble, chargée de nettoyer l'âtre. Celle qui vit au milieu des cendres occupe une position très inférieure et symbolise la déchéance et le désir d'humiliation des Von Froussein. La fraternité se réduit ici à la complicité entre la jeune Lili et sa gouvernante miss Betsy, mais ne dégénère jamais en rivalité. Ni fée marraine, ni sœur jalouse, elle joue le rôle de la conscience rassurante, de la voix de la modération. Les deux protagonistes se soutiennent mutuellement et partagent la même vie misérable. Cendrillon-Lili refuse d'être écrasée et avilie par ses demi-sœurs ennemies, les trois filles de Von Froussein qui exigent d'elle les corvées les plus sales. Mais Lili refuse d'entretenir la spirale de la déchéance mise en œuvre dans le conte initial et ne se résout jamais à l'acceptation de son sort.

Elle rompt la tradition de la croyance en une dégradation inévitable et de la soumission à la maltraitance. Elle s'insurge contre la piètre opinion que l'ennemi a d'elle et se rebelle. Elle renverse les enjeux du conte de Perrault : ses péripéties offrent aux lectrices des images vivantes qui donnent corps à leurs rêves et à leurs émotions. Elle se défend et œuvre à la délivrance finale. Elle rend crédible le triomphe de l'héroïne de conte déplacée dans une situation extrême. Aux lectrices de tirer des espoirs pour l'avenir quand elles sont torturées par la culpabilisation. C'est un moyen de contrer leur détresse. Jo Valle élargit le clan des bourreaux en y incluant le père, le commandant Von Froussein, la marâtre, Dame Lisbeth, leurs trois filles, Elsa, Dorothée et Otilia, « une jeune personne taillée en perche à

houblon. »⁴⁰⁴ Lili participe à la restauration de l'estime de soi par ses refus catégoriques d'asservissement et par sa duplicité tandis que l'innocence et la bonté de Cendrillon reléguée au rang le plus vil sont récompensées par une sortie du statut d'enfant martyr pour accéder à celui de princesse adulte reconnue.

L'héroïne est digne d'être portée au pinacle à la fin du conte comme Lili l'est à l'issue de chacun de ses exploits. Elle multiplie les avatars de Cendrillon par sa condition de captive humiliée mais détourne le schéma narratif et le fantasme merveilleux au profit d'un réalisme flirtant avec l'invraisemblance mais accepté au nom du patriotisme. Ses histoires rappellent à l'enfant qu'il (elle) a bien de la chance de les lire et que son sort pourrait être bien pire. Lili se rapproche de la conception dévoilée par Bruno Bettelheim⁴⁰⁵ : « Derrière l'humilité apparente de Cendrillon se cache la conviction de sa supériorité sur sa marâtre et ses sœurs ». Le déplacement opéré par Jo Valle ne nuit pas, n'obère pas ce que la psychanalyse appelle le « narcissisme primaire », stade de satisfaction absolue. L'objectif est bien de montrer à l'enfant que « c'est par ses propres efforts et parce qu'elle est ce qu'elle est, que l'héroïne est capable de transcender magnifiquement son état d'avilissement, malgré les obstacles qui, apparemment, étaient insurmontables. »⁴⁰⁶ L'histoire de Lili cumule le double objectif de rasséréner et d'exalter, inhérent au conte et à l'histoire patriotique. L'enfant se débarrasse de ses sentiments de culpabilité conscients et inconscients, et accède au désir d'égaliser l'héroïne patriote.

Si la captivité de Lili en Allemagne induit une interprétation psychanalytique dérivée de l'adaptation du conte de Perrault et des frères Grimm à la Grande Guerre, son histoire n'en demeure pas moins remplie de poncifs littéraires et idéologiques tenaces. Ainsi les paroles de la directrice de la pension Biscott à l'occasion de la dernière distribution des prix sont empreintes du plus vibrant patriotisme issu de la rhétorique discursive officielle : « Un empire barbare, au mépris du droit des gens, ne craint pas de mettre l'Europe à feu et à sang. La loyale Angleterre jette son épée dans la balance et se range aux côtés de la France et de la Russie pour faire triompher le Droit et la Justice en répondant à la force par la force. »⁴⁰⁷ La représentation globale de la guerre par des allégories confirme le patriotisme de l'héroïne et l'adhésion du magazine à une propagande gouvernementale. Cette éthique nationaliste émane du schéma actantiel proposé par l'histoire de Lili pendant la guerre : épice de d'un microcosme romanesque, Lili a pour but de se débarrasser des Allemands par tous les moyens

⁴⁰⁴ *Fillette*, n° 477 du 18 septembre 1917. Voir l'image en regard.

⁴⁰⁵ Bruno BETTELHEIM, op. cit., p.355.

⁴⁰⁶ Ibid. p.358.

⁴⁰⁷ *Fillette*, n° 364 du 28 février 1915.

afin de contribuer à l'effort de guerre. C'est pourquoi ses opposants et ses adjuvants gravitent autour d'elle. La narration fonctionne sur le mode dramatique et théâtralise la guerre.

g- La fonction actantielle primordiale pour l'acculturation guerrière

Curieusement Lili ne côtoie jamais d'enfants de son âge, excepté pendant son séjour au pensionnat anglais. Entourée d'adultes ou d'adolescents comme son cousin Paul Lambert, elle est un sujet qui oriente la progression de l'action par l'objectif qu'elle poursuit. Son but évolue au fil des événements puisque la représentation de Lili l'intègre de plus en plus au sein de la guerre dans un face à face avec l'ennemi. D'abord petite patriote soucieuse de servir son pays, elle s'engage dans la Croix Rouge mais est très vite happée par une force centrifuge qui l'éloigne de son foyer pour libérer son père prisonnier en Belgique, puis pour la déporter en Allemagne. Son parcours jalonné d'obstacles est marqué par la présence de son inséparable gouvernante miss Betsy, « petite maman »⁴⁰⁸ en Hollande, grande sœur qui offre sa présence tutélaire et rassurante. Les adultes comme sa mère, son père le capitaine d'Orbois, son oncle et ses tantes l'entourent de leur affection mais s'avèrent incapables à canaliser son ardeur et sa pugnacité patriotique. Elle renverse les rôles en accaparant celui de l'héroïne qui décide, y compris face à son père ou son cousin Gustave Darfeuil, ancien saint-cyrien, lieutenant promu capitaine pendant la guerre.

Ses véritables adjuvants se trouvent en dehors de son entourage familial : la délégation américaine avec Sir Mac Thurlan la propulse aisément en Belgique. Là-bas le marchand de couleurs Josse Tickemans et son neveu lui témoignent toute leur sympathie et l'aident dans les préparatifs de l'évasion de son père. Outre le parler stéréotypé des Flamands désireux de faire de « bonnes zwanzes aux Boches qui martyrisent la Belgique »⁴⁰⁹, le lecteur trouve dans l'histoire la revendication légitime de la Belgique à se libérer du carcan allemand. La mention des numéros de la *Libre Belgique* glissés à Lili avant qu'elle ne parte, fait partie des destinataires qui poussent le sujet à agir, au même titre que les images intrinsèques patriotiques à visée subliminales offertes par le numéro du 21 janvier 1917 : la représentation architecturale d'un monument commémoratif à la mémoire de Georges Hamel et de son épitaphe « La Belgique reconnaissante »⁴¹⁰, n'a aucun lien direct avec la farce de Lili qui a laissé aux officiers allemands du tramway des bonbons à la glu. Cependant le dessin contrebalance par sa gravité les facéties de l'incorrigible Lili. Le memento mori n'est jamais

⁴⁰⁸ *Fillette*, n°480 du 20 mai 1917.

⁴⁰⁹ *Fillette*, n°458 du 17 décembre 1916.

⁴¹⁰ Voir l'image en regard empruntée au n°463 du 21 janvier 1917.

loin et officie comme un incessant rappel à la dignité humaine et aux raisons de continuer la guerre. Le destinataire, bénéficiaire de l'action du sujet, est régulièrement évoqué : le droit et la liberté bafoués sont les principaux enjeux de l'action. La Hollande fort accueillante ménage « le plus sympathique accueil à des Français prisonniers qui avaient réussi à s'évader de chez leurs barbares voisins. »⁴¹¹

La représentation des forces antagonistes obéit à un code manichéen très conventionnel : les opposants comme les Dutrac, voisins de l'oncle Boyer, et les Allemands en général, constituent une nébuleuse maléfique qui est la principale cible de Lili. La fillette, étonnamment, est la seule à entreprendre une résistance tour à tour ouverte et cachée face à l'ennemi qui a pour nom Von Froussein, Damen Krappau. Le camp de Magdebourg est le lieu des rencontres, des fomentations de complots, à la fois point de départ et aboutissement. L'échec qu'il consacre pour les prisonniers a un double impact : soit ils se résignent et contribuent à l'élaboration du martyrologe comme le prouvent les conditions insalubres et inhumaines d'incarcération dans les baraquements ou les ateliers de couture. Soit ils sont animés du feu sacré et mettent tout en œuvre pour duper, humilier et démoraliser l'ennemi. C'est l'optique visée par Lili qui se débrouille seule pour organiser l'évasion de Gustave Darfeuil. L'inanité des visites de la délégation des neutres tranche vivement avec la réussite des entreprises de Lili. C'est une bien piètre figure que nous offre Sir Thomas Payne, délégué américain qui lui promet de la faire évader d'ici trois à quatre mois. La prudence est de mise et l'inaction de celui-ci agit comme une caution de vraisemblance face à l'accumulation des exploits ou des farces de Lili. La main loyale tendue par le brave Américain joue un rôle de ralentisseur dans l'économie narrative du texte, en apaisant les ardeurs risquées de la jeune espiègle. Elle présente également sur le plan réaliste et historique, les limites de la diplomatie, apportant ainsi un gage d'authenticité aux aventures.

Les numéros de guerre de *Fillette* exposent une structure dramatique essentiellement constituée par un enchaînement chronologique dont nous ne connaissons que les deux premières phases : l'exposition, brève est le fait des quatre premiers numéros de janvier 1915. Situation initiale, temps – été 1914 ; lieu – pensionnat anglais ; – personnages sont présentés à un rythme rapide amplifié par la parataxe. Le nœud de l'action qui précise la nature des obstacles à surmonter et de l'objectif à atteindre met en œuvre un processus dynamique pour passer d'une situation à une autre : c'est à ce stade qu'interviennent les pérégrinations de Lili et le topos initiatique de la rupture avec la famille. L'enchaînement calculé des événements

⁴¹¹ *Fillette*, n°479 du 13 mai 1917.

est perturbé par des faits imprévus, les péripéties ou coups de théâtre comme le torpillage du navire qui ramène Lili en France. Les multiples rebondissements retardent indéfiniment le dénouement puisque au printemps 1919, l'action n'a pas encore abouti. Cependant l'évasion de Lili semble de plus en plus sérieusement programmée et le décalage entre le temps historique et le temps diégétique permet de présager la réussite de l'héroïne et de fixer le sort des personnages, notamment des Allemands vaincus. La réalité retentit sur l'invention.

Jo Valle concentre tous ses efforts et toute l'attention de ses lectrices sur la personnalité et le rôle de son protagoniste. La fonction actantielle est donc primordiale tant par sa valeur idéologique que narrative. La succession des farces commises auprès des Allemands s'inscrit dans un topos récurrent de la destruction de l'ennemi par sa faiblesse d'esprit : glissades sur des escaliers savonnés, purges mélangées à l'alimentation, uniformes dé cousus, cirage remplaçant le maquillage de la jeune mariée allemande, plats renversés dans le cou des convives sont les prémices d'une lutte plus acharnée et plus cruelle contre l'opresseur. Injections d'air, de poivre, d'eau dans les yeux, les oreilles des curieux, coupures de rasage provoquées par un sursaut, coliques irrépressibles dues aux purgatifs sont les représailles physiques que soutiennent des répliques hargneuses et pince-sans-rire de Lili pour sanctionner les sévices corporels que veut lui infliger Dame Lisbeth, l'épouse de Von Froussein ou Dame Krappau, la gardienne du camp. L'entreprise de destruction de Lili prend des dimensions grandioses lorsqu'elle fait exploser un train de munitions. Elle n'est pas sans rappeler l'anéantissement germanique programmé dans *Les Pieds Nickelés à Berlin* ou *Les Pieds Nickelés font du sabotage*.

Les clichés valent autant pour les petites patriotes que pour les Allemands. Lili et miss Betsy apportent des friandises aux blessés de l'hôpital de Bruxelles et la France est célébrée par les Belges. Les différents moyens utilisés pour mystifier les Allemands ont déjà été rencontrés dans les lectures récréatives et scolaires : le recours au narcotique dans le champagne pour endormir les ennemis amateurs de beuveries, connaît des équivalents dans *Bécassine chez les Turcs* avec le café, dans *Les Pieds Nickelés* avec les cigares également mentionné par le réaliste Delluc. La grosse Allemande au dos de laquelle Lili a accroché la pancarte « à désinfecter » est ridiculisée comme l'était Bécassine dupée par Chérubin. Les mélanges d'eau de Javel ou de vinaigre au vin destiné aux Allemands sont monnaie courante. La substitution de fruits artificiels aux fruits confits sirupeux pour que les Allemands se cassent les dents dessus rappelle les ersatz offerts par les Pieds Nickelés à Berlin. La veine imaginative est alimentée par le même sang humoristique et le même désir de blesser par les mots, les images et la satire. Hansi, Poulbot, Valle, Forton, Caumery puisent tous dans le

creuset caricatural les armes littéraires et iconographiques destinées à tuer intellectuellement l'adversaire avant une mise à mort guerrière.

Le langage de Lili évolue et gagne en maturité dès sa sortie du pensionnat où elle était déjà réputée pour sa verve insolente. Mais expulsée du cocon protecteur de l'internat et du réseau enfantin, elle acquiert une maturité verbale qui se traduit par l'acidité et la lucidité des propos qu'elle tient à ses interlocuteurs pour leur exposer ses plans, ses craintes et surtout ses revendications. Face à Von Froussein, elle n'hésite pas à recourir aux vérités générales et à invoquer l'application de la Convention de Genève. Dans l'intimité de ses proches, elle laisse parler son cœur et adopte un ton adapté au destinataire : rassurante et maternelle avec sa propre mère, admirative et respectueuse avec son père, elle plaisante avec lui et entretient une relation quasi oedipienne. Elle alterne paroles enfantines et propositions réfléchies avec sa mère ou sœur de substitution, miss Betsy.

Jo Valle agit avec le talent du romancier. Il sait que le personnage constitue l'élément sur lequel s'investit le plus l'affectivité du lecteur. Il est le support de l'identification : le héros – demi-dieu dans la mythologie antique – désigne un être exceptionnel. Féminisé ici, il excite l'imagination du lecteur qui veut vivre les mêmes aventures que lui et peut se reconnaître en lui, éprouver pour lui de la compassion, de la sympathie ou de la haine. Lili suscite l'admiration et plus rarement la pitié. Elle attise l'exaltation patriotique car elle véhicule les valeurs idéologiques de son temps. Elle incarne les idées morales et patriotiques de la rédaction du journal et de la France exposées par les journaux officiels contemporains. Elle prend des risques, met sa vie en danger pour sauver les siens et sa patrie. Elle recèle une âme pleine de générosité et d'ardeur, ce qui lui vaut la déportation et les sévices de ses geôliers. Grâce aux clichés iconographiques et textuels, elle invite ses lectrices à réfléchir aux thèmes politiques et moraux de l'époque en les orientant vers une germanophobie primaire. Le caractère ostentatoire de ses actions accentué par la série feuilletonesque facilite l'identification.

Quoiqu'il arrive, Lili reste maîtresse du jeu : elle devient l'avatar ludique et enfantin de Jeanne d'Arc sauveuse, érigée en emblème libérateur. La violence dont elle fait preuve, croît parallèlement aux difficultés rencontrées : elle délivre assez facilement son père et démasque dans le train l'espion Hans Moloss, faux bossu, alors qu'il tentait de surprendre sa conversation dans le compartiment voisin. Elle lui envoie une giclée de parfum dans l'œil par le trou que celui-ci avait perforé dans la cloison. Le troisième palier de cruauté est atteint avec la mort de l'ennemi : après qu'elle eut sauvé un enfant jeté dans les eaux d'un canal par des Allemands, elle acquiert un statut d'héroïne providentielle et les soldats déserteurs allemands

qui sont à l'origine de ce crime, sont lynchés et rossés par les Hollandais furieux. Prisonnière, elle refuse d'obtempérer aux injonctions de ses maîtres geôliers et son obstination n'a d'égale que sa capacité à se jouer des frayeurs de ses ennemis : elle épouvante la famille Von Froussein en fabriquant un fantôme avec un drap posé sur le balancier d'une horloge ou bien avec un putois naturalisé transformé en bête féroce. Pédagogue, elle va même jusqu'à apprendre des paroles patriotiques françaises au perroquet de ses hôtes. Elle parvient à expulser de la maison le chien Kapout, signe fortement prémonitoire. Ses qualités intellectuelles lui permettent de vite apprendre l'allemand et de lire les journaux locaux en compagnie de miss Betsy.

Personnage humain, Lili incarne la justice et la rébellion. Son existence dépend de l'autonomie qui lui est conférée par le texte et par les indications à son sujet, sa fonction dans le récit. L'histoire racontée résulte d'une tension entre les forces du bien incarnées par la jeune fille et son aréopage, et les forces du mal représentées par les défaitistes, les lâches et les Allemands. Au fur et à mesure que l'aventure progresse, les actants varient : les intrigues s'écoulent sur deux ou trois planches et se soldent toujours par une réussite de Lili qui ne peut être que provisoire afin de maintenir le suspens et de captiver le lectorat. L'étude du parcours initiatique de la jeune héroïne serait incomplète sans l'analyse de la représentation de l'étranger et de l'ennemi car elle valorise les qualités de Lili et confirme l'aspect propagandiste de l'histoire.

h- La représentation de l'ennemi et de l'étranger : entre poncifs et originalité

A l'espace de liberté dans lequel évolue Lili s'oppose l'espace carcéral qui l'enferme dans la soumission et la coercition. A Chauny, Lili parcourt les environs à bicyclette, découvre un aviateur blessé, Raymond Fortin, personnage prémonitoire de l'aviateur américain qu'elle épousera quelques années plus tard. Devenue son infirmière particulière durant quatre épisodes, elle vole de ses propres ailes lorsqu'elle décide d'embarquer à bord de l'aéroplane de Fortin pour rejoindre sa mère à Beaugency. Quelques détails réalistes émaillent les aventures comme la nécessité du laissez-passer délivré par la Kommandantur pour se déplacer en zone occupée. L'année 1916 est marquée par un débridement narratif des histoires de Lili et son accession à l'autonomie. Elle offre également un éventail de citations patriotiques au registre varié allant du plus familier au plus officiel. Enfin elle prépare le panégyrique de la petite Française de façon originale et esquisse la caricature de l'Allemagne parachevée en 1917 et 1918.

L'éloge de la France provient d'une démarche inductive : Lili est l'image de la jeunesse française idéale telle que la souhaite le gouvernement de Poincaré. Son parcours atypique excuse son absence de scolarité qui est éludée par ses exploits puis son incarcération. Les exploits qu'elle accomplit aux côtés de militaires sont l'occasion d'exposer la rhétorique patriotique conventionnelle : les formules consacrées ne manquent pas. L'on y retrouve les adjectifs laudatifs célébrant le courage, l'enthousiasme d'un entourage vite conquis par son charisme : congratulée à l'occasion de son titre de marraine de l'avion de Fortin baptisé « Lili », elle est félicitée de sa courageuse intervention puisqu'elle a averti du vol d'un taube, l'aviateur, qui l'a abattu. Sa conduite est signalée en « haut lieu ». La périphrase désignant l'état-major accentue l'emphase. La solennité des déclarations est contrebalancée par la décontraction des soldats français et anglais qui la portent en triomphe au cri de « Bravo ! Lili. Hip ! Hip ! Hurrah ! Lili ». Son compère, le parrain de l'avion, un commandant français lui offre une boîte de dragées qui la suivra jusqu'à Beaugency et fait partie des objets symboliques de l'engagement de Lili auprès des soldats français. Elle célèbre les fiançailles de la petite Française avec les défenseurs de la patrie. La scène consacre la valeur de Lili dans une formule dont on rebat les oreilles des Français : « A la France et à sa vaillante armée ! Victoire ! » Et d'ajouter afin de freiner le conformisme propagandiste : « A toi charmante et intrépide Lili ; à vous brave aviateur. » Toutefois la planche se clôt sur l'inévitable « Vive la France ! A bas les Boches ! » clamé par Lili. L'enthousiasme soulevé par la fiction doit être à l'image de la réjouissance des destinataires. L'exclamation de fusion jubilatoire appartient à la technique narrative de Jo Valle et de ses confrères pour happer le lectorat dans l'élan patriotique. Le dessin conforte le public dans ses préjugés iconiques : au discours stéréotypé de félicitations personnelles et d'injonctions triomphales, correspond l'image des coupes de champagne levées à la santé de Lili, de l'avion et de la France⁴¹².

L'invraisemblance ne gêne guère : l'aventure et le patriotisme priment et la dissimulent sous l'emphase des hyperboles comme le rappelle la relation de l'attaque du taube par l'avion de Fortin : « A plein vol, il forçait son adversaire et, lâchant les commandes, il épaulait sa carabine à répétition ». La description est à l'image de celle des numéros de voltige exécutés par Adolphe Pégoud et rapportés dans les « Livres Roses » de Larousse. Elle séduit par sa vivacité et accroît l'intérêt des lectrices qui se voient en pionnières de l'aviation, comme Bécassine avec le major Tacy Turn. Alors que la guerre ne marque pas physiquement Lili, elle atteint sa mère, vieillie par les soucis, elle dont la chevelure brune est parsemée de

⁴¹² *Fillette*, n°420 du 26 mars 1916. Voir l'image en regard.

fils gris, car elle vit « dans une perpétuelle anxiété ». A la passivité et la faiblesse de l'une s'opposent la franche audace et l'extravagance de l'autre. C'est d'ailleurs cette dichotomie fondamentale entre attentisme des plus chétifs et action des plus hardis qui orchestre la dramaturgie de tous les livres de guerre pour la jeunesse et en particulier de *Lili*. Ses histoires accentuent le phénomène en accordant d'une part un lyrisme pathétique émouvant aux scènes de retrouvailles ou de capture, d'autre part un ton polémique et vif aux répliques de Lili.

L'icône patriotique revêt les traits de Lili. Cette allégorie est spécifique au magazine *Fillette* qui cumule les objets fétiches. La réplique de Fortin poursuivant sa mission jusqu'à Bordeaux est éloquente à ce sujet : « Je prendrai bien soin de ton filleul. C'est un porte-bonheur avec lequel j'en ferai encore voir aux Boches ». La translation idéologique de l'avion parrainé par Lili et personnifié en filleul au véritable filleul de guerre est suggérée dans cette affirmation optimiste. Plus encore s'affichent en lettres capitales, l'indéfectible croyance en une victoire et le désir de fustiger l'ennemi. A la différence des discours officiels marqués par la rhétorique héroïque, le feuilleton romanesque obéit à la nécessité d'un renouvellement diégétique et dramatique : la durée et la pérennité de l'héroïne sont conditionnées par la relance sporadique de l'action. La difficulté de l'écriture est liée à la double obligation de satisfaire un public attaché au personnage-phare et à son intrépidité et de respecter la contrainte officielle d'obédience au code patriotique en vigueur.

Les inquiétudes maternelles, la promotion du cousin Gustave, ses blessures par des éclats de shrapnells qui lui ont brisé le tibia et l'humérus, l'analepse de la charge héroïque du capitaine d'Orbois rapportée par le Hauptmann à Lili, sont des détails réalistes qui parsèment le récit et accréditent la thèse de l'engagement juvénile plausible. Mais ces rappels disséminés ne vont pas sans une litanie de poncifs chauvins anglophiles et antigermaniques. Si Lili utilise l'argot des Poilus, elle ne manque jamais une occasion de tancer un Allemand ou de brocarder un embusqué parisien comme celui rencontré dans le tramway à qui elle déclare tout-à-trac : « Ceux qui sont au front et qui combattent dans la boue n'y regardent pas de si près ! ». Les propos affectueux à l'adresse de Lili tempèrent l'impétuosité de ses répliques ou la solennité conventionnelle des discours. « Diablotin curieux » qui attendrit ses proches, elle déclenche les remarques de l'Anglais Mac Thurlan qui y va de son « yes » ou de son « all right », familiarisant les lectrices avec la langue de Shakespeare comme le fait Bécassine avec le major Tacy Turn. C'est de Mac Thurlan que vient la valeur allégorique de Lili : « Cette brave enfant (...) symbolise si bien l'admirable caractère français. »⁴¹³ L'égérie française à l'instar

⁴¹³ *Fillette*, n° 437 du 23 juillet 1916.

d'Edith Cavell pour les Anglais, est portée au pinacle pendant l'année 1916. Les deux années suivantes vont offrir l'occasion de vérifier les dires des thuriféraires de Lili lors de son expulsion et de son emprisonnement.

A partir de ce moment-là, la valeur narrative, littéraire et iconographique de l'histoire repose sur Lili, seule instigatrice et source de renouvellement dramatique dans la continuité d'une idéologie antigermanique. Jo Valle n'échappe pas à la gangrène des leitmotifs germanophobes qui phagocytent la littérature populaire de jeunesse et les œuvres propagandistes. L'espace carcéral au sein duquel évolue Lili construit des murs qui réduisent l'espace littéraire et sémantique. Les injures les plus crues pleuvent sur Lili : « Chienne de Française », « salle vermine », « damnée greline », « satanée Française » légitiment de facto la litanie des reproches adressés aux Allemands par le narrateur et le personnage. La stratégie de l'auteur repose sur les axes habituels du dénigrement systématique du Boche stupide et cruel, pilleur et immoral. L'onomastique et notamment l'anthroponymie fait ressortir la bêtise de l'ennemi par son patronyme : Von Froussein est un opportuniste peureux qui craint pour sa carrière tandis que Damen Krappau, moquée pour son physique et son intransigeance, coasse des ordres venimeux. Les portraits des filles de Von Froussein sont caricaturaux et les périphrases dévalorisantes à leur égard en dessinent des croquis qui ont l'acidité des figures de Daumier.

La critique psychologique et morale des Allemands est plus profonde qu'il n'y paraît au premier abord et s'inspire des reproches habituels qui leur sont adressés. Leur grossièreté à l'égard des Françaises est amplifiée par un goût du pillage avéré depuis 1870 par tous les ouvrages de guerre partisans. Avides et cupides, ils trouvent des figures emblématiques chez les Von Froussein qui ont transformé leur hôtel particulier en véritable musée grâce aux fruits des rapines effectuées en France. Ils détournent à leur profit les colis destinés aux prisonniers. Opportuniste et individualiste, Von Froussein aime la flagornerie et est flatté d'être décoré par le neveu du Kaiser à l'occasion du mariage de sa fille. L'image du militaire allemand ne déroge pas à la règle et le dessinateur le représente toujours sanglé dans son uniforme, prêt à craquer. Le monocle vissé à l'œil lui donne un air sévère et mauvais mais le ridiculise lorsqu'il tombe dans le potage et est avalé par son propriétaire, le futur mari d'Otilia. Le haut col de sa veste donne à l'officier allemand une allure guindée. Le civil apparaît peu : le camp de Magdebourg est à la périphérie de la ville et rempli de militaires allemands qui surveillent. Animé d'une curiosité malsaine, il observe les prisonniers à qui il lance des pierres et à qui est conférée de facto une aura quasi christique de martyrs. Le civil allemand est plutôt décrit par l'intermédiaire des femmes.

La gente féminine, comme chez Forton, Hansi ou Carlègle, n'honore guère son peuple. La « kolossale », l' « hénaurme » Madame Von Froussein est à l'image des mégères allemandes, les lavandières qui injurient Lili. Laide, grosse, vulgaire, imbue de sa personne, mal fagotée, la femme allemande obéit aux clichés habituels, littéraires et iconographiques. Plus généralement, Jo Valle stigmatise leur goût pour la délation et la corruption. Ainsi Damen Krappau entend-elle gagner la confiance d'une prisonnière russe afin qu'elle lui révèle les secrets de sa compagne de cellule Lili. Le dessin vient à l'appui du texte, en représentant le stéréotype de l'espionne, Natacha, à la mine chafouine et cauteleuse. Les geôliers et les geôlières allemands sont assimilés à des cerbères. Le sadisme dont ils témoignent à travers les sévices corporels qu'ils infligent, légitime la vengeance de leur principale victime, Lili qui asperge d'alcali le visage de sa gardienne, lui envoie de l'eau de Cologne dans les yeux ou bien l'eau d'un siphon dans l'oreille.

Plus encore sont mises à mal la servilité, l'animosité, la lâcheté et la rivalité des Allemands entre eux. Fred, le scribe, accepte de tirer les bottes du Kapitaine Schopp. La rapacité des uns n'a d'égal que l'arrivisme primaire des autres. Toute solidarité est exclue. La peur du supérieur tarade les officiers : le Kapitaine Schopp tremble devant le général Triplekouenn⁴¹⁴. Les brimades sont légion et Schopp écope de huit jours d'arrêt pour mauvaise tenue. Toujours à la recherche d'un bouc émissaire, l'Allemand se défoule lâchement sur un être hiérarchiquement inférieur : la « stupide brute d'Otto » est rendue responsable des remontrances adressées à un capitaine pour avoir mal balayé. Le point de vue interne porté par Lili et miss Betsy sur ces défauts inhérents à l'armée allemande, à ses dirigeants et à ses exécutants, mine de l'intérieur la réputation de discipline et de rigueur faite à cette dernière. Comme Forton, l'auteur de *Lili* entend démasquer les faiblesses de l'ennemi afin de rassurer les Français sur la validité de leur armée. L'étude du duel franco-allemand serait incomplète sans le volet alsacien, présent dans l'histoire sous la forme du « brave Alsacien Frantz ». Il appartient à l'escorte qui a accompagné Lili au camp. Torche vivante dans son uniforme enflammé, il est sauvé par Lili qui obtient toute sa gratitude et le compte au nombre de ses adjuvants et fervents partisans. Félicitée pour son courage par le Kolonel Von Trombonn, Lili déploie toute son humanité qui est à l'image de celle de la France tout entière, toujours soucieuse de la vie des hommes. Cet épisode rappelle indirectement le ralliement des Alsaciens enrôlés de force dans l'armée allemande.

⁴¹⁴ *Fillette*, n°557 du 10 novembre 1918. Voir l'image en regard.

L'espace carcéral dans lequel évolue Lili est propice à l'évocation narrative d'indices d'évasion : repérage de fenêtres, proximité de la gare, d'un terrain d'aviation sont autant de perspectives pour s'échapper. Toutefois Jo Valle retarde la libération de ses prisonnières et accroît la tension dramatique. Il en profite pour insérer quelques scènes rocambolesques qui font gagner les personnages en autonomie : ainsi la discrète miss Betsy intervient-elle avec le revolver du Kommandant Von Froussein pour empêcher Lili d'être fouettée. Les deux jeunes femmes – car elles sont considérées comme telles – se révoltent contre l'asservissement et ont conscience de la dignité humaine, elles l'affirment haut et fort. Elles refusent les tâches ingrates, les travaux forcés de couture. Leurs capacités intellectuelles – elles sont trilingues – les placent en position de supériorité et leur permettent d'inverser les rapports de forces. Le personnage romanesque n'en est que grandi et oriente vers une conception cathartique de l'histoire.

i- Lili et Fillette : la catharsis guerrière

Lili donne une leçon de vie à ses lectrices. Quand bien même l'héroïne transgresse les interdits professoraux et parentaux relativement faibles, elle apparaît comme un parangon de vertu patriotique. La guerre l'a fait mûrir et sa précocité intellectuelle transparaît à travers ses initiatives exceptionnelles et réfléchies. Le conflit la débarrasse de ses défauts enfantins et son espièglerie s'épure au contact des adultes chétifs et des Allemands ineptes. Elle n'est pas la seule bénéficiaire de cette catharsis. Son vocabulaire devient plus précis, ses réactions ressortissent autant à l'affect qu'à l'intellect. Elle conjugue allègrement le pathétique larmoyant du style épistolaire des missives parentales au ton polémique et subversif des répliques face à l'adversaire. Lili ne mène pas la guerre dans les tranchées mais dans un face-à-face incessant avec l'ennemi qu'elle provoque, fustige, ridiculise pour répondre à ses persécutions.

L'héroïne de Jo Valle apporte l'indispensable antithèse dynamique aux mièvreries des fillettes trop policées des histoires misérabilistes de Gaston Choquet et Paul Darcy. Sans se départir de l'inévitable patriotisme consubstantiel à la littérature populaire de jeunesse et de guerre, elle véhicule avec hardiesse les valeurs de dignité, de respect, d'hommage rendu aux combattants par ses prises de position radicales. Egérie des jeunes lectrices, elle est considérée comme un fétiche de guerre et dispense un optimisme indéfectible censé contaminer les esprits juvéniles en mal d'identification.

Le magazine *Fillette* offre donc en dépit de la médiocrité littéraire de certains de ses textes, un exemple pertinent de littérature enfantine de guerre populaire et propagandiste.

Nonobstant les poncifs littéraires et iconographiques liés au prosélytisme de l'illustré, son étude thématique et historique met en relief une impressionnante cohérence thématique autour du motif patriotique. Les douces décorations sucrées en encorbellement ne cachent pas l'ardeur tricolore des étendards, des rubans et des culs de lampe. Ces précautions iconographiques sont parfois édulcorées par la verve inhérente aux récits de guerre oscillant entre pathétique misérabiliste et vibrant enthousiasme. L'historicité littéraire concerne essentiellement l'héroïne phare Lili, tandis que l'alternance des histoires bellicistes et des romans d'aventures dessine un algorithme patriotique.

Les recettes de Tante Marmelade et les astuces d'Emey n'obèrent en rien la teneur idéologique du magazine tant il est vrai qu'elles obéissent à l'économie de guerre et à l'union des Alliés associés à la fiabilité des cosmétiques féminins. Seules les publicités frivoles de mode et de bijoux échappent aux slogans patriotiques pourvu qu'il ne s'agisse pas de tricots destinés aux Poilus ou de porte-bonheur fétiches. Sensible au charme désuet des histoires bien rédigées en dépit des lieux communs, nous n'avons pu qu'admirer la variété de la palette romanesque dévoilée en quatre années de guerre. Pas moins de soixante histoires longues couplées à plus de quarante petites bandes dessinées et deux cents pièces éphémères de poésie et de théâtre constituent un éventail littéraire qui n'a rien à envier aux illustrés actuels destinés au lectorat féminin tant par sa variété générique que par la multiplicité de ses registres.

L'humour farcesque y côtoie le pathétique et le sérieux de bon aloi. Les écarts de langage sont rares et ne concernent que les algarades avec l'ennemi. L'argot des tranchées peu usité apporte sa caution d'authenticité. L'herméneutique de l'image laisse apparaître une grande diversité de traits tantôt précis tantôt flous ou hachurés, en accord avec le goût du public féminin charmé par les trois ou quatre pages en couleurs. L'expression des visages et des corps cadrés en plan américain ou rapproché, transcrit l'effroi face au barbare ou bien la détermination à s'en débarrasser. L'analyse axiologique met en exergue une des fonctions essentielles de l'héroïsme enfantin pendant la première guerre mondiale : instrument de propagande dans la continuité des discours officiels, il fait la part belle aux fillettes en mêlant réalité et fiction. Les enfants héros y sont français et majoritairement féminins, âgés de huit à quatorze ans comme leurs destinataires. Ils exercent leurs talents à l'avant comme à l'arrière. Soumis au joug allemand, ils subissent la déportation, les humiliations et n'entendent pas rester passifs. Plus souvent érigés en parangons de civisme et de patriotisme qu'en martyrs, ils ont pour concepteurs des femmes ou bien des écrivains reconnus comme Jo Valle, André Forton, Paul Darcy, Harry Gonel.

Le journal participe à l'acculturation guerrière et propose même des accents religieux d'oraisons propitiatoires. Il entend exacerber le patriotisme enfantin, devenu le leitmotiv de la littérature juvénile contemporaine : « L'âme d'une nation se révèle dans ses enfants : le petit Français, lui, naît soldat », déclare Joseph Jacquin dans son ouvrage *Petits Héros de la Grande Guerre*⁴¹⁵. *Fillette* a féminisé l'axiome et conjugué la guerre avec l'aventure. Ces multiples déclinaisons ne cessent de surprendre. La presse enfantine, quel que soit le sexe de ses destinataires, fait partie des moyens mis en œuvre pour mobiliser les esprits enfantins au même titre que les livrets et fascicules qui leur sont proposés par les bibliothèques scolaires ou par des abonnements à des séries patriotiques comme celle des « Livres Roses de la Guerre » de Larousse.

⁴¹⁵ J. JACQUIN et A. FABRE, op. cit., p.3.

CINQUIÈME PARTIE

ÉTUDE D'UNE COLLECTION QUI A EXACERBÉ LE PATRIOTISME : « LES LIVRES ROSES DE LA GUERRE » DE LAROUSSE

CINQUIÈME PARTIE

ÉTUDE D'UNE COLLECTION QUI A EXACERBÉ LE PATRIOTISME : « LES LIVRES ROSES DE LA GUERRE » DE LAROUSSE

C'est en lisant l'ouvrage de Stéphane Audoin-Rouzeau, *La Guerre des enfants*, que nous avons découvert l'existence de la « série héroïque » des « Livres Roses de la Guerre » de Larousse. Nous intéressant particulièrement à la littérature militante destinée aux enfants pendant la Première Guerre mondiale, nous avons voulu comprendre comment la guerre est devenu le substrat de la littérature juvénile. Selon l'historien, les lectures enfantines sont massivement contaminées par l'esprit guerrier. Nous nous sommes penchés sur les manifestations de cette contagion tant sur le fond que sur la forme, tant sur le texte que sur l'image, tant sur la diégèse que sur la publicité, tant sur le plan historique que thématique. Stéphane Audoin-Rouzeau s'est appuyé sur le *Catalogue général de la Librairie française*⁴¹⁶ pour observer que la guerre a investi le terrain littéraire dans les « Livres Roses » de Larousse, du numéro 144 au numéro 238, de décembre 1914 à décembre 1918. La curiosité nous a poussés à découvrir cette collection par nous-mêmes et par la lecture du plus grand nombre d'œuvres disponibles, allant au-delà du dernier livret mentionné.

Il nous a fallu procéder avec discernement et pragmatisme. En effet, ne pouvant lire tous les ouvrages en question pour des raisons de vétusté ou de temps⁴¹⁷, nous avons choisi de nous procurer un maximum d'ouvrages via les collectionneurs : suite à une annonce passée dans le magazine *14-18*, nous avons été contactés par deux spécialistes. L'un nous a proposé cinquante-sept livrets qui constituent notre corpus de base⁴¹⁸ que nous avons complété de lectures occasionnelles lors de nos déplacements parisiens. Le second spécialiste, Lorrain, directeur de la commission « Temps de Guerre » et de la Société Philomatique Vosgienne, nous a procuré une liste exhaustive de cette publication ainsi que de la collection « Patrie » de Rouf. Voulant éviter la dispersion due au foisonnement d'ouvrages et sachant qu'une étude sommaire de cette dernière avait été réalisée lors d'un colloque international à Bruxelles les

⁴¹⁶ Otto LORENZ, *Catalogue général de la Librairie française*, Tome 27- 1913-1915, tome 28- 1916-1918 ; Paris, Edouard Champion, 1920 et 1924. Tables pages 151-157 ; 75-77.

⁴¹⁷ Certains livrets ne sont pas accessibles et le manque de disponibilité pour lire à la BNF, à la Bibliothèque de l'Heure Joyeuse ou à la Bibliothèque de la Joie par les Livres explique que la liste que nous fournissons en annexe 18 ne contient pas tous les numéros, mais correspond aux livres effectivement lus et les plus représentatifs du courant patriotique de la littérature de jeunesse.

⁴¹⁸ Annexe 18. Pour plus de commodité de lecture, nous indiquons entre parenthèses le numéro du livre correspondant.

18 et 19 novembre 1999⁴¹⁹, nous avons jeté notre dévolu sur les « Livres Roses » possédés afin de les analyser dans leurs dimensions littéraire et axiologique.

Nous avons dû forger notre opinion à l'aune de nos lectures personnelles, Larousse refusant d'ouvrir ses archives au public, puis alléguant que le fonds ancien avait été dispersé. Après vérification, nous avons constaté que l'IMEC⁴²⁰ n'en conservait que de rares traces. Nous sommes partis du postulat de l'auteur de *La Guerre des Enfants*, arguant un embrigadement des esprits consenti par les enfants. Nous avons examiné quels étaient les thèmes porteurs de ces fascicules et s'ils présentaient des signes d'usure, s'il existait une césure au bout de deux ans de conflit comme le remarque l'historien. Notre opinion diverge sur cette idée de consentement et de rupture, voire d'usure, à l'issue d'un examen approfondi pour mieux cerner les arcanes de l'héroïsme littéraire enfantin et la typologie de l'enfant-martyr. La détention de ces livrets nous a également permis d'observer les gravures qui les illustraient et de mieux comprendre l'aide apportée au texte par l'iconographie dans une optique propagandiste. Notre but étant de mesurer le degré d'adhésion de la littérature enfantine aux prescriptions officielles, nous avons procédé à une investigation minutieuse des informations recelées par les « Livres Rose de la Guerre ».

Possédant le numéro 239 de la collection, *Les malheurs de Potiron*, nous avons pu constater que la série héroïque se prolongeait au-delà du numéro 238 et de l'année 1918. Outre le récit d'un ancien combattant offert par le numéro 239, sous forme de saynète, le titre annoncé pour le numéro 240 à paraître le 21 décembre 1918, *Noël de guerre*, montre bien que la guerre occupe encore les esprits et la littérature, sous forme de témoignages et de memento. La lecture du numéro 250, *Guignol fait la guerre*, publié en mai 1919 et l'annonce de *Cinq histoires de Poilus*, dans le numéro 251 du 7 juin 1919, infirment la thèse de l'usure militante post bellum. Inféodés à un devoir de mémoire et de reconnaissance, les « Livres Roses de la Guerre » semblent rompre très doucement avec cette culture de guerre. Les numéros 259 à 264 exhalent encore des relents chauvins et revanchards avec *Les Petits Ecoliers Alsaciens* et expriment leur gratitude envers les alliés avec *Dans les provinces du Canada*. Enfin l'Espérance tapie au fond de la boîte de Pandore de la série héroïque jaillit du numéro 263 avec *Comment on fait son avenir*. Si le ton change sensiblement, la matrice génétique reste identique avec son cortège de maux et d'exploits, d'atrocités et de sublimités.

⁴¹⁹ Actes du colloque, *Sur les traces de Jean Norton Cru*. Article de François Frédéric, Université Libre de Bruxelles, p.53 à 74.

⁴²⁰ IMEC : Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, installé à l'abbaye d'Ardenne en Basse-Normandie.

Notre objectif est d'observer comment cette collection de quatre-vingt-quatorze ouvrages exacerbe la fibre cocardière, comment elle explique l'ennemi et la guerre aux enfants. Souscrit-elle toujours aux vœux gouvernementaux ? Prend-elle ses distances ? Connaît-elle un essoufflement pendant ces quatre années de mobilisation littéraire ? L'étude de la liste intégrale que nous propose le numéro 239 du 7 décembre 1918 oriente notre réflexion selon trois axes à partir des titres, des auteurs et des illustrateurs. La riche matrice générique et la diversité narratologique offerte par la « série héroïque » renferment de nombreux ressorts littéraires pour s'adresser aux enfants. On voit aussi se dessiner des leitmotifs comme la célébration du plus faible, la mise à l'honneur des animaux, le recours aux mythes et à l'intertextualité pour signifier l'affrontement entre deux forces inégales. On peut aller jusqu'à parler d'une ekphrasis des lieux de guerre et des ruines lorsque le récit participe de l'Histoire, en devient une synecdoque. Enfin le succès d'une collection dépend de son impact sur les lecteurs et les publicités proposées par celle-ci avèrent l'ambition des éditions Larousse quant à l'aura qu'elles entendent déployer.

CHAPITRE I

ÉTUDE DE LA LISTE DES « LIVRES ROSES DE LA GUERRE »

Dans la collection « Les Livres Roses pour la jeunesse » publiés par Larousse dès 1909, se trouve un coffret, « Les Livres Roses de la Guerre », contenant douze volumes, parus lors de la Première Guerre Mondiale. En fait ils constituent les premiers livrets d'une longue liste de quatre-vingt-quatorze fascicules édités entre décembre 1914 et décembre 1918. Cette « série héroïque », comme l'a baptisée la Librairie Larousse, s'adresse à un lectorat indifférencié quant à l'âge et quant au sexe. La classe sociale des lecteurs n'interfère guère, même si les ouvrages sont peu onéreux : le contenu diégétique concerne tous les jeunes Français ; les adultes sont même interpellés par les publicités.

Les résultats du grand concours de dessin organisé au printemps 1916 (176) permettent de constater, d'après les années de naissance des lauréats, qu'ils s'échelonnent de six à dix-huit ans, abonnés et lecteurs confondus. L'engouement atteint donc un large public. Les noms des gagnants apparaissent sans distinction de sexe, preuve que les « Livres Roses de la Guerre » touchent indifféremment filles et garçons, comme l'attestent également les avis aux « lecteurs et lectrices » insérés dans les premières pages de certains livrets. Les histoires relatées mettent aussi en scène des héroïnes enfants et adultes. Le dernier numéro que nous possédons (250) publié en mai 1919 témoigne du souci de toucher même les plus jeunes, puisque *Guignol fait la guerre* est écrit pour « les tout petits » qui se plaignent d'avoir été oubliés pendant ces quatre années de guerre. Les éditeurs l'affirment dans l'avis inaugural.

La parution bimensuelle, le premier et le troisième samedis de chaque mois, permet un faible investissement financier pour entretenir et développer une culture, une mentalité belliqueuses et patriotiques assises sur de saines bases civiques et morales. La devise publicitaire régulièrement imprimée sur la quatrième de couverture allègue un triple argument esthétique, éthique et économique : ce sont « les lectures illustrées les plus saines et les meilleur marché. » Le modeste prix de dix centimes (soit un franc cinquante ou vingt-trois centimes d'euros) n'altère ni le fond ni la forme des histoires toujours très édifiantes, et illustrées de onze à quinze gravures en noir et blanc. Les livres présentent l'avantage d'un petit format pratique⁴²¹ et de la souplesse. La qualité du papier est médiocre, mais la couverture plus rigide, rose foncé et bise s'orne systématiquement d'un macaron central ovale encadrant une image-clé reprise au cours du livret, toujours en faveur des Français ou de leurs

⁴²¹ Format de 12centimètres par 18 centimètres. Voir en regard, la couverture du numéro 144 qui inaugure la « série héroïque ».

alliés ou bien ridiculisant l'ennemi. La couverture doit déjà signaler le militantisme et frapper les esprits. Le coût va tout de même augmenter en quatre ans de guerre. Cette hausse liée aux restrictions imposées par la guerre et au prix du papier sera toutefois progressive et retardée. Ainsi, à partir du 1^{er} juillet 1916, invoquant « les charges écrasantes résultant de la guerre » (180), les éditeurs expliquent leur choix : diminuer l'importance des volumes plutôt que d'augmenter le prix. Le nombre de pages passe de quarante-huit à trente-deux, les illustrations occupent moins de place, elles fluctuent de neuf à douze par livret au lieu de quinze dans les trente-quatre premiers numéros. Les pages blanches de garde sont supprimées et les caractères typographiques diminués. C'est le premier palier franchi dans l'économie littéraire de guerre.

L'augmentation imparable du prix intervient en février 1917. Arguant la hausse du prix du papier, de l'impression, de la main d'œuvre, due aux circonstances, entre deux maux, Larousse choisit le moindre : augmenter le prix du volume plutôt que d'interrompre la publication. Avec l'assentiment des familles, des maîtres et maîtresses consultés, le prix augmente de 50% et passe à quinze centimes. Systématiquement les éditeurs précisent que ces mesures doivent être acceptées comme « l'un des moindres inconvénients qui résultent de la guerre. »⁴²² Le leitmotiv de la proche victoire finale alimente l'espoir de retrouver l'ancien prix. Un an plus tard, en janvier 1918, le coût atteint vingt centimes. En quatre ans il a doublé. Si la Librairie Larousse explique si précisément à son public les raisons des modifications de la collection, c'est qu'elle se fait un devoir d'inculquer aux jeunes lecteurs des valeurs saines et morales, le sens des responsabilités afin qu'ils se comportent en bons citoyens compréhensifs.

Les « Livres Roses de la Guerre » appartiennent à la littérature de guerre populaire et enfantine, et s'inscrivent dans la lignée des livres patriotiques militants à destination des plus jeunes. Spécialement écrits pour eux, ils n'excluent pas pour autant un public adulte : parents et enseignants à qui les éditeurs ou les auteurs ne manquent pas de s'adresser dans les avis aux lecteurs ou les préfaces. « Placere et docere », telle peut être leur devise, tant il est vrai qu'ils entendent séduire et intéresser l'enfant en l'entretenant de sujets d'actualité, dans un langage « simple, honnête et bien à sa portée. » Cependant il faut opérer un distinguo entre la période de guerre et les époques ante et post bellum. Tant que la paix règne ou bien au début du conflit, les « Livres Roses » proposent des histoires traditionnelles comme dans les trois numéros qui s'intercalent entre les premières productions de guerre : *Le Petit Ecolier Persan* paraît en deux volumes à quinze jours d'intervalle dans les numéros 145 et 146 et *Les vieilles*

⁴²² *Les Vaillants Lorrains*, n° 195.

légendes anglaises du numéro 148 closent une série d'histoires tranquilles qui contribuent à la formation du goût, de la personnalité des jeunes lecteurs. Ils bénéficient de surcroît de gravures « dues à de vrais artistes ». Jusque-là le texte emprunte au récit de voyages, à l'enfance d'hommes illustres, aux contes et légendes, dont la valeur initiatique est reconnue. La sagesse et la maturité doivent naître au contact d'adaptations d'œuvres littéraires célèbres ou bien d'ouvrages initiant aux merveilles de la nature et de la science. Ces lectures réunissent donc tous les avantages pédagogiques : culture, morale, apprentissage de la vie. De plus elles obtiennent l'aval des éducateurs.

Cependant lorsque la guerre est déclarée, les conditions de publication et d'écriture changent : les écrivains et les illustrateurs sont mobilisés, une crise du papier se déclenche, les mentalités sont bouleversées par le terrible orage qui vient d'éclater. La littérature populaire enfantine entreprend une opération de solidarité avec le gouvernement d'Union Sacrée afin de mobiliser les jeunes esprits et de leur donner des exemples patriotiques à suivre. Elle prépare une génération de vaillants défenseurs prêts à donner leur vie pour leur patrie.

1 LA BOITE DE PANDORE DES TITRES DE LA LISTE HÉROÏQUE

Cette comparaison mythologique s'impose après une première lecture de la liste et une vision contrastée. A dix-sept reprises, le terme « héros » ou ses dérivés reviennent. Il est relayé par les adjectifs qualificatifs « vaillant » (trois fois) et « brave » (deux fois). Cette valorisation des combattants français ou alliés divulgue a contrario la misère et les atrocités dues à la guerre et aux Allemands. La liste offre donc une lecture manichéenne d'un conflit opposant les forces du bien à celles du mal. Les titres révèlent une vaste fresque épique qui démarre dès la mobilisation et ancre ses hauts faits essentiellement au début de la guerre, d'août à décembre 1914, car cette période coïncide avec les événements les plus révoltants aux yeux des auteurs qui veulent indigner les lecteurs et les inciter à la compassion mais aussi à la haine de l'ennemi.

On peut opérer un regroupement thématique des ouvrages : parmi les cinquante-cinq livres que nous avons lus, douze soulignent la bravoure des enfants héroïques⁴²³, dix sont consacrés aux civils héroïques et aux villes martyres⁴²⁴. Les Alliés⁴²⁵, les colonisés⁴²⁶ et les Alsaciens-Lorrains⁴²⁷ ne sont pas oubliés.

⁴²³ Numéros 144, 147, 174, 180, 186, 187, 190, 192, 197, 198, 208, 216.

⁴²⁴ Numéros 149, 152, 199 pour les villes ; numéros 157, 162, 170, 176, 185, 189, 195 pour les hommes.

⁴²⁵ Numéros 155, 159, 169.

⁴²⁶ Numéro 173.

⁴²⁷ Numéros 183, 195.

La Belgique occupe une place importante dès le début de la série (149) où elle est désignée comme le premier pays martyrisé. Les ouvrages qui la mettent à l'honneur insistent sur la violation de sa neutralité et célèbrent ses souverains, notamment dans *Le Roi-Chevalier* (154). Ils honorent ses enfants à la fois héros et martyrs dans le numéro 190, *Les enfants belges à la guerre*, ou bien représentent l'affrontement à travers l'allégorie opposant *Le Lion contre l'Aigle*. Les campagnes et les batailles sont évoquées de façon disséminée et plutôt sous l'aspect héroïque des hommes qui les ont accomplies que sous l'aspect historique proprement dit⁴²⁸. Il s'agit essentiellement des batailles de la Marne, d'Ypres, de la Somme, de Verdun.

Les biographies complètent les informations sur les héros de la Grande Guerre, notamment sur les aviateurs Adolphe Pégoud (206) et Guynemer (218). Les différentes unités et formations militaires donnent des repères précis sur l'organisation de l'armée et ses armes à travers sept fascicules mentionnant dès le titre l'appartenance à un corps d'armée – chasseurs, fantassins, marsouins, médecins major – ou à un grade – soldat de deuxième classe, novices – ou utilisant l'argot des tranchées à travers des périphrases, des métaphores comme les « diables bleus », « les bleus », « les cols bleus »⁴²⁹ ou des personnifications comme « Oscar et Rosalie » pour désigner les armes (156).

Les ennemis apparaissent également dans les titres, désignés soit par le terme péjoratif « boche », soit par leur pays ou leur ville, soit par leur emblème, l'Aigle impériale⁴³⁰. Le thème de l'espionnage présent au fil des livres est nettement abordé dans les numéros 177 et 188, *Les espions boches* et *La Poudrerie de Rottweil* qui offrent une vision contrastée de l'espionnage selon qu'il est français ou allemand. Les animaux ont participé à la guerre, parfois ils ont reçu des récompenses comme en témoignent *Nos braves toutous à la guerre* (161), *Braves bêtes* (196), *Victoire la chamelle des tranchées* (158). Enfin il existe des ouvrages qui ridiculisent systématiquement Guillaume II et ses alliés à travers *Chansons et Poésies de la Guerre* (172 et 182) et *Guignol fait la Guerre* (250).

On peut également regrouper des ouvrages post bellum qui proposent un regard plus distancié, oscillant de la compassion à l'ironie en passant par l'admiration, comme les numéros 239 et 250 qui incitent vivement au devoir de reconnaissance et de mémoire. Les femmes sont aussi à l'honneur, mais plus en retrait. Elles apparaissent dans deux titres seulement, avec *Les Héroïnes de la Guerre* (160) et *La petite exilée* (216). Cependant elles

⁴²⁸ Numéros 152, 153, 179, 189, 194, 200.

⁴²⁹ Numéros 164, 168, 178, 182, 213, 239.

⁴³⁰ Numéros 171, 177, 188, 191, 201.

jouent sporadiquement des rôles gratifiants dans les différentes histoires des « Livres Roses ». La violence n'est nullement occultée dans des livrets destinés aux enfants et les titres sont certainement les meilleurs révélateurs de ce phénomène tant il est vrai qu'on relève dix-sept occurrences du mot « guerre » parmi les quatre-vingt quatorze livres de la collection et parmi les cinquante cinq que nous avons lus. Le devoir d'information, même orientée, prime et les enfants sont censés découvrir, participer à l'économie de guerre et se forger un esprit fort et vindicatif.

Outre ce classement thématique, on peut observer des rapprochements génériques qui expliquent la variété de la collection et la diversité des publics touchés. Il existe des diptyques comme *Les Héros des ambulances* (167 et 168), ou des feuillets à suspense comme *Le mystère du Clos Feuillu* (197 et 198). Les armes comme l'aviation donnent lieu à deux ouvrages consécutifs présentés dans la métaphore poétique des *Oiseaux de la Guerre* (205 et 206). A ce propos on peut remarquer un duo thématique sur *La guerre dans les airs* (150) et *La guerre sur mer* (151). Dans un autre registre, les doublets comme *Chansons et Poésies de la Guerre* (172 et 181) sont publiés à quatre mois d'écart. Ils sont complétés par *Les Refrains de Botrel* (202). Le triptyque des *Petits Récits de la Grande Guerre* (179, 194, 200) revient au lieutenant Maurice Randoux qui souligne dans l'antithèse du titre, l'humilité des combattants grandis par leur modestie.

La dominante générique demeure le récit en prose plus ou moins long qu'on peut partager en deux catégories : la première, la plus fréquente (70% des ouvrages, 37 sur 55) contient une juxtaposition d'épisodes indépendants, allant de trois à douze pour un même recueil. La seconde consiste à relater l'histoire d'un héros ou d'une héroïne sous forme de nouvelle de quarante huit ou trente deux pages. Sa fréquence est moindre (20%), elle concerne dix ouvrages sur les cinquante cinq lus⁴³¹.

Les 10% restants sont composés de poèmes, chansons, saynètes, biographies. On peut basculer d'un registre lyrique à une tonalité humoristique, voire ironique animée par la causticité de la verve antigermainique. C'est le cas des chansons et poésies (172 et 181). En revanche les biographies d'Adolphe Pégoud et de Guynemer exaltent l'héroïsme des aviateurs dans une prose ruisselante d'éloges pour Charles Guyon et dans un style plus ferme mais néanmoins laudatif pour Georges Thomas célébrant « l'as des as ». L'ouvrage dédié au *Roi-Chevalier* (154) mérite une étude distincte tant il fourmille d'originalités littéraires. Il reste

⁴³¹ Numéros 156, 158, 174, 186, 188, 192, 197, 198, 208, 216.

des saynètes qui mettent en scène des familles françaises très patriotes pendant et après le conflit, dans des lieux indéterminés mais qui ont une valeur d'exemplarité. Elles sont destinées aux tout petits lorsqu'il s'agit du théâtre Guignol présenté par Gaston Cony aux parents et à leurs enfants, ou bien aux lecteurs plus matures qui peuvent se reconnaître dans les personnages d'*Une Famille héroïque* ou des *Malheurs de Potiron*.

2 DES AUTEURS SOUS INFLUENCE

La plupart des auteurs sont influencés par la propagande ambiante, véhiculée par la presse, les manuels scolaires – le Manuel Général de l'Instruction Primaire ou *L'héroïsme français* préfacé par Jean Aicard, sont les principaux vecteurs de la politique belliciste et patriotique lancée par le gouvernement pendant la guerre – et ne s'en cachent pas à travers de multiples indices d'énonciation. On retrouve des allusions aux journaux de l'époque consultés assidûment par les enfants et leurs parents dans *Deux boy-scouts à Paris* (186).

« Jean et Jacques ouvrirent un journal posé sur une table et se mirent à suivre du doigt le tracé d'une ligne de front (...), l'avance des Français en Alsace et les étapes de la violation de la Belgique par les ennemis. »

Un peu plus tard « Jean acheta un exemplaire de *La Presse* où il lut (...) le dernier communiqué de ce jour, 16 août 1914. Ce journal comme ceux du matin, consacrait un article au premier drapeau pris à l'ennemi par un de nos braves. »⁴³²

Parmi les cinquante cinq livres que nous avons lus, nous en avons recensé vingt-cinq écrits par Charles Guyon qui apparaît comme l'auteur le plus sollicité par Larousse, eu égard à son statut professionnel sans doute. Vingt-quatre autres auteurs se répartissent l'écriture des livres restants. Certains récidivent à l'instar du lieutenant Maurice Randoux avec ses trois volumes des *Petits Récits de la Grande Guerre*, ou de Renée Zeller avec *Chansons et Poésies de la Guerre* en deux livrets, ou bien de Jeanne Bénita Azaïs avec sa nouvelle en deux épisodes, *Le Mystère du Clos Feuillu*. Au total on trouve donc vingt-cinq auteurs pour quatre-vingt quatorze livres dont plus de la moitié reviennent à Charles Guyon.

Il nous a donc paru utile de chercher des éléments biographiques sur ces auteurs afin de savoir s'ils avaient écrit occasionnellement ou s'ils étaient des écrivains professionnels. Nos recherches ont été d'autant plus difficiles que certains noms sont parfois inconnus, peut-être à cause de pseudonymes ou du nom patronymique pour les femmes mariées. Pour cela le *Catalogue général de la librairie française* Lorenz de Hachette⁴³³ nous a fourni une aide précieuse quant à la bibliographie, mais pas toujours satisfaisante quant aux qualités littéraires

⁴³² N° 186, p.5.

⁴³³ Otto LORENZ, *Catalogue général de la librairie française*, Tome vingt-septième, période de 1913 à 1915, Tome vingt-huitième, période de 1916 à 1918, Paris, Edouard Champion, 1920 et 1924.

ou au statut des auteurs concernés. Dans notre liste huit femmes apparaissent : Mesdames Henriette Perrin, Stanislas-Meunier, Jeanne Durand, Marie de la Hire, Pascal-Saisset, Jeanne Bénita Azaïs, Henri Pellier, Mademoiselle Renée Zeller. Elles sont minoritaires par rapport aux hommes puisqu'elles ne représentent qu'un tiers environ des écrivains des « Livres Roses ».

a- Une écriture masculine prédominante.

Le plus prolifique, Charles Guyon est né en 1848 à Mirecourt en Meurthe et Moselle, donc dans une zone de guerre, largement disputée par l'Allemagne et la France. Agrégé d'histoire et de géographie, il est devenu Inspecteur d'Académie. Son statut d'enseignant et d'Inspecteur honoraire explique certainement sa prolixité dans les « Livres Roses ». Il est recensé comme un auteur pour la jeunesse et a laissé une autobiographie, *Histoire d'un annexé : souvenirs de 1870-1871* publiée en 1887. Cette dernière annonce l'esprit revanchard et patriotique qui anime les livres qu'il écrit pour la série héroïque.

Parmi les auteurs masculins on trouve des militaires comme le commandant Royet, le lieutenant Maurice Randoux ou l'aspirant Georges Thomas, reconnaissables à leur prose plus ferme, plus précise, moins ampoulée que celle du précédent. Le commandant Royet, officier instructeur à l'École de Saint-Cyr, a traduit l'ouvrage des généraux Langlois et Pontavice, mais a surtout fait l'éloge du scoutisme, activité patriotique par excellence, dont il est fait mention dans les publicités des « Livres Roses » à plusieurs reprises. *Le Nouveau dictionnaire national des contemporains*⁴³⁴ nous fournit quelques explications concernant Georges Thomas, licencié ès lettres, archiviste, conservateur en chef de la bibliothèque de la faculté de droit et des sciences économiques de l'université de Paris. Mobilisé en 1914, blessé à Verdun le 29 février 1916, il reçoit la Croix de guerre, la Croix du combattant volontaire de 1914-1918 et est fait officier de la Légion d'Honneur. Il a surtout écrit des ouvrages de guerre destinés aux enfants, comme *Guynemer l'as des as*, *La guerre des tanks*, *Cinq histoires de Poilus*, tous dans la série héroïque des « Livres Roses ». Maurice Randoux fait partie des écrivains combattants. Lieutenant, il a été fait chevalier de la Légion d'Honneur entre juin 1916 et janvier 1917 comme l'indique l'éditeur à la suite de son nom sur le numéro 194 publié début 1917. Larousse fait appel à des auteurs méritants, exemplaires et dignes de confiance. Après son triptyque des *Petits Récits de la Grande Guerre*, il a continué à écrire pour les « Livres Roses de la Jeunesse » puisqu'il a publié en 1920 *Le courage du petit Jean*.

⁴³⁴ *Le Nouveau dictionnaire national des contemporains*, tome 3, Paris, Editions du Nouveau dictionnaire national des contemporains, 1964.

Pierre Gallien, Maurice Thiéry, Louis Mirande, Joachim Renez, Michel Nour, Alex Coutet, Gérard Harry, Henri Pellier, Gaston Cony, Théodore Botrel, Louis Dorey (ou bien Douray) ne sont pas des militaires de carrière mais des écrivains qui collaborent également à la série héroïque. On peut préciser à ce sujet que les éditions Larousse font appel à Théodore Botrel car c'est le chansonnier de l'armée française. Ses textes sont donc censés égayer les livres et les esprits de bons mots et de morales bien patriotiques.

Pierre Gallien a surtout écrit pour Offenstadt en 1916, dans un registre lyrique, la série des amours de *Belle Tronche* ou bien dans une tonalité plus dramatique dans l'Édition de la collection d'aventures en 1923 avec *L'empreinte sanglante*, *Le Fils du condamné*. Cette veine mélodramatique imprègne déjà la prosopopée d'*Oscar et Rosalie histoire d'un fusil et d'une baïonnette* en 1915 dans les « Livres Roses ».

Louis Mirande est né à Millau en 1864. Professeur à la faculté des sciences de l'Université de Grenoble, directeur de l'institut alpin du Lautaret dans les Hautes Alpes, il est promu officier de l'Instruction publique. Ce docteur ès sciences devient maître de conférence à la faculté des sciences de l'Université de Montpellier. Il a produit des œuvres d'anatomie et contribué à l'histoire de la botanique. Ce savant humaniste, membre de nombreuses sociétés touristiques et scientifiques, a participé à la rédaction de la série héroïque de Larousse en écrivant une petite pièce de théâtre intitulée *Une famille héroïque* (170), n'hésitant pas à caricaturer et à recourir aux poncifs antigermaniques primaires.

Gérard Harry, auteur belge de langue française a passé cinq années au Congo de 1879 à 1884, pendant lesquelles il a voyagé, exploré et fondé l'État Libre du Congo. Né en 1856 et mort en 1931, il est connu en tant que traducteur d'anglais. Attaché à son pays malgré ses nombreux déplacements, il écrit deux ouvrages pour la série héroïque, dont *Les petits émigrés belges en France* (230) en 1918, et participe à la rédaction du fascicule sur *Le Roi-Chevalier* en 1915 (154). Il y traduit un extrait de *La Guerre en Flandre* d'Alexander Powell, correspondant du *New York World*. Le dictionnaire *Lorenz* précise qu'il est également l'auteur du *Miracle des hommes* et d'un ouvrage éponyme sur Helen Keller, sourde, muette et aveugle de naissance, livre dont l'avant-propos a été rédigé par Madame Georgette Maeterlinck en 1912. Il n'est donc pas un écrivain accidentel. Ses expériences aventureuses et sa foi en l'homme ont affermi son patriotisme éclairé. La diversité professionnelle des auteurs occasionnels des « Livres Roses » ne peut a priori qu'enrichir la série par les multiples points de vue et l'expérience de chacun.

Ainsi, Gaston Cony, né en 1891, est marionnettiste de profession et prestidigitateur. Il devient directeur du « Guignol de Paris », président de l'œuvre « Nos Marionnettes » et fonde

le « Guignol à l'école », ce qui explique les conseils didactiques et pédagogiques liminaires ainsi que la précision des didascalies qu'il délivre dans les saynètes de *Guignol fait la guerre* en 1919. Il collabore régulièrement avec Luc Mégret, son illustrateur favori.

Maurice Thiéry apparaît comme un auteur picard féru d'histoire locale, né dans la Somme au Ronsay. Il publie des ouvrages historiques relatant l'invasion allemande et la dévastation de sa région natale, *Les Crimes allemands* et *Dans la Picardie dévastée*. Auparavant, en 1911, il a écrit deux livres régionaux, *Etude d'histoire locale- La forteresse du Catelet* et *Péronne, étude d'histoire locale* ainsi qu'un roman intitulé *Sous le chaume picard*. Ses œuvres témoignent d'un fort attachement à ses racines qu'il célèbre à travers l'histoire de France. *Simple histoires de la guerre* (162), écrit avec un ton parfois déchirant, confirme cet amour du sol natal et français.

Alex Coutet, auteur de *La poudrerie de Rottweil*, nouvelle d'espionnage qui met à l'honneur les Français infiltrés en Allemagne, a également publié en 1921 à Paris, un ouvrage intitulé *Le miroir invisible*. C'est la seule référence bibliographique supplémentaire que nous avons trouvée à son sujet dans le *Lorenz* sans obtenir d'autres précisions biographiques. Il est un des rares écrivains avec Joachim Renez pour lesquels les recherches sont demeurées vaines. Sans doute le caractère éphémère de leur participation et leur faible production littéraire expliquent-ils ce mutisme des sources littéraires fiables. En revanche Michel Nour, auteur du vibrant *Français avant tout !* est décrit par le *Lorenz*⁴³⁵ comme un écrivain prolifique qui publia essentiellement entre 1916 et 1921 une douzaine d'œuvres romanesques sur des amours malheureuses ou des destins tragiques.

Les renseignements sur Pierre Wolff sont beaucoup plus substantiels car ils sont à la croisée de la diégèse et de l'hypertextualité. Son nom apparaît dans *Le Roi-Chevalier* (154) : il y est présenté comme un « auteur dramatique réputé », brillant orateur d'une allocution prononcée à la Sorbonne sur l'héroïsme des enfants. Hyperboles et oxymores alliant la faiblesse des enfants à leur grandeur d'âme, animent d'un souffle épique la grandiloquence d'un discours patriotique. Il ne manque pas de rappeler la touchante histoire d'Emile Després, déjà narrée dans le numéro inaugural de la série (144), en faisant le symbole de l'enfance héroïque et martyre. Né à Paris en 1866 et mort en 1944, il est présenté comme un auteur dramatique dans le *Lorenz*, ce qui corrobore les propos du « Livre Rose ». Le *Dictionnaire national des contemporains*⁴³⁶ précise qu'il est le neveu du célèbre critique d'art Albert

⁴³⁵ *Dictionnaire Lorenz*, Tome vingt-huitième, p.392.

⁴³⁶ C.-E. CURINIER, *Dictionnaire national des contemporains*, tome 3 ,1901-18, Paris, Office général d'éd. de la librairie et d'impr., [1899] – 1919.

Wolff et a débuté au théâtre Déjazet avec une comédie en un acte intitulée *Le Cheval d'Aristote*. Il conjugue des qualités d'observation perspicace à une ironie satirique sans méchanceté dans une douzaine de comédies – dont certaines seront adaptées au cinéma - une suite des dialogues, *Amants et Maîtresses* publiée en 1896, un roman humoristique, *Sacré Léonce* paru en 1894. Il a fourni des chroniques au *Figaro*, au *Gaulois*, au *Journal* ... Son éclectisme et ses tonalités diverses en ont fait un auteur apprécié pour ses qualités littéraires surprenantes et un homme reconnu pour sa générosité. En effet dès le premier hiver des hostilités, il fonde l'œuvre du « Bon Feu » pour distribuer gratuitement du charbon aux artistes ou gens de lettres privés de leurs ressources pendant la guerre. Devenu président de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques en 1918, membre des jurys de concours du Conservatoire, il est promu officier de la Légion d'Honneur, eu égard à ses qualités de cœur que ne démentent pas ses discours enflammés et vibrants de patriotisme.

b- Le patriotisme des auteurs féminins

Les huit auteurs féminins que nous avons recensés rejoignent la cohorte des femmes écrivains de guerre pour enfants à l'instar de Félicité David avec *Les petites patriotes*, Lisbeth Nett avec *Histoire de deux petits Alsaciens pendant la guerre*, Madame Hollebecque et sa *Grande mêlée des peuples*, Charlotte Schaller-Mouillot avec *Histoire d'un brave petit soldat*, Marthe Serrié-Heim avec *Le petit Bé et le vilain Boche*. Les recherches biographiques et bibliographiques à leurs sujets se sont avérées difficiles car elles apparaissent tantôt sous leur nom de jeune fille, tantôt sous leur nom marital, aussi bien dans les dictionnaires que dans les ouvrages qu'elles signent. Artistes, professeurs, inspectrices, écrivains reconnues et généralement recensées par le dictionnaire *Lorenz*, les femmes qui ont écrit pour la série héroïque ne dérogent pas à la règle du patriotisme littéraire mais apportent une légèreté inédite, une sensibilité nouvelle qui ne confine pas à la sensiblerie mièvre. Elles se soumettent volontiers à l'obédience patriotique en insérant les flatteries traditionnelles à l'égard de leur héros. Les situations narratives qu'elles créent gagnent en profondeur d'âme mais mettent toutes en scène des enfants héros : boy-scouts, orphelins, petits déportés des environs de Lille, enfants menacés dans leur village dévasté. Parfois elles inscrivent nettement dans leur incipit les écoliers comme principaux destinataires des chansons et poésies par exemple.

Ainsi il a été aisé d'identifier Mademoiselle Renée Zeller compte tenu de sa situation de célibataire. Lorsqu'elle participe à la rédaction du premier numéro de *Chansons et poésies de la guerre*, puis rédige entièrement le second volume, elle n'en est pas à son coup d'essai : elle a déjà composé *Histoire de l'enfant Jésus* en 1913. L'orientation catholique de ses

ouvrages ne fait aucun doute quand on observe le nom de ses éditeurs – la maison A. Mame et fils à Tours, la Librairie de l'art catholique – et les titres des livres qu'elle publie en 1920 et 1921 : *Chronique du royaume de Dieu*, *Imelda Lambertini, vierge dominicaine*, *La Maison de Dieu* transmettent sa passion religieuse et son intérêt pour les personnages innocents, son aspiration à la pureté originelle qui trouveront un écho dans ses poèmes à la gloire des enfants de la patrie⁴³⁷.

La même veine puritaine d'amour épuré et de religiosité parcourt les ouvrages de Madame Henriette Dacier-Falque, née Perrin. Les Archives Biographiques Françaises la décrivent comme une femme de lettres. Dauphinoise par son mariage avec M. Dacier-Falque, elle se soucie essentiellement de ses enfants en excellente mère de famille et femme d'intérieur. Elle trouve le temps d'écrire pour suivre sa vocation littéraire. Sa santé robuste et sa vaillance à accomplir de lourdes tâches n'ont pas entamé sa passion de l'écriture : elle retrace dans ses livres l'influence familiale et maternelle sur l'éducation des enfants. A l'appui des exemples de la mère de Chrysostome et de celle d'Ambroise, elle a dû ranimer ses souvenirs de jeunesse : sa foi profonde et sa piété intelligente sous-tendent une prose sereine. Elle écrit des essais sur des conférences ecclésiastiques, des catéchismes à l'usage des enfants, affirmant sa confiance en une éducation saine et morale.

« Madame Henriette Dacier, nous dit Madame Louise d'Alq dans ses *Causeries familiales*, a mis beaucoup d'elle-même dans ses livres, et ses recherches ont dû être grandes, à en juger par le nombre d'ouvrages qu'elle cite et auxquels elle a dû faire des emprunts (...) »⁴³⁸

Son éclectisme savant jaillit avec la parution d'un second ouvrage sur Saint Jean Chrysostome et un essai sur Stendhal. Elle sait manier la plume et le sel de l'esprit attique lui vient de famille. Le charme de son naturel enjoué est tempéré par la gravité chrétienne et donne une saveur particulière à ses écrits. L'apologue qu'elle rédige pour Larousse dans le numéro 154 du *Roi-Chevalier* témoigne de cette richesse culturelle par l'épigramme empruntée à Vigny et la forme générique du conte au « Royaume de la dentelle » qui narre l'« Histoire merveilleuse du Roi-Chevalier ». Dix courts chapitres illustrés par Bonamy relatent l'invasion de la Belgique par l'Allemagne et célèbre la magnanimité du Roi-Chevalier face à « l'empereur Guillaume Brigand »⁴³⁹. Elle annonce à travers une vision prémonitoire la renaissance du royaume belge dans une anamorphose des pierres tombales et des cailloux en

⁴³⁷ Sources bibliographiques tirées du *Lorenz*, t. 26, p.853.

⁴³⁸ Ibid. t.28.

⁴³⁹ N°154, p.20.

belles jeunes filles, en vaillants guerriers et en petits enfants. Ce motif de la résurrection palingénésique sera d'ailleurs repris dans l'ultime saynète de *Guignol fait la guerre*.

De son côté, Madame Jeanne Durand célèbre « nos diables bleus » dans un livret éponyme. Elle est répertoriée parmi les peintres, dessinateurs et graphistes et apparaît dans le *Dictionnaire général des artistes de l'école française depuis l'origine des arts du dessin jusqu'à nos jours*⁴⁴⁰. Sa qualité d'artiste peintre explique le fréquent recours aux déictiques pour situer ses héros dans un cadre alpin et champêtre ainsi que l'emploi des apostrophes bienveillantes au lecteur afin de guider son regard. Sa description et son argumentation patriotique font appel à la vision d'un spectateur face à un tableau historique.

Parmi les femmes de lettres reconnues en tant que telles, on trouve Marie de la Hire, épouse du célèbre romancier Jean de la Hire. A l'instar de la précédente, cette artiste peintre laisse le pinceau pour la plume. Elle s'adonne à l'écriture de romans artistiques et sentimentaux publiés entre 1906 et 1913 : *La Nièce de l'abbé Rozan*, *Modèle nu, roman parisien*, *Duchesse et midinette, grand roman sentimental*, *Les Sentiers de l'amour*. Elle collabore à la série héroïque en écrivant l'histoire de *Deux boy-scouts à Paris* où la fougue cocardière domine les esprits juvéniles avides de combat. Certes ces femmes revendiquent à juste titre le statut d'écrivains, d'artistes et de femmes au foyer à la fois, mais certaines doivent leur célébrité à leur nom marital car elles sont les épouses d'hommes ou d'auteurs déjà célèbres.

C'est le cas de Madame Henri Pellier, qui signe d'ailleurs ainsi le « Livre Rose » au lieu d'apposer son prénom. Il en va de même pour Madame Pascal-Saisset, Madame Stanislas Meunier ou Jeanne Bénita Azais. Henri Pellier a également participé à la rédaction des livres roses avec *La petite exilée* et *Les malheurs de Potiron* en décembre 1917 et en décembre 1918. C'est un auteur profondément attaché à la France et des relents patriotiques émanent de ses ouvrages post bellum comme *Aux petits Français pour qu'ils se souviennent* préfacé par Ferdinand Brunot en 1918 aux éditions Wilsson ou bien *Jour de Victoire (11 novembre 1918)* *Pièce en deux actes* écrit pour Larousse en 1919 en trente-deux pages. Lui aussi s'adresse en priorité aux enfants et œuvre en faveur du devoir de mémoire. Son épouse, docteur en médecine, a cédé avant lui à la tentation de l'écriture avec *Les jouets meurtriers*. Il n'est donc pas question de lui attribuer une quelconque imitation de son mari. L'indignation vibre à la relation de l'infamie allemande qui a piégé les jouets des enfants pour en faire des instruments

⁴⁴⁰ Emile BELLIER de la CHAVIGNERIE, *Dictionnaire général des artistes de l'école française depuis l'origine des arts du dessin jusqu'à nos jours : architectes, peintres, sculpteurs, graveurs et lithographes*. Paris, Vve J. Renouard, 1868-1872. Ouvrage commencé par Emile Bellier de la Chavignerie, continué par Louis Auvray.

de mort. Madame Henri Pellier connaît les points sensibles de ses lecteurs et de ses lectrices. Elle précède son mari dans l'accréditation du patriotisme enfantin et de la barbarie germanique.

Madame Pascal-Saisset, épouse du poète perpignanais Frédéric Saisset, n'est signalée que comme l'auteur de *La femme outragée* en 1917 et de *Histoire d'un orphelin de la guerre* en décembre 1916 pour les « Livres Roses ». Cette Inspectrice des écoles joue de son double statut d'éducatrice et de femme pour sensibiliser les plus jeunes à la situation des orphelins de guerre et les rappeler à la charité et à la modestie. Son ton didactique et maternel sert bien le double objectif pathétique et civique.

Madame Stanislas-Meunier, née Léonie Levallois, a certainement bénéficié de l'aide de son époux, professeur honoraire au Muséum d'Histoire naturelle pour écrire *Victoire la chamelle des tranchées*, notamment lorsqu'elle évoque la vie de l'animal au Jardin des Plantes à Paris. Elle ne se départ pas d'un esprit colonialiste et patriotique qu'elle partage avec son mari, officier de la Légion d'Honneur, qui a reçu la médaille de 1870 et a été promu officier de l'Instruction publique et Commandeur du mérite agricole. Sa prolixité littéraire n'a rien à envier à celle de ses consocers tant il est vrai qu'elle n'est pas seulement la femme d'un célèbre professeur de géologie mais aussi un écrivain à part entière avec à son actif treize romans mondains ou bien pensants, en dépit des inexactitudes historiques ou des fausses notes religieuses qu'ils trahissent.

Jeanne Bénita Azaïs a, comme Renée Zeller, composé plusieurs livrets pour Larousse. Outre *Le mystère du Clos-Feuillu* en deux volumes, elle écrit également *Le Petit Ecolier de Reims* en 1918, d'après le journal de l'école Dubail, préfacé par M. Octave Forsant⁴⁴¹. Elle est signalée comme l'épouse de l'avocat Jean Azaïs, né à Bagnoles dans l'Aude et est reconnue comme un auteur à part entière par le *Lorenz*.

On constate donc qu'hormis Charles Guyon qui détient le monopole de l'écriture des « Livres Roses » et profite de sa qualité d'Inspecteur honoraire à l'instar de Madame Pascal-Saisset, pour servir d'intermédiaire entre la voix officielle et les enfants, les auteurs masculins ou féminins n'en sont pas non plus pour autant des écrivains accidentels ni des esprits subversifs. Ils ont tous écrit plusieurs ouvrages en plus de ceux destinés à la série héroïque. Certains, les femmes notamment, édifient les enfants héros et martyrs ; d'autres, les écrivains combattants et militaires en particulier, présentent leurs écrits comme des témoignages de

⁴⁴¹ N° 225.

guerre que renierait sans aucun doute Jean Norton Cru au nom du bourrage de crâne ; d'autres enfin, surtout les enseignants ou les voyageurs, cumulent l'expérience aventureuse et professionnelle pour émouvoir leur jeune public. Mais tous s'adonnent momentanément à un exercice de style de littérature populaire de jeunesse, visiblement apprécié compte tenu de la multiplication des publications Larousse en 1916⁴⁴². Tous prennent plaisir à raconter des histoires aux enfants et appliquent l'adage classique : plaire et instruire. Une visée commune oriente leurs livres dans la lignée d'un patriotisme bien pensant que ne saurait dissimuler leur variété générique. S'ils ne renoncent pas à la verve cocardière ni au manichéisme primaire habituels, ils apportent toutefois un contrepoint fantaisiste aux ouvrages de Charles Guyon, par la forme de leurs récits et la personnalisation d'un style moins convenu. Ils apportent la fleur, absente du bouquet, l'étincelle qui ranime la flamme.

3 ILLUSTRATEURS ET GRAVURES

Cinq dessinateurs ont illustré la série héroïque. Le plus prolifique est A. Bonamy qui a signé près d'un tiers de la collection entre 1914 et 1918. Reconnaissable à la finesse et à la précision de son dessin, il excelle dans la représentation des traits du visage et s'adonne à des scènes de groupes souvent en mouvement. Le deuxième illustrateur fréquemment sollicité par Larousse est Henri Aurrens qui a décoré une douzaine de livrets. Les traits plus épais tracent les contours de dessins réalistes.

Aurrens utilise beaucoup le contraste chromatique entre le noir et le blanc pour représenter des scènes nocturnes ou d'intérieur dans les tranchées, les soldats en mouvement se détachant dans des uniformes blancs. Ses illustrations relèvent plus du croquis que du dessin d'art, mais l'habileté et la précision du trait lui permettent, contrairement à F. Fau, de rendre les visages expressifs qu'ils soient de face ou de profil. Il restitue l'interrogation face à une carte d'état-major⁴⁴³, l'effroi du soldat saisissant le message tendu par son camarade agonisant au sol, la joie du réconfort apporté par le « pinard » payé par Jules⁴⁴⁴. Il excelle dans le tracé des positions et des gestes de compassion, de félicitation (à travers une main tendue, ouverte)⁴⁴⁵, d'application lorsque le sergent major écrit « disparu » sur le registre, assis sur une caisse, les genoux croisés, la plume à la main, l'air pensif. La bonhomie se dégage du sourire du cuisinier Chifougna, pipe à la main, buste entouré d'étoiles signifiant

⁴⁴² Selon Stéphane Audoin-Rouzeau, les « Livres Roses » de Larousse connaissent une forte hausse des tirages, de 30 000 exemplaires par opuscule fin 1914 début 1915, à 125 000 exemplaires en 1916-1917.

⁴⁴³ N°179, p.11. Voir l'image en regard.

⁴⁴⁴ N°179, p. 19.

⁴⁴⁵ N°179, p.8. Voir l'image en regard de la page 856.

l'énergie qu'il dégage. La stupéfaction de ce dernier frappe, bouche bée, bras en l'air devant le coup de bottes du général sur la marmite de ce dernier. Les éléments du premier plan sont toujours distincts tandis que les traits s'estompent et deviennent de plus en plus flous à mesure qu'on avance dans la perspective.

F. Fau a participé à l'illustration de cinq fascicules dont le premier de la série. Les visages, souvent de profil, sont peu expressifs. Jouant sur les contrastes entre la verticalité et l'horizontalité, il construit ses scènes à partir de hachures obliques ou verticales pour costumer ses personnages, croque un paysage en esquisses suggestives (de fines rayures verticales symbolisent des étendards, un clocher, ou bien des hachures horizontales peignent l'arrière-plan en formes significatives : buissons, clochers, ruines, canons fumants). Il insiste également sur la disproportion entre l'enfant et l'adulte dans des scènes de plain pied, reprenant ainsi l'inégalité des forces opposant la puissance brute des Allemands à la faiblesse des enfants à travers des poses suggestives : dans le numéro 144, le uhlan à cheval, menaçant de sa lance la fillette à ses pieds, est deux fois plus grand qu'elle. Cependant la détermination juvénile figurée par l'attitude hiératique de l'enfant, mains le long du corps, regard fixé sur le cavalier, inverse le rapport de forces. Le uhlan semble monstrueux tandis que sa garde rapprochée attend d'un air goguenard, poings sur les hanches⁴⁴⁶. En revanche les proportions sont conservées lorsqu'il s'agit de dessiner un enfant et un adulte français afin d'illustrer l'harmonie qui règne côté allié.

Les dessins de René Camus ressemblent dans leur facture à ceux de F. Fau : son trait, dans les numéros 189 et 194, est plus souple, les formes s'amollissent, les lignes s'arrondissent, dessinent des volutes qui mêlent les visages à la fumée des canons. Les êtres humains peints au premier plan, en pied, sont dessinés dans des contours souples et moins rigides que les lignes verticales de Fau. Cependant il a également recours aux hachures pour colorier les vêtements, évoquer le sol ou des troncs d'arbre. Les expressions sont figées mais néanmoins reconnaissables : la bonne foi et l'imploration se peignent sur le visage fatigué d'un vieillard chenu soignant un blessé et s'adressant à un sous-officier allemand qui le menace. Camus peint des personnages en mouvement. La souffrance et la lassitude du chasseur alpin au sol, yeux levés au ciel, bouche entrouverte, un bras levé pour demander de

⁴⁴⁶ N°144, p.15. Voir l'illustration en regard.

l'aide, attisent la compassion du tirailleur sénégalais de passage. Les scènes d'action centrent le regard sur les personnages auréolés de noir dans leur déplacement⁴⁴⁷.

Son dessin évolue au fil du temps, car dans le numéro 194, la représentation des personnages devient beaucoup plus schématique, campant les soldats en mouvement dans des attitudes quasi hiératiques, afin de fixer leurs gestes héroïques dans les mémoires. Les paysages ne sont plus du tout représentés : seules des lignes courbes noires plus ou moins rapprochées laissent deviner un ciel plombé qui se confond avec la plaine bombardée, une tranchée étayée de bois, un buisson, une ruine. Il prend le relais de Henri Aurrens pour l'illustration des *Petits Récits de la Grande Guerre* de Maurice Randoux, rappelant son confrère par le contraste de noir et blanc et le recours aux hachures. Henri Aurrens va clore la série des *Petits Récits de la Grande Guerre*, dans une facture naïve en noir et blanc qui se rapproche de la technique du Douanier Rousseau. Il est vrai que si tous les illustrateurs interviennent assez régulièrement au cours du conflit, Aurrens participe surtout à partir de l'été 1916.

Enfin Luc Mégret collabore avec Gaston Cony pour illustrer *Guignol fait la guerre*, ouvrage post bellum. De larges dessins au tracé raide et approximatif représentent Guignol, Gnafron, le Juge, l'enfant et le Boche au premier plan. Les traits du visage sont très expressifs pour traduire la satisfaction de Guignol à frapper l'ennemi à coups de bâton et la désolation du Juge devant la fuite de Guignol. L'Allemand est dessiné avec une tête carrée, rappelant l'Alboche⁴⁴⁸. Les bras courts, les mains grossièrement dessinées revêtent un caractère enfantin. Les personnages apparaissent en buste derrière le cadre d'un théâtre Guignol, tandis que l'arrière-plan est constitué d'un décor très schématisé de carton pâte ou d'une ombre noire. Seul le dernier dessin présente la perspective d'un village belge qui reprend vie avec ses habitants en train de labourer les champs. L'ensemble est salué à bras ouverts par Guignol et l'enfant belge retrouvé. L'image insuffle le courage, l'espoir de la germination, métaphore d'une forme de palingénésie.

Une constante se dégage de ces représentations iconographiques : le premier plan est occupé par des civils ou des militaires ; l'arrière plan se réduit à des ruines, des fumées, des nuages sans qu'il y ait d'intermédiaire entre les deux. C'est un moyen de rendre le manichéisme de la guerre dans une schématisation opposant l'obscurité inanimée et funeste à la clarté humaine et vitale. Une étude générale de l'iconographie des livrets offre une vision

⁴⁴⁷ N°189, pp.17, 30. N°194, pp.15, 17. Voir les illustrations en regard.

⁴⁴⁸ N°250, p.6. Voir l'illustration en regard.

sérielle des dessins : on peut distinguer le stéréotype allemand de la représentation française ou alliée. Les enfants occupent une large part des dessins ainsi que les scènes de bataille.

Souvent les Allemands apparaissent en groupes, impuissants face aux Français, levant les bras en signe de reddition. Dessinés en pied, ils font l'objet de caricatures : ils portent un uniforme sanglé à la taille, une capote parfois pour les officiers et surtout un casque à pointe transformé en « casque à ventouse » dans le numéro 195. A cela s'ajoutent quelques caractéristiques physiologiques : petit bedonnant ou grand maigre, le regard cerclé de lunettes rondes, ils sont censés symboliser l'animalité barbare et la stupidité. C'est l'image qu'en donnent les « Livres Roses », obéissant à une propagande antigermanique fustigeant la « Kultur boche ». L'enfant doit rire aux dépens de l'ennemi et s'en méfier car il incarne l'ogre prêt à dévorer le Petit Poucet. Les dessins le présentent donc soit en position ridicule, soit en situation de supériorité inique. Son visage offre une mine tantôt patibulaire et rébarbative, tantôt stupide et hagarde, bouche bée ou vociférant. Leurs moustaches en crocs imitent celles du kaiser. Lorsqu'ils sont en groupes, ils font ripaille, ivres et la panse pleine.

Ainsi dans *Une famille héroïque* (170), l'oberleutnant est dessiné, couché sous un tonneau, la bouche ouverte sous le robinet⁴⁴⁹. Les Allemands sont montrés en patrouille, avant d'être surpris par les Français. Lors des assauts, ils sont défaits, traîtres ou espions malhabiles. Ils se font aisément détecter et semblent peu méfiants, totalement irréfléchis. Leur lâcheté et leur animalité passent par une représentation métonymique. Leur casque à pointe figure au premier plan des dessins de victimes françaises et signifie leur responsabilité, les accusant d'assassinat. La seconde désignation métonymique est celle du fer des armes, baïonnettes ou sabres, qu'on voit jusqu'à la garde et dont la pointe est dirigée vers les victimes. Elle symbolise la lâcheté de l'ennemi face aux plus faibles comme les enfants ou les femmes. Lorsque leurs avions sont représentés, ils sont placés en position d'infériorité par rapport à ceux des Français qui les survolent.

Les dessins les plus caricaturaux qui en font des Pieds Nickelés allemands, sont ceux du numéro 208, *Les jouets meurtriers*. La déformation longiligne choisie par Bonamy leur confère une allure ridicule et inquiétante qui contraste avec la finesse et la justesse des traits consacrés aux Français. L'oberleutnant Hofseck⁴⁵⁰, très grand, monocle à l'œil, la figure méchante et la moustache en bataille, apparaît toujours sanglé dans sa tunique, ciré et pommadé, laissant traîner nonchalamment son sabre, la cravache à la main. Le dessin

⁴⁴⁹ N°170, pp. 7 et 15. Voir les illustrations en regard.

⁴⁵⁰ N°208, p.7. Voir l'illustration en regard de la page 859.

correspond exactement à la description. Les mains sur les hanches, il vérifie d'un œil sévère le bon déroulement du pillage organisé dans les maisons françaises. Sa longue silhouette fait face à deux « Fritz célèbres pour leurs exploits de brutes » et leur physique, présentés à la page précédant l'explication, de trois quarts de face pour l'un, de profil pour l'autre. Le premier, petit tout en rondeur, n'a plus que la moitié du nez, chaussé de besicles rondes elles aussi, le crâne rasé surmonté d'un béret, le visage déformé par un rictus peu amène et l'air bête. Au second plan, est planté l'autre Fritz, grand, maigre, le visage émacié, en lame de couteau ; il n'a plus qu'une oreille et prend un air attentif devant son chef.

L'infirmité n'est jamais franchement montrée ni accentuée, l'ensemble de la physionomie suffit à ridiculiser le danger, ce qui est un premier moyen de le dominer. Le ridicule s'accroît quelques pages plus loin⁴⁵¹ lorsque le dessinateur les infantilise dans des positions de nourrissons en train de jouer avec Margot la poupée et Fend-l'air le cheval, les jouets des petits héros. Le plus gros est assis par terre, jambes tendues, tête nue, et le second brandit la poupée avec un sourire méphitique. Les deux Prussiens en train de piéger les jouets se réjouissent bruyamment du traquenard meurtrier qu'ils préparent. L'image a un but satirique et polémique puisqu'elle fait sourire tout en indignant sur la lâche cruauté qui consiste à s'en prendre à des enfants via leurs jouets : l'innocence est doublement attaquée de facto. L'iconographie joue sur les contrastes et affiche une visée moralisatrice qui complète le texte : sept pages plus loin, ils réapparaissent piteux, précédés de leur officier, droit dans sa capote, méprisant, monocle vissé sur l'œil.

Les rares représentations des femmes allemandes ne sont guère plus avantageuses et leur image les dessert : Augusta l'espionne du château, malgré sa taille frêle et sa jeunesse, est trahie par ses petites lunettes rondes et son air cruel. « La Charlotte » apparaît d'emblée antipathique du fait de son rôle de marâtre auprès de Pierre Laruquet et son portrait tient de la sorcière et de la reine assassine de Blanche Neige. Enfin la « grosse Bertha », dans *Le mystère du Clos Feuillu*, incarne la matrone allemande, de forte stature, serrée dans ses jupes, l'air revêche. Son nom augure de sa brutalité et de sa lourdeur.

L'image dévalorise donc l'ennemi, comme le fait Poulbot avec ses gosses. Elle adopte une tonalité satirique et use de poncifs antigermaniques ou bien propose une vision violente de l'Allemand. Elle revêt un aspect symbolique dans les numéros 154, *Le Roi Chevalier*, et 177, *Les espions boches* : elle exhale la mort. Les deux émissaires allemands qui quittent la salle de réception du roi belge ont des visages squelettiques et figurent la camarade vicieuse et

⁴⁵¹ N°208, p.17. Voir l'illustration en regard.

perverse⁴⁵². Le corps du commandant allemand mortellement blessé, transporté sur une civière par deux soldats, a déjà une raideur cadavérique et ses traits tirés laissent entrevoir le futur mort, tandis que les brancardiers avancent d'un pas résigné, l'air hébété. L'enfant doit recevoir une idée des prémices de la déroute allemande dès mai 1916 afin d'éviter tout défaitisme et de le conforter dans la certitude de la victoire finale des Français.

Ces derniers, ainsi que leurs Alliés, sont toujours représentés sous un angle favorable. Les dessins harmonieux mettent en scène des groupes organisés, rangés lorsqu'il s'agit de militaires. Souvent en mouvement, saisis en pleine action, ils dégagent une impression de sécurité et de bonté qui s'oppose en tout point à la cruauté et à l'incapacité allemandes. Physiquement aussi, ils sont aux antipodes : grands, minces dans leur uniforme bien coupé pour les officiers, moustachus, barbus et harnachés de leur barda pour les Poilus, ils contrastent par leur sourire, leurs traits fins avec la grossièreté approximative des figures allemandes. Chaque arme est précisément dessinée : fantassins, artilleurs, lanciers, chasseurs alpins élancés, poilus débonnaires, simples pioupious, sous officiers, officiers, zouaves, turcos, tirailleurs, spahis, tous bénéficient d'un portrait fidèle aux clichés de l'*Illustration*. Il en va de même pour les Alliés peints dans leurs uniformes typiques : *Nos amis les Anglais* offre l'éventail des tenues portées dès la couverture associant l'Hindou sikh avec son turban, un caporal et un marin, pipe à la bouche, encadrant un Ecosais, Highlander, reconnaissable à son kilt. Les repères sont également clairs en ce qui concerne les Russes, les cosaques avec leur tunique et leur toque.

Dans les tranchées, à l'assaut, blessés ou victorieux, les Français s'entraident, ils incarnent l'esprit d'initiative, l'ardeur au combat : le buste en avant, la bouche ouverte sur le cri de « vive la France ! », le poing serré ou brandissant leur fusil, ils sont dessinés en mouvement, comme pour contrecarrer cette guerre de positions. Il faut montrer au jeune lecteur que les Français ne sont pas lâches et lancent volontiers l'offensive, sans peur. Le dessin a une valeur didactique et éthique car il explique et rassure, indigné et ravit.

Les civils représentés sont le plus souvent des paysans. Il est vrai que l'évolution urbaine de la France a été lente et le poids des ruraux dans la population et dans la vie publique reste très fort en 1914. Ils sont reconnaissables à leurs vêtements : pantalons de velours, chemise à carreaux et gilet, chaussés de sabots, ils sont dessinés à l'arrêt, avertissant

⁴⁵² N°154, p.11. Voir l'illustration en regard.

les troupes françaises de la présence de l'ennemi ou bien discutant vainement avec des Allemands vindicatifs, bornés et menaçants. Les notables, surtout les maires, les instituteurs apparaissent sous les traits de vieillards respectables, au faciès solennel, à la barbe blanche respirant la sagesse. Veste noire sur petit gilet, lavallière nouée, ils sont pratiquement photographiés dans des poses imposant le respect, avec le geste sûr, une main sur le cœur pour assurer de leur bonne foi, le regard franc plongeant dans celui fuyant de l'adversaire.

Les femmes sont souvent dessinées en retrait, courbées sous le poids des ans ou le fardeau des soucis, apeurées, défendant le sol avec un balai, signe de leur dénuement. Les plus âgées portent un fichu sur la tête, tremblent de leurs mains maigres et superposent la misère dans les plis de leur robe ou de leur tablier. Celles qui bénéficient d'un traitement de faveur de la part des illustrateurs sont les infirmières, les institutrices et les fillettes audacieuses. Les premières, assimilées aux religieuses, portent un voile, une longue blouse blanche et tiennent tête aux Allemands, comme la supérieure de Clermont en Argonne. L'index pointé vers le sol, l'air décidé, un pli d'amertume aux lèvres, elle affirme clairement aux envahisseurs l'interdiction de pénétrer dans cet « asile de souffrance »⁴⁵³. Le dessin renchérit le texte car l'image la montre seule face à quatre officiers allemands alors que le récit n'en mentionne que trois. L'hyperbole iconographique valorise le plus faible. L'infirmière impose le respect et la politesse aux Allemands interloqués. Dévouées, les femmes sont penchées sur un malade alité, l'air compatissant et maternel. Elles guident aussi les Français sur le droit chemin lorsqu'ils sont égarés. Ariane dans le labyrinthe de la guerre, elles sont alors représentées en pied, mais jamais en gros plan, pudeur oblige.

Les femmes dessinées sont de condition modeste, visible à leur tenue simple : robe de paysanne sombre, noire, recouverte d'un tablier blanc, parfois ornée d'une collerette évasée et légèrement dentelée. Elles sont actives, rangent, marchent, apportent des paniers de provisions (160), sourient aux plus démunis. Les plus jeunes sont blondes. La batelière russe a revêtu une tenue traditionnelle et n'hésite pas à se mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture pour noyer « les maudits Prussiens » qu'elle transportait dans sa barque. Comme pour insister sur la mission christique de la femme, le dessin⁴⁵⁴, place au premier plan une croix de calvaire et au second la batelière qui lance sa malédiction sur les Allemands, poing tendu vers eux. A l'arrière plan, de petites silhouettes gesticulent désespérément, bientôt englouties par le flot tumultueux de la rivière. L'Allemagne reléguée à l'arrière plan perd. La mission de la femme est résumée dans

⁴⁵³ N°160, p.37. Voir l'illustration en regard.

⁴⁵⁴ Ibid. p. 21. Voir l'illustration en regard.

ce dessin à dimension symbolique : elle prend une valeur messianique malgré sa position au second plan de l'image comme dans la vie quotidienne dépeinte dans les « Livres Roses ».

Les femmes sont parfois accompagnées d'enfants, le plus souvent d'une fillette, car les garçons intrépides se sont engagés prématurément malgré l'interdiction. Les enfants sont chétifs, souriants, finement dessinés avec leurs cheveux bouclés ou noués d'un ruban. Vêtus de pantalons trop courts pour les garçons ou de robes sarraus pour les filles, un gavroche noué sous le cou ou bien une casquette vissée sur la tête, ils sont toujours respectueux envers les soldats français, tiennent tête aux Allemands malgré leur position de Petits Poucets face à l'ogre germanique. Le dessin page 41 du numéro 147 est particulièrement édifiant de ce point de vue : le jeune Michel Souain est entouré de trois Allemands tous plus repoussants les uns que les autres : barbus, hirsutes, l'air menaçant, les yeux écarquillés, les mains écartées, vociférant, le dominant de leur haute taille, ils sont penchés sur lui comme s'ils étaient prêts à le dévorer⁴⁵⁵.

Le mythe de l'ogre est bel et bien réactivé et même décuplé par l'opposition entre la singularité de l'enfant et la pluralité de l'adulte ennemi. Les fillettes renouent avec le mythe du Petit Chaperon rouge, enfants traversant des bois pour avertir la soldatesque alliée de l'arrivée du loup allemand. Elles offrent des fleurs aux officiers récompensés ou venus remettre des décorations, en tenue traditionnelle pour les jeunes Alsaciennes. Les enfants occupent la place de l'observateur ou du guide au premier plan, contrairement aux femmes. Ils participent à l'idéalisation de la mort car ils sont dessinés souriants, heureux de mourir pour leur mère patrie. Ils soutiennent le regard de l'ennemi, ouvrent la bouche pour exhiler leur patriotisme dans un dernier souffle.

Le destinataire a beau être juvénile, le dessin n'en est pas moins violent lorsqu'il s'agit de la bataille. La brutalité est atténuée par la présence de nuages qui enveloppent parfois l'assaut. Cependant les armes sont exactement dessinées : fusils, baïonnettes, couteaux, canons, obus, lance-flammes. Les barbelés et les chevaux de frise hérissent le terrain. Le no man's land dévoile des arbres déchiquetés, calcinés, des morceaux de bois abandonnés. Les projectiles envoyés sont représentés à l'aide d'un point et de traits obliques autour. Les dessins des tranchées se rapprochent de croquis en perspective⁴⁵⁶. La mort est donnée par euphémisme afin de ne pas choquer l'enfant et de lui laisser une image positive du combat. Elle apparaît sous les traits souriants d'un enfant ou d'un soldat fier d'avoir accompli son devoir et de mourir de « la plus belle mort qui soit ». Lorsque l'ennemi meurt, il est montré à

⁴⁵⁵ N°147, p.41. Voir l'illustration en regard.

⁴⁵⁶ N° 147, p.43. Voir l'illustration en regard de la page 863.

terre, sur un brancard, les yeux clos. L'aspect sanguinolent est évacué. Le dernier fusilier marin frappé à son tour (182) tombe dans la barque qui le transporte, les bras en croix. Le corps incliné en arrière, il s'affaisse au ralenti, dans l'ultime moment qui sépare du néant. Il meurt élégamment.

Le dessin mouvant atténue la morbidité. Le capitaine allemand touché à la poitrine⁴⁵⁷ est montré de dos, prêt à tomber à la renverse ; aucune goutte de sang ne s'écoule à l'issue de ce duel entre officiers. Le seul croquis susceptible d'impressionner les plus jeunes est celui de l'explosion d'un train de munitions où l'on voit des corps projetés en l'air. Cette image tient de « la bête humaine » éventrée et joue sur la disproportion et l'absence de perspective⁴⁵⁸. Cachés dans des buissons, les soldats français sont de faible taille, les wagons renversés et la locomotive enflammée sont schématisés sommairement en petits rectangles. Les corps projetés gesticulent et sont minuscules. La violence est donc plus suggérée que représentée. Le verbe est plus violent que l'image. Ainsi les expressions lapidaires comme « il l'abat d'un coup de sabre » (151), les cris de terreur déclenchés par les égorgements des Gurkhas, la personnification des canons qui « gisaient », les navires crachant leur fumée, marquent davantage les esprits.

Il existe une forme iconographique emblématique, l'allégorie. Elle est utilisée à trois reprises par les « Livres Roses » dans *Deux boy-scouts à Paris* (186), *Verdun ville immortelle* (199) et *Le Lion contre l'Aigle* (201). L'allégorie est un moyen de « parler autrement » comme l'indique l'étymologie « allègorein ». Madame Hollebecque avait utilisé l'image de la grecque Niké, Marie de la Hire préfère une simple représentation de la Victoire ailée, tenant d'une main une branche de laurier et de l'autre le sceptre du combat, Marianne à la tête ceinte d'une couronne laurée, debout sur un nuage et surplombant les jeunes boy-scouts endormis dans le jardin du château de Vincennes après leur entraînement. A l'instar des jeunes héros, le lecteur doit être illuminé par cette apparition qui lui montre la confiance infaillible qu'il doit avoir en la France.

Verdun apparaît sous les traits d'une jeune femme casquée tenant un sabre et l'écusson de la ville : cité fortifiée entourée de remparts, elle ceint la cathédrale du 12^e siècle. Brune déesse tutélaire, elle défie du regard l'assaillant. « Cette sentinelle avancée de la France (...) dit à l'envahisseur : "Halte-là ! Tu ne passeras pas !" ». Son aura irradie la ville qu'elle surplombe : des rais partent de son corps et touchent la ville minuscule représentée à l'arrière

⁴⁵⁷ N°182, p.30. Voir l'illustration en regard.

⁴⁵⁸ Ibid. p. 21. Voir l'illustration en regard.

plan avec ses usines fumantes. La double représentation de Verdun ancienne et récente dominée par la jeune femme insiste sur son caractère inexpugnable⁴⁵⁹.

Le Lion belge affronte l'Aigle allemand sous forme d'ombres fantastiques qui doublent les deux soldats qui se font face : à gauche, un Prussien au casque à pointe, revêtu d'une longue cape, brandit une dague d'un air béat ; à droite un officier belge, baïonnette au canon, affiche un air déterminé. La gravure inaugure le livret en page de couverture et le clôt, illustrant les propos du capitaine Jordaens à ses enfants : « Le Lion du Brabant s'est dressé fièrement contre eux et il chassera au-delà du Rhin, l'Aigle noir des Prussiens. »⁴⁶⁰

L'allégorie fonctionne donc aussi bien au niveau rhétorique que pictural. L'image renforce le manichéisme, illustrant les propos par un aigle aux griffes écartées et aux ailes déployées, le bec largement ouvert sur une langue fourchue. Face à lui se dresse sur son séant un lion héraldique vindicatif, qui avance ses pattes antérieures griffues, gueule ouverte. L'allégorie devient un moyen de connaissance et d'explication du monde. Elle repose ici comme à l'époque médiévale, sur la théorie des quatre sens de l'Écriture, issue des traditions exégétiques. En effet, à l'instar de l'exégèse biblique, elle superpose les sens littéral, topologique, typologique et eschatologique. Au sens historique, elle expose l'événement tel qu'il est relaté, la violation de la neutralité belge par l'Allemagne, la résistance de Verdun. Au sens moral, elle suggère un précepte de loyauté, de défense légitime et de paix victorieuse. Au sens spirituel, elle oppose la raison, l'ordre, le patrimoine à la force débridée, le bien au mal. Enfin au sens eschatologique, elle annonce la victoire de l'humanité, de l'humanisme civilisateur, de la vertu sur la sauvagerie destructrice. Bien sûr les images se sont émancipées du cadre théologique. Il demeure cependant un bestiaire et surtout des allégories descriptives. La personnification ou l'animalisation opérées dupliquent la volonté propagandiste. La couverture du numéro 201 propose même une double allégorie de chacun des belligérants à travers un soldat ombré par un animal emblématique.

On peut donc conclure que l'iconographie des « Livres Roses » est manichéenne et oriente la pensée patriotique du texte vers un sentiment antigermanique primaire. A travers des dessins mouvants, elle caricature les Allemands dans des positions ridicules, les transformant en soudards, en buveurs et en goinfres. Ils se livrent à des scènes de pillage, tentant d'impressionner par leur stature imposante et leur faciès patibulaire. Leur incompetence militaire est figurée dans des scènes de retraite ou de débâcle. A l'opposé

⁴⁵⁹ N°199, p.5. Voir l'illustration en regard.

⁴⁶⁰ N°201, p.32. Voir l'image en regard.

l'image des Français, civils ou militaires, enfants ou adultes, hommes ou femmes, souligne leur bravoure, leur dignité, leur ardeur indéfectible, leur courage à toute épreuve, à travers des tonalités tour à tour tragiques (mort d'Emile Després), pathétiques (l'orphelin pleure sur la tombe de son grand-père), épiques⁴⁶¹. La solitude du héros le grandit. Le dessin est là pour conforter l'enfant dans la certitude de la victoire et la nécessité de soutenir les défenseurs de la patrie.

Au cas où le dessin ne suffirait pas, il est relayé par des photographies authentiques qui cumulent la double fonction d'illustration et de démystification des héros. Deux numéros des livres roses proposent des photographies authentiques : il s'agit des numéros 154 et 180, *Le Roi-Chevalier* et *Les petits Héros de France*. Dans les deux cas⁴⁶², les enfants sont à l'honneur. Le cliché des petits soldats de Montfermeil cautionne le caractère véridique de l'histoire rapportée : à Montfermeil, deux garçons ont suppléé aux fonctions d'appariteur et de tambour suite à la mobilisation de tous les employés de la commune. « Ce roi des petits tambours », Raymond Bourguignon, âgé de douze ans et haut comme trois pommes, est pris en photo au moment où il fait rouler le tambour pour attirer l'attention sur l'appariteur, son camarade. Agé de treize ans, Auguste Buisson a été choisi pour ses qualités de boy-scout débrouillard. Vêtu de sa tenue de boy-scout et portant les galons de fourrier, il s'apprête à lire un arrêt officiel à la population.

La photographie a été bien cadrée afin de focaliser les regards sur les éléments forts en rapport avec le patriotisme enfantin : le tambour à gauche, l'appariteur à droite, tous deux au premier plan regardent en direction de l'appareil ; ils posent, l'air sérieux, comme de petits adultes. A l'arrière-plan, près d'un mur se trouvent une femme et un gendarme qui dirigent eux aussi leur regard vers l'appareil. Sans doute est-ce le maire, Monsieur Corot et la mère d'un des deux enfants. Le cliché devient le héraut patriotique qui interpelle le lecteur afin qu'il s'identifie aux personnages réels, capables de servir leur patrie. L'image duplique la véracité de la lettre insérée. De même, le cliché de Ch. Leclerc représentant Madeleine et André Daniau, les petits héros de France du numéro 180, assure l'authenticité textuelle.

La singularité de ces photographies tient à leur rôle de démystification du héros. Le jeune lecteur a l'habitude de se laisser entraîner par la fiction romanesque quand bien même les anecdotes racontées sont présentées comme réelles. L'enfant bascule dans le monde

⁴⁶¹ Dans le numéro 200, un seul Français vainc des forces ennemies supérieures en nombre ; dans le numéro 209, le drapeau catalyse les forces.

⁴⁶² Voir en regard la reproduction de ces clichés issus du N°154, p.45 (les petits soldats de Montfermeil) et du n°180, p.15 (Madeleine et André Daniau, pour illustrer la vaillante petite boulangère).

transfiguré du récit et s'identifie aux protagonistes héroïques d'une histoire qui le fait rêver tout en lui rappelant le contexte historique contemporain. L'habileté et le courage de ses pairs le laissent pensif, dubitatif et ils appartiennent à la sphère des projections mentales. La présence de ces clichés rompt l'harmonie onirique entretenue par la fiction et renoue avec la réalité quotidienne des enfants, les incitant à réfléchir, voire à culpabiliser devant leur inaction.

La seconde particularité de ces re-présentations réelles est de constituer un doublet des textes dits authentiques, notamment des témoignages comme les lettres insérées dans *Le Roi-Chevalier*, telle celle de M.D. Midel envoyée aux éditions Larousse avec la photo des petits soldats de Montfermeil. Les textes d'auteurs reconnus comme Anatole France qui fait un éloge d'Albert Premier, illustré d'un portrait⁴⁶³, les extraits de discours comme celui de Maurice Maeterlinck prononcé à Milan ou l'allocution de M. Pierre Wolff à la Sorbonne⁴⁶⁴, font partie de cette entreprise de réalisation. On trouve même un dessin inspiré d'une photographie, transfiguration iconographique équivalent de la transfiguration romanesque : « Jeune fille de dix-sept ans dont le père, la mère, les frères et la sœur ont été tués »⁴⁶⁵ légende un dessin de Bonamy. La note de bas de page précise qu'il est inspiré d'une photographie empruntée à *La Guerre en Flandre* d'Alexander Powell.

Ce réseau d'intertextualité et d'inter-iconographies tisse la trame d'une rhétorique de l'influence. L'hypotexte et l'« hypo-image » sont les sources avérées d'hypertextes et d'« hyper-images » qui construisent un cadre dont le lecteur ne sort pas indemne. On vérifie bien ici la théorie postérieure de M. Bakhtine selon laquelle tout texte se construit comme une mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte⁴⁶⁶. Larousse affirme son sérieux documentaire en signalant l'hypotexte et en recourant à la citation. C'est un certificat de garantie du réel, rendu plaisant par la diversification des genres littéraires et la double énonciation des interventions publiques d'orateurs. L'effet de persuasion n'en est que plus fort. Le réalisme descriptif des atrocités est corroboré par les recherches des historiens comme Annette Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau. La critique littéraire permet d'affirmer que le jeune lecteur hypostasie le mythe de l'héroïsme et l'allégorie des nations belligérantes.

⁴⁶³ N°154, p.25. Voir l'illustration en regard.

⁴⁶⁴ Comité Michelet, op. cit.

⁴⁶⁵ N°154, p.32. Voir l'illustration en regard.

⁴⁶⁶ Mickaïl BAKHTINE, *Esthétique de la création verbale*. Paris, Gallimard, 1979, p.311-338.

L'insertion d'une forte propagande nationaliste et antigermanique à destination des enfants est patente dans les « Livres Roses ». Il suffit de lire le titre du numéro 176, *Français avant tout !* pour s'en convaincre. La connotation dépasse le simple patriotisme pour exacerber la fibre cocardière. Le dessin la suggère largement et les éditeurs exhortent leurs abonnés à produire eux-mêmes des illustrations imagées. La mention des sujets de coloriage dans le même numéro est éloquente à cet égard⁴⁶⁷ : on ne peut trouver sujet mieux adapté aux circonstances que le dessin d'un coq gaulois. L'inscription héraldique participe de l'entreprise d'embrigadement de l'enfance. La création emblématique fortement guidée sollicite a priori l'imagination du jeune dessinateur, l'originalité, et refuse l'imitation. « Il s'agit de créer une image personnelle, au moyen de croquis pris autant que possible d'après nature, au moment où le coq chante ». La technique préconisée rappelle la pédagogie rousseauiste de la nature partant de l'expérience concrète. La recommandation s'accompagne d'une attestation sur l'honneur certifiant l'honnêteté du concurrent. Rien n'est laissé au hasard. Le motif patriotique requis rappelle la lignée des « Chanteclerc » depuis le roman médiéval du *Roman de Renart*, en passant par le fameux « Chanteclerc » adopté par le régiment de poilus du numéro 178, *Nos Poilus dans les tranchées*. Il parcourt les livres pour enfants comme celui de Carlègle, *C'est un oiseau qui vient de France*, ou fait les premières de couverture des éditions Hachette dans la collection « Bibliothèque des écoles et des familles ».

La typographie du sujet attire le regard du lecteur : en gros caractères gras sont alignés les termes du sujet : « Les armoiries de la France héroïque ». Deux idées jaillissent de l'intitulé, corrélant l'histoire à l'actualité, le sens littéral au sens moral, et perpétuent la mémoire par l'allégorie animale. Suit le libellé complet du sujet insérant un calembour sur le nom du coq : « Le coq gaulois, fièrement dressé, se détachant sur un fond tricolore, cocarde ou drapeau avec la devise : “Je chante clair”, clame son chant de victoire. » Les orientations cocardières laissent peu de marge au dessinateur, rappelant le leitmotiv de la victoire finale dans une rhétorique où le triomphalisme le dispute au patriotisme. De plus une mise en abyme du projet patriotique se fait jour dans la superposition des emblèmes : le fond déjà symbolique avec cocarde ou drapeau, supporte un second symbole, le coq gaulois que vient compléter la devise, redondance textuelle de l'iconographie, l'ensemble étant inspiré des pièces d'or anciennes de cinq ou dix centimes. Qu'il soit de profil ou bien les ailes déployées, il doit exhaler la fierté française et exalter le patriotisme.

⁴⁶⁷ Voir la page de garde du n°176, ci-contre.

Les conditions du concours rappellent les critères d'évaluation esthétique et insistent sur la nécessité de la discrétion alliée au bon goût, de la sobriété conjugée à l'harmonie et à la ligne artistique de la « belle silhouette du coq ». Suivent les recommandations concernant les dimensions du support en fonction de l'âge des participants ainsi qu'une différenciation des sexes puisque les fillettes peuvent broder leur composition. Tous les enfants sont concernés, y compris les habitants des colonies comme le précise la section « envois ». L'élargissement patriotique est indubitable. Les récompenses prévues appartiennent aussi au domaine iconographique cocardier, puisqu'elles consistent en « belles estampes patriotiques ». Les jeunes participants sont totalement immergés dans un bain patriotique dont la mouvance ne laisse aucune échappatoire. L'adhésion passe par la persuasion martelée à grand renfort d'hyperboles patriotiques. De l'obéissance au consentement, il n'y a qu'un pas, allègrement franchi grâce à la conjugaison de la littérature et de l'image sur un mode apparemment ludique. L'enfant-héros est ainsi placé au centre de la réflexion.

CHAPITRE II

ETUDE DE LA NARRATOLOGIE : FEMMES ET ENFANTS, HÉROS ET HÉROÏNES

Plus de la moitié des histoires de la série héroïque ont pour protagoniste un enfant. C'est dire l'importance accordée à l'enfance pendant la Première Guerre Mondiale. On note en effet un double mouvement d'intégration de la guerre dans l'enfance et de l'enfance dans la guerre via la littérature enfantine des « Livres Roses ». Paradoxalement on a parlé d'oubli de l'enfance pendant cette même période. Cet antagonisme s'explique par le fait que l'on a demandé aux enfants d'oublier leur âge et de réfléchir, d'agir à l'instar des adultes, parfois de s'y substituer. Il faut donc observer quel système narratif, quel type d'énonciation et de point de vue sont adoptés dans les livrets afin d'embrigader les esprits. L'enfant doit grandir subitement, mûrir, devenir un petit homme apte à défendre son pays. Il lui reste des jouets qui subissent aussi l'impact de la guerre, jusqu'à devenir meurtriers comme dans le numéro 208 au titre éponyme, *Les jouets meurtriers*.

La littérature enfantine est là pour rappeler à l'imaginaire des jeunes lecteurs que la guerre s'immisce dans le quotidien et qu'ils doivent se comporter comme les héros de leurs histoires. Il s'agit donc d'étudier comment s'effectue le processus d'identification du lecteur au héros, quels sont les moyens mis en œuvre par les auteurs pour rallier le lectorat à la cause belliciste. L'analyse du système narratif et énonciatif ainsi que du point de vue guide dans le labyrinthe des « Livres Roses ». Une propédeutique à la guerre doublée d'une herméneutique littéraire et iconographique touche l'enfant dont on veut susciter l'admiration et le désir d'imitation. L'adhésion semble ainsi être obtenue par consentement alors que le bourrage de crâne a fait insidieusement son œuvre grâce à une rhétorique parfaitement orientée.

Tout d'abord les auteurs, et notamment Charles Guyon, présentent leurs histoires comme des témoignages. Ils attestent ainsi la réalité des faits et établissent la véracité. Sans entrer dans un débat théorique sur la notion de « témoignage », il est cependant utile de s'appuyer sur ce qu'en dit Jean Norton Cru lui-même :

« Les livres publiés par les témoins de la Guerre offrent une grande diversité. Un seul caractère leur est commun et les distingue du reste de la production littéraire : ils sont censés rédigés (*sic*) d'après des souvenirs et impressions du front, conservés dans la mémoire ou, le plus souvent, notés par écrit. »⁴⁶⁸

Cependant ici les auteurs ont rarement participé au conflit, à l'exception du lieutenant Maurice Randoux. Ils s'appuient sur des faits relatés dans la presse nationale ou locale, parfois sur des récits de Poilus. Ils obéissent surtout à l'injonction gouvernementale

⁴⁶⁸ Jean NORTON CRU, *Du témoignage*. Paris, Librairie Gallimard, 1930, p.73.

d'enrôlement des esprits et cèdent à la tentation propagandiste. Aussi mettent-ils en scène des enfants exemplaires dont on peut dresser une carte d'identité.

1 LA TYPOLOGIE DE L'ENFANT-HÉROS

Ils ont entre dix et seize ans, sont français, alsaciens, lorrains, belges, polonais, russes, anglais, serbes, italiens. L'héroïsme enfantin ne connaît pas de frontière. La plupart du temps ils sont précisément identifiés par leur prénom, leur nom, leur origine géographique, leur âge et leur niveau social. Ils ont pour nom Emile Després, André Guédé, Lucien Marzin, Marcel Huin, André Lange, Maurice Claude, Albert Schuffrenkes, Raymond Roger, Ferdinand Briquet, Pierre Verin, Michel Souin, René Granger, Pierre Laruquet, Etienne Clervel, Pierre Sacier, Louis Durand, Julien Morin. Parfois pour renforcer l'authenticité et préserver l'anonymat, seul leur prénom est mentionné, suivi d'une initiale patronymique comme pour Pierre V. (180), Pierre X., Jean V., Paul D., Marcel M., Albert A., Germain H. (187). Pour les filles il en va de même, mais elles sont moins nombreuses. Elles ne sont pas pour autant oubliées : Clotilde Boucry, Louise Haumont (144), Henriette Maubert, Marguerite Muller (147), Louise M. (180), Marthe la petite exilée du numéro 216 constituent le bataillon féminin aux patronymes bien français. Elles occupent une place moindre, mais non négligeable puisqu'elles représentent 10 à 15% des enfants héros et que la gence féminine participe brillamment à l'effort de guerre dans ces récits.

Les titres des livres ou des chapitres valorisent les enfants par l'emploi de l'article défini qui les rend illustres et les désignent comme des modèles. *Les enfants héroïques*, *Les braves petits Français*, *Le Petit Poilu*, *Les petits héros de France*, *Les enfants belges à la guerre*, *La petite exilée* constituent les enfants en une caste supérieure, digne d'éloges dès la page de couverture. Au titre générique et laudatif s'ajoutent les périphrases tout aussi généreuses et révélatrices des qualités de bravoure inhérentes aux enfants. Les adjectifs « héroïque », « vaillant », « brave », « admirable » sont légion. On trouve ainsi « L'héroïque petit Parisien », « L'héroïne vosgienne » (180), « Le brave petit Lorrain », « Un petit héros alsacien » (144). On peut remarquer la connotation affective qui accompagne ces titres avec l'emploi hypocoristique de « petit ». La fragilité apparente de l'enfant doit émouvoir et provoquer un mélange de compassion et d'admiration pour « La petite Henriette », « Le petit messager » (147), « Le Petit Poilu » (174), la « Bravoure d'un petit Breton » (187). Le titre peut indiquer l'origine géographique (capitale, Alsace-Lorraine, Belgique...) ou bien la fonction sociale qui a rendu illustre le ou la protagoniste comme pour « Une vaillante petite boulangère », « Le petit berger », « L'aventure du petit télégraphiste »

(180). Parfois le titre devient fétichiste en révélant l'objet qui fait la grandeur du petit héros à l'instar de « André Lange et sa brouette » (144).

Il arrive qu'une exclamation à valeur d'apostrophe connote fortement l'admiration : « Brave fillette ! » (144) annonce l'exploit de Louise Haumont. L'apparence anodine et le côté enfantin sont immédiatement relevés par une épithète emphatique dans « Quelques bambins admirables » (144). Il faut donner au lecteur l'impression d'une liste à peine ébauchée de héros dont l'humilité et la jeunesse accroissent le prestige. Le but est d'apitoyer sur le sort d'un enfant et de métamorphoser ce sentiment en admiration au fil du texte. Le statut pathétique d'orphelin participe de cette entreprise de motivation patriotique avec « Le jeune orphelin » (180) et « Histoire d'un orphelin de la guerre » (192).

Il y a une stricte adéquation entre le nom et la nationalité du personnage : le jeune boy-scout anglais se prénomme Frank (155), les jeunes volontaires russes s'appellent Nicolas Orloff, Alexandre Cherviatskin. La plupart des petits Français sont originaires des zones occupées : Emile Després est né à Lourches dans un village du nord, Clotilde Boucry à Avrechy dans l'Oise, Michel Souin sur les bords de la Lys (174) à Archet, Pierre Laruquet dans le nord de la France (176), Louise Haumont dans la Meuse près de Saint-Mihiel, Marcel Huin dans la Meuse aussi, sur le plateau de la Woëvre tout comme Ferdinand Briquet, André Lange en Lorraine, Albert Schuffrenkes à Rougemont dans le Territoire de Belfort près de la frontière alsacienne, Pierre Vérin à la frontière lorraine près de Pont-à-Mousson et Nancy, Fritz le Lorrain à la frontière allemande dans un village au nom indéterminé. On note donc une forte prédominance des zones frontalières de l'Allemagne et du plateau de la Woëvre qui explique l'acharnement des enfants à défendre la terre dont ils se sentent dépossédés.

L'Argonne, la Belgique sont également bien représentées en tant que région ou pays martyrs. Certains enfants vivent en Allemagne, dans l'Alsace annexée, mais n'en demeurent pas moins français de cœur. D'ailleurs la métonymie de l'intitulé souligne le profond patriotisme du protagoniste comme c'est le cas pour Marguerite Muller avec « Cœur d'Alsacienne » (176). Les enfants bretons sont également à l'honneur avec Lucien Marzine de Morlaix ou bien René Granger, dignes émules de Jean Corentin Carré. Ils accomplissent des prouesses exceptionnelles, qui l'installation d'une mitrailleuse sur un monticule pour viser l'ennemi (187, V), qui la transmission de messages sous un déluge de balles (147, V).

La plupart des enfants ont entre dix et seize ans, l'âge des lecteurs des « Livres Roses ». Il existe cependant quelques exceptions : dans la « gerbe de traits patriotiques » du numéro 187, un enfant de sept ans, l'âge de raison, court sous les obus pour récupérer ses livres de classe restés dans sa maison qui va être détruite. La petite Lili âgée de six ans envoie

du tabac, des gâteaux à son père qui est au front en espérant que toutes les filles de France l'imiteront. Roger, neuf ans, collectionne les bons points pour avoir de l'argent et acheter un colis pour les Poilus. Le statut d'orphelin confère aux enfants une maturité étonnante et une liberté d'action liée à l'absence d'entrave parentale. Deux cas de figure se présentent : soit les enfants sont orphelins de père et de mère et livrés à eux-mêmes, soit ils ont perdu un parent, souvent le père, décédé au front, et ils transgressent l'interdit maternel. La disparition des parents, lorsqu'elle est due à la guerre, engendre le désir de vengeance comme c'est le cas pour Pierre V. (n°180) qui a vu son père et sa mère « fusillés par les Barbares ».

2 LA MATURITÉ CONFÉRÉE PAR LE DEUIL

L'absence de la mère incite les enfants à grandir plus vite et à parer au plus urgent : ils adoptent un comportement mature lorsque le père est mobilisé et qu'ils se retrouvent seuls. C'est le cas à Exoudun, dans les Deux-Sèvres, des enfants du boulanger parti à la guerre : André et Madeleine Daniau vont remplacer leur père. C'est la fillette qui est à l'origine de cette décision de fabriquer le pain. L'aîné, fille ou garçon, prend des initiatives et acquiert vite le statut d'un adulte, dépassant même ce dernier par l'ampleur du projet et sa mise en œuvre. La mort de la mère devient un argument de poids pour s'engager et la détermination du garçon est alors renforcée par le caractère pathétique de la situation. La solitude de l'enfant, proche de la déréliction, émeut les officiers qui se laissent attendrir et acceptent l'orphelin dans les rangs du régiment. Ferdinand Briquet, quatorze ans, dont les frères et le père sont à Verdun, « les larmes aux yeux avoue qu'il n'a plus de mère » et souhaite aller à la guerre. Il convainc l'officier de le prendre au sein des troupes (144).

Les orphelins peuvent être placés chez un parent, souvent une tante, seul élément adulte de la famille restant, et apte à prendre en charge les plus jeunes esseulés. Il n'est pas difficile de la convaincre ou de la duper pour s'engager. Les orphelins de père sont envieux et admiratifs des soldats qui défilent. Ils veulent servir immédiatement la France. Ce sentiment d'urgence ne souffre aucune contrainte et les objurgations d'une tante ou d'une mère n'y font rien. La transgression devient un geste qui honore la France et venge le disparu. L'imitation des aînés – grands frères, pères, ancêtres qui ont participé à la guerre de 1870 – catalyse l'énergie et l'enthousiasme des plus jeunes. Lucien Marzin (144) dont les quatre frères sont au front dans l'est, souhaite s'engager « pour aller combattre les Boches ». Généralement les enfants sont persuasifs, calculateurs, intelligents et déploient toute leur éloquence pour convaincre les officiers de les engager. Les verbes de paroles et le lyrisme sont de mise pour illustrer cette rhétorique de l'engagement : « Le boy-scout supplia tellement, il parla avec tant

d'éloquence, que le colonel fut ému et accepta de le prendre à son service.⁴⁶⁹ » Le petit orphelin de Madame Pascal-Saisset touche le capitaine, ému par les souffrances de l'enfant, par son courage héroïque », et finit par l'accepter, l'adopter⁴⁷⁰.

3 LE PATHÉTIQUE ET L'HYPERBOLE ENIVRANTE

L'émotion tient lieu de conviction et les propos sont plus pathétiques qu'argumentés. La gente militaire est sensible et se laisse facilement apitoyer par le sort des petits Français. Nul besoin de discours raisonné, le pathos s'y substitue. Jamais le narrateur ne développe l'argumentation des enfants pour convaincre les officiers : Les jeunes néophytes recourent d'abord au leitmotiv du désir patriotique plus fort que tout ; ensuite ils mentionnent leur situation de solitude ou des antécédents prestigieux ; enfin ils insistent sur le caractère émouvant du plaidoyer malgré son vide argumentatif. Le vocabulaire sentimental pallie le défaut de raisonnement. Le jeune Henri R., orphelin, gagne la confiance des militaires⁴⁷¹ :

« Henri sut attirer l'attention de ses chefs par son courage et son intelligence ; il se distingua dans plusieurs circonstance et les vieux poilus ne pouvaient s'empêcher d'admirer ce gamin, à l'apparence frêle et délicate, qui supportait sans broncher les plus rudes corvées et s'offrait toujours le premier, quand il fallait courir au danger. »

La valeur n'attend pas le nombre des années et l'on assiste à un renversement de situation : l'élève dépasse le maître ou du moins étonne le plus expérimenté. L'archétype de l'enfant héros se dessine aisément : abandonné, avec pour seul arme sa détermination, il persuade plus qu'il ne convainc de son utilité et de la légitimité de son engagement. Soit il est accepté d'emblée, soit il fait ses preuves auprès des plus âgés et des plus aguerris afin d'être accepté et reconnu par la communauté. Cette présentation obéit à un triple objectif : cryptique, didactique, propagandiste. Le métalangage des « Livres Roses » sert la cause patriotique et devient familier aux lecteurs. Il leur inculque facilement et presque à leur insu, la marche à suivre et apparaît alors comme le moteur des énergies infantiles au service de la patrie.

La présence des deux parents ne parvient pas toujours à dissuader les enfants de s'engager. Ils trouvent un subterfuge, surtout lorsqu'ils sont boy-scouts. Lucien Marzin (144) a contracté un engagement pour servir dans un hôpital, « sage décision » aux yeux de ses parents. Il accède ainsi au statut de soldat en devenant ambulancier. Il reçoit l'ordre de partir pour le « Nord où se livraient les grandes batailles ». Les garçons s'enivrent d'hyperboles grandioses qui caractérisent les combats et qu'ils lisent dans les journaux de l'époque comme

⁴⁶⁹ N°144, p.46.

⁴⁷⁰ N°192, p.25.

⁴⁷¹ N°157, p.21.

L'Illustration, ils se sentent l'âme de guerriers dont la pugnacité est attisée par les tapinoses antigermaniques. Les garçons saisissent la moindre occasion pour partir à la guerre : une mère envoie son fils à Paris chez un oncle ; il en profite pour rejoindre un régiment à Senlis. Rien ne les arrête et ils bénéficient de la bonté et de la compréhension exceptionnelle des adultes qui les sermonnent mais n'en acceptent pas moins leur fugue pour la bonne cause.

Les enfants héros proviennent d'un milieu modeste et la guerre apparaît comme un facteur de nivellement, voire d'égalité sociale. Les jeunes garçons sont pauvres et issus de familles de paysans, de bateliers ou de bergers, comme le berger Jean V. (180), de petits commerçants comme le boulanger Daniau d'Exoudun (180), de bûcherons vosgiens. Livrés à eux-mêmes suite à l'invasion des Barbares qui ont décimé les leurs, ils cherchent une seconde famille au sein de l'armée française qui les recueille. Les rares exceptions comme celles du *Mystère du Clos-Feuillu* ou de *Deux boy-scouts à Paris* dont les héros sont des enfants de familles bourgeoises (parents avocats) taisent les écarts sociaux ou bien les font oublier par la solidarité dont font preuve les héros capables de se débarrasser de leurs préjugés. Pierre fils de bonne famille, fait prisonnier avec Louis le fils du jardinier, demande à ce dernier de le tutoyer : « Pierre avait exigé que Louis supprimât le mot "monsieur" devant son nom, et qu'il le tutoyât. »⁴⁷²

4 DES ENFANTS SANS PEUR ET SANS REPROCHE

Les prouesses des enfants sont variées et ne se soldent pas toujours par la réussite totale. Le héros peut mourir. Les auteurs et les illustrateurs n'occultent pas la mort de l'enfant. On peut relever différents types d'action : les enfants s'engagent pour servir au sein de l'armée et doivent montrer qu'ils sont utiles au transport d'armes, de bardas, à la préparation de rations, à l'aide des fantassins. La fonction auxiliaire est le premier degré de prouesses. Dans ce cas, il n'y a pas forcément de rencontre avec l'ennemi, mais un soutien moral et physique apporté aux combattants. Les boy-scouts, forts de leur entraînement physique intense sont admiratifs et envieux devant les soldats qui passent et ils s'engagent coûte que coûte. L'utilisation conjointe du vocabulaire de la discrétion et de l'effort souligne l'ardent dynamisme qui anime les jeunes engagés. André Guédé, douze ans (144), « ne pouvait se lasser d'admirer les soldats. Il se montrait empressé à les servir, les guidant à travers le village, portant leurs armes et leur distribuant du pain et des fruits ». Le jeune boy-scout

⁴⁷² N°197, p.23.

anglais de *Nos amis les Anglais* (155), Frank S., seize ans, « peut sans doute rendre quelques services comme cycliste. »⁴⁷³

Le deuxième palier d'exploits est atteint lorsque l'enfant participe à la bataille et favorise la victoire. Qu'il soit civil ou militaire, il effectue des missions dangereuses, soulignées par le syntagme récurrent « une mission des plus périlleuses », qui convient aussi bien aux plus jeunes qu'à leurs aînés. La valeur de l'exploit se mesure à l'aune du risque encouru : pour l'essentiel, il s'agit de guider une troupe à travers une région ou une forêt inconnues, sources de dangers. La transmission de messages d'un régiment à un autre, ou entre les représentants de la hiérarchie militaire, lieutenant, colonel, général, expose les enfants au feu de l'ennemi. Mais ils se déplacent, se faufilent, courent, se courbent, rampent sous une grêle de balles, sous le feu des obus, arrivent hors d'haleine, mais mènent à bien leur tâche.

Le même schéma narratif ternaire revient systématiquement : l'enfant propose son aide, généralement acceptée après une argumentation rapide, parfois pathétique, souvent convaincante. Ensuite lui sont transmis les ordres qu'il accomplit au mieux. Enfin la réussite de la mission éclaire le dénouement qui accorde les félicitations au jeune héros. La reproduction à l'identique de ce mode narratif attire les lecteurs qui savent, comme dans un conte de Perrault, que la fin est généralement heureuse et salue la victoire du héros, parvenu au bout de son chemin initiatique. Le vocabulaire employé n'est guère varié non plus puisqu'il est censé insister successivement sur le défi, le danger, les efforts, le soulagement, les congratulations. Malgré une diégèse répétitive, le lecteur se laisse prendre au jeu de la guerre mené par son alter ego. Le petit messager (147), Michel Souain, âgé de treize ans achemine les lettres d'un colonel vers le détachement français. « La mission est dangereuse et difficile », mais il est « l'homme providentiel » car il connaît parfaitement les environs. « Il connaît les plus petits recoins du pays, car il est d'un village des environs. »⁴⁷⁴ Il accomplit sa mission avec brio, non sans avoir été intercepté par les Allemands. Comme tous les braves petits Français, il a prévu le problème et avale le message pour ne pas trahir les siens. « Il déchira l'enveloppe, lut la lettre, et l'avalait, après l'avoir bien mâchée. »⁴⁷⁵ Les enfants gardent leur sang-froid en toutes circonstances et font preuve d'un opportunisme admirable, profitant de la moindre inattention de leurs geôliers pour s'enfuir, plonger dans un canal,

⁴⁷³ N°155, p.42.

⁴⁷⁴ N°147, p.33.

⁴⁷⁵ Ibid. p.40.

s'évader d'une grange. Le romanesque aventureux accompagne la relation de l'exploit afin de surprendre le lecteur par les rebondissements.

La situation se reproduit dans les livrets. Dans le numéro 147, « un gamin intrépide », Pierre Vérin, âgé de douze ans, est fait prisonnier alors qu'il est parti en reconnaissance pour les soldats français. Les enfants tirent avantage de leur jeunesse et utilisent des ruses assez grossières, prétextant par exemple prendre des nouvelles d'une grand-mère pour justifier un déplacement en zone occupée. Le narrateur intervient d'ailleurs pour souligner cette avantageuse innocence : « qui eût pu soupçonner ce gamin d'aller observer l'ennemi ? »⁴⁷⁶ Il entend rallier à sa cause le jeune lecteur devenu complice, mais sa question prend également à témoin de l'ignominie des Allemands, capables de faire fusiller un enfant pour espionnage. Non seulement la guerre happe l'enfance, mais celle-ci en devient la victime expiatoire à travers l'offrande des plus jeunes à la patrie. L'abnégation juvénile est entière et ravit le lectorat par la surenchère de bravoure. L'antépénultième étape du schéma narratif consiste toujours à préciser l'état d'esprit du jeune prisonnier ou de l'enfant dans l'embarras afin d'attirer l'admiration et de donner une leçon d'altruisme. Il faut faire fi de l'égoïsme et des angoisses personnelles. « L'enfant ne tremblait pas pour lui, mais il frémissait à la pensée que les Français pouvaient courir un danger. »⁴⁷⁷ Le narrateur anticipe toujours la réaction du lecteur et insiste sur la nécessité d'un dévouement désintéressé généré par l'intérêt supérieur de la nation.

5 LE MARTYROLOGE ENFANTIN

L'accès au rang de héros et parfois de martyr se fait sur un mode identique. Il témoigne de la volonté de participer à la défense du pays contre l'envahisseur. Sur le plan littéraire, le schéma narratif reste le même pour tous et les termes élogieux sont équivalents. Les enfants partent en mission, tant pour le compte des civils terrés dans des caves que pour celui des soldats dans l'attente d'informations. L'objectif initial est affiché dès les premières lignes après une brève présentation de la situation géographique, stratégique et angoissante des principaux intéressés. La mission est ensuite accomplie grâce à un acte volontaire en forme d'offrande, avec un raisonnement et des précautions dignes d'un adulte. L'issue peut être tragique. La petite Clotilde Boucry, « une héroïque enfant » (144), s'offre pour aller voir ce qui se passe au dehors malgré les mises en garde de sa mère. Les Prussiens ont envahi le village d'Avrechy dans l'Oise. Le passage renoue avec la légende du Petit Chaperon Rouge.

⁴⁷⁶ Ibid. p.9.

⁴⁷⁷ Ibid. p.12.

L'enfant va se jeter dans la gueule du loup après que sa mère lui eut recommandé la plus grande prudence : « Prends garde, si tu étais vue, les Allemands pourraient te tuer. »⁴⁷⁸ La double assimilation de la fillette au Chaperon Rouge et de l'Allemand au loup s'impose. La scène de confrontation est d'ailleurs illustrée par le dessin en pleine page, en regard du texte. Le choix de la disproportion dans la taille des individus corrobore cette allusion légendaire : le décalage est manifeste entre l'immensité du uhlan à cheval sur la route, lance pointée contre fillette et la petitesse de la faible Clotilde, seule, à pied sur le trottoir.

Outre la mission de reconnaissance, les enfants ont aussi celle d'avertissement de la présence de l'ennemi. Ils mentent à ce dernier pour l'égarer ou le faire tomber dans un piège. Animés par un sens de l'honneur inné, ils refusent systématiquement de collaborer avec les Allemands, ouvertement ou non d'ailleurs, quitte à payer de leur vie. Ils prennent des risques en cachant des fugitifs français ou alliés, parfois à l'insu de leur famille. Ils acquièrent le statut de résistants adultes et responsables alors qu'ils sont encore en âge de jouer. Mais ici le jeu n'est plus virtuel. Pierre X. (180) cache neuf Anglais chez sa tante, propriétaire à Roye d'une grande et belle maison. Il organise même leur évasion en les déguisant en femmes et en les accompagnant jusqu'à la sortie de la ville. On note donc ici trois motifs récurrents tout au long des récits héroïques mettant en scène les enfants : la capacité de prendre des initiatives, le recours au travestissement pour duper l'ennemi, la fonction éclairante de guide dévolue à l'enfant.

Comme dans les contes, celui-ci peut mourir. La double fonction initiatique et propagandiste est inscrite dans une diégèse qui, loin d'occulter la mort infantile, lui accorde le rôle de viatique pour l'âge adulte : accepter la mort, c'est se comporter en stoïcien et accéder au rang d'homme mûr et réfléchi qui a réussi à transcender le problème. La mort confère aux enfants le rang de martyrs ; elle les grandit et les auréole d'un prestige qui confine à l'apothéose. Loin d'être crainte, elle est l'enjeu d'un pari éditorial et auctorial : obtenir un engouement durable et total du lecteur en dépit de la mort du héros qui n'effraie pas. Elle participe de l'entreprise initiatique des « Livres Roses ». Elle n'est pas barbare, au sens étymologique du terme, mais apparaît comme une composante inéluctable du sauvetage de la patrie et de la liberté des peuples. Elle devient admirable, et non repoussante ou effrayante. Elle suscite l'indignation, la révolte, la haine pour le meurtrier désigné comme l' « assassin », le « barbare », le « sauvage ». Elle provoque la reconnaissance, l'enthousiasme, le respect

⁴⁷⁸ N°144, p.13.

pour la victime idolâtrée. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'elle fanatise mais la frontière est ténue.

La mort est souvent brutale, parfois accidentelle, souvent assénée par l'ennemi. Les petits héros la donnent aussi sans vergogne. Les enfants ne sont pas suicidaires, même si leur entêtement peut leur être fatal. La représentation picturale sans ambages magnifie l'enfant martyr, en position héroïque, main sur le cœur, bouche ouverte, au moment ultime. La mort est délivrée sciemment par l'ennemi furieux d'avoir été dupé par plus petit et plus faible que lui. Les enfants meurent fusillés, percés de coups de sabres ou de baïonnette. La mort vengeresse et sadique augmente le prestige des petites victimes et leur dresse une auréole de saints. La glorieuse défaite des enfants les installe dans un processus de glorification digne des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné ou de l'éloge de Léonidas et d'Ischolas par Montaigne dans « Des Cannibales »⁴⁷⁹. La mort réplique est extrêmement violente.

Il suffit de lire la relation de celle d'Emile Després qui a donné lieu à de nombreuses réécritures. Condamné à mort par un « vicieux officier allemand » pour avoir donné à boire à un sergent français blessé et prisonnier, il est placé face à un dilemme : soit il tue le Français allongé au sol et sauve sa vie, soit il renonce mais sauve son honneur et celui de la France. Il décide de tirer à bout portant sur l'Allemand qui lui a remis un fusil, se sacrifiant par là même. La scène rapportée en hypotypose insiste sur l'effet de duplication : le jeune Emile Després a reproduit le geste du sergent français qui a tué un Allemand en train de battre une femme française. « Tiens ! (...) Voilà ce que mérite un lâche tel que toi ! »⁴⁸⁰ De son côté, Emile abat l'officier allemand en s'écriant : « Maintenant (...) tu n'assassineras plus de Français ». La brutalité des gestes et la violence verbale coïncident tandis que la reproduction de l'acte héroïque n'attend que d'être multipliée à l'infini par les lecteurs adeptes d'exploits et en mal d'insertion belliciste. L'absence de ponctuation forte et de blanc typographique pour séparer la dernière réplique du héros de la conclusion du jeune auditeur intradiégétique, entend lier les deux enfants dans une même revendication patriotique où le pathos cède la place à l'éthos. L'orateur diégétique doit établir une ressemblance rassurante entre ses héros et ses auditeurs afin que ces derniers se sentent investis d'une mission et soient dignes de la confiance de leurs aînés.

Charles Guyon dans le numéro 144 des « Livres Roses » de décembre 1914⁴⁸¹, évoque l'assassinat d'Emile Després en ces termes : « Les soldats furieux se jettent sur lui et le

⁴⁷⁹ MONTAIGNE, *Essais*, « Des Cannibales », I ; 31, 1592.

⁴⁸⁰ N°144, p.8.

⁴⁸¹ Ibid. p.12.

percent de coups de sabre et de baïonnette. “Vive la France !” crie l’enfant, et il meurt plein d’un courage héroïque ». J. Jacquin et A. Fabre, en 1918, dans un beau livre aquarellé intitulé *Petits Héros de la Grande Guerre*, changent son patronyme et l’appellent Emile Desjardins. Ils en font un petit galibot qui meurt crânement dans les mêmes circonstances, sans toutefois prononcer la sacro sainte dédicace à la France :

« Une minute après, il tombait à son tour, frappé de dix coups de baïonnettes, et il mourait, en murmurant d’une voix attristée : “Maman avait raison : j’aurais dû faire attention ! ” »⁴⁸²

Le héros conserve une part enfantine dans le regret émis au moment de mourir, regret dont la sincérité émeut davantage le jeune lecteur que l’artificiel cri de victoire prononcé dans la première histoire. Enfin Jean Aicard, en janvier 1915, dans un ouvrage scolaire intitulé *L’Héroïsme français*⁴⁸³ situe plus précisément l’histoire dans le temps, août 1914, mais conserve la violence de son assassinat : « Emile Desprès est percé de six coups de baïonnette et il meurt sur le bord de la route, la victime à côté du bourreau. » L’anecdote est suivi d’un sujet de réflexion donné aux écoliers : « Emile Desprès est bon, courageux, intelligent et héroïque. Comment manifeste-t-il sa bonté, son courage, son intelligence, son héroïsme ? ».

Dans tous les exemples cités, la mort est expéditive, sa cruauté est plus ou moins amplifiée par le nombre de coups de baïonnette ou de sabre. La différence essentielle réside dans le caractère affiché par l’enfant au moment de mourir : défi patriotique chez Guyon, silence total chez Aicard, regret enfantin chez Jacquin et Fabre qui respectent davantage la vraisemblance due à l’âge. L’observation de l’historicité des réactions enfantines fait apparaître deux tendances : au début du conflit le patriotisme exalté l’emporte sur l’enfance meurtrie ; à la fin, l’aspect didactique et moral supplante l’enthousiasme cocardier dans la simplicité touchante d’une ultime remarque juvénile. En 1915, l’adaptation aux élèves et l’orientation de la pensée sont manifestes dans le sujet de réflexion qui résume les qualités du jeune Emile en quatre adjectifs, repris dans une redondance nominale augmentée d’une qualité supplémentaire et intellectuelle. L’esprit et le cœur sont ainsi réunis et donnent lieu à une explication de texte destinée à susciter l’admiration des écoliers, au besoin les guident vers cette mimésis patriotique à travers une recherche lexicale et sémantique.

La mort lente laisse le temps à la victime de savourer ses derniers instants et l’offrande patriotique de soi. La mort ou la maladie de l’enfant est toujours due à l’ennemi par les privations qu’il impose ou les exactions qu’il commet sur les civils. Quelle que soit la situation, le garçonnet – car jamais une fillette ne meurt dans les « Livres Roses », seule la

⁴⁸² J JACQUIN et A. FABRE, *Petits Héros de la Grande Guerre*. Paris, Hachette, 1918, p.93. Voir l’illustration en regard.

⁴⁸³ Jean AICARD, *L’héroïsme français*. Paris, Hatier, 1915, p.121.

filles de la châtelaine de l'*Histoire d'un jeune orphelin*, est atteinte du croup, mais est sauvée grâce à l'intervention du jeune Claude – intériorise la souffrance, ne se plaint pas et est heureux de mourir pour sa mère patrie. Le jeune Maurice Claude (144), « victime d'horribles blessures », suite à l'invasion de son village par les Allemands offre un exemple de courage exceptionnel face à la mort. L'acte de bravoure réside dans la parole rhétorique. La mise en scène tragique insiste une fois de plus sur le pathos : « Il sentait la mort venir lentement » et appelle sa mère refoulée par les vociférations allemandes. La compassion du colonel prussien qui le visite ne change rien à la détermination de l'enfant. Sa résistance conjuguée à la haine de l'Allemand est ravivée à la vue du « casque odieux », métonymie antigermanique prémonitoire de la réponse de l'enfant qui sonne comme un glas : « Je ne souffre pas, puisque je meurs pour ma patrie ». La patrie est cette seconde mère qui applique un baume apaisant sur les blessures et rassure. Mourir pour elle sublime les victimes. Le rituel « vive la France » crié ou murmuré dans un dernier souffle est un passeport pour l'éternité.

La mort peut survenir au cours d'une mission : dans ce cas-là, elle est pressentie par l'accumulation de blessures toujours plus graves, et présentées dans une gradation lexicale. La conclusion porte alors sur les qualités du héros et méprise l'ennemi de son oubli. Le jeune René Granger doit accomplir une mission « des plus périlleuse » en transmettant des ordres aux tranchées. Sain et sauf à la première intervention, il est atteint à la cuisse à la deuxième, et mortellement frappé à la troisième. Il transmet des informations au colonel et meurt en pensant à ses parents, son lointain pays. L'attachement aux racines persiste jusqu'au bout de la vie et se manifeste à l'ultime instant. La mort représailles est la plus révoltante car elle touche les plus faibles et signe la méchanceté et la défaite de l'ennemi qui n'a d'autres moyens de se venger. Le sentiment d'injustice et de haine antigermanique est suscité par la mort inique du faible et du juste. Le petit berger Jean V., âgé de douze ans (180), est fusillé sans pitié après avoir été attaché à un arbre. Grande est aussi l'indignation soulevée par la mort cruelle du jeune Paul D., dix ans (180), fusillé avec sa mère pour avoir fourni de faux renseignements aux Prussiens. L'hommage consiste en une simple phrase : c'était « un gamin sans peur ».

Les illustrations mortifères n'échappent aucunement la violence et érigent les victimes au rang de héros martyrs. Le médaillon de couverture du numéro 144 représente Emile Desprès de face, adossé à un mur, un genou à terre, la main sur le cœur, défiant ses adversaires du regard, la bouche ouverte pour clamer un « vive la France ! » qui lui sert d'auréole. A sa représentation en pied s'oppose la désignation métonymique du bourreau par les sabres et les baïonnettes prêts à le transpercer, tenus par des mains assassines, dont les possesseurs sont

hors du cadre. La métonymie des armes ou du casque à pointe qui a roulé au premier plan, insiste sur la lâcheté des Allemands dissimulés. La victime est ainsi sublimée juste avant les coups fatals⁴⁸⁴.

L'image reproduisant les derniers instants de Maurice Claude offre dans une demi-page encadrée, la vision d'un enfant au visage vieilli par la douleur, se redressant péniblement dans ses draps, mais au profil courroucé et menaçant. Il darde ses paroles vers un officier prussien à l'air débonnaire et respectueux⁴⁸⁵. A l'arrière-plan se trouvent deux sentinelles au sourire sadique. Là encore, la mort n'est pas dessinée, mais le moment qui la précède, le dernier souffle – bouche ouverte –, l'ultime regard de défi. La souffrance qui devance la mort apparaît aussi dans la représentation de René Granger assis au pied d'un arbre, se faisant un garrot autour de la cuisse, l'air attentif mais nullement inquiet. L'horrible souffrance dépeinte par les mots est éludée par l'image : cette dernière affiche le sérieux qui sied à un bon patriote en toutes circonstances.

Le médaillon de couverture du numéro 180, *Les Petits Héros de France*⁴⁸⁶, peut être rapproché de la gravure du numéro 144 puisqu'il représente la victime impuissante face aux armes ennemies : alors que l'un est adossé à un mur, l'autre, le jeune berger Jean V., est ligoté à un arbre pour être fusillé. Les motifs du regard vindicatif, de la bouche ouverte sur l'ultime verbe patriotique, reviennent régulièrement. L'enfant aux cheveux bouclés est montré dans son intégralité et dans son intégrité. Il est entier, honnête et franc et ne se cache pas derrière la synecdoque d'une arme. Seuls quelques signes prémonitoires augurent de la funeste fin. La mort du chien de Jean précède celle du berger et apparaît en regard de la page précédente, tel un sombre présage. Au centre et au second plan, gît le chien, les quatre pattes en l'air, séparant le bien du mal : à gauche, trois Prussiens armés, bouche ouverte sur des vociférations menacent le berger et sont dessinés en mouvement, le doigt pointé sur leur future victime, le fusil toujours dirigé vers le chien abattu. A droite Jean s'avance, le bâton levé, protégeant son troupeau de moutons figuré à l'arrière-plan. Une tentation herméneutique peut y voir la figuration du gardien du troupeau des âmes françaises qui ne se vendent ni ne s'achètent, une forme d'allégorie de l'honnêteté⁴⁸⁷. Le manichéisme de l'image est flagrant dans la symétrie des personnages dessinés de part et d'autre d'une diagonale figurée par le cadavre du chien et l'herbe foulée au pied. La symbolique du pasteur qui garde ses brebis face au loup allemand, se métamorphose en un affrontement du bien contre le mal, du faible contre le fort, du

⁴⁸⁴ N°144, p.11.

⁴⁸⁵ Ibid. p.39. Voir l'image en regard.

⁴⁸⁶ N°180, Voir la représentation du médaillon de couverture en regard.

⁴⁸⁷ N°180, p.32. Voir l'image en regard de la page 882.

singulier contre le pluriel. La mort imagée par le chien tué trouve aussi son reflet dans le visage émacié des uhlans.

Enfin une dernière représentation des représailles mortelles rappelle les deux premières gravures des numéros 144 et 180. Il s'agit là encore du moment où le petit Paul D. va être fusillé avec sa mère⁴⁸⁸. L'image constitue un retour en arrière par rapport au texte dans lequel elle est insérée. Légendée, elle oppose le bien et le mal, David et Goliath, le faible et le fort. Appuyée contre un mur, la mère tient son fils par le cou et tous deux fixent avec détermination et provocation les fusils meurtriers dont on aperçoit l'extrémité. A l'arrière-plan, en pied, l'officier allemand commande le feu. Tous les personnages sont dessinés en pied, mais là encore, la désignation métonymique de l'Allemand par l'arme ou par le recours aux plans éloignés, le désigne comme le lâche et fustige sa cruauté.

6 UNE LITTÉRATURE FÉMINISTE ET FÉMININE PUISSANTE

Il faut accorder une mention particulière aux filles et aux femmes dans les « Livres Roses ». La narratologie et la rhétorique déployées prouvent que filles et garçons sont également touchés par les discours de mobilisation : « ils sont pareillement soumis au feu roulant de la propagande patriotique », comme le souligne Manon Pignot⁴⁸⁹.

Tout d'abord la fillette rencontrée dans la série héroïque de Larousse est une auditrice particulièrement attentive aux histoires racontées par son père, lui-même héros, et un intermédiaire identificatoire dans l'énonciation. On trouve des situations d'énonciation identiques dans les numéros 144 et 201. Le même noyau familial est constitué. Dans le premier livret, la fillette se présente sous les traits de Jeanne, sept ans, fille du commandant Desloges : blessé lors un combat, « le brave officier » s'est retiré dans sa famille près de Paris, en attendant de retourner au front. La fillette a deux frères, Pierre, dix ans, et René, huit ans. Le trio est uni autour du père, mais dans toutes les histoires, le nombre de garçons est supérieur à celui des filles, comme instaurer une suprématie masculine destinée à rassurer les Français sur les successeurs potentiels des combattants. De même dans le numéro 201, le noyau familial est constitué de trois enfants, deux garçons et une fille : Pierre, sept ans, Jean neuf ans, et Louise, douze ans. Le père est un « brave Flamand », amputé d'une jambe et retiré dans un faubourg du Havre, devenu une petite Belgique. Dans les deux livrets, les narrateurs racontent à leur jeune auditoire, les exploits d'enfants ou bien du vieux Lion de

⁴⁸⁸ Ibid. p.36. Voir l'image en regard.

⁴⁸⁹ Manon PIGNOT, « Petites filles dans la Grande Guerre, un problème de genre ? ». *Revue Vingtième siècle*, n°89, janvier-mars 2006, p. 14.

Brabant contre l'Aigle noir des Hohenzollern. L'absence de la mère est notable dans les deux ouvrages et la fillette est censée remplacer la pensée maternelle par ses inquiétudes ou ses désirs.

A l'instar des techniques utilisées dans les abécédaires ou les livres de Hansi, une familiarité conviviale est instaurée par le système narratif : un « papa », substitut narratif de l'auteur, raconte à ses enfants des exploits accomplis par des héros mémorables. A la double énonciation correspond une double identification : le lecteur retrouve ses propres questions dans celles que posent les enfants. Il voue la même admiration aux jeunes héros auxquels ils souhaitent ressembler et qu'ils désirent rencontrer. La leçon de morale finale leur soumet le même patriotisme. L'enthousiasme est déclenché dès les premières lignes : les réactions des enfants fusent avant que le père n'ait entrepris les récits. Le plus âgé veut accompagner son père à la guerre, le puîné veut relever les blessés et la fillette les soigner. Leurs réactions correspondent aux tâches qui sont normalement dévolues en fonction des âges et des sexes.

La fillette transmet des inquiétudes et une compassion toutes féminines. Elle intervient essentiellement pour conclure les histoires relatant des actes de bravoure féminine. On constate différents types de conclusion, allant du simple devoir de mémoire au véritable engouement pour une héroïne, engouement augurant d'un futur engagement à l'identique. Jeanne conclut l'histoire de Clotilde Boucry qui a su induire en erreur les Allemands et sauver les soldats français : elle insiste sur la nécessité, le devoir de garder son nom en mémoire. La deuxième réaction est engendrée par une histoire qui provoque le désir de rencontrer le personnage, présenté comme réel. L'admiration et le mimétisme sont tels que le lecteur en oublie la fiction ou la diégèse pour l'enfant auditeur du récit. L'illusion est d'autant plus forte que l'histoire est présentée comme authentique. Aussi il apparaît naturel de vouloir rencontrer Louise Haumont qui a averti les Français de la présence des Allemands. La répétition des situations, la redondance des exclamations et le recours à l'alternance des discours direct et indirect martèlent le message patriotique. Les syntagmes récurrents comme « acte héroïque », « mériter de la patrie » participent de cette entreprise mimétique et illusionniste.

La troisième réaction féminine face aux actes de bravoure et au danger, est l'expression d'une inquiétude maternelle. L'enfant, si jeune soit-elle, est capable de se substituer à la mère absente des récits, à la mère qu'elle deviendra et manifeste ses préoccupations vis-à-vis d'une femme dont le mari ou le fils est au front. C'est le cas pour l'histoire d'André Guédé, douze ans, qui est parvenu à intégrer un régiment de fantassins malgré l'interdiction maternelle. Sa mère apprend sa conduite héroïque par la presse. Et Jeanne de se soucier de la mère inquiète et de compatir à sa douleur. La sensibilité dite

féminine affleure dans les réactions de Jeanne qui s'interroge, comme le lecteur ou la lectrice potentielle, sur la mort des enfants. La situation pathétique du brave petit Lorrain, Marcel Huin, « grièvement blessé », l'émeut particulièrement. Il est naturel de poser la question de la mort des héros en conclusion, même si elle est rare. Pour l'enfant, la mort n'est plus virtuelle et devient réelle, proche, il la côtoie ou bien est concerné par elle, au moins à la troisième personne. Elle leur apparaît comme le corollaire obligé de la guerre. Le silence respectueux qui accompagne la disparition d'un enfant est parfois la meilleure épitaphe qui soit.

Les réactions de l'auditrice sont celles des lectrices. Les exploits accomplis par les fillettes ou les femmes traduisent un clivage dans les actes et dans les discours profondément « genrés ». Cette différenciation sexuée apparaît dans la presse enfantine aux titres révélateurs : *Fillette*, *La semaine de Suzette*, *l'Etoile noëliste* pour les filles, *l'Epatant*, *Mon Journal*, *Cri-Cri* pour les garçons. Le genre du titre indique le sexe de l'interlocuteur. Les héros comme *Les Pieds Nickelés* parlent aux garçons tandis que les héroïnes comme *Bécassine* s'adressent aux filles. Une majorité de titres masculins l'emporte dans la série héroïque des « Livres Roses » où l'on recense seulement deux titres franchement féminins, qui ne laissent aucun doute sur le sexe des protagonistes : *Les héroïnes de la guerre* (160) et *La petite exilée* (216). En dehors de ces livres, les femmes apparaissent épisodiquement au cours d'une histoire, occupant le rôle d'une enfant ingénieuse, d'une mère courage, d'une grand-mère révoltée, d'une épouse dévouée. La différence de traitement entre filles et garçons dans l'économie narrative des textes est à l'image des rôles qui leur sont attribués dans la réalité de l'effort de guerre. Les fillettes sont toutefois dotées d'une maturité supérieure à leur âge, qui leur confère un pouvoir de décision étonnant, en faisant les instigatrices hors pair d'initiatives judicieuses et patriotiques, comme c'est le cas dans le numéro 176 dans « Cœurs d'Alsaciennes », avec Marguerite Muller, treize ans, qui décide pour sa mère. Les filles bénéficient d'un patronyme complet alors que les mères restent souvent anonymes.

La logique de construction du discours de guerre reste la même : la nécessité de sauver la patrie française synonyme de civilisation et d'humanisme s'impose face à la barbarie allemande et sa « Kultur ». Les enfants sont de fait incités à grandir plus vite, à se séparer de leur enfance. L'objectif des « Livres Roses » est de « montrer l'énergie, la volonté, l'amour du pays qui animent le cœur des petits Français » (144), et de les insuffler aux lecteurs, si besoin était. En mettant un bémol sur les atrocités commises par les Allemands sans pour autant les éluder, la série héroïque propose un discours qui oscille entre sermon pathétique et geste héroïque. La vision, pathétique elle aussi, des blessés, des cercueils, des femmes explorées, des Belges exilés, des villes incendiées est complétée par l'image épique de soldats

toujours prêts à l'assaut, capables de donner leur vie pour la France, « chantant joyeusement » « la Marseillaise » ou « le Chant du départ » pour alimenter une énergie sans cesse renouvelée.

7 DES LIVRES CONVENTIONNELS ET SEXUÉS

Après avoir entraîné le lecteur juvénile sur les sommets extrêmes de l'engagement transgressif et du dévouement mortel, la série héroïque propose des conclusions plus raisonnables et mesurées, adaptées aux destinataires, et en conformité avec les instructions officielles. Les conseils sont mesurés, le vocabulaire empreint d'une sage générosité, les injonctions copiées sur le modèle institutionnel : il faut rassembler ses économies, l'argent des étrennes pour « envoyer des vêtements et du tabac à nos soldats ». Des caisses de solidarité sont créées à cet effet dans les écoles. Les souscriptions à l'emprunt national sont à l'ordre du jour et gagnent les écoles, par le truchement des bons points qui en font la publicité. Des journées sont dédiées aux pays martyrs évoqués dans les « Livres Roses » : journées de la Belgique, de la Serbie.

Les livres font office de memento et constituent une mise en abyme du projet éditorial d'entretenir et de perpétuer le souvenir de ceux qui combattent. Non seulement leurs personnages rappellent incessamment ce devoir, mais les ouvrages en eux-mêmes composent la matière tangible et concrète de cette œuvre de mémoire. Les petites filles rivalisent d'ingéniosité pour rappeler aux Poilus que leurs enfants ne les oublient pas. A première vue, les enfants sont censés répondre de façon identique à l'injonction au sacrifice, même au sacrifice suprême du sang, déjà consenti par les combattants. Cette abnégation trouve son équivalent enfantin dans la réussite scolaire. Le devoir scolaire est patriotique.

« Je tacherai de bien travailler pour que tu sois content et que tu n'aies pas trop de peine parce que tu dois travailler plus à faire des obus pour tirer sur les sales Boches qui font du mal aux pauvres Français qui souffrent pour les méchants boches qui sont cruel et qui tue des enfants de un an et de deux qui souffre et qui pleur (*sic*) »⁴⁹⁰,

écrit la petite Françoise Marette à son père le 21 septembre 1915. L'enfant est amené à rivaliser de force laborieuse avec l'adulte afin d'honorer un contrat tacite passé avec l'école et soi-même. Il faut être digne de ses parents, de ses ancêtres. Les conseils donnés par les « Livres Roses » ne sont pas demeurés lettres mortes et encore moins à l'état de fiction, comme le prouve la correspondance de Françoise Dolto.

Chansons et poésies de la guerre, premier et deuxième livres (172 et 181), offrent à cet égard une sériation remarquable selon l'âge et le sexe. Dans le premier volume, huit

⁴⁹⁰ Françoise DOLTO, *Lettres de jeunesse*. Paris, Gallimard, 2003, p.55.

rondes sont destinées aux tout petits grâce à leur rythme entraînant. Six chansons avec cinq airs patriotiques doivent insuffler aux garçons l'ardeur guerrière pour défendre leur sol. De « jolies poésies à réciter » sous forme de trois pièces à dire sont réservées aux filles. On retrouve la séparation catégorielle qui préconise aux garçons l'entraînement physique et l'enthousiasme cocardier, et aux filles l'esthétique de la douceur. Même les parents à qui on rappelle leur enfance, doivent être touchés : cette suggestion nostalgique destinée à satisfaire les plus âgés dévoile surtout l'autosatisfaction des éditeurs qui s'adressent à tout public et établissent une connivence en signant l'avis aux lecteurs, « vos amis les éditeurs ». Le souci de l'obsession guerrière les anime.

Les deux livrets rappellent régulièrement que le travail scolaire sous-tend l'engagement patriotique, comme le fait Françoise Dolto dans sa correspondance. Il suffit de fredonner « Il était un cancre parfait » ou bien « Il était un petit Potache » pour s'en convaincre (172). De ces deux adaptations de la comptine « Il était un petit navire », se dégage une leçon de morale incitant les enfants à bien travailler à l'école, car c'est non seulement un devoir préliminaire à l'engagement patriotique, mais c'est aussi un des enjeux de la guerre que d'opposer la culture française à la « Kultur » germanique. Or les enfants sont les détenteurs de cette force potentielle apte à imposer la France comme l'emblème du droit et de la civilisation.

Chaque chanson donne lieu à une saynète en forme d'apologue : le petit potache s'est engagé dans les bois de l'Argonne « sans bachot, barbe ni moustache » et revient couvert de gloire et décoré. Le zeugma insiste sur l'absence de formation scolaire due à la jeunesse de l'individu. L'armée a complété son instruction sur le vif. A partir du contre exemple du « Cancre parfait », l'auteur entend montrer comment l'école apprend à devenir patriote et fait honte au paresseux. Une situation extrême oblige ce dernier à changer d'attitude : humilié par un volontaire « boche » de seize ans qui se rend compte de son ignorance, il décide de se mettre au travail. Le refrain évolue du blâme à l'éloge final, moquant le « vilain cancre », fustigeant la « vilaine histoire », dénonçant les « méchants hôtes » allemands, méprisant la « grande honte », célébrant « la victoire » du travail sur la paresse et l'ignorance. Le combat de l'écolier est celui de la France contre la barbarie de l'ignorance. Le triomphe final du labeur sur la bêtise augure celui du bien sur le mal et de la civilisation sur la sauvagerie.

Outre cette visée didactique et morale, les livrets poétiques affirment nettement la dichotomie des sexes. « Il pleut, fillettes », sur l'air de « Il pleut, bergère », est totalement destiné aux petites filles, comme l'indiquent les mentions féminines qui accompagnent les strophes et signalent les chanteuses : « Une grande fillette », « deuxième fillette », « une petite

compagne ». Le fond même de la chanson évoque comment être une bonne patriote lorsqu'on est une petite fille. On y trouve une incitation à tricoter des vêtements chauds pour les soldats, « nos frères de France », et une preuve que chacune peut tenir un rôle utile dans cette guerre, en dépit de sa jeunesse et de son sexe. La chanson reprend l'antienne de l'orage, métaphore guerrière ici et du dévouement envers les défenseurs de la nation. L'appel patriotique est résumé dans l'ultime hexasyllabe, « Fillettes, travaillons ! ».

Les pièces à dire qui reviennent aux filles étalent un large pathos qui célèbre la générosité envers les Poilus, dans une écriture féminine qui joue sur la corde sensible. « Le sacrifice de bébé » raconte en vingt alexandrins le départ pour le front d'un père après deux mois de convalescence chez lui. La mise en scène fait se succéder auprès de lui le grand fils, la fillette et le bébé, chacun offrant un cadeau propitiatoire pour marquer sa tendresse. On remarque que l'ordre de présentation place la fille en deuxième position avant le bébé au sexe indéterminé qui offre son oreiller à son père. Le défilé des enfants prend alors une valeur symbolique d'encadrement et de hiérarchie de l'enfance.

Le sonnet des « Deux cortèges » recommande de laisser de côté la peine personnelle pour insuffler un courage collectif. La rencontre entre le cortège funèbre de l'enterrement du fils d'un officier et le cortège des soldats partant pour le front, est l'occasion d'exacerber la fibre cocardière au cri de « Vive la France » poussé par le père endeuillé, afin de dynamiser les troupes croisées et d'exorciser la peur de la mort. Enfin « L'étape de 1915 », inspirée du « Bon gîte » de Déroulède ne peut qu'apporter une tonalité patriotique au recueil compte tenu de la source auctoriale. Quatre huitains d'octosyllabes incitent l'enfant à donner tout ce qu'il possède au Poilu qui passe : chocolat, couverture, baisers. Cet acte généreux montre que l'amour de la patrie est semblable à l'amour filial : un raisonnement par induction est attendu des jeunes lecteurs sans que celui-ci soit explicité en termes abscons. Les mots puérils et touchants de la phrase elliptique « J'ai papa comme toi » explique le comportement exemplaire. Les assonances en [a] font éclater l'amour et le chagrin de l'enfant.

C'est Renée Zeller qui écrit ces poèmes et la moitié des textes du recueil. Son nom apparaît en couverture la présentant comme le principal auteur. La féminité de l'écrivain en appelle au pathétique. Elle utilise toutefois allègrement différentes tonalités, maniant la sensibilité larmoyante des adieux déchirants au dévouement des femmes et des écoliers. Capable d'humour, usant parfois de la baguette de l'ironie, dans « Le Notaire et les deux Poilus », elle laisse poindre quelques allusions au colonialisme. Son discours est moins violent que celui de ses collègues masculins. Elle n'incite pas à la haine mais à un combat loyal pour sauver la France immortelle des griffes du kaiser. A son écriture toute en nuances

s'opposent la lourdeur et l'acrimonie des airs patriotiques qui dopent et domptent leurs destinataires en les enivrant du sang des combattants.

Renée Zeller récidive dans un deuxième livre de *Chansons et poésies de la guerre*⁴⁹¹ où elle présente, seule cette fois, quatorze textes dont un est dédié aux femmes de France, une véritable ode aux Françaises. Ce poème lyrique chanté sur l'air du « Temps des cerises », gagne de facto en portée révolutionnaire. Quatre septains de décasyllabes entrecoupés d'un pentasyllabe sont rythmés par le retour de l'invocation « Ô femmes de France » dans un second hémistiche solennel. Aux taches domestiques accomplies avec amour, s'ajoute la souffrance endurée quotidiennement par la femme. Mère et épouse à la fois, elle s'affirme comme infirmière du corps et de l'âme avant de devenir un exemple de courage face à la mort d'un mari ou d'un fils. Elle doit insuffler à ses jeunes enfants l'ardeur patriotique et le sens de la reconnaissance. La religiosité s'immisce dans son chant en l'honneur des disparus, « exemples saints » érigés sous les yeux de leurs enfants. Ils gagneront le panthéon des grands hommes symbolisé par la métaphore du « drapeau aux franges de gloire » cousu par les femmes à genoux, recueillies dans une ultime révérence.

Mater dolorosa représentée en piéta, mère courage arpentant les champs d'honneur pour soigner les blessés ou rechercher un disparu, fillette à l'affût de l'ennemi toujours « prête à donner de soi », écrivain célébrant les hauts faits et participant à la propagande, la femme inscrit son nom en lettres d'or sur le livre de la Patrie.

8 APOLOGIE DES FEMMES ENGAGÉES

Dans la préface que lui consacre Charles Guyon dans le numéro 160, *Les Héroïnes de la guerre*, elle apparaît sur tous les fronts. Dans un aphorisme un peu machiste, ce dernier rappelle que le patriotisme n'est pas l'apanage des hommes. Il en va de même pour l'espionnage. La mention des deux associations féminines qui ont œuvré à l'engagement des femmes dans la guerre confirme cette idée. L'Union des Femmes de France et les Dames de la Croix Rouge ont été créées à cet effet. Et Charles Guyon de rappeler leur omniprésence et leur valeur : elles sont présentes sur les champs de bataille, non pour se battre, mais pour sauver des vies. Elles sont aussi victimes de l'ennemi, tuées, fusillées. Elles meurent d'épidémies, d'épuisement. Les fiancées sont dévouées lorsqu'elles épousent leur promis revenu mutilé, comme dans la fable de « L'aveugle et le paralytique » du numéro 162. Quels que soient leur âge et leur classe sociale, elles se sentent toutes concernées par la guerre et seraient victimes

⁴⁹¹ N°181 du 1^{er} juillet 1916.

de cette culpabilisation ressentie par ceux et celles qui ne peuvent participer physiquement au combat.

Leur fonction sociale réside surtout dans leur statut d'infirmières, d'institutrices ou de batelières pour le nord ou la Russie, comme la femme du passeur du numéro 160. Les infirmières sont « sublimes » dans les numéros 168 et 160. A Clermont en Argonne, la supérieure de l'hôpital ébahit par son aplomb face aux Allemands. Il en va de même pour Sœur Julie à Corbévillier (160) dont l'histoire est reprise par Jean Aicard dans *L'héroïsme français*. Les institutrices du numéro 157 n'ont rien à envier aux infirmières sur le plan des initiatives ou du courage. Elles se reconvertissent en directrices d'hôpital ou intendantes selon les besoins.

Si elles sont mères au foyer, elles font preuve de sang-froid et d'une force morale indéfectible que seule la maladie peut entamer. Elles cachent leurs provisions afin de les soustraire à la convoitise des Allemands et de les offrir aux soldats français, comme cette femme « héroïque » du numéro 185. La guerre conduit à un nivellement social qui rassemble sous la bannière de la patrie les bourgeoises et les femmes du peuple, les nobles et les paysannes. Les épouses des chefs d'état ont donné l'exemple : l'impératrice de Russie, les reines de Belgique⁴⁹² et d'Angleterre ont quitté leur piédestal pour se mêler au commun des mortels souffrant. Faisant fi de leur rang, elles sont devenues des sources d'énergie patriotique pour « nos braves soldats ». Comment ne pas combattre avec la plus grande bravoure « pour des pays où ils se sentent si bien encouragés et tant aimés ? »

Comme pour les garçons la valeur n'attend pas le nombre des années : de la fillette de dix ans à la mère de famille comme Marie G. de « Cruel martyr » (160), de la jeune fille de vingt ans comme Marcelle S., héroïque jeune fille du numéro 160, à la vieille femme d'une « héroïque franchise » comme la pauvre vieille Lorraine (160), elles sont toutes célébrées avec force hyperboles. Le courage féminin ne connaît pas de frontières et nous rencontrons des héroïnes françaises, russes, anglaises, serbes.

Nous avons recensé huit fillettes héroïques parmi les livres que nous avons lus. La plupart se sont illustrées par leur esprit d'initiative, leur courage, leur capacité à renverser les situations les plus désespérées : Marthe, la petite exilée du numéro 216, fait mine de se soumettre au diktat allemand pour mieux s'évader et faire prisonniers ses geôliers. L'âge des fillettes ou petites filles oscille entre dix et quatorze ans. C'est le cas de Henriette Maubert (n°147) dix ans, de Louise Haumont, douze ans (144) et de Clotilde Boucry (144). La

⁴⁹² « Une reine sublime » dans le n°160.

vaillante petite boulangère, Madeleine Daniau est âgée de quatorze ans. Il y a également des fillettes à protéger, plutôt issues de famille aisée, à l'instar de Simonne, la petite châtelaine du numéro 174, atteinte du croup et que Claude l'orphelin sauve. C'est bien la preuve que l'enfant acquiert dès son plus jeune âge l'esprit chevaleresque et se fait un devoir de respecter la parole donnée de protéger « la veuve et l'orphelin ». Le garçonnet passe très vite au stade de jeune défenseur. Les garçons accèdent plus rapidement au statut d'adulte que les petites filles pourtant très matures et réfléchies. Ces dernières deviennent ensuite, lexicalement, des jeunes filles, d'une vingtaine d'années. Elles résistent à l'ennemi en lui tenant tête ou en le dupant. C'est le cas de Marcelle S., « l'héroïque jeune fille » de vingt ans du numéro 160, ou d'une « héroïne vosgienne ». Elles créent une école française dans un camp de prisonniers allemand. Elles montrent leur sang-froid comme l'infirmière mademoiselle M.C. du numéro 181.

L'espionnage féminin prend le visage d'une marâtre allemande, « la Charlotte » du numéro 176, *Français avant tout !* ou bien d'une jeune domestique qui se fait passer pour Suisse, ou bien encore d'une drôle de fermière récalcitrante des bords de Marne. En revanche lorsque l'espionne est française, elle est encensée : discrète, elle est à l'écoute des Français pour qui elle agit et conjugue des qualités d'efficacité à celles de compréhension. C'est le cas de Martha, la jeune servante de Wolff-Berthier dans *La poudrerie de Rottweil* (188). C'est elle qui fait exploser la poudrerie, « elle veut se sacrifier » en dépit des dénégations du lieutenant Berthier et du colonel Husson. « Ce n'est pas à un soldat de laisser mourir une jeune femme à sa place », s'exclame dans un élan chevaleresque et fier, le colonel. Mais Martha est la plus forte. Le jeune lecteur assiste à sa disparition en direct dans une scène d'échanges téléphoniques au style direct, interrompus par l'arrivée des troupes allemandes qui arrêtent cette « héroïque fille »⁴⁹³. On note un relent de motifs chevaleresques médiévaux : le chevalier se bat pour épargner la femme.

Le vocabulaire attribué aux espionnes change selon qu'elles sont françaises ou allemandes. Lorsqu'il s'agit de l'ennemi, le système narratologique est clairement établi : l'auteur laisse planer un doute d'entrée de jeu sur la protagoniste et éveille les soupçons. La protagoniste est d'abord présentée par le titre, souvent éponyme et indicateur du subterfuge utilisé : « L'espionne du château » (177) oriente déjà fortement le lecteur. Puis des indices d'énonciation et des modalisateurs continuent à démasquer. « Elle était née, disait-elle, en Suisse ». Agée de seize ans, « elle se montrait intelligente, active, obéissante ». Tant de

⁴⁹³ N°188, p.26.

qualités ne manquent pas de laisser dubitatif. La présentation de l'espionne anticipe l'acte même et lève un coin du voile. L'ardeur et le zèle traîtres sont suspects. L'attitude de l'espionne prête à suspicion : « La fermière récalcitrante » présentée elle aussi dès le titre, refuse d'aider les soldats français exténués, ce qui n'est pas courant dans les « Livres Roses » enclins à souligner l'hospitalité bienveillante de tous les Français. Les indices apparaissent à travers l'étonnement des Français devant le comportement « si extraordinaire chez une femme française »⁴⁹⁴. « La Charlotte » frappe par sa dureté de veuve et de marâtre, sa capacité à faire du commerce avec l'ennemi. D'emblée elle est méprisée, considérée comme « l'intruse », « une véritable marâtre ».

La deuxième étape narrative consiste à présenter un élément discordant, dérangeant qui nuit aux Français. Ainsi les ennemis sont toujours au courant des projets français ou bien le traître se trahit en affichant une irritation inhabituelle, à l'instar de la fermière : « sa figure se crisp[e] »⁴⁹⁵, elle devient menaçante et maugrée. L'espionne se démasque dès qu'a lieu la confrontation entre les Français et les Allemands, puisque elle affiche nettement sa collaboration. De fait, le vocabulaire à son encontre devient péjoratif et la désigne comme le diable : « la femme de chambre a un sourire moqueur sur les lèvres. » L'image corrobore l'impression laissée par le texte et intensifie l'aspect négatif, affublant les femmes de lunettes rondes ou de vêtements inélégants, ou bien encore leur attribuant un regard fourbe. Un autre indice est celui de la langue. L'espionne parle l'allemand, comme « la Charlotte » qui accueille volontiers les soldats prussiens chez elle et sait préserver sa demeure des incendies et des exactions. Le traitement de faveur indigné les bons patriotes comme Pierre Laruquet, son beau fils.

Enfin au moment du dénouement heureux pour les Français, les injures à l'égard des traîtres s'accumulent : le châtiment verbal précède le verdict des hommes et le jugement expéditif. L'espionne devient « la prétendue Suisse »⁴⁹⁶, et les preuves l'accusant se multiplient, ne laissant « aucun doute sur le rôle de cette jeune Boche » à « la conduite infâme ». Nulle aménité envers le traître. Son « odieuse trahison » lui vaut de longues années de prison, seul son jeune âge lui évite la peine de mort. L'identité réelle n'est révélée qu'à la fin : née sur les bords de l'Oder, elle a su déjouer la surveillance des Français et a abusé de la bonté de ses hôtes. L'hypocrisie et l'ingratitude sont les griefs qui lui sont reprochés. L'espionne est froide et embrigadée par l'esprit belliciste, dans un système de pensée

⁴⁹⁴ N°177, p.34.

⁴⁹⁵ Ibid.

⁴⁹⁶ Ibid. p.46.

nationaliste : « Les Allemands ne doivent reculer devant aucun moyen quand il s'agit de leur pays ». Optant pour la technique de l'arroseur arrosé, le narrateur renverse la situation en faisant espionner l'espionne prise à son propre piège. Elle devient alors « la vieille », « la vipère » et est « ficelée comme un saucisson ». Les expressions familières dédramatisent la gravité de l'acte. Les espionnes tiennent tête jusqu'au bout. Confondue, la fausse fermière s'avère être un Prussien déguisé qui observait « les mouvements de nos troupes » (p.36). la sanction est immédiate : l'espion est fusillé. L'espionne est désignée comme la source du mal ici, tant par le travestissement que la féminité offre que par la perversité qui la définit. Elle est l'Eve au serpent et les « Livres Roses » ne l'épargnent guère.

On note donc un schéma narratif en trois temps qui procède à un renversement de situation au troisième acte. En effet le rapprochement avec le théâtre s'impose : exposition, nœud de l'intrigue, dénouement avec intervention d'un *deus ex machina* qui démasque l'espion. Les indices sont disséminés tout au long de la narration et le lexique devient de plus en plus péjoratif à l'égard du protagoniste capable d'une brutalité masculine. Animée d'un fort sentiment nationaliste, elle est prête à tout, quel que soit son âge. Le parti pris de la collection de Larousse est révélé par la position adoptée vis-à-vis des espionnes françaises qui, elles, cumulent toutes les qualités de perspicacité, de générosité et de dévouement absolu. Cependant, qu'elle soit française ou allemande, l'espionne s'attribue la nationalité suisse afin d'éloigner les soupçons, ce pays étant neutre.

9 UNE LITTÉRATURE QUI DÉDOUANE DE LA CRÉANCE DU SANG

Concernant le traitement narratif et axiologique accordé aux filles et aux femmes héroïques, il faut noter que chaque histoire commence par présenter le personnage dans sa vie quotidienne face au conflit. Les femmes et les filles vivent comme leurs homologues masculins en zone occupée du nord ou de l'est de la France : petites Vosgiennes, Lorraines, Alsaciennes sont légion et accompagnent dans leur souffrances les petites Belges ou Nordistes. Si, comme les garçons, elles souffrent de privations, elles sont plus sensibles aux douleurs endurées par leurs compatriotes et tentent d'y remédier par un acte réfléchi.

Certes elles correspondent avec leur père au front – et les « Livres Roses » font la part belle au genre épistolaire en insérant bon nombre de lettres présentées comme authentiques – mais plus encore elles décident de prendre en charge la maison, se substituant au père absent et à une mère défaillante, épuisée, dissimulant difficilement son chagrin. Elles affrontent les obstacles sans désespérance et prennent des initiatives que nous ne relevons pas chez les garçons. Autrement dit la part d'innovation et de réflexion qui leur revient compense le déficit

narratologique qui les touche. Elles cumulent les tâches domestiques, les actes de bravoure, obéissent aux injonctions officielles, ne se souciant pas de laisser leur vie, bien qu'aucune ne meure dans les histoires. Les mères ou les femmes âgées meurent, les jeunes filles parfois, les fillettes jamais. Elles bénéficient d'une mansuétude qui tend à préserver la fertilité française, ce qui n'est pas le cas des garçons qui affrontent la mort comme leurs aînés.

C'est pourquoi les lecteurs, via les histoires, peuvent se projeter dans un avenir guerrier « qui les dédouane momentanément et symboliquement de cette créance de sang. »⁴⁹⁷ Les lectrices réagissent avec sagesse, sachant leur engagement impossible. Leurs modèles prennent des risques en espionnant pour le compte des Français, en emprisonnant l'ennemi, voire en le tuant. Les plus jeunes lectrices procèdent à des petites pratiques de mortification, notamment alimentaires, à l'instar de Simone de Beauvoir :

« J'inventai de ranger dans une boîte toutes les friandises qu'on m'offrait : quand la caisse fut pleine de gâteaux rassis, de chocolat blanchi, de pruneaux desséchés, maman m'aida à l'emballer et je la portai à ces demoiselles. Elles évitèrent de me congratuler trop bruyamment, mais il y eut au-dessus de ma tête des chuchotements flatteurs. »⁴⁹⁸

Les privations pécuniaires ou bien ludiques équivalent à un long carême pour les filles comme pour les garçons.

L'absence de la petite Jeanne à la fin du numéro 144 est significative de cette ségrégation sexuée. Evacuée physiquement et moralement, elle cède la place à ses frères et c'est l'aîné qui propose de renoncer à leurs étrennes et d'« employer ses économies pour envoyer des vêtements et du tabac à nos soldats. » La notion d'immédiateté accompagne les actes des garçons tandis que l'admiration et la réflexion mesurée occupent les esprits féminins. « Attendre ne faisait pas l'affaire du petit André Guédé, il voulait servir tout de suite la France. »⁴⁹⁹ L'impatience des garçons contraste avec la sagesse des filles. « Les petites filles aussi, s'écria Jeanne, se dévouent pour la France. Oh ! Que j'en suis fière et que je voudrais faire comme elles. »⁵⁰⁰ Les filles ne disposant pas de l'échappatoire d'une projection future de la mort au champ d'honneur, leur participation à l'effort de guerre et donc de la victoire est intrinsèquement minorée. Il suffit d'observer la proportion des histoires consacrées à leurs exploits dans la série héroïque : elles occupent environ un dixième des récits. Pourtant elles sont bel et bien actives et leurs efforts sont reconnus, célébrés en écho aux discours officiels.

⁴⁹⁷ Manon PIGNOT, op. cit., p.14.

⁴⁹⁸ Simone de BEAUVOIR, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, 1958, p.32.

⁴⁹⁹ N°144, p.21.

⁵⁰⁰ Ibid. p.13.

CHAPITRE III

HÉROÏSME : « À CŒUR VAILLANT RIEN D'IMPOSSIBLE »

La propagande patriotique des « Livres Roses » passe par une accumulation héroïque qui fait écho aux discours officiels tenus par les militaires ou aux consignes délivrées par le Ministère de l'Instruction publique en matière de dévouement enfantin.

En fait les ministres ou l'état-major considèrent comme innée la fibre patriotique. Il ne s'agit donc plus d'obéissance pour les uns ou de coercition pour les autres. La technique s'approche de la maïeutique : les mots prononcés ou écrits sont censés réveiller un instinct défensif ancré au fond de chacun, y compris des plus jeunes. L'accouchement de ces esprits se fait donc sans douleur, dans une ambiance propice à l'exaltation des sentiments cocardiers. Bonté, générosité et solidarité ne sauraient leur faire défaut. Nous allons donc étudier comment s'effectue cette re-naissance du patriotisme latent et quels sont les instruments de cette curieuse parturition. La stratégie argumentative tient plus de la persuasion que de la conviction et fait donc plus appel au cœur qu'à la raison. C'est pourquoi la narration recourt à des schémas simples et répétitifs qui sont à l'origine d'un « bourrage de crâne ». Les hyperboles et les syntagmes récurrents pour désigner les Français et leurs alliés, les ennemis, les colonisés, s'inscrivent dans cette démarche d'embrigadement des esprits. Enfin les interpellations du lecteur dans les avis et les préfaces, la forme binaire des conclusions affirment la forte présence de l'instance narrative et d'un destinataire constamment sollicité.

1 L'ÉNONCIATION FUSIONNELLE DE L'UNION SACRÉE

L'exagération patriotique va de pair avec une gradation meurtrière au service de la divulgation héroïque. Les héros cumulent les blessures de plus en plus graves mais accomplissent leur mission. Les invraisemblances sont prévenues dans un discours proleptique destiné à évacuer l'objection du lecteur et à rendre plus crédible le récit. L'avertissement du narrateur est un gage d'authenticité au même titre que la modalisation. Quel que soit le grade, la détermination est « périlleuse » (164), la mission est toujours « des plus dangereuses ». Le sergent du numéro 164 est « miraculeusement sain et sauf », grâce à « un miraculeux hasard », malgré une capote criblée de balles. L'adverbe et la dérivation anticipent la réaction du lecteur. L'hyperbole meurtrière est de rigueur, mais les hommes n'ont cure de leurs blessures. Le commandant belge du numéro 149 se préoccupe avant tout de la réussite de son armée. Pour lui, l'essentiel est que « la route de Bruxelles [soit] coupée aux Allemands ». Le stoïcisme est de rigueur. L'enchaînement des exploits, la résistance

extraordinaire, l'accumulation des blessures, la multiplication des obstacles participent de la constitution du mythe herculéen du surhomme.

La place de l'instance narrative dans les récits joue un rôle capital dans la transmission de l'idéal patriotique. Pour reprendre la terminologie de Genette, on trouve trois cas de figures : le plus souvent, le narrateur est hétérodiégétique. Ensuite apparaît le cas du narrateur et du narrataire intradiégétiques. Enfin, plus rare est la situation d'un auteur témoin, homodiégétique, voire autodiégétique.

Le premier cas évoqué est le plus courant dans la série héroïque des livres roses. Malgré un récit à la troisième personne, le narrateur ne peut s'empêcher d'intervenir, notamment par de fréquentes allusions au « devoir patriotique de détruire les constructions ennemies » (150) ou bien par l'emploi constant de l'adjectif possessif de la première personne du pluriel « notre » ou « nos », reconstituant ainsi la grande famille française, l'Union Sacrée autour de la mère patrie. « Nos soldats », « notre armée », « nos amis les Alliés » pullulent afin de donner le sentiment d'être un bon Français qui a l'amour de son pays : les héros ou les héroïnes sont toujours « braves » ou bien de « bons » ou « bonnes » Françaises.

Lorsque les personnages prennent la parole, le discours direct se fait l'écho d'une pensée nationale et manichéenne. La pensée patriotique se meut en nationalisme vindicatif et fustige systématiquement le barbare ennemi à force d'injonctions dynamiques : « A bas les Boches ! », « Mort aux têtes carrées ! » (156) ont pour corollaire antithétique « Vive la France et haut les cœurs ! »⁵⁰¹, dupliqué en « Vive la France ! Vive la revanche ! ». Ces cris de ralliement effacent la césure entre civils et militaires, ils motivent, encouragent, provoquent et humilient l'ennemi. Tous les hommes, les femmes et les enfants meurent en criant « Vive la France ! », heureux comme le capitaine du numéro 158. Quand bien même le récit est à la troisième personne, la focalisation interne en alternance avec un point de vue omniscient permet aux personnages de parler et de penser à l'unisson avec le lecteur, notamment lorsqu'ils souhaitent « bonne chance » aux soldats partis en mission. Ces derniers sont systématiquement présentés avec une note affectueuse comme dans le numéro 150 où ils deviennent les enfants de la France, un père ou un frère pour le destinataire.

Le recours à l'antithèse barbare souligne régulièrement l'opposition entre la bravoure des uns et la lâcheté des autres. Le discours épideictique oppose allègrement l'éloge des « braves Déodatens », « le courage héroïque des Arrageois », « le noble maire de Senlis tombé courageusement », à « l'iniquité de la barbarie allemande »⁵⁰². Le discours franchement

⁵⁰¹ N°156, p10.

⁵⁰² N°152, p.47.

antigermanique reprend les poncifs dévalorisant l'ennemi. Les termes renvoyant aux alliés de l'Allemagne interviennent peu : « Autrichiens », « Turcs », « Bulgares » apparaissent occasionnellement, lors d'un élargissement géographique comme dans *La guerre dans les airs*, *La guerre sur mer*, ou bien dans l'évocation du conflit des Dardanelles avec *Les Serbes héroïques* et le génocide arménien. Les expressions les plus fréquentes insistent sur la sauvagerie des descendants d'Attila qualifiés d' « envahisseurs barbares », ignobles, grossiers, brutaux, sans aucun savoir vivre. Ils sont animalisés en « hordes sauvages », « assassins sauvages », catégorisés en uhlands, hussards, Prussiens, Bavaois, surnommés « Fritz » et « Boches ». Plus généralement ils sont avilis en « brigands », « lâches ». La lutte contre eux prend l'allure d'un combat titanesque épique lorsqu'ils sont assimilés à des bourreaux, des monstres et deviennent un fléau européen. Leur empereur Guillaume II érigé en « prince ennemi » perd sa superbe dans les *Chansons et poésies de la guerre* qui le ridiculisent.

2 LA POÉTIQUE PATRIOTIQUE ET ANTIGERMANIQUE

Les deux livrets en question (172 et 181) sont atypiques et offrent une lecture à la fois historique et thématique des événements. Des motifs identiques animent leurs auteurs. Les avis aux lecteurs rappellent dans les deux cas que ces livres répondent à une demande émanant des lecteurs et sont soucieux d'établir un lien avec l'école, s'adressant aux maîtres et aux élèves qui les adapteront. Les thèmes communs mettent en exergue le côté esthétique et la visée morale. Ces « charmantes poésies », ces « délicieuses chansons » retracent les hauts faits accomplis par « nos soldats », donnent des conseils comportementaux aux enfants, dénigrent l'ennemi. Un classement quasi identique en fonction de la tonalité et de l'âge des destinataires est proposé : rondes, chansons pour les tout petits, airs patriotiques, pièces à dire. Les éditeurs insistent sur le rôle didactique de ces fascicules qui délivrent une leçon de patriotisme, exaltent l'héroïsme et accroissent l'amour de « notre belle et chère France ».

Cependant on relève une orientation plus caricaturale et satirique pendant les six mois qui séparent les publications du 15 février 1916 et du 1^{er} juillet 1916. Elle se développe selon deux axes : d'une part, la défaite allemande est ridiculisée par le biais de la cocasserie (outrecuidance de l'empereur, soldats de plomb décapités, retour chez soi avec le pain K, prise au piège). D'autre part, la ténacité extraordinaire des Français mobilisés de tous âges est exaltée car ils défendent une noble cause comme en témoignent les « Les chevaliers du droit », au titre qui rappelle la geste médiévale et qui est chanté sur l'air de « Les chevaliers du guet ». Le salut au drapeau occupe une place importante grâce à une prosopopée qui reconstitue les couleurs du drapeau tricolore dans une sublime transcendance. Personnifié, tel

un thaumaturge, l'étendard est signe d'immortalité et devient le sujet d'une ode, « Au drapeau ». Cette binarité sémantique constitue la trame du second livre aux titres fort révélateurs basculant de l'éloge dithyrambique des jeunes Français, bleuets à l'image de « Fanfan le bleuets », de « Il était trois petits Français », des boy-scouts de « Chant patriotique des boy-scouts de France » vers le pamphlet antigermanique qui fustige l'empereur et ses troupes.

Le deuxième livret est moins moralisateur que le premier et s'acharne sur les Allemands dans une satire acide de leur kaiser et une stigmatisation de ses faiblesses. Ainsi le numéro 172 présente un empereur discrédité non seulement aux yeux des Français mais aussi aux yeux de son peuple, dans la ronde « En Allemagne » sur l'air de « Sur le pont de Nantes ». « Mêm'pas en Prusse, mêm'pas en Prusse, Ils ne le garderont ». Le texte est révélateur du désir de voir disparaître l'empereur. Des propos insidieusement violents et cruels souhaitent voir Guillaume II au fond d'une prison, dévoré par de « grosses bêtes ». Le tout est chanté allegro sans que le thème de la disparition n'effraie. « Il était un Kaiser » chanté sur l'air de « Il était une bergère » procède à un jeu de substitution fort dépréciatif pour le kaiser, puisque ce dernier remplace la bergère et les moutons sont devenus des « Teutons ». Onze strophes racontent avec humour l'échec de Guillaume II qui a voulu s'emparer grossièrement de la France après avoir pris l'Alsace. La revanche ne se fait pas attendre et il faut châtier le kaiser de son péché d'hybris afin qu'il demande pardon. La forme dialogique alterne les répliques des alliés avec celles du kaiser qui finit par faire son mea culpa. On relève les rimes grinçantes du « canon » et du « bâton » avec le « pardon », « l'ambition » et la « démission ».

Le « Pot Pourri d'actualité » est un morceau de bravoure mêlant huit airs et exposant les déconvenues militaires et économiques subies par la Triplice. Les militaires y battent en retraite car les alliés de l'Allemagne ne lui accordent plus leur confiance. L'empire germanique est ruiné, le peuple exsangue réclame « du pain K, du jambon, de la bière ». La chanson écluse les clichés alimentaires. Sous couvert d'un entrain endiablé, l'histoire est cruelle, retrace les fourberies de la guerre, ses conséquences atroces dissimulées sous un air de gaieté. L'humour est détourné en un grotesque grinçant : le roi Dagobert est remplacé par le kaiser, la Mère Michel et M. Dumollet par le sultan Mehmed, l'ami Pierrot est devenu le pauvre frerot, soit Guillaume II, l'Allemagne qui n'a plus d'écus est à l'image de la boulangère qui n'en a plus non plus, enfin Malbrough a su se débarrasser de Guillaume porté en terre dans un cimetière parisien.

On note donc un entrain musical qui couvre des paroles et des intentions cruelles, voire sadiques qui n'effraient pas. Les avatars grotesques de Guillaume II et de son peuple les réduisent à néant. La parodie musicale révèle les désirs des Français, les imprime dans l'esprit des enfants qui les retiennent facilement. Les grands leitmotivs de l'opposition entre « Kultur » sauvage et civilisation alliée trouvent un écho dans ceux de la lutte des « Chevaliers du droit » contre l'iniquité des barbares. Cette tendance à la dévalorisation ennemie devient systématique dans le deuxième volet de la série, puisque trois chansons sont consacrées à Guillaume II et les autres rappellent sans cesse la déconfiture allemande tant souhaitée.

Le numéro 181 est particulièrement ironique vis-à-vis de l'empereur allemand et le déconsidère totalement. A travers trois chansons, son aura est complètement éteinte. « L'emp'reur Guillaume », « Le Dîner de Guillaume », « Il était un Berlinois » font voler en éclats son image d'empereur indestructible. La première chanson sur l'air de « Cadet Rousselle » inaugure le recueil et place en ligne de mire le kaiser. La pièce l'écorche, le mutilé en amputant son nom d'une voyelle, « l'emp'reur », et le ravale au rang d'un héros de pacotille, en le comparant à Cadet Roussel. Les sept strophes martèlent le refrain « Ah ! Ah ! Ah ! mais vraiment, L'emp'reur Guillaume est mécontent ! ». Le verbe déconsidère et tue par procuration. Guillaume est abhorré, même le diable n'en veut pas. Les trois nations de la Triple Alliance ont été dupées, trois de ses généraux ont été domptés par nos soldats, ses trois amis « Zep'lin, Wolff, Krupp » sont en faillite, ses trois désirs cruels, « tuer, piller, démolir » ont été contrecarrés. La sauvagerie traitée sur le mode parodique est annihilée ainsi que son instigateur.

« Le Dîner de Guillaume » lance une autre attaque contre le kaiser, réduit à un prénom et traité sur le mode familial. Pantin agité aux assonances nasillardes en [on], il ne peut que constater la vanité de ses efforts. L'iconographie renforce la satire puisque chaque couplet est illustré d'objets symboliques ridiculisant les Allemands et leur chef : ces petites allégories dénoncent la cupidité germanique en montrant Guillaume et un Allemand en train de rassembler de l'or dans un entonnoir. Elles se moquent de l'artillerie allemande figurée par un canon fumant et par un soldat avançant au pas de l'oie, à grandes enjambées. Tout n'est que cliché à l'image de l'espion allemand reconnaissable à son chapeau à plumes et ses lunettes rondes. Le danger et l'inhumanité germaniques sont représentés par le dessin d'un zeppelin et d'un soldat transportant des gaz toxiques, signes d'irrespect de la convention de Genève et des principes d'humanité élémentaires. Un mille-pattes avec un casque à pointe termine cette

fresque cocasse. Enfin un coq gaulois clôt la chanson et précède le dernier couplet qui chante la défaite de Guillaume.

Les deux airs dont le titre comporte le nom de Guillaume en font un être ridicule, imbu de sa personne, protagoniste d'une saynète où tous les efforts qu'il déploie sont sanctionnés par un échec cuisant, redondant dans « Il était un Berlinois ». Réduit à l'anonymat cette fois, l'empereur perd sa dénomination officielle dans un apologue qui met en scène un quidam en goguette et un Berlinois insouciant. Méprisé et moqué, il devient la risée des Français et des jeunes écoliers dansant la ronde autour de lui au point de lui en donner le vertige et de provoquer sa chute. La métaphore est simple et relève de la mise en abyme. L'air chanté reproduit ce que chacun doit attendre de l'Allemagne et développe la manière d'y parvenir. Celui qui lit ou chante entre donc dans le jeu des éditeurs et applique par les paroles fredonnées les consignes données.

Plus court (quatorze textes contre vingt-deux dans le précédent livret), ce livre opère un recentrage sur le ridicule de l'ennemi, ridicule qui tue, du moins verbalement. Il insiste davantage sur la victoire obligée de la France à un moment où cette dernière connaît l'offensive meurtrière de Verdun et des mutineries. De fait il souligne la vaillance des Français mobilisés dans un élan unanime. Les destinataires restent identiques et variés (parents, enfants, instituteurs). Il existe un plus grand contraste dans les tonalités du deuxième livre qui oscille entre rire et larmes, satire et pathétique, mais garde toujours un fond patriotique, signe de l'infailibilité française. La dimension didactique est accentuée ainsi que la poésie, même si tous les âges sont concernés, de la ronde à la pièce à dire, en passant par la comptine et l'air patriotique. Le nombre réduit de pages, l'absence de table des matières, la réduction des images n'excluent pas les injonctions patriotiques à se battre pour la mère patrie. « La Marseillaise » trouve un nouveau succédané comme dans le précédent « Honneur et Patrie » et une connotation nationaliste avec « La Française ». L'appel lancé est vibrant mais les paroles renouent avec l'antienne du sang ennemi abreuvant la terre défendue.

L'actualité se résume à Verdun et aux conditions de vie au front comme à l'arrière. Le texte plus concis est écrit uniquement par Renée Zeller alors que le précédent ouvrage était polyphonique et alternait écriture virile et finesse féminine. Il n'en demeure pas moins que Renée Zeller est aussi capable de produire des textes forts en gueule, des airs patriotiques, des réécritures qui n'ont rien à envier à celles de ses collaborateurs. L'originalité de ces deux ouvrages tient à leur triple caractère : polyphonique, polygénérique, protéiforme. Les airs solennels viennent en contrepoint aux rondes gaies et endiablées et trouvent un écho atténué dans des pièces tendres et lyriques. Dans un même livre, les rondes deviennent plus

persifleuses, et l'air patriotique est systématiquement suivi d'une chanson afin de dédramatiser et d'alléger la situation. La solennité côtoie l'enjouement. Toutefois la série se clôt sur un appel au combat après s'être ouverte sur les affrontements sur « le Pont des Nations ». L'intention belliciste est indéniable.

3 L'ÉPOPÉE DE LA GESTE FRANÇAISE

Face à cette accumulation d'insultes à l'encontre des « Boches », les Français font figure d'agneaux. L'adjectif le plus fréquent qui leur est attribué est « brave » au sens étymologique de courageux et de fier. Les Alliés sont désignés par leur nationalité, souvent précédée d'un terme affectueux comme « nos amis ». Anglais, Belges, Russes, Serbes, Polonais, Canadiens sont bien sûr « héroïques » dans le titre ou la démonstration. On peut distinguer les syntagmes récurrents afférant à la population civile de ceux concernant les forces militaires. Dans le cas des civils, l'objectif recherché par les auteurs et les éditeurs est le déclenchement du pathétique, de l'émotion forte ou de l'indignation, avec des adjectifs comme « inoffensive » pour la population, « malheureux » pour les villageois, « pauvre » pour les femmes ou les vieillards. Une commisération presque condescendante affleure dans l'expression « le pauvre diable ».

Cependant on n'oublie pas de souligner le courage des habitants dans ce combat inégal. Le « brave petit peuple », les « braves gens », les « instituteurs héroïques » exhaussent le prestige français. Du côté militaire, on peut distinguer trois catégories d'expressions : les plus neutres renvoient à l'organisation de l'état-major et à la hiérarchie militaire ou bien à l'armement, toujours irréprochables. Les expressions exaltant l'amour du pays et l'héroïsme sont les plus nombreuses ; elles scandent régulièrement les récits d'hyperboles généreuses comme « les vaillants soldats », « véritables géants » courageux et victorieux, « nos meilleurs cavaliers », des « camarades » et des « compagnons dévoués ». Enfin il existe beaucoup d'appellations affectueuses renforcées par une tendance à l'hypocorisme et à la métonymie : « les petits bleuets », « les beaux bleuets », « les cols bleus », « les diables bleus », « le petit poilu » sont accompagnés du thème récurrent du chef gentil, compréhensif, dévoué, soucieux de la vie de ses hommes comme c'est le cas pour les souverains belges, « gentil roi » et « reine très bonne ».

La bataille et les missions sont contées dans un registre épique qui flirte avec la geste héroïque. La désignation des lieux de combat reste très conventionnelle et sans fioritures. On circule dans le labyrinthe des « boyaux » ; « au front », on se bat dans les « tranchées » ou sur « le champ de bataille », transformé en « champ d'honneur » lors des hommages. La

métaphore parcourt déjà le langage courant du poilu et il est normal qu'elle parcourt les « Livres Roses ». En revanche une véritable dynamique verbale anime l'assaut avec de nombreux verbes de mouvement ou bien des groupes nominaux récurrents comme « l'élan irrésistible » amorcé au cri de « en avant ! », « aux armes ! ». Les adjectifs les plus fréquents connotent fortement la violence débridée avec « terrible », « violent », « sanglant » qui reviennent davantage dans les trente-deux premiers livrets de la série (144 à 177), donc pendant les deux premières années du conflit, jusqu'à l'été 1916. Ce genre de qualification diminue ensuite dans les soixante numéros suivants (180 à 240) des deux dernières années de guerre. Il semblerait donc que sur la fin de la guerre, les auteurs aient tenté d'adoucir leurs récits ou d'ironiser, pour mieux convaincre de la nécessité de s'engager, les recrues volontaires se raréfiant. En effet, le jeune destinataire est le principal intéressé et tout est fait pour lui donner une image positive de lui-même et de la guerre. Les auteurs cherchent à le mettre en confiance et lui donnent l'exemple à suivre.

C'est pourquoi les enfants sont constamment mis à l'honneur, flattés, récompensés, héroïsés, parfois érigés en martyrs. On insiste sur leur bonté, leur innocence, mais aussi sur leur audace et leur dévouement. Les apostrophes affectueuses au lecteur, « chers petits lecteurs », « mes enfants », attirent son attention sur son alter ego. Dans la diégèse, les enfants sont des « garçonnets », des « fillettes », de « jeunes bambins », des « gamins », des « camarades », des « amis », des « orphelins ». Leur jeunesse est touchante, de même que leur fragilité. Les « cadets » veulent suivre les traces de leurs « aînés » et se comportent en « héros », dignes épigones des soldats de l'an II, de Valmy, de la guerre de 1870. « Elèves », on leur enjoint de travailler du mieux qu'ils peuvent, sur le mode direct du conseil ou sur le mode indirect de l'apologue ou de la chanson. Certains « gaillards » se préparent à devenir de véritables « poilus » en faisant partie des « boy-scouts ». La militarisation de l'enfance est en marche et fait des adeptes. Les adjectifs qui les qualifient insistent sur le paradoxe de l'enfance : « petits » mais « vaillants », « jeunes » mais « courageux » et « intelligents », « pauvres » mais « braves », ils sont « purs » et « émus ». Ils allient des qualités de cœur à une intelligence mature et une capacité d'adaptation à toutes les situations. Leur malléabilité se cache derrière l'apparence d'un volontariat sans faille et un dévouement inné. Leur fragilité les grandit et les auteurs les font mûrir plus vite que ne le suggère leur âge, de huit à quinze ans. Ils en font de petits adultes responsables capables de renverser le rapport de forces habituel.

4 LA « CAVERNE D'ALI BABA » LITTÉRAIRE

Afin de toucher davantage le lecteur, l'auteur utilise des techniques narratives comme l'intertextualité par des renvois implicites ou non à La Fontaine par exemple, comme l'apostrophe avec force déictiques, et une technique que nous nommerons la « caverne d'Ali Baba » littéraire. Pour cela la position intradiégétique du narrateur et du narrataire joue un rôle capital. Nombreux sont les récits enchâssés qui instaurent une double énonciation. Le plus révélateur est celui qui raconte les péripéties d'un petit poilu, surnommé le « pâlot ». L'histoire présente exactement ce que Genette qualifie de narration intradiégétique. Le narrateur et le narrataire sont d'abord des personnages du récit encadrant : le « pâlot » qui intrigue les soldats par sa pâleur et sa jeunesse devient le prétexte au récit d'exploits touchants et ravissants. Le système de l'emboîtement des récits est largement pratiqué dans les « Livres Roses » comme dans les numéros 144 ou 201.

La deuxième situation narrative est celle de la position homodiégétique, voire autodiégétique, du narrateur. Elle confère de l'authenticité à un récit qui prend l'allure d'un témoignage sur le vif. C'est le cas des trois ouvrages écrits par Maurice Randoux, *Petits récits de la Grande Guerre* (179, 194 et 200) où l'auteur cumule les fonctions de narrateur et parfois de personnage. Sans être purement autobiographiques, les livrets en question entrent dans le jeu de l'hagiographie militaire.

La principale ressource narrative consiste à accumuler les exploits à l'intérieur d'une histoire ou bien de réserver un chapitre du livret d'où jailliront des séries de prouesses. La situation initiale est identique d'un livre à l'autre : la mission à accomplir est extrêmement dangereuse⁵⁰³ et les hommes manifestent un engouement unanime pour la réaliser. Le prestige de l'armée française est déjà souligné. La deuxième étape dans l'exaltation de l'héroïsme consiste à pratiquer la surenchère verbale à l'imitation des actions multiples et de l'enchaînement des exploits. Infatigables, les hommes, après avoir bataillé toute la journée font par exemple dix kilomètres à pied pour détruire huit avions dans un hangar (153). « L'escadron s'élance au galop ; il est plein d'entrain et de gaîté ; on dirait qu'il a pris huit jours de repos. »⁵⁰⁴ La juxtaposition parataxique coïncide avec l'exaltation croissante des hommes.

L'accumulation d'exploits transforme les soldats en surhommes et facilite l'hypostase du mythe herculéen par les enfants. Faisant fi de l'in vraisemblance d'ailleurs anticipée, ils accèdent à l'acmé de la bravoure : dans le numéro 153, le lieutenant F. enchaîne les prouesses, souvent selon un rythme ternaire et une gradation dans la difficulté. Après une mission

⁵⁰³ N°153, p.17. Voir la gravure ci-contre.

⁵⁰⁴ Ibid. p.22.

d'observation de deux jours pleinement réussie, il fait prisonnier un officier allemand et met en fuite vingt uhlands. La devise de Jacques Cœur est reprise par ces hommes : « A cœur vaillant rien d'impossible ». Tout est mis au service de la gloire française, y compris le bluff, afin de tromper l'ennemi souvent très, voire trop, naïf. De fait, il est rare que des pertes entachent l'armée française.

La conséquence est un déni de réalité : totalement occultée par le vocabulaire de la gaieté, de la fraîcheur et de l'enthousiasme, la dureté de la guerre est reléguée au second plan, alors que dès le début du conflit existent des velléités de rébellion dues aux privations et à l'absence de permissions. Dorgelès et Barbusse en témoignent dans leurs ouvrages respectifs.

Le discours proleptique anticipe le reproche d'inutilité du sacrifice ou d'in vraisemblance. Dans le premier cas, l'auteur insiste sur l'exemplarité du héros, notamment enfant, qui s'est dévoué pour la France et « restera pour les petits Français une leçon de dévouement et de courage patriotiques. »⁵⁰⁵ Il en va de même pour la jeune femme tuée par un éclat d'obus alors qu'elle allait chercher une couverture pour « un pauvre bébé » : « Nos jeunes lecteurs admireront cette courageuse institutrice qui, par son dévouement, pour sauver un petit enfant, a sacrifié noblement sa vie. »⁵⁰⁶ Il n'existe pas de mort inutile ni de vain sacrifice dans les livres roses.

L'anticipation narrative concerne également l'in vraisemblance et le narrateur, conscient de ce qu'il avance, prévient. Les titres antithétiques des chapitres sont relayés par des subordonnées ou des anacoluthes concessives qui anticipent l'objection d'in vraisemblance : « Incroyable, mais authentique » signale un exploit des vaillants Lorrains (195). Le titre est renforcé par une phrase redondante dix lignes plus loin :

« Voici un fait authentique, quoique invraisemblable, que raconte, dans une lettre à son père, un lieutenant d'artillerie qui en a été témoin ; elle a été publiée dans plusieurs journaux. »⁵⁰⁷

On retrouve ici trois grands moyens régulièrement utilisé pour cautionner la véracité : la reconnaissance de l'instance énonciative, dont l'honnêteté est garantie de fiabilité, le recours au témoignage militaire et la caution journalistique. Il ne manque que les photographies testimoniales remplacées ici par l'iconographie.

L'implication du destinataire dans le discours est sollicitée par l'intertextualité implicite. Il existe de nombreuses références à des auteurs connus pour leur sens patriotique, comme Victor Hugo, Maurice Barrès, Anatole France, mais la fonction conative du langage apparaît dans les allusions plus subtiles à la littérature française ou antique. Ainsi pouvons-

⁵⁰⁵ N°147, p.47.

⁵⁰⁶ N°157, p.31.

⁵⁰⁷ N°195, p. 28.

nous dénombrer quatre types d'interpellations plus ou moins directes : l'apostrophe avec ou sans métalepse, l'imitation de la geste héroïque médiévale, le recours à la fable, le parallèle avec les modèles antiques.

L'adresse la plus directe au lecteur se fait par l'intermédiaire des avis aux lecteurs et lectrices, des préfaces, des conclusions et des interpellations insérées dans le récit. Outre le prosélytisme patriotique qu'ils propagent dans leurs ouvertures, les livrets aiment à familiariser avec l'enfant, associant un ton paternaliste à une intention de responsabilisation. Si les avis insistent sur les difficultés financières des éditions, les publicités et les préfaces témoignent de la connivence que tentent de tisser les auteurs avec leur lectorat dont ils souhaitent être les mentors. Pour cela, ils utilisent tour à tour la première personne du singulier ou du pluriel, toujours rassurante, quasi paternelle ou maternelle selon le cas, mais toujours réunificatrice. La deuxième personne du pluriel instaure un dialogue avec le lecteur et le conseille. Ainsi Jeanne Durand, dans la préface du numéro 164, qui rappelle les orientations bien pensantes de Charles Guyon, interpelle ses lecteurs dans l'affable « mes enfants ». La personne la plus employée reste la première personne du pluriel qui réunit dans une même famille patriotique l'auteur, le narrateur, le personnage et le destinataire quel qu'il soit grâce à la répétition de « nos soldats », « nos troupes »... La présentation souvent didactique lorsqu'il s'agit d'expliquer qui sont nos Alliés ou les conventions officielles signées⁵⁰⁸. Les modalisateurs comme « hélas » pour déplorer la perpétuation de la guerre ou la barbarie, accompagnent un vocabulaire soutenu et un lyrisme touchant. La dimension axiologique paraît dans l'exaltation de l'héroïsme français et la stigmatisation de la barbarie ennemie aux relents de germanophobie. La guerre n'est pas condamnée, mais justifiée et légitimée au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et de la solidarité avec les pays martyrs comme la Belgique.

Nous avons déjà évoqué la présence du destinataire à travers la double énonciation et une narration intradiégétique. L'interpellation à la deuxième personne se double de l'emploi de déictiques afin d'orienter le regard et la pensée du lecteur. Le récit de Jeanne Durand (164), *Nos diables bleus*, offre un exemple de la délectation à prononcer « nos diables », rappelant l'agréable et rassurant atout commun français. L'apostrophe maternelle « petits enfants » suivie de l'interrogation anaphorique « les voyez-vous dans la grande forêt... » établit un dialogue fictif entre l'écrivain, substitut parental, et l'enfant. Le même mécanisme de substitution se produit avec celle d'un pâtre aux lecteurs, petit berger admiratif qui

⁵⁰⁸ Dans *Les héros des ambulances* (168), la préface rappelle la Convention de Genève et parallèlement le fait qu'elle est bafouée par l'Allemagne.

contemple l'agilité des chasseurs alpins malgré le lourd fardeau porté. De même le narrateur de *Victoire la chamelle des tranchées* (158) interpelle ses lecteurs avec « mes enfants », « mes amis », « vous le savez », les prenant à témoin, leur délivrant quelque savoir technique ou historique au passage sous couvert de prétérit. Le métalangage explique le sens des leitmotifs guerriers comme « nous avons pris une ferme », « nous avons occupé un château ». Parfois l'emploi de la première personne rappelle que le narrateur est le porte-parole de l'auteur ou des éditeurs : « Ce que je vous ai raconté suffit pour montrer quelle énergie, quelle volonté, quel amour du pays, animent le cœur des petits Français. » (144). Il arrive que le narrateur, extradiégétique et omniscient, commente l'intervention du personnage, avec une visée éthique : « Il donnait connaissance à ses enfants des faits capables d'élever leurs âmes et de leur inspirer le plus pur patriotisme. » (144) La valeur didactique et pédagogique de ces adresses au lecteur se double d'une intention moralisatrice et civique nettement orientée.

5 LA MATIÈRE DE FRANCE

Le deuxième facteur de communication avec le lecteur est l'imitation de la geste héroïque et de la fable. Au moyen âge la geste qui désigne étymologiquement des hauts faits (*gesta*), est employée pour désigner l'ensemble des exploits d'un héros rapportés par un ou plusieurs poèmes épiques. Son équivalent en français moderne est le « cycle ». Le terme de « geste » désigne également le lignage du héros célébré dans la chanson ou le cycle épique. La définition s'applique parfaitement à la série héroïque de Larousse dont on peut dire qu'elle constitue un cycle épique adapté aux enfants et non aux dames de cour, relatant les prouesses des chevaliers du droit. Certes la forme poétique a disparu ou n'apparaît que sporadiquement au gré de quelques recueils comme *Chansons et poésies de la guerre* ou *Les refrains de guerre de Botrel*, mais l'exploitation littéraire qui est faite de la guerre rappelle à bien des égards la technique des chansons de geste et surtout leur oralité. Bon nombre de fascicules prennent une tonalité épique, proposent des effets rhétoriques, offrent une forme discursive à travers les exclamations, les interrogations et les apostrophes, affirmant la victoire finale dans un futur de certitude. Le fréquent recours aux déictiques fait du narrateur un troubadour dont les codes sont décryptés par les enfants : « Regardez-les », « Les voici au Honneck », « Les voilà dans la fièvre de l'action » (164).

Il existe aussi des objets et un espace-temps symboliques. La forêt est un lieu ambivalent de perte ou de sauvetage, le carrefour peut être celui de tous les dangers, la tranchée un abri, un guet-apens ou un espace de combat. L'action se déroule généralement en peu de temps : de quelques heures à une semaine. La réalisation de l'exploit se matérialise par

la prise d'un objet emblématique devenu trophée : casque, drapeau, armes ennemies. Le déplacement de ces symboles gênants quand ils empiètent sur le territoire français répare l'offense : « les diables bleus » enlèvent un poteau-frontière aux couleurs de l'Allemagne pour marquer le sol français (164) et affirment avec fierté : « Nous sommes en France ». L'habileté du camouflage des armes, le travestissement pour duper l'ennemi, rappellent les subterfuges des chevaliers pour vaincre ou conquérir le cœur de leur belle. Ici l'élue est la patrie. La bataille toujours violente, « terrible », « infernale », fait rage au son des onomatopées qui transcrivent les bruits du canon.

« Merveilles li sont avenues ». Les Français se sortent des situations les plus désespérées. Les histoires prennent alors un caractère merveilleux au sens étymologique du terme, ce qui les rapproche des romans médiévaux. « Mirabilia » désigne un effet de surprise plus ou moins mêlé d'admiration. On y retrouve les formes du merveilleux au moyen âge, situées dans un décalage entre la réalité quotidienne et un monde ressenti comme autre. La part de ce dernier est faible ici, mais réside dans l'acceptation d'une réussite française quoiqu'il arrive, dans la reconnaissance de ressources humaines extraordinaires. En effet le merveilleux décrit des phénomènes appartenant au monde naturel où ils font figure d'autorités (mirabilia). Parfois il évoque des situations impossibles (adynata) qui consistent en une inversion de l'ordre normal des choses : l'enfant dépasse l'adulte, prend des décisions capitales à la place des parents ou des militaires ; le plus faible l'emporte sur le plus fort. Il n'intervient pas d'éléments surnaturels car les récits sont trop ancrés dans le quotidien guerrier. Seul un message subliminal et répétitif prend cette connotation merveilleuse.

Les éléments qui rapprochent le protagoniste anonyme des « Livres Roses » du héros légendaire sont liés à l'hyperbole épique. Le guerrier suscite l'émerveillement par sa résistance physique exceptionnelle, par son ingéniosité. Au combat, il est sans égal et se bat parfois dans un duel sans merci. Les fréquents assauts passent de l'embuscade à l'attaque collective, la grande mêlée des peuples. Les auteurs militaires comme Maurice Randoux sont alors d'une grande précision technique, délaissant l'exagération épique. Un guerrier valeureux méprise la souffrance et ignore la peur.

La grandeur de l'exploit est soulignée par les « adynata » : la ruse d'un petit nombre de fantassins français (164) les fait gagner contre vingt-cinq mille Allemands, alors qu'ils étaient un contre cinq. Les situations les plus invraisemblables consistent en affrontements inégaux dont le déséquilibre tourne curieusement en faveur du plus faible, en l'occurrence le Français : « Une véritable barrière de soldats allemands sépare cette poignée de braves de leurs frères d'armes » (164). Les Français gagnent grâce à leur ténacité au cri de « Vive la

France ! » et « Nous tiendrons ! ». Ils refusent de se rendre, « Courage ! Courage ! (...) Il faut tenir, tenir ! ». La répétition de l'hyperbole et l'antithèse participent à cette amplification de l'acte. « Une fois, deux fois, dix fois, ils renouvellent leur effort ». Il faut signaler qu'il paie toujours dans les livrets de Larousse. La gradation crée un suspens et trouve son aboutissement dans l'affirmation de la résistance : « Nous continuerons jusqu'à notre dernier souffle. » (164)

L'éloge de l'ennemi n'existe que pour valoriser le Français. En effet plus l'Allemand apparaît terrible, plus l'héroïsme des Français est grand. « Le système d'espionnage des plus audacieux » (177) mis en place par les Allemands fait ressortir l'habileté des Français à le démanteler. « Les Français qui luttaient contre des forces dix fois supérieures » (177) forment de « vaillantes troupes », font une ovation à l'officier » et s'affichent comme « les meilleurs soldats ». La redondance héroïque martèle les textes.

L'absolue confiance en la victoire mène les hommes et est un leitmotiv qui taraude l'enfant au point qu'il le fait sien. Elle est due à une haute estime des forces, qui frise la naïveté et est sans cesse rappelée dans les titres prémonitoires. Les hommes ne doutent de rien, la lutte est terrible mais « les combattants sont farouches », « le feu de la mitrailleuse est meurtrier » mais « le courage et le dévouement sont admirables » (168). La parole a valeur d'acte et les livrets confirment son pouvoir illocutoire. La violence est illustrée par une description mortifère, sans égard pour les âmes sensibles et afin d'ancrer l'histoire dans le réalisme. « Tout ce qui ne fut pas tué sur le champ s'enfuit dans un sauve-qui-peut épouvanté » (164). Le recours à l'hyperbole exterminatrice⁵⁰⁹ insiste sur le caractère impitoyable des combattants : le zouave tue les sentinelles allemandes qui « gisent sur le dos, tuées d'un coup de baïonnette » (164).

La surenchère dans la mort participe de cette investigation guerrière dans la littérature : mille cent hommes meurent dans chaque camp en cinq jours, trois commandants sont successivement tués. Les fréquents rappels de la « ligne bleue des Vosges » qui encadrent les combats, les actions qui se situent en Alsace-Lorraine, la nostalgie du calme d'antan, la célébration d'un patrimoine culturel malheureusement disparu, teintent d'un lyrisme facile les histoires destinées aux enfants. Les petits orphelins de l'hospice de Thann⁵¹⁰ disent leur bonheur d'être en France et écoutent avec émerveillement les histoires des alpins,

⁵⁰⁹ Dernière histoire du numéro 164, intitulée « Les buissons qui marchent ».

⁵¹⁰ N°164, p.35.

« des histoires si belles qu'on se serait cru en plein conte dans le pays des héros. »⁵¹¹
L'illusion est donc indiquée à la fois pour le jeune auditeur intradiégétique et le lecteur.

6 LA CAPTATIO DES APOLOGUES

Les titres des chapitres anticipent la victoire et servent de captatio : les groupes nominaux ne varient guère et proposent pratiquement toujours les mêmes adjectifs qualificatifs épithètes comme « sublime », « héroïque », « braves ». Ils instaurent un mystère que l'enfant veut résoudre et rassurent l'enfant quant à l'issue de l'histoire ou une éventuelle défaite de l'armée française. Dans le numéro 264, malgré une lutte acharnée, les Français ont échoué, ce qui est rare dans les « Livres Roses » où ils ont le dernier mot. Mais en valeureux chevaliers, ils ne restent jamais sur un échec. C'est ce que signifie le titre indicateur : « Comment le drapeau français flotta pour la deuxième fois sur la cime. » C'est un des rares exemples où deux chapitres se succèdent à la manière des épisodes d'un feuilleton. « Vous pensez bien que nos chasseurs ne se tinrent pas pour battus. »⁵¹² Vindictifs, « ils préférèrent mille fois monter à l'assaut du fortin. »⁵¹³ Les formules familières et incisives marquent l'ivresse du succès : « Allons ... on tuera du Boche » et « on les aura ». La formule de Pétain rejoint la cohorte de poncifs et de clichés qui plaisent car ils entretiennent un suspense sans cesse renouvelé par une rhétorique fort répétitive mais très efficace pour l'orientation patriotique.

La seconde référence intertextuelle est celle à l'apologue. Le Grand Robert définit l'apologue comme « un court récit exposé sous une forme allégorique, et qui renferme un enseignement, une leçon de morale pratique. » L'apologue qu'on ne doit pas confondre avec le terme « apologie » désignant un discours qui défend ou justifie quelqu'un ou quelque chose, s'en rapproche dans ces histoires car il célèbre le soldat français et ses alliés. Il est parfaitement adapté à la matière des « Livres Roses » car c'est un récit bref : « La brièveté est ce qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte », déclare La Fontaine. De plus, il se présente sous forme allégorique. Enfin il contient un enseignement moral et a donc une portée didactique. Genre noble dont La Fontaine rappelle qu'on en attribue l'origine à Platon, il inculque « la sagesse et la vertu », déclare-t-il dans la Préface des *Fables*.

Ces caractéristiques sont pleinement illustrées dans *Simple histoires de la guerre de 1914-1915* (162) de Maurice Thiery ou dans le conte merveilleux du *Roi-Chevalier* (154)

⁵¹¹ Ibid. p.38.

⁵¹² Ibid. p.20.

⁵¹³ Ibid. p.21.

intitulé « Histoire merveilleuse du Roi-Chevalier »⁵¹⁴ écrit par Henriette Perrin. Les titres du numéro 162 rappellent ceux des fables par leur forme de groupes nominaux juxtaposés ou coordonnés. Ils prennent parfois une allure voltairienne par la dérision affichée. « Histoire d'un porc et de quatre Allemands » laisse pressentir la défaite prussienne et déconsidère l'ennemi en le faisant précéder du porc dans un rapport de cause à effet. « L'aveugle et le paralytique », « le père et le fils », « Le Hollandais, l'auto et les officiers allemands » recourent à une tonalité mi-pathétique, mi-satirique. Ce livret tire son originalité de son esprit pince-sans-rire inédit. Il reprend le thème récurrent de la nourriture et des Français qui aiment faire bonne chère. Il utilise un côté ludique, voire farcesque avec des plaisanteries faites aux Allemands : des lapins empaillés remis dans les collets que ceux-ci avaient posés. Il adopte une dichotomie simple opposant la malice des Français à la balourdise des Allemands. Il élargit même l'espace guerrier de la France à la Russie en passant par la Lorraine. Mais surtout il emploie un genre inédit, la parabole avec « L'aveugle et le paralytique » et « Le père et le fils ».

La première histoire met en scène un jeune soldat de vingt ans, Henri Suquet, engagé avant la guerre. Rendu aveugle par une balle qui lui a coupé le nerf optique, il marche sur un immense charnier, sans rien voir et heurte un cadavre gémissant dont les deux jambes sont brisées. L'aveugle prend le paralytique sur son dos et poursuit son funèbre pèlerinage. Le vocabulaire épique instaure une ambiance mortifère grâce à la métaphore araire fréquente : « D'interminables sillons semés de cadavres » sont « arrosés du noble sang de la France. »⁵¹⁵ Comme dans une fable, le narrateur interpelle le destinataire : « Vous croyez peut-être que l'histoire est finie ? » Il suspend ainsi l'intrigue et ménage une transition abrupte entre l'image pessimiste des mutilés et l'accueil optimiste final. Il assène ensuite la réponse : « Eh bien, pas du tout. Elle sera sublime jusqu'au bout. »⁵¹⁶ Outre le commentaire intrinsèque sur le caractère élevé du conte, le conteur affiche ouvertement sa visée moralisatrice. La sublimité atteste du dépassement d'un seuil (étymologiquement) de normalité narrative. Elle irrigue l'imaginaire de l'enfant et appelle à la morale élévatrice. La solidarité du père qui adopte le compagnon d'infortune de son fils aveugle est dépassée par l'amour, puisque la jeune fille fiancée à ce dernier accepte de l'épouser. Elle incarne la jeune femme française courageuse qui tend « la main à un pauvre infirme ». La métonymie du « noble cœur qui bat dans une

⁵¹⁴ N°154, p.5-22.

⁵¹⁵ N°162, p.30.

⁵¹⁶ Ibid. p. 30-31.

poitrine de vingt ans » allie le courage et la jeunesse, évacuant du même coup le pathétique larmoyant pour le remplacer par un lyrisme admiratif.

« Le père et le fils » prend une connotation religieuse, comme l'indique le titre. La parabole a une fonction religieuse et délivre un enseignement, une vérité. Sa forme concrète et ses situations poussées dans le quotidien le rendent aisément reconnaissable. A Thiaucourt, le long de la route de la Bresne, une troupe commandée par l'adjudant Charles arrive dans une clairière au milieu d'une magnifique forêt de sapins, de hêtres et de châtaigniers. La métamorphose du lieu en un espace quasi magique accentue le côté plaisant de l'apologue. L'abstraction de la notion de retour aux sources originelles disparaît pour se concrétiser dans la scène des retrouvailles avec le père, aux origines de la vie.

Avatar optimisé du retour du fils prodigue, cette scène devient accessible à tous. L'auteur se rapproche de ces prédicateurs catholiques qui utilisaient régulièrement la forme figurée de l'apologue comme base de leur sermon. La scène des retrouvailles après un interrogatoire édifiant du père suscite l'émotion grâce aux larmes pathétiques et au style direct. Le père a des allures de Robinson, isolé au milieu des bois et revêt aussi, au moment des adieux, la figure de Dieu le Père, qui assure de sa bienveillance tutélaire, son fils et ses hommes. La fratrie française est donc sous la protection de la Providence. Emblème christique, le père a souffert pour les hommes et pour les sauver, puisqu'il a été maltraité par des Allemands qui l'auraient tué s'ils n'avaient craint d'alerter les Français dans les parages. Son martyr l'érige en sauveur de l'humanité souffrante. Il existe donc une liturgie des « Livres Roses ».

Ecrite et consignée dans le *Livre Saint*, la parabole était faite pour être entendue, mais aussi pour être vue, car illustrée par toute une iconographie religieuse visible sur les chapiteaux, les fresques ou les tableaux des églises. Les livrets constituent donc le monument qui abrite la parabole et la sainte parole. Les pages illustrées en regard du texte patriotique sacré forment les chapiteaux qui édifient les scènes allégoriques. Exceptionnellement, leur légende reprend uniquement le titre du récit et non une phrase, afin de mieux figurer le sens emblématique et la valeur symbolique.

Traditionnellement, l'apologue articule un récit et une morale, celle-ci permettant de le déchiffrer. Ici, point de commentaire explicatif ni de chute. L'apologue reste sans explication ; comme chez Voltaire, il se suffit à lui-même. Au lecteur de pallier ce défaut d'interprétation. Cependant, dans la majorité des livres, la conclusion développe en deux temps la leçon à retenir.

L'exacerbation du sentiment patriotique est liée à la mise en scène de l'enfant étonnant d'abnégation et d'altruisme. Il cristallise toutes les qualités nécessaires au sauvetage de la patrie. Dans le numéro 144, Pierre Vérin en est une parfaite illustration : « L'enfant ne tremblait pas pour lui, mais il frémissait à la pensée que les Français pouvaient courir un danger ». L'offrande à la patrie passe par le sacrifice de soi. Qu'il soit déjà reconnu pour sa vaillance ou encore anonyme, le futur héros est un épigone de Bara et de Viala. Il a déjà des rêves de grandeur militaire et se comporte en petit soldat expérimenté, forçant l'admiration des vieux « grognards ». « Voilà mon rêve réalisé », s'exclame Michel Souain quand il est nommé caporal. Ce dernier, comme la plupart des enfants, connaît déjà les paroles vibrantes de patriotisme des fascicules, et les scandale avec plaisir lorsqu'une mission lui est confiée. La gradation dans le dévouement fait partie des constantes de la rhétorique patriotique. Généralement la dignité – « Je serai fier de porter [ces lettres] », déclare solennellement Michel Souain – précède l'affirmation de l'astuce et de la prudence – « Je saurai éviter [les Allemands], ajoute-t-il » -. Puis la conscience de la confidentialité et de la discrétion – « Je les avalerai » - augure d'un absolu dévouement – « Je ferai de mon mieux » – allant jusqu'à l'abnégation totale – « Je mourrai plutôt »⁵¹⁷.

Le compliment suprême pour un enfant consiste à être considéré à l'égal d'un adulte, sa maturité précoce étant confirmée par son engagement : « Tu as le cœur d'un homme », dit son supérieur au jeune Michel. Les conseils moraux sont disséminés tout au long du récit et les incitations sont explicites, grâce au retour sur le texte : « Ces récits excitent notre courage et redoublent l'amour que nous avons pour notre chère patrie. » (144) D'une manière générale, l'énergie, la volonté et l'amour du sol natal animent les petits Français. Nul ne déroge à la règle.

7 LES CONCLUSIONS SIGNENT L'OBÉDIENCE PATRIOTIQUE

La conclusion des récits entérine le diktat patriotique énoncé au fil du texte. Elle est généralement binaire. La première partie renvoie à la diégèse tandis que la seconde extrapole dans une vérité générale ou une adresse au lecteur.

La première étape consiste à clore l'histoire sur l'issue fatale ou la récompense du héros. Quoiqu'il arrive, la fin est heureuse car si le héros meurt, il le fait avec bonheur pour sa mère patrie. On a pu constater les dernières paroles prononcées par les moribonds. Le narrateur précise toujours que le héros ou l'héroïne « n'avait considéré que l'intérêt de la

⁵¹⁷ N°147, pp.32-43.

patrie et n'avait pas craint d'exposer sa vie » (169). Lorsque la mission a réussi ou que la bataille s'est conclue sur une victoire, la conclusion se clôt sur la récompense ou les congratulations du héros, en fonction de son mérite et de son âge. La fusillade des traîtres ne s'accompagne d'aucun remords car l'acte meurtrier est justifié par l'intérêt supérieur de la France, par la défense de la liberté ou bien par la vengeance.

Il faut reconnaître que les arguments sont toujours les mêmes quoiqu'il arrive. Ainsi, dans le numéro 169, tous les Flamands qui ont trahi sont fusillés. La clause précise que « ce n'était que des Boches, des soldats de Guillaume ». La tuerie est légitimée par une périphrase dévalorisante qui pose le problème éthique de la germanophobie, moteur de l'action et peu en accord avec l'humanisme dont se targuent les Français. La fin justifie les moyens, machiavéliquement : « Les Canadiens délivrent bravement le village après la ferme ». Une démarche identique tant dans le raisonnement que la narration se produit régulièrement : les Français se vengent de la malhonnêteté des Allemands par un jugement expéditif et une sanction immédiate (fusillade ou noyade) comme en témoigne le numéro 177. Toute trahison due à l'espionnage mérite la mort.

La loi du Talion règne en maîtresse. Dans le numéro 153 (chapitre 2), le Maréchal des Logis entend faire payer aux Allemands l'insulte qu'ils lui ont faite en le qualifiant d'espion. La conclusion sert également de memento mori. Le narrateur doit présenter la mort aux enfants de manière à ce qu'ils n'en aient pas peur. Ce sont les circonstances qui la provoquent qui sont atroces, mais la mort en elle-même est un viatique pour l'éternité, qui est dédramatisé. Dans le numéro 158, une mère explique à sa fille à propos d'Abd el Selam que, s'il mourait au combat avant de retrouver Victoire sa chamelle, « il irait au ciel. Les lauriers du soldat ont leur place à côté des palmes du martyr ». La religiosité gagne certaines conclusions qui font indéniablement penser au cantique :

« Sauvez, sauvez la France
Au nom du Sacré Cœur »⁵¹⁸

L'allure dithyrambique de certaines conclusions s'oppose à la sobriété de celles qui terminent les histoires russes ou des prisonniers de guerre. Le meilleur souvenir du Lorrain Aloïs Gross (162) reste une cocarde tricolore donnée par des femmes enthousiastes.

La cruauté froide et réfléchie des Allemands fait ressortir l'humanité des Français, notamment des médecins et des infirmiers (168). Si les Allemands et les Français figurent dans la conclusion, ce qui est rare, c'est sous la forme d'antithèses entre le déshonneur des uns, engendré par un « acte ignoble » et la droiture des autres. Le discrédit jeté sur les

⁵¹⁸ Roland DORGELES, *Les croix de bois*. Paris, Albin Michel, 1919, p.156.

infirmiers et médecins allemands est un thème rebattu et a contrario, est rendu un hommage aux Français, pourvoyeurs de civilisation. Il est rare que la conclusion revienne uniquement aux Allemands, mais dans ce cas elle se fait sous forme de question rhétorique sur la valeur d'une armée qui martyrise et « vaut moins que les Huns, les Vandales » car ceux-ci « ne se vantaient pas d'être les plus civilisés du monde et ne prétendaient pas imposer leur « Kultur » à la terre ». L'ironie fustige l'orgueil germanique démesuré. Emile Toutey propose d'ailleurs une longue explication sur les origines de cette brutalité orgueilleuse dans son ouvrage didactique *La guerre, pourquoi, comment elle se fait*.

Quand la première partie de la conclusion est réservée aux héros français ou alliés, ce ne sont que termes laudatifs à grand renfort de courage, de piété, de vaillance, de résistance, de patriotisme exemplaires. Le ton emphatique pour célébrer « nobles officiers » et « vaillants soldats » (153) prend une nuance paternaliste et protectrice avec les « braves Gurkhas » (155) teintée de l'esprit colonialiste. Il arrive aussi que la première partie du diptyque conclusif consiste en une vérité générale ou une citation. On trouve deux formes d'adage qui s'inscrivent bien dans la lignée de l'apologue. Soit il est inventé de toutes pièces et se veut porteur d'une philosophie humaniste, soit il est emprunté à La Fontaine directement cité ou sous entendu. Le numéro 161, *Nos braves toutous à la guerre*, se clôt sur une remarque fustigeant la méchanceté inhérente à l'homme et surtout à l'Allemand : « Seul l'homme méchant rend les animaux méchants » renvoie à la germanophobie qui désigne l'Allemand comme le siège du mal qu'il transmet à ses molosses dressés à tuer. Bon nombre de conclusions diégétiques renvoient à l'aphorisme de La Fontaine, « Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage ». Le même sous entendu accuse la violence et la bêtise ennemies, et célèbre l'attente judicieuse et laborieuse des Français.

8 OPTIMISME ET RECOMMANDATIONS FINALES

L'oralité discursive et porteuse d'enthousiasme communicatif est relayée dans la seconde partie, extradiégétique, par des conseils plus mesurés. Le sublime est suppléé par le devoir de mémoire, d'humilité, de reconnaissance sous toutes ses formes. L'exemplarité des héros fictifs ou réels a pour corollaire obligé la gratitude des lecteurs sollicités. L'étape finale consiste à élargir le débat, le relier aux instructions officielles et à renouer avec la réalité quotidienne. On y trouve aussi l'éloge de la colonisation française et anglaise qui ont su faire de véritables patriotes des Hindous (155) et des Africains (173, *Nos héros d'Afrique*) totalement dévoués à leur mère patrie. L'ouvrage *Victoire la chamelle des tranchées*, à la gloire du colonialisme, est rempli de poncifs linguistiques et de clichés exotiques. Il propose

un langage enfantin minimaliste pour le tiraillier et un réalisme traité avec humour, parfois ombré de gravité qui change de la litanie patriotique d'un Charles Guyon.

Le second point frappant est le fréquent rappel du rôle de l'école et de l'écolier, petit soldat du devoir. Le meilleur moyen d'aider la France et de participer à l'effort de guerre pour un enfant est d'être un bon écolier assidu. Le ton varie de la simple recommandation à l'insistance appuyée : l'apostrophe amicale « chers enfants » et l'impératif « écoutez vos maîtres » prennent l'allure d'un sermon. La mission civique de l'école est soulignée dans la leçon de morale qu'elle délivre, comme nous avons pu le constater lors de l'étude des manuels scolaires de l'époque. Les dernières phrases de conclusion ressemblent aux phrases de réflexion morale inscrite sur le tableau noir de l'école chaque matin. Ces maximes de bonne conduite tournent autour de trois grands axes : tout d'abord une invitation à bien accomplir son travail scolaire, ensuite une incitation à l'identification héroïque transcendante, enfin une exhortation à la gratitude et à la mémoire.

La première recommandation est rappelée en contrepoint de la transgression des petits héros fictifs qui s'engagent en dépit de leur jeune âge et des interdits parentaux. Le but des livrets, comme celui de Jean Aicard ou du *Manuel Général de l'Instruction Primaire*, est de conforter l'enfant dans la certitude que la lecture de ces ouvrages est un acte patriotique en soi, qui prolonge l'activité scolaire et forge une pensée de défenseur. Un bon travail scolaire est une composante imparable du patriotisme enfantin, car il prépare à devenir un citoyen conscient de ses devoirs.

La deuxième incitation oriente logiquement vers un futur prometteur de belligérant : « Vous serez braves », « Vous n'hésitez pas à la défendre, si un jour, la France a besoin de vous. » (160) Le discours injonctif est destiné à rassurer l'enfant sur ses aptitudes par le biais de l'identification et l'indication des moyens d'y parvenir. Tous les héros présentés sont exemplaires : « Qu'ils élèvent votre cœur et vous guident vers l'avenir. » (160) De même les infirmières et les « dames de la Croix Rouge et de l'Union des Femmes de France » s'adressent en priorité aux fillettes et « donnent aux enfants des leçons incomparables de grandeur civique ». La visée moralisatrice est indéniable, mais elle n'est pas toujours aussi directe : parfois elle est sous entendue et présuppose que le patriotisme supplée à toutes les faiblesses.

Ainsi les plus petits sont rassurés quant à un éventuel reproche d'inaction ou de faiblesse : « Rien n'est impossible, même à ceux qui sont faibles et délicats, lorsque le cœur est vaillant et animé de l'amour de la patrie. » (160) Le présent gnomique renforce la confiance. La vertu est érigée sur un piédestal et l'honnêteté est la base d'un credo infaillible :

« Un homme doit toujours soutenir la vérité et justice avec une fermeté inébranlable. » (160) Aux formules de vérité générale s'ajoutent les modalités exclamatives qui exhortent à l'admiration et à l'humilité. L'expression peut devenir provocante et péremptoire afin de rappeler à la modestie et surtout à la décence stoïque face aux souffrances en zone occupée. Aux futurs d'adhésion incontestable « vous admettez », « vous admirerez », succède un conditionnel à valeur d'irréel du présent : « vous rougiriez d'être moins vaillants, vous à qui rien ne manque. »⁵¹⁹ La tendance à la culpabilisation de l'enfant est impliquée par sa situation géographique privilégiée et par sa condition sociale qui lui permet l'achat des précieux livrets. Le jeune lecteur doit expier sa faute d'être installé dans une vie dite « confortable » par l'effort de lecture et de compassion, le sacrifice de ses économies, l'aide domestique apportée à sa mère. L'absolution est donnée par le prédicateur auteur qui le convie à un examen de conscience. La conclusion extradiégétique donne sa raison d'être au livre : exposer des traits de courage pour faire mûrir les enfants. La sagesse et la force morale acquises au fil des lectures constituent une première propédeutique à la guerre. Elles leur permettront de poursuivre le grand œuvre commencé par leurs aînés⁵²⁰.

Le dernier point abordé par les conclusions est le memento : le lecteur doit prendre conscience que c'est pour lui que les Français se battent et meurent chaque jour au front ; il doit se montrer digne de leur sacrifice. Pour cela, non content de bénéficier de d'un enseignement exemplaire, il doit témoigner de sa gratitude par le dépassement de soi. « Se contenter de son simple devoir, chers petits lecteurs, n'est pas toujours suffisant » (160), comme le prouve la supérieure de l'hôpital de Clermont en Argonne. La périphrase laudative est de rigueur, certains personnages présentent «une grandeur d'âme » qui s'appelle l'héroïsme. Les conclusions les plus impressionnantes pour l'enfant sont assurément celles qui ont valeur d'épithètes. Les phrases y résonnent de satisfaction vengeresse : « Ah ! Nos morts furent vengés. » (164) Le lecteur est mis en demeure de reconnaître le bien fondé de la solidarité : « Sans eux, que fût-il advenu ? » (164) La victoire de la Marne a eu lieu grâce aux troupes qui ont fait volte-face. Les phrases sont lapidaires et la plume de Maurice Thiéry stigmatise le vaincu ennemi et honore le vainqueur français : « Par nous les Boches ! Vive l'Alsace française ! » (164) A travers une démarche inductive, il énonce un memento mori empreint de religiosité : « Pleurons-le, et pieusement, pleurons tous ceux qui, comme lui, sont

⁵¹⁹ N°157, p.34.

⁵²⁰ Ibid. p.47, conclusion de la dernière histoire : « Tous ces beaux traits de courage civique que nous avons placés sous vos yeux, chers enfants, vous inspireront la résolution de grandir en sagesse, en savoir, en force morale, en un mot de travailler à devenir des hommes pour continuer l'œuvre si grande et si belle commencée par vos aînés, dont beaucoup sont tombés au champ d'honneur. »

tombés au funèbre champ des morts »⁵²¹, déclare le narrateur en parlant de Robert Hignard. Le même raisonnement marque les conclusions qui appellent à l'éternelle reconnaissance envers ceux qui ont accordé « cet indescriptible bienfait » (164) de rendre leur identité française à ceux qui l'avaient perdue comme les enfants d'Alsace.

Chaque personnage héroïque devient une métonymie de sa corporation, de sa classe d'âge. Les récompenses et les félicitations accordées aux héros diégétiques sont suivies d'une phrase à valeur morale qui entonne l'antienne de la victoire inexorable et proche, donc de la confiance que la France accorde à ses enfants. Ils sont déjà des hommes et connaissent la notion de devoir (174). Afin que le martyr ne se renouvelle pas et que « le dévouement de ces héros ne [soit] pas inutile » (159), la litote insiste sur le fait qu'il faut se souvenir.

« On oubliera (...). L'image du soldat disparu s'effacera lentement dans le cœur consolé de ceux qu'il aimait tant. Et tous les morts mourront pour la deuxième fois » dit Dorgelès dans *Les croix de bois*⁵²².

Il existe deux types d'appel au souvenir : celui qui a lieu dans l'immédiat et la mémoire prospective. Non seulement il ne faut pas oublier les prisonniers de guerre, mais il faut aussi rendre hommage et perpétuer la mémoire de ceux qui sont tombés afin qu'ils ne disparaissent pas une seconde fois. Le pathétique élégiaque est rapidement supplanté par la propagande antigermanique : « Ils le méritent bien, car ils se sont battus pour la France, c'est-à-dire pour empêcher notre patrie de tomber sous la botte teutonnes » (n°171).

9 L'ALLIANCE DU SUBLIME ET DU GROTESQUE

L'étude de ces conclusions bipartites serait incomplète si l'on ne mentionnait des allusions à la lutte du droit contre la barbarie et à ce que Emile Toutey appelle « l'âme française », à savoir la bonne humeur. Pour inculquer l'idée que le moral des troupes n'est jamais entamé, les soldats français sont peints sous un jour gai contrairement à leurs homologues allemands toujours acariâtres. Enfin pour démentir l'idée reçue que l'état-major serait indifférent aux préoccupations et aux souffrances des Poilus, les conclusions insistent sur les qualités de vaillance et de cœur des officiers et des généraux. Le « Livre Rose » devient substitut du « sol sacré de la patrie » (168) tant il est vrai que sa matière, au sens médiéval du terme, est justement la France, ses habitants et ses référents culturels patrimoniaux comme les poètes et les édifices religieux.

L'intertextualité va même au-delà du seul référent français puisque les fascicules use de l'imitation antique. Ils s'assurent une caution historique et littéraire de qualité qui érige les

⁵²¹ N°164, p.27.

⁵²² Roland DORGELES, op. cit., p.282.

Français et la Belges au rang des Anciens et notamment des Grecs et des Romains, par leur sagesse, leur intelligence et leur bravoure. Ces parallèles apparaissent à deux reprises, dans *Le Roi-Chevalier* (154) et dans *Nos Diables bleus* (164). Dans le premier, Maurice Maeterlinck qualifie le roi Albert Ier de « nouveau Léonidas ». Il rapproche les deux chefs par leur sens de l'honneur face au désastre, leur sens de l'engagement. L'un a préservé son honneur en sauvant les plus jeunes combattants, les femmes et les enfants du massacre. L'autre l'a conservé en les sacrifiant pour barrer la route aux envahisseurs. Léonidas avait un intérêt vital à combattre, Albert Ier avait tout intérêt à ne point combattre, mais il devait sauver l'honneur face à la catastrophe. Maeterlinck insiste sur la sublimité du roi qui transcende les esprits par son courage et le mythifie par son rapprochement avec le héros des Thermopyles.

A cette célébration grandiose s'oppose la parodie de la lutte entre les Sybarites et les Crotoniates dans le numéro 164. Filant la comparaison entre les sages Crotoniates et les Français d'une part, entre les Allemands et les futiles et désinvoltes Sybarites d'autre part, le narrateur transpose l'histoire. L'épopée est traitée sur le mode héroï-comique : « L'histoire ancienne recommence. Seulement, les héros de l'aventure ne sont que de vulgaires Boches et il ne s'agit que de mulets. »⁵²³ Les Français parviennent à attirer les montures allemandes et leurs cavaliers au son du clairon, tout comme les Crotoniates avaient attiré au son de la flûte les chevaux des Sybarites. La scène tire son grotesque de la débandade allemande. L'histoire se clôt sur un ton ludique où le lecteur est pris à témoin comme il l'avait été au départ dans une captatio. « Vous devinez qui fut le vainqueur (...). Jugez plutôt » inaugure l'histoire. « Ceux-ci en ont bien ri, je vous assure » la clôt. Le titre signifie la parodie grâce à sa dualité : « Comme aux temps antiques », « Un bonheur ».

L'alliance du sublime et du grotesque confère à ces livrets une tonalité dramatique. On passe de la farce ludique aux actions émouvantes, signifiées dans l'hyperbole pléonastique « sublime héroïsme » du numéro 178. Les Français se déguisent en tirailleurs sénégalais pour effrayer les Allemands, mais auparavant un zouave est allé enterrer dignement ses compagnons morts, sur le champ de bataille, sous la mitraille. « Sa pieuse besogne » impose le silence aux Allemands « émerveillés de tant d'audace. »⁵²⁴

L'aspect ludique renforce la bravoure des soldats capables de dédramatiser la situation : « On s'amuse beaucoup en Hollande d'un bon tour joué à deux officiers de l'état-major allemand. » (162) Cette tonalité contraste encore plus avec la douleur qui sublime l'homme. L'héroïsme consiste à dépasser sa douleur physique ou morale. Le livret, ode à la

⁵²³ N°164, p.14.

⁵²⁴ N°178, p.37-38.

patrie, au drapeau ou aux femmes imprime sa polygénéricité à la série héroïque et incite à l'admiration par le présentatif « voilà » (160), associé à l'anaphore de l'adjectif exclamatif « quel » : « Voilà un des miracles que peut seul accomplir l'amour sacré de la patrie. »

Notre étude nous a permis d'étudier le phénomène de « la caverne d'Ali Baba littéraire », technique narrative qui accumule une suite de traits héroïques. La prétérition argue l'impossibilité de recenser tous les héros français tant ils sont nombreux : « Le commandant n'aurait pas assez de ses loisirs pour citer tous les enfants qui se sont distingués par tant de hauts faits » (144). Les enfants héroïques sont fort nombreux, on en dénombre une bonne trentaine. Pour illustrer cette théorie littéraire, le numéro 153 s'ouvre sur une légende hindoue dont la littérature de guerre semble s'être emparée sur le plan narratologique. La guerre est une matrice génétique inépuisable et les « Livres Roses » ont puisé aux sources belliqueuses. Elles jaillissent par milliers à l'instar des œuvres d'art que le jeune homme de la légende hindoue devait choisir. La série héroïque apparaît comme l'aboutissement littéraire de cette légende.

« Une légende hindoue rapporte que Brahma avait donné à un jeune homme le droit de choisir ce qui lui plairait parmi les trésors de son palais. Les œuvres d'art, les diamants, les bijoux d'or et d'argent, étaient si nombreux et tous si merveilleux, que le jeune homme, ne pouvant fixer son choix, se tua de désespoir. »⁵²⁵

L'apologue préfacier suggère la multiplicité des histoires héroïques et le choix judicieux des auteurs qui ont dépassé la sagesse orientale. En dépit d'un aveu de modestie de la part des éditeurs, les titres des chapitres et la juxtaposition sous forme de surenchère héroïque déclenchent un feu d'artifice de prouesses qui n'a d'égales que les souffrances endurées par tout un peuple. Les épisodes juxtaposent dans un ordre croissant de difficultés les exploits accomplis, du plus futile au plus noble : « En cherchant du tabac », « dévouement d'un soldat », « le cavalier sans peur », « les douze héros », « le devoir avant tout » embrasent le texte d'une solennité grandissante. Les titres ou sous-titres recensés confirment cette tendance pléthorique de la littérature d'exploits.

On trouve ainsi des titres alléchants aux formes plurielles, faites de groupes nominaux sans déterminant afin de marquer la multiplicité des épisodes et le choix judicieux qui en a été fait. « Quelques anecdotes héroïques » (149) est le seul titre avec un déterminant, mais son caractère indéfini ne dévoile pas immédiatement la teneur des épisodes. L'adjectif indéfini associe le sublime au quotidien banal pour révéler l'effet transcendant de la guerre sur la condition humaine. Cinq histoires, toutes plus hardies les unes que les autres, présentent des

⁵²⁵ N°153, préface.

hommes et des enfants, Hercule humains, David luttant contre Goliath. *Traits héroïques de l'armée française* (153) offre un panel étonnant d'exploits dans un chapitre au titre redondant par rapport à l'intitulé : « Quelques traits remarquables » (chapitre V) enchaîne cinq histoires. Ces récits trouvent un écho dans *Episodes remarquables de la guerre* (189). La forme indéterminée insiste sur le caractère interchangeable des événements dû à l'extraordinaire bravoure des civils et des militaires.

De même le sous-titre « Traits admirables » du numéro 213, *Bleus et volontaires au feu*, débute par l'émotion lyrique des familles devant « les bleus » qui défilent, avant d'enchaîner cinq histoires auxquelles se mêlent des lettres allant de l'admirable au sublime. *Nos amis les Anglais* (155) propose de « Brillants faits d'armes ». L'annonce est flatteuse et orne déjà le texte d'un frontispice d'éloges avec les adjectifs « noble », « brave », « audacieux » qui inaugurent quatre récits. *Les héros russes* (159) enchaîne « quelques faits héroïques » (chapitre V) où la mort glorieuse d'un lieutenant le dispute au geste héroïque du prince Georges de Serbie. La terreur inspirée par un vrai diable de cosaque rivalise avec l'« acte sublime d'un volontaire ». La force morale d'« un père sublime » trouve des échos dans « l'endurance russe », couronnée par l'exploit du « héros des deux drapeaux » de quatorze ans.

Ces gerbes de traits héroïques interviennent plutôt en fin de livret et forment l'acmé d'une période oratoire. Les titres largement dénotatifs orientent vers l'admiration et coupent le souffle en aiguisant la curiosité. Les adjectifs laudatifs constituent une litanie qui provoque l'épiphanie de l'héroïsme. De quelques lignes à une page, les récits participent à l'économie narrative des textes et suggèrent l'Union Sacrée des âges, des classes sociales, des civils et des militaires, des pays alliés dans une lutte unanime contre la barbarie allemande. Tous ces héros méritent d'entrer au panthéon des grands hommes à qui la patrie est reconnaissante. Certains titres cumulent les statuts successifs attribués à un homme afin de le conduire vers l'apothéose : « Cuisinier, brancardier, soldat, héros »⁵²⁶ relate la progression méritante de Paul Durier, orphelin engagé à quinze ans et dont la mémoire est saluée par l'auteur. Les biographies d'Adolphe Pégoud dans *Les oiseaux de guerre*⁵²⁷ et de Charles Guynemer (218) ont tendance à précipiter les événements en fin de récit afin de rendre plus émouvante la disparition des aviateurs. Le resserrement temporel suit une dilatation concernant la jeunesse. Le cinquième chapitre concernant Pégoud fait se succéder les dates de juin 1915 à août 1915

⁵²⁶ N°200 de Maurice RANDOUX.

⁵²⁷ N°206, 2^e partie.

jusqu'à la disparition du héros. Le texte est commué en apothéose par une citation du général Demange et un poème lyrique de quarante alexandrins à la gloire des « oiseaux » libres.

De même pour Guynemer, le héros acquérant de l'expérience et l'excellence au fil du temps, il accomplit des exploits de plus en plus périlleux. Ses victoires accroissent sa confiance et entraînent une témérité préjudiciable. L'aviateur aura « les ailes brisées » comme l'indique la métaphore du pénultième titre. Les biographies renouent avec le mythe du héros, mi-homme, mi-dieu, qui lutte contre l'iniquité et se distingue par sa soif inextinguible de victoire qui n'a rien à voir avec l'orgueil mais avec l'idéal de pureté.

L'exacerbation cocardière tient donc beaucoup à ces florilèges d'exploits qui semblent avoir suscité toujours plus d'engouement compte tenu des publications croissantes des livrets au cours des quatre années de conflit. Jamais lassés, les jeunes lecteurs ont trouvé un guide du parfait citoyen, défenseur de la patrie dans des fascicules aux tonalités épiques, héroï-comiques, tragiques, ludiques mais toujours conclus par des appels solennels à l'imitation dévouée et la reconnaissance indéfectible.

CHAPITRE IV

ÉTUDE DE HÉROS ET D'HÉROÏNES MYTHIQUES

L'étude des héros et héroïnes des « Livres Roses de la Guerre » s'organise suivant un ordre sériel. La dichotomie opposant enfants et adultes s'impose mais ne consiste pas en une opposition de classes d'âge, plutôt en une complémentarité, voire une inversion des rôles. La séparation imposée par l'âge se double d'une catégorisation sexuée tant chez les adultes que chez les enfants. Enfin l'héroïsme n'est pas l'apanage des militaires, il auréole aussi les civils, quelle que soit leur catégorie socioprofessionnelle. La valorisation tient à un rapprochement mythique gouverné par trois grands axes : David et Goliath, Hercule contre l'Hydre de Lerne, Sisyphe poussant son rocher. On ajoutera des références légendaires empruntées au merveilleux des contes comme *le Petit Poucet* ou *le Petit Chaperon rouge*. Enfin l'allusion au pharmakos est souvent présente.

1 DAVID CONTRE GOLIATH

Le plus frappant dans la série héroïque est certainement l'exaltation du plus faible face à l'ogre allemand. Qu'il soit chaperon rouge ou poucet, l'enfant n'a de cesse de combattre et de vaincre le loup ou l'ogre allemand. Les « Livres Roses », comme les contes de Perrault, reprennent à leur compte le combat de David contre Goliath. Le plus faible l'emporte sur le plus fort, grâce à son intelligence. Sans revêtir la résonance évangélique du « *magnitudo parvi* » hugolien, mais en conservant la supériorité du petit, toutes les histoires magnifient l'admirable abnégation et l'intense courage des victimes face aux envahisseurs allemands. Ce rayonnement doit toucher les jeunes cœurs et les sublimer. C'est pourquoi il faut leur donner des exemples de bravoure adulte et enfantine.

Les « Livres Roses » présentent des hommes et des femmes souvent seuls ou en petits groupes face à un nombre important d'Allemands. En dépit de l'écart de force, le plus faible triomphe grâce à son ingéniosité, sa pugnacité et son courage. Porté par un patriotisme débordant, inné, le héros se dévoile, se dévoue corps et âme. Tous les militaires sont concernés, quel que soit leur grade, du simple pioupiou au brillantissime général. Nul n'est oublié dans son humble grandeur. Jean Richelle (149) est un « brave » soldat d'infanterie. Le caporal C. (153) se sauve des griffes allemandes. Hubert Corbois, maréchal des logis des lanciers belges (149), le sergent J. (153), le sergent Lamandon (164) accomplissent des prouesses, tout comme le sergent Delacroix du 119^e R.I. ou le sergent d'infanterie B.(171). Adjudant chef, adjudant chef major, aspirant, sous lieutenant se distinguent également. Le

brave lieutenant F. (153) rassemble ses hommes et met en fuite vingt uhlands, « six contre vingt, ça peut aller », s'exclame-t-il. Les officiers offrent une image solidaire de l'armée. Le commandant A., le capitaine D. et le lieutenant R. (150) accomplissent leur mission dans le brouillard. Le commandant Verlet-Hanus à la tête de deux cent trente chasseurs contre un grand nombre d'Allemands est tué mais vengé par ses hommes. Lieutenants colonels et colonels ne demeurent pas en reste. L'héroïque colonel anglais du numéro 155 sauve son interprète en punissant les Allemands grâce à l'intervention d'une compagnie de Highlanders.

Il est fréquent de voir deux, dix ou douze soldats vaincre plus de quatre-vingts uhlands : douze héros anonymes (153) dupent plus de quatre-vingts Allemands. Deux vaillants soldats sauvent leur vie face aux troupes ennemies. « Nos fantassins » débusquent douze Prussiens espionnant dans un moulin et ont vite raison d'eux (162). Ils gagnent avec une facilité déconcertante et provoquent une reddition unanime. La mention des galons obtenus et des grades insiste sur la reconnaissance de l'armée française qui sait remercier ses serviteurs. Aucune rupture entre l'état-major et les hommes de terrain ne doit se faire jour, pas plus qu'entre officiers, sous officiers et hommes de troupe. La solidarité et la compréhension sont les maîtres mots de ces descriptions afin d'ancrer dans les esprits l'idée d'une grande famille dont les pères prennent soin de leurs enfants. A ce propos la figure du patriarche vénérable se reflète dans la personne de Joffre.

2 UNE FIGURE TUTÉLAIRE DE DIEU LE PÈRE : JOFFRE

Le généralissime fait l'objet d'un vibrant éloge (162). Ses discours fermes et ses portraits jalonnent les livres pour enfants, scolaires ou extra scolaires. Dans le fascicule de Larousse, sa description est plus concise que celle de Emile Hinzelin dans *Notre Joffre* et de Guy Arnoux dans *Joffre*⁵²⁸, mais elle n'en est pas moins laudative. Elle en fait un mythe vivant, peignant un des rares portraits complets au physique comme au moral. Il dégage une impression de sécurité par son aplomb et sa fermeté sans toutefois paraître distant ou froid. Son allure massive et sa physionomie décidée offrent « une image de granit, mais tendre ». Dans son manteau éclaboussé de pluie, le grand homme aux épaules larges darde un regard doux, assuré et lumineux « dont la flamme ne sommeille pas. » Sa présence suscite l'admiration et le détail de sa mâchoire carrée, résolue, splendidement faite, renforce l'aura que dégage cet Hercule bien réel. Il allie la modestie et la fermeté d'un homme rayonnant. Le

⁵²⁸ Voir les illustrations en regard correspondant aux couvertures des livres cités : Emile HINZELIN, *Notre Joffre Maréchal de France*. Paris, Delagrave, 1917. Guy ARNOUX, *Joffre*. Société Littéraire de France, s.d. J. BRELIVET, *Album patriotique*. Paris, Cosmao et Cie Editeur, 1914. G. LE CORDIER, *La classe 1925*. Paris, Delagrave, 1918.

but est de subjuguier le jeune lecteur par cette légende vivante qui parle en anglais, « Gentlemen, good evening », et demeure la simplicité faite homme. Il réapparaît sporadiquement au fil des livres, mais toujours modestement, comme dans le numéro 164, avec ses généraux Dubail et Maud'huy pour décorer de la médaille militaire le sergent Lamandon. Il déclenche toujours une grande émotion lors de ses apparitions. Il donne l'image d'une armée humaine qui sait rassurer ses hommes et galvaniser ses troupes quand il le faut.

Sa figure contraste avec celle du général, type d'« officier d'Afrique du temps de Louis Philippe » présent dans les livres d'histoire de Lavisse possédés dans les écoles. Cependant ce dernier, malgré sa différence physique, n'en est pas moins débonnaire, paternaliste, appelant ses hommes « mes petits lapins », tutoyant les jeunes et vouvoyant les territoriaux, consolant les blessés immédiatement ragailardis. Un jeune soldat qui a eu la main labourée par un fragment d'obus veut vite guérir pour retrouver sa place auprès de ses camarades. Cette attitude est toujours celle affichée dans les « Livres Roses » : soit le soldat est mutilé et déplore ne pouvoir retourner au front ; aussi raconte-t-il les exploits de l'armée française aux plus jeunes afin de perpétuer la mémoire et d'insuffler la même ardeur aux jeunes auditeurs. Soit le soldat est blessé et dans ce cas, il a hâte de repartir au combat, tout est mis en œuvre pour satisfaire ses désirs légitimes et considérés comme normaux.

La présence de ces deux grands officiers souligne la bonne coordination entre les membres de la hiérarchie militaire et montre surtout que l'état-major n'est pas indifférent ni insensible aux soldats du feu. Cette idée conforte celle selon laquelle les mutineries de 1916-1917 ne seraient que des cas isolés et n'auraient pas lieu d'être dans la grande famille de l'armée. Ces deux exemples acquièrent une dimension politique nationale par leur valeur synecdochique.

Le soldat peut devenir diariste, comme celui qui le fait à la demande de fils curieux des nouvelles du front. Cette technique de requête enfantine littéraire présente le double avantage de solliciter le héros diégétique et le lecteur extradiégétique, censé éprouver la même curiosité et donc la même satisfaction devant le récit. Cette diversité générique caractérise la série héroïque comme nous l'avons constaté en analysant la liste des ouvrages concernés.

Dans le cas présent, le jeune lecteur découvre de concert avec l'enfant de l'histoire le parcours du père au front, père hyponyme de tous les pères. Il retrace son avancée du 23 août 1914 jusqu'au mois de janvier 1915 sans éluder l'angoisse de la fuite, la débâcle sous la pluie torrentielle, l'extrême lassitude et la poursuite des Allemands. La sincérité cautionne l'authenticité du témoignage rapporté en hypotypose. Les visions atroces des incendies de

maisons, d'églises avouent ce que certains éludent pour ne pas effrayer leurs proches. Sans traumatiser l'enfant par un voyeurisme déplacé, l'auteur choisit un narrateur lucide mais prudent, qui ne dénonce pas la guerre, mais la barbarie ennemie afin de mieux la stigmatiser. D'ailleurs, pour atténuer la cruauté, le diariste insère des tableaux hivernaux à la tonalité lyrique où l'espace se substitue au temps de plus en plus flou.

Le narrateur a soin d'anticiper le reproche éventuel de démonstration choquante par un discours proleptique. C'est notamment le cas lorsque les Français ou les alliés commettent des actes brutaux et tuent. L'absence de remords est justifiée par la légitime défense ou la trahison de l'ennemi. Le maréchal des logis des lanciers belges qui tue à bout portant le soldat allemand qu'il s'apprêtait à soigner, n'a pas à culpabiliser puisque ce dernier le visait et de surcroît avait caché une seconde arme. La préméditation excuse le meurtre.

3 DE LA DÉDRAMATISATION À L'IDÉALISATION

Quelques épisodes dédramatisent la situation par le topos de la gaieté et de l'enjouement, appuyé par des situations cocasses, audacieuses et désopilantes. La guerre apparaît d'abord comme un vaste jeu de cache-cache, une promenade de santé qui ouvre l'appétit, l'occasion de faire une bonne farce. Ainsi, les « diables bleus » (164) ressemblent à « des jeunes gens en vacances ». L'impression de facilité à marcher, l'entrain renforcent cet aspect étonnamment gai d'une guerre ludique. Seule l'exclamation d'un ancien combattant de 1870 qui entonne la Marseillaise, replace dans un contexte belliqueux : « Bravo les gars, vous avez fière allure. » Mais le côté spectaculaire et démonstratif prend le pas sur la description réaliste.

Les marches et les entraînements ouvrent l'appétit, comme en témoignent *Deux boy-scouts à Paris* (186) : après leur entraînement au château de Vincennes, les jeunes garçons vont camper dans le bois de Gaumont.

« Dîner sur l'herbe avec les provisions de pain et de viande froide que l'on a dans son sac, boire le quart de vin nécessaire à la bonne santé du marcheur est un des meilleurs et des plus sains plaisirs parmi ceux que l'on peut goûter en parcourant la campagne. »⁵²⁹

La propédeutique à la guerre passe par une formation du corps et de l'esprit et affirme les effets positifs des exercices physiques sur le mental et la santé. Les formules généralisantes avec présent gnomique participent de cette entreprise d'embrigadement.

C'est ainsi qu'on voit deux soldats français, attablés dans une ferme où l'on a tué le cochon. Ils dégustent les côtelettes grillées dont le fumet attire les Allemands. « Les tranches

⁵²⁹ N°186, p.20.

savoureuses et blanches du porc tant convoité » font saliver. Le champ lexical de la nourriture et des sens olfactif et gustatif abonde. La vie à l'arrière-front apparaît paisible, suivant son cours, tandis que la guerre est une activité saine qui aiguise l'appétit et confirme l'adage « mens sana in corpore sano ». La nourriture est le nerf de la guerre et le fer de lance de l'armée française. Un financier polonais nommé Jean de Bloch a prévu le phénomène en 1899, dans un ouvrage intitulé *La guerre est-elle impossible ?* et écrit :

« Tous les conflits tiendront fatalement d'opérations de siège. Les soldats pourront lutter comme bon leur semblera. La décision ultime appartiendra à la famine. »⁵³⁰

Cependant ici, le problème est artificiellement résolu puisque les Français sont toujours dépeints avec force vivres et parviennent même à corrompre les Allemands grâce à la bonne chère, devenue sur le plan littéraire source de comique. Les plats sont variés, la place accordée aux cuisiniers est de fait importante. Quand ils ne mangent pas dans les tranchées ou au cantonnement, les soldats prennent leurs repas chez un hôte toujours accueillant et prêt à donner ce qu'il a de meilleur pour ces valeureux Poilus. On est bien loin de l'image véhiculée par *Les Croix de bois* ou *Le feu*, insistant sur la difficulté à se ravitailler et la méfiance des habitants avides et pourvoyeurs de marché noir. Ici tout fleure la bonne chère même si le repas est frugal : du pain, du vin, du lard, du fromage. Les meilleures bouteilles sont enterrées, réservées aux Français de passage.

Les Poilus prennent des risques inconsidérés pour agrémenter le rata. Le soldat flamand Pierre Proven va pêcher des poissons dans le canal tout proche pour varier le repas de ces compagnons de tranchée (149). Il en est de même pour les lapins pris au collet par les Allemands, dérobés et mangés par les Français : « une agréable odeur de gibelotte » parvient aux narines des ennemis fort marris.

Il faut donner au jeune lecteur une vision rassurante des tranchées où règne la bonne humeur. Pour cela, l'auteur établit un rapport de complicité avec son destinataire, grâce à des expressions familières qui incluent le lecteur dans la diégèse. « Notre loustic » parti récupérer quatre lapins de garenne, prend l'allure d'un aventurier qui ne mesure pas forcément le danger mais s'amuse. Même Dorgelès dans *Les Croix de bois* cède à cette tentation du jeu en rappelant l'épisode où un Poilu sort de la tranchée un soir de Saint Sylvestre pour aller cueillir une boule de gui au risque de se faire tuer. Contrairement à l'image du cuisinier embusqué donnée par les romans de Barbusse et de Dorgelès, les « Livres Roses » lui accorde une place de choix : il apporte les ragoûts aux Poilus, coûte que coûte. Retardé par une rencontre fortuite avec des Allemands, il est bien vite pardonné et regagne ses fourneaux dans la cuisine

⁵³⁰ Arthur CONTE, *Soldats de France*. Paris, Plon, 2001, p.361.

« aménagée d'un grand hôtel ». Chifouagna a le sens de l'humour et se débrouille pour préparer de bons plats à ses camarades de tranchées.

Dans le cadre de la dédramatisation, on remarque aussi les méprises des soldats qui se trompent de tranchées. Les fraternisations ne sont pas loin comme dans cette ferme où les soldats français partagent leur repas avec les Allemands (162). Lorsqu'un soldat prussien de dix sept ans se perd dans le brouillard et se retrouve dans le camp français, l'euphémisme est de mise : « on a fait comprendre au charmant jeune homme qu'il ne saurait être mieux qu'en la compagnie des Français ». Lorsque l'inverse se produit, le patrouilleur français sait se sortir d'embarras et ne reçoit que les invectives de l'Allemand qu'il a réveillé par mégarde. Les comiques de situation et de mots désactivent la crainte de la mort.

Un autre moyen littéraire d'alléger la gravité est le recours au merveilleux. Il s'agit de donner l'impression que la guerre appartient déjà à la légende et à un temps et un espace immémoriaux. C'est dans cette optique que le système d'énonciation change : les récits sont alors enchâssés. L'histoire s'apparente à une geste héroïque chantée par un troubadour qui interpelle son auditoire. Le narrateur apostrophe son lectorat pour attirer son attention sur le héros humble et grand, dont l'exemplarité est « celle de beaucoup d'autres ». « Ecoutez sa simple histoire », harangue le narrateur du livre 164. Non seulement il faut inculquer à l'enfant le sentiment patriotique mais aussi le convaincre que son entourage et la France regorgent de héros à l'image du personnage. Avec le merveilleux, les protagonistes acquièrent un statut quasi mythique.

Les chasseurs deviennent ainsi acteurs et auteurs de hauts faits.

« Les alpins, eux contèrent des histoires si belles qu'on se serait cru en plein conte dans le pays des héros. En voici un que je tiens d'un des enfants lui-même. »⁵³¹

La mise en page participe du décalage entre réalité et imaginaire enfantin : l'alinéa, les pointillés, les tirets marquent une ellipse temporelle et signalent l'entrée dans une diégèse merveilleuse. L'espace guerrier devient alors sécurisé et sécurisant, l'imparfait immémorial du conte de fées inscrit l'histoire dans les classiques destinés aux enfants pour leur valeur initiatique. La fin est heureuse, brillante leçon honorée par le général Joffre venu remettre la médaille militaire. Le héros connaît l'apothéose conférée par un dieu généralissime.

Le récit emprunte également à l'analogie antique, renouant avec la tradition orale et légendaire du conte. Ces références aux batailles gréco-romaines étoffent les textes d'une dimension humaniste, au sens où Montaigne l'entend dans ses *Essais*. Ces références sont gages de sagesse et constituent des points de repère fiables pour affirmer la dignité belge et

⁵³¹ N°164, p.37-38. Voir la reproduction ci-contre.

alliée en général. La guerre s'inscrit dans la continuité de l'histoire qui valorise la vaillance et entretient cette propension à la fierté française. Les « Livres Roses » deviennent l'instrument d'une propagande qui doit conforter les petits lecteurs dans la certitude qu'ils sont de bons Français, dignes émules des plus valeureux combattants. Parodie épique et style héroï-comique cohabitent allègrement.

On peut toutefois remarquer la valeur inégale tant sur le plan littéraire que morale des histoires racontées pour exhausser la bonne humeur toute française. Ainsi *Petits Récits de la Grande Guerre*⁵³² propose quelques exemples de « bons tours », dans un volume où le comique farcesque le dispute au lyrisme héroïque des exploits ou des retrouvailles de blessés. Le soldat Jimmet, anti-héros, ordonnance du capitaine, craintif a élu domicile dans une auberge sur la route de Lille à Arras. Sa couardise en fait la risée de la compagnie qui va s'acharner cruellement sur lui afin qu'il abandonne définitivement sa chambre à coucher et revienne dans la tranchée.

Le cuistot Chifougna (179) fait partie de ces figures emblématiques au même titre que Bouffieux dans *Les croix de bois*. Souriant, la pipe à la main, l'air débonnaire, équipé de son barda, il illustre la vérité générale qui affirme que « la bravoure de nos soldats est proverbiale. » Chifougna a beau acheté des oies, du beurre, du lard, des oignons, il les cuisine mal. Mais il a à cœur de toujours servir ses camarades, de leur préparer un café avant l'assaut. Toujours à l'affût de quelque poulet, récoltant des pommes de terre sous la fusillade, il prépare le rata. De corvée de soupe et de pinard, il met même en déroute les Allemands. Il est le redresseur de torts des cuisiniers, réputés embusqués, et leur redonne le prestige qui leur sied. Le statut de cuisinier est d'ailleurs un moyen d'intégrer un régiment, en dépit de sa jeunesse. Dans le numéro 200, le jeune Paul Durier, quinze ans, est accepté comme « cuistot des sergents ». Débrouillard, il trouve de quoi améliorer le quotidien des Poilus : de la viande, des légumes, du vin. Il prépare un bouillon, se procure des vivres à bas prix. Le souci des auteurs, quels qu'ils soient – inspecteurs, enseignants, militaires – de préciser la nature des aliments et leur accommodement, relève du désir de faire participer le lecteur à la vie du soldat et d'idéaliser les conditions.

4 D'HERCULE AU PHARMAKOS

Les accumulations et les hyperboles idéalisantes passent par des syntagmes récurrents qui martèlent les esprits juvéniles. Les invraisemblances n'apparaissent pas en tant que telles,

⁵³² N°194, 2^{ème} série.

mais comme le fruit d'une volonté imperturbable. On peut considérer exceptionnelle la résistance à la fatigue affichée par le lieutenant de K... (153) : après avoir bataillé toute la journée, il détruit un hangar de huit avions allemands à dix kilomètres. Ragaillardi à l'idée de faire « une bonne farce aux Boches », il maîtrise une sentinelle ennemie, incendie les avions et échappe aux Prussiens en se travestissant. La rhétorique accumulative relate les exploits accomplis mais mentionne aussi les blessures reçues. Une balle dans le bras, un coup de crosse dans le ventre, le héros tombe sans connaissance mais repart douze heures plus tard, après avoir été recueilli et pansé par un « brave fermier ». Un jeune fourrier anonyme, blessé d'une balle dans le dos, continue son chemin, livre au colonel la lettre qu'on lui avait remise et s'évanouit.

L'hyperbole sanglante et meurtrière exalte l'héroïsme des plus humbles (164) tout comme la parole rhétorique clamée : Robert Hignard, modeste soldat de seconde classe, relaie le capitaine et le lieutenant morts dans un assaut. Son exploit réside dans sa capacité à redresser les troupes au cri de « Tenez bon (...) en avant ! » ou bien « A l'assaut ! A l'assaut ! » Il existe des syntagmes récurrents qui exhortent les soldats à se dépasser et qui agissent miraculeusement. La parole ragaillardit, excite l'orgueil et rappelle la cause pour laquelle on se bat. « Allez-vous tomber honteusement entre les mains de ces Turcs ? », crie un officier russe à ses hommes. L'effet est immédiat et les soldats réagissent sur le champ, s'élancent. L'audace paie : la seule parole menaçante d'un homme qui intime l'ordre de se rendre, quelques bruits suspects suffisent pour obtenir la reddition des Allemands.

L'exclamation vindicative incite à l'attaque et fait oublier toute crainte face à l'ennemi largement supérieur en nombre. Le discours direct communique au lecteur l'enthousiasme et l'esprit de revanche légitime. Après la mort du commandant Verlet-Hanus (164), un cri de rage s'élève : « Allons mes enfants, vengeons-le ! » et déclenche un mouvement unanime. Le champ lexical du mouvement, de l'élan abonde avec « s'élaner », « avancer », « se glisser », « venir », « suivre », « se rassembler », « recommencer ». La parataxe l'emporte pour marquer l'enchaînement rapide des actions et la pensée éclair des hommes. Les exclamations, les questions oratoires se succèdent. Il faut convaincre de la redoutable efficacité et de l'incroyable ténacité des Français. « Nous continuerons jusqu'à notre dernier souffle »⁵³³ est le leitmotiv patriotique par excellence, affirmant le credo des Français prêts à mourir pour leur patrie. L'exclamation « vive la France » demeure le verbe de ralliement, le mot de la fin, la conclusion à retenir par le jeune lecteur.

⁵³³ N°164, p.19.

Il existe une véritable liturgie de la blessure associée au miracle de la résurrection. Le soldat Hignard est encore plus admirable lorsque ses blessures se multiplient : « sa tête ruisselle de sang » après que « sa jambe a été écrasée par un obus ». Mais son cri de vengeance a donné la victoire. On peut relever de véritables miraculés comme cet aide-major (168) qui, visé à la tête, a dévié le canon du revolver allemand et n'est que touché à l'épaule. De même l'infirmier B. n'est que légèrement blessé alors qu'il a reçu deux balles dans la poitrine : elles ont glissé sur les côtes. Le brave docteur M. souffre cruellement mais est encore vivant alors qu'un capitaine allemand lui a tiré une balle qui lui a traversé le crâne. Cette surenchère miraculeuse digne des contes de fées va de pair avec le mythe du surhomme largement développé dans les « Livres Roses ». Le soldat est particulièrement résistant, notamment quand il s'évade. C'est le cas (171) d'un sergent d'infanterie et de ses deux chasseurs. Ils s'échappent d'un camp de prisonniers allemand, parcourent vingt-cinq kilomètres à pied avant de gagner la Forêt Noire. Il leur reste deux cents kilomètres à faire pour atteindre la Suisse.

Le concept du bouc émissaire jalonne toutes les histoires mettant en scène des civils qui tirent leur héroïsme de leur situation de pharmakos. Tout représentant civil d'un ordre institutionnel est considéré comme tel. C'est ce qui explique que ces livrets relèvent de la tragédie grecque et de la tradition biblique. Cette dernière commençait par une cérémonie en l'honneur de Dionysos, au cours de laquelle on égorgait un bouc. En 1914 comme au siècle de Périclès, quelqu'un doit mourir pour le salut des autres. Quand on veut faire retomber ses erreurs sur quelqu'un, on choisit un bouc émissaire. La communauté d'Israël choisissait un bouc qu'elle chargeait symboliquement de ses impuretés et elle le lâchait dans le désert pour qu'il expie ses fautes.

Parce qu'ils représentent une population, parce qu'ils défendent les plus faibles, parce qu'ils ont le souci de la vie d'autrui, parce qu'ils symbolisent une civilisation humaniste, les médecins, les instituteurs, les maires et leurs adjoints, les curés s'offrent en sacrifice sur l'autel de la patrie, préférant la mort à la première personne au carnage. Leur décision est toujours naturelle, sans artifice ni intéressement a posteriori. Ils ne font que leur devoir et n'en attendent pas de reconnaissance posthume. Leur humilité et leur sang-froid face à la mort les érigent malgré eux au rang de héros, comme le soulignent les nombreuses occurrences de ce terme dans les titres de livres ou de chapitres. La décision arbitraire allemande de fusiller pour l'exemple fait apparaître l'ennemi comme un barbare incapable d'humanité. Le livre est censé

engendrer la haine de l'Allemand injuste et cruel. Cette fonction empathique des « Livres Roses » est renforcée par la mise en scène d'enfants héros.

Les tâches dévolues aux enfants en mal de guerre ou désirant témoigner de leur engagement patriotique ressemblent beaucoup à celles accomplies par des adultes. La différence est qu'elles sont uniques, se multiplient rarement pour un même individu, mais elles peuvent également le mener à la mort. Les missions attribuées aux soldats consistent à patrouiller, transmettre des messages urgents, débusquer des espions (souvent réfugiés dans un moulin), libérer un village occupé, éliminer une sentinelle, lancer une attaque contre une place forte ou une tranchée ennemies. Ces entreprises sont indubitablement liées au lieu dans lequel elles s'effectuent : franchissement d'une rivière, d'un pont, d'un canal, parcours à travers des forêts, traversée de carrefours. Si par malheur le soldat ou le commissionnaire est fait prisonnier, son objectif est avant tout de se sauver afin de communiquer ses informations aux troupes françaises. Lorsqu'on peut revenir avec un trophée arraché à l'ennemi - drapeau, casque à pointe, fusil, mitrailleuse – c'est encore mieux. Les missions attribuées sont toujours « des plus périlleuses » mais sont accomplies avec brio. Nulle n'échoue. La défaite, si elle survient, n'est que provisoire, comme le soulignent les titres des chapitres.

5 DES MYTHES REVISITÉS

L'enfant doit hypostasier les mythes qui lui sont proposés lors des situations rencontrées par les héros. La quête ontologique prend le relais de l'axiologie déployée dans les « Livres Roses ». Nous entendons le mot mythe au sens où Tournier le définit dans *Le Vent Paralet*⁵³⁴. Dans le cas de notre étude, les personnages des livrets restent ancrés dans les mémoires des enfants et dépassent leurs auteurs. Ils touchent le public enfantin. C'est ce qui les différencie des personnages romanesques étroitement subordonnés à l'œuvre dans laquelle ils s'inscrivent, et aux auteurs qui les ont créés. Le héros des « Livres Roses », comme les héros mythologiques, s'émancipent de cette double tutelle pour réincarner un idéal en de multiples avatars propres à chaque société.

Il renoue avec la définition antique du mythe qui doit expliquer aux hommes leur condition et leur raison d'être. Cette prolifération du mythe en révèle le secret : sous couvert d'une fiction, il manifeste une profonde vérité humaine et propose à la masse, une expression sublimée de ses appétits confus. « Il faut aller plus loin, passer de la sociologie à la biologie »,

⁵³⁴ Michel TOURNIER, *Le Vent Paralet*. Paris, Gallimard, 1977, p.189-192. « Un mythe est une histoire que tout le monde connaît déjà (...). On cernerait mieux la nature du mythe en comparant personnage de roman et héros mythologique. » Voir à ce sujet la quatrième partie de notre étude, p.668.

affirme Tournier. Le mythe intervient dans le fonctionnement de l'activité mentale et spirituelle de l'homme. On peut même affirmer que c'est lui qui définit l'homme dans son humanité. Sans lui, sans les représentations collectives qu'il véhicule depuis toujours, l'homme serait dépourvu d'émotions et de sentiments, privé de spiritualité.

« Dès lors, la fonction sociale – on pourrait même dire biologique – des écrivains et de tous les artistes créateurs est facile à définir. Leur ambition vise à enrichir, ou au moins à modifier, “ce bruissement” mythologique, ce bain d'images dans lequel vivent leurs contemporains et qui est l'oxygène de l'âme. »⁵³⁵

Aussi les créateurs n'ont-ils pas d'autre mission que de renouveler le patrimoine mythologique de l'humanité, ce que s'emploient à faire les auteurs de la série héroïque de Larousse.

Notre but est d'analyser leur adaptation et leur mode d'apparition dans les fascicules. Les « Livres Roses » sont au confluent des légendes, des traditions religieuses et d'une mythologie biblique, antique et médiévale. Un trio domine : le chef de file est David luttant contre Goliath, suivi de l'Hydre de Lerne et de Sisyphe. Viennent ensuite des allusions prométhéennes et orphiques. Hercule apparaît, suivi de près par la légende de Jonas. Même Tristan et Yseut sont évoqués en filigrane. Le narrateur fait aussi appel à des concepts religieux bouddhistes comme celui de Brahma et merveilleux comme celui de la caverne d'Ali Baba. Enfin il ne faut pas oublier l'adaptation édulcorée des contes de Perrault comme *Le Petit Poucet* ou *Le Petit Chaperon Rouge*. Le recours à l'analogie antique et l'allusion récurrente au pharmakos achèvent l'entreprise d'orientation des esprits juvéniles.

La célébration de la force du faible est issue de la Bible. Le géant philistin Goliath est vaincu en combat singulier par David. Cette victoire symbolise le triomphe de l'intelligence sur la force physique qui veut imposer sa loi. Au-delà de la signification morale, existe une interprétation politico-historique : elle glorifie l'humanisme et la civilisation incarnés par la faible France, la petite Belgique, la frêle Serbie, et fustige la lourdeur massive et totalitaire imposée par l'Allemagne et sa devise « Deutschland über alles ». Elle annonce la victoire du droit sur l'iniquité. Ainsi tous les livres consacrés aux femmes ou aux enfants adhèrent-ils à cette vision contrastée. Les femmes et les enfants savent retourner la situation en leur faveur, ces derniers dépassant même leurs aînés par leur esprit d'initiative, leur audace, leur maturité.

Le numéro 147, *Les braves petits Français*, illustre parfaitement cette situation avec l'histoire de la petite Henriette⁵³⁶ qui résiste aux Bavarois qui ont fait prisonnier son père et

⁵³⁵ Ibid. p.189-192.

⁵³⁶ N°147, p.16-24.

malmené sa mère, une pauvre femme malade et alitée. La ruse est supérieure à la brutalité animale des occupants qui préfèrent s'enivrer. La fillette parvient à les enfermer dans la cave et à alerter les troupes françaises. C'est même elle qui a l'idée de l'échange entre prisonniers pour libérer son père. La parole de l'enfant vaut celle de l'adulte, et elle n'est jamais mise en doute ni contestée, du moins par les Français ou les alliés. « Le courage et l'intelligence avaient été récompensés », conclut le narrateur. La majorité des histoires insiste sur cette disproportion et la victoire du petit.

Il en va de même pour les forces armées et le matériel militaire. Les combattants sont inégaux en nombre et cette infériorité généralisée des troupes françaises ou alliées devient un avantage quand elle est relayée par l'intelligence et le bon sens. L'habileté à manier les armes s'inscrit dans cette valorisation du faible. Dans le numéro 151, le petit sous-marin anglais B-11 échappe à la masse énorme du cuirassé turc pour mieux le torpiller. « Le colosse turc s'effondra dans la mer, tandis que le petit sous-marin retournait à son poste, par les Dardanelles. »⁵³⁷ Le recours aux antithèses et à l'hyperbole « colossale » accentue le parallèle avec le mythe. L'inscription romanesque de l'enfance dans la guerre a pour corollaire obligé la transposition du mythe de David et Goliath afin de suggérer au jeune lecteur que sommeille en lui un futur David. Le conte du *Petit Poucet* apparaît comme un avatar féérique de ce mythe. La tentation herméneutique est grande. Cependant, le merveilleux qui caractérise les contes littéraires non théâtraux, disparaît dans des récits prétendument authentiques.

Seul le rapport de forces impliqué par la situation rappelle l'impact psychologique visé : débarrasser l'enfant des angoisses dues à l'âge, le rassurer en l'initiant aux ruses pour survivre, intégrer la mort comme une composante imparable du combat. L'ogre allemand (Goliath) dévoreur d'enfants français (David) peut être mis en échec par un Poucet abandonné pourvu que ce dernier soit malin et garde son sang-froid. Le mécanisme de substitution utilisé par le Poucet qui fait manger ses filles à l'ogre est aussi utilisé par les Français quand ils dressent les Allemands les uns contre les autres, leur faisant croire que l'ennemi est enfermé dans une ferme alors qu'il s'agit de leurs compatriotes. L'acharnement avec lequel ils s'entredéchirent rappelle le passage de la *Divine Comédie* où Dante représente Ugolin, tyran de Pise au XIII^e siècle croquant bestialement le crâne de son ennemi politique Ruggieri Degli Ubaldini, archevêque de Pise.

⁵³⁷ N°151, p.26.

L'ogre germanique tient aussi de l'Hydre de Lerne. Il est fréquent dans les affrontements d'observer le renouvellement incessant des forces ennemies en dépit des morts provoquées. C'est ce qu'exprime le dialogue entre l'oncle et Joseph Née dans l'épisode « Belle et noble conduite » du numéro 149, à propos des sentinelles allemandes qui fourmillent : « plus on en tue, plus il en pousse ». On ne peut manquer d'évoquer les exploits herculéens qui tiennent autant à l'ingéniosité qu'à la résistance physique. Ce rapprochement est illustré par l'exemple de Pierre Proven, « un hardi pêcheur » (149) qui accumule les performances physiques dans une eau glacée afin de rapporter de magnifiques poissons à ses compagnons de tranchées. Il n'existe pas de hiérarchie de l'exploit : qu'il soit accompli pour l'agrément des compagnons ou pour sauver la France, il mérite d'être cité, car tout acte réussi par un Français est digne d'éloges. La subjectivité est flagrante. Il y a de l'Hercule dans ces Poucets qui poursuivent le combat en dépit de leur fatigue, qui sauvent leurs compagnons malgré les risques encourus, qui bravent les balles et font fi de leurs blessures pour mener à bien leur mission. L'enfant de la guerre, soldat miniature, ressemble à Gavroche, avec une maturité étonnante de surcroît. « Il y a de l'Antée dans ce pygmée. »⁵³⁸ Chaque fois qu'il touche la terre, il se relève, tout comme Antée reprend force chaque fois qu'il touche la terre dont il est sorti.

Le martyre subi par certains héros tient du supplice infligé à Sisyphe, sans que ceux-ci aient pu enchaîner la Mort, comme il l'avait fait. Mars, le Germain, l'a déliée depuis août 1914. Sisyphe est condamné à rouler perpétuellement une grosse roche jusqu'au haut d'une montagne. Parvenu au sommet, la roche descend aussitôt par son propre poids, et il est obligé sur le champ de la remonter par un travail qui ne lui donne aucune relâche. Ce supplice de l'éternel recommencement, avec pour issue la mort, est infligé aux instituteurs prisonniers (157) qui doivent creuser des fosses pour enterrer leurs morts avant d'être eux-mêmes fusillés et ensevelis dans des trous faits par d'autres. Le même circuit vicieux se produit pour ces ambulances aménagées, puis détruites et qu'il faut reconstruire sous la menace permanente des bombardements⁵³⁹.

Les jeunes gens qui s'engagent malgré leur âge entament une quête prométhéenne, non qu'ils veuillent voler le feu divin, mais plutôt parce qu'ils contribuent à l'éclairage de la pensée européenne, à la divulgation du savoir en sauvant la liberté chérie. Ils veulent rétablir l'ordre et l'harmonie. Le bâton du fantassin tient de la fêrue de Prométhée qui contenait le feu divin. Ils luttent pour le rétablissement de la justice et de la liberté. Il faut du courage à ces

⁵³⁸ Victor Hugo, *Les Misérables*, tome 2, Paris, France Loisirs, 1982, p.418..

⁵³⁹ N°157, « Les trois institutrices de Reims ».

jeunes Orphée qui ne doivent pas regarder en arrière, sous peine de regretter ou de se laisser apitoyer. Le jeune Lucien Marzin⁵⁴⁰ réprime son émotion et embrasse toute sa famille avant de rejoindre les troupes, au lieu de se rendre à l'hôpital qui l'emploie. Il n'est pas question de revenir sur ses pas. De même les orphelins abandonnés veulent venger leurs morts, mais vont de l'avant. Ils doivent sortir une France-Eurydice des Enfers et n'ont pas droit à la défaillance.

Une brève allusion à Tristan et Yseut ou Pelléas et Mélisande illumine l'histoire d'*Oscar et Rosalie* (156), un fusil et une baïonnette devenus croix sur la tombe d'un capitaine français, afin de ne pas servir à l'ennemi. Symbole de l'union du fer et du bois, du masculin et du féminin, pour faire face à l'ennemi, y compris post mortem, ils signalent les sacrifices immortels qui accompagnent « les cris victorieux de la Revanche en marche »⁵⁴¹. L'amour de la patrie est plus fort que la mort.

Outre *Le Petit Poucet* et *Le Petit Chaperon rouge*, on trouve des réminiscences de *Hansel et Gretel*. Si les enfants chaussent parfois les bottes de sept lieues pour avertir les Français d'un danger imminent, ils vivent aussi dans un environnement proche de celui des contes de fées. La forêt, l'isolement d'une pauvre chaumière dans une vallée ou au fond des bois font penser à la maison du Bûcheron et de la Bûcheronne de Perrault ou bien à celle de Jeannot et Margot de Grimm.

« A l'orée d'un grand bois habitait un pauvre bûcheron avec sa femme et ses deux enfants. »⁵⁴²

Le premier récit du numéro 150 s'ouvre sur une phrase digne d'un conte de fées :

« C'était dans une des profondes vallées de l'Argonne, dont les hauteurs couvertes d'épais taillis et de futaies touffues, ressemblent assez aux sombres collines de la Forêt Noire. »⁵⁴³

Si l'on excepte la précision toponymique réelle, l'ambiance renvoie au mystère atopique des contes fées et à la dimension initiatique de certains lieux. Les enfants qui pénètrent au fond des bois découvrent une maisonnette comme Hansel et Gretel. La forêt fait d'ailleurs partie des motifs universels proposés par les contes de fées au même titre que la maisonnée ou le royaume dépeints dans « L'histoire merveilleuse du Roi-Chevalier » (154) à travers le « royaume de la dentelle ».

Les mythes occupent une large part dans le message patriotique délivré aux jeunes lecteurs. Ils n'en ressentent qu'une impression confuse mais sont moralement et intellectuellement conditionnés par des schémas narratifs identiques et des syntagmes récurrents. Oscillant entre rêve et réalité, ils sont mis en demeure d'appliquer la leçon de

⁵⁴⁰ N°144, p.30.

⁵⁴¹ N°156, p.46.

⁵⁴² GRIMM, *Contes*, « Jeannot et Margot ». Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1976, p.71.

⁵⁴³ N°150, p.3.

courage dispensée par des allusions mythiques parfois détournées. L'orientation belliciste est déterminée par la description des lieux de guerre qui tient de l'ekphrasis.

CHAPITRE V

EKPHRASIS DES LIEUX ET DES RUINES

Les lieux, outre une fonction informative historique sur le déroulement des batailles et leur situation géographique sur les cartes d'état-major, cumulent des fonctions décorative, pragmatique et symbolique.

On trouve bien sûr la zone occupée dans son ensemble, les auteurs extrapolant jusqu'aux Dardanelles et dans le Pacifique avec *La guerre sur mer*. Mais au-delà de cette vaste « mêlée des peuples » en guerre, selon l'expression de Madame Hollebecque⁵⁴⁴, il est possible de déterminer des lieux intrinsèques comme la forêt, abondante à la frontière lorraine, les villes martyres et héroïques personnifiées, et des espaces dits fonctionnels comme la maison d'habitation, le moulin, la grange. Chacun apparaît de manière récurrente et constitue in fine un motif déterminant dans l'œuvre propagandiste. Le champ de bataille, le « no man's land », curieusement frappe moins les esprits que les éléments qui l'entourent, permettent d'y accéder ou de le quitter. La tranchée fait l'objet de quelques indications architecturales. On remarque toutefois une contamination guerrière des lieux non exposés à l'origine. Ainsi le champ d'évolution des populations offre une vision ante et post bellum très contrastée.

1 LA DIDACTIQUE DE LA GÉOGRAPHIE AU SERVICE DE LA NATION

On peut parler d'ekphrasis des lieux dans le sens où il existe un réel effort rhétorique consistant à décrire un milieu de vie, d'emprisonnement, de stagnation ou d'évolution. Les principales qualités de l'ekphrasis, selon les théoriciens antiques, sont la clarté et l'évidence, car il s'agit de mettre sous les yeux l'objet décrit. Dans la série héroïque, elle est renforcée par la présence de l'iconographie qui corrobore et commente le texte. L'ekphrasis est donc le lieu où le langage rivalise avec les autres arts. Destinée ici à des enfants, elle recourt moins à l'abondance des figures qu'à l'ornement. Elle s'éloigne bien évidemment de ce qui était pratiqué à l'époque des romans héroïques. Même si son héritage grec et sa remise à la mode par Amyot au 16^e siècle paraissent lointains, il n'en demeure pas moins qu'elle existe bel et bien dans notre cycle des « Livres Roses », dynamisée par l'hypotypose.

⁵⁴⁴ Madame HOLLEBECQUE, *La Grande mêlée des peuples, Récits héroïques de la Grande Guerre*. Paris, Larousse, 1914.

L'analyse générale toponymique offre un panorama qui couvre la zone occupée française. La majorité des histoires racontées se déroulent entre la Belgique, les plaines du Nord et la frontière allemande à l'orée de l'Alsace et de la Lorraine. Un ouvrage illustre le caractère mondial du conflit : *La guerre sur mer*. Les préfaces consacrées à nos Alliés prennent soin d'expliquer aux enfants qui ils sont, et toujours de façon flatteuse. Le schéma adopté est le même à chaque fois : Anglais, Canadiens, Italiens, Russes, Serbes sont valorisés par un vocabulaire laudatif. La situation géographique sur le globe s'accompagne de la mention du régime politique dudit pays, souvent exemplaire, et de précisions de géographie physique. Une dérive vers l'économie souligne les ressorts de la puissance du pays en question tant sur le plan humain (nombre d'habitants, colonies) que militaire. Les villes les plus célèbres sont citées et les hyperboles parfois redondantes sont nombreuses : la nation décrite est « la plus puissante du monde » ou bien « les colonies anglaises » sont « les plus vastes », la marine anglaise est « très riche et très puissante ».

Les préfaces, par leur objectif didactique et pédagogique, ressemblent aux textes des manuels scolaires d'histoire et de géographie contemporains. On y trouve forcément l'éloge de la « vaillante armée » canadienne, de la puissante flotte anglaise, de la belle Italie, de l'armée serbe, « une des plus braves et mieux organisées du monde ». La topographie est précisée par des détails sur les limites frontalières, le relief, la végétation, le climat. Les données chiffrées impressionnent le lecteur et le rassurent quant à l'issue de la guerre, forcément favorable aux Alliés et aux Français. Pour cela, l'aspect social est capital : « cent trois millions d'habitants de race slave », « trente huit millions d'Anglais » constituent un appui sûr. Le pays qui bénéficie des éléments chiffrés les plus nombreux est la Russie afin de souligner son omnipotence. Une hyperbole exclusive appuie l'argument :

« Aucun pays ne possède une force militaire égale à celle de cette nation “avec ses cinq millions de soldats, ses huit cent cinquante mille chevaux, ses quatre mille canons”. »

La clause des préfaces est toujours particulièrement élogieuse, recourant fréquemment à l'adjectif « admirable ». Le suprême éloge qui clôt la préface des *Héros russes* (159) consiste à lui attribuer « une flotte admirable ».

L'aspect didactique réside dans l'emploi d'un présent gnominique et d'une tournure syntaxique récurrente simple et prédicative avec la forme attributive ou la voix passive. Aucune préface n'est neutre, les indices d'énonciation témoignent de la partialité de l'auteur qui force l'admiration des jeunes lecteurs à coups de superlatifs soulignant l'envergure des pays décrits. Le regard du géographe se double de celui d'un ethnographe afin d'impressionner favorablement. Dans la mesure où il faut rallier le destinataire à la cause

patriotique, on note le passage d'un style impersonnel où la voix passive le dispute au pronom indéfini « on », à l'emploi de la première personne du pluriel qui englobe l'enfant dans l'empathique « notre ». Cela doit susciter la fierté d'être allié à des pays tels que le Royaume-Uni, la Russie ou l'Italie. L'autre renforce notre aura par son prestige, rend la victoire indubitable et oblige donc à soutenir l'effort de guerre. Si les colonies sont mentionnées, leur dévouement sans faille est largement souligné.

Il faut ajouter une mention particulière pour les Belges, les Alsaciens et les Lorrains. Eux aussi bénéficient d'une présentation chiffrée et géographique, mais elle se conjugue avec l'histoire du pays ou de la région qui rappelle le martyr enduré ou bien revêt une connotation revancharde due à l'annexion de 1871. La puissance économique de la Belgique est renforcée par son aura culturelle et patrimoniale, « remarquable par ses beaux monuments. »⁵⁴⁵ Les questions rhétoriques célébrant les cathédrales bruxelloise, anversoise, les beffrois, les cloîtres vont crescendo. La chute pathétique est amorcée par l'interjection « hélas » préliminaire à la destruction totale en « un amas de cendres et de pierres ». La caractéristique de ces trois peuples ainsi que des Serbes est qu'ils ont été victimes de l'injustice et de la coercition. Leur histoire est liée à l'oppression allemande, et ce, depuis quarante cinq ans pour l'Alsace-Lorraine à la date de publication des numéros 183 et 195. Réunis par une « antipathie séculaire » pour « la race teutonne », ces populations patriotes attendent avec la plus grande impatience leur réintégration à la mère patrie.

Outre le rappel des célèbres généraux fournis par l'Alsace et la Lorraine à la France, la louange des provinces perdues rappelle leur farouche et loyale énergie à lutter contre « l'ennemi séculaire ». Le préfacier use de dérivations et de répétitions pour offrir une vision manichéenne de l'ennemi abhorré face aux ardents patriotes. La préface établit une filiation qui fait de ces « Français de race et de cœur » les dignes descendants des Gaulois que César avait défendus contre Arioviste. Cet argument originel est également invoqué par Hansi, Emile Toutey et Madame Hollebecque afin de peindre un grand peuple à la civilisation inégalable. L'histoire glorieuse ne peut donc que se pérenniser, comme le revendique *L'Histoire d'Alsace racontée aux petits enfants* par Hansi. Un chronotope marque ces deux régions annexées et la Belgique. Pour le royaume du Roi-Chevalier, il débute avec la violation de la neutralité belge en août 1914, l'Allemagne faisant fi du « chiffon de papier » qui l'attestait et s'écoule au rythme des atrocités commises par les envahisseurs. L'expression « chiffon de papier », méprisante, est d'ailleurs reprise par les écrivains comme Hellé, Toutey,

⁵⁴⁵ N°149, p.5.

pour stigmatiser l'illégalité germanique qui bafoue le droit des peuples. Le lieu du martyr est inséparable du temps. La répétition du mal engendre une destruction à long terme. Pour les provinces annexées, le chronotope se dilate sur quarante-quatre ans avant de se resserrer sur cinq années censées venger et effacer l'humiliation subie. L'espace puise sa liberté et sa sécurité aux sources d'un temps momifié de quarante années, qui revit et est dynamisé par la reconquête de l'Alsace et de la Lorraine.

La France, considérée comme un royaume à défendre par ses fiers habitants qui se doivent à leur mère, offre comme dans les contes de fées, un triptyque composé de châteaux, de forêts et d'une maisonnée qui tissent les arcanes d'un monde en guerre et d'un microcosme à l'échelle des « Livres Roses ». Les châteaux sont rares dans les livres roses et ils ne sont pas convoités par les héros, mais plutôt par des anti-héros, les Allemands. Trois châteaux sont mentionnés, dont un, réel et rempli d'histoire. Quel rôle jouent-ils dans cette propagande antigermanique et pro-patriotique ? Comment leur description sert-elle le projet des éditeurs et des instructions officielles ? Le château ne correspond pas à un royaume mais devient la métonymie de la France et de son patrimoine à défendre. Il illustre le statut social de certaines familles comme dans les numéros 174 et 177. Le château historique réel est celui de Vincennes qui donne lieu à une longue explication dans le numéro 186, *Deux boy-scouts à Paris*.

2 « D'UN CHÂTEAU L'AUTRE »⁵⁴⁶

Vincennes est le lieu d'entraînement des boy-scouts dont font partie les deux jeunes héros, Jean et Jacques Bruneau. L'endroit fortifié est d'abord présenté par les moyens d'y pénétrer. L'accès par la porte de Vincennes provoque l'étonnement : « Ah ! Cette porte de Vincennes offrait un bien curieux spectacle pendant ces derniers jours d'août 1914. »⁵⁴⁷ Le présent y rejoint le passé par le biais des défenses mises en place. On y élève des fortifications pour barrer la route aux troupes allemandes. L'accès à la ville de Vincennes se fait par un sous-bois verdoyant, dans une atmosphère idyllique « au milieu des chants des oiseaux que le soleil rendait gais. »⁵⁴⁸ Tout est fait pour accentuer la ressemblance avec un camp de soldats et augmenter le contraste entre la paix et la guerre. La ville n'est qu'« une agglomération de soldats de toutes armes » et le château s'est métamorphosé en une fourmilière rouge et bleue.

⁵⁴⁶ Titre emprunté à un roman de Louis Ferdinand CELINE paru en 1957.

⁵⁴⁷ N°186, p.16.

⁵⁴⁸ Ibid. p.18.

La désignation métonymique des « taches rouges et bleues » insiste sur la masse des militaires allant et venant. La réalité présente ne suffit pas et doit être reliée à l'historique fait par Jean. Son explication tient du cours d'histoire qui retrace la construction du château et son évolution. L'analepse provoque un effet de décalage temporel provisoire. La flèche du donjon appelle un discours didactique. Le château féodal est grandiose avec ses fossés, ses remparts, sa porte énorme, ses bâtiments, sa tour carrée. Le développement sur l'histoire et l'architecture offre un regard en contre-plongée sur des pierres millénaires. Philippe Auguste a construit la forteresse royale de Vincennes. Mais le château actuel a été bâti par Philippe VI, continué et terminé par Charles V. Les noms des rois, des empereurs et des militaires se succèdent chronologiquement : Louis XI, Louis XIV, Napoléon, le duc d'Enghien, le général Daumesnil. Théâtre d'exploits mais aussi de meurtres, le castel donne lieu à une remontée dans le temps et souligne une curieuse coïncidence temporelle qui se place sur un axe paradigmatique cette fois. Assiégé en 1814 et 1815, il fut défendu par l'« héroïque général Daumesnil ». Les deux garçons sont surpris par l'étonnant rapprochement des dates : 1814-1815 et 1914-1915. « Cent ans après l'épopée napoléonienne (...) on dirait que s'ouvre une ère militaire nouvelle pour la France. »⁵⁴⁹

La description se fait sur le mode du voir et du dire, suscitant un raisonnement par analogie qui concerne à la fois les dates, les situations et les hommes. « Encore et toujours l'ennemi germain ! »⁵⁵⁰ La mention de Daumesnil appelle un rapprochement avec Hoche, Marceau, Kléber, Kellermann, Masséna, Berthier, fameux généraux et ancêtres des enfants de France. Le regard rétrospectif est censé accroître la sensibilité à l'actualité et reprend l'antienne de la défense de l'intégrité du sol et de la résistance aux « envahisseurs barbares ». Si le château réel déclenche un tel engouement patriotique par ses abords et son histoire, les châteaux fictifs vus de l'intérieur sont le théâtre d'exactions sauvages qui renvoient aux temps des hordes de Huns. Par contraste, ces solides bâtisses sont les propriétés de nobles aisés qui vivent confortablement.

Le château de la comtesse de Rémond (174) est le lieu d'accueil du petit Claude, orphelin. On y reçoit des hôtes dans le salon et l'enfant y couche. Entouré d'un parc, il permet des promenades dans une voiturette attelée à un poney. Le château implique des domestiques : Louise pour la famille Rémond, Augusta pour la seconde demeure. Claude devient jardinier et « homme » de confiance de la famille de Rémond. L'architecture rappelle aussi quelques fortifications ou bien des motifs de surveillance avec une tourelle à l'angle ou bien des

⁵⁴⁹ Ibid. p.20.

⁵⁵⁰ Ibid.

fenêtres arrondies. Le souci d'harmonie esthétique est plus flagrant dans la fiction. Cependant le château est lié à la nation et lorsque les fenêtres sont entrouvertes, elles laissent voir le drapeau tricolore accroché à la grille. Le château est un espace protégé, fortifié avec ses fossés, sa grille. Les adieux se font à sa porte. Lorsqu'il est assiégé, les termes pour décrire l'assaut renvoient à la stratégie : « L'aile gauche du château pliait. » Situé à Saint-Cyr, il est la proie de l'ennemi.

Espace sécurisé qui abrite la jeune malade atteinte du croup geignant dans sa chambre à coucher, il est entouré de vastes pelouses qui lui font perdre son caractère guerrier au profit de sa fonction sociale. Un détail matériel moderne rappelle le siècle avec le vestibule qui sert de local à bicyclettes. Un schéma succinct de la bâtisse se dessine lors de l'arrivée subreptice des Allemands : une bande de pillards allemands gravit les marches du perron dont la porte ouvre sur le salon et la salle à manger. Ces deux pièces permettent de gagner la cuisine et une porte donne sur les « derrières du château ». Le cabinet de travail du comte est mentionné, mais sans localisation précise. La bâtisse, à taille humaine, est remplie d'objets de prix qui attisent la convoitise de l'empereur fou. Mis à sac, le château est incendié par les uhlans qui dansent une ronde infernale en chantant « Deutschland über alles ». Sa taille humaine en fait une proie facile et une victime toute désignée.

Plus anonyme, le château de V. (177) est situé sur les bords de l'Oise. Il sert d'asile aux soldats fatigués recueillis par Madame de V. et ses enfants. On notera une fois de plus l'absence du maître des lieux, parti au front ou mort, qui semble favoriser les attaques ennemies. Une domestique suisse y travaille comme femme de chambre. La seule mention architecturale est celle de la présence de chambres dans le toit, précision utile à l'économie narrative, puisque c'est là le lieu d'espionnage : de la lumière est aperçue sur le toit. Devenu enjeu et cible, les bataillons boches l'entourent. La cave du château, accueille les officiers réfugiés. L'image complète le texte⁵⁵¹ en offrant au regard de hauts plafonds, des murs lambrissés, un fauteuil Louis XV capitonné, des tapis, confirmant le confort luxueux. Devenu navire en péril, il est le théâtre d'affrontements entre Allemands et Français qui veulent reprendre « le pont et le terrain perdu ».

Le château apparaît donc comme la métonymie d'un royaume, d'un territoire pour lequel se déchirent les combattants unis par des liens fraternels face à un adversaire barbare et pillard. Les épreuves qui s'y déroulent constituent les ingrédients indispensables qui vont permettre aux héros de s'épanouir : Claude devient un homme en charge de famille, les

⁵⁵¹ N°177, p.44-45. Voir l'illustration en regard.

propriétaires du château luttent contre l'envahisseur et acceptent une forme de mutilation avant de connaître une fin plus heureuse.

3 VILLES HÉROÏQUES ET FORÊTS PROVIDENTIELLES

Les villes héroïques ont subi le même sort que les châteaux et le même martyre que celui des habitants touchés dans leur chair. Elles ont été blessées, violentées dans leurs pierres, dans leur âme. Pillées, brûlées, détruites, elles représentent leurs habitants dans un registre pathétique ou épique. Huit chapitres consacrent le martyre de Lunéville, Nomény, Lille, Roye, Reims, Saint-Dié, Arras, Senlis. La ville, tout comme le château ou la maison, devient la métonymie de la France et de ses habitants. « Les humbles souffrances de Nomény » précèdent « le martyre de Lille » avant que ne soit célébré le patriotisme de Saint-Dié. Les sous-titres alarmants et tragiques évoquent une puissance contre laquelle on ne peut lutter. Aux termes humains qui les qualifient s'ajoutent « le drame », « le désastre », tout aussi pénibles mais plus impersonnels. Ce mécanisme de personnification touche également la forêt, topos légendaire par excellence.

La description de la forêt bénéficie d'une forte réminiscence de Macbeth et de la forêt de Durnam qui avance. En effet la stratégie des buissons qui marchent est déjà présente dans les abécédaires comme ceux de Charlotte Schaller-Mouillot ou de Hellé, et revient ici dans le numéro 164, *Nos diables bleus*, sous le titre « Les buissons qui marchent »⁵⁵². Une plantation de jeunes sapins et de nombreux buissons viennent fort à propos : chacun des arbres et des buissons coupés cache un zouave. Ainsi dissimulés, les hommes peuvent s'approcher des lignes ennemies sans être vus.

La prégnance des arbres et de la nature dans les histoires insiste sur l'atout défensif de ces derniers. Tout participe à la guerre, y compris les éléments naturels qui apportent leur contribution. Les arbres sont abattus pour renforcer des maisons forestières transformées en véritables forteresses. Ils protègent aussi les tranchées avec leurs branches et leurs rondins. La mention des bois rappelle les légendes qui leur sont associées. C'est avec des ruses de sioux que certains se faufilent entre les arbres. La forêt est le domaine de prédilection des colonisés, à en croire les « Livres Roses ». Les Gurkhas anglais y rampent, le couteau entre les dents. Dans ce cas-là, l'opération convient à merveille « à leur tempérament »⁵⁵³. Nombreux sont les clichés qui soulignent « les ressources des hommes de la jungle, aux ruses

⁵⁵² N°164, p.46.

⁵⁵³ N°155, p.27. Voir l'illustration en regard.

félines ». Le paternalisme protecteur propose une vision positive du colonialisme, à l'image de celle qu'on trouve dans les manuels scolaires d'histoire de Lavisse.

La forêt occupe donc un espace narratif aussi important que l'espace géographique qu'elle couvre. Elle devient sauvage, sombre et dangereuse comme dans le conte de Perrault, *Le Petit Poucet*, avec lequel elle entretient des liens étroits. Les enfants, comme ce dernier et ses frères, la parcourent après avoir été abandonnés ou bien lorsqu'ils sont investis d'une mission. Elle est un lieu d'initiation pour l'enfant qui se découvre lui-même en s'égarant, et devient homme. Le numéro 144, *Les Enfants héroïques*, offre une similitude avec le conte de Perrault, notamment dans l'histoire d'« Un petit héros alsacien » qui habite à Rougemont, près de la frontière alsacienne, dans le Territoire de Belfort. Ses parents sont bûcherons et la famille comprend huit enfants. Elle s'est réfugiée dans la forêt car elle refusait le despotisme allemand en zone annexée. On note donc des ressemblances entre les deux histoires : même nombre d'enfants, même lieu d'habitation, même fonction sociale des parents. Seul le motif expliquant l'isolement diffère. Il s'agit ici de raisons patriotiques et politiques et non d'une situation imposée arbitrairement par le narrateur. Si la forêt propose un refuge tutélaire, abritant d'« humbles maisonnettes », une carrière où se terrent les habitants (160), elle n'en demeure pas moins un lieu d'errance, parfois mortifère, où l'on se perd si l'on n'a pas de guide.

Ainsi la petit télégraphiste du numéro 174 y erre plusieurs mois avant de retrouver six de ses camarades de misère, à l'aube. Un chronotope forestier se dessine : la reconnaissance s'opère au lever du jour tandis que la pérégrination s'effectue à la faveur de la nuit et revêt l'allure d'une quête de la terre promise lorsque les enfants belges veulent à tout prix gagner la frontière hollandaise, par exemple. La forêt est un lieu de passage obligé qui permet à l'enfant de guider les troupes françaises perdues en région inconnue, comme c'est le cas dans l'histoire du « Brave petit Lorrain » (144), Marcel Huin : il guide jusqu'à Etain l'officier français et son détachement qui croisent sa route. La lisière du bois sert de repère, de ligne de conduite. Albert Schuffrenkes (144) guide le 42^e d'infanterie dans la région de Rougemont à travers bois. La forêt, par son épaisseur, son obscurité, accorde à l'enfant sa protection, au point que ce dernier en perd parfois la notion de danger et oublie le risque de mort. Les femmes sont aussi particulièrement habiles à se repérer dans ce lieu. Il est vrai que la forêt est le domaine des fées, des sages-femmes, accoucheuses de destinées comme dans les contes de Grimm, sorcières à moitié fées ou ogresses comme celle qui attire Hansel et Gretel dans sa maison en pain d'épices. Ici point de fées, mais des éléments féminins qui aident et guident, comme cette fermière qui héberge les petits Belges (174) et leur apprend qu'ils sont dans la

forêt de Saint Hubert. La toponymie a d'ailleurs affaire avec les légendes : ici la vision d'un cerf portant une croix entre ses bois n'apparaît pas en tant que telle, mais le nom de la forêt est prémonitoire.

Les héros qui fréquentent la forêt ont rompu avec le cordon familial par force, non qu'ils aient été abandonnés, mais parce qu'ils ont dû fuir, chassés par l'envahisseur, ou bien parce qu'ils sont désireux d'offrir leur aide. L'espace forestier leur confère une fonction duelle : soit ils sont eux-mêmes à la recherche d'un refuge et bénéficient de l'accueil ambivalent de la forêt, hospitalité ou hostilité ; soit ils sont guides, appartiennent à la catégorie des hôtes de la forêt et sont généreux. Cependant ils éprouvent rarement la crainte d'être engloutis par cet espace qui peut être de régression, de transgression ou d'initiation. Lorsque l'Allemand occupe les lieux, il fait figure d'ogre et représente le risque d'être « avalé ». C'est ce que matérialise la mort des enfants comme le jeune orphelin Pierre V. ou le berger Jean V., lié à un arbre et fusillé (180).

Lorsqu'on veut sortir en vie de la forêt, on gagne en maturité, à l'instar de l'héroïque petit Parisien⁵⁵⁴ qui doit courir à travers bois pour s'échapper. Les fillettes qui traversent la forêt pour avertir les Français de l'arrivée des Prussiens, tiennent du Petit Chaperon rouge. C'est le cas de l'héroïque jeune fille du numéro 160, qui guide les Français à travers bois et collines, par des chemins détournés. Elle n'hésite pas à les conduire jusqu'au camp des « Boches », « par la montagne, à travers les forêts de sapins », au risque d'être fusillée si elle est dénoncée ou trahie. L'iconographie illustre cette fonction de guide intrépide et fragile par le contraste entre les vêtements des protagonistes : robe légère et fleurie de la jeune femme, uniforme strict de l'officier à qui elle montre le chemin d'une main frêle⁵⁵⁵.

Enfin la forêt est aussi ce domaine fantastique où l'ennemi se métamorphose en animal redoutable qui incite à devenir terrible soi-même, selon le cercle vicieux de la cruauté dissuasive. Les égorgements commis par les « terribles Gurkhas » en sont la preuve. La forêt recèle des personnages maléfiques comme le Prussien aux aguets, l'Allemand meurtrier du château de Saint-Cyr (174), assimilés à l'ogre terrifiant et affamé, en quête de chair fraîche. Elle peut aussi cacher des êtres charitables comme le vieux bûcheron alsacien qui retrouve son fils et avertit son régiment du passage des Allemands. Elle renoue avec le mythe de Robinson, offrant la solitude aux plus débrouillards et les ressources qui permettent de pallier le manque de nourriture. Elle propose des noisettes, des mûres au petit télégraphiste du numéro 180, des cèpes au jeune Claude du numéro 174. Pierre Dacier et Louis Durand (197)

⁵⁵⁴ N°180, p.19-25.

⁵⁵⁵ N°160, p.42. Voir l'illustration en regard.

vont y braconner afin de rapporter du gibier à la maisonnée qui souffre de la disette. Cependant ils y rencontrent le père Maricot, espion allemand, de son vrai nom Von Perrheim.

Le bois est effectivement une position stratégique à défendre, à observer, dont il faut se méfier, comme ce fameux bois de M., à l'ouest de la Meuse (192). Il dissimule des armes, des hommes prêts à l'attaque et devient un obstacle : dans le numéro 147⁵⁵⁶, la forêt abrite les « Boches » sur le point de lancer l'assaut. L'onomastique forestière tient de la féerie et de l'ironie. Le « Trou aux fées » (147) désigne une clairière où sont réunis non pas des fées ou des génies, mais des soldats allemands ! La forêt sombre succède souvent à une campagne déserte et héberge de dangereux personnages. Espace sécurisé lorsqu'il est vide d'envahisseurs, espace dangereux qui abrite des espions ou des tueurs, la forêt est un lieu de maturation dont les éléments naturels offrent des trésors à qui sait les exploiter, espion comme enfant héros, savant et faux herboriste (comme Jean Fagnolles dans le numéro 177 consacré aux « espions boches ») et intrépides poucet ou chaperon rouge. Dans ce lieu d'entraînement s'exerce une propédeutique à la guerre, comme c'est le cas pour les deux boy-scouts du numéro 186 dans le bois de Vincennes.

4 L'ÉLÉMENT AQUATIQUE SALVATEUR ET MORTIFÈRE

Le domaine naturel offre des ressources inépuisables sur le plan narratif et structurel. Le ruisseau et la rivière constituent non seulement un obstacle à franchir, mais aussi de précieux auxiliaires patriotiques. Si la lisière du bois sert de repère, le canal et les cours d'eau sont des fils d'Ariane qui permettent de sortir du labyrinthe ennemi qui abrite en son sein un minotaure exécré. Leur traversée à gué permet d'échapper aux poursuivants et à leurs molosses. Dans le numéro 201⁵⁵⁷ (histoire n°8), le jeune soldat belge Z... s'évade en se glissant dans l'eau du canal. Les scènes qui se déroulent dans le nord de la France et en Belgique présentent de nombreux canaux qui servent l'ennemi lorsqu'il s'y cache, mais qui sont la plupart du temps de précieux adjuvants pour les Français et leurs alliés, lorsqu'ils décident d'inonder les plaines de l'Yser par exemple. « Les eaux se précipitaient avec fracas hors de l'écluse. »⁵⁵⁸

Instrument de mort pour les uns, l'eau est salvatrice pour les autres et contribue à leur héroïsme. Ainsi, lorsque la rivière ou le canal n'est pas gardée par une sentinelle, le batelier

⁵⁵⁶ N°147, p.35.

⁵⁵⁷ N°201, p.24-28.

⁵⁵⁸ N°201, p.18-20.

ou la batelière se comportent en nocher⁵⁵⁹ : ils noient les Prussiens dans une barque et regagnent le rivage sains et saufs, épargnant la vie de soldats alliés ou de cosaques restés sur la rive. Les scènes aquatiques peuvent devenir cruelles et témoignent de l'instinct de survie et de l'esprit vindicatif des Français : dans le numéro 177, le récit intitulé « Sous l'uniforme belge » met en scène la mise à mort par noyade d'un espion dans la Meuse : les habitants du village ont été « sans pitié pour le traître ». Le châtement, si atroce soit-il, est justifié par la trahison et l'eau lustrale devient un lieu d'expiation. La rivière a pour corollaire le pont et implique son franchissement, des efforts pour couper la route aux assaillants ou bien traverser en dépit des obstacles. Le pont devient l'enjeu d'une bataille, comme ce pont tournant qu'il faut faire changer de rive à tout prix afin d'en déposséder l'ennemi.

L'élément aquatique retrouve des sources légendaires quand il revêt des noms enchanteurs comme « la fontaine aux iris », lieu de rendez-vous de la petite exilée du numéro 216. « Le trou aux fées », « la forêt de Saint Hubert », s'ils n'étaient situés dans un contexte belliqueux, seraient dignes d'un conte de fées. Ils s'inscrivent dans le merveilleux des légendes de Narcisse et de Saint Hubert. « La fontaine aux iris » est l'endroit où Marthe échappera à ses geôliers et fait figure d'espace de libération par sa situation géographique et sa configuration. Située à un kilomètre de la ferme de Sainte Barbe, elle se trouve non loin de la « grille aux moines », terrain jouxtant la ferme et acheté par les Morin, personnages diégétiques. Une galerie souterraine appartenant à un couvent, fermée par une lourde grille en fer y aboutit. Les connotations d'enfermement conventuel préfigurent la fin de l'histoire et le renversement de situation qui voit la prisonnière délivrée et son sauveur emprisonné à sa place. Le jeune Julien, chevalier servant n'hésite pas à sauver son amie au prix de sa liberté. La technique d'anticipation de l'événement par des indices dispersés au début de l'histoire, revient régulièrement dans les « Livres Roses ». De même, la connaissance de la nature et l'expertise des enfants dans ce domaine forment le leitmotiv le plus productif des narrations. Ils sont la base de l'acte héroïque et établissent un suspens dramatique. Dans le cas de *La petite exilée*, il existe une véritable sympathie des enfants pour la nature ; ils communiquent en imitant le sifflement des merles.

Généralement l'enfant est à l'aise dans une nature qui ne lui est pas hostile. Il la connaît, l'habite, la traverse, s'y fonde, aidé de sa taille lilliputienne qui lui permet de se faufiler aisément dans un univers occupés de géants dévoreurs. En revanche cette petitesse devient un handicap dans le monde des adultes qui refuse d'intégrer à sa communauté un

⁵⁵⁹ N°160, « La vaillante batelière ».

enfant et occasionne de facto de graves désillusions. Une petite taille empêche d'entrer dans un camp d'instruction le jeune héros du numéro 190. L'univers féérique des Lilliputiens et de Gulliver est néanmoins bien vite contrebalancé par un fort réalisme conflictuel et historique.

5 LA MAISONNÉE OU LA MÉTONYMIE DE LA PATRIE

A la différence du héros de contes de fées, celui des livres roses ne part pas en quête de soi mais en guerre contre le barbare ennemi, guidé par un motif à la fois personnel et universel : venger un proche et défendre la cause patriotique. Il fréquente des lieux qui vont participer à son initiation, de la maisonnée au château en passant par la forêt. La maisonnée est le point de départ, matrice originelle et sécurisante qui a perdu sa qualité tutélaire à cause de l'envahisseur ou de la disparition d'un parent. Il gagne alors un espace incertain où il rencontre des obstacles qu'il surmonte afin de mener à bien la mission dont il se sent investi.

De la maisonnée à la robinsonnade, il n'y a bien souvent qu'un pas à franchir. A ce cocon maternel se substitue un lieu de réconfort rencontré au gré des pérégrinations et ancré au milieu de la forêt, sur la pente d'une colline des Vosges⁵⁶⁰, dans une plaine du nord. L'habitat est désigné comme « une humble maisonnette à l'entrée du village, entre les lignes des combattants » (147). Le diminutif lui confère un aspect légendaire et l'hypocorisme insiste sur la modestie et la charge affective. Aussi apparaît-il comme un refuge accueillant, même si son exposition est dangereuse. L'espace clos rassure et rappelle le lieu originel. La maison, plus que la métonymique maisonnée amputée de ses habitants, revêt trois aspects : maison protectrice, maison piège, maison familiale.

La maison protectrice est celle qui recueille les exilés (216), les prisonniers de guerre évadés (171), français, belges, anglais ou russes (201), les soldats épuisés ou pourchassés par l'ennemi. Généralement modeste, souvent qualifiée d'« humble » ou de « pauvre » maisonnette, quand ce n'est pas une cabane isolée au milieu des bois, comme celle du vieil Alsacien qui s'y est réfugié, la présentation de la maisonnée instaure un cadre ambivalent, à la fois romanesque et réaliste. Elle incite à penser que les plus humbles sont aussi capables d'exploits et que leur discrétion les honore. Malgré la pauvreté ambiante et un décor sommaire (peu de meubles, tout a été pillé par les Allemands), l'accueil y est chaleureux et se caractérise par l'offre d'un repas. La notion de don désintéressé est capitale afin de souligner la solidarité des Français. Le donateur n'attend rien en retour et ne fait que son devoir tandis que le récipiendaire accepte et témoigne de sa gratitude au moins verbale. Conscient des

⁵⁶⁰ N°180, « L'héroïne vosgienne ».

risques qu'il fait courir à son généreux hôte, il reste peu de temps hébergé et repart toujours ragaillardé par cette aide impromptue.

Le bon déroulement des opérations est étroitement lié, nous l'avons vu, au motif de la nourriture et obéit à une véritable liturgie : le nouvel arrivant est affamé et l'hôte lui propose le gîte et le couvert en dépit de sa misère personnelle et des dangers encourus. Il propose un repas frugal mais réconfortant : pain, fromage, lard le plus souvent, œufs, pommes de terre et ratatouille parfois. Les meilleures bouteilles sont débouchées pour l'occasion. L'hospitalité se manifeste par le thème du repas et du partage, sorte de cène qui précède la passion des soldats engagés. La maison est parfois le lieu où l'on fête prématurément le départ des Allemands comme dans le numéro 216 et dans ce cas-là la fête est interrompue par l'intervention des bourreaux qui mettent un terme aux modestes agapes et en profitent pour piller.

La maison est généralement occupée par une femme seule, parfois accompagnée de sa fille ou bien par un vieillard. Des femmes entièrement dévouées à la cause patriotique, n'hésitent pas à héberger leurs compatriotes ou bien à sacrifier leur demeure, sachant qu'elle sera détruite en guise de représailles. L'analyse de l'ekphrasis de la maison laisse paraître des constantes : elle se présente sous l'aspect d'un grand espace qui sert de cuisine et de pièce à vivre, parfois deux chambres la complètent, mais elles sont immédiatement réquisitionnées par les Allemands. Les ouvertures, notamment les fenêtres, sont au rez-de-chaussée et permettent une fuite rapide en cas de besoin. Il est un lieu ambivalent dans la maison : la cave. En effet elle sert de garde-manger, de refuge pour les familles démunies et apparaît alors comme un lieu sécurisé. Madame Morin, son neveu et Marthe, l'exilée (216) vivent dans la cave, seul endroit épargné par la guerre. A l'inverse elle peut servir de piège, lorsqu'elle cache des espions ou des soldats allemands en embuscade. Elle suscite la suspicion, comme dans le numéro 177, dans l'épisode de « La fermière récalcitrante ». Elle recèle des objets intrigants par leur capacité à dissimuler comme les tonneaux. On y trouve des objets maléfiques, destinés à la destruction des Français. A proximité des zones de combat ou sur le passage des troupes, la maison peut devenir une cible ou un lieu de stratégique.

Devenue objet de suspicion, la maison est placée sous surveillance, surtout si elle rassemble des réunions suspectes, généralement organisées par des « espions boches ». La maison piège est celle qui est occupée par les Allemands : elle peut être confortable comme celle d'« Une famille héroïque » et devient un lieu de beuverie pour les Allemands et d'humiliation pour les Français qui doivent les servir. Pour être épargnée par les incendies, il faut que ses propriétaires collaborent activement avec les envahisseurs en les abritant, en les nourrissant et en les abreuvant. Seules, les femmes sont sollicitées par les demandes de

renseignements émanant des Allemands. Parfois de jeunes enfants en font aussi les frais. Lorsqu'ils acceptent, c'est pour tromper l'ennemi et servir la France en jouant le rôle d'espionne pour les Français et de faux témoins pour les Allemands. Mais on ne rencontre pas d'enfants espions au service de l'ennemi comme le petit Stenne de Daudet⁵⁶¹. L'enfant des « Livres Roses » sait préserver son intégrité et met ses qualités inhérentes de cœur au service de la nation. Les femmes qui se soumettent volontiers à la demande de l'ennemi sont immédiatement catégorisées dans la rubrique des espionnes au service de l'Allemagne. « La Charlotte » du numéro 176 préserve sa maison en aidant les Allemands, en les hébergeant et en commerçant avec eux. L'attitude décrite est tellement grossière qu'il ne subsiste aucun doute sur la nature du personnage. La femme est donc victime une fois de plus, sur le plan littéraire comme dans la vie quotidienne de l'époque, d'un traitement défavorable. Sa condition féminine l'éloigne du front et renforce son sentiment de culpabilité devant l'impossibilité de donner son sang au combat. Elle est donc soumise à une forme d'expiation qui consiste à la mortifier dans une souffrance psychologique, une délibération face à un chantage qui doit la mener sur la voie de la rédemption par un acte patriotique à défaut d'un engagement total et guerrier.

La maison peut devenir la cible des balles et la situation est alors intenable. Les occupants sont obligés de la quitter, comme dans le numéro 180, où l'héroïne vosgienne, Louise, fille de Madame M., abandonne avec sa mère la maisonnette devenue la cible des balles allemandes. La maison est donc à l'origine un lieu de vie familiale, avec ses chaussetrapes, ses gouffres. La famille y est rarement nombreuse, elle y est plutôt décomposée par le départ au front ou le décès d'un de ses membres, père ou fils. Une seule histoire propose une famille recomposée avec une marâtre, celle du numéro 176. Contrairement à ce qui se passe dans les contes de fées, frères et sœurs ne s'y déchirent pas pour un royaume. À l'inverse, une profonde solidarité les unit pour vaincre l'adversité et surmonter les épreuves. Cependant les liens sont parfois artificiels : trois histoires nous offrent une image harmonieuse de la famille dans une maisonnée confortable. Dans ce cas-là, c'est le père qui est la figure de proue fédératrice et qui rallie les enfants faisant symboliquement cercle autour de lui. Il s'agit successivement des livrets 144 avec le commandant Desloges, 186 avec M. Morand avocat, et 201 avec le capitaine des lanciers belges Pierre Jordaens.

Pour ces derniers la localisation de la demeure est précise :

⁵⁶¹ DAUDET, op. cit., « L'enfant espion ».

« M. et Mme Morand habitaient dans la maison portant le numéro 14 de la rue de Berlin, au coin de la rue d'Amsterdam, à Paris. »⁵⁶²

La toponymie est emblématique du patriotisme familial, au carrefour de la capitale allemande et d'un pays neutre, dans la ville symbolisant la civilisation humaniste. La maison paraît confortable, bien décorée d'après l'image⁵⁶³ qui complète le texte : fauteuil capitonné, tenture fleuries, on y prend le thé ou le café. Dans cet intérieur bourgeois, la mère figure sur l'image alors qu'elle n'apparaît pas dans le texte, ce qui renforce l'harmonie familiale. La seconde image⁵⁶⁴ corrobore cette idée de confort bourgeois avec doubles rideaux, cadre au mur – représentant un moulin, lieu stratégique par excellence –, bouquet de fleurs sur la table, vaste pièce où les hommes – père et fils – discutent. La pièce est un lieu d'échange, de discussion, d'instruction.

Le contexte est bien différent pour Pierre Jordaens qui s'est retiré dans un faubourg du Havre après avoir été amputé de la jambe gauche. Il habite « une modeste villa »⁵⁶⁵ située au bord de la mer. Même hors du conflit, l'ancien soldat ne peut s'éloigner mentalement et géographiquement de la ligne de front. Aucun détail ne nous est donné sur le décor intérieur de la maison, si ce n'est la première image qui nous présente en plan rapproché le père assis dans un fauteuil en train de raconter à ses enfants assis sur des chaises en bois les exploits du Lion de Brabant. Seuls les costumes révèlent une certaine aisance avec des costumes marins pour les garçons, une robe à collerette pour la fille, un complet croisé avec cravate pour le père. Les remarques sont encore plus succinctes pour le commandant Desloges qui habite la banlieue parisienne. On note toutefois que les militaires éloignés du front pour des raisons médicales, habitent en dehors de la capitale alors que le civil aisé demeure au centre de la capitale. Peut-être est-ce là un moyen de signifier l'incapacité à en découdre avec la guerre pour les militaires et de montrer aussi une forme d'isolement une fois revenu du front. La vie à l'arrière nécessite une réadaptation, qui se fait par le truchement de la parole et de la relation guerrière. Le civil non mobilisé habite dans la capitale et manifeste son soutien aux soldats par l'intérêt permanent qu'il porte aux nouvelles du front et surtout par la transmission de son savoir civique à ses enfants. Les militaires Desloges et Jordaens suscitent l'admiration et l'envie par un discours épideictique, le civil Morand attise la curiosité et formate les jeunes esprits malléables par un discours didactique.

⁵⁶² N°186, p.5.

⁵⁶³ Ibid. p.15.

⁵⁶⁴ Ibid. p.21. Voir les images en regard tirées des pages 15 et 21.

⁵⁶⁵ N°201, p.3.

6 DES RUINES À LA RENAISSANCE

Les maisonnées ne sont pas toujours les lieux de tranquillité et la majorité des espaces décrits dans les « Livres Roses » se situent en zone occupée voire sur la ligne de front. Ceci explique l'attention particulière accordée aux ruines. Les bombardements et les exactions commises dans « les villes françaises héroïques »⁵⁶⁶, notamment de Verdun, les fait accéder au rang de martyres tout en leur conférant une aura extraordinaire.

La description procède du voir, du dire et du faire car elle suit les déambulations d'un narrateur, témoin oculaire guidé à travers la ville de Verdun par un officier français. Le point le plus important souligné dans la préface d'ailleurs est la fortification de la ville, rendue célèbre par les forts de Tavannes, Souville, Vaux, Douaumont et Belleville. La description insiste sur la vision de ville qui « s'élève en amphithéâtre sur une hauteur escarpée au bord de la Meuse. »⁵⁶⁷ Elle semble doublement fortifiée, d'abord par le fleuve, puis par la ligne de remparts, encadrée par les forts de Vaux et de Douaumont. Assimilée dès le début à une « sentinelle avancée de la France », sa personnification relève à la fois de l'iconographie et du verbe puisque l'allégorie de H. Aurrens inaugure le récit et est dupliquée par la devise « Halte-là ! Tu ne passeras pas ! »⁵⁶⁸

La visite s'accompagne d'un historique de la ville remontant au 12^e siècle avec la construction de la cathédrale. L'aspect massif et imposant du monument médiéval est souligné par la périphrase du « palais épiscopal » et la précision des « deux grosses tours » ornées de mâchicoulis. Cet ouvrage dédié à Dieu prend une allure martiale grâce à l'abondant champ lexical des fortifications et la mention de Vauban. L'admiration perce sous le discours du guide qui oriente déjà le visiteur vers les ruines de la cité médiévale.

La porte voûtée qui marque l'entrée dans la ville prend une valeur symbolique : transition entre le passé narré et le présent observé, elle est l'accès à l'enfer. Cependant le passage n'est pas brutal. Le désastre est annoncé dès les faubourgs, avant le franchissement de la porte par l'éventration, la mutilation et l'incendie de la nature, des pierres et des murs. L'effet est décuplé dans la cité dont l'imposante allure extérieure contraste avec le vide intérieur qui la mine. Rongée, détruite dans ses entrailles, Verdun féminisée a souffert. Cette destruction par l'intérieur se reproduit dans les maisons dont les abords semblent intacts alors que l'intérieur est totalement anéanti. C'est un corps qui se meurt d'une violente atteinte interne. « Un autre bâtiment semble avoir été à peine été touché ; son toit aux tuiles rouges

⁵⁶⁶ Titre du numéro 152.

⁵⁶⁷ N°152, p.5.

⁵⁶⁸ N°199, p.5.

subsiste presque intact, ses portes, ses fenêtres sont conservées, mais l'intérieur a été réduit en poussière. »⁵⁶⁹ La destruction par le vide intérieur est largement exprimée par le lexique de la violence et de l'étrange illusion renforcée par l'emploi de modalisateurs. « La citadelle ne semble pas avoir souffert », « paraît solide. »⁵⁷⁰ Elle « paraît défier » et « semble avoir été à peine touchée ». L'image bizarre de ces apparences intactes qui cachent un effroyable anéantissement intérieur se reproduit dans la Princerie, « une des plus vieilles maisons de Verdun ». Le conteur insiste sur les apparences saines du bâtiment. Le recours à l'exclamation pour témoigner du contraste avec le saccage intérieur, marque le constat époustouflé de ce phénomène insidieux de destruction, de mort larvée. Les imposantes murailles, la solidité apparente du perron, les portes et fenêtres sculptées masquent la fragilité des « fines arcades » du cloître intérieur effondré.

La description joue sur les contrastes de couleurs et d'atmosphère qui induisent en erreur. La noirceur des murs calcinés révèlent la violence des bombardements et contraste avec l'immaculée perfection des pierres intactes. La couleur qui domine à l'intérieur des ruines est un noir mortifère. Un étrange phénomène a laissé intactes les structures verticales pour mieux camoufler l'atroce spectacle des ruines intérieures. Il en est de même pour « la statue de Chevert, l'illustre enfant de Verdun », intacte sur son piédestal. Chevert, à l'instar de l'allégorie initiale, défie quiconque « veut prendre sa chère cité. »⁵⁷¹ La description peut également passer par l'évocation du bruit, des sifflements d'obus qui accompagnent la marche des visiteurs. « Le fracas épouvantable » les assourdit. Le danger croît quand les murs extérieurs se lézardent et risquent d'écraser les occupants. Les métaphores des intempéries extrêmes, « grêle », « rafales », insistent sur la puissance de tir et de destruction des armes.

La pénétration dans les bâtiments cautionne la théorie de l'élimination par le vide intérieur, comme c'est le cas pour la cathédrale, cœur et âme de la ville. Même si ses nerfs et ses muscles ont souffert, sa colonne vertébrale n'est pas atteinte : ses deux tours s'élèvent encore, la verticalité demeure, quand bien même des centres nerveux comme la nef ont souffert. Les vitraux ont été brisés et les chaises et les bancs cassés. « Dix fois séculaire », elle continue à défier. « La rage tudesque » et « la barbarie teutonne »⁵⁷² n'ont pas eu raison d'elle. Elle demeure un témoin accusateur tout comme celle de Reims. En effet, cette dernière incendiée le 19 septembre 1914, « reçut au moins trente bombes » (152). Enflammée elle montait au ciel des étincelles et un brasier, Babel en colère hurlant son désarroi. La

⁵⁶⁹ N°199, p.6.

⁵⁷⁰ Ibid. p.8.

⁵⁷¹ Ibid.

⁵⁷² Ibid.

rougeur de l'incendie de l'une s'oppose à la froideur mortelle et calme de l'autre. Cette persistance des ruines verticales en appelant à Dieu a un effet sur les habitants qui recherchent la sécurité en profondeur, sous des voûtes puissantes, dans des caves.

Un second contraste est établi sur la même place entre un extérieur apparemment préservé masquant un désastre intérieur et un extérieur éventré laissant voir des bribes de vie de famille encore frémissantes à l'intérieur. La dichotomie entre la vie et la mort fonctionne avec celle de l'extérieur et de l'intérieur. La maison aux portes et fenêtres béantes laisse voir un intérieur intact avec meubles, tableaux, gravures aux murs, photographies dans leurs cadres. Seuls les écrins d'argenterie vides témoignent du pillage, tandis que les livres intacts conservent l'âme du lieu et prouvent les carences intellectuelles de l'envahisseur. Les vestiges de l'affolement s'accumulent par terre sous forme de papiers éparpillés et de mots marqués par l'ironie du sort, comme cette carte postale : « Ma chère maman, j'espère que vous allez toujours bien... »⁵⁷³

Un point commun aux descriptions des ruines est le passage par un vestibule, un patio, une cour d'un domaine détruit à un autre généralement négatif du premier : extérieur détruit, intérieur quasi intact, extérieur malmené, intérieur dévasté aux images surréalistes comme ce piano suspendu aux poutres du premier étage. Enfin le point d'orgue à cette ekphrasis des ruines apparaît dans la vision de la plus ancienne fabrique de dragées qui offre avec impudeur une orgie de sucre dans le bâtiment de fabrication littéralement crevé. La curée a commencé. « Défoncé », « anéanti », « crevé », « éventré », « béant » sont les maîtres mots de la description d'une destruction massive qui rappellent les lambeaux de vie expulsés d'un corps de pierres, scènes dont les ruines sont devenues lithographie de l'écriture et qui ont dentelé de lithiase les rues Chevert, Saint-Paul, Saint-Pierre, la place de la Madeleine, dans une dernière offense au ciel.

Seule la citadelle, petite cité à part comme l'indique son étymologie, est intacte parce que son architecture épaisse et souterraine l'a protégée des bombardements. L'horizontalité des galeries et l'épaisseur des murs sont des garants de sécurité et préservent l'âme de la défense. Le discours du narrateur et de son guide est relayé par des extraits journalistiques⁵⁷⁴ gages d'authenticité de cette description et de ce pèlerinage à travers les ruines de Verdun. Superposant l'éroulement et les restes des édifices éboulés, la destruction et la résistance, la

⁵⁷³ N°152, p.9.

⁵⁷⁴ N°199, p.8-9 : Jean Neel, « Le Journal », 15 octobre 1916 et Paul Ginisky, « Petit Parisien », 16 octobre 1916.

mort et la vie, les « Livres Roses » pérennisent les ruines de manière à en faire des monuments de résistance et de mémoire.

7 MOULIN, GRANGE, PRISON : DES LIEUX AMBIVALENTS

Cette double célébration des morts et des vivants correspond à l'existence de lieux ambivalents d'emprisonnement et de liberté, clos et ouverts, eux-mêmes symboles de mort et de vie. Le moulin, la grange, la prison et la salle de classe constituent ces espaces duels.

Le moulin se trouve essentiellement dans les plaines du nord, en Belgique. Repérable de loin grâce à ses ailes, il est le lieu de vie, de travail du meunier qui n'hésite pas à le sacrifier pour les besoins de l'armée française. Occupé par les envahisseurs, « quelques soudards boches »⁵⁷⁵, il est la proie des flammes attisées par un vent violent « comme il souffle en tempête dans ces pays du nord ». Les auteurs se plaisent généralement à donner des informations géographiques sur les régions citées ; ils ne perdent jamais de vue leur objectif didactique. Personnifié, le moulin gesticule dans la nuit comme un fantôme, « on eût dit un être vivant et torturé qui faisait de grands gestes de malédiction. » L'image confirme cette impression fantastique : dans un franc contraste chromatique de flammes blanches léchant le ciel noir, H. Aurrens expose à l'arrière-plan la destruction du moulin torturé, sous les yeux des paysans impuissants, anéantissement qui précède l'exécution du meunier. La mort de l'espace et de l'homme coïncide.

Site privilégié des espions allemands, le moulin intrigue par la mobilité de ses ailes alors qu'il n'y a pas un souffle d'air. Dans les plaines de la Flandre occidentale, témoin des batailles des bords de l'Yser, il est généralement situé sur une hauteur et permet aux traîtres d'observer les positions françaises et d'anticiper leurs gestes, de prévenir « l'artillerie boche ». Moyen de communication radiophonique (177), il devient l'instrument de la perte des Allemands à leur insu, puisque les Français parviennent à leur communiquer de fausses informations. Dans toutes les descriptions, le moulin est présenté avec affection par le meunier qui l'occupe. Séparé des positions stratégiques par des bois et des buissons, on y accède par un escalier de bois. Sa représentation en contre-plongée par le dessinateur anticipe la résolution du problème car elle explique l'origine des difficultés rencontrées par les Français, cibles faciles des balles ennemies. Lieu énigmatique, il allie l'eau et le feu lorsque l'incendie le ravage. Clé du problème, il est présent dès le début de l'histoire par le verbe ou l'iconographie et concentre l'attention du lecteur sur lui. Son intérieur est dessiné à défaut

⁵⁷⁵ N°192, p.11.

d'être décrit : pierres de taille, roue, poutres en sont les composants indispensables. L'image inscrit l'acte dans le décor : les Français démasquent les espions allemands pris en faute, l'un avec ses jumelles, l'autre un téléphone à la main. L'image résume l'histoire. Théâtre d'arrestations, d'échanges d'informations volontairement erronées, le moulin permet d'abuser de la crédulité des ennemis par un renversement de situation cinématographique, digne de « l'arroseur arrosé ».

Parmi les constructions rurales, la grange sert souvent de prison provisoire pour les Français. On la trouve plutôt à l'est, à la frontière allemande ou sur le front oriental. Occasionnellement elle sert de refuge aux prisonniers évadés (195) ou aux soldats pourchassés par les Allemands. Très haute, elle possède un étage voisin d'un grenier, dont la porte donne accès à l'extérieur et à la liberté. Elle permet donc une évasion relativement facile aux prisonniers qui prennent toujours soin d'observer leur geôle.

Les prisons les plus connues sont en fait les mairies où sont pris en otages les notables afin que la population collabore. C'est notamment le sujet du livret *Les villes héroïques françaises*. Là nulle description des locaux, mais plutôt une symbolique du pharmakos. Le bouc émissaire est toujours le maire ou son adjoint. Il est chargé de payer pour les fautes imaginaires dont les Allemands accusent ses administrés. Molesté, injustement accusé, humilié, déporté, fusillé, il est le martyr qui refuse d'abjurer sa foi patriotique et de renier ses concitoyens. Il s'offre en victime expiatoire sur l'autel du sacrifice de la mairie.

On ne peut oublier de mentionner les camps de concentration où étaient déportées les populations. Situés dans la Forêt Noire au sud de l'Allemagne, ils sont désignés par une initiale, C..., R..., F..., G... (171) et sont de construction sommaire : baraquements humides, paille à demi pourrie, remplie de vermine deviennent des baraques de foire où l'on expose les prisonniers à la vindicte et à la curiosité de la population d'outre Rhin les jours de foire⁵⁷⁶. L'élément aquatique baigne les environs des camps situés dans une plaine humide et sablonneuse. Le vent pénètre entre les planches mal jointes des abris de fortune qui offrent une bien maigre protection à des prisonniers dévorés par les insectes et ne bénéficiant que de deux couvertures pour trois. F. Fau illustre le camp sous forme de place fortifiée, dominée par un donjon, surveillé par une tourelle, entouré d'un mur crénelé⁵⁷⁷. Entouré d'un large et profond fossé, il renoue avec la forteresse médiévale, renforcée ici par une bordure de fils de fer barbelés et électrisés. L'hébergement ne prend pas en considération la hiérarchie militaire

⁵⁷⁶ N°171, p.19.

⁵⁷⁷ Ibid. p.15. Voir image en regard.

ou sociale. En revanche, les officiers bénéficient d'une nourriture plus substantielle⁵⁷⁸ et ne sont pas assujettis à de trop rudes travaux.

La description des lieux hospitaliers ou hostiles est inséparable de celle de la nourriture. Alors que l'habitat chaleureux offre toujours une nourriture frugale mais goûteuse, celle des camps est infecte et fait même regretter le rata des tranchées. Les narrateurs se complaisent dans la description d'aliments peu ragoûtants, à l'odeur nauséabonde et en faible quantité. Le petit déjeuner se compose d'une décoction d'orge grillée, sans sucre. Pour le déjeuner, l'aspect roboratif et repoussant l'emporte : riz collant, amas gluant, fèves à la peau dure, purée de pommes de terre avec pelure, mou, boyaux de porc, tripes hachées, bouillie à la farine d'avoine avec insectes dedans (cloportes, vers de terre, cafards...), harengs et saucisses nauséabonds, morue puante, sans oublier le fameux pain K.K., à raison d'une boule d'un kilogramme pour trois personnes, mastic noir et collant, fait de sarrasin et de pommes de terre et provoquant des coliques. Le tout est censé nourrir une population de deux cent mille prisonniers (Français, Belges, Anglais, Russes) où les Français sont trois fois plus nombreux que les Alliés. La description détaillée a un triple objectif auprès des lecteurs : les indigner à propos des conditions de vie infâmes des prisonniers, leur faire admirer la ténacité de ceux qui résistent, les rappeler à l'humilité face à leur « situation confortable » d'enfants privilégiés.

Les prisonniers sont séparés en fonction de leur nationalité, « des Anglais et des Russes vivant chacun dans une partie séparée. »⁵⁷⁹ Mais tous ont un objectif commun qui est l'évasion. C'est pour cette raison qu'ils observent dans les moindres détails l'organisation des camps. Assimilés à des casernes, ils sont construits pour certains en étage avec un grenier dont l'ouverture donne directement accès à une cave grâce à un escalier. Pour s'évader, certains creusent un souterrain. Il existe un quartier réservé aux officiers et aux soldats allemands qui s'enivrent. L'emprisonnement tient du casernement avec des prisonniers qui regagnent leurs chambrées à heure fixe. Des recoins où l'on remise le bois et le charbon offrent des cachettes providentielles aux futurs évadés. Le franchissement des barbelés s'effectue relativement facilement grâce à une chaise, ce qui relève de l'invraisemblance mais ne choque pas forcément le jeune lecteur en quête d'aventures.

8 LA SALLE DE CLASSE : SANCTUAIRE RÉPUBLICAIN

On peut noter une translation des lieux lorsqu'une prisonnière française parvient à faire accepter la formation d'une classe française à l'intérieur d'un camp allemand. Le but est

⁵⁷⁸ Ibid. p.21.

⁵⁷⁹ Ibid. p.22.

de ne jamais oublier sa patrie et de continuer à l'honorer, y compris en terrain étranger et hostile. L'école occupe, un espace topographique et typographique capital, tant il est vrai que les livrets en sont la métonymie et qu'ils renferment en leur sein de franches allusions à son rôle civique et formateur des esprits juvéniles. Ici la salle de classe est le lieu d'apprentissage où l'instituteur délivre non seulement sa morale patriotique mais aussi un enseignement qui forge le futur adulte. Considéré comme un lieu sûr et sécurisé à l'origine, sanctuaire patriotique, les adultes s'y réfugient lorsqu'ils se sentent en danger. De fait elle perd sa fonction protectrice pour un rôle coercitif : second symbole de la République Française après la mairie, alors que le maître y est respecté, voire adulé en Alsace-Lorraine lorsqu'il recouvre la nationalité française, elle ne fait pas l'objet de descriptions précises dans les « Livres Roses ». Ils préfèrent insister sur sa valeur emblématique nationale et civique et sur l'outrage fait à la nation lorsqu'elle est envahie par les Allemands qui la profanent. C'est ce que montrent les deux ouvrages, *Les Instituteurs héroïques* (157) et *Au drapeau !* (209).

La salle de classe peut faire office d'hospice comme en témoignent les allocutions officielles des représentants de la nation. L'institutrice notamment se transforme aisément en intendante ou économe d'hôpital, comme le prouve l'histoire des « Trois institutrices de Reims » (157) : trois directrices d'écoles maternelles et primaire se convertissent volontiers. « Mlle Fouriaux fut chargée de la direction de l'hôpital établi dans l'ancien lycée de jeunes filles (...), Mlle Cavarrot fut nommée économe et Mlle Lanthiez, secrétaire. »⁵⁸⁰ Les femmes ne rechignent pas à la tâche et deviennent brancardières au besoin. Si les lycées de jeunes filles sont choisis comme hôpitaux, c'est qu'ils sont vastes, mais aussi parce qu'on estime que l'éducation des jeunes filles passe par le dévouement patriotique et les tâches féminines au détriment d'un enseignement purement scolaire. Les salles de classe des écoles primaires sont trop petites pour pallier le manque de places accordées aux blessés. « La maison d'école » est l'expression consacrée qui insiste sur le caractère hospitalier, convivial de l'endroit qui poursuit sa mission civique en abritant des soldats égarés par exemple⁵⁸¹ : « Ils s'étaient égarés pendant une patrouille et avaient passé la nuit à l'école ».

Réputée pour son accueil, elle est avec la mairie – qu'elle jouxte ou à laquelle elle est intégrée – la cible favorite des Allemands : « Une troupe de uhlans se précipitait dans l'école. »⁵⁸² Dans la mesure où le logement de fonction de l'instituteur est inclus dans la « maison d'école », cette dernière offre des cachettes, comme les caves. La femme de

⁵⁸⁰ N°157, p.12.

⁵⁸¹ Ibid. p.18.

⁵⁸² Ibid. p.20.

l'instituteur, Madame Bougreau, par exemple, « conduisit les quatre Français dans la cave de l'école des filles ». Lorsque les écoles sont évacuées ou saccagées, les instituteurs poussent le zèle jusqu'à installer dans leur appartement une salle de classe, intégrant l'espace didactique à l'espace familial, l'espace public à l'espace privé, témoignant alors de sa totale abnégation. La municipalité fait réparer une pièce de l'appartement que l'instituteur dévoué aménage avec un mobilier de fortune. Dans ce cas la classe devient mixte, et garçons et filles apprennent de concert « l'amour de la patrie » et « la morale sublime » dont l'instituteur donne l'exemple.

L'aura patriotique qui rayonne au-dessus de l'école française irradie jusque dans les camps de prisonniers en Allemagne puisque Mlle N., institutrice déportée, obtient « la permission de faire la classe aux petits prisonniers. »⁵⁸³ La symbolique du lieu se déplace. Il faut accorder une mention spéciale aux classes de l'Alsace et de la Lorraine qui attendent depuis quarante-quatre ans de pavoiser aux couleurs tricolores. La classe est aussi un lieu de mémoire où s'effectue le devoir de reconnaissance envers le maître parti à la guerre. On trouve ainsi de nombreuses lettres insérées envoyées par les instituteurs au front. Elles constituent de vibrants témoignages patriotiques destinés à émouvoir les élèves, mais surtout à les conforter dans l'esprit belliqueux et la nécessité d'accomplir leur devoir scolaire comme un devoir patriotique. L'instituteur chérit son école et déplore de la voir incendiée. A l'instar des hommes et des femmes de France, l'école au sens architectural du terme comme au sens abstrait d'enseignement, étale ses vertus civiques. On y enseigne l'amour de la patrie, la morale du devoir bien fait et la reconnaissance envers les défenseurs du sol.

La salle de classe peut devenir salle d'interrogatoire, les Allemands pervertissant sa mission première, comme s'ils violaient la culture française ou alliée. Ainsi l'histoire des « Cinq cosaques » (209) offre-t-elle une véritable ekphrasis de la salle d'école : elle est transformée en antichambre de prison, en salle d'interrogatoire. Un prisonnier y attend avant d'être questionné et observe attentivement le lieu : la décoration (cartes murales, gravures) et le mobilier traditionnel (longues tables alignées) lui rappelle son enfance. L'estrade sert de porte trophées et recueille les lances, les sabres et le drapeau pris aux Russes. L'iconographie livresque complète le texte avec un tableau noir sur pied⁵⁸⁴ et un tableau mural⁵⁸⁵. Une seule porte permet d'y entrer et des fenêtres « peu élevées au-dessus du sol » donnent côté cour et offrent côté jardin une entrée clandestine aux cosaques évadés désireux de récupérer leur drapeau.

⁵⁸³ Ibid. p.33.

⁵⁸⁴ N°209, p.11.

⁵⁸⁵ Ibid. p.18.

Outre ce rapprochement descriptif avec la mise en scène dramatique, l'école cumule les fonctions tutélaires, patriotiques, coercitives et reconstructrices. Le maître des lieux s'emploie à préserver ce sanctuaire de la patrie. L'instituteur flamand d'un village au nord de Bruges décide de protéger les habitants et de les sauver en les réunissant dans sa classe puis en les évacuant par le petit jardin qui la borde. Le livre synecdochique de la classe enjoint au jeune lecteur de poursuivre le grand œuvre entamé par ses aînés, ses maîtres. De même que le jardin de l'évasion jouxte la classe, l'échappatoire morale livresque côtoie et dédouane de l'impossibilité de donner son sang pour la patrie.

9 LA TRANCHÉE MÉTAMORPHOSÉE

« Du lycée aux tranchées », pour reprendre le titre de l'ouvrage de Jules Chancel, il y a parfois peu de distance. L'école prépare à la guerre et incite même à la transgression pour rejoindre le front. Ce désir est exacerbé par la description des tranchées du numéro 192, *Histoire d'un orphelin de la guerre*. En effet, la tranchée n'est plus le lieu épouvantable et inconfortable peint par Dorgelès ou Barbusse, mais un véritable appartement aménagé sous terre. « C'était, ma foi, un fort beau salon souterrain ! »⁵⁸⁶ L'anamorphose domestique est préparée par les abords. Curieusement cet enfer a des allures élyséennes : l'entrée en est fleurie de clématites. Le jardin naturel s'est miraculeusement transposé dans les limbes des tranchées. L'impression de solidité et de confort est rassurante. Pierre et bois constituent l'intérieur de cet abri troglodytique aménagé pour ressembler à une maison, un foyer. De « vraies chaises campagnardes », une table sur un tronc d'arbre composent un mobilier rustique tandis que le décor est une véritable publicité propagandiste en faveur de la guerre.

Le portrait du général Joffre et des gravures tirées de l'*Illustration* sont accrochés aux « parois » tandis que des sculptures sur pain sec sont suspendues aux murs. Le terme « parois » renvoie au primitivisme de la grotte mais tout est conçu pour restituer une ambiance chaleureuse et domestique. La mention de l'*Illustration* révèle l'intention patriotique de l'auteur : l'imbrication du titre de la revue dans la diégèse recouvre la même signification que l'accrochage au mur de la tranchée des photos du magazine et du généralissime. La présence du Père de la Patrie au même titre que celle du journal doit conforter dans la pensée d'une guerre juste et nécessaire. Afin de ne pas tomber dans l'idéalisation totale, l'auteur a soin d'employer quelques termes qui relèvent de l'argot des tranchées : « un jus délicieux » se refroidissait dans des « quarts ». Cette rusticité est

⁵⁸⁶ N°192 p.24-25. Voir l'illustration en regard.

également atténuée par l'image en regard qui montre un moulin à café sur une étagère, une lampe à huile et quelques bibelots sous lesquels sont accrochés les capotes et les casques des soldats. La guerre gangrène doucement un univers apparemment feutré.

En revanche la description et l'image des tranchées qui correspond à la visite de la reine des Belges sont plus réalistes. L'entrée est plus rudimentaire et s'ouvre sur un couloir noir étayé de rondins de bois et protégé de sacs de sable. L'extérieur de la tranchée est beaucoup moins flatteur et les nuages de fumée qui la surplombent entretiennent une atmosphère angoissante. Cette tranchée de Flandre occidentale est beaucoup plus conforme à la réalité et rappelle le labyrinthe des boyaux : « Un sergent se chargea de conduire l'inconnue à travers les couloirs. »⁵⁸⁷ L'aspect dédaléen est bien présent ainsi que l'inconfort puisque l'on s'assoit sur des sacs par terre⁵⁸⁸. Les désagréments sont rarement évoqués. Chacun accepte les lois de la guerre au nom de la sacro-sainte défense de la liberté et de la mission civilisatrice de la France. L'exemple de cette acceptation librement consentie et même de l'exaltation provoquée, est donné dans le numéro 147, et notamment dans la cinquième histoire, « Mort pour la patrie », avec René Granger. Le petit Breton « s'élançait hors du camp et se dirigea vers les tranchées (...), la joie rayonne sur son visage. »⁵⁸⁹ La gravure qui accompagne le texte révèle l'enfilade des tranchées, le monte à regret, le parapet, dans une perspective qui se noie dans un horizon de plus en plus flou et perturbé.

La préface du numéro 178 se présente comme une paraphrase proleptique visant à avertir de l'idéalisation des tranchées et des Poilus. Arguant d'une comparaison picturale, l'avant-propos met en garde contre la tentation d'assimiler les champs de bataille des tableaux historiques aux lieux de combat réels. La guerre est devenue souterraine et les tranchées de « petites places fortes, difficiles à enlever. » (178) « Ces abris souterrains sont aménagés le mieux possible afin de pouvoir procurer un minimum de confort aux soldats qui y vivent pendant des semaines et des mois. » On retient donc deux éléments essentiels de cette représentation des tranchées : les fortifications inexpugnables où règne la bonne humeur d'une part, la responsabilité des Allemands dans cette guerre de positions d'autre part. La proximité des ouvrages ennemis est connue. La distance peut aller jusqu'à cent mètres mais « il arrive souvent que les tranchées allemandes soient à peine éloignées des nôtres de

⁵⁸⁷ N°201, p.15.

⁵⁸⁸ Ibid. p.16.

⁵⁸⁹ N°147, p.44. Voir l'image en regard tirée de la page 43.

trente à quarante mètres. »⁵⁹⁰ Cette situation explique les insultes qui fusent d'un camp à l'autre et les farces jouées aux Allemands par les Français.

La description architecturale est complétée dans l'épisode intitulé « Dans la tranchée »⁵⁹¹. Les précisions techniques s'accompagnent d'explications utilitaires : la profondeur de cinquante mètres et l'avancée en zigzag sont justifiées par la sécurité, afin d'éviter les projections de shrapnells et de bombes. Le champ lexical de l'enfouissement assorti de celui du corps de métier souligne la rapidité de la construction souterraine. La visite s'effectue sous l'égide d'un guide qui commente le labyrinthe et insère, à l'instar du narrateur du numéro 192, des références journalistiques comme *l'Echo de l'Argonne*, la *Gazette des tranchées*, le *Petit Poilu* afin de montrer la bonne humeur ambiante. L'intérieur de la tranchée ressemble aussi à celui d'une maison mais se rapproche davantage de la caserne avec les « chambrettes-abris aménagées de distance en distance » et pouvant servir de « dortoirs, de salon de conversation et de lecture » ou de salle de repos⁵⁹². Le vocabulaire oscille entre mondanité et militarisme afin de souligner l'effort de récréation d'un univers familial et civilisé dans un monde troglodytique. Le cumul des fonctions topiques utilitaires et oisives participe de cette entreprise de séduction des esprits juvéniles. La mention des journaux des tranchées occulte les défaillances et élude les problèmes : alors que certains d'entre eux étaient connus pour leur virulence acide, ici ils inventent des nouvelles remplies de communiqués amusants, minimisant les difficultés de vie quotidiennes en « incidents de la vie des tranchées ». La bonne humeur balaie toute velléité de rébellion.

La disposition, le tracé des tranchées sont calculés et le guide insiste sur la pertinence des lignes parallèles des boyaux reliés par des couloirs facilitant la diffusion des informations. L'étroitesse des boyaux, peu pratique ainsi que les désagréments de la boue, les dénivelés, sont rapidement évoqués. Le point important est la ressemblance avec une place forte, renforcée par la mention du remblai crénelé et des meurtrières. Le danger existe bel et bien, mais l'audace et le sang-froid des soldats le contrecarrent. Que ce soit pour des raisons stratégiques – repérer une tranchée voisine –, ou basement matérielles – rapporter de la paille pour les couchettes –, ces hommes tiennent de Prométhée et leur stoïcisme les grandit tandis que leur jovialité les honore. La deuxième référence intertextuelle est celle des refrains de Botrel qui viennent égayer la tranchée si l'on en croit l'auteur. La superposition des références

⁵⁹⁰ N°178, p.7 et 11.

⁵⁹¹ Ibid. p.21.

⁵⁹² Ibid.

patriotiques les plus connues (l'*Illustration*, Botrel) trouve son acmé dans le couplet qui clôt le récit et justifie la culture des fleurs par les Poilus sur la terre labourée par les obus :

« Ce sont les fleurs d'espérance
Echo des espoirs de France
Et des triomphes prochains ;
Les premiers rayons de gloire
Qui au jour de la Victoire
Annonce le gai matin. »⁵⁹³

Cette surenchère de bonne humeur, doublet d'une iconographie représentant des scènes quotidiennes en hypotypose, exalte systématiquement la bravoure des Poilus : étendus sur le champ de bataille, debout rapportant une botte de paille, assis jouant à la manille⁵⁹⁴, ils affichent une mine déterminée, heureux de mourir pour leur patrie, fiers de souffrir pour la France, oublieux des aléas de la guerre. Et pourtant la lecture des ouvrages des écrivains combattants infirme ce point de vue. Il n'est que de relire *La main coupée* de Blaise Cendrars pour constater que les chansons des Poilus étaient des chansons paillardes, que leur excitation était tempérée par le bromure et que le « pinard » était destiné à faire oublier la peur avant l'assaut. Mais la bienséance interdit de tels aveux à des enfants et la propagande joue la carte de l'admiration aventureuse.

10 L'AMBULANCE : LIEU IDÉALISÉ

De plus, quand bien même ils seraient blessés, les soldats n'ont aucun souci à se faire puisqu'une ambulance confortable les attend pour les soigner. L'idéalisation atteint son comble dans la présentation des ambulances ou hôpitaux aménagés. Qu'elle soit sur terre ou sur un navire, l'ambulance est admirablement installée et toujours très saine. Comme pour la tranchée, sa visite s'effectue sous l'œil averti d'un mentor.

Le témoin oculaire use de déictiques afin de mieux persuader le jeune lecteur de la valeur des services de santé et de le rassurer. La déixis fonctionne à merveille dans le dixième épisode « Ambulance anglaise » du numéro 168. La situation de production de l'énoncé est très précise pendant toute la description. L'ambulance est installée sur un bateau-hôpital à quai dans un port de la Manche, en partance pour l'Angleterre et battant pavillon de la Croix Rouge. L'énoncé narratif prend pour repère le lieu et le moment de l'énonciation. « Nous avons visité cette ambulance admirablement installée. »⁵⁹⁵ Il en va de même pour l'ambulance installée dans le Claridge Hôtel à Paris, avenue des Champs Elysées.

⁵⁹³ N°178, p.28 (de M. Bogny).

⁵⁹⁴ Ibid. p.25-27.

⁵⁹⁵ N°168, p.33.

Le narrateur fait part de ses découvertes au fil de la déambulation. La désignation sur le mode impératif « voyez » ou bien sur le mode kinésique, accompagne la reconnaissance du lieu : ce dernier est indissociable de ceux ou celles qui l'occupent, médecins et infirmières triés sur le volet. Plus encore, la description insiste sur l'alliance du pragmatisme et du luxe dans une juxtaposition d'adjectifs élogieux à propos du confort du malade : salles vastes, « aérées », lits « excellents », suspendus pour ne pas sentir le roulis. L'exclamation « vraiment c'est merveilleux ! » ponctue le paragraphe d'un étonnement de bon aloi. La passerelle permet un accès en douceur au bateau. Il est évident que la narrateur attend un raisonnement inductif de la part du destinataire : à partir de ces deux exemples, il doit généraliser l'impression favorable à toutes les ambulances. Les hyperboles employées comme « merveilleux aménagement », « un modèle à tous les points de vue » forcent l'admiration. « Un dévouement au-dessus de tout éloge » et une « besogne admirable » ne peuvent que renforcer l'image de sécurité.

L'hygiène est soulignée à travers la mention de la tenue impeccable des infirmières vêtues d'une « robe de drap kaki avec un liseré blanc sur le col et les manchettes, un voile gris sur la tête. »⁵⁹⁶ Les lits vides témoignent de la qualité des soins puisqu'ils prouvent l'efficacité et la rapidité avec lesquelles les blessés sont traités. La mort et l'amputation sont évitées grâce au talent des soignants. On note au passage la différence de comportement des infirmières allemandes, alliées ou françaises. L'opposition fonctionne toujours sur le mode manichéen qui fait de l'Allemande un bourreau, et de la Française un ange de patience et d'adresse. Les Français traitent de manière égale les blessés français et allemands, ce qui provoque la reconnaissance de ces derniers qui ne manquent pas d'en témoigner dans des lettres à leurs familles ou à leur supérieurs. D'ailleurs leur gratitude est telle qu'ils préfèrent souvent passer dans le camp allié. Il arrive qu'une mauvaise foi flagrante ou une totale ingratitude refusent de reconnaître l'humanité française et son sens de la civilisation. Cependant la persistance dans le dévouement des médecins, des infirmiers et des infirmières, malgré les persécutions dont ils sont victimes, en fait *Les héros des ambulances*, érigés au rang de martyrs parfois.

On peut considérer l'ekphrasis des lieux comme un topos littéraire de la Grande Guerre. La nature et notamment la forêt, au-delà de leur ancrage mythologique, parcourent les livres pour enfants et la plus belle expression réside sans aucun doute dans la métaphore giboyeuse utilisée par Mme Hollebecque dans *La Grande Mêlée des Peuples*. Villes et ruines,

⁵⁹⁶ Ibid. p.34-35.

tranchées et ambulances offrent des images dont la violence et la cruauté sont toujours apaisées par des interventions héroïques rassurantes. Les fortifications verdunoises comme celles des tranchées deviennent la métaphore de la résistance de l'esprit à l'entreprise de destruction germanique. Cette orientation parcourt aussi bien les « Livres Roses » que les manuels scolaires comme *L'héroïsme français* de Jean Aicard ou les beaux livres de prix comme le roman de Jules Chancel, *Du lycée aux tranchées*. Ce même fil conducteur mène à la curieuse apothéose de *Guignol fait la guerre* dont la dernière réplique et l'ultime gravure exhaussent les âmes à travers la palingénésie.

« Ce n'était qu'un commencement...la Belgique entière se transforme encore, une vie intense frémit en elle et elle sera plus belle que jamais, à cause de son passé de martyr et de gloire. »⁵⁹⁷

Et la didascalie d'ajouter cette épiphanie de vie : « tandis qu'à l'horizon majestueux des transformations s'opèrent encore, le rideau tombe ». Il faut mourir pour renaître, des ténèbres naît l'aube, « cela s'appelle l'aurore, femme Narsès », dit le mendiant d'*Electre* de Giraudoux.

Certes le théâtre de la guerre s'est refermé, mais la tragédie n'était ni factice ni fictive. Elle a marqué de façon indélébile les âmes juvéniles, parfois à leur insu, via une littérature propagandiste qui est parvenue à ancrer la normalité d'une adhésion à la culture de guerre dans des esprits malléables. Sous couvert de libre consentement, la soumission à l'effort de guerre collectif et individuel a été insidieusement distillée à grands renforts d'injonctions patriotiques et de paraboles moralisatrices.

⁵⁹⁷ N°250, p.32.

CHAPITRE VI

ÉTUDE DE LA PUBLICITÉ

Etudier la publicité dans les « Livres Roses » de la série héroïque relève à la fois de la recherche littéraire et de l'investigation sociologique. La récurrence de certains motifs permet de mieux comprendre pourquoi cette collection s'adresse à un public divers et comment elle devient le relais entre le pouvoir politique et le jeune lectorat. Outre le contenu informatif véhiculé par le texte et les dessins, le patriotisme anime les quatrièmes de couverture, affectant là aussi l'espace typographique et pictural et orientant les esprits.

Si notre regard s'est porté sur ces pages publicitaires, c'est qu'elles étalent au grand jour l'obédience des éditeurs à la voix officielle. Bien sûr il existe des publicités conventionnelles, mettant à l'honneur les « Livres Roses » quels qu'ils soient, interpellant leurs lecteurs juvéniles par la douce apostrophe « enfants », les attirant par la présence d'illustrations sous la forme de « charmantes gravures » et la somme modique de dix centimes. D'une malle aux trésors sortent des livres que de jeunes garçons et filles s'empressent de récupérer. A l'esthétique de l'illustration se joignent les arguments moraux et économiques des « lectures illustrées les plus saines et les meilleur marché ». En dehors des publicités commerciales inhérentes à ces collections, on relève l'apparition progressive de certains types d'ouvrages, un élargissement du public visé par une nouvelle typologie.

1 L'INCITATION À LA LECTURE ENCYCLOPÉDIQUE ET LA CULTURE DE GUERRE

S'instruire avec les dictionnaires Larousse, devenir une bonne ménagère, se distraire en construisant des jeux cèdent la place à des slogans davantage corrélés à l'actualité. Il faudra attendre quatre ans et le numéro 239 pour retrouver une publicité distrayante à l'instar de celle du premier numéro (144) de la série héroïque. En décembre 1914 et 1918 sont proposés de « jolis cadeaux d'étrennes », des livres pour amuser, intéresser les enfants à la nature, à la poésie. Ils peuvent suivre les conseils de confection, de danse, de fabrication de jouets. L'annonce du titre du livret à venir quinze jours plus tard permet de constater que la guerre perdue en littérature pour enfant au-delà de l'armistice, puisque le numéro 250 de mai 1919 prévoit *Cinq histoires de Poilus* pour juin 1919, à l'intérieur de la page de couverture. La page de garde propose d'intéressantes lectures anglaises : ce sont de petits livres destinés en principe aux soldats anglais et américains encore en France à cette époque. Ils invitent par la même occasion les jeunes lecteurs à apprendre l'anglais, à le lire et surtout à réviser

l'histoire et la géographie de la France dans la langue de Shakespeare. La publicité pédagogique pour la méthode Montessori à destination des enseignants et des parents ne fait pas oublier que les plaies ouvertes par la guerre ne sont pas refermées. Le memento mori accompagne le Traité de Versailles.

La propagande touche la publicité qui semble prolonger le patriotisme des histoires racontées. A partir d'avril 1915 on trouve des offres pour des lectures dites « d'actualité » qui incitent les jeunes lecteurs à se tourner vers des ouvrages destinés à en faire de futurs soldats accomplis. Ces livres doivent « animer l'énergie et faire mûrir la jeunesse française ». Surmontées d'un frontispice de soldats dessinés par Hellé⁵⁹⁸, les quatre ouvrages suivants sont régulièrement présentés dans les numéros 151, 162, 168, 172 d'avril 1915 à février 1916, devenant à l'occasion de « jolis livres d'étrennes » pendant les hivers 1915 et 1916 : l'espace littéraire est littéralement contaminé par le virus de la guerre qui trouve sa meilleure illustration dans *La Geste héroïque des petits soldats de bois et de plomb* de Georges Auriol, dans *Les Mots héroïques de la Guerre* de Paul Souchon, dans *La Grande Mêlée des Peuples* de Madame Hollebecque et dans *La Guerre en Flandre* d'Alexander Powell, traduit par Gérard Harry.

La courte description qui suit chacun des titres confirme que l'enfance est la cible favorite de cette entreprise culturelle de guerre : le premier livre allie la verve et la bonne humeur « toutes françaises » aux représentations picturales des « vrais soldats de France et des armées alliées » dans un joli volume « délicieusement illustré » par André Hellé. Voilà la soldatesque miniaturisée et à la taille de l'enfant pour mieux l'embrigader. La tentation est grande de se diriger vers un livre au titre épique, visiblement adapté aux plus petits afin qu'ils se familiarisent avec la guerre via sa représentation iconographique comme dans les abécédaires. Larousse a choisi des valeurs sûres avec Georges Auriol et André Hellé. Le caractère grandiose et hyperbolique des titres augure un moment d'intense émotion où l'enfant va lui aussi participer mentalement à cette « grande mêlée des peuples » qui saura le guider car elle oppose de façon manichéenne « la vertu de notre race » aux « atrocités de nos ennemis ». Là apparaît un point phare de cette littérature engagée pour enfants : le petit Français appartient à une « race supérieure » qui lutte pour une cause civilisatrice et humaniste face à la barbarie germanique. Le pouvoir de la parole rhétorique est indéniable puisque *Les Mots héroïques de la Guerre* lie l'acte au verbe en retraçant « les plus glorieux

⁵⁹⁸ Voir l'image en regard tirée du n°168 du 15 décembre 1915.

traits de bravoure de nos vaillants soldats ». Le recueil est censé dynamiser toute une classe d'âge sur le point de s'engager.

Tous ces livres affichent leur partialité et orientent le lecteur vers un militantisme chauvin et antigermanique. Le meilleur exemple de ce paradoxe littéraire français, qui clame haut et fort sa neutralité mais épingle systématiquement l'ennemi, est illustré dans le commentaire de *La Guerre en Flandre, choses vues*. L'auteur et son traducteur ne nous sont pas inconnus puisqu'ils ont participé à la rédaction du *Roi-Chevalier* et nous savons donc que l'objectivité est une gageure. L'avis aux lecteurs annonce « le récit impartial (...) d'un témoin oculaire neutre » de « l'oeuvre de destruction des Barbares ». La périphrase germanophobe pallie ce que les éditeurs considèrent comme le défaut de neutralité.

L'avis des jeunes lecteurs est sans cesse sollicité quand il ne s'agit pas de leur sens patriotique : hormis ces lectures d'actualité, les livrets proposent tous les mois environ, pendant la période de conflit, d'autres publicités patriotiques et liées aux programmes et décisions gouvernementaux. De saines lectures françaises constituent les bases de l'édifice culturel de la jeunesse : *Les contes héroïques de douce France*, *Rabelais*, *Jeanne la bonne Lorraine* offrent de « charmantes lectures » pour les vacances de l'été 1915⁵⁹⁹ ou pour les étrennes de l'hiver 1917-1918⁶⁰⁰. La littérature enfantine a recours à des valeurs sûres comme les grandes figures de la littérature ou de l'histoire de France, incarnant l'humanisme français et la générosité salvatrice. Toutefois ces trois titres sont toujours suivis d'une proposition plus ludique comme *La Nature en images* ou *La Science amusante* (216). Cependant trois quarts des publicités, quand ce n'est pas l'intégralité, sont consacrés à des ouvrages de guerre orientés.

Ces livres font aussi les beaux jours des distributions de prix : parmi la liste des ouvrages remis lors de ces cérémonies, on trouve bien sûr la série héroïque des « Livres Roses », et les trois ouvrages patriotiques précédemment cités, comme en témoigne le numéro 205 du 6 juillet 1917. A cela il faut ajouter la publicité pour les chants patriotiques dans les numéros 153, 186, 188, 200 et 201 de mai, septembre, octobre 1916 et d'avril et mai 1917. Toutefois on opère une distinction entre une propédeutique à la chanson, dans les trois premiers numéros, et une révision du répertoire dans les deux derniers avec *Les Refrains de guerre de Botrel*. La rubrique « apprenez à chanter » propose cinq livres de musique. Parmi eux, les *Chants patriotiques* de M. Montagne offre une répartition selon la classe d'âge : *Le petit soldat* pour le cours élémentaire, *Le jeune conscrit* pour le cours moyen, *Les Héros de la*

⁵⁹⁹ N°160 du 21 août 1915.

⁶⁰⁰ N°216 de décembre 1917.

République pour le cours supérieur. A chaque niveau ses ambitions, du « bleu » au Poilu confirmé. L'année 1917 prépare au baroud d'honneur avec le chansonnier des armées, Théodore Botrel dont le recueil est annoncé à deux reprises pour le 9 mai 1917. Il s'agit de dix-huit chansons aux discours connus, accompagnées de leur musique et de nombreuses gravures originales.

On peut également noter une publicité ponctuelle, toujours orientée vers la guerre avec celle des *Estampes patriotiques* du numéro 170 du 15 janvier 1916. Destinées à honorer le courage et la mémoire des héros d'hier et d'aujourd'hui, elles reproduisent des œuvres d'art qui relèvent le courage de ceux qui ont bâti la France, comme les volontaires de 1792 ou Jeanne d'Arc. Le commentaire insiste sur l'aspect réaliste et poignant de la dernière exécution par un artiste mobilisé dans « l'atmosphère héroïque du front ». Le pathos fait vibrer la corde patriotique devant le spectacle de la guerre. Les estampes sont présentées sous leur aspect décoratif mais aussi utilitaire et civique, car elles comportent un cartouche en blanc permettant de placer « un portrait, ou une inscription ». La parenthèse, loin d'être anodine, précise « citation à l'ordre du jour, motif d'une décoration ». Non seulement la guerre s'écrit, mais aussi elle s'affiche via les dessins, les tableaux ou les récompenses militaires. Les lectures, les prix, les étrennes, les vacances, le cadre de vie quotidienne, sont touchés par l'esprit belliciste, le patriotisme doit se montrer. Ce caractère ostentatoire résulte d'une vaste campagne de propagande militariste et chauvine qui met un point d'honneur à essaimer dans toutes les familles.

2 UN ECHO DE L'ACTUALITÉ ÉCONOMIQUE ET DES DÉCRETS OFFICIELS

Les publicités suivent également l'actualité économique et s'attachent aux difficultés de ravitaillement des Français. Elles font écho à la mobilisation agricole décrétée par le gouvernement en janvier 1917. En effet le numéro 199 d'avril 1917, concomitamment à un appel officiel, lance l'offre de la série agricole :

« Au moment où les pouvoirs publics adressent à tous, aux cultivateurs comme aux propriétaires, aux écoliers comme à leurs parents, un pressant appel en vue d'assurer aux travaux agricoles, culture des champs et culture potagère, le plus grand développement possible, nous recommandons les ouvrages des collections ci-dessous qui rendront dans cet ordre d'idées d'excellents services. »

Cette publicité réapparaît cinq fois en quatrième de couverture dans les numéros 200, 201, 209, 213 et 218 de mai 1917 à janvier 1918. Il s'agit d'anticiper les vacances de l'été 1917 en appelant non seulement à la lecture d'ouvrages d'utilité publique, mais aussi à la

participation physique aux travaux des champs et de la terre afin de nourrir la population française⁶⁰¹.

Le numéro 200 mentionne même un grand concours ouvert d'avril à fin octobre 1917 : la coopération scolaire aux travaux agricoles, rappelant ainsi les Instructions officielles. La circulaire relative à la participation des élèves des établissements d'enseignement public à la production agricole date du 9 janvier 1917. Envoyée par René Viviani, elle insiste sur la nécessité d'accroître la production agricole française. C'est un devoir patriotique que le ministre intime aux enseignants et à leurs élèves de remplir. Après avoir concédé l'implication des enfants dans la vie rurale qui remplacent les pères aux champs, René Viviani rappelle que les heures d'enseignement de l'agriculture déjà obligatoire seront doublées ou bien consacrées, dès que la saison le permettra, aux travaux de jardinage et d'élevage. Cet horaire pourra même remplacer celui de l'éducation physique. La sauvegarde alimentaire l'emporte donc sur l'entraînement de futurs soldats.

Des travaux extrascolaires analogues sont recommandés et des associations agricoles et horticoles pourront être fondées par les élèves et anciens élèves. Toutes les écoles situées en secteur rural devront disposer d'un terrain suffisant et du matériel nécessaire à l'exploitation avec l'accord des municipalités. Aux instigateurs d'innover et d'user de leur ingéniosité. La collaboration entre les Inspecteurs d'académie et les directeurs des services agricoles est recommandée : des conseils méthodologiques seront les bienvenus. Les cultures simples sont encouragées. Une sériation par genre se profile puisque les écoles de filles devront plutôt s'attacher à l'élevage des animaux de petite taille. Cinquante mille écoles rurales et deux millions d'élèves de dix à quatorze ans « peuvent apporter, en 1917, une contribution appréciable à l'alimentation nationale. »

Le texte se fonde sur l'honnête générosité des donateurs qui seront heureux d'abandonner leurs bénéfices à des œuvres de solidarité. Pour le ministre, cette solidarité ne fait aucun doute, comme le prouve le futur de certitude employé dans son discours, et se double d'une satisfaction morale inhérente à l'accomplissement d'une bonne action. Sachant qu'un rapport précis sur les mesures envisagées est exigé pour le 1^{er} mai 1917 et un second pour les résultats obtenus pour le 1^{er} novembre 1917, on comprend l'échelonnement des publicités agricoles dans les « Livres Roses ». L'ouverture du concours agricole témoigne du rôle de relais immédiat assuré par l'édition scolaire et extrascolaire.

⁶⁰¹ Voir image en regard tirée du n°200.

Il faut donner conscience aux plus jeunes qu'ils sont utiles à la nation et peuvent contribuer à son sauvetage : Larousse en profite pour proposer des ouvrages parfaitement adaptés à toute une frange de la population qui n'a pas de temps à perdre mais peut rentabiliser au maximum ses productions. C'est pourquoi les livrets de la série agricole ont l'avantage de présenter « sous une forme très condensée la matière de gros ouvrages. » Cette collection se veut utile à tous les ruraux qui « voudront retirer de leurs cultures, de leurs élevages et de leurs petites industries agricoles le maximum de profit ou le minimum de dépenses. » Ces annotations confirment que les « Livres Roses » s'adressent aussi aux adultes et sont soucieux de participer à l'effort économique de guerre. Ils relaient les décrets officiels et incitent tous les Français, au-delà du lectorat juvénile, à une vaste collaboration sacrée à la défense nationale par la prospérité de la terre nourricière, garante de l'image de la France.

3 LA VULGARISATION DE LA VOIX OFFICIELLE

Les « Livres Roses » ne sont jamais en reste sur les décisions gouvernementales. Ils les diffusent, les vulgarisent, en deviennent le catalyseur littéraire. Cette collaboration est confirmée par les publicités pour les éclaireurs de France ou les guides préparant les jeunes gens au service militaire. Ainsi les numéros 157 du 2 juillet 1915, 161 du 4 septembre 1915 et 216 de décembre 1917 oeuvrent-ils à la militarisation de l'enfance et au développement du sens civique par les publicités proposées. Celle du numéro 157 est en pleine page : le dessin de Bonamy représente deux boy scouts en uniforme, avançant d'un air décidé et attentif au milieu d'arbres, bâton à la main⁶⁰². Il occupe la moitié supérieure de la page, tandis que le titre *Les Eclaireurs de France* apparaît en caractères gras et majuscules d'imprimerie, suivi de la précision *et le rôle social du scoutisme français* écrit en lettres de moindre taille. Le capitaine Royet a rédigé l'ouvrage et Gaston Deschamps en a écrit la préface.

La présentation du livre consiste d'abord en une captatio visant à attirer par l'image du boy-scout aventurier mais réfléchi. L'allusion solennelle à « la grande famille des Eclaireurs » renforce le sentiment que la collectivité des scouts, comme celle de l'armée, offre une seconde famille, voire une famille de substitution comme le prouvent les nombreux engagements volontaires d'orphelins dans les histoires narrées. Le contenu de l'ouvrage en question illustré de vingt-huit gravures confirme l'annonce préliminaire d'un précis qui résume l'essentiel à savoir sur le sujet : définition et origine du scoutisme, son introduction en France, ses rapports à la Patrie, la Morale, l'Idée religieuse, l'Education physique, l'Armée.

⁶⁰² N°157. Voir l'image en regard.

Les majuscules délivrent leurs lettres de noblesse à ces éléments fondateurs de la personnalité du jeune scout. L'ouvrage est donc parfaitement en accord avec la mentalité politique qui voit en ce lectorat juvénile de futurs soldats.

Le capitaine Royet, devenu commandant, réitère en 1917 avec *Allons ! Enfants de la Patrie*, guide pratique pour la préparation du service militaire. Le titre franchement patriotique entend bien faire vibrer l'hymne national au fond des cœurs. La présentation du livre insiste sur la conjugaison du développement d'une saine force physique avec un esprit de débrouillardise. Le commentaire dithyrambique présente l'ouvrage comme le creuset « des vertus qui font une race laborieuse » et assurent sa pérennité et sa liberté. Cette publicité qui succède à celle pour de bonnes lectures françaises, ne manque pas d'attirer l'attention car elle est encadrée d'un liseré noir. Mais surtout elle répond aux Instructions ministérielles, comme le prouve la parenthèse « conforme au programme du 6 novembre 1916 arrêté par le Ministre de la Guerre. »

4 L'ESPACE PUBLICITAIRE SOUMIS À L'ÉCONOMIE DE GUERRE

L'étude publicitaire serait incomplète sans la mention de deux phénomènes d'ordre informatif et structurel. A partir d'avril 1917 (199), l'espace publicitaire se resserre, occupant le dos de la page de couverture et la quatrième de couverture (recto verso). Les jeux récréatifs, qui figuraient en dernière page des livrets, passent sur la page de garde avant de disparaître à partir du numéro 180 du 17 juin 1916. Ces récréations sous forme de charades, mots carrés, devinettes, jeux de lettres, logogripes, mots en losange, énigmes font appel à l'ingéniosité doublée d'une grande vivacité d'esprit. Ils prennent doucement un virage militant, inventés par les éditeurs ou de curieux anonymes comme Maurice B., à Paris qui propose le dernier jeu de lettres de la série. On connaît la fibre cocardière de Maurice Barrès et il a participé à la rédaction de certains « Livres Roses ». Larousse voudrait-il éviter des reproches de nationalisme ou bien préfère-t-il simplement jouer le jeu de l'anonymat ?

Un constat s'impose : même les récréations ont fini par être contaminées par l'esprit guerrier. Une charade laisse deviner le nom « Poilu » (« Poil – U ») et tous les jeux du numéro 180 sont tournés vers le conflit. Les jeux disparaissent ensuite. L'hypothèse que nous émettons est d'ordre économique : il faut gagner le plus de place possible pour écrire les histoires et ne conserver que les pages de couverture et la quatrième de couverture à des fins publicitaires, le contenu diégétique est déjà suffisamment porteur de patriotisme. C'est ainsi qu'on apprend la parution d'une encyclopédie acquise par Larousse en mai 1916 : *Qui ? Pourquoi ? Comment ?*

A visée purement didactique et documentaire initialement, sa publication par Larousse émane tout de même d'un désir de rendre hommage à son fondateur, M. Jean Terquiem, tombé au champ d'honneur. La Librairie qui l'a acquise va en continuer la publication mensuelle jusqu'à nouvel ordre. Au prix modique de soixante-quinze centimes le volume, elle instruit et distrait. Régulièrement mise en exergue dans les quatrièmes de couverture, elle propose un contenu de plus en plus empreint de connotations guerrières comme le prouve le sommaire toujours présenté. Si les numéros de mai et juin 1916 semblent neutres, les allusions à la guerre sont de plus en plus nombreuses et franches à partir de septembre 1916. On y trouve des articles sur les grands chefs militaires (Galliéni dans le numéro de novembre 1916), sur les alliés (Russie dans le numéro de novembre 1916, Angleterre en mars 1917, Etats-Unis d'Amérique en juillet 1917, Canada en septembre 1917)⁶⁰³. L'emploi récurrent du possessif « notre » ou de l'adjectif « grand » pour qualifier la Russie, « notre grande alliée » par exemple témoigne de l'orientation partisane de l'encyclopédie.

Elle rend compte des grands épisodes de la guerre, comme celui de la défense du Grand Couronné de Nancy (dans le volume de novembre 1916) ou de la guerre dans les Balkans (dans le numéro de septembre 1917) ou bien dans les Dardanelles (dans le fascicule de janvier 1918) ou bien encore de la victoire de Verdun (dans le numéro de juillet 1917). On peut remarquer qu'elle prend suffisamment de distance avec l'événement pour le commenter généralement en faveur des Français et de leurs alliés. Les suppléments illustrés sont consacrés au conflit dès novembre 1916 et renchéris par la rubrique « les images de la guerre » tour à tour centrées sur les blessés, les ambulances, l'automobilisme (novembre 1916), les torpilleurs et escadrilles légères (mai 1917), les efforts français dans les pays balkaniques (septembre 1917), l'aéronautique militaire, les ballons d'observation (novembre 1917), les sous-marins (janvier 1918).

5 LA MILITARISATION DE LA PUBLICITÉ SCIENTIFIQUE

Les découvertes scientifiques sont rapportées et exploitées à des fins militaires : la recherche fondamentale trouve son application immédiate dans la guerre, l'histoire de France offre de grands hommes dont les découvertes trouvent leur prolongement dans les événements de l'actualité. Ambroise Paré fait figure de pionnier en matière de chirurgie militaire, le marquis de La Fayette est un libérateur, la colonisation du Maroc (avril 1917), permet à la

⁶⁰³ Les indications entre parenthèses correspondent aux dates de parution des « Livres Roses » mentionnés.

France d'étendre sa civilisation humaniste, la Serbie ne peut être qu'héroïque (mai 1917). L'empire anglais a droit à trois articles successifs dans les numéros de mars, avril, mai 1917.

La TSF améliore la communication (mars 1917), l'explication du fonctionnement d'un aéroplane (septembre 1917) fait allusion à la guerre dans les airs. La découverte du radium (novembre 1917) rappelle les petites « curies », ces voitures radiologiques qui sillonnent le front et effectuent un million de radiographies, évitant des amputations et sauvant des milliers d'hommes. L'encyclopédie n'oublie pas de mentionner la vie du soldat français dans les tranchées (avril 1917) qui explique « la valeur du soldat français » (septembre 1917). Les problèmes économiques des Français figurent aussi parmi « notre pain quotidien » (avril 1917), sans oublier « la cigogne d'Alsace » (avril 1917) qui aborde le sujet des provinces perdues et en passe d'être reconquises.

Larousse pourvoit à tous les besoins des Français : non seulement la Librairie donne des conseils de plus en plus insistants en matière agricole avec la « Série Agricole » et la « Bibliothèque Rurale », mais elle offre également un soutien psychologique et administratif aux victimes de la guerre, mal informées et démunies. Elle propose des modèles épistolaires afin d'obtenir des pensions, des secours ou des emplois (194, janvier 1917) concomitamment aux décrets gouvernementaux. Suivant de près l'actualité politique, économique et sociale, les éditeurs affichent leur solidarité à la fois avec le pouvoir en place et ses lecteurs les plus en peine. Soucieux des finances de ses destinataires, ils rappellent les coûts raisonnables de leurs livres, démocratisant la culture et officialisant un patriotisme teinté de paternalisme.

Chaque brochure de la « Série Agricole » vaut cinquante centimes, les fascicules documentaires *Pour vivre à la campagne avec un petit capital*, *Pour tirer parti des légumes sauvages* coûtent de un à deux francs. Les volumes de la « Bibliothèque Rurale » s'échelonnent de un franc quinze à six francs cinquante selon qu'ils sont souples, cartonnés ou reliés. Le gain de temps précieux qu'ils fournissent aux travailleurs de la terre est renforcé par la précision suivante : ils présentent l'avantage d'être concis, récapitulant l'essentiel des connaissances abordées dans les gros volumes (avril 1917).

Le public visé est donc très vaste puisque les informations publicitaires s'adressent en priorité aux adultes, ruraux et citadins confondus, parents de jeunes lecteurs eux-mêmes incités à participer à la vie du pays. Informés des décisions officielles qui les concernent sur le plan éducatif (bataillons scolaires, scoutisme, coopératives agricoles scolaires) ils élargissent leur culture, consolident leur patriotisme, fortifient les racines qui les attachent au sol natal.

L'ancrage culturel franco-français occupe les esprits : aux récits célébrant de grandes figures comme *Jeanne la bonne Lorraine*, s'ajoutent des lectures qui instaurent les bases de la culture nationale : *Rabelais*, *l'Anthologie des Ecrivains français morts pour la Patrie*, préfacée par Maurice Barrès, *L'Ame de la France dans ses poètes* constituent un socle solide et basique pour un petit Français digne de ce nom. La littérature française est censée offrir un reflet de l'âme du pays que viennent transcender des ouvrages comme *Le Carnet sublime* de Paul Gsell (rapportant les dernières pensées de l'héroïque lieutenant Liquiaud) ou *Maximes des grands Capitaines Français* par André Mary. Les préceptes et les pensées des grands chefs militaires français du 13^e siècle à nos jours deviennent l'évangile des Français, édictent une ligne de conduite vertueuse. En mettant à l'honneur ses écrivains les plus célèbres, de surcroît morts au champ d'honneur, en ravivant le souvenir de martyrs comme Edith Cavell ou les maires des régions occupées, les « Livres Roses » font preuve d'humanisme et érigent la France en parangon de civilisation face à la « Kultur » germanique : en témoigne le livre de Henri Clouard, *Les Allemands par eux-mêmes*, révélateur de l'abîme qui sépare les deux pays, selon le commentaire publicitaire.

Livres d'étrennes, diplômes de mérite, ouvrages de prix, encyclopédies, lectures d'actualité, « la grande mêlée littéraire », pour plagier Madame Hollebecque, célèbre la geste héroïque des Français. La littérature enfantine populaire vulgarise la culture de guerre et participe d'une entreprise d'acculturation patriotique et belliciste. Elle est étroitement liée aux promulgations officielles. L'imagination des auteurs et des illustrateurs, sans être bridée par l'obédience, reste subordonnée à une mentalité guerrière et triomphaliste. Les remarques subversives sont exclues au profit d'une idéalisation romanesque proche de l'illusionnisme défendu par les écrivains réalistes.

CONCLUSION

Le bilan de cette étude nous incite à relativiser la portée des Instructions officielles sur la littérature enfantine fortement marquée par la personnalité des auteurs. Certes à la veille de la guerre, les enfants ont été bien préparés intellectuellement. Il nous faut nuancer ce propos en établissant un distinguo géographique et sociologique. Les ruraux, à l'inverse des citadins et des habitants des régions frontalières, on l'a vu, ne bénéficient pas immédiatement de toutes les informations nationales et se sentent moins concernés par les événements. De même les classes aisées fournissent bon nombre de livres à leur progéniture tandis que les plus pauvres doivent se contenter, lorsqu'ils le peuvent, des bibliothèques scolaires ou des vieux livres légués par les générations précédentes. Certains se fient à la rumeur, d'autres sont indifférents, d'autres enfin entrent de plein fouet dans le conflit, tels les enfants Congar. Pourtant dès que la guerre éclate, elle semble toucher tout le monde sans distinction d'âge ni de sexe, abolissant les frontières géographiques et sociales. Nous avons pu observer la part occupée par la littérature enfantine de guerre dans cette exacerbation des mentalités juvéniles.

I

L'exploitation de la guerre de 1870 par la littérature enfantine diffère de celle de la Grande Guerre pour deux raisons : la période d'entre-deux-guerres offre une vision rétrospective et distanciée de la défaite, alors que les quatre années de conflit mondial plongent au sein de l'enfer sans véritable recul. De plus, la rancœur due à l'humiliation du Traité de Francfort cède la place à l'espoir d'une revanche digne. La production livresque à destination des plus jeunes se fait l'écho de cette évolution des mentalités en transformant la rémanence patriotique en exaltation cocardière.

L'élan civique insufflé par les décisions de Jules Ferry, se manifeste dans les manuels de français, d'histoire et d'instruction civique. A la « morale en action » s'ajoute la célébration de ceux qui ont accru le prestige de la France. Jeanne d'Arc et ses compagnons d'armes, les vainqueurs de Valmy, les victoires napoléoniennes sont mis à l'honneur et font oublier la cruelle désillusion de 1870. Sur le plan extrascolaire, deux moyens sont développés pour attiser la flamme patriotique : d'une part, un statut héroïque est dévolu à l'enfant, dans

des histoires romanesques inventées à son intention ; d'autre part, des romans d'aventures et d'anticipation militaires organisent la revanche.

Un virage patriotique est pris par les abécédaires d'orientation. Ils sont complétés par les exercices de préparation militaire pratiqués à l'école et le développement du scoutisme. Les ouvrages de Déroulède, du Capitaine Danrit poussent des accents cocardiers et nationalistes qui contrastent avec la rancœur douce-amère et désabusée des *Contes du lundi*. P.-J. Stahl utilise la transposition littéraire de *Maroussia* pour rappeler la déchirure alsacienne. L'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne devient l'épicentre nerveux et narratif d'ouvrages largement diffusés dans les écoles et les familles, comme *Jean Felber* et *Le Tour de la France par deux enfants*.

L'étude de cette contamination guerrière de la littérature enfantine a requis une distanciation, car nous ne pouvions projeter les modèles sociaux, les comportements de notre époque. Pour comprendre l'univers mental d'une époque vieille de cent ans, il faut la reconstruire scientifiquement. Notre société occidentale « a-militarisée » est marquée par une forte imprégnation pacifiste, l'armée ayant elle-même une tendance à « l'encivilement ».

« L'idée de verser son sang pour la patrie n'est plus partagée que par le milieu des personnels professionnels de l'armée, perpétuée notamment par les traditions des officiers. »⁶⁰⁴

Cette incompréhension civile des raisons de combattre invoquées par les soldats de 1914 oriente la curiosité vers des phénomènes spectaculaires et minoritaires. Les données sociales et historiques ont facilité la compréhension des phénomènes littéraires. Les historiens opposent la thèse de la contrainte, soutenue par Rémy Cazals et Frédéric Rousseau, à celle du consentement défendue par Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker. La part réservée à chacune de ces théories dans les lectures pour enfants nous a enjoint d'employer une démarche dialectique afin d'expliquer comment la contrainte peut être assimilée à du « bourrage de crâne » et prendre l'aspect d'un libre consentement, d'une adhésion volontaire au diktat officiel.

Plutôt que de culture de guerre, il est préférable de parler d'acculturation des enfants par une littérature plus propagandiste que censurée. Au-delà du diptyque de la contrainte et du consentement, les lectures des plus jeunes proposent un point de vue eschatologique patent qui ne laisse pas de marquer les esprits. Outre les fonctions habituelles du langage évoquées par Jakobson, les connotations antinomiques de barbarie teutonnes et de civilisation humaniste, synonymes de génie, d'intelligence et de défense de la culture européenne, scandent tous les ouvrages consultés. Le regard épistémologique, en tant que thème de la connaissance et de sa

⁶⁰⁴ François COCHET, *Survivre au front 1914-1918*. Paris, 14-18 Editions, 2005, introduction, p.9.

validité, se justifie par rapport aux témoignages rapportés comme véridiques dans les livres scolaires et extrascolaires, les revues pédagogiques et les discours officiels. La fonction sémiotique du langage et de l'image joue un rôle capital dans le développement de la « brutalisation » ou de l'« ensauvagement » dont la Première Guerre est fondatrice.

Finalement ce qui est actuellement au cœur du débat historiographique se fait pleinement jour dans les ouvrages destinés aux enfants. En effet, le concept de « brutalisation », selon G. Mosse⁶⁰⁵, produit une acceptation de la mort de masse et non une révolte vis-à-vis de la destruction des hommes. Trois processus complémentaires ont permis de l'appriivoiser selon Antoine Prost⁶⁰⁶ : la « naturalisation » replace la mort dans le cadre de la nature et la rend plus paisible. Bon nombre de soldats meurent dans les bois. L'onomastique des lieux de guerre traduit d'ailleurs cette tendance, comme le prouve la collection des « Livres Roses de la Guerre » de Larousse. La « sanctification » érige le soldat mort au combat en martyr béni de Dieu, tombé dans un sacrifice rédempteur pour l'ensemble du peuple. Les professions de foi enthousiastes et vindicatives des héros romanesques l'attestent. Les discours épidiectiques prononcés par les officiels encensent les sacrifiés sur l'autel de la Patrie. Enfin la « banalisation » de la violence belliqueuse et son exportation dans le civil a donné naissance à « une indifférence croissante à la mort de masse », selon G. Mosse.

Il nous faut nuancer les propos de l'historien par une vision plus littéraire et humaniste des ouvrages et des discours. Tout d'abord la « brutalisation » a commencé par toucher les plus faibles, les esprits juvéniles. En désignant l'Allemagne comme responsable unique de la guerre par son caractère naturellement belliqueux et enclin à la violence, les auteurs de manuels scolaires et extrascolaires ont légitimé celle des pays touchés. Il s'est donc produit un phénomène de contagion des sociétés des pays belligérants qui n'ont eu d'autre choix que celui de l'affrontement. La présentation partielle de ce comportement par des livres scolaires comme celui de Jean Aicard, *L'héroïsme français* ou par des livres de prix comme celui d'Emile Toutey, *Pourquoi la guerre comment elle se fait*, dévoile leur assujettissement à la pensée officielle. Rares sont ceux qui prennent leurs distances par rapport aux discours officiels. Il faut ajouter que la « trivialisation » prend ses sources dans la littérature enfantine, puisque les jeunes destinataires apprennent à accepter la mort et à l'idéaliser.

⁶⁰⁵ George L. MOSSE, *De la Grande Guerre au totalitarisme ; la brutalisation des sociétés européennes*. Paris, Hachette, 1999. George Mosse est décédé en 1999.

⁶⁰⁶ Antoine PROST, « Brutalisation des sociétés et brutalisation des combattants », dans Bruno CABANES et Edouard HUSSON (dir.), *Les sociétés en guerre 1911-1946*. Paris, Colin, 2003, p. 99-100.

Notre opinion diverge également sur la notion d'indifférence car les ouvrages que nous avons lus témoignent au contraire de la souffrance provoquée par la disparition des êtres chers, et utilisent beaucoup le lyrisme pathétique pour émouvoir. L'accoutumance n'implique pas forcément l'indifférence quand bien même elle peut l'engendrer⁶⁰⁷. La mort apparaît comme une composante inéluctable et nécessaire de la guerre, elle n'est nullement cachée aux enfants, quel que soit leur âge, de l'abécédaire de Hellé au roman d'aventures de Jules Chancel en passant par les fascicules de Larousse et la presse enfantine comme *Fillette*, *Bécassine* et *les Pieds Nickelés*. Nous préférons parler de banalisation littéraire et rhétorique de la mort et de la violence. En aucun cas nous n'avons constaté d'indifférence. Les formes génériques changent mais la matrice reste la même et le discours de fond fidèle au credo patriotique. Peut-être sont-ce les destinataires qui expliquent cette permanence de la mort héroïque et jugée belle ? Les enfants la reçoivent et la donnent sans vergogne car, si elle jette l'opprobre sur l'oppresseur, elle magnifie les Français et leurs alliés, elle glorifie les plus jeunes.

L'indifférence est au contraire l'écueil à éviter : tous les ouvrages l'affirment sans distinction de genre ou de destinataire, de la revue pédagogique au roman d'écrivain combattant. Dans la *Revue pédagogique*⁶⁰⁸ de novembre 1915, l'article « Chronique de l'enseignement primaire » rappelle combien il est important de lire aux élèves quotidiennement des exemples héroïques afin de provoquer « une émotion salutaire et des résolutions viriles. »⁶⁰⁹ Un tel enseignement aurait donc des vertus cathartiques proches de celles de la tragédie : purification, purgation des passions, orientation morale vertueuse et sublimation. Telles sont les étapes par lesquelles on attend que l'écolier passe.

L'exigence paraît disproportionnée par rapport à l'âge des auditeurs. Pourtant leur attention ne faiblit pas tant ils sont happés par l'action et touchés. L'école préfère des manuels simples et explicites, recourant aux valeurs traditionnelles et stables ainsi qu'aux clichés iconographiques et rhétoriques en vigueur. Leur adéquation à la parole gouvernementale passe d'abord par la représentation honnie de l'ennemi.

II

⁶⁰⁷ Le livret polémique des « Livres Roses », *Les héros des Dardanelles* en convainc aisément lorsqu'il s'insurge contre le génocide arménien par les Turcs.

⁶⁰⁸ *Revue pédagogique*. Paris, Librairie Delagrave, n°11, novembre 1915, tome LXVII, pp.391- 405.

⁶⁰⁹ *Ibid.* p.403.

La littérature enfantine de guerre met en exergue la responsabilité de l'Allemagne. Malgré l'orage qui grondait depuis plusieurs années, le déclenchement de la guerre surprend les gouvernements et les états-majors des grandes puissances européennes. L'ouvrage qui restitue le mieux cet engrenage mécanique qui arrive à son terme le 1^{er} août 1914, est *Le livre des heures héroïques* de André Hellé, qui juxtapose discours officiels non modifiés et dessins figuratifs. Sans cesse repoussée comme un événement improbable et un problème que la diplomatie doit résoudre, la guerre devient un mot tabou et une échéance inéluctable que les discours éludent ou refusent. Le bel album de Hellé retrace les prémices de la guerre au jour le jour et adhère strictement à la chronologie des événements⁶¹⁰.

L'écart littéraire par rapport à la réalité se situe la plupart du temps au stade de la mobilisation, dans les ouvrages de propagande : contrairement aux images enthousiastes révélées par l'*Illustration* et reprises dans l'iconographie et le texte des livres de jeunesse, la mobilisation, comme l'a montré Jean-Jacques Becker⁶¹¹, suscite un sentiment généralisé de consternation et de résignation. Ensuite la résolution gagne l'opinion. Rares sont les ouvrages destinés aux enfants qui offrent une vision mitigée ou réaliste. Si Madame Hollebecque, dans *La Grande Mêlée des Peuples*, se fait l'écho des cœurs et des chœurs maternels émus et inquiets, Emile Toutey aborde plus froidement et plus scientifiquement le problème de la guerre sous l'angle technique. Jules Chancel émeut par le cheminement initiatique d'un jeune garçon pris dans la tourmente de la guerre. Jean Aicard suit la lignée des « Livres Roses » avec l'évocation d'un fervent patriotisme, infaillible et inébranlable. En dépit des nuances dues au genre, au registre et à la personnalité de l'auteur, tous les écrits se font l'écho de sentiments favorables à la guerre car les Français sont persuadés que, victimes d'une agression, ils doivent défendre la patrie menacée. Donc leur violence est légitimée par l'instinct de conservation et de liberté.

Un deuxième phénomène est né de cette responsabilisation de l'Allemagne : la récurrence du motif revanchard. Le patriotisme défensif construit rétrospectivement l'image d'une Allemagne menaçante depuis 1905 et engendre en littérature le leitmotiv de la restitution de l'Alsace et de la Lorraine, dont Hansi s'est fait le porte-parole⁶¹². Le second

⁶¹⁰ Du 20 au 24 juillet 1914, le Président de la République, Raymond Poincaré, et le Président du Conseil, René Viviani, sont reçus en visite officielle en Russie, sans que ce déplacement revête une signification particulière. La remise de l'ultimatum autrichien à la Serbie le 23 juillet les amène cependant à revenir le 29, jour de la mobilisation partielle des forces armées russes. Aussi n'est-il pas étonnant de voir que l'annonce de la mobilisation le 1^{er} août est accueillie avec incrédulité.

⁶¹¹ Jean-Jacques BECKER, *La France la nation la guerre 1850-1920*. Paris, SEDES, 1995.

⁶¹² Les provinces perdues sont mises sur le même pied que les régions ou les pays violés, martyrisés comme la Belgique, la Serbie, l'Arménie. Elles participent à une véritable anamnèse de la part des auteurs, qui prêchent, à l'instar de Madame Hollebecque et d'Emile Toutey, la nécessité du sacrifice sur l'autel de la patrie.

effet provoqué par ce patriotisme défensif est une mobilisation massive des citoyens en dépit d'une propagande antimilitariste.⁶¹³ La lecture du *Plus jeune héros de la guerre Jean Corentin Carré*, d'André Fontaine, a confirmé cette volonté de s'engager. La littérature enfantine met un point d'honneur à souligner, voire à exagérer, l'engouement immédiat des plus jeunes, désireux d'imiter leurs aînés. Elle attise le désir, quitte à laisser un sentiment d'insatisfaction, voire de culpabilisation dû à l'incapacité d'agir et à l'extrême jeunesse des lecteurs.

Le troisième phénomène littéraire engendré par la guerre est celui des modèles proposés. Ils ne sont pas très éloignés de ceux qu'invoquent les socialistes pour justifier leur adhésion à la cause belliciste. Jaurès a surtout appelé à garder son sang-froid et a affirmé la volonté de paix du gouvernement français. En fait, l'idée d'une guerre défensive germe. Mais l'antique problème de l'opposition entre la patrie et l'humanité est résolu au nom de la défense de la liberté par un pays garant de la civilisation européenne. Le rappel des valeurs républicaines s'accompagne inévitablement d'un recours à l'acte fondateur, la Révolution, et à ses acteurs, les soldats de l'An II. Ainsi par un phénomène d'analogie, les grandes figures libératrices de la France sont convoquées au tribunal des livres pour enfants, au filtre de l'iconographie et du texte. Les références discursives officielles se prolongent dans les manuels scolaires et autres ouvrages pour enfants qui optent pour les sauveurs de la nation. Le verbe et l'image rejoignent la réalité ici. L'antienne des raisons historiques et idéologiques apparaît dès le début du conflit et demeure le leitmotiv incontestable de la littérature de jeunesse, avec les références à Viala et Bara⁶¹⁴.

Le quatrième volet impliqué par les décisions gouvernementales concerne l'Union Sacrée et le discours consensuel tenu à ce sujet. Il nous a particulièrement intéressé car il met en phase la voix officielle, l'école et les enfants par la promulgation des textes, la rédaction des manuels scolaires, le choix des livres de bibliothèque, la publication des ouvrages juvéniles. Le gouvernement de Viviani et le Ministre de l'Intérieur Louis Malvy ont joué un rôle capital dans le ralliement général des esprits à la défense nationale et la réalisation d'un consensus national⁶¹⁵. Avec la déclaration de guerre, le principe de laïcité est relégué au second plan et les chants, les conseils, les exclamations attribués aux héros associent la patrie,

⁶¹³ L'autorité militaire enregistre seulement 1,5% de cas d'insoumission. Source : SIRINELLI, *La France de 1914 à nos jours*. Paris, PUF, coll. « Premier Cycle », 1993.

⁶¹⁴ *Deux boy-scouts à Paris*, « Livres Roses de la Guerre », Larousse, n°186.

⁶¹⁵ La suspension de mesures prises à l'encontre des congrégations non autorisées en application des lois de 1901 et 1904 permet aux catholiques de se sentir réinsérés dans la communauté nationale. C'est le Président Poincaré qui a lancé la célèbre formule d'« Union Sacrée », substituant dans un même syntagme le catéchisme patriotique à la foi catholique. Après 1905, la laïcité prime et bon nombre d'œuvres destinées aux enfants dont *Le Tour de la France par deux enfants* ont subi des amputations radicales de toute trace religieuse.

Dieu et les hommes. Les discours officiels ont des retentissements rhétoriques et diégétiques sur la littérature de jeunesse. Pour cela l'étude croisée du Bulletin des Lois de la République française et du Bulletin Administratif du Ministère de l'Instruction publique a ouvert des pistes d'étude qui jalonnent le *Manuel Général de l'Instruction primaire*. Une analyse paradigmatique selon les disciplines a été indissociable d'une observation temporelle des répercussions axiologiques au fil du conflit. Le souci d'informer la jeunesse française est relayé par celui d'influencer les mentalités en faveur de la guerre.

III

Alors que le catéchisme laïque de l'Union Sacrée alimente les textes d'un vocabulaire dynamique et symbolique de l'effort unanime, le déclenchement du conflit s'accompagne d'un flot informatif qui fait mine de trier le bon grain de l'ivraie. L'information des jeunes Français se fait au travers du miroir déformant de la presse enfantine ou des livres propagandistes, avec une diffraction des rayons optimistes sous l'influence de la propagande officielle ou de la censure. Les recherches en matière de coercition ont été difficiles car il est malaisé de repérer le non-dit en dehors des atrocités dissimulées. L'ouvrage de Frédéric Rousseau, *La guerre censurée*⁶¹⁶, nous a apporté quelques éclairages. En revanche le repérage des indices littéraires de propagande est plus simple grâce à l'iconographie caricaturale, aux discours épидictiques, à la rhétorique discursive, simpliste à force de stigmatisation systématique.

Le gouvernement est obligé de régler le difficile problème de l'organisation exceptionnelle des pouvoirs en temps de guerre⁶¹⁷. Ainsi les premiers jours du conflit donnent naissance à une aporie : le respect des droits fondamentaux – liberté, sûreté, garanties devant la justice – ne doit pas entraver l'efficacité nécessaire du fonctionnement d'un pays en guerre. La solution réside dans une assimilation de la contrainte passant pour libre consentement. Les conseils moraux délivrés quotidiennement au tableau noir, renforcés par les avis rectoraux et moult conférences plénières rapportées dans les revues pédagogiques, trouvent des échos jusque dans la presse enfantine. N'y aurait-il donc aucun écart ? La sacro-sainte liberté

⁶¹⁶ Frédéric ROUSSEAU, *La guerre censurée*. Paris, Ed. Le Seuil, coll. « Point Histoire », 2003.

⁶¹⁷ L'état de siège institué le 2 août par un décret présidentiel confie à l'autorité militaire l'exercice des pouvoirs de police normalement dévolus aux préfets et aux maires, renforcés par les dispositions permettant de censurer la presse en cas d'atteinte à l'ordre public pour réprimer les indiscrétions militaires. L'état de guerre décrété le 10 août substitue aux juridictions ordinaires les conseils de guerre pour tout militaire ou civil considéré comme une menace pour la sûreté de l'Etat.

défendue corps et âme ne serait-elle qu'un leurre, un trompe-l'œil pour mieux dissimuler une inféodation aux décisions de l'Etat ?

Afin de rassurer la population, à commencer par les plus jeunes, les auteurs recourent à des données techniques fiables et incontestables conférant une allure authentique à leurs écrits. Les livres de jeunesse mentionnent tous l'ampleur de l'engagement humain⁶¹⁸. Nos livres font la part belle aux pioupious et se plaisent à insister sur leur ingéniosité et leur bravoure. L'héritage napoléonien est prégnant et le fusil, personnifié en « Oscar », reste l'arme principale⁶¹⁹.

Le génie et l'humanité de Joffre sont régulièrement loués, honorés par Guy Arnoux, Emile Hinzelin, Charles Guyon, Emile Toutey, Jean Aicard. Son portrait s'ajoute à la galerie des grandes figures historiques déjà citées. Ces hagiographies militaires sont indissociables d'une ekphrasis des lieux, des ruines, des tranchées et du no man's land, dont les descriptions oscillent entre le réalisme le plus cru et l'idéalisation la plus incroyable.

Sur le plan historique, le rappel des différentes étapes de la guerre est inégal en véricité et en précision. Cela s'explique doublement par le souci de plaire et instruire sans ennuyer et par les dates de parution des ouvrages de référence. D'une manière générale, l'accent est mis sur les premiers mois de la guerre, l'invasion de la Belgique, les premières batailles de Charleroi, de la Marne, de la Somme, d'Ypres et de l'Yser. La « course à la mer » (15 septembre-15 novembre 1914) est mentionnée ainsi que ses conséquences stratégiques⁶²⁰.

La guerre de position commence et une architecture défensive se met en place. La technologie guerrière s'adapte à ce système et l'armement se modifie. Les livres extra-scolaires et des bibliothèques scolaires s'en font l'écho. Mais rares sont ceux qui soulignent l'usure de Verdun et de la Somme en 1916. Aucune mention du nombre de morts pour

⁶¹⁸ La France mobilise 3 700 000 hommes en 1914 et les Alliés – France, Belgique, Angleterre, Russie, Serbie - envoient au total 12 472 000 soldats. La Triplice – Allemagne, Autriche, Hongrie – leur oppose 5 050 000 hommes, soit moins de la moitié. Cette mobilisation militaire se double d'une mobilisation littéraire qui se fait l'écho de la répartition entre la masse des fantassins représentant environ 70 % de l'effectif et les 30 % composés de l'artillerie, du génie et de la cavalerie.

⁶¹⁹ A une infanterie allemande remarquablement formée et encadrée, excellant à la manœuvre comme au tir, et à une artillerie lourde allemande réellement supérieure en nombre et en puissance, la France oppose une très bonne artillerie légère : le canon de 75 est un modèle de précision et de maniabilité que ne cessent d'encenser nos ouvrages. L'inadaptation de l'uniforme français est passée sous silence malgré les dangers encourus par l'absence de casque et le port du pantalon garance. Toutefois la tenue bleu horizon est mentionnée dès son adoption en avril 1915 et celle du casque dès septembre 1915. Des livres de prix comme celui d'Emile Toutey encensent le matériel français. Malgré ses précisions techniques, ce dernier est loin d'être objectif. Un tiers de l'ouvrage est consacré aux armes, relevant leurs performances, mais niant leurs faiblesses. Le chauvinisme y est latent.

⁶²⁰ L'échec en Picardie et en Artois, le déplacement mécanique du front au rythme des combats sanglants, la résistance des Alliés sur l'Yser, l'inondation volontaire de la Flandre maritime et finalement la stabilisation du front pour de longs mois après la prise de Dixmude par les Allemands le 10 novembre 1914, sont les étapes qui conduisent à la guerre de tranchées.

Verdun⁶²¹, ni des pertes énormes pour la Somme⁶²². En revanche l'emploi des moyens déloyaux comme les gaz de combat est fustigé. L'apologue de Charles Maurice Chenu, *Totoche prisonnier de guerre Journal d'un Chien à bord d'un Tank* paru en 1918, rappelle l'utilisation des chars pour la première fois dans la Somme. Mais l'œuvre est aussi allégorique qu'informatrice. C'est certainement celle qui offre le regard le plus distancié sur les moyens matériels et humains déployés pendant la guerre. D'ailleurs Jean Norton Cru le reconnaît parmi les écrivains dignes de foi, dans son ouvrage *Du témoignage*⁶²³.

Dans tous les livres pour enfants, les Allemands sont rendus responsables de l'enlèvement de la guerre dans la boue des tranchées et ils sont accusés de lâcheté. Aucune allusion n'est faite à l'échec des tentatives alliées de diversion en Orient avec l'opération contre les Dardanelles en 1915, suivie du débarquement à Salonique. L'orgueil cocardier ne saurait souffrir une humiliation sans vengeance. En revanche l'entrée en guerre de l'Italie et des Etats-Unis, en mai 1915 et en avril 1917, est rappelée dans les « Livres Roses » ou bien mise à l'ordre du jour par les Instructions officielles pour le second pays. Tous les livres célèbrent unanimement la bravoure des combattants, quitte à adoucir la vision des atrocités.

IV

La jeunesse des destinataires est un bon prétexte pour occulter l'inhumanité de l'existence des soldats des tranchées et l'horreur de la mort. Il existe un double phénomène d'exposition héroïque et dithyrambique d'une part, d'expression relativement pudique d'autre part. La mort est sanctifiée et le martyr sauve la patrie en danger. La suggestion pathétique l'emporte sur la description réaliste et crue. Pas d'hommes enfouis vivants, brûlés au lance-flammes ou déchiquetés, mais uniquement des héros fusillés, tués d'une balle ou bien dans un corps à corps digne des duels de chevaliers. Le sens de la dignité souvent bafoué par les Allemands l'emporte chez les Français et les Alliés soucieux de la vie de leurs hommes. La plupart des œuvres lues recourent à l'insertion épistolaire pour témoigner des conditions de vie particulièrement pénibles, mais surtout pour exalter « l'âme du front ».

Si les ouvrages enfantins insistent tant sur l'image héroïque des soldats fédérés par le drapeau, ce n'est pas seulement en réponse à une demande gouvernementale : la thèse d'une passion patriotique poussée au paroxysme et créant une étroite solidarité avec les

⁶²¹ Bataille de Verdun : 362 000 tués ou disparus français et 336 000 Allemands.

⁶²² Bataille de la Somme : 620 000 blessés, tués ou disparus pour les Alliés et 500 000 pour les Allemands.

⁶²³ Jean Norton Cru, *Du témoignage*. Paris, Gallimard, 1930.

compagnons d'armes dans la fraternité des tranchées, peut paraître grossièrement simpliste. Cependant il est certain que, conscient du rôle qui est le sien en dépit de ses réticences ou de ses peurs, le soldat intègre son expérience individuelle dans l'immense effort de guerre entrepris par la nation française. Il « atteint ainsi à une dimension de communion spirituelle de nature quasi religieuse. »⁶²⁴ Les valeurs nationales et religieuses étant étroitement liées par les buts eschatologiques et éthiques, catholiques, républicains laïques et libres penseurs donnent leur vie dans un commun élan de défense du sol.

Durant le conflit, la presse et la littérature officielles entretiennent le mythe du soldat sans peur et sans reproche, émule de Bayard abondamment cité, combattant qui méprise la mort et sacrifie sa vie. Les livres de jeunesse souscrivent à cette héroïsation et les listes officielles de lectures imposées dans les écoles par le Ministère de l'Instruction publique nous ont permis de constater que les œuvres dites classiques, exemplaires du patrimoine littéraire français, relayaient fréquemment les ouvrages de guerre. En fait il existe une réelle propagande culturelle française perçant en filigrane sous la littérature de jeunesse. Les listes d'octroi des bibliothèques scolaires nous l'ont confirmé. La France, défenseur de la civilisation, mène la guerre du droit face à l'iniquité et à la barbarie. Cependant si la littérature enfantine découverte ne propose pas d'exceptions subversives ou contestataires, la littérature adulte – si tant est qu'il existe une frontière entre les deux – offre une vision contrastée et réaliste qui s'oppose à l'héroïsme officiel, mythique et optimiste. On trouve au nombre de ces discours de rares conférences pédagogiques ou bien des romans d'écrivains combattants comme Barbusse.

Parmi ces dissonances vis-à-vis de la culture de guerre, on peut citer des discours fondés sur des préoccupations sociales non dénuées d'un certain scepticisme à l'encontre de la modernité comme celui tenu lors d'une conférence pédagogique par l'Inspecteur primaire de Haute Marne, Michel Alexandre⁶²⁵, en novembre 1915. Son discours, selon Olivier Loubes⁶²⁶ signale son caractère atypique par la position pacifiste et humaniste adoptée :

« Pour faire aimer réellement la paix à nos élèves, efforçons-nous de leur faire aimer la vie calme et laborieuse qui sera la leur ; avant la guerre, les hommes avaient le goût de l'aventure, les Allemands surtout, le dédain de la vie quotidienne ; ils ne se plaisaient qu'à leur tâche ...La gloire ! Tout est là ; on ne la voyait que sur les champs de bataille et non dans l'obscur devoir journalier. »⁶²⁷

⁶²⁴ SIRINELLI, op. cit., p.17.

⁶²⁵ Ami du philosophe Alain (Emile Chartier), professeur de philosophie au lycée de Chaumont, futur leader du pacifisme chartieriste, qu'il représentera au comité de vigilance antifasciste.

⁶²⁶ Olivier LOUBES, *L'école de la patrie, histoire d'un désenchantement, 1914-1940*. Paris, Belin, 2001.

⁶²⁷ Ibid. p.31.

La conception du bonheur fondée sur le travail quotidien et la valeur du labeur accompli encouragent les enfants et valorisent les hommes dans leur statut ontologique. Elle se rapproche de la vision de Montaigne, « faire bien l'homme ». Voilà le but d'une vie. L'Inspecteur ne demeure pas tout à fait en reste par rapport aux déclarations officielles car il recourt à l'habituelle vision belliqueuse de l'Allemagne responsable de l'orgueil militaire. Les livres pour enfants reprennent certes l'idée de la nécessité d'un travail bien accompli équivalent du devoir militaire et signe de reconnaissance, mais jamais ils n'évoquent la paix, la considérant comme une forme de lâcheté et d'ingratitude vis-à-vis de ceux qui sont morts au champ d'honneur.

La règle commune en matière de littérature et d'iconographie guerrières enfantines est celle de l'allégeance au patriotisme officiel, fondée sur les clichés de l'*Illustration*, les tableaux de Detaille et les discours bien pensants des médiateurs de l'Instruction publique ou des écrivains en renom auprès des autorités. La fascination exercée par les grandes batailles sur les historiens, les écrivains et les lecteurs est cause, selon Jean Norton Cru, de cette déformation du réel observée dans la littérature juvénile ou adulte.

V

Il est vrai que les raisons qui font tenir les Poilus dans les tranchées sont fortement liées aux formes de pensée de l'époque et aux représentations qui en sont données. Pour comprendre le mécanisme d'intégration de la contrainte, il faut s'intéresser aux décisions de base en matière de publication littéraire. Nous avons choisi de donner corps à nos propos en privilégiant des sources reconnues par les historiens, mais aussi inédites et originales quant à la littérature de jeunesse. Nous avons travaillé à partir d'un corpus de base varié sur le plan éditorial, auctorial et générique afin de croiser les regards, d'en repérer les constantes et les variations.

Les témoignages écrits d'enfants comme ceux d'Yves Congar, d'Anaïs Nin, de Françoise Marette Dolto, tous contemporains de la guerre, les autobiographies ultérieures de Jean-Paul Sartre, de Simone de Beauvoir, de Marguerite Yourcenar ont apporté un nouvel éclairage. Ne voulant pas tomber dans le piège d'une généralisation hâtive ni dans celui de la banalité des poncifs, il nous a fallu exprimer la diversité et la continuité des ouvrages, l'intégration de cette culture de guerre. Nous avons dû rendre compte de cette complexité en synthétisant des démarches narratives, structurelles, formelles. L'impact psychologique sur des enfants de cinq à seize ans s'explique par une contradiction inhérente à la situation

conflictuelle : la guerre est brutalité et transgression. Alors que la vie civile et la conscience morale consistent à ne pas appliquer la loi du Talion et à proscrire le meurtre, la guerre érige l'exécution de l'ennemi en valeur positive susceptible d'apporter des récompenses à celui qui y procède. Le surmoi se heurte à un ça vindicatif, arguant la légitime défense.

Les Instructions officielles n'incitent certes pas au meurtre, mais les livres pour enfants ne s'en privent pas en offrant sans vergogne des exécutions par procuration et des félicitations aux acteurs que sont « Les braves petits Français », « Les fils de nos Poilus », « Les enfants héroïques », « Les petits héros de la Grande Guerre ». La Grande Guerre est toujours montrée comme la lutte contre l'anéantissement d'une culture humaniste européenne dont la France est la gardienne, et l'Allemagne la menace. Cependant tous les livres que nous avons lus se rattachent à des comportements identitaires nationaux qui deviennent des freins plutôt que des catalyseurs d'expansion culturelle.

Hormis un fond commun marqué par les différentes formes du christianisme, l'essentiel tient à la construction d'états nationaux présentée sous des formes allégoriques, avec technicité ou bien sous des allures contre-propagandistes. Les manuels d'histoire de Lavissee rejoignent la cohorte des livres patriotiques et partiels, les fascicules de Larousse. Il faut reconnaître en toute objectivité que la construction de l'espace national français est à peu près acquise depuis la fin du 15^e siècle, l'élaboration des espaces allemands ou italiens remonte seulement à la seconde moitié du 19^e siècle, soit moins de cinquante ans avant le déclenchement du conflit. C'est ce qu'ont particulièrement bien décrit Madame Hollebecque dans son bel apologue « Les raisons de "l'homme malade" » et Emile Toutey dans les chapitres intitulés « Allemands et Kultur » et « Les colonies allemandes – Le pangermanisme ». Le sentiment d'appartenance nationale n'a pas entraîné la disparition de l'attachement régional ou local, notamment en France où le sentiment d'appartenir à « un pays » ne s'est pas éteint et s'est même renforcé. Cet enracinement marque profondément les ouvrages pour enfants, les textes sources ; le référent culturel français est le repère privilégié des soldats.

Cette matrice génétique a impliqué une démarche prudente d'analyse, faite d'hypothèses et d'applications expérimentales, l'approche sérielle et littéraire de cette catégorie d'ouvrages n'ayant jamais été faite à notre connaissance. Nous avons donc recensé les différentes sources qui irriguent la littérature de jeunesse en distinguant les légendes corruptrices, « les plus déformantes de la réalité » selon Jean Norton Cru⁶²⁸, des témoignages

⁶²⁸ Jean NORTON CRU, op. cit., p.47.

jugés fiables et représentatifs de la réalité. L'aspect légendaire ressortit à une étude quasi mythique qui prend place dans l'analyse thématique des livres pour enfants. Mais la sériation générique établie par l'historien américain à propos des véritables témoignages nous a paru pertinente et adaptée à notre observation. Selon l'écrivain « ils se rangent assez logiquement dans cinq groupes principaux : le Journal, les Souvenirs, les Réflexions, les Lettres, le Roman. »⁶²⁹ Nous avons donc opéré des recoupements avec ce que nous propose la littérature de jeunesse, à savoir les lettres, les carnets de guerre, les récits de soldats.

Si les archives sont nombreuses pour l'histoire contemporaine, la littérature enfantine de guerre n'offre pas autant d'opportunités en dépit de la documentation considérable fournie par la Grande Guerre. Nous avons dû nous référer aux principales ressources des œuvres juvéniles, que nous appelons des sources auto-produites, à savoir les lettres de soldats ou d'enfants, fictives ou réelles. Nous avons analysé le matériau littéraire de base qui produit un effet d'authenticité chère aux lecteurs, quel que soit leur âge.

Un nombre gigantesque de lettres a été écrit, compte tenu des huit millions de Français mobilisés pendant les quatre années de guerre. On connaît l'importance psychologique de la lettre qui établit un lien avec l'arrière et les proches du soldat. Même pendant le conflit, des journaux ont publié tout ou partie de ces correspondances. Il n'est donc pas étonnant d'en voir fleurir dans les pages de romans, de journaux, de fascicules pour enfants ou même dans les revues pédagogiques ou les manuels scolaires. La lettre constitue donc un véritable mythe dans le sens où elle symbolise le lien, la vie, participe d'une économie littéraire de guerre et explique aux familles le sens de la séparation et de la douleur partagée. Elle retrace « l'âme du front », est attendue à l'avant comme à l'arrière, redoutée par ses nouvelles alarmistes ou fatales. Elle s'imprime dans le corps de la guerre en laissant ses siliques verbales éclore jusque dans l'âme des destinataires contemporains ou ultérieurs.

Les lettres insérées dans les ouvrages contribuent toutes à l'éloge des Poilus et au développement du sens civique chez leurs destinataires. Nous n'avons relevé aucune exception quel que soit le support de base : journal, roman, revue. Parfois l'émetteur évoque les dures conditions de vie au front mais jamais il ne se plaint. Dans le pire des cas il se résigne, dans le meilleur il parle de composantes inéluctables et inhérentes à l'état de guerre, de dépassement de soi par patriotisme. L'ascèse n'est pas loin. Le dépouillement supporté tient de l'élévation spirituelle, d'une transhumance de l'esprit vers des horizons indicibles

⁶²⁹ Ibid. p.73.

pour le néophyte de l'arrière. L'apparition d'une lettre dans un ouvrage n'est jamais gratuite ni limitée à un effet de variété générique ou de points de vue. Elle cautionne toujours la pensée officielle et désire rallier à sa cause les lecteurs potentiels par l'émotion dégagée.

Aucune allusion n'est faite à la censure du courrier jugé défaitiste ou subversif. Compte tenu de la quantité de lettres produites, la censure du contrôle postal n'intervient que par sondage, même si son efficacité s'accroît au cours de la guerre. On peut compter l'auto-censure au nombre de ces phénomènes d'intégration de la contrainte : les Poilus soucieux de préserver leur famille et de la rassurer, éliminent d'eux-mêmes ce qui pourrait choquer ou déranger. Cette aseptisation du courrier aide de surcroît à l'exaltation des cœurs juvéniles sensibles. Malgré leur polyphonie les lettres renvoient toutes le même écho : les guerriers souffrent mais sont fiers de se sacrifier pour leur mère patrie. Les enfants des Poilus compatissent à la douleur de leurs parents, les admirent, les encouragent par moult cadeaux et baisers. La lettre attend une réponse et pérennise la mémoire des épistoliers du front. La tonalité lyrique et pathétique y domine sans jamais verser dans l'apitoiement larmoyant.

La *Revue pédagogique* de novembre 1915⁶³⁰ publie des « Lettres du Front » suivies de « Quelques lettres d'Allemagne ». Les premières sont celles d'enseignants à leurs parents, à leurs collègues, à leur responsable hiérarchique ou au secrétaire de la *Revue*. Les secondes proviennent d'instituteurs allemands faits prisonniers et ont pour destinataires les épouses ou les élèves filles de ces derniers. Les lettres françaises ne nient pas l'insoutenable et indicible atrocité de la guerre :

« La guerre est une chose horrible. (...) Les émotions du combattant ne se traduisent pas » reconnaît un élève-maître s'adressant au directeur de l'Ecole Normale. Sa lettre est la plus réaliste et la plus pathétique de toutes par sa dimension humaine : le jeune homme porte un regard lucide et empreint de commisération sur les combattants qui « ont l'air de pauvres diables. »⁶³¹

Ce désenchantement contraste avec la confiance et la détermination affichées par les autres missives. « Confiance et espoir » rythme en anaphore la lettre de René Vidal à ses parents, le 25 septembre 1915, déterminé dans les tranchées comme il l'était sur les bancs de l'école. Les deux autres lettres d'un professeur et d'un Inspecteur expriment la nostalgie des « chères études », gagnent en humour grâce à la périphrase quasi voltairienne de la « villa souterraine » pour désigner les gourbis. Elles conjuguent l'éloge des maîtres instigateurs du sens civique à la louange de la patrie, « ce mot à la fois doux comme celui de mère et passionné comme celui d'épouse et de fiancée » qu'il faut méditer pour en sentir « l'indicible

⁶³⁰ *Revue pédagogique*, op. cit., n°11, tome LXVII.

⁶³¹ *Ibid.* p.383.

beauté »⁶³². Les lettres d'Allemagne sont elles aussi remplies d'émotion, moins poignante toutefois. Leur langage est plus familier, leur style plus vif et alerte, beaucoup moins compassé et solennel. Elles renferment également une forte tonalité patriotique et sont très respectueuses, chaleureuses ou affectueuses envers leurs destinataires, un époux ou un instituteur. Le « bourrage de crâne » est de mise de chaque côté de la frontière, mais il est davantage souligné dans la correspondance germanique choisie à bon escient pour discréditer l'ennemi. Il est vrai que les lettres ne sont normalement pas écrites en vue de la publication et exhalent une sincérité inédite que seul le carnet peut aussi restituer.

Le carnet de guerre est le témoignage le plus fiable selon Jean Norton Cru. L'historien regroupe dans une même catégorie générique le journal de campagne, le carnet de route, le carnet intime, les notes à cause de leur exactitude chronologique et de leur précision topographique et humaine. « Sans faire tort aux pensées ni à la psychologie, un bon journal contient plus de précisions et moins de littérature à effet que d'autres témoignages. »⁶³³ Soucieux d'informer leurs élèves sur la guerre en général et le conflit de 1914 en particulier, les instituteurs ont alimenté les bibliothèques scolaires en carnets de guerre. En effet, lors de nos consultations des listes d'octroi et de nos visites dans les écoles concernées, nous avons observé la présence récurrente des *Cahiers du Capitaine Coignet(1799-1815)*⁶³⁴ et du *Carnet de route d'un officier d'Alpins*⁶³⁵ associant le topos napoléonien à celui de la Grande Guerre. Les carnets de guerre représentent la source la plus fiable, la plus intéressante et la plus authentique pour une approche de la quotidienneté de la guerre. Ils ne sont pas destinés à une lecture immédiate et bénéficient d'une relecture. Ils sont surtout un lieu de mémoire où l'auteur consigne ses impressions au jour le jour⁶³⁶.

Il s'agit des meilleurs matériaux disponibles, surtout si l'on a la chance de les retrouver tels que la mort de leur auteur les a laissés. L'intérêt historique et humain est indéniable tout en donnant l'impression au jeune lecteur de participer à l'aventure guerrière grâce au présent d'énonciation. Après les lettres et les carnets, les récits de soldats constituent

⁶³² Ibid. p.380.

⁶³³ Jean NORTON CRU, op. cit., p.74.

⁶³⁴ *Les cahiers du Capitaine Coignet(1799-1815)*. Paris, Librairie Hachette et Cie, 1908. Première édition au niveau national, Auxerre, Perriquet, 1851-1853, mais non-intégrale. Lorédan Larchey publie les *Cahiers* en 1883.

⁶³⁵ *Carnet de route d'un officier d'Alpins*. Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1916.

⁶³⁶ En revanche le *Carnet de route d'un officier d'Alpins* couvre l'automne 1914, d'octobre à décembre, au moment où s'installe la guerre de positions. Il a été publié par la librairie militaire Berger-Levrault en 1916 et allie la syntaxe lapidaire d'un militaire à la souplesse d'une prose qui prend parfois le temps de s'attarder sur des états d'âme avec beaucoup d'humanité. Il faut offrir à l'élève une image positive et humaine du combattant face à l'inhumanité de l'ennemi. L'hétérogénéité des ouvrages dont disposent les plus jeunes dans les écoles ne leur enlève pas leur caractère authentique et propagandiste.

une troisième catégorie d'écrits testimoniaux que nous différencions des précédents par leur prose plus soutenue. En dépit de l'hyper-criticisme développé par Jean-Norton Cru à leur rencontre dans *Témoins*⁶³⁷, nous estimons qu'ils offrent une matrice littéraire fort intéressante tant sur le plan méthodologique que sémantique ou formel. Toutefois il faut reconnaître que bien peu de ces ouvrages figurent dans les bibliothèques scolaires.

Enfin en matière d'écrits contemporains de la Grande Guerre destinés aux plus jeunes, une étude particulière consacrée à la presse enfantine s'est imposée. C'est un volet que Jean Norton Cru n'a pas analysé. Pourtant il révèle de grandes disparités dans le traitement de l'information et sa présentation : les histoires policées de *Fillette* contrastent avec la gouaille et l'ironie des *Pieds Nickelés*, tandis que *Bécassine* offre une image plus mièvre et plus humoristique de la jeune provinciale face aux aléas de la guerre. La multiplicité générique des ouvrages rencontrés accroît les points de vue certes, mais tous convergent vers le même discours moralisateur et patriotique, quand bien même l'humour ou l'ironie s'en mêlent. Notre travail n'a pas été pas celui de l'historien dont la documentation ne vaut que par la critique externe ou interne qui en est faite. Il s'en est inspiré pour le choix orienté d'ouvrages stéréotypés par leur facture et leur contenu, et il nous a permis de constater l'atout du romanesque sur le texte historique : le droit à la métamorphose du réel. Toutefois lorsque l'écart est trop grand, il participe d'une entreprise d'embrigadement des esprits.

VI

Contrairement à ce que nous avons gardé en mémoire des tranchées, les livres pour enfants n'exposent guère la misère physiologique. Ils préfèrent exalter la grandeur d'âme plutôt que de remémorer les souffrances endurées quotidiennement. Ils ne les occultent pas totalement, mais cette cécité volontaire et ciblée est générée par la volonté de lénifier la « brutalisation » engendrée par le système des tranchées. De rares poches d'humanité sont identifiables. Elles procèdent d'une vision univoque orientée vers la civilisation policée que représentent la France et ses Alliés. Les livres montrent des hommes, des femmes, des enfants en action alors que le plus souvent le Poilu subit plus qu'il n'agit.

Un décalage abyssal sépare la vision de la guerre projetée par les manuels scolaires et les livres enfantins, de la réalité vécue par les soldats. Le désespoir naît de la distorsion entre l'image véhiculée et l'acte vécu et vu. L'animalisation gagne du terrain, la réification fait des

⁶³⁷ Jean NORTON CRU, *Témoins*. Paris, Les Etincelles, 1929.

combattants des machines à souffrir, de la « chair à canon ». La perspective pédagogique exclut cette régression. Bien au contraire, il faut puiser aux sources de l'homme, dans son énergie vitale. Le devoir à accomplir découle plus d'une conception patriotique que d'une conviction eschatologique. C'est pourquoi le leitmotiv de la mission civilisatrice et culturelle soutient régulièrement le refrain du sol à défendre.

La philosophie du « carpe diem » qui s'instaure dans les tranchées passe pour une bonne humeur permanente. D'ailleurs les livres montrent des Français enjoués face à des Allemands acariâtres. Le sentiment de survie, d'avoir gagné quelques heures de vie, se transforme en énergie revitalisante. L'argot des tranchées est rarement parlé dans les livres enfantins, il lui est préféré un registre de langue courant, voire soutenu, quelle que soit la situation, comme la morale l'exige. Il n'intervient qu'à titre de caution authentique. L'enfouissement du Poilu tient de l'enfouissement du consentement, et son existence de même que sa mort ont affaire avec l'absurde. Il ignore pourquoi il est épargné par un obus et continue à vivre la mort à la troisième ou à la deuxième personne. Le sentiment de culpabilité qui habite les survivants succède au réflexe de survie face au danger. Cet aspect psychologique n'est nullement mentionné dans nos livres qui font l'apologie de l'audace et de la solidarité alors que l'égoïsme se mêle à l'esprit de fraternité.

Le fatalisme est gommé et les hommes obéissent volontiers à leurs supérieurs, respectant la discipline militaire inculquée dans les manuels d'infanterie ou d'artillerie⁶³⁸. L'acceptation du sacrifice masque tout sentiment de révolte. Pourtant l'enthousiasme exalté dans les livres cède la place à la lassitude et à la nostalgie. Mais la littérature enfantine jugule les tendances pessimistes ou moroses pour les remplacer par un espoir de vengeance et de victoire toujours proches. Le sentiment d'imminence de la victoire est sans cesse rappelé, et la volonté des jeunes héros transcende les problèmes affectifs et matériels rencontrés notamment par les orphelins. On peut d'ailleurs se demander s'il n'y aurait pas une cristallisation littéraire à l'image de la sidération qui touche les soldats du front. Le lecteur, habitué au retour du schéma narratif quinaire et à l'idéalisation, finit par être dans un état de choc latent qui lui fait accepter, par la force des mots et des images, l'idée d'un engagement sans merci et d'une participation sans faille. A l'inverse du Poilu victime d'une véritable déconnexion émotionnelle, sa compassion et son dévouement sont sans cesse sollicités et maintenus dans

⁶³⁸ *Revue pédagogique*, op. cit., p.379. *La Revue pédagogique* de novembre 1915 s'en fait l'écho à travers la « lettre du front de M.L.B., inspecteur au personnel enseignant de la 2^e circonscription de *** » : « Je tiens à déclarer que, sur le champ de bataille, les chefs n'ont qu'à exprimer un désir pour être immédiatement obéis de leurs soldats (...) ».

un état paroxystique. De plus le panégyrique des combattants contribue à l'animosité envers l'ennemi.

Les images caricaturales et révoltantes doublées d'un texte sarcastique suscitent une haine antigermanique. Les atrocités commises par les Allemands sont sans cesse soumises au regard des enfants et mythifiées. C'est certainement le point le plus proche de la réalité dans le domaine romanesque. Annette Becker le confirme dans un article de la *Revue du nord*⁶³⁹ :

« Comme occupés, les habitants du Nord étaient donc aussi à l'avant, sur un front où aucune dureté ne leur fut épargnée. (...) Comment commémore-t-on l'incommémorable qui s'appelle la faim, le froid, le travail forcé, le viol, les otages titulaires ou suppléants, les laisser-passer, les réquisitions, les amendes, la tuberculose... ? »

La Lilloise Louise de Bettignies, l'Anglaise Edith Cavell sont devenues des légendes dont le martyre est relaté par les « Livres Roses » ou *L'héroïsme français* de Jean Aicard. Leur supplice n'est pas inventé et sa véracité leur confère une aura mythique qui rayonne au-dessus des lecteurs. C'est le cas de toutes les victimes érigées en martyres patriotiques de la barbarie allemande. Les enfants qui ont vécu cet enfer de l'occupation sont profondément marqués à l'instar de Maxence Van der Meersch qui publiera *Invasion 14* en 1935 ou des enfants Congar qui écrivent leur journal. Le roman vaut par sa précision historique alors que les diaristes apportent un véritable témoignage.

Il n'y a donc pas de déformation dans ce domaine, même si les livres proposés aux enfants ne sont pas de véritables témoignages en dépit de ce qu'affirment leurs incipits. Ils ont une valeur historique et consistent en un hommage aux défenseurs et aux innocentes victimes. A ce titre la guerre fait souffrir et porte en elle la vertu dramatique et littérairement intéressante de toute action qui conduit au malheur. Elle comporte les caractéristiques d'une tragédie par la terreur et la pitié qu'elle inspire, par le sceau de la fatalité qui semble cacheter la vie des protagonistes. La guerre est légitimée côté français par le devoir de se débarrasser du barbare et du mal qu'il génère. La soif de tuer procède d'une volonté de vengeance⁶⁴⁰.

Le métier guerrier trouve son corollaire dans le métier littéraire comme si l'un engendrait nécessairement l'autre. L'écrivain accomplit un devoir civique en cristallisant l'image de la guerre et en entérinant les décisions officielles dans une diégèse à mi-chemin entre réalité et fiction. Il transmet une culture de guerre qui ne trouve malheureusement pas son symétrique dans la notion de culture de paix. La prédation est permanente et renvoie à l'homme paléolithique.

⁶³⁹ *Revue du nord*, tome LXXIV, n°295, avril-juin 1992, p. 339-354.

⁶⁴⁰ Comme celle qui anime le héros de Jules Chancel qui jure d'éliminer dix Allemands pour réparer et honorer la mort de son père.

Elle est soutenue par le vocabulaire de l'éveil, de l'attention et crée une tension dramatique qui trouve son acmé dans l'accomplissement du geste fatal. Les enfants tuent par instinct de survie mais n'organisent jamais d'expédition punitive. Les problèmes méthodologiques de cette expression / occultation de la tuerie sont contournés dans les livres juvéniles. Ils sont remplacés par la mention du nombre de morts, de l'affrontement inégal entre la puissance germanique et la faiblesse des troupes françaises, légitimant la mort assénée par les moins nombreux et les plus ingénieux. Cette chasse à l'ennemi ne peut se comprendre que dans le contexte de 1914 où la société est imprégnée par l'activité cynégétique⁶⁴¹. L'abstraction de la cible est nécessaire pour passer à l'acte, et se traduit littérairement et iconographiquement : par le recours à la métonymie de l'uniforme ou de la silhouette pour l'être humain, par la synecdoque de la lame, du canon pour l'arme.

A l'issue d'une battue ou d'une partie de chasse, le chasseur reçoit un trophée. Il en est de même pour le soldat combattant : une large part de nos ouvrages est consacrée aux récompenses succédant aux assauts réussis et aux blessures qui en découlent. Là encore, ils souscrivent totalement à la réalité en évoquant les différents types de félicitations ou de décorations. Lorsqu'elles ne sont pas simplement verbales, les reconnaissances publiques passent par les médailles et les citations. Les signes distinctifs se multiplient au cours de la guerre⁶⁴².

Bien qu'ils demeurent toujours humbles, les récipiendaires sont honorés de porter ces distinctions. La mention systématique en fin d'histoire de leur attribution insiste sur la reconnaissance sociale qui apporte consolation et fierté aux parents et aux civils de l'arrière. Elle témoigne également de l'acculturation guerrière. Si ces témoignages de gratitude redonnent aux combattants de l'espoir et du baume au cœur, ils ne suffisent pas pour entretenir l'esprit patriotique. Cela explique la part occupée par la nourriture dans les récits de toutes sortes. La différence entre la littérature juvénile et adulte réside dans la négativité, la

⁶⁴¹ Activité revendiquée par les cahiers de doléances de 1789, la chasse est un acquis de la Révolution française qu'il convient d'entretenir et de préserver. La ruralité de la population française, plus de 50%, explique ce réflexe du chasseur présent chez les héros des « Livres Roses », qu'ils soient enfants ou coloniaux.

⁶⁴² Les « brisques » ou « chevrons » attestent d'une présence effective au front et chaque semestre supplémentaire passée à l'avant permet d'ajouter sur la manche gauche de la capote militaire un « v » inversé. Le nombre de blessures est porté sur la manche droite. Les décorations militaires sont renouvelées durant le conflit. La Croix de Guerre est créée à l'instigation de Maurice Barrès, le 8 avril 1915 afin de distinguer les meilleurs combattants. En avril 1916, la « fourragère » permet de visualiser d'un coup d'œil les régiments d'élite. Portée sur l'épaule gauche, elle est réservée aux régiments qui ont obtenu des citations à l'ordre de l'armée. Les couleurs sont celles de la Médaille militaire, de la Croix de Guerre et de la Légion d'Honneur au-delà de huit citations. Ces distinctions n'entament pas la modestie des congratulés, mais les soutiennent moralement dans leur combat. Les couleurs vertes et rouges de la Croix de Guerre sont obtenues pour deux à trois citations, jaunes et vertes de la Médaille Militaire pour quatre à cinq citations, rouges de la Légion d'Honneur pour six à huit citations.

dénonciation du manque de vivres chez les uns, et dans la louange de la bonne chère chez les autres.

Le volontariat supplante avantageusement l'obligation et le consentement, le patriotisme est vécu et non subi alors que l'on sait que l'installation de la guerre industrielle et l'enterrement dans les tranchées ont déclenché des stratégies personnelles pour être évacué du front. De même le rapport à l'alcool est passé sous silence. Il n'est question que d'un verre de vin, d'une bonne bouteille débouchée à l'occasion du passage de Français dans une ferme. Si alcoolisme il y a, il est du côté de l'ennemi aviné, titubant, éructant comme le stigmatise le livret *Une famille héroïque*.

Enfin la séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1905 explique la disparition des allusions religieuses dans les manuels scolaires et les allusions sporadiques dans les livres de bibliothèque. Le catéchisme patriotique a remplacé le discours chrétien. Cependant le recours à la foi existe bel et bien pour résister à la panique ou à la peur de la mort. La littérature enfantine fait quelques allusions à Dieu, intercesseur suprême. Les jeunes héros des livres pressentent cette part de croyance en offrant à leur père en partance pour le front ou à leur frère aîné des présents propitiatoires : qui un marron dans l'album de Charlotte Schaller-Mouillot, qui un oreiller dans *Chansons et poésies de la Grande Guerre* de Renée Zeller. Les médailles protègent miraculeusement de l'impact d'une balle. Parmi le marasme de la guerre, la religion et la superstition sont des « béquilles » pour les combattants au même titre que les permissions, comme le précise François Cochet⁶⁴³.

Foin des mutilations volontaires, des suicides, des refus d'obéissance ou des désertions dans nos livres car ils feraient rejaillir l'opprobre sur la nation tout entière. C'est ce qui explique le mutisme total en la matière. Le soldat est un héros toujours prêt à partir en première ligne. La sexualité des combattants est un sujet tabou et inadapté aux enfants. Elle n'est que suggérée à travers les exactions commises par les Allemands lors des invasions, mais avec des euphémismes. Il n'y a de grand dans cette guerre que le dénouement et la résistance des hommes. C'est bien ce que laissent entendre nos livres.

On note donc une césure entre la littérature enfantine de guerre issue de 1870 et celle née de la Grande Guerre. En effet, la première nuance les propos partisans et n'hésite pas à souligner les turpitudes de la nature humaine. La seconde offre du conflit une vision univoque et fait la part belle aux nobles sentiments. Elle oublie volontiers pour des raisons éthiques que

« Le soldat de 1916 ne se bat ni pour l'Alsace, ni pour ruiner l'Allemagne, ni pour la Patrie. Il se bat par honnêteté, par habitude et par force. Il se bat parce qu'il ne peut pas faire autrement. Il se bat ensuite

⁶⁴³ François COCHET, *Survivre au front 1914-1918*. 14-18 Editions, 2005.

parce qu'après les premiers enthousiasmes, après les découragements de premier hiver, est venue, avec le second, la résignation. »⁶⁴⁴

Or c'est durant cette période de doute, de fatalisme que paraissent les livres pour enfants les plus virulents en matière de patriotisme. Ils ne proposent guère de fluctuation des sentiments mais plutôt un crescendo dans le volontariat belliqueux. La contrainte, le consentement n'existent pas plus à l'avant qu'à l'arrière. Ils sont intégrés et appartiennent au plus profond de l'être si bien que tous les héros exhalent une harmonie de corps et d'esprit. Les attitudes psychiques les plus primitives revêtent l'allure d'un élan spontané et patriotique. Tous les textes convergent vers des certitudes absolues : victoire du bien sur le mal, mission civilisatrice, nécessité d'une souffrance rédemptrice. La vision christique du héros enfant ou adulte offerte par la littérature enfantine de guerre ne procède pas seulement des instructions promulguées en haut lieu. Elle résulte de quarante-quatre années d'enseignement de reconnaissance à la patrie. On peut parler de détournement de la littérature de jeunesse à des fins idéologiques.

Au terme de cette étude, s'ouvrent de nouvelles perspectives d'exploration. En effet, la satisfaction des découvertes ne va pas sans une part de frustration : la quête d'œuvres disparues comme *Le Tour du Monde par deux enfants* de G. Bruno, les magazines *Fillette* et les « Livres Roses » postérieurs à février 1919, l'application de la recherche et l'étude distanciée de la littérature enfantine au lycée, constituent autant de pistes novatrices et prospectives. L'accompagnement des jeunes vers les collections permettrait de privilégier l'éducation patrimoniale par des dispositifs reliant à l'institution qui en est dépositaire. La Bibliothèque Nationale de France entend d'ailleurs développer l'initiation méthodologique aux ressources documentaires. La familiarisation d'un public, souvent éloigné de la pratique des bibliothèques, est un atout pour l'accès au sens des publications de guerre. Le regard personnel et critique porté par les jeunes sur un iconotexte vieux de cent ans mérite une mise en forme finale digne de médiatisation.

Les politiciens, les pédagogues, les éditeurs, les auteurs et les illustrateurs ont remarqué la malléabilité de l'enfant et sa perméabilité au malheur. Envisagé comme une « cause d'avenir », il a modifié le paysage littéraire des années 1870 à 1919. L'inflation de livres qui lui sont encore dédiés prouve qu'il détient en lui la vie future de l'homme et que « toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants. (Mais peu d'entre elles s'en souviennent.) »⁶⁴⁵

⁶⁴⁴ Louis MAIRET, *Carnet d'un combattant (11 février 1915-16 avril 1917)*. Grès, 1919, p.175.

⁶⁴⁵ Antoine de SAINT-EXUPÉRY, *Le Petit Prince*. Paris, Gallimard, 1946, Dédicace à Léon Werth, p.7.